

UNIVERSITÉ PARIS IV-SORBONNE

École Doctorale IV
Civilisations, Cultures, Littératures et Sociétés (ED0020)

Thèse pour obtenir le grade de :
Docteur de l'université de Paris IV-Sorbonne

Discipline :
Études Anglophones

Présentée et soutenue publiquement par :
Claire GALLIEN
le 28 novembre 2008

CONNAITRE ET IMAGINER L'ORIENT
DANS LA LITTÉRATURE ANGLAISE
DU XVIII^e SIÈCLE

Sous la direction de :
Monsieur le Professeur Alexis Tadié

Jury :
Monsieur le Professeur Jacques Carré, de l'université de Paris IV-Sorbonne
Madame la Professeur Madeleine Descargues, de l'université de Valenciennes
Monsieur le Professeur Alexis Tadié, de l'université de Paris IV-Sorbonne
Monsieur le Professeur Jean Viviès, de l'université de Provence.

CONNAITRE ET IMAGINER L'ORIENT
DANS LA LITTÉRATURE ANGLAISE
DU XVIII^e SIÈCLE

UNIVERSITÉ PARIS IV-SORBONNE

École Doctorale IV
Civilisations, Cultures, Littératures et Sociétés (ED0020)

Thèse pour obtenir le grade de :
Docteur de l'université de Paris IV-Sorbonne

Discipline :
Études Anglophones

Présentée et soutenue publiquement par :
Claire GALLIEN
le 28 novembre 2008

CONNAITRE ET IMAGINER L'ORIENT
DANS LA LITTÉRATURE ANGLAISE
DU XVIII^e SIÈCLE

Sous la direction de :
Monsieur le Professeur Alexis Tadié

Jury :
Monsieur le Professeur Jacques Carré, de l'université de Paris IV-Sorbonne
Madame la Professeur Madeleine Descargues, de l'université de Valenciennes
Monsieur le Professeur Alexis Tadié, de l'université de Paris IV-Sorbonne
Monsieur le Professeur Jean Viviès, de l'université de Provence.

Remerciements

Je tiens tout d'abord à adresser mes plus affectueux remerciements à mon mentor Alexis Tadié. Il encadre mes travaux depuis la maîtrise et c'est avec grand plaisir que je soutiens aujourd'hui ma thèse sous sa direction. Il m'a suivi avec intérêt pendant ces cinq années, et je lui suis tout particulièrement reconnaissante de m'avoir tant aidé à chaque étape mon parcours universitaire : après mes années d'hypokhâgne-khâgne, pendant ma maîtrise et mon DEA, au cours de mon année d'agrégation, pendant ma thèse par l'obtention d'un contrat d'allocatrice-monitrice et d'une bourse d'étude à la Maison Française d'Oxford, et aujourd'hui encore par l'obtention d'une bourse de recherche post-doctorale à Oxford. Ses conseils, sa disponibilité, son amabilité et sa chaleur m'ont guidée et m'inspireront encore longtemps.

Je souhaite également exprimer ma profonde gratitude à M^{me} Ines Zupanov, chercheuse au Centre d'Étude de l'Inde et de l'Asie du Sud (CEIAS) du CNRS, qui s'est proposée de relire ma thèse et a critiqué mon travail de manière très constructive. Mes remerciements vont également à M^{mes} Ros Ballaster et Maxine Berg, professeurs à l'université d'Oxford, qui m'ont toutes deux accordé de leur temps pendant mon séjour à Oxford en octobre 2007. L'entretien avec M^{me} Ballaster m'a notamment permis d'affiner certains points de mon analyse littéraire et celui avec M^{me} Berg a confirmé et éclairé mon travail de remise en contexte historique, économique et politique des rapports que l'Angleterre entretenait avec l'Orient au XVIII^e siècle. J'ai sincèrement apprécié ces rencontres, intellectuellement et humainement enrichissantes.

Le soutien indéfectible de mes proches et de nombre de mes amis pendant ces trois années m'a énormément touchée. Je ressens une réelle gratitude à l'égard de mes relectrices dévouées, notamment à ma cousine Myriam, aussi positive que généreuse, à Alexandra qui a plus d'une fois remonté un moral chancelant, à Agnès qui a apporté des critiques avisées, et à mes deux Claire qui sont décidément des colistières de qualité.

Enfin, je remercie mes parents, ma sœur et Lionel pour l'aide, le courage et le bonheur qu'ils m'ont apportés tout au long de ce parcours.

What I have been calling philological, that is, a detailed, patient, scrutiny of a lifelong attentiveness to the words and rhetorics by which language is used by human beings who exist in history... Thus a close reading of a literary text – a novel, poem, essay, or drama, say – in effect will gradually locate the text in its time as part of a whole network of relationships whose outlines and influence play an informing role *in* text. And I think it is important to say that for a humanist, the act of reading is the act therefore of first putting oneself in the position of the author, for whom writing is a series of decisions and choices expressed in words.

Edward Said, *Humanism and Democratic Criticism* (New York, 2004) 61-62.

INTRODUCTION

Z I N G I S.
A
T R A G E D Y.
AS IT IS PERFORMED AT THE
T H E A T R E - R O Y A L
I N
D R U R Y - L A N E.
BY A L E X A N D E R D O W.
L O N D O N:
PRINTED FOR T. BECKET AND P. A. DE HONDT, IN THE
S T R A N D. M D C C L X I X.

Fig. 1 : Page de titre du drame pseudo-oriental *Zingis*, Alexander Dow.

ADVERTISEMENT.

TO those who are not conversant in the history of the Asiatic nations, it may not be improper to give in brief, the story upon which the Tragedy of Zingis is founded, as it is taken from the *TARICH MOGULISTAN*, or History of the Mogul Tartars, written in the Persian language.

In the twelfth century, most of the Tartar Ordas, or tribes, though governed by their own chiefs, paid tribute to the king of the Orda of the Keraites, who held his court under the title of the *GRAND CHAN*, in the city of Caracorum, well known since by the name of Ordabalic. The famous Zingis Chan, who afterwards conquered all the countries from the sea of Canton in China to the Nile, was prince of the Niron tribe of Tartars, and from his early youth, served in the armies of Aunac, the Grand Chan; and at last rose to the command of all his forces. Zemouca, chief of the Siogarates, supplanted Zingis in Aunac's favor. Zingis was disgraced. He retired to his Orda, which was in some measure independent of the Grand Chan. Aunac pursued Zingis with a small force, and was defeated. In the ensuing year Aunac was, in a pitched battle, totally routed by Zingis; Zangon the prince royal was slain, and the only daughter of Aunac, Ovifa Lugin, fell into the conqueror's hands. Zingis having determined to give Ovifa in marriage to his favorite son Ostar, who afterwards succeeded him in the empire of all Asia, occasioned an insurrection under Timur, another of his sons, who was in love with the princess. Timur fell in his rebellion, Ovifa died of grief, and the unfortunate monarch, Aunac, was killed in his flight, from an action, in which he was defeated by a part of the army of Zingis.

Zingis Chan, whether we regard him as a conqueror or legislator, was, perhaps, the greatest prince, that ever appeared in history. He not only secured the empire of all Asia to his posterity for some ages, but even to
this

Fig. 2 : Première page de l'« Avertissement » de *Zingis*, Alexander Dow.

ADVERTISEMENT.

this day, two-thirds of that immense continent remains in the possession of princes of his blood. So fortunate was he in his children and descendents, that many of them did not yield in abilities to him; and they would, perhaps, have equalled him in fame, had his sword left them more to conquer.—The Emperor of China, the Mogul of India, the great Chan of Tartary, and the princes of the Krim Tartars, derive their blood from Zingis; and it is remarkable that, at one period, there were five hundred crowned heads of his race in Asia.

This Day is Published,

In Two Volumes Quarto, with a new and accurate Map, and Frontispiece to each Volume. Price 1l. 10s. in boards.

THE History of Hindostan, from the earliest Account of Time, to the Death of Akbar. Translated from the Persian of Mahummud Casim Ferishta of Delhi. Together with a Dissertation concerning the Religion and Philosophy of the Brahims; with an Appendix containing the History of the Mogul Empire, from its decline in the Reign of Mahummud Shaw, to the present Times.

By ALEXANDER DOW, Esq;

Speedily will be Published,

T A L E S.

Translated from the Persian. In Two Volumes 12m^o.

Fig. 3 : Seconde page de l'« Avertissement » de *Zingis*,
Alexander Dow.

AVANT-PROPOS

Le paratexte de la tragédie *Zingis* est constitué d'une page de titre et de deux pages d'avertissement. La première, la page de titre, sert à identifier l'ouvrage de manière succincte. Elle indique au lecteur qu'il a entre les mains le texte d'une tragédie pseudo-orientale intitulée *Zingis* et écrite en 1769 par Alexander Dow. Zingis est le héros éponyme et Alexander Dow le patronyme d'un dramaturge aujourd'hui inconnu. Mais Zingis est aussi le nom d'un personnage illustre de l'histoire de l'empire moghol, Genghis Khan, et Alexander Dow est un homme reconnu du public anglais en tant qu'éminent orientaliste. Un an avant *Zingis*, il traduit un recueil de contes persans, d'après le récit d'« Inatulla of Delhi », et le premier volume d'une *Histoire de l'Hindostan*, d'après le manuscrit persan de « Mahummud Casim Ferishta of Delhi ». Le second volume de *The History of Hindostan : From the Earliest Account of Time, to the Death of Akbar* est publié quatre ans plus tard à Londres en 1772.

L'avertissement au lecteur sert le plus souvent à justifier le contenu d'un ouvrage et à prendre parti en faveur de son auteur. Ici, il occupe une fonction explicative : il est adressé aux lecteurs ignorants de l'histoire des « nations asiatiques » et entend leur exposer les faits dont s'inspire la tragédie. L'auteur cite le document dont il s'est servi pour bâtir son intrigue, le *Tarich Mogulistan, or History of the Mogul Tartars*, et mentionne son caractère original : « written in the Persian language ». La remarque n'est pas anodine ; elle inscrit le divertissement pseudo-oriental au cœur de la recherche orientaliste et lui assigne un rôle de transmission du savoir. La pièce s'adresse à un public de non-initiés et leur explique de manière simplifiée une page de l'histoire des Orientaux. L'exposé qui suit est un abrégé de la montée en puissance de Genghis Khan, suivi d'un commentaire dans lequel l'auteur rappelle l'importance et le prestige du grand « conquérant et législateur ».

Suite à cet exposé, l'éditeur informe de la publication récente de *The History of Hindostan : From the Earliest Account of Time, to the Death of Akbar* du même auteur, et de la publication à venir des *Tales of Inatulla of Delhi*. Le lien discursif entre une culture commune et une culture savante de l'Orient est matériellement inscrit dans l'espace de la page. Le lecteur passe, sans rupture, d'une pièce pseudo-orientale à l'histoire abrégée

des Tartares, puis à la traduction savante de leurs chroniques et de leur littérature. La continuité entre ces deux domaines de la culture est assurée par leur interaction : le divertissement s'inspire d'écrits savants tandis que les orientalistes transmettent leurs connaissances au moyen de supports « populaires », comme le drame ou l'abrégé.

Cet exemple liminaire contient les trois points de réflexion qui organisent ma thèse. Le premier point analyse l'interaction entre la culture savante et la culture commune de l'Orient, entre l'acte de connaître et l'acte d'imaginer l'étranger oriental. Cet argument s'oppose à une représentation factice du phénomène de mode pseudo-orientale. En second lieu, j'analyse les conséquences d'une telle interaction sur les représentations de l'Orient dans la littérature anglaise du XVIII^e siècle. Les orientalistes tentent de manière plus systématique de diffuser leurs recherches auprès du grand public. Ce nouvel impératif modifie-t-il le contenu et la fonction à la fois du savoir orientaliste et du divertissement pseudo-oriental? L'image de l'Orient perd-elle en précision à mesure qu'elle est transmise? En dernier point, je reviens tout au long de ma thèse sur la manière dont ces différentes représentations s'inscrivent dans un cadre idéologique, politique, économique et culturel, dépendant de la présence commerciale puis coloniale des Britanniques dans les empires orientaux, et plus particulièrement en Inde. J'adopte ici la démarche « philologique » défendue par Edward Said. Il entend par ce terme tenir une lecture à la fois détaillée et critique des textes étudiés, se mettre à la place de ceux qui ont écrit et lu ces ouvrages au XVIII^e siècle, tout en conservant une position distanciée, étymologiquement et éthiquement subversive. Cette position philologique me force à repérer les limites d'une interprétation strictement hégémonique du discours sur l'Orient. Il me semble que, si l'ensemble de ces productions culturelles s'expliquent dans le cadre d'un investissement commercial et colonial des Britanniques en Orient, ce cadre ne détermine pas entièrement le contenu du discours. En effet, certains textes orientalistes et pseudo-orientalistes s'opposent ouvertement à la colonisation et remettent en cause la supériorité de l'Europe sur l'Orient. D'autres textes veillent, justement de par leur collusion avec le régime colonial, et parce qu'ils doivent en justifier l'entreprise, à revoir une série de stéréotypes hérités des Grecs. En d'autres termes, la colonisation n'a pas uniquement contribué à fossiliser et à homogénéiser l'image de l'Orient : elle l'a rendue aussi plus précise et plus complexe.

INTRODUCTION.

L'Orientalisme. Bilan historiographique

Le propos de ma thèse est d'analyser les interactions entre les représentations savantes, dites « orientalistes », et les représentations communes, dites « pseudo-orientales », de l'Orient dans la littérature anglaise du XVIII^e siècle. Le terme d'« orientalisme » désigne ici l'étude des langues, cultures et religions de l'Orient, du pourtour sud méditerranéen au Japon. Au XVIII^e siècle, l'adjectif *orientalist* désigne un expert en sciences orientales.¹ Néanmoins, ce mot est peu fréquemment utilisé,² et le nom « orientalisme », au sens d'ensemble de connaissances sur l'Orient, n'existe pas. Samuel Johnson l'utilise, mais pour désigner un mode d'écriture ou un effet de style.³ Au XVIII^e siècle, les érudits utilisent de préférence l'adjectif *asiatic(k)* pour désigner en général l'ensemble du monde oriental, ou, à défaut de cette catégorie, classent le savoir oriental par pays.

L'« orientalisme » est en réalité un nom polysémique qui ne se réduit pas à la question de « l'étude des langues, cultures et religions de l'Orient ».⁴ En tant qu'adjectif, il possède un sens historique précis, puisqu'il désigne la politique mise en place par les Britanniques durant les premières décennies de la colonisation. Cette politique se caractérise par un respect de l'équilibre traditionnel des sociétés hindoues et musulmanes. Selon l'avis des premiers colonisateurs, cette démarche doit assurer un contrôle et une mainmise durables des Britanniques en Inde. Ainsi, l'orientaliste Charles Hamilton traduit et commente un traité de droit musulman pour éviter que la population ne se retourne contre le nouveau conquérant :

¹ L'*Oxford English Dictionary* (OED) date le premier usage de *orientalist* au sens d'« expert en langues, histoire, culture, etc., orientales » à l'année 1723.

² L'adjectif n'apparaît pas dans le *Dictionary of the English Language* (1755) de Samuel Johnson.

³ « ORIENTALISM. An idiom of the eastern languages, an eastern mode of speech » ; in *Ibid.*, vol. 2, n. pag.

⁴ Je ne propose aucun commentaire sur la signification du terme en peinture car il serait trop éloigné de mon sujet. Il s'agit d'un courant artistique principalement développé dans la peinture française et britannique, mais aussi pratiqué dans le reste de l'Europe, en Russie et en Amérique du Nord. Les travaux sur la question sont très nombreux mais il faudrait citer Linda Nochlin qui complète, dans *The Imaginary Orient* en 1983, le travail de Said par une étude critique de l'Orientalisme en peinture. Lynne Thornton a également beaucoup publié sur la question, même si son approche reste moins théorique que celle de Nochlin.

The permanency of any foreign dominion (and indeed, the justification of holding such a dominion) requires that a strict attention be paid to the ease and advantage, not only of the *governors*, but of the *governed* ; and to this great end nothing can so effectually contribute as preserving to the latter their ancient established practices, civil and religious, and protecting them in the exercise of their own institutes ; for however defective or absurd these may in many instances appear, still they must be infinitely more acceptable than any which *we* could offer.⁵

L'administration coloniale anglaise s'adapte aux us et coutumes des peuples qu'elle gouverne, afin d'assurer la stabilité des territoires conquis. En ce sens, le terme d'« orientalisme » s'oppose à celui d'« anglicanisme », employé quant à lui pour désigner la politique qui, à partir des années 1830, promeut la conversion des Indiens au christianisme et leur éducation selon les normes britanniques.⁶ La résolution publiée en mars 1835 par Lord Bentick, gouverneur général de l'Inde de 1827 à 1835, résume le principe de cette nouvelle direction donnée aux affaires indiennes :

His Lordship in Council is of opinion that the great object of the British Government ought to be the promotion of European literature and science amongst the natives of India and that all the funds appropriated for the purposes of education would be best employed on English education alone.⁷

La fin de l'« orientalisme » politique marque aussi le déclin de l'« orientalisme » savant.

Edward Said relève ces différentes acceptions du terme et en crée une nouvelle, d'ordre métadiscursif, orthographiée cette fois avec une majuscule. Il écrit en 1978 dans *Orientalism. Western Conceptions of the Orient* :

⁵ Charles Hamilton, trans., « Preliminary Discourse » *The Hedāya, or Guide ; A Commentary on the Mussulman Laws*, 4 vols. (London, 1791) I : iv.

⁶ A.L. Macfie, *Orientalism* (Edinburgh: Edinburgh UP, 2000) 52-58.

⁷ Trevelyan, Sir George, ed. *The Life and Letters of Lord Macaulay*, 2 vols. (Oxford : Oxford UP, 1932) I : 370-373.

The most readily accepted designation for Orientalism is an academic one [...] Any one who teaches, writes about, or researches the Orient – and this applies whether the person is an anthropologist, sociologist, historian, or philologist – either in its specific or its general aspects, is an Orientalist, and what he or she does is Orientalism [...] Related to this academic tradition [...] is a more general meaning for Orientalism. Orientalism is a style of thought based upon an ontological and epistemological distinction made between « the Orient » and (most of the time) « the Occident ». [...] the third meaning of Orientalism [...] is something more historically and materially defined than either of the other two. Taking the late eighteenth century as a very roughly defined starting point Orientalism can be discussed and analyzed as the corporate institution for dealing with the Orient – dealing with it by making statements about it, authorizing views of it, describing it, by teaching, settling it, ruling over it : in short, Orientalism as a Western style for dominating, restructuring, and having authority over the Orient.⁸

L'originalité de son propos apparaît clairement dans la troisième acception qu'il donne au terme d'« orientalisme ». Celui-ci n'est pas seulement une institution ou une ontologie, il est aussi un savoir organisé sur la base d'une opposition binaire entre Orient et Occident et mis au service des visées colonialistes et impérialistes de l'Europe et des États-Unis.

Même si de nombreux critiques et historiens se penchent avant Said sur la question de la collusion entre le discours orientaliste et le pouvoir colonial ou impérial,⁹ le travail de Said marque une rupture dans l'histoire de l'orientalisme.¹⁰ Sardar Ziauddin explique que cette rupture est moins due à l'originalité de son argumentation qu'à l'objet de son étude – la littérature européenne – et au cadre théorique interdisciplinaire qu'il s'impose. Said précise en effet que son travail s'inscrit dans un cadre théorique défini par Michel Foucault et Antonio Gramsci. Il emprunte au premier le concept de « discours » et au second celui d'« hégémonie ». Selon Michel Foucault, les disciplines comme les

⁸ Edward Said, *Orientalism* (1978 ; London : Penguin Books, 2003) 2-3.

⁹ On peut citer ici les essais publiés par Marshall Hodgson entre 1940 et 1960, et repris en 1993 sous le titre de *Rethinking World History : Essays on Europe, Islam and World History*, ou les articles « Orientalism in Crisis », publié par Anouar Abdel Malek pour la revue *Diogenes* de 1963, et « English-Speaking Orientalists » écrit par A.L. Tibawi pour *Islamic Quarterly* en 1964. De même, il faut mentionner les ouvrages de Samuel Chew, dans *The Crescent and the Rose. Islam and England During the Renaissance* (1937), de Raymond Schwab, dans *La Renaissance orientale* (1950), de Richard Southern, dans *Western Views of Islam in the Middle Ages* (1962), et de Norman Daniel, dans *Islam, Europe and Empire* (1966), qui interrogent la formation, l'évolution et la consolidation de l'image de l'Orient en Europe.

¹⁰ John MacKenzie, *Orientalism, History, Theory and the Arts* (Manchester : Manchester UP, 1995) xii-xiii.

sciences naturelles, l'économie ou la psychiatrie, n'élaborent pas seulement un savoir objectif, mais organisent également l'ordre du réel, et en ce sens développent un discours prescriptif. Ceux qui maîtrisent ces discours sont placés dans une situation de domination, ou de pouvoir, sur les hommes et les choses. Saïd emprunte le concept d'« hégémonie » à Gramsci. Ce dernier explique comment, dans nos sociétés européennes modernes, les classes dirigeantes assurent leur pouvoir et dominent le reste de la société par le biais d'une politique, d'une économie et d'une culture mises à leur service. Gramsci avance la thèse d'une hégémonie culturelle, selon laquelle les valeurs d'un groupe sont transformées en normes naturelles et universelles.

Edward Saïd utilise ces deux concepts pour redéfinir l'« Orientalisme » comme une construction imaginaire, une représentation discursive, qui n'a plus de lien avec la réalité du monde oriental :

[...] the phenomenon of Orientalism as I study it here deals principally, not with a correspondence between Orientalism and Orient, but with the internal consistency of Orientalism and its ideas about the Orient (the East as career) despite or beyond any correspondence, or lack thereof, with a « real » Orient.¹¹

Néanmoins, cette géographie imaginaire ne se réduit pas à un mythe ou un mensonge. Elle est un discours mis au service de la domination bien réelle de l'Europe sur les peuples d'Orient :

One ought never to assume that the structure of Orientalism is nothing more than a structure of lies or of myths which, were the truth about them to be told, would simply blow away. I myself believe that Orientalism is more particularly valuable as a sign of European-Atlantic power over the Orient than it is as a veridic discourse about the Orient.¹²

En ce sens, l'analyse de Saïd s'applique aussi aux travaux des orientalistes de la seconde moitié du XVIII^e siècle, dans lesquels ils ne cachent pas leur dépendance vis-à-

¹¹ *Ibid.*, p. 5.

¹² *Ibid.*, p. 6.

vis du pouvoir colonial en Inde. La recherche orientaliste rend hommage à une administration coloniale qui finance la plupart de ses publications, et justifie une conquête militaire violente qui sert aussi un enrichissement important du savoir.¹³

La thèse de Said est un réquisitoire contre la dimension fondamentalement hégémonique du discours orientaliste savant. On peut dès à présent critiquer son argument en ce qu'il essentialise une pratique qui demeure, pour l'époque qui nous intéresse, variée. En effet, et nous reviendrons sur ces exemples au cours de l'exposé, la plupart des orientalistes travaillent en tant que marchands ou administrateurs pour le compte de la East India Company. Ils se plaignent souvent du peu de temps libre que leur laisse l'administration pour poursuivre leurs recherches. De même, les érudits sont conscients de ce que leur dépendance vis-à-vis du pouvoir colonial constitue un frein à la production et à la diffusion de leurs travaux : la Compagnie ne finance pas toutes les publications ; elle met à la disposition des orientalistes une imprimerie, mais ne traite pas leurs ouvrages en priorité ; enfin, elle ternit, par les exactions qu'elle commet en Inde, l'image des orientalistes en métropole. Ainsi, l'éminent orientaliste Jonathan Scott explique que la Compagnie des Indes Orientales ne finance pas assez d'ouvrages savants, ce qui le contraint à limiter son travail de traduction à des textes, comme les contes orientaux, que les imprimeurs sont sûrs de vendre :

In apology for misapplying what skill I may possess as an orientalist in the translation of Persian and Arabic Tales, I must after all confess, that I am constrained to look for some addition to income from my studies. History was my favourite one : but my bookseller and reading friends tell me, that Tales will suit them better [...] In short, until the Hon. India Company, or the Universities, shall extend their patronage of eastern literature to at least the gratuitous printing of its translation, we must not be surprized at Persian and Arabian Tales from Orientalists, who in general cannot afford to wait for the slow return of a library book. What has been done for Mr. MAURICE, who has concentrated in his publications much that is serviceable to religion from oriental studies? What has been done for Major OUSELEY, who, to a perfect acquaintance with classical literature, unites a knowledge

¹³ Charles Hamilton argumente en ce sens lorsqu'il écrit : « The diffusion of useful knowledge, and the eradication of prejudice, though not among the most brilliant consequences of extended empire and commerce, are certainly not the least important. – To open and to clear the road to science ; to provide for its reception in whatever form it may appear, in whatever language it may be conveyed : – these are advantages which in part atone for the guilt of conquest, and in many cases compensate for the evils which the acquisition of dominion too often inflicts » ; in Charles Hamilton, trans., « Preliminary Discourse » *The Hedāya, or Guide ; A Commentary on the Mussulman Laws*, 4 vols. (London, 1791) I : iii.

of Hebrew, Syriac, Turkish, Arabic and Persian, which, properly encouraged, would make his Oriental Collections a fund of elegant and useful information? – Nothing!¹⁴

Said reconnaît lui-même les limites d'une compréhension binaire et hégémonique du phénomène orientaliste. Dans *Culture and Imperialism*, publié en 1992, il révèle les présupposés colonialistes et impérialistes sur lesquels se fonde le roman européen du XIX^e siècle. Mais il élargit également son propos pour y inclure l'impérialisme allemand et nord américain aux côtés des empires coloniaux français et britanniques, et s'attache à témoigner des formes littéraires de la résistance au pouvoir impérial. Cependant, il n'examine pas avec précision l'orientalisme au XVIII^e siècle. Il prend pour point de départ 1798 et la campagne de Napoléon Bonaparte en Égypte car elle indique, selon lui, un tournant dans les relations entre la connaissance de l'Orient et la domination européenne du monde oriental, qu'il entend surtout comme monde arabe. L'orientalisme prépare la conquête de nouveaux territoires et les orientalistes collaborent avec l'administration coloniale, en lui fournissant les connaissances dont elle a besoin. Ainsi, Henry Laurens dévoile les fondements savants de l'expédition de Bonaparte et explique comment cette intervention militaire encourage à son tour de nouvelles générations d'érudits.¹⁵

Said exclut le XVIII^e siècle de son propos, car la colonisation et la domination impériale de l'Orient n'a pas encore eu lieu. Il analyse alors les représentations fictives et non-fictives de l'Orient au XVIII^e siècle comme des répétitions, plus ou moins renouvelées, d'un fonds de stéréotypes entretenus depuis Hérodote. Cette interprétation trop sommaire est par exemple remise en cause par Maxime Rodinson dans *La Fascination de l'Islam*. Il y explique que les érudits et lettrés du siècle des Lumières battent en brèche un certain nombre de préjugés concernant les Arabes ou l'Islam, et démontre que le discours orientaliste sait aussi être respectueux, curieux et parfois même admiratif.¹⁶

La critique théorique de l'Orientalisme menée par Said demeure, malgré ses limitations, une grille de lecture nécessaire pour comprendre les schémas cognitifs qui

¹⁴ Jonathan Scott, *Bahar-Danush ; Or, Garden of Knowledge. An Oriental Romance*, 3 vols. (Shrewsbury, 1799) I : xii-xv.

¹⁵ Henry Laurens. *Aux sources de l'orientalisme. La Bibliothèque Orientale de Barthélemy d'Herbelot* (Paris : Maisonneuve et Larose, 1978).

¹⁶ Maxime Rodinson, « Les étapes du regard occidental sur le monde musulman. L'Âge des Lumières. » *La Fascination de l'Islam* (1980 ; Paris : La Découverte, 2003).

structurent les représentations de l'Orient anglais au siècle des Lumières. En effet, l'engagement militaire puis administratif de la Grande Bretagne en Inde a lieu dès le milieu du XVIII^e siècle. Les orientalistes britanniques travaillent donc déjà dans un contexte de colonisation. De plus, les Compagnies anglaises du Levant et des Indes Orientales favorisent le commerce de produits exotiques sur le marché européen, entraînent la migration des Britanniques vers l'Orient, et participent à l'approfondissement et à la diffusion des connaissances du monde oriental en Grande Bretagne. Ainsi, la colonisation de l'Inde et, plus largement, les relations politiques et économiques que la Grande Bretagne entretient avec les empires orientaux, justifient l'utilisation de l'argument de Said dans une thèse qui porte sur les représentations savantes et communes de l'Orient au XVIII^e siècle.

Néanmoins, le champ théorique de ma thèse est également ouvert aux critiques adressées à Said. Ses premiers détracteurs sont les orientalistes eux-mêmes, qui voient d'un mauvais œil les atteintes portées à leur profession.¹⁷ La critique littéraire et historique s'approprie et corrige les thèses de Said. Dans un article intitulé « Hermeneutics Versus History », David Kopf, professeur d'histoire à l'université du Minnesota, lui reproche de manquer de précision historique et de lisser des pratiques et des discours pourtant très divergents.¹⁸ De même, Denis Porter reproche à Said de ne pas suffisamment prendre en compte les évolutions de la discipline au cours de l'histoire. Ces imprécisions sont particulièrement visibles pour la période qui nous intéresse et réduisent son propos à une série d'inexactitudes historiques.

Aijaz Ahmad, quant à lui, s'interroge dans *Between Orientalism and Historicism* (1991) sur la cohérence méthodologique de Said qui emploie les mêmes outils d'analyse pour étudier des textes littéraires ou des ouvrages historiques. Il lui reproche également d'oublier l'aspect matériel de la colonisation au profit d'une réflexion tournée exclusivement vers la culture.

¹⁷ Il faut citer d'abord Francesco Gabrieli qui défend l'honneur de sa profession dans l'article « Apology for Orientalism ». Il y explique que les orientalistes ont non seulement contribué à améliorer la connaissance des peuples orientaux mais ont aussi participé à la diffusion de l'œuvre des Lumières. Il reconnaît que certains ont aidé de manière directe ou indirecte le gouvernement colonial, mais qu'ils se sont voués dans leur majorité à une « recherche désintéressée et passionnée pour la vérité » ; in Francesco Gabrieli, « Apology for Orientalism » *Diogenes* 50 (Summer 1965) 128-136. Bernard Lewis, Professeur au département d'études proches orientales de l'université de Princeton, s'insurge également contre l'interprétation d'Edward Said et lui reproche principalement son manque de précision historique et ses préjugés « obsessionnels » contre la profession ; in Bernard Lewis, « Chapter 6. The Question of Orientalism » *Islam and the West* (Oxford : Oxford UP, 1993).

¹⁸ David Kopf, « Hermeneutics Versus History » *Journal of Asian Studies* 39-3 (1980) 495-506.

Les facteurs de complexité, d'ambiguïté et d'ambivalence, négligés par Said, sont introduits par ses successeurs. Ainsi Sadik Jalal al-'Azm, dans « Orientalism and Orientalism in Reverse » s'inquiète de la manière simpliste, voire monolithique, dont Said décrit l'orientalisme.¹⁹ Michael Richardson, dans l'article « Enough Said », publié dans la revue *Anthropology Today* d'août 1990, reproche à celui-ci de reproduire le discours binaire et hégémonique de ceux qu'il condamne, et de ne pas laisser de place à la réponse ou à la résistance du colonisé.²⁰ John McKenzie rappelle, dans *Orientalism, History, Theory and the Arts* publié en 1995, que le discours orientaliste est au contraire protéiforme : « [...] the artistic record of imperial culture has in fact been one of constant change, instability, heterogeneity and sheer porousness ».²¹ Les textes, qui figurent dans notre corpus de sources primaires, indiquent bien les multiples angles d'approche de l'Orient et les diverses variations de son traitement.

La complexification de l'argument de Said passe par la prise en compte des voix considérées comme marginales par rapport au discours impérial. B.J. Moore Gilbert démontre dans *Kipling and Orientalism*, publié en 1985, que la littérature anglo-indienne corrige les préjugés de la métropole. De même, Lisa Lowe, qui analyse dans *Critical Terrains* l'œuvre de Montesquieu et de Lady Montagu, insiste sur la nature polyphonique et contradictoire du discours orientaliste.²² Billie Melman note en 1992 dans *Women's Orient* que Said établit une analogie trop rapide entre orientalisme et patriarcat, et que cette confusion réduit l'interprétation des rapports entre l'Orient et l'Occident à des rapports de force. La prise en compte de la voix des femmes permet selon Billie Melman de revoir l'idée selon laquelle l'Orientalisme serait essentiellement un discours hégémonique.

Enfin, l'idée de domination absolue ne résiste pas, selon Gayatra Spivak ou Homi Bhabha, à la réalité des relations entre colonisateurs et colonisés. L'Orientalisme en tant que discours hégémonique ne permet pas de penser les stratégies de résistance discursive ou physique que les colonisés opposent aux colonisateurs. Homi Bhabha souligne, au fil des articles qu'il regroupe en 1994 dans *The Location of Culture*, les

¹⁹ Voir Sadik al-'Azm, « Orientalism in Reverse » *Khamsin* 8 (1981) 5-26.

²⁰ Michael Richardson, « Enough Said » *Anthropology Today* 6-4 (August 1990).

²¹ John MacKenzie, *Orientalism : History, Theory and the Arts* (Manchester : Manchester UP, 1995) xii.

²² « My work ultimately rejects a totalizing framework that would grant such authority to orientalism, and that would understand all forms of resistance to be contained by that single determining tradition [...] I also argue strongly for the heterogeneity of the orientalist object, whose contradictions and lack of fixity mark precisely the moments of instability in the discourse. Although orientalism may represent its object as fixed and stable, contradictions and non-correspondences in the discursive situation ultimately divulge the multivalence and indeterminability of those fictions » ; in Lisa Lowe, *Critical Terrains. French and British Orientalisms* (Ithaca, NY : Cornell UP, 1991) x.

hésitations du discours colonial, et réinterprète la relation au colonisé en terme de fétichisme, tantôt repoussant et tantôt suscitant les désirs du colonisateur. De même, dans le domaine des arts, Julie F. Codell et Dianne Sachko Macleod s'intéressent aux modifications du discours colonial par les colonisés et à l'influence de la culture des « dominés » sur celle des « dominants ».²³ Ces révisions permettent de mieux analyser le rapport ambivalent des Lumières au monde oriental, tantôt séduites par une fascination pour l'Orient et ses richesses, tantôt rebutées par l'atmosphère viciée et délétère qui y règne.

Ces différentes acceptions du terme « orientalisme » et le débat théorique engagé depuis la publication de *Orientalism* en 1978 informent donc le contenu d'une réflexion sur les représentations littéraires de l'Orient au XVIII^e siècle et sur les rapports entre la politique, l'érudition et le divertissement orientalistes.

INTRODUCTION. Définition du sujet et du corpus

Les contours du paysage littéraire oriental changent au cours du XVIII^e siècle. Alors qu'au XVII^e siècle on entend par langues orientales les langues sémitiques et en premier lieu l'hébreu, l'Orient désigne depuis Galland un espace incluant le monde arabe, persan et turc. Dans la préface à la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, publiée en 1697, il précise à deux reprises – au sujet des livres orientaux puis des langues orientales – qu'il entend par l'emploi du terme « Orient » se référer à ces trois aires culturelles. La géographie orientale de Galland est elle-même soumise à variations. Trois ans plus tôt, dans l'« Avertissement » aux *Paroles remarquables des Orientaux* 1694, il indique : « Sous le nom des Orientaux, je ne comprends pas seulement les Arabes et les Persans,

²³ « Insisting that the colonial discourse is historical and dialectical, as well as discursive, we wish to take up the issue of the 'Easternization' of Britain on two levels. The first concerns the ways that colonized people intervened in the hegemonic colonial or Orientalist discourse and negotiated, revised, subverted and reinvented it to serve their own cultural expressions, political resistance and self-representations, while the second charts the manner in which British aesthetic concepts were altered by the colonial experience » ; in Julie F. Codell, nd Dianne Sachko Macleod, eds., *Orientalism Transposed : The Impact of the Colonies on British Culture* (Aldershot : Ashgate, 1998) 1.

mais les Turcs et les Tartares, et presque tous les peuples de l'Asie jusques à la Chine, mahométans et païens ou idolâtres ». Malgré ces ajouts et corrections, il apparaît que la géographie orientale est dominée par l'Islam.

La conquête coloniale de l'Inde par la Grande-Bretagne déplace encore le centre de gravité de l'Orient vers l'est pour inclure de manière plus systématique les civilisations de l'Inde. Si les *Fables* de l'Indien Pilpay sont traduites et diffusées en Europe dès le XVII^e siècle, notamment grâce aux adaptations de Jean de La Fontaine, la géographie orientale du début du siècle est avant tout arabe. En Angleterre dans le dernier quart du XVIII^e siècle, l'espace oriental est réorganisé, au profit des civilisations de Perse et d'Inde. Le nombre d'œuvres traduites du persan, du sanscrit, ou de l'hindi augmente alors très nettement, témoignant d'un nouvel intérêt stimulé par la colonisation. La « géographie imaginaire » de l'Orient anglais se distingue de celle reconnue en France, dont l'investissement commercial puis colonial en Méditerranée n'engage pas le même type de révision.

Le terme d'« Orient » donne un cadre spatial à notre étude, même si ses coordonnées géographiques demeurent variables. Il désigne un espace qui n'est ni européen, ni américain, ni africain. Il ne correspond pas non plus aux limites du continent asiatique car ce dernier ne comprend pas les pays du pourtour méditerranéen. L'Orient est la succession de trois empires, l'empire ottoman, perse et moghol et recouvre les régions actuelles du pourtour sud de la Méditerranée, de la Turquie et de l'Égypte, du Proche et du Moyen Orient, jusqu'en Inde.

Nous étudions ici la circulation des représentations de ces trois empires islamiques dans la littérature anglaise du XVIII^e siècle. La Chine est exclue de nos recherches, même si elle participe au phénomène de mode orientale dans l'Europe des Lumières.²⁴ De même, la civilisation hébraïque n'entre pas dans le cadre de notre investigation, bien qu'elle ait joué un rôle déterminant pour les orientalistes du XVII^e siècle. Je reproduis ici le geste de Galland qui exclut cette culture de son étude des peuples d'Orient. L'hébreu est néanmoins pris en compte pour expliquer le rapport perçu par les lettrés de l'époque entre les idiomes orientaux et la langue divine ou entre la géographie orientale et la localisation du paradis terrestre.

L'intitulé de cette thèse indique une période, le XVIII^e siècle, sans lui assigner de bornes chronologiques précises. La période considérée s'étend en réalité de 1705, date

²⁴ Voir la thèse de Vanessa Alayrac, intitulée « Dragons, clochettes, pagodes et mandarins : Influence et représentation de la Chine dans la culture britannique du 18^e siècle (1685-1798) », et soutenue à Paris VII le 1 déc. 2006, sous la direction de Frédéric Ogée.

approximative de la première parution des *Mille et une nuits* en anglais,²⁵ à 1799, date à laquelle est publiée l'œuvre complète de l'orientaliste Sir William Jones en six volumes. Cette chronologie n'est pas stricte : la mort de Sir William Jones en 1794 ne marque pas la fin des études orientalistes à Calcutta, et des savants comme William Ouseley, Henry Colebrooke, Francis Gladwin, Charles Wilkins, William Kirkpatrick, Thomas Maurice et Jonathan Scott continuent de publier. La version révisée des *Mille et une nuits* par Richard Hole est par exemple prise en compte, bien que publiée en 1811. Cette chronologie n'est pas non plus unique. Ros Ballaster choisit par exemple la période qui va de 1662, lorsque Charles II hérite de Bombay suite à son mariage avec Catherine de Braganza, à 1785, et la démission du gouverneur général Warren Hastings de ses fonctions de gouverneur général d'Inde, pour étudier les formes de l'écriture pseudo-orientaliste en Angleterre.²⁶ Au début du siècle, Martha Pike Conant limite son ouvrage *The Oriental Tale in England in the Eighteenth-Century* à la période allant de 1705 à 1786, date de la parution du conte pseudo-oriental *Vathek*, qui ouvre, selon la critique, la nouvelle période romantique.²⁷

Chacune de ces chronologies sert une argumentation. Martha Conant Pike et Ros Ballaster considèrent toutes deux, et à presque cent ans d'intervalle, que la fondation de la Société Asiatique par William Jones à Calcutta en 1784 marque une rupture dans la manière de traiter de l'Orient,²⁸ et estiment que l'histoire de ses représentations littéraires au XVIII^e siècle s'arrête à cette date. Le postulat de départ de ma thèse, indiqué en avant propos, annonce d'une part le maintien et l'influence du savoir orientaliste tout au long du XVIII^e siècle et d'autre part le rôle de la culture commune de l'Orient dans l'élaboration et la transmission du savoir orientaliste à la fin du siècle. Si les savants orientalistes méprisent la culture pseudo-orientale, ils continuent néanmoins à l'alimenter, à la renouveler même, pour mieux défendre leur propre cause auprès des autorités et du public anglais.

²⁵ Voir à ce sujet les articles de Duncan Black Macdonald, « A Bibliographical and Literary Study of the First Appearance of *The Arabian Nights* in Europe. » *Library Quarterly* II (1932) 387-420 ; de Sheila Shaw, « Early English Editions of The Arabian Nights » *Muslim World* 49 (1959) 232-238 ; et, plus récemment, de Su Fang Ng, « Delariviere Manley's *Almyna* and Dating the First Edition of the English *Arabian Nights*' Entertainment. » *English Language Notes* 40-3 (March 2003) 19-26.

²⁶ Ros Ballaster, *Fables of the East, 1662-1785* (Oxford : Oxford UP, 2005) 3.

²⁷ Martha Pike Conant, *The Oriental Tale in England in the Eighteenth Century* (New York : The Columbia UP, 1908) xvii.

²⁸ Conant écrit que la période étudiée se distingue de celle qui suit, caractérisée par « une accumulation de savoir de première main » ; in *Ibid.*, p. xviii. Ros Ballaster indique la même rupture épistémologique : « [the orientalist in Calcutta produced] a more rigorous and academic relationship with oriental languages, religions, and history than the previous century had seen » ; in Ros Ballaster, *Fables of the East, 1662-1785* (Oxford : Oxford UP, 2005) 3.

La chronologie de ce travail suit le postulat annoncé en avant-propos : Galland traduit au début du siècle un recueil de contes qui initie une mode, ou, selon Robert Irwin, une « manie » orientale, en France et en Angleterre,²⁹ mais il est aussi voyageur à Constantinople, collectionneur de manuscrits arabes pour la bibliothèque du roi de France, et professeur d'arabe au Collège Royal. De même, pousser la limite de notre étude à 1799 me permet d'inclure la majorité des travaux des orientalistes de la génération de Jones, en poste à Calcutta. Ce choix chronologique remet en question le présupposé entretenu par Matha Pike Conant et Ros Ballaster d'une rupture entre l'orientalisme « véritablement » savant de la fin du siècle et la mode orientale qui a cours tout au long du XVIII^e siècle.

La chronologie choisie ne permet pas de couvrir la question de l'orientalisme chez les poètes romantiques. Les ouvrages qui traitent de l'influence de l'Orient sur le romantisme anglais sont nombreux.³⁰ Nigel Leask, notamment, examine, dans *British Romantic Writers and the East. Anxieties of Empire* (1992), le thème de l'Orient et de l'angoisse du métissage chez Byron, Shelley et De Quincey. Mon travail vise moins à constater la postérité littéraire de l'orientalisme savant de la fin du XVIII^e siècle qu'à interroger la manière dont il interagit avec la culture pseudo-orientale de son temps.

Le titre définit des limites et un contenu : la représentation de l'Orient dans la littérature anglaise. La perspective « ambivalente », savante et commune, adoptée dans cette thèse oblige à considérer le terme de « littérature » sous un double aspect – fictif et non-fictif. Par littérature, on comprendra plus largement toute production appartenant au domaine littéraire. Le corpus est ainsi constitué de romans, de contes orientaux ou pseudo-orientaux, de pièces de théâtre, de poèmes, qui font référence, par leur contenu et leur forme, à l'Orient, et les publications orientalistes de l'époque – dictionnaires, grammaires, traités historiques, géographiques, littéraires. Ces deux modes sont ainsi mis en perspective l'un par rapport à l'autre, et le discours fictif pseudo-oriental cesse d'être considéré et évalué uniquement d'après des critères stylistiques ou génériques. Les contes orientaux traduits sont considérés en parallèle avec les traités savants de l'époque sur les mœurs et coutumes des Orientaux ; les contes pseudo-orientaux sont examinés en même temps que les dissertations sur l'histoire des empereurs moghols ou les essais sur la mythologie hindoue ; les tragédies ou églogues pseudo-orientales sont éclairées par la lecture des traités sur la littérature des Orientaux, ou par l'examen des préfaces de

²⁹ Robert Irwin commente : « More translations of selections from Galland followed in chap-book form, and very soon English writers were engaged in reworking, imitating and parodying the Arabian tales » ; in Robert Irwin, *The Arabian Nights : A Companion* (London : I.B. Tauris, 2004) 242.

³⁰ Voir dernièrement l'ouvrage édité par Michael J. Franklin, *Romantic Representations of British India* (London : Routledge, 2005).

dictionnaires de langues persane, hindi ou arabe ; les catalogues de costumes de mascarade sont envisagés parallèlement aux recueils de costumes orientaux ; enfin, les représentations du personnage du prophète Mahomet sont étudiées à la fois dans les traductions du Coran et dans les mises en scène du XVIII^e siècle.

Pour ne donner que deux exemples de ce type d'interactions, on peut citer le cas de Mahmut, espion turc réinventé par Daniel Defoe d'après Marana. Les envolées lyriques qui émaillent la correspondance du personnage se comprennent à l'aune des réflexions sur les langues orientales et des études de cas stylistiques qui intéressent la recherche orientaliste. De même, les descriptions des Hindous dans la correspondance fictive de Sophia Goldborne, héroïne du roman de Phebe Gibbes, *Hartly House. Calcutta*, s'inspirent des remarques des orientalistes sur les populations rencontrées en Inde.

Le domaine du « non-fictif » est aussi représenté par des ouvrages anglais qui permettent de recréer le contexte culturel, politique et économique dans lequel s'inscrivent la mode orientale et l'orientalisme savant. L'intervention du costume oriental dans les pièces de théâtre ou dans les mascarades, et plus précisément la manière dont ce costume est représenté dans les textes et les illustrations de l'époque, ne peut être interprétée sans faire référence à l'importation des textiles indiens en Angleterre et à la bataille menée par les confectionneurs anglais pour la défense de la production nationale de laine et de lin. De même, les publications critiques, telles les journaux ou revues littéraires, permettent de comprendre la réception des ouvrages orientalistes et pseudo-orientalistes par le public anglais du XVIII^e siècle.

En dernier lieu, le titre indique deux manières d'aborder l'Orient : par la connaissance, et par l'imaginaire. Contrairement à l'idée reçue selon laquelle le siècle des Lumières n'aurait eu qu'une intelligence factice de l'Orient, j'entends rétablir le lien rompu par la critique littéraire entre l'activité de connaître et celle d'imaginer l'Orient.

Les deux verbes mentionnés dans le titre correspondent à deux activités, en rapport l'une avec la raison, l'autre avec l'imagination. Leur association est problématique, dans la mesure où les lettrés de l'époque insistent sur leur séparation. L'imagination est considérée comme dangereuse pour des esprits non-avertis et les récits, qui en sont le produit, sont rejetés comme mensonges. Dès lors, le roman se construit sur la base d'une opposition au monde merveilleux de la romance. Les érudits valorisent au contraire les progrès de la pensée rationnelle. Néanmoins, ces deux activités de l'esprit se rejoignent autour de la notion de « divertissement ». Nous tenterons de comprendre comment le savoir orientaliste se prend au jeu de l'imagination pour divertir et gagner un public

général, et comment les récits fictifs véhiculent une connaissance du monde oriental tout en restant divertissants.

Les deux verbes correspondent de manière plus ou moins exacte à deux domaines de la culture, l'un savant, l'autre commun.³¹ En effet, l'attitude « savante » consiste à étudier un objet pour mieux le connaître et mieux le comprendre. L'attitude « commune » se satisfait de versions abrégées, simplifiées, et bien souvent inexactes, parce que réductrices, de l'objet contemplé. Le premier type de rapport à l'Orient produit un discours vrai sur son objet ; le second se nourrit d'une image fictive et divertissante.

Cette distinction est bien sûr réductrice, voire dans certains cas erronée. Ainsi, l'auteur d'une revue critique destinée au grand public se permet de revoir l'interprétation savante des orientalistes d'Herbelot et Richard Hole au sujet de la mythologie orientale.

It only remains that we point out an error which occurs in a note to the preface, where the Genii or Jin of Arabian mythology is said to be the same with the Div of Persian romance, and with the Devatas of the Hindu Puranas [...] we must content ourselves with remarking that the actions and attributes ascribed to each bear no similarity to justify the assertion. The Persian Div is an evil spirit ; the Devata, so far from being malignant, are superior emanations of the creative power destined to preside over the operations of nature, and to perform the same functions which were allotted to the subordinate deities of Greece and of Rome. There is room for an interesting discussion on these aerial forms of Oriental creation : but the result would not, in our opinion, establish the hypothesis to which we object.³²

Cette remarque « annexe », placée en dernier point de l'article, nous force à repenser les rapports entre la culture savante et la culture commune ou vulgaire de l'Orient en termes d'interaction et de dialogue.

³¹ Les termes de « culture savante », ou « spécialisée » ou « disciplinaire », et de « culture générale » ou « commune » sont empruntés à Louis Dollot dans *Culture individuelle et culture de masse*. Dorénavant, les termes « culture savante » et « orientalisme » seront employés indifféremment pour signifier la connaissance de l'Orient par des spécialistes. De même, je ne fais pas de distinction entre « culture générale », « culture commune » de l'Orient et « pseudo-orientalisme », sauf précision de ma part, comme pour parler de littérature pseudo-orientale par exemple. Ce domaine « général » correspond à un savoir de non-spécialistes sur l'Orient. Je préfère l'utilisation des adjectifs « générale » ou « commune » à celui de « populaire » qui n'est pas approprié pour décrire un phénomène qui touche avant tout ceux qui ont le temps, l'argent et les capacités de s'intéresser à l'Orient par le divertissement. Les couches populaires et analphabètes alimentent certainement moins la mode orientale que les commerçants, les marchands et les membres de l'élite.

³² « Art. 68. *Arabian Nights Entertainments* [...] A New Edition [...] 1798 » *Monthly Review New Series* 29 (1799) 475.

Edward Said développe un cadre théorique pour penser la part d'imaginaire propre au discours orientaliste, et détruit ainsi toute prétention à l'objectivité ou à la vérité. Inversement, les productions fictives, dites pseudo-orientales, a priori purement imaginaires, participent d'une volonté de mieux connaître l'Orient. Ce mouvement de percolation qui anime l'orientalisme au XVIII^e siècle assure son transfert vers la culture commune de l'Orient. La culture savante modifie alors son contenu pour s'adapter au nouveau réceptacle que représente le pseudo-orientalisme. En d'autres termes, la distinction entre une culture « savante » et une culture « commune » de l'Orient ne recoupe pas la distinction entre la construction d'un savoir et l'élaboration d'une fiction.

Malgré ces multiples rapprochements, les deux cultures ne se confondent pas entièrement. La culture savante a pour fonction de produire un discours « vrai » sur l'Orient : l'auteur est censé faire preuve d'« objectivité » et transmettre une représentation fidèle afin d'enrichir la connaissance des lecteurs. L'auteur de fictions pseudo-orientales peut aussi prendre part à ce projet pédagogique mais son objectif premier est le divertissement ou l'instruction morale de ses lecteurs. L'érudit est capable de revoir les lieux communs qu'il juge faux, alors que l'auteur de fictions pseudo-orientales les entretient à dessein. Enfin, la culture savante adresse un savoir à la fois à une communauté de spécialistes et au grand public. La culture générale n'apprendra rien aux érudits et ne leur servira que de divertissement ou de morale.

La distinction entre ces deux cultures n'est donc pas ontologique : elle est fonction de priorité et de public privilégié. Ainsi, les orientalistes s'adressent a priori aux spécialistes mais le contenu et le format de leurs publications sont susceptibles d'intéresser un public plus large. Certains de leurs travaux sont même explicitement destinés à deux types de lecteur : le chercheur et le simple curieux. De même, la fiction pseudo-orientale emprunte à la rhétorique savante lorsqu'elle se donne pour tâche de transmettre des connaissances.

INTRODUCTION. Présentation du sujet et perspectives critiques

L'exemple de Galland, orientaliste et conteur, sert de point de départ à ce mémoire, car le regard ambivalent qu'il porte sur l'Orient est représentatif de la manière dont les lettrés du XVIII^e siècle traitent ce sujet. On aurait pu aussi commencer par la correspondance de Lady Mary Wortley Montagu, qui séjourne à Constantinople, en qualité de femme d'ambassadeur, de 1716 à 1718. Ses lettres, qui fascinent ses proches, puis, à la publication posthume de sa correspondance, ses lecteurs, conjuguent elles aussi la connaissance avec l'imaginaire, la vérification du savoir par l'expérience et l'apprentissage avec la réécriture d'un Orient merveilleux et antique.

Ces deux « cas » liminaires nous permettent d'identifier une interaction – entre la culture savante et une manifestation plus générale, voire populaire, de l'Orient – qui se manifeste en réalité dans l'ensemble des représentations littéraires de l'époque. Alors qu'au XIX^e siècle, la « science » orientaliste se définit en opposition à un imaginaire exotique oriental, la césure n'est pas, au XVIII^e siècle, si nettement établie. Certes, l'enseignement universitaire orientaliste reste un domaine réservé aux spécialistes, qui intéresse peu d'étudiants, et s'adresse à un public restreint par des publications en latin.³³ Néanmoins, la culture savante de l'Orient n'est pas uniquement prise en charge par les universitaires. George Sale, par exemple, publie en 1734 une nouvelle traduction du Coran, dans laquelle il s'attaque aux préjugés qui ternissent l'image de la religion musulmane et du prophète Mahomet. Sale est notaire de profession et apprend la langue arabe auprès de deux chrétiens arabes, qui sont employés par la « Society for Promoting Christian Knowledge » à Londres pour la traduction du Nouveau Testament.³⁴ Antoine Galland reconnaît que les études orientales souffrent de la mauvaise presse que lui ont donnée, involontairement, ses

³³ Peter Marshall, « Chapter 19. Oriental Studies » *The History of the University of Oxford. Vol. 5. The Eighteenth Century*, ed. T.H. Aston, 8 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1986).

³⁴ Arnoud Vrolijk, « Sale, George (1696-1736) » *Oxford Dictionary of National Biography*, H. C. G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : OUP, 2004). Page consultée le 31 août 2008. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/24529>>.

prédécesseurs.³⁵ Il démontre que l'orientalisme n'est pas une science ingrate, destinée à ne produire que des grammaires et des dictionnaires, mais qu'elle contribue au perfectionnement moral et intellectuel de celui qui s'y consacre.³⁶ Le travail fastidieux, mais nécessaire, des prédécesseurs, donne aux érudits et aux curieux du XVIII^e siècle les moyens de mieux comprendre la culture orientale, et, dans le même temps, de s'enrichir personnellement.

La culture savante de l'Orient est adressée, comme Galland l'a écrit, à un « public » curieux de nouvelles connaissances. Les auteurs de récits pseudo-orientaux appartiennent à ce public et s'inspirent de ce savoir pour alimenter leurs fictions.

Rappeler ces interférences revient à questionner deux préjugés entretenus sur la manière dont l'Angleterre se représente l'Orient au XVIII^e siècle. Le premier réduit l'Orient, tel qu'il est représenté dans la littérature anglaise, à un décor de carton pâte ; le second prétend que la mode orientale éclipse totalement les études savantes sur l'Orient. Cette vision est en partie due à l'héritage orientaliste du XIX^e siècle qui dénigre l'émerveillement et le manque d'objectivité des érudits du siècle précédent. Sir Richard Burton, qui publie une nouvelle traduction des *Arabian Nights* en 1885, rejette la traduction de Galland, qu'il juge peu fiable, et qui symbolise à ses yeux la manière très approximative avec laquelle les auteurs de l'époque, même savants, traitaient l'Orient.³⁷ Les orientalistes auraient manqué d'objectivité dans leur examen, et n'auraient été capables que de reproduire une version factice de l'Orient, trop adaptée aux goûts et à la bienséance de leur époque.

³⁵ Il écrit dans la préface de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot : « Pour les disculper de ce mal qu'ils peuvent avoir causé contre leur intention, l'on doit considérer qu'ayant employé tout leur temps, les uns à travailler sur les Grammaires, d'autres sur le Dictionnaire de la Langue particulière à laquelle ils avoient été portez par leur génie, & d'autres à en donner des traductions pour le soulagement des étudiants, ils n'ont pû arriver au point d'acquérir ce qui étoit nécessaire, pour donner au public la satisfaction qu'il attendoit d'eux, & pour faire connoître que l'étude des Langues de ces Nations, n'est ni ingrate, ni infructueuse » ; in Antoine Galland, ed. « Préface » *Bibliothèque orientale* (Paris, 1697) n. pag.

³⁶ La connaissance de la culture des peuples orientaux permet à l'homme éclairé « de se perfectionner & devenir un homme accompli, un homme qui juge sainement de toutes choses, qui en parle de même, & qui rende ses actions conformes à ses pensées & à ses paroles, choses que l'on ne peut exécuter qu'à proportion des connaissances que l'on a acquises, non seulement de ce qui se passe sous l'horison où l'on respire l'air qui fait vivre ; mais encore dans tout l'univers » ; in *Ibid.* L'orientalisme est, selon Antoine Galland, et plus généralement selon les érudits de l'époque, un humanisme sans visée impériale. Le but n'est pas de dominer l'autre par le savoir mais de rendre l'homme plus humain.

³⁷ « Our century of translations, popular and vernacular, from (Professor Antoine) Galland's delightful abbreviation and adaptation (A.D. 1704), in no wise represent the eastern original. The best and latest, the Rev. Mr. Foster's, which is diffuse and verbose, and Mr. G. Moir Bussey's, which is a re-correction, abound in gallicisms of style and idiom, and one and all degrade a chef-d'œuvre of the highest anthropological and ethnographical interest and importance to a mere fairy-book, a nice present for little boys » ; in Richard F. Burton, « Preface » *The Arabian Nights* (1885 ; New York : The Modern Library, 2001) xxvi.

Cette incompréhension, ce rejet même, tient en partie au fait que la notion d'« objectivité » scientifique évolue au cours du temps. Si les orientalistes du XIX^e siècle sont incapables de reconnaître la validité du travail de leurs prédécesseurs, ce n'est pas que ces derniers soient incompetents, c'est que la définition de l'objectivité et de ce qui constitue la valeur scientifique d'un travail a changé. L'étude de Lorraine Daston, consacrée à l'évolution du concept d'objectivité dans le domaine particulier de la philosophie naturelle, pourrait aussi s'appliquer, même si elle n'en parle pas directement, au développement des études orientalistes du XVIII^e au XIX^e siècle où l'objectivité *devient* là aussi synonyme de retrait du sujet observant vis-à-vis de l'objet observé.³⁸ Au XVIII^e siècle, érudition et jugement subjectif ne sont pas opposés. Ce que l'attitude scientifique au XIX^e siècle rejette comme trop subjectif, comme fictif, correspond en réalité à ce qui est perçu au XVIII^e siècle comme discours savant. Aussi le rapport du siècle des Lumières à l'Orient est réduit à un effet de mode, totalement dissocié des réalités du monde oriental.

Ce préjugé, qui décline l'existence d'une culture savante de l'Orient au XVIII^e siècle, est répété au XX^e siècle dans les ouvrages consacrés à la mode littéraire orientale ou à l'histoire de l'orientalisme. Dans les deux cas, les études orientales sont éclipsées par les turqueries et autres mascarades. Raymond Schwab rend compte d'une « renaissance orientale » introduite par la publication du *Zend Avesta* par Abraham-Hyacinthe Anquetil Du Perron en 1771 et par l'établissement de la Société Asiatique de Calcutta en 1784. Avant le dernier quart du XVIII^e siècle, l'orientalisme est absent du champ de l'érudition. La curiosité pour l'Orient devient subitement « sérieuse » et « générale »,³⁹ comme si les lettrés du siècle des Lumières n'avaient vu en l'Orient qu'un moyen de se divertir et avaient totalement négligé le savoir orientaliste : « Et qu'était-ce vers 1700 que l'orientalisme? Rien de plus, ou peu s'en faut que l'étude de l'hébreu pour les théologiens [...] de l'arabe, du persan et du turc, pour les interprètes destinés aux établissements du Levant, plus quelques bribes de chinois [...] Encore ces études avaient-elles reculé ».⁴⁰ Ce recul laisse un espace vide, entièrement occupé, semble-t-il, par divers types de représentations factices de l'Orient.

Dès lors, le lien qui unit l'écriture pseudo-orientale à la connaissance du monde oriental est définitivement rompu, et les contes pseudo-orientaux ne peuvent être

³⁸ Lorraine Daston, « Objectivity and the Escape from Perspective » *Social Studies of Science* 22-4 (Nov. 1992) 597-618.

³⁹ Raymond Schwab, *La Renaissance orientale* (Paris : Payot, 1950) 26.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 29.

étudiés que dans leur rapport à d'autres modes d'écriture fictive. La première monographie consacrée à ce genre mineur est publiée par Martha Pike Conant en 1908. Cette dernière propose dans *The Oriental Tale in England in the Eighteenth-Century* une classification des contes pseudo-orientaux en groupes « imaginaire », « moraliste », « philosophique », et « satirique ». Elle replace aussi ce mode d'écriture dans l'histoire de la littérature anglaise et propose de l'interpréter comme une réaction à l'esthétique néo-classique et un prélude au mouvement romantique. Conant indique que ce mouvement est initié par des « traductions d'œuvres orientales excessivement adaptées » et se poursuit sous la forme d'« imitations », de « parodies littéraires dirigées contre la forme et le style » et de « satires sociales ». L'objectif de ce type d'écriture n'est jamais de révéler un quelconque savoir sur l'Orient. Ce présupposé conduit Conant à proposer une version tendancieuse de l'histoire : « It was not until the victories of Clive in India and the era of expansion under the elder Pitt that England took any vital interest in the Orient [...] In the earlier decades, England, on the whole prosperous and peaceful under Walpole's long rule, was satisfied with her insularity ».⁴¹ Elle ajoute la proposition douteuse : « Hardly any English writer until past the middle of the century knew or apparently cared to know the East well either through travel or through books ; hence the pale and colourless quality of their oriental fiction ».⁴²

Les ouvrages parus depuis sur l'histoire des voyages, sur les débuts de l'ethnographie, et sur le commerce des produits exotiques au XVIII^e siècle réfutent l'argument de Conant.⁴³ Aussi Robert Mack concède-t-il dans l'introduction à l'anthologie de contes pseudo-orientaux qu'il publie en 1992 : « Europeans in the eighteenth century were faced with the difficult task of assimilating a rapidly increasing amount of information about the peoples, customs, and beliefs of a diverse culture which had until the very recent past been only slenderly known in the West ».⁴⁴ Néanmoins, cette

⁴¹ Martha Pike Conant, *The Oriental Tale in England in the Eighteenth Century* (New York : The Columbia UP, 1908) 234.

⁴² *Ibid.*, p. 236.

⁴³ Au sujet du voyage au XVIII^e siècle, je citerai principalement les ouvrages de Mary B. Campbell, *The Witness and the Other World* (1988) ; d'Elizabeth Bohls, *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818* (1995) ; de François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote* (2001) ; de Nigel Leask, *Curiosity and the Aesthetics of Travel Writing, 1770-1840* (2002) ; de Jean Viviès, *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle* (1999) ; ou de Dennis Porter, *Haunted Journeys. Desire and Transgression in European Travel Writing* (1991). Une liste plus complète est disponible en bibliographie.

Au sujet des débuts de l'ethnographie, il faut se reporter aux travaux de Margaret T. Hodgen, *Early Anthropology in the Sixteenth and Seventeenth Centuries* (1964) et de Mary Louise Pratt, *Writing Culture : The Poetics and Politics of Ethnography* (1986).

En ce qui concerne le commerce et la consommation de produits exotiques au XVIII^e siècle, se reporter aux ouvrages de Maxine Berg qui écrit en 2005 *Luxury and Pleasure in Eighteenth-Century Britain*, et co-édite avec Helen Clifford *Consumers and Luxury : Consumer Culture in Europe 1650-1850*, en 1999, et avec Elizabeth Eger, *Luxury in the Eighteenth Century. Debates, Desires and Delectable Goods*, en 2003.

⁴⁴ Robert Mack, *Oriental Tales* (Oxford : Oxford UP, 1992) x.

accumulation rapide du savoir sur l'Orient n'influence pas l'écriture pseudo-orientale, pas plus, d'ailleurs, que la traduction des *Mille et une nuits*, dont Mack reconnaît pourtant l'érudition. L'Europe produit ses versions « locales » de l'Orient qui n'ont avec celui-ci qu'un lien très distant, teinté de merveilleux.⁴⁵ De même, Robert Irwin qui, dans une monographie très renseignée sur l'histoire de la traduction et de la réception des contes orientaux en Europe, insiste sur l'aspect élémentaire et formalisé que prend l'Orient dans ce type de récit : « The novelist's Orient was as yet only a playground and not to be taken seriously ».⁴⁶

La critique littéraire contemporaine est principalement intéressée par l'aspect subversif de l'écriture pseudo-orientale. Robert Mack considère le pseudo-orientalisme comme un sous-genre du conte de fées et souligne ses propriétés subversives qui ont tendance à être un peu trop rapidement évacuées : « one senses rather that the oriental tale has been swept under the carpet of literary history by those who saw something genuinely dangerous in it [...] It is certainly odd that a genre of prose fiction [...] so prominently included figures of *female* story-tellers ».⁴⁷ Il ajoute, en pensant sans doute à William Beckford : « Homosexual writers are at home in the oriental tale as are female authors. It is a place to be free of the restrictions of the mundane realism tied to the demands of the market-place and the goings on of 'real' society ».⁴⁸ Ce sous-genre redonne voix aux minorités silencieuses. Cette hypothèse le conduit à produire une anthologie en leur faveur : sur quatre contes orientaux, trois, *The History of Nourjahad*, *The History of Charoba*, et *Murad*, *The Unlucky*, sont écrits par des femmes.

Ros Ballaster, qui publie en 2005 un ouvrage critique accompagné d'une anthologie sur la littérature orientale et pseudo-orientale au XVIII^e siècle, reconnaît que ces ouvrages produisent un double discours, à la fois divertissant et savant sur l'Orient ; mais elle réduit cette ambivalence à un paradoxe.⁴⁹ Elle utilise la figure du « transfert » pour analyser ces productions littéraires : « oriental fables and the multiple imitations and parodies that followed describe genuine moves outward ».⁵⁰ Néanmoins, ces déplacements vers l'autre servent l'unique objectif d'un retour sur l'intime et représentent des tentatives

⁴⁵ « The European West was soon producing its own indigenous versions of this perceived Eastern splendour, and the fashion for oriental fables, costumes, accessories, and pastimes reached into nearly every facet of English life » ; in *Ibid.*, p. xii. Le rapport à l'Orient est encore interprété en terme de mode factice.

⁴⁶ Robert Irwin, *The Arabian Night : A Companion* (London : I.B. Tauris, 2004) 239.

⁴⁷ Robert Mack, *Oriental Tales* (Oxford : Oxford UP, 1992) xvi.

⁴⁸ *Ibid.*, p. xvii.

⁴⁹ Ros Ballaster, *Fables of the East, 1662-1785* (Oxford : Oxford UP, 2005) 2.

⁵⁰ *Ibid.*

d'« ethnographie inversée », ou *reverse ethnography*.⁵¹ À aucun moment le récit pseudo-oriental ne permet de mieux appréhender l'autre, l'étranger, l'oriental.

Le travail de Ros Ballaster consiste à replacer le conte oriental et pseudo-oriental dans l'histoire de la littérature anglaise du XVIII^e siècle. Elle rétablit la valeur esthétique du conte, et rappelle, notamment dans l'article intitulé « Narrative Transmigration : The Oriental Tale and the Novel », la contribution de ce dernier au développement du roman moderne. Elle insiste enfin sur la capacité de ce type d'écriture à incarner des voix marginales, à transférer les identités et par là même à déstabiliser les rôles et les rapports de pouvoir : « fiction makes distinct narrative moves – political, social, emotive – which serve to prompt desired responses in the reader. The sequence of oriental tales is often presented as a series of political moves or manoeuvres designed to produce some change in the behaviour or perspective of the addressee ».⁵²

Ros Ballaster reconnaît que le conte oriental est un moyen tout indiqué à l'époque pour se familiariser avec l'Orient. Elle ajoute que les déplacements du lecteur anglais vers l'Orient représente une tentative authentique de comprendre l'étranger, de se mettre à sa place.⁵³ Néanmoins, le but de son ouvrage est d'examiner les modalités narratives, et non épistémologiques, de ce transfert culturel.

L'objet de ma thèse est de questionner la séparation entre la culture savante et la culture commune de l'Orient, et de penser leur élaboration respective en termes de dialogue ininterrompu. Samuel Johnson, pour écrire *Rasselas*, s'inspire du savoir mis à sa disposition au sujet de l'Abyssinie. Ces connaissances informent le contenu du récit fabuleux sous forme de clins d'oeil savants aux lecteurs avertis. De même, la culture érudite, malgré une volonté affichée de se démarquer des productions pseudo-orientales, se sert de ce filon pour mieux diffuser ses travaux. Les *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages*, traduits par Sir William Jones en 1771, sont le résultat de l'assemblage, de la synthèse de manuscrits orientaux épars, et de leur adaptation au goût du public anglais.

Le va-et-vient permanent entre la littérature et l'histoire des idées correspond à une position théorique qui me permet, en retour, de comprendre les interactions entre domaines savant et commun, et d'analyser les représentations de l'Orient dans la littérature anglaise du XVIII^e siècle, en termes de dialogue entre l'orientalisme et le pseudo-orientalisme.

⁵¹ *Ibid.*, p. 8.

⁵² Ros Ballaster, *Fabulous Orient. Fictions of the East, 1662-1785* (Oxford : Oxford UP, 2005) 8.

⁵³ *Ibid.*, p. 14.

**SAVOIR ET IMAGINAIRE
AUX ORIGINES DE LA MODE ORIENTALE**

La mode orientale représente un Orient pris au second degré, détaché de sa géographie, coupé de ses textes sources ; il est l'Orient tel que l'Angleterre l'a imaginé ; il est perçu comme factice, *facticus*, c'est-à-dire pris dans sa dimension artificielle et imitative. Mademoiselle de Beleau, personnage principal du roman de Daniel Defoe, *Roxana*, devient célèbre à partir du moment où elle apparaît en tenue de sultane lors du bal qu'elle organise en sa demeure londonienne : « I had the Name of *Roxana* presently fix'd upon me all over the Court End of Town, as effectually as if I had been Christen'd *Roxana* : I had, it seems, the Felicity of pleasing every-body that Night, to an Extreme ; and my Ball, but especially my Dress, was the Chat of the Town for that Week, and so the Name of *Roxana* was the Toast at, and about the Court ; no other Health was to be nam'd with it ». ¹ Le costume oriental – rapporté d'un séjour à Leghorn en Italie – provoque l'admiration de ses invités justement parce qu'il s'agit d'un Orient détourné, d'un Orient de mode, alors que les deux Persanes n'intéressent personne : « They danc'd three times all-alone, for no-body indeed cou'd dance with them : The Novelty pleas'd, truly, but yet there was something wild and *Bizarre* in it, because they really acted to the Life of the barbarous Country whence they came ; but as mine had the *French* Behaviour under the *Mahometan* Dress, it was every way as new, and pleas'd much better, indeed ». ² Les Persanes sont laissées à l'écart car elles représentent un contact trop direct avec l'Orient. Elles demeurent étrangères et incompréhensibles tandis que la narratrice choisit la médiation de la civilité parisienne pour exhiber son costume oriental.

La mode orientale, prise ici sous la forme d'un costume, maintient un rapport factice à l'Orient, soit un rapport d'imitation et d'artifice : l'accoutrement oriental est soumis à un code gestuel emprunt de manière française ou adapté au goût anglais de la politesse et de la distinction. Le principe de cette présentation de la mode orientale réside dans une équation donnant les termes de pseudo-orientalisme et de factice pour équivalents. Le postulat de cette première partie permet d'interroger la pertinence d'une telle équation une fois mise à jour la continuité entre les origines du discours pseudo-oriental et la culture orientaliste savante de l'époque.

¹ Daniel Defoe, *Roxana. Or, The Fortunate Mistress* (1724, Oxford : Oxford UP, 1996) 176.

² *Ibid.*, p. 179.

I. 1 LES ORIGINES DE LA MODE ORIENTALE

Une œuvre, qu'il s'agisse d'un conte, d'un drame ou d'un poème, est dite pseudo-orientale lorsque son auteur simule, de manière plus ou moins explicite, l'existence d'un manuscrit. Au contraire, la littérature orientale traduite se fonde sur un texte source, adapté de manière plus ou moins libre. Le manuscrit garantit la distinction entre une représentation savante et représentation factice de l'Orient.³ L'orientaliste James Fraser propose ainsi aux lecteurs qui douteraient de l'authenticité de ses sources de venir consulter le manuscrit chez lui : « *As I have so large and choice a Collection of Eastern Histories for that Purpose, the Authenticness [sic.] of it will not be disputed* ». ⁴ De même, Gerrans, professeur de langues orientales à Londres et traducteur du *Tooti Nameh*, propose à ceux qui savent lire le persan de venir comparer le manuscrit à sa traduction.⁵ Le manuscrit est un objet de recherche et d'apprentissage pour les savants orientalistes de l'époque. Dans les recueils de textes orientaux, des pièces courtes manuscrites sont

³ Clara Reeve insère à la fin de ses considérations sur *The Progress of Romance* un conte oriental, *The History of Charoba, Queen of Egypt*. Elle souhaite prouver ainsi à son ami, et à ses lecteurs, l'universalité de la forme de la « romance » : « I accordingly compiled and methodised the *History of Charoba Queen of Egypt*. My friend was surprised and puzzled, and answered me to this effect. 'I return your Egyptian story with thanks ; whence you took it I know not.' As I think this piece a great literary curiosity, I shall give it to the public, at the end of this work. That I may not appear to claim a right to the invention of this story, I shall inform my readers from whence it is taken. It is extracted from a book called *The History of Ancient Egypt, According to the Traditions of the Arabians. Written in Arabic by the Reverend Doctor Murtadi, the son of Gapiphus, the son of Chatem, the son of Molsem the Macdesian. Translated into French by M. Vattier [...]* This curious story will sufficiently answer my purpose, if it only furnishes an additional proof that Romances are of universal growth » ; in Clara Reeve, *The Progress of Romance* (Dublin, 1785) xiii-xv. La référence aux sources authentifiées et non-fictives est une convention des romans du XVIII^e siècle. L'étude des deux volumes du recueil de préfaces édité par Christian Angelet démontre que le prétexte du manuscrit original, au même titre que celui du témoin oculaire, est érigé en topos de la fiction romanesque au XVIII^e siècle ; voir Christian Angelet, *Recueil de préfaces de romans du XVIII^e siècle* (Saint Etienne : Publications de l'Université de Saint Etienne, 1999-2003). Dans le cas du conte pseudo-oriental, l'authentification des sources entretient l'« effet de réel » et autorise la présence de récits merveilleux au sein du corpus anglais, alors même que la tendance littéraire de l'époque est à plus de réalisme.

⁴ James Fraser, « Preface » *History of Nadir Shah* (London, 1742).

⁵ « N.B. The Persian copy of the Tooti Namêh was brought to England by an Officer of the East India Company's service and may be seen by any person who is able to read it » ; in B. Gerrans, trans., « Preface, » *Tales of a Parrot* (London, 1792) xiii.

publiées sans leur traduction pour laisser à l'étudiant en langues orientales la possibilité de s'exercer.⁶

La présence ou l'absence d'un manuscrit décide de la distinction entre traitement érudit et usage factice de l'Orient et indique le statut oriental ou pseudo-oriental du texte. Les contes arabes traduits par Galland subissent de telles variations suivant que les lecteurs avisés confirment ou infirment l'existence du manuscrit des *Mille et une nuits*. Richard Hole dans ses *Remarks on the Arabian Nights' Entertainments*, publié en 1797, prend acte des opinions qui ont eu cours, selon lesquelles les *Mille et une nuits* constituait une nouvelle forgerie pseudo-orientale, et défend l'opinion contraire : « The 'Arabian Nights' Entertainments' was for a long time considered by the generality of the world as a literary imposition ; but at present, I believe, its genuineness is no more disputed. I allude to the translation from the French of Mr. Galland, which includes, as I have been assured from good authority, all the stories in the original performance. Its real merit, however, appears to me but little known, and to be depreciated with as little justice as its authenticity was before questioned ».⁷ Cette controverse, lue en creux, révèle les présupposés épistémologiques des détracteurs de la traduction de Galland. À trop insister sur l'authenticité des documents, ils montrent qu'un accès à la réalité du monde oriental, à ses peuples, à leurs mœurs, leur société et leur histoire, est possible grâce au conte, si tant est que la lettre du texte soit authentifiée et respectée.

Si la séparation des deux domaines est irréfutable suivant que l'auteur est capable de présenter un manuscrit ou non, la démarche des pseudo-orientalistes n'est pas équivalente d'un auteur à l'autre. Joseph Addison prétend tantôt sérieusement posséder un manuscrit original, comme dans le cas de « La Vision de Mirza »,⁸ et plaisante à ce sujet dans « L'histoire de Shalum and Hilpa ».⁹ D'autres auteurs pseudo-orientalistes ne cherchent même pas à prouver la réalité de leur récit. Cette première distinction autour de

⁶ William Ouseley annonce que chaque nouveau numéro de ses *Oriental Collections* présentera des exercices de traduction : « every succeeding one shall present to the student of the Oriental Languages, two or more specimens of Arabick, Persian, or Turkish poetry, supplying in some measure, the place of original manuscripts, and furnishing subjects for translation » ; in William Ouseley, ed., « Advertisement » *Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) I : iv.

⁷ Richard Hole, *Remarks on the Arabian Nights' Entertainments* (London, 1797) 1-2.

⁸ « When I was at *Grand Cairo*, I picked up several Oriental Manuscripts, which I have still by me. Among others I met with one entituled [sic.], *The Visions of Mirzah*, which I have read over with great Pleasure. I intend to give it to the Publick when I have no other Entertainment for them ; and shall begin with the first Vision, which I have translated Word for Word as follows » ; in Joseph Addison, *Spectator* 159 (September 1, 1711) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) II : 121-122.

⁹ Addison produit des traductions de pseudo-manuscripts. Il clôt « L'histoire de Shalum and Hilpa » par une lettre de Shalum à Hilpa qu'il présente comme « the only Antediluvian billet-doux now extant ». L'auteur traite la question des manuscrits originaux sur le ton léger d'une plaisanterie. Voir Joseph Addison, *The Spectator* 584 (August 23, 1714).

la question de la présence ou de l'absence du manuscrit révèle l'identité complexe de la notion de pseudo-orientalisme. Les récits pseudo-orientaux ne sont pas simplement des récits sans fondement. Ils se définissent et se distinguent les uns des autres en fonction de la manière dont les auteurs anglais comblent cette absence d'origine. Aussi, la typologie du pseudo-orientalisme, établie par Martha Pike Conant,¹⁰ est incomplète car la critique ne reconnaît pas l'ambivalence fondamentale de ce type d'écriture. Cette dernière ne distingue pas entre les tenants d'un pseudo-orientalisme « vraisemblant » et les tenants d'un pseudo-orientalisme « fabuleux ». ¹¹ De même, dans le dernier chapitre de son ouvrage, Matha Pike Conant estime qu'à la fin de XVIII^e siècle une nouvelle approche savante de l'Orient se dessine sur le paysage culturel et littéraire anglais. Cette culture érudite marque, selon la critique, la fin du pseudo-orientalisme :

Direct translations from oriental languages into English made a notable contribution to English knowledge of Eastern life and literature, and had a large share in turning the imaginations of nineteenth-century poets and story-tellers toward the use of oriental material. A fresh chapter in the history of oriental influence upon England thus opened. This chapter – still in the making – has been distinguished throughout its entire course by actual first-hand knowledge of the Orient, – one vital characteristic which throws it into sharp contrast with the chapter discussed in the present volume.¹²

L'opposition qu'elle souligne entre la « turquerie » d'une part et le savoir orientaliste d'autre part ne nous permet pas de comprendre le pari de ces auteurs de fictions pseudo-orientales prêts à défendre l'autorité savante de leurs récits. Ils parient sur

¹⁰ Elle divise le pseudo-orientalisme en quatre sous-groupes : l'érotico-imaginatif, le moral, le philosophique et le satirique. Voir Martha Pike Conant, *The Oriental Tale in England in the Eighteenth Century* (New York : The Columbia UP, 1908).

¹¹ Elle note dans le chapitre final de son ouvrage : « As might be expected, the amount of local colour, the richness of detail, and the truth to oriental manners and places are greater as the stories approximate genuine Eastern fiction like the *Arabian Nights*. At the other hand of the scale, in thoroughly Anglicized oriental tales, such as *Rasselas* and *Nourjahad*, the background is pale and shadowy, details are sparse, and references to Eastern places and customs are rare » ; in *Ibid.*, p. 227. Cette assertion ne contredit pas sa position au sujet de l'unité du genre pseudo-oriental. Elle choisit ici d'opposer un ouvrage dont la position au sein du pseudo-orientalisme est ambiguë (les *Mille et une nuits* ne sont-elles pas la traduction fidèle de contes orientaux produite par Antoine Galland, orientaliste savant français?) à des ouvrages ouvertement pseudo-orientaux (*Rasselas* et *Nourjahad*), et rejette tout lien de ces textes à la culture orientaliste savante : « But in all this fiction there is a distinctly exotic flavour, distilled through the medium of eighteenth-century ideas » ; in *Ibid.*, p. 227.

¹² *Ibid.*, p. 256.

l'illusion du texte pseudo-oriental, sa capacité à intégrer et à imiter le texte oriental, sa diction, sa syntaxe, et son contenu. Si l'imitation est réussie, le texte pseudo-oriental fonctionne comme un substitut au modèle oriental.

Le manuscrit est le lieu de la distinction qui permet une séparation initiale entre domaine orientaliste savant et domaine *orientalisant*. Il révèle aussi des points de résistance où le classement en domaines antithétiques est impossible à tenir. L'origine de la mode orientale ne peut se comprendre qu'en prenant en compte les interactions entre la culture savante et la culture commune de l'Orient.

L'ORIENT LITTÉRAIRE AVANT GALLAND

Le terme de mode orientale en littérature n'est pas adéquat pour décrire les manifestations de l'Orient dans le champ littéraire anglais avant la traduction des *Mille et une nuits* par Galland au début du XVIII^e siècle. Le terme de mode est approprié lorsque le phénomène atteint un large public, des classes cultivées aux classes populaires. Il doit aussi être facilement reproductible, et s'adapter au public auquel il s'adresse – un public de théâtre ou un ensemble de lecteurs, des femmes et des enfants à instruire ou des hommes à sociabiliser, des lecteurs à distraire ou des lecteurs à instruire. Diffusion, reproductibilité et adaptation sont trois termes qui permettent de définir la notion de mode en littérature. Ils s'appliquent au phénomène d'Orient littéraire à partir du XVIII^e siècle. L'espace romanesque pseudo-oriental n'évolue guère au cours des siècles, mais les discours produits au sein de cet espace se sont diversifiés : on n'y discourt plus seulement de despotisme et d'intrigue de sérail mais aussi de morale, de philosophie, de société et de sentiments.

Avant la traduction des *Mille et une nuits*, l'Orient, en tant qu'objet d'étude, intéresse la science et la théologie. La correspondance de Robert Boyle indique, par exemple, l'échange qui a lieu au XVII^e siècle entre les domaines scientifique, théologique et orientaliste. Robert Boyle travaille depuis 1654 au sein d'un groupe de scientifiques qui prend en 1662 le titre de « Royal Society ». Le roi Charles II l'honore également d'un siège au conseil d'administration de la Compagnie des Indes Orientales ce qui permet à Boyle de s'informer de l'œuvre de propagation des Évangiles en Inde.¹³ Sa correspondance révèle l'attention particulière qu'il voue l'Orient. Son intérêt est triple : obtenir la traduction de travaux scientifiques écrits en arabe, commander la traduction de Bibles en

¹³ « Mr. Boyle was for many years a director of the East India Company [...] and the only return he expected for his labour, was, the engaging the company to come to some resolution in favour of the propagation of the gospel, by means of their flourishing factories in that part of the world. As a proof of his own inclination to contribute, as far as it was in his power, to that end, he was at the expense of printing at Oxford in 1677, five hundred copies of the four Gospels, and the Acts of the Apostles, in the Malayan tongue, under the direction of Dr. Thomas Hyde, keeper of the Bodleian library. These were sent abroad by Mr. Boyle's direction : and it was the same pious motives which induced him to send, about three years before, several copies of Grotius *De veritate Christianæ religionis*, translated into Arabic by Dr. Edward Pococke, into the Levant, as a means of propagating Christianity there » ; in Joseph Towers, « The Life of Robert Boyle » *British Biography*, 10 vols. (Sherborne, 1766-1772) VI : 240-241.

arabe et recevoir de marchands anglais des manuscrits scientifiques orientaux. Robert Boyle écrit aux orientalistes de l'époque, principalement à Laud, Pococke, Samuel Clarke, Thomas Hyde et William Seaman. Ce dernier est placé au service de Sir Peter Wych, ambassadeur anglais en poste à Istanbul dans les années 1620. Seaman est encouragé par Boyle pour publier en 1659 les *Épîtres de saint Jean* en turc, et en 1661 pour traduire en turc un ouvrage de propagande écrit par John Ball et intitulé *A Short Treatise Containing all the Principal Grounds of the Christian Religion*. Boyle se réjouit du travail de Seaman dont il rend compte à son correspondant à Amsterdam Oldenburg : « Mr Seaman being now here our Turkish Version of the New Testatment goes on apace. The presse having dispatchd, if I misemember not, as farr as the end of the Epistle to the Romans. And Mr Seaman has brought with him a Turkish Dictionary of his owne, which a Criticke that hath seene it, did this evening estimate to be not much Inferior in Bulk to Gorius's Arabick Lexicon ». ¹⁴ Seaman publie avec le soutien financier de Boyle une traduction de l'Ancien et du Nouveau Testament ainsi qu'une grammaire turque, *Grammatica linguæ turcicæ*, en 1670.

La position de Boyle en tant que membre honorifique de la Compagnie du Levant à partir de 1678 lui permet d'être en contact rapproché avec les marchands qui commercent en Méditerranée. Il espère pouvoir se servir de ces marchands pour le relayer sur place dans son travail de diffusion des textes sacrés. Seaman écrit à Boyle : « [...] there is no question but the bookes, wilbe generallie dispersed : the chiefe Number of Subscribers beinge Merchants tradinge into Turkie ». ¹⁵

Boyle s'entretient avec ces orientalistes sur des questions d'exégèse. Joseph Towers note à son sujet : « He continued to prosecute those critical studies which he had before commenced, and which he thought necessary to understand the Scriptures thoroughly : and for this he had peculiar advantages at Oxford. Dr. Edward Pococke, Mr. Thomas Hyde of Queen's College, and Mr. Samuel Clarke, who were men of great eminence for their skill in the Eastern languages, resided there ; and Mr. Hyde particularly was frequently consulted by him during the rest of his life upon any difficulties, which he met with in the course of his reading upon those subjects ». ¹⁶

Boyle suit les traductions que donnent les orientalistes anglais des ouvrages de science arabe. Ces derniers le tiennent au courant de leurs avancées, conscients de l'intérêt

¹⁴ Robert Boyle, « Boyle to Oldenburg. Oxford, Nov. 11, 1665 » *The Correspondence of Robert Boyle*, eds. A. Clericuzio, M. Hunter and L.M. Principe, 6 vols. (London : Pickering & Chatto, 2001) II : 581.

¹⁵ Robert Boyle, « William Seaman to Boyle. Oct. 5, 1664 » *Ibid.*, II : 341.

¹⁶ Joseph Towers, « The Life of Robert Boyle » *British Biography*, 10 vols. (Sherborne, 1766-1772) VI : 233.

que Boyle porte à ces textes. Thomas Hyde l'informe du contenu des traités scientifiques qu'il a traduits :

Worthy Sir,
Premising my service and thanks for all your favours, I make bold to present here unto you a paper translated out of some Arabick and Persian authors, giving an account of some of those things enquired after in your monthly Transactions. The first is of sal ammoniacum, called by the Persian Nushâdur [...] The second thing is of petrification, and the third of amber, which is the very name, which the Persians and the Arabians commonly call it by.¹⁷

Il lui promet de chercher des livres dans le domaine des « sciences naturelles »:

Worthy Sir,
[...] If for the future I meet with anything in oriental authors, that may illustrate natural knowledge, I shall be sure to take notice of it ; and I hope hereafter I may be capable of doing you more considerable service, when my business of making the Catalogue is finished ; I now having very little leisure to make a search, except I can recollect any things, which I have read heretofore. I hope likewise we may obtain more considerable books of such kind of learning, if we can procure some person or other to defray the charge of buying them.¹⁸

et le tient au courant de l'avancée de ses lectures :

Good Sir,
[...] I have made considerable progress in Notes upon the Scripture, and the History of the Kings of Persia, and the Religion of the old Persians, and divers other subjects of the like nature : but enjoyment of my time and of quietness (the loss of which I deplore,) must bring them to perfection.¹⁹

Boyle cherche dans le savoir oriental de quoi élargir ses connaissances. La géographie arabe, au même titre que l'histoire ou la physique, est analysée. Il demande au

¹⁷ Robert Boyle, « Thomas Hyde to Boyle. *Queen's College, Oxon*, Feb. 14, 1667 » *The Correspondence of Robert Boyle*, eds. A. Clericuzio, M. Hunter and L.M. Principe, 6 vols. (London : Pickering & Chatto, 2001) III : 298.

¹⁸ Robert Boyle, « Thomas Hyde to Boyle. *Queen's College, Oxon*, March 4, 1667 » *Ibid.*, III : 301.

¹⁹ Robert Boyle, « Thomas Hyde to Boyle. Feb. 24, 1684 » *Ibid.*, VI : 7.

mathématicien Wallis de lui rendre compte des progrès de Pococke dans sa traduction du *Taqwim al-Buldan* du géographe et historien Syrien Abu al-Fida :

Sir,

[...] The other command, which I received in order to Dr. *Pocock*, I have endeavoured to observe so far as was in me. I acquainted him with your desire ; but he tells me, that to give account of all the longitudes and latitudes in *Abulfeda*, is, in a manner, to transcribe the whole book ; for it contains little else but the longitude and latitude of places, with some very brief descriptions of them in two or three lines, and not digested into distinct tables, but to be collected out of the text. But he tells me, that Mr. *Clark* is designing somewhat out of him and other geographers compared ; which perhaps may better satisfy the desire of the gentleman, than a bare account of *Abulfeda* alone.²⁰

Boyle a de nombreux contacts en Orient, auprès de marchands et de voyageurs anglais qu'il sollicite fréquemment pour le transfert de manuscrits scientifiques orientaux vers l'Angleterre. Edward Pococke utilise la médiation de Boyle pour obtenir les manuscrits dont il a besoin :

Most Honoured Sir

Your goodnes hath emboldened me to send up to you this inclosed note, desiring if opportunity may serve, by your mediation to procure them from Alepo. I have formerly written thither for them, but could never receive answer. which makes me desire the assistance of your credit which I hope may more prevail. the former are to be gotten from among the Jewes [...] the latter two bookes, the titles of which I have written in Arabicke are to be had from the Christians there. and I would our men could procure some other of their ancient bookes, we know too litle of what is among them.²¹

L'activité de Robert Boyle indique les liens étroits qui unissent les démarches orientaliste, savante et religieuse. Maxime Rodinson étudie cette union et explique que l'orientalisme naît en Europe d'une « impulsion tout idéologique ». ²² Au Moyen Âge, les

²⁰ Robert Boyle, « Wallis to Boyle. *Oxon*, March 27, 1663 » *Ibid.*, II : 71-72.

²¹ Robert Boyle, « Pococke to Boyle. January 3, 1661 » *Ibid.*, I : 444.

²² Maxime Rodinson, *La Fascination de l'Islam* (1980 ; Paris : La Découverte, 2003) 67.

orientalistes sont avant tout des missionnaires.²³ Le cas du savant Raymond Lulle est de ce point de vue exemplaire. Il naît à Palma, capitale du royaume de Majorque, en 1232 et meurt au début de l'année 1316, lors de sa dernière mission à Tunis. L'île de Majorque est au XIII^e siècle un carrefour stratégique au coeur de la Méditerranée et une zone de contacts entre chrétiens et musulmans. Anthony Bonner indique dans son introduction à l'édition des œuvres de Raymond Lulle que la population de l'île de Majorque est bigarrée. On y rencontre des Catalans et des Aragonais, des Français venus de Montpellier et de Marseille, des Génois et des habitants de Pise, mais aussi des Musulmans, venus des côtes d'Ifriqyâ, du Maroc ou du royaume de Grenade, et qui forment, selon Bonner, un tiers de la population de l'île.²⁴ La population juive joue un rôle décisif dans les domaines du commerce et des finances. Lulle rend compte dans son autobiographie *Vita coetanea* de sa conversion et du dévouement missionnaire consécutif qui l'anime. Il habite le collège cistercien La Real de Majorque où il parfait son éducation religieuse et philosophique. Il y lit la Bible, le Koran et le Talmud, Platon et Aristote et se forme à la médecine d'Avicenne. Bonner indique les passages dans son autobiographie où Lulle révèle sa connaissance et sa maîtrise de l'arabe parlé et écrit. Au Livre IV du *Books of the Gentile and the Three Wise Men*, qu'il rédige d'abord en arabe, il démontre sa connaissance précise du Coran, tandis que *The Book of the Lover and the Beloved* est écrit d'après le modèle des récits mystiques soufis. Il étudie la logique de Al-Ghazali et en rédige un compendium en arabe, qu'il traduit ensuite en latin (*Compendium Logicae Algazalis*) et en catalan (*Logica del Gatzel*). Certains de ses ouvrages, comme le *Book of Contemplations* sont directement écrits en arabe.²⁵ Ses missions à Tunis, pendant le règne d'Abu Hafs (1284-1295) et en 1314, ou à Bougie en 1307, l'obligent à maîtriser la langue arabe pour convaincre les infidèles et obtenir leur conversion. Raymond Lulle indique également dans son autobiographie le rôle qu'il a joué au Concile de Vienne, qui s'est tenu du 16 octobre 1311 au 6 mai 1312, pour défendre l'enseignement des langues sémitiques dans les universités d'Europe.²⁶ Son appel est entendu puisque le décret « inter sollicitudines » mentionne la

²³ Sur l'œuvre missionnaire de Raymond Lulle, voir les ouvrages de Samuel Marinus Zwemer, *Raymund Lull, First Missionary to the Moslems* (1902 ; Liskeard, Cornwall, UK : Diggory Press, 2006), d'Armand Llinarès, *Raymond Lulle : Philosophe de l'action* (Grenoble : Allier, 1962), de Sebastian Garcias Palou, *Ramon Lull y el Islam* (Palma de Mallorca : Graficas Planisi, 1982) et l'introduction d'Anthony Bonner dans *Doctor Illuminatus. A Ramon Lull Reader* (1985 ; Princeton, NJ : Princeton UP, 1993).

²⁴ « Muslims constituted perhaps a third of the population of the island. Most were slaves as a direct result of the conquest, while some had been subsequently brought in by slave dealers. But there was also a certain number of free Muslims working as artisans, small traders, and tenant farmers » ; in Anthony Bonner, *Doctor Illuminatus. A Ramon Lull Reader* (1985 ; Princeton, NJ : Princeton UP, 1993) 8.

²⁵ Voir *Ibid.*, p. 16.

²⁶ « After this, knowing that the holy father, Pope Clement V, was to celebrate Council in the city of Vienne, he decided to go to this Council to see if he could obtain three things for the restoration of the orthodox faith. The first was the establishment of an adequate place where men of devotion and vigorous intellect

création de chaires d'hébreu, d'arabe et de chaldéen à Paris, Oxford, Bologne, Salamanque et à la cour papale.²⁷

Après 1492 et la chute de Grenade, l'élan missionnaire est moins urgent et les contacts se multiplient entre l'Europe et l'Orient dans le but d'initier un rapprochement avec les Églises orientales. Guillaume Postel, premier grand orientaliste français et titulaire de la chaire d'études arabes du Collège de France en 1539, promeut ce contact.²⁸ L'esprit de la Réforme conduit à une meilleure connaissance des textes sacrés en langue sémitique par volonté d'évitement de la Septante.

À cette première direction théologique s'ajoute une seconde direction humaniste d'accès aux textes de médecine, d'astrologie et de philosophie arabes ou écrits dans cette langue. Ainsi, les œuvres de science et de philosophie grecques traduites en arabe sont à nouveau traduites en langues vernaculaires ou en latin pour circuler en Europe. Guillaume Postel au XVI^e siècle produit une traduction des *Éléments* d'Euclide d'après la version de l'astronome arabe Naṣīr al-Dīn al-Tūsī et traduit par la même occasion les autres travaux de cet astronome. Les œuvres arabes sont également publiées plus facilement grâce à l'utilisation de caractères arabes dès 1586 à l'imprimerie fondée par Ferdinand de Médicis.²⁹ Les œuvres médicales et philosophiques d'Avicenne, les livres de

could be brought together to study different kinds of languages so as to know how to preach the doctrine of the Gospel to every creature. The second was that of all the Christian military religious orders a single order be made, one that would maintain continual warfare oversea against the Saracens until the Holy Land had been reconquered. The third was that the pope rapidly prescribe a remedy against the opinions of Averroes » ; in *Vita coetanea* §44 quoted in *Ibid.*, p. 39.

²⁷ Décret cité par Joseph Lecler dans *Le Concile de Vienne. Histoire des Conciles Œcuméniques, 1311-1312, Tome VIII* (1964 ; Paris : Fayard, 2005) 193-194 : « Nous désirons vivement que la Sainte Église soit abondamment pourvue de catholiques versés dans la connaissance des langues dont usent les Infidèles : ils seront ainsi capables d'apprendre aux Infidèles les dogmes sacrés pour les agréer ensuite à la communauté des chrétiens par le moyen de la foi chrétienne et de la réception du baptême. Pour que cette connaissance des langues puisse être réalisée efficacement, nous avons prévu, avec l'approbation du saint concile, l'érection d'écoles pour l'enseignement des langues ci-dessous mentionnées, à la cour romaine, partout où elle résidera, et dans les centres d'études de Paris, d'Oxford, de Bologne et de Salamanque. Dans chacune de ces écoles, il y aura des professeurs catholiques, ayant une connaissance suffisante des langues hébraïque, arabe et chaldéenne, deux experts pour chaque langue : ils auront la direction de l'école, traduiront fidèlement en latin les ouvrages rédigés en ces diverses langues et enseigneront ces langues elles-mêmes à d'autres, de telle sorte que leurs élèves suffisamment instruits puissent produire le fruit espéré, avec le secours de Dieu, et propager la foi parmi les peuples infidèles ».

²⁸ Marion L. Kuntz dans sa biographie de Postel mentionne le manuscrit appartenant au fonds Sloane de la British Library (Sloane ms. 1413, fol. 87) dans lequel Postel donne les raisons de son voyage à Jérusalem : « He hoped to publish the Gospels in Arabic not only for the Ismaelites but also for those Christians who lived in Asia and whose native language was Arabic » ; in Marion L. Kuntz, *Guillaume Postel, Prophet of the Restitution of all Things. His Life and Thought* (The Hague : Martinus Nijhoff Publishers, 1981) 83.

²⁹ Geoffrey Roper a publié deux articles sur la question de l'impression des livres écrits en arabe (1985), en persan (1998) au XVII^e siècle et écrit un troisième article intitulé « Turkish Printing in England in the 17th Century » dans le cadre du 2^e colloque international « Histoire de l'imprimé dans les langues et les pays du Moyen Orient » qui s'est tenu à la Bibliothèque Nationale de France du 2 au 4 novembre 2005. Il explique que William Bedwell (1562-1632) lègue à l'université de Cambridge l'ensemble des caractères de l'alphabet arabe qu'il avait reçus de Franciscus Raphelengius, imprimeur à Leyde. Il indique également que l'université d'Oxford a joué un rôle pionnier en Angleterre dans le domaine de l'impression de livres en arabe, persan ou turc. En 1637, l'imprimerie de l'université achète à l'imprimerie de Leyde les poinçons et les matrices des

grammaire, de géographie et de mathématiques sont publiés grâce à cette typographie. Le développement des connaissances sur le monde oriental, qui aboutit en 1697 à la publication en France de la *Bibliothèque Orientale*, co-écrite par Barthélemy d'Herbelot, Claude de Visdelou et Antoine Galland, est engagé dès le XVI^e siècle par un mouvement de spécialisation des orientalistes et de planification de leur travail.

Ce mouvement impose aux savants une plus étroite coopération entre universités.³⁰ Rodinson qualifie cette position de « relativisme idéologique » permettant « la naissance d'un réseau orientaliste serré » où manuscrits et savants circulent.³¹ Joseph Scaliger est l'élève de Guillaume Postel à Paris mais il est aussi en contact avec l'université de Leyde, à laquelle il lègue sa collection de manuscrits orientaux. C'est à Leyde qu'est publié en 1614 le *Kitāb al-Amāthil* traduit par Scaliger et Erpenius. Rodinson oublie

caractères de l'alphabet arabe. Même si l'alphabet est arabe, les imprimeurs peuvent se servir de cette fonte pour imprimer des textes en turc grâce aux caractères 'porte-manteau' qui peuvent être utilisés pour former plusieurs lettres en fonction du nombre de points ajoutés ou retirés. L'évêque John Fell tente de changer de fonte et passe commande auprès du graveur De Walpergen d'un ensemble de caractères persans et turcs pour l'imprimerie d'Oxford. Ces caractères apparaissent dans *A Specimen of Several Sorts of Letters Given to the University by Dr John Fell*, Oxford, 1693, comprenant 'A Supplement to the Arabick Alphabet, to print anything in the Persian, Turkish, and Malayan Languages'. Au début de l'année 1672, John Fell donne la liste des ouvrages qu'il a l'intention de publier. Cette liste contient des ouvrages en arabe et en persan. Les fontes circulent entre Oxford, Cambridge et Londres. Les imprimeurs de Londres, Thomas Ratcliffe et Edward Mottershead, empruntent à Oxford pour pouvoir imprimer des textes en turc, comme par exemple l'ouvrage de William Seaman *The Reign of Sultan Orchan* (1652). Roper ajoute que l'utilisation des caractères orientaux décline en fin de XVII^e siècle et qu'au XVIII^e siècle un marchand comme Thomas Vaughan préfère avoir recours à la romanisation des mots turcs qu'il utilise dans sa *Grammaire de la langue turque* (London, 1709) en raison du coût que représente l'impression en caractère turc et pour s'assurer d'une meilleure lisibilité de son ouvrage par les marchands anglais sur place à Constantinople.

³⁰ Jacob Golius, élève d'Erpenius en arabe, puis nommé en 1629 titulaire de la chaire d'arabe de l'université de Leyde, entretient une correspondance importante avec l'orientaliste anglais Edward Pococke, de l'université d'Oxford. Voir G.J. Toomer, *Easterne Wisdome and Learning. The Study of Arabic in Seventeenth-Century England* (Oxford : Clarendon Press, 1996) 122. Toomer précise que Golius commande des manuscrits à Pococke, lorsque ce dernier est à Alep, et qu'il l'engage pour la transcription de manuscrits orientaux de 1627 à 1629. Dans le cas de la France, la question du soutien universitaire est problématique. Si au XV^e siècle, les courants humanistes et scolastiques coexistent paisiblement, l'introduction de l'imprimerie et la présence de réformateurs intransigeants à Paris conduit à une opposition de plus en plus violente entre les humanistes qui défendent une interprétation plus juste de la Bible au moyen de la connaissance parfaite des langues sémitiques, et les scolastiques qui défendent au contraire un « statu quo » et une approche essentiellement spéculative des Écritures. L'université de Paris et le Parlement ont un rôle « conservateur ». Noël Bédarid, syndic de la faculté, cite devant le Parlement de Paris les lecteurs royaux de grec et d'hébreu pour avoir osé mettre en question le texte de la Vulgate. Sophie Kessler Mesguich consacre un article de l'ouvrage *Les Origines du Collège de France (1500-1560)* au rôle des lecteurs royaux dans l'apprentissage des langues sémitiques à Paris. Elle rappelle l'opposition entre l'université et le Collège Royal à ce sujet : « La réaction hostile de la faculté de théologie confirme que, dès 1530, c'est bien la Bible qui est au cœur de l'enseignement des lecteurs. Les « interprètes » royaux « lisent » en hébreu : la liaison constante de ces deux termes fait de la connaissance de la grammaire un élément indispensable pour assurer une bonne compréhension du sens littéral [...] c'est précisément cette quête du sens littéral qui inquiète les théologiens de la Sorbonne, car elle met en péril ce qu'ils considèrent comme leur propriété exclusive » ; in *Les Origines du Collège de France (1500-1560) Actes du Colloque International (Paris, Décembre 1995)*, ed. Marc Fumaroli (Paris : Klincksieck, 1998) 372. Sur les rapports entre l'université et le Collège de France voir également l'ouvrage écrit sous la direction d'André Tuillie, *Histoire du Collège de France. I, La Création, 1530-1560* (Paris : Fayard, 2006) et celui d'Abel Lefranc, *Histoire du Collège de France, depuis ses origines jusqu'à la fin du Premier Empire* (Genève : Slatkine reprints, 1970).

³¹ Maxime Rodinson, *La Fascination de l'Islam* (1980 ; Paris : La Découverte, 2003) 69-70.

cependant de souligner que ces savants orientalistes sont en collaboration encore plus étroite avec les astronomes, médecins, philosophes et mathématiciens des universités européennes. Joseph Scaliger correspond avec l'astronome Tycho Brahe ou avec le physicien Johannes Kepler, et ses propres recherches sont d'ordre historique ou astronomique. Sa connaissance des langues orientales lui sert dans la mesure où il peut remettre en cause les principes du calcul chronologique. Il montre dans *De emendatione temporum* publié en 1583 que l'histoire ancienne ne commence pas avec les Grecs et les Romains mais qu'elle comprend également l'histoire des Perses, des Babyloniens, des Égyptiens et des Juifs. Il propose de mettre en perspective ces différents systèmes de datation afin d'établir une chronologie plus exacte de la Genèse.

L'Orient littéraire ne naît pas brutalement en Europe au XVIII^e siècle. Il est préparé par des siècles de diffusion des œuvres orientales transmises à l'Occident. Avant d'entamer une description du « phénomène » littéraire oriental au XVIII^e siècle, on peut identifier les étapes et les grands moments de cette circulation. Martha Pike Conant dans *The Oriental Tale in England in the Eighteenth-Century* repère quatre phases du rayonnement de la littérature orientale en Angleterre : la période anglo-saxonne, le Moyen Âge, les XVI^e et XVII^e siècles, puis le XVIII^e siècle. Martha Pike Conant explique alors que si la romance d'inspiration orientale n'est pas inventée au XVIII^e siècle, et qu'elle appartient à une histoire plus ancienne, le pseudo-orientalisme du XVIII^e siècle possède des qualités propres.

Au Moyen Âge, le récit des campagnes en Asie d'Alexandre Le Grand par ses compagnons Onésicrite et Callisthène, repris et enjolivé par Quinte Curce dans *Historiae Alexandri Magni*, circule en Europe. Conant associe la diffusion de cet ouvrage à la période anglo-saxonne. En Angleterre, les premières éditions datent des années 1470 mais sont publiées en Italie. La première édition anglaise date de 1652 et une deuxième paraît en 1714, d'après la traduction de John Digby. Ce récit légendaire décrit un « Orient des merveilles » qui continue d'alimenter l'imaginaire européen au fil des siècles.³²

³² Ce récit des exploits d'Alexandre fait partie d'un ensemble de textes abreuvant l'imaginaire européen en *mirabilia* orientales. Avant les campagnes d'Alexandre, Hérodote décrit l'Inde aux livres Iii et Iv de son *Histoire* en mêlant géographie et merveilles. Un peu plus tard, au début du IV^e siècle av. J.-C., Ctésias de Cnide, médecin à la cour d'Artaxerxès de Perse, contribue à son tour à diffuser une image de l'Inde comme terre de prodiges. Mégasthènes est envoyé en 303 av. J.-C. comme ambassadeur à la cour de Sandracottos, le premier roi des Indes résidant dans l'actuelle Patna. Rudolf Wittkower écrit de l'ouvrage de Mégasthènes, source incontestée du savoir sur l'Inde pendant près de mille cinq cents ans que « Mégasthènes donnait pour la première fois une vue d'ensemble de la géographie indienne, de ses habitants, de ses institutions politiques et sociales, de ses richesses naturelles, de son histoire et de sa mythologie. Son livre constitua pendant des siècles la source d'informations la plus riche et la plus fiable que l'on pût trouver en Inde ; il n'empêche qu'il contenait aussi des récits de merveilles et de nombreuses relations de races et d'espèces monstrueuses » ; in Rudolf Wittkower, *L'Orient fabuleux* (1977 ; Paris : Thames & Hudson, 1991). Ces récits historiques et géographiques sont relayés par les récits de voyage de Sir John de Mandeville et de Marco Polo qui

Le deuxième grand moment de la fiction orientale en Angleterre est le Moyen-Âge où déjà des fables circulent en Europe par le biais de voyageurs, commerçants, missionnaires, croisés et pèlerins. Ces fables sont traduites en latin et en langues vernaculaires. Conant se réfère aux transcriptions européennes de trois recueils : *Sendebār*, *Kalīla wa Dimna*, et les *Fables de Bidpai*.³³ Olivier Biaginni indique que la traduction de *Kalīla wa Dimna* est commandée pour la première fois par l'infant Alphonse de Castille, futur Alphonse X, au milieu du XIII^e siècle.³⁴ C'est la version alphonsine qui a permis l'entrée en Espagne de contes orientaux en langue vernaculaire. Leur transmission en Europe est assurée par une autre version, le *Directorium humanae vitae* de Jean de Capoue à la fin du XIII^e siècle, qui utilise non plus un manuscrit arabe mais déduit sa version d'une traduction en hébreu. La traduction de cet ouvrage en castillan est imprimée à Saragosse en 1493 sous le titre de *Exemplario contra los engaños y peligros del mundo*, et celle-ci est éditée tout au long du XV^e siècle. Biaginni conclut en soulignant les limites de l'influence de la littérature orientale, sous sa forme apologétique, dans le champ littéraire européen moderne : « malgré l'existence de cette branche occidentale de l'œuvre, le nombre de traductions dans des langues européennes vernaculaires est resté très limité ».³⁵

Biaginni relève pour le *Sendebār* l'existence d'une branche orientale primitive – dont la version arabe a servi de base à la traduction castillane de 1253, *Libro de los engaños* – et d'une branche occidentale postérieure, dite des *Sept sages*, issue de plusieurs traductions latines rédigées dès le XII^e siècle. Le *Liber de septem sapientibus* sert de base à la plupart des traductions européennes et a « permis une diffusion immense du texte dans toute l'Europe médiévale et moderne »,³⁶ même si l'assimilation de ces textes

décrivent des mondes orientaux tout aussi fabuleux. Wittkower suit la diffusion de ces symboles de l'époque antique à l'âge moderne. Il étudie les phénomènes de transmission et d'assimilation de matériaux culturels, ce qu'il nomme « symboles » ou « images archétypales », entre Orient et Occident, et la construction d'un « Orient fabuleux » par les Grecs qui détermine l'idée que l'Europe se fait de l'Inde pendant près de deux mille ans.

³³ Le *Kalīla wa Dimna* correspond à la traduction arabe, donnée par un persan islamisé de Bagdad Ibn al-Muqaffa au 8^e siècle, de la version pehlvi du *Panchatantra*, recueil de contes sanskrit datant du 5^e-6^e siècle de notre ère. Les Européens se basent sur la transcription arabe et considèrent cette transcription comme originale, ce qui leur permet de la publier à part. Les recueils *Kalīla wa Dimna* et *Les Fables de Pilpay* circulent en Europe de manière indépendante. La version latine des *Fables de Pilpay* par Jean de Capoue, juif converti au christianisme, est produite à partir d'une traduction hébraïque du *Panchatantra*. Pilpay correspond à la transcription moderne de Vidyapati, auteur du recueil sanskrit. Cette version latine est utilisée pour la traduction en langues vernaculaires. Le titre *Sendebār* est la transcription moderne du nom du sage chargé de l'éducation du prince, Sindibar en hébreu, Sindibad en arabe.

³⁴ Olivier Biaginni, « Quelques enjeux de l'exemplarité dans le *Calila et Dimna* et le *Sendebār* », *Cahier de Narratologie, Récit et éthique* 12 (2002-2004), page consultée le 5 fév. 2007. <<http://revel.unice.fr/cnarra/document.html?id=28>>

³⁵ *Ibid.*, p. 4/30.

³⁶ *Ibid.*, p. 5/30.

s'accompagne d'importantes modifications, notamment dans le nombre de contes enchâssés, réduits considérablement dans les recueils vernaculaires.

Au XIII^e siècle des écoles de traduction de textes arabes ouvrent à Palerme en Sicile,³⁷ et à Tolède en Espagne. L'Europe méditerranéenne du Moyen Âge est largement influencée par ces contacts avec les régions qui correspondent au Proche et au Moyen Orient actuel. La présence de dynasties musulmanes en Espagne renforce ces échanges. Une part variable de la péninsule ibérique est du VIII^e au XV^e siècle sous contrôle des Arabes et la présence de peuples venus de Syrie ou des hauteurs l'Atlas marocains et pétris de culture musulmane a très largement contribué à la transmission de la langue et de la culture arabe en Europe. Les XIII^e et XIV^e siècles sont des périodes de recul des Musulmans, assaillis en Espagne et en Sicile par les Chrétiens d'Europe occidentale. La reconquête de l'Espagne est achevée en 1492 par la prise de Grenade.³⁸

Au Moyen Âge la langue arabe est également parlée par des communautés non-musulmanes. Beaucoup de Juifs parlent cette langue et conservent l'hébreu pour un usage liturgique. Les Chrétiens du Proche Orient en font de même et n'utilisent l'araméen, le syriaque ou le copte qu'à des fins religieuses. Hourani note que les Chrétiens d'al-Andalus parlent l'arabe tout en conservant l'usage de la langue romane.³⁹ Il décrit une situation de brassage linguistique et culturel assurant l'épanouissement du califat : « One of the reasons for the flowering of Andalus may have been the mixture of the peoples, languages and cultures. At least five languages were used there. Two were colloquial, the distinctive Adalusian Arabic and the Romance dialect which was later to develop into Spanish ; both these were used in varying degrees by Muslims, Christians and Jews. There were also three written languages : classical Arabic, Latin and Hebrew ; Muslims used Arabic, Christians Latin, Jews both Arabic and Hebrew ». ⁴⁰

Ce contexte explique l'ouverture d'écoles de traduction situées dans ces zones de contacts. Ces écoles participent aux premiers efforts de transmission de la littérature

³⁷ Les troupes arabo-musulmanes s'emparent de la ville de Palerme en 831 et la gouvernent jusqu'à l'arrivée des Normands, commandés par le comte Roger Guiscard de Hauteville, en 1071. Les géographes et voyageurs arabes, tels al-Muqaddisī et Ibn Hawqal au X^e siècle, al-Idrīsī et Ibn Jubayr au XII^e siècle, donnent des descriptions de la ville musulmane ; voir l'article de Anneliese Nef, « Palerme arabo-normande : de la ville absente à la ville mythique » *La Pensée de midi* Actes Sud 8 (été 2002) 110-114 <http://www.lapenseedemidi.org/revues/revue8/articles/19_arabo.pdf>. La Sicile a vécu une période arabo-musulmane bien avant que Frédéric II, empereur germanique de 1220 à 1250, ne redonne à Palerme son statut de carrefour culturel entre l'Europe chrétienne et le monde arabo-musulman. Sous son règne, l'école de traduction de Palerme connaît un regain d'activité et des textes d'Aristote, d'Avicenne ou de Razi sont traduits de l'arabe vers le latin. La littérature arabe intéresse comparativement peu les traducteurs de ces écoles et la commande d'Alphonse X et de son frère est une entreprise isolée.

³⁸ Voir Albert Hourani, *A History of the Arab Peoples* (London : Faber and Faber, 1991) 84-86.

³⁹ *Ibid.*, p. 97.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 194.

orientale en Europe occidentale. Elles ouvrent leurs portes à des clercs étrangers et notamment anglais ou écossais. Paul Auchterlonie parle d'une « contribution britannique » à cette œuvre de traduction. Il cite notamment l'exemple de Robert de Ketton qui réside à Tolède et y écrit une paraphrase du Coran en 1143. Il mentionne Abélard de Bath qui voyage XII^e siècle en Espagne et en Italie et prend connaissance des textes savants arabes auxquels il rend hommage dans son ouvrage *Quæstiones naturales*. Au XIII^e siècle, l'Écossais Michael Scott réside à Tolède et à Palerme et travaille à la traduction d'ouvrages savants.⁴¹ Plus tard, Roger Bacon, John Lydgate et Geoffrey Chaucer sont influencés par la science arabe. Dans son *Treatise on the Astrolabe*, Chaucer mentionne l'ouvrage al-Qabīsī.⁴² Le premier livre que Caxton publie sur le marché anglais en 1477 est *The Dicts and Sayings of the Philosophers*, dans lequel il intègre les dires du philosophe « Alyzaundyr » à côté de ceux d'Hermès, de Sabyon, d'Ypocras, de Pythagoras, de Dyogenes, Socrates, Platon, Ptholome, Legmon, Assaron, Anes, Pthesylim, Galeon et Protege.

Dans un article intitulé « Islam and the Occident » A. González Palencia décrit l'influence de la littérature arabe sur la littérature européenne du Moyen Âge. Elle cite le *Disciplina Clericalis*, œuvre du début du XII^e siècle et répandue dans toute l'Europe, dans lequel son auteur, Pedro Alfonso, avoue s'être inspiré de proverbes et histoires exemplaires arabes afin de constituer son recueil de contes. Son œuvre est reprise par un grand nombre d'auteurs du Moyen Âge dont Chaucer.⁴³ A. González Palencia lit dans les fables d'Odo of Cheriton au XIII^e siècle et dans l'œuvre anglo-normande de Nicolas Bozon au XIV^e siècle l'influence du *Calila e Dimna* d'après la version latine de Jean de Capoue et

⁴¹ Le parcours géographique et intellectuel du savant écossais Michael Scott illustre le type de transmission qui a lieu entre ces deux cultures. Michael Scott est un érudit. Les travaux qu'il effectue sont connus dans le cercle restreint des universités d'Oxford, de Palerme et de Tolède. La poursuite de son travail dépend moins de la réception publique de ses travaux que du patronage qu'il obtient de Frédéric II à Palerme. Il s'intéresse à la traduction d'ouvrages scientifiques écrits en langue arabe et non aux œuvres littéraires. En 1217 il traduit le *Liber astronomiae* d'al-Bitrūḡī, en 1220 le *De animalibus* d'Aristote. Ces traductions sont en latin et non en langue vernaculaire, ce qui lui permet une reconnaissance européenne, en Italie, Espagne, dans l'Empire Romain Germanique, en France comme en Angleterre, mais cette reconnaissance est restreinte au cercle érudit. On remarque que la traduction de textes littéraires arabes, à l'opposé des textes scientifiques systématiquement transcrits en latin, peut se faire en langue vernaculaire, comme pour les recueils de *Kalīla wa Dimna* ou de *Sendebār* dont la version alphonsoine est donnée en castillan.

⁴² Ces informations ont été recueillies dans l'article de Paul Auchterlonie, « The Development of Arabic Studies in Britain from the Middle Ages to the Present Day », *Arabic Resources. Acquisitions and Management in British Libraries*, ed. David Burnett (London : Mansell Publishing Limited, 1986).

⁴³ Robert Irwin reproduit la généalogie arabe de certains contes des *Canterbury Tales* de Chaucer. Il propose notamment un parallèle entre « The Squire's Tale » et « The Tale of Taj al-Muluk and the Princess Dunya » dans les *Mille et une nuits* avec le retour du cheval d'ébène et de la princesse Canacee qui comprend le langage des oiseaux. Le texte persan *Mathnawi Discourses* est, selon Irwin, la source du conte de Chaucer intitulé « The Merchant's Wife » et les *Mille et une nuits* servent encore d'inspiration au conte « The Tale of the Simpleton Husband ». Robert Irwin présente le même type de généalogie pour le *Décameron* de Boccace ; in Robert Irwin, *The Arabian Nights. A Companion* (New York : Tauris Parke Paperbacks, 2005) 96.

rappelle que des contes tirés des *Mille et une nuits* circulent en Europe bien avant la traduction de Galland. Le *Liber septem sapientium*, version latine du *Sendebār*, existe aussi en moyen-anglais. Les œuvres de catéchisme moral populaire au Moyen Âge s'inspirent également de la veine édifiante arabe. L'ouvrage d'Abu al-Wafā Mobaššir ibn-Fātik est publié par Caxton en 1477 sous le titre de *Book of Sentences*.⁴⁴

Au Moyen Âge, la pratique de la langue arabe en Europe conduit à la diffusion d'une partie du patrimoine littéraire arabe. Cette diffusion n'opère pas à la même échelle qu'au XVIII^e siècle où les contes orientaux profitent d'un marché du livre en pleine expansion. Il n'en reste pas moins que certains recueils de contes arabes, tels le *Kalīlat wa Dimnat*, *Sindibad*, *Hayy ibn-Yaqzān* et *L'Histoire de Barlaam et Josaphat*, sont traduits à cette époque en latin et en langues vernaculaires et qu'ils contribuent au développement de l'écriture romanesque. Les critiques du XVIII^e siècle s'accordent pour trouver en Orient les origines du genre,⁴⁵ et la critique actuelle relève l'influence fondamentale de la littérature orientale sur la littérature européenne du Moyen Âge.⁴⁶

La troisième étape isolée par Conant est le XVI^e siècle. La traduction des fables de Bidpai représente un moment important dans l'histoire du transfert de la littérature orientale vers la littérature européenne. La traduction du recueil de fables en anglais est l'œuvre de Sir Thomas North dans *The Morall Philosophie of Doni* en 1570. North travaille à partir de la version italienne mais le titre complet nous indique que le traducteur était informé de l'origine indienne de ce recueil.⁴⁷ L'écrivain anglais Painter participe à la diffusion d'une littérature pseudo-orientale en traduisant un recueil de

⁴⁴ A. González Palencia, « Islam and the Occident » *Hispania* 18-3 (Oct. 1935) 245-276. Pour le chapitre « Literature » se reporter aux pages 259-268.

⁴⁵ Clara Reeve dans *The Progress of Romance* (1785) reprend les arguments de James Beattie dans « On Fable and Romance » (1783) et de Thomas Warton dans *The History of English Poetry* (1774-1778) pour expliquer les origines orientales de la romance : « It had long been a received opinion, that Romances were communicated to the Western World by the Crusades » ; in Clara Reeve, *The Progress of Romance*, 2 vols. (Dublin, 1785) I : ix. Cette explication révèle en fait un lieu commun du XVIII^e siècle.

⁴⁶ Carol F. Heffernan précise dans *The Orient in Chaucer and Medieval Romance* : « My thesis is that there is a remarkable oriental influence discernible in medieval romances, enough, in fact, to call for a reconsideration of the textual exchanges as well as other cultural interactions linking English (and European) romance literature of the Middle Ages and the Orient [...] it [the study] focuses equally on other aspects of the literary and cultural interchange between Islamic East and Christian West made visible in romance texts. These include settings in the Orient, portrayals of Christian-Saracen relationships, indications (usually tonal) of the way the West perceived Islam, and even suggestions of medieval orientalism. A related and relevant concern of this study is to show wherever possible that the subject matter and other narrative elements of Arabic tales were transmitted to the Western literary tradition by the Moslems through Arabic Spain and Sicily, and through cultural contacts that accompanied East-West encounters along pilgrimage routes, in arenas of trade in the Mediterranean and the Levant, and during centuries of Crusading wars » ; in Carol F. Heffernan, *The Orient in Chaucer and Medieval Romance* (Cambridge : D.S. Brewer, 2003) 2. Heffernan choisit un corpus d'étude qui regroupe les contes et légendes de Chaucer (*Man of Law's Tale*, *Legend of Good Women*, autour des personnages de Cléopâtre et de Dido, *Squire's Tale*), de Boccace (*Decameron* 5, 2), de Gower (*Tale of Constance*) et d'autres auteurs anonymes (*Floris and Blancheflur*, *Le Bone Florence of Rome*). Il y analyse les emprunts à la littérature orientale en terme de motifs et de structures et reproduit les images de l'Orient que la littérature européenne de Moyen Âge véhicule.

romans français et italiens parmi lesquels se glissent des histoires pseudo-orientales.⁴⁸ Le lecteur y trouve l'histoire de « Artaxerxes and Sinetas », « Tancred and Gismonda », « Mahomet and Irene », « Alexander and Sisigambis », « Ariobarzanes », « Zenobia », « Sultan Solyman », et « The King of Morocco ». La popularité du recueil est attestée par la succession de ses réimpressions, en 1566, 1567, 1569, 1575 et 1580. Au XVIII^e siècle, ces histoires sont encore mises en scène, assurant la longévité des thèmes pseudo-orientaux.

Martha Pike Conant indique que la naissance du pseudo-orientalisme a lieu au XVII^e siècle. Les critiques reconnaissent dès l'époque élisabéthaine la mise en scène de thèmes orientaux sur les planches des théâtres londoniens.⁴⁹ La croissance des échanges commerciaux depuis la fondation de la Compagnie du Levant et de la Compagnie des Indes Orientales, les récits de voyages au Levant, la réception et l'envoi d'ambassadeurs, l'avancée de l'empire ottoman en Europe, justifient la place grandissante qu'occupe l'Orient dans l'imaginaire collectif anglais. Le théâtre, dans sa fonction de miroir du réel, répète les scènes d'une rencontre entre l'Angleterre et son ennemi et/ou partenaire oriental. Le drame *Tamburlaine*, écrit par Marlowe en 1587, est une tentative de mise en scène et de conjuration de l'ennemi turc, lorsque le grand Timur conduit le sultan Bayezid I au suicide. Aux XVI^e et XVII^e siècles, les dramaturges anglais⁵⁰ utilisent des décors, des

⁴⁷ Le titre complet de l'ouvrage est *The Morall Philosophie of Doni : Ddrawne out of the Auncient Writers. A Worke First Compiled in the Indian Tongue, and Afterwardes Reduced into Diuers other Languages : And Now Lastly Englished out of Italian by Thomas North*, 1570.

⁴⁸ Le titre complet de la traduction est *The Palace of Pleasure. Beautified, Adorned and Well-Furnished, with Pleasant Histories and Excellent Nouelles, Selected out of Diuers Good and Commendable Authors*. L'ouvrage comporte trois volumes.

⁴⁹ Je citerai ici la travail de Louis Wann, « The Oriental in Elizabethan Drama » *Modern Philology* 12-7 (Jan. 1915) 423-447, de Samuel C. Chew dans *The Crescent and the Rose. Islam and England During the Renaissance* (Oxford : Oxford UP, 1937), de Ton Hoenselaars « The Elizabethans and the Turk at Constantinople » *Orientalist Prospects. Western Literature and the Lure of the East*, eds. Barfoot, C.C. and Theo D'haen (Amsterdam : Rodopi B.V., 1998) et de Richmond Barbour dans *Before Orientalism. London's Theatre of the East, 1576-1626* (Cambridge : Cambridge UP, 2003).

⁵⁰ Samuel Chew relève dans *The Crescent and the Rose* la présence des musulmans sur les planches du théâtre de Londres. Il établit un catalogue de personnages récurrents et distingue leur fonction dramatique. Tamerlan et Bayezid sont les personnages principaux de la pièce de Marlowe, *Tamburlaine* (1590) et apparaissent dans *The Comicall Historie of Alphonsus, King of Aragon* de Robert Greene (1587). Tamerlan est glorifié pour avoir contré la menace turque. Le personnage de Scanderbeg est utilisé au théâtre – Zachary Jones traduit à la fin du XVI^e siècle le texte de Jacques de Lavardin et publie cette traduction sous le titre de *Historie of George Castriot, surnamed Scanderbeg* – au même titre que Tamerlan, pour rappeler la valeur et le courage de ceux qui ont battu les forces ottomanes. Les sièges et la mise en déroute des armées ottomanes servent de matière à nombre de drames. Davenant obtient des autorités républicaines l'autorisation de représenter une pièce de « musique récitative », *The Siege of Rhodes*, la musique n'étant pas, à la différence du théâtre, interdite sous le gouvernement de Cromwell. En 1656, il donne la représentation du siège de l'île par la flotte de Soliman le Magnifique dans un décor oriental conçu par John Webb. Les drames qui évoquent les croisades, comme les pièces de la seconde tétralogie de Shakespeare (*Richard II*, *Henry IV*, *Henry V*), sont l'occasion de mettre en scène la menace musulmane. Chew ajoute à sa liste le thème de l'enlèvement de l'esclave royale Irène par le sultan Mehmed II qu'il retrouve dans la trame de *Osmond, The Courageous Turk*, dans celle de *The Turkish Mahomet* (1594) de Peele, et, un demi siècle plus tard, dans *The Unhappy Fair Irene* de Gilbert Swinhoe (1658). Les pièces de Thomas Kyd, *Solyman and Perseda*

personnages ou des références au monde oriental et à son histoire, et plus spécifiquement au monde et à l'histoire ottomane, à des fins réflexives.

Certes, les dramaturges consultent des ouvrages historiques afin de bâtir une intrigue. Marlowe utilise pour écrire la tragédie *Tamburlaine* qu'il donne à Londres en 1594, le recueil historique de Pedro Mexia *Silva de varia leccion*, publié à Séville en 1543. Cet ouvrage est traduit par Fortescue en 1571 dans *The Forest or Collection of Historyes*, et par Whetstone en 1586 dans *The English Myrror*, d'après la version française de Gruget, intitulée *Diverses leçons de Pierre Messie*, et publiée en 1552. Marlowe consulte ces deux versions et en sélectionne les éléments nécessaires à son intrigue. L'exemple de ce dramaturge nous rappelle que le phénomène de transfert des connaissances de la culture savante vers la culture générale n'est pas inventé par le XVIII^e siècle.⁵¹ Kyd puise dans l'histoire contemporaine – le sultan Suleyman le Magnifique règne de 1520 à 1566 sur l'empire ottoman – matière à nourrir le drame qu'il écrit en 1588 intitulé *Soliman and Perseda*. Cependant, et comme l'explique Ton Hoenselaars dans son article « The Elizabethans and the Turk at Constantinople », le motif exotique sert moins la connaissance de ces peuples que la mise en valeur des intérêts commerciaux des Anglais dans la région du Levant : « English Renaissance drama [...] signals the intricate transformation of the explicit Christian conquest idea inherited from the Middle Ages into the covert capitalist ideology that was to determine the course of both oriental and

(1588) ou celle de William Cartwright, *The Royall Slave* (1636), déclinent le thème de l'enlèvement au sérail. Les dramaturges s'inspirent d'autres personnages de l'histoire ottomane, tel Murad I représenté dans la pièce de Goffe, *The Courageous Turk* (1631), ou Bayezid II, dans la pièce *The Raging Turk* (1632) du même auteur. Le sanguinaire Selim apparaît dans une pièce anonyme au titre révélateur : *The First Part of the Tragicall Raigne of Selimus [...] Wherein is Showne how Hee Most Unnaturally Raised Warres Against His Owne Father Bajazet, and Prevailing Therein, in the End Caused Him to be Poysoned : Also with the Murthering of his Two Brethren Corcut and Acomat* (1594). Chew commente : « no other event did more fix in the imagination of Europe the impression of barbarous cruelty and ruthless determination as qualities of the Ottoman emperors » (1937 : 491). Soliman est un sultan bien connu des spectateurs londoniens. Nombre de tragédies reprennent l'histoire de la trahison de la sultane Roxelane et du meurtre du fils Mustafa. William Painter relate ces événements de l'histoire ottomane dans *The Palace of Pleasure* (1566), à peine treize ans après l'exécution du complot. Ce dernier constitue l'intrigue de *Solymannidae* (1581), du *Mustapha* de Fulke Greville (1606), et de *Revenge for Honor* de Henry Glapthorne (1624), tandis que les pièces *Alaham* (1600) de Fulke Greville et *Osmond* (1638) de Carlell et Knolles mentionnent ce complot. Chew note que la dramaturgie anglaise adapte plus volontiers les épisodes de l'histoire ottomane que ceux des chroniques persanes. Dans le tableau des nationalités représentées dans les pièces pseudo-orientales de l'époque élisabéthaine, Louis Wann indique que sur 47 pièces étudiées les Turcs sont présents dans 31 pièces et les Persans dans seulement 8. Dans *The Sophy* (1642), Sir John Denham et G.S. Herbert mettent en scène le shah Abbas. *The Travailes of the Three English Brothers* (1607) par John Day, William Rowley and George Wilkins et *Mirza* (1642) de R. Baron et G.S. Herbert participent de cette mise en scène des chroniques persanes. La barbarie est un autre lieu de l'orientalisme dramatique. Le Maure Othello, héros éponyme de la pièce écrite par Shakespeare en 1604, en est l'exemple type.

⁵¹ Thomas C. Izard, « The Principal Source for Marlowe's *Tamburlaine* » *Modern Language Notes* 58-6 (June 1943) 411-417.

occidental history for centuries to come».⁵² Richmond Barbour localise les sites du pseudo-orientalisme de l'Angleterre de la Renaissance. Le théâtre de Londres, les masques de la cour, les processions royales, les fausses batailles navales sur la Tamise ou les spectacles de reconstitution historique (« pageant ») organisés par le Lord-Maire de Londres, sont l'occasion de parader à dos d'éléphant et en tenue d'Oriental. Barbour précise que ces pièces et autres événements pseudo-orientaux servent une réflexion « narcissique » sur le pouvoir royal et commercial de l'Angleterre.⁵³ Malgré l'accumulation des connaissances sur monde oriental, la représentation de ces peuples est souvent hasardeuse, les confusions entre Ancien et Nouveau Monde, Afrique et Asie fréquentes.⁵⁴ L'impératif mimétique est éclipsé par l'ostentation de signes exotiques, tels la soumission, le luxe ou la grandeur, et par la glorification de l'expansion commerciale et impériale de l'Angleterre.⁵⁵

⁵² Ton Hoenselaars, « The Elizabethans and the Turk at Constantinople » *Oriental Prospects. Western Literature and the Lure of the East*, eds. C.C. Barfoot and Theo D'haen (Amsterdam : Rodopi, 1998) 26.

⁵³ Barbour analyse le *Tamburlaine* de Marlowe et conclut : « I have emphasized three major links between England and Tamburlaine : his appetites extrapolate those of England's merchants, his rhetoric caricatures and subverts humanist ideology ; and his theatrics of self-legitimation mimic the Queen's. In exploring these associations, I do not mean however to suggest that spectator necessarily saw merchant-adventurers, or Elizabeth, or (with Richard Wilson) her sometime suitor Ivan the Terrible in Tamburlaine, or that Marlowe meant them to. I would mark something more basic and consequential : that Marlowe's theatre is a parodic mirror of difference. It projects the self into the other. The exoticism it quickens is narcissistic. Further, the play's critiques of power coexist with imperial encouragements [...] [it] invites English spectators to invest themselves in his quest for world dominance even as his ruthlessness exposes the barbarity of monarchy and conquest, challenging such investment [...] Tamburlaine does not equip its enthusiasts to pursue the fantasies it fosters. Sharpening London's appetites for things eastern, the *Tamburlaine* plays recommend, as a method of cross cultural engagement, not holistic attentiveness to 'others,' but narcissistic projection » ; in Richmond Barbour, *Before Orientalism. London's Theatre of the East, 1576-1626* (Cambridge : Cambridge UP, 2003) 56.

⁵⁴ Oroonoko, le personnage éponyme du roman d'Aphra Behn, est l'exemple type de la confusion des exotismes. Le héros est africain, originaire de la région de « Coramantia » (actuel Ghana), que la narratrice décrit comme : « a country of blacks so called ». Aux yeux de la narratrice, Oroonoko se distingue du reste de la population noire : « He was adorned with a native beauty so transcending all those of his gloomy race, that he struck with an awe and reverence, even in those that knew not his quality » ; in Aphra Behn, *Oroonoko* (1688 ; Harmondsworth : Penguin Books, 1992) 79. Oroonoko est à la fois esclave noir et honnête Maure (« gallant Moor »). Le lecteur suit les pérégrinations de l'esclave royal jusqu'aux Indes occidentales. Il y prend à la fois l'habit de l'esclave – « he was received more like a governor than a slave. Notwithstanding, as the custom was, they assigned him his portion of land, his house, and his business, up in the plantation. But as it was more for form than any design to put him to his task, he endured no more of the slave but the name » ; in *Ibid.*, pp. 108-109 – et celui de l'Indien – « He had a spirit all rough and fierce, and that could not be tamed to lazy rest, and though all endeavours were used to exercise himself in such actions and sports as this world afforded, as running, wrestling, pitching the bar, hunting and fishing, chasing and killing tigers of a monstrous size, which this continent affords in abundance [...] yet these were not actions great enough for his large soul, which was still panting after more renowned action » ; in *Ibid.*, p. 114. Son statut de prince hors du commun lui permet de multiplier les identités – celle du Maure, celle de l'esclave noir africain et de l'Américain – qu'il transcende.

⁵⁵ Barbour résume cette dialectique de l'ostentation et de l'éclipse en ces termes : « The class-based dynamics of London's civic and courtly shows variously inflected their exoticisms. Lord Mayor's pageants may have recommended a sharper attentiveness than court spectacles to the mores of others and the logistics of trade, yet both firms trafficked in ethnocentric visions that flattered Britain, indulged haphazard ethnography, and repressed contradictions in vocabulary and staging. English vessels had circumnavigated the earth, and a maritime capital much larger than competing cities of the realm held ample cause for pride. Harnessing alterity to the demands of local pomp, London's annual spectacle nurtured grandiose expectations of

Le quatrième et dernier temps de diffusion et d'adaptation de la littérature orientale dans la littérature anglaise est identifié par Martha Pike Conant au XVII^e siècle. Elle signale que le pseudo-orientalisme naît en Angleterre à cette époque et qu'il n'entame pas l'expansion du mouvement orientaliste savant. Thomas van Erpe, plus connu sous le nom d'Erpenius publie aux Pays-Bas la première grammaire arabe en 1613, syriaque et chaldéenne en 1626 et un ouvrage de fables traduites en latin, le *Locmani sapientis fabulae* en 1615. Cette version latine est unique pour l'époque et sa traduction en diverses langues européennes permet une plus large diffusion du recueil dont se sert le fabuliste français Jean de La Fontaine comme source d'inspiration. Ce dernier écrit en « Avertissement » à son second recueil de *Fables* (1678) :

J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage [...] Il a donc fallu que j'aie cherché d'autres enrichissements, et étendu davantage les circonstances de ces récits, qui d'ailleurs me semblaient le demander de la sorte [...] Seulement je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay, sage Indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope, si ce n'est Ésope lui-même sous le nom du sage Locman.⁵⁶

Le nom que La Fontaine attribue au sage indien Pilpay correspond à la transcription européenne du nom sanskrit Vidyaapati. On observe à nouveau dans le cas du fabuliste français comment dès le XVII^e siècle la culture savante de l'Orient inspire une reproduction fabuleuse de thèmes orientaux par des auteurs qui s'adressent à un public général. Les fables de Pilpay sont aussi connues des apologistes anglais depuis 1570 et la publication de *The Morall Philosophie of Doni* d'après la traduction de Sir Thomas North.⁵⁷

Les lettrés poursuivent dans le même temps leur travail de collecte et de traduction de manuscrits arabes. Jacob Golius, élève de Erpenius, voyage au Maroc,

England's purchase on the world. In shows at court, as Jacobean aristocrats adopted alien motifs to enrich and magnify their self-representations, the occasional resistance of such devices to the designs of their inventors indexes that grandiosity » ; in Richmond Barbour, *Before Orientalism. London's Theatre of the East, 1576-1626* (Cambridge : Cambridge UP, 2003) 81.

⁵⁶ Jean de la Fontaine, « Avertissement » *Fables* (1678 ; Paris : Librairie Générale Française, 1972) 251.

⁵⁷ Le titre complet de l'ouvrage nous indique que le texte source est indien et qu'il a été traduit en diverses langues dont la version italienne de Doni que Thomas North utilise pour sa traduction de 1570.

lorsqu'il accompagne l'ambassade hollandaise en 1622, puis en Syrie et en Arabie, aux côtés des Anglais Greaves et Pococke, jusqu'en 1629. Ses publications attestent d'un intérêt pour la culture philologique, historique, mathématique, et astronomique orientale plus que pour sa culture littéraire.⁵⁸ En Autriche, Franz Meninski publie un dictionnaire et une grammaire turque, le *Lexicon Turcico-Arabico-Persicum et grammatica Turcica*, en 1680.

L'Angleterre suit le mouvement orientaliste savant initié par les universités de Bologne en Italie, de Salamanque en Espagne, de Leyde en Hollande et par le Collège de France à Paris. À la fin du XVI^e siècle et au XVII^e siècle, les universités de Cambridge et d'Oxford font partie des hauts-lieux du savoir orientaliste.⁵⁹ Weitzman écrit à ce sujet : « The seventeenth century witnessed a great flurry of study of Oriental languages. In England, on which this paper will concentrate, Hebrew, Arabic, Persia and other Middle Eastern languages were assiduously cultivated within the universities ; but their infection reached beyond the senior common rooms of Oxford and Cambridge. English divines and religious controversialists of many shades of belief set about learning the obscure languages in which the Old Testament had been recorded ». ⁶⁰ Les études orientales comprennent avant tout un enseignement des langues de la Bible pour servir la controverse théologique.

Le premier orientaliste moderne en Angleterre est William Bedwell (1562-1632).⁶¹ P.M. Holt le considère comme un cas à part, « une figure isolée » pour son époque.⁶² Bedwell traduit les *Épîtres de saint Jean* dans une version arabo-latine en 1612. En préface, il recommande l'apprentissage de la langue arabe afin d'acquérir une meilleure

⁵⁸ Son ouvrage le plus connu est le *Lexicon Arabico-Latinum* publié à Leyde en 1653. Il avait déjà publié en 1629 un texte en arabe *Proverbia quaedam Alis* et en 1636 un autre texte en arabe par Arabshah retraçant la vie de Tamerlan, *Ahmedis Arabsiadae vitae et rerum gestarum Timuri, qui vulgo Tamer, lanes dicitur, historia*. L'orientaliste anglais Edmund Castell publie l'œuvre posthume de Golius *Dictionarium Persico-Latinum* en 1669 dans son *Lexicon heptaglotton*. Golius traduit et annoté le traité astronomique d'Alfragan Muhammedis, *fili Ketiri Ferganensis, qui vulgo Alfraganus dicitur, elementa astronomica Arabice et Latine* publié en 1669.

⁵⁹ L'article de P.M. Holt « The Study of Arabic Historians in Seventeenth Century England : The Background and the Work of Edward Pococke » offre un rapide état des lieux de la recherche orientaliste en Angleterre au XVII^e siècle ainsi qu'une étude des manuscrits d'histoire orientale qui ont servi à la rédaction de manuels par les historiens orientalistes anglais ; in P.M. Holt « The Study of Arabic Historians in Seventeenth Century England : The Background and the Work of Edward Pococke », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London* 19-3 (1957) 444-455. La monographie de G.J. Toomer, *Easterne Wisdome and Learning. The Study of Arabic in Seventeenth-Century England* (Oxford : Clarendon Press, 1996) décrit l'évolution des études de l'arabe en Angleterre depuis le Moyen Âge jusqu'au début du XVIII^e siècle.

⁶⁰ Arthur J. Weitzman, « Oriental Languages and Literature in Seventeenth-Century England » *Babel. Revue Internationale de la Traduction* XI-4 (1965) 163.

⁶¹ Les biographies des savants orientalistes sont tirées du *Oxford Dictionary of National Biography*.

⁶² *Ibid.* p. 444.

connaissance de la Bible mais aussi pour étendre le champ du savoir.⁶³ Sa position de promoteur de la langue *et* de la culture arabe n'induit pas chez lui une défense de la religion musulmane. Son *Mohammedis imposturae* en 1615 reconduit les préjugés de l'époque quant à Mahomet et la religion qu'il a fondée.⁶⁴ Les arguments que choisit Bedwell pour critiquer la religion musulmane sont repris par la culture générale qui associe systématiquement Islam, imposture et séduction. Le lexique d'arabe qu'il compile avant sa mort n'est jamais publié, mais Edmund Castell l'utilise pour la publication de son *Lexicon heptaglotton* (1661-1669).

Les recherches de Bedwell servent l'orientalisme savant du XVII^e siècle. Son enseignement permet de former des orientalistes à Oxford. John Lightfoot en hébreu et Edward Pococke en arabe comptent parmi ses élèves. Edward Pococke (1604-1691) est désigné pour prononcer la leçon inaugurale à la chaire d'arabe nouvellement fondée par William Laud en 1636. Laud est Chancelier de l'université d'Oxford depuis 1630 et archevêque de Cantorbéry depuis 1633. Cet un homme influent obtient de Charles I une lettre royale adressée aux marchands de la Compagnie du Levant,⁶⁵ les obligeant à rapporter de chacun de leurs voyages au moins un manuscrit arabe ou persan.⁶⁶ Paul Auchterlonie évalue le nombre de manuscrits ainsi collectés pour l'université d'Oxford entre 20 000 et 25 000.⁶⁷ Thomas Hyde préside la chaire d'arabe d'Oxford à la suite de Pococke de 1691 à 1703. À Cambridge, des savants orientalistes se succèdent également à

⁶³ « In THEOLOGIA multos ea & graues scriptores habet. In re MEDICA, bone Deus, quanta est scriptorum caterua? Memorabo Rhasin, Abin-Sennam, Mesuem, Serapionem? Quàm bonos, quàm serios scriptores! Quantum Philosophi vni debent Abin-Rhoï, illis aestimandum relinquo, quibus subtiles Aristotelia minutias rimari curae est. Mathematicis omnium charissimi Arabes : quia MATHEMATICA illis [...] Denique quantus vterum scriptorum numerus, Graecorum, inquam, Latinorum, Hebraeorum, Persarum, Chaldaeorum, Ægyptiorum : Theologorum, Medicorum, Mathematicorum, Philologorum, Historicorum, Arabicis tenebris obrutus in obscuro latet! Qui omnes vel propria lingua, in qua olim conscripi sunt, desider antur omnino ; vel corrupti, depravati & mutili extant! » in *Praefatio Epistolae D. Iohannis, Apostolis & Euangelistae*.

Les nombreuses erreurs du copiste rendent la traduction difficile. On peut néanmoins proposer la version suivante : « En théologie, il y a beaucoup d'ouvrages et d'écrivains sérieux. Dans le domaine de la médecine, Dieu de bonté, de quelle ampleur est la troupe des écrivains? Me rappellerai-je Rhasin, Abin-Sennam, Mesuem, Serapionem? Que de bons et sérieux auteurs! Les philosophes doivent tant à Abin-Rhoï ; je leur laisse ce qui doit être estimé [...] Les Arabes sont les plus précieux de tous les mathématiciens : parce que les mathématiques leur appartiennent. Quel grand nombre d'auteurs grecs, que dis-je, latins, hébreux, perses, chaldéens, égyptiens, d'auteurs en théologie, en médecine, en histoire, ont été ensevelis dans les ténèbres d'Arabie, et restent cachés dans l'obscurité. Tous ceux-ci sont soit étudiés entièrement dans la langue exacte dans laquelle ils ont autrefois écrit, soit n'existent plus qu'altérés, mutilés, déformés ».

⁶⁴ Le titre complet de l'ouvrage de Bedwell est *Mohammedis imposturae, That Is a Discovery of the Manyfold Forgeries, Falsehoods and Horrible Impieties of the Blasphemous Seducer Mohammed*.

⁶⁵ Cette compagnie est reconnue par charte royale en 1581 et signe une capitulation avec l'empire ottoman en 1583.

⁶⁶ « To assist the new Arabic lecturer Laud got the King to instruct every trading ship belonging to the Turkey Company to bring home at least one manuscript in Arabic or Russian, the Koran excluded » ; in Charles Carlton, *Archbishop Laud* (London : Routledge, 1987) 135.

⁶⁷ Paul Auchterlonie, « The Development of Arabic Studies in Britain from the Middle Ages to the Present Day », *Arabic Ressources. Acquisitions and Management in British Libraries*, ed. David Burnett (London : Mansell Publishing Limited, 1986).

la tête de la chaire d'études arabes fondée en 1632 grâce au soutien financier de Thomas Adams, un marchand de la City de Londres. Weitzman cite la lettre que le Vice-Chancelier de l'université de Cambridge adresse à Adams et dans laquelle il le remercie pour « the bountifull exhibition for the maintenance of a Professor of the Arabic tongue in our university [...] the worke it selfe wee conceive to tend not only to the advancement of good literature by bringing to light much knowledge which as yet is lockt up in that learned tongue ; but also to the good service of the King and State in our commerce with those Easterne nations, and in Gods good time the enlarging of the borders of the Church and propagation of Christian religion to them who now sitt in darkness ». L'intérêt savant, commercial et religieux est clairement établi. À Cambridge, Abraham Wheelocke préside la chaire d'arabe jusqu'en 1667. Il est suivi par Edmund Castell de 1667 à 1685 et John Lucke de 1685 à 1703. En Écosse, l'université d'Édimbourg ouvre un chaire d'études arabes et sémitiques en 1642.

Dans les diverses leçons inaugurales et autres dissertations publiées par ces savants, l'étude de l'arabe est justifiée par un élan religieux et missionnaire. L'arabe est considéré comme une langue suffisamment proche de l'hébreu ou des autres langues de la Bible, tels l'araméen ou le syriaque, pour enrichir une nouvelle exégèse du texte sacré. Cela explique pourquoi au XVII^e siècle, le terme de « langues orientales » signifie « langues de la Bible », alors qu'au XVIII^e siècle, l'hébreu s'efface devant l'arabe, le persan et le sanskrit. Les clercs soulignent un parallèle entre la religion chrétienne et la religion musulmane afin de soutenir un élan missionnaire.⁶⁸ Pococke incarne cet élan missionnaire lorsqu'il accepte de traduire en arabe pour Robert Boyle l'œuvre de propagande écrite par Grotius, *De veritate religionis chritianæ*.⁶⁹ À la demande du chapelain des marchands anglais d'Alep, Robert Huntington, Pococke traduit en arabe en 1671 les éléments de catéchisme anglican, et en 1674 de liturgie anglicane. Grâce à ces traductions en arabe, les missionnaires espèrent convaincre par la logique et non par les armes les « infidèles ».

⁶⁸ Je me réfère plus spécifiquement à des textes comme ceux de William Bedwell, *D. Iohannis apostoli et evangelistæ epistolæ catholicæ omnes*, Leyde, 1612, de M. Pasor, *Oratio pro linguæ arabicæ professione*, Oxford, 1627, à l'ouvrage de Edward Pococke, *Carmen tograi cum versione latina et notis*, publié à Oxford en 1661 et qui contient le seul extrait encore consultable de la leçon inaugurale qu'il donna en 1636 à la chaire d'arabe d'Oxford, ou à celui d'Edmund Castell, *Oratio... cum prælectiones suas in secundum canonis Avicennæ librum auspicaretur*, London, 1667. Thomas Hyde justifie l'utilité de la connaissance de l'arabe de la même manière dans la conférence qu'il présente en 1692 et qui est publiée au vol. 2 de *Syntagma dissertationum* en 1767 à Oxford. On peut enfin citer l'ouvrage de Simon Ockley, *Introductio ad linguas orientales*, Cambridge, 1706.

⁶⁹ Dans une lettre de Pococke à Boyle datant du 13 mars 1661, l'orientaliste informe le commanditaire des retards pris dans l'impression : « After the receipt of your letter, as soone as I could speak with Mr Clarke (for he was not then in town) I desired him that 200 copies of Grotius might be gathered by the Printer to be sent up to you » ; in Robert Boyle, « Edward Pococke to Boyle. March 13, 1661 » *The Correspondence of Robert Boyle*, eds. A. Clericuzio, M. Hunter and L.M. Principe, 6 vols. (London : Pickering & Chatto, 2001) I : 450.

Théologie et orientalisme représentent deux domaines conjoints puisque ces savants appartiennent au clergé. Edward Pococke perfectionne son savoir oriental et collecte de nombreux manuscrits pendant les cinq années qu'il passe à Alep en tant que chapelain de la Compagnie du Levant. L'un de ses suivants à l'aumônerie d'Alep, Robert Huntington, qui y officie pendant dix ans, de 1671 à 1681, est un grand collectionneur de manuscrits orientaux et le fonds oriental de la Bodleian s'enrichit de ses découvertes. Les études arabes profitent du soutien financier des membres du clergé. Laud est archevêque de Cantorbéry lorsqu'il fonde la chaire d'arabe d'Oxford. Dans son article sur les études d'histoire arabe en Angleterre au XVII^e siècle, P.M. Holt rappelle que les membres du Haut Clergé, tels l'évêque Lancelot Andrewes et l'Archevêque Ussher, ont souvent joué un rôle de mécènes et soutenu les efforts des universitaires orientalistes : « Arabic studies owed much to clerical patronage ».⁷⁰

Ces préoccupations théologiques les conduisent à porter une attention toute particulière à la connaissance des langues orientales ainsi qu'à leur étude comparée. La *Polyglott Bible* publiée en 1657 sous la direction de Brian Walton décline le texte sacré en neuf langues : en grec, en latin, en hébreu, en araméen, syriaque, samaritain, arabe, éthiopien, et persan. Le travail de traduction de la Bible en arabe est confié à Pococke, en persan et en syriaque, à Thomas Hyde, en samaritain à Lightfoot et en éthiopien à Edmund Castell. En 1669, Edmund Castell, qui préside la chaire d'arabe à Cambridge depuis 1667, publie son *Lexicon Heptaglotton*. Le lexique de Castell est publié en deux volumes *in folio*. L'ouvrage n'est pas destiné à l'usage des marchands⁷¹ mais à celui des savants qui travaillent dans les bibliothèques des grandes universités d'Angleterre, d'Allemagne, des Pays-Bas ou au Collège Royal à Paris.

Les orientalistes anglais manifestent un intérêt pour les ouvrages de sciences arabes et, dans une moindre mesure, pour les livres d'histoire des empires et des peuples orientaux. Edward Pococke publie en 1649 *Specimen Historiæ Arabum* et traduit en

⁷⁰ P.M. Holt, « The Study of Arabic Historians in Seventeenth Century England : The Background and the Work of Edward Pococke » *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London* 19-3 (1957) 447.

⁷¹ L'apprentissage des langues orientales n'est pas systématique pour les marchands anglais postés à Alep ou à Constantinople. Il suffit de quelques personnes bilingues parmi la communauté européenne regroupée dans ces villes pour procéder aux échanges commerciaux. Les Européens emploient au besoin des interprètes de la Sublime Porte, les *dragomans*. Pococke échange des lettres avec son copiste syrien le derviche Ahmad. Celles-ci sont consultables dans le fonds Pococke de la Bodleian Library (ms. Pococke 432, ff. 5-9). Ahmad indique les contacts qu'il a réussis à établir avec Jiraylmu, dragoman de la factorerie anglaise d'Alep. Jiraylmu collecte des manuscrits orientaux pour le compte de l'orientaliste Pococke. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle, dans un contexte de colonisation et non plus seulement d'implantation commerciale, que des politiques plus volontaristes se mettent en place. Warren Hastings, gouverneur anglais en Inde, lance un appel public aux futurs serviteurs de la Compagnie des Indes Orientales pour les encourager à apprendre le persan. Cet appel est publié en 1768 sous le titre de *A Proposal for Establishing a Professorship of the Persian Language in the University of Oxford*.

anglais en 1663 l'œuvre d'Abū Al Faraġ, *History of the Dynasties*. Pendant son séjour à Alep de 1630 à 1635, l'orientaliste collecte, transcrit et traduit les proverbes arabes d'al-Maydānī. Les publications de Thomas Hyde, savant orientaliste à la tête de la chaire d'arabe à Oxford de 1691 à 1703, touchent des domaines variés, comme la poésie hébraïque, la loi hébraïque, la liturgie turque, la géographie, les jeux en Orient, le zoroastrianisme, l'histoire égyptienne, ou l'Islam.⁷²

Néanmoins, comme le souligne Weitzman : « for the most part, Oriental studies in the seventeenth century only occasionally strayed beyond the pale of Biblical criticism or language study in spite of the appeals of Bedwell and Pococke ».⁷³ Weitzman indique que la période de la Restauration en Angleterre marque un arrêt de l'orientalisme savant qui ne reprend véritablement qu'à la fin du XVIII^e siècle avec Sir William Jones.⁷⁴ Seuls les travaux de Simon Ockley,⁷⁵ et de George Sale, avec sa traduction du Coran en 1734, lui paraissent remarquables.⁷⁶ On retrouve chez Simon Ockley, professeur d'arabe à

⁷² Dans le domaine de la poésie hébraïque, on peut citer : Thomas Hyde, *De historia Shahiludii tria scripta hebraica : viz. : Abraham Aben-Ezrae perelegans pœma rythmicum*, 1689. L'ouvrage est écrit en hébreu et en latin. Dans le domaine de la loi hébraïque, il donne en 1690 une version latine des œuvres du philosophe et rabbin Maimonides. Hyde traduit également un ouvrage de liturgie turque écrit par Ali Ufki et le présente dans une version arabe et latine intitulée *Tractatus Alberti Bobovii turcarum imp. Mohammedis Ivti olim interpretis primarii de turcarum liturgia*, 1690. Dans le domaine de la géographie, il publie un ouvrage en latin et hébreu, *Itinera mundi*, 1690. Il publie en 1694 *De ludis orientalibus libriduo*, ouvrage en latin, hébreu et arabe sur les jeux en Orient. Au sujet du zoroastrianisme, Thomas Hyde traduit en latin le texte d'Iranshah ibn-Malikshah, *Historia religionis veterum persarum*, en 1700, et publie le traité d'histoire égyptienne d'Ibn al-Labbad, *Abdollariphi historice Ægypti*, en 1702. Les *Four Treatises Concerning the Doctrine, Discipline and Worship of the Mahometans*, publiés en 1712, renseignent les lecteurs anglais de la religion musulmane.

⁷³ Arthur J. Weitzman, « Oriental Languages and Literature in Seventeenth-Century England » *Babel. Revue Internationale de la Traduction* XI-4 (1965) 167.

⁷⁴ « reaching a peak of activity during the English Civil War, the study of Oriental languages during the Restoration seemed to languish, and these languages were almost forgotten in the succeeding years. Except for the sporadic efforts of Simon Ockley and George Sale who translated the Koran in 1734, no important scholarship on Oriental languages and literature was done in England until the appearance of Sir William Jones in the late eighteenth century » ; in *Ibid.*, p.163.

⁷⁵ Simon Ockley (1679-1720) poursuit des études à Cambridge où il se distingue pour ses talents de linguiste. Il obtient aux alentours de l'année 1700 un poste d'enseignement de l'hébreu à Cambridge. Il poursuit une carrière dans les ordres et est ordonné diacre puis prêtre en 1705. Son intérêt pour les études orientales est encouragé par Humphrey Prideaux, auteur en 1697 d'une biographie du prophète Mahomet. Il publie en 1706 *Introductio ad linguas orientales* et en 1708 sa traduction du conte philosophique d'Ibn Tufayl, *The Improvement of Human Reason, Exhibited in the Life of Hai Ebn Yokdhan* ainsi que les *Sentences of Ali Son-in-Law of Mahomet, and his Fourth Successor* en 1717. Il travaille de 1708 à 1718 à la publication de son *History of the Saracens*, à partir du manuscrit d'al-Wāqidī, conservé dans le fonds légué par Laud à la Bodleian. Voir Holt, P.M., « Ockley, Simon (1679-1720) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 8 août 2008. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/20494>>.

⁷⁶ Le Coran traduit par George Sale est une référence encore au XIX^e siècle. George Sale se démarque des traductions de ses prédécesseurs – Robertus Retenensis au XII^e siècle, Johannes Andreas à la fin du XV^e siècle, du Ryer et Marracci au XVII^e siècle – par son attention à la langue et à la poétique du texte source. Il juge les traductions qui ont précédé son travail soit trop éloignées du texte soit trop littérales et regrette ces torts faits à la langue et à la signification : « I have thought myself obliged, indeed, in a piece which pretends to be the Word of God, to keep somewhat scrupulously close to the text ; by which means the language may, in some places, seem to express the Arabic a little too literally to be elegant English : but this, I hope, has not happened often ; and I flatter myself that the stile I have made use of will not only give a more genuine idea

l'université de Cambridge, les mêmes caractéristiques qui permettent de définir la figure de l'orientaliste savant au XVII^e siècle. Ockley est membre du clergé et trouve dans l'étude des langues sémitiques un intérêt avant tout théologique. *L'Introductio ad linguas orientales* publié en 1706 est écrit dans le but d'encourager un jeune public étudiant aux langues orientales. Il y reprend l'argument théologique selon lequel l'interprétation des textes sacrés ne peut se passer d'une bonne connaissance des langues sémitiques. Il mentionne également l'intérêt linguistique, géographique, historique et « scientifique » que la connaissance de la langue arabe éveille.

Cette combinaison de la religion et des sciences reste le raisonnement prédominant au XVIII^e siècle pour justifier les études orientales. Les publications sont données en latin ce qui restreint la diffusion de la connaissance de l'Orient au cercle des plus érudits. Simon Ockley, qui travaille dans ce contexte, en reconnaît les limites et écrit en préface de *A History of the Saracens* :

*I had a great Desire to attempt the communicating some Part of this hitherto unknown History of the World ; being equally affected with Wonder and Concern, that, considering the Multitude of Learned Men which the last Age produc'd, it should have been so long neglected. But I conceive the Reason of that to have been, because those very few who were Masters of the Arabick Learning have been otherwise employ'd, and spent their Time in paving the way for Posterity, by publishing such Books as were absolutely Necessary in order to the attaining a Competent Skill in that Difficult Language : Others, who have not been sufficiently acquainted with that Nation, having entertain'd too mean Opinion of them, looking upon them as mere Barbarians ; which mistaken Notion of theirs, has hinder'd all further Enquiry concerning them.*⁷⁷

Ockley reconnaît, au début du XVIII^e siècle, que l'état de la science orientaliste est peu avancée. Le temps nécessaire que les orientalistes du siècle précédent consacrent à la grammaire et les préjugés en cours à l'égard des Orientaux expliquent selon lui ce retard. Dans le dernier quart du XVIII^e siècle, les travaux de William Jones et des orientalistes marquent un changement dans la méthodologie et le but assigné aux études orientales. L'impératif de diffusion est privilégié par des publications en anglais. Les

of the original than if I had taken more liberty [...] but will soon become familiar » ; in George Sale, « Advertisement to the Reader » *The Koran* (London, 1734) vii.

⁷⁷ Simon Ockley, *A History of the Saracens*, 2 vols. (London, 1708) I : xi.

recherches sur les cultures et les religions des peuples d'Orient ne sont plus dominées par un argument théologique ou par la défense de la foi chrétienne mais par un argument colonial. La colonisation de l'Inde par l'Angleterre crée de nouveaux besoins en matière de connaissance des peuples colonisés et dessine de nouvelles directions de recherche aux savants. Dans ce nouveau contexte, le patrimoine littéraire des orientaux est plus largement recherché et traduit.

La collecte de manuscrits orientaux occupe les savants anglais du XVII^e et du XVIII^e siècle. Au XVII^e siècle, les bibliothèques d'Oxford et de Cambridge constituent leurs fonds, même si la Bodleian concentre la majorité des ressources dans le domaine oriental.⁷⁸ La bibliothèque d'Erpenius, achetée par le duc de Buckingham lors de sa visite officielle à La Haye, permet d'ouvrir un fonds de quatre-vingt cinq manuscrits orientaux à Cambridge en 1632. Le second principal apport vient de Nicholas Hobart qui lègue vingt manuscrits à l'université en 1655. La Bodleian à Oxford supplée à cette relative indigence. Simon Ockley, dans la préface de *A History of the Saracens*, loue la richesse de la bibliothèque :

In order to prosecute my Design, after I had made such a Draught out of Elmakin, Abu'lpharagius and Euty chius, as the Scantness of my Materials would afford, I was oblig'd to go to the Bodleian Library, which is without question, the best furnish'd with Oriental Manuscripts of any in Europe. For besides a great Number of the best Authors purchas'd by the University of Oxford, out of the Studies of Dr. Hyde, Dr. Huntington, and Dr. Pocock, not to mention Mr. Samuel Clark's, Gravius's or Selden's, there is an invaluable Collection given by that incomparable Prelate and Martyr of Blessed Memory, Arch-bishop Laud [...] It was among the Manuscripts of that Reverend Prelate that I found the best Copy of that Author, which I have here endeavour'd to make speak English, and of whom I am now going to give an Account. His Name is Abu Abdo'llah Mohammed Ebn Omar Alwakadi.⁷⁹

P.M. Holt précise que la collection de manuscrits orientaux de l'université d'Oxford s'est constituée à partir de trois fonds : le fonds Laud légué entre 1639 et 1642,⁸⁰

⁷⁸ P.M. Holt, « The Study of Arabic Historians in Seventeenth Century England : The Background and the Work of Edward Pococke » *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London* 19-3 (1957) 449.

⁷⁹ Simon Ockley, *A History of the Saracens*, 2 vols.(London, 1708) I : xviii-xix.

⁸⁰ La collection de manuscrits et de pièces orientales constituée par l'archevêque Laud, Chancelier de l'université d'Oxford, provient des différents voyages d'Edward Pococke, promu par Laud à la tête de la chaire d'arabe en 1636. H.R. Trevor-Roper ou Charles Carlton se réfèrent dans leur biographie à la

le fonds Pococke en 1693 et le fonds Huntington acheté en partie en 1678, et en 1693 pour les manuscrits restants. Holt mentionne le legs de Narcissus Marsh en 1713, l'achat des fonds appartenant à Selden en 1659, à Samuel Clarke en 1670 et à Thomas Greaves en 1678.

Quelle est la place donnée au patrimoine littéraire oriental dans ces collections anglaises?

En 1787, Joannes Uri publie un catalogue intitulé *Bibliothecæ Bodleianæ codd. manuscriptorum orientalium*.⁸¹ Il s'agit du recensement complet des manuscrits orientaux conservés par la Bodleian jusqu'à cette date. Les codex sont classés par langue – hébraïque, chaldaïque, syriaque, éthiopique, arabe, perse, turque et copte – et par type d'écrit (voir ANNEXE 4, tableau 1).

Le nombre de manuscrits en langue arabe (1287 au total) est beaucoup plus conséquent que celui de langue persane (172) ou turque (75). Uri indique à côté de chaque manuscrit le nom du collectionneur. On remarque que les collections de la Bodleian ont été constituées avant tout par des savants orientalistes au XVII^e siècle. Cent trois codex de langue arabe sont classés dans la catégorie « poésie ». Le fonds Laud est riche de 4 *folio*, 5 *quarto* et 3 *octavo* de poésie ; le fonds Huntington fournit 4 *folio* et 2 *octavo* ; le fonds Pococke 12 *folio*, 15 *quarto* et 8 *octavo* ; le fonds Marsh 10 *folio*, 14 *quarto* et 12 *octavo* ; le fonds Thurst 2 *quarto* ; le fonds Hunt 9 *octavo* ; le fonds Selden 3 *quarto* et un *octavo* ; et le fonds Gravius un *quarto*. On remarque que les savants du XVII^e siècle ont collectionné des codex de poésie pour la bibliothèque d'Oxford. La proportion de textes

correspondance de l'archevêque avec l'orientaliste pour montrer comment le fonds s'est constitué : « Yet another example of Laud's use of the beneficence of others is provided by his presentation of coins to the University. On June 16th, 1636, Laud wrote to the university cataloguing a further list of donations which he had secured for it. First was a collection of manuscripts, procured at his own expense, during the last year, 'eighteen Hebrew, fourteen Persian, fifty Arabic, one Armenian, two Æthiopic, one Chinese, four French, and two Irish' [...] We shall see that Laud also procured Oriental coins through his protégé Edward Pococke » ; in Hugh Trevor-Roper, *Archbishop Laud, 1573-1645* (London : Mac Millan, 1940) 277 ; « There is no evidence of any connection between Laud and Pococke before Pococke left England in 1630, and in Laud's first letter to him, written in the following year, in which he requests Pococke to bring back any Greek or Oriental coins or manuscripts which he may find on his travels [...] Nearly three years later, however, when the Archbishop wrote to thank Pococke for forwarding to him some coins, he added a hope that Pococke would equip himself so as to be able to teach Arabic in England on his return » ; in *Ibid.* p. 282.

⁸¹ Joannes Uri (1726-1796) naît en Hongrie et part à Leyde pour étudier les langues orientales auprès de Jans Jacob Schultens. Il est remarqué en Europe pour son travail d'étymologie en hébreu et est invité en 1766 à Oxford pour réaliser le catalogue complet des manuscrits orientaux de la Bodleian. Après vingt ans de préparation, le catalogue est publié en 1787 sous le titre de *Bibliothecæ Bodleianæ codd. manuscriptorum orientalium*. Il profite de son séjour à Oxford pour éditer un volume de lettres persanes et turques sous le titre de *Epistolæ Turcicæ et narrationes Persicæ* (1771). Voir Margoliouth, D.S., « Uri, Joannes (1726-1796) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 8 août 2008.

<<http://www.oxforddnb.com/view/article/28015>>.

poétiques n'est pas négligeable : plus de 12% pour les codex en langue arabe, 38% pour ceux en langue persane et 32% en langue turque.

La littérature orientale est connue et recherchée des orientalistes du XVII^e siècle mais elle demeure non traduite, et partant non réutilisable par la culture commune. Warren Hastings, dans un appel publié en 1768, et alors qu'il n'est pas encore nommé gouverneur général des Indes Orientales, indique le besoin urgent de créer un poste de professeur de langue persane – langue administrative en Inde – à l'université d'Oxford. Il fait référence aux nombreux manuscrits de la bibliothèque réduits au statut de simples curiosités puisque personne n'est capable de les traduire : « There is a large collection of manuscripts in the Persic language in the University of Oxford, where (except by few individuals) they must be considered even in a place of Learning merely as useless curiosities. Great additions however might, and doubtless would be made to them, were the study of the tongue likely to become more general ».⁸² L'appel de Sir William Jones en faveur d'un apprentissage du sanscrit en 1790 relaie celui lancé vingt ans plus tôt par Hastings pour le persan : « It is my anxious wish that others may take the pains to learn *Sanscrit*, and may be persuaded to translate the works of CÁLIDÁS : I shall hardly again employ my leisure in a task so foreign to my professional (which are, in truth, my favourite) studies ».⁸³ Jones prétexte un manque de temps aussi parce qu'en déléguant ces travaux de traduction il favorise la connaissance de ces textes de littérature orientale en dehors du cercle de la Asiatic Society qu'il a fondé à Calcutta en 1784.⁸⁴

Il faut attendre la fin du siècle et la publication de recueils de travaux orientalistes pour que paraissent régulièrement des textes de littérature orientale. William Ouseley édite de 1797 à 1800 les trois volumes des *Oriental Collections* qui contiennent un ensemble d'essais, de dissertations, de traductions et d'observations diverses touchant les domaines de l'histoire, des antiquités, des arts, des sciences et de la littérature orientale. Ouseley se flatte que ses lecteurs puissent y trouver un ensemble conséquent de spécimens littéraires orientaux :

⁸² Warren Hastings, *A Proposal for Establishing a Professorship of the Persian Language in the University of Oxford* (Oxford, 1768) 10-11.

⁸³ William Jones, « Preface » *Sacontalá, Or the Fatal Ring* (London, 1790) x.

⁸⁴ Ces appels ne l'empêchent pas de continuer à traduire des textes de littérature sanscrite. Après la traduction de *Sacontalá, Or the Fatal Ring* par le poète Kālidāsa en 1789, Jones traduit entre autres textes l'*Hitopadesha*, une collection de fables tirées du *Panchatantra*, et poème de Kālidāsa qu'il intitule *The Seasons : A Descriptive Pæm*. Ces textes sont publiés par la veuve de Jones.

While our Fellow-Countrymen in India, by the annual publication of their *Researches*, evince that their labours in the cultivation of Asiatick Literature have not been wasted on barren soil ; the want of a similar repertory is felt by many learned and ingenious Orientalists, resident in this country, desirous of conveying to the Publick, in their proper respective characters, such Extracts from original Eastern Manuscripts as might be deemed worthy of Translation or of Comment ; such Productions, as from the lightness of their nature, their desultory style, or their brevity, could not well be presented to the world as distinct volumes.⁸⁵

Par le biais des *Oriental Collections*, William Ouseley entend compenser les orientalistes qui ne partent pas à Calcutta rejoindre Sir William Jones mais restent travailler en Angleterre. Le format du « répertoire » leur permet de publier tout type de travaux courts et d'alimenter régulièrement le public anglais en pièces de littérature orientale traduite. Si au XVII^e siècle les orientalistes collectionnaient volontiers des textes issus du patrimoine culturel perse, turc ou arabe, la traduction de ce patrimoine littéraire en langue anglaise ne s'intensifie qu'à partir du dernier quart du XVIII^e siècle.

Des exemples existent dès le XVII^e siècle de transferts de la littérature orientale vers la littérature anglaise adressés à un large public. Martha Pike Conant note la traduction majeure par Edward Pococke en 1671 du conte philosophique d'Ibn Tufayl, *Philosophus autodidactus*. George Keith en 1674 et George Ashwell en 1686 donnent *An Account of the Oriental Philosophy Shewing the Wisdom of some Renowned Men of the East : And Particularly the Profound Wisdom of Hai Ebn Yokdhan*, d'après la version latine de Pococke. Simon Ockley reprend le texte arabe et offre une nouvelle traduction anglaise en 1708. Ce conte oriental suit les progrès du héros, Ibn Yokdhan, de sa naissance sur une île déserte à l'âge adulte. L'auteur explique comment au simple contact de la nature l'homme développe ses facultés rationnelle et spirituelle. Le personnage d'Ibn Yokdhan passe du statut d'oriental au statut de pseudo-oriental, à partir du moment où il est intégré et remanié par la littérature anglaise. Il est associé au mythe du 'bon sauvage' et son expérience peut servir d'hypotexte à celle de Robinson Crusoe.⁸⁶ Conant remarque qu'un

⁸⁵ William Ouseley, ed., « Prospectus » *The Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) I : n. pag.

⁸⁶ Cette thèse est indiquée par Ros Ballaster dans « Narrative Transmigrations : The Oriental Tale and the Novel in Eighteenth-Century Britain » *Companion to Eighteenth-Century English Novel and Culture*, ed. Paula R. Backscheider and Catherine Ingrassia (Oxford : Blackwell Publishing, 2006) 75-96. Ballaster s'oppose à ce qu'elle nomme les « récits ethnocentriques de la naissance du roman » (*Ibid.*, p. 75) et relève l'influence orientale des romans anglais du XVIII^e siècle : « In returning to a consideration of the contribution of “oriental” or “pseudo-oriental” sources to the development of the novel in Britain, we can also move beyond Conant's simple understanding of the these texts as a rich source of plot, to a broader consideration of the way fiction came to be conceptualized in the period : as a kind of fabricated import, a hybrid construction similar to the other commodities in demand and imported from the Orient in the period,

courant pseudo-orientaliste émerge dans la littérature anglaise du XVII^e siècle. Les *Letters Writ by a Turkish Spy* de Marana, traduites en anglais par William Bradshaw en 1687, sont le résultat de l'application de ce mode d'écriture au genre épistolaire.⁸⁷ Le courant pseudo-orientaliste affecte avant tout la scène anglaise où des éléments de l'histoire des empires orientaux servent de toile de fond à de nombreuses tragédies.⁸⁸ La fermeture des théâtres pendant la République de Cromwell explique l'absence de nouvelles productions pseudo-orientales. La Restauration permet la réouverture des théâtres de Londres et par la même occasion, la réapparition de l'Orient sur scène. *The Siege of Rhodes* (1661) par Sir William D'Avenant est la première pièce mise en scène à la fin de la période du Commonwealth.

Avant Galland, les thèmes à la disposition des auteurs pseudo-orientalistes sont religieux et historiques. Les ouvrages savants sur la religion musulmane et le prophète Mahomet véhiculent des clichés qui sont réutilisés sur scène. William Bedwell publie en 1624 *Mahomet Unmasked. Or a Discoverie of the Manifold Forgeries, Falshoods, and Horrible Impieties of the Blasphemous Seducer Mahomet* dans lequel la religion musulmane et son prophète sont pourfendus. Humphrey Prideaux dans *The True Nature of Imposture Fully Display'd in the Life of Mahomet* (1697) reproduit le topos de l'imposture. La huitième édition de l'ouvrage paraît en 1723. Les rééditions suivantes prouvent que son succès et sa fiabilité restent intacts aux yeux des lecteurs du XVIII^e siècle. Alexander Ross traduit en 1649 le *Alcoran* d'après la version française d'André Du Ryer et présente le texte comme une supercherie : « Thou shalt finde it of so rude, and

such as Indian muslin or Chinese porcelain » ; in *Ibid.*, pp. 75-76. Elle expose deux œuvres majeures du XVIII^e siècle anglais, *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe et *Pamela* de Samuel Richardson à ce constat et considère *Robinson Crusoe* comme le résultat d'un travail d'hybridation entre le texte oriental de Tufayl et la création de Defoe : « the oriental tale, I suggest, 'transmigrates elements from conduct/domestic fiction and generates a hybrid form », in *Ibid.*, p. 76.

⁸⁷ Les *Lettres d'un espion turc* initient un phénomène de mode orientale. Defoe écrit une suite à ces lettres qu'il publie en 1718 et la lettre pseudo-orientale est réutilisée dans les *Lettres Persanes* de Montesquieu en France ou de Lyttelton en Angleterre.

⁸⁸ Je ne prétends pas ici donner une liste exhaustive de ces pièces. Il semble néanmoins utile de souligner que la plupart d'entre elles sont reprises tout au long du XVIII^e siècle. Des bibliographies comme *The London Stage : A Critical Introduction*, Part 2, 3, 4 and 5, *A Checklist of New Plays and Entertainment on the London Stage, 1700-1737* de William J. Burling, et *History of English Drama* par Allardyce Nicoll, vols. 2 et 3 offrent la liste complète de ces pièces. Parmi les drames pseudo-orientaux, *Othello* de William Shakespeare, joué en 1603-1604 sur la scène londonienne et publié en 1622, met en scène le personnage du Maure que l'on retrouve dans *The Masque of Blackness* de Ben Jonson en 1608, et dans la pièce de Richard Brome, *The English Moor, or, the Mock-Marriage*, en 1658-9. Le pseudo-orientalisme puise dans l'histoire des empires orientaux pour trouver ses thèmes : *Albumazar : A Comedy*, de Thomas Tomkins en 1615, *The Raging Turke : or Bajazet the Second, a Tragedy* de Thomas Goffe en 1631, *The Courageous Turk, or, Amurath the First* du même auteur en 1632, Fulke Grenville donne deux tragédies pseudo-orientales en 1633 *Alaham* et *Mustapha*, Roger Boyle reprend en 1668 *The Tragedy of Mustapha, Son of Soliman the Magnificent*, Elkanah Settle publie en 1671 *Cambyses, King of Persia : a Tragedy* et en 1673 *The Empress of Morocco : a Tragedy, Darius King of Persia. A Tragedy* de Crowne en 1688, *Xerxes* de Cibber Coley en 1699. La pièce de Davenant *The Siege of Rhodes* de 1656 reprend un épisode des Croisades. Les pièces de John Day *The Travels of the Three English Lovers* 1607 et de Thomas Southerne, *Oroonoko*, 1696, sont les mises en scène du récit de voyage des frères Shirley et du roman d'Aphra Behn, *Oroonoko*, publié en 1688.

incongruous a composure, so farced with contradictions, blasphemies, obscene speeches, and ridiculous fables, that some modest, and more rationally *Mahometans* have thus excused it ; that their Prophet wrote an hundred and twenty thousand sayings, whereof three thousand only are good, the residue [...] are false and ridiculous ».⁸⁹

Dans *La Fascination de l'Islam* Maxime Rodinson remarque que la religion musulmane est représentée avec plus d'impartialité et même avec sympathie par les intellectuels du XVII^e siècle. Il cite de nombreux cas d'intellectuels européens qui œuvrent en faveur de la tolérance religieuse et de l'ouverture aux préceptes de la foi musulmane. Richard Simon dans son *Histoire critique de la créance et des coutumes des nations du Levant* (1684) décrit la religion musulmane avec bienveillance. Pierre Bayle dans son *Dictionnaire critique* publié en 1697 donne une biographie « objective » de la vie de Mahomet. Les clichés sur la vie du prophète sont redressés dans l'ouvrage d'Adriaan Reland publié à Utrecht en 1705 et intitulé *De religione mohammedica*. Rodinson indique que ce mouvement d'ouverture et d'admiration pour l'Islam est encore plus largement pratiqué par les intellectuels du XVIII^e siècle, bientôt relayés par des orientalistes comme George Sale dans le « Preliminary Discourse » de sa traduction du Coran,⁹⁰ ou Simon Ockley qui, dans son *History of the Saracens* publié en 1718, exalte l'Orient musulman.

Dans le dernier quart du XVIII^e siècle, les commentaires d'Edward Gibbon au sujet de la religion musulmane et du prophète Mahomet sont le résultat d'une prise de

⁸⁹ Alexander Ross, trans., « The Translator to the Christian Reader » *The Alcoran of Mahomet* (London, 1649) n. pag. La traduction de Du Ryer, malgré ou plutôt en raison de ses positions idéologiques, est appréciée des lecteurs. Dans l'exemplaire présent à la BNF, l'un d'entre eux laisse une note manuscrite datée du 4 septembre 1652, signée et qui contient le commentaire suivant : « The best translation of the Alcoran out of the Arabick is the French out of [...] this was translated ; That in Latin is rather a Paraphrase then [sic.] translation as the learned Selden by his owne experience had found to be true, by his relation thereof [...] ».

⁹⁰ Rodinson lit dans le « Preliminary Discourse » de George Sale la marque d'un esprit d'ouverture, d'un esprit libre des préjugés courants à l'époque sur la nature de l'Islam. George Sale témoigne d'un esprit critique vis à vis des précédentes traductions du Coran et par rapport à son propre travail : « *I have endeavoured to do the Original impartial justice ; not having, to the best of my knowledge, represented it, in any one instance, either better or worse than it really is* » ; in George Sale, *The Koran* (London, 1734) vii. Il montre également une volonté d'analyse logique, rationnelle et non passionnelle des enseignements du Coran : « *I have not in speaking of Mohammed or his Kôran, allowed myself to use those opprobrious appellations, and unmannerly expressions, which seem to be the strongest arguments of several who have written against them. On the contrary, I have thought myself obliged to treat both with common decency, and even to approve such particulars as seemed to me to deserve approbation* » ; in *Ibid.*, p. v. Malgré tout, ce discours préliminaire reproduit les préjugés de l'époque : « *They must have a mean opinion of the Christian religion, or be but ill grounded therein, who can apprehend any danger from so manifest a forgery [...] I shall not here enquire into the reasons why the law of Mohammed has met with so unexampled a reception in the world, (for they are greatly deceived who imagine it to have been propagated by the sword alone.) [...] yet it seems as if there was something more than what is vulgarly imagined, in a religion which has made so surprizing a progress. But whatever use an impartial version of the Kôran may be of in other respects, it is absolutely necessary to undeceive those who, from the ignorant or unfair translations which have appeared, have entertained too favourable an opinion of the original, and also to enable us effectually to expose the imposture ; none of those which have hitherto undertaken that province, not excepting Dr. Prideaux himself, having succeeded to the satisfaction of the judicious, for want of being compleat masters of the controversy* » ; in *Ibid.*, p. iii.

distance critique vis-à-vis des stéréotypes véhiculés à ce sujet. « I should balance his faults and virtues », ⁹¹ écrit-il à la fin de la biographie qu'il donne du prophète, avant de s'insurger contre le manque d'honnêteté dont font preuve certains de ses contemporains : « The writers of the *Modern Universal History* (vol. i and ii) have compiled, in 850 *folio* pages, the life of Mahomet and the annals of the caliphs. They enjoyed the advantage of reading, and sometimes correcting, the Arabic text ; yet, notwithstanding their high-sounding boasts, I cannot find, after the conclusion of my work, that they have afforded me much (if any) additional information. The dull mass is not quickened by a spark of philosophy or taste ; and the compilers indulge the criticism of acrimonious bigotry against Boulainvilliers, Sale, Gagnier, and all who have treated Mahomet with favour, or even justice ». ⁹²

Maxime Rodinson affirme du XVIII^e siècle : « La génération suivante passera de l'objectivité à l'admiration. La tolérance de l'empire ottoman pour toutes sortes de minorités religieuses est donnée en exemple aux chrétiens [...] L'islam est regardé comme une religion rationnelle, éloignée des dogmes chrétiens les plus opposés à la raison, admettant un minimum de conceptions mythiques et de rites mystiques [...] conciliant l'appel à une vie morale avec un respect raisonnable des exigences du corps, des sens, de la vie sociale. En somme, c'est une religion toute proche du déisme que professent la plupart des *Aufklärer*. Historiquement, on met en lumière le rôle civilisateur de l'Islam : la civilisation n'est pas sortie des monastères ; elle a pris son origine chez les païens grecs et romains et a été transmise à l'Europe par des non-chrétiens : les Arabes ». ⁹³ Un pamphlet anonyme comme le *Mahomet No Impostor!* publié en 1720 ou l'apologétique *Vie de Mahomet* par Henri de Boulainvilliers publiée en 1730 s'inscrivent directement dans cette ligne de pensée. Ces ouvrages de défense du prophète ne font pas l'unanimité des historiens et dramaturges. À la même époque, Voltaire et son traducteur anglais James Miller ⁹⁴ publient des drames dont le sujet est justement l'imposture de Mahomet. On peut ici remarquer le décalage qui existe entre les révisions apportées et acceptées par la pensée savante et la reproduction des stéréotypes dont se nourrit la culture pseudo-orientale.

À côté du thème religieux, le thème de l'histoire des empires orientaux est exploité par la mode pseudo-orientale. L'histoire de ces empires est connue du public par

⁹¹ Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. David Womersley, 6 vols. (Reprint 1788 ; London : Routledge, 1997) V : 249.

⁹² *Ibid.*, V : n° 187, p. 275.

⁹³ Maxime Rodinson, *La Fascination de l'Islam* (1980 ; Paris : La Découverte, 2003) 72-73.

⁹⁴ La pièce de Voltaire est reprise en Angleterre dans une traduction de James Miller en 1744, *Mahomet the Impostor*.

l'intermédiaire d'ouvrages retraçant leur progression et leur décadence,⁹⁵ et grâce aux informations de première main fournies par les voyageurs. Ces thèmes sont repris dans les tragédies pseudo-orientales du XVII^e siècle où Mahomet, le despote et la sultane du Grand Sérail figurent en premier plan.⁹⁶ C'est n'est qu'au début du XVIII^e siècle, à partir du moment où la littérature orientale devient aussi un objet de savoir que le pseudo-orientalisme gagne sur d'autres champs littéraires, comme celui du conte et de la poésie.⁹⁷ Ces évolutions indiquent le lien entre la culture savante et la culture commune de l'Orient à partir du moment où les évolutions de l'une prédisposent les développements de l'autre. Martha Pike Conant conclut sur un schéma de rupture entre le XVII^e et le XVIII^e siècle : « Such was the oriental fiction that had entered England previous to 1700, and had contributed to a more or less vague and general imaginative acquaintance with the Orient. The sudden advent of the *Arabian Nights*, full of the life, the colour, the glamour of the East – even in the Gallicized version of Antoine Galland – naturally opened a new chapter in the history of Oriental fiction in England ». ⁹⁸ La lecture de Conant est encore retenue par la critique actuelle. Maxime Rodinson affirme un siècle plus tard et dans une perspective non plus littéraire mais historique que la traduction des *Mille et une nuits* marque une rupture dans la perception de l'Orient en Europe. Selon l'historien du monde arabe, l'Orient passe du statut d'objet d'étude à celui d'objet de fiction : « Désormais, le monde musulman n'apparaît plus comme le domaine de l'Antéchrist, mais essentiellement comme le lieu d'une civilisation exotique, pittoresque, vivant dans une atmosphère fabuleuse peuplée de génies capricieux, bons ou mauvais, enchantant un public qui a eu tellement de goût pour les contes de fées européens ». ⁹⁹ Le domaine du conte oriental est

⁹⁵ Les ouvrages de référence sont ceux de Thomas Newton, *A Notable History of the Saracens*, 1575, de Richard Knolles, *The Generall Historie of the Turkes*, 1603, de Paul Rycault, *The History of the Present State of the Ottoman Empire*, 1668, ainsi que la traduction en anglais par John Phillips et Edmund Everard des voyages de Jean-Baptiste Tavernier, *Collections of Travels Through Turkey into Persia and the East-Indies : Giving an Account of the Present State of those Countries*, 1684. Certains récits de voyage sont particulièrement riches d'enseignements historiques et anthropologique, comme par exemple le récit que Thomas Herbert publie en 1677 sous le titre de *Some Yeares Travels into Divers Parts of Asia and Afrique : Describing Especially the two Famous Empires, the Persian, and the Great Mogul*.

⁹⁶ Prenons pour exemple l'ouvrage de François de Chassepol, *The History of the Grand Visiers*, traduit par John Evelyn en 1677, tout indiqué pour les auteurs d'intrigues de sérail.

⁹⁷ Certains contes orientaux, avec en premier lieu les fables de l'Indien Pilpay ou le *Kalīla wa Dimna* de Loqmān, sont connus des auteurs d'apologues qui s'en inspirent pour trouver de nouveaux thèmes ou de nouveaux animaux. Tanneguy Le Fèvre met en vers dix huit fables du *Kalīla wa Dimna* d'après la traduction latine de Loqmān par Erpenius dans l'ouvrage qu'il publie en 1673 sous le titre de *Tanaquilli fabri fabulae ex Locmanis arabico latinis versibus reddita*. La Fontaine reprend le conte de l'homme qui songe au profit à retirer de la jarre d'huile avant qu'elle ne se déverse sur lui de *Kalīla wa Dimna* dans « La Laitière et le pot au lait » ou du même recueil la fable de « La Tortue et les deux Canards ». Cependant, l'orientalisation du conte, soit l'écriture de pseudo-contes orientaux, n'a lieu qu'à partir du XVIII^e siècle.

⁹⁸ Martha Pike Conant, *The Oriental Tale in England in the Eighteenth Century* (New York : The Columbia UP, 1908) xxii.

⁹⁹ Maxime Rodinson, *La Fascination de l'Islam* (1980 ; Paris : La Découverte, 2003) 71

logiquement renvoyé du côté du strictement fabuleux sans qu'aucune interaction avec la culture orientale savante ne puisse être relevée. Dans le chapitre « L'Age des Lumières », Maxime Rodinson distingue le domaine des connaissances de l'orient du domaine de la fiction orientale. Il souligne l'opposition entre, d'un côté, la revalorisation de la religion musulmane, nouveau symbole de tolérance et de piété religieuse aux regards des érudits chrétiens, et le travail de précision et d'objectivité que fournissent certains voyageurs en Orient, notamment Volney dans son *Voyage en Syrie et en Egypte*, publié en 1787, et, de l'autre côté, la fiction pseudo-orientale ou pré-romantique : « Le courant préromantique, se complaisant à la vision exotique et enchanteresse de l'Orient musulman qu'avait lancé Galland, reste fort de son côté [...] Pourtant, le courant réaliste, positif et universaliste, dans la ligne des encyclopédistes, persiste avec grande force, formant un esprit comme celui de Volney (1757-1820) ». ¹⁰⁰ Les courants fictifs et réalistes ne se rencontrent pas mais se développent séparément.

Selon Conant, les *Arabian Nights Entertainment* ouvrent un nouveau chapitre (« a natural point of departure ») ¹⁰¹ dans l'histoire de la littérature pseudo-orientale. Son affirmation est justifiée puisque d'une présence ponctuelle, essentiellement réservée au drame tragique, l'orient est adapté à tous les genres, à toutes les formes et à tous les styles littéraires. L'orient s'écrit en drame, en lettres, en romans, en contes, en poésie, sur le ton de la réflexion, de la morale, du sentiment, de l'éloquence ou de la farce. Le terme de « mode oriental » s'entend aussi au féminin : l'Orient devient une mode littéraire. Il se constitue en arborescence de textes qui se reprennent les uns les autres et tissent un maillage de pastiches, ¹⁰² plagiat, ¹⁰³ et transpositions. ¹⁰⁴ Malgré les changements dans les

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 75.

¹⁰¹ Martha Pike Conant, *The Oriental Tale in England in the Eighteenth Century* (New York : The Columbia UP, 1908) xvii.

¹⁰² Ellis Cornelia Knight avec *Dinarbas, A Tale* (1790) offre un pastiche de Johnson par imitation de son œuvre *Rasselas* (1759). Daniel Defoe pastiche Maranna dans *A Continuation of Letters Written by a Turkish Spy* (1718).

¹⁰³ René Guiet indique : « It is worthy of note that *The Sultan* is but a paraphrase, in several scenes almost a literal translation, of a well-known French vaudeville, the *Trois Sultanes* by Favart (1761) » ; in René Guiet, « An English Imitator of Favart : Isaac Bickerstaffe. » *Modern Language Notes* 38-1 (Jan. 1923) 54-55. Guiet condamne la pièce de Bickerstaffe de plagiat. Ce cas est un exemple intéressant d'arborescence littéraire dans la mesure où Favart avait lui-même adapté un conte tiré des *Contes Moraux* de Marmontel, « L'Histoire de Soliman II » pour le mettre en scène dans *Les trois Sultanes* et que cette mise en scène est plaguée par Bickerstaffe.

¹⁰⁴ J'entends par transposition le passage d'un mode d'écriture à un autre, lorsque un auteur transpose un conte en drame ou de la prose en vers. La pièce de George Collier *Selima and Azor* est un conte persan. Le travail de Hoppner, publié en 1805 sous le titre de *Oriental Tales*, consiste en une versification des *Tales of a Parrot*, traduites du persan par l'orientaliste B. Gerrans en 1792. Hoppner présente son texte comme un exercice de style : « It was in a translation of this work that I first read the tale of *The Ass and the Stag*, the

modalités de publication, de diffusion et de réception de l'Orient dans la culture anglaise du XVIII^e siècle, malgré la particularité du phénomène pseudo-oriental à cette époque, il est nécessaire de rappeler que le pseudo-orientalisme ne naît pas *ex nihilo* mais possède une double appartenance littéraire et savante puisqu'il hérite de modèles et de lieux communs littéraires ainsi que de connaissances accumulées au cours des siècles précédents par l'érudition orientaliste.

genuine merit of which struck me so forcibly, as to engage me in an attempt at putting it into verse, where I conceived the humour and whimsical gravity of the dialogue would be seen to more advantage » ; in John Hoppner, *Oriental Tales* (London, 1805) iii-iv.

L'ORIENT LITTÉRAIRE AVEC GALLAND

La traduction des *Mille et une nuits* par l'orientaliste français Antoine Galland est prise comme point de départ d'une mode orientale en littérature. Ce phénomène regroupe un ensemble de pratiques culturelles, comme l'ouverture des 'coffee houses' à Londres, l'achat de porcelaines chinoises, la commande de portrait en costumes orientaux, les mascarades orientales, qui indiquent la manière dont l'Orient est produit et consommé sur le marché européen.¹⁰⁵ Au XVIII^e siècle, le centre de gravité de l'orientalisme s'est déplacé vers le nord de l'Europe. La France, l'Angleterre, et l'empire des Habsbourg jouent un rôle de plus en plus important pour la compilation, la traduction et la diffusion des œuvres orientales. Le catalogue de l'exposition « Venise et l'Orient. 828-1797 » qui s'est tenue à l'Institut du Monde Arabe à Paris en 2006 présente les échanges commerciaux, diplomatiques et culturels que la ville entretenait avec le monde oriental jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Selon Stefano Carboni, Venise sert de « seuil et de pivot » entre monde oriental et monde européen jusqu'au XVII^e siècle lorsque la ville perd sa position privilégiée : « Le XVII^e et le XVIII^e siècles présentent peu d'intérêt en ce qui concerne les relations artistiques entre Venise et l'Orient. Ce n'est pas une période d'échanges féconds

¹⁰⁵ Maxine Berg, dans les nombreux ouvrages qu'elle a consacrés à la question de la production, de l'échange et de la consommation des produits de luxe, rappelle que l'objet ne naît pas « luxueux » mais qu'il le devient. La société anglaise du XVIII^e siècle *construit* ses propres objets de luxe et élabore à partir de ces objets un discours social, moral, politique, ou culturel. L'objet de luxe oriental devient l'instrument d'un discours. Il est modelé pour servir un discours sur le raffinement des mœurs, ou au contraire est conçu comme la marque d'une perversion des mœurs par excès de raffinement. La distinction des genres devient moins sensible, le masculin se féminise à outrance, la sensualité se débride. L'objet oriental attire ou repousse suivant la construction discursive élaborée à son sujet : « First the attraction of Oriental goods in Europe was in their perception as luxuries. We thus need to see the objects which reached the West from the seventeenth century onwards as 'constructs' ; they formed a part of the European luxury debates [...] There was the Enlightenment belief that while the West had progressed, the Islamic world was in decline. Persian luxury and the Orient were associated with excess, the sensual and seduction. The luxury of the East might bring corruption, a loss of identity, falsity, and effeminacy. But China was somewhat differently perceived. China was associated not with sensuality and excess, but with ethics, harmony and virtue » ; in Maxine Berg, « Asian Luxuries and the Making of European Consumer Revolution » *Luxury in the Eighteenth Century. Debates, Desires and Delectable Goods*, eds. Maxine Berg and Elizabeth Eger (Basingstoke, UK : Palgrave Macmillan, 2003) 229. D'autres monographies abordent le sujet de la consommation des produits de luxe. Maxine Berg y consacre deux autres ouvrages : *Luxury and Pleasure in Eighteenth-Century Britain* (Oxford : Oxford UP, 2005) et, en collaboration avec Helen Clifford, *Consumers and Luxury : Consumer Culture in Europe 1650-1850* (Manchester : Manchester UP, 1999). E.J. Clery s'intéresse au débat sur le danger de la féminisation des mœurs par le luxe dans *The Feminization Debate in Eighteenth-Century England : Literature, Commerce and Luxury* (Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2004).

ni de curiosité réciproque. Venise se range à l'opinion qui prévaut dans le reste de l'Europe et qui voit dans le Turc 'l'Autre' par excellence, qui doit être décrit et représenté sur le mode de la confrontation ou de la parodie, cette dernière étant l'une des composantes de l'orientalisme ». ¹⁰⁶ Venise et les autres villes d'Italie sont conquises par le phénomène de mode orientale, aux dépens d'un contact rapproché et enrichissant avec l'Orient. Carboni oppose strictement ce qu'il considère comme de la simple « curiosité orientale » et les productions culturelles qui sont le fruit d'un rapport constant et direct. ¹⁰⁷ Le pseudo-orientalisme est rejeté en bloc comme production factice de l'Orient. Cette association systématique du pseudo-orientalisme au factice offre une vision simplifiée de la production et de la réception de l'artefact pseudo-oriental. ¹⁰⁸ Elle masque une frontière en réalité ouverte entre l'orientalisme savant et la mode pseudo-orientale. L'ouverture des deux domaines est signifiée par les *Mille et une nuits*, texte liminaire du courant pseudo-oriental.

La première édition française s'échelonne de 1704 à 1717. Très rapidement, les volumes paraissent sur le marché de Londres grâce au travail des traducteurs anonymes de Grub Street. La première édition anglaise des *Nuits* ne nous est pas parvenue. La seconde édition date de 1712. Deux indices relevés par Sheila Shaw permettent de situer la première édition anglaise entre 1705 et 1709. ¹⁰⁹ L'ouvrage *The Cambridge Bibliography of English Literature* mentionne la publicité faite pour une prochaine publication des *Arabian Nights* en septembre 1705 : « Arabian Entertainments are to be speedily published ». ¹¹⁰ Duncan Black Macdonald souligne la référence faite aux *Nuits* dans un ouvrage publié en 1709, *The Golden Spy : Or a Political Journal of the British Nights Entertainment*, attribué à Charles Gildon. Il en conclut que l'œuvre de Galland devait être suffisamment connue en 1709 pour qu'une référence intertextuelle puisse être établie et

¹⁰⁶ Stefano Carboni, « Des instants visionnaires : Venise et l'Orient (828-1797) » *Venise et l'Orient, 828-1797*. Catalogue de l'exposition. Paris, Institut du monde arabe, 2006-2007 (Paris : Gallimard, 2006) 32.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 16.

¹⁰⁸ Les commentaires des lecteurs soulignent la possibilité d'une connaissance du monde oriental par l'intermédiaire du conte. Je donne ici pour exemple l'avis de Nathan Drake qui dans *Literary Hours* écrit « To the *Arabian Nights Entertainments*, though in general merely considered as a work of extravagant fiction, their reader will be indebted for much genuine information relative to the domestic habits of the court and people of Bagdad, as they are now fully ascertained to convey a just picture of the manners and customs of the Caliphate during this splendid portion of its existence, and had the translation been more faithful to the idiom of the original, had better supported its peculiar spirit and strong features, and not mutilated a production of undoubted genius, these tales had still further merited the attention of the philosopher and historian » ; in Nathan Drake, *Literary Hours or Sketches Critical and Narrative* (Sudbury, 1798)203. Drake remet en question la qualité de la traduction mais pas le contenu informatif du récit original.

¹⁰⁹ Voir Sheila Shaw, « Early English Editions of the Arabian Nights » *The Muslim World* 49 (1959) 232-238.

¹¹⁰ George Watson, ed., *The New Cambridge Bibliography of English Literature, 1660-1800*, 6 vols. (Cambridge : Cambridge UP) II : 540.

reconnue par le public.¹¹¹ En 1791, John Hayes publie un catalogue de livres vendus au rabais à un shilling par volume, alors que les autres libraires fixent communément le prix des volumes de format poche à 3 shillings. Il répertorie dans la catégorie « Odd Volumes » les volumes II, II et IV des *Arabian Nights*. Les volumes III et IV datent de 1706.¹¹²

D'après ces indices, on peut affirmer que la traduction anglaise des *Nuits* s'est faite de manière presque simultanée à la parution de l'ouvrage sur le marché français. Les éditions se suivent rapidement témoignant du succès du recueil auprès du public : la deuxième édition date de 1712, puis 1713 pour la troisième, 1715 pour la quatrième, 1718 pour la cinquième et 1725 pour la sixième. En 1798, l'ouvrage en est à sa dix-huitième réédition. Cette publication en volumes est relayée par une publication en série dans les magazines littéraires. Dans son étude sur la publication en feuilleton des romans anglais au XVIII^e siècle, Robert D. Mayo mentionne le cas de la publication en série des *Arabian Nights Entertainments*. Le magazine *Churchman's Last Shift* publie 'The Voyages of Sindbad the Sailor' en vingt feuilletons hebdomadaires à partir du 14 mai 1720. Le 6 janvier 1723, le journal *London News*, à parution tri-hebdomadaire, publie l'ensemble des *Mille et une nuits* sur trois ans et en 445 feuilletons. Ces journaux d'information sont en compétition les uns avec les autres. Le journal de Parker, *London News*, est concurrent direct de celui appartenant à Heathcote. En publiant de manière continue le recueil des *Mille et une nuits*, Parker mise sur la popularité du recueil pour attirer et fidéliser son lectorat. Le recueil est lui-même tout indiqué pour une publication en feuilletons. Il suffit pour l'éditeur de suivre le découpage des nuits, d'écouter la parole de la conteuse Scheherazade, d'observer les ruptures de son discours et d'espérer que la curiosité du lecteur sera autant piquée que celle du sultan Schahriar. La *captatio*, « les ruses par lesquelles le conteur parvient à capter l'attention de son auditoire », est pour Walter Benjamin une technique essentielle à l'art du conteur.¹¹³

La popularité du recueil est attestée par sa publication en feuillets. L'histoire de Houran Banow, tirée des troisième et quatrième voyages de Sindbad le Marin, est publiée par la presse de Newcastle en feuillets non-reliés pour deux pence. Le prix du document comme son lieu de publication sont le signe de la popularité du conte. L'œuvre d'un orientaliste savant atteint le marché régional anglais sous la forme d'éditions bon marché. À titre de comparaison, l'édition la moins chère des *Nuits* est vendue pour un

¹¹¹ Duncan Black Macdonald, « A Bibliographical and Literary Study of the First Appearance of *The Arabian Nights* in Europe » *Library Quarterly II* (1932) 387-420.

¹¹² John Hayes, *Food for Book-Worms* (London, 1791) 187.

¹¹³ Walter Benjamin, « Le Conteur » *Œuvres III* (1936 ; Paris : Gallimard, 2000) 140.

shilling par volume, soit 6 shillings au total.¹¹⁴ Les catalogues de vente indiquent généralement un prix d'ensemble pour les six volumes ou les quatre volumes à 10 ou 12 shillings.¹¹⁵ Les romans sont vendus pour 3 shillings par volume. À l'achat, un volume de contes coûte moins cher qu'un volume de roman. La publication d'un conte séparé du reste de recueil indique une identification plus immédiate du texte que s'il était resté intégré au recueil. C'est par ce système de publication séparée qu'une histoire devient plus populaire que d'autres. Ce type d'édition au rabais, sous forme de feuillets non reliés, est le signe d'une circulation plus étendue. Le feuillet est moins précieux que l'ouvrage relié et il revient beaucoup moins cher : comparé au prix d'un roman, les feuillets de l'histoire d'Houran Banow reviennent dix-huit fois moins cher.¹¹⁶

Les *Arabian Nights Entertainments* passent rapidement dans la langue commune. L'auteur de récit de voyage, le romancier dans une préface ou le critique dans un essai, l'épistolier dans sa correspondance se servent du titre du recueil pour désigner ce qui fait référence à la richesse, au luxe, à la profusion et au fabuleux. La référence à l'ouvrage passe de la simple dénotation à la connotation. Le terme *Arabian Nights* contient une double valeur, lexicale et figurée. L'auteur du guide de Londres, *Ambulator : Or, a Pocket Companion in a Tour Round London*, compare les illuminations de Vauxhall Gardens à l'ambiance magique des *Mille et une nuits* : « Fourteen years ago, a covering or colonnade was put up in the walks round the orchestra [...] The sides are enriched with numberless lamps. The whole illuminations at ten o'clock put the reader in mind of the magic representations in the *Arabian Nights Entertainments* ». ¹¹⁷ Le recueil connote un monde merveilleux. Cette association est un marquage subjectif ajouté au recueil et reconnu par l'ensemble des lecteurs anglais. Le discours de John Edwards, dans *Letters to the British Nation*, est fondé sur le présupposé d'un lien évident entre les *Arabian Nights* et le monde de la fabulation et du mensonge : « What was said by the clergy on this subject, has been already shown to be as utterly destitute of foundation, in fact, as the most preposterous figment in the *Arabian Nights Entertainments* ». ¹¹⁸ Pour Mrs Gunning, les

¹¹⁴ Le prix est indiqué dans le catalogue *Food for Book-Worms... A Catalogue of Books, for 1791... Which are Now on Sale by John Hayes*, p. 187.

¹¹⁵ Joseph White annonce dans son catalogue la vente de six volumes *in duodecimo* de l'édition des 1763 des *Arabian Nights Entertainments* pour 10 shillings. Bell met en vente dans le catalogue de sa « Circulating Library » quatre volumes octavo des *Arabian Nights* pour 12 shillings. Le catalogue de William Cater indique la mise en vente de l'édition exceptionnelle de 1768 du recueil, « new and elegantly bound, with marble leaves », pour 18 shillings. D'après les catalogues que j'ai pu consulter, cet ouvrage se révèle être le plus cher.

¹¹⁶ Ce calcul est fait sur la base d'un roman à 3 shillings par rapport au prix indiqué sur le page de titre des feuillets, soit 2 pence ; 1 shilling correspondant à 12 pence.

¹¹⁷ Anon., *Ambulator : Or, a Pocket Companion in a Tour Round London*, 4th ed. (London, 1792) 200.

¹¹⁸ John Edwards, *Letters to the British Nation* (Birmingham, 1791) 11.

Mille et une nuits connotent la splendeur et la magie. L'auteur écrit dans *Memoirs of Mary, A Novel* : « I have now been through the whole range of apartments, and can conceive nothing so like them in appearance as those descriptions of enchanted castles and fairy palaces, which I have so often, and with so much pleasure, met with in the Arabian Nights Entertainments, a book of infinite imagination ». ¹¹⁹ Le titre *Arabian Nights Entertainments* est l'unité lexicale qui fait référence au recueil de contes publiés sous ce titre. Le sens de splendeur et de magie est un sens ajouté, une valeur que le locuteur accorde au mot. Ces déplacements du sens premier vers un sens second sont les marques d'une appropriation de recueil par la langue commune qui a créé autour de ce terme un réseau de valeurs ajoutées et reconnues de l'ensemble des locuteurs.

En Angleterre, la parution des *Arabian Nights Entertainments* chevauche celle de deux autres recueils de contes traduits du persan par l'orientaliste français François Pétis de la Croix. Les *Turkish Tales* sont publiées en 1708 pour Jacob Tonson, au même moment où la première édition des *Nuits* entre sur le marché anglais. *Les Mille et un jours*, qui donnent en anglais *The Persian Tales*, paraissent en 1714 toujours pour le compte de Jacob Tonson. La même année, le Dr. King produit une autre version anglaise du texte. Le succès des *Persian Tales* ne se dément pas puisqu'en 1754 une nouvelle traduction est réalisée par Edward Button.

Paul Sebag, dans son édition chez Phébus (2003) des *Mille et un jours* par Pétis de la Croix, rappelle la formation d'orientaliste qu'a reçu Pétis et mentionne ses multiples voyages en Orient. ¹²⁰ Il est envoyé dix ans en Syrie, en Perse et en Turquie pour le compte de Colbert, travaille comme secrétaire de l'ambassadeur de France au Maroc, fait partie des contingents de l'armée française envoyée contre Alger et rédige en turc le traité de paix entre la France et l'empire ottoman ratifié en 1684. Ces multiples engagements pour le gouvernement français et sa connaissance des langues et cultures arabe, turque et persane, expliquent sa nomination à la chaire d'arabe du Collège Royal de France de 1692 jusqu'à sa mort en 1713. Il met son érudition au service de la connaissance orientaliste en publiant un *Dictionnaire d'arménien*, une *Description de l'Éthiopie*, *l'Histoire de Timur-Bec* par Charif al-Din Ali en quatre volumes. Ce dernier travail paraît à titre posthume en 1722, et est traduit en anglais dès 1723 par J. Darby. Ses connaissances sur l'Orient sont reconnues en Angleterre puisque traduites et citées. ¹²¹

¹¹⁹ Susannah Gunning, *Memoirs of Mary. A Novel*, 5 vols. (London, 1793) III : 34-35.

¹²⁰ Les informations biographiques sont données au chapitre « Vie et œuvres de F. Pétis de la Croix » *Les Mille et un jours* (Paris : Phébus, 2003) 607-616.

¹²¹ L'étendue de son érudition est soulignée dans les notices biographiques qui lui sont consacrées, comme par exemple dans celle du *A New General and Biographical Dictionary* : « He understood the Turkish, Arabic, Persian, Tartarian, Ethiopian and Armenian languages. He is well known to the learned world by

Les *Persian Tales* connaissent le même succès que les *Arabian Nights Entertainments*. Galland et Pétis sont souvent cités ensemble et méritent la même reconnaissance. L'auteur des *Adventures of Abdalla* se fait passer pour le traducteur d'un manuscrit arabe et inscrit son travail dans la lignée de celui fourni par les deux orientalistes, qu'il place au même niveau : « *As to the good and bad Genii, and the different Things they meddle with, according to the Credulity of the Arabians and Persians, those who have read the Oriental Works of Monsieur Vattier, and who read those which Messieurs Petis de la Croix, and Galland, daily communicate to the Publick, with so much Success, cannot but be pretty well acquainted with them* ». ¹²² La popularité de Pétis est assurée par la publication de ses contes ou de leurs pastiches dans des journaux comme *The Spectator*. Addison puise dans le fonds de contes persans et choisit l'histoire de « Fadlallah and Zemroude » pour illustrer la question de l'identité chez Locke qu'il expose dans le même article : « I was mightily pleased with a Story in some Measure applicable to this Piece of Philosophy, which I read the other Day in the *Persian Tales*, as they are lately very well translated by Mr. Philips, and with an Abridgement whereof I shall here present my Readers ». ¹²³ L'éditeur forge dans un autre article un conte persan afin d'illustrer la réflexion qu'il développe sur la question de la providence : « Since on this Subject I have already admitted several Quotations which have occurred to my Memory upon writing this Paper, I will conclude it with a little Persian Fable ». ¹²⁴

Les deux recueils, *Arabian Nights Entertainments* et *Persian Tales*, sont construits en chiasme : les nuits précèdent les jours, les femmes trompeuses devancent les hommes perfides. L'éditeur de Pétis de la Croix présente les *Mille et un jours* comme la suite inversée des *Mille et une nuits* : « Il semble que les *Mille et un jours* ne soient rien

many works. He translated the 'History of France' into the Turkish language. He digested the three volumes of "Voyages into the East Indies" of M. Thevenot. He made an accurate catalogue of all the Turkish and Persian books which are in the king's library. He composed two complete Dictionaries for the French and Turkish languages : and, as he was dying, he was about to present the world with the History of Gengiscan, which cost him more than ten years labour. It was translated into English, and published at London, 1722, 8vo. » ; *A New General and Biographical Dictionary*, 8 vols. (London, 1795) IV : 179. Les biographes ne mentionnent jamais la traduction des contes turcs et persans. Pétis de la Croix était connu avant tout comme savant et moins comme fabulateur. En sa qualité d'érudit orientaliste, il est cité dans les récits de voyage comme source de connaissance géographique et historique sur l'Orient. James Russell dans *Memoir of a Map of Hindoostan*, publié à Londres en 1792, se sert de l'autorité de Pétis de la Croix pour avancer des thèses historiques ; voir 1792 : 89, 121, 164, 194, et 199. Il est également cité par d'autres orientalistes pour des questions de définition de termes sémitiques et pour les traductions qu'il a données de manuscrits orientaux.

¹²² Jean-Paul Bignon, « Advertisement » *Adventure of Abdalla, Son of Hanif*, trans. William Hatchett (London, 1729) ii.

¹²³ Joseph Addison, *Spectator* 578 (August 9, 1714) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) IV : 575.

¹²⁴ Joseph Addison, *Spectator* 293 (February 5, 1712) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) III : 46.

autre chose qu'une imitation des *Mille et une nuits*. Effectivement, ces deux livres ont la même forme. Il y a dans leurs desseins un contraste comme dans leurs titres. Dans les *Mille et une nuits*, c'est un prince prévenu contre les femmes, dans les *Mille et un jours*, c'est une princesse prévenue contre les hommes. Il y a à croire que l'un de ces deux ouvrages a donné l'occasion de faire l'autre ; mais comme il n'y a point d'époque aux contes arabes, on ne saurait dire s'ils ont été faits avant ou après les contes persans ».¹²⁵

Par jeu de miroir, Pétis produit des contes si ressemblants aux *Mille et une nuits* de Galland que le lecteur non averti ne remarque pas l'insertion frauduleuse de deux contes turcs, « L'Histoire de Beder » et « L'Histoire de Ganem », à la fin du huitième tome des nuits arabes. Galland avertit précisément ses lecteurs en tête du neuvième tome : « Les deux contes par où finit le huitième tome ne sont pas de l'ouvrage des Mille et Une Nuits : ils y ont été insérés et imprimés à l'insu du traducteur [...] On aura soin dans la seconde édition de retrancher ces deux contes comme étrangers ».¹²⁶ Paul Sebag cite également Galland qui fait part de son étonnement dans son journal : « M. Pétis de la Croix, professeur et lecteur royal en langue arabe, qui me fit l'honneur de venir me voir ce matin, fut extrêmement surpris de voir deux des contes turcs de sa traduction imprimée dans le huitième volume des *Milles et une Nuits*, que je lui montrai, et que cela se fût sans sa participation ».¹²⁷ Thomas Payne, traducteur des *Mille et une nuits* en 1885 et de *Alaeddin and the Enchanted Lamp* en 1889, rappelle cet épisode et en déduit que l'éditeur du texte de Galland s'est servi dans le texte de Pétis pour combler les lacunes du premier.¹²⁸ Les deux recueils sont transposables et les lecteurs les confondent parfois.¹²⁹ Susceptibles de greffes et d'excroissances, ils se prolongent, se complètent l'un l'autre et servent de modèles à d'autres imitations.

¹²⁵ François Pétis de la Croix, trad., « Preface » *Les Mille et un jours* (1710-1712 ; Paris : Phébus, 2003) 50.

¹²⁶ Antoine Galland, *Les Mille et une nuits*, 3 vols (tome VIII : 1709 ; Paris : GF, 2004) II : 423.

¹²⁷ Paul Sebag, « Les sources des Mille et un jours » François Pétis de la Croix, *Les Mille et un jours* (Paris : Phébus, 2003) 619.

¹²⁸ « I am inclined to suspect Petis de la Croix of having invented the division into Days, in order to imitate (and profit by the popularity of) his fellow savant's version of the *Thousand and One Nights*. Galland's publisher was doubtless also that of Petis de la Croix and [...] no doubt weary of waiting till Galland [...] should have procured fresh material to complete the copy for his eighth volume, of which Ganem only was then ready for publication, he seems to have selected [...] the three tales in question from the MS. of *The Thousand and One Days*, to fill up the lacune [...] Be this as it may, Galland was naturally excessively annoyed at the publisher's unceremonious proceeding, so much so indeed as for a time to contemplate renouncing the publication of the rest of the work » ; in Thomas Payne, *Alaeddin and the Enchanted Lamp* (London, 1889) xxv.

¹²⁹ Le voyageur Charles Dallaway attribue les *Arabian Nights Entertainments* à Pétis de la Croix : « Notwithstanding their grave exterior [...] the Turks, in superior life, of both sexes, indulge a vein of sarcastic humour, and are not behind more polished nations in the delicacy or severity of their repartees [...] The "Leilat u alf leilah" or Arabian Nights, first introduced into Europe by Monsieur Petit de la Croix, are familiarly known by them, as well as the fables and allegories of Pilpay and Lockman, from which sources they store their minds as well with sentiment as expression » ; in *Constantinople Ancient and Modern* (London, 1797) 86.

Ces deux recueils mettent en place une esthétique propre à la mode orientale littéraire où l'écriture opère par suite, variation, supplément ou imitation.¹³⁰ Le pseudo-orientalisme se fonde sur une esthétique développée par les traducteurs de textes orientaux. Ces textes orientaux participent pleinement du phénomène pseudo-oriental puisqu'ils en fixent les principes d'écriture et qu'ils offrent une version médiante de l'Orient. La translation des contes orientaux vers un recueil de langue anglaise implique une reconstruction de l'Orient du manuscrit arabe en Orient de conte français ou anglais. Les traducteurs construisent un pseudo-Orient, un Orient faussement authentique, récrit, inventé, entamé, déplacé. Paul Sebag conclut son analyse des sources des *Mille et un jours* par la conviction suivante : « dans la plupart des cas, il ne s'agissait pas à proprement parler de 'traductions' de contes orientaux authentiques, mais bien plutôt de compositions ingénieuses à partir de multiples emprunts mis en œuvre avec la plus grande liberté, en innovant plus d'une fois avec bonheur, comme l'avaient fait pendant des siècles d'innombrables conteurs anonymes dans tout l'Orient ».¹³¹ Les gallicismes de Galland sont relevés par les critiques,¹³² et par ceux qui traduisent à la suite du maître.¹³³ Pétis de la

¹³⁰ Ces termes ne sont pas équivalents. Un récit fait suite à un autre récit lorsqu'il reprend la narration là où l'auteur l'avait précédemment laissée. Le pseudo-conte oriental de Cornelia Knight, *Dinarbas*, obéit à cette fonction de suite du pseudo-conte de Johnson, *Rasselas*. Les termes employés ne s'excluent pas : une suite peut être une imitation mais pas nécessairement. Le récit imitant n'est pas toujours la suite d'un récit imité. La panoplie de contes pseudo-orientaux écrits par Addison ou Steele pour le journal *The Spectator* s'inscrit dans la perspective d'une imitation des contes arabes, persans ou turcs sans en être la suite. La variation consiste en une modification d'un thème principal sans en altérer l'essentiel. La *Continuation of Letters Written by a Turkish Spy at Paris* de Defoe sont la variation d'un thème déjà élaboré par Marana, ou encore les *Persian Letters* de Lyttelton par rapport aux *Lettres Persanes* de Montesquieu. Le supplément est écrit par un auteur dont l'intention est de combler un manque, une insuffisance ressentie à la lecture d'un ouvrage. L'exemple type est *Le Supplément au Voyage de Bougainville* par Denis Diderot. La pastorale pseudo-orientale ne peut-elle être pensée comme supplément à la forme classique de la pastorale que d'aucuns au dix-huitième siècle perçoivent comme obsolète?

¹³¹ Paul Sebag, « Les sources des Mille et un jours » François Pétis de la Croix, *Les Mille et un jours* (Paris : Phébus, 2003) 621.

¹³² James Beattie écrit dans son essai « On Fable and Romance » au sujet des contes orientaux et de la traduction de Galland qu'il qualifie de douteuse : « The greatest, indeed the only, collection, that I am acquainted with, of Oriental fables, is the *Thousand and One Tales*, commonly called *The Arabian Nights Entertainment*. This book, as we have it, is the work of Mons. Galland of the French Academy, who is said to have translated it from the Arabick original. But whether the tales be really Arabick, or invented by Mons. Galland, I have never been able to learn with certainty. If they be Oriental, they are translated with unwarrantable latitude ; for the whole tenor of the style is in the French mode » ; James Beattie, « On Fable and Romance » *Dissertations Moral and Critical* (London, 1783) 509-510.

¹³³ Les critiques ne sont exprimées qu'au XIX^e siècle. L'orientaliste anglais Jonathan Scott publie en 1811 une nouvelle édition des *Arabian Nights Entertainments*. Il ne s'agit que d'une correction du texte de Galland, « carefully revised and occasionally corrected », et d'un ajout d'un volume de contes traduit d'un manuscrit rapporté par Montagu et légué au professeur White à Oxford. Denis Chavis en 1788 et William Beloe en 1795 dans le troisième volume de ses *Miscellanies : Consisting of Poems, Classical Extracts, and Oriental Apologues*, n'avaient apporté que quelques histoires supplémentaires au recueil. John Scott ne place pas son travail en rupture de celui de Galland. S'il pensait au départ offrir au public une nouvelle version des *Nuits*, il se rend compte au fil de la traduction que le texte de Galland est fidèle à l'original arabe : « The editor had originally intended to have translated the whole of the above-mentioned copy ; but on comparing the version of such of the tales as appear in M. Galland with the Arabic, it was found in general so faithfully to accord, that essentially, a repetition of the labours of that able orientalist could have produced little, if

Croix présente ses recueils comme la traduction de manuscrits arabes authentiques,¹³⁴ tout en s'accordant les écarts et ajouts qu'il juge utiles pour rendre les contes plaisants au public français.¹³⁵ La sur-traduction des contes persans par Lesage éloigne encore un peu plus le texte de Pétis de son manuscrit d'origine. Les deux orientalistes, Galland et Pétis, associent traduction et création, pensent de manière conjointe et non exclusive orientalisme et pseudo-orientalisme. Le pseudo-orientalisme est pensé comme une adaptation culturelle. La part de création que s'accorde le traducteur permet d'éviter que ne s'installe un écart trop grand entre le texte oriental et le public des lecteurs. Le traducteur joue le rôle de nouveau conteur qui modifie le matériau oriental pour l'adapter à son auditoire.¹³⁶ Il assure

any, novelty for the gratification of public curiosity, and therefore the task was abandoned » ; in Jonathan Scott, « Preface » *The Arabian Nights Entertainments Carefully Revised*, 6 vols. (London, 1811) I : xii. Les omissions de Galland ne peuvent être redressées par Scott car elle enfreignent les règles de bienséance anglaise : « but vexatious indeed was his disappointment as an orientalist, who had fancied that in seven volumes of Arabic copy of the 1001 Nights he possessed a treasure which would amply repay the labour of research, on discovering upon perusal that far the greater part of them was unfit to appear in an English dress. Very many of the tales are both immoral and indecent in the construction ; and of others the incidents are too meager and puerile to interest a European reader of any taste » ; in *Ibid.*, p. xv. Les orientalistes du XIX^e siècle critiquent cette censure du texte arabe et entendent rétablir une version qui sonne plus « juste ». Richard Burton écrit dans sa préface de 1885 : « Galland's delightful abbreviation and adaptation (A.D. 1704), in no wise represent the eastern original [...] and one and all degrade a chef d'œuvre of the highest anthropological and ethnographical interest and importance to a mere fairy book, a nice present for little boys [...] most men, little recking what a small portion of the original they were reading, satisfied themselves with the Anglo-French epitome and metaphrase » ; in Richard Burton, « Preface » *The Arabian Nights* (1885 ; New York : The Modern Library, 2001) xxvi.

¹³⁴ L'éditeur se justifie dans la « Préface » du recueil des *Mille et un jours* : « Nous devons ces contes au célèbre Dervis Moclès [...] Moclès étant fort jeune s'avisait de traduire en persan des comédies indiennes, qui ont été traduites en toutes les langues orientales, et dont on voit à la bibliothèque du roi une traduction turque sous le titre de *Al-faraj ba'd al-shidda*, ce qui signifie 'la joie après l'affliction'. Mais le traducteur persan, pour donner à son ouvrage un air original, mit ces comédies en contes, qu'il appela *Hezaryek-Rouz*, c'est-à-dire *Mille et un jours* » ; in François Pétis de la Croix, trad., « Preface » *Les Mille et un jours* (1710-1712 ; Paris : Phébus, 2003) 50-51. En toute fin de XVIII^e siècle, l'autorité de Pétis n'est pas remise en cause. Plutôt que de le qualifier de « faussaire » ou de « pseudo-orientaliste », la revue savante *The Oriental Collections* trouve l'un des manuscrits utilisés par Pétis pour sa traduction des *Persian Tales* ; in William Ouseley, *The Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) II : 189.

¹³⁵ Paul Sebag résume l'état de la recherche sur les sources utilisées par Pétis pour rédiger ces contes persans : « Les *Mille et un jours* ne sont pas la traduction française d'un Hazâr Yek Roûz écrit en persan par le Derviche Moclès. Ils ont été composés par F. Pétis de la Croix, qui en a emprunté les éléments à des œuvres orientales » ; in Paul Sebag, ed., *Les Mille et un jours* by François Pétis de la Croix (Paris : Phébus, 2003) 617. Il indique que la source la plus importante est un ouvrage en langue turque intitulé *Al-faraj ba'd al-shidda*, recueil anonyme de quarante-deux contes sans lien entre eux. Il identifie comme autres sources l'ensemble de contes indiens, persans et arabes désignés par A. Loiseleur-Deslongchamps dans son édition des *Mille et un jours*. Pétis met à contribution l'*Histoire des quarante vizirs*, le recueil intitulé *'Ajayb al-mâthir wa gharâyb al-nûwâdir*, ou encore le livre *Asrâr-i Hikmet*.

¹³⁶ Le déplacement des conteurs de village en village fait d'eux les dépositaires et les passeurs d'une culture orale. De même le travail de traduction impose une réflexion sur les modalités du passage des textes, de leur translation, d'une culture vers une autre culture. Marie-Françoise Cachin nomme les traducteurs des « passeurs culturels » et conclut le premier chapitre de *Passeurs culturels* : « Certes les traducteurs sont des passeurs culturels, mais à des degrés divers, selon les textes qu'ils traduisent et la manière dont il les traduisent [...] On peut sans hésiter considérer que plus la culture transmise est populaire ou destinée à un lectorat populaire, plus le risque est grand de voir véhiculer une image déformée, réductrice, voire caricaturale, de la culture étrangère. Seule la fidélité au texte original – dans sa lettre mais surtout dans son esprit – garantit un authentique transfert culturel » ; in Marie-Françoise Cachin, « Passeurs de culture européenne : les traducteurs anglais à l'époque victorienne » *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe, XIX^e et XX^e siècles*, eds. Diana Cooper-Richet, Jean-Yves Mollier and Ahmed Silem

ainsi le passage de la culture orientale à la culture européenne, de la culture orale à la culture écrite.¹³⁷

L'érudition d'Antoine Galland est reconnue au XVIII^e siècle. Il voyage en Orient de 1670 à 1675 comme secrétaire et interprète de l'ambassadeur français à Constantinople. De retour en France il publie en 1678 *l'Histoire de Smyrne ancienne et moderne* et traduit en 1622 *La mort du Sultan Osman ou le rétablissement de Mustapha sur le trône*, d'après un manuscrit turc. Dans le *Journal de voyage à Constantinople, 1672-1673* Galland met les écrivains de son époque au défi de représenter la splendeur du monde oriental,¹³⁸ et s'enthousiasme pour la littérature fabuleuse des Orientaux.¹³⁹ L'érudit dévoile au premier contact avec l'Orient un intérêt pour sa littérature et sa culture littéraire. Ce contact avec le monde oriental est prolongé à son retour en France par le travail qu'il mène en tant que collectionneur de pièces de monnaie et de manuscrits orientaux pour la bibliothèque du roi,¹⁴⁰ et par son poste de professeur d'arabe au Collège Royal à partir de 1709. Son second voyage à Constantinople de 1680 à 1685 puis dans les pays du Levant

(Villeurbanne : Presses de l'Enssib, 2005) 33. L'impératif de fidélité au texte original ne s'applique pas de la même manière lorsqu'il s'agit de culture orale. Le conteur respecte les structures fondamentales de l'histoire mais son savoir-faire est apprécié selon qu'il réussit plus ou moins bien à élaborer, à créer à partir de la trame qui lui a été donnée. La question du passage est à penser ici de manière disjointe à celle de la fidélité. Le conteur comme le traducteur des *Nuits* sont des passeurs culturels qui adaptent un texte ou une structure à un contexte de réception.

¹³⁷ Certains contes du recueil des *Mille et une nuits* ne proviennent pas de manuscrits compilés par Galland mais la transcription par écrit du récit oral de contes orientaux récités par Hanna d'Alep. Antoine Galland raconte sa première rencontre avec le conteur dans son journal : « Le matin, j'allai voir M. Paul Lucas, qui estoit sur le point de sortir. Je m'arestai avec M. Hanna, maronite d'Halep, qu'il avoit amené d'Halep, et M. Hanna [me rapporta] quelques contes arabes, fort beaux, qui me promit de les mettre par écrit pour me les communiquer » ; in Antoine Galland, « Lundi 25 mars 1709 » *Journal parisien d'Antoine Galland, 1708-1715. Précédé de son autobiographie* (Paris, 1919) 39. Ces contes seront repris et ajoutés aux derniers volumes des *Mille et une nuits*.

¹³⁸ « Si Mademoiselle de Scudéry avoit pu se forger dans l'imagination quelque chose de semblable [à la magnificence de l'empire ottoman], et qu'après l'y avoir représenté avec le crayon de son élégante plume, elle luy eût donné place dans quelque endroit de ses ouvrages, tous ceux qui y prennent plaisir à cause du vraisemblable qu'elle a toujours tâché d'y observer, n'en feroient plus la mesme estime après avoir leu ce morceau, qui bien loin de leur paroistre vraisemblable à l'ordinaire, leur paroistroit encore au-dessus des extravagances des paladins et de nos Amadis de Gaule. Cependant il n'y a rien de si vray que ceste sortie estoit la plus belle chose que j'aye jamais veue en ma vie » ; in Antoine Galland, « Samedy 7 may 1672 » *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople, 1672-1673*, ed. Charles Scheffer, 2 vols. (Paris, 1881) 122-123. Selon Galland, le conte oriental trouve d'autant plus facilement une place dans le paysage littéraire européen qu'il existe déjà un réceptacle romanesque, peu à peu supplanté par l'inspiration orientale.

¹³⁹ « C'est une chose estonnante que la grande quantité de contes et de fables que les Turcs ont. On s'estonne de la longueur de nos romans, qui ont jusques à dix ou douze tomes. Les Turcs ont des romans d'Alexandre de cent vingts volumes ; ils en ont d'autres de cinquante, de soixante, etc. Il y a dans le Bezestein [le marché], certains libraires qui ne font autre trafic que de prester ces livres à lire pour quatre ou cinq aspres, et surtout ils ont grande foule, pendant l'hyver, que les nuits sont longues, parce que c'est là l'occupation que les Turcs prennent en ce temps là, de s'assembler pour entendre lire ces fables pour lesquelles il ont un penchant tout à fait grand » ; in « Mercredi 14 décembre 1672 » *Ibid.*, p. 242

¹⁴⁰ Galland est chargé en 1679 par la Compagnie du Levant de rapporter médailles et manuscrits pour Colbert. A la mort de Colbert il entre au service de Louvois comme « Antiquaire du Roi » préposé à la collecte de médailles et manuscrits orientaux.

jusqu'en 1688 lui donne l'occasion de traduire une chronologie mahométane, de recueillir les « pensées morales des Arabes » et d'entamer un « dictionnaire historique, géographique, oriental mahométan ». Son activité de savant orientaliste intéresse d'autres érudits qui le prennent à leur service. Galland traduit pour Thévenot des textes arabes, persans, et l'*Histoire de Ginghiz Khan* en 1689. Il travaille également avec Barthélémy d'Herbelot à l'édition de la *Bibliothèque orientale* qui paraît en 1697. Le projet encyclopédique de l'ouvrage paraît dans son intitulé : « Bibliothèque orientale ou Dictionnaire universel concernant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient, leurs histoires et traditions véritables ou fabuleuses ; leurs religions, sectes et politique, leurs gouvernements, lois, coutumes, mœurs [...] leurs sciences et leurs arts [...] des jugements critiques et des extraits de tous leurs ouvrages, de leurs traités, traductions, commentaires, abrégés, recueils de fables [...] ».

Henry Laurens met l'accent sur l'aspect illustratif et non interprétatif du savoir oriental tel qu'il est envisagé à l'époque. Il souligne également le rôle du matériau littéraire et fictif dans la construction d'une connaissance du monde oriental : « Loin d'être exégèse et analyse conceptuelle ou historique du monde oriental, elle est illustration et traduction de sa littérature, d'où la prolifération des récits et anecdotes. D'Herbelot construit, avant Galland, un imaginaire oriental ; son œuvre est fort proche des *Mille et une nuits*. Comme lui, il fait primer la traduction sur le commentaire : d'ailleurs, plus que de la traduction, il fait de l'adaptation ».¹⁴¹ L'effet de miroir est réussi entre une œuvre savante qui prend des accents de conte et un recueil de contes, les *Mille et une nuits*, qui satisfait les lecteurs soucieux d'acquérir un savoir oriental.¹⁴² Contenu fabuleux et contenu savant ne s'excluent pas. La lecture est un déplacement continu de l'un à l'autre.

Les recueils de Pétis de la Croix sont lus pour le savoir oriental qu'ils contiennent. Le lecteur du XVIII^e siècle y trouve un tableau de genre, représentant la vie

¹⁴¹ Henry Laurens, *Aux sources de l'orientalisme. La Bibliothèque orientale de Barthélémy d'Herbelot* (Paris : Maisonneuve et Larose, 1978) 70.

¹⁴² Les préfaces que Galland écrit pour la *Bibliothèque Orientale* et les *Mille et une nuits* dévoilent une fonction identique impartie aux deux ouvrages. Dans la *Bibliothèque Orientale* Galland écrit : « Les amateurs des livres et des compositions des savants n'auront-ils pas sujet d'admirer ici la fécondité des Orientaux dans leurs ouvrages sur une si grande diversité de matière, autant qu'elles peuvent tomber dans l'imagination? [...] et par là, n'est-ce pas acquérir sans peine et sans sortir de chez soi ce que l'on devrait aller chercher chez eux en voyageant » ; in Antoine Galland, « Discours pour servir de préface à la Bibliothèque Orientale » *Bibliothèque Orientale* (Paris, 1697) n. pag. Il affirme la même chose au sujet du recueil de contes : « Ils doivent plaire encore par les coutumes et les mœurs des Orientaux, par les cérémonies de leur religion, tant païenne que mahométane ; [...] Tous les Orientaux, Persans, Tartares et Indiens, s'y font distinguer, et paraissent tel qu'ils sont, depuis les souverains jusqu'aux personnes de la plus basse condition. Ainsi, sans avoir essayé la fatigue d'aller chercher ces peuples dans leur pays, le lecteur aura ici le plaisir de les voir agir et de les entendre parler » ; in Antoine Galland, trad., « Avertissement » *Les Mille et une nuits*, 3 vols. (1704, Paris : Garnier Flammarion, 2004) 21. Les deux ouvrages permettent au lecteur d'enrichir sa connaissance de l'Orient sans avoir à faire l'effort d'un voyage.

des petites gens en Orient. Le lecteur européen s'instruit des moeurs et coutumes des peuples orientaux, de leurs rapports en société, de leurs pratiques religieuses, des hommes qui les gouvernent, des formes de culture qu'ils apprécient. Le conte accorde une place au savoir comme à la fabulation. Il est à la fois traité sur les moeurs et coutumes orientales et heureux récit d'aventures. L'éditeur anglais assure ses lecteurs que les *Persian and Turkish Tales* se plient eux-aussi au précepte horacien du plaisir et de l'instruction. Le public peut, grâce à ce type de littérature, enrichir ses connaissances du monde oriental :

The wise and more discerning Part of Mankind need not dread the Reflection of misemploying [sic.] their Time, when they read these for meer Trifles, since the following Tales are equally useful and instructing, as they are agreeable and entertaining [...] In short, the Geography is here exactly observed, wherein the Scene of every Action is laid, whether in Tartary, Persia or Egypt ; and the Manners, Customs, and Habits of the different People of Asia, which sufficiently Characterize them, are here handsomely set forth ; the Morals of the Mussulmen [sic.] are display'd ; and we may from hence understand a great deal of their Religion ; besides, the Translator from the Original, hath added abundance of his own curious Remarks [...] Here is no Heap of extravagant Ideas collected together, but the Manners of several Nations, composed on Purpose for Delight [...] In short, we may look upon these Tales, as the Relations of Travellers ; that is to say, as a Work full of faithful Observations, and such as are worthy of the Curiosity of the Publick.¹⁴³

Avant la parution de la *Bibliothèque* et des *Nuits*, Galland publie à Paris en 1694 *Les Paroles remarquables, les bons mots et les maximes des Orientaux*, traduites en anglais en 1695. Le parallèle entre cet ouvrage orientaliste et les contes qu'il publie dix ans plus tard est construit sur la question de l'enseignement des vertus. Jean-Paul Sermain indique au sujet des *Paroles remarquables* que « Galland n'invite pas seulement son lecteur à reconnaître la valeur des peuples du Levant, il l'amène à leur ressembler en tirant lui aussi profit de toutes ces belles leçons ».¹⁴⁴ La fonction des contes est identique : « Pour peu même que ceux qui liront ces Contes soient disposés à profiter des exemples de vertus et de vices qu'ils y trouveront, ils en pourront tirer un avantage qu'on ne tire point

¹⁴³ Dr King, trans., « Preface » *The Persian and Turkish Tales... by M. Pétis de la Croix* 2 vols. (London, 1714) I : n. pag.

¹⁴⁴ Antoine Galland, *Les Mille et une nuits*, ed. Jean-Paul Sermain, 3 vols. (Paris : Garnier Flammarion, 2004) II : 516.

de la lecture des autres Contes, qui sont plus propres à corrompre les moeurs qu'à les corriger ». ¹⁴⁵

Les contes des *Mille et une nuits* ne sont pas perçus par les contemporains de Galland en décalage avec la culture orientaliste savante. Galland assigne des fonctions identiques à l'univers fabuleux des fables et au savoir orientaliste et passe librement de l'un à l'autre. Jean-Paul Sermain indique dans sa biographie que l'auteur utilise aussi bien le Coran que les *Voyages de Sindbad* dans la préparation de ses cours au Collège de France. ¹⁴⁶

Les recueils de contes, élaborés par des orientalistes savants à partir de manuscrits orientaux, sont à l'origine du pseudo-orientalisme littéraire au XVIII^e siècle. Les contes pseudo-orientaux copient la structure du conte oriental, ses motifs, ses personnages, simulent l'original et le détournent vers un développement spéculatif moral, philosophique, sentimental, satirique ou vers un développement fabuleux. La diffusion pseudo-orientale double celle des contes orientaux en utilisant les mêmes supports – recueils ou journaux – et en investissant l'espace de la scène.

¹⁴⁵ Antoine Galland, « Avertissement » *Les Mille et une nuits*, 3 vols. (1704 ; Paris : Garnier Flammarion, 2004) I : 22.

¹⁴⁶ Jean-Paul Sermain, ed., *Les Mille et une nuits*, 3 vols. (Paris : Garnier Flammarion, 2004) III : 445.

MODES ET DIFFUSION

Le pseudo-orientalisme profite des divers supports mis à sa disposition et s'assure une très large diffusion.

De forme courte, le conte prend place dans un recueil. Les éditeurs peuvent à loisir modifier le contenu des recueils et faire circuler les contes. « Asem : The Man-Hater » écrit, par Oliver Goldsmith en 1765, est un pseudo-conte oriental dans lequel l'auteur entame une réflexion sur les dérives d'un comportement uniquement fondé sur la raison. Il est reproduit dans des collections comme *Miscellanies in Prose and Verse : Selected from Pope, Swift, Addison, Goldsmith, Sterne, Hume, Smollet...* (1770) et dans *The Companion. Being a Choice Collection of the most Admired Pieces from the best Authors, in Prose and Verse. By a Society of Gentlemen. 3 vols.* (1790). On le retrouve dans une anthologie intitulée *The Beauties of Goldsmith : Or, the Moral and Sentimental Treasury of Genius* et dans des journaux qui publient des textes littéraires sous forme de feuilletons comme *The New Novelist's Magazine* (1786-1787) qui reproduit le conte de Goldsmith dans son premier volume. Enfin, le conte apparaît dans des ouvrages à fonction pédagogique ou moralisatrice comme *The Moralist ; Or Portraits of the Human Mind, Exhibited in a Series of Novelettes* (1785) de T. Potter et *A Select Collection of Oriental Tales. Calculated to Form the Minds of the Youth to the Love of Virtue and True Wisdom* (1776) où l'histoire d'Asem est présentée comme une justification des actions de la Providence.

Ce système de diffusion assure une dissémination des textes pseudo-orientaux et contribue au développement de la mode orientale en littérature. Il n'est pas propre aux contes pseudo-orientaux mais concerne toutes les anthologies de l'époque, qui se constituent par réassemblage de « morceaux choisis » déjà publiés dans des recueils antérieurs. Michael F. Suarez écrit au sujet de la publication des anthologies poétiques au XVIII^e siècle : « Many miscellanies appropriated select pieces from earlier poetry collections, thus forming what were essentially anthologies of miscellanies. Moreover, successful miscellanies routinely attracted unacknowledged abridgments, self-professed 'supplements', 'improved' versions and close (wholly unauthorized) imitations from

opportunistic booksellers ».¹⁴⁷ L'orientalisme savant d'après 1785 utilise le même mode de diffusion. Les manuscrits orientaux sont réduits au format de *spécimens* pour être traduits plus rapidement et reproduits plus facilement dans diverses éditions factices ou journaux savants.

Les éditeurs des journaux produisent leurs propres contes pseudo-orientaux. Ils participent de cette mode en utilisant la forme plaisante d'un conte oriental pour débattre de sujets plus graves touchant au domaine de la morale, de la politique, de la philosophie. Cette mise à contribution du mode pseudo-oriental est ce qui permet une circulation plus conséquente de cette forme littéraire. Joseph Addison s'enorgueillit du succès de son journal *The Spectator* : « It is with much Satisfaction that I hear this great City inquiring Day by Day after these my Papers, and receiving my morning Lectures with a becoming Seriousness and Attention. My Publisher tells me, that there are already Three Thousand of them distributed every Day : So that if I allow Twenty Readers to every Paper, which I look upon as a modest Computation, I may reckon about Threescore Thousand Disciples in *London* and *Westminster*, who I hope will take care to distinguish themselves from the thoughtless Herd of their ignorant and unattentive Brethren ».¹⁴⁸ Ian Watt préfère nuancer les chiffres annoncés par Addison et croit plutôt à un ratio de dix lecteurs par copie. Il reste, comme le souligne Addison, que le nombre de copies vendues ne correspond pas au nombre de personnes qui lisent ces contes pseudo-orientaux.

L'habitant de Londres, de Cambridge, d'Oxford, de Glasgow ou d'Édimbourg, a accès à ce type de document dans les « coffee-houses ».¹⁴⁹ Venu d'Orient, le salon de café est un lieu prisé au XVIII^e siècle non seulement pour la boisson exotique qui y est dégustée – café ou thé – mais aussi parce qu'il représente un lieu de sociabilité où discussions et échanges vont bon train et où les journaux passent de main en main. Ellis Markman dans son analyse de l'histoire culturelle des « coffee houses » indique le rôle de ce lieu public dans la réalisation du projet social du XVIII^e siècle : « In this way *The Spectator*, *The Guardian* and *The Tatler* were at the forefront of what historians have called the 'culture of improvement', which championed a new paradigm of politeness and civility in literature and society [...] Urban life, and coffee-houses especially, brought

¹⁴⁷ Michael F. Suarez, « The Production and Consumption of the Eighteenth-Century Poetic Miscellany » *Books and their Readers in Eighteenth-Century England : New Essays*, ed. Isabel Rivers (London : Leicester UP, 2001) 226-227.

¹⁴⁸ Voir Joseph Addison, *Spectator* 10 (March 12, 1711) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) I : 44.

¹⁴⁹ Ellis Markman note que le premier « coffee-house » s'ouvre à Londres en 1652. D'autres salons s'ouvrent à Oxford en 1655, à Cambridge en 1664, à Edimbourg et Glasgow en 1773. Voir Ellis Markman, *The Coffee-House : A Cultural History* (London : Weidenfield and Nicolson, 2004).

people into close proximity, where they might be rubbed and jostled together, smoothing rough edges and polishing manners ».¹⁵⁰ Les théories défendues dans les journaux de l'époque sont mises en application dans les lieux où ils circulent : « In pursuing this new simplicity, *The Spectator* redefined forms of social behaviour according to a new model of social bonds : the appropriate set of behaviour of the gentleman was modified from a primarily courtly and aristocratic code, given to the display of power and wealth, to a more bourgeois, commercial and feminised code, given to the display of benevolence and sensibility ».¹⁵¹ Le pseudo-conte oriental, tout comme le salon de café, sont associés au projet social de toute une époque. Le phénomène pseudo-oriental quitte le domaine de la marge pour prendre part aux débats qui animent la culture anglaise du XVIII^e siècle.

Addison et Steele signent pour *The Spectator*, quotidien publié de 1711 à 1714, onze fables pseudo-orientales qu'ils inventent ou reprennent des recueils de Galland et de Pétis. Le même procédé d'illustration par la fable pseudo-orientale est utilisé dans quatre numéros du *Guardian*, journal co-édité par Steele et Addison. Samuel Johnson utilise à son tour la forme du conte pseudo-oriental dans *Rambler* (1750-1752) et *Idler* (1758-1760) et y élabore des thèmes de réflexion philosophique. Nous reviendrons plus tard sur l'utilisation spécifique de l'Orient par le discours philosophique. Contentons-nous de citer ici l'exemple de la fable du numéro 120 du *Rambler* dans laquelle Johnson annonce la réflexion sur le bonheur qu'il développe dans le conte philosophique pseudo-oriental, *Rasselas*, en 1759. Hawkesworth collabore avec Johnson pour l'édition de *The Adventurer* (1752-1754) dans lequel les deux auteurs s'essaient au mode pseudo-oriental dans dix numéros.

Les journaux participent à l'élaboration de ce mode d'écriture pseudo-orientale, en fixe les codes – décor, personnages, intrigue – et les usages – philosophique, moral, sentimental, merveilleux. La fonction référentielle s'estompe, l'impératif de la connaissance du monde orientale s'efface sous l'écriture d'un discours moralisateur. L'heureuse expression de Jérôme Coignard, 'faire tapisserie', qu'il emploie au sujet des Turcs représentés dans des décors pseudo-orientaux,¹⁵² s'applique avec pertinence aux contes pseudo-orientaux. L'Orient y 'fait tapisserie'. L'accès direct au monde oriental que les traducteurs de contes arabes, persans ou indiens offrent à leurs lecteurs n'est plus de mise. Donner dans le goût pseudo-oriental signifie précisément traiter d'un orient second, placer l'Orient au second plan, l'estomper. L'Orient n'est pas simplement faux comparé à

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 186.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 188.

¹⁵² Jérôme Coignard « Les mirages de l'Orient » *Connaissances des arts. Hors série. Venise et l'Orient* (Paris : Société Française de Promotion Artistique, 2006) 41.

un vrai Orient que le lecteur découvre dans les contes traduits ; il est rendu imprécis, exprimé de façon atténuée, indistincte, il est dilué afin de ne pas jurer par rapport au discours qu'il supporte ou de ne pas cacher les traits visibles de l'argumentation. Ce travail d'estompage rend illisible le paysage oriental animé des *Mille et une nuits*, comme si le savoir oriental devait être mis en sourdine pour que le pseudo-orientalisme s'installe.

Le pseudo-orientalisme copie le modèle littéraire fourni par des recueils à succès tels les *Arabian Nights Entertainments*, les *Persian Fables* et autres fables indiennes du conteur Pilpay. Il est largement diffusé, notamment dans la presse, où la fonction référentielle orientale est détournée pour être mis à la disposition d'un discours « désorientalisé ». Cette possibilité pour le pseudo-orientalisme d'incarner la pensée des Lumières et de la rendre accessible est un facteur de plus grande diffusion. Joseph Addison publie le journal du *Spectator* dans le but de diffuser le savoir et d'établir les codes de la sociabilité et de la sensibilité. Suivant une réflexion métatextuelle, il s'interroge sur l'accessibilité du discours scientifique et souligne l'importance de maintenir dans un article de journal un équilibre entre divertissement et enseignement : « I shall spare no pains to make their instruction agreeable and their diversion useful ».¹⁵³ Le pseudo-orientalisme est tout indiqué et correspond au double impératif relevé par l'éditeur.

Le conte pseudo-oriental apparaît en fin d'article, comme illustration plaisante à une réflexion de type moral ou philosophique, et l'instruction est rendue agréable. Le conte persan publié pour le numéro 578 du *Spectator* (August 9, 1714) est placé après une exposition de la pensée de l'identité chez Locke. Il est inséré en fin d'article afin d'illustrer une théorie. Traduit en version abrégée, la diffusion du conte sous forme de recueil est maintenant redoublée d'un format presse. Le conte turc du *Spectator* 94 (June 18, 1711) sert de cas pratique à une réflexion sur la temporalité. Dans un autre numéro, l'histoire tirée de *Arabian Nights* introduit une argumentation sur l'utilité de l'exercice physique et de la tempérance pour se maintenir en bonne santé (*Spectator* 195, October 13, 1711). Le numéro 293 du *Spectator* est consacré à un commentaire sur les actions de la Providence et Addison conclut par « a little Persian Fable ». Les exemples de ce type sont nombreux.

D'autres fois, le conte pseudo-oriental occupe tout l'article ou même est découpé sur plusieurs articles et joue cette fois le rôle de contenant à des éléments de réflexion morale. Samuel Johnson donne dans ce second type de pseudo-orientalisme : les réflexions générales n'encadrent pas la fable appliquée, la fable contient la réflexion. Les incipits de ses fables pseudo-orientales reprennent le modèle du conte et procèdent par

¹⁵³ Voir Joseph Addison, *Spectator* 10 (March 12, 1711) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) I : 44.

présentation succincte des lieux, protagonistes et de leur fonction.¹⁵⁴ Les aventures de chaque personnage offrent une leçon de morale clairement formulée en conclusion. Abouzaid, le fils du vieil empereur d'Agra, déplore la vanité du jugement des hommes. Le conte finit sur ces paroles d'Abouzaid au poète Hamet : « I have now learned the vanity of those labours that wish to be rewarded by human benevolence ; I shall henceforth do good, and avoid evil, without respect to the opinion of men ; and resolve to solicit only the approbation of that being whom alone we are sure to please by endeavouring to please him ». ¹⁵⁵ Le conte d'« Ortogrul of Basra » se conclut sur une invective de la part du personnage éponyme contre les richesses : « How long, said he, with a deep sigh, have I been labouring in vain to amass wealth which at last is useless! Let no man hereafter wish to be rich, who is already too wise to be flattered ». ¹⁵⁶ Le savant Gelaleddin meurt dans l'anonymat le plus total car son savoir ne sert pas les pauvres qui vivent à ses côtés.¹⁵⁷ « Omar, the son of Hussan » représente un plaidoyer contre le désir incontrôlé de savoir, réincarnation profane du blasphème de Faust : « With an insatiable thirst for knowledge, I trifled away the years of improvement, with a restless desire of seeing different countries, I have always resided in the same city ; with the highest expectation of connubial felicity, I have lived unmarried ; and with unalterable resolutions of contemplative retirement, I am going to die within the walls of Bagdat ». ¹⁵⁸ L'auteur condamne le désir de savoir, de pouvoir et de richesse par le biais d'une fable pseudo-orientale.

¹⁵⁴ On peut citer à cet égard *Rambler* 190 qui débute sur une présentation du personnage principal et de sa lignée : « Among the emirs and viziers, the sons of valour and wisdom, that stand at the corners of the Indian throne, to assist the counsels or conduct the wars of prosperity of Timur, the first place was long held by Morad, the son of Hanuth » (*Rambler* 190, December 11, 1752). Johnson procède de la même manière dans l'incipit de *Idler* 75 qui renseigne le lecteur sur le lieu, le temps et le personnage principal de l'histoire : « In the time when Bassora was considered as the school of Asia, and flourished by the reputation of its professors and the confluence of its students, among the pupils that listened round the chair of Albumazar was Gelaleddin, a native of Tauris, in Persia, a young amiable » (*Idler* 75, September 22, 1759). Le portrait du Gelaleddin permet au lecteur de s'identifier avec le jeune oriental qui correspond en tout point aux critères physiques et moraux de l'homme des Lumières : « a young man amiable in his manners and beautiful in form, of boundless curiosity, incessant diligence, and irresistible genius, of quick apprehension and tenacious memory, accurate without narrowness, and eager for novelty without inconstancy ». Le modèle type d'incipit est repris dans *Idler* 99 : « As Ortogrul of Basra was one day wandering alone in the streets of Bagdat, musing on the varieties of merchandise which the shops offered to his view, and observing the different occupations which busied the multitudes on every side, he was awakened from the tranquility of meditation by a crowd that obstructed his passage. He raised his eyes, and saw the chief visier, who, having returned from the divan, was entering his palace » (*Idler* 99, March 8, 1760). Le conte publié dans *Idler* 101 s'ouvre par le même procédé : un résumé de l'action qui permet de situer un personnage juste avant la péripétie que le conte relate : « Omar, the son of Hassan, had passed seventy-five years in honour and prosperity » (*Idler* 101, March 22, 1760).

¹⁵⁵ Samuel Johnson, *The Rambler* 190 (January 11, 1752) *The Rambler*, 6 vols. (London, 1752) VI : 143-144.

¹⁵⁶ Samuel Johnson, *The Idler* 99 (March 8, 1760) *The Idler*, 2 vols., 3rd ed. (London, 1767) II : 262.

¹⁵⁷ Samuel Johnson, *The Idler* 75 (September 22, 1759) *The Idler*, 2 vols., 3rd ed. (London, 1767) II : 124-129.

¹⁵⁸ Samuel Johnson, *The Idler* 101 (March 22, 1760) *The Idler*, 2 vols., 3rd ed. (London, 1767) II : 274-275. Dans le soliloque de la pièce de Marlowe, Dr. Faustus déclare : « O what a world of profit and delight,/ Of power, of honour, of omnipotence/ Is promised to the studious artisan! » (I, i, 53-55).

Le discours moral de la modération des passions est un thème à la mode dans la littérature du XVIII^e siècle. La forme du conte, oriental ou pseudo-oriental, est alors utilisée dans le but d'accorder un décor varié à l'exposition d'une morale. Cette utilisation moralisatrice n'est pas originale puisque les romans ont aussi une application morale. Par contre, la forme courte du conte permet d'identifier des préceptes clairs, souvent exposés en conclusion, ou de stigmatiser des comportements précis. L'auteur choisit de stigmatiser tantôt la bassesse, tantôt l'orgueil. Le pseudo-orientalisme reste un mode d'écriture tout indiqué pour les tenants de la morale des Lumières, qui, comme Paul Hazard l'écrit, cherchaient à « conquérir le public à la mode nouvelle ». Hazard ajoute, en parlant au nom des hommes des Lumières : « On agirait par les journaux moralisants, qui de jour en jour étendaient leur clientèle ; par des livres qui ne seraient pas austères, et qui plairaient au grand public ».¹⁵⁹

La dissémination du phénomène pseudo-oriental est facilitée par la pratique de l'adaptation. En préface à son adaptation en vers des *Tales of the Parrot*,¹⁶⁰ John Hoppner explique avoir découvert le recueil par l'intermédiaire de son fils, en départ pour l'Inde, et avoir apprécié les histoires contées : « It was in a translation of this work that I first read the tale of the Ass and the Stag, the genuine merit of which struck me so forcibly, as to engage me in an attempt at putting it into verse, where I conceived the humour and whimsical gravity of the dialogue would be seen to more advantage ».¹⁶¹ Hoppner travaille dans l'idée d'une mise en valeur du texte (« seen to more advantage ») et du patrimoine littéraire oriental : « On these [the tales translated by Mons. Le Grand], as they have all the air of an Eastern origin, with the exception of changing sheiks and imams, into monks, &c. I conceived that I had a legitimate cause of making reprisals and have therefore converted them into imams and sheiks again, with a view of preserving uniformity ».¹⁶² En rééditant ces divers contes orientaux, Hoppner joue un exercice de style, donne à son public le loisir de découvrir les contes sous une autre forme et renouvelle le phénomène de mode.

Eliza Griffith se livre dans *Amana. A Dramatic Poem* à un autre exercice d'adaptation. La dramaturge met en scène le conte pseudo-oriental de Samuel Johnson publié aux numéros 72 et 73 de *The Adventurer*. Griffith commente le travail d'adaptation

¹⁵⁹ Paul Hazard, *La Pensée européenne au XVIII^e siècle* (Paris : Librairie Arthème Fayard, 1963) 169.

¹⁶⁰ En réalité, les sources utilisées par Hoppner sont variées. Les contes I, II, IV et VI sont tirées du *Tooti Nameh ; Or Tales of the Parrot*, traduit par l'orientaliste Gerrans. Le conte III s'inspire d'un ensemble de fables trouvées dans le recueil du Rev. W. Beloe. Le conte V imite le *Heetopades* de Veeshnoo-Jarma et les contes VII et VIII sont des fables datant des XII^e et XIII^e siècles et publiées par Mons. Le Grand.

¹⁶¹ John Hoppner, *Oriental Tales Translated into English Verse* (London, 1805) iv.

¹⁶² *Ibid.*, p.xix-xx.

apporté au texte original de Johnson. Elle décide d'élargir le drame en ajoutant des personnages et des péripéties. Elle respecte la règle des unités et retranche le merveilleux. Les génies disparaissent : « to accomodate the representation to a British audience ». ¹⁶³ Le passage de l'écrit à la scène alimente la mode orientale et renouvelle le discours moral et national que cette mode entretient. Griffith dégage un enseignement moral de l'histoire d'Amana :

The moral, professed in the original story is, *To shew the folly of human wishes and schemes for correcting the moral government of the world* ; which sentiment is here preserved in a speech of Amana's :

'O Nouradin!
Forgive this fatal rashness - Had I staid
A few short moments, we had now been blest ;
But wresting from the hand of providence
The means of my escape, we both are wretched'.

Elle ajoute :

But I confess that the reflections which occurred to my mind most strongly, on the perusal of this tale, were a tender and humane resentment of the miseries of those nations which are subject to despotic power, and an exulting sense of the peculiar blessings of liberty, that we enjoy in this thrice happy kingdoms. The contemplation of this contrast, both suggested and inspired the plan of the following writing ; in which I have endeavoured to contribute my grateful mite of praise to those laws, and to that government, under which our superior advantages are established, defended and preserved. ¹⁶⁴

La démarche de Griffith est herméneutique. Elle ne résume pas la diégèse mais l'interprète et justifie les présupposés de son adaptation. Le but de son travail n'est pas d'exploiter le réservoir fabuleux oriental mais de tirer de la fable des principes de morale individuelle et sociale. Au niveau individuel, le personnage oriental, modèle pour les lecteurs et lectrices, incarne une vertu : Amana par exemple apprend la patience ; au niveau social, le despotisme oriental représente un contre-modèle. La définition du Sujet

¹⁶³ Elizabeth Griffith, *Amana. A Dramatic Poem* (London, 1764).

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. iv.

anglais (le sujet en tant qu'individu et en tant que membre d'une société) s'articule par identification et rejet du Sujet oriental. Le rejet est à la fois négation de l'étranger (le despotisme) et affirmation du propre, puisqu'il pose, par contraste, un sujet sensible (« a tender and humane resentment of the miseries of those nations which are subject to despotic power ») et raisonnable (« an exulting sense of the peculiar blessings of liberty, that we enjoy in this thrice happy kingdoms »). Griffith adapte le texte de Johnson à sa lecture et le décline sous la forme d'un énoncé apologétique de la bonne gouvernance anglaise.

Les variations dans l'utilisation du conte oriental, qu'il s'agisse de son format ou des thèmes qu'il aborde, contribuent à son succès, et sa diffusion est soutenue par un marché du livre en expansion et une survivance des formes de la publication manuscrite.¹⁶⁵ Le monopole royal sur la presse ne cesse qu'à la fin du XVIII^e siècle. En 1775, suivant la décision des Lords, les « copyrights », qui assuraient jusqu'alors à celui qui possédait la copie originale d'un ouvrage le monopole sur l'impression de cet ouvrage, sont suspendus. Toutefois, la libéralisation du marché du livre et son expansion géographique sont en cours depuis la fin du XVII^e siècle. Au XVII^e siècle, la presse, au sens large de marché, est un domaine soumis à la censure royale. Milton rédige dans *Areopagitica* une apologie de la presse libre en s'opposant notamment à la censure des ouvrages avant publication. Cependant, son pamphlet ressemble davantage à un prêche dans le désert qu'à un nouveau mot d'ordre. Ainsi, John Feather utilise l'expression de « press in chains » pour décrire la période allant de l'introduction de l'imprimerie en Angleterre en 1476 jusqu'à la fin du XVII^e siècle.¹⁶⁶ À la Restauration, le *Printing Act* (1662) maintient le système du monopole et de la censure royale. Le nombre de presses royales est limité, elles sont concentrées à Londres, dans les universités d'Oxford (à partir de 1668) et de Cambridge et à York. Seules ces presses sous licence royale ont le droit d'imprimer des ouvrages.

¹⁶⁵ Harold Love consacre un livre à la question de la circulation des ouvrages sous forme manuscrite ; ce qu'il nomme « scribal publications ». L'auteur, des scribes professionnels ou des particuliers, recopient des ouvrages et les font circuler sous forme manuscrite. Voir Harold Love, *Scribal Publication in Seventeenth-Century England* (Oxford : Clarendon Press, 1993) 70-83. Ce type de diffusion des textes permet notamment de contourner la censure conduite pour l'impression des ouvrages et représente un moyen de dissémination à moindre frais pour l'auteur : « At a very simple level it was one of several means of acquiring and transmitting information, to be chosen in preference to other media according to the audience addressed but also because this was usually privileged information, not meant to be available to all enquirers. A second function which was of great importance was that of bonding groups of like-minded individuals into a community [...] However, the function with which I would like to begin is that of scribal publication as a means by which ideologically charged texts could be distributed through the governing class, or various interest-groups within that class, without their coming to the knowledge of the governed » ; in *Ibid.*, p. 177. Love donne beaucoup d'exemples du phénomène de « publication manuscrite » au XVIII^e siècle. Les formes courtes de certains contes orientaux et pseudo-orientaux, ou les poèmes de quelques vers dans le « style oriental », se prêtent à ce type de circulation.

¹⁶⁶ John Feather, *A History of British Publishing* (London : Routledge, 1988).

Chaque presse royale a un droit de propriété sur certaines copies et ne peut imprimer que les copies pour lesquelles elle possède ce droit. L'obtention du droit de propriété dépend de l'enregistrement de la copie sur un Registre, enregistrement lui-même conditionné par l'accord de l'organe de censure, la « Stationer's Company ». La période de la Guerre Civile puis la Restauration ne produisent pas de réforme du système. Seul change le statut de celui qui octroie les licences de publication : ce dernier n'est plus responsable auprès de la monarchie mais auprès du Parlement.

La loi de 1662 est reconduite par le Parlement en 1668 et 1693 mais pas en 1695. Feather indique que cette date est un tournant dans l'histoire de la presse anglaise puisqu'elle annonce la possibilité d'une libéralisation du marché. Les détenteurs de « copyrights » sont directement menacés à partir du moment où le monopole sur la propriété des copies n'est plus assuré. La libéralisation du marché n'est pas immédiate et les détenteurs des « copyrights » obtiennent du Parlement le vote en 1710 du *Act for the Encouragement of Learning or Copyright Act*. Cette loi vise à assurer les droits de propriété des *copyright owners* pour 21 ans sur les anciennes copies et 14 ans, renouvelable une fois, sur les nouvelles copies. Le *Copyright Act* tombe en désuétude en 1775.

Tout en maintenant les mécanismes de censure et de monopole, la presse modifie l'organisation de ses activités par l'introduction d'un système de spécialisation,¹⁶⁷ afin de répondre à un marché du livre en expansion.¹⁶⁸ L'éditeur qui s'occupait de la vente de ses ouvrages délègue cette activité à des revendeurs qu'il contacte notamment par l'intermédiaire des *Term Catalogues* dans lesquels il annonce ses dernières publications.¹⁶⁹

¹⁶⁷ Au début du XVIII^e siècle, les activités d'édition et de vente ne sont pas toujours distinctes. Le nom de « bookseller » renvoie à quelqu'un qui occupe la double fonction d'imprimeur et de vendeur : « The distinction between publishing and retail bookselling was not a precise one in the early eighteenth century ; most dealers in London, and virtually all those in the provinces, were likely to be concerned with both sides of the business » ; in Terry Bellanger, « Publishers and Writers in Eighteenth-Century England » *Books and their Readers in Eighteenth-Century England*, ed. Isabel Rivers (New York : Leicester UP, 1982) 8. La distinction entre les deux métiers s'installe lorsque les vendeurs souhaitent agrémenter leur stock avec des publications venues d'autres maisons d'édition que la leur.

¹⁶⁸ James Raven note que l'augmentation moyenne des publications, calculée en fonction du nombre de titres publiés, y compris les rééditions, est de 1,5% de 1740 à 1780. Ce chiffre augmente fortement de 1780 à la fin du XVIII^e siècle pour atteindre 3,5% par an ; in James Raven « Publishing and Bookselling, 1660-1780 » *The Cambridge History of English Literature 1660-1780*, ed. John Richetti (Cambridge : Cambridge UP, 2005) 16. James Raven identifie les causes de ce qu'il appelle « une révolution dans la production des imprimés » : « new entrants to both the London and provincial trade, the challenge to and relaxation of official and unofficial restrictive practices, the expansion of country newspaper, and borrowed distribution network, a much increased individual and institutional demand, financial and organizational innovation, and (perhaps less generally recognized) improved productivity and flexibility advanced by new and greater capitalization » ; in James Raven, « The Book Trade » *Books and their Readers in Eighteenth-Century England : New Essays*, ed. Isabel Rivers (London : Leicester UP, 2001) 2.

¹⁶⁹ Le premier *Term Catalogue* date de 1668. Ils sont utilisés par les éditeurs jusqu'en 1709 et remplacés en 1732 par une liste des dernières publications placée en fin du journal *Gentleman's Magazine*. Le journal est la seule source d'information écrite que les revendeurs peuvent obtenir pendant cinquante ans jusqu'à ce que

La revente permet une extension du marché du livre par multiplication des points de vente. L'organisation du marché évolue d'un système unique, où le « bookseller » finance, imprime et distribue ses ouvrages, à un système qui privilégie la spécialisation des tâches. Les « booksellers » s'associent pour acheter les « copyrights » d'un ouvrage et participent aux frais de publication sur la base de leur investissement initial. L'investissement financier nécessaire à l'impression d'un ouvrage peut être partagé entre les futurs acquéreurs qui paient par avance une souscription. Les libraires réorganisent leur activité en conglomérats, nommés « congers »,¹⁷⁰ ce qui leur permet de financer plus facilement l'achat des livres et de les répartir de manière plus efficace sur tout le territoire britannique. Le système de la bibliothèque ambulante ou « circulating library », mis en place à Londres dans les années 1740, autorise la circulation des ouvrages appartenant à un imprimeur, sur la base d'un tarif de location. L'imprimeur s'assure une part de profit et encourage la dissémination des textes. La publication des ouvrages sous forme de feuillets relève de la même logique : réduire les frais d'impression et élargir le public de lecteurs.¹⁷¹ Ces changements permettent à ceux qui travaillent au financement, à l'impression ou à la distribution des livres de s'adapter aux évolutions du marché et d'augmenter leurs profits. James Raven décrit un secteur qui obéit désormais davantage aux lois du marché qu'aux réglementations de l'état : « The profile of book publication changed as booksellers reacted more speedily and effectively to market demands, publishing specialist works in response to new professional interests as well as to new fashions in entertainment and instruction ». ¹⁷²

Le phénomène de « mode » pseudo-orientale se comprend, nous l'avons expliqué précédemment, par la diversification de ses formes et formats d'écriture. Il est aussi soutenu par une industrie du livre – encore actionnée à la main – qui diffuse en plus

W. Ben s'occupe de l'édition du *London Catalogue of Books*, publié en 1773, et qui reprend toutes les publications à Londres depuis 1700. Feather indique une autre source d'information pour les revendeurs qui peuvent s'enquérir des nouvelles parutions auprès des rédacteurs de revues, tels Ralph Griffith pour le *Monthly Review* qui paraît à partir de 1749 et Tobias Smollett pour le *Critical Review*, à partir de 1756.

¹⁷⁰ Le « conglomérat » est une réunion de libraires. Il permet de financer en commun l'achat des ouvrages et de multiplier les points de vente suivant le nombre de boutiques qu'il regroupe. Ce système permet à des libraires de province de rejoindre un « conglomérat » de Londres et favorise l'expansion d'un marché régional. Lorsque les libraires de province manquent de financement, le conglomérat leur permet, grâce au système de l'achat conjoint, d'acquérir et de distribuer des livres imprimés à Londres.

¹⁷¹ Clair explique que la publication feuilleton correspond à une stratégie visant à contourner la redevance du *Stamp Act*, votée en 1712, spécifique aux journaux. Pour tout journal supérieur à six pages, la redevance est réduite considérablement ; in Colin Clair, *A History of Printing in Britain* (London : Cassell, 1965) 165.

¹⁷² James Raven, *The Business of Books. Booksellers and the English Book Trade, 1450-1850* (New Haven : Yale UP, 2007) 36.

grande quantité et qui essaime de métropole vers les villes de province et les campagnes. Les détenteurs de « copyrights » sont assurés, en publiant un ouvrage de type pseudo-oriental, d'accéder à un marché pré-existant. Les éditeurs touchent dans leurs « Avertissements » un public large en adressant ces ouvrages à l'homme social, auquel le conte dicte des principes moraux, aux femmes ou aux enfants, qui peuvent tirer du conte matière à éducation. L'auteur anonyme des *Oriental Tales* écrit en lettre dédicatoire que la fable orientale donne aux enfants envie de lire et qu'elle est riche de bons enseignements et de connaissances : « [it] will amuse and improve the children as much, as an account of Sir Isaac Newton's Philosophy, or an Abridgement of Locke on the Human Understanding ». ¹⁷³ La répétition de formules pseudo-orientales indiquées n'est pas un signe d'essoufflement. Cette répétition est au XVIII^e siècle source de profit et participe à l'élaboration d'une culture polie. Les éditeurs encouragent les contes pseudo-orientaux à la répétition.

¹⁷³ Anon., « Dedication to Isabella » *Oriental Tales. The Ruby Heart ; Or Constantio and Selima ; and The Enchanted Mirror* (London, 1802).

LA MISE EN PLACE D'UN DOUBLE REGARD

Les hommes qui ont mis l'Orient à la mode en littérature, Galland et Pétis, sont deux savants orientalistes issus du Collège Royal. L'hypothèse de cette première partie est de poser un lien entre le phénomène de mode pseudo-orientale et la culture orientaliste; lien qui semble moins évident pour une pensée moderne, construite sur la base d'une disjonction du discours scientifique et du discours fabuleux.¹⁷⁴ J'emprunte à Bruno Latour cette définition de la modernité comme lieu de séparation du discours sur le sujet et du discours sur l'objet, comme point de disjonction entre la science, le social et le littéraire : « La modernité n'a rien à voir avec l'invention de l'humanisme, avec l'irruption des sciences, avec la laïcisation de la société, ou avec la mécanisation du monde [...] Le point essentiel de cette Constitution moderne est de rendre invisible, impensable, irréprésentable le travail de médiation qui assemble les hybrides [...] La Constitution moderne permet au contraire la prolifération démultipliée des hybrides dont elle nie l'existence et même la possibilité ». ¹⁷⁵ Le pseudo-orientalisme fait peut-être partie de cette catégorie d'hybrides inventés par la modernité, placé entre la science et la fabulation, et dont le caractère hybride, évident pour des lecteurs du XVIII^e siècle, est peu à peu caché, pour aboutir aujourd'hui à l'idée d'un pseudo-orientalisme comme synonyme de pacotille orientale.

Au XVIII^e siècle, la culture orientale n'est pas construite par exclusion du domaine érudit par rapport au domaine commun. Elle expose au contraire l'existence d'une double lecture, d'un double regard. La réception des *Arabian Nights Entertainments* suit deux principes, définit deux mondes à la fois, celui de la fabulation et du merveilleux et celui de l'étude anthropologique. Les recueils d'estampes de costumes orientaux sont à la fois outil d'une étude scientifique sur les peuples orientaux et leur organisation sociale et objets de divertissement pour regards curieux. Deux regards se juxtaposent : le regard de l'érudition et le regard de la curiosité qui désigne un rapport plus intime à la chose appréciée.¹⁷⁶

¹⁷⁴ Voir Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes* (Paris : La Découverte, 1991).

¹⁷⁵ *Ibid.*, pp. 52-53.

¹⁷⁶ Le terme curiosité a pour origine le syntagme latin *cura*, désignant la toilette intime.

L'éditeur du *Recueil de cent estampes représentant les différentes nations du Levant*, gravées par Le Hay, à partir des tableaux de Van Mour, ajoute en marge des estampes leurs explications dans le but avoué « d'y trouver des choses nouvelles & intéressantes ; & si j'y ay joint quelques Evenemens extraordinaires arrivez de nos jours dans l'empire Turc, c'est qu'il m'a paru que ces évènements bien détailliez feroient mieux connoître le génie, la politique & les coûtures des Turcs, que tous les discours qu'on pourroit faire pour en donner de justes idées ». ¹⁷⁷ Le discours historique et anecdotique complète l'estampe. Il est sous-jacent à celle-ci, parfois déduit et exposé. L'éditeur souligne la valeur scientifique de l'ouvrage en rappelant que les tableaux de Van Mour sont réalisés d'après nature et non d'après des dessins de seconde main. Il explique que l'ambassadeur français Ferriol, en résidence pendant douze ans à la Sublime Porte, a invité l'artiste flamand pour lui laisser le temps de se familiariser avec les lieux et rendre ce qu'il observe avec réalisme. La série de tableaux correspond à une série d'observations : « La certitude des Faits, appuyez d'un témoignage si authentique, est bien différente de celle que peut donner un Voyageur ordinaire qui, arrivant dans un Pays inconnu, où le plus souvent il ne fait que passer, & où tout au plus il ne fait que peu de séjour, n'a presque jamais le loisir, ni les moyens nécessaires de s'instruire à fond luy-même, pour bien instruire les autres des choses qu'à son retour il veut leur faire connoître. Je puis donc assurer le Public qu'il peut compter icy sur le vérité des Faits ». ¹⁷⁸

Les cent estampes sont organisées suivant le rang social des personnages. Les dignitaires politiques et religieux de l'empire ottoman sont d'abord exposés, puis viennent les diverses populations qui constituent l'empire. Les costumes sont spécifiques à chaque communauté et sont représentatifs du statut social de l'homme ou de la femme représenté(e). La suite de gravures 56, 57, 58, 59 découvrent tour à tour un « Vendeur de Caffé par les rues », un « Halvadgi ou vendeur de Confiture par les rues », un « Barbier ambulante », un « Saka ou porteur d'eau par les rues ».

¹⁷⁷ « Préface » *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant tirées sur les tableaux peints d'après nature en 1707 et 1708 par les ordres de M. de Ferriol, ... et gravées en 1712-1713 par les soins de M. Le Hay* (Paris, 1714-1715) n. pag.

¹⁷⁸ *Ibid.*



Fig. 4 : « Vendeur de Caffé par les rues », *Recueils de cent estampes*, gravées par Le Hay, 1714.



Fig. 5 : « Saka ou porteur d'eau par les rues », d'après Le Hay.



Fig. 6 : « Janissaire Aga », d'après Le Hay.

Ce catalogue des Ottomans mêle l'exhaustivité, l'observation précise et la classification,¹⁷⁹ avec la mise en récit des images. Les personnages apparaissent soit dans un décor lié à leur fonction – un cuisinier au milieu de ses marmites, un jardinier dans son jardin – soit dans une mise en scène – le mufti est représenté en train de réciter sa prière, l'effendi occupé à son étude. La gravure intitulée « Le Janissaire Aga, ou le Commandant des Janissaires » est un exemple de mise en récit de l'image. Le regard est détourné du Janissaire Aga au premier plan par l'intrusion d'un soldat endormi, placé au second plan de l'image. Ce soldat endormi rappelle la part de récit inhérente à la représentation.

¹⁷⁹ Ces critères ont à voir avec l'entreprise « taxinomique » de la science moderne ; voir Michel Foucault, *Les Mots et les choses* (Paris : Gallimard, 1966) 137-177. L'établissement d'un relevé des populations orientales en catégories hiérarchisées inscrit le recueil au sein d'un discours scientifique où « la connaissance des individus empiriques ne peut être acquise que sur le tableau continu, ordonné et universel de toutes les différences possibles. [...] Connaître ce qui appartient en propre à un individu, c'est avoir par devers soi le classement ou la possibilité de classer l'ensemble des autres » ; in *Ibid.*, p. 157.



Fig. 7 : « Amant turc », d'après Le Hay.

L'estampe 43 décrit un « Amant Turc qui se perce le bras devant sa Maîtresse pour preuve de son amour ». L'estampe ne renseigne ni sur l'appartenance du jeune-homme à une communauté particulière, ni sur un statut social particulier. L'illustration sert la théâtralité du recueil.

L'éditeur du recueil d'estampes, comme précédemment l'éditeur du recueil de contes, indique à son lecteur la possibilité d'un double regard :

[...] rien ne pique davantage la curiosité du Lecteur, que les Habilemens des différentes Nations, qui semblent toutes affectées de se vêtir d'une manière qui les distingue de leurs voisins. Le Lecteur pleinement satisfait s' imagine passer en revêtè les autres habitans de la Terre ; & exerçant sur eux une espèce d'empire, il les examine avec attention, approuve ou condamne le choix de leurs habits, se divertit et rit souvent de la bizarrerie des uns, admire quelque fois la beauté et la majesté des autres, donnant cependant toujours dans son estime la préférence à l'habit du Pays où il est né, & qu'il porte actuellement.

Le Lecteur sçavant va plus loin ; il cherche et veut trouver dans cette variété d'ajustemens les différens caracteres des esprits. En effet, il luy est aisé de les reconnoître dans la manière dont s'habillent les Nations du Levant, & principalement les Turcs, qui de tous tems ont distingué les états & les dignitez par la difference des habits ; mais particulièrement par celle des Turbans & autres ornemens de tête. La veste de dessus que les Femmes Turques mettent pour cacher leur taille, quand elles sortent ; & le voile dont elles s'enveloppent la tête, & se couvrent tout le visage, excepté les yeux, marquent assez la jalousie des Hommes, qui ne permettent de sortir qu'à ces conditions gênantes ; & qui les tiennent tout le reste du tems renfermées dans des Appartemens reculez & inaccessibles.

Le lecteur curieux est capable d'un examen précis mais son regard est une affaire de jugement. Ce jugement est pris dans un discours épideictique sur la mode et vise à approuver ou condamner tel ou tel habit. Il se limite au divertissement par moquerie ou admiration. Le regard érudit découvre sous le costume l'esprit des peuples et fait avancer la connaissance humaine. Un seul et même support provoque deux regards : l'estampe est lue comme appartenant à la fois à la culture commune et à la culture savante de l'Orient.

L'éditeur s'enthousiasme de la popularité du recueil, à la cour du roi de France, à Paris, dans les autres villes de province et d'Europe.¹⁸⁰ La base de données *English Short Title Catalogue* qui recense les ouvrages imprimés au Royaume-Uni de 1473 à 1800 n'indique pas de réimpression de l'ouvrage gravé par Le Hay au Royaume-Uni. Même si

¹⁸⁰ L'ouvrage est édité en Allemagne en 1719 à Nürnberg par Christoph Weigel.

aucune édition anglaise n'est avérée, le recueil est connu en Angleterre. Jefferys dans sa *Collection of Dresses of Different Nations* présente l'ouvrage de Le Hay : « the Cent Estamps of M. de Ferriol, Ambassador to the Port from the French King at the beginning of the present Century, and printed at Paris in 1715. The Figures taken from this book are coloured, after a copy which was illuminated from the original paintings, and which was the property of the late Martin Folkes, Esquire ».¹⁸¹ Au contact du savant Martin Folkes,¹⁸² Jefferys a pris connaissance des cents estampes et obtenu des reproductions de certaines gravures.

Jefferys consacre le début des volumes de sa collection de costumes à une description de chaque illustration et de ses origines. Il cite le recueil de Le Hay, notamment pour décrire les costumes turcs, égyptiens, indiens et perses des volumes 1 et 3 de sa collection, et place ce recueil à côté d'autres sources, comme les gravures produites d'après les costumes utilisés par la Caravane du Sultan, « a book which represents the dresses in a Turkish Masquerade by the Pensioners of the French Academy at Rome in the Year 1748 ».¹⁸³ Joseph Vien, peintre pensionnaire de l'académie de France à Rome, et auteur des gravures de la Caravane du Sultan, dédie à Jean-François de Troy, directeur de cette même académie, le recueil : « La mascarade que nous avons donnée au peuple Romain le carnaval dernier a eu un tel applaudissement, que j'ai pris la résolution d'en dessiner, et graver toutes les différentes figures qui la composoient ».¹⁸⁴ Suite au succès public d'un tel événement, le peintre reproduit des costumes de mascarades, qui à leur tour vont être utilisés comme source d'une collection savante.¹⁸⁵ L'exemple de ces recueils démontre la perméabilité entre le discours commun et le discours savant sur l'Orient. Dans le cas des gravures de Vien, la culture commune de l'Orient, déjà imprégnée de culture savante, est réintégrée à un discours érudit.

Le travail de Galland et de le Hay est marqué au coin de l'ambivalence. L'ambivalence suppose que deux valeurs puissent être données au référent oriental. Ces deux valeurs ne s'opposent pas. Leur juxtaposition ne crée pas non plus un effet de

¹⁸¹ Thomas Jefferys, *Collection of Dresses of Different Nations*, 2 vols. (London, 1757-1772) I : 15.

¹⁸² Martin Folkes (1690-1754) est un mathématicien et un antiquaire de renommé. Il est membre de la Royal Society à partir de 1713, et en devient le président à partir de 1741. Il est également membre de l'Académie française à partir de 1742.

¹⁸³ Thomas Jefferys, *Collection of Dresses of Different Nations*, 2 vols. (London, 1757-1772) I : 15.

¹⁸⁴ Joseph Vien, *La Caravane du sultan à la Mecque* (Paris, 1748).

¹⁸⁵ La collection de Jefferys regroupe des costumes de mascarades. Néanmoins, il imite Le Hay dans le but instructif qu'il impartit à l'exposition des costumes. L'esprit d'un peuple, les lois qui le régissent, la société qu'il construit, peuvent être déduits de l'observation des gravures. Leurs ouvrages empruntent au discours savant l'idée d'un traitement organisé de l'information. Les peuples sont classés en zones géographiques – le climat étant censé à l'époque définir l'esprit d'un peuple – et hiérarchisés suivant la place qu'ils occupent dans la société orientale.

brouillage sémantique comme dans le cas d'une « ambiguïté ». En présupposant un double regard, une double lecture, du texte ou de l'image orientale, Galland et Le Hay engagent lecteurs et lectrices à adhérer à un système de représentations où culture commune et culture savante de l'Orient ne s'excluent pas. La critique actuelle ignore cette pensée du lien et de la concomitance entre l'Orient des érudits et l'Orient du public général. Edward Said oppose par exemple les deux domaines lorsqu'il écrit : « [a] virtual epidemic of Orientalia [flourishes in eighteenth-century Europe] quite aside from the scientific discoveries of things oriental made by learned professionals during this period ». ¹⁸⁶ Ma thèse consiste en une révision de cet écart jugé insurmontable. Je postule qu'un retour sur la façon dont le XVIII^e siècle construit le pseudo-orientalisme et l'orientalisme savant nous permet d'envisager des zones de passage entre ces deux cultures de l'Orient.

La critique relègue le phénomène pseudo-orientaliste à une simple reproduction factice de l'Orient, à ce que Baudrillard aurait volontiers qualifié d'Orient *kitsch*. ¹⁸⁷ Cette lecture occulte les échanges entre les deux cultures pratiqués par les auteurs du XVIII^e siècle. Aphra Behn ne signifie-t-elle pas déjà cet échange entre littérature pseudo-orientale et littérature savante lorsqu'elle introduit son roman pseudo-oriental (ou pseudo-indien) *Oroonoko* par un examen anthropologique des indiens d'Amérique? N'indique-t-elle pas les voies de cette circulation lorsqu'elle précise au sujet des costumes indiens : « Then we trade for feathers, which they order into all shapes, make themselves little short habits of them, and glorious wreaths for their heads, necks, arms and legs, whose tinctures are inconceivable. I had a set of those presented to me, and I gave them to the King's Theatre, and it was the dress of the *Indian Queen*, infinitely admired by persons of quality, and were inimitable ». ¹⁸⁸ D'un costume original indien, la pièce de tissu et de plumes sert à habiller les acteurs du théâtre de Londres pour la représentation de la pièce pseudo-orientale de Dryden, *The Indian Queen* (1664). La conjonction de coordination *and* (dans : « and I gave them to the King's Theatre, and it was the dress of the *Indian*

¹⁸⁶ Edward Said, *Orientalism* (1978 ; Harmondsworth : Penguin Books, 2003) 51.

¹⁸⁷ Les développements du sociologue sur la consommation des objets kitsch pourraient s'appliquer à une définition de la mode orientale entendue comme simple reproduction artificielle, comme simple *factitius*, de l'Orient. Baudrillard écrit du kitsch : « L'objet-kitsch, c'est communément toute cette population d'objets 'tocards' [...] tout le musée de pacotille qui prolifère partout [...] Le kitsch, c'est l'équivalent du 'cliché' dans le discours. Et ceci doit nous faire comprendre que, tout comme pour le gadget, il s'agit là d'une *catégorie*, difficilement définissable, mais qu'il ne faut pas confondre avec tels ou tels objets *réels*. [...] Il [le kitsch] se définira de préférence comme pseudo-objet c'est-à-dire comme simulation, copie, objet factice, stéréotype [...] Le kitsch a une valeur distinctive pauvre, mais cette valeur pauvre est liée à une rentabilité statistique maximale : des classes entières s'en emparent » ; in *La Société de consommation* (Paris : Folio Essais, 1970) 165-167.

¹⁸⁸ Aphra Behn, *Oroonoko* (1688 ; Harmondsworth : Penguin Books, 1992) 76.

Queen »), marque les étapes logiques d'un glissement de l'observation scientifique vers le divertissement pseudo-oriental.

La mode orientale dans la littérature anglaise du XVIII^e siècle a pour origine le travail de traduction de contes orientaux par le savant français Antoine Galland. La circulation et le développement de cette mode au cours du siècle procède par imitation et adaptation de textes orientaux, objets d'étude de la culture savante. Le pseudo-orientalisme puise dans ces récits liminaires un ensemble de motifs et de formes d'écriture. Ces récits, dont l'origine orientale est avérée par les savants, occupent une position ambivalente dans le paysage culturel anglais. Ils appartiennent, en tant que traduction savante, à la culture érudite de l'Orient, mais les transformations que ces textes subissent afin d'être mis au diapason des goûts esthétiques de l'époque les inscrivent dans le domaine de la culture commune de l'Orient. Afin de plaire au commun des lecteurs et des lectrices, les éditeurs tronquent le récit cadre des *Arabian Nights Entertainments*.¹⁸⁹ Le texte oriental frôle le domaine pseudo-oriental. Ce chevauchement des deux cultures est encore confirmé par les tenants de la culture savante qui évoquent la possibilité d'un double regard, curieux et savant, sur leurs travaux. L'intertexte des contes pseudo-orientaux révèle le même type de chevauchement.

¹⁸⁹ L'éditeur des *Arabian Nights Entertainments* prévient son lecteur : « The Readers of the two first Volumes of these Tales, were tired with the Interruption Dinarzade gave them : This defect was remedy'd in the succeeding ones ; and 'tis not doubted, but they will be yet further satisfy'd with this that follows, where they will meet with no Interruptions at the End of every Night. 'tis sufficient to know the Arabian Author's design, who first made this Collection » ; in « Preface » *The Arabian Nights Entertainments*. 7th ed. (London, 1728) I : n. pag.

I. 2. LE TRAVAIL PRÉPARATOIRE À L'ÉCRITURE PSEUDO-ORIENTALE

Before we give the extract of this novel, which, from its marvelous incidents, better deserves the appellation of a tale, as it is conducted nearly on the same principles as the *Arabian Nights Entertainments*, we beg leave to premise a few words on the Turkish language, and what we know of the romances and novels published by the writers of that country.

To those who are not conversant in the history of the Asiatic nations, it may not be improper to give in brief, the story upon which the *Tragedy of Zingis* is founded, as it is taken from the *Tarich Mogulistan*, or *History of the Mogul Tartars*, written in the Persian Language.

La première citation provient d'un recueil de contes intitulé *A New and Complete Collection of Interesting Romances and Novels*, traduits du français par Porney en 1780, et apparaît en exergue de la traduction anglaise du conte turc de Pétis de la Croix « The Adventures of Prince Abdulselam and the Princess Chelnissa ». La seconde est tirée de l'Avertissement à la tragédie pseudo-orientale d'Alexander Dow, *Zingis*, publiée en 1769. En complément à la publication de sa tragédie pseudo-orientale, *The Siege of Damascus*, publié pour la première fois en 1720, John Hughes prévoit ou supervise la même année la publication de deux ouvrages, *An Explanation of the Several Arabick Terms Us'd in the Siege of Damascus* et *The History of the Siege of Damascus*.

Ces « remarques utiles » faites aux lecteurs et spectateurs indiquent le travail de collecte d'informations que l'auteur a mené avant d'entamer l'écriture d'un conte ou d'une pièce pseudo-orientale. Elles indiquent également la nécessité d'un travail préparatoire de lecture. Afin de mieux comprendre le contenu narratif des pièces ou des contes, les lecteurs et lectrices doivent connaître certains passages de l'histoire des empires orientaux ou encore posséder quelques éléments de philologie pour mieux analyser la lettre et le sens du style oriental. Samuel Johnson ajoute par exemple aux églogues

orientales de Collins des « observations » dans lesquelles il définit les caractéristiques du style oriental et l'oppose à l'écriture classique du poète.¹⁹⁰

Les origines de la mode orientale, entendues ici comme le travail préparatoire à l'écriture et à la lecture d'un conte ou d'une pièce pseudo-orientale, révèlent la présence de la culture savante de l'Orient comme intertexte et paratexte au pseudo-orientalisme.¹⁹¹ La catégorie de « pseudo-orientalisme », par trop générale, fausse notre interprétation du phénomène. Son univocité masque une pluralité de réalisations, chacune révélant un degré plus ou moins important de connaissance orientale. Il est nécessaire de proposer une approche qui respecte les différentes tonalités de cette gamme.

La distinction entre la farce de Bickerstaff, *The Sultan ; Or a Peep in the Seraglio* et une tragédie comme celle de John Hughes est fondée sur un degré d'absorption inégal de la culture savante de l'Orient. Bickerstaff imite le vaudeville du dramaturge français Favart, *Les Trois Sultanes*, publié en 1761. La pièce de Bickerstaff connaît un vif succès lors de la première représentation à Londres au théâtre de Drury Lane le 12 décembre 1775 et l'enthousiasme des spectateurs se confirme puisque la pièce est jouée en province, à Dublin et à Édimbourg. Elle entre au répertoire des meilleures pièces britanniques.¹⁹² Le vaudeville reprend les stéréotypes associés au pouvoir oriental. Le sérail et le harem sont deux espaces confondus et deviennent le lieu de la rencontre du despotisme du sultan avec l'amour passionnel des sultanes jalouses. La tragédie tourne au vaudeville par l'intrusion d'un élément étranger – ici, la jeune et belle Anglaise, prise en otage par le sultan – qui, par ses revendications et son impertinence, dérange et déconstruit le système politique du sérail. À l'Acte I, Osmyn le gardien du sérail se plaint de Roxalana en ces termes : « But sir, there is matter I must acquaint you with : I cannot manage the seraglio ; and by the beard of Heli, I would rather quit the helm I can no longer guide. That English slave lately brought here is quite ungovernable ; she is sure to do every thing she is forbid ; she makes a joke of our threats ; and answers our most serious admonitions with a laugh : besides, she is at variance with the rest of women, and shews them such an

¹⁹⁰ « all the eastern poetry, it is bold, wild and unconnected in its figures, allusions, and parts, and has all that graceful and magnificent daring which characterises its metaphorical and comparative imagery [...] The scenery and subjects then of the following eclogues alone are Oriental ; the style and colour are purely European ; and for this reason, the author's preface, in which he intimates that he had the original from a merchant who traded to the East, is omitted, as being now altogether superfluous » ; in J. Langhorne, « Observations of the Oriental Eclogues » *The Poetical Works of Mr. William Collins. With Memoirs of the Author ; and Observations on his Genius and Writings. By J. Langhorne.* New ed. (London, 1781) 113-114. Le regard critique de Samuel Johnson instruit les lecteurs au sujet du discours poétique oriental et leur permet de mieux juger de la qualité mimétique d'une œuvre pseudo-orientale.

¹⁹¹ Les références savantes informent l'écriture et sont explicitées dans les marges du texte sous forme de notes de bas de page, d'introduction, d'avertissement ou de préface.

¹⁹² *A Peep in the Seraglio* est reprise dans *A Collection of the Most Esteemed Farces and Entertainments of the British Stage*, 6 vols., vol. 1 (Edinburgh, 1792).

exemple that I cannot longer rule them ». ¹⁹³ Le comique est provoqué est le renversement des codes et des règles et le désordre général qu'un tel renversement induit. Le vaudeville tourne à la défense des principes fondamentaux de liberté et de limitation du pouvoir royal que l'Angleterre représente face au despotisme oriental. Roxalana combat l'esclavage des femmes : « Let your window bars be taken down-let the doors of the Seraglio be thrown open-let inclination alone keep your women within it ». Le comique se joint à la harangue lorsqu'elle ajoute : « and instead of that odious ugly creature there, send a handsome smart young officer to us every morning ; one that will treat us like ladies, and lay out the pleasures of the day ». ¹⁹⁴

Bickerstaff ne se soucie pas de la qualité de l'information qu'il transmet. Il ignore un ensemble d'informations qui lui sont pourtant disponibles et qui remettent en question la représentation qu'il donne du système oriental. Lady Mary Wortley Montagu, en résidence à Constantinople de 1716 à 1718, porte « un regard indiscret » sur le sérail (« a peep in the seraglio », écrit-elle) et rapporte dans ses lettres, publiées pour la première fois en 1763, des descriptions de l'intérieur du harem. Elle révoque certaines fictions et préjugés qui ont cours en Angleterre à l'époque. L'histoire du mouchoir du sultan en fait partie. Il y est dit que le sultan dépose aux pieds de sa promise d'une nuit un mouchoir qui devient l'objet de rivalité entre ses femmes. Bickerstaff cite cette histoire et fait du mouchoir le symbole de la jalousie qui oppose les femmes de son harem, Ismena, Elmira et Roxalana. Le dramaturge aurait pu reprendre à son compte l'évolution des connaissances du monde oriental, notamment portée par Lady Montagu. L'épistolière explique lors de sa rencontre avec la Sultane Hafise, favorite du dernier sultan Mustapha : « The Sultana seemed in very good humour and talked to me with the utmost civility. I did not omit this opportunity of learning all that I possibly could of the seraglio, which is so entirely unknown amongst us. She assured me that the story of the Sultan's throwing a handkerchief is altogether fabulous ». ¹⁹⁵ Lady Montagu remet aussi en question le contraste entre la femme orientale, esclave des désirs de son maître, et la femme européenne libre : « Now that I am a little acquainted with their ways I cannot forbear admiring either the exemplary discretion or extreme stupidity of all the writers that have given accounts of them. 'Tis very easy to see they have more liberty than we have, no woman, of what rank so ever being permitted to go in the streets without two muslins [...] You may guess then how effectually this disguises them, that there is no distinguishing the

¹⁹³ Isaac Bickerstaff, *The Sultan ; Or a Peep in the Seraglio* (London, 1787) 7.

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 10. La citation précédente est aussi relevée p. 10.

¹⁹⁵ Lady Mary Wortley Montagu, « Letter to Lady Mar, March 10, 1718 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 116.

great lady from her slave and 'tis impossible for the most jealous husband to know his wife when he meets her, and no man dare either touch or follow a woman in the street ». ¹⁹⁶

Les informations mises à la disponibilité du dramaturge sont nombreuses. Mais il décide de ne pas en faire usage car le but de sa comédie n'est pas de produire une pièce informée, soucieuse de son rapport à la réalité du monde oriental. Bickerstaff reproduit des stéréotypes afin de servir la logique du vaudeville : si les femmes n'y étaient pas si jalouses ni si dépendantes, la pertinence et le comique de l'intrusion de Roxalana ne seraient plus lisibles.

Bickerstaff écrit à l'inverse de John Hughes, qui, soixante-dix ans plus tôt, plaçait ses fictions pseudo-orientales en rapport avec l'érudition orientaliste. L'intérêt historique et linguistique de sa pièce, *The Siege of Damascus*, provoque suffisamment de lecteurs et de spectateurs pour que des éditeurs acceptent d'envoyer à l'impression deux ouvrages de commentaires sur la tragédie pseudo-orientale de Hughes : *An Explanation of the Several Arabick Terms* et *The History of the Siege of Damascus*. ¹⁹⁷ La pièce de Hughes est à l'origine de la publication d'un texte d'intérêt savant puisqu'il s'agit de la traduction de l'œuvre de l'historien arabe al-Wāqidī.

Le pseudo-orientalisme initie un mouvement savant qui est lui-même rattrapé par un retour à la fiction. L'histoire du siège, telle qu'elle est relatée par l'auteur arabe, est enserrée dans un récit-cadre : « The incredible Progress of the *Saracens* [...] is an illustrious Instance how swiftly the greatest Empires spread themselves from obscure,

¹⁹⁶ Lady Mary Wortley Montagu, « Letter to Lady Mar, April 1, 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 71.

¹⁹⁷ Selon John Robert Moore, le tract *The History of the Siege of Damascus* publié la même année que la pièce en 1720, est une version abrégée du livre de l'historien orientaliste Simon Ockley intitulé *The History of the Saracens*. Même si Hughes ne semble pas être l'auteur de ce plagiat, on sait, d'après la liste des souscripteurs figurant dans *Proposals for Printing by Subscription the Second Volume of the History of the Saracens* (1716), que Hughes a connaissance de l'ouvrage et qu'il souhaite participer à sa publication. Son nom réapparaît dans la liste des souscripteurs lorsque le deuxième volume est publié en 1718. L'épisode du siège de Damas est évoqué dans le premier volume de *l'Histoire* d'Ockley, publié en 1708 et réédité en 1718. Le lien entre la pièce et l'hypotexte savant est reconnu des spectateurs et lecteurs. Edward Gibbon le rappelle dans ses *Mémoires* tout comme il souligne les écarts voulus par la mise en scène et le jeu des acteurs : « On the fate of these lovers, whom he names Phocyas and Eudocia, Mr. Hughes has built the Siege of Damascus, one of our most popular tragedies, and which possesses the rare merit of blending nature and history, the manners of the time and the feeling of the heart. The foolish delicacy of the players compelled him to soften the guilt of the hero and the despair of the heroine » ; in Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. David Womersley, 6 vols. (Reprint 1788 ; London : Routledge, 1997) V : n° 62, p. 310. Gibbon reconnaît l'aspect savant d'une pièce qui instruit ses lecteurs des mœurs des Orientaux de l'époque. Si le pseudo-orientalisme s'inspire de l'histoire orientale, ici traduite par Ockley, Moore nous fait remarquer que l'histoire des Orientaux, cette fois-ci réécrite par Gibbon dans *A History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, cite aussi la culture pseudo-orientale. Gibbon dans sa relation de la fuite des deux héros chrétiens, emprunte des détails à Hughes et pas seulement à Ockley. Eudocia est décrite par exemple comme la jeune maîtresse de Phocyas, et non comme sa femme. Gibbon préfère rehausser l'intensité dramatique de son récit historique. Cette remarque signale à nouveau un mouvement de va-et-vient de l'orientalisme au pseudo-orientalisme et inversement. Voir l'article de John Robert Moore, « Hughes's Source for The Siege of Damascus » *Huntington Library Quarterly* XXI (Aug. 1958) 362-366.

contemptible Beginnings, like a furious Conflagration from a little Spark ». ¹⁹⁸ Cette histoire est l'occasion de redonner le récit des exploits des Grecs ou des Sarrasins et d'imaginer les dialogues qui ont eu lieu entre opposants. L'historien anime les personnages de l'histoire en usant de procédés romanesques. Il est difficile de classer ce type de récits dans une catégorie culturelle plutôt que dans une autre. La pièce de théâtre pseudo-orientale et l'histoire qui lui est liée révèlent l'instabilité de ces catégories et les déplacements constants qui les animent.

L'explication des termes d'arabe indique une reconnaissance des lacunes en matière de savoir oriental et une tentative de les combler en partie. L'auteur du texte *Explanation of the Several Arabick Terms* revient sur ce qui a motivé l'écriture de cet appendice : « My Friendship to his Memory inclines me to this Work, for the better Illustration of his Play to its Female Readers, whose small Knowledge in the *Arabick*, may take several Terms us'd in the Play (which are indeed Beauties) for Faults ». ¹⁹⁹ Il révèle l'anecdote suivante : « The first Night of the Play, I sat (in the middle Box of the Gallery) by a Lady of seeming good Sense, who burst into an extravagant fit of Laughter at the word *Musleman*, us'd in the Play, but when I explain'd the Meaning of it to her she seem'd to be very well satisfy'd ». ²⁰⁰ Cette anecdote souligne l'ignorance du public pour lequel les pseudo-orientalistes écrivent mais le fait qu'elle puisse être relevée indique aussi le souci, pour une partie d'entre eux, de redresser cette faiblesse. La pièce provoque dans l'esprit de l'auteur de ces explications la nécessité d'un retour sur les faits historiques dont Hughes s'est inspiré pour écrire sa pièce : « I shall first begin with a short Account of the Historical Siege, that my Readers may see in what Manner the Author has Drest it ». ²⁰¹ Le pseudo-orientalisme appelle la leçon d'histoire orientale. L'auteur se tourne ensuite vers des questions de compréhension de texte et propose une série d'interprétations et d'explications d'extraits. Cette série de commentaires sert de support à la pièce pseudo-orientale dans l'idée que les deux cultures de l'Orient, une culture de la connaissance et une culture du divertissement, se complètent bien plus qu'elles ne s'excluent. L'auteur suggère par ce travail que la part d'érudition n'est pas absente du théâtre pseudo-oriental mais qu'elle y a été absente, et qu'il est possible, à partir de la lettre pseudo-orientale de tirer le fil d'une culture savante.

¹⁹⁸ Anon., *The History of the Siege of Damascus, by the Saracens, in the Year 633. As it is Related by Abu Abdo'llah Muhammed Ebn Omar Alwákidi, the Arabian Historian. Very Useful for the Readers and Spectators of the Tragedy of the Siege of Damascus, Written by Mr. John Hughes* (London, 1720) 3.

¹⁹⁹ Anon., *Explanation of the Several Arabick Terms Us'd in the Siege of Damascus, Written by Mr. Hughes. With a Short Account of the Historical Siege, and the Life of Mahomet* (London, 1720) 3-4.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 4

²⁰¹ *Ibid.*, p. 7

L'auteur procède par extraits de la pièce qu'il commente successivement :

*Deny'd my body! Curses on his head.
Was not the founder of our law a robber?
Why, 'twas for that I left my country's Gods
Menaph and Uzza. Better still be Pagan
Than starve with a new faith.*

ALLAT-MENAH, and ALUZZA, Female Deities, formerly worshipp'd by the Arabians, and counted by 'em to be the Daughters of God : But Mahomet abolish'd all those Idols, and made it a heinous Crime for any one to think God had any Sons or Daughters. By which Doctrine he struck the Trinity.

*When all at once as at a signal given
We heard the Teckbir.*

*Teckbir, a Verb active, of the second Conjugation from Kabbara, which signifies Allah Akbar, God is most mighty, and is always us'd by the Arabs in the first Charge to encourage one another.*²⁰²

Le travail de commentaire n'est pas un travail d'érudition orientaliste ; il n'approfondit et ne renouvelle pas les connaissances en cours. Le commentaire permet la vulgarisation du savoir orientaliste, il facilite la percolation de la culture érudite et son adaptation à la culture commune de l'Orient. Dans ce cas, le pseudo-orientalisme appelle une vulgarisation du savoir orientaliste et encourage le développement de ce dernier.

Ce travail de distinction à l'intérieur du mode d'écriture pseudo-orientaliste est applicable aux contes. Certains contes pseudo-orientaux reconduisent, comme Bickerstaff, les préjugés et les représentations stéréotypées du monde oriental en usage à l'époque. Ces représentations sont utilisées comme une réécriture du discours sentimental ou du discours moral. John Murdoch écrit en 1783 un recueil de contes qu'il intitule *Pictures of the Heart, Sentimentally Delineated*. Le projet de Murdoch est double : articuler le langage du coeur (*sentiment*) et parler au coeur de ses lecteurs (*sensibility*). Son ouvrage appartient à la littérature sentimentale du XVIII^e siècle,²⁰³ et en répète le projet d'harmonisation des

²⁰² *Ibid.*, p. 19, 17.

²⁰³ J'utilise une traduction littérale pour « sentimental writing » tout en sachant que je perds l'ambiguïté du terme « sentiment » qui en anglais, comme en français au XVIII^e siècle, signifie à la fois « affections » et « jugement ». Les lecteurs sensibles de John Murdoch sont capables de « ressentir et penser avec énergie » (« with energy to feel, as well as with energy to think ») ; in John Murdoch, *Pictures of the Heart, Sentimentally Delineated* (London, 1783) vi. Lynn Festa note une évolution sémantique du terme

rapports sociaux par la sensibilité et la sympathie.²⁰⁴ La sensibilité, ou le langage du cœur, est enseignée au moyen d'exemples et de contre-exemples. La sympathie est promue par la communauté que forme l'auteur avec ces lecteurs : « to vibrate in a sympathetic unison with those of the writer » indique Murdoch.²⁰⁵ Le conte oriental, au même titre que l'allégorie, le roman et la pièce de théâtre regroupés dans le même recueil, sert de trame au déroulement de l'écriture sentimentale. Le conte n'a d'oriental que son épithète : aucune indication géographique ou historique n'émaille le texte, les patronymes choisis par l'auteur n'ont rien d'arabe, les personnages Candidus et Sincera sont des allégories. Murdoch précise en préface que l'objet du conte oriental est de mettre en scène « a Youth, who, destined by Heaven to be the Champion of *violated* Truth, was destined likewise to experience, that Truth *herself*, boasted though she be as the darling of Man, is yet, when, with a *personal* reference, she dares to raise to him her voice, of man the ridicule, and the scorn ».²⁰⁶ Murdoch déplace ces lecteurs en Orient pour un hymne à la vérité et une condamnation de la faiblesse humaine qui élève la vérité en valeur tout en préférant le mensonge.

Le pseudo-orientalisme est dans ce cas utilisé et perçu comme un « genre réceptacle »,²⁰⁷ susceptible d'accueillir un discours épideictique. *The School for Majesty*,

« sentiment » entre le milieu et la fin du XVIII^e siècle. Alors que Samuel Johnson dans son *Dictionary* place encore le terme du côté de la raison, la version revue en 1783 de la *Cyclopaedia* de Chambers (1728) donne une définition plus ambiguë : « the word *sentiment*, in its true and old English sense signifies, a *formed opinion, notion, or principle* ; but of late year, it has been much used by some writers to denote an internal impulse of passion, affection, fancy, or intellect, which is to be considered rather as the cause or occasion of our forming an opinion, than as the real opinion itself ». D'intellectuel, le terme « sentimental » prend les connotations passionnelles que nous lui reconnaissons aujourd'hui. Le *Dictionnaire de l'Académie française* rappelle au fil de ses cinq éditions qui jalonnent le XVIII^e siècle (1694, 1718, 1740, 1762, 1798) la constance et la richesse de la signification du terme. « Sentiment » désigne la « perception que l'âme a des objets par le moyen des organes des sens », se dit aussi « de l'action et de la fonction des esprits animaux », des « sentiments naturels, certains mouvements qui sont inspirez par la nature », il se dit aussi « des affections, des passions, & de tous les mouvements de l'âme », il signifie aussi « l'opinion que l'on a de quelque chose » et « la connoissance que nous avons de ce qui se passe dans nostre ame sans aucun secours des sens ». Ces divers sens sont repris à l'identique d'une édition à l'autre. En 1798, l'éditeur ajoute : « Sentiment, se dit aussi, depuis quelques années, pour, Sensibilité [...] c'est un homme qui agit trop par sentiment, et trop peu par raison ». La distinction du sentiment et de la raison n'intervient qu'en fin de siècle. Il est réducteur et trompeur d'imaginer que la littérature sentimentale du XVIII^e siècle ne se consacre qu'à l'exposition de sentiments un peu mièvres.

²⁰⁴ Lynn Festa écrit : « Although even eighteenth-century writers depict sentimentality as a wallowing in emotion (as later generations would), contemporaries also perceive its political and moral efficacy [...] sentimental novels are also seen to possess political agency, in as much as they move their readers not only to tears but to action » ; in Lynn Festa, *Sentimental Figures of Empire in Eighteenth-Century Britain and France* (Baltimore, MD : Johns Hopkins UP, 2006) 17. John Mullan consacre un ouvrage à cette question du rapport entre littérature des sentiments et sociabilité au XVIII^e siècle dans *Sentiment and Sociability. The Language of Feelings in the Eighteenth Century* (Oxford : Clarendon Press, 1988).

²⁰⁵ John Murdoch, *Pictures of the Heart, Sentimentally Delineated* (London, 1783) iii.

²⁰⁶ *Ibid.*, pp. vi-vii.

²⁰⁷ J'emprunte cette heureuse expression à Lynn Festa qui décrit la littérature des sentiments en ce terme, expliquant que cette dernière détourne le roman pour en faire : « a receptacle genre, both purveying pleasure in the guise of humanitarianism and smuggling philanthropic arguments into the leisure-time activity of novel reading » ; in Lynn Festa, *Sentimental Figures of Empire in Eighteenth-Century Britain and France*

autre conte oriental resté anonyme, sert la réfraction de la morale sentimentale : « This Production, distinguished by elegance and animation, deeply interests the Reader in the important history of a mighty Eastern Monarch dethroned through the machinations of his crafty chief minister, related with the greatest variety of tender and affecting circumstances. The Idea of so conspicuous a character, exposed to manifold calamities, must open the fountains of pity and compassion in the human breast ». ²⁰⁸ Le matériau oriental ne disparaît pas totalement mais est adapté afin de pouvoir réfracter l'écriture du sentiment. Le décor pseudo-oriental est planté dès l'incipit :

As the golden sun arose magnificent in his native east, and climbing the azure arch of heaven, arrived at his meridian glory ; sweet nature grew faint with excess of servidity ; but, like a delicate virgin, gained new graces in the midst of languor. Though the flowerets hung down their beauteous heads, they exhaled in the sultry air the richest perfumes, and most ripened fragrance. Ye cool grottos, ye bubbling fountains, ye leafy shades, ye sweet refreshing breezes, how delightful are ye to human nature in such a sultry season? ²⁰⁹

Un réseau de connotations associées à la grandeur, l'excès, la langueur et le luxe contribue à construire un *locus* oriental. Ce réseau est porté par un style grandiloquent. Les propositions s'enchaînent et se dédoublent donnant de l'amplitude à la phrase. La première phrase est constitué d'une proposition subordonnée de temps « As the golden sun... » au rythme ternaire avec un verbe à la forme simple suivi d'un verbe à la forme progressive puis d'un retour à la forme simple. L'antéposition de la subordonnée produit un effet de saturation qui double la sémantique du texte dont le but est de signifier la richesse, la grandeur et l'excès de cet espace oriental. À l'excès de la subordonnée répond l'exténuation de la principale, placée en fin de phrase, réduite à l'enchaînement succinct d'un sujet, d'un verbe et d'un complément circonstanciel de cause. La syntaxe renforce le sens puisque le narrateur décrit dans la principale une nature exténuée. Les épithètes systématiquement associées à un substantif sont la marque d'un style emphatique. Le narrateur ne laisse jamais le substantif dans une forme nue : l'orientalisme,

(Baltimore, MD : Johns Hopkins UP, 2006) 17.

²⁰⁸ Anon., *The School for Majesty* (Dublin, 1780) n. pag. [between title-page and dedicatory note]

²⁰⁹ *Ibid.*, pp. 5-6.

au sens d'idiome oriental,²¹⁰ a besoin d'ornements. Les grottes sont fraîches, les fontaines sonores, l'ombre feuillue, la brise douce et fraîche. Les épithètes ne sont pas simplement descriptives (sauf dans le cas de « leafy ») ; elles dessinent un Orient appréhendé par les sens et réintroduisent le poncif de la sensualité orientale.

Le narrateur place les protagonistes au coeur de cet espace :

It was then the mighty monarch of the east, and father of a grateful people, the GREAT ZONGAR, and FAIR OZZIMA, his darling stultana, excited by the melting noon-tide ardour, retired deep in the inmost retreat, and grovy shades, of the royal gardens belonging to the seraglio. Passing through a delicious orange grove, they arrived on the flowery banks of a translucent stream, serpentizing around various partitions of balmy spice trees, which scented the ambient air with the mingled fragrance of flowers, shrubs and aromatic spices, continually evaporating from trees of perpetual verdure, graced at once with ripened fruit, and beauteous blossoms. On this delightful bank, reclined the magnificent couple. Just before them presented itself a sweet romantic island, where uprose by degrees a rocky precipice, from whose shrub-crowned summit, falling over rugged gradations, descended a murmuring waterfall, solemnly pleasing to the ear of meditation ; contrasted to which, appeared a delicate eastern pleasure-house, in the sweetest character, beauteous with marble, and glittering with gold.²¹¹

Le sultan et la sultane sont des personnages de conte. Leur portrait est réduit pour ne laisser apparaître que quelques signes – « mighty », « father of a grateful people », « great », « fair » – essentiels au classement des protagonistes dans la catégorie du bon roi et de la belle reine. Le sérail est transformé en *locus amoenus*. Ce topos est imaginé par Lucrèce dans *De rerum natura*, lorsqu'il imagine au début du Chant II les sages réunis sous la protection d'une forteresse, « lieu agréable », où l'on peut « entre amis, couchés dans l'herbe tendre, auprès d'une rivière, sous les branches d'un grand arbre, choyer allègrement son corps à peu de frais, surtout quand le temps sourit et que la saison

²¹⁰ L'*Oxford English Dictionary* donne comme premier sens à « orientalism », « Oriental style or quality ; the characters, customs, etc., of oriental nations ; an oriental trait, feature, or idiom ». Le terme d'« orientalisme » apparaît pour la première fois, selon OED, dans le sens de style d'écriture sous la plume d'Edward Holdsworth dans *Remarks and Dissertations on Virgil* en 1768 : « Virgil's account of Palinurus's death is in the strong oriental taste [...] There are frequent instances of the very same Orientalism in Homer, and in the sacred writings » ; in Edward Holdsworth, *Remarks and Dissertations on Virgil* (London, 1768) 265. A la même époque, OED mentionne Thomas Warton pour sa remarque : « Dragons are a sure mark of orientalism » ; in Thomas Warton, « Dissertation I. Of the Origin of Romantic Fiction in Europe » *The History of English Poetry*, 4 vols. (London, 1775) I : n. pag.

²¹¹ Anon., *The School for Majesty* (Dublin, 1780) 6-8.

parsème de mille fleurs les prairies verdissantes », ²¹² et d'où l'on peut contempler, sans en être affecté, la violence du monde extérieur. Le lien entre nature et plaisirs est dû à une conception épicurienne de la volupté comme équilibre et stabilité des passions.

Dans le cas précis de ce conte pseudo-oriental, la référence au monde réel des Orientaux ne préoccupe pas l'auteur, davantage intéressé par l'application de codes d'écriture. Cette utilisation du pseudo-orientalisme n'est pas, comme nous le verrons dans les exemples qui suivent, la seule possible. D'autres auteurs préfèrent au contraire développer le lien qui unit la fiction au réel. Dans l'exemple précédent de *The School for Majesty*, l'Orient et le *locus amoenus* sont rapprochés autour du thème commun de la volupté. Le narrateur du conte pseudo-oriental construit un jardin où la sensualité s'exprime. Les sens sont maintenus en éveil – le jardin du sérail est un jardin des délices, les parfums sollicitent l'odorat, le clapotis des vagues l'ouïe – et l'érotisme des corps est souligné – le corps de la sultane est « excité et fond sous la vague ardente des rayons du soleil au zénith », les corps du sultan et de la sultane sont enlacés au bord de l'eau. Cette association du jardin et de la sensualité féminine est introduite en référence au *locus amoenus* du *Cantique des cantiques*. ²¹³ Le *locus amoenus* est présenté par les poètes de la pastorale classique comme le lieu de la protection et de la plénitude.

Le lieu d'élection est un lieu imaginaire, construit par la rhétorique, un espace « pré-établi » que les auteurs pseudo-orientalistes ont tôt fait d'imiter. Yves Bonnefoy décrit les éléments clés inscrits dans ce topos : « Pour résumer mon idée du classicisme, j'aurais pu dire que c'est une pensée du *locus* : entendant par ce mot la représentation toute mentale qu'il advient qu'on se donne en rêve du rapport qu'on voudrait avoir avec le monde sensible. Un *locus* de cette sorte, c'est celui qui est dit *amoenus* chez Théocrite ou Virgile, le Virgile des *Bucoliques* : un vallon, un bosquet ombreux, peut-être un pré, des fleurs et des chants d'oiseaux, un ruisseau ou une source, des cailloux sur lesquels ruisselle l'eau transparente : et plutôt vaudrait-il mieux dire l'onde' comme tant le font au XVII^e siècle, car il est clair que ces évocations ne sont pas des choses réellement existantes en quelque point de la terre, mais des représentations, je ne dirais pas abstraites

²¹² Lucrèce, *De rerum natura*, Chant II, l, 29-33, trans. José Kany-Turpin (Paris : Aubier, 1993) 117.

²¹³ Salomon s'adresse en ces termes à la bergère qu'il tente de séduire : « Tu es un jardin verrouillée, une fontaine scellée! Tes surgeons sont un paradis de grenades, avec des fruits de choix : le henné avec le nard, du nard et du safran, de la cannelle et du cinnamome, avec toutes sortes d'arbres à encens ; de la myrrhe et de l'aloès, avec tous les baumes de première qualité ». La réponse de la bergère reprend le trope du corps féminin comme jardin : « Je suis une fontaine de jardins, un puits d'eaux courantes, ruisselant du Liban! Eveille-toi, Aquilon! Viens, Autan! Fais respirer mon jardin, et que ses baumes ruissellent! Que mon chéri vienne à son jardin et en mange les fruits de choix » ; in « Cantique des cantiques, 4 : 12-16 » *Traduction Œcuménique de la Bible* (Paris : La Pochotèque, 1996).

mais simplifiées et le mot onde à la place d'eau révèle bien ce passage d'une parole ouverte à une parole close, 'choisie' ». ²¹⁴

La construction de la topique du *locus amoenus* est l'œuvre de poètes et critiques latins. Ernst Robert Curtius dans *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin* isole les étapes de la construction rhétorique du paysage idéal. ²¹⁵ « Avec Homère, commence la transfiguration du monde, de la terre et des hommes » et Curtius note la prédilection qu'a Homère pour la nature aimable : le séjour des Nymphes (*Iliade*, 20, 8 ; *Odyssée*, 6, 124 et 17, 205) ou d'Athéna (*Odyssée*, 6, 291), l'île des Chèvres (*Odyssée*, 9, 132) offrent le même type de paysage aimable constitué de bosquets, sources et grasses prairies. La fertilité est un élément essentiel de ce type de paysage, comme dans les jardins d'Alcinoüs (*Odyssée*, 7, 112). « Aux paysages homériques, les successeurs du poète ont emprunté quelques thèmes qui sont devenus les piliers d'une solide tradition : le pays de l'éternel printemps, où l'on goûte la félicité après la mort ; le paysage charmant qui réunit arbres, sources et gazon ; la forêt aux essences mélangées ; le tapis de fleurs ». ²¹⁶

Les *Idylles* de Théocrite (première moitié du III^e siècle) forment un deuxième temps dans la constitution de la forme poétique de la pastorale. Le lieu agréable est décrit comme un lieu protégé, où l'ombre garde de la chaleur du soleil, et les cours d'eau rafraîchissent ceux qui s'y arrêtent. Les sens y sont au repos ; l'homme contemple la beauté de la nature et écoute le murmure de l'eau. Le temps de Virgile, ²¹⁷ avec *Les Bucoliques* et *Les Églogues*, constitue une nouvelle étape, celle de l'épure par rapport à « l'abondance des détails, de la richesse des tons et des parfums », au « bariolage hellénistique » commis par Théocrite. Curtius explique que la rhétorique de la fin de l'Antiquité, exposée par les poètes Pétrone et Tibérien, et la dialectique du XII^e siècle, énoncée dans les poèmes de Mathieu de Vendôme, tirent de cet héritage une image abstraite et fixent les règles de la

²¹⁴ « Yves Bonnefoy, Entretien avec Béatrice Bonhomme sur 'La poésie en français' » *NU(e)* 11 (mars 2000) 23.

²¹⁵ Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, trad. Jean Bréjoux (Paris : PUF, 1956) 301-326.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 306.

²¹⁷ L'article de Richard Jenkyns « Virgil and Arcadia » dans *Journal of Roman Studies* 79 (1989) 26-39 situe le poète par rapport à la tradition arcadienne. Cette tradition, née de la confusion du monde pastoral et de l'Arcadie, n'est pas selon Jenkyns du fait de Virgile mais plutôt de Sannazaro. Jenkyns isole les atmosphères particulières à la pastorale et au monde arcadien chez Virgile, en les dissociant de la pastorale de la Renaissance. Il singularise ainsi le décor de la Xe *Églogue* : « The Arcadia of this poem is much unlike the rolling, verdant landscape of the Renaissance Arcadia, populated by sociable shepherds and studded with purling brooks and enamelled meads. It is unlike Virgil's pastoral landscapes also, which contain woods and bushes, mossy springs and shade and greenery by flowing streams, beeches and elms, myrtle and tamarisk ; these are well-populated landscapes, with not only flocks and herds, but also viticulture and arable farming, and small towns at no great distance. All of which is a far cry from the Arcadia of *Eclogue* 10, which is romantic and beautiful indeed, but cold, strange, lonely and remote ». Ces commentaires nous invitent à reconsidérer la prétendue homogénéité du topos arcadien.

description de ces lieux d'élection : « dès Ovide, la poésie est dominée par la rhétorique. Les descriptions de paysage deviennent chez lui et chez ses successeurs des exercices de virtuosité où l'on recherche à se surpasser soi-même. En même temps, elles sont schématisées d'après un type bien particulier ».²¹⁸

Les rhétoriciens antiques exposent les codes de cette topique.²¹⁹ Jean Molino la résume en six termes : « source, arbres, prairie, brise, fleurs et oiseaux – auxquels sont associées des propriétés conventionnelles », sujets à variations.²²⁰ Les éléments de cet espace rhétorique sont facilement récupérables par les auteurs de contes pseudo-orientaux qui observent un parallèle entre le lieu arcadien et le sérail.

Le pseudo-orientalisme imite également le modèle médiéval de l'*herbarium*. Les auteurs pseudo-orientalistes empruntent à l'imagerie de l'*hortus conclusus* l'idée d'un jardin clos, retiré, protégé, et répètent la géométrie des parterres de fleurs ou l'agrément des fontaines centrales. Dans *The School for Majesty*, la sultane se retire « au fond des retraites cachées et à l'ombre des buissons des jardins royaux ».²²¹ Le bosquet est un élément essentiel du paysage, il apporte l'ombre protectrice et le délice des oranges. Les bords de l'eau sont décorés de parterres de fleurs – « flowery banks » – et l'onde est transparente. Ici, les plaisirs de la vie se goûtent dans l'indolence et l'ignorance des troubles extérieurs. La nature apparaît dans toute sa beauté, gracieuse et odorante, reflétée sur l'onde serpentine. Horace dans *Ars Poetica* relève ce lieu commun en faisant référence

²¹⁸ Ernst Robert Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, trad. Jean Bréjoux (Paris : PUF, 1956) 316.

²¹⁹ Horace, au premier siècle avant notre ère, considère, dans *Ars poetica*, que ces descriptions sont de simples exercices de rhétorique, dont le but se limite à la récapitulation d'un ensemble de topoï. Servius (deuxième moitié du IV^e siècle) est l'auteur d'un commentaire sur l'Énéide de Virgile, dans lequel il expose les principes de la description du *locus amoenus* : « amoena sunt loca solius voluptatis plena [...] unde nullus fructus exsolvitus ». Le lieu agréable est construit comme distinct des lieux utilitaires. Annette Kledt dans la revue qu'elle consacre à l'ouvrage de Petra Hass, *Der Locus Amoenus*, mentionne la confusion étymologique entre *amoenus* et *a-munus*. Cette confusion, commise par Servius, conduit au rapprochement sémantique des deux termes : « in einer freilich falschen Etymologie wird dort *amoenus* mit *a-munus* ('frei von Arbeit') verbunden. Zu einem *locus amoenus* gehörte demnach das Vergnügen, das offensichtlich darin begründet liegt, dass die Personen keine Arbeit, and zwar speziell : landwirtschaftliche Arbeit, zu leisten haben » ; in Göttinger Forum für Altertumswissenschaft <<http://gfa.gbv.de/dr,gfa,003,2000,r,01.pdf>> p. 1004// ([ma traduction] « Un rapprochement étymologique libre et fautif est à l'origine d'une confusion entre le mot de *amoenus* et celui d'*a-munus* (« sans travail »). Le *locus amoenus* est désormais lié à la notion de plaisir, car les hommes n'ont pas de tâches, et plus précisément pas de travail agricole, à accomplir »). Libanius, au IV^e siècle de notre ère, recommande l'usage dans la description des paysages de tout « ce qui provoque notre joie », soit « les sources, les plantations, les jardins, la brise légère, les fleurs, le chant des oiseaux ». Les éléments qui forment l'archétype du lieu agréable sont clairement identifiés. Il revient à Isidore de Séville d'employer pour la première fois ce terme dans une acception technique. Il le mentionne au livre 14 de son *Encyclopédie* afin de désigner ces lieux géographiques qui n'ont pas de toponyme. Appartenant aux « autres lieux », le *locus amoenus* est une notion tirée de la morphologie du sol. Les commentateurs médiévaux comme Ekkehart n'ignorent pas ce terme et en répètent les principes fondamentaux : « delitiis plenus locus appellatur amenus ».

²²⁰ Jean Molino, « Logique de la description » *Poétique* 91 (Sept. 1992) 368.

²²¹ Anon., *The School for Majesty* (Dublin, 1780) 6-7.

au genre de la pastorale : « Souvent, à un noble début, plein de grandes promesses, on coud une ou deux draperies éclatantes qui brillent de loin : c'est le bois sacré et l'autel de Diane ; ou bien un ruisseau qui court en serpentant dans les riantes campagnes ». ²²²

La ligne serpentine devient un topos pour certains contes pseudo-orientaux. Le narrateur de *The History of Rhedi* en fait usage pour décrire l'arrivée du gouverneur Amur de la province de Ghilan en Perse à la grotte de l'ermite Rhedi. ²²³ Le pseudo-orientalisme se construit à partir d'emprunts au lieu idéal antique, auxquels s'ajoutent des références à l'esthétique du beau et du pittoresque au XVIII^e siècle. ²²⁴ La grotte de Rhedi est située au fond d'une prairie, creusée dans la roche de la montagne, dont les reliefs sont découpés, déchirés par l'eau tombant en une variété de cascades. L'onde déferle sur la roche, le murmure est plus sonore mais tout aussi plaisant. L'île au cœur du sérail ²²⁵ dans *The School for Majesty* est elle aussi découpée en précipices d'où descend le murmure des cascades, prompt à provoquer la méditation. Le pittoresque de la description joue sur ces

²²² Horace, « L'Art poétique » *Œuvres Complètes*, trad. François Richard, 2 vols. (13 av. J.-C., Paris : Garnier, 1944) II : 15-17.

²²³ « After travelling several miles in the path in which they had set out, they came to a delightful lawn in the middle of the wood, through which there glided a transparent stream that took its rise from a neighbouring mountain, and rushing through the rocks, that were half discovered through the trees at a little distance, and seemed as it were jagged and scooped out by the fall of water, formed a variety of natural cascades, which, by their murmuring and dashing against the rocks, pleased the ear, and invited to repose. In the upper end of the meadow, on a small eminence, they espied a grotto [...] On each side of the grotto there grew a large spreading tree, whether planted by the hand of art or nature is uncertain, which rendered the appearance of the place altogether more pleasing and picturesque » ; in William Duff, *The History of Rhedi, the Hermit of Mount Ararat* (London, 1773) 16-18.

²²⁴ Cette esthétique est articulée par Edmund Burke dans *A Philosophical Inquiry into the Origins of our Ideas of the Sublime and the Beautiful* (London, 1757) et par Uvedale Price dans ses *Essays on the Picturesque* (London, 1794). Je retiens du traité de Burke les éléments de définition du beau, donnés par contraste avec ceux du sublime : « sublime objects are vast in their dimensions, beautiful ones comparatively small : beauty should be smooth and polished ; the great, rugged and negligent ; beauty should shun the right line, yet deviate from it insensibly ; the great in many cases loves the right line, and when it deviates it often makes a strong deviation : beauty should not be obscure ; the great ought to be dark and gloomy : beauty should be light and delicate ; the great ought to be solid, and even massive. They are indeed ideas of a very different nature, one being founded on pain, the other on pleasure » ; in Edmund Burke, « Part III. The Sublime and the Beautiful Compared » *A Philosophical Inquiry* (London, 1757) 115. La beauté des lieux pseudo-orientaux est connotée au moyen de ces mêmes éléments. Ces espaces produisent une impression de douceur, de richesse, de clarté, de délicatesse, et de plaisirs. La variété, la variation, le contraste, comme celui de la rocaïlle déchirée au milieu de l'espace délicat des jardins du sérail, et la complexité (« intricacy ») correspondent à l'esthétique du pittoresque selon Uvedale Price : « intricacy in landscape might be defined, that disposition of objects which, by a partial and uncertain concealment, excites and nourishes curiosity. [...] intricacy in the disposition, and variety in the forms, the tints and the lights and shadows of objects, are the great characteristics of picturesque scenery » ; in Uvedale Price dans ses *Essays on the Picturesque* (London, 1794) 17-18. Price pose la différence entre le sentiment du beau et le sentiment du pittoresque en ces termes : « that, which in a peculiar manner belongs to the picturesque, and distinguishes it from the beautiful, – arises principally from its two great characteristics, intricacy and variety, as produced by roughness and sudden deviation ; and as opposed to the comparative monotony of smoothness, and flowing lines » ; in *Ibid.*, p. 105. Les lignes serpentes des ruisseaux sont les lignes de beauté imaginées par William Hogarth dans son traité *The Analysis of Beauty* (1753).

²²⁵ Cette île du sérail n'est pas sans rappeler l'île de Cythère, siège de la déesse de l'amour Aphrodite. Ces îles sont dédiées aux plaisirs de l'amour, comme l'annonce le tableau de Watteau, *Pèlerinage à l'île Cythère* (1717, Musée du Louvre, Paris).

espaces abîmés et sur des effets de contrastes provoqués par la juxtaposition de l'abîme rocailleuse avec la maison des délices orientaux. De même, la description des génies correspond à un code de représentation emprunté à la Bible et à l'iconographie religieuse, comme dans *The School for Majesty* où les génies orientaux exhibent leurs ailes.²²⁶

La description du sérail et de ses habitants n'est pas dictée dans ce cas par un souci de réalisme. Elle est prescrite par un ensemble de codes rhétoriques et esthétiques. La lecture du conte pseudo-orientale procède par effeuillage de références.

Les narrateurs de contes pseudo-orientaux veillent au contenu didactique de leurs écrits. La conclusion de *The School for Majesty* se veut édifiante :

Thus Zomelli, who before, from the indolence of prosperity, was an insignificant ruler, going through the fiery trials of adversity, became one of the wisest and the best kings, by benefiting his noble mind, in learning the painful lesson to know himself, and by undertaking the compact of association, and the duty of supreme governor, which all his life he studied to put in execution. Now the joyous son of Zongar, the glorious and beloved Zomelli, guarded by his own integrity, and his better powers, became invulnerable to the machinations of evil. He generously recorded the foul-refining utility of adversity : and upon the solid foundation of his dear people's happiness – their flourishing and well-secured prosperity, He, the benevolent Zomelli! Father of his people! The Monarch and his adoring subjects hearts! Erected the glorious and immortal fabric of his own God-like felicity.²²⁷

Cet éloge de la vertu inscrit le pseudo-orientalisme au cœur du projet des Lumières.²²⁸ Les pseudo-orientalistes, tel le Révérend Cooper, ne cachent pas les

²²⁶ « In the mean time the great Genii of the kingdom, who presided over the superior incidents of the nation, as he was riding on the fleecy bosom of a cloud, beheld the good Genius ZONGAR, skirting on easy wings towards the seraglio, to whom he said ; « Haste to the royal gardens, thy foe, the evil Genius of the king, seems intent on affairs of peculiar malignancy.' » The Genius bowed obedient, as to a superior being, and wide expanding his silver plumage, soon hovered unseen over the blooming paradise, like the sweet skylark, poised in mid-air, and watchful of her callow brood » ; in Anon., *The School for Majesty* (Dublin, 1780) 11-12.

²²⁷ *Ibid.*, p. 139-141.

²²⁸ Paul Hazard consacre le chapitre II de son ouvrage *La Pensée européenne au XVIII^e siècle* à cette question du bonheur et en précise les tenants : « L'époque était obsédée par quelques idées fixes. Elle ne se fatiguait pas de les reprendre ; avec prédilection elle revenait aux mêmes formules, aux mêmes développements, comme si jamais elle n'était sûre d'avoir suffisamment prouvé, suffisamment convaincu [...] Le bonheur, tel que l'ont conçu les rationaux du XVIII^e siècle, a eu des caractères qui n'ont appartenu qu'à lui. Bonheur immédiat [...] Bonheur qui était moins un don qu'une conquête ; bonheur volontaire » ; in Paul Hazard, *La Pensée européenne au XVIII^e siècle* (Paris : Librairie Arthème Fayard, 1963) 26-27. Les contes pseudo-orientaux servent de variations sur ce thème.

transformations qu'ils font subir au matériau oriental afin d'y ajouter un discours didactique :

I have endeavoured to select a few of the most interesting tales, have given them a new dress in point of language, and have carefully expunged every thing that could give the least offence to the most delicate reader. Not satisfied barely with these views, I have added many moral reflections, wherever the story would admit of them. I have, in many instances, considerably altered the fables, and have given them a turn, which appeared to me the most likely to promote the love of virtue, to fortify the youthful heart against the impressions of vice, and to point out to them the paths which lead to peace, happiness, and honour.²²⁹

Cette démarche n'est pas propre au révérend mais concerne tous les romanciers de l'époque qui peuvent modifier leur source, donc circonvier au principe de fidélité dans la retranscription, afin de soutenir un discours « acceptable » auprès des lecteurs. À cet égard, la parole des Orientaux n'est pas plus recevable que celle d'une prostituée. Daniel Defoe avoue avoir altéré le récit de *Moll Flanders* pour la même raison : « It is true, that the original of this Story is put into new Words, and the Stile of the famous Lady we here speak of is a little alter'd, particularly she is made to tell her own Tale in modester Words than she told it at first ; the Copy which came first to Hand having been written in Language more like one still in *Newgate*, than one grown Penitent and Humble, as she afterwards pretends to be ». ²³⁰

D'autres conteurs utilisent le motif pseudo-oriental dans le seul but de renouveler l'écriture fabuleuse. *The Pupil of Adversity* est un récit pseudo-oriental qui suit la morphologie du conte.²³¹ Le titre, *The Pupil of Adversity*, produit un effet d'annonce. Le lecteur ou la lectrice attend une mise à l'épreuve du héros dans le cadre d'un récit de formation. Le découpage du texte ces étapes. Les personnages qui interviennent dans l'histoire sont facilement reconnaissables en tant qu'adjuvant ou opposant au personnage principal. La structure du conte *The Pupil of Adversity* ainsi révélée, son contenu apparaît plus comme une variation sur une forme d'écriture que le résultat d'un travail original en rapport avec l'Orient. L'Orient est utilisé comme un costume dont les personnages et les

²²⁹ Rev. J. Cooper, « Preface » *The Oriental Moralist* (London, 1790) n. pag.

²³⁰ Daniel Defoe, « Preface » *The Fortunes and Misfortunes of the Famous Moll Flanders* (London, 1722) iv.

²³¹ L'expression « morphologie du conte » est empruntée au formaliste russe Propp. Il y expose les étapes du récit, les personnages types et les fonctions qu'ils occupent dans la diégèse.

récits types s'habillent,²³² comme une variation plaisante sur des thèmes éculés, afin de renouveler un plaisir de lecture risquant d'être émoussé.

L'usage de la catégorie « contes pseudo-orientaux » se révèle donc utile pour regrouper les textes appartenant à cette mode littéraire particulière au XVIII^e siècle. Elle est insuffisante en ce qu'elle cache sa diversité et les liens plus ou moins directs qu'elle entretient avec la culture orientaliste savante. Une lecture globale conduit à des jugements réducteurs, comme celui que le critique contemporain Robert Irwin porte sur le genre, lorsqu'il écrit : « most English oriental tales tended to be leadenly moral ».²³³

D'autres récits pseudo-orientaux, comme les romans épistolaires de type « lettres persanes », utilisent une démarche que l'époque qualifierait de « savante » et d'« historienne ». Ces lettres contiennent le récit imaginaire des déplacements d'un personnage oriental fictif dans une capitale européenne. L'auteur se sert de ce regard étranger et critique pour dénoncer les dysfonctionnements des sociétés européennes contemporaines. Cet objectif rejoint la fonction que les historiens assignent aux récits qu'ils produisent sur les événements et sociétés qu'ils observent. Ces savants relatent les faits de l'antiquité ou de l'époque contemporaine moins dans le but d'enrichir la connaissance des lecteurs sur des temps ou des sociétés reculés que dans le dessein de leur permettre de régler leur comportement et leur morale en fonction de modèles et contre-modèles tirés de l'Histoire. Jean-Antoine Guer dans *Mœurs et usages des Turcs* défend grâce à cet argument l'histoire moderne de peuples lointains vis-à-vis desquels le lecteur peut encore moralement se rapporter :

pour l'utilité, comme pour l'agrément, l'Histoire moderne est sans contredit préférable à tout autre. Apprendre à régler ses mœurs & sa conduite, est, de l'aveu de tout le monde, le fruit principal qu'on doit se proposer dans la lecture de l'Histoire.²³⁴

L'auteur de lettres pseudo-orientales suit la démarche de l'historien. Il indique différents modes de vie en société, les compare, et désigne les moyens de se définir moralement par rapport à l'autre.

²³² L'Orient est utilisé comme un costume qui permet de faire varier la représentation de formes littéraires et provoque un plaisir de lecture par variations et reconnaissances. Inversement, la langue anglaise, ce que les auteurs et critiques appellent « le costume anglais », habille et transforme les productions littéraires orientales.

²³³ Robert Irwin, *The Arabian Nights. A Companion* (New York : Tauris Parke Paperback, 2005) 242.

²³⁴ Jean-Antoine Guer, « Préface » *Mœurs et usages des Turcs* (Paris : 1746-1747) I : iii.

Les pseudo-orientalistes font aussi usage des sources orientalistes. Le conte pseudo-oriental philosophique *Rasselas* publié en 1759 par Samuel Johnson ou les *Letters of a Hindoo Rajah* publiées en 1796 par Elizabeth Hamilton, la sœur de l'orientaliste Charles Hamilton, ont nécessité un travail préparatoire sur des sources orientales érudites. Les stratégies énonciatives des conteurs pseudo-orientaux diffèrent, tendant dans un cas à l'effacement de l'hypotexte savant et dans l'autre cas à son exposition. *Rasselas* et *Letters of a Hindoo Rajah* établissent des points de rencontre entre la culture savante et la culture commune de l'Orient, nous empêchant de penser le pseudo-orientalisme par exclusion de la culture savante.

Samuel Johnson débute sa carrière littéraire par la traduction du récit de voyage de Jérónimo Lobo. Le récit s'intitule *A Voyage to Abyssinia* et est publié en 1735, plus de vingt ans avant que Johnson n'écrive le récit de l'histoire du prince d'Abyssinie *Rasselas*. Les toponymes et les patronymes utilisés dans ce conte pseudo-oriental ne sont pas imaginaires, mais dérivés de la lecture de l'ouvrage de Lobo et de celui d'Hiob Ludolf, *Historia Æthiopica*, publié à Francfort en 1681 et traduit en anglais en 1682 et 1684. L'histoire éthiopienne de Ludolf est citée par Lobo qui lui consacre tout un chapitre de dissertation. Ludolf donne au fils de la femme de l'empereur Basilides le nom de *Rasselach*. Lobo utilise le nom de *Rassela Christos* pour se référer à la même personne. Le personnage du sage *Imlac* est tiré du récit de Ludolf en la personne du prince *Icon-Imlac*. L'usage de toponymes tels « the kingdom of Amhara » ou « the kingdom of Gojama » sont le signe d'un travail de recherche accompli par l'écrivain avant l'écriture du conte.

Les ouvrages de vulgarisation géographique et historique et les récits de voyage sont à la disposition de l'auteur.²³⁵ Arthur Weitzman consacre un article à la question des sources que Johnson a consultées pour réaliser les « épisodes égyptiens ».²³⁶ Les chapitres 30, 31 et 32 de *Rasselas*, consacrés à l'exploration des pyramides, sont inspirés des ouvrages de Aaron Hill, *A Full and Just Account of the Ottoman Empire* (1709) et de Richard Pococke, *A Description of the East* (1743-45), notamment pour la description des pyramides, leurs dimensions et la visite des catacombes. Les faits

²³⁵ Le *General Magazine of Arts and Sciences, Philosophical, Philological, Mathematical, and Mechanical*, publié en 14 volumes est un exemple d'ouvrage fournissant les données essentielles d'un savoir vulgarisé. Benjamin Martin organise son ouvrage en chapitres suivant le pays d'étude. Il consacre huit pages à l'étude de la géographie et de l'histoire naturelle de l'Éthiopie (« The Geographical and Natural History of Ethiopia », vol. 6, pp. 519-527). La consultation est facilitée par une mise en page distinguant les divisions (Éthiopie intérieure, Éthiopie extérieure) des subdivisions (géographie, gouvernement, peuples, confessions, langues, histoire naturelle déclinant les types de sol rencontrés, les types de production fournis, les animaux, les paysages, l'hydrographie).

²³⁶ Arthur Weitzman, « More Light on *Rasselas* : The Background of the Egyptian Episodes » *Philological Quarterly* 48 (1969) 42-58.

historiques, les données géographiques, les dits légendaires de l'Abyssinie mentionnés dans *Rasselas* sont souvent repris du récit de voyage de Lobo et des dissertations (« fifteen dissertations on various subjects relating to the history, antiquities, government, religion, manners, and natural history of Abyssinia ») ajoutées en appendice et que Johnson a traduites vingt-quatre ans plus tôt. Le chapitre 21 de *Rasselas* s'ouvre sur l'arrivée des voyageurs à la grotte de l'ermite. Le narrateur décrit le paysage autour de la caverne : « it was a cavern in the side of a mountain, over-shadowed with palm-trees ; at such a distance from the cataract, that nothing more was heard than a gentle uniform murmur, such as composed the mind to pensive meditation, especially when it was assisted by the wind whistling through the branches ».²³⁷ La référence à la cataracte est fonction de la culture commune et de la culture érudite de l'Orient. Le doux murmure de l'eau calme place la scène dans un *locus amoenus* organisé autour de la grotte du sage. Les chutes du Nil sont mentionnées dans les *Voyages* de Lobo : « The fall of this mighty stream from so great an height, makes a noise that may be heard to a considerable distance ; but I could not observe that the neighbouring inhabitants were at all deaf ».²³⁸ La surdité des habitants des chutes est un fait légendaire que Lobo infirme. Ce refus du merveilleux oriental est apprécié du traducteur Samuel Johnson qui écrit en préface : « He appears by his modest and unaffected narration to have described things as he saw them, to have copied nature from the life, and to have consulted his sense not his imagination [...] his cataracts fall from the rock without deafening the neighbouring inhabitants ».²³⁹ Le calme qui règne près de la grotte de l'ermite, à quelque distance des cataractes, est aussi un clin d'oeil à l'érudition de Lobo.

Johnson trouve dans les dissertations qu'il traduit en appendice au récit de voyage de Lobo matière à narration. La cinquième dissertation, « On the Kings of Abyssinia, their coronation, titles, queens and sons » indique la tradition particulière à la monarchie abyssinienne de confiner ses princes à la réclusion jusqu'à ce que l'un d'eux soit choisi pour assumer les fonctions de roi. La dissertation explique cette tradition sans fournir de renseignement précis sur le lieu de la réclusion :

²³⁷ Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1976) 84.

²³⁸ « A Voyage to Abyssinia » *The Yale Edition of the Works of Samuel Johnson*, ed. By Joel J. Gold, 15 vols. (New Haven and London : Yale UP, 1985) XV : 84.

²³⁹ *Ibid.*, p. 3.

It was the custom formerly to keep the princes confined in the mountain Guexen, where the temper and manners of each prince were diligently observed, and when they had agreed upon him whom they determined to place upon the throne, the Governor of Tigre went with the great men and some troops, to bring the new king. The governor left his men ranged in order at the foot of the rock, and went with the noble to the lodging of the king elect, and fixing a ring of gold in his ear as the first mark of royalty, commanded the other princes to pay homage to their king. The princes were presently sent back to their former confinement, and the new monarch conducted to his troops at the bottom of the mountain.²⁴⁰

Le conte philosophique ré-invente la géographie de cette vallée fermée et la transforme en image du paradis terrestre. Le conte pseudo-oriental développe ce que le récit de voyage a passé sous silence.²⁴¹ Plus généralement, la traduction du récit de Lobo met Johnson au fait de la géographie (« Dissertation the Second. Upon Æthiopia »), de l'histoire (« Dissertation the First »), du lien entre la politique et la religion (« Dissertation the Fifteenth, On the Hierarchy or Government of the Church of Æthiopia »), des rites religieux (« Dissertation the Ninth, On the Conversion of the Abyssins... ») et des moeurs du pays (« Dissertation the Eighth, On Circumcision »). Cette culture érudite est effacée du texte de *Rasselas* mais n'en constitue pas moins l'horizon de savoir de l'auteur. Conte

²⁴⁰ Samuel Johnson, trans., *A Voyage to Abyssinia by Father Jerome Lobo, A Portuguese Jesuit* (London, 1735) 259.

²⁴¹ Donald M. Lockhart indique dans son article « “The Fourth Son of the Mighty Emperor” : The Ethiopian Background of Johnson's *Rasselas* » *PMLA* 78 (1963) les sources abyssiniennes placées en filigrane du conte. Gwin J. Kolb insiste dans l'introduction qu'il donne à *Rasselas and Other Tales* sur la nécessité de dégager des sources complémentaires au *Voyage* de Lobo : « However, even if it provided Johnson with miscellaneous data for his story, the *Voyage's* description of the royal prison is strikingly different from the “Happy Valley” in *Rasselas*, its mention of the unpleasant life led by the princes has nothing in common with the luxurious existence of the royal inmates (princes and princesses) of the valley [...] Consequently we must look beyond the *Voyage* for possible sources of, and analogues to, the principal Abyssinian features of *Rasselas* » ; in Gwin J. Kolb, ed., « Introduction » *Rasselas and Other Tales* (New Haven : Yale UP, 1990) xxvii. Kolb rappelle que Johnson dit dans sa préface au *Voyage* de Lobo connaître deux ouvrages savants sur la question, *History of the Church of Abyssinia* (1696) de Geddes et *Historia Æthiopica* de Hiob Ludolf, dont Johnson possède une copie en anglais. Le réalisme des descriptions de Ludolf, comparé au fabuleux des tableaux de Johnson, nous invite à considérer d'autres sources. Gwin Kolb identifie le *Voyage* d'Alvarez dont la traduction anglaise paraît en 1629, dans le recueil de récits de voyage édité par Samuel Purchas. Alvarez décrit le lieu de réclusion des princes en ces termes : « There is [...] a valley between two mountaines, which is very strong, so that by no meanes a man can goe out of the same, because the passage is closed up with exceeding strong gates, and in this valley which is very great, and hath many townes and dwellings in it, they keepe those which are of the bloud-royall » ; in Samuel Purchas, ed., *Hakluytus posthumus*, 20 vols. (Glasgow, Maclehose, 1905-1907) VII : 80. Kolb mentionne comme autres sources possibles le *Voyage to Æthiopia* de Jean-Jacques Poncet dont la première traduction anglaise date de 1709 et la *Ecclesiastical and Political History of Ethiopia* du Père Luis de Urreta publiée à Valence en 1610. De Urreta y compare la région de Amhara au paradis terrestre. Cette comparaison est reprise dans le *Late Travels of S. Giacomo Baratti into the Remote Countries of the Abissins* publié à Londres en 1670.

pseudo-oriental et ouvrages d'érudition orientaliste sont inscrits sur un même palimpseste où l'hypotexte savant est envisagé comme une image latente, plus ou moins révélée.

Au chapitre 16 de *Rasselas*, le héros, sa sœur Nekayah et le sage Imlac abordent la ville du Caire. La description de la ville est limitée au toponyme et à l'agitation des rues : « They now entered the town, stunned by the noise, and offended by the crowds ». ²⁴² À peine ouverte, la description est refermée et fait place à une réflexion sur le bonheur en société, les apparences et la peur de la solitude. L'éventail descriptif n'est pas déployé par l'auteur. Les éléments du décor et les personnages servent d'embrayeurs narratifs grâce auxquels des réflexions philosophiques peuvent être avancées. L'hypotexte savant n'est pas sollicité mais il affleure en certains endroits. Les critiques contemporains interprètent le conte philosophique *Rasselas* comme l'exemple type du pseudo-orientalisme du XVIII^e siècle, où l'Orient est utilisé comme le fond d'un décor de carton pâte. Arthur J. Weitzman indique dans son article « The Oriental Tale in the Eighteenth-Century : A Reconsideration » que le Caire de Johnson se réduit à un archétype et ajoute : « In so many of these tales, the authors employed a very flimsy oriental disguise by which they could achieve aesthetic distance and universality in their depiction of human nobility and folly ». ²⁴³ Le pseudo-orientalisme est acculé au statut de costume peu convaincant et peu solide.

Cette restriction s'explique aussi dans le cas de Johnson par la manière dont ses biographes ont écrit la genèse du conte. Boswell rapporte que le conte a été rédigé en une semaine pour payer les funérailles de sa mère : « I have to mention, that the late Mr. Strahan the printer told me, that Johnson wrote it, that with the profits he might defray the expense of his mother's funeral, and pay some little debts which she had left. He told Sir Joshua Reynolds that he composed it in the evenings of one week, sent it to the press in portions as it was written, and had never since read it over ». ²⁴⁴ Dans sa correspondance, Johnson explique la genèse de l'œuvre par un argument financier. Il écrit à son imprimeur William Strahan : « The bargain which I made with Mr. Johnston [I, 178, n.5 : « prominent London bookseller and eventual partner »] was seventy five pounds (or guineas) a volume, and twenty five pounds for the second edition. I will sell this either at that price or for sixty, the first edition of which he shall himself fix the number, and the property then to revert to me, or for forty pounds, and share the profit that is retain half the

²⁴² Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1976) 75.

²⁴³ Arthur Weitzman, « The Oriental Tale in the Eighteenth-Century : A Reconsideration » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* 58 (1967) 1854.

²⁴⁴ James Boswell, *The Life of Samuel Johnson*, 1791, *Boswell's Life of Johnson* (London : Oxford UP, 1953) 240-241.

copy. I shall have occasion for thirty pounds on Monday night when I shall deliver the book which I must entreat you upon such delivery to procure me. I would have it offered to Mr. Johnston, but have no doubt of selling it, on some of the terms mentioned. I will not print my name, but expect it to be known ».²⁴⁵ *Rasselas* est une œuvre bien modeste, qui ne mérite pas les honneurs de porter un nom d'auteur.

Ces précisions biographiques et les commentaires de l'auteur procèdent par exclusion. Étant donné la rapidité de l'exécution de l'œuvre et l'argent en jeu, la possibilité que Johnson ait pris le temps de constituer un corpus orientaliste et d'effectuer un travail de recherche préparatoire pour écrire son « little story book »²⁴⁶ est niée. Hawkins établit un lien entre les autres contes pseudo-orientaux que Johnson publie dans divers magazines et *Rasselas* mais tait la trace de la culture orientaliste dont l'auteur a hérité et se sert dans son œuvre : « The fact, respecting the writing and publishing of the story of *Rasselas* is, that finding the Eastern Tales written by himself in the *Rambler*, and by Hawkesworth in the *Adventurer*, had been well-received, he had been for some time meditating a fictitious history, of a greater extent than any that had appeared in either of those papers [...] and having digested his thoughts on the subject, he obeyed the spur of that necessity which now pressed him, and sat down to compose the tale above-mentioned, laying the scene of it in a country that he had before occasion to contemplate, in his translation of Padre Lobo's *Voyage* ». ²⁴⁷ La genèse de *Rasselas* explique l'appartenance du conte à la forme pseudo-orientale mais cette appartenance est pensée à l'exclusion de possibles références à la culture érudite de l'Orient.

Ces commentaires n'indiquent qu'une lecture possible de *Rasselas*, joignant de manière exclusive conte pseudo-orientaliste et culture commune, à entendre comme une culture factice, de l'Orient. Le travail d'accumulation du savoir orientaliste, préalable à l'écriture du conte, est occulté. Même si *Rasselas* cache ses sources, même s'il les ignore, on ne peut conclure à une séparation du domaine commun et du domaine érudit de l'Orient. Samuel Johnson se situe précisément à la jonction des deux cultures. Dans sa correspondance avec William Hastings, le gouverneur anglais de l'Inde de 1773 à 1785, il défend la cause orientaliste. Il avoue, dans une lettre adressée au gouverneur en date du mercredi 30 mars 1774 qu'il ne connaît rien à la culture orientale mais lance en même temps un appel pour la reconnaissance et la vulgarisation de cette culture :

²⁴⁵ Samuel Johnson, « Letter to William Strahan. Saturday 20 January, 1759 », *The Letters of Samuel Johnson*, ed. Bruce Redford, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1992) I : 178-179.

²⁴⁶ « Letter to Lucy Porter. Friday 23 March, 1759 » *Ibid.*, I : 184.

²⁴⁷ Sir John Hawkins, *The Works of Samuel Johnson, LL.D. Together with his Life*, 11 vols. (London, 1787) I : 366.

I have no question to ask, not that I want curiosity after either the ancient or the present state of regions in which have been seen all the power and splendour of wide-extended empire ; and which as by some grant of natural superiority supply the rest of the world with almost all the pride desires and luxury enjoys ; but my knowledge of them is too scanty to furnish me with proper topics of enquiry. I can only wish for information and hope that a mind comprehensive like yours will find leisure amidst the cares of your important station to enquire into many subjects of which the European world either thinks not at all, or thinks with deficient intelligence and uncertain conjecture. I shall hope that he who once intended to increase the learning of his country by the introduction of the Persian language, will examine nicely the traditions and histories of the East, that he will survey the remains of its ancient edifices, and trace the vestiges of its ruined cities ; and that at his return we shall know the arts and opinions of a Race of Men from whom very little has been hitherto derived.

You, Sir, have no need of being told by me how much may be added by your attention and patronage to experimental knowledge and natural history. There are arts of manufacture practised in the countries in which you preside which are yet very imperfectly known here [...].²⁴⁸

Dans la même lettre, il fait cadeau à Warren Hastings d'une copie de la *Persian Grammar* traduite par Sir William Jones en 1771, montrant sa gratitude envers le gouverneur et indiquant sa connaissance de la culture orientaliste de l'époque. Il est d'ailleurs en contact direct et régulier avec Sir William Jones, membre pendant dix ans et président trois ans du « Literary Club » dont Johnson est le fondateur,²⁴⁹ et est proche de

²⁴⁸ Samuel Johnson, « Letter to Warren Hastings. Wednesday 30 March, 1774 », *The Letters of Samuel Johnson*, ed. Bruce Redford, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1992) II : 135-137.

²⁴⁹ Dans une lettre à Robert Chambers, Samuel Johnson renseigne son correspondant sur la présence de Sir William Jones lors des rencontres du Club ; in « Letter to Robert Chambers. Saturday 19 April 1783 » *The Letters of Samuel Johnson*, ed. Bruce Redford, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1992) IV : 126. Garland Cannon expose les rapports de Jones avec le monde littéraire de son temps dans « Sir William Jones and Dr. Johnson's Literary Club » *Modern Philology* 63-1 (Aug. 1965) 21-37. Le philologue rencontre au Literary Club, auquel il adhère en 1773, Robert Chambers, Sir Joshua Reynolds, Goldsmith, Percy, Burke, Nugent, Longton, Hawkesworth, Warton, Samuel Parr, Beauclerk, William Hawkins, Jonathan Shipley, Walpole, Garrick, Boswell, et Samuel Johnson. Les membres du club commentent les travaux de l'orientaliste. Cannon note qu'à l'occasion de la publication des *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* en 1772, il demande la relecture de Reynolds, Warton, Parr et Hawkins. Walpole déprécie l'œuvre qu'il juge sans goût oriental. Le Club permet à Jones de faire connaître son travail de philologue et de poète au monde littéraire britannique. A la publication latine du *Poeseos Asiaticae Commentarium* en 1774, Beauclerk se fait le chantre de Jones et de l'orientalisme auprès de son correspondant Charlemont, installé en Irlande : « There is nothing new at present in the literary world. Mr. Jones, of our club, is going to publish an account in Latin, of eastern poetry, with extracts translated verbatim in verse. I will order Elmsly to send it to you when it comes out ; I fancy it will be a very pretty book » ; in « Letter, November 20, 1773 » *Memoirs of the Political and Private Life of James Caulfield*,

Robert Chambers avec lequel il correspond de 1754 à 1783. Robert Chambers est appelé en 1797 au poste de président de la *Asiatic Society of Bengal*, fondée par Sir William Jones en 1784. Dans une de ses lettres adressées à Chambers, Johnson enjoint son ami à promouvoir la cause orientaliste : « If You have health, You may study, and if You can study You will surely not miss the opportunity which place and power give You, beyond what any Englishman qualified by previous knowledge, ever enjoyed before, of enquiring into Asiatick literature. Buy manuscripts, consult the Scholars of the country, learn the languages, at least select one, and master it ». ²⁵⁰ Johnson ne cache pas son enthousiasme et son engagement pour la culture savante de l'Orient.

Ces précisions informent sur les variations de l'écriture pseudo-orientale, et sur l'ascendant plus ou moins important qu'y revêt la culture savante de l'Orient. Elles nous permettent de distinguer entre les *Letters from a Persian in England* (1735) de George Lyttleton, où la surface du texte ne reçoit aucune impression de l'orientalisme érudit, et les *Translations of the Letters of a Hindoo Rajah* (1796) d'Elizabeth Hamilton, où l'auteur profite des dernières publications des orientalistes anglais de Calcutta pour renseigner ses lecteurs.

Ces deux publications pseudo-orientales reprennent le topos de l'étranger en voyage dans un pays européen et s'entretenant dans sa correspondance des moeurs, de la politique et de la religion des peuples qu'il rencontre. Alors que Montesquieu prévenait dans ses *Lettres persanes* (1721) qu'« elles ne sont susceptibles d'aucune suite », ²⁵¹ de nombreux auteurs écrivent leur copie des *Lettres* pour profiter du marché lucratif de la mode orientale. ²⁵² Les auteurs s'y posent en simples traducteurs de lettres écrites par des orientaux. Lyttleton prévient son libraire : « *I need not acquaint you by what Accident these Letters were put into my Hands, and what Pains I have taken in translating them ; I*

Earl of Charlemont, ed. Francis Hardy, 2nd ed. (London, 1812) I. 346. Appartenant au même monde, Johnson a connaissance des avancées du savoir orientaliste et est sensibilisé aux influences que la culture et la poétique orientales peuvent avoir sur la littérature de son temps. Garland Cannon conclut sur l'ascendant que l'orientaliste a eu auprès des cercles littéraires anglais : « His keen knowledge of classical and British literature had made him a central figure in the brilliant conversations at the Turk's Head. He had acquainted the Club with the rich Persian and Arabic literature that he had discovered and sometimes translated in an effort to rejuvenate the neoclassical traditions of the day. He had acquainted his fellow members and social London with Middle-Eastern dress through his usual masquerade costume, including turban, even as his writings were to become a major source for the Oriental current of the young romantic » ; in *Ibid.*, p. 37.

²⁵⁰ Samuel Johnson, « Letter to Robert Chambers, 19 April 1783 », *The Letters of Samuel Johnson*, ed. Bruce Redford, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1992) IV : 127.

²⁵¹ Montesquieu, « Quelques réflexions sur les *Lettres persanes* » *Lettres Persanes* (ed. de 1754 ; Paris : Classiques Garnier, 2001) 4.

²⁵² Dans ce même supplément, Montesquieu indique que les *Lettres persanes* « ne sont susceptibles d'aucune suite » malgré les injonctions des éditeurs : « Les Lettres persanes eurent d'abord un débit si prodigieux que les libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Ils allaient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontraient : 'Monsieur, disaient-ils, je vous prie, faites-moi des *Lettres persanes*' » ; in *Ibid.*, p. 4.

will only say, that having been long a Scholar to the late most learned Mr Dadichy, Interpreter of the Oriental Languages, I have acquired Skill enough in the Persian Tongue, to be able to give the Sense of them pretty justly », ²⁵³ et prend l'étrangeté du regard comme garant de l'originalité des lettres : « *I am aware that some People may suspect that the Character of a Persian is fictitious, as many such Counterfeits have appear'd both in France and in England. But whoever reads them with Attention, will be convinc'd, that they are certainly the Work of a perfect Stranger. The Observations are too Foreign and out of the Way, such remote Hints and imperfect Notions taken up, our present happy Condition is in all Respects so ill understood, that it is hardly possible any Englishman shou'd be the Author* ». ²⁵⁴ Elizabeth Hamilton se couvre du même costume de traductrice et explique l'impertinence de sa position, ²⁵⁵ par le décès de son frère, l'éminent orientaliste Charles Hamilton, et par le besoin de retrouver les souvenirs d'un bonheur passé : « Time, at length, poured its balm into the wounds of affliction, and the mind, by degrees, took pleasure in reverting to subjects which were interwoven with the ideas of past felicity. The letters of the Rajah were sought for, and the employment they afforded was found so salutary, in beguiling the hours of solitude, and soothing the pain of thought, that the study of them was resumed, as an useful relaxation ». ²⁵⁶ La production de factices impose un classement logique : ces textes ne peuvent participer à la culture savante de l'Orient qui procède par traductions d'originaux mais appartiennent à la catégorie pseudo-orientale. Ce classement par exclusion ne permet pas d'observer que les lettres d'Hamilton déparent de celles de Lyttleton par le rapport qu'elles entretiennent avec la culture orientaliste de la fin du XVIII^e siècle.

Les lettres d'Hamilton s'ouvrent sur un mensonge pseudo-oriental en présentant cette collection comme une traduction. Le titre complet, *Translation of the Letters of a Hindoo Rajah ; Written Previous to, and During the Period of his Residence in England*, répète le topos de la lettre persane, transformée en lettre indienne. Hamilton avise son lecteur qu'il trouvera également en préface à la collection « A Preliminary Dissertation on the History, Religion, and Manners of the Hindoos ». L'auteur y ajoute un glossaire des mots orientaux utilisés par les correspondants. Le titre dédouble l'horizon d'attente des lecteurs, supposés reconnaître la référence à la mode pseudo-orientale et à la science des orientalistes. L'ouvrage est dédié à l'ancien gouverneur général de l'Inde,

²⁵³ George Lyttelton, « To the Bookseller » *Letters from a Persian in England* (London, 1735) iii-iv.

²⁵⁴ *Ibid.*

²⁵⁵ « [...] censured by others, as a presumptuous effort to wander out of that narrow and contracted path, which they have allotted to the female mind » ; in Elizabeth Hamilton, *Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 72.

²⁵⁶ *Ibid.*, p. 73.

démis de ses fonctions en 1784, et ardent défenseur de la cause orientaliste, Warren Hastings. La dédicace, comme la page de titre, fonde une double appartenance intertextuelle. Le mécénat d'Hastings – « under whose auspices, as the distinguished patron of shanscrit, and Persian literature the most important of the oriental translations, have hitherto appeared » – garantit la part d'orientalisme savant à laquelle prétendent les lettres. La qualification de « trifle », que l'auteur choisit pour les identifier, aligne les lettres du rajah sur le genre mineur pseudo-oriental. Les lettres circulent d'un domaine à l'autre.

Le topos pseudo-oriental ou l'alibi de l'Oriental venu découvrir les moeurs européennes légitime la critique et la satire de ces sociétés. La rajah Zāārmilla se construit une image de la Grande Bretagne ébranlée par la confrontation avec la réalité politique et sociale du pays. Les lecteurs ne s'y trompent pas : « We expected from the title of this work to find the follies and vices of our contemporaries satirised by the fictitious Indian prince, nor were we disappointed : a vein of ingenious pleasantry runs through it, mingled with a number of judicious, and sensible observations, on various subjects ».²⁵⁷ En utilisant la plume de correspondants détracteurs, comme l'ami de Zāārmilla, Māāndāāra, ou le bramane Sheermaal, et en soulignant l'étonnement du voyageur Zāārmilla à la différence entre Angleterre rêvée et Angleterre réelle, l'auteur formule une satire anti-jacobine²⁵⁸ et rédige un pamphlet contre l'esclavage, pour l'éducation des femmes, pour la politique coloniale britannique en Inde, et pour la morale chrétienne.

L'auteur situe précisément les premières lettres de Zāārmilla à son ami Māāndāāra au moment de la guerre des Rohillas. Ces conquérants afghans, dont parle Zāārmilla au début de sa première lettre, envahissent et pillent la province de l'Oudh et, à la demande du *nawab* de la province, les troupes britanniques interviennent sous le commandement d'Hastings. L'auteur utilise le personnage de Zāārmilla, qu'elle met en contact avec les soldats britanniques en poste en Inde, pour servir de porte parole à la cause coloniale et défendre l'intégrité du gouverneur général Hastings face à ses

²⁵⁷ *The Analytical Review* 24 (Oct. 1796) 430.

²⁵⁸ Pamela Perkins et Shannon Russell affirment que « Hamilton was clearly in the anti-jacobin camp » et précisent « the so-called 'jacobins' – their ideological opponents inaccurately labelled them with the name of the most radical of the French revolutionary movements – favoured a broad program of social and political reform [...] The anti-jacobins, reactionary in every sense of the word, tend to attack the reforms proposed by the jacobins » ; in Pamela Perkins and Shannon Russell, eds., « Introduction » *Translation of the Letters of a Hindoo Rajah* (Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 13-14. Les penseurs radicaux qu'incarnent Miss Ardent et Mr. Axiom sont largement discrédités, comme le remarque et le regrette le commentateur progressiste du *Analytical Review* : « Our author is still less successful, and equally illiberal in her attack upon moral philosophy and metaphysical inquiry, in which little knowledge and great assumption are manifested » ; in *The Analytical Review* 24 (Oct. 1796) 431.

détracteurs.²⁵⁹ Zāārmilla interprète l'intervention britannique dans la province d'Oudh comme une entreprise de libération. Dans sa première lettre à Māāndāāra il parle de « la main protectrice des Anglais »,²⁶⁰ et fait l'éloge de l'érudition des colonisateurs : « The time of each was spent according to his own taste. By some, it was employed in the pursuit of literature ; and I am certain it must exalt my new friends in the estimation of Māāndāāra, when he is informed, that to the knowledge of the Persian, many of the English chiefs add a considerable degree of information in the Shanscrit language. The time of vacation from immediate service wasted by the Mussulman Commanders in voluptuous indolence is spent by these more enlightened men, in studies which add to their stock of knowledge, and do honour to the genius of their country ».²⁶¹

Le ton épideictique des lettres donne aussi dans le blâme. Hamilton utilise la voix de ses Orientaux pour fustiger l'esclavage et prendre part à la cause abolitionniste. Le bramane Sheermaal rappelle à Māāndāāra la cruauté des moeurs européennes en lui relatant son sauvetage par un bateau négrier britannique : « But Oh! that I could obliterate

²⁵⁹ Warren Hastings est envoyé en 1750 en Inde pour le compte de la Compagnie des Indes Orientales. Après un retour de quatre ans en Angleterre (1765-1769), il est nommé gouverneur de la province du Bengale en 1772 et gouverneur général à partir de 1773 suite au vote du *Regulation Act*. Cette loi modifie le fonctionnement de la compagnie dont les membres sont désormais responsables devant le Parlement de Londres. C'est dans ce cadre que le procès de Warren Hastings a lieu. Ce dernier doit répondre devant le Parlement de chefs d'accusation déposés par Burke et Sheridan. Hastings est calomnié : on le dit responsable d'un gouvernement tyrannique et corrompu, se servant largement dans les caisses des *nawabs*. La procédure de mise en accusation débute en 1788 et Hastings n'est acquitté que sept ans plus tard, en 1795. Ce procès est un moment de redéfinition de la politique coloniale de la Grande Bretagne en Inde. Burke et Sheridan s'insurgent lors du procès contre une pratique coloniale qui a dénaturé les valeurs attachées au commerce et à la morale. Burke y tient un discours long de quatre jours et donne dans l'éloquence judiciaire : « I charge (cried he) Warren Hastings, in the name of the Commons of England, here assembled, with High Crimes and Misdemeanours! - I charge him with Fraud, Abuse, Treachery, and Robbery! - I charge him with cruelties unheard of, and Devastations almost without a name! - I charge him with having scarcely left in India what will prove satisfaction for his Guilt. And now, (added, he, in language which faintly hearing, we almost tremble to convey) and now, (added he) I address myself to this assembly, with the most perfect reliance on the justice of this High Court... I impeach, therefore, Warren Hastings, in the name of our Holy Religion, which he has disgraced. - I impeach him in the name of the English Constitution, which he has violated and broken. - I impeach him in the name, and by the best rights of human nature which he has stabbed to the heart » ; in Warren Hastings, « February 19, 1788 » *History of the Trial of Warren Hastings* (London, 1796) 8-9. Sheridan dénonce, dans un discours connu sous le titre de 'Begums of Oudh', la violation des titres de propriétés de la mère et de la petite-fille du défunt Nawab d'Oudh. Sara Suleri analyse le procès de Warren Hastings dans *The Rhetoric of English India* et souligne le caractère mélodramatique des discours qui y sont tenus. Dans le cas du discours de Burke précédemment cité, l'accusation est soulignée par des procédés rhétoriques comme l'anaphore, l'hyperbole, l'exclamation, les tournures emphatiques (« stabb to the heart »), ou le déplacement sémantique de l'accusation vers le blasphème (« guilt », « tremble », « holy religion », « disgraced », « violated and broken »). La foule de Londres se presse aux portes du tribunal pour assister au spectacle du procès, qui devient objet de divertissement populaire. Gilbert Elliot écrit dans ses *Memoirs* : « The audience will have to mob it at the door till nine, when the doors open, and then there will be a rush as there is at the pit of the playhouse when Garrick plays King Lear (...) I believe that there were few dry eyes in the assembly ; and as for myself, I never remembered to have cried so heartily and copiously on any public occasion » ; in Gilbert Elliot, *Memoir*, quoted in Keith Feiling, *Warren Hastings* (London : Macmillan, 1954) 347-353.

²⁶⁰ Elizabeth Hamilton, *Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 97.

²⁶¹ *Ibid.*, p. 152.

from my mind the memory of a scene, the horrors of which no pen can describe, no tongue can utter, no imagination can conceive. It was an English vessel, which had been on a voyage to the coast of Africa, from whence it was now proceeding to the British settlements in the West Indies, with a cargo, not of silver and gold, not of costly spices and rich perfumes, but of some hundreds of the most wretched of the human race ; a cargo of slaves. These miserable beings were here huddled together in the squalid cells of a moving dungeon. Their uncouth screams, their dismal groans, their countenances, on which were alternately depicted the images of fury, terror, and despair, the clanking of their chains, and the savage looks of the white barbarians, who commanded them, exhibited such a scene, as mocks depiction ».²⁶² L'euphémisme final d'une scène qui dépasse toute description souligne la barbarie de l'esclavage. L'hypotypose donne à voir la brutalité des gestes et la peur dans les regards, à entendre la souffrance des esclaves et le grincement des chaînes, à sentir la misère et l'insalubrité des « cellules crasseuses d'un donjon ambulante ».

La même éloquence est utilisée pour défendre la cause de l'éducation des femmes. L'étonnement de Zāārmilla face au principe de l'égalité des sexes impose une lecture ironique : « In the revelation bestowed upon the Christians, women are considered in the light of rational beings! Free agents! In short, as a moiety of the human species ; whose souls are no less precious in the eye of the Omniscient than that of the proud lords of the creation! What can be more extraordinary? ».²⁶³ Hamilton critique un système qui prétend éduquer les femmes alors qu'il les maintient dans un état d'ignorance farouche. La lettre V du bramane à Māāndāāra est consacrée à la question de l'éducation des femmes de l'enfance à l'âge adulte. Māāndāāra est satisfait car il observe que l'éducation des femmes en Europe les maintient dans le même état de soumission et d'ignorance que les femmes orientales. Cette satisfaction, ironique par rapport au discours de l'« auteur inscrit »,²⁶⁴ provoque l'indignation des lecteurs : « So far all is right. We behold women moving in their proper sphere, learning no other art, save that of adorning their persons ; and inspired with no other view, but that of rendering themselves objects of pleasure to the eyes of men ».²⁶⁵

²⁶² *Ibid.*, p. 111.

²⁶³ *Ibid.*, p. 87.

²⁶⁴ Cette notion est empruntée à Wayne C Booth dans *The Rhetoric of Fiction*. Elle désigne un ensemble des idées propres à l'auteur et qui constituent une norme implicite à l'ouvrage. La notion d'« auteur inscrit » nous permet de repérer les dénonciations de l'auteur au sujet du système éducatif des femmes et le traitement ironique qu'elle réserve au commentaire de Māāndāāra. Contrairement à son personnage, l'« auteur inscrit » s'insurge contre ce système.

²⁶⁵ Elizabeth Hamilton, *Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 128.

Miss Ardent défend les droits des femmes. Hamilton dessine à travers ce personnage allégorique une caricature des féministes de son temps. Zāārmilla remarque : « instead of the attention to external beauty, feminine graces, and elegant manners, the vanity of Miss Ardent appeared in an affection of originality of sentiment, and intrepid singularity of conduct. In support of this character, she altogether loses sight of her own, which is naturally gentle and benevolent ; and enforces her opinions in so dictatorial a manner, as renders her equally the object of dread and dislike to the generality of her acquaintance. ». ²⁶⁶ L'auteur, par la voix du personnage, condamne, non pas tant la défense des droits des femmes, que l'excès d'une position dissidente, inadéquate par rapport au contexte dans lequel ces propos sont tenus et reçus. Zāārmilla comprend que : « Nothing but experience could have convinced me, that the cultivation of the rational faculties, should, among the Christian women of England, be so rare, that no sooner can one of them emerge from the depths of ignorance, than she is suspected of assuming the airs of self-importance and conceit ». ²⁶⁷ Zāārmilla est enchanté de la rencontre et de la conversation qu'il a eu avec Miss Ardent : « My friend, the Philosopher, had said enough to frighten me, at the idea of holding any communication with a *learned lady*. I found her, however, not quite so formidable as I had at first apprehended. She, indeed, soon found means not only to reconcile me to her company, but to render it quite charming. She directed the conversation to the delightful subject of my dear native country! [...] You may believe it impressed me with a very high idea of the superior powers of Miss Ardent's mind, when I found that she had paid particular attention to everything connected with the history or literature of India ». ²⁶⁸

L'auteur caricature les nouveaux philosophes, incarnés par Mr. Puzzledorf and Mr. Axiom. Appelés à comparaître devant le juge, ils sont incapables d'infirmer ou de confirmer l'identité d'un voleur, car il leur faut d'abord débattre du concept d'identité. Zāārmilla décrit les deux philosophes dans des mises en scènes cocasses. De penseurs, ils deviennent, dans la Lettre XV, les bouffons d'une satire. L'auteur développe une satire de la société anglaise, de ses principes, de son fonctionnement, de son efficacité. Elle utilise le personnage oriental, nécessairement crédule, car ignorant des vrais fonctionnements du système, et par effet d'ironie dramatique, critique les moeurs de son temps. À la lettre XII, Zāārmilla loue le système matrimonial européen. Son ignorance en la matière et l'incrédulité des lecteurs produit un effet d'ironie dramatique, vecteur de la satire : « From

²⁶⁶ *Ibid.*, pp. 220-221.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 275.

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 227.

the authority of these *authentic memoirs*, it appears, that marriage in Europe is never contracted but from the most pure and disinterested motives [...] What a glorious encouragement is held forth to the females of that happy island, who must be blind indeed not to perceive that it is in their own *obstinacy* and *folly* that alone can possibly prevent their advancement to the very summit of felicity ».²⁶⁹

Hamilton met en valeur les principes chrétiens qu'elle estime dévoyés et utilise le topos – qu'on pourrait qualifier d'écossais en référence au « *Cotter's Saturday Night* » du poète Robert Burns – du paysan dans son cottage. Cette figure révèle la justesse de ces principes. Du récit que le bramane Sheermaal fait à Māāndāāra de ses diverses aventures en Europe, le narrateur de la lettre isole l'épisode de la rencontre avec une famille de paysans et l'accueil qu'ils lui ont donné dans leur humble cottage. Il se souvient des temps de prière et les oppose au rituel ridicule que les citadins semblent rendre aux jeux de cartes : « instead of the Poojah of cards, which at that hour would have been performed in the families of the higher Casts, when the old man had shut the book, he knelt down, his wife and blooming infants following his example. The latter clasped their little hands, and held them up to heaven, while he lifted up his voice, calling upon the unseen, omniscient, and immortal Preserver, to bless them [...] there was something in his whole ceremony which greatly affected my mind ; and I could not help, while I listened to the simple, but fervent devotion of this virtuous labourer, feeling for him a degree of veneration ».²⁷⁰ La piété des gens simples constitue un système de valeurs exemplaires que l'« auteur inscrit » choisit pour norme et oppose à une version corrompue de la chrétienté : « Every thing I have seen », explique Zāārmilla, « every thing I have heard, since I have been in this place has tended to create doubt, and aggravate curiosity. My opinion of the morals and manners of Christians, formed upon the precepts contained in their Shaster, has been frequently staggered by the observation of practices, inconsistent with its simplicity ; and the knowledge of actions, irreconcilable to the tenor of its precepts ».²⁷¹

Le mode pseudo-oriental procède par utilisation de l'Orient comme vecteur de la satire des mœurs anglaises, et plus largement des mœurs européennes. Mais ce mode n'est pas homogène et varie selon le rapport qu'il entretient avec l'orientalisme savant. Les lettres persanes de Lyttleton réduisent l'usage du mode pseudo-oriental à une critique de la société britannique. Les lettres indiennes d'Elizabeth Hamilton ouvre le mode pseudo-oriental à la culture orientaliste. La figure du savant orientaliste est incarnée en la

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 192.

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 119.

²⁷¹ *Ibid.*, p. 180.

personne du colonel Percy. Zāārmilla, son ami, le décrit dans sa première lettre comme un militaire, blessé au combat, comme un philologue et un archéologue : « When the tyrant pain had a little loosened the fetters of her power, he spoke to me in the Persian language ; of which as well as the Arabic, and the different dialects of Hindostan, he was *perfect master*. [...] The powers of his mind were deep and extensive as the wave of the mighty Ganges. His heart was the seat of virtue, and truth reposed in his bosom. He has set out many months before, from Calcutta, with an intention of travelling through the northern parts of Hindostan, in order to trace the antiquities of the most ancient of the nations ».²⁷² Parti de Calcutta, siège de l'orientalisme savant anglais depuis 1784 et la fondation de la *Asiatic Society* par William Jones, Percy suit le chemin emprunté par les orientalistes anglais. Ces derniers sont rarement des universitaires. Ils deviennent orientalistes une fois en Inde, pour occuper un temps libre²⁷³ autrement consacré à leurs activités de militaires, marchands, administrateurs, médecins ou chapelains.²⁷⁴ Ils traduisent des textes sanscrits,

²⁷² *Ibid.*, pp. 80-81.

²⁷³ William Jones avoue avoir peu de temps à consacrer à ses activités de traduction littéraire en dehors des heures qu'il passe au barreau de Londres ou de Calcutta. En 1774, alors qu'il vient d'être nommé au barreau de Londres, il regrette de ne pouvoir se consacrer à la traduction des manuscrits arabes qui lui sont remis : « I am conscious how little I have deserved the many honours I have lately received from the learned in Europe and Asia ; I can ascribe their politeness to nothing but their candour and benevolence. I fear they will think me less deserving, when they know that I have deserted, or rather suspended, all literary pursuits whatever, and am wholly engaged in the study of a profession, for which I was always intended. As the law is a jealous science, and will not have any partnership with the Eastern muses, I must absolutely renounce their acquaintance for ten or twelve years to come. This manuscript however is highly acceptable to me and shall be preserved among my choicest treasures, till I have leisure to give it an attentive perusal » ; in Sir William Jones, « Letter to Howard Middleton, 4 Oct. 1774 » *The Letters of Sir William Jones*, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) I. 158. Dans la lettre qu'il adresse depuis l'Inde à Robert Orme, il renonce à ses activités littéraires par manque de temps : « As to the works of Greeks, I perfectly agree with you and think every line of them to be a gem of exquisite beauty ; but I consider the Romans as bright only with borrowed rays [...] The Hindus, and the Arabs are perfectly original ; and to my taste (which can no more be a rule for others than my smell) their compositions are sublime and beautiful in a high degree [...] But this discussion would lead me too far from the Sanskrit and Arabic law, which I find necessary to study ; literature being only an amusement » ; in « Letter to Robert Orme, 12 Oct. 1786 » *Ibid.*, II : 716.

²⁷⁴ La lettre du 22 janvier 1784 des membres de la *Asiatic Society* destinée à la Cour Suprême de Calcutta annonce la création de la société. Ils y énoncent les objectifs fixés par la société : « for the purpose of enquiring into the History, civil and natural, the Antiquities, Arts, Sciences, and Literature of *Asia* » ; in Sir William Jones, « From the Members of the Asiatic Society to the Supreme Council, Calcutta, 22 Jan. 1784 » *The Letters of Sir William Jones*, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) II : 627. La lettre est signée par 13 membres : John Hyde, Thomas Law, William Jones, Charles Wilkins, John Carnac, John David Paterson, David Anderson, Charles Chapman, William Chambers, Charles Hamilton, frère d'Elizabeth Hamilton, Francis Gladwin, George Hilario Barlow, Jonathan Duncan. La plupart d'entre eux est en Inde pour occuper d'autres fonctions que celle d'orientaliste. John Hyde est juriste, au même titre que William Jones ou William Chambers, avocat et interprète à la cour. Thomas Law est marchand à la Compagnie des Indes Orientales de 1773 à 1791, Paterson occupe également un poste à la Compagnie des Indes Orientales à partir de 1776 et un poste au tribunal de Dacca, Charles Wilkins arrive en Inde en 1770 comme employé de bureau pour la Compagnie et ne développe un goût et une érudition pour la philologie orientale qu'une fois sur place, John Carnac est brigadier général au commandement des forces britanniques en Inde, Chapman sert en tant que commandant en chef des armées du Bengale de 1764 à 1774 puis en tant que secrétaire particulier du gouverneur Hastings, Charles Hamilton est lieutenant en Inde, Gladwin sert dans l'armée du Bengale et se distingue en tant que responsable principal des presses de la Compagnie et fondateur de la *Calcutta Gazette ; or Oriental Advertiser*, journal qui publie travaux orientalistes, Anderson est un administrateur au Bengale, de même que Duncan, administrateur du gouvernement de Bombay de 1794 à 1810, ou Barlow,

arabes, persans, fouillent de nouveaux sites archéologiques, établissent des cartes de la géographie et des populations indiennes. L'auteur des *Letters of a Hindoo Rajah* cite leurs travaux de traduction, par le biais des commentaires de Zāārmilla au sujet de la dramaturgie de Kālidāsa, dont le *Sakontalā*²⁷⁵ est traduit par William Jones en 1789,²⁷⁶ ou des recueils de juridiction hindou ou musulmane.²⁷⁷

Ces ouvrages traduits par la nouvelle génération d'orientalistes constituent l'intertexte majeur des lettres de Zāārmilla. Hamilton émaille le discours de ses personnages de références aux textes orientalistes. Elle inscrit par exemple dans les propos de Zāārmilla des citations de la *Baghvat-Geeta* empruntées à la traduction de Charles Wilkins, publiée à Londres en 1785. Le rajah cite les préceptes de Krishna exposés dans cette œuvre : « I have made it the endeavour if my life, to act in the manner that to me appeared most conformable to the will of the omniscient spirit, the eternal Brahma, and 'he,' saith Krishna, 'he is my servant, he is dear to me, who is free from enmity ; merciful ; exempt from pride, and selfishness : who is the same in pain and in pleasure ; patient of wrongs ; contented, and whose mind is fixed on me alone' ».²⁷⁸ Elle insère dans le discours du rajah des citations des *Heetopades*, publiées sous le nom du même traducteur à Londres en 1787. Zāārmilla décrit son amitié à Māāndāāra au moyen d'une image qu'il emprunte au

assistant à la Cour de Gaya de 1779 à 1787, sous-secrétaire à la perception des impôts en 1788 et gouverneur de Madras de 1807 à 1809. Ces carrières les distinguent des orientalistes des siècles précédents, universitaires et théologiens, installés à Oxford ou à Cambridge.

²⁷⁵ Le titre est une transcription moderne du sanskrit *Abhijñānāsākuntalam* ou *The Recognition of Shakuntala*.

²⁷⁶ A la lettre XII, Zāārmilla compare l'œuvre de Calidasa, poète indien du 1^{er} siècle avant J.C., à celle de Shakespeare : « How otherwise should the immortal Calidas, who flourished two thousand years ago, and the Bard of England, who was contemporary with Ackbar, teach the heart to vibrate with the same sensations? The Sacontala of the one and the Desdemona of the other, speak so nearly the same language that did I not believe the soul of the Indian poet to have been long absorbed in the regions of felicity, I should undoubtedly imagine that it was Calidas himself, who under the name of Shakespeare, again vouchsafed to enlighten and delight the world! » ; in Elizabeth Hamilton, *Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 193. La comparaison n'est pas du fait de l'auteur. Elizabeth Hamilton s'inspire d'une analogie proposée par le traducteur William Jones lorsqu'il nomme Calidas, « the Shakespeare of India » ; in Sir William Jones, trans. « Preface » *Sacotalā ; Or the Fatal Ring* (London, 1790) vi.

²⁷⁷ A la lettre X, Zāārmilla reconnaît le travail établi par les orientalistes anglais pour restaurer les codes de lois musulmanes et hindoues et juger la population locale en fonction de ses codes et non par rapport au système législatif anglais. Il écrit à Māāndāāra : « The same benevolence, which has restored to our nation the invaluable privilege of being tried by our own laws, has projected the extension of the same favour to the Mohamaden inhabitants of Hindostan. A translation of the Hedaya, both in the Persian and English languages, I am well assured, is about to take place, and thus the haughty Mussulman will receive, from Christian magnanimity, a degree of favour and protection, which the laws of his Prophet never taught him to bestow! » ; in Elizabeth Hamilton, *Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 164. L'auteur fait référence au code de l'école juridique musulmane hanafite, traduit par son frère, Charles Hamilton, à la fin des années 1780. En 1776, Halhed publie *A Code of Gentoo Laws*. La Grande Bretagne change de politique administrative avec l'arrivée de Thomas Babbington Macaulay au Conseil Suprême de l'Inde en 1834, qui prône une occidentalisation des systèmes éducatif, administratif, et judiciaire en Inde, et met fin à l'orientalisme politique des premiers temps de la colonisation.

²⁷⁸ Elizabeth Hamilton, *Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 181.

recueil traduit en anglais : « Full of dangers, and of difficulties, as this step may appear to you, no obstacle presents itself to my view, half so formidable as thy disapprobation. But why should a difference of opinion between men of sound principles cause a breach of friendship? *'The stalk of the Lotus may be broken, and the fibres remain connected'* : and are not the fibres of affection, that unite our hearts, of a stronger texture? ». ²⁷⁹ Le bramane donne des références précises aux textes ou aux fondateurs des écoles juridiques islamiques. Ces références sont indiquées dans l'*Hedaya*, un ouvrage que l'auteur a très certainement consulté puisque la traduction est de son frère, Charles Hamilton. Le bramane Sheermaal loue la sagesse de ces juristes : « Which of the lawyers of Europe has shewn himself more expert in involving the simplicity of truth in the deep mazes of perplexity, than the Imaum Aboo Yooseff, and the more illustrious philosopher Ib'n Edress al Shaffie? ». ²⁸⁰ L'auteur greffe la culture orientaliste à son ouvrage pseudo-oriental.

Elizabeth Hamilton donne aux lettres de Zāārmilla une tournure orientale. Les orientalistes traducteurs de littérature arabe, persane ou sanscrite, s'accordent pour souligner un style imagé et une rhétorique éloquente. William Jones rectifie ce préjugé dans un essai qu'il publie en 1772 : « The *Persian* style is said to be ridiculously bombast [sic.], and this fault is imputed to the slavish spirit of the nation [...] if we take the pains to learn the *Persian* language, we shall find that those authors, who are generally esteemed in *Persia*, are neither slavish in their sentiments, nor ridiculous in their expressions ». ²⁸¹ Certains érudits donnent au contraire dans le stéréotype et placent le style oriental du côté de la passion et de la surenchère. William Ouseley, éditeur scientifique du recueil d'essais publié sous le titre *Oriental Collections* décrit, à la fin du siècle, la beauté du style oriental en des termes convenus : « that glowing and flowery style of writing so common to the poets of Asia » ou, au sujet de la description de la beauté, « the Persian poets indulge the most extravagant licence. This earth affords few objects sufficiently amiable or beautiful to be admitted in their similies ». ²⁸² Ces stéréotypes sont relayés par les critiques littéraires qui analysent la prose pseudo-orientale et orientale. Le commentateur de *Śākuntalā* décrit le style de l'ouvrage au moyen de lieux communs : « The style, as might be expected, riots in all the luxury of licentious metaphor. The irresistible graces, which in rapid succession obtrude themselves on our view, strike so powerfully on our imagination, so imperceptibly

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 180.

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 133.

²⁸¹ Sir William Jones, trans. « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 193.

²⁸² William Ouseley, ed., « Sketch of an Essay on the Lyrick Poetry of the Persian » *Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) II : 263, 265.

win upon our affections, that we possess neither time nor inclination to consider what it is of which we are enamoured. It is only when the effects of the spell have ceased, that our reason returns, and that we are enabled to form a judgement, of which in our less impassioned moments we can approve. We then too frequently perceive a confuse assemblage of extravagant conceptions, where at first we saw nothing but the brightest ornaments of fancy ; we grieve, to find no genuine charms of ease, and nature overwhelmed by a tawdry load of imagery. But in justice to the genius of Calidas, we must confess, that his ideas are seldom lost under a cloud of bombastical expressions ; to surprize, he does not always think it necessary to exaggerate ». ²⁸³

Les personnages du roman épistolaire d'Elizabeth Hamilton reprennent la grandiloquence et la langue imagée du style oriental. Zāārmilla adopte un style imagé pour décrire la beauté du poème de Charlotte Percy : « I send you one of the first of the gems of fancy ; which, though it boasts not the radiant brilliancy of the diamond, is pleasing as the varying opal, and soft as the lustre of the green emerald ». ²⁸⁴ Le rajah emprunte aux topoï de la poésie orientale lorsqu'il se compare, amant, au rossignol : « as the nightingale, after having viewed, with short-lived rapture, the splendour of the gaudy tulip, returns with fresh delight to the contemplation of his beloved rose ; so did my soul, in the midst of this blaze of western beauty, turn to the remembrance of the gentle graces, and endearing charms of my beloved Prymaveda! ». ²⁸⁵ En marge du texte, Elizabeth Hamilton note : « This simile, the Rajah seems to have borrowed from the Persian. Of all the poetical fables of the East, none is so frequently alluded to, in the composition of the Persian writers, as that which supposes the nightingale to be violently enamoured with the rose ».

L'image poétique du rossignol et de la rose est empruntée au poète Hāfez, qui est traduit et adapté pour la première fois en anglais par Sir William Jones. Jones traduit le huitième *ghazal* qu'il intitule *A Persian Song of Hafez* et le publie dans *Poems, Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* en 1772. Les orientalistes de la fin du XVIII^e siècle s'intéressent à la poésie persane et publient certains des *ghazals* de Hafez. En 1774, John Richardson traduit seize de ses poèmes d'après la version latine de Revski et les publie dans *A Specimen of Persian Poetry*. Les revues scientifiques orientalistes relaient les monographies. Thomas Law et un orientaliste anonyme, signant ses travaux de ses initiales H.H., proposent respectivement en 1784 et 1786 la traduction d'un *ghazal*

²⁸³ *The Annual Register, Or a View of the History, Politics and Literature for the Year 1791* (London : printed by G. Auld, 1791) 192-199.

²⁸⁴ Elizabeth Hamilton, *Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 90.

²⁸⁵ *Ibid.*, p. 166.

pour la *Asiatick Miscellany*. En 1795, William Ouseley publie Hafez pour le *Persian Miscellanies*. En 1787, John Nott traduit dix-sept ghazals sous le titre de *Select Odes from the Persian Poet Hafez* et en 1800, J. H. Hindley propose *Persian Lyrics, Or Scattered Poems from the Diwan-I-Hafiz*. Le commentaire d'Hamilton est fondé sur une panoplie d'ouvrages relevant de la culture savante de l'Orient.

Hamilton s'inspire de commentaires sur l'ornementation du style oriental, souvent opposé à la concision de la langue anglaise,²⁸⁶ et laisse libre cours au style fleuri de ses personnages. La formule d'ouverture de la première lettre que Zāārmilla envoie à Māāndāāra en est inspirée : « Praise to Ganesa! May the benign influence of the God of wisdom, beaming on the breast of Māāndāāra, dispel those clouds of wrath which have been engendered by mistake, and poured forth in the whirlwind of impetuosity ».²⁸⁷ L'orientalisme en tant que style se définit par l'usage de l'exclamation et de la langue imagée. L'appel à l'arbitrage des dieux confirme l'origine indienne de ce texte. L'usage d'une langue métaphorique est confirmé dans la suite de la lettre où le destinataire compare l'impétuosité du caractère de son ami à la violence des flots et la félicité amicale au retour à l'accalmie : « We shrink from the fury of the King of Rivers, when his terror striking voice threatens destruction the surrounding works ; but when his silver waves return to the peaceful channel allotted to them by the adored Veeshnû, we forget our terrors, and contemplate with rapture the majesti grandeur of the sacred stream who rolls his blessings to a thousand nations ». Zāārmilla convoque l'ange de la vérité, logé auprès de Brahma, pour prouver sa fidélité. Il explique alors que certaines de ses lettres ne sont pas parvenues au destinataire à cause des combats qui ont empêché leur acheminement. Māāndāāra répond à Zāārmilla en déclarant son allégeance au dieu Veeshnû.

L'auteur joue d'analogies étrangères à l'imaginaire européen. Leur convocation apparaît inattendue et injustifiée puisque ces analogies ne possèdent pas le cachet d'une

²⁸⁶ Dans son « Essay on the Poetry of the Eastern Nations », William Jones reconnaît l'ornementation du style oriental et son inadéquation par rapport à la langue anglaise, qu'il juge implicitement plus sobre. Il explique cette richesse de la langue poétique orientale par des considérations sur le milieu et le mode de vie des arabes nomades : « This way of considering their poetical figures will give many of them a grace, which they would not have in our languages : so, when they compare *the foreheads of their mistresses to the morning, their locks to the night, their faces to the sun* [...] these comparisons, many of which would seem forced in our idioms, have undoubtedly a great delicacy in theirs » ; in Sir William Jones, trans., « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 178 ; et corrige les préjugés de son temps : « We are apt to censure the oriental style for being so full of metaphors taken from the sun and the moon : this is ascribed by some to the bad taste of the *Asiaticks* [...] But they do not reflect that every nation has a set of images, expressions, peculiar to itself, which arise from the difference of its climate, manners, and history » ; in *Ibid.*, p.188. Jones ne rejette pas l'image qui est communément reçue au sujet de la langue orientale, il en explique les fondements pour mieux justifier l'éloquence métaphorique de ces langues.

²⁸⁷ Elizabeth Hamilton, *Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 77. La citation suivante apparaît à la même page.

métaphore passée dans la langue commune. Ces analogies demeurent des pièces étranges, rapportées d'un discours et d'un imaginaire oriental, toujours placé dans l'excès ou le mal-à-propos par rapport à la langue familière. La comparaison qu'utilise Zāārmilla pour parler du malheur que représente la mort de son ami le colonel Percy est outrée par rapport aux déplacements que permet le régime analogique anglais : « Alas! As the blood-stained tiger of the forest rushes on the timid fawn, who unconscious of his presence, sports within the reach of this ferocious grasp, so doth calamity dart upon the cherished hope of mortals ».²⁸⁸ Le tropisme oriental est placé du côté de l'excès. Les métaphores surgissent là où elles ne sont pas attendues et perdent la justification qu'une analogie familière peut avoir.

La technique de « défamiliarisation » est employée jusqu'à rupture de sens. Certains passages sont rendus illisibles par une multiplication de références inconnues des non-initiés à la culture orientale. Zāārmilla tente de rassurer Māāndāāra au sujet de ses croyances : « let him not imagine that my veneration for the Gods of my fathers can be lessened by the words of a stranger : [...] No. I bow with reverence while I pronounce the name of the sacred volumes ; and, confess that in Rigyajuhśāmāt' Harva the immortal treasures of true knowledge are deposited. But in what text of the Veda, Upa Veda, Vedanga, Purana, Dherma, or Dhersana, is it forbidden to contemplate the operation of Māya throughout the sea-girt earth? ».²⁸⁹

Elizabeth Hamilton met alors à profit la note de bas de page pour éclaircir ces titres obscurs : « The six great Shasters, on which all knowledge, divine and human, is supposed to be comprehended » et renvoie son lecteur aux travaux des orientalistes : « See Asiatic Researches, vol.i, article 18 ». Elle invite aux déplacements du lecteur du texte pseudo-oriental au texte orientaliste, qui en propose un déchiffrement. Le déplacement s'actualise à l'intérieur de l'ouvrage entre le texte pseudo-oriental et son paratexte de facture orientaliste savante. Les mots inconnus sont répertoriés dans un glossaire, les références à la culture indienne sont détaillées dans une dissertation préliminaire écrite par l'auteur à partir des sources de l'érudition orientaliste.²⁹⁰ Elle présente sa dissertation

²⁸⁸ *Ibid.*, p. 94.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 98. La citation suivante apparaît sur la même page.

²⁹⁰ Dans l'introduction aux *Lettres*, Pamela Perkins et Shannon Russell soulignent la richesse de la documentation recueillie par Hamilton pour construire son roman : « For one thing, , her orient is rooted firmly in what was then cutting-edge literary and cultural scholarship. While she might occasionally – in typical eighteenth-century manner – be casual in the documentation of her sources, a reader who was familiar with them (or who was prompted to explore them because of Hamilton's work) would have no difficulty in tracing individual sections of the novel to the writers who inspired them. All of Zāārmilla's comments on Kalidasa, for example, come directly from Sir William Jones's 1789 preface to *Sakuntala*. The casual reference to the collyrium in volume two is taken from a note in Charles Wilkins' 1787 translation of the *Hitopadesa*, a note in which Hamilton quotes verbatim (but without acknowledgement). Her India takes

comme un intermédiaire entre le texte des lettres et les ouvrages orientalistes des savants et précise qu'elle œuvre pour la vulgarisation des connaissances orientales : « For the sake of readers [...] who may have been deterred by reason above hinted at, from seeking information from a more copious source, I think it necessary toward explaining many passages in the letters of the Rajah, which would otherwise have appeared utterly unintelligible, to give a short and simple sketch of the history of the nation to which they belonged ».²⁹¹ Les *Letters of a Hindoo Rajah* marquent la continuité entre le pan orientaliste et le pan pseudo-orientaliste, qui forment l'envers et l'endroit d'un même costume oriental. Hamilton s'inspire de la culture savante pour produire une fiction pseudo-orientale vraisemblable et rend à la communauté des scientifiques en facilitant la publicité et la diffusion de leurs ouvrages. Le lecteur est pris dans un mouvement constant, provoqué par la dynamique de l'écho « interculturel ». La voix scientifique est redistribuée en voix communes ; la voix commune puise dans les ressources du langage scientifique pour démultiplier ses occurrences.

Parler d'origine de la mode orientale est complexe car cela présuppose un point à partir duquel le phénomène de mode s'est développé. Les textes pseudo-orientaux sont les véhicules de cette mode. Il apparaît difficile de donner un point d'origine au phénomène, tant celui-ci reprend des topoï hérités de l'antiquité, du Moyen Âge, et de la Renaissance mais le pseudo-orientalisme n'est pas la mode orientale. On met en scène au XVII^e siècle des tragédies pseudo-orientales sans que l'on puisse parler de véritablement de « mode orientale ». Au XVIII^e siècle, le phénomène de mode orientale en littérature est assuré par des canaux de diffusion multiples – recueils, miscellanées, journaux, feuillets – par une adaptation à divers types d'écriture – non plus seulement le drame, mais aussi le conte, le roman, le genre épistolaire, la poésie – et par le phénomène d'imitation, selon

its geographical boundaries and some of its religious practices from Thomas Maurice's massive *Indian Antiquities* (1793-1794) ; its topography comes from the travel writer William Hodges (*Travels in India*, 1793) and, presumably, from conversations with Charles Hamilton and his friends ; its scripture is drawn from Charles Wilkins's translations of the *Bhagavad Gita* (1785) and the *Hitopadesa* ; and its literature – unsurprisingly – is drawn largely from Sir William Jones's translations and prefaces » ; in Pamela Perkins and Shannon Russell, eds., « Introduction » *Translation of the Letters of a Hindoo Rajah* (Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 30-31.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 56.

lequel chaque auteur pseudo-orientaliste a à sa disposition un ensemble de structures narratives préétablies qu'il peut réutiliser à l'infini. Imitation, adaptation et diffusion sont les trois pierres de la clef de voûte du phénomène de mode orientale.

Aux origines de la mode orientale du XVIII^e siècle se trouve le recueil des *Mille et une nuits*. Aux origines de cette mode s'impose le travail conjoint du savoir et de l'imaginaire. L'étude de l'origine, entendue ici non plus comme point de référence, mais comme l'ensemble du travail préparatoire à l'écriture de l'œuvre, démontre l'inégalité du traitement de la culture orientaliste par le courant commun. Cette inégalité de traitement nous invite à remettre en question le présupposé d'une équation systématique entre pseudo-orientalisme et orient de pacotille. Certaines œuvres pseudo-orientales traduisent l'interdépendance des deux cultures savante et commune de l'Orient. Aux origines du texte pseudo-oriental, soit, au stade initial de sa création, transparaît la symbiose de la connaissance et de l'imaginaire.

Le XVIII^e siècle est le temps d'une association entre la culture générale et la culture savante de l'Orient, profitable à chacune d'elles. La culture savante s'intéresse au patrimoine littéraire orientale et enrichit de formes et de motifs nouveaux la littérature anglaise. La culture commune permet la vulgarisation de la science orientaliste et devient le lieu de ses adaptations. Le recueil des *Mille et une nuits* est le signe d'une symbiose pratiquée dès l'origine de la mode orientale. Le travail préparatoire à l'écriture pseudo-orientale est la marque d'une symbiose à l'origine de la mode orientale.

DÉPLACEMENTS

En date du 14 novembre 1780, l'orientaliste William Jones adresse une lettre à son confrère hollandais Henry Albert Shultens :

To convince you that I have not wholly deserted Arabia (though in the midst of very different occupations) give me leave to ask three questions. 1. Have you in your library or at Leyden, a collection of the poems of *Motalammes* with the *scholia*? it is not at Oxford, at Paris, or in Spain ; but I have a fine copy, which in parts unluckily is effaced. 2. Have you any commentaries on the *Moallakât* beside those which *Reiske* and *Lette* used? Above all have you the comment of *Zuzeni*? 3. Have any of your Arabian scholars published or written any thing about the *Moallakât* except *Lette's Amralkeis*, and *Reiske's Tarafa*? Did your most respectable father and grandfather leave any learned labours on those fine poems?¹

De 1797 à 1800, l'orientaliste William Ouseley publie la *Oriental Collections*. En tant que rédacteur en chef, il se charge de la promotion de l'ouvrage :

A miscellaneous plate shall offer to the curious, and especially to the Antiquary, some subjects for study or for explanation. Literary Queries, Notices, and Answers, shall conclude each Number ; and every succeeding one shall present to the student of the Oriental Languages, two or more specimens of Arabick, Persian or Turkish Poetry, supplying, in some measure, the place of original manuscripts, and furnishing subjects for translation.²

William Jones passe commande auprès de l'un de ses collègues européens de manuscrits arabes et de commentaires savants très certainement en vue de la traduction des *Mu'allaqât*, ou poèmes suspendus, qu'il publie en 1782. Par cette lettre, Jones souhaite déplacer un manuscrit arabe de Leyde vers Oxford. Cette pratique n'est pas nouvelle, ni

¹ Garland Cannon, ed., *The Letters of Sir William Jones*, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) I, 446.

² William Ouseley, ed., « Advertisement » *The Oriental Collections : Consisting of Original Essays and Dissertations, Translations, and Miscellaneous Papers ; Illustrating the History and Antiquities, the Arts, Sciences and Literature of Asia*, 3 vols. (London, 1797) I : iv.

exclusive à l'orientalisme. La circulation des manuscrits est nécessaire aux savants dont le travail consiste à analyser et comparer des pièces uniques.

William Ouseley présente le contenu de ses publications et offre aux étudiants en langues orientales une sélection d'extraits de poèmes sur lesquels ils exerceront leur talent de traducteur. L'éditeur déplace un texte – l'extrait – de son co-texte – le poème, lui-même extrait d'un recueil. Ce traitement en synecdoque du texte oriental est largement utilisé par les savants et leurs éditeurs qui préfèrent publier à moindre frais des pièces courtes et variées, les *specimens*, plutôt que d'épais volumes illisibles pour le commun des lecteurs. Les savants prétendent, au moyen de ces collections, renseigner ces derniers sur l'ensemble des productions littéraires orientales. Les *Persian Miscellanies*, éditées par William Ouseley et publiées à Londres en 1795, ont pour fonction d'élargir la connaissance des lecteurs au sujet de la diversité des formes poétiques persanes : « [...] there is scarce any species of composition, which the Persian poets have not cultivated with success, from the didactic or Moral Sentence, to the finished Epic or Heroic Poem : through every gradation of Bacchanalian Ode, Elegiac, and Amorous Sonnet, Allegories amusing or instructive, and Romances founded on history, or fable : compositions breathing all the warmth of a luxuriant soil, and decorated with every adventitious grace, that the most flowery language can bestow ». ³ Ouseley présente son recueil comme un « spécimen du style oriental » ce qui explique le principe d'originalité qu'il s'est fixé dans le choix de ses extraits.

Au déplacement géographique et textuel s'ajoute le déplacement sémantique. La traduction de textes orientaux donne lieu à des modifications des sèmes et à des altérations de la signification. Ce déplacement n'est pas aléatoire. Il exige une maîtrise de la langue source et de la langue de réception et s'effectue en plusieurs étapes, comme l'explique Sir William Jones pour sa traduction de la pièce en sanskrit *Sacotalá* écrite par le dramaturge Kālidāsa :

I soon procured a correct copy of it ; and assisted by my teacher Rámalóchan, began with translating it verbally into Latin, which bears so great a resemblance to Sanskrit, that it is more convenient than any modern language for a scrupulous interlineary version : I then turned it word for word into English, and afterwards, without adding or suppressing any material sentence, disengaged it from the stiffness of a foreign idiom, and prepared the faithful translation of the Indian drama, which I now present to

³ William Ouseley, « Introduction » *Persian Miscellanies* (London, 1795) xx.

the Publick as a most pleasing and authentick picture of old Hindu manners, and one of the greatest curiosities that the literature of Asia has yet brought to light.⁴

Le texte original est traduit littéralement en latin, puis du latin en anglais, et d'un anglais littéral vers un anglais adapté. Jones enregistre les déplacements sémantiques d'une traduction fidèle.

La littérature pseudo-orientale elle-même, pour conserver son statut de phénomène de mode, doit être maintenue en constant déplacement. Ros Ballaster analyse le récit fondateur de cette mode, les *Mille et une nuits*, et explique que l'important pour Scheherazade n'est pas le contenu des histoires qu'elle relate mais leur renouvellement. Le texte des *Nuits* sert de fondement à la littérature pseudo-orientale et définit deux principes fondamentaux à ce type d'écriture : la circulation (« narrative traffic ») et l'accrétion.⁵

Autour de la question du déplacement s'effectue le rapprochement de la culture savante et de la culture commune de l'Orient. Une relation analogique se précise entre les modalités de l'écriture pseudo-orientale et les déplacements géographiques, textuels et sémantiques des manuscrits venus d'Orient. Les déplacements au sein de chaque culture (érudite et commune) ouvrent des points de passage d'une culture à l'autre.

⁴ William Jones, trans., *Sacotalá ; Or, The Fatal Ring* (London, 1790) vi.

⁵ « Scheherazade's stories similarly appear to succeed by their circulation alone ; their producer need not husband or manage her resources particularly, but rather simply keep them in circulation and her symbolic capital magically grows. This may be why the *Arabian Nights* remain the touchstone and paradigm of the oriental tale, the sequence ever burgeoning and expanding, but always retaining its magical power as sign of the East for its readers. The stories of the *Arabian Nights*, like the woman who tells them, transform the world around them by repetitive acts of simple accretion. It is not what they tell that matters so much as the stubborn vitality of their matter itself, which continues to survive and grow requiring only the assent to 'hear more' rather than complex acts of interpretation or organization on the part of their auditor(s) » ; in Ros Ballaster, *Fabulous Orient. Fictions of the East, 1662-1785* (Oxford : Oxford UP, 2005) 108.

II. 1 LE ROLE DU SAVANT DANS LE DÉPLACEMENT DES TEXTES D'ORIENT VERS L'ANGLETERRE

ÉVOLUTION DES PRATIQUES « APODÉMIQUES ».⁶

La collecte de manuscrits est une étape nécessaire à l'avancement de la recherche orientaliste. Les savants, aux côtés de marchands, pèlerins, ambassadeurs et voyageurs, s'engagent sur les routes des empires orientaux, à la recherche de ces précieux documents. S'ils ne sont pas perdus en route, les manuscrits sont déposés dans les bibliothèques universitaires et consultés par les lettrés qui en demandent l'accès. Ces consultations donnent parfois lieu à une traduction latine, à l'intention des cercles érudits européens. Warren Hastings, envoyé en Inde en 1750 pour le compte de l'*East India Company*, regrette que ces trésors de l'érudition orientale sombrent dans un oubli total : « There is a large collection of manuscripts in the Persic language in the University of Oxford, where (except by a few individuals) they must be considered even in a place of Learning merely as useless curiosities ».⁷ Cette volonté d'exposer les textes orientaux à la lumière du jour⁸ s'inscrit dans une évolution de la pratique « apodémique » des orientalistes anglais, au moment où la Grande Bretagne se découvre puissance coloniale

⁶ Le terme est emprunté à Daniel Roche dans l'ouvrage *Humeurs vagabondes*, publié chez Fayard en 2003. Il désigne le voyage et plus généralement le déplacement à pied et permet à Daniel Roche d'inclure dans son histoire des voyages une étude sur tous les types de déplacement, celui des colporteurs comme celui des troupes de théâtre, celui des travailleurs, comme celui des savants.

⁷ Warren Hastings, *A Proposal for Establishing a Professorship of the Persian Language in the University of Oxford* (S. I., 1768) 10-11.

⁸ « No wonder, that men of liberal minds, who have read and admired the beautiful writings of Persia, instead of enjoying in secret their hoard of manuscripts, like the miser bending over his beloved treasure, should have generously lamented the want of printed books and other aids, which might enable the rest of the world to participate in their pleasure [...] It is to be wished, that Sir William Jones and Mr Richardson (« names dear to every oriental scholar ») could have found leisure from their other important studies and pursuits, to have drawn forth some of the more valuable authors from the dust and gloom of public libraries » ; in Edward Moises, « Preface » *The Persian Interpreter* (Newcastle, 1792) 3.

en Inde. Les savants ne sont plus simplement de passage mais habitent Calcutta, ils ne dépendent d'aucune université mais appartiennent au corps des fonctionnaires de l'*East India Company*, les manuscrits ne sont plus systématiquement envoyés en Angleterre, ils sont traduits et publiés sur place et en anglais. Les centres du savoir oriental se partagent entre l'Inde et la Grande Bretagne. La notion même de centralisation est mise à mal à mesure que la circulation des ouvrages orientaux traduits en anglais s'élargit. Il convient donc de distinguer entre le voyage des « anciens » et le voyage des « modernes », à partir de l'engagement colonisateur de la Grande Bretagne en Inde.

Au Moyen Âge, et sans quitter l'Europe, seuls les clercs ont accès à des ouvrages arabes traduits en latin. Le théologien Duns Scotus (1265-1308) fonde sa réflexion philosophique sur les œuvres d'Aristote, traduites au Moyen Âge de l'arabe ou du grec vers le latin, et sur celles des philosophes arabes al-Farabi, Avicène, Ghazali, Averroès, Avicébron, al-Kindi, Alhacen. Dans son œuvre consacrée au théologien, le critique C. R. S. Harris note : « Scarcely less important than the authority of Aristotle was that of the Arabian and Jewish commentators whose work provided so large a portion of the subject matter of medieval academic discussions. Our next task, therefore, is to examine the relation of Scotus's teaching to these thinkers, the introduction of whose writings into Western Europe exercised so profound an influence on the thought of the Middle Ages ».⁹ Aucune information biographique ne précise un quelconque voyage vers le sud, si ce n'est le déplacement de Duns Scotus d'Oxford vers Paris puis vers Cologne. L'accès à ces textes est réservé à une élite savante qui n'a ni besoin de se déplacer en Orient pour collecter les manuscrits, ni de parler la langue arabe pour s'y référer. Les bibliothèques de Tolède et de Sicile suffisent à la consultation. Abélard de Bath (XII^e siècle) effectue ses travaux de traduction arabe en Espagne et en Sicile¹⁰ et les destine à un public de théologiens et de savants.¹¹

Les orientalistes de la Renaissance ne séjournent pas systématiquement en pays oriental. William Bedwell, présenté dans le *Dictionary of National Biography* comme le père des études arabes en Angleterre,¹² n'est pas descendu plus bas que la

⁹ C.R.S. Harris, *Duns Scotus. The Place of Duns Scotus in Medieval Thought* (London : Thoemmes Press, 1994) I-215.

¹⁰ Margaret Gibson note en introduction : « Adelard came to the Arab world by way of South Italy » in *Adelard of Bath. An English Scientist and Arabist of the Early Twelfth Century*, ed. Charles Burnett (London : The Warburg Institute, 1987) 11.

¹¹ Dans la même introduction, elle indique les différentes traductions et travaux du savant orientaliste. Abélard traduit en 1126 les tables astronomiques d'al-Khwarizmi et les *Eléments* d'Euclide dans les versions arabes de Hajjaj et de Ishaq. Il écrit dans le deuxième quart du XII^e siècle *Quaestiones naturales* où il discute des points de la philosophie arabe.

¹² Voir Alastair Hamilton, « Bedwell, William (1563-1632) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <http

Hollande. Il compile les documents nécessaires à la rédaction de son lexique arabe en se rendant en 1612 à Leyde en la demeure de l'orientaliste Scaliger qui lui ouvre les portes de ses collections de manuscrits arabes. Edmund Castell qui rédige la partie en samaritain, syriaque, arabe et éthiopien de la *Biblia Polyglotta* de Walton et publie le *Lexicon Heptaglotton* en 1669, ne quitte pas le siège qu'il occupe à l'université de Cambridge. Ses contacts lui permettent d'obtenir un nombre conséquent de manuscrits orientaux qu'il lègue à l'université à sa mort.¹³ Les érudits utilisent les voyageurs, les ambassadeurs en poste en Orient et les marchands qui commercent avec ces pays pour collecter des manuscrits et fournir leurs bibliothèques. Laud, fondateur de la chaire d'arabe à Oxford, obtient du roi Charles I une lettre par laquelle les membres de la Compagnie du Levant sont tenus de fournir un manuscrit oriental par bateau.¹⁴

Les pratiques apodémiques des orientalistes du XVII^e siècle n'évoluent guère. Seul l'orientaliste Edward Pococke a séjourné à Alep, en tant que chapelain de la Compagnie du Levant de 1630 à 1635, et en Egypte, accompagné du savant John Greaves, de 1637 à 1640. Ces séjours sont l'occasion d'étendre sa connaissance des langues sémitiques et de partir à la recherche de manuscrits orientaux : « All the time he could spare from his ministerial duties he devoted to studying the oriental languages (principally Arabic, both written and spoken, but also Hebrew, Syriac and Ethiopic) and to collecting manuscripts. His friendships at Aleppo encompassed both Muslims and Christians of various persuasions. His Muslim teacher ('shaykh'), Fathallah, praised his pupil's skill and character long after. Pococke also employed the dervish Ahmad to teach him and to copy and buy manuscripts (services which he had previously performed for Golius) ». ¹⁵ Laud

[://www.oxforddnb.com/view/article/1942](http://www.oxforddnb.com/view/article/1942)>.

¹³ Il s'agit de dix-neuf manuscrits en hébreu, treize en arabe et six en éthiopien. Voir *Dictionary of National Biography*, ed. Leslie Stephen, vol.9 (London : Smith, Elder & Co, 1887) 272. Castell travaille douze ans à la rédaction du *Lexicon Heptaglotton* et y dilapide tout son argent. Les notes de G.J. Toomer pour l'édition 2004 du *Dictionary of National Biography* signalent le peu de publicité et la diffusion très restreinte des travaux orientalistes : « Castell was soon beset by financial difficulties. Subscriptions were few, and some subscribers defaulted. He raised the price of subscriptions and later tried to profit from the presses by printing other books (such as Job Ludolf's *Ethiopic Lexicon*) in the intervals of printing the *Heptaglot*, but he was forced gradually to sell off the landed property he had inherited to cover expenses [...] In 1660, he tried to get support from another source by publishing *Sol Angliae Oriens*, a collection of poems in all the languages of the polyglot Bible, accompanied by Latin translations, that celebrated Charles II's Restoration with an explicit plea for the king to encourage the lexicon [...] Even when the *Lexicon* finally emerged from the press in 1669 further troubles awaited. Appeals in the *London Gazette* on 3 May 1669 and 27 December 1669 show that Castell awaited many months at the warehouse in vain for subscribers to pick up their copies of the *Lexicon*. In G.J. Toomer, « Castell, Edmund (1606-1686) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/4865>>.

¹⁴ P.M. Holt, « The Study of Arabic Historians in Seventeenth-Century England : The Background and the Work of Edward Pococke » *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London*, 19-3 (1957) 448.

¹⁵ G.J. Toomer, « Pococke, Edward (1604-1691) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 17 juil. 2008. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/1942>>.

assure par l'intermédiaire de Pococke l'approvisionnement des collections de manuscrits orientaux de la Bodleian.¹⁶ Pococke est à l'origine de nombreuses publications en latin et les dédicaces de ces ouvrages sont adressées au même cercle d'érudits.¹⁷

Le parcours de Pococke est original puisque lui-même est dépêché par d'autres érudits pour collecter des manuscrits. Les orientalistes du XVIII^e siècle ont coutume de se décharger de ce travail auprès de « tiers » qui veillent à acheminer les manuscrits jusqu'en Angleterre.¹⁸ Les modalités de l'érudition orientaliste du XVIII^e siècle ne sont guère différentes de celles en pratique à la Renaissance. Dans la préface qu'il donne au *Zend Avesta*, l'orientaliste français Anquetil Du Perron appelle en 1771 à une réforme des pratiques du savant qui devrait accepter de voyager : « Ce sont des Sçavans de profession qu'il faut & des Sçavans voyageurs. Mais comment voyageront-ils? On sçait que les lumières s'augmentent par la communication, & que les besoins dans des pays éloignés demandent des secours sûrs et prompts. Le moyen qui pourroit procurer l'un & l'autre avantage, seroit d'établir des *Académies*, si je puis m'exprimer ainsi, *ambulantes* ». ¹⁹ Anquetil décrit le plan de cette « Académie ambulante », la répartition de ses quatre-vingts savants sur les quatre continents, l'organisation de rencontres, la diffusion de leurs

[://www.oxforddnb.com/view/article/22430](http://www.oxforddnb.com/view/article/22430)>.

¹⁶ « In October 1631 the chancellor of Oxford, William Laud, who was already collecting manuscripts with a view to enriching the Bodleian Library, wrote to Pococke asking him to buy Greek coins and Greek and oriental manuscripts on his behalf » in G.J. Toomer, « Pococke, Edward (1604-1691) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/22430>>.

¹⁷ Il publie à Oxford en 1649 son *Specimen historiae arabum*, à partir d'extraits de « L'Histoire Universelle » d'Abu al-Faraj. Cette traduction, à laquelle Pococke ajoute un ensemble d'essais sur l'histoire, la science, la littérature et la religion arabes, est dédiée au professeur Selden. En 1660, le savant Robert Boyle lui passe commande de la traduction arabe d'un tract écrit en latin par Grotius, *De veritate religionis christianae*, pour la conversion des musulmans du Levant. L'année suivante Pococke publie le texte et la traduction en latin du poème arabe *Carmen Tograi*. Samuel Clarke assure l'intendance de la publication et ajoute au texte de Pococke un traité de prosodie arabe. En 1663, Pococke dirige la publication complète de l'œuvre d'Abu al-Faraj sous le titre de *Historia compendiosa dynastiarum*.

¹⁸ Maurits H. Van Den Boogert, dans sa contribution au livre édité par Alastair Hamilton, *The Republic of Letters and the Levant* (Leyde, Boston : Brill, 2005), nous renseigne sur la correspondance active qu'entretient le botaniste Patrick Russell, en poste à Alep, avec la communauté savante anglaise. Russell obtient pour l'apothicaire Channing le manuscrit d'un traité sur la circulation sanguine par Abu al-Qasis. Channing est lui-même en contact avec le cercle des orientalistes européens de son temps puisque Thomas Hunt, alors titulaire de la chaire d'arabe à Oxford, lui ouvre régulièrement les portes de la collection de manuscrits arabes de la Bodleian et le professeur hollandais Hendrick Albert Schultens aide Channing pour la traduction du traité d'Abu al-Qasis en 1773. La traduction est publiée en latin cinq ans plus tard, faute de souscripteurs. Russell est l'un de ces « tiers » auxquels les orientalistes se réfèrent pour obtenir les manuscrits dont ils ont besoin. Boogert conclut : « During his stay in Aleppo Patrick Russell was thus in contact with prominent travellers, and he sent Arabic manuscripts to London and Leiden. He would subsequently become friends with Banks and Solander, as well as other fellows of the Royal Society and citizens of the Republic of Letters » ; in Maurits H. Van Den Boogert, « Patrick Russell and the Republic of Letters in Aleppo » *The Republic of Letters and the Levant* , ed. Alastair Hamilton (Leiden, Boston : Brill, 2005) 258.

¹⁹ Abraham-Hyacinthe Anquetil Du Perron, « Préface » *Zend-Avesta*, 3 vols. (Paris, 1771) I : xi.

recherches.²⁰ La *Asiatic Society* fondée par Jones à Calcutta treize ans plus tard correspond à ce nouvel impératif. Reste qu'au cours du XVIII^e siècle, les centres d'érudition n'ont pas essaimé et sont fixés, pour l'Angleterre, fixés à Oxford et Cambridge. Le savoir circule peu, il transite d'Orient vers les bibliothèques européennes qui emmagasinent les documents et les retirent des réseaux de diffusion. Les orientalistes n'accordent que rarement une « seconde » vie, ou une « survie » au sens que Walter Benjamin assigne à la traduction,²¹ à ces manuscrits, traduits en latin à l'intention d'un cercle restreint de lettrés. Après avoir offert une synthèse de la production orientaliste savante au XVIII^e siècle, P. J. Marshall écrit : « With the obvious exception of Hyde's work on the ancient Persians, oriental scholarship at Oxford throughout the eighteenth century had been largely concerned with elaborating themes and material explored by Pococke and his contemporaries ». ²² La culture savante de l'Orient n'atteint pas le public anglais, qui approfondit sa culture générale grâce aux récits de voyage.

Les orientalistes anglais restent pour la plupart confiné au sein des universités. Le fils aîné d'Edward Pococke demeure à Oxford tout au long de sa carrière et travaille à l'édition latine de textes arabes, notamment, en 1671, le conte philosophique d'Ibn al-

²⁰ « Il seroit bon que tous les quatre ans, pour l'Afrique deux jeunes Académiciens, deux pour l'Amérique et quatre pour l'Asie, allassent visiter dans leurs retraites les sçavans voyageurs, recueillir leurs ouvrages & leur porter les secours dont ils pourroient avoir besoin. Ceux-ci, après avoir passé douze ans à leur mission, formeroient à Paris avec plusieurs sçavans de cette ville, habiles dans la connaissance des langues & des peuples, un corps particulier chargé de revoir, mettre au net, & faire imprimer les productions curieuses envoyées des trois plus grandes parties du monde » in *Ibid.*, p. xii.

²¹ « De même que les manifestations de la vie, sans rien signifier pour le vivant, sont avec lui dans la plus intime corrélation, ainsi la traduction procède de l'original. Certes moins de sa vie que de sa « survie » [...] C'est, en effet, dans leur simple réalité, sans aucune métaphore qu'il faut concevoir pour les œuvres d'art les idées de vie et de survie [...] Cette survie, lorsqu'elle a lieu, se nomme gloire. Des traductions qui sont plus que des transmissions naissent lorsque, dans sa survie, une œuvre est arrivée à l'époque de sa gloire. Par conséquent, elles doivent plus leur existence à cette gloire qu'elles ne sont elles-mêmes à son service, comme de mauvais traducteurs le revendiquent communément pour leur travail. En elles la vie de l'original, dans son constant renouveau, connaît son développement le plus tardif et le plus étendu » in Walter Benjamin, « La Tâche du traducteur » *Œuvres I* (1923 ; Paris : Gallimard, 2000) 246-248. Sans explorer ici la possibilité tracée par Walter Benjamin d'un renversement des valeurs entre original et traduction, où la traduction est la forme qui porte la gloire de l'œuvre, la pensée du critique nous permet de concevoir la traduction comme « survie » de l'original et comme moment de « gloire » de l'original. Les traductions des manuscrits orientaux en langue latine ou anglaise sont pensées par les lettrés comme une sortie de l'oubli, comme un retour de la mémoire éclipsée, la possibilité d'offrir une seconde vie aux vestiges des textes. La diffusion de ces textes est perçue comme un rayonnement de l'œuvre orientale jusqu'en Europe.

²² Peter James Marshall, *Oriental Studies. Offprint from The History of the University of Oxford. Vol V. The Eighteenth Century* (Oxford : Clarendon Press, 1986) 561.

Tufail,²³ et l'*Historiae Ægypti Compendium* par « Abdollatiphi ».²⁴ Thomas Hyde prend la suite de Pococke à la chaire des études d'arabe à Oxford et la préside jusqu'en 1703. Il ne participe à aucun voyage de collecte et pourtant le fonds qu'il lègue à la Bodleian à sa mort est conséquent. Comme ses prédécesseurs, et successeurs, il publie ses traductions en latin.²⁵ John Wallis lui succède de 1703 à 1738 et ne laisse la trace d'aucune traduction. Thomas Hunt est plus engagé que son prédécesseur : il occupe la chaire d'arabe de 1738 à 1774 et publie sa leçon inaugurale, *De antiquitate, elegantia, utilitate, linguae Arabicae* (1739), qu'il reprend en 1748 dans *De usu dialectorum orientalium*, auquel s'ajoutent *A Dissertation on Proverbs* (1743), la proposition d'une traduction latine de l'*Histoire d'Égypte* par Abd ul-Latif en 1746,²⁶ et la réédition de l'*Historia religionis veterum persarum* de Hyde en 1760.²⁷ Joseph White est élu en 1775 et occupe la chaire d'arabe jusqu'en 1814. Ses travaux ne le distinguent pas des pratiques en cours : il compile des

²³ Ce conte est traduit en anglais (« newly translated from the original Arabick ») par Simon Ockley en 1708 sous le titre de *The Improvement of Human Reason, Exhibited in the Life of Hai Ebn Yokdhan. Written in Arabick Above 500 Years Ago, by Abu Jaafar Ebn Tophail. In which is Demonstrated by what Methods one may, by the Mere Light of Nature, Attain the Knowledge of Things Natural and Supernatural ; More Particularly the Knowledge of God, and the Affairs of Another Life*. Ockley explique en introduction les raisons qui ont motivé sa traduction en anglais, alors même qu'il ne tarit pas d'éloges au sujet de la traduction latine de son aîné Pococke : « I was inform'd that it had been done twice already ; once by Dr. Ashwell, another time by the Quakers, who imagin'd that there was something in it that favoured their Enthusiastick Notions. However, taking it for granted, that both these Translations were not made out of the Original Arabick, but out of the Latin ; I did not question but they had mistaken the Sense of the Author in many places. Besides, observing that a great many of my Friends whom I had a desire to oblige, and other Persons whom I would willingly incline to a more favourable Opinion of Arabick learning, had not seen this book [...] I at last ventur'd to translate it a-new » (« Preface », 1708). L'argument annoncé, en sus du prétexte de rectification des éditions précédentes, est celui de la visibilité. La traduction anglaise rend accessible la littérature arabe à un plus grand nombre.

²⁴ Voir G.J. Toomer, « Pococke, Edward (1648-1726) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/22431>>.

²⁵ Le *Oxford Dictionary of National Biography* signale pour publications : en 1665, le texte et la traduction latine de la version persane d'un traité d'astronomie par Ulugh Beig Ibn Shahrukh ; en 1677, Hyde supervise la publication de la traduction des quatre Évangiles en malais ; en 1689 et 1694, il publie en deux temps un traité de jeux orientaux, le *De historia Shahiludii*, avec le texte persan et la traduction latine ; il complète en 1692 la *Abdallatiphi historiae Ægypti compendium* et en 1700 publie son ouvrage majeur, *Historia religionis veterum persarum*, en quatre tomes. Une seconde édition de l'ouvrage est publiée par les soins de Thomas Hunt en 1760. Peter James Marshall est critique à l'égard du travail de l'orientaliste : « Hyde has been assessed as 'a mediocre orientalist' (Feingold, 495-6) and his tenure of the chairs in Arabic were remarkable, but he did little teaching. He proposed or started many projects which he never finished, so that his published work was mostly confined to essays (with many others left unpublished at his death), apart from his magnum opus, the *Historia religionis veterum Persarum*, published towards the end of his life in 1700 [...] Financially the book was a disaster. Hyde was 'left in the lurch' by promised subscribers, so that 'a great part of the charge fell upon myself' (Letter to H. Sloane, 24 Jan. 1701, BL, Sloane MS 4038, fol. 292) » ; in P.J. Marshall, « Hyde, Thomas (1636-1703) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/14336>>.

²⁶ La proposition n'aboutit pas : trop peu sont intéressés pour souscrire aux frais de publication de cet ouvrage.

²⁷ Voir Colin Wakefield, « Hunt, Thomas (1696-1774) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/14207>>.

manuscripts orientaux pour la Bodleian, il enseigne à l'université d'Oxford et publie en latin des ouvrages destinés à un public restreint d'universitaires. En 1778, il travaille à l'édition de la version philoxénienne du Nouveau Testament. En 1782, il prend la suite de Thomas Hunt pour la traduction d'Abd ul-Latif : l'ouvrage est publié en 1789 à Tübingen et en 1800 à Oxford sous le titre de *Abdolatiphi compendium memorabilium Ægypti*.²⁸ William Jones étudie le persan à l'université d'Oxford. Il n'y occupe, malgré les qualifications que tous ses pairs lui reconnaissent, aucune chaire. Les études persanes et sanscrites sont, dans le premier cas, peu développées, et dans le second, inconnues des universités. William Jones s'inscrit en décalage par rapport à ses prédécesseurs en ce qu'il défend le paradigme d'une science déplacée et en déplacements. Il séjourne dix ans en Inde pour exercer ses fonctions de juriste à Calcutta et de chercheur en quête de textes rares. Il prône l'idée d'une science mise à la portée du public, traduite en anglais, recelant des informations pratiques, et dont le contenu apparaît sous forme vulgarisée.

William Jones marque une rupture épistémologique dans la définition du savoir orientaliste. Dans la préface de sa première publication, *A Grammar of the Persian Language* (1771), il dénonce les pratiques de ses pairs :

But if this branch of literature has met with so many obstructions from the ignorant, it has, certainly, been checked in its progress by the learned themselves ; most of whom have confined their study to the minute researches of verbal criticism ; like men who discover a precious mine, but instead of searching for the rich ore, or for gems, amuse themselves with collecting smooth pebbles and pieces of crystal. Others mistook reading for learning, which ought to be carefully distinguished by every man of sense, and were satisfied with running over a great number of manuscripts in a superficial manner, without condescending to be stopped by their difficulty, or to dwell upon their beauty and elegance. The rest have left nothing more behind them than grammars and dictionaries, and though they deserve the praises due to unwearied pains and industry, yet they would, perhaps have gained a more shining reputation, if they had contributed to beautify and enlighten the vast temple of learning, instead of spending their lives in adorning only its porticos and avenues.²⁹

²⁸ Voir D.S. Margoliouth, « White, Joseph (1746-1814) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/29259>>.

²⁹ William Jones, *A Grammar of the Persian Language*, 2nd ed. (London : printed by J. Richardson, 1775) iii.

Jones compare le chercheur à un archéologue qui fouille le sol oriental pour en exhumer des « trésors ». Il utilise le trope du « bijou » littéraire, pour se référer aux ouvrages de la littérature orientale, indiquer leur valeur et leur caractère précieux, mais surtout pour introduire une critique à l'égard des « Anciens », incapables de révéler les véritables pièces orientales, et se satisfaisant d'un travail de compilation, sans penser à la diffusion de leurs recherches. Au delà d'une querelle de personne à personne – Jones sait défendre les orientalistes des universités anglaises lorsqu'ils sont attaqués –³⁰ Il critique une pratique, la compilation, dont le geste même tend à se substituer à la valeur des objets recherchés et dont l'exposition, derrière les vitres d'un cabinet, s'oppose à un impératif de diffusion. Jones demande une révision des modalités du savoir orientaliste : décrypter les textes plutôt que de se satisfaire d'une lecture superficielle, enrichir le savoir et éclairer les esprits, et non s'épuiser au travail fastidieux d'exposition de règles de grammaire.

Jones caricature également la position critique qu'il juge insensible à la beauté des textes :

There is nothing which has tended more to bring polite letters into discredit, than the total insensibility of commentators and criticks to the beauties of the authors whom they profess to illustrate : few of them seem to have received the smallest pleasure from the most elegant compositions, unless they found some mistake of a transcriber to be corrected, or some established reading to be changed, some obscure expression to be explained, or some clear passage to be made obscure by their notes

It is a circumstance equally unfortunate that men of the most refined taste and the brightest parts are apt to look upon a close application to the study of languages as inconsistent with their spirit and genius : so that the state of the letters seems to be

³⁰ La *Lettre à Monsieur A*** Du P**** est la réponse virulente de Jones aux condamnations qu'Anquetil Du Perron avait formulées dans sa préface du *Zend Avesta* à l'encontre des professeurs d'Oxford. Jones prend la défense de Hyde : « On ne fera point ici l'apologie du Docteur Hyde. C'est le sort de ceux qui se sont appliqués à étudier les lois des Guébres, d'avoir beaucoup de vaine érudition, très peu de jugement, et point de goût. Mais souvenez-vous que cet homme aimable et industrieux ne vivait pas dans le dix-huitième siècle, ou n'en vit que le commencement, et qu'il n'avait ni les secours, que vous avez eû sans en profiter, ni les exemples que vous avez connus sans les suivre. Vous citez de temps en temps la *Bibliothèque Orientale* ; ce livre aussi profond qu'agréable aurait pû vous servir de modèle. Mais vous étiez résolu d'être un *original* » ; in Sir William Jones, *Lettre à Monsieur A*** du P***. Dans laquelle est compris l'examen de sa traduction des livres attribués à Zoroastre* (Londres, 1771) 31-32 ; et soutient Hunt « Nous avons, Monsieur, l'honneur de connaître le Docteur Hunt, et nous faisons gloire de le respecter. Il est incapable de tromper qui que ce soit. *Il ne vous a jamais dit*, il n'a pas pû vous dire, qu'il entendait les langues anciennes de la Perse. Il est persuadé, aussi bien que nous, que personne ne les sait, et ne les saura jamais [...] Il ne regrette pas à la vérité son ignorance de ces langues : il en est assez dédommagé par sa rare connaissance du Persan moderne, la langue des Sâdi, des Cachefi, des Nezâmi, dans les livres desquels on ne trouve ni le Barsom, ni le Lingam, ni des observances ridicules, ni des idées fantastiques, mais beaucoup de réflexions piquantes contre l'ingratitude et la fausseté » ; in *Ibid.*, pp. 22-23.

divided into two classes, men of learning who have no taste, and men of taste who have no learning.³¹

La sensibilité des chercheurs est, selon Jones, émoussée à force de trop de considérations théoriciennes. Il encourage les savants de la « renaissance » orientale à suivre le chemin inverse pour retrouver une approche « sensualiste » des textes. Le savant doit être capable de relever les beautés de la littérature orientale, de les éclairer pour ses lecteurs, de nuancer son érudition sur la palette du goût, de mâtiner son savoir de touches esthétiques.

En parallèle au parcours académique des orientalistes anglais, un nouveau corps de spécialistes s'agrège autour de Sir William Jones à Calcutta. Celui-ci les décrit à son correspondant « the Second Earl Spencer » :

Do not raise too high your expectations of entertainment or instruction from the Transactions of our Society, which they print so slowly (the Government constantly using the Press for Orders, Regulations &c.) that, I left only eight sheets printed, though we have materials for two volumes in Quarto. It is not here, as in Europe, where many are scholars and Philosophers professedly, without any other pursuit : here every member of our Society is a man of business, occupied in his respective line of revenue, commerce, law, medicine, military affairs, and so forth : his leisure must be allotted in great part, to the care of his health, even if pleasure engage no share of it. What part remains then for literature? Instead, therefore, of being surprized, that we have done so little, the world, if they are candid, will wonder that we have done so much.³²

L'homme d'affaire, l'homme affairé, qu'il soit fonctionnaire, médecin, politicien, juriste ou marchand, s'impose comme une figure majeure de l'érudition orientaliste, à côté des universitaires d'Oxford et de Cambridge.

Les pratiques de l'épistémè orientaliste se modifient au contact de la politique coloniale anglaise en Inde. Joseph White est, à la différence de ses prédécesseurs à la chaire d'arabe d'Oxford, en contact avec les orientalistes de Calcutta. Il édite *Institutes Political and Military by the Great Timour* en collaboration avec le Major Davy,

³¹ *Ibid.*, p. iv

³² Sir William Jones, « Letter to the Second Earl of Spencer, 10th August 1787 » *The Letters of Sir William Jones*, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) II : 746.

secrétaire en persan du gouverneur général d'Inde. L'ouvrage est d'abord publié sous forme de spécimen pour mieux juger de son impact commercial. L'auteur le destine à la communauté savante qu'il côtoie et à un public plus large.³³ White avoue manquer de compétences, en particulier au niveau lexicologique, et engage Davy pour la traduction de l'œuvre : « As I proceeded in the translation, I found difficulties in the sequel, which had not occurred in the specimen : and I observed in the course of the work so many terms of Military Art, which my studies had never led me to examine, and so many idioms of the Tartar language which no lexicon in Europe has explained, that I [...] desired to devolve the whole task of translation on Mr. Davy. His knowledge of that art and language pointed him out as one particularly qualified to underake it ».³⁴ Le travail de l'orientaliste *d'affaire* supplée à celui de l'orientaliste *de chaire*. White admet que la traduction anglaise permet une plus large diffusion et reconnaît la nécessité de l'extension du savoir oriental dans le contexte d'un investissement colonial anglais :

[TIMOUR'S Institutes] will be esteemed curious and valuable by men of various professions. The scholar is ever delighted with a larger knowledge of illustrious characters, with their remains rescued from long oblivion, and all that tends to throw additional light on the history of mankind. He who studies and professes the military art, will survey with pleasure modes of marshaling and encamping armies, and the stratagems of a great conqueror [...] The politician must be interested in the perusal of measures, by which distant nations were united under the same government [...] But the most immediate and evident advantage that can be derived from the present publication, remains yet to be told. The superiority which a knowledge of the Persian language confers on its possessors in our East India settlements is allowed by all whose civil or military stations have obliged them to reside in those countries.³⁵

La vulgarisation de la culture savante de l'Orient est devenue nécessaire. Ceux qui partent travailler en Inde pour le compte du gouvernement anglais ou pour celui de la Compagnie des Indes Orientales se doivent d'acquérir un minimum de connaissances sur

³³ « I hope that by my accuracy in superintending the impression of the Original, and my diligence in compiling the Indexes, I shall give satisfaction to my friendly associate as well as to the public » ; in Joseph White, ed., "Preface" *Institutes Political and Military by the Great Timour* (Oxford, 1783) xi.

³⁴ *Ibid.*

³⁵ *Ibid.*, p. xii.

le contexte politique, économique, naturel et culturel indien.³⁶ Dans une lettre publiée en préface à la traduction de la *Bhagavad-Gīta* par Charles Wilkins, le gouverneur des Indes Orientales, Warren Hastings, défend l'idée qu'une domination anglaise en Inde ne peut se maintenir qu'au prix d'un effort de connaissance des peuples colonisés :

Nor is the cultivation of language and science, for such are the studies to which I allude, useful only in forming the moral character and habits of the service. Every accumulation of knowledge, and especially such as is obtained by social communication with people over whom we exercise a dominion founded on the right of conquest, is useful to the state : it is the gain of humanity : in the specific instance which I have stated, it attracts and conciliates distant affections ; it lessens the weight of the chain by which the natives are held in subjection ; and it imprints on the hearts of our own countrymen the sense and obligation of benevolence [...] Every instance which brings their real character home to observation will impress us with a more generous sense of feeling for their natural rights, and teach us to estimate them by the measure of our own. But such instances can only be obtained in their writings : and these will survive when the British dominion in India shall have long ceased to exist, and when the sources which it once yielded of wealth and power are lost to remembrance.³⁷

Ce discours définit une politique « orientaliste » de la colonisation, selon laquelle la connaissance des peuples colonisés est censée adoucir tout en renforçant la domination britannique en Inde. Les textes traduits permettent aux Anglais de renouveler

³⁶ Ce système « oriental » de colonisation, mis en œuvre par Warren Hastings, selon lequel l'Angleterre doit se mettre au diapason de l'Inde pour mieux la dominer, est remis en question dans les années 1830, avec l'accession de Lord William Bentinck au poste de gouverneur général (1827-1833). Ce dernier prône une politique d'occidentalisation des élites dominées : « The Shastras and the Hadith will become useless [...] I would strike at the root of the bad system which has hitherto been fostered by us. I would at once stop the printing of Arabic and Sanskrit books » ; in *The Correspondence of Lord William Cavendish Bentinck.*, ed. C. H. Philips, 2 vols. (Oxford : Oxford UP, 1977) II : 1410-1412. Thomas Babington Macaulay remet à Bentinck ses recommandations pour réformer le système éducatif en Inde. Le rapport, « Minute on Education » (2 février 1835), préconise un enseignement en anglais pour tout universitaire indien inscrit dans un établissement britannique. Le but de la réforme de Macaulay renverse l'engagement scientifique des orientalistes de la fin du XVIII^e siècle. Ces derniers apportaient des éléments de compréhension des cultures orientales au public britannique. Macaulay souhaite dissoudre ces cultures dans le creuset colonial britannique : « No Hindu who has received an English education ever remains sincerely attached to his religion. It is my firm belief that if our plans of education are followed up there will not be a single idolater among the respectable classes in Bengal thirty years hence » ; [quoted in] Donald Eugene Smith, *India as a Secular State* (Princeton : Princeton UP, 1963) 339. Sur les questions de politique coloniale voir, George D. Bearce, *British Attitudes Towards India 1784-1858* (Oxford : Oxford UP, 1961).

³⁷ Charles Wilkins, trans., « Letter of Warren Hastings. To Nathaniel Smith, Esquire. Banaris, 4th October 1784 » *The Bhagvat-Geeta* (London, 1785) 12-13.

le regard qu'ils portent sur les peuples considérés, quelques décennies auparavant, comme barbares, et de mieux appréhender les cultures qu'ils colonisent. Cette connaissance renforce la politesse et la sympathie des Britanniques pour le peuple soumis et justifie l'entreprise coloniale dans son ensemble.

Ceux qui restent en Angleterre doivent pouvoir participer au projet d'installation en Inde.³⁸ Il revient aux spécialistes d'assurer la transmission du savoir vers un public non ou peu renseigné. Elizabeth Hamilton, sœur de l'orientaliste Charles Hamilton et amie de Warren Hastings, loue les bienfaits de la colonisation de l'Inde à travers le portrait d'un administrateur modèle, le capitaine Percy, féru de science orientaliste. Zāārmilla écrit à son correspondant Māāndāāra au sujet de Percy en ces termes élogieux :

When the tyrant pain had a little loosened the fetters of her power, he spoke to me in the Persian language ; of which, as well as the Arabic, and the different dialects of Hindostan, he was *perfect master*. His conversation was like the soft dew of the morning, when it falls upon the valley of the roses ; it at once refreshed and purified the soul. His knowledge in comparison of that of the most learned among the Pundits of the present age, was like the mountains of Cummow compared to the nest of the ant. The powers of his mind were deep and extensive as the wave of the mighty Ganges. His heart was the seat of virtue, and truth reposed in his bosom.³⁹

La comparaison avec les pandits n'est pas fortuite. Elle participe du discours de l'éloge que la narratrice prête au rajah Zāārmilla et rappelle que, pour les orientalistes de Calcutta, la valeur d'une connaissance est dans sa diffusion, à la différence des pandits, qui, jaloux de leur savoir, refusent de le partager. La colonisation est une « provocation », une incitation à l'élargissement et à la diffusion des connaissances orientales. Toute

³⁸ Ces ouvrages, du fait de leur dissémination en métropole et en Inde, tissent un lien imaginaire – de l'ordre de la « communauté imaginaire » définie par Benedict Anderson – entre Anglais de la métropole et Britanniques en Inde. Anderson explique que le concept de « nation » n'est pas fondé sur un lien religieux ou monarchique, mais sur un lien imaginaire, transmis et vécu par la culture écrite. La communauté entière de la nation n'est jamais physiquement rassemblée en un même lieu. L'expérience de l'appartenance à une communauté nationale est imaginée dans le simple fait d'ouvrir un journal. Le lecteur peut se représenter son geste répété autant de fois qu'il y a de personnes appartenant à sa communauté. De même, la publication des *Asiatic Researches*, éditées par William Jones, à Calcutta et à Londres, assure la constitution d'une communauté de lecteurs, d'une communauté d'intérêts et de savoir.

³⁹ Elizabeth Hamilton, *Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Ontario : Broadview Literary Text, 1999) 80.

proportion gardée, l'orientalisme est appelé à déborder le cercle des érudits pour rejoindre le domaine de la culture commune. La littérature orientale peut être mise en circulation sur le marché colonial, échangée, négociée, appropriée.

La frontière entre les lettres savantes orientales et la culture générale de l'Orient s'estompe. La diffusion du savoir oriental, dépendante dans une certaine mesure de l'impératif colonial, doit être étendue au commun des lecteurs. Le domaine savant, à force de vulgarisations, communique, établit une « zone de contact »,⁴⁰ avec le domaine commun. L'impératif colonial n'est pas le seul enjeu. Les orientalistes sont aussi des intellectuels des Lumières, investis du devoir d'éducation du peuple. Dans la préface de sa *Grammar of the Persian Language*, Jones commente l'utilité de l'ouvrage, qui permet aux candidats à un poste en Inde de maîtriser le langage de l'administration et enrichit la culture européenne de nouveaux artefacts scientifiques et littéraires :

[The nations of Europe] would, perhaps have persisted in despising it [the literature of Asia], if they had not been animated by the most powerful incentive that can influence the mind of man : interest was the magick wand which brought them all within one circle ; interest was the charm which gave the languages of the East a real and solid importance [...] the servants of the company received letters which they could not read, and were ambitious of gaining titles of which they could not comprehend the meaning ; it was found highly dangerous to employ the natives as interpreters, upon whose fidelity they could not depend ; and it was at last discovered that they must apply themselves to the study of the Persian language, in which all the letters from the Indian princes were written [...] The languages of Asia will now, perhaps, be studied with uncommon ardour ; they are known to be useful, and will soon be found instructive and entertaining ; the valuable manuscripts that enrich our publick libraries will be in a few years elegantly printed ; the manners and sentiments of the eastern nations will be perfectly known ; and the limits of our knowledge will be no less extended than the bounds of our empire.⁴¹

⁴⁰ Mary Louise Pratt utilise ce terme pour désigner l'espace d'interactions culturelles ouvert par la colonisation : « “Contact zone” in my discussion is often synonymous with “colonial frontier.” But while the latter term is grounded within a European expansionist perspective [...], 'contact zone' is an attempt to invoke the spatial and temporal copresence of subjects previously separated by geographic and historical disjunctures, and whose trajectories now intersect. By using the term “contact,” I aim to foreground the interactive, improvisational dimensions of colonial encounters so easily ignored or suppressed by diffusionist accounts of conquest and domination. A “contact” perspective emphasizes how subjects are constituted in and by their relations to each other. It treats the relations among colonizers and colonized [...] not in terms of separateness and apartheid, but in terms of copresence, interaction, interlocking understandings and practices, often within radically asymmetrical relations of power » ; in Mary Louise Pratt, *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation* (London : Routledge, 1992) 6-7.

⁴¹ William Jones, *A Grammar of the Persian Language*, 2nd ed. (London, 1775) viii-x.

Jones coordonne un impératif utilitaire avec un impératif scientifique. Les agents anglais en Inde sont conscients de l'« intérêt » qu'ils ont à parler la langue de l'administration. Mais Jones souligne aussi l'instruction et l'élégance que ces cultures peuvent apporter à l'Europe. Jones conclut cette préface en indiquant en quoi le savoir oriental est riche d'enseignement, tant pour l'historien, le philosophe ou le curieux :

[...] the civil and natural history of such mighty empires as India, Persia, Arabia, and Tartary cannot fail of delighting those who love to view the great picture of the universe, or to learn by what degrees the most obscure states have risen to glory, and the most flourishing kingdoms have sunk to decay ; the philosopher will consider those works as highly valuable, by which may be traced the human mind in all its various appearances, from the rudest to the most cultivated state : and the man of taste will undoubtedly be pleased to unlock the stores of native genius and to gather the flowers of unrestrained and luxuriant fancy.⁴²

Jones, dans le but de séduire des lecteurs potentiels, met le savoir oriental au diapason du programme des sciences historique, philosophique et esthétique. Il articule le fonctionnement de chacune de ces pratiques – l'historien écrit la chronologie de la construction, du déclin et de la chute des empires ; le philosophe reconstruit les étapes du développement de l'humanité, du stade barbare au stade civilisé ; l'homme de goût est à la recherche d'objets susceptibles d'affiner sa sensibilité – et cale la recherche orientaliste sur les impératifs épistémologiques de chacun de ces domaines. Jones n'utilise pas le savoir oriental comme le moyen d'une refonte de la recherche anglaise. Suivant une logique commerciale, il indique aux savants les moyens d'utiliser le savoir oriental pour confirmer leurs travaux. Les découvertes orientales sont *mises au service* des autres sciences.

L'impératif colonial et éducatif implique une interaction des cultures érudite et générale de l'Orient et favorise la rencontre de leurs représentants. En première partie, nous avons étudié le cas de Samuel Johnson, pseudo-orientaliste bien informé, qui fréquente les voyageurs et orientalistes de son époque. Sir William Jones, orientaliste de renom, entretient, quant à lui, des rapports étroits avec le club littéraire de Johnson et les salons de Londres et de province, où il s'adresse à un public de non-spécialistes.⁴³ Avant

⁴² *Ibid.*, pp. xviii-xix.

⁴³ Garland Cannon dans son article, « Sir William Jones and Dr. Johnson's Literary Club » *Modern Philology* 63-1 (Aug. 1965) 21-37, précise que Sir William Jones adhère au « Literary Club » en 1773,

son départ pour l'Inde en 1783, il est à la fois à Oxford où il étudie l'arabe et le persan, et à Londres, au « Turk's Head », où il rencontre les membres du club littéraire de Samuel Johnson. Il consulte les manuscrits orientaux de la Bodleian et participe aux mascarades, vêtu d'un costume oriental.⁴⁴ Il publie en anglais une compilation de poèmes orientaux en 1772 et se livre à un travail de commentaire érudit en latin dans *Poeseos Asiaticae Commentarium* (1774). Il présente les poèmes qu'il traduit dans *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (1772) comme des imitations irrégulières dans le style oriental⁴⁵ et pourtant refuse le qualificatif « pseudo-oriental » pour décrire son travail.⁴⁶

Jones joue entre authenticité et adaptation, assure sa réputation de savant tout en tentant un succès d'édition. Avant d'envoyer les *Poems* à l'imprimerie, il demande aux membres du club de lui remettre une lecture critique de l'anthologie. William Hawkins, Jonathan Shipley, Samuel Parr, et Joseph Warton lui répondent et s'accordent pour louer le projet.⁴⁷ La publication des *Poems* est un succès : une deuxième édition de l'ouvrage

jusqu'à sa mort en 1794, et qu'il en est même trois ans président. Les membres de ce club – Robert Chambers, Sir Joshua Reynolds, Goldsmith, Percy, Burke, Nugent, Longton, Hawkesworth, Warton, Samuel Parr, Beauclerk, William Hawkins, Jonathan Shipley, Walpole, Garrick, Boswell, et Samuel Johnson – sont des hommes de lettres, tous spécialistes d'un domaine particulier qu'ils s'attachent à présenter à l'ensemble de la communauté lettrée. Sir William fréquente les salons de la famille Shipley, d'Elizabeth Montagu, d'Elizabeth Vesey, de la duchesse du Devonshire, sœur de son pupille Althorp, et de la comtesse Spencer.

⁴⁴ « There was a masquerade last night at Ranelagh. I was not there, though I have a Persian dress ; but I *have been* – as somebody said – of fox hunting when he was called up the second morning » ; in Sir William Jones, « Letter to Viscount Althorp ; 15 June 1776 » *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) I : 219.

⁴⁵ Dans la préface de l'anthologie, Jones explique la composition de ses poèmes : « The first poem in the collection, called *Solima*, is not a regular translation from the *Arabick* language ; but most of the figures, sentiments, and descriptions in it, were really taken from the poets of *Arabia* [...] I selected those passages, that seemed most likely to run into our measure, and connected them in such a manner as to form one continued piece » ; in Sir William Jones, trans. *Poems Chiefly Consisting of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) ii ; ou encore : « The hint of the next poem, or the *Palace of Fortune*, was taken from an *Indian* tale [...] but I have added several descriptions, and episodes from other *Eastern* writers, have given a different moral to the whole price, and have made some other alterations in it » ; in *Ibid.*, p. iii ; et « I have taken a still greater liberty with the moral allegory, which, in imitation of the *Persian* poet *Nezâmi*, I have entitled the *Seven Fountains* ; the general subject was borrowed from a story in the collection of tales by Ebn Arabshah [...] but I have ingrafted upon the principal allegory an episode from the Arabian tales of *A Thousand and One Nights* » ; in *Ibid.*, pp. iii-iv. Jones ne cherche pas à produire des traductions fidèles au texte source. Il adapte les formes, le lexique et procède par greffe de textes.

⁴⁶ « The reader will probably expect, that, before I present him with the following miscellany, I should give some account of the pieces contained in it ; and should prove the authenticity of those *Eastern* originals, from which I profess to have translated them : indeed, so many productions, invented in *France*, have been offered to the publick as genuine translations from the languages of *Asia*, that I should have wished, for my own sake to have clear my publication from the slightest suspicion of imposture » ; in *Ibid.*, p. i.

⁴⁷ Garland Cannon, « Sir William Jones and Dr. Johnson's Literary Club » *Modern Philology* 63-1 (Aug. 1965) 21-37. William Hawkins (1721-1801) est un poète et un dramaturge reconnu. Jonathan Shipley (1713-1788) est évêque de St Asaph. Il siège à la chambre des Lords et prend position, avec Sir William Jones, en faveur des colonies d'Amérique. Samuel Parr (1747-1825) est élève et enseignant à Harrow. Il partage ses années de formation et d'internat à Harrow avec William Jones. Joseph Warton (1722-1800) est un éminent poète et critique littéraire et appartient aux divers cercles littéraires de Londres. Leur biographie détaillée est consignée dans le *Oxford Dictionary of National Biography*.

apparaît en 1777, il est intégré à la compilation *The Works of Sir William Jones* de 1799 et les poèmes sont repris dans de nombreuses anthologies.⁴⁸ Jones y gagne, en supplément de ses qualités de savant, une réputation de poète. John Courtenay écrit de l'orientaliste :

Here early parts accomplish'd JONES sublimes,
And science blends with Asia's lofty rhymes :
Harmonious JONES! Who in his splendid strains
Sings Camdeo's sports, on Agra's flowery plains ;
In Hindu fictions while we fondly trace
Love and the Muses, deck'd with Attick grace.⁴⁹

Jones réussit à croiser impératif scientifique et poétique (« And science blends with Asia's lofty rhymes »), et mérite autant le surnom de « Oriental Jones » que celui choisi par Courtenay de « Harmonious Jones ».⁵⁰ Alexander Dow fait lui aussi le pari de la conciliation des deux cultures. Il gagne une renommée d'orientaliste pour l'ouvrage en deux volumes traduit du persan, *The History of Hindostan* (1768) et s'intéresse également à la littérature populaire du conte dans *Tales Translated from the Persian of Inatulla of Delhi* (1768). Il sait exploiter le filon de la mode pseudo-orientale en écrivant deux drames, *Zingis* (1769) et *Sethona* (1774).

Jones postule que la littérature orientale peut être adaptée tout en restant « authentique » et avoue que ses traductions se situent à mi-chemin entre la précision scientifique et le goût littéraire commun. Il propose, pour garantir une réception favorable aux poèmes orientaux, l'hybridation de l'esthétique néo-classique et de l'esthétique

⁴⁸ Notamment dans l'anthologie de Robert Southey, *Specimens of the Later English Poets*, 3 vols. (London, 1807) III : 383-396 et William Campbell, *Specimens of the British Poets* (S.I., 1819). Robert Southey reproduit des extraits de « Solima, An Arabian Eclogue », « A Persian Song of Hafiz », « An Ode in Imitation of Alexis », et « The Palace of Fortune, An Indian Tale ».

⁴⁹ John Courtenay, *A Poetical Review of the Moral and Literary Character of the Late Samuel Johnson* (Dublin, 1786) 35. John Courtenay (1738-1816) est un membre très actif du Parlement de Londres, lié aux gouvernements de North et Fox et opposé à celui formé par Pitt. Il prend position pour la liberté civile, la liberté de la presse et pour la révolution française, attirant les critiques les plus virulantes d'Edmund Burke. Il fréquente les sociétés littéraires londoniennes où il rencontre James Boswell et Samuel Johnson, à qui il dédie l'ouvrage intitulé *A Poetical Review* en 1786. Voir Roland Thorne, « Courtenay, John (1738-1816) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/6453>>.

⁵⁰ V. de Sola Pinto consacre un article à la question du rapport de Jones à la littérature anglaise. La critique infirme les thèses qui enferment la figure de Jones dans celle du savant ou du juriste, et prend le parti de souligner l'aspect poétique de sa carrière : « Jones certainly deserves a place in the history of English literature, both for his own poetry and criticism, and for his influence on such great authors as Gibbon, Shelley, and Tennyson, as well as on general culture and literary taste for at least half a century » ; in V. de Sola Pinto, « Sir William Jones and English Literature » *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London* 11-4 (1946) 686.

orientale. Dans la préface des *Poems*, il pose la supériorité de la culture gréco-latine et admet un rapport d'équivalence entre poètes antiques et poètes orientaux.⁵¹ Comme le montre, à juste titre, Garland Cannon, l'« orientalisme » de Jones peut être remis en question : « Despite the partially misleading title of the book, many of his sources were neoclassical too. The number of poems in heroic couplets, not to mention several close literary parallels, shows Pope's influence. Some of the ode meter he admittedly borrowed from Dryden and Gray, and the pastoral subject matter from Spenser and Addison ».⁵²

Le poème « A Persian Song of Hafiz » fournit l'exemple d'une traduction ambivalente, obtenue en présence de l'original – la page est divisée en deux parties, la partie supérieure occupée par la traduction, la partie inférieure, par le texte original persan, transcrit en caractère romain – et modelée selon l'horizon d'attente des lecteurs anglais. Il est largement diffusé sur le marché du livre : il apparaît dans les monographies *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (1772 et 1777 pour la seconde édition) et *The Works of Sir William Jones* (1799) et dans le troisième volume de la revue orientaliste *Asiatick Researches* en 1799.⁵³ Le recueil des publications *Annual Register* délivre une copie du poème dans l'édition de 1772. Les anthologies de poésie anglaise reprennent également le « chant » de Hāfez.⁵⁴ La popularité de l'ode persane se mesure à la diversité de ses publications. Le poème appartient d'abord au domaine savant, avant d'être rapidement intégré au domaine de la culture générale.

Jones, en adaptant la forme poétique, prévoit cette intégration. L'ode de Hāfez est écrite sous la forme du *ghazal*. Cette forme poétique arabe est connue des orientalistes, comme le prouve la définition précise qu'en donne Antoine Galland dans ses *Paroles remarquables* :

⁵¹ Sir William Jones écrit en 1772 à ce sujet : « I am convinced, that, whatever changes we make in our opinions, we always return to the writings of the ancients, as to the standard of true taste » [...] The heroick poem of *Ferdusi* might be versified as easily as the *Iliad* [...] The Odes of *Hafez* and *Mesih*, would suit our lyric measures as well as those ascribed to *Anacreon* » ; in Sir William Jones, trans., « Preface » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) vi-vii.

⁵² Garland Cannon, *Oriental Jones* (Bombay : Asia Publishing House, 1964) 29.

⁵³ Le poème « A Persian Song of Hafiz » est traduit et circule dès 1771. Ce texte est le premier spécimen traduit en anglais de l'auteur persan. A ma connaissance, aucune traduction du poète n'est publiée en langue européenne avant la traduction de Jones. D'Herbelot indique une entrée au nom de l'auteur dans sa *Bibliothèque orientale* (Paris, 1697). L'orientaliste français ne cite dans cet article que le titre du recueil *Divan Khovageh Hafedh Schirazi* auquel il ajoute un commentaire très succinct du style du poète, mais ne fournit pas d'extraits traduits (1697 :416). William Jones se contente en 1771 de la traduction d'un *ghazal*. L'anglais John Nott publie en 1787 une traduction plus complète qu'il intitule *Select Odes from the Persian Poet Hafiz* (London : T. Cadell, 1787). La première traduction du *Divan* en persan date de 1791 et est publiée en *in-folio* à Calcutta. La première traduction complète de ce recueil est réalisée par l'Allemand Hammer en 1812. La première traduction française, intitulée *Quelques odes de Hafiz*, date de 1898 et est l'œuvre d'A.L.M. Nicolas, premier *dragoman* du Consulat de France à Smyrne.

⁵⁴ On le retrouve dans *The English Anthology*, 3 vols. (London : printed by C. Clarke, 1794) III : 296-298 et dans *Old Ballads [...] Now First Collected and Reprinted [...] by Thomas Evans*, 4 vols., 2nd ed. (London, 1784) IV : 320-322.

Un gazel est une pièce de poésie extrêmement en usage parmi les Persans et parmi les Turcs. Les deux premiers vers riment ensemble, et le premier vers des distiques qui suivent rime avec la première rime ; mais, le second vers des mêmes distiques ne rime pas. Cette pièce est au moins de cinq distiques, et j'en ai vu d'onze, de douze ou de treize distiques. Ordinairement le poète fait entrer son nom dans le dernier distique ou dans la pénultième, lorsque le gazel est long [...] L'amour est le sujet le plus ordinaire des gazels. Néanmoins, Hafiz, Giami et d'autres poètes persans traitent des matières les plus sublimes de la théologie affective dans ceux qu'ils ont composés sous les termes allégoriques d'amour et de débauche.⁵⁵

Jones connaît la forme poétique du *ghazal* lorsqu'il la transcrit dans la partie inférieure de la page, en dessous de sa propre traduction. Il offre, par cette transcription, quelques indications au sujet de la forme, mais ne respecte pas l'organisation en distiques, décrite par Galland. La transcription (voir ANNEXE 1) laisse imaginer au lecteur que le texte initial est écrit en quatrains. Le traducteur confond la césure typographique du texte poétique persan avec une césure syntaxique et se permet de la transcrire sous la forme d'un retour à la ligne. Au lieu de présenter les distiques comme suit :

Egher an Turki Shirazi Bedest ared dili mara,
Be khali hinduish bakhshem Samarcand u Bokharara.

Il écrit :

Egher an Turki Shirazi
Bedest ared dili mara,
Be khali hinduish bakhshem
Samarcand u Bokharara.

Jones modifie également la forme du *ghazal* dans sa traduction :

⁵⁵Antoine Galland, *Les Paroles remarquables, les bons mots et les maximes des Orientaux* (1694 ; Paris : Maisonneuve Larose, 1999) 42-43.

Sweet maid, if thou would'st charm my sight,
 And bid these arms thy neck infold ;
 That rosy cheek, that lily hand,
 Would give thy poet more delight
 Than all Bocara's vaunted gold,
 Than all the gems of Samarcand [...]⁵⁶

Jones conserve l'octosyllabe mais modifie la strophe. Il transforme les neuf couplets en neuf sizains, ce qui lui permet de réduire les vers de 16 à 8 syllabes tout en ajoutant deux octosyllabes par strophe. Jones ne respecte pas l'économie d'expression du mode du *ghazal* et casse les couplets pour obtenir des vers plus courts, arrangés dans des strophes plus longues. Il se défait de la forme orientale pour suivre le modèle de l'ode anacréontique qui privilégie des vers courts et des thèmes légers. Le *ghazal* est éclipsé par l'ode classique. Comme il l'indique en préface : « The *Odes of Hafez, and of Mesihi, would suit our lyrick measures as well as those ascribed to Anacreon* ». ⁵⁷

Cette ruse de traducteur assure une meilleure réception du chant persan. Ainsi, d'autres critiques, comme Robert Heron, reprennent à leur compte le parallèle entre Hāfez et Anacréon et indiquent implicitement la réussite du transfert d'une proposition savante dans la langue commune. ⁵⁸

Les modifications concernent également les motifs et leur traitement. La comparaison de la traduction de Jones avec celle Reza Ordoubadian (voir ANNEXE 3) révèle les modifications appliquées par l'orientaliste. La redistribution et l'élaboration sont liées à des contraintes formelles que s'impose le traducteur. L'explication, la mise en scène, l'atténuation ou la modification lui permettent d'adapter les thèmes du poème de Hāfez à un public anglais.

Le premier sizain fournit un exemple de réécriture. Jones modifie le sexe des protagonistes : le « Shirazi Turk » de Hāfez devient « une mignonne demoiselle ». Les adjectifs fleuris utilisés pour la décrire (« rosy cheek », « lily hand ») relève d'une inspiration idyllique plus que spécifiquement persane. La concision du deuxième vers

⁵⁶ L'intégralité du *ghazal* traduit est reproduite en ANNEXE 2.

⁵⁷ Sir William Jones, trans., *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) vii.

⁵⁸ « I know not that it [beauty] has ever been more elegantly and more delicately praised, than in some pieces of Persian poetry of which I have lately seen translations ; although not having them by me, I cannot insert a quotation. The same genius seems to have inspired both Hafiz and Anacreon ; and in delicacy of painting the Greek poet does not excel the Persian » ; in Robert Heron, ed., « A Critical Essay on the Seasons » *The Seasons*, by James Thomson (1730 ; Perth : 1794) 343.

(« I'll gift, to her Indian mole, both Samarkand and Bokhara ») n'est pas respectée par le traducteur. Jones élabore ce thème au moyen d'une explication : « That rosy cheek, that lily hand,/ Would give thy poet more delight/ Than all Bocara's vaunted gold,/ Than all the gems of Samarcand ». Le poète est prêt à offrir Samarkand et Boukhara à sa bien-aimée car sa beauté dépasse les splendeurs de ces deux villes réunies. Le troisième sizain étire le thème contenu dans le couplet de Hāfez. D'un thème développé en deux vers (« The impudent beauties of the city of confusion steal/ patience from my heart, like a Khan in a joyous plunder »), le traducteur élabore : « O! When these fair, perfidious maids,/ Whose eyes our secret haunts infest,/ Their dear destructive charms display ;/ Each glance my tender breast invades,/ And robs my wounded soul of rest,/ As Tartars seize their destin'd prey ». La traduction de Jones est une explication du texte de Hāfez dans le but de faciliter la lecture du public. De même, Jones décrypte les termes, comme ceux de « terre », « eau » et « art », juxtaposés dans le deuxième vers du quatrième couplet, pour les intégrer dans un blason de la bien-aimée. « What need the beautiful face has of earth, water or art? » devient sous la plume de Jones : « Can all our tears, can all our sighs,/ New lustre to those charms impart?/ Can cheeks, where living roses blow,/ Where nature spreads her richest dyes,/ Require the borrow'd gloss of art? ».

Jones construit l'imaginaire persan de ses lecteurs anglais au moyen de descriptions et de mises en scène. Au sixième sizain, le traducteur fait l'économie des noms propres mentionnés par Hāfez (« Zoleykha » et « Joseph »). Il substitue à ses patronymes une caractéristique (« chaste » et « blooming ») et un lieu d'origine (« Egyptian » et « Hebrew ») censés permettre une identification spontanée, visée grâce à la détermination « the ». Le traducteur joue sur la possible inadéquation entre ce qui est sous-entendu dans le texte, soit, une reconnaissance de l'identité des deux personnages (« the chaste Egyptian dame » et « the blooming Hebrew boy »), et la capacité des lecteurs à décrypter leur identité. L'histoire des deux amants est mise en scène dans les trois derniers vers : « For her how fatal was the hour,/ When to the banks of Nilus came/ A youth so lovely and so coy ». Cette mise en scène est absente du *ghazal*. En ajoutant ces renseignements le traducteur apporte aux lecteurs des clés de lecture nécessaires pour comprendre l'allusion à des personnages davantage connus des Persans que des Anglais.

Jones étire les vers de Hāfez dans le but d'en atténuer la charge provocatrice ou au contraire pour en amplifier la portée épicurienne. Au sixième couplet, Hāfez se réjouit d'entendre des paroles amères de la bouche de la bien-aimée (« bitter response suits the ruby lips of the sweetest heart »). La convention voudrait que seules des paroles

douces y soient prononcées. Jones ne reprend pas cette provocation. Il l'atténue, non en transformant des paroles amères en mots doux, mais en marquant son étonnement et sa condamnation : « What cruel answer have I heard! / And yet, by heaven, I love thee still : / Can aught be cruel from thy lip? / Yet say, how fell that bitter word / From lips which streams of sweetness fill, / Which nought but drops of honey sip? ».

Jones exploite largement le thème épicurien du *carpe diem*. Il développe le thème au septième sizain, amplifiant largement le vers de Hāfez. Il traduit l'équivalent de : « My love : more precious than life the lucky youth / holds the advice of the virtuous sage », par : « But ah! Sweet maid, my counsel hear / (Youth should attend when those advise / Whom long experience renders sage) : / While musick charms the ravish'd ear ; / While sparking cups delight our eyes, / Be gay ; and scorns the frowns of age ». Dans le huitième couplet, Hāfez demande à ses auditeurs de renoncer à élucider le mystère de la vie et de profiter plutôt des plaisirs sensuels : « Come, sing of wine and minstrels – seek less the secrets of life ; / none has solved – nor can – this enigma with the logical mind ». Jones ne retient de ce passage qu'un appel aux jouissances de la vie : « Speak not of fate : – ah! Change the theme, / And talk of odours, talk of wine, / Talk of the flowers that round us bloom : / 'Tis all a cloud, 'tis all a dream ; / To love and joy thy thoughts confine, / Nor hope to pierce the sacred gloom ». Cette exploitation du thème épicurien pose le *ghazal* de Hāfez comme un possible avatar de l'ode horatienne.

Les modifications thématiques (élaboration, explication, mise en scène, atténuation, amplification) sont pensées en fonction du public auquel Jones adresse son ode. Elles coulent les vers du *ghazal* dans le moule de l'ode classique et modèlent les thèmes selon la sensibilité poétique des lecteurs. Le traducteur, à force d'adaptations, est devenu poète et détrône Hāfez.⁵⁹ Cette éclipse de l'orient est aussi ce qui garantit la réorientation du poète Hāfez dans le paysage poétique anglais. Ce transfert est commenté par le poète John Scott :⁶⁰

⁵⁹ Jones ne reprend pas dans sa traduction le nom de Hāfez, présent dans le dernier couplet du *ghazal*.

⁶⁰ John Scott (1730-1783) est un poète et écrivain anglais qui commence à se faire connaître dans le monde des lettres par les poèmes qu'il publie pour le *Gentleman's Magazine* de 1753 à 1758 et son premier ouvrage *Four Elegies Descriptive and Moral* (1760) reçoit l'attention d'Eward Young, d'Elizabeth Carter et de Catherine Talbot. Son biographe John Hoole, qu'il rencontre en 1761, l'introduit à Londres dans le cercle de Samuel Johnson où il rencontre James Beattie, William Jones, Lord Lyttelton et Catherine Macaulay. Son engagement littéraire le conduit à prendre position sur certains sujets politiques et sociaux, notamment dans *Observations on the Present State of the Parochial and Vagrant Poor* (1773), *A Propect of Ware and the Country Adjacent* (1776), *A Digest of the Highway and General Turnpike Laws* (1778). Sa poésie, d'abord descriptive dans *Amwell, a Descriptive Poem* en 1776, prend elle aussi une tournure morale et philanthropique avec *Moral Eclogues* en 1778 et « Selim ; Or the Artificial Famine » dans le recueil *Oriental Eclogues* de 1782. Voir Anne McWhir, « Scott, John (1730-1783) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/24891>>.

The Asian Muse, a stranger fair!
 Becomes at length Britannia's care ;
 And Hafiz's lays, and Sadi's strains,
 Resound along our Thames's plains.
 They sing not all of streams and bowers,
 Or banquet scenes, or social hours ;
 Nor all of beauty's blooming charms,
 Or war's rude fields, or feats of arms ;
 But freedom's lofty note sincere,
 And virtue's moral love severe ;
 But ah! They sing for us no more!
 The scarcely-tasted pleasure 's o'er!
 For he, the bard whose tuneful art
 Can best their varies us impart –
 For he, alas! The task declines ;
 And taste, at loss irreparable repines.⁶¹

John Scott donne à ces vers le titre suivant : « On the Ingenious Mr. Jones's Elegant Translations and Imitations of Eastern Poetry, and his Resolution to Decline Translating the Persian Poets ». Le poète loue les efforts de la recherche orientaliste. L'image de la « Muse asiatique » placée sous la protection de la Grande Bretagne suit une formulation prescrite par la rhétorique coloniale, qui défend l'engagement moral et affectif de la métropole pour ses colonies. La poésie orientale est transportée jusque sur les « plaines anglaises ». La description du paysage anglais ne dépasse pas le trait « typique » de la plaine, lieu réceptacle des voix poétiques. Les voix de Sādi et de Hāfez ne sont audibles que sous la forme d'échos, traces, répétitions atténuées d'une voix « originale » tenue au loin. Scott précise que le travail des orientalistes consiste à rendre audible un chant étranger et incompréhensible. L'écho est une métaphore du travail d'adaptation qui consiste en une atténuation des « orientalismes » de style, en un accord des cordes orientales et des cordes anglaises pour que la plaine d'Angleterre puisse porter et *faire résonner* les voix orientales. Jones y figure tel un maître de cérémonie, capable d'harmoniser les sons. Ses talents d'orchestration font de lui un passeur, joignant la poésie orientale à la littérature anglaise. Maître de l'antonomase, il parvient à masquer le nom propre de Hāfez pour le transformer en nom « commun ».

⁶¹ John Scott, *The Poetical Works of John Scott* (London, 1782) 332-333.

La tâche de l'orientaliste à la fin du XVIII^e siècle n'est plus la même qu'un siècle plus tôt. Comme le montre William Jones dans la traduction qu'il propose du *ghazal* de Hāfez, l'impératif de l'orientaliste est moins de fournir les bibliothèques en nouveaux manuscrits que de faire connaître ces textes à un public plus large. L'« épargne » des anciens ne satisfait plus les besoins de diffusion des modernes. Ceux-ci « dépensent » les textes orientaux, favorisent leurs circulations sur le marché du livre anglais. La réécriture du texte oriental, préalable à sa diffusion, correspond à la « dépense », voire à l'« exténuation », du texte source, qui doit s'adapter, dans sa forme et son contenu, aux exigences de sa réception. L'orientaliste maintient l'équilibre entre préservation et exténuation, entre épargne et dépense, collecte et diffusion, sa face de Janus tournée à la fois vers l'intérieur, dans les bibliothèques, et vers l'extérieur, sur le marché du livre. Walter Benjamin décrit dans ses « tableaux parisiens » le travail du collectionneur comme un travail « d'intérieur » :

Le collectionneur est le véritable occupant de l'intérieur. La transfiguration des choses, il en fait son affaire. La tâche qui lui incombe est digne de Sisyphe : il doit, en possédant les choses, les dépouiller de leur caractère de marchandise. Mais au lieu de la valeur d'usage, il ne leur prête que la valeur qu'elles revêtent pour l'amateur. Le collectionneur se transporte en rêve [...] dans un monde lointain et disparu [...] où les choses se trouvent dispensées de la corvée d'être utiles.⁶²

La réflexion de Walter Benjamin s'inscrit dans une critique de la main mise de la technique sur l'art et de la valeur d'échange sur la valeur d'usage de l'objet. Dans ce cadre, le collectionneur est le seul cité par Benjamin capable de préserver les « choses » dans l'intériorité de son cabinet. Cet usage anachronique de la pensée de Benjamin me permet, par *détournement*, de penser la rupture épistémologique qu'incarnent les orientalistes de la seconde moitié du XVIII^e siècle. En publiant en anglais le résultat de leurs travaux et en multipliant les déplacements vers les pays orientaux, les orientalistes ne sont plus « les véritables occupants de l'intérieur » des universités et des bibliothèques. Leur recherche se tourne vers « l'extérieur ». Les manuscrits orientaux sont quant à eux mis au service de l'élargissement des connaissances et de l'écriture d'une histoire

⁶²Walter Benjamin, « Paris, capitale du XIX^e siècle » *Œuvres III* (1935 ; Paris : Gallimard, 2000) 57.

universelle, de la mise en place d'une politique coloniale efficace et du renouvellement des formes de la poésie anglaise. Ils sont rendus à « la corvée d'être utiles ».

L'impératif de l'érudition orientaliste n'est plus tant l'accumulation et la compilation du savoir que sa diffusion et sa vulgarisation. La culture savante et la culture commune de l'Orient interagissent pour réaliser cet impératif. Certes, le savoir oriental ne s'étend pas aux couches les plus populaires. Les publications orientalistes sont adressées à une communauté d'individus qui recherchent les moyens d'élargir leurs connaissances et d'enrichir leur culture. Les modifications apportées au poème de Hāfez ne sont pas seulement des libertés que s'accorde le traducteur afin de satisfaire le goût de son public. Elles représentent les indices d'une entrée de l'orientalisme savant dans le monde plus élargi de la culture commune. En préface de la version révisée des *Arabian Nights Entertainments*, l'orientaliste Jonathan Scott note que ces adaptations de la part de Jones marquent un recul des prescriptions scientifiques au profit de considérations de goût : « In their [Jones's and Carlyle's] elegant parodies, what in the text filled only a few lines is frequently drawn out into very many ; which, however beautiful and improving on the original thoughts, occasion them to be scarcely discernible even by an orientalist ». ⁶³ Les orientalistes ne produisent, selon Scott, que des « parodies », des chants *décalés* par rapport aux originaux. Mais ce brouillage est précisément ce qui assure la lisibilité des textes orientaux pour le grand public. Ce nouvel impératif est soutenu par la mise en circulation des supports du savoir oriental.

⁶³ Jonathan Scott, « Preface » *The Arabian Nights Entertainments Carefully Revised*, 6 vols. (London, 1811) I : xiv.

LE VOYAGE DES TEXTES

Le support du savoir oriental est l'écrit. Il est d'abord transféré sous forme de manuscrit d'Orient vers l'Angleterre. Les bibliothèques représentent l'espace fermé de l'érudition où ces manuscrits sont conservés. L'accès très limité de ces textes en langue originale interdit toute dissémination. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le discours de légitimation articulé par les tenants du savoir oriental change d'inflexion. La défense de leur profession n'est plus tant une question de révision exégétique qu'un impératif d'élargissement des connaissances et de renouvellement de la création littéraire. Les orientalistes jugent opportun de prolonger le « voyage » des textes des bibliothèques vers le marché de l'édition. Pococke découvre et traduit en latin, en 1671, le conte philosophique d'Ibn al Tufayl, *Philosophus autodidactus*. Cette publication n'a d'écho que dans les cercles de l'érudition orientaliste et théologique. Le quaker George Keith et l'anglican George Ashwell sont les premiers à produire, à partir du texte latin, une version anglaise. Puis l'orientaliste Simon Ockley se réapproprie le texte original et le traduit directement en anglais en 1708 sous le titre de *The Improvement of Human Reason, Exhibited in the Life of Hai Ebn Yokdhan*. Ockley exprime dans sa préface le souhait d'influencer l'opinion publique en faveur des études arabes. L'éditeur ajoute que le livre s'adresse autant au lecteur savant qu'au lecteur curieux :

[My] Design in publishing this Translation, was to give those who are as yet unacquainted with it, a Taste of the Acumen and Genius of the Arabian Philosophers, and to excite young Scholars to the reading of those Authors, which through a groundless Conceit of their Impertinence and Ignorance, have been too long neglected [...] And tho' we do not pretend to any Discoveries in this Book, especially at this time of Day, when all parts of Learning are cultivated with so much Exactness ; yet we hope that it will not be altogether unacceptable to the curious Reader, to know what the state of Learning was among the Arabs, five hundred Years since.⁶⁴

⁶⁴ Simon Ockley, trans., « The Bookseller to the Reader » *The Improvement of Human Reason, Exhibited in the Life of Hai Ebn Yokdhan, Written in Arabick Above 500 Years Ago, by Abu Jaafar Ebn Tophail* (London, 1708) n.d.

Ce déplacement en deux temps assure une diffusion du savoir oriental et de ses formes littéraires au niveau d'un public non-initié. L'intégration du personnage d'Ibn Yokdhan dans le paysage culturel anglais est facilité par la traduction de Ockley. Le Robinson imaginé par Daniel Defoe représente l'un de ses avatars, parcourant la nature à la recherche de la civilisation et en quête de Dieu. La publication des textes orientaux en langue anglaise et les divers formats choisis pour ces publications garantissent la percolation des découvertes de la science orientaliste au niveau de l'espace public. Le sentiment qu'espace public et espace savant partagent des intérêts communs triomphe alors de la spécialisation.

L'orientalisme trouve sa place dans la « République des Lettres et des Sciences »,⁶⁵ dont la cohésion dépend de la fréquence des rencontres entre ses membres et de la circulation de ses écrits. Cette « République » met les érudits en contact et dépasse les limites de l'université. William Jones, traducteur des *Moallakát* publiés en 1782, rend compte de la collaboration entre savants, qui a lieu avant et après la publication d'un ouvrage. Il remercie d'abord son ami John Paradise pour lui avoir transmis le manuscrit :

[...] by making me a present of the beautiful *Arabick* manuscript, from which those poems have been translated, were in truth the primary cause of their appearing at all in the form, in which they now are offered to the publick : but our long and intimate friendship may be thought, perhaps a still better reason for my wish to give both our names a concurrent interest in the fate of my performance.⁶⁶

L'amitié et la correspondance entre savants est à l'origine d'une publication que Jones répugne à dire individuelle mais préfère qualifier de conjointe. Jones appelle ensuite à une collaboration entre savants qui dépasse les frontières des universités et des pays. Il

⁶⁵ « La République des Lettres et des Sciences ne peut plus être perçue comme l'espace clos replié sur le monde de l'érudition, de l'échange entre savants, mais doit être vue dans un rôle de communication sociale et dans une construction de pratiques d'échanges sociaux et intellectuels, entre légitimation des positions et élaboration des connaissances dont la mobilité est un moteur » ; in Daniel Roche, *Humeurs vagabondes* (Paris : Fayard, 2003) 697.

⁶⁶ William Jones, trans., « To John Paradise » *Moallakát*, 2nd ed. (London, 1783) n. pag.

attend de ses pairs un travail de correction pour une seconde édition qu'il veut « collective » :

[...] by sending it abroad in its present form [uncomplete], the translator may reap no small advantage, if the learned here or on the continent will favour him in the course of the summer with their strictures and annotations, and will transmit them for that purpose to the publisher. It is hoped, that the war will raise no obstacle to this intercourse with the scholars of *Leyden*, Paris and *Madrid* ; for men of letters, as such, ought, in all places and at all times, to carry *flags of truce*.⁶⁷

Jones envoie les épreuves de sa traduction aux savants de Leyde, Paris et Madrid et sollicite, en retour, leurs annotations et commentaires. Les guerres continentales seules encombrant la rencontre des savants et la circulation des textes. L'exemple de Jones illustre une pratique commune parmi les érudits du XVIII^e siècle. Lorraine Daston, dans un article qu'elle consacre à l'histoire de la notion d'« objectivité », remarque que le milieu érudit est dès le XVII^e siècle un ensemble cosmopolite, fondé sur des liens d'amitié ou d'hostilité, sur des rapports d'inter-subjectivité.⁶⁸

Les érudits ou leurs « agents » voyagent d'abord pour collecter des manuscrits et qu'ils transfèrent ensuite des pays orientaux vers les bibliothèques et les fonds privés européens. Ces déplacements des orientalistes s'inscrivent dans le mouvement plus large de la *peregrinatio academia*, décrite par Daniel Roche, dans son ouvrage sur l'histoire des pratiques du voyage, *Humeurs Vagabondes*, comme « mobilité limitée mais permanente » des théologiens, savants, érudits, juristes et artistes.⁶⁹

La collecte, l'acheminement et la constitution de fonds orientaux dans les bibliothèques universitaires anglaises s'apparentent à la collection de « curiosités », dont la

⁶⁷ William Jones, trans., « Advertisement » *Moallakât*, 2nd ed. (London, 1783) n. pag.

⁶⁸ « Science had been collaborative, at least in principle, since the seventeenth century, and cosmopolitanism was the leitmotif of Enlightenment science. But the scientific province of the eighteenth-century Republic of Letters was not yet a scientific community in the modern sense [...] the real communicative bonds were friendships (or enmities) between individual scientists, nourished by lifelong correspondences. These were highly selective bonds established between peers, and even if the relationship never progressed from pen-pals to face-to-face meetings, the correspondences often waxed from cordial to intimate, with personal revelations strewn among scientific finding. In contrast, the contacts that knit together the nineteenth-century scientific world were at once more numerous, more heterogeneous, and more impersonal » ; in Lorraine Daston, « Objectivity and the Escape from Perspective » *Social Studies of Science* 22-4 (Nov. 1992) 608.

⁶⁹ Daniel Roche, *Humeurs vagabondes* (Paris : Fayard, 2003) 581-588

pratique remonte, en Angleterre, au XVII^e siècle.⁷⁰ Lors de son séjour en Syrie, Pococke a pour mission de rapporter à Laud des textes orientaux et des pièces de monnaies ou médailles pour enrichir sa collection personnelle. Daniel Roche, dans *Humeurs Vagabondes*, rappelle que le cabinet de curiosités répond au principe de l'accumulation : « La collection constituée dans le voyage joue alors un rôle capital, car elle incarne dans le rassemblement des objets la possibilité de décrire et de dominer le monde. Essentiel est cependant le fait que le cabinet des merveilles n'a pas seulement pour but la connaissance, mais qu'il correspond à une passion, donc à un plaisir né de l'accumulation, reflet de la diversité de l'univers et des hommes ». ⁷¹

L'accumulation est un principe fondateur de l'orientalisme d'avant la « renaissance » orientale. Dans la série de diatribes que l'orientaliste français Anquetil Du Perron adresse aux savants anglais, figure celle de l'accumulation stérile : « Il est temps que l'Angleterre, riche en manuscrits zends et pehlvis, s'applique aux langues dans lesquelles ces précieux ouvrages sont écrits. Mais comme ce genre de littérature n'ajoute rien à l'immense fortune de ses marchands, et qu'un long usage l'a accoutumée à n'avoir d'autre but dans ses recherches que l'intérêt pécuniaire, on a droit de douter que, changeant de sentiment et de disposition (ce qui serait fort à désirer), elle se livre enfin solidement à des travaux qui, sans l'appauvrir en matériel, seraient pour l'esprit la source de nouvelles connaissances, de nouvelles richesses ». ⁷²

Les manuscrits sont retirés de la circulation et placés dans les espaces clos réservés à l'érudition. Ils sont posés sur les étagères des rayons comme sur les plateaux des vitrines de cabinets. Ils ne servent plus la circulation du savoir mais sont les signes de la richesse de leur propriétaire. La visite des cabinets de curiosités privés est, dans ce cas, remplacée par la publication de catalogues illustrant la richesse des universités en matière de fonds orientaux. Le principe d'ostentation reste identique.

Johannes Uri publie en 1787 un catalogue intitulé *Bibliothecae bodleianae codicum manuscriptorum orientalium* et qui répertorie les manuscrits orientaux présents à la bibliothèque d'Oxford. Ces pièces sont rangées en fonction de leur langue et de la branche du savoir qu'elles renseignent. À côté du titre de chaque document figurent une

⁷⁰ Krzysztof Pomian décrit la « curiosité » comme « sémiophore ». La valeur de l'objet curieux est moins marchande que symbolique. La « curiosité » peut être retirée des circuits commerciaux et conserver toute sa valeur qui dépend de sa capacité à signifier le lointain et l'étranger ; in Krzysztof Pomian, *Collectors and Curiosities : Paris and Venice, 1500-1800* (1987 ; Cambridge : Polity Press, 1990) 30.

⁷¹ Daniel Roche, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages* (Paris : Fayard, 2003) 690-691.

⁷² Voir *Mémoires de littérature* (Paris, 1808) 697-707.

description de son contenu et la mention du fonds dont il est issu. Il est possible de suivre l'accumulation des manuscrits en fonction des compétences et des intérêts des orientalistes en poste à Oxford. Les trois tableaux suivants retracent ce travail de compilation, selon les savants, placés par ordre chronologique et le type d'ouvrages cédés (voir ANNEXE 4, tableau 2, 3 et 4).

Le catalogue de Uri contient des textes de langue hébraïque, chaldéenne, syriaque, éthiopienne, arabe, persane, turque et copte. Il n'inclut pas les ouvrages en sanskrit et dans les autres dialectes indiens,⁷³ aussi prisés des érudits anglais.⁷⁴ Ce répertoire démontre qu'il existe une continuité de Selden à Pococke et de Pococke à Hunt dans la pratique de la collecte de manuscrits orientaux. On remarque que le codex arabe est de loin le plus volumineux, avec un total de 1259 pièces, contre 68 pour le codex turc et 151 pour le codex persan. On note également que les orientalistes collectionnent avant tout des manuscrits appartenant aux branches historiques et littéraires du savoir turc. Les collectionneurs privilégient la poésie persane par rapport aux autres branches du savoir persan. En moyenne un manuscrit persan sur trois appartient au type « poésie ». La

⁷³ James Fraser, *A Catalogue of Manuscripts, in the Persic, Arabic and Sanskrit Languages Collected in the East by James Fraser* (London, 1742) ; Samuel Guise publie un catalogue de 127 manuscrits sanskrits, arabes, persans, zends et pehlvis à son retour d'Inde dans *A Catalogue of Oriental Manuscripts, collected in Indoostan, by Mr. Samuel Guise, Surgeon to the General Hospital at Surat. From the Year 1777 till 1792* (London[?], 1793[?]) ; William Ouseley, ed., « A Catalogue of Oriental Manuscripts, Chiefly Relating to the History, Antiquities, and Geography, the Laws and Literature of Hindoostan » *The Oriental Collections*, 3 vols., vol. 1 (London : 1797-1800) ; Charles Wilkins, *A Catalogue of the Sanscrit Manuscripts Presented to the Royal Society by Sir William and Lady Jones* (London, 1798).

⁷⁴ Dans son article « A la recherche des textes indiens », Florence D'Souza explique les rivalités franco-britanniques au sujet de la constitution de fonds indiens. L'abbé Bignon fait appel aux missionnaires jésuites installés en Inde et collecte par leur aide 287 ouvrages qui viennent orner la bibliothèque royale. Lorsque l'ordre jésuite est interdit en France en 1764, les membres installés en Inde ne quittent pas leur mission. L'orientaliste français Anquetil Du Perron fait appel à l'un d'entre eux, le père Cœurdoux pour qu'il lui obtienne une grammaire sanskrite. D'autres collections de manuscrits en sanskrit et en langues indiennes régionales sont constituées par des voyageurs. En France, Anquetil Du Perron espère devancer la recherche anglaise. Il publie en appendice de son récit de voyage en Inde le répertoire des ouvrages « déposés à la bibliothèque du roi le 15 mars 1762 ». La bibliothèque royale s'enrichit de cent quinze manuscrits. A sa mort en 1805, la bibliothèque impériale gagne 156 textes, dont 129 en persan et 6 en sanskrit. Anquetil Du Perron est un ardent collectionneur qui s'inquiète des velléités savantes de l'Angleterre. Il est en concurrence avec les collectionneurs anglais de textes zoroastriens George Bouchier, James Fraser et Hyde, qui écrit un ouvrage sur la religion des Persans. Contre Hyde, il rétorque dans le « Discours préliminaire ou introduction au *Zend Avesta* » : « Je prouverai contre ce qu'on a dit de M. Hyde, que ce Sçavant n'entendoit ni le Zend, ni le Pehlvi ; & contre ce qu'on a avancé de M. Otter, que je suis le premier en France, qui aye songé à traduire les Livres de Zoroastre, à les apporter en Europe, & qui aye exécuté ce projet » ; in Abraham-Hyacinthe Anquetil Du-Perron, *Zend Avesta*, 3 vols. (Paris, 1771) I : cccclxxxix. Il entre plus tard en rivalité avec un autre Anglais, Samuel Guise, en poste en Inde de 1788 à 1795, qui constitue sur place un fonds de 127 manuscrits. Anquetil ne tait pas son animosité : « Il faut faire attention que M. Guise ne sait ni ne lit le zend, le pehlvi, le persan (...) Il avait mon *Zend Avesta* à la main, et s'est très bien servi de mes renseignements pour enrichir sa patrie du peu d'ouvrages que les circonstances ne m'avaient pas permis d'acquérir » ; in *Mémoires de littérature* (Paris, 1808) 697-707. A l'inverse, Antoine de Polier ignore le principe de « préférence nationale » et lègue une partie de ses manuscrits à la British Library. De retour d'Inde en 1788, il fait escale à Londres et y dépose notamment des manuscrits des *Vedas*. Voir Florence D'Souza, « A la recherche des textes indiens » *Dix-Huitième Siècle. L'Orient* 28 (Paris : PUF, 1996).

production poétique arabe intéresse largement moins les collectionneurs qui se tournent davantage vers des manuscrits d'histoire, de mathématique, de géographie, de grammaire ou de médecine arabe.

Le type de savoir collecté n'est pas équivalent d'une langue à l'autre et d'un savant à l'autre. Les fonds orientaux d'Oxford ont été presque entièrement constitués au XVII^e siècle. Narcissus Marsh, dont la carrière s'étend sur les deux dernières décennies du XVII^e siècle apporte à lui seul 28%, 33% et 37,5% des fonds turc, persan et arabe d'Oxford. Selden au XVI^e siècle, Pococke et Laud au XVII^e siècle pourvoient pour une grande part à l'enrichissement de la bibliothèque. Hunt est le seul orientaliste au XVIII^e siècle à contribuer de manière significative, et notamment pour les codex arabes, à cette entreprise de collecte.

La fonction de témoignage que portent ces manuscrits au sujet des civilisations qu'ils illustrent n'est pas ou peu exploitée avant la deuxième moitié du XVIII^e siècle. À la fois « objet ethnographique » et « objet de curiosité », pourvoyeur de savoir et de prestige exotique, ces manuscrits entrent dans la grande entreprise de classification scientifique mais ne soutiennent pas « l'avancement » des connaissances.⁷⁵ Le second voyage des textes, celui qui, grâce à l'impression, les met à nouveau à jour, est seul garant de leur dissémination.

Les ouvrages publiés correspondent rarement à un seul et même manuscrit. Les orientalistes demandent accès aux diverses bibliothèques européennes – principalement Leyde, Paris, Oxford, Cambridge et le British Museum – ou à des collections privées, puis compilent et comparent les versions pour produire une traduction. L'orientaliste français Anquetil Du Perron consulte à Paris, en 1754, les calques des feuillets tirés du *Zend Avesta*. Ces feuillets correspondent au *Vendidad-sade*, conservé à Oxford. Mécontent de l'interprétation du traducteur,⁷⁶ Anquetil part en Inde et rentre huit ans plus tard avec un nouveau manuscrit zend du *Zend Avesta*, à partir duquel il propose une nouvelle traduction, publiée en 1771. De même, le médecin William Hunter obtient de Patrick Russell, en poste à Alep, deux manuscrits arabes d'un traité de chirurgie,⁷⁷ afin de pouvoir les comparer avec la traduction latine qu'il possède en Angleterre et qu'il estime fautive : « Albucasis in some places of the translation uses the word *vena* for an *artery*,

⁷⁵En référence à l'ouvrage de Francis Bacon, *The Advancement of Learning*, publié en 1605.

⁷⁶ « Je crus donc, qu'au lieu de m'abandonner aux conjectures, en suivant les traces du sçavant Anglois, je n'avois d'autre moyen pour réussir, que d'aller puiser chez les Parsees mêmes, les connoissances dont j'avois besoin » ; in Abraham-Hyacinthe Anquetil Du Perron, « Discours Préliminaire » *Zend Avesta*, 3 vols. (Paris, 1771) I : vi.

⁷⁷Il s'agit du chapitre 49 du *Kitab al-tasrif* d'Albucasis.

sometimes he distinguishes them by the name *venae* and *arteriae*, and sometimes calls the arteries *venae pulsatiles* ». ⁷⁸ L'obtention de ces deux manuscrits lui permet de corriger le texte latin, puisque selon Russell : « The distinction of the artery and vein is, in this chapter, always preserved in the Arabic ». ⁷⁹

Les traducteurs se trouvent face à des textes authentiques mais fautifs. L'autorité accordée à ces derniers est entachée par des erreurs d'inattention de la part des copistes. Ces erreurs obligent les orientalistes à avoir recours à plusieurs manuscrits et à en comparer les versions pour choisir, comme dans le cas de William Hunter, la plus plausible. La « volatilité » de ces sources orientales explique pourquoi Antoine Galland, le traducteur des *Mille et une nuits*, a pu être considéré par certains de ses contemporains comme un faussaire. Lecteurs et critiques le soupçonnent de supercherie pseudo-orientale lorsqu'ils comparent le texte source et sa traduction. ⁸⁰ Ce sont plutôt les conditions de production de ces manuscrits, où les copistes procèdent par adjonctions et modifications successives, qui expliquent les écarts de traduction. La traduction est une pièce musicale qui varie à chaque interprétation. ⁸¹ Le manuscrit, en tant que texte qui garantit l'authenticité d'une traduction, est à l'origine de tous ses détournements. Aboubakr Chraïbi écrit une série de notes et commentaires sur l'édition des *Mille et une nuits* de M. Mahdi dans lesquels il affirme : « Les manuscrits des *Nuits* sont si dissemblables que l'on a coutume de dire qu'il y a presque autant de livres des *Mille et une nuits* qu'il y a de manuscrits ». ⁸² Les manuscrits des *Nuits* ont été recensés par Zotenberg (1887) et classés

⁷⁸ Voir Maurice H. Van Den Boogert, « Russel and the Republic and Letters in Aleppo » *The Republic of Letters and the Levant*, ed. Alastair Hamilton (Leyde : Brill, 2005) 253.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 254.

⁸⁰ « The greatest, indeed the only, collection, that I am acquainted with, of Oriental fables, is the *Thousand and one tales*, commonly called *The Arabian Nights Entertainment*. This book, as we have it, is the work of Mons. Galland of the French Academy, who is said to have translated it from the Arabick original. But whether the tales be really Arabick, or invented by Mons. Galland, I have never been able to learn with certainty. If they be Oriental, they are translated with unwarrantable latitude ; for the whole tenor of the style is in the French mode : and the Caliph of Bagdat, and the Emperor of China, are addressed in the same terms of ceremony, which are usual at the court of France. But this, though in my opinion it takes away from the value of the book, because I wish to see Eastern manners in an Eastern tale, is no proof, that the whole work is by M. Galland : for the French are so devoted to their own ceremonies, that they cannot endure any other ; and seldom fail to season their translations, even of the gravest and most ancient authors, with the fashionable forms of Parisian civility » ; in James Beattie, *On Fable and Romance*, 2 vols. (Dublin, 1783) II : 239-240.

⁸¹ La comparaison est introduite par William Beckford dans *The Story of Al-Raoui*. L'auteur décide de publier le conte suite à la découverte par l'orientaliste Captain Scott d'un manuscrit dont l'histoire lui semble identique : « The contents of a Tale, as there expressed, suggested the persuasion of its identity with this ; or, at least, for its being very similar to it : for of the ARABIAN NIGHTS, it deserves to be remarked, that no two transcripts are to be found the same. Indeed , it would be strange if they were ; for, setting aside design in the person reciting them, each Tale in recital must, more or less, vary » in William Beckford, *The Story of Al-Raoui* (London, 1799) v-vi.

⁸² Aboubakr Chraïbi, « Notes et Commentaires sur l'édition des *Mille et une nuits* de M. Mahdi, Leyde, 1984 » *Studia Islamica* 72 (1990) 172.

en deux branches. La branche syrienne comprend dix manuscrits : Ms. Galland, Ms. Vatican, Ms. Russel, Ms. India Office, Ms. British Museum, Ms. Christ Church, Ms. Sabbagh, Ms. Jones. Le manuscrit dont se sert Galland appartient à cette branche et, d'après le caractère paléographique identifié par Zotenberg, il représente la trace écrite la plus ancienne des *Nuits*.⁸³ La seconde branche est égyptienne et contient dix-neuf manuscrits, dus à la tradition tardive de la fin du XVIII^e siècle. Le manuscrit de l'édition Bûlâq des *Nuits* appartient à cette branche. Macdonald précise la recension établie par Zotenberg en 1909, et met en évidence l'existence d'une troisième branche, composée de six manuscrits d'un âge intermédiaire entre le groupe syrien et le groupe égyptien (Ms. Tübingen, Ms. Rylands, Ms. Madrid, Ms. Turc, Ms. Bs de Maillet, Ms. Montague, Ms. Christ Church). Aboubakr Chraïbi remarque, en comparant les versions des manuscrits d'une même branche et d'une branche à l'autre, qu'il est possible de rapprocher deux Mss. successifs mais qu'il devient impossible d'identifier les passages d'un groupe à l'autre : « Dans cette chaîne, les deux extrêmes sont impossibles à rapprocher, il ne subsiste plus le moindre mot de la phrase du Ms. Galland dans la version de Bûlâq (même si c'est précisément à cause d'une erreur) et le sens en est altéré ». ⁸⁴ La manipulation des textes « originaux » rend le travail des traducteurs périlleux et contradictoire, puisqu'il s'agit pour eux d'arrêter le sens d'un texte flottant. Cette approximation des sources conduit à des débats sur la fiabilité du travail des savants, qui rétorquent en mentionnant les errances des originaux. Jonathan Scott produit en 1811 une révision de la traduction de Galland. Il reconnaît que les omissions ne sont pas imputables au premier traducteur mais à la différence de manuscrits. ⁸⁵

Les traductions sont accompagnées d'une préface dans laquelle le savant défend l'authenticité de son travail. Le passage du manuscrit à l'impression rive une forme volatile, arrête la démultiplication infinie des versions et produit une première édition. Le procédé assure l'ancrage du sens et sa reproduction. Les caractères sont apprêtés, ordonnés sur le composteur, leur position rivée entre deux heurtoirs, afin de reproduire l'ouvrage « à l'infini ». L'imprimé oriental prend la forme d'un oxymore, figé pour être disséminé. L'impression signifie la remise en circulation des lettres orientales et leur entrée sur un marché du livre en pleine expansion au XVIII^e siècle.

⁸³Zotenberg fixe la transcription du Ms. Galland à la seconde moitié du XIV^e siècle.

⁸⁴Aboubakr Chraïbi, « Notes et Commentaires sur l'édition des *Mille et une nuits* de M. Mahdi, Leyde, 1984 » *Studia Islamica* 72 (1990) 184.

⁸⁵ Jonathan Scott, « Preface » *The Arabian Nights Entertainments, Carefully Revised*, 6 vols. (London, 1811) I : xi.

La publication orientaliste profite, au même titre que la littérature pseudo-orientale, de la naissance de la société de consommation et de la commercialisation de la culture. Brewer, McKendrick et Plumb définissent le XVIII^e siècle en ces termes :

There was a consumer revolution in the eighteenth-century England. More men and women than ever before in human history enjoyed the experience of acquiring material possessions. Objects which for centuries had been the privileged possessions of the rich came, within the space of a few generations, to be within reach of a larger part of society than ever before, and, for the first time, to be within the legitimate aspirations of almost all of it. Objects which were once acquired as the result of inheritance at best, came to be the legitimate pursuit of a whole new class of consumers [...] This is not to suggest, of course, that the desire to consume was an eighteenth-century novelty. It was the ability to do so which was new.⁸⁶

La consommation de biens et de loisirs est un phénomène historique nouveau et la littérature orientale, une fois mise au format de la culture anglaise, devient un bien consommable. Ce phénomène mobilise les canaux de diffusion mis à sa disposition par le marché de l'édition. À Londres ou en province, ses titres sont vendus en œuvres complètes ou en « parties »,⁸⁷ en recueils ou en magazines. Certains libraires les intègrent au catalogue de leur « bibliothèque ambulante ». Ils mettent à la disposition de leurs clients, sous la forme de prêts, des ensembles de plusieurs milliers de titres. Les libraires s'engagent à ajouter à leur catalogue toutes les nouvelles publications. Ces biens culturels sont désormais à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs et lectrices. Ces derniers payent en fonction de la durée de leur souscription et selon la date de publication des ouvrages. Le libraire David Ogilvy précise les termes de la souscription à sa « circulating library » en identifiant deux classes de lecteurs :

First Class are entitled to the use of the books in the printed catalogue, new publications, and all books added, and daily adding to the library.

⁸⁶ John Brewer, Neil McKendrick, and J.H. Plumb, eds., *The Birth of a Consumer Society. Commercialization in Eighteenth-Century England* (London : Hutchinson, 1983) 1-2.

⁸⁷ Le phénomène du « part-book » est notamment analysé par R.M. Wiles dans *Serial Publication in England before 1750* (Cambridge : CUP, 1957) 133-194.

One Year £ 1 10 0
Half Year – 12 0
Quarter – 7 0

Second Class are entitled to the use of the books in the printed catalogue only, to which a supplement will be added annually.

One Year £ 0 16 0
Half Year – 9 0
Quarter – 5 0

Allowed two books at a time and to change once a day.⁸⁸

Pour comparaison, l'achat d'un ouvrage en deux volumes *octavo* est en moyenne de six shillings. Le même lecteur peut, pour une somme équivalente, profiter de la lecture d'un nombre illimité de livres sur une période de quatre mois. Cette facilité d'accès bénéficie aussi à la culture orientaliste. Les contes pseudo-orientaux et les publications savantes orientalistes trouvent leur place parmi la multitude d'ouvrages historiques, géographiques, théologiques, scientifiques et littéraires mis à la disposition du public.

Le libraire John Bell permet à ses lecteurs d'emprunter à la fois l'essai de Chambers, « On Oriental Gardening », l'ouvrage *History of Hindostan* par l'orientaliste Alexander Dow, les *Specimens of Persian Poetry*, et, dans la rubrique « romans », les contes pseudo-orientaux « Abbassai. Histoire orientale » et « Oriental Anecdotes, or the History of Haroun al-Rashid ».⁸⁹ Le conte philosophique *The Life of Hai Ebn Yokdhan*, traduit en 1708 par l'orientaliste Simon Ockley, est répertorié, sur un échantillon de douze catalogues, dans quatre d'entre eux.⁹⁰ Le drame sanskrit *Sakontala*, traduit par William Jones en 1789, apparaît dans les catalogues des « librairies ambulantes » de Fisher⁹¹ et dans celui de la ville de Manchester.⁹² Le Coran, dans la traduction de George Sale publié en 1734, est classé parmi les ouvrages théologiques des catalogues de William Bathoe

⁸⁸ David Ogilvy, *At the London and Westminster Circulating Library* (n.p., 1800).

⁸⁹ *A New Catalogue of Bell's Circulating Library* (London, 1778) ; les ouvrages cités se trouvent respectivement aux pages 22, 18, 22, 183, et 84.

⁹⁰ Dans *Catalogue of the London and Westminster Circulating Library [...] by David Ogilvy* (London, 1797) 69, *A New Catalogue of Earle's [...] Circulating Library* (London, 1799) 35, *A Catalogue of Fisher's Circulating Library* (London, 1791) 100[?] et *A New Catalogue of Lownds's Circulating Library* (n.p., 1758) 38.

⁹¹ *A Catalogue of R. Fisher's Circulating Library in the Hih-Bridge, Newcastle (Newcastle Upon Tyne* (n.p., 1791).

⁹² *A Catalogue of the Present Collections of Books, in the Manchester Circulating Library* (n.p., 1794).

(1767?), R. Bliss (1785), David Ogilvy (1797), de la librairie de Crane Court à Londres (1748) et de Manchester (1794). R. Fisher a sur ses rayons le drame *Sacontalá*, le recueil des *Specimens of Natural History in Egypt, Arabia, Abyssinia and Nubia*, des ouvrages de vulgarisation historique, comme *Salmon's Modern History*, dans laquelle les peuples arabes, turcs, persans et indiens sont étudiés, *Memoirs of Edward W-ly M-tague, With the Remarks of the Manners and Customs of the Oriental World*, ou encore *Origin and Progress of Despotism in the Oriental World*. Pour le divertissement et l'instruction de ses lecteurs, Fisher propose des contes pseudo-orientaux comme *Pupils of Adversity*.⁹³ À côté du Coran de Sale, le libraire de Crane Court expose « Essay on the Usefulness of Oriental Learning ».⁹⁴ À Manchester, les souscripteurs de la « librairie ambulante » ont accès au Coran, à *Sacontala*, aux *Sketches Relative to the History of the Hindoos*, ou encore à *The Life of Nadir Shah, trans. by William Jones* et aux recherches publiées par les orientalistes résidant à Calcutta dans *Asiatic Researches*.⁹⁵ Les *Asiatic Miscellany : Consisting of Original Productions, Fugitive Pieces, Translations, Imitations and Extracts from Various Publications* de Francis Gladwin se trouvent chez le libraire Ogilvy, au même titre que *The Life of Hai Ebn Yokdhan* dans la traduction de Ockley ou les pièces pseudo-orientales, *Abbassai* et *Daira*.⁹⁶ Sur les étagères du libraire Earle à Picadilly, sont entreposés *The Life of Hai Ebn Yokdhan*, *Oriental Chronicles of the Times* et *Cardonne's Miscellany on Oriental Learning*.⁹⁷ Certains libraires indiquent sur ces catalogues de prêt le prix de vente des *quarto* : *Chamber's on Oriental Learning*, ou *Specimens on Persian Poetry* sont à six shillings, les *Asiatic Miscellany* à trois shillings et six pence, le prix du conte philosophique *The Life of Hay Ebn Yokdhan* varie de deux à six shillings. Les traductions de *Sacontalá*, (12s.) du *Coran* (16s. *quarto*) et le travail de Dow dans *History of Hindostan* (11.10s. *quarto*) sont plus onéreuses, mais d'autres acquisitions dépassent encore ces prix.

Les titres qui trouvent une place dans les catalogues des libraires ne constituent qu'une faible part de la production orientaliste totale. La diffusion de la culture orientale reste un enjeu important pour ces savants. En 1797, William Ouseley signale l'apathie des lecteurs pour les lettres orientales :

⁹³ *A Catalogue of R. Fisher's Circulating Library in the High-Bridge, Newcastle (Newcastle Upon Tyne (n.p., 1791)*, les ouvrages cités se trouvent respectivement aux pages 18, 15, 5, 52, 82.

⁹⁴ *An Alphabetical Catalogue of Books and Pamphlets [...] Belonging to the Circulating Library in Crane Court (n.p., 1748)* 160.

⁹⁵ *A Catalogue of the Present Collections of Books, in the Manchester Circulating Library (n.p., 1794)* ; les ouvrages cités se trouvent respectivement aux pages 9, 58, 19, 26, 15.

⁹⁶ *Catalogue of the London and Westminster Circulating Library [...] by David Ogilvy (London, 1797)* ; les ouvrages cités se trouvent respectivement aux pages 56, 69, 123, 124.

⁹⁷ *A New Catalogue of Earle's [...] Circulating Library (London, 1799)* ; les ouvrages cités se trouvent respectivement aux pages 35, 87, 106.

The utility of a work, which may facilitate the acquirement (on moderate terms) of Oriental knowledge, and promote the diffusion of general learning, will be obvious, when we consider that, notwithstanding the institution of the *Calcutta* Press, and the meritorious exertions of those who have employed it, the works of SADEE, the LAILI-MAJNUN of HATIFI &c., are as rare, and consequently as dear, in this country, as if they still continued to delight and instruct the readers of them in manuscript only.⁹⁸

Ouseley force la comparaison entre imprimé et manuscrit dans le but de souligner les conditions critiques de production et de diffusion du travail des savants orientalistes. Ce constat, malgré sa fonction pragmatique d'interpellation, dénonce une dissémination toute relative des lettres orientales. Les succès ne sont pas garantis mais la volonté et la nécessité pressentie de diffuser leurs connaissances et leurs découvertes les animent d'un élan précieux. William Jones communique à son correspondant le comte Spencer les difficultés qu'il rencontre pour imprimer les recherches de la *Asiatic Society* : « Do not raise too high your expectations of entertainment or instruction from the Transactions of our Society, which they print so slowly (the Government constantly using the Press for Orders, Regulations &c.) that, I left only eight sheets printed, though we have materials for two volumes in Quarto ». ⁹⁹ Om Prakash Kejariwal explique, dans sa monographie consacrée à la *Asiatic Society*, qu'aucun imprimeur n'est intéressé par la publication des transactions de la société et que Jones se tourne en dernier recours vers le directeur des presses de la Compagnie des Indes Orientales. L'imprimeur accepte de publier leurs travaux à condition que chaque souscripteur verse à l'avance 20 roupies, soit l'équivalent de 2 livres ou 40 shillings, signe probable que l'imprimeur croit peu à un succès d'édition des *Transactions*. Les orientalistes utilisent les presses de la Compagnie pour leurs publications et supportent les délais qui leur sont imposés.¹⁰⁰ Jones s'inquiète de la réception que l'Angleterre accorde à la culture orientaliste : « The ships of this season will carry home seven hundred copies of our first volume of Transactions ; and the second will be ready, I hope, next year : but unless the impression should be sold in London,

⁹⁸ William Ouseley, ed., *The Oriental Collections : Consisting of Original Essays and Dissertations, Translations, and Miscellaneous Papers ; Illustrating the History and Antiquities, the Arts, Sciences and Literature of Asia*, 3 vols. (London, 1797-1800) I : x

⁹⁹ Garland Cannon, ed., *The Letters of Sir William Jones*, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) II : 746.

¹⁰⁰ O.P. Kejirawal, *The Asiatic Society of Bengal and the Discovery of India's Past, 1784-1838* (Delhi : Oxford UP, 1988) 54.

Harington & Morris (who print the book at their hazard) will be losers, and we must dissolve the Society ».¹⁰¹

William Jones procède de manière tactique et distribue les travaux d'impression entre Londres et Calcutta. Les textes utiles au fonctionnement du gouvernement britannique en Inde sont publiés dans ces deux villes.¹⁰² Jones prétexte un manque de temps dû à ses obligations administratives et juridiques,¹⁰³ et envoie régulièrement des manuscrits de littérature orientale à ses correspondants,¹⁰⁴ ou soutient leurs travaux,¹⁰⁵ dans l'espoir d'insuffler en Angleterre une dynamique née en Inde.¹⁰⁶

¹⁰¹ Sir William Jones, « Letter to Charles Wilkins, 27 Feb. 1789 » *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) II : 827-828. Garland Cannon précise que Harington, Edmund Morris et Arthur Mair remplacent Gladwin à la direction des presses de la Compagnie des Indes Orientales en 1787. L'accord donné par Harington et Morris à Jones date du mois de juillet 1787 ; in *Ibid.*, n° 1, p. 828.

¹⁰² L'intérêt immédiat que représentent les ouvrages de juridiction orientale engage le gouvernement britannique à favoriser la publication à Calcutta de traités comme celui de Francis Gladwin, *An Epitome of Mohammedan Law* en 1786 et *Dissertation Concerning the Revenues of Government, and of Landed Tenures According to the Mohammedan Law* en 1796, ou celui de Joseph Champion, *Digest of Hindu Law on Contracts and Successions* en quatre volumes, publié en 1798. A Londres, Nathaniel Halhed et William Hunter publient *A Code of Gentoo Laws* en 1776. William Jones donne *The Mahommedan Law of Succession to Property of Intestates* en 1782 et, dix ans plus tard, *Al Sira'jiyyah ; or the Mahommedan Law of Inheritance*. Charles Hamilton traduit *The Hedaya, or Guide : A Commentary on the Mussulman Laws* en 1791.

¹⁰³ La lettre du 6 octobre 1774, adressée à Albert Schultens et datant du début de la carrière de Jones en Inde, fait état de ce constat : « Do not imagine that I shall be reading at once the poems of Mutanabbī, which I have just acquired ; they will be left at Oxford with all similar materials. Meanwhile, I shall spend my life in the Courts and public life » ; in Sir William Jones, *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) I : 170. Il réserve l'étude et la traduction de textes littéraires à l'*otium* : « as my few hours of leisure will now be devoted to *Sanscrit* literature, I cannot but hope, though my chief object be a knowledge of *Hindu* Law, to make some discovery in other sciences, which I shall impart with humility, and which you will, I doubt not, receive with indulgence » ; in Sir William Jones, « The Fourth Dissertation, On the Arabs, delivered 15 Feb. 1787 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 50.

¹⁰⁴ Dans une lettre à Charles Wilkins en date du 14 janvier 1793, il écrit : « My dear Sir, I am so busy at this season, that I have only time to request your acceptance of a little Sanscrit poem, which Morris has printed, and which you are the only man in Europe who can read and understand » ; in Sir William Jones, *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) II : 914.

¹⁰⁵ Jones adresse à John Price, bibliothécaire en chef de la Bodleian, une requête, « Proposal for Printing by Subscription Bostan [c. 1780] », contenue dans une lettre aujourd'hui perdue ; in Sir William Jones, *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) I : 446-449. Il enjoint Price à publier la traduction par John Uri du *Bōstan* de Sādi : « The Bostan is written in couplets of eleven syllables, and consists of an eloquent *Introduction* and ten Chapters [...] In these Chapters, the most striking lessons of Morality are illustrated by a variety of tales and fables, written, by the most concurrent testimony of all Asia, in the purest and most elegant style ; so that the proposed translation will, it is hoped, be acceptable to all lovers of polite learning, and especially to those, who from their residence in INDIA, have acquired a taste for Eastern literature, and a knowledge of the *Persian language* » ; in *Ibid.*, p. 448.

¹⁰⁶ « It is my anxious wish that others may take the pains to learn *Sanscrit*, and may be persuaded to translate the works of *CĀLIDĀS* : I shall hardly again employ my leisure in a task so foreign to my professional (which are, in truth, my favourite) studies » ; in Sir William Jones, trans., « Preface » *Sacotalá : Or, the Fatal Ring, An Indian Drama* (London : 1789).

Le rôle des orientalistes dans le déplacement des textes orientaux se dédouble au cours du XVIII^e siècle. Passeurs de manuscrits, ils assurent le transfert de biens culturels d'Orient vers les villes de Grande Bretagne et leur mise en circulation sur le marché du livre. Cette circulation horizontale des marchandises est doublée d'un mouvement vertical, par lequel les lettrés encouragent la percolation des textes érudits vers la sphère de la culture commune. Sélections et adaptations assurent ce déplacement paradigmatique.

II. 2 DÉPLACEMENTS, SÉLECTIONS, INTÉGRATIONS

LA PRATIQUE DE LA SÉLECTION

Les orientalistes préfèrent utiliser le terme de « spécimen » plutôt que celui d'« extrait » pour décrire le type de matériaux qu'ils manipulent. L'emprunt au lexique des naturalistes connote la démarche scientifique de leurs recherches littéraires.¹⁰⁷ Les lettrés jouent de la polysémie du terme « specimen ». Ce dernier est employé pour désigner tout ce qui sert d'exemple ou d'illustration. Halhed emploie pour son ouvrage *Bengal Grammar* des « spécimens » de caractères *nataliq* pour présenter aux lecteurs l'originalité de cette calligraphie. Il est aussi employé pour évoquer une pièce rare, comme la *Bhagavad-Gīta* qui, selon Warren Hastings, est un « spécimen très curieux ».¹⁰⁸ Au pluriel, « specimens » désigne une sélection de textes courts, comme dans le recueil de Carlyle, *Specimens of*

¹⁰⁷ Michel Foucault date la naissance de l'histoire naturelle à l'âge classique. La rupture épistémologique du milieu du XVII^e siècle, marquée par la dissociation des mots et des choses, permet une entrée dans l'âge classique où taxinomie et classification deviennent possibles : « Le partage, pour nous évident, entre ce que nous voyons, ce que les autres ont observé et transmis, ce que d'autres enfin imaginent ou croient naïvement, la grande tripartition, si simple en apparence, et tellement immédiate, de l'*Observation*, du *Document* et de la *Fable*, n'existait pas. Et ce n'est pas parce que la science hésitait entre une vocation rationnelle et tout un poids de tradition naïve, mais pour une raison bien plus précise, et bien plus contraignante : c'est que les signes faisaient partie des choses, tandis qu'au XVII^e siècle, ils deviennent des modes de représentation » ; in Michel Foucault, *Les Mots et les choses* (Paris : Gallimard, 1966) 141. La distinction entre « genre » et « espèce » est établie au XVI^e siècle par Gaspard Bauhin (1560-1624) puis reprise et améliorée par le savant Joachim Jung (1587-1657), par le botaniste et membre de la Royal Academy, John Ray (1627-1705) dans son *Historia plantarum*, et par Pitton de Tournefort. Au XVIII^e siècle, Linné met en place les bases de la classification botanique moderne non plus selon les feuilles, fleurs et fruits des plantes mais selon le nombre d'étamines. Le système linnéen s'applique aux trois règnes, minéral, végétal et animal et s'inscrit dans un travail de classification du vivant, commun aux scientifiques européens du siècle des Lumières. En Angleterre, le botaniste Joseph Banks (1743-1820) accompagne l'expédition de Cook autour du monde du 1768 à 1771. Voir l'article « Classification. Botanique » du *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, 1999, ed. Dominique Lecourt (Paris : PUF, 2006) 206-211. L'utilisation du « spécimen » prend place dans ce travail de classification puisqu'il permet de circonscrire dans « des mots lisses, neutralisés et fidèles » (Foucault, 1966 : 143) les éléments essentiels d'une espèce.

¹⁰⁸ Warren Hastings écrit à Nathaniel Smith dans une lettre en date du 4 octobre 1784 : « I presume to offer and to recommend through you, for an offering to the public, a very curious specimen of the literature, the mythology, and morality of Ancient *Hindoos* » ; in Charles Wilkins, trans., « Letter of Warren Hastings. To Nathaniel Smith, Esquire. Banaris, 4th October 1784 » *The Bhagvat-Geeta* (London, 1785) 5.

Arabian Poetry, et censés représenter un ensemble. Chacun de ces extraits fonctionne à la manière d'une synecdoque, fragment à partir duquel le tout de la littérature orientale est cerné. Le monument oriental est « mis en pièce », les textes sélectionnés isolés de leur contexte et redistribués dans un nouveau recueil. À ces différentes utilisations du terme s'ajoute la notion d'extrait. Le « spécimen » figure tel un échantillon représentatif d'une œuvre. Le rédacteur du *Monthly Review* nous renseigne au sujet de cette pratique d'échantillonnage des œuvres orientales :

If the present translation of the noble Persian's Memoirs is approved by the Public, Mr. Scott intends to give us the history of Dekkan [...] he judged it prudent to offer first, the present publication, as a specimen of his work. We hope he will meet with encouragement sufficient to induce him to proceed in an undertaking which cannot fail of yielding considerable entertainment to the Public in general, as well as much useful information to many individuals, who have connections with the East Indies, or who are employed in researches into Oriental history, languages, literature and science.¹⁰⁹

D'après le commentateur, le lecteur comprend que la publication des *Memoirs of Eradut Khan, a Nobleman of Hindostan* correspond à la première partie d'une publication plus large sur l'*Histoire du Decan*. En tant que « spécimen », elle donne au lecteur un avant-goût de ce qui l'attend et à l'auteur ainsi qu'à son imprimeur une idée des chances de succès de l'œuvre.¹¹⁰ Le commentateur fait également la promotion de l'ouvrage qu'il destine à un public élargi réunissant les néophytes, aux orientalistes savants, en passant par les fonctionnaires et les commerçants de la Société des Indes Orientales.

¹⁰⁹ *The Monthly Review* 74 (Jan.-June 1786) 449.

¹¹⁰ John Feather explique qu'un éditeur qui possède les droits d'auteur d'un texte conserve, depuis la loi de 1710, le monopole de l'édition pendant 21 ans pour les copies déjà existantes et quatorze ans, avec la possibilité de renouveler le monopole pour encore quatorze ans, dans le cas des nouvelles copies. L'éditeur choisit consciencieusement ses monopoles afin d'en tirer le plus de bénéfices. Ils appâtent leurs lecteurs avec des extraits de littérature orientale et jugent de la rentabilité de l'entreprise. Feather note que le marché du livre a peu tendance à se renouveler et que les éditeurs préfèrent acheter des monopoles sûrs afin de pouvoir les rééditer d'année en année plutôt que de tenter l'originalité : « This corpus grew steadily through the century, but it was essentially ossified ; these copies were not only the favourites of the eighteenth-century reader, they were also the favourites of the eighteenth-century publisher, and there was little incentive to seek out new works or new authors. » ; in John Feather, *A History of British Publishing* (London : Routledge, 1988) 76. Les ingénues orientales doivent pouvoir rendre compte, avant toute publication, du bien-fondé de leurs prétentions.

Les extraits de littérature orientale sont publiés sous forme de monographies, de recueils ou dans les magazines littéraires. Dans le cas de ces revues, la pratique de l'extrait n'est pas exclusive aux lettres orientales. Les critiques procèdent de manière systématique : ils commencent par exposer le contenu, puis étudient le style et enfin produisent des extraits. Contes pseudo-orientaux ou textes orientaux ont droit au même traitement publicitaire. Les orientalistes organisent leur monographie de poésie orientale en considérant chaque extrait sélectionné comme représentatif de tel auteur ou de telle forme poétique. John Richardson intitule son ouvrage de traduction de poèmes persans, publié en 1774, *A Specimen of Persian Poetry, or Odes of Hafez : With an English Translation and Paraphrase*. Joseph D. Carlyle procède de la même manière dans *Specimens of Arabian Poetry : From the Earliest Time to the Extinction of the Khaliphah, with Some Account of the Authors*, publié en 1796.

Les orientalistes peuvent aussi choisir de regrouper leurs recherches dans des publications trimestrielles afin de réduire les frais de publication. Le principe de la revue savante leur permet de cultiver l'éclectisme des recherches et d'attirer l'attention d'un lectorat très varié. Le premier des vingt volumes des *Asiatic Researches* contient entre autres « A Dissertation on the Orthography of Asiatick Words in Roman Letters », destinée aux savants intéressés par une méthode de transcription systématique des textes orientaux, le récit d'excursion de John Macpherson au Tibet, des essais de botanique, comme la description que laisse Charles Hamilton de l'arbre « Máhwah », des commentaires de jurisprudence fournis par Warren Hastings dans « On the Trial by Ordeal, Among the Hindus », des récits historiques ou de découvertes archéologiques, des traités de littérature sanscrite et de mythologie hindoue.¹¹¹ William Jones dirige la rédaction des *Asiatick Researches*¹¹² dont le champ de recherche englobe l'histoire, l'antiquité, les arts, sciences et littératures des peuples d'Asie. Ce recueil obtient une double publication à Calcutta et à Londres et de nombreux libraires en assurent la distribution.¹¹³ Le recueil *Asiatick Miscellany* émane quant à lui exclusivement des presses de Calcutta. Le titre complet, *The Asiatick Miscellany, Consisting of Translations, Imitations, Fugitive Pieces, Original Productions and Extracts from Curious Publications*, marque la volonté des éditeurs de faire connaître au public anglais la richesse de la littérature orientale, dans toutes ses langues, formes, dans tous ses styles et contenus.

¹¹¹ Asiatic Society of Bengal, *Asiatic Researches*, 20 vols., vol. 1 (London, 1799).

¹¹² La première publication londonienne des *Asiatic Researches* date de 1799, cinq ans après la mort de William Jones. Les travaux collectés pour publication sont datés, et les plus anciens remontent à 1784.

¹¹³ L'édition de 1799 est vendue chez J. Sewell, Vernon & Hood, J. Cuthell, J. Walker, R. Lea ; Cackington, Allen & Co., Otridge & Son, R. Faulder, et J. Scatcherd.

Les « curieux » extraits qui sont proposés dans ces « curieuses » anthologies attirent l'attention des lecteurs, aident à former leur goût, leur sensibilité et leur raison.¹¹⁴ La littérature orientale participe au projet de « formation » de l'honnête homme. L'anthologie *Asiatick Researches* est d'abord publiée à Calcutta puis à Londres en 1787. L'impression londonienne est vendue en province, chez L. Bull à Bath et J. Binns à Leeds pour 3 shillings. La réimpression de 1792 est vendue à Londres pour le même prix.¹¹⁵ Francis Gladwin, officier et orientaliste en poste à Calcutta et éditeur des *Asiatick Miscellany*, publié en 1785, insiste sur la réception favorable de l'anthologie en Angleterre : « The late proprietor, having thought proper to discontinue the publication of the periodical work, Mr Gladwin has been encouraged by his literary friends, to resume the superintendance of it and to conduct it on the plan originally adopted, and so favourably received both in this country and in Europe ».¹¹⁶ Gladwin poursuit son travail de compilation dans la *New Asiatic Miscellany* de 1789.

Le terme « spécimen », de part son étymologie latine, *specere*, est lié au vocabulaire de la vision. La littérature orientale est rendue, sous le format de « spécimens », au visible. Le terme est préféré à celui d'« extrait » car il contient, avec l'idée de sélection, celle d'exemplarité. Le « spécimen » est, selon l'usage qu'en font les naturalistes, l'élément qui rassemble les caractéristiques de l'espèce à laquelle il appartient. Transposé au domaine littéraire, l'ode de Hāfez sert d'« exemple-type » de la poésie

¹¹⁴ Nigel Leask rappelle que le terme de « curieux » désigne, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la propension qu'a l'esprit de rechercher le savoir. L'étymologie du terme, la *cura* en latin, signifie l'attention portée aux choses. Curiosité et rationalité sont liées par l'objectif scientifique commun d'élargissement des domaines de la connaissance. La référence aux « curious publications », mentionnées dans le titre de la collection d'essais publiée en 1787 sous la direction de Chambers et Jones, *The Asiatic Miscellany, Consisting of, Translations, Imitations, Fugitive Pieces, Original Productions, and Extracts from Curious Publications*, fait référence à un usage scientifique de la curiosité. La valence négative du terme – avidité dans l'accumulation des connaissances, indistinction dans la valeur des objets portés à la connaissance, goût pour la rareté, la nouveauté, l'originalité, au mépris de la valeur scientifique du produit – est de plus en plus utilisée à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Cette ambivalence est exposée par Lord Kames dans *Elements of Criticism* : « Curiosity is implanted in human nature for a purpose extremely beneficial, that of acquiring knowledge. New and strange objects, above all others, excite our curiosity ; and its gratification if the emotion above described, known by the name of *wonder* », et : « The man therefore who prefers anything merely because it is new, hath no principle for his justification ; nor indeed any good principle. Vanity is at the bottom, which easily prevails upon those who have no taste, to prefer things odd, rare or singular, in order to distinguish themselves from others » ; in Lord Kames, *Elements of Criticism*, 3 vols. (Edinburgh, 1762) I : 320, 334. Nigel Leask lit dans l'exclusion progressive de la curiosité du champ de la recherche scientifique la marque de l'évolution de la pensée philosophique qui déduit le principe de vérité non plus de l'expérience, mais des universaux. La recherche de la pièce rare est exclue de la démarche scientifique. Nigel Leask décrit cette opposition comme une « tension » : « a tension between 'curious' aesthetics and an antithetical project of reordering the world according to a philosophical systematics of time and space » ; in Nigel Leask, *Curiosity and the Aesthetics of Travel Writing, 1770-1840* (Oxford : Oxford UP, 2002) 34.

¹¹⁵ L'anthologie coûte beaucoup plus cher à Calcutta. L'édition de 1787 de l'*Asiatic Miscellany* donne le prix de la publication londonienne à 3 shillings. L'éditeur précise dans son « Avertissement de l'éditeur » que le recueil est vendu : « one gold mohur, or one pound seven shillings » ; soit neuf fois plus cher qu'à Londres.

¹¹⁶ Francis Gladwin, « Advertisement » *The New Asiatic Miscellany* (Calcutta : J. Cooper, 1789) n. pag.

persane. Le choix de « spécimens » engage une procédure scientifique, tout en assurant une vulgarisation, au sens d'une diffusion au-delà des cercles de l'érudition, des lettres persanes, arabes et sanscrites. La littérature orientale est réduite à une forme courte, plus facilement « assimilable » pour le public anglais. L'extrait est, selon la définition de Daniel Roche, une méthode de travail qui indique une « confiance en la capacité à contracter le savoir, donc à accélérer l'accès aux œuvres ».¹¹⁷

Le recueil des *Arabian Nights Entertainments* se prête au jeu de la sélection. Les éditeurs anglais, sous couvert de considérations esthétiques, tronquent le recueil de son récit cadre :

The Readers of the two first Volumes of these Tales, were tir'd with the Interruption *Dinarzade* gave them : This defect was remedy'd in the succeeding ones ; and 'tis not doubted, but they will be yet further satisfy'd with this that follows, where they will meet with no Interruptions at the End of every Night [...]

There are of these *Arabian tales*, where neither *Scheherazade*, Sultan *Schahriar*, *Dinarzade*, nor any distinction by nights, is mention'd ; which shews, that all the *Arabians* have not approv'd the method which this author has us'd, and that a great number of them have been fatigu'd with these Repetitions. Care has been taken to reform this in the following Translation : But without mentioning any other Reasons, there were so many, and so great Difficulties found in the proceeding in that way, that, we were, in a manner, oblig'd to alter our Method.

The Reader, must therefore, be acquainted, that *Scheherazade* goes now on always, without being interrupted.¹¹⁸

L'éditeur revoit l'organisation du recueil et supprime le principe de la division en nuits. L'écoulement du temps et la succession d'interruptions et de reprises du récit constituent pourtant un principe essentiel au fil diégétique sur lequel est suspendu la narratrice, entre perte et reprise d'une parole incertaine. Le principe qui règle la narration est évacué par l'éditeur, qui se soucie davantage d'une meilleure réception de l'ouvrage. Face au mécontentement des lecteurs, fatigués des interruptions et des répétitions du récit cadre, il décide, à partir du septième volume, d'en faire l'économie. Sans principe fédérateur, la constellation des contes vole en éclats. Ce principe de mise en série, appliqué par les éditeurs de contes orientaux, permet de mettre la littérature orientale à

¹¹⁷ Daniel Roche, *Humeurs vagabondes* (Paris : Fayard, 2003) 107.

¹¹⁸ « Advertisement » *Arabian Nights Entertainments... Translated into French from the Arabian MSS, by M. Galland... Part III. Containing Vol. VI, VIII, IX.*, 12 vols. (7th ed., London : 1728) VII : n. pag.

disposition des auteurs anglais. Ces derniers sélectionnent rapidement les thèmes qui serviront leurs productions pseudo-orientales. L'histoire du calife Haroun al-Rashid en est l'exemple-type. Elle est ré-écrite et publiée séparément dans *Oriental Anecdotes : Or, The History of Haroun Alrachid*,¹¹⁹ et est reprise sous le titre de « Seventh Evening. Haroun Abraschid » dans un ouvrage d'éducation morale.¹²⁰

La littérature orientale est aisément *mise en pièces*. Le recueil de contes *Tales of a Parrot* fonctionne sur le principe d'un récit cadre dans lequel sont enchâssés les contes narrés par un perroquet.¹²¹ La trame diégétique est régulièrement interrompue par des invocations à la déesse « Nahkshebi », représentée par la « pleine lune ». Le professeur de langues sémitiques Gerrans décide, dans sa traduction, de conserver ces litanies : « There are certain verses intermixed throughout the work, beginning with Nahkshebi which I have rendered in prose : some are literally translated : of other couplets the sense is given rather than the words ». ¹²² John Hoppner découvre cette traduction au moment où son fils part pour l'Inde. Il sélectionne quatre contes du recueil et les ajoute, sous forme versifiée, aux autres poèmes de l'anthologie, *Oriental Tales, Translated into English Verse* (1805). Le récit cadre et les invocations à « Nahkshebi » sont éliminés. En démantelant l'œuvre et en procédant par « extraction », le versificateur alimente la production pseudo-orientale.

La sélection de « spécimens » est un cadrage opéré par les orientalistes pour régler l'horizon d'attente des lecteurs. Ces sélections comme mises au point sont, pour reprendre l'élégante formule de Daniel Roche, un « témoignage de la transformation voulue et médiatisée des textes originaux ». ¹²³ Elles induisent la mise en place d'une lecture utile, facilitant le repérage et la réutilisation des motifs orientaux. Dans sa préface à son ouvrage *Persian Miscellanies : An Essay to Facilitate the Reading of Persian Manuscripts*, William Ouseley compare la littérature orientale à un jardin luxuriant et heureux mais ignoré des flâneurs qui reculent devant les épines de ses rosiers qui n'ont pas tous été taillés et les ronces qui jonchent par endroits le sol :

¹¹⁹ Marianne-Agnès Pillement, dame de Fauques, *Oriental Anecdotes : Or, The History of Haroun Alrachid* (London, 1764).

¹²⁰ Anon., *The Governess ; Or, Evening Amusements at a Boarding School* (London, 1800) 157-161. La réécriture des aventures d'Haroun al-Rashid prend place dans un recueil associant fables et autres contes pseudo-orientaux.

¹²¹ La traduction est de l'orientaliste B. Gerrans et date de 1792.

¹²² B. Gerrans, *Tales of a Parrot ; Done into English from a Persian Manuscript, Intituled TOOTI NAMEH* (London, 1792) viii.

¹²³ Daniel Roche, *Humeurs vagabondes* (Paris : Fayard, 2003) 107.

I have undertaken the humble, though laborious task of Literary Pioneer, and have endeavoured to remove, in some measure, the thorns and brambles that opposed his entrance to the smiling garden of Persian Literature ; a garden which I would describe, were I allowed to conclude in the Eastern style, as a happy spot, where lavish nature, with wild profusion, strews the most fragrant and blooming flowers, (1) where the most delicious fruits abound, and which is ever vocal, with the plaintive melody of the Nightingale, (2) ... where ærial beings in a visionary train, (3) the fairest creatures of poetical imagination, hover in the balmy clouds, inhaling the odours of the jessamine and rose ; a garden, in whose trim alcoves, the festive board is spread, and the praises of ruby wine, (4) sung to the sprightly lyre, while lovely nymphs, with dishevelled musky tresses, present the flowing goblet to the enamoured guest : (5) a garden, in whose shady bowers, and soft recesses, the tender tale of love (6) is ever told, and the fond sigh, attuned to the querulous lute, (7) or breathed to the passing gale ; (8) whilst in its more open walks, the high heroic deeds of ancient warriors and kings, (9) are chaunted in lofty strains ; Science gives her lesson, and the voice of Wisdom is often heard uttering the moral sentence, (10) or delivering the dictates of experience, in the flowery or mysterious phrase of allegory (11). In short, to conclude the metaphor, an ample field of intellectual enjoyment, which requires but a little cultivation to prove itself a grateful soil.¹²⁴

Le savant justifie le choix de son discours métaphorique par sa fidélité à la poétique persane. Une note de bas de page explique et replace chaque motif dans son contexte oriental :

The reader will at once perceive, that in this concluding paragraph, I have endeavoured to comprise the most striking features, and frequent subjects of Persian Literature. The praises of the rose, and jessamine, and other fragrant flowers, (1) are perhaps too much, the Poet's favourite theme. The *Bulbul* (2) is the almost inseparable companion of the rose, and the beautiful Persian Peries, (3) are a species of imaginary beings, who live on perfumes alone, the exquisite purity of their nature, rejecting all grosser nourishment. Beauty is one of their essential characteristics ; I am persuaded, that the name of those gentle creatures (like many other words in the Persian language) is of Hebrew or Chaldaic origin, without any intervention of Arabic [...]. (4), (5), (6), the praises of love and wine, and the delights of Spring, are, among the Persians, as with

¹²⁴ William Ouseley, *Persian Miscellanies : An Essay to Facilitate the Reading of Persian Manuscripts* (London, 1795) xxx.

the Greeks of old, the chief subjects of the Lyric Song : nor do these seem less enamoured of the Rose and Nightingale, than the modern Asiatics.¹²⁵

Ouseley identifie en note les composantes essentielles de la poésie persane : le chant à la rose et au jasmin, le bulbul, au rossignol, les *paris*,¹²⁶ l'ode à l'amour, au vin et au printemps. Les « spécimens » permettent aux savants d'identifier et de classer les éléments « typiques » qui définissent les différentes littératures orientales. Ces « topos » inspirent la plume d'auteurs pseudo-orientaux.

Le spécimen rend compte des éléments « caractéristiques » de formes ou de motifs littéraires orientaux et peut ainsi être facilement imité. Isaac D'Israeli produit à partir de celles-ci un poème de facture pseudo-orientale.¹²⁷

L'ode de D'Israeli est dédiée au printemps. Les références à la culture arabe et persane sont clairement indiquées en notes de bas de page. Le titre, « The Nightingale Courting the Rose », est agrémenté d'une glose : « The marriage of the rose and the nightingale, the incessant theme of Persian poetry, is described with an oriental luxuriance of imagination, by Mr. Darwin, in his *Botanic Garden*, Part II. canto iv. ver. 309 ».¹²⁸ D'Israeli évoque le précédent de Darwin pour confirmer deux lieux communs de la poésie persane. Le « style » oriental est marqué du coin de l'exubérance tandis que les thèmes de la poésie persane semblent immobilisés dans un incessant retour au même. L'identification de caractéristiques et de motifs par les savants tourne à l'exposition de topoï sous la plume des pseudo-orientaux. La stase dans laquelle le poète confine

¹²⁵ *Ibid.*, footnote, xxx-xxxii.

¹²⁶ Vesta Sarkhosh Curtis explique brièvement le rôle de ces fées dans la mythologie perse : « Les contes de fées mettent en scène des êtres surnaturels, les fées, dont le nom vient du mot perse *pari*. Leur origine remonte aux *paraika*, les sorcières de l'*Avesta*, forces du Mal qui agissaient essentiellement pendant la nuit. Disposant du pouvoir de changer d'apparence et de se muer en ravissantes jeunes filles, elles étaient capables d'imposer leur volonté aux hommes et de les utiliser pour faire le mal. Les *pari*, avec leur splendide beauté et leurs pouvoirs surnaturels, jouent un rôle important dans le folklore persan » ; in Vesta Sarkhosh Curtis, *Mythes perses*, trad. Paul Chemla (Seuil : Paris, 1994) 123.

¹²⁷ Isaac D'Israeli (1766-1848) débute comme poète et pamphlétaire pour le *Gentleman's Magazine*. Son premier recueil de poèmes, *A Defence of Poetry* (1790) est suivi en 1791 par la publication du premier volume des *Curiosities of Literature*, série d'essais et d'observations littéraires, critiques, historiques, qui lui assure la reconnaissance du cercle des intellectuels du British Museum. Cette production est complétée en 1795 par *An Essay on the Literary Character* et en 1796 par *Miscellanies, or, Literary Recreations*, dont « The Nightingale Courting the Rose » est probablement issu. D'Israeli publie une série de trois romances dont une d'inspiration pseudo-orientale, *Mejnoun and Leila : A Persian Romance* (1797) et trois romans : *Vaurien, or, Sketches of the Times* (1797), *Flim-Flams! Or, The Life and Errors of my Uncle* (1805) et *Despotism, or, The Fall of the Jesuits* (1811) ; in James Ogden, « D'Israeli, Isaac (1766-1848) » *Oxford Dictionary of National Biography*, ed. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford ; Oxford UP, 2004). Page consultée le 3 juil. 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/7690>>.

¹²⁸ Voir *The Young Gentleman's & Lady's Magazine, Or Universal Repository of Knowledge, Instruction and Amusement*, 2 vols. (London, 1799-1800) I : 381. Jusqu'à note suivante, les références sont identiques.

l'esthétique orientale n'est pas l'occasion d'une lecture morale dépréciative. Tel l'entomologiste, le poète sélectionne et épingle les plus beaux spécimens de la littérature orientale et les expose au regard des curieux. Une nouvelle dialectique organise la relation des deux poétiques : la stase orientale met en mouvement la poétique anglaise, inspirée de nouveaux motifs.

L'auteur pseudo-oriental mobilise l'érudition des « passeurs » orientalistes qui fournissent de nouveaux motifs au lyrisme anglais. D'Israeli cite la *Arabic Grammar* de Richardson pour compléter une métaphore :

Say, loitering ROSE, where hast thou been?
Awake thy blush, inflame the scene!
Thee, all our creeping VIOLETS eye,
And kiss thy feet, adore, and die⁺⁺!
Fair conqueror, 'mid thy armed train§,
Assume thy diadem, and reign!

§ An Arabian image. A poet, describing this flower, says, the rose approaches with her *army*, whose beauty is all-conquering. By the figure of *army* is meant *the thorns of the rose*. – Richardson's *Arabic Grammar*.

La percolation de la connaissance érudite vers des formes mineures de la poétique anglaise est accomplie. Il manque cependant un indice essentiel à l'explication du motif du rossignol et de la rose. Le poète ne mentionne pas son statut de métaphore et n'expose pas la double lecture du poème : le mariage du rossignol et de la rose doit être compris comme la rencontre de l'amant et de l'amante. La sensualité qui imprègne les lignes du poème est mise en sourdine.¹²⁹ Le poète transforme l'ode au printemps en une ode à la sensualité sans que le goût anglais ne puisse s'en offenser :

My mistress has a cheek and form,
The more I touch the more I warm ;
I press, more crimson glow her cheeks!

¹²⁹ Dans la préface où il expose les topoï de la poétique persane, William Ouseley affirme de leur langue : « their native tongue [is] most happily adapted to all the purposes of poetry, particularly that of the Erotic kind, which seems to be naturally the favourite of the tender and voluptuous Persian » ; in « Introduction » *Persian Miscellanies* (London, 1795) xx-xxi. Un réseau métaphorique se tisse entre la volupté des corps et la sensualité des langues orientales.

I kiss, her breath more musky breaks!
Ah, tell me where my love does stray ;
Three days are lost, three days of May!
'Tis this, O Rose, my grief renews,
To think THREE DAYS in May we lose!¹³⁰

L'ambivalence des poèmes persans est mise à l'épreuve de l'explicite tandis que la reconnaissance du tropisme – le rossignol correspond à l'amant et la rose à l'aimée – est éludée. Tel un ventriloque, D'Israeli incarne la voix du poète persan et pastiche la poésie persane. Ce pastiche est fondé sur la reprise des thèmes indiqués par Ouseley et signale une « traversée » réussie de la culture savante vers la culture générale.

La percolation du savoir orientaliste n'est pas sans faille. L'auteur anonyme du recueil *The Governess ; Or, Evening Amusements at a Boarding School* glose le terme « Bull-Bull » par « *A bird song much valued in the East ». Il ou elle se sert du motif du « bulbul » et le détourne de sa fonction poétique. Les premières lignes de ce conte pédagogique reprennent le motif amoureux : « A FLORIST particularly curious in roses, had in his garden a fine row of the bushes that bear that flower. On one of them grew a rose singularly beautiful, which captivated a bull-bull ; who fluttered around and made love to it ». ¹³¹ La suite du conte se détourne du trope amoureux :

The inanimate rose making no return to his caresses, he at length grew enraged, tore it to pieces, and strewed the ground with its blushing leaves. The Florist, incensed at this treatment of his favourite Flower, in revenge spread a net, and took the Bull-bull captive ; who finding itself in the snare, thus expostulated with the florist : « How can you use me so cruelly? Do not I cheerfully [sic.] repay you for the harbour that your garden affords me with the music of my song? » « What harm, » replied the Florist, « had that rose done to you that you treated it so despitefully [sic.]? » He released, however, his little prisoner : who, as soon as he had regained his freedom, shook his wings, and perched on the bough of a neighbouring tree, from whence he thus addressed the Florist : « A good action should never go without its reward ; dig at the foot of that orange tree, and you will find a treasure. » He did so, and found one. Upon which he turned to the warbler, and thanking him, asked, « how he who had eyes so penetrating as to discover a treasure buried in the earth, could avoid seeing a net over his

¹³⁰ Voir *The Young Gentleman's & Lady's Magazine, Or Universal Repository of Knowledge, Instruction and Amusement*, vol.1 (London, 1799-1800) 382.

¹³¹ Anon., « The Florist and the Bull-Bull* » *The Governess ; Or, Evening Amusements at a Boarding School* (London, 1800) 154.

head. » « Know, O man! » replied the Bull-bull, « that there is no escaping the hand of destiny : what must be, must be ». ¹³²

L'auteur expose l'enseignement de principes moraux tels la définition d'une action non commandée par la raison et la punition qui en découle, la mise en valeur de la bienveillance et du pardon, la récompense que l'application de ces valeurs induit, la foi en la providence. Le motif persan du rossignol et de la rose s'introduit, de manière plus ou moins fidèle au modèle oriental, dans la culture commune anglaise sous la forme d'un conte pseudo-oriental. Les orientalistes sont les agents de ce transfert qui a lieu par sélection de « spécimens » orientaux, l'exposition de motifs et l'interprétation de ces derniers. Le motif oriental devient lieu « commun » du paysage littéraire anglais. Les orientalistes organisent la distribution de textes-spécimens, vitrine d'une poétique orientale, et tendent au public anglais des objets culturels maniables, intelligibles et mémorisables. Ces synecdoques, produits de manuscrits originaux, servent d'exposants à la littérature orientale et donnent au lecteur anglais la possibilité de la circonscrire.

Les thèses exposées par Edward Said dans *Orientalism* en 1978, nous offrent une piste d'interprétation de ce phénomène de découpage textuel. Les littératures venues d'Orient sont promues, dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, par ceux qui prennent part au projet colonial anglais. ¹³³ Les poétiques orientales sont soumises aux mêmes procédés de conquête et de réorganisation que les territoires colonisés. Les manuscrits orientaux

¹³² *Ibid.*, 154-156.

¹³³ Rappelons que les orientalistes travaillent pour le gouvernement anglais en Inde. La plupart de leurs travaux sont adressés aux futurs officiers de la Compagnie des Indes Orientales Anglaises, dans le but de les encourager à l'apprentissage du persan, langue de l'administration indienne, et de les familiariser à la géographie indienne, à son histoire, à sa culture. Warren Hastings, futur gouverneur général en Inde, rappelle, dans une lettre adressée à l'université d'Oxford, la nécessité d'établir un poste fixe de professeur en persan, afin de former les futurs administrateurs de la East India Company : « The great and rich possessions of the East-India company in that part of the world make it of the utmost consequence to them to have persons in their service well instructed in the Persic Language, which might easily be made a part of their education at home, and save a great deal of labour and time, which are frequently and ineffectually bestowed upon it abroad, for want of a proper method, and from the difficulty of application and retention in minds too young for voluntary restraint, and yet past that period in life when the memory is most susceptible of lasting impressions » ; in Warren Hastings, *A Proposal for Establishing a Professorship of the Persian Language in the University of Oxford* (1768) 12. En première page de sa préface à son *Dictionary of the Hindostan Language* (London, 1773), John Fergusson, employé par la Compagnie des Indes Orientales, écrit : « The advantages which Great Britain derives from its commerce with Hindostan are great and important. Any attempt therefore, to facilitate and promote their intercourse, deserves a favourable reception from the public. To render the language of Hindostan familiar to the inhabitants of this country is the most natural and effectual means of obtaining this end ». William Ouseley rejoint ses prédécesseurs dans la promotion de la culture orientale comme partie intégrante de l'entreprise coloniale : « Among the many considerations which give importance to the study of Asiatick Literature, and especially induce to the cultivation of the ARABICK and PERSIAN Languages, it is almost unnecessary to point out that of the *National Interest* [...] the advantages resulting from a knowledge of those tongues, to all whom the affairs of Commerce, the administration of Government, or other publick or private business, may lead to visit our Indian Territories » ; in William Ouseley, ed., « Prospectus » *The Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797) I : v.

sont déplacés d'Orient vers l'Angleterre et deviennent collections anglaises.¹³⁴ Ce déplacement et cette intégration aux archives anglaises modifient le statut de ces textes. Michel de Certeau traite de l'archivage comme d'une modification ontologique d'un objet-événement en document historique :

En histoire, tout commence avec le geste de *mettre à part*, de rassembler, de muer ainsi en « documents » certains objets répartis autrement. Cette nouvelle répartition culturelle est le premier travail. En réalité, elle consiste à *produire* de tels documents, par le fait de recopier, transcrire ou photographier ces objets en changeant à la fois leur place et leur statut. Ce geste consiste à « isoler » un corps, comme on le fait en physique, et à « dénaturer » les choses pour les constituer en pièces qui viennent combler les lacunes d'un ensemble posé a priori. Il forme la « collection ». Il consitue les choses en « système marginal » comme dit Jean Baudrillard ; il les exile de la pratique pour les établir en objets « abstraits » d'un savoir. Bien loin d'accepter des « données », il les constitue.¹³⁵

L'archivage des textes orientaux correspond à une reproduction de ces textes au sein du domaine culturel anglais. La traduction de ces documents est l'occasion de nouveaux déplacements sémantiques et morphologiques,¹³⁶ interprétés comme les signes

¹³⁴ De même que les plantes orientales sont collectées et ordonnées dans des herbiers anglais, ou que des éléments de l'architecture orientale, avec en premier lieu la pagode, sont intégrés au jardin anglais. Les *Philosophical Transactions* de la Royal Society sont l'occasion de publications d'herbiers orientaux : « Observations on the Seeds of Several East India Plants ; by M. Leewenhoeck » *Philosophical Transactions... for the Years 1706 and 1707*, vol. 25 (London, 1708). L'apothicaire de Fort Saint George (Madras, Chennai), Samuel Petiver, envoie à la Royal Society les livres de l'herbier constitué par Samuel Brown ; in *Philosophical Transactions... for the Years 1702 and 1703*, vol. 23 (London, 1704). Le voyageur Thomas Shaw ajoute à son récit de voyage publié en 1738 à Oxford un « catalogue de plantes rares de Barbarie, Egypte et Arabie » illustré de planches gravées. L'orientaliste Richard Pococke consacre un chapitre du premier volume de son ouvrage *A Description of the East and Some Other Countries* (London, 1743-1745) à la constitution d'un herbier de plantes arabes et égyptiennes. Chaque plante est illustrée par une planche gravée. William Jones présente l'esquisse d'un traité sur les plantes indiennes à la Société Asiatique de Calcutta. Il utilise le classement linnéen pour ordonner la botanique indienne : « As to the system of LINNAEUS, it is the system of Nature, subordinate indeed to the beautiful arrangement of *natural orders*, of which he has given a rough sketch, and which may hereafter, perhaps, be completed : but the distribution of vegetables into *classes*, according to the number, length and position of the stamens and pistils, and of those *classes* into *kinds* and *species*, according to certain marks of discrimination, will ever be found the clearest and the most convenient of methods, and should therefore be studiously observed in the work which I now suggest » ; in « The Design of a Treatise on the Plants of India » *Dissertations and Miscellaneous Pieces Relating to the History and Antiquities, the Arts, Sciences and Literature of Asia*, 2 vols. (London, 1792) I : 394. Les plantes sauvages des plaines indiennes sont répertoriées dans un herbier anglais, suivant l'ordre recouvré de la nature.

¹³⁵ Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire* (Paris : Gallimard, 1975) 100.

¹³⁶ Par déplacements sémantiques, j'entends les changements qui affectent les signes et leurs signifiés lors du passage de la langue source vers la langue de traduction. Par déplacements morphologiques, j'entends les changements qui affectent sa forme (passage d'un genre à un autre, d'un style à un autre, d'une forme

d'une hégémonie culturelle anglaise. Le travail des orientalistes correspond à un « démantèlement » de textes qui prend place dans un contexte de construction d'empire et d'intégration accélérée des espaces colonisés dans l'imaginaire collectif anglais. Les pratiques de traduction et de sélection de spécimens sont les moyens d'un « encerclement herméneutique » de l'Orient, équivalent sémiologique de l'encerclement géographique par la maîtrise de l'espace et le tracé des frontières coloniales. L'interprétation esquissée au sujet du déplacement et de la sélection des textes orientaux rejoint la thèse de Said, exposée dans son « Introduction » à *Orientalism* :

In any instance of at least written language, there is no such thing as a delivered presence, but a *re-presence*, or a representation. The value, efficacy, strength, apparent veracity of a written statement about the Orient therefore relies on very little, and cannot instrumentally depend, on the Orient as such. On the contrary, the written statement is a presence to the reader by its virtue of having excluded, displaced, made supererogatory any such *real thing* as 'the Orient.' Thus all of Orientalism stands forth and away from the Orient : that Orientalism makes sense at all depends more on the West than on the Orient, and this sense is directly indebted to various Western techniques of representation that make the Orient visible, clear, 'there' in discourse about it. And these representations rely upon institutions, traditions, conventions, agreed-upon codes of understanding for their effects, not upon a distant and amorphous Orient.¹³⁷

L'analyse de Said sur la re-création de l'Orient par les orientalistes ouvre une perspective d'interprétation pertinente pour comprendre le traitement des manuscrits orientaux et les formes choisies de leurs publications par les savants qui orchestrent la réception de ces textes auprès du public anglais. Le travail de sélection de textes et de publication de « spécimens » par les orientalistes correspond à une *re-présentation* de la littérature orientale pour les lecteurs anglais. Son démantèlement et sa restriction à un nombre défini de motifs doivent convaincre le public de sa capacité à comprendre et à organiser l'ensemble d'une littérature à partir d'extraits-types, rendant le *tout* « surrogatoire ». Cette démarche produit ce que j'ai nommé un « encerclement herméneutique ». La recherche orientaliste tend à la mise en place d'un regard

versifiée à une forme en prose) et son organisation (déplacements ou retraits de passages).

¹³⁷ *Ibid.*, pp. 21-22.

panoptique¹³⁸ mais ce regard n'est pas encore acquis par les orientalistes à la fin du XVIII^e siècle. Il semble donc que la position de Said doive être nuancée : l'« encerclement herméneutique » de l'Orient par l'Occident n'est pas total. William Jones écrit sur le bateau qui le conduit en Inde le *memorandum* de connaissances à accumuler pendant son séjour :

The objects of enquiry during my residence in Asia :

1. The laws of the Hindus and Mahomedans.
2. The history of the ancient world.
3. Proofs and illustrations of scriptures.
4. Traditions concerning the deluge.
5. Modern politics and geography of Hindustan.
6. Best mode of governing Bengal.
7. Arithmetic and geometry and mixed sciences of the Asiaticks.
8. Medicine, chemistry, surgery, and anatomy of the Indians.
9. Natural products of India.
10. Poetry, rhetoric and morality of Asia.
11. Music of eastern nations.
12. the She-king or 300 Chinese odes.
13. The best accounts of Tibet and Kashmir.
14. Trade, manufactures, agriculture, and commerce of India.
15. Mughal constitution.
16. Maharatta constitution.¹³⁹

La liste est ambitieuse. Compilation d'éléments hétérogènes, elle est animée par le seul désir de couvrir l'ensemble du savoir oriental et de servir la politique coloniale anglaise en Inde. Ce projet est rappelé par William Ouseley qui, dans un discours sur promotion de la langue et de la littérature persane, embrasse l'ensemble des champs d'investigation : « [...] there is scarce any species of composition, which the Persian poets have not cultivated with success, from the didactic or Moral Sentence, to the finished Epic or Heroic Poem : through every gradation of Bacchanalian Ode, Elegiac, and Amorous Sonnet, Allegories amusing or instructive, and Romances founded on history, or fable : compositions breathing all the warmth of a luxuriant soil, and decorated with every adventitious grace, that the most flowery language can bestow ». ¹⁴⁰ Ouseley entoure le

¹³⁸ La panoptique est érigée en système de surveillance et son utilisation dans les prisons est proposée par Jeremy Bentham dans *Panopticon* (1791) ; voir Michel Foucault, *Surveiller et Punir* (Paris : Gallimard, 1975) 234-235. Le regard « panoptique » que les orientalistes souhaitent exercer sur la littérature orientale peut être interprété en terme d'appropriation et de domination culturelle.

¹³⁹ Lettre du 12 juillet 1783 citée dans S.N. Mukherjee, *Sir William Jones. A Study in Eighteenth-Century Attitudes to India* (Cambridge : Cambridge UP, 1968) 74.

¹⁴⁰ William Ouseley, *Persian Miscellanies* (London, 1795) xx.

champ de la littérature orientale, mais le trope qu'il choisit pour procéder à cet « encerclement » est une métaphore végétale. L'orientaliste est un jardinier qui « cultive »¹⁴¹ un domaine en friche. Il expose et met en valeur un champ ouvert et non encore cadastré. La métaphore végétale figure parmi les topoï d'une littérature orientale au langage fleuri, à la production luxuriante et « ex-croissante ».

Alors que Said pense le projet de « recouvrement » et de mise à disposition de la culture orientale, j'entame ici une réflexion sur la non-disponibilité de ce savoir, sur la reconnaissance de sa complexité,¹⁴² et sur les processus qui mènent à sa reconstitution. Les orientalistes ne se trouvent pas face à un ensemble cohérent, homogène et compréhensible de connaissances. Ils procèdent par agrégation de versions plus ou moins complètes, par mises bout-à-bout d'un puzzle oriental. L'érudit procède à tâtons, par à-coups, tente des assemblages de textes, puis ré-agence les ensembles. Les éditeurs de contes orientaux proposent une suite de contes puis modifient cet ordre par ajouts, retraits et déplacements d'histoires.

Les recueils et anthologies orientaux, connus en Angleterre sous le nom de *Miscellanies*, découvrent le processus de constitution et de compréhension d'un « divers » oriental. Ce processus correspond à un *montage* du savoir. Les orientalistes coupent dans la pellicule orientale et produisent des fragments de textes qu'ils organisent en « miscellanies », en agrégats de connaissances et non en ensembles homogènes. Le *montage* permet de penser la collusion des domaines et des temporalités. Les recueils juxtaposent des considérations politiques, des traductions de chroniques, des récits de fouilles archéologiques ou de voyages, la découverte de sites, la traduction de « spécimens » littéraires et la description de fleurs exotiques. Ces montages, nous l'avons précisé, répondent, en admettant une diversification des sujets orientaux traités dans un seul volume, à une logique de consommation de biens culturels.¹⁴³ Les spécimens

¹⁴¹ « Cultiver » au sens premier de « mettre en valeur ».

¹⁴² Sir William Jones écrit au comte Spencer : « In Europe, you see India through a glass darkly : here, we are in a strong light ; and a thousand little *nuances* are perceptible to us, which are not visible through your best telescopes, and which could not be explained without writing volumes » ; in Sir William Jones, « Letter to the second Earl Spencer, Aug. 15, 1787 » *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press) II : 749. La tâche du savant, et notamment son travail de sélection appliqué à la littérature ou aux sciences orientales, n'est pas de simplifier le savoir pour le rendre plus homogène, plus *compréhensible* et plus facilement *exploitable*. La diffusion du savoir n'est pas synonyme d'homogénéisation. Sa vulgarisation ne correspond pas seulement à l'édification ou au renouvellement de stéréotypes. Sous le soleil de midi, Jones creuse la matière du savoir pour qu'en surgissent les strates, pour que s'expose la complexité de sa composition, et chatoient les nuances de sa formation.

¹⁴³ Comme le souligne John Brewer dans *The Pleasures of the Imagination* la culture n'est pas considérée au XVIII^e siècle comme un ensemble de référents homogènes, discrets, et immuables mais comme une série d'artefacts « volatiles » et modifiables à volonté, selon les besoins d'un marché de consommation sans cesse changeant : « Artists had to consider how the form, status, content and interpretation of an individual work was affected by being one artifact among so many, by being part of a large, somewhat volatile milieu. They

orientaux sont mis en vitrine pour attirer l'attention des chalands. Cette analyse répond aux questions que pose la critique historique. Du point de vue d'une analyse formelle, ces rencontres fortuites sont créatrices. La fluctuation des textes, leur mise bout-à-bout, les ratures et les récritures constituent la méthode à partir de laquelle un corpus littéraire oriental s'organise en Angleterre. La littérature anglaise pioche des motifs, des formes et des styles dans un sac oriental mis à disposition et non encore verrouillé. Les auteurs pseudo-orientaux, ou les auteurs anglais qui se servent de la littérature orientale comme d'une inspiration sans prétention au pastiche, tirent sur ces « excroissances » littéraires que mentionne Ouseley en introduction à son recueil *Persian Miscellany*. Le traitement des textes orientaux par les orientalistes est source de fluctuations, d'oscillations verbales. Said n'a pas tort d'interpréter ces fluctuations comme des ré-appropriations factices de l'Orient par la culture coloniale. Ces oscillations verbales sont aussi le gage de la mise en place d'un mouvement « alternatif » qui assure le passage de la littérature orientale à la littérature pseudo-orientale, et l'alternance de ces littératures entre elles. Tout comme les orientalistes accolent la traduction d'un conte indien aux chroniques d'un état du sous-continent,¹⁴⁴ Alexander Dow donne dans un « Avertissement » à son drame pseudo-oriental *Zingis*, des éléments de l'histoire du conquérant Gengis Khan.¹⁴⁵

Le *montage* est une « provocation » des textes orientaux, une collusion d'où naît l'œuvre. William Jones, dans sa première publication de traductions littéraires, procède par agrégation de sources diverses pour confectionner les poèmes de son recueil *Poems Consisting Chiefly of translations from the Asiatick languages*, publié en 1772. Le poème qu'il intitule « Solima : An Arabian Eclogue » suit le procédé de l'assemblage : « [...] *Solima* is not a regular translation from the *Arabick* language ; but most of the

became aware that culture was not fixed but dynamic, a realm whose boundaries were fluctuating and subject to change » ; in John Brewer, *The Pleasures of the Imagination* (New York : Farrar, 1997) 429. Le réagencement et le montage de textes orientaux dans des miscellanées indique les changements auxquels est soumise la culture orientale lors de son passage sur le marché du livre européen. L'aspect composite de ces recueils permet une fluctuation et une variation des thèmes, susceptibles d'être sans cesse ré-adaptés pour se conformer à une nouvelle mode et garantir un nouveau succès d'édition pour les imprimeurs anglais.

¹⁴⁴ La table des matières de *Asiatic Miscellany* (London, 1787) multiplie, selon le principe de l'anthologie, ce type de juxtapositions : « Hymn to Camdeo », « Reflections on Viewing the Mausoleum of Sheersah », « Extracts from the Yusef Zelekha of Jāmī », « An Ode from Khoosro », « The Enchanted Fruit ; Or the Hindu Wife. An Antediluvian Tale, Written in the Province of Bihar », « The Fatal Effects of Precipitation », « Story of the Derveish and the Jar of Oil », « An Account of Embassies and Letters that Passed Between the Emperor of China and Sultan Shahrokh », « A Short Account of the Marratta State ». La liste est encore longue mais les titres donnés suffisent à rendre compte de la grande diversité des sujets qui intéressent les membres de la Société Asiatique. Ces travaux mis bout à bout suggèrent une lecture continue du récit historique au conte, du récit mythologique à l'ode.

¹⁴⁵ L'avertissement au lecteur s'ouvre en ces termes : « To those who are not conversant in the history of the Asiatic nations, it may not be improper to give in brief, the story upon which the Tragedy of Zingis is founded, as it is taken from the TARICH MOGULISTAN, or History of the Mogul Tartars, written in the Persian language » ; in « Advertisement » *Zingis* (London, 1769). Les sources d'Alexander Dow sont originales, traduites par ses soins et publiées de 1768 à 1772.

figures, sentiments, and descriptions in it, were really taken from the poets of *Arabia* [...] I selected those passages, that seemed most likely to run into our measure, and connected them in such a manner as to form one continued piece ». ¹⁴⁶ Jones utilise des *coupures* de textes sur un même thème, les assemble et fabrique une œuvre « continue », d'où les points de couture ont disparu. Ici se distingue la pratique du montage dans l'œuvre d'art contemporaine où ce sont justement ces points de suture, ces points de rencontres entre ensembles hétérogènes qui font œuvre. Jones suit la même démarche dans l'ensemble des poèmes qui constituent son œuvre de traduction. Dans « The Palace of Fortune ; An Indian Tale » il altère le texte source et adjoint des morceaux d'œuvres étrangères. ¹⁴⁷ Le jeu de puzzle verbal se poursuit dans « The Seven Fountains ; An Eastern Allegory » où la traducteur greffe sur une version remaniée d'une allégorie indienne un conte des *Mille et une nuits*. ¹⁴⁸ Jones emploie le terme de « liberté » pour qualifier son travail. « I have taken the liberty », annonce-t-il en préface. Il avoue les permissions qu'il s'est arrogé à l'égard de ces textes orientaux, et rappelle en même temps que le montage est animé d'un principe de libération. Le texte oriental est une œuvre « ouverte », une composition que les auteurs peuvent « emprunter ».

La notion de montage verbal est efficace pour penser les transformations inhérentes à la traduction des textes orientaux et à leurs réutilisations dans la culture commune de l'époque. Cette notion induit l'idée d'une collusion des espaces et des temporalités. Le montage est alors fondé sur le principe d'*anachronisme*. ¹⁴⁹ La démarche

¹⁴⁶ Sir William Jones, trans., *Poems Consisting Chiefly of translations from the Asiatick languages* (Oxford, 1772) ii.

¹⁴⁷ « The hint of the next poem, or the *Palace of Fortune*, was taken from an *Indian* tale, translated a few years ago from the *Persian*, by a very ingenious gentleman in the service of the *India-company* ; but I have added several descriptions, and episodes from other *Eastern* writers, have given a different moral to the whole piece, and have made some other alterations in it, which may be seen by any one, who will take the pains to compare it with the story of *Roshana*, in the second volume of the tales of *Inatulla* » in *Ibid.*, p. iii.

¹⁴⁸ « I have taken a still greater liberty with the moral allegory, which, in imitation of the *Persian* poet *Nezâmi*, I have entitled *The Seven Fountains* ; the general subject was borrowed from a story in the collection of tales by *Ebn Arabshah* [...] but I have ingrafted upon the principal allegory an episode from the *Arabian* tales of *A Thousand and one nights* » in *Ibid.*, pp. iii-iv.

¹⁴⁹ Au sens que Georges Didi-Huberman donne au terme d'« anachronisme » dans l'ouvrage *Devant le temps* (Paris : Editions de Minuit, 2000). Il remet en question la capacité d'« euhronie » objective de l'historien devant son matériau. Georges Didi-Huberman pense l'histoire comme « anachronie », comme le montage de temps disjoints. En se référant aux travaux déjà entamés par Marc Bloch dans *Apologie pour l'histoire* (1941-1942), il ajoute : « Bloch, en réalité, faisait signe dans deux directions de pensée : il ne faut pas dire que « l'histoire est la science du passé », d'abord parce que *ce n'est pas exactement le passé* qui fait l'objet des disciplines historiques ; ensuite parce que *ce n'est pas exactement une science* que pratique l'historien. Le premier point nous aide à comprendre quelque chose qui relève d'une *mémoire*, soit d'un agencement impur, d'un *montage* – non « historique » – du temps. Le second point nous aide à comprendre quelque chose qui relève d'une *poétique*, soit d'un agencement impur, d'un *montage* – non « scientifique » – du savoir [...] Ce temps qui n'est *pas exactement le passé* a un nom : c'est la *mémoire*. C'est elle qui décante le passé de son exactitude. C'est elle qui humanise et configure le temps, entrelace ses fibres, assure ses transmissions, le vouant à une essentielle impureté. C'est la mémoire que l'histoire convoque et interroge, non exactement « le passé » [...] la mémoire est *psychique* dans son processus, *anachronique*, dans ses effets de montage, de

des orientalistes est conçue sur la base d'une anachronie en ce qu'elle postule la possibilité du transfert d'un texte passé vers le présent de la réception. La collusion des temporalités est « réglée » par le travail d'adaptation auquel chaque traducteur veille, adaptation qui affaiblit jusqu'à rendre inopératoire toute démarcation entre une culture érudite et une culture commune de l'Orient, démarcation fondée sur le principe dichotomique d'une culture savante définie par son respect de l'intégrité du texte oriental opposée à une culture « non-savante » de l'Orient, reconnue pour son caractère factice. Cette position dirimante ne rend pas compte de l'appréhension de la culture orientale et de ses différents modes de percolation, du *haut* vers le *bas* et du *bas* vers le *haut* de la société anglaise du XVIII^e siècle, où les lettrés sont animés d'un désir de diffusion des connaissances, où les auteurs s'inspirent et pastichent les nouvelles sources orientales qui sont mises à leur disposition et où, les savants utilisent le filon pseudo-oriental, lui-même symptôme d'une commercialisation de la culture, pour diffuser leurs travaux. La rencontre des cultures révèle que les textes proposés au public ne sont jamais parfaitement originaux, ni absolument factices, mais toujours adaptés. L'anachronie oblige ces adaptations.

Le principe du montage n'est pas seulement verbal. Il affecte aussi la description des lieux des contes pseudo-orientaux, dont l'écriture est animée par le jeu répétitif de la superposition. Les espaces et contextes orientaux sont superposés aux paysages champêtres anglais ou aux lieux idylliques de la pastorale,¹⁵⁰ et l'espace de la politique orientale au contexte politique, idéologique, et moral anglais.¹⁵¹ Le montage des

reconstruction ou de décantation du temps » ; in Georges Didi-Huberman, *Devant le temps* (Paris : Editions de Minuit, 2000) 35-37. Didi-Huberman conclut sur le rapport entre « anachronisme » et « histoire » par : « Une fois de plus, l'anachronisme s'avère bien jouer, dans la position de ce problème, un rôle absolument crucial. D'un côté, il apparaît comme la marque même de la fiction, qui s'autorise toutes les discordances possibles dans l'ordre temporel : à ce titre, il sera donné comme le contraire de l'histoire, comme la *fermeture de l'histoire*. Mais, d'un autre côté, il peut légitimement apparaître comme une *ouverture de l'histoire*, comme une complexification salutaire de ses modèles de temps [...] Au regard de cette phénoménologie, l'histoire démontre l'insuffisance de sa vocation – vocation nécessaire, nul ne le niera jamais, à restituer des chronologies. Il est probable qu'il n'y ait d'histoire intéressante que dans le montage, le jeu rythmique, la *contredanse* des chronologies et des anachronismes » ; in *Ibid.*, p 38-39. Le principe de l'anachronisme comme « ouverture » et non « fermeture » de l'histoire nous permet de repenser l'activité des orientalistes et les modifications plus ou moins profondes qu'ils font subir aux textes orientaux. Ces modifications ont pour but d'adapter le texte oriental à sa culture de réception. En tant que telle, ces traductions peuvent être considérées comme de simples « contre-façons » de la culture orientale. Les ouvrages et les spécimens orientaux traduits sont montés ou anachroniques, jouant sur plusieurs espaces et plusieurs temps à la fois, se servant de supports anciens pour parler d'esthétique ou de politique contemporaine. Une traduction littérale ou chronologique serait une « fermeture » des textes orientaux aux cultures de réception, le montage des traductions adaptées en assure au contraire l'« ouverture ».

¹⁵⁰ Un exemple de stratification imaginaire d'un espace oriental, idyllique et gothique, est donné en première partie au sujet de l'incipit du conte pseudo-oriental, *The School for Majesty* (1790).

¹⁵¹ Voir l'éclairage apporté par M.O. Grenby dans le chapitre « Orientalism and Propaganda : The Oriental Tale and Popular Politics in Late Eighteenth-Century Britain » de l'ouvrage collectif dirigé par Albert J. Rivero, *The Eighteenth-Century Novel*, 3 vols. (New York : AMS Press, 2002) II : 215-237. M.O. Grenby relit les contes pseudo-orientaux à la lumière des événements et débats politiques qui animent la Grande Bretagne au XVIII^e siècle et conclut « The Orient functions as a tremendously polyvalent abstraction in

contextes politiques permet de superposer le despotisme oriental aux excès de pouvoir de la monarchie anglaise.¹⁵² Le conte pseudo-oriental *Adventures of Eovaai*, publié en 1736, de Eliza Haywood est une allégorie satirique tournée contre le gouvernement de Robert Walpole, au même titre que le décor fictif du monde des Lilliputiens dans *Gulliver's Travels*, qui permet à Jonathan Swift, dix ans plus tôt, d'habiller sa critique du chef du gouvernement.¹⁵³ Le montage sert aussi une juxtaposition des espaces politiques. Dans *Solyman and Almena* de Langhorne, Solyman rencontre un marchand anglais. Cette rencontre fictive est l'occasion d'une juxtaposition des espaces politiques et d'une réaffirmation des idéaux anglais :

« The difference of men, » said the merchant, « lies only in their complexion and manners : their principles are the same, in all ages, and in all climates ; and self-interest is the prevailing principle, from Indus to the Thames. I am not, however, such a school philosopher, as to think that the whole human species should come under this conclusion [...] That excellent, that truly useful spirit of munificence, in a particular manner characterizes my countrymen. Were you my friend in the metropolis of Great Britain, you would behold spacious edifices erected for helpless indigence ; and find

these tales, able to reflect any image of Britain. » (2002 ; II : 234).

¹⁵²« The similarities also illuminate the reasons behind the strategic adoption of the Oriental tale for the purpose of political satire. Oriental tales were generally set at the court of some sultan, caliph, pasha, or mufti, and they usually took as a central theme the relationship between the individual and authority. As such, they were the perfect vehicle for any author wishing to satirize government and monarchy in Britain. Above all it was the pre-conceived despotic character of Eastern rulers which these authors hoped would, by association, condemn Walpole, George III [...] Central to this understanding was the conviction that the Orient, from Japan to Morocco, was primarily a locus of tyranny. When authors came to deride their own leaders as despots, they automatically looked East for comparisons. » ; in *Ibid.*, pp. 217-218.

¹⁵³ La guerre entre le royaume de Lilliput et l'empire de Blefuscu au chapitre V de la première partie « A Voyage to Lilliput », et l'intermission de Gulliver, rappelle la guerre entre la Grande Bretagne et la France, et le rôle joué par l'ami tory de Swift, Bolingbroke, dans la signature du Traité d'Utrecht, qui met fin à la guerre en 1713. L'opposition whig, menée par Robert Walpole, critique la politique de conciliation, voulue par Bolingbroke, à l'égard de la France. Dans le monde imaginaire de Lilliput, l'Angleterre se métamorphose en pays de Lilliputiens, la France devient l'empire de Blefuscu, Bolingbroke se cache derrière le masque de Gulliver et Walpole derrière celui de Flimnap : « His Majesty desired I would take some other opportunity of bringing all the rest of his enemy's ships into his Ports. And so unmeasurable is the Ambition of Princes, that he seemed to think of nothing else than reducing the whole empire of *Blefuscu* into a province, and governing it by a viceroy ; of destroying the *Big-Indian* [sic.] Exiles, and compelling that People to break the smaller end of their Eggs ; by which he would remain the sole Monarch of the whole World. But I endeavour'd to divert him from this Design, by many Arguments, drawn from the Topicks of Policy as well as Justice : and I plainly protested, that I would never be an Instrument of bringing a free and brave People into Slavery : and when the matter was debated in Council, the wisest part of the Ministry were of my opinion [...] the next time I had the Honour to see our Emperor, I desired his general Licence to wait on the *Blefuscudian* Monarch, which he was pleas'd to grant me, as I could plainly perceive, in a very cold manner ; but could not guess the Reason, 'till I had a Whisper from a certain Person, that *Flimnap* and *Bolgolam* had represented my Intercourse with those Ambassadors, as a mark of Disaffection, from which I am sure my heart was wholly free. And this was the first time I began to conceive some imperfect idea of Courts and Ministers » ; in Jonathan Swift, *Travels into Several Remote Nations of the World. In Four Parts. By Lemuel Gulliver*, 2 vols. (London, 1726) I : 83,86.

the same skill and care employed for the health and the life of the poor, that the most affluent circumstances can apply for the rich [...] there too dwell liberty and justice ; liberty, that however strange it may seem to you, delights in the protection of a monarch ; and justice which he causes to be administered without partiality [...] This general security of property and life, excites an unwearied spirit of industry, and disperses the sons of commerce over the remotest regions of the earth ».¹⁵⁴

Contre une éthique relativiste, le marchand rappelle à son interlocuteur la différence et la supériorité de la société anglaise, fondées sur les principes de philanthropie, liberté, justice et propriété privée. La réinvention d'un espace anglais au coeur de l'espace oriental, le montage par juxtaposition, produit, crée du discours. L'effet de contraste sert la valorisation de l'éthique et de la gouvernance anglaise.

Par l'intermédiaire du montage, les auteurs anglais rendent imaginables un lieu oriental, en lui superposant un lieu familier du public anglais. L'intérieur du sérail et ses jardins sont rendus visibles grâce à l'intervention des images bibliques du paradis terrestre ou d'images tirées de la tradition du *locus amoenus* antique. Le montage n'est pas destiné à une simple fonction imaginaire ; ou plutôt la fonction imaginaire n'est pas réduite au domaine du fictif. La coordination imaginaire des espaces possède une fonction cognitive. Lady Mary Wortley Montagu, installée à la fenêtre de sa chambre, décrit à son correspondant la vue des jardins orientaux au bord du fleuve Hébrus :

I am at this present moment writing in a house situated on the banks of the Hebrus, which runs under my chamber window [...] And must not you confess, to my praise, 'tis more than an ordinary discretion that can resist the wicked suggestions of poetry in a place where truth for one furnishes all the ideas of pastoral? The summer is already far advanced in this part of the world and for some miles around Adrianople the whole ground is laid out in gardens, and the banks of the rivers set with rows of fruit trees, under which all the most considerable Turks divert themselves every evening [...] I have often seen them and their children sitting on the banks of the river and playing on a rural instrument, perfectly answering the description of the ancient fistula, being composed of unequal reeds with a simple but agreeable softness in the sound [...] The young lads generally divert themselves with making garlands for their favourite lambs, which I have often seen painted and adorned with flowers, lying at their feet, while they

¹⁵⁴ John Langhorne, *Solyman and Almena* (London, 1762) 20-21.

sung or played. It is not that they ever read romances, but these are the ancient amusements here, and as natural to them as cudgel playing and football to our British swains ; the softness and warmth forbidding all rough exercises, which were never so much as heard amongst them, and naturally inspiring a laziness and aversion to labour which the great plenty indulges [...] I no longer look upon Theocritus as a romantic writer ; he has only given a plain image of the way of life amongst the peasants of this country, which before oppression had reduced them to want were, I suppose, all employed as the better sort of them are now.¹⁵⁵

L'épistolière se présente en position d'observatrice. L'imagination est mise en route, ou plutôt devrait-on dire, en déroute : elle ne résiste pas aux suggestions « pernicieuses » de la poésie face à un paysage qui contient tous les éléments du décor de la pastorale : « where truth for one furnishes all the ideas of pastoral ». En appliquant le paradigme de la pastorale, Lady Montagu ne « dénature » pas le monde oriental, elle l'explique, elle en dit la « vérité ». Lady Montagu retranscrit une série de « tableaux vivants » qu'elle synthétise en une seule image. L'image synthétique, extrait de réel, offre un abrégé de littérature idyllique : la saison estivale, un paysage ordonné (« ground laid out in gardens », « banks of rivers set with rows of fruit trees »), des arbres fruitiers, la verdure, l'ombre reposante, le divertissement par la musique, le chant des femmes et de la nature (« listening to the dashing of the river »), des hommes et femmes vivant en communauté (« little companies »), la simplicité des mœurs de ces jeunes hommes qui passent leurs journées à tisser des colliers de fleurs pour leur agneau favori, leur oisiveté (« laziness »). Le chronotope antique est inscrit dans l'espace-temps de la narration. Cette surimpression de l'image de la Grèce antique sur celle du monde oriental contemporain, n'est pas factice. Lady Montagu adresse sa missive à un homme de lettres, Sir Alexander Pope. Le montage spatio-temporel envisagé par l'épistolière n'est pas qu'un jeu formel. Il représente, adressé à un homme érudit, un signe de la fonction cognitive de la « pensée imageante ». La description, l'image du réel, même fondée sur une superposition imaginaire avec le monde de l'idylle, n'est pas réduite à une construction fictive de l'Orient ; elle permet aux lecteurs une appréhension, une cognition, du « sujet » oriental.

¹⁵⁵ Lady Mary Wortley Montagu, « Letter to Alexander Pope, April 1, 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 73-75.

Le spécimen, issu de la sélection pratiquée par les orientalistes anglais sur le corpus littéraire oriental, se situe à la croisée des cultures savante et commune. Sa forme réduite rend pratique la percolation des textes orientaux vers le domaine général. Le choix de présentation de la littérature orientale induit un changement du rapport de l'orientaliste aux œuvres. Les érudits « montent » un texte oriental et provoquent l'ouverture, la transformation, de la littérature qu'ils exposent. Ces procédés de montage verbaux et spatio-temporels, sont en premier lieu des activités de *démontage*, de déconstruction. La *dé-réalisation* de l'Orient et de sa littérature – à l'œuvre uniquement, semblait-il, dans la fiction pseudo-orientaliste – reste la condition de possibilité de son appréhension, de sa compréhension, de son déchiffrement. Le spécimen fonctionne tel un condensé de littérature orientale et les raccourcis de sens comme les excisions de texte facilitent l'intégration et la circulation de la littérature orientale adaptée au champ poétique anglais. Le découpage de la littérature orientale autorise une incorporation *partielle*.

INTÉGRATION

Les orientalistes tentent dans la dernier quart du XVIII^e siècle une intégration de la littérature orientale au sein du corpus anglais. L'influence est plus prégnante auprès des romantiques et symbolistes européens du XIX^e siècle.¹⁵⁶ À la fin de XVIII^e siècle, le poème « A Persian Song of Hafiz » traduit et adapté par Jones est introduit dans l'anthologie de poésie anglaise, *The English Anthology*, compilée par J. Ritson en 1793-1794,¹⁵⁷ ou, un siècle plus tard, dans l'anthologie de littérature anglaise, *Cyclopedia ; Or English Literature* (1879) par William et Robert Chambers. Cette intégration est assurée par le déplacement sémiologique du texte oriental. Il est, dans sa version intégrée, le résultat d'une hybridation, d'un croisement entre deux traditions littéraires, orientale et anglaise. L'adaptation savante de ces textes emprunte à la logique pseudo-orientale, placée à la jointure des lettres orientales et de l'horizon d'attente anglais. Cette pratique de la traduction comme réécriture des textes sources, ce qu'à l'époque on nommait « belles infidèles », équivaut à une remise en question du caractère « original » de l'œuvre. La

¹⁵⁶ Nigel Leask propose une analyse de l'utilisation symptomatique de l'Orient par les poètes et écrivains romantiques Byron, Shelley, Coleridge et De Quincey dans Nigel Leask, *British Romantic Writers and the East. Anxieties of Empire* (Cambridge : Cambridge UP, 1992). Emily A. Haddad étudie la représentation du Moyen Orient dans la poésie anglaise et française du XIX^e siècle, par référence notamment aux œuvres de Wordsworth, Shelley, Southey, Byron et Oscar Wilde, et du côté français, à Hugo et Musset. Voir Emily A. Haddad, *Orientalist Poetics* (Aldershot : Ashgate, 2002).

¹⁵⁷ Robert Southey, *The English Anthology*, 3 vols. (London, 1793-1794) III : 296-298. Le compilateur, J. Ritson, en publiant cette anthologie de poésie anglaise, accomplit un travail encore jamais entrepris : « The public is here presented with a selection of English poetry, in a chronological series, from the beginning of the sixteenth century (or, including an extract from CHAUCER, from the latter part of the fourteenth) to the present time, upon a plan hitherto unattempted, at least in this country » ; in « Advertisement » *Ibid.*, vol. I, p. i. L'anthologie de Robert Southey, *The Annual Anthology*, paraît six ans plus tard, en 1799-1800. J. Ritson s'exprime en fin de son « Avertissement au lecteur » au sujet de l'exclusion de la poésie anglaise antérieure au XVI^e siècle : « It were, perhaps, to be wished, that the collection could have commenced at an earlier period ; but the editor is sufficiently familiar with the poetical productions of preceding centuries to pronounce with confidence, that no composition of a moderate length is to be found, prior to the year 1500, which would be thought to deserve a place in these volumes ; the nicety of the present age being ill disposed to make necessary allowances for the uncouth diction and homely sentiments of former times » ; in *The English Anthology*, 3 vols. (London, 1793-1794) I : v. Sa position révèle la manière dont un corpus se crée. Le principe discriminant, ici l'adéquation aux mœurs contemporaines, est exposé et informe l'acte de compilation. Cette information est typique et nous renseigne au sujet de la réception de l'ode de Hâfez. Son succès et son intégration ne dépendent pas tant de son étrangeté, de son éloignement spatio-temporel, que de sa capacité à se fondre dans le paysage culturel anglais.

traduction, bien plus qu'elle n'imité un texte « original », en complète le sens.¹⁵⁸ Lawrence Venuti préfère à cet égard utiliser le terme de « supplément » au terme d'« imitation » :

Even though most translators regard this relationship as mimetic [...] the heterogeneous textual work insures that the translation is transformative and interrogative as well [...] A translation is never quite 'faithful', always somewhat 'free', and it never establishes an identity, always a lack and a supplement, and it can never be a transparent representation, only an interpretative transformation that exposes multiple and divided meanings in the foreign text and displaces it with another set of meanings, equally multiple and divided.¹⁵⁹

Les concepts de texte hybride¹⁶⁰ ou celui de *contamination* des textes sont anachroniques à l'épistémologie orientaliste du XVIII^e siècle. Cet anachronisme ouvre un espace de réflexion sur la façon dont les orientalistes envisagent et représentent l'intégration de la littérature orientale dans le paysage littéraire anglais. Ces derniers ne se cachent pas des adaptations qu'ils apportent aux textes qu'ils traduisent, mais cette adaptation est pensée comme la condition de possibilité de l'intelligibilité de la lettre orientale. L'adaptation est un présupposé qui n'empêche en rien l'accès *direct* aux sources orientales. Ces mêmes traducteurs mettent en scène la découverte et l'*extraction* des manuscrits¹⁶¹

¹⁵⁸ La question de la traduction est traitée dans la partie suivante. Citons, pour l'heure, les textes qui inspirent cette réflexion : l'essai de Walter Benjamin, « La Tâche du traducteur », paru dans *Œuvres I* (1923 ; Paris : Gallimard, 2000), l'ouvrage collectif, Claude Lévesque and Christie V. McDonald, eds., *L'oreille de l'autre. Otobiographies, transferts, traductions. Textes et débats avec Jacques Derrida* (Montréal : VLB Editeur, 1982), et les deux écrits de Jacques Derrida, *Qu'est-ce qu'une traduction « relevante »?* (Paris : L'Herne, 2005) et « Des Tours de Babel » *Difference in Translation*, Joseph F. Graham, ed. (Ithaca, NY : Cornell UP, 1985) 209-249. Paul de Man propose une relecture de Benjamin dans « Conclusions : Walter Benjamin's 'The Task of the Translator' » *The Resistance to Theory* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 1986) 73-105.

¹⁵⁹ Lawrence Venuti, ed. *Rethinking Translation. Discourse, Subjectivity, Ideology* (London : Routledge, 1992) 8. Lawrence Venuti fonde sa réflexion sur les travaux critiques de Walter Benjamin, Jacques Derrida et Paul De Man.

¹⁶⁰ L'« hybridité » est un concept utilisé par la critique post-coloniale. Homi Bhabha le définit comme « espace interstitiel » de la création, ouvert entre les cultures, et sans présupposé hiérarchique : « This interstitial passage between fixed identities opens up the possibility of a cultural hybridity that entertains difference without an assumed or imposed hierarchy » in *The Location of Culture* (London : Routledge, 1994) 4. Le texte oriental présenté aux lecteurs anglais comme « original » occupe en réalité le hiatus qui sépare et joint en même temps les cultures anglaise et orientale.

¹⁶¹ Le terme anglais de « outsourcing » en dit plus long que son équivalent français « extraction ». La conjonction des sèmes « out » et « source » permet de penser la présence du texte *source* au moment même où il est *absenté*, sorti de.

La découverte du manuscrit de *Sakontalá* débute comme un conte : « In the north of India there are many books, called *nátac* ». L'histoire, contée dans la préface de ce document traduit par Jones en 1789, est celle de la recherche, de la rencontre et de l'extraction d'un corpus étranger :

[*Nátacs*], as the *Bráhmens* assert, contain a large portion of *ancient history without any mixture of fable* ; [...] I was very solicitous, on my arrival in *Bengal*, to procure access to those books [...] but when I was able to converse with the *Bráhmens*, they assured me that the *Nátacs* were *not histories, and abounded with fables* ; that they were extremely popular works, and consisted of conversations in prose and verse, held before ancient *Rájás* in their publick assemblies, on an infinite variety of subjects, and in various dialects of *India* : [...] ; whilst other *Europeans*, whom I consulted, had understood from the natives that they were discourses on dancing, musick, or poetry. At length a very sensible *Bráhmen*, named *Rádhácánt*, who had long been attentive to *English* manners, removed all my doubts, and gave me no less delight than surprise, by telling me that our nation had compositions of the same sort, which were publickly represented at *Calcutta* in the cold season, and bore the name, as he had been informed, of *Plays*. Resolving at my leisure to read the best of them, I asked which of their *Nátacs* was most universally esteemed ; and he answered without hesitation, *Sacontalá*, [...] I soon procured a correct copy of it.¹⁶²

Cet extrait dit le désir de connaissance, et la désorientation d'un savant à la recherche de ses sources. Il dit la disjonction, l'écart, entre la parole rapportée des brahmanes (« as the *Bráhmens* assert ») et la parole entendue, visée dans le temps grâce à la conjonction de subordination, « when », outil grammatical de la localisation temporelle (« when I was able to converse with the *Bráhmens* »). Cette présentation dit l'instabilité sémantique du terme *nátac* et la nécessité d'agréger et de confronter des interprétations différentes, voire contradictoires, afin de fonder une définition et de transmettre un savoir.

L'accès au savoir est un acte progressif. Jones déroule, sous le regard de ses lecteurs, les étapes de la découverte du manuscrit de *Sakontalá*. Il se fonde sur un postulat laissé en héritage : le *nátac* comme chronique de l'histoire ancienne et véritable. Ce postulat est revu au contact des pandits de Calcutta qui définissent le *nátac* comme un

¹⁶² William Jones, trans., « Preface » *Sacontalá ; or, the Fatal Ring* (Calcutta, 1789) i-iii.

recueil de fables populaires, écrites sous forme de dialogues en prose ou en vers, traitant d'un nombre infini de sujets et dans un nombre infini de dialectes. Jones recueille des renseignements anthropologiques qui lui permettent d'appréhender le contexte de réception de ces œuvres. Il apprend qu'elles font l'objet de représentations dans les salons des rajahs. Les tâtonnements et les égarements de la recherche le conduisent à resserrer les mailles de son raisonnement herméneutique : « I concluded that they were dialogues on moral or literary topics ». Cette conclusion, à peine articulée, à peine fixée, est reprise, décousue puis réassemblée. Les Européens en place en Inde apportent d'autres indices à la recherche du texte : « other Europeans, whom I consulted, had understood from the natives that they were discourses on dancing, musick, or poetry ». L'orientaliste resserre l'étau déductif puisqu'il touche, sans l'annoncer au lecteur, à la forme *concertante* du théâtre indien classique,¹⁶³ où s'enchaînent parties déclamées, parties chantées, dansées, et mimées. La révélation est annoncée dans le final de cette orchestration, par l'entrée d'un nouvel instrument, le pandit Rádhácánt, qui entame le chant de la comparaison. Le *natác* n'est autre que la forme orientale du drame anglais. Jones conclut cette quête herméneutique par la mise au diapason des corpus.¹⁶⁴

Un déracinement initial est envisagé comme condition de possibilité d'une intégration de la littérature orientale au paysage culturel anglais. L'œuvre littéraire de Jones est fondée sur le principe d'*extraction* puis de recréation des textes orientaux. La première édition anglaise de *Sakontalá* est imprimée à Calcutta en 1789. La popularité de l'œuvre auprès du public anglais est attestée par l'enchaînement rapide des réimpressions (à Londres en 1790 et 1792 et à Edinbourg en 1796). Le drame est comparée aux *Mille et une nuits* : « When *Sakontalá* reached Europe, it aroused more excitement than any

¹⁶³ La forme la plus ancienne du théâtre sanscrit est le *kútiyáttam*. Le terme sanscrit est traduit par « drame concertant » (kúti : ensemble ; áttam : action dansée). Le participe actif « concertant » permet, en français, de penser la diversité du médium théâtral sanscrit : « Si les origines et les premiers tâtonnements nous échappent, en revanche on connaît un théâtre dit 'classique', dont la forme et les conventions sont pleinement fixées dès les premiers siècles de l'ère chrétienne [...] on a un traité de dramaturgie, le *Nāṭyaśāstra* de Bharata (VI^e s. apr. J.-C.), qui concerne non seulement l'art de composer les textes, mais aussi celui de la représentation avec tout ce qui l'accompagne, musique, danse et décor » ; in Pierre-Sylvain Filliozat, *Dictionnaire des littératures de l'Inde* (1994 ; Paris : Quadrige/PUF, 2001) 287. Voir à ce sujet l'ouvrage spécialisé de Lyne Bansat-Boudon, *Pourquoi le théâtre? La réponse indienne* (Paris : Mille et une nuits, 2004).

¹⁶⁴ Jones garde l'exotisme qu'il considère essentiel au drame, mais indique les moyens d'une transposition culturelle de l'Inde classique vers l'Angleterre moderne : « This only I may add, that if *Sakontalá* should ever be acted in India, where alone it could be acted with perfect knowledge of Indian dresses, manners, and scenery, the piece might easily be reduced to five acts of moderate length, by throwing the third act into the second, and the sixth into the fifth » ; in William Jones, trans., « Preface » *Sakontalá ; or, the Fatal Ring* (Calcutta, 1789) ix-x. Jones sert aux gens du théâtre le mode d'emploi de la métamorphose du *kútiyáttam* en drame classique. Les didascalies de la traduction ne font pas allusion au code de la représentation scénique indienne. Cette omission induit la non-reconnaissance des motifs « concertants » inhérents à la forme dramatique en sanscrit.

previous Oriental translations except *The Arabian Night Tales* ». ¹⁶⁵ L'œuvre est traduite et publiée en allemand en 1791, en français en 1803 et en italien, d'après la traduction française de A. Bruguière, en 1815. ¹⁶⁶

Les orientalistes en poste à Calcutta sont à l'affût d'originaux et sollicitent la participation des érudits indiens dans leur travail d'extraction et de compilation des sources orientales. Jones écrit dans l'une de ses « dissertations » présentée à l'assemblée de la *Asiatic Society* :

Much may, I am confident, be expected from the communications of *learned natives*, whether lawyers, physicians, or private scholars, who would eagerly, on the first invitation, send us their *Mekámát* and *Risálahs* on a variety of subjects [...] With a view to avail ourselves of this disposition, and to bring their latent science under our inspection, it might be advisable to print and circulate a short memorial, in *Persian* and *Hindi*, setting forth, in a style accommodated to their own habits and prejudices, the design of our institution ; nor would it be impossible hereafter to give a medal annually [...] to the writer of the best essay or dissertation. ¹⁶⁷

Jones lance un « appel à contribution » et promet de rétribuer les lettrés indiens qui encouragent la production orientaliste. L'enthousiasme de ces derniers pour le projet de diffusion des œuvres culturelles orientales est souligné au moyen d'une modalisation adverbiale (« eagerly »). La rapidité de leur intervention (« on the first invitation ») est détaillée dans un discours qui vise à convaincre l'interlocuteur de Jones que les manuscrits orientaux sont à portée de mains.

La ferveur des érudits indiens à transmettre leur savoir figure dans un discours rhétorique, qui forclôt les difficultés d'ordre anthropologique qui empêchent la transmission du savoir oriental. L'extraction n'est pas évidente lorsqu'il s'agit de textes sacrés auxquels seul le statut de brahmane donne le droit d'accès. William Jones change de discours lorsqu'il passe du communiqué public à la lettre privée, où il se plaint de l'inefficacité et de la réticence que montrent les pandits à communiquer leurs connaissances :

¹⁶⁵ Garland Cannon, *Oriental Jones* (Bombay : Asia Publishing House, 1964) 165.

¹⁶⁶ Garland Cannon, « William Jones and the Sakuntala » *Journal of the American Oriental Society* 73-4 (Oct.-Dec. 1953) 201.

¹⁶⁷ « The Second Anniversary Discourse, Delivered 24 February, 1785, by the President » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 17.

I am proceeding slowly, but surely, in this retired place, in the study of Sanscrit ; for I can no longer bear to be at the mercy of our pundits, who deal out Hindu law as they please.¹⁶⁸

I have brought with me the father of the university of Nadya [Pandit Ramlochan], who, though not a Brahmin, has taught grammar and ethics to the most learned Brahmins, and has no priestly pride, with which his pupils in general abounds.¹⁶⁹

Ces deux extraits disent la mauvaise réputation des érudits indiens au regard des orientalistes anglais. Jones condamne une classe arrogante et imbue de son savoir. La recherche orientaliste dépend du bon vouloir de lettrés peu fiables et cette dépendance hypothèque l'avenir de la profession. Jones souhaite la libérer, l'*extraire*, du monopole des pandits.¹⁷⁰ L'épistolier ridiculise les détenteurs du savoir oriental et n'explique pas à ses correspondants anglais les raisons d'un tel refus de coopération. Pour Warren Hastings, gouverneur général d'Inde, la caricature du savant jaloux est un moyen efficace pour taire l'envers du décor colonial :

I have seen an extract of foreign work of great literary credit, in which my name is mentioned, with very undeserved applause, for

¹⁶⁸ Sir William Jones, « Letter to Charles Chapman, 28 Sept. 1785 » *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) II : 683-684.

¹⁶⁹ « Letter to Sir John Macpherson, Calcutta, October 1785 » ; in *Ibid.*, p. 687.

¹⁷⁰ Progrès et libéralisation des connaissances sont les deux mots d'ordre du programme orientaliste, soutenu par des savants « libéraux ». Le gouverneur Warren Hastings s'en félicite : « the service has at no period more abounded with men of cultivated talents, of capacity for business, and liberal knowledge » ; in Charles Wilkins, trans., « Letter of Warren Hastings. To Nathaniel Smith, Esquire. Banaris, 4th October 1784 » *The Bhagvat-Geeta* (London, 1785) 12. Les pandits sont les figures du « conservatisme », opposés au programme « libéral », d'approfondissement et de diffusion des connaissances, auquel souscrivent les penseurs des Lumières. Ce programme s'appuie sur une épistémologie définie par la modernité. Dans le traité *Of the Advancement of Learning* (1605), Francis Bacon expose et désavoue les critiques émanant de l'église et du gouvernement à l'encontre du savoir. Il analyse les limites et les erreurs qui freinent les avancées scientifiques et promet l'élargissement et la diffusion des sciences : « the greatest Error of all the rest, is the mistaking or misplacing of the last or furthest end of knowledge : for men haue entred into a desire of Learning and knowledge, sometimes vpon a naturall curiositie, and inquisitiue appetite ; sometimes to entertaine their mindes with varietie and delight ; sometimes for ornament and reputation ; and sometimes to inable them to victorie of wit and contradiction ; and most times for lular and profession ; and seldome sincerely to giue a true account of their guist of reason, to the benefite and vse of men [...] But this is that which will indeed dignifie and exalt knowledge, if contemplation and action may be more neerely and straightly conioyned and vnited together than they haue beene » ; in Francis Bacon, *Of the Proficiency and the Advancement of Learning* (London, 1605) 26-27. La connaissance doit désormais être mise au service de la communauté.

an attempt to introduce the knowledge of Hindoo literature into the European world, by forcing and corrupting the religious consciences of the Pundits [...] For myself, I can declare truly, that if the acquisition could not have been obtained but by such means as have been supposed, I should never have fought it. It was contributed both cheerfully and gratuitously, by men of the most respectable characters for sanctity and learning in Bengal, who refused to accept more than the moderate daily subsistence of one rupee each, during the term that they were employed on the compilation ; nor will it much redound [sic.] to my credit, when I add, that they have yet received no other reward for their meritorious labors. Very natural causes may be ascribed for their reluctance to communicate the mysteries of their learning to strangers, as those to whom they have been for some centuries in subjection, never enquired into them, but to turn their religion into derision, or deduce from them arguments to support the intolerant principles of their own. From our nation they have received a different treatment, and are no less eager to impart their knowledge than we are to receive it.¹⁷¹

Hastings se défend des condamnations formulées à son égard sur la manière dont les fonds orientaux sont obtenus. L'extraction s'est commuée en extorsion, et les orientalistes sont accusés de violence et de corruption. Ces chefs d'accusation sont rejetés par Hastings qui expose le type de travail requis des natifs, la bienveillance de ces derniers à l'égard de l'entreprise orientaliste, et les conditions de leur rémunération. Le problème économique et éthique soulevé au sujet de la recherche orientaliste prend place dans un débat colonial plus large sur le pillage des pays colonisés. Le débat et la responsabilité de l'Angleterre sont camouflés par Hastings – il explique le conservatisme et les réticences des pandits hindous par le précédent colonial moghol – au moment même où son cas est débattu au tribunal de Londres.¹⁷²

¹⁷¹ Charles Wilkins, trans., « Letter of Warren Hastings. To Nathaniel Smith, Esquire. Banaris, 4th October 1784 » *The Bhagvat-Geeta* (London, 1785) 14-15.

¹⁷² Le procès de Warren Hastings se tient à Londres de 1788 à 1795 et se conclut par un acquittement du gouverneur. Edmund Burke et Richard Brinsley Sheridan fustigent la politique corrompue et violente du représentant de l'autorité britannique en Inde. Les discours de Burke à la Cour de Justice sont repris dans *The Trial of Warren Hastings*, 2 vols. (London, 1794). Burke s'engage avec éloquence : « I charge (cried he) Warren Hastings, in the name of the Commons of England, here assembled, with High Crimes and Misdemeanours! - I charge him with Fraud, Abuse, Treachery, and Robbery! - I charge him with Cruelties unheard of, and Devastations almost without a name! » ; in *The Trial of Warren Hastings*, 2 vols. (London, 1794) I : 8-9. Le dramaturge Sheridan lance le premier chef d'accusation, connu sous le titre de « Begums of Oudh », dans lequel il renseigne l'audience et les jurés sur la violation des titres de propriétés de la mère et de la petite-fille du défunt *nawwab* d'Oudh. La grandiloquence du dramaturge est soutenue par un discours de la surenchère anaphorique et hyperbolique : « if a stranger had at this time (in 1782) gone into the kingdom of Oude, ignorant of what had happened since the death of Sujah Dowla [...] if this stranger, ignorant of all that had happened in the short interval, and observing the wide and general devastation, and all the horrors of the scene of plains unclouted and brown – of vegetation burnt up and extinguished – of

Cet exemple illustre les difficultés matérielles que rencontrent les orientalistes pour réunir des textes orientaux. Le contexte de réflexion sur la langue alimenté par les penseurs du XVIII^e siècle est peu propice à l'intégration de la littérature orientale à un corpus de langue anglais. Joseph Addison et Jonathan Swift alimentent les deux courants principaux de cette réflexion. Addison relie la question linguistique à une réflexion sur le goût. Le degré de civilisation d'un peuple est mesuré en fonction de la complexité de son langage et l'« esprit » de ce peuple est présent dans les caractéristiques principales de sa langue :

I have only considered our Language as it shows the Genius and natural Temper of the *English*, which is modest, thoughtful and sincere, and which perhaps may recommend the People, though it has spoiled the Tongue. We might perhaps carry the same Thought into other Languages and deduce a great part of what is peculiar to them from the Genius of the People who speak them. It is certain, the light talkative Humour of the *French* has not a little infected their Tongue, which might be shown by many Instances ; as the Genius of the *Italians*, which is so much addicted to Musick and Ceremony, has moulded all their Words and Phrases to those particular Uses. The Stateliness and Gravity of the *Spaniards* shews it self to Perfection in the Solemnity of their Language, and the blunt honest Humour of the *Germans* sounds better in the roughness of the High Dutch, than it would in a Politer tongue.¹⁷³

Une anthropologie simplifiée se dessine à partir d'indices linguistiques caractéristiques. Selon Addison, le génie d'un peuple est « idiomatique » et l'hybridation linguistique ne peut, dans ce cas, que présenter un risque de contamination ontologique et provoquer la décadence de la civilisation qui subit ces intrusions. La seconde ligne de réflexion critique est soutenue par Jonathan Swift. Elle consiste en la création d'une

villages depopulated and in ruins – of temples unroofed and perishing – of reservoirs broken down and dry – he would naturally inquire, what war had thus laid waste the fertile fields of this once beautiful and opulent country – what civil dissensions have happened thus to tear asunder, and separate the happy societies that once possessed those villages – What disputed succession – What religious rage has, with unholy violence, demolished those temples, and disturbed fervent, but unobtruding piety in the exercise of its duties – What merciless enemy had thus spread the horrors of fire and sword – What severe visitation of Providence had thus dried up the fountains, and taken from the face of the earth every vestige of green – Or rather, what monsters had stalked over the country, tainting and poisoning what the voracious appetite could not devour? – To such questions, what must be the answer? » ; in « Mr. Sheridan's Speech Continued. Friday, June the 6th 1788 » *The Celebrated Speech of Richard Brinsley Sheridan, Esq. ; In Westminster Hall* (London, 1788) 33-34.

¹⁷³ Joseph Addison, *Spectator* 135 (August 4, 1711) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) II : 35-36.

Académie pour la défense de la langue anglaise, projet qui ne connaît pas le même succès que l'enseignement du goût promu par Addison. Swift défend son projet dans un pamphlet, où il prévient des dangers de l'invasion des langues barbares :

Whether our Language or the *French* will decline as fast as the *Roman* did, is a Question that would perhaps admit more Debate than it is worth. There were many Reasons for the Corruptions of the last : As, the Change of their Government into a Tyranny, which ruined the Study of Eloquence, there being no further Use of Encouragement for popular Orators : Their giving not only the Freedom of the City, but Capacity for Employments, to several Towns in *Gaul*, *Spain*, and *Germany*, and other distant Parts, as far as *Asia* ; which brought a great Number of foreign Pretenders into *Rome* : The slavish Disposition of the Senate and the People, by which the Wit and Eloquence of the Age were wholly turned into Panegyrick, the most barren of all Subjects : The great Corruption of Manners, and Introduction of foreign Luxury, with foreign Terms to express it ; with several others that might be assigned : Not to mention those Invasions from the *Goths* and *Vandals*, which are too obvious to insist on.¹⁷⁴

Swift suit la métaphore vitaliste de la langue comme corps qui naît, se développe, se corrompt et meurt. L'histoire des langues n'est pas pensée comme une suite de changements sans lien entre eux mais est nouée par un système logique où tout événement est perçu comme le symptôme de la grandeur ou de la décadence, de la vie ou de la mort, de la pureté ou de la corruption d'une langue, d'une civilisation, d'un corps.¹⁷⁵ Swift dégage les causes politiques de la corruption de la langue latine : un gouvernement tyrannique qui interdit la libre expression, un régime de faveurs qui se sert en éloges insipides au mépris de l'esprit et de l'éloquence véritable, la décentralisation du pouvoir, la corruption des mœurs et l'introduction de produits étrangers et de termes étrangers pour les désigner. L'invasion des Goths et des Vandales n'est considérée qu'en dernier lieu, comme si la pureté des mœurs et du langage était avant tout une affaire de choix politiques intérieurs. Jonathan Swift adresse sa proposition de réforme de la langue anglaise au comte d'Oxford et de Mortimer, ministre des Finances en 1712, auquel il

¹⁷⁴ Jonathan Swift, « A Proposal for Correcting, Improving and Ascertaining the English Tongue » *The Prose Works of Jonathan Swift*, ed. Herbert Davis, 14 vols. (Oxford : B. Blackwell, 1957) IV : 8.

¹⁷⁵ La pensée historique est cyclique et suit l'ordre naturel. La métaphore vitaliste est, par exemple, reprise par Edward Gibbon dans *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, publié en six volumes de 1776 à 1788.

demande un soutien et un engagement politique fort : « they think it a work very possible to be compassed, under the protection of a Prince, the countenance and encouragement of a Ministry, and the care of proper persons chosen for such an undertaking [...] And therefore, my Lord, the design of this paper is not so much to offer you *Ways and Means*, as to complain of a *Grievance*, the redressing of which is to be your own work, as much as that of paying the *Nation's Debts*, or opening a Trade into the *South Sea* ; and though not of such immediate Benefit as either of these, or any other of your glorious actions, yet perhaps, in future ages, not less to your Honour ».¹⁷⁶

La corruption des langues modernes est une question qui intéresse la critique philosophique de l'époque. Rousseau et Adam Smith publient, à six années d'intervalle, un essai traitant des langues primitives et de la corruption des langues modernes. Rousseau et Smith exposent le même principe que Swift, un demi siècle plus tôt, tente de réformer. Rousseau, dans *Essai sur l'origine des langues*, et Adam Smith,¹⁷⁷ louent la simplicité et l'expressivité des langues primitives et corrélient la complexité d'une langue au stade de développement du peuple qui l'utilise. Dans ses *Considerations Concerning the First Formation of Languages*, Adam Smith explique que l'intrusion d'étrangers dans un espace linguistique constitué provoque le passage d'une langue où la fonction grammaticale des termes est contenue dans ces termes mêmes, sous la forme de déclinaisons, à une langue où la syntaxe fixe la position des éléments dans une phrase selon leur fonction grammaticale. Le rapport entre éléments d'une phrase est clairement exposé mais la langue perd en expressivité et ne peut plus jouer librement d'accords mélodiques entre syntagmes puisqu'elle doit respecter, pour rester intelligible, un ordre syntaxique. Rousseau et Adam

¹⁷⁶ Jonathan Swift, « A Proposal for Correcting, Improving and Ascertaining the English Tongue » *The Prose Works of Jonathan Swift*, ed. Herbert Davis, 14 vols. (Oxford : B. Blackwell, 1957) IV : 5-6.

¹⁷⁷ Dans *Essai sur l'origine des langues*, esquissé vers 1755 et publié, après la mort de son auteur en 1781, Jean-Jacques Rousseau désigne la langue originelle comme la langue mélodique, capable de transcrire au plus près les passions humaines, tandis que la langue moderne est la langue de l'harmonie, ou articulation. Rousseau exprime dans cet essai une nostalgie pour une langue capable de développer le sentiment et qui ne se résume pas à une leçon de grammaire. Les langues, en se complexifiant, deviennent de moins en moins passionnées. L'essai d'Adam Smith *Considerations Concerning the First Formation of Languages* est publié en 1761 dans le magazine *The Philological Miscellany*. Il apparaît en appendice à l'ouvrage *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* de 1762. Le contenu de cet essai est une version plus élaborée de sa troisième conférence intitulée *Lecture on the Origin and Progress of Language* dans laquelle le philosophe donne les raisons morphologique et syntaxique de la perte de la valeur poétique attribuée à la langue originelle. L'évolution de la langue est pensée par Smith selon le schéma d'une simplification morphologique, soit la perte des déclinaisons, et d'une complexification syntaxique. La fonction grammaticale d'un syntagme est fixée par sa position dans la phrase. Les mots de la langue moderne ne portent plus sur eux la marque de leur fonction. Leur position dans la phrase n'est plus libre. Il est commandé par un déroulement grammatical strict. La langue moderne n'a plus les moyens de suivre librement les inflexions des sentiments : « this simplification, not only renders the sounds of our Language less agreeable to the ear, but it also restrains us from disposing such sounds as we have, in the manner that might be most agreeable. It ties down many words to a particular situation, though they might often be placed in another with much more beauty » ; in *The Philological Miscellany* (London, 1761) 476-477.

Smith décrivent comme irréversible, puisque lié à l'évolution des sociétés d'un stade primitif à un stade civilisé, un principe que Swift combattait un demi siècle plus tôt. Ces deux approches – l'approche réformiste et l'approche philosophique – s'accordent sur la perception d'une menace provenant de l'étranger, lorsque le moi le laisse s'introduire et se nicher en son *for intérieur*. Ces critiques révèlent une attitude méfiante quant à l'intégration de la langue étrangère à l'idiome national.

Aussi, ceux qui sont en contact avec l'étranger élaborent des moyens pour contrer la menace d'une contamination linguistique et culturelle. Les orientalistes, qui s'exposent aux contacts de civilisations étrangères, en Inde notamment, procèdent par *délocalisations* spatio-temporelles de l'étranger. L'espace-temps indien est rejeté, hors de la contemporanéité du chercheur, dans un passé lointain. La civilisation indienne est appréhendée à l'aide de lentilles, l'observation a lieu grâce à la médiation de l'antiquité grecque ou de l'âge classique indien. La Turquie que découvre Lady Mary Wortley Montagu, au même titre que l'Inde des orientalistes, est un palimpseste sous lequel figurent les traces d'un âge classique, et plus spécifiquement dans le cas de la Turquie, les marques de la Grèce antique. L'épistolière, en résidence à Constantinople, est invitée par les sultanes à l'intérieur des *haramliks*¹⁷⁸ ou dans l'espace calfeutré des bains turcs.¹⁷⁹ Elle décrit la proximité et la nudité des corps féminins, placés sous le filtre descriptif de l'antiquité grecque. Les corps des jeunes femmes orientales prennent place dans un ensemble de la statuaire antique :

That surprising harmony of features ! That charming result of the
whole! That exact proportion of body! That lovely bloom of
complexion, unsullied by art! The unutterable enchantment of her

¹⁷⁸ Partie d'une habitation turque réservée aux femmes.

¹⁷⁹ L'épisode du bain turc fait partie des passages les plus connus, repris par Ingres dans son tableau *Le Bain Turc* (1862), et les plus commentés, de la correspondance de Lady Mary Wortley Montagu. Cet extrait est envisagé selon trois directions critiques. La critique féministe analyse la position d'un regard féminin porté sur un monde interdit aux hommes ; voir l'étude de Teresa Heffernan, « Feminism against the East/West Divide : Lady Mary's Turkish Embassy Letters » *Eighteenth-Century Studies* 33-2 (Winter 2000) 201-215, et de Kevin J. Gardner, « The Aesthetics of Intimacy : Lady Mary Wortley Montagu and her Readers » *A Journal for Scholars and Critics of Language and Literature* 34-2 (Spring 1998) 113-133. La critique orientaliste d'obédience saïdienne perçoit ce regard comme une intrusion, comme un acte de voyeurisme de la part de l'épistolière ; voir Kader Konuk « Ethnomasquerade in Ottoman-European Encounters : Reenacting Lady Mary Wortley Montagu » *A Quarterly for Literature and the Arts* 46-3 (Summer 2004) 393-414. La critique actuelle a tendance à revoir l'analyse globalisante de Saïd et s'intéresse au renversement du rapport entre sujet et objet, lorsque l'identité de l'épistolière est « déstabilisée » par le regard des femmes orientales ; voir Srinivas Aravamudan, « Lady Mary Wortley Montagu in the Hammam : Masquerade, Womanliness and Levantinization » *ELH* 62-1 (Spring 1995) 69-104, et Mary Jo Kietzman, « Montagu's Turkish Embassy Letters and Cultural Dislocation » *Studies in English Literature, 1500-1900* 38-3 (Summer 1998) 537-551.

smile! But her eyes, large and black, with all the soft languishment of the blue [...] nature having done for her, with more success, what Appelles is said to have essayed, by a collection of the most exact features, to form a perfect face [...] The gravest writers have spoken with great warmth of some celebrated pictures and statues. The workmanship of nature certainly excels all our weak imitations [...] For my part, I am not ashamed to own I took more pleasure in looking on the beautiful Fatima than the finest piece of sculpture could have given me [...] Her fair maids were ranged below the sofa, to the number of twenty, and put me in mind of the pictures of the ancient nymphs. I did not think all nature could have furnished such a scene of beauty. She made them a sign to play and dance.¹⁸⁰

Le blason de la femme orientale suit le canon de la beauté grecque. L'épistolière réunit les principes de l'esthétique classique et utilise chacun de ces pinceaux pour compléter le portrait de la sultane : la courbe du corps est harmonieuse, gracieuse, chaque partie est proportionnelle au tout. Le visage sur lequel se concentre la narratrice est détaillé : le teint, le sourire, les yeux sont prétexte à un éloge hyperbolique. La sultane et ses suivantes sont élevées au rang de modèles comme autant d'incarnations du Beau, d'actualisations de l'Idéal platonicien. Les chefs d'œuvres de la statuaire antique, animés du même Idéal, n'atteignent pas la perfection naturelle de ces corps féminins, métamorphosés en nymphes antiques. Ces femmes sont ordonnées (« ranged ») dans le cadre d'un tableau, arrangées pour une mise en scène de la Beauté ; « a scene of beauty » écrit Lady Montagu.

La scène du bain turc est relatée par Lady Montagu à l'une de ses correspondantes féminines, Lady Rich. Cette scène est décrite comme un moment d'*immersion* dans un espace, certes féminin, mais totalement étranger. L'immersion, tel le passage d'un axe symétrique, provoque le renversement des rapports entre le moi et l'autre, l'identité et l'altérité. Lady Montagu occupe la place de l'*autre* :

I was in my travelling habit, which is a riding dress, and certainly appeared very extraordinary to them. Yet, there was not one of them that showed the least surprise or impertinent curiosity, but received me with all the obliging civility possible. I know no

¹⁸⁰ Lady Mary Wortley Montagu, « To Lady Mar, 18 April 1718 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 89-90.

European court would have behaved themselves in so polite a manner to a stranger.¹⁸¹

Lady Montagu entre dans le bain turc en tenue de voyage. La narratrice se décrit, observée. Cet *échange* de regard est l'occasion d'un retour critique sur le moi. L'échange est renversement, les qualités apparentées au moi deviennent l'apanage de l'autre : la politesse n'est plus du côté de l'Europe, elle se trouve en Orient.

L'épistolière observe dans ce bain les corps nus des jeunes femmes turques. La nudité, signe de primitivisme, sinon de barbarie, est réinterprétée dans la relation de cette expérience inédite :

The first sofas were covered with cushions and rich carpets, on which sat the ladies, and on the second their slaves behind them, but without any distinction of rank by their dress, all being in the state of nature, that is, in plain English, stark naked, without any beauty or defect concealed. Yet there was not the least wanton smile or immodest gesture amongst them. They walked and moved with the same majestic grace which Milton describes of our general mother. There were many amongst them as exactly proportioned as ever any goddess was drawn by the pencil of Guido or Titian, and most of their skin shingly white [...] perfectly representing the figures of the Graces [...] I fancy it would have very much improved his [Gervase's] art to see so many fine women naked, in different postures, some in conversation, some working, others drinking coffee or sherbet [...] In short, 'tis the women's coffee house, where all the news of the town is told, scandal invented etc.¹⁸²

La narratrice note la richesse de l'intérieur des bains et découvre la nudité des corps. Elle provoque la rencontre d'éléments antinomiques : un espace de raffinement qui accueille la femme primitive. L'adversatif « yet » annonce la résolution de l'antinomie par la réinterprétation du terme « nudité ». Il ne signifie pas un retour à la sauvagerie, une débridation des instincts. L'opposition « nu »/« habillé », comprise comme l'équivalence du couple « civilisé »/« barbare », n'est plus opératoire. L'immersion provoque un renversement des systèmes de connotations où la nudité devient marque de politesse et de

¹⁸¹ Lady Mary Wortley Montagu, « To Lady [-], 1 April 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763, London : Virago Press, 2001) 58.

¹⁸² *Ibid.*, p. 59.

modestie, l'occasion, par l'intermédiaire de références à l'antique et aux temps bibliques, d'un *retour* sur l'âge d'or ou aux temps d'avant la chute.¹⁸³ Le corps de ces femmes nues est recouvert par l'imaginaire artistique de l'épistolière. Immersion et renversement sont les modalités de la réécriture de cet événement oriental. Le bain, dernier renversement, n'est pas le lieu de la luxure, mais celui de la sociabilité féminine.

L'inter-polation du moi et de l'autre est temporaire. Lady Mary conclut sa lettre sur un rétablissement des limites du moi, un rétablissement du moi limité.

The lady that seemed the most considerable amongst them entreated me to sit by her and would fain have undressed me for the bath. I excused myself with some difficulty, they being however all so earnest in persuading me, I was at last forced to open my shirt, and show them my stays, which satisfied them very well, for I saw they believed I was so locked up in that machine, that it was not in my power to open it, which contrivance they attributed to my husband.¹⁸⁴

D'un dernier geste de la main, la narratrice chasse les vapeurs du bain, écarte la tentation d'une hybridation, *réaggrège* les particules éparses d'une identité « démantelée ».¹⁸⁵ Suivant le principe d'inoculation, que Lady Montagu opère sur son

¹⁸³ Ce retour sur l'âge d'or est aussi un retour de l'âge d'or, une survivance de l'âge d'or dans le présent oriental. L'écriture de Montagu provoque la contemporanéité de l'Orient pour y voir ressurgir les traces de l'antique. Nouvelle modalité de la résurgence des fantômes de l'antiquité que l'historien allemand du XIX^e siècle Aby Warburg poursuivait au temps de la renaissance italienne. Georges Didi-Huberman donne une très belle analyse de la révolution historiographique que représente l'application du concept de « survivance » (« Nachleben ») warburgien à la compréhension des temps présent, passé et futur de l'histoire ; in Georges Didi-Huberman, *L'Image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg* (Paris : Les Éditions de Minuit, 2002). Voir aussi l'étude de Nigel Leask sur les voyageurs vers les « terres antiques » de l'Orient ; in Nigel Leask, *Curiosity and the Aesthetics of Travel Writing, 1770-1840* (Oxford : Oxford UP, 2002).

¹⁸⁴ Lady Mary Wortley Montagu, « To Lady [-], 1 April 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 59-60.

¹⁸⁵ Selon la terminologie de Arnold Van Gennep, *The Rites of Passage*, trans. Monika B. Vizedom and Gabrielle L. Caffee (London : Routledge, 1960). Van Gennep indique qu'un rite de passage s'effectue selon trois phases : séparation, transition, incorporation (1960 : 11). Lady Montagu se sépare de la communauté anglaise pour entrer dans l'espace de transition que représente le hammam, et être, non pas incorporée à l'espace oriental, mais réincorporée à sa communauté d'origine. Plus qu'un rite de passage, Lady Montagu effectue un rite de retour, où l'intégration est réintégration à l'espace référentiel initial. Si l'espace référentiel reste identique, la position du sujet à l'intérieur de cet espace a changé. La transition par l'espace liminal de l'Orient déplace le retour de la jeune femme dans sa communauté d'origine. Des remarques d'ordre psychologique, à savoir si le séjour de deux ans en Orient a marqué la jeune femme pour le restant de ses jours, ne sont que spéculatives et de peu d'intérêt pour la démarche que nous suivons. En suivant l'exposé de van Gennep sur les trois temps du rite de passage, on comprend que le voyage permet à l'épistolière d'accumuler les expériences liminales. Sans perdre ses repères, sans être absorbé dans l'autre, Lady Montagu passe par l'Orient et réintègre sa communauté propre. Le passage, aussi nommé « transition orientale », provoque le déplacement, la mise à distance ironique et critique, ouvert au moment du *re-tour*.

propre fils et contribue à faire connaître en Europe, la confusion du moi et de l'autre est partielle, fugace, pour éviter une contamination totale.¹⁸⁶ Srinivas Aravamudan, qui analyse la scène du hammam comme le moment où le processus de « levantinisation » atteint son acmé,¹⁸⁷ décrit le phénomène en ces termes : « She has crossed and recrossed a ritual threshold, participated in a liminal situation. Yet, the power of her narrative is that of its liminoid extrapolation for herself and her readers. The narrator enforces the closure of the fictional parentheses that opened with this episode by insisting on her English femininity kept apart from that of the Ottoman women. Ultimately, the English lady in Montagu cannot justify a crossover that involves undress. The narrator has nonetheless created an opening for the fantasy projections and partial identifications of levantinization ».¹⁸⁸ Lady Montagu expose un espace de liberté et de sociabilité féminine qu'elle trouve en Orient, puis réintègre, réaffirme les codes sociaux qu'elle partage avec ses lecteurs et lectrices anglais, même si la réintégration se commue, ironiquement, en soumission.

La perte de l'identité, par assimilation de l'autre, demeure une expérience inquiétante, inscrite dans l'appréhension du voyage, lieu de tous les rapprochements. En 1617, alors que l'Angleterre affirme sa puissance maritime et commerçante, Joseph Hall, voyageur au long cours,¹⁸⁹ publie *Quo vadis? A Ivst Censvre of Travell as it is Commonly*

¹⁸⁶ Roland Barthes expose dans *Mythologies* la fonction de sociale de la « vaccine », « qui consiste à confesser le mal accidentel d'une institution de classe pour mieux en masquer le mal principal. On immunise l'imaginaire collectif par une petite inoculation de mal reconnu ; on le défend ainsi contre le risque de subversion généralisée » ; in Roland Barthes, *Mythologies* (Paris : Seuil, 1957) 259-260. La « vaccine » orientale est, pour Lady Montagu, partielle, prévenant toute alinéation du moi social, culturel et psychologique de l'épistolière.

¹⁸⁷ Srinivas Aravamudan, « Lady Mary Wortley Montagu in the Hammam : Masquerade, Womanliness, and Levantinization » *ELH* 62.1 (1995) 75. Aravamudan reprend le concept de « levantinisation » dans sa monographie intitulée *Tropicopolitans* (Durham, NC : Duke UP, 1999). Ce concept désigne un mode de représentation de l'autre oriental articulé en réponse au discours colonial. La « levantinisation » est un trope, au même titre que la « virtualisation » et la « nationalisation », appartenant à la catégorie plus large de ce que Aravamudan désigne sous le terme de « tropicalisation ». Cette catégorie correspond à la fois à la « construction fictive » du sujet colonisé par le sujet colonisateur et à la « trace matérielle » laissée par l'habitant réel des tropiques. Ce processus contre-discursif élaboré par le « tropicopolitain » remet en cause les représentations imaginaires de l'Orient par les « cosmopolitains » et tente, par l'exposition de modèles alternatifs, le désir mimétique des Européens. Ainsi, au sujet de Lady Montagu, Aravamudan remarque : « the subject inhabits the position of both desiring subject and object, thereby reconfiguring itself into the agency granted to Turkish aristocratic women. While Montagu's levantinization occurs from a privileged context, it demonstrates the ambivalence and the malleability of orientalist tropologies while challenging orientalism's quest for national-cultural essences. Where orientalism's goals were culture-bound by producing a logic of self and other, Montagu's levantinization is class-bound but cross-cultural » ; in Srinivas Aravamudan, *Tropicopolitans* (Durham, NC : Duke UP, 1999) 160.

¹⁸⁸ Srinivas Aravamudan, « Lady Mary Wortley Montagu in the Hammam : Masquerade, Womanliness, and Levantinization » *ELH* 62.1 (1995) 88.

¹⁸⁹ Joseph Hall (1574-1656) est un homme d'église qui se distingue par ses écrits religieux et politiques engagés. Il voyage aux Pays-Bas en 1605, et en 1618, dans le cadre d'un synode de l'église protestante. Il accompagne l'ambassade du Vicomte Doncaster en France en 1616. Voir Richard A. McCabe, « Hall, Joseph (1574-1656) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 10 juil. 2007.

<<http://www.oxforddnb.com/view/article/11976>>.

Undertaken by the Gentlement of our Nation. Hall censure la pratique du voyage au nom de la stabilité religieuse, morale et physique de l'individu. La dédicace au baron de Waltham donne le ton de l'ouvrage :

I have now beene twice abroad : both times (as thinking my selfe worthy of nothing but neglect), I bent my eyes upon others, to see what they did, what they got : my inquirie found our spirituall losse so palpable that now at last my heart could not chuse but breake forth at my hand, and tell my Countrymen of the dangerous issue of their curiositie [...] I have (not without indignation) seene too many lose their hopes, and themselues, in the way ; returning as empty of grace and other vertues, as full of words, vanitie, mis-dispositions.¹⁹⁰

Le pamphlet distingue trois types de voyageurs : l'ambassadeur, le marchand et le curieux. Hall réserve ses imprécations les plus virulentes contre le curieux. Il prévient des deux dangers majeurs de la pratique apodémique : la corruption de la religion et la dépravation morale :

Onely let our Merchants take heed, least they go so farre, that they leaue God behinde them ; that whiles they buy all other things good-cheape, they make not an ill match for their soules, least they end their prosperous adventures in the shipwracke of a good conscience.

How much more desperate must it then needs be, to send forth our children into those places, which are professedly infectious ; whose very goodnesse is either impietie, or superstition?

If a man yeelde to runne after his appetite and his eye, he shall neuer know where to rest, and, after many idle excursions, shall lie downe weary, but vnsatisfied.

What must our compleat Traueller stake downe for this goodly furniture of his Gentry? If not losse, danger ; danger of the best part, if not all ; a double danger : of corruption of religion and deprauation of manners ; both capitall.¹⁹¹

¹⁹⁰ Joseph Hall, "The Epistle Dedicatory" *Quo vadis? A Ivst Censvre of Travell as it is Commonly Undertaken by the Gentlemen of our Nation* (London, 1617) n. pag.

¹⁹¹ *Ibid.*, pp. 4, 11-12, 22, 46-47.

Ces exemples donnés par la pratique et de littérature viatiques indiquent la continuité d'un sentiment d'appréhension face à l'altérité et à la perte de l'intégrité du moi. La métaphore vitaliste de la « contamination » constitue un tropisme récurrent de la rencontre avec l'autre – des dangers que l'âme chrétienne doit affronter, des risques que représente, à l'époque coloniale, le « devenir indigène » (« growing native »). Le métropolitain, qui ne s'est pas suffisamment prémuni des risques de contamination, est érigé, au XVIII^e siècle, en figure type, le *nabob*, personnage corrompu et qui, de retour d'un séjour en Inde, constitue une menace interne à l'intégrité du royaume.¹⁹² Le *nabob* est un personnage hybride : à la fois Anglais, puisque né en Grande Bretagne, et Indien puisque contaminé par les mœurs orientales. Dans la pièce de Samuel Foote, Mayor répond à Touchit, lorsque celui-ci défend la violence du *nabob* en arguant de la barbarie des peuples à soumettre : « it is they have caught the Tartars in us ».¹⁹³ L'Anglais *nabobifié* laisse libre cours à la violence de l'autre en lui. L'Inde joue le rôle de facteur aggravant, offrant à son ignominie un nouvel espace d'expression. Le *nabob* est un symptôme qui révèle les difficultés qu'a une société de penser l'intégration de l'étranger – et, par extension, de sa littérature – autrement qu'en terme d'avilissement. Homogénéité, police et politesse sont indissociables. L'élément hétérogène ne peut qu'être perturbateur et le nabob est la marque de cet hétérogène au sein de la société anglaise. « I hope I am not an intruder », s'enquiert Mite, le *nabob* de la pièce de Foote, alors qu'il entre dans la demeure des Oldham. De même, Putty, son ami d'enfance, décrit les *nabobs* comme : « a kind of outlandish creatures ». L'expérience orientale est vécue comme un élément renforçant la décrépitude morale du personnage. Matthew Mite avoue : « You know my

¹⁹² La construction de cette figure-type commence par la perversion d'un nom. Le gouverneur de province indien, le *nawwab*, devient nabob. Le mot de « nabob » ne désigne plus le même personnage, mais un Anglais dont la perversion et la corruption latentes, ou du moins contenues, en Angleterre, trouvent les moyens d'une pleine expression sur le terreau fertile et fétide indien. La contamination est actualisée par la perte du nom anglais et la greffe du nom étranger, dans sa forme anglicisée. Ce personnage-type apparaît dans les romans et pièces de théâtre à l'époque du procès de Warren Hastings, dont le gouvernement en Inde est accusé de violence à l'encontre des natifs et de corruption à l'égard des gouvernements des États indiens. L'histoire littéraire du *nabob* débute avec la comédie de Samuel Foote, *The Nabob ; A Comedy in Three Acts* (1778) et se poursuit dans les romans de Fred Thompson, *The Intrigues of a Nabob, or, Bengal for the Growth of Lust, Injustice and Dishonesty : dedicated to the Honourable Court of Directors of the East India Company* (1780), de Miss Bennett, *Anna ; or Memoirs of the Welch Heiress. Interspersed with Anecdotes of a Nabob* (1785) ou encore dans l'ouvrage d'un auteur anonyme, *The Disinterested Nabob, a Novel, Interspersed with Genuine Descriptions of India, its Manners and Customs* (1787). Le personnage survit à l'événement historique et devient, par antonomase, la figure de l'avilissement. La résurgence du personnage concerne les ouvrages de M.G. Lewis, *The East Indian. A Comedy in Five Acts* (1800), de Mrs Rice, *The Nabob : a Moral Tale* (1807), de John Poole, *A Nabob for an Hour : a Farce in Two Acts* (1825) et de Mary Campbell, *The Nabob at Home ; or the Return to England* (1842).

¹⁹³ Samuel Foote, *The Nabob ; A Comedy in Three Acts* (London, 1778) 40.

complexion has been tinged by the East ». ¹⁹⁴ La narratrice du roman de Miss Bennett décrit l'expérience indienne du général anglais :

The Captain, by those means, freed from his confinement, was enabled to wring his flight to regions less unpropitious to the few indulgence of the passions – *There*, uninfluenced by the example of humanity in others, a stranger to the practice of it himself, unrestrained by the laws of a Christian people, and unawed by the fear of detection, he gave a loose to the excesses of his nature, and adding avarice to the black catalogue of his vices, became the terror of the inhabitant of the East – Cruelty and carnage were called bravery and justice ; and an unbounded greediness for their riches, bore the respectable name of prudence [...] With a constitution debilitated by the heat of the climate he had so long lived in, as well as the excesses in which he had indulged his favourite vices, he was still cursed with the inclinations to evil. ¹⁹⁵

Le portrait du capitaine anglais est animé par le passage métaphorique de l'état de réclusion à celui de libération. Le *nabob*, encore soumis à la loi et prisonnier du code de la morale en Angleterre, est libéré de ces impératifs catégoriques, et donne libre cours à ses instincts (« passions »). La libération est interprétée comme une extorsion (« to wring his flight »), comme une tentation de l'excès. L'anaphore du préfixe de négation *-un* (« uninfluenced », « unrestrained », « unawed ») instruit une gradation, du manque d'influence au manque de contraintes imposées par la loi ou de prescriptions dictées par la crainte. Le mouvement de libération correspond à une chute, par trois fois renouvelée, à un affranchissement des préceptes de la loi civile, dictés par la loi morale, et à un défolement des passions (« he gave a loose to the excesses of his nature »). Le système des valeurs morales est renversé, les vices deviennent des vertus. Le corps affaibli (« debilitated ») devient la cible de toutes les contaminations et tombe sous les coups d'une malédiction (« cursed with the inclinations to evil »). La narratrice expose les symptômes d'un déclin et d'une chute par contamination.

L'immersion indienne est l'occasion d'un défolement des passions et l'expérience orientale est marquée du coin d'un renversement du système de valeurs

¹⁹⁴ Les trois dernières courtes citations sont tirées des pages 64, 58 et 31 de l'édition de 1778 de l'ouvrage de Foote.

¹⁹⁵ Miss Bennett, *Anna ; or Memoirs of the Welch Heiress. Interspersed with Anecdotes of a Nabob*, 4 vols. (London, 1785) I : 91-92.

aristocratique et démocratique anglais. De retour d'Inde, le *nabob* devient une vraie menace : son enrichissement lui permet d'acheter les terres des aristocrates et les sièges à la Chambre des députés.¹⁹⁶ L'Anglais vicié prend le nom anglicisé de « nabob ». Le domaine de l'amoral est renvoyé, déplacé sur le monde colonial, d'où le « nabob » est issu. Le monde colonial représente un ailleurs géographique et éthique, où les valeurs du commerce, de la politique et de la justice anglaises sont corrompues.

L'intégration de l'expérience coloniale au corps social anglais devient dès lors problématique, tout comme l'intégration de la littérature orientale, support et expression de l'esprit d'un peuple étranger,¹⁹⁷ au corpus anglais est réprouvée. La position des orientalistes est de défendre la possibilité, et de signifier la nécessité, d'une assimilation du matériau oriental à la littérature anglaise. Des arguments esthétiques, généalogiques et philologiques, jalonnent le propos de cette défense.

Les lettres orientales sont perçues par la critique actuelle comme un moyen, plus ou moins adéquat, d'échapper aux contraintes imposées par les normes de l'écriture néo-classique. Martha Conant Pike fonde son ouvrage *Oriental Tales in England in the Eighteenth Century* sur le présupposé d'une écriture pseudo-orientale décalée par rapport aux exigences néo-classiques. Le pseudo-orientalisme occupe un espace de transition entre l'âge néo-classique et l'âge romantique : « the presence of this oriental and pseudo-oriental fiction in England, as in France, and the mingled enthusiasm and disapproval with which in both countries it was greeted, testify to the strength of established classicism and to the advent of the new romantic spirit ».¹⁹⁸ Elle ajoute : « The history of the oriental tale in England in the eighteenth century might be called an episode in the development of English Romanticism ».¹⁹⁹ Le phénomène pseudo-oriental entre dans le schéma d'une lecture chronologique et téléologique de l'histoire littéraire, comme espace de transition et

¹⁹⁶ Son ascension est décrite par la narratrice du roman de Bennett : « Both his houses made entertainments, shewed his affluence, and exhibited his riches. He had been the subject of newspapers and private conversations ; he had purchased a borough, and bought off his petitioning opponent ; he had taken his seat in the senate » ; in *Ibid.*, vol.1, pp. 98-99.

¹⁹⁷ Les *Mille et une nuits* sont considérées par la critique littéraire comme l'œuvre dévoilant l'esprit des Orientaux. Le voyageur James Capper se fait l'écho de cette critique : « the genius and character of a nation [are] discovered by perusing their favourite books, for which reason I advise you by all means to peruse their Arabian Nights Entertainments before you set out on your journey. Believe me, Sir, they contain much curious and useful information [...] and admired throughout Asia by all ranks of men, both old and young : considered therefore as an original work descriptive as they are, of the manners and customs of the East in general, and also of the genius and character of the Arabians in particular ; they surely must be thought to merit the attention of the curious » ; in James Capper, *Observations on the Passage to India* (London, 1783) 24.

¹⁹⁸ Martha Pike Conant, *Oriental Tales in England in the Eighteenth Century* (New York : Columbia UP, 1908) vii.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. viii.

de pro-tension vers une nouvelle forme d'écriture romantique. Cette interprétation rend compte de l'avis de certains critiques littéraires au sujet d'une littérature orientale comme contre-pied des normes néo-classiques. Elle se fonde sur la réutilisation explicite des motifs littéraires orientaux par les poètes romantiques anglais. Les colonnes du *Monthly Review* au sujet du style oriental de la *Bhagavad-Gīta*,²⁰⁰ ou encore le poème « Kubla Khan » de Coleridge justifient cette interprétation. Le pseudo-orientalisme est le seuil entre deux époques d'une chronologie sans faille. Selon la lecture téléologique de Martha Pike Conant, le phénomène pseudo-oriental est *pré-liminaire*, tout entier tourné vers le but ultime du romantisme. Elle découvre dans l'histoire littéraire du XVIII^e siècle un mouvement d'expansion graduelle des formes de l'écriture romantique (« gradual romantic expansion ») et explique la popularité de la forme pseudo-orientale, en tant qu'adjuvant d'une forme d'écriture *à venir* : « The chief reason, then, for the popularity of the oriental fiction was its romantic character [...] No wonder that the growing demands of the reaction against pseudo-classicism found a certain satisfaction in these extraordinary tales, which brought into the comparatively gray and colourless life of Augustan England the fascinating marvels of oriental legend, encompassed, even in the translations from the French, by something of the magical atmosphere and strange glamour of the East ».²⁰¹

Cette reconstruction *a posteriori* de la place du pseudo-orientalisme dans la littérature du XVIII^e siècle, bien que cohérente de bout en bout, est en partie erronée. Suivant la perspective d'une chronologie lisse de l'histoire littéraire, Martha Pike Conant pose la disjonction fondamentale entre le néo-classicisme et le romantisme, qu'elle apparente à une opposition entre une esthétique de la norme et une poétique de l'expression. Conant rejoue la querelle des Anciens et des Modernes, sans percevoir que, dans le cas qui nous intéresse, les « Anciens » ne s'opposent plus aux « Modernes ». Samuel W. Stevenson rend compte de l'ambivalence des positions artistiques d'Alexander Pope.²⁰² Pope, défenseur de la norme néo-classique, loue les œuvres d'Homère et de

²⁰⁰ Le critique décrit le style oriental à partir du lieu commun de l'exubérance et de l'obscurité qu'il oppose à la maîtrise et à l'intelligibilité du style néo-classique : « In the various and interesting history of the human mind, our curiosity is irresistibly attracted by those pages, which exhibit manners and opinions far removed from our own. To such descriptions we listen with peculiar pleasure : yet here, where we most wish for information, we are most likely to meet with error [...] The peculiar difficulty of the undertaking is sufficient apology for their failure [...] They must have contended at once with the obscurity of a foreign language, with the wild exuberance of imagination so conspicuous in eastern compositions, with a profusion of allegories the most licentious, and metaphors the most daring, which envelope [sic.] the subtleties of metaphysics in tenfold darkness » ; in *The Monthly Review* 76 (Jan.-June 1787) 198-199.

²⁰¹ Martha Pike Conant, *Oriental Tales in England in the Eighteenth Century* (New York : Columbia UP, 1908) 246-247.

²⁰² Les renseignements suivants sont tirés de l'article de Samuel W. Stevenson, « Romantic Tendencies in Pope » *ELH* 1-2 (Sept. 1934) 154-155.

Shakespeare pour leur mise en exergue des passions. Il conclut son essai publié dans le numéro 61 du *Guardian* par une fable de Pilpay et avoue dans sa correspondance son goût pour l'expressivité et l'imaginaire orientaux. En 1720, il transmet au Dr. Atterbury un recueil de contes orientaux, dans l'attente du jugement critique de l'ami et lecteur avisé. Dans une lettre à Mrs Judith Cowper, Pope révèle son accoutumance à l'exotisme pseudo-oriental :

I could wish you tried something in the descriptive way on any subject you please, mixed with vision and moral ; like pieces of the old provençal poets [...] I have long had an inclination to tell a fairy tale, the more wild and exotic the better ; therefore a vision, which is confined to no rules of probability, will take in all the variety and luxuriancy of description you will ; provided there be no apparent moral to it. I think, one or two of the Persian tales would give one hints for such an invention.²⁰³

Pope réitère sa proposition d'écrire une « vision » pseudo-orientale lors d'une conversation avec Spence : « After reading the *Persian Tales* (and I had been reading Dryden's *Fables* just before them) I had some thoughts of writing a Persian fable ; in which I should have given full loose to description and imagination. It would have been a very wild thing if I had executed it, but might not have been unentertaining ». ²⁰⁴ L'analyse proposée par Conant de la fonction de la littérature pseudo-orientale, comme *catharsis* pour poète néo-classique contrit et contraint, est ici justifiée.

Le défaut de cet exposé est de procéder de manière irrévocable et exclusive. Le pseudo-orientalisme ne peut se trouver que du côté de l'expression. Aucune interaction créatrice n'est pensée entre l'exotisme pseudo-oriental et le néo-classicisme, si ce n'est celle, toute négative cette fois, de la fêlure à l'intérieur du système normé des néo-classiques. Cette analyse ne permet pas de penser la norme interne, la normalisation, de l'écriture pseudo-orientale et son interaction avec l'écriture néo-classique.

Le magazine *Monthly Review* publie une lecture critique du conte pseudo-oriental de Langhorne, *Solyman and Almena*. L'auteur de cette critique dénonce le manque

²⁰³ Alexander Pope, « Letter XII, Twitenham, Sept. 26, 1723 » *Letters of the Late Alexander Pope, Esq. To a Lady* (London, 1769) 80-81.

²⁰⁴ Joseph Spence, *Anecdotes*, ed. S.W. Singer (London, 1858) 105-106.

d'originalité de Langhorne et produit le catalogue des constantes des textes pseudo-orientaux, auxquelles Langhorne n'a pas dérogé :

In the plan and conduct of the piece, there is indeed, little of invention or originality ; and a Reader who is but moderately acquainted with this modish kind of literature, may anticipate most of the incidents. In truth, few of the Oriental Novels differ very essentially from each other. In most of them, the hero of the tale, whom we must suppose to be the parragon [sic.] of mankind, is deeply enamoured with some accomplished fair one, who is the non-pareille of her sex. After an assiduous and sentimental courtship, scrupulously conducted through the several gradations of decorum and delicacy, the lady at length yields to her lover's importunity, and stands a woman confessed. Every moment we expect to see them drop from their elevation of character, and sink into mere man and wife - where lo! to preserve the dignity of the piece, some forest ruffians, or some barbarous pyrates, tear the shrieking fair one from the strong embraces of her distracted lover, and convey her to the seraglio of a Bashaw, or some such high-fed voluptuary, where she performs miracles, to preserve that jewel her chastity, against the assault of imperious appetite. Her constant lover, in the meantime, escapes from bondage ; and wandering in despair *per opaca & aspera*, at length, by some amazing accident, discovers his beloved mistress [...] and flying to her aid, just as her power of resistance grow faint, saves her honour, and destroys the tyrant [...]

These, in general, are the out-lines of Oriental Novels, which are visibly traced in the piece before us, though we cannot say that it bears any strong mark of the Eastern style or manners.²⁰⁵

Le critique présente la trame de la « belle captive » (« the fair captive ») sur laquelle chaque écrivain pseudo-oriental tisse, jusqu'à en abîmer la corde. Le postulat de Martha Pike Conant au sujet d'un verbe pseudo-oriental expressif et libre, car relevé des contraintes de la rhétorique classique, est mis à mal par cette analyse. Le critique déroule les fils d'un motif préétabli. Le pseudo-orientalisme apparaît comme une écriture parfaitement réglée.

Samuel Johnson est l'auteur d'un drame pseudo-oriental, *Mahomet and Irene*, publié en 1749. Dans une lettre adressée à l'auteur et dans un essai plus général sur la tragédie, deux critiques commentent la pièce. Le critique expose, en ouverture à *A*

²⁰⁵ *The Monthly Review* 26 (Jan.-June 1762) 254.

Criticism on Mahomet and Irene in a Letter to the Author, la réaction hostile du public à la pièce : « You must not wonder that your Tragedy of *Irene* engross'd, for some Months before its Appearance, the Conversation of the Town, and every one was big with Expectation of seeing a Piece plann'd, and wrote up to the highest Pitch of a Dramatic Performance ; but as they are, in some Measure, disappointed in both Particulars, you can't be surpriz'd they now grow clamorous in Censures ». ²⁰⁶ Johnson puise dans le fonds dramatique pseudo-oriental et récrit la tragédie de l'enlèvement d'une jeune Grecque, Irène, par un musulman, Mahomet. ²⁰⁷ Les spectateurs attendent une tragédie et expriment un jugement esthétique, en appréhendant la distance qui sépare la pièce de l'étalon classique. Les reproches énoncés concernent les déviances que le dramaturge fait subir à la ligne classique. Il manque, à certains passages de *Irene and Mahomet*, la vraisemblance et la bienséance. Certains choix dramatiques ne sont pas « convenables » selon les critères du drame classique :

The next Thing that struck me, was *Mahomet's* uncommon Courtship of *Irene* ; for instead of Flattery, and other gay Delusions to engage Affection, generally made use of by an eager Lover, he courts her out of the *Alcoran* [...] I was greatly surpriz'd at the sudden Passion of *Abdalla*, which broke out in such extravagant Gusts of Rage and Tumult, that one wou'd have thought the *Turk* had been seiz'd with a sudden Frenzy [...] His Passion (as I imagin'd it wou'd) prov'd fatal to the Scheme of Liberty ; for we find his Rage set him upon Baseness, to the Ruin of the old *Cali*, and the rest of the Conspirators, except *Demetrius* ; and how he came to escape is a most surprizing Piece of good Fortune. What! The *only* Man at whom his Rage was levell'd, that he should be the *only* one that escap'd ; nay more, had still power enough to fetch his Mistress away, even when *Abdalla* was present? [...] This Incident, tho' very diverting, I must confess, favours greatly of the Marvellous. The Death of *Irene*, tho' not approv'd of by some of the Spectators, I think very natural and decent [...] I doubt not, but some of our *Conoisseurs* expected, according to the old Story, to have seen her Head taken off by *Mahomet* at one Stroke of his Scymitar, which, when perform'd to

²⁰⁶ Anon., *A Criticism on Mahomet and Irene in a Letter to the Author* (London, 1749) 5-6.

²⁰⁷ L'histoire de « Mahomet and Irene » est relatée par William Painter dans son recueil *Palace of Pleasure*, publié en 1566. L'ouvrage n'est pas réédité au XVIII^e siècle, mais l'histoire est mise en scène dans la pièce de Charles Goring, *Irene ; Or, the Fair Greek* (1708) et dans celle de Samuel Johnson en 1749. Johnson s'inspire pour sa pièce *Mahomet and Irene* des chroniques de Richard Knolles, *The Generall Historie of the Turkes*, publiées à Londres en 1603.

the Height of Expectation, cou'd have been but a Pantomime Trick,
and beneath the Dignity of Tragedy.²⁰⁸

L'horizon d'attente des lecteurs définit le degré d'adéquation du texte au canon de la tragédie classique. Le critique dénonce le manquement aux règles de la vraisemblance – le Coran ne peut suffire à séduire une captive chrétienne – et de la bienséance – le personnage d'Abdalla exprime ses sentiments de manière trop passionnelle. Au contraire, la dignité de la mort de la jeune femme reconduit le précepte classique et élève la pièce au rang de tragédie. Les lecteurs et les spectateurs cherchent, derrière le costume oriental, les fondements de la tragédie classique. Cet horizon d'attente, en certains points déçu, en d'autres satisfait, délimite un espace d'interactions entre pseudo-orientalisme et classicisme.

L'auteur de *An Essay on Tragedy* définit la tragédie avant d'exposer les points où Johnson se conforme ou déroge à la norme. La fable doit y être bien menée (« a well conducted fable ») et maintenir la curiosité du spectateur en éveil (« regularly perplexed »), les personnages et les péripéties doivent être variés (« diversity of character, variety of incidents »), les sentiments, exposés avec justesse et conviction (« just and striking sentiments »), ne doivent pas sembler incongrus aux spectateurs mais être en adéquation avec les situations mises en scène (« not obtruded on the audience, but naturally arising from the business in hand »), les descriptions y seront vivantes et élégantes, exprimées dans une langue simple mais digne.²⁰⁹ Le critique analyse l'histoire, les personnages et la langue de la pièce pour évaluer leur conformité à la tragédie classique. Le premier faux-pas du dramaturge est de ne pas respecter l'impératif de la *catharsis* : « I must confess whatever beauties it may have, that of touching the passions is by no means to be allow'd it [...] so languid and unaffecting is this poem that I very much question, if one maudling girl, squeeze'd out a single tear, either at the theatre, or in the closet. The precipitate fate of Irene [...] makes no Impression on the audience ». Il dénonce l'inadaptation de la norme classique au contexte oriental de la mise en scène et indique, sur ce point, une inadéquation fondamentale entre tragédie classique et drame pseudo-oriental : « And here reader, give me leave to remark that our author, [...] by strangling his heroine behind the scenes, has been guilty of a flagrant absurdity ». Les avis des critiques

²⁰⁸ Anon., *A Criticism on Mahomet and Irene in a Letter to the Author* (London, 1749) 14-17.

²⁰⁹ Anon., *An Essay on Tragedy. With A Critical Examen of Mahomet and Irene* (London, 1749) 5. Les citations suivantes sont tirées du même ouvrage jusqu'à mention d'une nouvelle note. On se référera respectivement aux pages 16-17, 18, 18, 11 et 24 de l'essai.

divergent : le premier loue le respect de la règle classique, le second, le dénonce car il contrevient à la vraisemblance : « The Sultan, enraged at the supposed guilt of Irene, gives order for her immediate death [...] To carry her out therefore, from the place where she is found, to another part of the gardens, merely to preserve a fancied decorum, is extremely trifling and ridiculous ».

Le débat ne tend pas à exclure le pseudo-orientalisme du champ tragique mais, comme l'indique le critique en ouverture à son essai à prévenir les futurs auteurs des fautes d'adaptation à éviter : « I am induced to expose any remarkable errors, any striking defects, that may be found in the piece now under examination, but merely to demonstrate, and ascertain, what are the indispensable essentials to this part of the drama, and to warn future authors not to be so far misled by the glare of pompous diction and moral sentiment, as to neglect the more vital and substantial parts of tragedy ». Il regrette que l'auteur n'ait pas su élever l'amour au rang tragique mais lui accorde le respect des unités de temps, d'action et de lieu ainsi que le style élevé de la diction et de l'expression des sentiments : « here our author triumphs over almost every opponent. Never do any strain'd metaphors, unmeaning epithets, turgid elocution, high sounding rants, disgrace his scenes. He is sensible, that the true sublime does not consist in smooth rounding periods, and the pomp of verse, but in just and noble sentiments, strong and lively images of nature ». Le critique reconnaît à Johnson la manipulation adéquate d'une langue tragique. Le rapport des dialogues à la diction orientale, même s'il ne s'agit que d'une vision imaginaire et fantasmée du style oriental, est exclu de la réflexion critique. Cette zone d'ombre souligne, par contraste, la volonté de rapprocher le texte pseudo-oriental du corpus littéraire néo-classique. Les critiques reprochent à Johnson les écarts commis par rapport à la norme néo-classique, et non par rapport à la norme orientale. L'Orient n'est qu'un nouvel habillage pour le genre tragique.

L'argumentation de Martha Pike Conant révoque le lien entre ces deux domaines de la littérature afin de définir le pseudo-orientalisme comme prolégomène au mouvement romantique. Le texte pseudo-oriental ne sert jamais que de contre-modèle, d'alternative à l'écriture néo-classique. Cet exposé est trop rapide et occulte les métamorphoses classiques de la prose et du vers pseudo-oriental. Le retour sur cet « angle-mort » de l'exposé de Conant, nous permet d'appréhender le terrain de la rencontre entre le pseudo-orientalisme et l'orientalisme savant. L'écriture classique est le lieu commun où les deux cultures se rejoignent. Les savants exploitent le filon pseudo-oriental d'une

appropriation des caractéristiques du style néo-classique. Joseph Addison écrit au sujet de la fable :

FABLES were the first pieces of Wit that made their appearance in the World, and have been still highly valued, not only in times of the greatest Simplicity, but among the most polite Ages of Mankind.²¹⁰

Addison définit le fondement de l'esthétique néo-classique, qui associe la simplicité du style au degré ultime de civilisation (« the most polite ») de la culture qui en fait usage. Il figure comme chantre du néo-classicisme et est évoqué par les orientalistes dans la défense des textes orientaux qu'ils traduisent :

The English reader will perhaps be surprised to find, in these productions, so few of those lofty epithets and inflated metaphors which are generally considered as characteristic of the Oriental mode of composition ; he will probably be more surprised to hear, that during the flourishing periods of Arabian literature, this bombast style was almost unknown, and that the best writers, both of poetry and prose, expressed themselves in a language as chaste and simple as that of Prior or of Addison.²¹¹

Si la simplicité de sa prose est aujourd'hui mise en doute,²¹² la chasteté de ses écrits – Addison s'adresse aussi à un public de femmes – et l'engagement qu'il prend, dans *The Spectator* et *Tatler*, en faveur de l'éducation des mœurs sont avérés. Addison est le chantre, le porte-parole d'un idéal de politesse, d'amabilité langagière et d'élégance de mœurs. Il est inscrit par ses contemporains dans un mouvement de réaction au traitement permissif de la langue et des manières, qui s'est développé à l'époque de la Restauration pour assurer la stabilité du régime monarchique et la pérennité de la paix civile. Carey McIntosh étudie l'évolution des rapports de la culture orale à la culture écrite et remarque une rupture progressive de la prose par rapport à la tradition orale. Cette rupture est initiée,

²¹⁰ Joseph Addison, *Spectator* 183 (September 29, 1711) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) II : 219.

²¹¹ J.D., Carlyle, *Specimens of Arabian Poetry* (Cambridge, 1796) ii.

²¹² Jan Lannering, *Studies in the Prose of Joseph Addison* (Cambridge, MA : Harvard UP, 1951).

dans la première moitié du XVIII^e siècle, par une mise au pas de la langue, et augmentée, à partir des années 1750, et jusqu'à la fin du siècle, des prescriptions de la « nouvelle rhétorique » (« the new rhetoric ») :

I see the New Rhetoric as a force of language change in the eighteenth century because it allied itself with prescriptive grammar and with an emergent print culture [...] it finds confirmation in the new awareness of dialects, in the rage to get rid of provincial speech-patterns, in the sudden new popularity of pronouncing dictionaries and rhetorical grammars in the second half of the century [...] Rhetorics published by Adam Smith, Lord Kames, George Campbell, and Hugh Blair give instructions : not only for avoiding vulgarity and achieving elegance in language, which can be explained in terms of politeness ; not only for explicitness, precision, and abstractness, which can be explained in terms of the new print culture ; but also for steering clear of loose, trailing constructions, for cultivating end-focus, for 'sublime' and 'pathetic' language.²¹³

Les outils de cette réforme sont les grammaires et les dictionnaires de langue anglaise, dont la publication progresse nettement par rapport aux siècles précédents. Un florilège d'articles ou d'essais fournissent les conseils et les prescriptions utiles au développement d'une langue standardisée et orthographiée. L'accès des femmes à la littérature et à l'écriture contribue, selon McIntosh, à la politesse de la langue. La « nouvelle rhétorique » défend la simplicité du langage contre l'excès d'une langue imagée et le retour aux valeurs de l'esthétique classique :

In fact, however, the New Rhetoric uniformly honors figurative language. What it censures is *inappropriate* use of metaphors and other tropes. The New Rhetoric accepts the general concept of decorum, the principle that language must be appropriate to speaker, occasion, audience, goal [...] The New Rhetoric wished to restrain the figures and control them [...] What looks like a distrust of the figures in the New Rhetoric is I think better understood as a last flourish of neo-classical literary doctrines, as developed in Italy and France and as adopted in England during the reaction

²¹³ Carey McIntosh, *The Evolution of the English Prose, 1700-1800. Style, Politeness, and Print Culture* (Cambridge : Cambridge UP, 1998) 142-143.

against seventeenth-century wit in favor of the so-called simplicity of nature.²¹⁴

McIntosh synthétise cet argument en présentant la rhétorique néo-classique comme l'« ossature » (« the backbone ») de la « Nouvelle Rhétorique ».²¹⁵ Les commentaires sur les langues et les écrits orientaux correspondent aux exigences de cette nouvelle attitude rhétoricienne. Le conte pseudo-oriental *Solyman and Almena* est mis au diapason des préceptes néo-classiques :

Such is the epitome of this Eastern Tale, which is interspersed with some entertaining Episodes, and enlivened with several poetical pieces, penned with pleasing harmony and simplicity of style.²¹⁶

Tout comme le poème idyllique de *Lebid*, traduit par Jones :

The fourth of them, composed by *Lebid*, is purely pastoral, and extremely like the *Alexis* of *Virgil*, but far more beautiful, because it is more agreeable to nature [...] the diction of this poem is easy and simple, yet elegant, the numbers flowing and musical, and the sentiments wonderfully natural.²¹⁷

Les commentaires de Joseph White et Edward Moises au sujet des compositions orientales laissent entendre la même volonté de faire coïncider esthétique classique et esthétique orientale :

Nothing can be more happily calculated for the purpose of teaching a language than a work like the present, abounding with that simple grandeur which is peculiar to Eastern compositions.²¹⁸

It should seem a matter of just surprise, that in a country where a taste for polite learning is so generally diffused, the study of Persian language, so simple in its construction, yet so beautiful and

²¹⁴ *Ibid.*, p. 153.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 158.

²¹⁶ *The Monthly Review* 26 (Jan.-June 1762) 263.

²¹⁷ Sir William Jones, « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 184.

²¹⁸ Joseph White, *Institutes Political and Military* (Oxford : Clarendon Press, 1783) xiii.

copious, and which abounds with so many valuable writings in every branch of literature, should almost be unknown... He [the reader] will, in the *Shah Nameh* of *Ferdusi*, find a poem, which if it has not all the regularity of the epic, as defined by the critics ; yet from the majesty of its style, and the harmony of its numbers, may, as Addison observes of the *Paradise Lost*, be justly stiled a divine poem. In the *Odes* of *Hafez* and of *Jami*, he will meet with the glow of fancy, tempered with a delicacy of taste, and conveyed in an elegance of language, which will highly gratify him ; and unless he be bigotted in favour of the justly-celebrated writings of Greece and Rome, he will not withhold from them their due tribute of admiration and applause, even after having been accustomed to admire the exquisitely-finished odes of *Anacreon* and *Horace*.²¹⁹

Ces commentaires se rejoignent sur la simplicité du style oriental. Qu'il s'agisse, comme dans la première citation, de l'avis d'un critique sur un conte pseudo-oriental, ou, pour les autres citations, de l'avis des orientalistes sur la littérature orientale, le constat d'une adéquation entre esthétique orientale et préceptes néo-classiques est récurrent. Les orientalistes soulignent l'harmonie et la simplicité du style oriental, la facilité et l'élégance de la diction poétique orientale, la fluidité et la musicalité des vers. La littérature orientale est contenue dans l'oxymore d'une grandeur simple (« that simple grandeur »). Cet oxymore fonde l'esthétique néo-classique, qui présuppose la noblesse d'un style simple, et l'arrogance de toute écriture libre, débridée. Le révérend Edward Moises rappelle la simplicité de la morphologie des langues orientales et souligne leur beauté et leur prolixité. Le court commentaire qu'il écrit au sujet du *Shah Nameh*, synthétise les arguments avancés par la défense pour l'intégration des écrits orientaux au sein du corpus anglais. Moises concède que l'ouvrage persan ne possède pas la régularité parfaite des poèmes épiques de l'antiquité. Il en défend le style majestueux et la versification harmonieuse. Il exprime une réticence à ne considérer les odes de Jāmī qu'en tant qu'exemple d'un imaginaire oriental débridé. Il reconnaît l'embrasement de l'imagination au contact de la poésie orientale (« he will meet with the glow of fancy »), tempéré par un goût délicat et articulé dans une langue élégante. Moises dénoncent les préjugés donnés pour caractéristiques du style oriental. La débridation formelle rejoint, selon l'orientaliste, le fantasme, puisque ni les épithètes, ni les métaphores, ne peuvent être considérées comme pompeuses. L'écriture orientale est normée, simple et chaste.

²¹⁹ Edward Moises, *The Persian Interpreter* (Newcastle, 1792).

La littérature orientale est pliée à l'esthétique néo-classique et aux normes de la politesse. Le texte oriental est fréquemment « censuré ». Les savants défendent cette pratique en raison de l'inadaptation du « produit brut » au marché anglais. Pour favoriser l'intégration de textes orientaux aux circuits de consommation des biens culturels, pour vulgariser l'accès des traductions savantes, les lettrés s'accordent quelques écarts, quelques dérogations par rapport à la pratique scientifique. La *praxis* savante s'arroge le droit à des incartades du côté de l'*artefact*, de l'effet artificiel, oriental. L'orientaliste William Ouseley commente, dans « Sketch of an Essay on the Lyrick Poetry of the Persians », l'irrégularité des vers et l'absence de lien logique entre chaque distique du *ghazal* :

Thus the wildness and irregularity of several of the odes of Hafiz, the Anacreon of Persian poets, may be accounted for ; and though we cannot suppose that all the sonnets written have been actually sung, yet, from the rapid succession of extravagant thoughts and unconnected stanzas which we find in the greater number of these songs, it would appear that they were composed during the influence of intoxication. Indeed, so rapid are the changes in many sonnets, that almost every stanza presents some image, some thought unconnected with any preceding or following ; so that, without injury to the general tenor or sense of the poem, a stanza might be cut off or added.²²⁰

La concision de la forme du *ghazal* n'est pas reconnue comme propre à l'écriture poétique. Les ellipses de sens ne recouvrent aucun potentiel poétique et ne peuvent être que l'ouvrage d'un ivrogne. L'orientaliste montre peu d'égard pour l'œuvre et permet toutes sortes de trafics littéraires. L'excision des œuvres orientales est plus généralement pratiquée selon leur degré d'adaptation aux normes de la moralité anglaise. Les savants mettent en valeur une lecture morale des œuvres qu'ils traduisent. L'association, promue par la rhétorique classique, du *delectare* et du *docere*, du plaisir et de l'instruction comme principe fondamental de l'écriture, est reprise par les traducteurs de contes orientaux.

Les fables de Pilpay sont présentées, dès la page de titre, comme « instructive[s] » et « amusante[s] ». Dans la préface du recueil, l'éditeur indique : « It may not be improper to inform the Reader, that the Fables contained in this Treatise, though but little known in our Part of the World, are in many of the Eastern Nations, at this Time,

²²⁰ William Ouseley, ed., *Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) II : 149.

universally read, and esteemed an inestimable Treasure of Knowledge and Instruction ; and that the Author is so highly admired there, that Pilpay, for so he was called, is with them a Name as much honoured as that of *Æsop* in many other nations ». ²²¹ Les contes orientaux servent de fonds pour l'élargissement du savoir et pour la variation des formes et des motifs de l'instruction morale. Les orientalistes n'hésitent pas à amputer les textes orientaux des parties « choquantes » pour conformer ces écrits aux préceptes de la morale anglaise. Jonathan Scott produit, en 1811, une révision de la traduction du recueil des *Mille et une nuits* par Galland et confirme la censure de l'orientaliste :

flights of poetry [...] would to the European reader have been wearisome digressions from the narratives, instead of being considered as illustrative improvements to them. As for elegance of diction, it is nowhere aimed at ; nor but very seldom do any moral reflections appear in the 1001 Nights. The whole of the tales are delivered in the plain, unornamented language of familiar conversation, adapted to the comprehension of the vulgar, such as was used by story-tellers, who were most probably their inventors, and long their traditional preservers. ²²²

Les interludes poétiques sont exclus de l'enchaînement des contes car ils ne fournissent aucune explicitation des contes. La diction poétique risquerait de sonner faux par rapport à la simplicité de la prose, adaptée à la compréhension des plus humbles. Scott ne révisé pas les modifications formelles adoptées par Galland. Scott travaille sur un manuscrit différent de celui utilisé par Galland cent ans plus tôt. Il souhaite enrichir le fonds de contes orientaux de ses trouvailles mais se résout à en exclure la plupart pour cause d'incompatibilité éthique :

but vexatious indeed was his disappointment as an orientalist, who had fancied that in seven volumes of Arabic copies of *The Thousand and One Nights* he possessed a treasure which would amply repay the labour of research, on discovering upon perusal that far the greater part of them was unfit to appear in an English dress. Very many of the tales are both immoral and indecent in the construction ; and of others the incidents are too meager and

²²¹ Bidpai, *The Instructive and Entertaining Fables of Pilpay* (London, 1747) i.

²²² Jonathan Scott, « Preface » *The Arabian Nights Entertainments, Carefully Revised*, 6 vols. (London, 1811) I : xv.

puerile to interest a European reader of any taste ; however they might have been, and still may be, admired by the enshrined beauties of sacred harems, the auditors of an oriental coffee-house, or the assemblage of a camp or caravan, as a pleasing relaxation from care or fatigue.²²³

La puérité et l'indécence de certains contes les excluent systématiquement des traductions. La pratique de la censure garantit l'intégration de la littérature orientale au sein du corpus anglais. Sans ce travail de filtrage, les œuvres orientales n'auraient pu devenir populaires. La littérature pseudo-orientale rend compte de cette volonté de moraliser et de « neutraliser » la prose orientale. Si Jonathan Scott déplore le peu d'instruction que le lecteur glâne à la lecture d'un conte des *Mille et une nuits*, les contes pseudo-orientaux associent motif oriental et enseignement moral. Le dessein pédagogique de Samuel Johnson est exposé dans les contes pseudo-orientaux qu'il écrit pour son journal *The Idler*. Le journal circule pendant deux ans d'avril 1758 à avril 1760 et Johnson y publie trois contes pseudo-orientaux : « Gelaledin of Bassora » (*Idler* 75), « Ortogrul of Basra » (*Idler* 99) et « Omar's Plan of Life » (*Idler* 101). Le premier, en date du 22 septembre 1759 ouvre une réflexion sur la vanité du savoir et la collusion délétère du savoir et du politique. Les suivants, en date des 8 et 22 mars 1760, illustrent les enjeux de la réflexion sur la recherche du bonheur, développée dix ans plus tôt par l'auteur dans *Rasselas*. Les trois contes, publiés dans *The Idler*, représentent de courtes réflexions morales accessibles par tous. L'enjeu est prescriptif et l'auteur utilise une forme héritée de l'Orient pour articuler un discours moralisateur. L'enchaînement narratif est simple et reproduit presque à l'identique d'un conte à l'autre. Le premier paragraphe d'exposition est suivi de la présentation d'un événement, de la réponse donnée par le protagoniste à l'événement et des conséquences de cette réponse par rapport au parcours de cet individu. La morale est articulée dans un dernier paragraphe, instruisant le lecteur des prescriptions à retenir.

Le conte pseudo-oriental est hybride : l'esprit et la rhétorique du siècle chatoient sur une forme et des motifs orientaux. Les premiers paragraphes du conte « Omar's Plan of Life », écrit par Samuel Johnson, inscrivent les protagonistes de l'action dans un temps, un lieu et une situation précise :

²²³ *Ibid.*

Omar, the son of *Hussan*, had passed seventy-five years in honour and prosperity. The favour of three successive Califs had filled his house with gold and silver ; and, whenever he appeared, the benedictions of the people proclaimed his passage.

TERRESTRIAL happiness is of short continuance. The brightness of the flame is wasting its fuel ; the fragrant flower is passing away in its own odours. The vigour of *Omar* began to fail, the curls of beauty fell from his head, strength departed from his hands, and agility from his feet. He gave back to the Calif the keys of trust and the seals of secrecy ; and sought no other pleasure for the remains of life than the converse of the wise, and the gratitude of the good.

The powers of his mind were yet unimpaired. His chamber was filled by visitants, eager to catch the dictates of experience, and officious to pay the tribute of admiration. *Caled*, the son of the viceroy of *Egypt*, entered every day early, and retired late. He was beautiful and eloquent ; *Omar* admired his wit, and loved his docility. Tell me, said *Caled*, thou to whose voice nations have listened, and whose wisdom is known to the extremities of *Asia*, tell me how I may resemble *Omar* the prudent. The arts by which you have gained power and preserved it, are to you no longer necessary or useful ; impart to me the secret of your conduct, and teach me the plan upon which your wisdom has built your fortune.²²⁴

Le conte débute sur le nom propre d'Omar, première sonorité de la gamme orientale. Sa fonction de *khalif*, le nom de Caled et l'identité associée à ce nom, fils du vice-roi d'Égypte, constituent les autres notes de cette gamme. La gamme orientale est prise dans l'entrelacs des préceptes de la rhétorique néo-classique. La syntaxe est régulièrement animée par un mouvement de balancier. La conjonction <and> coordonne les deux plateaux d'une même balance. Le langage est soutenu. Dans le dialogue entre Omar et Caled, Caled s'adresse à son aîné en utilisant le vocatif de politesse « thou ». L'usage des métaphores ne contrevient pas à la rhétorique néo-classique. Elles ne sont jamais elliptiques ou absconses. L'image de la flamme et de la fleur est utilisée pour signifier le caractère éphémère de la vie sur terre. Ce tropisme n'est pas en décalage par rapport au signifié que souhaite transmettre l'auteur. Il s'agit même d'un lieu commun

²²⁴ Samuel Johnson, « Omar's Plan of Life » *Idler* 101, 2 vols. (London, 1771) II : 270-271

pictural, repris par les peintres de vanités. Omar expose à Caled le plan qu'il avait tracé pour atteindre le bonheur et conclut sur un constat d'échec :

Such was my scheme, and such has been its consequence. With an insatiable thirst for knowledge, I trifled away the years of improvement ; with a restless desire of seeing different countries, I have always resided in the same city ; with the highest expectation of connubial felicity, I have lived unmarried ; and with unalterable resolutions of contemplative retirement, I am going to die within the walls of *Bagdat*.²²⁵

Johnson signifie à ses lecteurs que le bonheur n'est pas entre les mains de ceux qui sont socialement les plus reconnus. Il souligne, en la personne d'Omar, la vanité humaine d'avoir cru à un accès au bonheur systématique.

Samuel Johnson utilise la figure de l'Oriental comme d'un *porte-parole*, qui articule un discours *impropre*. Cette stratégie ventriloque s'inscrit dans la geste coloniale de domination de l'autre par le moi. L'autre de la colonisation, l'Oriental n'a pas de voix propre, ne parle pas en son nom. Sa voix ne sert que l'expression du moi. Le pseudo-orientalisme n'est qu'une version de l'« orientalisme » tel que le définit le critique Edward Said, soit comme un discours hégémonique de *représentation*, de *recréation*, de l'Orient, et qui rend la présence d'un Orient référentiel surérogatoire. L'interprétation « hégémonique » pose la littérature anglaise et la littérature orientale dans un rapport de force suivant lequel l'Orient ne peut occuper qu'une position inférieure.²²⁶ Cette relation de domination masque le tissu d'interactions entre la littérature anglaise et la littérature orientale.²²⁷ Les orientalistes utilisent la littérature anglaise, ses codes, ses genres et ses styles, pour *porter la parole* des textes orientaux qu'ils traduisent. La littérature pseudo-orientale et la littérature orientale traduites ne sont pas des espaces de discours homogènes. La littérature pseudo-orientale est le produit d'un enchâssement des motifs et des formes orientales, de la rhétorique néo-classique, agrémentée d'un discours

²²⁵ *Ibid.*, p. 275.

²²⁶ « In quite a constant way, Orientalism depends for its strategy on this flexible *positional* superiority, which puts the Westerner in a whole series of possible relationships with the Orient without ever losing him the relative upper hand » ; in Edward Said, *Orientalism* (1978 ; Harmondsworth : Penguin Books, 2003) 7.

²²⁷ Cette interaction est conceptualisée par Mary Louise Pratt dans *Imperial Eyes : Travel Writing and Transculturation* (1992). Elle y expose les notions de « zones de contact », d'« interactions » et de « transculturation » et remet en cause les thèses d'Edward Said au sujet du discours colonial comme système clos, hermétique, et hégémonique. Elle explore des lieux de rencontre entre cultures où la représentation de l'étranger ne s'effectue pas au prix d'une suppression radicale de l'altérité.

moralisateur. Ros Ballaster emploie le terme de « fusion fictionnelle » (« fictional fusion ») pour désigner ce type de littérature où le conte oriental reçoit des éléments qui font référence au contexte anglais de production.²²⁸ La traduction de la littérature orientale est un travail d'inoculation, ou de *juste* contamination, qui préserve le texte étranger tout en l'intégrant dans des espaces de parole familiers du public anglais. La part d'orientalisme et la part de préceptes culturels anglais sont identifiables séparément. Qualifier le texte pseudo-oriental ou le texte oriental traduit de production hybride est problématique. Pour autant, la part d'Orient dans le conte pseudo-oriental et la part de traditions littéraires européennes dans la traduction du texte oriental ne sont pas détachables de leur matrice respective. Ces productions littéraires occupent un troisième lieu du texte, ni tout à fait oriental, ni tout à fait européen.²²⁹ L'intégration des textes ou des motifs orientaux au corpus anglais n'est pas synonyme d'une soumission de l'Orient à l'hégémonie culturelle anglaise. Cette intégration déstabilise l'homogénéité du discours culturel et remet en cause les limites imparties au propre. Les commentateurs de la pièce de Samuel Johnson, *Irene and Mahomet*, tentent de comprendre jusqu'à quel point la tragédie peut être orientale, et à quels moments l'orientalisme modifie ou redirige la ligne tragique. Le pseudo-orientalisme est appelé à représenter l'autre mais sa fonction même de représentation contraint le pseudo-oriental à ne donner de l'autre qu'une perspective déjà altérée. Le pseudo-orientalisme crée aussi l'*alternative* pour des modèles littéraires obsolètes – la poésie pastorale – ou trop souvent répétés – la tragédie – et permet aux éditeurs d'abreuver les lecteurs de nouvelles productions.

La recherche philologique et littéraire de l'époque corrobore la pratique des discours intégrés. William Jones soutient, dans le discours qu'il présente le 2 février 1786 devant l'assemblée de la Société Asiatique de Calcutta, l'existence de familles linguistiques et la possibilité d'un regroupement des langues indiennes et des langues européennes dans le giron de la famille indo-européenne. Le modèle généalogique est aussi utilisé pour retracer l'histoire des genres littéraires. Les critiques postulent ainsi

²²⁸ Ros Ballaster, *Fabulous Orient. Fictions of the East, 1662-1785* (Oxford : Oxford UP, 2005) 233.

²²⁹ Je me réfère ici au concept de « third space » défini par Homi Bhabha. Bhabha établit une fissure fondamentale au cœur du discours culturel. La fissure court entre passé et présent, entre le temps de l'énoncé et le temps de l'énonciation. Bhabha appelle à la reconnaissance du « troisième lieu » susceptible de prendre en charge l'ambivalence et l'hétérogénéité du discours culturel : « It is only when we understand that all cultural statements and systems are constructed in this contradictory and ambivalent space of enunciation, that we begin to understand why hierarchical claims to the inherent originality or 'purity' of cultures are untenable, even before we resort to empirical historical instances that demonstrate their hybridity [...] It is that Third Space, though unrepresentable in itself ; which constitutes the discursive conditions of enunciation that ensure that the meaning and symbols of culture have no primordial unity or fixity ; that even the same signs can be appropriated, translated, rehistoricized, and read anew » ; in Homi Bhabha, « The Commitment to Theory », *The Location of Culture* (London : Routledge, 1994) 36.

l'existence d'un patrimoine littéraire universel transmis d'Inde vers la Perse, puis vers les pays arabes et l'Europe. *Les Fables de Pilpay, philosophe indien*, imprimées chez Pierre Delaulne en 1697, fournissent la matrice de la version anglaise du recueil publié en 1747. Les fables circulent en anglais depuis 1570, lorsque Sir Thomas North traduit le recueil, d'après une version italienne, sous le titre de *The Morall Philosophie of Doni*. Les traductions en langue vernaculaire sont fondées sur la version latine de Jean de Capoue. Ce dernier obtient une version hébraïque du *Pañchatantra* et décide de le traduire en latin. Le *Pañchatantra* est un recueil de contes sanskrit, datant du V^e-VI^e siècle de notre ère, traduit en pehlvi et en arabe au VIII^e siècle, sous le titre de *Kalîla wa Dimna*. Le traducteur anglais de 1747 témoigne de cette descendance :

This renown'd Philosopher compos'd this little Work while he govern'd a Part of *Indostan*, under the Sovereignty of the most potent Monarch *Dabschelim* [...] *Dabschelim* for a long time kept this Work a great Secret, and left it as a most sacred Treasure to his Successors, among whom it remained unknown to all the World beside, till the Reign of *Nouschirvan* King of *Persia* [...] and being a Person who perfectly understood the *Indian* Language, translated the Fables into the ancient *Persian* Tongue ; and this was the first public Edition of this most excellent Work. Many ages after this, the *Arabians*, after they had conquer'd the finest Provinces of the East, and began to polish the Rudeness, of their Manners with the Ornaments of Learning, not only endeavour'd to render their Language copious and delightful, but invited into their Country the most wise and learned Persons of all Nations of the World ; to whom they gave great rewards for translating the most remarkable Books of every Country. And at this time *Aboul Hassan Abdalla Almansor* translated these Fables out of the *Persian* into *Arabic*, by order of *Abou-Giafar Almansor*, the *Abassid*. This Translation was soon after attended by another into *Persian*, by command of *Nasreh Ben Ahmad*. And after all these, *Nasrallal, Ben Mahoumed, Ben Abdelhamed*, translated them into the same Language. This last Translation is greatly superior to all the others, and is the very Edition now used throughout a great Part of the East, and from this (a Copy of which was some Years ago brought over by a Gentleman who had travelled over those Countries) the Translation we present the Reader with, was originally made.²³⁰

²³⁰ Bidpai, *The Instructive and Entertaining Fables of Pilpay* (London, 1747) ii-iv.

Ces précisions généalogiques apportent une caution scientifique au travail d'excavation accompli par le traducteur, à la recherche des origines du texte. Elles authentifient la traduction présentée au lecteur anglais comme l'aboutissement d'une tradition littéraire dont l'origine est orientale. La généalogie pointe les différentes étapes du cheminement du texte d'Orient vers l'Europe et présente la traduction anglaise comme le résultat d'une agrégation de versions antérieures. Les voix des prédécesseurs orientaux hantent le texte anglais. Ils sont l'impensé, l'invisible de la traduction, la trame sur laquelle la langue anglaise s'est greffée, l'héritage qu'elle a intégré.

De même, l'Orient est rapproché de l'Europe grâce à la construction d'une généalogie du genre romanesque. Le premier traité sur le genre est dû à un Français, Pierre Daniel Huet, qui publie en 1670 le *Traité de l'origine des romans*. La première traduction anglaise conservée date de 1715. Pierre Daniel Huet découvre en Orient les origines du romans. Mensonge et imaginaire romanesques informent la réalité orientale :

[...] je dis que l'invention en est due aux Orientaux ; je veux dire aux Egyptiens, aux Arabes, aux Perses, et aux Syriens [...] Aussi à peine est-il croyable combien tous ces peuples ont l'esprit poétique, inventif, et amateur de fictions ; tous leurs discours sont figurés, ils ne s'expliquent que par allégories ; leur théologie, leur philosophie, et principalement leur politique et leur morale, sont toutes enveloppées sous des fables et des paraboles [...] Pour les Arabes, si vous consultez leurs ouvrages, vous n'y trouverez que métaphores tirées par les cheveux, que similitudes et que fictions. Leur Alcoran est de cette sorte [...] Les plus habiles ont traité l'amour en des églogues, et quelques-uns de leurs livres sur cette matière, ont passé en Occident [...] C'est des Arabes, à mon avis, que nous tenons l'art de rimer, et je vois assez d'apparence que les vers Léonins ont été faits à l'exemple des leurs [...] Les Perses n'ont point cédé aux Arabes en l'art de mentir agréablement : car encore que le mensonge leur fut autrefois fort odieux dans l'usage de la vie [...] néanmoins il leur plaisait infiniment dans les livres et dans le commerce des lettres.²³¹

Le commentateur décrit, dans la suite de l'essai, les déplacements des formes poétiques d'Orient vers l'Europe. Clara Reeve expose la même ligne généalogique dans son essai *The Progress of Romance*, publié en 1785 :

²³¹ Pierre Daniel Huet, *Traité de l'origine des romans* (Paris, 1670) 11-18.

It had long been a received opinion, that Romances were communicated to the Western world by the Crusades.- Mr. Warton allows that they were introduced at a much earlier period, viz. by the Saracens ; who came from Africa, and settled in Spain, about the beginning of the eighth Century. – From Spain he imagines, they found an easy passage into France and Italy. – He further examines the *Hypotheses* of Dr. *Percy* and Mr. *Mallet*, who derive these fictions from the ancient songs of the Gothic Bards and Scalds [...] – These fictions (he says) had taken deep root in Europe, and prepared the way for the *Arabian* fables which were introduced in the ninth Century, by which they were in a great measure superseded.²³²

L'essayiste reprend les thèses de ses prédécesseurs, Warton, Dr. Percy et Mr. Mallet. L'influence orientale, concurrencée sur la question des origines par la présence de bardes gothiques, est déclinée en trois temps : la période d'Al-Andalous en Espagne, l'introduction des *Mille et une nuits* en Europe au IX^e siècle, et l'époque des Croisades. Clara Reeve présente un héritage romanesque venu d'Orient et illustre ce principe en divers endroits du dialogue critique entre les personnages de l'essai :

Euph. If you will take the trouble to read the Story of *Sindbad* the Sailor, in the first volume, you will think that either the genius of *Homer* was transfused into the writer, or else that he was well acquainted with his works ; for he certainly resembles *Homer* in many particulars. – In the boldness of his imagination, – in the variety of his characters, – and in the marvellous adventures he relates [...] Above all other points, the Arabian writer most resembles *Homer* in his Machinery.²³³

Clara Reeve rend compte du principe de *transfusion* des littératures, ou comment le génie d'Homère a inspiré la prose orientale. Le passage des *Arabian Nights Entertainments* aux contes pseudo-orientaux est établi selon le même axiome. Il correspond à ce que la critique Ros Ballaster identifie comme une « transmigration » des formes littéraires : « And on the level of meta-narrative, it [Oriental fiction] is also a

²³² Clara Reeve, *The Progress of Romance ; And The History of Charoba, Queen of Ægypt*, 2 vols. (Dublin, 1785) I : x-xi.

²³³ *Ibid.*, pp. 22-23.

shape-shifter, undergoing powerful transformation when it migrates in diverse and numerous forms to a new continent in the eighteenth century, never wholly or entirely a fictional invention of the East by the West nor a colonizing or observing traveller maintaining its native's dress ». ²³⁴

La tâche des auteurs pseudo-orientaux et des traducteurs orientalistes est d'assurer le bon déroulement d'une transaction, d'une négociation littéraire. Le paysage culturel anglais est modifié par ajouts de motifs et de formes étrangers. Les auteurs cherchent les moyens d'accorder la littérature orientale aux préceptes reconnus des « classiques », et préviennent des risques de « contamination ». L'intégration de l'Orient littéraire au corpus anglais correspond au point d'aboutissement d'une ligne de transmission des textes. La translation du texte oriental vers la langue anglaise marque l'étape ultime sur une ligne de déplacements géographiques et sémantiques.

²³⁴ Ros Ballaster, *Fabulous Orient. Fictions of the East, 1662-1785* (Oxford : Oxford UP, 2005) 28.

II. 3 LA TRADUCTION COMME DÉPLACEMENT DE SÈMES

Lady Mary Wortley Montagu insère, à la lettre qu'elle adresse à Pope en date du 1^{er} avril 1717, la double traduction du poème d'Ibrahim Pasha, adressé à sa bien-aimée. La traduction littérale, nécessairement défectueuse, est complétée d'une traduction plus libre, respectueuse du sens mais décorrélée de la lettre. La traductrice relève l'inadéquation des équivalents sémantiques et la nécessité d'adopter une démarche critique relativiste :

In my opinion, allowing for the inevitable faults of a prose translation into a language so very different, there is a good deal of beauty in them. The epithet of stag-eyed, though the sound is not very agreeable in English, pleases me extremely and is, I think, a very lively image of the fire and indifference in his mistress' eyes. Monsieur Boileau has very justly observed we are never to judge of the elevation of an expression in an ancient author by the sound it carries with us, which may be extremely fine with them, at the same time it looks low or uncouth to us. You are so well acquainted with Homer, you cannot but have observed the same thing, and you must have the same indulgence for all Oriental poetry.²³⁵

L'épistolière emprunte les voix de Boileau et de son correspondant pour rappeler que la traduction littérale oblige à une interprétation décalée. Le lecteur doit modifier ses critères d'appréciation et opérer un transfert culturel dans le temps et/ou dans l'espace – l'antiquité classique et/ou l'Orient, Homère et/ou Ibrahim pacha. La désynchronisation et la délocalisation permettent de formuler un jugement critique cohérent par rapport au sens et à la lettre du texte étranger. À défaut d'un regard sympathique, l'épistolière entreprend, dans une traduction libre, un déplacement des sèmes :

²³⁵ Lady Mary Wortley Montagu, « Letter XXXI to Alexander Pope, April 1, 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 77-78.

The first verse is a description of the season of the year, all the country being now full of nightingales ; whose amours with roses is an Arabian fable, as well known here as any part of Ovid amongst us, and is much the same as if an English poem should begin by saying ; « Now Philomela sings » [...] I have taken the liberty in the second verse of following what I suppose is the true sense of the author, though not literally expressed. By saying he went down to admire the beauty of the vines and her charms ravished his soul, I understand a poetical fiction, of having first seen her in a garden, where he was admiring the beauty of the spring ; but I could not forbear retaining the comparison of her eyes with those of a stag, though perhaps the novelty of it may give it a burlesque sound in our language.²³⁶

La traduction libre est une réécriture et une interprétation du poème initial, rendu intelligible pour des lecteurs étrangers à la poétique et à la culture orientale. Le bulbul persan est remplacé par le personnage de Philomèle, en référence aux *Métamorphoses* d'Ovide. Les chants distincts, en l'honneur de la vigne et de la bien-aimée, sont interprétés dans le cadre d'une mise en scène de la rencontre amoureuse : « I went down to admire the beauty of the vines ;/ The sweetness of your charms has ravished my soul » devient « I sought the groves to hear the wanton sing,/ There saw a face more beautiful than the spring ». Ces déplacements sémantiques, résultat d'un travail d'interprétation, garantissent la bonne réception de l'œuvre. Cependant, le traducteur n'est à l'abri d'écarts interprétatifs. William Jones reprend la traduction que l'épistolière avait donné du poème d'Ibrahim pacha et remarque l'erreur d'interprétation au sujet de l'épithète « stag-eyed » :

Lady Mary Wortley Montague very justly observes that we want those compound words, which are very frequent, and strong in the Turkish language ; but her interpreters led her into a mistake in explaining one of them, which she translates stag-eyed, and thinks a very lively image of the fire and indifference in the eyes of the royal bride : now it never entered into the mind of an Asiatick to compare his mistress's eyes to those of a stag, or to give an image of their fire and indifference ; the Turks mean to express the fullness, and, at the same time, that soft and languishing lustre,

²³⁶ *Ibid.*, pp. 78-79.

which is peculiar to the eyes of their beautiful women, and by no means resembles the displeasing wildness in those of a stag.²³⁷

Sir William Jones revient un demi-siècle plus tard sur une erreur d'interprétation. L'orientaliste explique le tropisme de la femme « aux yeux de biche » et propose une nouvelle traduction. La traduction correspond à un déplacement asymptotique des sèmes. Les écarts de traduction par rapport au texte source, les déviations plus ou moins volontaires par rapport à la lettre arabe, peuvent être corrigés, et la traduction replacée sur l'asymptote tendue en direction de l'autre oriental. La tension entre la traduction et le texte source perdure dans ce que Paul Ricoeur nomme une « équivalence sans identité ».²³⁸ L'asymptote cherche l'équivalence avec l'abscisse, mais ne se confond jamais avec cette dernière.

La rectification apportée par Jones signifie une volonté de rendre la version traduite transparente, d'expurger ses nœux illisibles, pour offrir au lecteur anglais un accès direct aux mots et à leurs significations. Le déplacement des sèmes – la métamorphose du « bulbul » en « Philomèle » – peut être l'occasion d'une réorientation des signifiés, d'un retour sur ce qui fait sens pour le lecteur anglais. Garland Cannon étudie ce phénomène dans la traduction par William Jones du drame classique indien *Sakontalá* de Kālidāsa. Jones ajoute au titre de « roi *Vicramāditya* » la mention de « patron de tous les beaux arts » (« the patron of every delightful art ») ou à l'impératif lancé par Mádhavya à l'empereur d'Inde, Dushmanta : « Stay suspended between them both », il adjoint la comparaison : « like king *Trisancu* between heaven and earth ».²³⁹ Ce dernier ajout permet au lecteur anglais de percevoir la moquerie sous-entendue dans l'impératif « Demeure suspendu ». Garland Cannon explique le rôle de ces « dépassements » du texte source :

The task of translation was beset with special problems because no equivalent words for the original existed in eighteenth-century English. In fact, Jones used at least 118 different nouns transliterated from the Sanskrit, including what may have been the first written use of avatar, Brahma, champac, lat, and Vedanta. These words were essential to create the environment of the

²³⁷ Sir William Jones, « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 196.

²³⁸ Paul Ricoeur, *Sur la traduction* (Paris : Bayard, 2004) 40.

²³⁹ Sir William Jones, trans., *Sakontalá, or the Fatal Ring ; an Indian Drama by Cálidás* (Calcutta, 1789) 2, 46.

original play and to communicate ideas far removed from European culture. He skilfully incorporated them into his text without appearing obscure or stilted.²⁴⁰

Le traducteur est investi d'une fonction : réduire la part d'étrangeté, d'obscurité, la part d'intraduisible du texte source et lisser le texte oriental. Le traducteur est à la fois « passeur » et « déplaceur », il est celui qui permet le *passage* des mots d'une langue vers l'autre et qui orchestre le *déplacement* des signifiants pour la transmission des signifiés.

²⁴⁰ Garland Cannon, « Sir William Jones Revisited : On his Translation of the Sakuntala » *Journal of the American Oriental Society* 96-4 (Oct.-Dec. 1976) 530.

LE TRADUCTEUR COMME PARODISTE

[...] the poetical orientalist should, to deal fairly with his reader, prefix to each version a prose translation as literal as possible : having then the substance of the original before him, oriental ideas and imagery could be distinguished from European addition, and the peruser would be enabled to allot to the author and his parodist each their due share of praise.²⁴¹

Jonathan Scott publie en 1811 une révision, à partir de nouveaux manuscrits, de la traduction des *Mille et une nuits* de Galland publiée cent ans auparavant. Sa position de traducteur l'autorise à commenter la travail de ses pairs. Scott défend le principe de la double traduction. Traduction littérale et traduction adaptée sont distinctes et complémentaires : la première assure la démarche savante des orientalistes tandis que la seconde entretient leur prétention littéraire. Les orientalistes assurent, par l'intermédiaire de la double traduction, un accès immédiat au texte source – traduction littérale – et une transparence du signifié de la lettre orientale – traduction adaptée –. Le texte oriental doit être autant lisible pour un public savant que pour un public de non-initiés :

In their [Jones's and Carlyle's] elegant parodies, what in the text filled only a few lines is frequently drawn out into very many ; which, however beautiful and improving on the original thoughts, occasion them to be scarcely discernible even by an orientalist.²⁴²

La traduction littérale permet au traducteur de ne pas offusquer le « discernement » des savants. La traduction adaptée assure la compréhension d'un public commun. Dans le premier cas, le traducteur se retire du texte oriental et le lecteur est en prise directe avec l'« auteur », dans le second, il transmet le texte par l'intermédiaire de sa

²⁴¹ Jonathan Scott, « Preface » *The Arabian Nights Entertainments, Carefully Revised*, 6 vols. (London, 1811) I : xiii-xiv.

²⁴² *Ibid.*, p. xiv.

voix et le lecteur n'entend plus que le « parodiste ». Le *chant à côté* de l'orientaliste contredit la démarche scientifique et technique de la traduction mais répond à l'horizon d'attente des lecteurs anglais.

La traduction adaptée correspond à une modification du contenu sémantique du texte source dans le but de transmettre le sens du texte, ou comme les critiques de l'époque le désigne plus communément, « l'esprit » du texte.²⁴³ Michel Ballard remarque que cette préférence pour le mode « adapté » est assurée au XVIII^e siècle :

La traduction littéraire anglaise aurait alors été parcourue aux XVII^e et XVIII^e siècles par deux courants successifs : une brève période (1610-1635) marquée par le 'littéralisme' de Ben Jonson, puis une période inaugurée par Denham et Cowley où, sous couvert de re-création, on assiste au développement d'un mode de traduction analogue à celui des belles infidèles de d'Ablancourt, avec des mises au point et des protestations de fidélité diverses qui n'empêchaient pas la manière libre de se perpétuer, même si à la fin du XVIII^e siècle on pouvait percevoir un début de réaction plus marquée.²⁴⁴

Les orientalistes suivent les recommandations des traducteurs de textes antiques. Le poète John Dryden ordonne la pratique de la traduction en une triade. La « métaphrase », la « paraphrase » et l'« imitation » représentent les trois pôles du modèle triadique. Dryden choisit la voix médiane de la « paraphrase » ou traduction libre, fidèle au sens mais non à la lettre, et évite les extrêmes de la « métaphrase », ou mot à mot, et de

²⁴³ L'adaptation est défendue au XVII^e siècle par les traducteurs George Chapman dans sa préface à *The Iliad* (1598), Cowley, dans sa préface aux *Pindaric Odes* (1656), et John Dryden dans sa préface aux *Ovid's Epistles* (1680). Les essayistes Denham dans *To Sir Richard Fanshawe upon his Translation of Pastor Fido* (1658) et Dillon Wentworth, Earl of Roscommon, dans *Essay on Translated Verse* (1684) défendent le même point de vue. Au XVIII^e siècle, cette tendance est reprise par Alexander Pope dans sa préface à *The Iliad* (1715), par Cowper en 1791, en préface de la traduction de la même épopée d'Homère, et par l'essayiste Alexander Fraser Tytler dans *Essay on the Principles of Translation* (1790).

²⁴⁴ Michel Ballard, *De Cicéron à Benjamin : traducteurs, traductions, réflexions* (Lille : Presses Universitaires de Lille, 1992) 225.

l'« imitation », ou recréation poétique à partir d'un texte source.²⁴⁵ Alexander Pope établit les règles de l'adaptation en traduction, dont il a fait usage dans sa version de *l'Iliade* :

It is the first grand Duty of an Interpreter to give his Author entire and unmain'd ; and for the rest, the *Diction* and *Versification* only are his proper Province, since these must be his own, but the others he is to take as he finds them [...] It is certain no literal Translation can be just to an excellent Original in a superior Language : but it is a great Mistake to imagine (as many have done) that a rash Paraphrase can make amends for this general Defect : which is no less in danger to lose the Spirit of an Ancient ; by deviating into the modern Manners of Expression [...] I know no Liberties one ought to take, but those which are necessary for transfusing the Spirit of the Original, and supporting the Poetical Style of the Translation [...] It is not to be doubted that the *Fire* of the Poem is what a Translator should principally regard as it is most likely to expire in his managing : However, it is the safest way to be content with preserving this to his utmost in the Whole, without endeavouring to be more than he finds his Author is, in any particular Place. It is a great Secret in Writing to know when to be plain, and when poetical and figurative ; and it is what *Homer* will teach us, if we but follow modestly in his Footsteps.²⁴⁶

Marcher dans les pas de l'auteur, suivre les variations de sa diction, conserver brûlant le feu poétique d'Homère, telle est la tâche impartie au traducteur. Il doit se faire l'« interprète » de l'auteur, traduire et expliquer, donner du sens à l'obscurité de la langue

²⁴⁵ Cette triade est donnée par John Dryden dans la préface qu'il rédige à l'ouvrage *Ovid's Epistles* (London, 1680). Il définit le type de traduction qu'il choisit, la paraphrase, en ces termes : « No man is capable of Translating Poetry, who besides a Genius to that Art, is not a Master both of his Author's Language, and of his own : Nor must we understand the Language only of the poet, but his particular turn of Thoughts, and of Expression, which are the Characters that distinguish, and as it were individuate him from all other Writers. When we are come thus far, 'tis time to look into our selves, to conform our Genius to his, to give his thought either the same turn, if our tongue will bear it, or if not, to vary but the dress, not to alter or destroy the substance. The like Care must be taken of the more outward Ornaments, the Words ; when they appear (which is but seldom) literally graceful, it were an injury to the Authour that they should be chang'd : but since every Language is so full of its own proprieties, that what is Beautiful in one, is often Barbarous, nay sometimes Nonsense in another, it would be unreasonable to limit a Translator to the narrow compass of his Authours words : 'tis enough if he chose out some Expression which does not vitiate the Sense [...] By this means, the Spirit of an Authour may be transfus'd, and yet not lost [...] For thought, if it be Translated truly, cannot be lost in another language, but the words that convey to our apprehension (which are the Image and Ornament of that thought) may be so ill chosen as to make it appear in an unhandsome dress, and rob it of its native Lustre. There is therefore a Liberty to be allow'd for the Expression, neither is it necessary that Wordes and Lines should be confin'd to the measure of their Original. The Sense of an Author, generally speaking, is to be Sacred and inviolable » ; in John Dryden « Preface » *Ovid's Epistles* (London, 1680) n. pag. Le rôle du traducteur est de préserver l'esprit d'un texte, en accommodant, si nécessaire, sa lettre.

²⁴⁶ Alexander Pope, « Preface » *The Iliad of Homer*, ed., John Everett Butt, *The Twickenham Edition of the Poems of Alexander Pope*, 11 vols. (1715 ; London : Routledge, 1967) VII : 17-18.

étrangère, de la parole ancienne. Pope, comme Dryden, prévient du danger de positions extrêmes. La langue grecque, jugée supérieure à l'anglais moderne, ne peut être rendue littéralement sans un amoindrissement de la qualité du texte. Une traduction trop libre (« rash paraphrase ») ne fait pas honneur au génie de l'écrivain. L'ultime tâche du traducteur réside dans la transmission (« transfusing ») de l'esprit et du style de l'auteur. L'interprète mesure et contient le déplacement que la traduction occasionne.

Les orientalistes suivent la leçon des traducteurs de textes antiques. Ils offrent la version adaptée de « spécimens » orientaux, lissent les aspérités et les obscurités de la langue étrangère. L'enjeu de la traduction orientaliste est de restituer un esprit et un imaginaire oriental, tout en ménageant pour l'interprète un espace de liberté formelle. Pope n'avait-il pas donné au traducteur la liberté d'intervenir dans le domaine de la diction et de la versification?

Suite à la publication des *Select Odes from the Persian Poet Hafez* en 1787 et traduites par John Nott, le magazine *Monthly Review* propose une critique comparée de la traduction du *ghazal* par William Jones et par John Nott. Le critique juge moins de la fidélité de chacune de ces interprétations que de la qualité littéraire des déplacements proposés par les traducteurs :

Mr Nott's first stanza is certainly more faithful to the original than Sir William's. Hafez would give the wealth of Samarkand and Bokhara for the mole, *the Indian mole*, on his mistress's cheek. The loss of this idea, which is exquisitely tender and affectionate, is not adequately compensated by the spirited, but more general turn of Sir W. Jones's translation. Mr. Nott retains the sense of Hafez, though but little of his manner. The arrangement of his words is too much inverted, and the whole texture of the sentence at once too artificial and too feeble [...] Indeed, we think his translation in general sufficiently faithful, though where it is least so, it is not always most elegant [...] Sir William, on the contrary, stretches a bolder sail, and launches widely into the ocean : nor have we any reason to regret that he sometimes for a moment even loses sight of shore, since he always brings back new beauties [...] His translations, however, upon the whole, are not unworthy of such an honourable association : for though we meet with many lines that are evidently inaccurate, many which are undoubtedly weak and prosaic ; and though where additions are made, they are not always conceived in the lively spirit of the original ; yet there

are many others which convey no inadequate idea of that ease and conviviality, so remarkable in the Persian Gazel.²⁴⁷

La tâche du traducteur est de maintenir un équilibre entre fidélité et trahison. John Nott a su préserver l'image du grain de beauté sur la joue de l'Indienne, alors que William Jones a perdu l'originalité du portrait, et la traduction trop générale ne fournit pas, selon le critique, les moyens de compenser cette perte. La traduction est un calcul de perte et de gain, de dépense et de préservation. Jones est jugé meilleur calculateur que son rival. La métaphore marine décrit un traducteur sur le départ, prenant ses distances des rivages du texte oriental, et qui sait trouver le chemin du retour aux sources, illuminées de l'expérience du voyage. La traduction est une excursion, un déplacement pour celui qui en pratique l'exercice. Le traducteur se projette dans un monde oriental dans un déplacement imaginaire du moi vers l'autre. L'*excursus* correspond aussi à l'adaptation de l'étranger aux critères du propre. La traduction est l'occasion d'un autre type de déplacement dans la transmission de l'énergie poétique du texte oriental.

Le déplacement est un phénomène sémantique inhérent à la pratique de la traduction adaptée et garantit la transmission de la poétique orientale. Le verbe oriental est déplacé de la langue source vers la langue de réception, adapté en un chant qui résonne « à côté » sans sonner faux. La traduction savante est un chant qui ne se superpose pas mot à mot avec le texte source mais se situe « à ses côtés », comme l'écriture pseudo-orientale est placée à côté du conte oriental qu'elle imite. La théorie de la traduction adaptée s'apparente à la technique de l'« imitation » pratiquée par les écrivains qui ont pris le parti des « Anciens » dans la querelle qui les a opposé aux « Modernes ». Pope signale dans la préface qu'il donne à sa traduction de *Illiade* que le génie poétique d'Homère souffle sur ses imitateurs : « Our Author's Work is a wild Paradise [...] 'Tis like a copious Nursery, which contains the Seeds and first Productions of every kind, out of which those who follow'd him have but selected some particular Plants, each according to his Fancy, to cultivate and beautify ». ²⁴⁸ L'auteur moderne gagne ses lettres de noblesse à se hisser au niveau des anciens, dont le génie poétique demeure inégalable puisque articulé dans une langue supérieure. Alexander Pope théorise la pratique de l'« imitation » littéraire dans *An Essay on Criticism* :

²⁴⁷ *The Monthly Review* 77 (Jul.-Dec. 1787) 188.

²⁴⁸ Alexander Pope, « Preface » *The Iliad of Homer*, ed., John Everett Butt, *The Twickenham Edition of the Poems of Alexander Pope*, 11 vols. (1715 ; London : Routledge, 1967) VII : 3.

First follow NATURE, and your judgement frame
 By her just Standard, which is still the same :
 [...] Those RULES of old discover'd, not devis'd,
 Are Nature still, but Nature Methodiz'd ;
 [...] Hear how learn'd Greece her useful rules indites,
 When to repress, and when to indulge our Flights!
 High on Parnassus' Top her Sons she showed,
 And pointed out those arduous Paths they trod ;
 [...] You then whose Judgment the right Course wou'd steer,
 Know well each ANCIENT's proper Character ;
 [...] Be HOMER's work your Study, and Delight,
 Read them by Day and meditate them by Night ;
 Thence form your Judgment, thence your Maxims bring,
 And trace the Muses upward to their Spring.
 [...] Learn hence for Ancient Rules a just esteem ;
 To copy Nature is to copy Them.²⁴⁹

Alexander Pope spécifie dans cet essai les critères selon lesquels la critique littéraire doit juger des œuvres d'art. Ces critères sont inspirés de l'âge classique. Le principe de *mimesis* y occupe une position centrale : la fonction de l'art est définie par Pope comme imitation de la nature,²⁵⁰ et le critique sanctionne l'œuvre littéraire en fonction de l'application de ce principe. Pope incite la création artistique à l'imitation de la nature dont l'ordre et la perfection inspirent les règles de son art. Ce principe correspond à ce que Gebauer et Wulf nomment une « reformulation du concept de la mimésis » au

²⁴⁹ Alexander Pope, « An Essay on Criticism » *Selected Poetry* (1711 ; Oxford : Oxford UP, 1998) 2-4.

²⁵⁰ Voir la très belle étude de Erich Auerbach au sujet de la représentation de la réalité dans la littérature européenne, qui, selon le critique, joue de la confrontation entre deux styles, le style homérique et le style de l'Ancien Testament. La représentation de la réalité est tendue entre ces deux pôles : « Les deux styles constituent dans leur antinomie, des types fondamentaux : l'un décrit les événements en les extériorisant, les éclaire également, les enchaîne sans discontinuité ; c'est une expression libre et complète, sans ambiguïté, qui place tous les phénomènes au premier plan et ne laisse que peu de place au développement historique et humain ; – l'autre met en valeur certains éléments pour en laisser d'autres dans l'ombre ; c'est un style abrupt, qui suggère l'inexprimé, l'arrière-plan, la complexité, qui appelle l'interprétation, qui prétend exprimer l'histoire universelle, qui met l'accent sur le devenir historique et en approfondit l'énigme », in Erich Auerbach, *Mimesis. La représentation de la réalité dans la littérature occidentale* (1946 ; Paris : Gallimard, 1968) 33-34, et « les représentations gréco-romaines sont moins chargées de sérieux et moins riches de problèmes ; elles sont aussi bien plus limitées dans leur conception du mouvement historique ; mais elles sont plus intimement liées à leur contenu concret. Elles ignorent l'antagonisme entre l'apparence sensible et la signification qui caractérise la vision de la réalité propre au christianisme primitif, et même au christianisme en général » (1968 : 60). Comme le prétend Pope, il n'y a pas antagonisme entre « apparence sensible » et « signification » profonde mais plutôt transparence du texte, ou de l'apparence sensible, et expression du sens profond, ici l'ordre naturel. Pour un historique de la mimésis, voir l'étude de Gunter Gebauer et de Christoph Wulf intitulée *Mimesis. Culture-Art-Society* (Berkeley : University of California Press, 1995).

XVIII^e siècle.²⁵¹ L'art est dégagé de la rhétorique, l'expression libérée de formulations conventionnelles, et prennent pour nouvel impératif la représentation de la réalité du monde extérieur : « the stipulation that art should imitate nature frees literature from the combinational schemata of rhetoric and its descriptive conventions. Authors must now find their own individual modes of representation ; they should no longer say what is appropriate and customary, what one is obliged to say about specific natural objects but derive their descriptive expressions from the objects themselves ».²⁵² Pope fonde l'écriture imitative sur la nature à partir de laquelle l'auteur dérive les règles de son art. Cette conception de la création littéraire a pour point de départ l'adéquation fondamentale entre l'intériorité du sujet créateur et l'extériorité du monde qu'il reproduit. Cette adéquation est mise à mal par Kant et Rousseau à la fin du siècle :

If we interpret the demand that writers imitate nature from the perspective of the similitude theory of reference, the narrowing of the concept of mimesis becomes understandable : writers, by making recourse to their ideas, internal images, and impressions of the world, emancipate literary mimesis from the representational conventions of rhetoric and open up to the individual the possibility of subjective writing. The demand that literature imitate nature, therefore, amounts to an intensification of the *subjective* aspect of literary production undertaken in reference to external objects. A new relation between subject and object comes into being, one characteristic of mimetic processes : literary mimesis expresses the internal by aiming at the external. Interiority has as yet no wordly character ; the theorists of the seventeenth and eighteenth centuries continue to conceive of the inner world as a reflex of the outer world and only in correspondance with it. Only with Rousseau and Kant will this tie be broken.²⁵³

Pour l'heure, Alexander Pope attend des artistes anglais une représentation fidèle de la nature, fondée sur l'adéquation entre le monde des idées et le monde des choses. Le second « modèle » de ses contemporains artistes est la littérature grecque. Articulée dans un idiome supérieur, et fidèle au principe de la *mimesis*, elle a atteint un degré de perfection qui justifie son rôle de modèle auprès des écrivains modernes.

²⁵¹ Gunter Gebauer, and Christoph Wulf, *Mimesis. Culture-Art-Society* (Berkeley : University of California Press, 1995) 155.

²⁵² *Ibid.*

²⁵³ *Ibid.*, pp. 156-157.

L'imitation des anciens par l'auteur moderne ne correspond pas à une servile répétition, à un vulgaire plagiat. L'imitation des anciens fait partie de l'exercice, de la formation de l'écrivain et lui permet d'accéder aux sources du génie poétique.

Le principe de l'imitation pose le principe d'un élément référentiel stable – le texte source – par rapport auquel l'imitation – le texte traduit – se construit. Ce principe établit une relation en miroir entre la source et sa traduction. Il permet, à la différence d'une traduction mot à mot, de ne jamais perdre de vue le sens du texte source. Les traducteurs orientalistes ont recours au même principe de l'« imitation ». Ce dernier permet à la traduction en langue anglaise de ne jamais s'éloigner de l'original et assure une référence stable aux sources du génie poétique oriental. L'orientaliste J.D. Carlyle explique à ses contempteurs qu'une simple « version » manquerait à son devoir de fidélité, puisqu'elle ne permettrait pas au lecteur anglais d'apprécier la valeur artistique d'une œuvre orientale :

as literal as the nature of two languages, so little resembling each other in their structure, will admit ; in some few instances I have indulged myself a greater latitude, and have given rather an imitation than a version ; in such a manner, however, I hope, as not in any place to have lost sight of the original idea of the writer.²⁵⁴

Les incompatibilités grammaticales et figuratives des langues justifient pour le traducteur le recours à l'imitation. L'imitation ouvre un écart par rapport à la lettre du texte oriental, brèche dans laquelle s'exerce le pouvoir de re-création du traducteur. L'imitation pratiquée par le traducteur ne correspond pas au principe de la *mimesis*, en tant que reproduction fidèle dans l'œuvre d'art de l'ordre et des proportions naturelles. Le traducteur-imitateur s'éloigne du texte source mais cette mise à distance, ce refus du mot à mot, rend justice à l'inspiration orientale. Le traducteur imite un « génie » et non une grammaire. Cette mise à distance du « mot » permet d'ouvrir le champ de la création poétique anglaise en y intégrant de nouvelles formes, de nouveaux motifs. Le traducteur est écrivain inspiré du souffle poétique oriental.

²⁵⁴ J.D. Carlyle, *Specimens of Arabian Poetry* (Cambridge, 1796) viii.

Ce refus, cette impossibilité du littéral, rapproche le travail de l'orientaliste de celui de l'auteur pseudo-orientaliste. Orientaliste savant et pseudo-orientaliste commun se réfèrent à la même modalité d'écriture : l'imitation. Le texte oriental traduit imite le texte source au même titre que le texte pseudo-oriental imite, pastiche, parodie, contre-façonne, plagie la littérature orientale. Les déplacements sémantiques imposés aux manuscrits orientaux indiquent le déplacement des frontières entre domaines culturels et signalent les points de passage où érudition et vulgarisation se rencontrent.

LA TRADUCTION COMME ADAPTATION

Les orientalistes de la seconde moitié du XVIII^e siècle assurent, en vue d'une politique coloniale « orientalisante », un accès « direct » aux textes renseignant les acteurs de cette politique du contexte politique, historique, géographique et culturel. Le philologue orientaliste anglais Nathaniel Halhed œuvre à la mise en place de cette politique en Inde. Il traduit les éléments de la législation hindoue dans *A Code of Gentoo Laws* en 1776 et *A Grammar of the Bengal Language* en 1778. Cet investissement savant au service de la colonisation de l'Inde par la Grande Bretagne²⁵⁵ lui impose une rigueur de composition. Il refuse l'usage de traductions adaptées :

A Set of the most experienced of these Lawyers was selected from every Part of Bengal for the Purpose of compiling the present Work [...] The Articles thus collected were next translated literally into Persian, under the Inspection of one of their own Body ; and from that Translation were rendered into English with an equal Attention to the Closeness and Fidelity of the Version. Less studious of Elegance than of Accuracy, the Translator thought it more excusable to tire the Reader with the Flatness of a literal Interpretation, than to mislead him by a vague and devious Paraphrase ; so that the entire Order of the Book, the several Divisions of its Contents, and the whole Turn of the Phrase, is in every Part the immediate Product of the Bramins.²⁵⁶

La nature du document ne doit pas tromper. Halhed ne s'attarde pas sur des considérations formelles. Il ne précise pas que l'inélégance de style ou le caractère inapproprié de certains contenus est plus préjudiciable à la traduction d'un ouvrage de littérature, et qu'il est plus facile de s'en tenir à la traduction littérale pour un texte de loi.

²⁵⁵ Le paratexte expose ces liens. La préface de *A Code of Gentoo Laws* est accompagnée d'une lettre de Warren Hastings et d'une dédicace du traducteur au gouverneur général dans laquelle Halhed remercie son mécène : « By the Publication of the Collection of GENTOO LAWS, made under your immediate Authority, I find myself involuntarily held forth to the Public as an Author, almost as soon as I have commenced to be a Man » ; in Nathaniel Halhed, *A Code of Gentoo Laws* (London, 1776) vii. La traduction de l'ouvrage répond à une commande du gouverneur.

²⁵⁶ Nathaniel Halhed, *A Code of Gentoo Laws* (London, 1776) x-xi.

Halhed, par delà les distinctions entre types d'écriture, assure un accès immédiat (« the immediate product of the Bramins ») au matériau oriental. L'intransigeance de Halhed n'est pas suivie par l'ensemble de la communauté savante. Les orientalistes ont conscience des enjeux que représentent la diffusion de leurs travaux : gagner le public britannique à la cause orientaliste et coloniale. Moins spectaculaire que le procès d'un gouverneur,²⁵⁷ les ouvrages émanant de la recherche orientaliste doivent néanmoins atteindre un public général et créer une « communauté imaginaire » liant les savants et les lecteurs curieux autour de la cause orientaliste et coloniale. William Ouseley contribue au recueil de travaux orientalistes *The Oriental Collections* et en dirige la publication de 1797 à 1800. Il propose la traduction d'une partie narrée du *Shah Namah*, « The Loves of Koshru and Irene » et expose sa démarche en introduction :

[...] my design was to translate and publish the whole, as, from the romantick nature of the work, I had reason to hope that it would be acceptable to those who read merely for amusement, whilst to the Orientalist and antiquary it would offer itself with the powerful recommendation of its original learned and venerable possessor, the celebrated Dr. Hyde, of Oxford ; who in his *History Religionis Veterum Persarum*, has given from it the life of Zoroaster, and styled it *rarissimus liber*. Although I shall occasionally give extracts in the Oriental Collections from this valuable manuscript, I have not relinquished the design of publishing, in a distinct volume, both the Persian text and a literal translation.²⁵⁸

²⁵⁷ Warren Hastings est nommé gouverneur général de l'Inde à partir de 1773 et vote le Regulation Act, qui rend les membres de la Compagnie des Indes Orientales responsables devant le Parlement de Londres. C'est dans le cadre de cette législation que Warren Hastings doit répondre des chefs d'accusation portés devant la justice par Burke et Sheridan. Il est dit responsable d'un gouvernement corrompu et tyrannique. La procédure de mise en accusation débute en 1788 et Hastings ne sera acquitté que 7 ans plus tard, en 1795. Ce procès devient un événement public. Les foules se pressent le matin pour trouver une place dans la salle d'audience. Dans ses *Memoirs*, Gilbert Elliott écrit : « The audience will have to mob it at the door till nine, when the doors open, and then there will be a rush as there is at the pit of the playhouse when Garrick plays King Lear [...] I believe that there were few dry eyes in the assembly ; and as for myself, I never remembered to have cried so heartily and copiously on any public occasion » ; quoted in Sara Suleri, *The Rhetoric of English India* (Chicago : University of Chicago Press, 1992) 53. Le drame qui se déroule plus bas, dans la salle d'audience, attire la curiosité du public et transforme le tribunal en théâtre. Sara Suleri analyse dans *The Rhetoric of English India* la rhétorique « mélodramatique » employée par Burke et Sheridan lors du procès qu'elle interprète comme la tentative d'articuler l'excès colonial au moyen d'un langage hyperbolique : « Encoded in the hysteria of Burke's attack on Hastings is a secret consciousness that colonialism could not but generate a fundamentally hysteric discourse, or a language unable to locate its relation to the politics of cultural fear. The ravaging beast that Burke makes of Hastings is thus a figurative recognition of the former's greater fear – his sense that he would be unable to chart the extremity of colonial excessiveness » ; in *Ibid.*, p. 65.

²⁵⁸ William Ouseley, ed., *The Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) I : 218.

La traduction d'une chronique persane n'intéresse pas que la communauté des orientalistes, réunie derrière le professeur titulaire de la chaire d'études arabes à Oxford, le Docteur Hyde. William Ouseley choisit pour la *Oriental Collections* une scène aux accents « romantiques ». La narration des amours de Koshru et d'Irène est susceptible d'intéresser le « grand public » curieux de récits sentimentaux et passionnels.²⁵⁹ Ouseley a recours à une traduction adaptée dans le but de satisfaire les goûts du grand public. Il ne renonce pas pour autant à une traduction littérale de la chronique des rois de Perse, publiée dans le volume suivant. Le traducteur qui ne donne qu'une version adaptée des textes s'expose aux critiques des lecteurs, prêts à le déclarer faussaire. La traduction littérale fournit au public la garantie d'authenticité des textes adaptés, et les moyens de saisir la frontière qui court du propre à l'impropre, de l'« original » au supplément. La ligne éditoriale de William Ouseley dans *Oriental Collections* vise à alterner les dispositions, conscient de la complémentarité des logiques littérale et adaptée, savante et commune. La traduction littérale de l'ode de Hāfez par l'orientaliste Jonathan Scott, publiée dans le deuxième volume de la collection, est le pendant de la version adaptée publiée dans le premier volume : « A poetical paraphrase of this ode, will be found in vol. I p. 208 », précise une note de bas de page de l'éditeur.²⁶⁰ Le terme de « paraphrase » est une référence à la pratique de la traduction adaptée selon Dryden. La note de bas de page opère un *renvoi* du lecteur savant – le lecteur potentiel de la traduction littérale – au texte destiné à un public général de curieux. Cet appel de bas de page indique l'interaction entre cultures érudite et commune de l'Orient et entre littératures orientale et anglaise.

Le tableau suivant met face à face ces deux types de traduction :

²⁵⁹ Le même souci d'adéquation au goût des lecteurs, en quête de récits didactiques, motive la mise en valeur d'une interprétation moraliste des contes orientaux. Cette mise en valeur est perceptible dans les choix de mise en page et dans les mots d'introduction où l'interprétation des traducteurs présente et dirige la lecture des textes orientaux. Le recueil de fables *Æsop Naturaliz'd : In a Collection of Fables and Stories from Æsop, Locman, Pilpay, and Others* est publié à Londres en 1698 et régulièrement réimprimé au XVIII^e siècle (3^e édition en 1711, 6^e en 1756). Le traducteur s'attarde sur la fonction didactique de la fable et la présente comme : « excellently designed for the instruction of all sorts of people » (1711 : ii). La mise en page du recueil souligne encore cette visée didactique. Le récit, une fois achevé, est suivi de la rubrique « MORALS » dans laquelle le traducteur expose l'enseignement de la fable. Dans *The Instructive and Entertaining Fables of Pilpay* (1747), le traducteur utilise la note de bas de page afin de signifier l'argument moral caché derrière la narration des événements. A leur tour, les orientalistes qui transmettent les spécimens littéraires orientaux au public anglais reprennent le filon moraliste afin d'attirer l'attention des non-spécialistes. Francis Gladwin traduit du poète persan Sādi le *Bōstan* qu'il désigne comme : « a work abounding in the purest morality » ; in Francis Gladwin, ed., *The Asiatick Miscellany* (Calcutta, 1789) 234. Le révérend Edward Moises présente des extraits de littérature persane dans *The Persian Interpreter* et évoque la beauté didactique de chacun de ces morceaux choisis : « The miscellaneous work, called the Negaristan, by *Jouini*, will furnish him with an infinite number of anecdotes and facts in eastern story, which he will see most beautifully applied to moral instruction, and he will be delighted, and at the same time improved by the fine strain of morality in the Gulistan of Sādi, and by the instructive tales and fables contained in the Anvar Soheili of Cashefi » ; in Edward Moises, *The Persian Interpreter* (Newcastle, 1792) 2-3.

²⁶⁰ William Ouseley, ed., *The Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) III : 180.

<i>Ghazel, or Ode, of Hafiz</i> (vol. I, pp. 208-209)	<i>Literal Translation of the Ode of Hafiz, given in vol. I, p. 210---</i> By Jonathan Scott, Esq. (vol. II, p. 180)
The lute in softly pleasing strains Warbled, one night, of lover's woe : (May he who sung of other pains Never these pains, that anguish know!)	Last night, from a musician, (may his mind be happy!) I heard the heart-affecting strains of the flute.
My bosom burn'd with fierce desire, - Each object vanis'd from my view : Each limb confess'd the latent fire, And spoke the sad description true.	Such was the impression its melody made upon my soul, that I could not behold any thing without sympathy.
Surely that maid my fate has wrought, Whose tresses boast the light of day, - Whose dimpled cheek a ray has fought, To drive the deepest gloom away.	On that night a cup-bearer was my companion, whose side locks and countenance resembled at once the Sun and December.
Soon my transports she beheld, She filled my thirsty goblet ; - Fair maid! My torments you've dispelled, Such virtue claims the magick cup.	When he perceived my melting mood, he filled the goblet higher ; I said, ah! Bliss-affording cup-bearer, You relieve me from the burden of existence, when you repeatedly pour wine into the goblet.
May heaven preserve your gentle heart From every sorrow mortals know! What joys this world can here impart, And what the next, may each bestow!	May God protect you from the calamities of vicissitude! - May God requite you with happiness in both worlds!
But Hafiz, when he drains the bowl, And paints his transports as they fly, Looks down on riches and controul,- The gems of <i>Kaus</i> , the throne of <i>Ky</i> .	When Hafiz is intoxicated, why should he esteem as worth a grain of barley, the Empires of <i>Kaous</i> and <i>Kei</i> ?

Le tableau sépare ce qui est pensé conjointement par les éditeurs, traducteurs et lecteurs du XVIII^e siècle. Il nous permet néanmoins de confronter la traduction littérale et la traduction adaptée d'un même texte et de dégager les rapports qui les animent. L'interaction de ces deux traductions s'effectue sur le mode de la *subversion*. La traduction adaptée constitue une subversion de la lettre orientale conservée dans la traduction littérale. Le texte, situé en dessous de la traduction adaptée, est la trame sur laquelle l'adaptation bâtit ses écarts. L'hypotexte littéral constitue un accès direct au texte source et la version adaptée sert de médiateur à ce matériau brut.

La forme versifiée du *ghazal* est transformée en quatrain d'octosyllabes.²⁶¹ Les strophes sont amplifiées et les motifs poétiques détournés. La tradition musicale et poétique orientale du *tarab*, ou chant de l'extase, est subvertie. Hāfez, poète largement imprégné de tradition soufie,²⁶² joue sur la polysémie du ravissement provoqué par le chant, dans lequel la gloire de la beauté des corps est une formule mystique pour célébrer la gloire du divin. Le traducteur occulte cette polysémie et réduit le chant de l'affect (« the heart-affecting strains of the flute ») à la litanie pathétique des amoureux (« the strains [...] of lover's woe »). Le sentiment de l'extase provoqué par l'écoute du chant (« the impression its melody made upon my soul ») est supplanté par la violence de la passion amoureuse (« My bosom burn'd with fierce desire »). La sympathie de l'être mystique au monde provoquée par l'extase (« I could not behold any thing without sympathy ») est oubliée par l'amoureux transi (« Each object vanish'd from my view »). La traduction adaptée est réalisée au prix de la perte de la voie mystique. Le lecteur anglais découvre une version de l'ode, amputée de son appel au divin, et confinée à une interprétation sensualiste.

Le cheminement inverse, de la traduction adaptée vers la traduction littérale, s'apparente à une excavation, où la traduction littérale apparaît sous la traduction adaptée, comme sa « sub-version ». La mise en page des œuvres orientales traduites en anglais expose ce rapport entre versions. Le mot à mot ne fait pas face à l'adaptation mais est placé sur la même page, sous la version adaptée. Le déroulement est vertical et le regard du lecteur, en explorant les dessous de la version adaptée, découvre la version littérale.

William Jones présente en 1771 une série de traductions de poèmes « asiatiques ». Ces poèmes sont adressés à un public anglais de non-spécialistes et l'orientaliste y revendique le statut de poète avant celui de philologue.²⁶³ Dans la préface du recueil, il explique les modifications profondes imposées aux textes sources pour produire les versions qu'il offre au public.²⁶⁴ Dans un souci d'authentification des textes

²⁶¹ La forme du *ghazal* n'est pas disposée en quatrains. La forme en quatrains dans la tradition orientale est le *roubayat*.

²⁶² Rochdy Alili accorde une place à Hāfez dans le panthéon des poètes mystiques : « Dans la mesure où le soufisme s'exprime dans le style de la poésie bachique, de la poésie amoureuse, et utilise le vocabulaire de l'ivresse et de l'amour 'humain' dans le registre spirituel, la grande poésie lyrique de Hafiz peut aussi bien être prise au premier degré d'un lyrisme profane que dans un sens spirituel et mystique. L'inspiration religieuse de la poésie de Hafiz ne fait toutefois aucun doute pour les plus éminents spécialistes de la civilisation persane » ; in Rochdy Alili, *Qu'est-ce que l'islam?* (Paris : La Découverte, 2000) 224.

²⁶³ Voir l'article de Garland Cannon, « Sir William Jones and Dr. Johnson's Literary Club » *Modern Philology* 63-1 (Aug. 1965) 20-37.

²⁶⁴ Les poèmes sont déclinés à la manière du premier, « Solima. An Arabian Eclogue » : « The first poem in the collection, called *Solima*, is not a regular translation from the *Arabick* language ; but all the figures, sentiments, and descriptions in it, were really taken from the poets of *Arabia*, for when I was reading some of their verses on benevolence and hospitality, which they justly consider as their most amiable virtues, I selected those passages, that seemed most likely to run into our measure, and connected them in such a

orientaux, Jones décline, sur chaque page du recueil, la version adaptée, suivie de la translittération du texte en langue orientale et de sa traduction littérale. La traduction d'une ode turque de Mesihî fournit un exemple de cette triade :

Hear how the nightingales, on ev'ry spray,
Hail in wild notes the sweet return of May!
The gale, that o'er yon waving almond blows,
The verdant bank with silver blossoms strows :
The smiling season decks every flow'ry glade.
Be gay : too soon the flow'rs of Spring will fade,

DINLEH bulbul kiffa fen kim gildi eiami behar,
Kurdi her bir baghda hengamei behar,
Oldi fim afshan ana ezhari badami behar
Ysh u nush it kim gicher kalmaz bu eiami behar

*Thou hearest the tale of the nightingale, "that the vernal season approaches." The Spring has spread a bower of joy in every grove, where the almond-tree sheds its silver blossoms. Be cheerful ; be full of mirth ; for the Spring passes soon away : it will not last.*²⁶⁵

L'adaptation consiste pour Jones en une mise en forme du texte source. Le passage de la traduction littérale à la traduction adaptée n'est l'occasion d'aucune modification sémantique importante. La modification est formelle et correspond au souhait du traducteur de couler la poésie orientale dans le moule du lyrisme anglais. Il l'indique en préface, au sujet de l'auteur turc de cette ode : « The Odes of *Hafez*, and of Mesihî, would suit our lyric measures as well as those ascribed to *Anacreon* ». ²⁶⁶ La version littérale, qui sert principalement un lectorat spécialisé dans la traduction de textes orientaux, est sous-jacente à la version adaptée, proposée à une communauté de lecteurs élargie aux simples curieux. Le statut des versions littérales est ambivalent. Elles servent les intérêts de la culture savante, en quête d'un accès immédiat aux textes orientaux. Exposées à même la page des versions adaptées, elles deviennent les trames sur lesquelles les versions adaptées se greffent, les travaux préparatoires, les esquisses ou la première

manner as to form one continued piece » ; in « Preface » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) ii. Jones procède par agrégation d'éléments épars et réagencement de ces motifs originaux dans le poème traduit en anglais. L'« original » n'existe pas mais est créé par le traducteur.

²⁶⁵ Sir William Jones, trans., « A Turkish Ode on the Spring » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 103.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. vii.

étape d'un déplacement des textes de la culture orientale vers la culture anglaise. Les lettres orientales, « belles étrangères », séduisent le public anglais par leur exotisme. La traduction des œuvres orientales est l'occasion pour les savants d'autoriser la création de « belles lettres » étrangères à elles-mêmes. Les infidélités à la lettre orientale permettent de rapprocher l'œuvre étrangère de la culture de réception.

La traduction équivaut à un déplacement sémantique, de la langue source vers la langue de réception, au cours duquel l'érudit maintient son travail au seuil de l'authenticité et de la falsification. La traduction est un exercice de savant dosage des idiomatismes. Certains critiques littéraires anglais reprochent à Galland ses écarts par rapports à l'idiome oriental. Nathan Drake ou James Beattie déplore l'intrusion de gallicismes dans un texte oriental :

To the *Arabian Nights Entertainments*, though in general merely considered as a work of extravagant fiction, their reader will be indebted for much genuine information relative to the domestic habits of the court and people of Bagdad, as they are now fully ascertained to convey a just picture of the manners and customs of the Caliphate during this splendid portion of its existence, and had the translation been more faithful to the idiom of the original, had better supported its peculiar spirit and strong features, and not mutilated a production of undoubted genius, these tales had still further merited the attention of the philosopher and historian.²⁶⁷

James Beattie quant à lui interprète les écarts de Galland comme le signe d'une vanité française, et même parisienne, incapable de recevoir un mode de civilité qui dérogerait à ses principes :

The greatest, indeed the only, collection, that I am acquainted with, of Oriental fables, is the *Thousand and one tales*, commonly called *The Arabian Nights Entertainment*. This book, as we have it, is the work of Mons. Galland of the French Academy, who is said to have translated it from the Arabick original. But whether the tales be really Arabick, or invented by Mons. Galland, I have never been able to learn with certainty. If they be Oriental, they are translated with unwarrantable latitude ; for the whole tenor of the style is in the French mode : and the Caliph of Bagdat, and the Emperor of China, are addressed in the same terms of ceremony,

²⁶⁷ Nathan Drake, *Literary Hours or Sketches Critical and Narrative* (Sudbury, 1798) 203.

which are usual at the court of France. But this, though in my opinion it takes away from the value of the book, because I wish to see Eastern manners in an Eastern tale, is no proof, that the whole work is by M. Galland : for the French are so devoted to their own ceremonies, that they cannot endure any other ; and seldom fail to season their translations, even of the gravest and most ancient authors, with the fashionable forms of Parisian civility.²⁶⁸

Les deux critiques reprochent à Galland les écarts de style qu'il fait subir à la lettre orientale. La falsification de l'idiome original provoque des variations inadmissibles entre la langue et l'esprit qu'elle véhicule. James Beattie considère ces décalages idiomatiques à un préjugé ethnocentrique auquel même l'orientaliste savant Galland succombe, lorsqu'il insère les règles de l'étiquette à la cour française et les codes de la civilité parisienne dans la cour des princes orientaux. Un déplacement trop important de l'idiome oriental correspond à une falsification des textes sources, à un emprunt de l'orientalisme savant aux modalités de l'écriture pseudo-orientale. Les traductions que les orientalistes offrent au public anglais ne sont jamais des transcriptions immédiates de l'idiome oriental original mais correspondent à un savant calcul d'hybridation des idiomes.

Warren Hastings défend la traduction de la *Bhagavad-Gīta* publiée en 1785 par l'orientaliste anglais Charles Wilkins. La maîtrise – Hastings emploie le terme de « talent » (« skill ») – avec laquelle le traducteur manipule les deux langues réduit les risques d'infidélité idiomatique : « Of its elegance, and the skill with which he has familiarized (if I may so express it) his own native language to so foreign an original, I may not speak, as from the specimen herewith presented, whoever reads it, will judge for himself ».²⁶⁹ Le lecteur est appelé à juger de son propre chef de l'élégance employée par le traducteur pour *orientaliser* la langue anglaise. L'anglais épouse les traits de l'idiome oriental, comme si la traduction du texte sanscrit offrait le modèle d'un retour à un idiome pré-babélien et dessinait les contours d'une communauté linguistique entre idiomes orientaux et anglais.²⁷⁰

²⁶⁸ James Beattie, « On Fable and Romance, 1783 » *The Philosophical and Critical Works II* (Hildesheim : Georg Olms Verlag, 1974) 509-510.

²⁶⁹ Charles Wilkins, trans., « Letter of Warren Hastings. To Nathaniel Smith, Esquire. Banaris, 4th October 1784 » *The Bhagvat-Geeta* (London, 1785) 11.

²⁷⁰ La même année William Jones, devant les membres de la Société Asiatique, dont Charles Wilkins fait partie, pose les fondements de l'hypothèse de la famille des langues indo-européennes.

La littérature indienne, persane ou arabe, voyage, aux côtés des marchands, ambassadeurs et savants, d'Orient vers l'Angleterre. La pérégrination des textes est, nous l'avons étudié dans cette deuxième partie, à la fois géographique, textuelle et sémantique. La littérature orientale est une littérature déplacée dans l'espace, dans le livre et dans les langues. Le déplacement et l'intégration de la littérature orientale est contingent. Il dépend de modifications formelles et d'adaptations sémantiques qui aboutissent à la création d'un « corpus oriental » de langue anglaise. La culture savante, agent de ces déplacements, dispose d'un corpus dégagé de l'idiome oriental *tout en le maintenant en vue*. La lettre orientale est reformulée en « belle étrangère » pour un public littéraire commun. L'érudition orientaliste travaille au diapason, ou contribue à la formation, d'une culture générale de l'Orient en Angleterre.

Le déplacement s'organise autour d'un mouvement dialectique entre déstabilisation et stabilisation. Les orientalistes sont les agents des déplacements, ou déstabilisations géographiques, textuelles et sémantiques de la littérature orientale. Ils ne maintiennent pas la littérature orientale dans cet état mais recherchent des espaces de stabilisation. L'impression de livres orientaux et leur intégration à des listes de catalogues mettent un terme à la versatilité de la parole orientale, où la culture est l'objet d'une transmission orale et manuscrite. La culture commune de l'Orient s'organise selon la même dialectique, par la stabilisation de lieux communs, associés aux personnages, décors et style orientaux, et la déstabilisation de ces textes, mis en circulation, entre recueils divers et adaptations variées.

Cette dialectique entre instabilité et stabilisation informe les cultures érudites et communes de l'Orient. Elle remet en question l'hermétisme ou le monolithisme de ces deux cultures et interroge au contraire les modalités de leurs interactions. Les déplacements de la littérature orientale, orchestrés par les tenants de la culture érudite, provoquent une déstabilisation initiale des textes et un retour à la stabilité par l'intégration de ceux-ci, sous la forme d'un « corpus oriental », au domaine de la culture anglaise du XVIII^e siècle. La notion de déplacement, inhérente à la culture savante de l'Orient, permet de penser le passage entre cultures savante et commune de l'Orient et place la recherche orientaliste aux portes de la récréation pseudo-orientale.

EMPRUNTS ET PASTICHES

Ellis Cornelia Knight est, dès le plus jeune âge, en contact avec les intellectuels anglais. Sa mère, Phillipina Deane, entretient des relations amicales avec la sœur de Joshua Reynolds et introduit sa fille dans le cercle érudit formé autour de Samuel Johnson.¹ En 1790 paraît *Dinarbas, A Tale*, que l'auteur Cordelia Knight présente comme le supplément au conte pseudo-oriental de Johnson, *Rasselas*, paru en 1759. Elle écrit en introduction : « It is indeed much to be regretted, that the same pencil which so forcibly painted the evils attendant on humanity, had not delineated the fairer prospect. That such a prospect exists, will scarcely be denied ».² Knight répond à la résignation de Johnson par un appel à l'action. Alors que les personnages principaux dans *Rasselas* élaborent des projets qu'ils savent inaccessibles,³ et que leur escapade à la recherche du bonheur se termine sur un constat d'échec, les personnages du récit de Knight louent les bienfaits de la *vita activa* :⁴

Before the departure of Dinarbas and Nekayah, Rasselas and his friends made a visit to the happy valley [...] Rasselas had only one brother left, a youth whose education he recommended to the care of Imlac : he freed the princesses, his sisters, from the confinement of the valley, and gave the permission, either to remain there, or return with him to Gonthar. He commanded the massy gates that closed the entrance of the valley to be destroyed ; the dancers, musicians and other professors of arts, merely of amusement, to be dismissed with pensions, and liberty to be granted to all. The prince, followed by his companions, led Zilia to the entrance of the cavern, through which he had first made his escape. 'Consider this cavity,' said he, 'and think what must be the grateful transports that glow in my breast- ; Nekayah! Imlac! Pekuah! Is not our search rewarded? Let us return our thanks to Heaven for having inspired us with that active desire of knowledge and contempt of indolence,

¹ Voir Richard Garnett, « Knight, (Ellis) Cornelia (1757-1837) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 7 sept. 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/15718>>.

² Ellis Cornelia Knight, *Dinarbas, a Tale : Being a Continuation of Rasselas, Prince of Abissinia* (London, 1790) viii.

³ « Of these wishes that they had formed they well knew that none could be obtained. They deliberated awhile what was to be done and resolve when the inundation should cease, to return to Abyssinia » ; in Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 150.

⁴ L'expression est empruntée à Hannah Arendt qui rassemble sous ce vocable les trois activités humaines fondamentales de travail, d'œuvre et d'action ; voir Hannah Arendt, *La Condition de l'homme moderne* (1958 ; Paris : Pocket Agora, 1999) 41.

that have blessed us with instruction, with friendship, and with love!⁵

La recherche du bonheur, qui était à l'origine de l'évasion des protagonistes, n'est plus abandonnée parce qu'inaccessible. Son inaccessibilité même en fait l'objet d'une quête toujours recommencée, éloignant l'homme de l'oisiveté et l'incitant à l'action. Ainsi, le récit pseudo-oriental s'accommode de ces réécritures et tire profit de la pratique du plagiat : en maintenant un cadre identique, l'auteur plagiaire travaille sur les composantes du cadre qui évoluent d'un récit à l'autre, et mobilise l'attention de ses lecteurs sur le sens nouveau donné à la diégèse. Il existe un conte pseudo-oriental premier, capable d'engendrer des suites, imitations, ou pastiches.

Ce statut « fondateur » n'est valable qu'à l'intérieur du champ littéraire. Une fois les frontières de ce champ dépassées, le récit perd son statut original pour se révéler matière seconde, inspirée de sources savantes. La littérature pseudo-orientale emprunte aux écrits des érudits le cadre et les composantes de sa fiction. Le cas du conte pseudo-oriental de Samuel Johnson est exemplaire. De nombreux travaux critiques ont relevé les sources savantes utilisées par Johnson dans *Rasselas*.⁶ La « vallée du bonheur » sur laquelle s'ouvre et se clôt le récit est décrite dans tous les ouvrages de voyage en Abyssinie. Les voyageurs rappellent que les princes y sont enfermés jusqu'au moment du choix d'un nouveau monarque. Le cadre du conte pseudo-oriental est emprunté à la tradition savante du récit de voyage. Plus généralement, les espaces, les personnages et les coutumes décrits dans le conte pseudo-oriental ne sont jamais des créations ex-nihilo mais des « reprises » de textes issus d'une culture érudite.

L'exemple de la « vallée du bonheur » nous révèle les antécédents savants d'une culture générale de l'Orient. Il indique également le traitement réservé à l'érudition

⁵ Ellis Cornelia Knight, *Dinarbas, A Tale* (London, 1790) 333-334.

⁶ L'article le plus complet au sujet de l'Abyssinie dans *Rasselas* est celui de Donald M. Lockhart, « "The Fourth Son of the Mighty Emperor" : The Ethiopian Background of Johnson's *Rasselas*. » *PMLA* 78-5 (Dec. 1963) 516-528. Lockhart y développe la thèse d'une inspiration multiple, dans la suite des travaux de John Robert Moore et Gwin J. Kolb. Voir John Robert Moore, « *Rasselas* and the Early Travelers to Abyssinia. » *MLQ* XV (March 1954) 36-41, et Gwin J. Kolb, « The "Paradise" in Abyssinia and the "Happy Valley" in *Rasselas* » *Modern Philology* LVI (Aug. 1958) 10-16. Ces critiques s'opposent à la thèse de l'inspiration unique, développée notamment par Harold D. Jenkins et Ellen Douglass Leyburn, selon laquelle Samuel Johnson aurait emprunté tous ses renseignements au récit de voyage en Abyssinie du père Lobo, que l'auteur traduit en 1735. Voir Harold D. Jenkins, « Some Aspects of the Background of *Rasselas*. » *Humanistic Studies of the University of Kansas* VI (1940) 8-14, et Ellen Douglas Leyburn, « "No Romantic Absurdities or Incredible Fictions" : The Relation of Johnson's *Rasselas* to Lobo's *Voyage to Abyssinia* » *PMLA* LXX (Dec. 1955) 1059-67. L'article de Arthur J. Weitzman, « More Light on *Rasselas*. The Background of the Egyptian Episodes. » *Philological Quarterly* 48 (Jan. 1969) 42-58, renseigne des sources savantes utilisées par l'auteur dans les passages consacrés au Caire ou aux pyramides d'Égypte.

dans la littérature pseudo-orientale. Dans la plupart de ces contes, le décor est apprécié pour son exotisme plus qu'il ne sert la représentation et la compréhension du monde oriental.⁷ Le caractère exogène de l'Orient confère aux récits situés à l'intérieur de ses frontières la distance nécessaire au regard critique. Samuel Johnson transforme la vallée aride et inhospitalière de Lobo en un *locus amoenus* digne des pastorales. La métamorphose de l'espace est motivée par l'argument philosophique exposé dans le récit. Dans les contes pseudo-orientaux qu'il écrit pour le magazine *Rambler*, Samuel Johnson développe déjà l'argument selon lequel le bonheur de l'homme n'est pas fonction de sa richesse matérielle.⁸ Rasselas quitte cet espace de luxe et de perfection que représente la vallée des princes pour accéder au bonheur. L'auteur s'en remet au topos littéraire pour décrire le lieu liminaire du récit. Cette description auto-normée éloigne le récit de la vallée abyssinienne pour permettre une identification immédiate du lieu au paradis terrestre.

Johnson efface les traces d'emprunt au réel, représenté dans les textes à contenu géographique et historique. La ville du Caire, mentionnée au chapitre XVI de *Rasselas*, n'est pas décrite. Le lecteur trouve, tout au plus, une référence à l'atmosphère sonore de la ville : « They now entered the town, stunned by the noise, and offended by the crowds ».⁹ Le narrateur ne s'accorde aucune digression par rapport à la ligne de son récit.¹⁰ Une description de la ville aurait gêné l'économie du récit qui se concentre sur le thème de la recherche du bonheur. L'arrivée au Caire est traitée par le narrateur en quelques lignes. Ce dernier s'empresse d'indiquer que les personnages apprennent l'arabe en deux ans pour pouvoir les décrire assemblés avec des Égyptiens et retranscrire leur conversation au sujet du choix d'un style de vie (« the choice of life »). Les descriptions superflues sont effacées de la diégèse.

L'inutilité de ces descriptions du monde oriental n'est pas simplement d'ordre diégétique, et ne correspond pas seulement à un refus de la digression. L'absence de description des lieux correspond à une superfluité d'ordre herméneutique. La

⁷ « L'Orient de la plupart de ces contes manque bien souvent d'authenticité. Il faut bien reconnaître qu'avec ses frontières indéfinies, ses allures pastorales ou bien ses fastes venus tout droit des *Mille et une nuits*, il fait plutôt songer à un décor de carton-pâte » ; in Cécile Révauger, « Le Conte oriental à l'épreuve des Lumières en Angleterre. » *Féeries* 2 (2004-2005) 194.

⁸ Samuel Johnson, « The Story of Seged » *Rambler* 204-205 (Feb. 29-March 3, 1752) *The Rambler*, 6 vols. (London, 1752) VI : 249-265.

⁹ Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 75.

¹⁰ Dans son « An Essay on Fable », Robert Dodsley remarque que le régime descriptif de la fable doit être bref : « Descriptions, at once concise and pertinent, add a grace to Fable ; but are then most happy when included in the action [...] An *epithet* well chosen is often a description in *itself* ; and so much the more agreeable, as it the less retards us in our pursuit of the catastrophe » ; in Robert Dodsley, « An Essay on Fable » *Select Fables of Esop* (Birmingham, 1764) lxxvi. L'éclipse du paysage oriental dans *Rasselas* constitue la réponse à une contrainte générique plus qu'une ignorance de la part de l'auteur.

représentation des lieux et des peuples intervient dans un temps extra-diégétique, que l'auteur et les lecteurs rappellent au moyen de la mémoire. L'absence d'indices d'érudition n'est pas le signe d'une ignorance : l'érudition orientaliste de Samuel Johnson sous-tend les décors de carton-pâte de ses contes. La culture savante de l'Orient n'est pas absente des récits pseudo-orientaux mais placée en retrait. La « mémoire savante » de l'auteur et des lecteurs informe les *descriptions inactuelles* du monde oriental et des Orientaux dans les œuvres de fiction pseudo-orientale. *Rasselas* est un palimpseste sur lequel figurent, à l'état de traces, les récits des voyageurs et des érudits intéressés par l'Égypte et l'Abyssinie. Le rapport des deux cultures de l'Orient s'écrit en terme de rémanence de la culture érudite, sous la lettre populaire, présence que l'auteur nomme et que le lecteur reconstitue. Le mot « Cairo » évoque dans l'esprit du lecteur un ensemble d'images collectées à partir de la culture savante et de la culture commune de l'Orient. L'auteur, en ne laissant subsister que le toponyme « Cairo », provoque une *amnésie diégétique*. Cette amnésie permet de préserver le principe d'« économie » du récit : l'auteur évite les dépenses inutiles de mots, économise le texte, ne s'éloigne pas de l'argument principal du récit qui est une réflexion philosophique sur le bonheur, et n'égare pas le lecteur en éléments qui ne se référeraient pas directement à ce motif.

L'exemple de *Rasselas* témoigne de l'ambivalence des rapports de la culture commune de l'Orient à l'orientalisme savant. Les textes d'inspiration orientale articulent les valeurs de littérature commune et de littérature d'érudition. Seules les lunettes de sa mémoire permettent au lecteur de dévoiler la face cachée des contes pseudo-orientaux.

III. 1 LECTURES EN FILIGRANE

LE CAS *RASSELAS*

James Boswell, biographe de Samuel Johnson, revient sur l'épisode de la rédaction de *Rasselas* : « In 1759, in the month of January, his mother died at the great age of ninety, an event which greatly affected him [...] Johnson wrote it [*Rasselas*], that with the profits he might defray the expense of his mother's funeral, and pay some little debt which he had left [...] he composed it in the evenings of a week, sent it to the press in portions as it was written, and had never since read it over ».¹¹ Boswell note que le conte est écrit dans l'urgence, et pour répondre à des besoins financiers, Johnson aurait profité de la mode du conte oriental pour y essayer ses talents et s'assurer un succès de librairie afin de financer les funérailles de sa mère.¹² L'auteur, selon Boswell, ne relira jamais son œuvre, signe du peu de crédit qu'il accorde à cet ouvrage. La catégorie « pseudo-orientale » est une invention des auteurs du XVIII^e siècle pour échapper aux conventions de l'esthétique néo-classique.¹³ Les œuvres aspirant à une quelconque « dignité » littéraire ne peuvent être écrites dans ce style et les auteurs majeurs ne sauraient en faire usage. Johnson, qui s'impose comme l'une des figures intellectuelles dominantes de son temps, ne peut, sans perdre de son autorité, avouer avoir consacré du temps et de l'attention à un

¹¹ James Boswell, *The Life of Johnson* (1791 ; London : Oxford UP, 1953) 240.

¹² *Rasselas* connaît un succès immédiat en Angleterre. La première édition du conte, parue en mille cinq cents exemplaires est vendue en deux mois. L'éditeur décide de publier une seconde édition la même année et une troisième l'année suivante. Les éditions se succèdent rapidement : la quatrième paraît en 1766, la cinquième en 1775, la sixième en 1783 et les huitième, neuvième et dixième en 1790, 1793 et 1798. Le livre circule également en éditions pirates. Voir Gwin J. Kolb, « Introduction » *Rasselas* (New Haven : Yale UP, 1990).

¹³ Cette fonction est soulignée par Carey McIntosh dans l'ouvrage qu'il consacre au sujet des rapports de Samuel Johnson au monde de la fiction. Il présente le conte pseudo-oriental en ces termes : « Now orientalism in the eighteenth-century narrative takes such exceedingly diversified forms, and ranges so widely between extremes of frivolity and didacticism, that it may be considered not as a genre but as a generic convenience, or convention, whose principal function is to free narrative form restrictions imposed by custom or tradition or by loyalty to the rules of verisimilitude and coherence » ; in Carey McIntosh, *The Choice of Life. Samuel Johnson and the World of Fiction* (New Haven : Yale UP, 1973) 168-169.

texte destiné à un lectorat populaire.¹⁴ La correspondance de l'auteur au sujet de *Rasselas* révèle le peu de valeur esthétique qu'il accorde à l'ouvrage et l'intérêt strictement financier qu'il lui attribue. Il écrit à William Strahan, l'imprimeur du conte :

Sir,

When I was with you last night I told you of a thing which I was preparing for the press. The title will be *The Choice of Life or The History of – Prince of Abyssinia*.

It will make about two volumes like little *Pompadour* that is about one middling volume. The bargain which I made with Mr. Johnston was seventy five pounds (or guineas) a volume, and twenty five pounds for the second edition. I will sell this either at that price or for sixty, the first edition of which he shall himself fix the number, and the property then to revert to me, or for forty pounds, and share the profit that is retain half the copy. I shall have occasion for thirty pounds on Monday night when I shall deliver the book which I must entreat you upon such delivery to procure me. I would have it offered to Mr. Johnston, but have no doubt of selling it, on some of the terms mentioned.

I will not print my name, but expect it to be known. I am, Dear sir, your most humble servant,

SAM. JOHNSON.¹⁵

Le choix du destinataire de la lettre explique que l'auteur y évoque des difficultés financières personnelles : il négocie avec son imprimeur les termes de vente de l'ouvrage à paraître. Les références à *Rasselas* sont rares dans la correspondance de Samuel Johnson, et la seule lettre consacrée au conte est celle destinée à son imprimeur.

¹⁴ Martha Pike Conant associe le succès du conte pseudo-oriental à la place qu'il occupe en réaction à l'esthétique néo-classique. Elle découvre trois raisons à la popularité du style pseudo-oriental : ses origines françaises et le rayonnement culturel de la France à l'époque, ses apports à la nouvelle écriture romanesque et son opposition aux contraintes de l'esthétique néo-classique. Conant explique cette opposition : « Oppressed by the bare and hard rationalism of the day, people craved more and more earnestly for adequate food for their imagination, their fancy, their emotion [...] No wonder that the growing demands of the reaction against pseudo-classicism found a certain satisfaction in these extraordinary tales, which brought into the comparatively gray and colourless life of Augustan England the fascinating marvels of oriental legend, encompassed, even in the translations from the French, by something of the magical atmosphere and strange glamour of the East. », in Martha Pike Conant, *The Oriental Tale in England in the Eighteenth Century* (New York : The Columbia UP, 1908) 245-247. Alexander Pope, grand défenseur du classicisme en littérature, découvre le conte oriental et s'enthousiasme pour la liberté d'expression et d'imagination que semble lui assurer le genre : « After reading the *Persian Tales* (and I had been reading Dryden's *Fables* just before them) I had some thoughts of writing a Persian fable ; in which I should have given full loose to description and imagination. It would have been a very wild thing if I had executed it, but might not have been unentertaining » ; in Joseph Spence, *Anecdotes*, ed. S.W. Singer (London, 1858) 105-106. Pope établit en 1711 le rapport de l'écrivain à l'écriture pseudo-orientale en terme de libération (« full loose to description and imagination »).

¹⁵ Samuel Johnson, « To William Strahan, Saturday 20 January 1759. » *The Letters of Samuel Johnson. Volume I. 1731-1772*, ed. Bruce Redford (Oxford : Clarendon Press, 1992) 178-179.

Johnson mentionne le conte dans une lettre à Lucy Porter, pour l'informer de sa prochaine parution,¹⁶ et lui demander son avis de lectrice.¹⁷ Les préoccupations financières ne sont pas les seules indices du peu d'intérêt que l'auteur porte à son texte. Le nombre très réduit de références à l'ouvrage est signe d'un manque d'intérêt. Dans la lettre à Strahan, le conte est présenté comme une chose, « a thing », sur laquelle l'auteur ne daigne apposer son nom.

La révélation de Boswell au sujet du conte s'inscrit dans la présentation que l'auteur donne de son ouvrage. *Rasselas* n'accède pas au statut d'« œuvre » et est définitivement exclu des cercles de l'érudition littéraire. Il convient pour Boswell de cacher le travail de recherche fourni par l'auteur en amont de l'écriture du conte, notamment le récit de voyage en Abyssinie du père jésuite Lobo, qu'il traduit en 1735, et dont il soutient le caractère savant :

The following Relation is so Curious and Entertaining? and the Dissertations that Accompany it so Judicious and Instructive that the Translator is confident his Attempt stands in need of no apology, whatever Censures may fall on the Performance. The Portuguese Traveller, contrary to the general Vein his Countrymen, has amused his Reader with no Romantick Absurdities or Incredible Fictions, whatever he relates, whether true or not, is at least probable, and he who tells nothing exceeding the bounds of probability, has a right to demand, that they should believe him, who cannot contradict him.¹⁸

Johnson oppose le texte de Lobo aux invraisemblances de la fiction. Il demande à ses lecteurs d'accorder leur entière confiance à leur informateur. Johnson, pas plus que ses lecteurs, ne peut vérifier, comme le nécessite la démarche scientifique, la vérité des paroles du jésuite. Afin de ne pas entamer le caractère savant du récit, le traducteur en appelle à la croyance de ses lecteurs : rien ne peut être prouvé mais tout doit être cru, et cette croyance a valeur de vérité scientifique. L'argument de Johnson est logique : puisque le lecteur n'a pas les moyens de contredire son informateur, il lui faut accorder foi aux propos du mieux renseigné. Johnson souligne le caractère savant du texte qu'il traduit pour le public anglais.

¹⁶ Samuel Johnson, « To Lucy Porter, Friday 23 March 1759 » *Ibid.*, 184.

¹⁷ Samuel Johnson, « To Lucy Porter, Thursday 10 May 1759 » *Ibid.*, 185.

¹⁸ Samuel Johnson, « Preface » *A Voyage to Abyssinia... by Jeronymo Lobo* (London, 1735) vii-viii.

Sa traduction, comme il le précise en préface, révèle son souci de mettre en valeur l'érudition de l'auteur :

In the first part, the greatest Freedom has been used, in reducing the Narration into a narrow Compass ; so that it is by no Means a Translation but an Epitome, in which whether every thing either useful or entertaining be comprised, the compiler is least qualified to determine. In the Account of Abyssinia, and the Continuation, the Authors have been followed with more exactness ; and as few Passages appeared either insignificant or tedious, few have been either shortened or omitted. The Dissertations are the only part in which an exact Translation has been attempted.¹⁹

La première partie du récit correspond à la relation du voyage du père jusqu'en Abyssinie. Le peu d'attention que Johnson réserve à la traduction de cette partie prouve que son intérêt réside moins dans le récit d'un voyage que dans les renseignements géographiques, historiques et culturels qu'une telle entreprise implique. La deuxième partie consacrée à l'Abyssinie est traduite avec plus de soin, mais le traducteur est encore plus soucieux d'apporter une traduction parfaite à la dernière partie, présentée sous forme de dissertation.

Samuel Johnson est intéressé par l'érudition du voyageur et souhaite mettre celle-ci en valeur dans sa traduction. Johnson avoue avoir comparé le texte de Lobo aux récits d'autres voyageurs en Abyssinie : « if the Reader will not be satisfied with a Popish Account of a Popish Mission, he may have recourse to the *History of the Church of Abyssinia*, written by Dr. Geddes, in which he will find the Actions and Sufferings of the Missionaries placed in a different light ».²⁰ L'ouvrage de Geddes est publié à Londres en 1696. L'auteur produit un commentaire de l'œuvre de l'historien Job Ludolf, dont le livre *Historia Æthiopica* paraît à Francfort en 1681. Ce commentaire est annexé au récit de voyage de Lobo, sous la forme d'une dissertation : « A dissertation upon Mr. Ludolf's History of Abyssinia ». Johnson possède un exemplaire de l'œuvre de Ludolf en anglais dans sa bibliothèque privée.²¹

¹⁹ *Ibid.*, pp. xi-xii.

²⁰ *Ibid.*, p. viii.

²¹ L'ouvrage de Ludolf est mentionné dans le catalogue de la vente aux enchères des livres du poète à sa mort. Voir James Christie, *A Catalogue of the Valuable Library of Books, of the Late Learned Samuel Johnson, Esq ; LL.D. Deceased ; Which will be Sold by Auction... On Wednesday, February 16, 1785, and three Following Days*. Ce catalogue est reproduit en facsimile dans A. Edward Newton, ed., *Sale Catalogue of Dr. Johnson's Library* (Phildelphia, 1925).

L'auteur de *Rasselas* se distingue par sa connaissance des travaux de Lobo, Gueddes et Ludolf. Donald M. Lockhart élargit les sources savantes du conteur à neuf auteurs : Lobo, Gueddes et Ludolf figurent aux côtés d'autres voyageurs en Abyssinie, Alvares, Castanhoso, Urreta, Godinho, Baratti et Poncet. *L'Historia Æthiopica* de Ludolf permet à Johnson d'approfondir ses connaissances historiques et géographiques de l'Abyssinie et d'élargir son champ de connaissances bibliographiques : « the German Ethiopianist's most important contribution to the background of *Rasselas*, other than the information concerning the custom of confining the princes and the idea of an escape, is, I believe, the bibliographical guidance he offers ».²² Ludolf cite par exemple le récit du missionnaire Alvares au sujet de l'évasion d'un prince abyssinien de la montagne où il est maintenu enfermé jusqu'à ce qu'il soit en âge de gouverner.²³ Il mentionne *l'Historia ecclesiastica* de Urreta et dénonce sa description paradisiaque de la montagne où les princes sont maintenus enfermés. Lockhart compare la description de la montagne des princes par Urreta avec l'« Heureuse Vallée » du récit de Johnson et conclut : « The idyllic natural features with which Johnson endowed the valley are almost entirely found in Urreta ».²⁴

Contrairement aux prétentions de Johnson, la rédaction de *Rasselas* n'a pas eu lieu sans un travail préparatoire, même daté, qui l'oblige à consulter et à traduire des sources érudites. Ce « déni d'autorité » de la part de l'auteur se traduit dans le texte par la métamorphose, provoquant la dissimulation, des références savantes au monde oriental. La coutume d'enfermer les futurs rois d'Abyssinie au coeur d'un massif inhospitalier est souvent mentionnée par les auteurs de récits de voyage. Lobo décrit la montagne Guexen et le rite de passage du prince choisi pour devenir roi d'Abyssinie.

It was the custom formerly to keep the Princes confined in the Mountain Guexen, where the temper and Manners of each Prince were diligently observed, and when they had agreed upon him whom they determined to place upon the Throne, the Governor of *Tigre* went with the great Men and some Troops, to bring the new King. The Governor left his Men ranged in order at the Foot of the Rock, and went with the Nobles to the Lodging of the King Elect, and fixing a Ring of Gold in his Ear as the first mark of Royalty,

²² Donald M. Lockhart, « “The Fourth Son of the Mighty Emperor” : The Ethiopian Background of Johnson's *Rasselas*. » *PMLA* 78-5 (Dec. 1963) 519.

²³ Une version anglaise du récit d'Alvares est ajoutée à la collection de récits de voyage éditée par Samuel Purchas (1625).

²⁴ Donald M. Lockhart, « “The Fourth Son of the Mighty Emperor” : The Ethiopian Background of Johnson's *Rasselas*. » *PMLA* 78-5 (Dec. 1963) 521.

commanded the other Princes to pay homage to their King. The Princes were presently sent back to their former Confinement, and the new Monarch conducted to his Troops at the bottom of the Mountain, where the principal Officers alighting from the Horses paid their Salutations, and conducted him to a Tent prepared for his Reception. There having alighted, he was anointed with presumed Oyl by one of the chief Ecclesiasticks, while the other Priests chaunted Psalms. They then dress'd him in the Royal Habit, put a Crown on his Head, and a naked sword in his Hand, and placed him upon the Throne, after which the Grand Almoner standing upon an eminence proclaims him by his Name to the People, who answer with repeated Acclamations, and pray for all kind of Blessings upon their new Monarch.²⁵

Johnson traduit ce texte et se sert de cette connaissance pour situer le lieu de l'action au début de *Rasselas*. L'auteur, qui possède l'ouvrage de Ludolf dans sa bibliothèque privée, a pu lire les descriptions que le voyageur géographe donne de cette montagne. Ludolf cite et condamne les descriptions fantastiques de Urreta qui décrit la « montagne des princes » comme le paradis terrestre, et préfère reprendre le tableau qu'en donne Telles :

It is a Mountain almost impregnable, every way steep, prodigiously high, and in the form of a Castle made all of Free-stone [...] At first easie to be ascended, then steep and rugged, in so much, that the Abyssine Oxen, that otherwise will clamber like Goats, must be cran'd up and let down with Ropes. Formerly those miserable *Ethiopic* Princes were here cag'd up in wild places, in low Cottages, among Shrubs and wild Cedars, starv'd from all thing else but Air and Earth.²⁶

La « montagne des princes » est reconnue pour l'inhospitalité de ses paysages et la difficulté des conditions de vie pour ses habitants. Ces paysages sont connus des voyageurs en Abyssinie et de leurs lecteurs. En 1711, une compilation de récits de voyage nouvellement traduits en anglais permet aux lecteurs anglais du genre viatique de s'initier aux espaces abyssiniens :

²⁵ Jeronymo Lobo, *A Voyage to Abyssinia* (London, 1735) 259.

²⁶ Job Ludolf, *A New History of Ethiopia* (London, 1682) 28-29.

We will now describe the place, where those unfortunate princes were shut up. On the borders of the kingdom of Amahara, next to that of Xaoa, stands that Amba ; which they call Guexen, being an impregnable mountain, perpendicular, like a natural fortress on a solid rock, may be about half a league, but at the foot it is half a days journey about [...] To render this prison yet more intolerable, it is to be observ'd that the country being all craggy, there is no fruit tree to be found throughout it, nor any other except some wild cedars, and a few shrubs and bushes, no other sort growing to sweeten the bitterness of that confinement. [...] What has been here said, plainly shews the hardships that were undergone in that confinement, whereof nevertheless F. Urreta writ so many fables, as if he would persuade us there had been another terrestrial paradise conceal'd in that place, but this is the real truth we have here deliver'd, as many religious men of the society testifie, and may be seen in F. Francis Alvarez's book, chap. 56. and F. Emmanuel d'Almeyda.²⁷

Ce récit correspond à une compilation des différentes descriptions de la même montagne données par les voyageurs jésuites en Abyssinie. Tous les voyageurs soulignent l'analogie entre le lieu et le statut de ses habitants, prisonniers d'un espace-prison. La montagne devient sous la plume des voyageurs une forteresse naturelle bâtie sur un piton rocheux massif (« natural fortress on a solid rock »), une prison où les princes subissent les affres du confinement (« the bitterness of that confinement »). Les voyageurs soulignent le caractère imprenable de ce plateau (« impregnable mountain ») et retracent les verticales de l'enfermement (« perpendicular », « the height is so great », « the ascent so painful »). Cet espace clos représente une dystopie où la nature s'est défaite de ses principes vitaux pour être réduite à un monde minéral et hostile (« craggy », « no fruit tree », « wild cedars, shrubs and bushes »).

Samuel Johnson métamorphose cet espace et le baptise « Happy Valley ». La description des érudits est confondue et transformée suivant le topos du *locus amoenus* antique ou du paradis terrestre. Johnson réinvestit les signes et les modifie au moyen de sèmes nouveaux. Le premier chapitre du conte s'ouvre sur la « description d'un palace dans la vallée » :

²⁷ « Book 1, Chapter 9, Of the Custom Observed by the Abyssine Emperors, of Keeping their Sons in the Fortress of Amba-Guexen ; The Description of the Place, and of the Ceremonies Us'd in Taking them out from Thence to be Promoted to the Throne. » ; in John Stevens, ed., *A New Collection of Voyages and Travels, Into Several Parts of the World, None of them Ever Before Printed in English*, 2 vols. (London, 1711) II : 47-49.

The place, which the wisdom or policy of antiquity had destined for the residence of the Abissinian princes, was a spacious valley in the kingdom of Amhara, surrounded on every side by mountains, of which the summits overhang the middle part. The only passage, by which it could be entered, was a cavern that passed under a rock [...] From the mountains on every side, rivulets descended that filled all the valley with verdure and fertility, and formed a lake in the middle inhabited by fish of every species, and frequented by every fowl whom nature had taught to dip the wing in water. This lake discharged its superfluities by a stream which entered a dark cleft of the mountain on the northern side, and fell with dreadful noise from precipice to precipice till it was heard no more. The sides of the mountains were covered with trees, the banks of the brooks were diversified with flowers ; every blast shook spices from the rocks, and every month dropped fruits upon the ground. All animals that bite the grass, or bruise the shrub, whether wild or tame, wandered in this extensive circuit, secured from beasts of prey by the mountains which confined them. One part were flocks and herds feeding in the pastures, on another all the beasts of chase frisking in the lawns ; the spritely kid was bounding on the rocks, the subtle monkey frolicking in the trees, and the solemn elephant reposing in the shade. All the diversities of the world were brought together, the blessings of nature were collected ; and its evils extracted and excluded. The valley, wide and fruitful, supplied its inhabitants with the necessaries of life, and all the delights and superfluities were added at the annual visit which the emperor paid his children, when the iron gate was opened to music.²⁸

La forteresse rocheuse est transformée en vallée fertile, représentée à partir des topoï du paradis terrestre et de la pastorale antique. Du tableau peint par les voyageurs, Johnson reprend le détail de la paroi rocheuse formant une enceinte qui protège la demeure des princes. L'auteur détourne les signes et transforme la paroi de la prison en clôture de jardin des merveilles. Le lecteur, éternel flâneur, pose son regard ou son imaginaire sur les mêmes ruisseaux, les mêmes terres fertiles, et le même lac. Le plan d'eau, situé au milieu de la vallée, correspond à la fontaine, placée au centre du paradis terrestre, et d'où s'écoulent les quatre fleuves. La nature dans la vallée d'Amhara dévoile ses richesses et crée un espace de félicité paradisiaque où les arbres fruitiers rivalisent avec les épices et les parterres de fleurs, alignés au bord des cours d'eau. La vallée comprend, telle une arche de Noé, les diverses espèces animales : poissons, ruminants, troupeaux, animaux de proie, agneaux, singes malins et éléphants solennels. Les verbes de

²⁸ Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 39-40.

mouvement décrivant l'activité de chacune de ces espèces sont systématiquement associés à des verbes en –ING. L'usage de ces verbes (« frisking », « bounding », « frolicking » et « reposing ») permet à l'auteur de soutenir la comparaison entre les animaux de la vallée et les agneaux de la pastorale. Le danger, le mal même, sont exclus de ces lieux qui représentent l'état de grâce d'avant la Chute, l'humanité à son âge d'or. Milton utilise les mêmes termes pour décrire le paradis terrestre que Satan découvre.²⁹ Le poète compare la vallée d'Amhara au paradis terrestre :

Nor where Abassin Kings their issue guard,
 Mount Amara, though this by some supposed
 True Paradise, under the Ethiop line
 By Nilus's head, enclosed with shining rock,
 A whole day's journey high, but wide remote
 From the Assyrian garden, where the Fiend
 Saw undelighted all delight, all kind
 Of living creatures new to sight and strange.³⁰

Rasselas porte les échos du paradis terrestre de Milton. La vallée des princes et le paradis sont des espaces clos par des murs d'arbres, irrigués par des cours d'eau, des lieux où la nature étale avec profusion ses richesses. Johnson reprend, en ouverture de son conte pseudo-oriental, un lieu commun de l'imaginaire du voyage : la comparaison de l'Orient,³¹ et plus spécifiquement de la vallée abyssinienne, au paradis terrestre.³²

²⁹ Milton, *Paradise Lost* (1667 ; Oxford : Oxford UP, 1969) Book IV, l. 131-153, 223-235, 246-256.

³⁰ *Ibid.*, Book IV, l. 280-287.

³¹ Dans l'épître qu'il rédige depuis Coorna, à la confluence entre le Tigre et l'Euphrate, le voyageur anglais Eyles Irwin explique comment il supporte le contraste entre les images du paradis terrestre et la réalité d'une région déserte. Alors même que sa mémoire est assaillie par les images du paradis terrestre, il doit faire face à une réalité beaucoup moins idyllique : « The space between, be ancient legends true./ Where Adam first his blushing confort knew./ Ah seat divine! Say why thy beauties fail?/ Where the sweet change of thicket, hill and dale ./ Where the clear rills that fed thy flowery plain./ Where love and innocence announce their reign?/ The sad reverse besits our parents' crime ./ Chang'd is the face of nature, chang'd the clime : The traveller's eye a naked champain tires./ Where pards and lions rage with ravenous fires » ; in Eyles Irwin, *Occasional Epistles. Written During a Journey from London to Busrah, in the Gulf of Persia* (London, 1783) 26. La vue du poète est offusquée par ce contraste, comme s'il s'attendait à ce que les images produites par sa mémoire soient avérées.

³² Le Nil, qui traverse l'Éthiopie, est présenté par le « voyageur » Sir John de Mandeville, comme l'un des quatre fleuves qui irrigue le paradis terrestre. Il écrit dans le récit de ses voyages, effectués au XIV^e siècle : « In the middle of Paradise is a spring from which come four rivers, which run through different lands [...] The second river is called Nile or Gyon ; it rises out of the earth a little way from Mount Atlant. Not far from thence it sinks down again into the earth and runs underground until it comes to the shore of the Red Sea, and there it rises again out of the earth and runs all around Ethiopia, and so through Egypt until it comes to Alexandria the Great ; there enters the Mediterranean », in *The Travels of Sir John Mandeville* (Harmondsworth : Penguin Classics, 1983) 184. Aux XVI^e et XVII^e siècles, la localisation du paradis terrestre est encore l'objet de débats savants entre théologiens et géographes. L'Éthiopie figure au même titre que la Chine, l'Inde, la Judée, la Mésopotamie ou l'Arménie, parmi la liste des régions où le paradis terrestre

Johnson choisit un espace qu'il connaît à partir de sources savantes pour créer un espace fictif. Il modifie plus qu'il ne méconnaît ces sources. La dystopie des récits de voyage en Abyssinie est transformée en image du paradis terrestre pour répondre aux besoins du récit. L'auteur situe l'histoire du prince d'Abyssinie dans un monde merveilleux pour recréer et développer le paradoxe qu'il esquissait quelques années plus tôt, dans les contes philosophiques qu'il écrit pour le magazine *Rambler* en 1752, selon lesquels la richesse n'est pas synonyme de bonheur.

Johnson ne cite pas ses sources dans les épisodes de *Rasselas* consacrés à l'Égypte. Arthur Weitzman nous indique les ouvrages consultés par l'auteur pour la réalisation du décor égyptien.³³ La bibliothèque de l'auteur est fournie en ouvrages de référence, tels, pour les sources modernes et contemporaines, le livre de John Greaves, *Pyramidographia* (1646), dans ses *Miscellaneous Works*, 2 vols. (1737), et sa *Description of the Grand Seignor's Seraglio* (1650), le livre de Thomas Shaw, *Travel Observations Relating to Several Parts of Barbary and the Levant* (1738), ou celui de Aaron Hill, *A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire* (1709), et pour les sources classiques, les ouvrages de Strabon et de Pline le Jeune au sujet de l'Égypte.³⁴ Johnson connaît l'ouvrage de référence de Richard Pococke intitulé, *A Description of the East* (1743-45), et a lu les récits d'Alexander Knolle, *Generall Historie of the Turkes* (1603), dont il fait l'éloge dans le numéro 122 du magazine *Rambler*, et d'Alexander Russell, *The Natural History of Aleppo* (1756), dont il écrit la critique pour le *Literary Magazine or Universal Review*.

Weitzman remarque que certains épisodes sont entièrement recopiés de ces ouvrages d'érudition. L'épisode de la visite des catacombes et de l'enlèvement de Pekuah

aurait été découvert. Pierre Daniel Huet, dans son *Traité sur la localisation du paradis terrestre* en 1691, traduit en anglais en 1694, fait état de connaissances plus qu'approximatives au sujet de son emplacement : « Rien ne peut mieux faire voir combien la situation du Paradis terrestre est peu connue, que la diversité des opinions de ceux qui l'ont recherché » ; in Pierre Daniel Huet, *Traité sur la localisation du paradis terrestre* (Paris, 1691) 4-5. Huet revoit la localisation d'Éden, province dans laquelle est située le paradis. A rebours de cosmographes comme Sir John de Mandeville qui identifient les fleuves Phison et Gehon comme le Gange et le Nil, Huet place ces fleuves à l'embouchure du Golfe Persique, avant que ces deux branches ne se rejoignent puis se séparent à nouveau dans le Tigre et l'Euphrate (voir Chapitre XIX. Récapitulation de tout ce traité, 1691 : 228-239). Dans sa *Carte du paradis terrestre selon Moïse*, publiée à Paris en 1704, et rééditée en 1724, le cosmographe, Pierre Moullart-Sanson, découvre le paradis en Arménie.

³³ « Johnson had never been to the East ; whatever, therefore he describes or asserts of Egypt he must have picked up in books [...] It will not do to say - as I shall presently show - that his knowledge of Egypt is commonplace even for the eighteenth century. True the settings of *Rasselas* are not its paramount feature, but Johnson has given enough suggestions and references for us to recognize the landmarks of Egypt. Almost all of these references are quite accurate and show that Johnson must have read widely in European travel and geography books dealing with Egypt and the Near East, besides what he may have read of ancient Egypt by Greek and Roman historians » ; in Arthur J. Weitzman, « More Light on *Rasselas*. The Background of the Egyptian Episodes. » *Philological Quarterly* 48 (Jan. 1969) 43.

³⁴ A. Edward Newton, ed., *Sale Catalogue of Dr. Johnson's Library* (Philadelphia, 1925).

est raconté par Aaron Hill, lui-même victime d'un assaut de cavaliers arabes.³⁵ L'intérieur des pyramides, décrit dans *Rasselas* au chapitre XXXII, reprend la description que Greaves donne de l'ensemble dans *Pyramidographia* (1646).³⁶ Imlac décrit la grandeur de l'architecture pharaonique, symbole de la vanité humaine :

I consider this mighty structure as a monument of the insufficiency of human enjoyments. A king, whose power is unlimited and whose treasures surmount all real and imaginary wants, is compelled to solace, by the erection of a pyramid, the satiety of dominion and tastelessness of pleasures, and to amuse the tediousness of declining life by seeing thousands labouring without end, and one stone, for no purpose, laid upon another. Whoever thou art, that, not content with a moderate condition, imaginest happiness in royal magnificence, and drestest that

³⁵ L'enlèvement de Pekuah est narré par des serviteurs, restés à l'extérieur des pyramides pendant que les protagonistes poursuivaient la visite des catacombes : « You had scarcely entered into the pyramid, said one of the attendants, when a troop of Arabs rushed upon us : we were too few to resist them, and too slow to escape. They were about to search the tents, set us on our camels and drive us along before them, when the approach of some Turkish horsemen put them to flight ; but they seized the lady Pekuah with her two maids, and carried them away » ; in Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 109. Samuel Johnson s'inspire d'une aventure contée par l'historien voyageur Aaron Hill dans l'ouvrage, *A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire*, qu'il publie en 1709. Aaron Hill divertit son lecteur par la narration de sa visite des catacombes : « An Accident occurring *unexpectedly* to my own Experience, may perhaps, divert the Reader, in the Relation of what I can with Pleasure *now* reflect on, tho' it gave me no Satisfaction, when I was liable to its Danger » ; in Aaron Hill, *A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire* (London : 1709) 265. Il décrit la visite des catacombes, la découverte de corps agonisants, la peur qui s'empare d'eux, leur désir de s'échapper, les difficultés à sortir des catacombes, l'assaut des Arabes à l'extérieur et l'aide d'une patrouille turque : « NO sooner were *we* up, but looking around, *we* could perceive Four *Arabs*, riding hastily towards the left side of the *Desart*, leading away our *Mules*, as lawful Booty, and follow'd at some distance, by *Six Others* : On the right of our unlucky Station, *we* perceiv'd a Troop of *Turkish Horse-Men*, whom *we* knew by their Appearance, to belong to the *Bashaw*, and to be part of those convenient Forces, kept on purpose to *Patrole* from Place to Place, and guard the Country, from the presumptuous Insults of these *Arabian Villanies* : Till then, I never met a *Turkish Party* with the smallest Satisfaction, but was now transported by a boundless Joy, at the *welcome* Prospect of their *Appearance*. » ; in *Ibid.*, p. 267. Johnson adapte le divertissement de l'historien à sa propre fiction.

³⁶ John Greaves, professeur d'astronomie à Oxford, effectue un voyage en Égypte en compagnie de l'orientaliste Edward Pococke, de 1637 à 1640. En 1646, Greaves publie *Pyramidographia : Or a Description of the Pyramids of Egypt*, dans lequel il consacre un chapitre à la description de l'intérieur de la première pyramide. Il décrit le passage des galeries en ces termes : « On the left hand of this, adjoining to that narrow entrance thorough which we passed, we climbe up a steep, and massy stone eight or nine feet in height, where we immediately enter upon the lower end of the first gallery. The pavement of this rises with a gentle acclivity, consisting of smooth, and polished marble, and where not smeared with dust, and filth, appearing of a white and alabaster colour : the sides, and rooffe [...] was of polished stone, not so hard, and compact, as that on the pavement, but more soft and tender [...] At the end of this begins the second gallery, a very stately peece of work, and not inferiour, either in respect of curiosity of art, or richnesse of materials, to the most sumptuous, and magnificent buildings. » ; in John Greaves, *Pyramidographia : Or a Description of the Pyramids of Egypt* (1646 ; London, 1732) 85-86. Johnson n'ignore pas cette description et l'utilise dans sa propre narration : « Pekuah descended to the tents, and the rest entered the pyramid : they passed through the galleries, surveyed the vaults of marble, and examined the chest in which the body of the founder is supposed to have been repositied. They then sat down in one of the most spacious chambers to rest a while before they attempted to return » ; in Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 108.

command or riches can feed the appetite of novelty with perpetual gratifications, survey the pyramids, and confess thy folly!³⁷

Le cheminement des protagonistes devient un parcours métaphorique. La pyramide représente la vanité et la soif de grandeur poussées à l'extrême. Elle offre au voyageur-lecteur l'occasion d'une réflexion sur le bonheur et sur l'inutilité des richesses matérielles pour y accéder. Cette réflexion s'inscrit dans le projet général que l'auteur donne au conte pseudo-oriental : sonder les voies du bonheur. Johnson emprunte à un corpus érudit une métaphore qu'il intègre au cheminement de sa pensée. L'historien romain Pline et, plus proche de Johnson, l'historien-voyageur Aaron Hill, utilisaient déjà la pyramide comme le symbole de la vanité humaine. Hill écrit : « [the pyramids] have so long amus'd the World, with strange Reflections on the strong *Ambition* and vain glorious *Aim* of their aspiring *Founders* ». ³⁸

De même, la référence au sérail dans *Rasselas* n'est pas l'occasion de descriptions exotiques mais est justifiée par son inscription dans le cheminement didactique de l'auteur. Pekuah, la servante de la sœur de Rasselas, est enlevée par des nomades arabes et rejoint le sérail d'un prince arabe. Une fois délivrée, elle conte ses aventures à ses compagnons et utilise l'expérience de son séjour au sérail pour leur prouver que le désir assouvi n'est pas synonyme de bonheur. Le prince arabe possède tout ce qu'il désire mais la présence de toutes ces femmes ne le rend pas heureux car leur statut d'esclaves et leur manque d'éducation les excluent de tout échange social, source, selon la narratrice, de progrès :

Whatever pleasures he might find among them, they were not those of friendship or society. When they were playing about him he looked on them with inattentive superiority : when they vied for his regard, he sometimes turned away disgusted. As they had no knowledge, their talk could take nothing from the tediousness of life : as they had no choice, their fondness, or appearance of fondness, excited in him neither pride nor gratitude ; he was not exalted in his own esteem by the smiles of a woman who saw no other man, nor was much obliged by that regard, of which he could never know the sincerity, and which he might often perceive to be exerted not so much to delight him as to pain a rival. That which he gave, and they received as love, was only a careless distribution

³⁷ Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 108-109.

³⁸ Aaron Hill, *A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire* (London : 1709) 245.

of superfluous time, such love as man can bestow upon that which he despises, such as has neither hope nor fear, neither joy nor sorrow.³⁹

Samuel Johnson sélectionne le savoir en fonction des besoins de la narration. Richard Knolle, Robert Greaves, Aaron Hill et Alexander Russell décrivent le sérail, détaillent cet espace exotique et exercent parfois un jugement sévère à l'encontre d'un système qu'ils qualifient d'esclavagiste.⁴⁰ Dans le conte pseudo-oriental, Johnson efface les descriptions précises du sérail fournies par ces voyageurs et historiens et ne retient que leur diatribe qu'il intègre à sa propre réflexion sur le bonheur. Il rappelle, par l'exemple du sérail emprunté aux savants, que le bonheur ne dépend pas des richesses matérielles.

L'exemple du Caire est un autre cas de sélection pratiquée par le conteur. Divers ouvrages savants, dont celui de Aaron Hill, décrivent la capitale égyptienne. La foule qui s'amasse dans et autour de la capitale est la seule indication que Samuel Johnson retienne et extraie de ces textes. Lorsque Aaron Hill découvre la ville du Caire il écrit : « This famous City is so very *Populous*, tho' of so vast a Magnitude, that as we rode along the Streets, about the *Center*, we were so extreamly *Crowded* that our *Guide* [...] had much ado to open us a Passage ». ⁴¹ Johnson reprend : « They now entered the town, stunned by the noise and offended by the crowds ». ⁴² Arthur Weitzman interprète l'entreprise de

³⁹ Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 125.

⁴⁰ Aaron Hill consacre un chapitre de vingt-trois pages à la description du sérail du « Grand Signior ». (dans l'édition de 1709 de la page 147 à la page 170). Le voyageur raconte son entrée au sérail et procède par étapes successives. La description des appartements des femmes, dans la troisième cour du sérail, est l'occasion d'une réflexion morale sur les plaisirs de la chair et le luxe de l'apparat royal : « How wide alas! Does this luxurious *Prince* mistake the real road to *Greatness*, who instead of awing his audacious Subjects by a warlike Disposition, and the even Balance of impartial Justice, leaves his empire to subservient Managements, and meanly gives himself entirely over to the constant Practice of *voluptuous* Living ; neither knowing nor desiring other *Grandeur* than the plenary indulgement of his carnal Appetite [...] CONTENT will make the meanest *Object* of uncover'd *Poverty* a happier Man, than commonly the *Sultan* is in all these elevated *Scenes* of Pomp and Glory. The tow'ring height, whereon he stands? does seldom fail to make him *giddy* ; then he falls below the bliss of those, who can in Rags reflect on *Grandeur* [...] NO Man, who seriously reflects upon the bloody ends, which commonly attend the *Turkish Emperors*, and overtake their Pride amidst the *Sunshine* they are fondly basking in, wou'd wish to change degrees with their *uncertain Majesty* ; and surely Death must fall with double weight on such as Power and Haughtiness of Soul have lifted up beyond the apprehension of its ever reaching them » ; in Aaron Hill, *A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire* (London : 1709) 160-161. Aaron Hill explique à ses lecteurs que la vraie grandeur d'un monarque ne se mesure pas au luxe qui l'entoure et à la volupté de ses plaisirs charnels mais à la force de son armée et à l'impartialité de sa justice. Il rappelle que le bonheur appartient à ceux qui se contentent de leur condition et échappe à ceux qui cherchent la gloire. La vie est plus agréable pour ceux qui refusent les honneurs du pouvoir et le mépris. Samuel Johnson reprend, pour l'épisode de Pekuah au sérail, les informations qui servent la progression de sa diégèse mais passe sous silence toute la partie descriptive du texte de Hill.

⁴¹ *Ibid.*, p. 240.

⁴² Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 75.

sélection élaborée par Johnson : « The information on Cairo which he gathered from these travel books thus gave him the opportunity to suggest London but yet keep the Eastern milieu ». ⁴³ Weitzman sous-entend que la technique employée par Samuel Johnson est similaire à celle des auteurs de « lettres persanes ». Ces auteurs de récits épistolaires pseudo-orientaux déplacent la voix narrative pour créer un espace de distance critique au sein du récit. Sans aller jusqu'à penser comme Weitzman que Johnson entend parler de Londres sous le costume du Caire, le rapprochement possible entre les deux capitales indique la portée universaliste du discours de l'auteur.

Du Caire aux cataractes du Nil, la technique narrative de Johnson est identique. Les cataractes sont l'objet d'une légende que les voyageurs ne manquent pas d'indiquer et de réfuter dans leurs récits. Johnson traduit cet extrait tiré du récit de Lobo :

The fall of this mighty Stream from so great an height, makes a Noise that may be heard to a considerable Distance ; but I could not observe that the neighbouring Inhabitants were at all Deaf, I conversed with several, and was as easily heard by them, as I heard them. The Mist that rises from the fall of Water may be seen much farther, than the Noise can be heard. ⁴⁴

Johnson mentionne ce phénomène naturel en ouverture du chapitre XXI de *Rasselas*. Seuls les lecteurs avertis perçoivent la référence au texte du prêtre Lobo :

They came on the third day, by the direction of the peasants, to the hermit's cell : it was a cavern in the side of a mountain, overshadowed with palm-trees ; at such a distance from the cataract, that nothing more was heard than a gentle uniform murmur, such as composed the mind to pensive meditation, especially when it was assisted by the wind whistling among the branches. ⁴⁵

⁴³ Arthur J. Weitzman, « More Light on *Rasselas*. The Background of the Egyptian Episodes » *Philological Quarterly* 48 (Jan. 1969) 55.

⁴⁴ Jeronymo Lobo, *A Voyage to Abyssinia* (London, 1735) 101.

⁴⁵ Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 84.

Dans le récit pseudo-oriental, Johnson mentionne les chutes du Nil, et l'allusion produit un décalage ironique dans l'esprit du public instruit. Seuls les lecteurs qui ont lu les récits de voyage et qui se sont informés sur la géographie de l'Abyssinie ont en mémoire la fureur des cataractes. Seuls ces derniers perçoivent l'ironie présente dans le récit pseudo-oriental où les chutes sont mentionnées mais transformées en paisible ruisseau, conférant au paysage abyssinien les caractéristiques du décor idyllique. Johnson dévoile l'un des procédés de l'écriture pseudo-orientale qui consiste à couvrir la géographie réelle sous le manteau d'une géographie rêvée.

La culture savante est inscrite sous le texte du conte pseudo-oriental. Le narrateur détourne ses lecteurs de la science géographique et les divertit au moyen d'un lieu commun littéraire emprunté au monde de l'idylle. Le vacarme de la cataracte n'est plus que doux murmure. Johnson sait l'artifice que le recours au topos crée. Il souligne – par l'emploi de l'adverbe « especially » (« especially when it was assisted by the wind whistling among the branches »), véritable « brèche » par laquelle le narrateur expose un point de vue ironique – le caractère purement rhétorique d'une telle description. Le narrateur tisse le fil du récit, dont la progression s'effectue au moyen de sources savantes, qu'il intègre, transforme et cache. Le narrateur peut souligner le caractère artificiel de ces métamorphoses, jouant de l'écart avec une « vérité » géographique présupposée.

Le « cas *Rasselas* » est un premier exemple qui nous permet de poser la distinction fondamentale entre déni d'autorité et ignorance. Le savoir orientaliste est volontairement omis du conte, mais participe néanmoins au processus de la création et de la réception de ces textes littéraires. La connaissance que les lecteurs ont effectivement de l'Orient ne nous est pas accessible. Cependant, il est possible de définir la position imaginaire du lecteur dans ces textes. Il est implicitement entendu que le lecteur partage l'érudition de l'auteur et qu'il comprend les références tacites de ce dernier à tel ouvrage d'érudition orientaliste. Même si, comme le précise Cécile Révauger, l'espace se réduit à un décor de carton-pâte,⁴⁶ et même si l'auteur pseudo-orientaliste ne fait montre d'aucune connaissance du monde oriental, le lecteur ne conclut pas à l'ignorance de l'écrivain. Le « cas *Rasselas* » nous permet de comprendre les techniques de recouvrement, d'intégration et de dévoilement de l'érudition par la fiction.

⁴⁶ Voir Cécile Révauger, « Le Conte oriental à l'épreuve des Lumières en Angleterre. » *Féeries* 2 (2004-2005) 194.

LE CAS DU DESPOTISME ORIENTAL

Rasselas, prince d'Abyssinie, vit confiné derrière les murailles d'une vallée, et attend de succéder à son père sur le trône de l'empire. Le palais où il est tenu prisonnier reflète la richesse et la peur inhérentes au pouvoir despotique : « This house, which was so large as to be fully known to none but some ancient officers who successively inherited the secrets of the place, was built as if suspicion herself has dictated her plan. To every room there was an open and secret passage [...] Many columns had unsuspected cavities, in which a long race of monarchs had repositied their treasures ». La réclusion du prince est présentée, en ouverture du conte, comme un exemple d'exercice despotique du pouvoir contre lequel Rasselas se rebelle en s'échappant.

Le despotisme oriental est un topos littéraire repris dans les tragédies du XVII^e et du XVIII^e siècles. L'exposition de ce lieu commun dans les pièces pseudo-orientales du XVIII^e siècle réduit le pouvoir oriental et son dépositaire à un stéréotype. Cette image réductrice et figée de l'Orient correspond en réalité à ce que les historiens et les voyageurs écrivent au sujet de la politique orientale. Les dramaturges anglais renouvellent l'inspiration tragique et comique à la lecture de l'histoire des Orientaux.

Le sérail illustre ce procédé de création d'un lieu commun. En tant qu'espace théâtral, il correspond à une première simplification de l'organisation de l'espace du palais de Topkapi. La topographie du sérail, décrite par de nombreux voyageurs,⁴⁷ est réduite à un espace tripartite : jardin, salle d'audience ou divan, et harem. Les metteurs en scène confondent le plus souvent le « sérail », ou le palais dans son intégralité, et le « harem », ou les pièces destinées aux femmes du sultan et à leurs esclaves. Les intrigues de sérail sont en fait des intrigues de harem. Les dramaturges perpétuent cette confusion, non par manque de connaissance – les voyageurs distinguent nettement les divers lieux du palais –

⁴⁷ Robert Withers publie en 1650 *A Description of the Grand Signour's Seraglio, or Turkish Emperour's Court*, réédité en 1737. Le voyageur Georges Sandys se rend à Constantinople en 1610 et publie en 1615 *A Relation of a Journey begun An. Dom. 1610 : Foure bookes. Containing a Description of the Turkish Empire, of Ægypt, of the Holy Land, of the Remote Parts of Italy, and Islands adioining*, dans lequel il offre une description précise du sérail (London, 1615) 32-33. Cet ouvrage réédité en 1705 est encore cité comme une référence par Lady Wortley Montagu. L'épistolière décrit l'intérieur des harems dans les lettres qu'elle destine à certaines de ses correspondantes anglaises. Voir par exemple la lettre adressée à Lady Mar, en date du 10 mars 1718 dans *The Turkish Embassy Letters* (London : Virago Press, 2001) 113-120.

mais pour les besoins de la scène, où intrigues politiques et intrigues amoureuses se mêlent.

Le sérail se transforme en espace archétypal, structuré par une série de composantes reprises d'un drame à l'autre. Le sérail tel qu'il apparaît sur la scène anglaise est moins l'imitation fidèle du lieu réel que la reproduction d'un archétype. Le drame simplifie la structure spatiale du sérail aux trois entités les plus remarquées des voyageurs – le Divan comme lieu de pouvoir, le harem et les jardins comme lieu de plaisir et de richesse. La cour très nombreuse est réduite à quelques personnages auxquels un rôle préétabli est assigné : le sultan est tyrannique, les sultanes sont jalouses, les eunuques, les janissaires et les nains sont violents et comploteurs. La répétition de ces désignations d'une pièce à l'autre transforme le personnage en marionnette mue par des mécanismes identiques. La mise en scène plaque du mécanique sur du vivant et provoque le rire.⁴⁸

La farce produit un effet comique par grossissement, en soulignant les images stéréotypées du sérail. Ce lieu du plaisir des sens, comme le décrivent les voyageurs, devient un lieu de débauche.⁴⁹ Dans la farce pseudo-orientale de Elizabeth Inchbald, *The Descent of the Balloon*, Johnny, ivre, séduit les sultanes comme des prostituées. Alors que les voyageurs comparent souvent le sérail à un couvent pour jeunes femmes,⁵⁰ la farce le transforme en mascarade religieuse, mêlant Islam, paganisme et blasphème.⁵¹ La violence tourne au cannibalisme. La fonction du sérail comme lieu intrigant est soulignée par la démultiplication des intrigues.⁵² Le récit viatique se compose à partir de thèmes, repris et

⁴⁸ Cette thèse est soutenue par Henri Bergson dans *Le Rire : essai sur la signification du comique* (Paris : F. Alcan, 1900).

⁴⁹ Dans son *Dictionary of the English Language*, Samuel Johnson donne à l'entrée « seraglio » la définition suivante : « [Italian, perhaps of Oriental origin] A house of women kept for debauchery. ».

⁵⁰ Au chapitre 4 de sa *Description of the Grand Seignor's Seraglio*, Robert Withers décrit l'espace des femmes comme un couvent : « These Virgins, immediately after their coming into the *Seraglio* are made *Turks* [...] in the Women's lodgings, they live just as Nuns do in great Nunneries : for these virgins have very large rooms to live in ; and their bed-chambers will hold almost a hundred of them a piece. They sleep upon *Sofaes*, which are built long-wise on both sides of the room, and a large space left in the midst to go to and fro about their business. Their beds are very coarse, and hard [...] Near unto the said bedchambers they have their *Bagnios*, for their use at all times, with many fountains, out of which they are served with water [...] There are other places likewise for them, where they go to school, to learn and read (if they will) the Turkish tongue, to sew also, and to play on divers instruments : and thus they spend the day with their mistresses, who are all ancient women : some hours, notwithstanding, being allowed them for recreation, to walk in their gardens, and use such sports as they familiarly exercise themselves withall » ; Robert Withers, *Description of the Grand Seignor's Seraglio* (London, 1650) 36-38

⁵¹ Dans la farce pseudo-orientale d'Isaac Bickerstaff, *The Sultan ; or A Peep in the Seraglio* (1778), la captive anglaise, rebaptisée par le sultan Roxalana, pousse le sultan et son garde Osmyn au blasphème en les forçant à boire du vin. Dans *The Descent of the Balloon* (1788), l'arrivée des Anglais dans la cour du harem provoque la stupeur des sultanes qui les comparent à des dieux païens : « Are you gods ? » s'enquiert la Première Sultane tandis que la Deuxième décrit la montgolfière comme « the chariot of the gods of the Gentoos ».

⁵² L'intrigue principale de *The Descent of the Balloon* est l'arrivée impromptue de trois Anglais en montgolfière dans le sérail. Les personnages de la pièce ne cessent d'intriguer. Le Grand Moghol décide de se mettre en scène en tant que tyran : « Aggravate their fears, as much as possible, tell them, I am the

soulignés par l'écriture dramatique. Le thème du régime « tyrannique » ou « despotique », emprunté aux descriptions des régimes orientaux par les voyageurs, est repris dans la farce comme élément factice. Le Grand Moghol dans *The Descent of the Balloon* met en scène son caractère tyrannique afin d'effrayer les voyageurs anglais. Le sultan dans la pièce de Bickerstaff se présente d'abord comme un esprit réformateur, prêt à recevoir les critiques et invectives venant de sa captive anglaise, Roxalana. Sa vraie nature tyrannique est dévoilée à la fin de la pièce lorsqu'il se retourne contre Roxalana et choisit la jalouse Elmira. Le thème de la jalousie est souligné au point de devenir la caractéristique essentielle des sultanes. Ce portrait confine ces femmes au ridicule. De même, des accessoires orientaux types, tels la pipe ou le mouchoir que le Sultan laisse aux pieds de sa promise, deviennent des objets scéniques essentiels, sources de comique. Cette mise en valeur est source de comique. Dans *The Sultan*, Roxalana jette la pipe que le sultan partage. Son insolence provoque la fureur du sultan qui devient un objet de moquerie pour la captive : « What! Angry before a woman! I'm quite ashamed of you ». Le mouchoir que le sultan offre à Roxalana, signe d'un choix sans appel, passe de main en main, et l'acte irréversible est constamment retardé.

L'intrigue du sérail, mise en scène au XVIII^e siècle dans la farce orientale, s'inspire de récits historiques et viatiques en Orient, mais ne retient de ces récits que des stéréotypes. L'évolution des connaissances de l'Orient ne modifie pas la description de ce lieu érigé en prototype. Le « complot au sérail »⁵³ renouvelle l'inspiration des dramaturges en leur fournissant un nouveau lieu tragique. Le récit du siège d'une cité d'Orient, l'histoire d'une succession mouvementée parmi les dynasties orientales complètent ce nouvel édifice tragique. Le même conflit entre la *libido dominandi* et la *libido sentiendi* est mis en scène. Le tyran résout ce conflit en pliant son gouvernement à l'accomplissement de ses désirs, mais la soumission de la politique à la libido est destructrice. Les ressorts de la tyrannie servent ainsi la dimension tragique. Les chroniques historiques relatent l'assassinat de Mustapha, par son père Soliman le Magnifique, à l'instigation de sa favorite, Roxelane.

abstract of cruelty, the essence of tyranny ; tell them the Divan shall open with all its terrors. For tho' I mean to save their lives, I want to see the effect of their fears, for in the hour of reflection I love to contemplate that greatest work of heaven, the mind of man » ; in Elizabeth Inchbald, *The Mogul Tale ; Or, The Descent of the Balloon* (Dublin, 1788) 7. Peu après, le premier Eunuque propose un plan aux Anglais pour se défendre de la violence du Grand Moghol : « He will be in the Divan immediately, be firm and bold before him – seem to know yourselves of consequence – seem to have no fear, and that will alarm him » ; in *Ibid.*, p. 8. Il récrit les rôles des personnages : le Docteur devient ambassadeur du roi d'Angleterre, Johnny le Pape, et Fanny une religieuse expulsée de son couvent. De même, à l'intrigue principale de la farce de Bickerstaff s'ajoute une intrigue montée par Osmyn le janissaire et Elmira, la sultane favorite, contre Roxalana.

⁵³ Gilles Veinstein, « Complot au sérail (ou l'empire ottoman face à ses démons intérieurs) ». Conférence du 21 mars 2007 à la Bibliothèque Nationale de France, Paris.

Pour favoriser l'accession de son fils Bajazet au pouvoir, la favorite complotte avec son gendre Roustam la destitution de Mustapha, né d'une autre courtisane.⁵⁴ Fulke Greville s'inspire de cette histoire et relate dans *The Tragedy of Mustapha* (1609), la passion de Soliman pour sa favorite et le meurtre du fils. Roger Boyle Orrery écrit *The Tragedy of Mustapha* (1668), rééditée en 1734. David Mallet publie *Mustapha. A Tragedy* en 1739 et accompagne cette publication d'un récit d'érudition, *The History of the Life and Death of Sultan Solyman the Magnificent, Emperor of the Turks, and of his son Mustapha*.

L'exemple du sérail illustre l'utilisation d'un espace oriental transformé en lieu commun dramatique. Ce qui apparaît comme une simple construction fictive s'accorde en réalité avec les représentations qu'en donnent les ouvrages d'érudition. Les dramaturges du XVIII^e siècle puisent dans un creuset forgé par les historiens et les orientalistes et déclinent le despotisme oriental en accents tragiques ou comiques.⁵⁵

Le thème du despotisme oriental est un élément clé de compréhension des régimes politiques orientaux pour les historiens des XVI^e et XVII^e siècles. Jean-Louis Bacqué-Grammont écrit, dans l'ouvrage collectif *Histoire de l'Empire Ottoman*, au sujet de la période 1515-1606, qu'elle marque l'apogée du pouvoir impérial.⁵⁶ Robert Mantran présente le XVII^e siècle comme une période de déclin. Les Ottomans subissent des revers

⁵⁴ « Personne ne connaissant ni ne pénétrant le fond de cette affaire, chacun se livra aux ragots et aux commérages qui correspondaient à sa forme d'esprit » ; in Nicolas Vatin and Gilles Veinstein, *Le Sérail ébranlé* (Paris : Fayard, 2003) 171-172. Ainsi s'exprime le chancelier Djelâlzâde Moustafa Pacha au sujet de l'assassinat du fils de Soliman, Moustafa. Nicolas Vatin et Gilles Veinstein expliquent l'événement : « En renonçant à commander en personne la campagne qu'il lance en 1552 contre la Perse pour en confier la conduite à son grand vizir Rüstem Pacha, il [Soliman] accrédite sa déchéance. Le contraste devient patent avec son fils aîné, Moustafa, alors *sandjakbey* d'Amasya. Le prince, à peine quadragénaire et doué des meilleures qualités, était devenu très populaire, notamment auprès de l'armée. Les rumeurs les plus inquiétantes arrivaient aux oreilles de Süleymân, par l'intermédiaire de son grand vizir [...] Rüstem ajoutait que le prince Moustafa n'était pas insensible à [ces] propos séditieux. Il n'en fallut pas plus pour décider Süleymân à bouleverser ses plans [...] il relança la campagne contre la Perse en en prenant cette fois personnellement le commandement. En outre se trouvant en Anatolie, à proximité d'Eregli, il convoqua Moustafa qui se rendit sans méfiance à son camp. Là, il le fit étrangler sous sa tente par ses muets, assistant à la scène derrière un rideau de soie. Ce forfait provoqua une colère si forte chez les janissaires que le sultan se résolut, pour les apaiser, à démettre (provisoirement) le grand vizir de ses fonctions. Rüstem, qui servit ainsi de fusible, avait indéniablement joué un rôle trouble dans l'affaire. Quelles qu'aient été les véritables intentions de Moustafa, il l'avait noirci aux yeux de son père par ses insinuations. Il faisait de toute évidence partie d'un complot pour écarter Moustafa de la succession en manipulant le vieux sultan. L'âme du complot était Hourrem [Roxelane], épouse bien-aimée de Soliman, qui travaillait aux intérêts de ses propres fils contre Moustafa, né d'une autre femme, Mâhidevrân. Elle avait trouvé un allié dans le grand vizir qui était d'ailleurs son gendre, l'époux de sa fille Mihrimâh » ; in *Ibid.*, p. 118.

⁵⁵ Les pièces comiques sont plus rares que les pièces tragiques. Elles n'existent pas au XVII^e siècle. Les dramaturges du XVIII^e siècle soulignent le ridicule de dignitaires orientaux et forcent le rire en même temps que les traits. Le despotisme oriental est considéré comme un despotisme de pacotille, où le sultan ne possède que le costume du pouvoir et plus les fonctions. Ce traitement comique du gouvernement oriental s'explique en partie par la grandeur perdue des Ottomans en Europe. La farce propose l'image d'une majesté dégradée, d'une richesse devenue luxure, d'un pouvoir entre les mains de faux tyrans, d'une parodie de despotisme. Dans la pièce d'Elizabeth Inchbald, *The Mogul Tale ; Or, The Descent of the Balloon* (1788) le ton des protagonistes anglais qui s'adressent aux Orientaux est familier. Johnny donne aux eunuques le nom de « Mr Blacky » ou plus vulgairement « you damn'd black dog » et désigne les sultanes comme des « pretty girls, pretty tipperty winches ».

militaires en Hongrie à la fin du XVI^e siècle, en Géorgie et en Azerbaïdjan face aux Iraniens au début du XVII^e siècle, et doivent faire face aux révoltes qui éclatent à l'intérieur de l'empire, en Anatolie et en Syrie. Les tentatives de réorganisation et de réforme de l'État se concluent par des exécutions – le sultan Osmân II est exécuté en 1622 – ou par des échecs – Murâd IV (1623-1640) parvient à rétablir l'ordre pendant son règne mais la situation est à nouveau instable à sa mort. Le grand-vizirat de Mehmed Köprülü ouvre en 1656 une période de vingt ans de renouveau pour l'empire mais se termine par l'échec du siège de Vienne en 1683 et la reprise de la Crimée et de l'Ukraine par les Russes.⁵⁷ L'expansion de l'empire ottoman est définitivement stoppée en Europe à la fin du XVII^e siècle.⁵⁸ Robert Mantran écrit :

À la fin du XVII^e siècle, l'empire ottoman n'apparaît plus aussi redoutable qu'auparavant. Il commence à être mieux connu, mieux observé car les voyageurs européens qui le parcourent sont plus nombreux et plus avertis. Le processus de sclérose, qui a gagné le sommet de l'Etat et les rouages de l'administration, a également touché le monde intellectuel et artistique [...] Le XVII^e siècle est bien la période où la dégradation de l'édifice ottoman apparaît et s'accroît. Les lézardes sont multiples et une œuvre de restauration est alors absolument nécessaire pour éviter l'écroulement. Des hommes courageux s'y attelleront dans le courant du siècle suivant.⁵⁹

Malgré les bouleversements dans la politique intérieure et extérieure de l'empire, les historiens des XVI^e et XVII^e siècles résument leur compréhension de la

⁵⁶ Pendant le règne de Selîm I (1515-1520), l'empire ottoman s'agrandit dans le Caucase, au Moyen-Orient, dans le Hedjaz et en Egypte. L'expansion se poursuit sous les règnes de Süleymân I (1520-1566) et Selîm II (1566-1574) en Méditerranée (Algérie, Tunisie, Tripolitaine, Egypte), au Yémen, en Irak, et plus au Nord, en Crimée et en Podolie (actuelle Ukraine), en Transylvanie et en Hongrie. Bacqué-Grammont rappelle que seule une organisation solide de l'état a permis ces conquêtes : « le XVI^e siècle n'est pas seulement le siècle des conquêtes. Il convient donc de mettre en avant ce qui a fait à cette époque la grandeur de l'empire ottoman : l'organisation de l'Etat. Ce n'est pas sans raison qu'a été donné par les Turcs à Süleymân I, que l'on appelle en Occident Soliman « le Magnifique », le qualificatif de *Kânûnî* : le « Législateur » ; in Robert Mantran, ed. *Histoire de l'Empire Ottoman* (Paris : Fayard, 1989) 158.

⁵⁷ *Ibid.*, pp. 227-264.

⁵⁸ Le traité de Karlowitz est signé en 1699 entre l'empire ottoman et la Sainte Ligue, formée de l'Autriche, de la Pologne-Lituanie, de la République de Venise et de l'empire russe. Il marque le début du déclin de l'empire ottoman, au lendemain de la deuxième guerre austro-turque. L'empire ottoman cède à l'Autriche la Hongrie, la Transylvanie et la Slavonie, la Podolie à la Pologne, la Dalmatie et la Péninsule du Péloponnèse à Venise.

⁵⁹ Robert Mantran, ed., *Histoire de l'Empire Ottoman* (Paris : Fayard, 1989) 228.

politique ottomane au qualificatif « tyrannique ». La présence accrue des Européens dans l'empire ne modifie guère cette image.⁶⁰ Gilles Veinstein note :

Le tableau du despotisme ottoman dressé avec une réprobation de plus en plus vive par nombre d'Occidentaux contemporains appelle donc plusieurs réserves : le pouvoir du sultan n'était pas aussi illimité et arbitraire qu'il leur paraissait, le *ra'ya* n'était pas aussi dépourvu de protection juridique qu'ils le prétendaient, le recours aux esclaves dans le gouvernement n'avait ni la généralité ni toutes les conséquences qu'ils lui prêtaient.⁶¹

Les Européens restent insensibles ou simplement ignorant des politiques de réformes et de lutte contre la corruption appliquées au XVII^e siècle pendant le règne de Murat IV et le grand-vizirat de Mehmet Köprülü. Richard Knolles publie, en 1603, *The Generall Historie of the Turks*, dans laquelle il présente une analyse de la politique ottomane. Les sept éditions successives attestent de la popularité de l'ouvrage tout au long du XVII^e siècle. Paul Rycaut réorganise l'édition de 1701 pour intégrer l'histoire de l'empire ottoman jusqu'en 1699.⁶² Knolles associe le pouvoir ottoman à une forme de pouvoir tyrannique :⁶³

⁶⁰ Aux XVI^e et XVII^e siècles, les Français et les Anglais obtiennent, par capitulations, le droit d'installer une présence diplomatique et commerciale dans l'empire. Les Anglais concentrent leurs activités commerciales à Istanbul, Izmir et Alep ; in Daniel Goffman, *Britons in the Ottoman Empire, 1642-1660* (Seattle : University of Washington Press, 1998) 29-44. Les lettres de capitulation sont signées avec l'Angleterre le 3 mai 1590. L'historien Stanford Shaw décrit le contenu de ces accords : « English merchants were allowed to come to the Ottoman Empire with their merchandises by sea or land, under the protection of their own flag, and to buy and sell goods in the sultan's dominions without any hindrance. They also were allowed to live under the laws and customs of their own country [...] Soon afterward the same merchants who had sent Harborne joined others in forming the Levant Company and obtaining a charter for it to operate in Ottoman territory, thus breaking the Venetian and French monopoly and inaugurating the English commercial establishment in the Middle East. » ; in Stanford Shaw, *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*, 2 vols. (Cambridge : Cambridge UP, 1976) I : 182.

⁶¹ Robert Mantran, ed. *Histoire de l'Empire Ottoman* (Paris : Fayard, 1989) 175.

⁶² Le titre de 1701 est *The Turkish History, Comprehending the Origin of that Nation, and the Growth of the Othoman Empire, With the Lives and Conquests of their Several Kings and Emperors. Written by Mr. Knolles, and Contin'd by the Honourable Sir Paul Rycaut, to the Peace at Carlowitz, in the Year 1699. And Abridg'd by Mr. Savage. Revis'd and Approv'd by the Late Sir Paul Rycaut, and Adorn'd with Nine and Twenty Copper Plates of the Effigies of the Several Princes, &c.*, 2 vols. (London, 1701).

⁶³ Ces réflexions sur la tyrannie ottomane s'inscrivent dans un courant de pensée alimenté au XVI^e siècle par les ouvrages du juriste français Jean Bodin dans *Les Six livres de la République* (1583) et du penseur politique italien Machiavel dans ses *Discours sur la première décade de Tite-Live* (1512-1517) et dans *Le Prince* (1532). Au Chapitre X du Livre Premier des *Discours sur la première décade de Tite-Live*, Machiavel décrit les règnes des empereurs romains qui ont exercé un pouvoir tyrannique : « Il les verra ensanglantés par les guerres, déchirés par les divisions, et tout aussi cruels en temps de paix ; tant de princes massacrés, tant de guerres civiles et tant d'extérieures ; l'Italie désolée, et tous les jours éprouvant de nouveaux malheurs ; ses villes ruinées et saccagées. Il verra Rome en cendres, le Capitole renversé par ses habitants, les temples antiques profanés, les rites corrompus, et l'adultère établi dans chaque maison. Il verra la mer couverte d'exilés, les écueils teints de sang. Il verra Rome se rendre coupable de cruautés sans

When I consider the strange Contexture of this Monarchy, the Absoluteness of the Prince, who acts as much without Controul, as he does, without Reason, the steps by which his Favourites ascend to their Greatness, viz. Adulation and Chance, without the least Title of descent, and oftentimes, without any Deserts ; how they in an instant are by the Frown of their Prince precipitated from the Pinnacle of Grandeur, after which they have fought with so much Greediness, like true Slaves, to enrich their Master ; then I say, consider those and several other Things of this Nature, it seems, as if the vast Encrease of this Empire were rather to be attributed to some supernatural Cause, than its Foundation or Management of the Governours. The most Sovereign Remedy they apply to these Distempers of their Body Politick, is the Severity and Quickness of their Justice, which punishes the least Crime committed against the State with Death ; the Death of which curbs the Ambition of the Governours of the most remote Provinces of the Empire. From hence it is that Severity is as natural to the *Turks*, as the Encroachments made upon the Liberties of a free People are unsupportable to them ; For the *Turkish* government being founded in the Wars and continu'd thus ever since they came out of *Scythia*, what wonder is it? if their Maxims run in the same Channel, since Tyranny now is become as wholesom and natural to them, as the Mothers Milk to a child, by which it is nourish'd ; especially since the vast extent of their Territories require speedy Preventions in case of Danger ; which makes jealousy a sufficient Motive for the Emperor to inflict the severest Punishments.⁶⁴

Le gouvernement ottoman est fondé sur le principe de monarchie absolue et est dénué de tout contrôle. Knolles cite comme principes de ce gouvernement tyrannique la corruption, le favoritisme, l'arbitraire des décisions du pouvoir, la jalousie du prince, et l'absence de classe aristocratique héréditaire. L'historien anglais passe d'un discours analytique à un discours essentialiste et définit la tyrannie comme forme de gouvernement « naturelle » aux Turcs, éduqués selon le principe d'une obéissance passive.⁶⁵ Paul Rycout,

nombre ; la noblesse, la richesse, les honneurs et, par dessus tout, la vertu, être imputés à crime. Il verra payer, récompenser les calomnieurs ; des esclaves corrompus devenant leurs maîtres ; des affranchis s'élevant contre leurs patrons, et ceux qui n'eurent pas d'ennemis, être opprimés par leurs amis » ; in Nicolas Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live* (1532 ; Paris : Berger-Levrault, 1980) 62. Ce tableau apocalyptique dépeint l'état de tyrannie comme un état de guerre et de violence permanente, comme un renversement de l'ordre social et religieux et comme la mise à mal des principes moraux. Machiavel énonce que « les auteurs d'une tyrannie », ceux dont les actions sont caractérisées par « l'impiété, la violence, l'ignorance, la paresse, la bassesse et la nullité » méritent le blâme ; in *Ibid.*, p. 60.

⁶⁴ Richard Knolles and Paul Rycout, *The Turkish History, Comprehending the Origin of that Nation, and the Growth of the Othoman Empire*, 2 vols. (London, 1701) II : 3-4.

⁶⁵ « The Turks looking upon an Absolute Obedience the most necessary Qualifications of a Subject, the Doctrine of an entire Submission to the Will of their Emperour, is infus'd into those especially who are

nommé ambassadeur extraordinaire de Charles II auprès du sultan ottoman Mahomet IV, consul anglais à Smyrne de 1667 à 1678 et membre de la Royal Society, publie, en 1668, *A History of the Present State of the Ottoman Empire*. Ses connaissances empiriques ne l'engagent pas à remettre en cause les préjugés de l'époque au sujet des Turcs :

This Present, which I thus humbly consecrate to your Lordship, may be termed barbarous, as all things are, which are differenced from us by diversity of Manners and Custom, and are not dressed in the mode and fashion of our Times and Countries ; for we contract prejudice from ignorance and want of familiarity. But your Lordship, who exactly ponderates the weight of human Actions, acknowledges reason in all its habits, and draws not the measures of Oeconomy or Policy from external appearances or effects, but from the fundamental and original Constitutions ; so that your Lordship will conclude, that a People, as the *Turks*, are Men of the same composition, with us, cannot be so savage and rude as they are generally described ; for ignorance and grossness is the effect of Poverty, not incident to happy men, whose spirit are elevated with Spoils and Trophies of so many Nations.⁶⁶

Rycaut, dans la dédicace qu'il adresse à Henry Lord Arlington, Secrétaire d'Etat de sa Majesté, reproche au public anglais d'avoir une vision biaisée du monde oriental. Il expose son projet qui consiste à battre en brèche tous les préjugés ayant cours au sujet des Turcs, et la barbarie est le premier préjugé, le principal sans doute, que l'historien déconstruit. L'image donnée du régime ottoman comme pouvoir tyrannique n'est pas remise en cause :

But indeed when I have considered seriously the contexture of the *Turkish* Government, the Absoluteness of an Emperor without Reason, without Virtue, whose Speeches may be irrational, and yet must be Laws ; whose Actions irregular, and yet Examples ; whose Sentence and Judgment, if in matters of the Imperial concernment, are most commonly corrupt, and yet decrees irresistible. When I consider what little rewards there are for Virtue, and no punishment for profitable and thriving Vice ; how Men are raised at once by adulation, chance, and the sole favour of the Prince, without any Title of noble Blood, or the motives of previous

educated in the Seraglio, to be qualify'd for Preferments in the State » ; *Ibid.*, p. 5.

⁶⁶ Paul Rycaut, « The Epistle Dedicatory » *The History of the Present State of the Ottoman Empire* (1668 ; London, 1682) n. pag.

deserts [...] to the weightiest, the richest and most honourable charges of the Empire ; when I consider how short their continuance is in them, how with one frown of their Prince they are cut off ; with what greediness above all people in the World, they thirst and haste to be rich, and yet know their treasure is but their snare [...] When I consider many other things of like nature [...] one might admire the long continuance of this great and vast Empire, and attribute the stability thereof without change within itself, and increase of Dominion and constant progress of its Arms, rather to some supernatural cause, than to the ordinary Maxims of State.⁶⁷

Rycaut reprend point par point les caractéristiques du gouvernement tyrannique : un pouvoir absolu où la raison et la vertu sont réduites à néant, un pouvoir absurde, où l'irrationnel fait office de loi, l'irrégulier d'exemple, et où la corruption est irrépressible. L'ordre est systématiquement renversé : les vertus ne sont pas récompensées et les crimes ne sont pas punis. L'absence de classe aristocratique héréditaire encourage le favoritisme et conduit à une instabilité du système. Tous les sujets sont victimes de l'arbitraire impérial qui à tout moment peut sévir, destituer les hauts placés et promouvoir de nouveaux chefs. L'historien conclut sur le caractère inhérent de la tyrannie au monde ottoman :

If this Government, severity, violence and cruelty are natural to it, and it were as great an error to begin to loose the reins, and ease the people of that oppression to which they and their fore-fathers have since their first original been accustomed, as it would be in a Nation free-born, and used to live under the protection of good Laws, and the Clemency of a virtuous and Christian Prince, to exercise a Tyrannical power over their Estates and Lives, and change their Liberty into servitude and Slavery.⁶⁸

La définition de la tyrannie n'est valable qu'au regard de la monarchie parlementaire, édiflée sous la dynastie des Tudors et des Stuarts. Le thème de la tyrannie orientale trouve un écho fort auprès du public anglais, pour qui les notions de « bien commun » (« commonwealth ») et de défense du Parlement contre les excès du pouvoir

⁶⁷Paul Rycaut, *The History of the Present State of the Ottoman Empire* (London, 1682) 2-3.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 4.

royal sont familières.⁶⁹ La tyrannie orientale joue ainsi le rôle de repoussoir dans la constitution d'une identité nationale anglaise. Paul Rycaut conclut sa préface en admonestant son lecteur :

If the tyranny, oppression and cruelty of that State, wherein Reason stands in no competition with the Pride and Lust of an unreasonable Minister, seem strange to thy liberty and happiness, thank God that thou art born in a country the most free and just in all the world ; and a subject to the most indulgent, the most gracious of all the princes of the universe ; that thy wife, thy children, and the fruits of thy labour can be called thine own, and protected by the valiant arm of thy fortunate King. And thus learn to know and prize thy own Freedom, by comparison with foreign Servitude, that thou mayest ever bless God and thy King, and make thy happiness breed thy content, without degenerating into wantonness, or desire of revolution.⁷⁰

⁶⁹ Henri VIII restaure au début du XVI^e siècle un pouvoir monarchique fort, qui avait gravement été mis à mal par la « guerre des deux roses ». Il travaille à la soumission de la noblesse anglaise et de l'Église, en imposant la notion de suprématie royale dans les affaires religieuses. Comme le rappelle John William Allen : « The early Tudor monarchy sorely needed a doctrine of a religious duty of obedience to constituted authority. It had, to begin with, to restore order, and to do so it constructed what was practically a new machinery of government out of the wreckage of the fifteenth century. It subjugated or destroyed the old nobility ; it subjugated the Church ; it assisted the spread of national consciousness ; it gave form and meaning to what we know as Parliament » ; in John William Allen, *A History of Political Thought in the Sixteenth Century* (London : Methuen, 1928) 121. Sous le règne d'Henri VIII et sous le règne d'Elisabeth, la monarchie étend ses pouvoirs. L'héritier d'Elisabeth, Jacques VI, roi d'Ecosse, expose dans son pamphlet *Trew Law of Free Monarchies* (1598), les principes de la monarchie absolue. De nombreux auteurs n'hésitent pas à critiquer ces principes au nom du « bien commun » et du pouvoir inaliénable du Parlement. La menace tyrannique est présente dans les consciences et combattue. Allen cite les pamphlets et lettres de Crowley, ou le *Dialogue* entre Lupset et le cardinal Pole écrit par Starkey, dans lesquels est définie la notion de « common weale » : « It was, in fact, usually in connection with the idea of society as divinely ordered, that the conception of a “very and true commonweal” was developed. In that perfect commonwealth, waste and dishonesty and mere self-seeking disappear and every member of the community works single-mindedly for the common good » ; in *Ibid.*, p. 137. Dans son *Dialogue between Cardinal Pole and Thomas Lupset* écrit entre 1536-1538, Starkey prévient du danger de tyrannie qu'une monarchie héréditaire fait courir aux sujets. Pole affirme : « our country hath been governed and ruled these many years under the state of princes, which, by their regal power and princely authority, have judged all things pertaining to the state of our realm to hang only upon their will and fantasy [...] For, Master Lupset, this is sure and a gospel word, that the country can not be long well governed nor maintained with good policy where all is ruled by the will of one, not chosen by election but cometh to it by natural succession ; for seldom seen it is that they which by succession come to kingdoms and realms are worthy of such authority [...] Better is it to the state of the commonweal to restrain from the prince such high authority, committing that only to the common counseyl of the realm and parliament, assembled here in our country ». Certains historiens du XVII^e siècle louent le gouvernement ottoman pour avoir écarté le principe d'hérédité des fonctions de l'Etat. Le principe de monarchie « mixte » est formulé au XVI^e siècle. Selon ce principe, le roi ne peut gouverner seul ou avec ses cabinets mais n'a de pouvoir qu'au sein du Parlement. Des auteurs comme Peter Wentworth ou Sir Thomas Smith rappellent le fonctionnement d'une monarchie parlementaire, et soulignent le rôle du Parlement comme garde-fou contre toute dérive tyrannique. Sir Thomas Smith écrit dans *De republica anglorum* (1583) : « For England, it is Parliament, with or including the Prince, that makes law and imposes taxation » et ajoute : « The most high and absolute power of the realm of England consisteth in the Parliament ».

⁷⁰ Paul Rycaut, « The Epistle Dedicatory » *The History of the Present State of the Ottoman Empire* (1668 ; London, 1682) n. pag.

Les principes « anglais » de liberté, de justice et de propriété privée apparaissent en contrepoint de la tyrannie orientale. Cette mise en valeur est aussi une mise en garde contre tout abus et toute tentative de rébellion contre un régime juste.

Les tentatives pour établir une image favorable du pouvoir ottoman sont plus rares. Francis Osborne rectifie l'opinion des historiens et du public anglais au sujet de la tyrannie ottomane. Il explique que l'absence d'aristocratie et de droit de succession est un principe bénéfique à la société :

The subjects in Turkey have nothing hereditary [...] This hangs no less weight of restraint on the ambition of all in actual administration of publick affairs, than it adds industry to such as have not yet attained to that height. By which a foul error in Europe is obviated, where men ascend to the highest places by the mediation of friends and money, rather than any advantage their worth brings to the common-wealth [...] The Emperours being here administrator to all deadmen's estates, forceth their children to be solicitous after trades ; as having none to relie on for a future maintenance, but themselves.⁷¹

L'un des fondements de la « tyrannie » ottomane – l'absence de classe aristocratique – est, selon Osborne, bénéfique à la société entière. Les fondements de ce système « tyrannique » – obéissance, parité et fortitude – deviennent, sous la plume de l'historien, des vertus :

[...] the Subject having no vote in the proposal or consent to laws, all being solely at the will of the Prince, they have nothing but patience to fly to [...] no instrument appearing of any mutual compact betwixt him and the people, so as life and estate are merely arbitrary ; better endured, because the crown being heir to all men, none can be made poorer than they were born [...] The second thing promoted, is an impartial parity [...] none appearing higher or lower than the rest, but according to the place he fills in the state ; all offices remaining wholly in the disposure of the emperor : this removes the Subjects' eyes from the Grandees, who might be tempted to faction [...] The third thing is fortitude ; endowed so richly by no nation as the *Turks*, whose Emperor placeth all offices in the van of brave actions [...] As for the

⁷¹ Francis Osborne, *Political Reflections on the Government of the Turks* (London, 1656).

cowards, they have not only poverty and reproach attending them in this world, but hell and damnation in the next.⁷²

Les observations de Rycout imprègnent davantage la pensée historique à venir que les tentatives de Osborne de racheter la « tyrannie » ottomane. Au siècle des Lumières, la connaissance historique des régimes orientaux évolue à partir des thèses exposées par Rycout. Asli Cirakman explique que les historiens anglais cessent d'employer l'adjectif « tyrannique » pour décrire l'empire ottoman et lui préfèrent celui de « despotique » :

The concept of tyranny was widely used during the 16th and 17th centuries, whereas the concept of despotism was used to depict the regime of the Ottomans in the 18th century [...] « Tyranny » allowed for both positive and negative features, whereas « despotism » had no redeeming features. Early modern Europeans emphasized both admirable and frightening aspects of the Ottoman greatness. On the other hand, the concept of despotism was redefined as inherently Oriental in the 18th century and employed to depict the corruption and backwardness of the Ottoman government.⁷³

La distinction établie par Asli Cirakman entre « tyrannie » et « despotisme » ottoman permet de comprendre le changement de statut de l'empire ottoman auprès des puissances européennes. Au XVIII^e siècle, la supériorité politique, stratégique et économique des états européens ne justifie plus la crainte ou l'émerveillement reconnus par les voyageurs européens des siècles précédents. Il est plus difficile en revanche de s'accorder avec l'avis de Cirakman lorsqu'il explique que le despotisme est envisagé au XVIII^e siècle comme un mode de gouvernement inhérent à l'Orient. À l'origine de cette « naturalisation » du politique, les propos tenus par Montesquieu dans *L'Esprit des lois*, où il démontre que le gouvernement est moins une affaire de choix politique qu'une prédisposition d'ordre climatique :

⁷² *Ibid.*, pp. 250-251.

⁷³ Asli Cirakman, « From Tyranny to Despotism : The Enlightenment's Unenlightened Image of the Turks. » *International Journal of Middle East Studies* 33-1 (Feb. 2001) 49.

Si avec cette faiblesse d'organes qui fait recevoir aux peuples d'Orient les impressions du monde les plus fortes, vous joignez une certaine paresse dans l'esprit, naturellement liée avec celle du corps, qui fasse que cet esprit ne soit capable d'aucune action, d'aucun effort, d'aucune contention, vous comprendrez que l'âme qui a une fois reçu des impressions ne peut plus en changer. C'est ce qui fait que les lois, les moeurs et les manières, même celles qui paraissent indifférentes, comme la façon de se vêtir, sont aujourd'hui en Orient comme elles étaient il y a mille ans.⁷⁴

Montesquieu explique l'« immuabilité » des sociétés orientales en invoquant des causes naturelles. Cette thèse exclut les pays orientaux des progrès de la modernité et les condamne à « mille ans » de décalage par rapport aux pays européens. Dès lors, l'intervention européenne en Turquie est envisagée comme la seule garantie de l'entrée de l'empire dans la modernité. En conclusion d'une partie consacrée aux relations internationales de l'empire ottoman, William Eton, consul anglais à Istanbul, envisage une telle intervention :

The conclusion then [...] is, that the subversion of its despotism (an event which must inevitably soon arrive, and which it requires not the gift of prophecy to foresee) will be productive of the most beneficial effect, in substituting an active and commercial power, for one immersed in sloth and barbarism. In these deductions, Britain finds herself particularly interested from the great advantages, commercial and political, which such an event holds out for her, and which, if she does not embrace, her influence and weight in the Mediterranean, and, perhaps in the scale of Europe, must speedily sunk.⁷⁵

L'ouvrage est publié en 1798, l'année où Napoléon Bonaparte entame son expédition en Égypte et où l'Angleterre doit conforter sa présence en Turquie pour ne pas perdre toute influence en Méditerranée. William Eton oppose le modèle anglais, fondé sur le travail et le commerce, à un modèle oriental, terreau de paresse et de barbarie.⁷⁶ Cette

⁷⁴ Charles Louis de Secondat, baron de la Brède de Montesquieu, *De l'esprit des lois*, Tome 1, Livre XIV, Chapitre 4 (Paris : Garnier, 1973) 250. Montesquieu discute du rapport des lois avec le climat, le sol et l'esprit d'une nation tout au long de la troisième partie *De l'esprit des lois*.

⁷⁵ William Eton, *A Survey of the Turkish Empire* (London, 1798) 441.

⁷⁶ Eton présente le gouvernement turc en ces termes : « if despotism be meant a power originating in force, and upheld by the same means to which it owed its establishment ; a power scorning the jurisdiction of reason, and forbearing the temerity of investigation ; a power calculated to crush the growing energies of mind, and annihilating the faculties of man, in order to insure his dependence, the government of Turkey

présentation binaire, usant dans le cas du modèle oriental, de préjugés depuis longtemps battus en brèche par les historiens et les voyageurs, permet à l'auteur de justifier une intervention anglaise en Turquie au nom de la marche de la modernité et du progrès, sans cacher les intérêts coloniaux (ou d'« influence » comme l'indique l'auteur) de l'Angleterre.

L'argument du despotisme oriental sert le plus souvent un énoncé rhétorique qui vise à confirmer le bien-fondé de l'entreprise coloniale ou à dénoncer les dérives despotiques des régimes européens. La prétendue « nature » despotique des gouvernements orientaux est un prétexte,⁷⁷ un contre-exemple,⁷⁸ dans le dispositif argumentatif suivi par les philosophes des Lumières qui réfléchissent aux préceptes du régime juste et au partage des pouvoirs. William Eton énonce ce point : « despotism or licentiousness appearing in their true colours give the surest, because the most rational means, of appreciating the advantages of good government ».⁷⁹ Le gouvernement oriental joue le rôle de repoussoir dans le dispositif argumentatif de l'historien. William Eton s'adresse à un public de lecteurs anglais, censés apprécier, par contraste, les bienfaits de leur gouvernement, et à un public de politiciens, appelés à reconnaître les dérives orientales et à mesurer leurs politiques à l'aune de ce contre-exemple. L'historien Edward Gibbon analyse l'organisation sociale des premiers temps de l'Islam et reconnaît certains avantages au despotisme oriental. Il en déduit un système de gouvernement idéal d'alliance entre despotisme et républicanisme : « a prudent mixture of justice and bounty maintained the discipline of the Saracens, and they united, by a rare felicity, the dispatch and execution of despotism with the equal and frugal maxims of a republican government ».⁸⁰

may be most faithfully characterized by the term » ; in *Ibid.*, p. 17.

⁷⁷ L'usage des guillemets énonce la distance critique que je souhaite prendre par rapport à une rhétorique de « naturalisation » des phénomènes sociaux. Patricia Springborg nous rappelle que les gouvernements orientaux n'ont pas, *de tout temps*, été jugés despotiques par les historiens européens et que cette description naît d'un contexte historique et politique précis : « One of the most surprising features of my story is the late date at which the boundaries between East and West are fully sedimented. For most of the period under discussion here – from Antiquity to Renaissance – the lines are still fluid. It is not until the post-Reformation period and the rise of the early modern state that the East, as constant reference point for the West, becomes definitely different and characteristically « despotism », due to certain historical fundamentals : the advance of the Ottoman empire into the heartland of Europe ; the late reception of certain of Aristotle's ideas to account for Ottoman rule as a patrimonial regime ; and a general change in the perception of the Turks » ; in Patricia Springborg, *Western Republicanism and the Oriental Prince* (Cambridge : Polity Press, 1992) 1. Le premier glissement idéologique dû à la naturalisation du politique tient dans une synecdoque qui permet aux historiens de passer de l'exemple particulier du gouvernement turc sous l'empire ottoman au principe général d'un mode de gouvernement oriental typique.

⁷⁸ Patricia Springborg analyse l'usage du contre-exemple oriental dans les développements de la pensée républicaine en Europe : « Western republicanism and the myth of the oriental prince pose for us boundaries, some of which are self-erected walls, others ancient lines of demarcation between conceptual systems, and yet others are like the mirrors through which Alice in Wonderland can step – they reflect distortions which disappear under examination, and sometimes reverse images » ; in *Ibid.*, p. 1.

⁷⁹ William Eton, *A Survey of the Turkish Empire* (London, 1798) 2.

⁸⁰ Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. David Womersley, 6 vols. (Reprint 1788 ; London : Routledge, 1997) V : 280.

Ce jugement a de quoi étonner ses contemporains, habitués aux descriptions des hordes barbares des premiers temps de l'Islam. Gibbon juge ce gouvernement « mixte » comme la forme politique la plus achevée, capable d'assurer le bonheur de la communauté. Exclure de ce schéma la monarchie, pourtant jugée comme la meilleure forme de gouvernement existante, expose Gibbon à un sévère jugement de ses contemporains. Son idéal aristocratique de soumission de la majorité à un petit groupe d'hommes choisis parmi les meilleurs lui paraît être la seule assurance de stabilité politique et sociale, et le despotisme oriental en offre l'incarnation. La représentation du pouvoir politique oriental sert un intérêt rhétorique ou argumentatif et un intérêt idéologique. Il figure dans un énoncé visant à expliquer le déclin et la chute de l'empire romain et à exposer les positions politiques de son auteur. Le lecteur comprend que le déclin de l'empire romain s'explique en partie par son manque de cohésion et de stabilité et déduit de cet exposé les affinités politiques de son auteur.

La conception de la politique orientale, et plus spécifiquement du gouvernement ottoman, n'est pas aussi « systématique » que Cirakman le prétend. Au XVIII^e siècle, des historiens comme Aaron Hill confirment systématiquement les préjugés au sujet du despotisme oriental, tandis que Simon Ockley, ou plus tard, Sir James Porter les battent en brèche. Aaron Hill entreprend de déconstruire les rouages du système despotique ottoman. Il compare le régime ottoman à un arbre et les fondements de ce régime à ses racines. L'arbre, aux prises avec de fortes tempêtes, ne tombe pas, car ses racines s'enfoncent profondément dans le sol. De même, le despotisme ottoman doit reposer sur des maximes solides s'il ne veut pas courir à sa perte :

The Political Maxims of an Arbitrary Government, may not improperly be compar'd to the spreading Roots and twisting Fibres of some Tall Oak, whose elevated Heigth exposing it to double Danger, by the raging Force of Stormy Winds among its Branches, has no Security but the Rooted Depth by which it is supported against strongest Efforts of contending Tempests ; and certainly a Government so vastly Large, so inexpressibly Rich, and so strangely different from all other, must be supported strongly by some uncommon Policy ; without which Guard, the daring Ambition of aspiring Princes, and the formidable violences of intestine Discords, would, like some surprizing Earthquake, break fiercely thro' the Bands of Duty and by their factitious Consequences involve the Empire in most inevitable Ruin.⁸¹

⁸¹ Aaron Hill, *A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire* (London : 1709) 5. L'ouvrage est réédité en 1710, 1733 et 1740.

Hill expose chacune de ces maximes, tire une à une les racines de l'arbre, comme pour mieux le déterrer. Dans le même temps, d'autres historiens s'attachent à rétablir une version qu'ils jugent plus objective. Simon Ockley écrit en 1708 *The History of the Saracens*, dans laquelle il entame l'image négative de la civilisation arabe :

The Folly of the Westerlings, in despising the Wisdom of the Eastern Nations, and looking upon them as Brutes and Barbarians ; whilst we arrogate to ourselves everything that is Wise and Polite ; and if we chance to light upon a just thought, we applaud ourselves upon the discovery, tho' it was better understood three thousand years ago. This happens to us through want of good reading, and a true way of thinking ; for the case is this, that little smattering of Knowledge which we have, is entirely derived from the East.⁸²

Sir James Porter, ambassadeur anglais à la Porte de 1746 à 1762, publie en 1768 ses *Observations on the Religion, Law, Government, and Manners of the Turks*, et adopte la même position que l'orientaliste Ockley au sujet du gouvernement arabe :

The government of the Turkish empire has been injuriously misrepresented [...] The tremendous accounts given of its despotism have misled many, and raised the religious passions of some to abhorrence and utter detestation ; while others, not under the influence of religious passions, have found their nature shocked at the image these accounts conveyed to them : and well regulated as the system of this haughty court may be, both have been brought to annex the idea of barbarism to it, have supposed it without order or plan, entirely subject to the caprice, cruelty, and avarice of a tyrant, tending merely to the oppression of his subjects, and as far as its power extended, to the destruction of mankind.⁸³

⁸² Simon Ockley, « The Preface to the *Sentences of Ali, Son-in-Law of Mahomet, and his Fourth Successor* » *The History of the Saracens*, 2 vols., vol. 2. (London : 1708). Les éditions suivantes datent de 1718 et de 1757.

⁸³ Sir James Porter, *Observations on the Religion, Law, Government, and Manners of the Turks*, 2 vols. (London, 1768) I : 81.

Sir James Porter remet en question la « barbarie » du régime ottoman et décrit l'organisation du gouvernement, auquel il refuse d'appliquer le qualificatif d'« absolu » :

But that even the Sultan thinks himself bound by law, is evident from his practice ; for in any treaty to be made, any war to be undertaken, or transgressions punished that are committed against himself, or by persons of high rank in his service ; he applies to the Mufti for his Fetfa, his decree, his decision, or sanction of law. It is true, as he makes the Mufti, he can depose and exile him, the worst that can happen to him. It is also as true, that many of them, in different reigns, have actually withstood the will of their sultan ; and that, notwithstanding, he has not dared immediately to resent their non-compliance. On these occasions it has been judged necessary to invent some more plausible pretense for disgracing them : the argument against violent proceedings, would, in this case, be too clamorous with the people ; those of the law alone might shake his throne.⁸⁴

Le sultan est tenu par la loi de suivre les décisions du mufti en cas de déclaration de guerre, pour la signature d'un traité de paix ou en cas d'atteinte à la personne royale. Le sultan est également tenu par l'opinion publique, qu'il ne doit pas choquer par des exécutions arbitraires. Sir James Porter laisse entendre que la population turque est beaucoup moins servile qu'il a été allégué à son sujet :

Notwithstanding the transcendant expressions the Turks use when speaking of their sovereign, they will frequently murmur, talk freely, abuse him and his ministers, throw anonymous scurrilous papers into the mosques, and seem ever ripe for rebellion, if outraged by frequent and unusual oppression and tyranny. They are taught that he is established by God [...] and yet in a moment they will deprive him of his throne, of his liberty, and even of his life.⁸⁵

Elias Habesci est le secrétaire grec du grand vizir pendant le règne de Mustapha III (1757-1774). Il souligne, après Ockley et Porter, le caractère élaboré de la politique ottomane.⁸⁶

⁸⁴ *Ibid.*, pp. 105-106.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 107.

⁸⁶ Voir Elias Habesci, *The Present State of the Ottoman Empire* (London, 1784).

De ce survol des sources historiques, émerge une image composite du gouvernement oriental. Le despotisme oriental apparaît tantôt comme un atavisme incurable, tantôt comme le signe d'une civilisation en déclin, ou encore comme le garant d'une stabilité politique. Il prend tour à tour un aspect outrancier ou atténué. Les dramaturges s'inspirent de ces sources historiques, en figent la pensée,⁸⁷ et accumulent des stéréotypes afin que coïncident thème oriental et genre tragique. L'adéquation une fois posée, le drame pseudo-oriental peut enrichir la scène tragique de nouvelles figures et de nouvelles situations.

Les auteurs et critiques mesurent le drame pseudo-oriental à l'aune du genre tragique. La publication de la pièce *Mahomet and Irene* de Samuel Johnson en 1749 provoque une série de débats critiques sur les qualités tragiques du drame pseudo-oriental. La pièce est située à mi-chemin entre le monde oriental et le monde grec puisqu'elle relate les conquêtes du sultan ottoman Mahomet en Grèce. Le sultan s'éprend d'une captive grecque, Irène, jusqu'à en oublier ses obligations militaires et civiles. Il fait bientôt face à la mutinerie de ses subordonnés et convoque une assemblée au cours de laquelle il expose la cause de ses faiblesses politiques. L'ensemble des sujets s'accordent sur la beauté de la captive et le sultan, dans un dernier geste passionnel, décolle la tête de sa bien-aimée et déclare se rendre au bien public. Le tiraillement entre l'engagement pour la communauté et la force des désirs privés est un thème récurrent dans les tragédies.⁸⁸

⁸⁷ Lady Montagu rectifie de manière précise les descriptions connues du sérail. Elle s'engage contre les propos du voyageur George Sandys. Dans la lettre à l'Abbé Conti elle rectifie les dires du voyageur tout en reconnaissant la valeur de son ouvrage : « One of my countrymen, Mr Sandys, whose book I do not doubt you have read as one of the best of its kind, speaking of these ruins supposes them to have been the foundation of a city begun by Constantine before his building at Byzantium, but I see no good reason for that imagination and am apt to believe them much more ancient » ; in Lady Mary Wortley Montagu, « Letter to Abbé de Conti. Tunis, July 31, 1718 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 145. Elle remet en cause l'interprétation de pratiques culturelles proposée par ses prédécesseurs. Robert Withers témoigne de l'usage du « mouchoir » du sultan pour signaler aux vierges de son harem laquelle est choisie pour la nuit : « The King doth not at all frequent, or see, these virgins, unless it be at that instant when they are first presented unto him ; or else in case that he desire one of them for his bed-fellow, or to make him some pastime with musick, and other sports. Wherefore when he is prepared for a fresh mate, he gives notice to the said Kahiya Cadun of his purpose ; who immediately bestirs herself like a crafty bawd and chooseth out such as she judgeth to be the most amiable, and fairest of all ; and having placed them in good order in a room... she forthwith brings in the King, who walking four or five times in the midst of them, and having view'd them well, taketh good notice within himself of her that he best liketh, but says nothing ; only as he goeth out again, he throweth a handkerchief into that virgin's hand ; by which token she knoweth that she is to lie with him that night » ; in Robert Withers, *A Description of the Seraglio* (London, 1650) 38. L'épistolière revoit cette interprétation : « The Sultana seemed in very good humour and talked to me with the utmost civility. I did not omit this opportunity of learning all that I possibly could of the seraglio, which is so entirely unknown amongst us. She assured me that the story of the Sultan's throwing a handkerchief is altogether fabulous and the manner upon that occasion no other but he send the Kuslir Aga to signify to the lady the honour he intends her » ; in Lady Mary Wortley Montagu, *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 116.

⁸⁸ Ce thème avait déjà été exploité par Racine dans *Bérénice* (1670). Dans cette tragédie, l'empereur est romain et la princesse palestinienne mais le dilemme de Titus qui doit choisir entre les intérêts de Rome et l'amour d'une étrangère est identique à celui que se pose Mahomet dans la pièce de Johnson. Irène, la

Les critiques jugent de la qualité de la pièce de Johnson selon les critères de la tragédie :

Now as tragedy is the noblest, so it is the most difficult of all poetry. A well-conducted fable, (if I may be permitted the expression,) regularly perplexed, diversity of character, variety of incidents, just and striking incidents, not obtruded on the audience, but naturally arising from the business in hand, lively and elegant descriptions, with a simplicity yet dignity of expression, are all indispensable requisites to this species of drama. If one is wanting, the whole is imperfect. How laborious a task then it is to write a finished piece? How hard to preserve the happy medium between the bombast and bathos? How difficult to keep from soaring to the airy regions of fustian without descending to the murky mansions of insipidity?⁸⁹

Le critique de *Essay on Tragedy* rappelle les principes du genre : la diversité des actions et des caractères, le souci de vraisemblance, ainsi que la noblesse des sentiments et de l'expression. Il vérifie ensuite que le drame pseudo-oriental se soumet à ces règles et découvre les « dérogations » introduites par Johnson. Les infractions notées par le critique sont nombreuses, et notre propos n'est pas d'en reproduire la liste,⁹⁰ mais plutôt de remarquer que les drames pseudo-orientaux et les thèmes qui y sont développés – notamment celui du despotisme oriental – sont l'occasion d'un renouvellement du genre tragique.

L'utilisation de l'Orient sur la scène du théâtre anglais n'est pas perçue par les spectateurs comme un simple changement de décor. L'exotisme scénique provoque la

princesse grecque, y est sacrifiée sur l'autel des intérêts publics de l'empire ottoman.

⁸⁹ *An Essay on Tragedy, with a Critical Examen of Mahomet and Irene* (London, 1749) 5.

⁹⁰ Le critique reproche à Johnson de s'être écarté de l'Histoire alors que celle-ci fournit tous les éléments d'une tragédie et ne nécessite pas la moindre altération. Il condamne la pièce car elle n'incite pas les spectateurs à la terreur et la pitié, et n'excite aucune passion chez les lecteurs. Il remarque que les conventions théâtrales appliquées à une intrigue orientale confinent la pièce à l'absurde : « The sultan, enraged at the supposed guilt of Irene, gives order for her immediate death, which sentence Abdallah is sent from Mahomet to confirm, and hasten the execution of. To carry her out therefore, from the place where she is found, to another part of the gardens, merely to preserve a fancied decorum, is extreamly trifling and ridiculous » ; in *Ibid.*, p. 18. Le critique reproche le contraste entre une action expéditive et la nécessité de la retarder pour respecter les conventions théâtrales. Il reproche au dramaturge de ne pas avoir fait de l'amour un sujet tragique : « love, which is there truly great and noble, is here too mean and insignificant to deserve a place in tragedy » ; in *Ibid.*, p. 18. Il remarque que la règle des trois unités est respectée sauf l'unité des personnages. La diction et les sentiments lui apparaissent traités de manière appropriée au genre tragique : « Never do any strain'd metaphors, unmeaning epithets, turgid elocution, high founding rants, disgrace his scenes. He is sensible, that the true sublime does not consist in smooth, rounding periods, and the pomp of verse, but in just and noble sentiments, strong and lively images of nature », in *Ibid.*, p. 24.

curiosité intellectuelle des spectateurs, qui s'enquièreent auprès des dramaturges et des éditeurs des faits historiques derrière la représentation scénique donnée. Le renouvellement dramatique est souvent l'occasion d'une diffusion plus approfondie de la connaissance de l'histoire et des coutumes des pays orientaux.

Un an après la première représentation en 1754 de *Barbarossa : A Tragedy*, le dramaturge permet la publication d'un pamphlet de seize pages intitulé *An Account of Barbarossa*. L'auteur du pamphlet expose les raisons de cette publication :

As the Curiosity of the Publick has been of late much engaged, in Enquiries after the NEW TRAGEDY OF *BARBAROSSA*, which is soon to be perform'd at the Theatre Royal in *Drury Lane* ; and as several Gentlemen of Eminence in the Republick of Letters have been mention'd as the Author, it may, perhaps, be agreeable to the Town to have the following short Account given of the previous History of that fam'd Usurper, from whom the Tragedy takes it's Name.⁹¹

Brown répond, par l'intermédiaire de ce pamphlet, à la curiosité de son public au sujet de la double authentification, de l'histoire et de l'auteur, cachés sous le texte. La reconnaissance de l'auteur se fait sur parole et son autorité lui permet de garantir l'authenticité de la fiction. Le drame pseudo-oriental est sommé de fournir ses preuves. Le public réclame des explications savantes : il considère la tragédie pseudo-orientale comme le miroir du réel et son contenu devient le reflet de l'histoire. La tragédie pseudo-orientale est posée dans un rapport mimétique au réel oriental, et dit, dans une certaine mesure, la vérité sur l'Orient. Dans un souci d'allier les deux fonctions horaciennes du théâtre, le « placere » et le « docere », les drames pseudo-orientaux développent leur propre commentaire savant. La pièce d'Edward Young, *Busiris. King of Egypt*, publiée en 1719, est accompagnée d'une glose historique de trente et une pages *The Life and Reign of Busiris, King of Egypt*. Le pamphlétaire justifie ses recherches :

The Tragedy of *Busiris King of Egypt* being now upon the Stage, The Life of him scarce, and mention'd but by few Authors, and those in a Foreign Language : I thought it wou'd not be amiss to relate it to the world in order to give them a true Light into the

⁹¹ *An Account of Barbarossa* (London, 1755) 5-6.

Beauties of the Play, so far as they are consistent with the History.
I have therefore collected the following Account from Monsieur
Bayle, Diodorus, Syculus, and Apollodorus.⁹²

Le critique appuie son récit sur l'autorité d'historiens, connus de ses lecteurs et reconnus – puisque cités – pour leur fiabilité. Pierre Bayle est cité pour l'article sur « Busiris » qu'il écrit dans son *Dictionnaire historique et critique*.⁹³ Bayle construit son article en confrontant les propos de Diodore à ceux d'autres auteurs classiques. L'auteur du pamphlet transmet à son tour une tradition historique élaborée au sujet du roi d'Égypte. Le récit a pour fonction d'éclairer le sens de la pièce de Young (« to give true light »). Un renversement s'opère entre le texte savant et le texte de divertissement. En effet, le sens de la pièce peut poser problème au non-initié, et nécessite une herméneutique. La culture érudite présente la lumière juste et nécessaire à l'interprétation d'un texte issu de la culture commune de l'Orient. L'érudition fait œuvre de vulgarisation et le divertissement d'instruction.

Nous avons déjà donné en exemple John Hughes dans *The Siege of Damascus : A Tragedy* (1720), et montré comment cette pièce sert de prétexte à la publication d'un ouvrage savant de seconde main relatant du même fait historique. L'auteur de *The History of the Siege of Damascus* propose en cette même année 1720 un second complément à la pièce, intitulé *An Explanation of the Several Arabick Terms Us'd in the Siege of Damascus*. L'auteur de ce lexique rappelle l'« utilité » de la lecture de compléments savants, comme si la représentation d'un drame pseudo-oriental était prétexte à des développements érudits, comme si la culture commune de l'Orient servait aussi la cause savante.⁹⁴

Le critique procède, dans *An Explanation of the Several Arabick Terms*, par citation d'extraits de la pièce et mise en regard de ces passages avec des sources savantes : « I shall first begin with a short Account of the historical Siege, that my Readers may see

⁹² Anon, « The Preface » *The Life and Reign of Busiris, King of Egypt* (London, 1719) n. pag.

⁹³ Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, 4 vols. (1697 ; Paris, 1740) I : 714-716.

⁹⁴ L'ajout d'appendices savants est une pratique assez courante pour les pièces qui traitent de l'histoire des peuples d'Orient. Nous avons déjà donné l'exemple de la pièce de David Mallet, *Mustapha*, dont la publication est agrémentée d'un supplément historique, *The History of the Life and Death of Sultan Solyman the Magnificent, Emperor of the Turks, and of his son Mustapha : Inscib'd to the Spectators of Mustapha a Tragedy [...] With a Geographical Description of the Progress of the Emperor Solyman's Armies in Hungary, Germany, and Several other Parts of Europe, Asia, and Africa* (London, 1739). John Brown publie en 1755 un résumé historique au sujet du personnage principal de sa pièce *Barbarossa. A Tragedy*. Les préfaces sont parfois utilisées par l'auteur pour apporter quelques précisions historiques au sujet des événements ou des personnages de sa pièce. Ailleurs, il mentionne simplement le titre de l'ouvrage historique qui lui a servi de référent pour l'intrigue.

in what manner our Author has drest it ». ⁹⁵ Le but est de permettre aux spectateurs et aux lecteurs d'exercer un œil averti, discriminateur, attentif, savant, sur le texte de divertissement qui leur est offert. Le lecteur trouve, grâce à l'aide du critique, les sources savantes mobilisées par l'auteur. Il ne suffit plus de croire en la bonne foi du dramaturge : il faut désormais enquêter sur l'auteur, examiner ses sources, prendre le livre en sens inverse, comme si derrière l'Orient de scène devait se trouver l'Orient réel, l'Orient non plus seulement imaginé par le dramaturge, mais l'Orient connu de tous. Le critique reprend par exemple les paroles de Mahomet dans la pièce au sujet du paradis, puis confirme l'écriture dramatique au moyen de la traduction savante du Coran.

L'orientaliste Alexander Dow explique à ses lecteurs que le drame pseudo-oriental qu'il leur présente ne peut se lire sans référence à un ouvrage savant qu'il a lui-même traduit, *The History of Hindostan* :

To those who are not conversant in the history of the Asiatic nations, it may not be improper to give in brief, the story upon which the tragedy of Zingis is founded, as it is taken from the TARICH MOGULISTAN, or the *History of the Mogul Tartars*, written in the Persian language. ⁹⁶

Alexander Dow est savant et dramaturge et n'hésite pas à mettre la connaissance de l'Orient au service du divertissement pseudo-oriental, pourvu que ses tragédies aident la transmission du savoir oriental. Inversement, la recherche historique nourrit, sous-tend la fiction pseudo-orientale. Reste à ne pas se laisser prendre au jeu du pseudo-orientalisme qui élude ⁹⁷ ses sources savantes et ne présente qu'une façade d'apparat.

Le « despotisme oriental », tel qu'il est représenté dans les drames pseudo-orientaux du XVIII^e siècle, illustre le fonctionnement ambivalent de la culture commune de l'Orient, qui s'inspire de sources savantes, les plagie, reformule et dissimule. Les auteurs de tragédies pseudo-orientalistes escamotent leurs sources, et assurent le divertissement attendu des spectateurs. Mais cette dissimulation est aussi un appel à la

⁹⁵ *An Explanation of the Several Arabick Terms Us'd in the Siege of Damascus, Written by Mr. Hughes. With a Short Account of the Historical Siege, and the Life of Mahomet, etc.* (London, 1720) 7.

⁹⁶ Alexander Dow, « To the Reader » *Zingis. A Tragedy* (London, 1769).

⁹⁷ L'étymologie latine du verbe « éluder », *eludere*, *-ludere*, nous dit bien la part de jeu que contient cette stratégie d'évitement.

curiosité des spectateurs et lecteurs. Tout comme le costume ottoman de l'acteur renvoie à une réalité d'ordre « anthropologique », les actions représentées sur scène s'inspirent de faits « historiques » compilés dans des ouvrages d'érudition. On ne peut cependant affirmer que le spectateur se réfère systématiquement à ces sources ou même que tous les connaissent. L'érudition orientaliste figure au niveau d'un imaginaire culturel commun, potentiellement mis à la disposition de chacun des spectateurs, et plus ou moins sollicitée.

LE CAS DE LA PASTORALE ORIENTALE

Arabia, I mean that part of it which we call the *Happy*, and which the *Asiaticks* known under the name of *Yemen*, seems to be the only country in the world, in which we can properly lay the scene of pastoral poetry ; because no nation at this day can vie with the *Arabians* in the delightfulness of their climate and the simplicity of their manners.⁹⁸

L'orientaliste Sir William Jones explique dans cet essai, ajouté en postface à sa traduction de poèmes orientaux, que les conditions de vie des orientaux et la nature du climat les poussent naturellement vers la pastorale. Jones conduit sa démonstration au moyen d'arguments géographiques, sociologiques et philologiques,⁹⁹ et explique comment l'usage d'images poétiques est déterminé par le milieu. Une nature sublime favorise un tropisme trop excentrique au regard des lecteurs anglais :

If we allow the natural objects, with which the *Arabs* are perpetually conversant, to be *sublime* and *beautiful*, our next step must be to confess that their comparisons, metaphors and allegories are so likewise ; for an allegory is only a string of metaphors, a metaphor is a short simile, and the finest similes are drawn from natural objects.¹⁰⁰

L'orientaliste déploie le langage comme une série de miroirs tournés vers les paysages de l'Orient. L'expression poétique est le reflet du réel, l'équivalent sémantique d'une réalité physique. Jones renverse le rapport nature-culture : ce n'est plus la culture qui impose un cadre grâce auquel la réalité va recevoir une interprétation, c'est la nature qui donne aux productions culturelles les lois de leur expression. Le monde oriental impose

⁹⁸ Sir William Jones, « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems, consisting chiefly of translations from the Asiatick languages* (Oxford 1772) 174.

⁹⁹ Jones explique comment le toponyme « Yemen » est formé à partir de la racine trisyllabique *ya-ma-na* qui signifie bonheur, félicité. Le Yémen est sémantiquement lié au monde heureux de la pastorale.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 177.

une poétique et le traducteur conclut de ses considérations érudites que la poétique la plus « naturelle » à l'Orient se confond avec la forme de la pastorale, de l'églogue et de l'élégie. Jones utilise ces formes poétiques pour traduire les textes orientaux qu'il a recueillis.¹⁰¹

La poétique orientale est en adéquation avec la nature dont elle s'inspire. Elle correspond aussi à l'« esprit » de la langue dans laquelle elle s'exprime. Les langues orientales sont présentées comme le véhicule le plus approprié à l'expression des passions et des sentiments du moi. La chaleur du climat impose une tonalité à la langue. La langue « raisonnable » des Anglais s'accorde avec le froid du climat, l'« exaltation » des langues orientales avec la chaleur du désert et la verdure des oasis. William Collins rappelle ce principe dans la préface de ses *Oriental Eclogues* :

It is with the writings of mankind, in some measure as with their complexions or their dress ; each nation has a peculiarity in all these, to distinguish it from the rest of the world [...] the style of my countrymen is naturally strong and nervous, as that of an Arabian or Persian is rich and figurative. There is an elegancy and a wildness of thought which recommends all their compositions ; and our geniuses are as much too cold for the entertainment of such sentiments, as our climate is for their fruits and spices.¹⁰²

De même que les épices ne poussent pas en Angleterre et que le pays doit les importer d'Orient, le pays importe les formes poétiques qui ne lui sont pas « naturelles » mais dont elle a besoin pour exprimer la part « sentimentale » de l'homme. La langue anglaise exprime « naturellement » la part « raisonnable ». Collins s'enthousiasme pour une écriture orientale qu'il présente dans l'oxymore : « elegancy and wildness of thought ». La langue orientale est capable d'associer l'élégance de style à l'expression la plus débridée. Cette association est pressentie par Alexander Pope dans la définition qu'il donne du genre de la pastorale : « Pastoral is an imitation of the action of a shepherd, the form of this imitation is dramattick or narrative, or mixed of both, the fable simple, the manners not too polite nor too rustick ».¹⁰³ L'équilibre de la pastorale entre politesse et

¹⁰¹ *Poems, consisting chiefly of translations from the Asiatick languages* est un recueil de poèmes organisés par le traducteur. Ces traductions ne correspondent à aucun manuscrit original mais sont le résultat d'un assemblage de textes choisis et aménagés par Jones. La technique qu'il emploie pour monter le premier poème est répétée pour chaque poème : « I selected those passages, that seemed most likely to run into our measure, and connected them in such a manner as to form one continued piece » ; in *Ibid.*, p. ii.

¹⁰² William Collins, *Oriental Eclogues, Written Originally for the Entertainment of the Ladies of Tauris, and Now Translated* (London, 1757) v-vi.

¹⁰³ Voir Samuel Johnson, « Pastoral » *A Dictionary of the English Language* (London, 1755).

rusticité, est répétée par la langue orientale, située entre expression raffinée et expression instinctive. La langue orientale et la pastorale partagent le même espace, entre l'excès de civilité et l'excès de barbarie.

La forme de l'églogue garantit, sous caution scientifique,¹⁰⁴ un accès direct au monde oriental. Le voyageur Eyles Irwin confirme ce présupposé. Il choisit l'églogue pour produire des « instantanés » de son contact avec le monde oriental. Le recueil d'églogues est publié avant son récit de voyage et fournit le moyen de « croquer » sur le vif les paysages qui s'offrent à son regard.¹⁰⁵ Dans la préface de son recueil, le voyageur établit les conditions de composition :

It has been the fortune of our traveller to be tempted, by a near approach of those distant scenes, to sketch from the life, and to depict nature in her most retired views. His pictures may then put in their claim to originality, whatever deficiencies they may have in point of colouring and execution.¹⁰⁶

Dans la tradition de *l'ut pictura poesis*, le poète compare la réalisation de ses églogues à celle d'un croquis d'après nature. Il prend place au plus près du réel (« by a near approach of those distant scenes ») afin de produire un tableau fidèle de l'Orient qu'il représente. Le poème, miroir dans lequel chatoient les reflets de l'Orient, prétend au statut d'« original ». Irwin récuse les accusations de plagiat et refuse de considérer cette « imitation » comme un factice. L'œuvre est le résultat d'une mimésis réussie et offre aux lecteurs un substitut du réel. L'églogue présente une image *immédiate* de la réalité orientale. Le langage n'est plus un écran placé entre le sujet percevant et l'objet perçu car le sujet utilise une expression inspirée, imposée par l'objet perçu. Cette « inspiration » crée l'illusion d'un langage transparent, à la différence du récit de voyage, expression émanant du sujet et non de l'objet, qui offre une image *médiate* de l'Orient.

¹⁰⁴ Jones représente cette caution. Il fonde dans son *Essay on the Poetry of the Eastern Nations* un lien « naturel » entre le réel et les signes.

¹⁰⁵ Dans la préface du recueil, le poète annonce au sujet des églogues : « Touched at intervals, in the course of a long and perilous journey, if they pave the way for the favourable reception of the journey itself, the value he affixes to them will be fully answered ; » in Eyles Irwin, *Eastern Eclogues, Written During a Tour Through Arabia, Egypt, and Other Parts of Asia, in the Year 1777* (London, 1780) 3-4. Le choix de l'églogue comme moyen d'expression est déterminé par ses conditions de production. Le poète se dit « touché par intervalles » en observant le paysage qui s'offre à son regard. L'églogue pseudo-orientale est une forme poétique courte qui lui permet de cerner ces expériences uniques et limitées dans le temps.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 3.

La science orientaliste pose le paradoxe d'une forme poétique conventionnelle devenue moyen d'expression naturel. Irwin choisit, sous caution scientifique, une expression poétique pseudo-orientale pour rendre compte de ses « impressions » de voyage. L'érudition des orientalistes sert aussi d'inspiration aux poètes pseudo-orientaux. Dans un « Avertissement aux lecteurs », l'éditeur des *Oriental Eclogues* de John Scott prévient ces derniers des possibles libertés prises par le poète :

This kind of composition is, in general, subject to one disadvantage, for which allowance should be made. He who describes what he has seen may describe correctly. He who describes what he has not seen must depend for such on the accounts of others, and supply the rest from his own imagination.¹⁰⁷

La parole d'autrui et l'imagination sont susceptibles de servir l'inspiration poétique. Le poète mêle les relations véritables aux fils de son imaginaire. En introduction à chacune de ses églogues, John Scott expose ses sources. L'églogue intitulée « Zerad ; or the Absent Lover. An Arabian Eclogue » emprunte aux travaux de William Jones ; « Serim ; or the Artificial Famine. An East-Indian Eclogue » est inspirée des événements de l'histoire coloniale anglaise en Inde, relatée dans *Short History of the English Transactions in the East-Indies* ; et « Li-Po ; or the Good Governor. A Chinese Eclogue » reprend le thème du despotisme éclairé en Chine, présenté par *Du Halde's History*. Scott cite précisément les titres et les pages pour que le lecteur curieux puisse s'y référer. Le poète présente sa première composition en introduisant le nom de l'orientaliste de renom, William Jones :

The learned and ingenious Mr Jones, in his elegant and judicious Essay on Oriental Poetry, speaking of the Arabians has the following passage : « It sometimes happens, says he, that the young men of one tribe are in love with the damsels of another ; and as the tents are frequently removed on a sudden, the lovers are often separated in the progress of the courtship. Hence, almost all the Arabic poems open in this manner : The author bewails the sudden departure of his mistress [...] His friends endeavour to

¹⁰⁷ John Scott, « Advertisement to The Oriental Eclogues » *The Poetical Works of John Scott* (London, 1782) n. pag.

comfort him but he refuses consolation ; he declares his resolution to visit his beloved, though the way to her tribe lies in a dreadful wilderness, or even through a den of lions. » – The Author of the following Eclogue was struck with this outline and has attempted to fill it up.¹⁰⁸

Le poète expose ses sources et précise le rapport de la poétique pseudo-orientale à l'érudition orientaliste. La science orientaliste ouvre une brèche dans laquelle l'imagination du poète se glisse. Le poème « Zerad ; or the Absent Lover » est l'expression choisie par Scott pour combler l'interligne laissé par William Jones. L'ouvrage s'adresse à un large public qui pour un shilling – le prix d'un roman à l'époque est en moyenne de six shillings – peut se divertir à la lecture de poèmes et s'instruire des sources savantes qui soutiennent l'édifice pseudo-oriental. Le poète donne aux lecteurs les plus curieux les moyens de se référer directement aux ouvrages érudits, en précisant titre et pages concernés.

Le poète tire vers lui le pan de la science orientaliste, convoquée, selon les besoins de la narration, sous forme de notes de bas de page – à moins que ce ne soit l'inverse, et que le narrateur utilise un lexique savant pour servir les besoins de la science orientaliste, en permettant ainsi sa diffusion à un large public. La culture orientaliste n'est jamais totalement éclipsée par les développements de l'imaginaire pseudo-oriental. Dans le même poème, « Zerad ; or the Absent Lover », John Scott convoque « Shaw's Travels and Russell's History of Aleppo », la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, « Harmer's Commentary on Solomon's Song, page 162 », et « Jones's Essay on Oriental Poetry ». Il mentionne dans le poème, sous le nom de « arabe », un instrument de musique orientale. Reliée à l'églogue pseudo-orientale au moyen d'une note de bas de page, la culture savante apparaît. Le poète utilise cette fois une transcription savante du terme, « arabebbah », et apporte la définition qu'il emprunte à Shaw et Russell : « an Arabian and Moorish instrument of music ». Dans la même strophe, une nouvelle note de bas de page détourne l'attention du lecteur du poème vers l'érudition orientaliste. La comparaison de l'amoureux au rossignol et de la bien-aimée à la rose est inspirée, souligne le poète, d'un trope oriental : « Alluding to an eastern fable of a nightingale courting a rose ». Il manque sans doute à Scott la référence précise mais il emprunte ce renseignement aux orientalistes. À l'occasion, les images difficilement compréhensibles pour un public anglais sont expliquées. Le jeune amoureux décide de passer à l'action et de ne plus pleurer inutilement

¹⁰⁸ « Advertisement to Zerad ; Or, The Absent Lover : An Arabian Eclogue » *Ibid.*

l'absence de sa bien-aimée : « Ah, shame to me! Shall sloth's dishonouring chain/ From love, from glory, Zerad here detain,/ Till grief my cheek with sickly saffron spread,/ And my eyes, weeping, match the Argavan's red? ». La référence au safran et au rouge d'Argavan ne peut être entendue que d'un public de spécialistes. Scott s'adresse dans ses notes à un public plus général et lui expose, par l'intermédiaire de la science orientaliste, des réalités jusque là inconnues :

D'Herbelot informs us, that Saffron Faces, and Argavan Eyes, are expressions commonly used in the East, to describe passionate lovers, whose melancholy appears in their countenances, and whose eyes become red with weeping. The Argavan is supposed to be the Arbor Judae, whose blossoms are of bright purple ; Vide Harmer's Commentary on Solomon's Song, page 162.¹⁰⁹

La note savante est un moyen de résoudre l'énigme posée par la pastorale pseudo-orientale. Le rôle de l'érudition est de s'assurer de la transparence, de la familiarité de la culture commune de l'Orient. Le poète choisit d'employer un terme exotique pour se référer au paradis. Le nom d'« Irem » demande clarification et Scott fait appel à une traduction et un commentaire du Coran :

Mahommed, in his Alcoran, in the Chapter of the Morning, mentions a garden called Irem, which is no less celebrated by the Asiatic poets, than that of the Hesperides by the Greeks. It was planted, as the Commentators say, by a king, named SHEDAD ; and was once seen by an Arabian, who wandered far into the desert, in search of a lost camel. Jones's Essay on Oriental Poetry.¹¹⁰

Le choix du terme « Irem » n'est pas seulement motivé par un besoin d'exotisme, dont se nourrit l'écriture pseudo-orientale et grâce auquel elle bâtit ses décors de carton-pâte. L'initiation au lexique oriental est un premier pas vers l'érudition orientaliste. Le poète guide le regard de ses lecteurs, de l'églogue à la note en bas de page ; et dirige avec précision leur recherche d'informations. Le pseudo-orientalisme est un

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 133.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 134.

moyen pour les érudits de faire connaître leurs travaux à un public élargi. L'églogue contient un programme de vulgarisation de la culture scientifique de l'Orient et la différence qui la sépare de la culture érudite n'est pas ontologique. Elle consiste en une simplification de la transcription phonétique, de « arabe » à « arabebbah », ou en un déplacement d'accent. John Scott introduit la seconde églogue de son recueil, « Sérime ; or the Artificial Famine », par une invocation au Gange : « O Guardian genius of this sacred wave! / O save thy sons, if thine the power to save! / From Agra's tow'rs to Muxadabat's walls, / On thee for aid the suffering Hindoos call ». Le poète reprend le toponyme « Muxadabat » en note de bas de page. Il ouvre une parenthèse érudite dans laquelle il explique le terme et en rectifie l'accentuation :

Muxadabat, or Moshedabat, a large city of India, about two hundred miles above Calcutta. The name is commonly pronounced with the name on the last syllable : Muxadabàt. I have taken the liberty to accommodate this and some few other words, to my verse, by altering the accentuation ; a matter I apprehend of some little consequence to the English reader.¹¹¹

La différence entre la culture commune et la culture savante de l'Orient tient dans un déplacement d'accent. Le poète accommode l'érudition aux besoins d'une métrique régulière. Cette mise au diapason provoque le glissement des accents, que seul l'érudite remarquera et qui passera inaperçu au lecteur commun. Cette poétique expose le principe de transition, de passage et de retour, du domaine général au domaine savant.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 139.

III. 2 LA CULTURE LITTÉRAIRE PSEUDO-ORIENTALE

Les souvenirs d'un lecteur de contes pseudo-orientaux attestent de la simplicité de cette littérature :

Tales in imitation of the Orientals have oft been attempted by English, and other European, authors : who, together with the figurative style, and wild invention of the Asiaticks, (which, being extravagant are easily imitated) endeavour also to paint the customs and manners of that people. They give us good store of gold and jewels ; and eunuchs, slaves, and necromancers in abundance : their personages are all Mahometan, or Pagan, and subject to the despotick government of Caliphs, Visirs, Bashaws, and Emperors ; they drink sherbet, rest on sophas, and ride on dromedaries. We have Chineses Tales, Tartarian Tales, Persian Tales, and Mogul Tales ; not to mention the Tales of the Fairies and Genii ; some of which I read in my younger days : but, as they have left no trace in the memory, I cannot now give any account of them.¹¹²

Ce commentaire de James Beattie, rhétoricien et critique littéraire de la seconde moitié du XVIII^e siècle, minore la littérature pseudo-orientale. Elle n'a aucun mérite à reproduire une littérature dont les excès rendent les imitations faciles. Les traits du conte oriental – style figuratif et inventions excentriques – sont suffisamment grossiers, et la peinture des moeurs ne dépasse pas la galerie de portraits attendus du sultan, de la sultane, du vizir et des eunuques. La distinction entre contes chinois, tartares, persans, ou moghols sert de prétexte à renouveler un exotisme oriental essentiellement identique d'une région à l'autre. Les fictions pseudo-orientales sont limitées à la littérature enfantine. L'intellectuel adulte dénigre la portée de textes qui, par leur manque d'originalité, n'ont

¹¹² James Beattie, « On Fable and Romance (1780) » *The Philosophical and Critical Works II* (Hildesheim : Georg Olms Verlag, 1974) 510-511.

laissé qu'un souvenir bien indistinct dans sa mémoire. Le pseudo-orientalisme est confiné à un genre littéraire d'intérêt mineur.

Les auteurs ne sont pas plus disposés que les lecteurs à reconnaître la littérature pseudo-orientale comme un phénomène littéraire majeur, malgré la popularité que connaît le genre au XVIII^e siècle.¹¹³ Les auteurs, trop inconnus, ou trop célèbres, écrivent sous couvert de l'anonymat. L'éditeur de *Rasselas* ne mentionne pas le nom de « Samuel Johnson » sur la page de titre. L'auteur ne juge pas nécessaire de laisser son nom sur la couverture d'un ouvrage qu'il avoue avoir composé en une semaine : « I will not print my name though I expect it to be known », écrit-il à son imprimeur William Strahan. James Boswell nous informe, dans la biographie qu'il consacre à Johnson, des conditions de rédaction de *Rasselas* : « Johnson wrote it, that with the profits he might defray the expence of his mother's funeral, and pay some little debt which he had left [...] he composed it in the evenings of a week, sent it to the press in portions as it was written, and had never since read it over ». Johnson indique à son imprimeur le titre de l'ouvrage, mais hésite encore à y apposer une touche orientale : « Sir, When I was with you last night I told you of a thing which I was preparing for the press. The title will be The Choice of Life or The History of --- Prince of Abissinia ». Dans sa correspondance, il ne désigne jamais l'ouvrage par son titre, mais préfère, sur un mode mineur, indiquer à ses correspondants la prochaine sortie d'« une chose » (« a thing ») ou de « [s]on petit livre » (« my little book »).¹¹⁴ Le même rapport à l'œuvre sous-tend le commentaire du poète Eyles Irwin lorsqu'il présente son recueil de poèmes pseudo-orientaux comme une série de « bagatelles ».¹¹⁵

¹¹³ La popularité de ces ouvrages se mesure en partie au nombre de rééditions. Cette question est abordée dans la première partie de notre travail. Notons que le déni d'autorité n'est pas un phénomène propre aux formes littéraires pseudo-orientales. Le roman ne porte pas toujours le nom de son auteur. Dans *Robinson Crusoe* (1719), Daniel Defoe n'appose pas son nom en page de couverture pour maintenir la fiction d'une autobiographie écrite par le héros éponyme.

¹¹⁴ Voir, dans l'ordre des citations :

« Letter to William Strahan. Saturday 20 January 1759 » *The Letters of Samuel Johnson. Vol. I. 1731-1772*, ed. Bruce Redford (Princeton : Princeton UP, 1992) 179.

James Boswell, *Life of Johnson*, 1791 (Oxford : Oxford UP, 1953) 240.

« Letter to William Strahan. Saturday 20 January 1759 » *The Letters of Samuel Johnson. Vol. I. 1731-1772*, ed. Bruce Redford (Princeton : Princeton UP, 1992) 178.

« Letter to William Strahan. Saturday 20 January 1759 » and « Letter to Lucy Porter, Thursday 10 May 1759 » *Ibid.*, pp. 178, 185.

¹¹⁵ « the following trifles », écrit-il dans la préface des *Eastern Eclogues* (London, 1780) 3.

La littérature pseudo-orientale est située d'emblée en dehors de l'orthodoxie néo-classique. Elle est souvent reconnue pour son exubérance imaginaire et ses libertés de style.¹¹⁶ Ces reproches rappellent la façon dont les critiques néo-classiques décrivent la poésie baroque à laquelle ils s'opposent. Dans son ouvrage, *The Triumph of Augustan Poetics*, Blanford Parker pense la naissance de l'esthétique néo-classique à la fin du XVIIIe siècle dans un contexte anglais de restauration de l'ordre monarchique : « Among the feared residue of the Civil War culture was the very practice of baroque art : conceitful, passionate, sacramental, iconic, communal, and traditional ».¹¹⁷ La poésie « augustinienne » naît d'une double opposition : au régime analogique des images, propre à une poésie baroque chrétienne, et aux « poètes de la foi » puritaine qui exposent leur mépris pour le monde d'ici-bas :¹¹⁸

The French neoclassical and the British Augustan take as their starting point the excess, the abuse, of figuration in the Baroque. The new poetry would depart from all four of the previous models and would self-consciously set itself against them [...]The Augustan culture could not abide the hubris of the analogical age - its claim to mediated knowledge of the transcendent by means of metaphor [...]Likewise the Augustan would become classical in a new way. Its classicism would eschew syncretism and allegory and invent a novel literalism, a sober simplicity of representation.¹¹⁹

¹¹⁶ Richard Hole dans ses *Remarks on the Arabian Nights* cite le voyageur Colonel Capper au sujet du rapport des Orientaux au conte et conclut : « The minds of European readers are commonly affected in a very different manner from those of the Arabian auditors. The sedate and philosophical turn from them with contempt : the gay and volatile laugh at their seeming absurdities : those of an elegant and correct taste are disgusted with their grotesque figures and fantastic imagery ; and, however we may be occasionally amused by their wild and diversified incidents, they are seldom thoroughly relished but by children, or by men whose imagination is complimented at the expense of their judgement » ; in Richard Hole, *Remarks on the Arabian Nights* (London, 1797) 8-9. Seuls quelques orientalistes tentent de rectifier ce préjugé. A la même époque, J. D. Carlyle présente à ces lecteurs une série de spécimens de la littérature orientale et prévient : « The English reader will perhaps be surprised to find, in these productions, so few of those lofty epithets and inflated metaphors which are generally considered as characteristic of the Oriental mode of composition ; he will probably be more surprised to hear, that during the flourishing periods of Arabian literature, this bombast style was almost unknown, and that the best writers, both of poetry and prose, expressed themselves in a language as chaste and simple as that of Prior or of Addison » ; in J.D. Carlyle, *Specimens of Arabian Poetry* (Cambridge, 1796) ii. Carlyle présente une littérature arabe qui répond au double impératif néo-classique de chasteté et de simplicité.

¹¹⁷ Blanford Parker, *The Triumph of Augustan Poetics. English Literary Culture from Butler to Johnson* (Cambridge : Cambridge UP, 1998) 3.

¹¹⁸ Selon Blanford Parker : « Of all the discoveries of the Augustans the idea of the *literal* is the most important [...] The emptying of the space of analogy, and the shaking of confidence in language that such a space betokens, was the most important gesture of the Augustans », in *Ibid.*, p. 20 ; et « the story of the Augustan revolution in taste is made of two halves ; the eclipse of analogy and attack upon the dissenting imagination, or “world-negating faith”, of “poets of faith” who, like Luther, emphasized the emptiness and sterility of the natural world », in *Ibid.*, p. 14.

¹¹⁹ *Ibid.*, pp. 2-3.

Les critiques s'interrogent sur la capacité des auteurs à harmoniser le style pseudo-oriental aux préceptes de la littérature néo-classique. Ils n'hésitent pas à reprendre des auteurs aussi célèbres que Samuel Johnson, lorsque ce dernier, dans sa pièce *Irene and Mahomet*, impose au genre noble de la tragédie les extravagances et les distorsions d'un thème pseudo-oriental. La question de l'adéquation entre néo-classicisme et orientalisme fait l'objet d'un autre débat, au sujet non plus du drame tragique mais de la pastorale poétique. Ce débat oppose les tenants de la pastorale à ceux qui défendent un renouvellement de la forme poétique au moyen d'une transposition de la géographie et des thèmes de la Grèce antique vers l'Orient. Le magazine *The Guardian* prend part à ce débat en faveur d'une « modernisation » de la pastorale :

There are some things of an established nature in pastoral, which are essential to it, such as country scene, innocence, simplicity. Others there are of a changeable kind, such as habits, customs, and the like. The difference of climate is also to be considered, for what is proper in Arcadia, or even in Italy, might be very absurd in a colder country. By the same rule the difference of the soil, of fruits and flowers, is to be observed [...] The reason why such changes from the Ancients should be introduced is very obvious ; namely, that poetry being imitation, and imitation being the best, which deceives the most easily, it follows that we must take up the customs which are most familiar, or universally known, since no man can be deceived or delighted with the imitation of what he is ignorant of.¹²⁰

L'auteur de l'article parle au nom des poètes de la pastorale « moderne ». Il expose une ontologie poétique et distingue ce qui relève de l'« être » d'une forme poétique et ce qui se rapporte à ses « accidents ». Cette distinction établit des points de substitution possibles des thèmes modernes aux thèmes hérités de l'Antiquité. Le décor ou les personnages orientaux sont intégrés au monde de la pastorale, sans dénaturer les fondements de cette poétique.

L'hétérodoxie pseudo-orientale ne peut se justifier que si elle parvient à s'accorder avec les canons de l'esthétique néo-classique. Certains critiques restent

¹²⁰ « Of the Taste of the English for Writing Pastorals » *The Guardian* 30 (15 April, 1713).

sceptiques quant à la valeur de ce nouveau mode d'écriture, qualifié de « perte de temps » pour des esprits qui devraient consacrer leur génie à matière plus noble.¹²¹ Aucun pamphlet ne semble avoir été écrit explicitement pour la défense de la poétique pseudo-orientale. Il n'existe pas de « théorie » du « genre » pseudo-oriental. Les enjeux de cette écriture sont définis par une *praxis*. Les auteurs pratiquent, dans les préfaces ou dans le corps du texte, une « culture » littéraire pseudo-orientale, au sens d'une *mise en valeur* de ce type d'écriture. Comme Mark Loveridge le remarque dans son ouvrage *A History of Augustan Fable* : « Fabulists in the period are quite aware that in itself a fable is *si peu que rien*, and that any creative literary fable has to be conditioned or occasioned by, and adapted to, its context of use ». ¹²² La culture littéraire pseudo-orientale est ce qui permet de donner de la valeur à ce « presque rien ». ¹²³ Le « contexte d'usage » défini par les fabulistes pseudo-orientaux est éthique, philosophique et orientaliste.

¹²¹ Le journal « The Scientific Magazine for September 1797 » consacre un article à l'ouvrage de Richard Hole, *Remarks on the Arabian Nights Entertainments*. Le critique reconnaît le travail de recherche effectué par l'auteur mais regrette qu'un homme de si grande érudition perde son temps à l'analyse d'un conte oriental (Hole commente le récit de « Sinbad le Marin » et décèle les origines homériques, donc classiques, du conte oriental) : « Much ingenuity and considerable learning are displayed in this volume ; but it may be asked “to what purpose is all this waste of time and labour, which might certainly have been better applied?” Mr Hole's abilities are unquestionably great, but we lament that a very fertile imagination has led him from more profitable studies, to indulge in fanciful conjectures on a point of little importance. We are amused by his enquiries but remain dissatisfied by his conclusions » ; in *The Free Mason's Magazine Vol. IX* (London, 1798) 334.

¹²² Mark Loveridge, *A History of Augustan Fable* (Cambridge : Cambridge UP, 1998) 6.

¹²³ Il est utile de rappeler que la méfiance des critiques envers la littérature pseudo-orientale est une réaction inscrite dans un contexte plus général de doute quant aux bienfaits de la fiction. Des personnages comme Arabella, dans *The Female Quixote* de Charlotte Lennox, servent de contre-exemples éducatifs, grâce auxquels les lecteurs sont prévenus contre les dangers de la romance de faire passer le fictif pour le réel. Dans son essai *Truth in Fiction : Or, Morality in Masquerade* (1708) Edmund Arwaker prétend que les récits imaginaires ne sont bons que pour les enfants ou pour les retardés. La fiction dans son ensemble est soumise à une critique des mœurs. Certains craignent de laisser trop de place à l'imagination, au détriment de la raison et du bon sens.

CULTURE ÉTHIQUE

Mark Loveridge marque une distinction entre ce qu'il nomme la fable *per se* (« fable in itself ») et la « fable en action » (« applied fable »). Il explique, à partir de cette distinction, comment au XVIII^e siècle les critiques préviennent les lecteurs des dangers de la fiction (« fable in itself »), fondée sur l'illusion du réel, et recommandent la lecture des fables. La fable animale, ou le conte pseudo-oriental, ne cachent pas leur caractère fictionnel – à la différence du roman, fondé sur le principe d'illusion du réel – et jouent le rôle de support d'un discours didactique.¹²⁴ Cette distinction entre la fable mensongère et la fable appliquée à la morale est exposée par Charlotte Lennox dans son roman *The Female Quixote*. L'héroïne Arabella, victime des « effets de réel » des romans, reçoit l'aide d'un médecin qui lui apprend à reconnaître la « bonne » de la « mauvaise fable » :

The Fables of Æsop, though never I suppose believed, yet have long been considered as lectures of moral and domestic wisdom [...]

The Fables of Æsop are among those of which the absurdity discovers itself, and the truth is comprised in the application ; but what can be said of those tales, which are told with the solemn air of historical truth, and if false, convey no instruction.¹²⁵

L'héroïne a compris la leçon du médecin et reconnaît le bien-fondé de fables qui dévoilent leur caractère fictif (« those of which the absurdity discovers itself ») et ne cherchent pas à tromper leurs lecteurs. Ces fables « honnêtes » exposent, appliquent, et présentent une vérité morale en action (« the truth is comprised in the application »). Les

¹²⁴ Robert Dodsley, traducteur de fables d'Ésope et auteur d'un traité sur la fable, reconnaît que la narration et la morale sont intimement liées dans la fable et souhaite que le fabuliste respecte cette association dans la pratique : « Strictly speaking one should render needless any *detached* or *explicit* moral [...] 'Tis the province of the Fable to give it birth in the mind of the person for whom it is intended : otherwise the precept is *direct*, which is contrary to the nature and end of *allegory* » ; in Robert Dodsley « An Essay on Fable » *Selected Fables of Esop* (London, 1767) lxi-lxii. Dodsley suit en ceci l'exemple d'Ésope et refuse le rejet de la morale en coda. Dodsley préfère fournir à ses jeunes lecteurs un index des morales, destiné à ceux qui, après lecture de la fable, hésiteraient encore sur la direction morale indiquée par la narration.

¹²⁵ Charlotte Lennox, *The Female Quixote ; or the Adventures of Arabella* ; 2 vols. (Dublin, 1752) II : 236.

auteurs pseudo-orientaux utilisent la forme « appliquée » pour mettre en valeur leurs fables orientalisantes.

La littérature d'éducation morale est relayée au XVIII^e siècle par la littérature sentimentale, qui prend en charge l'éducation de la sensibilité, du cœur, des lecteurs.¹²⁶ Ces deux courants littéraires véhiculent un discours de la sociabilité. La littérature pseudo-orientale emprunte également au discours sentimental, qui, accompagné du versant moralisateur, assume un projet de raffinement des mœurs individuelles et sociales. Les récits pseudo-orientaux possèdent une galerie de héros sentimentaux, qui se distinguent par le raffinement de leurs émotions, la finesse de leur goût, et leur capacité à éprouver de la compassion pour autrui. Ces distinctions les érigent en modèles. Le chagrin de la sœur de Rasselas, Nekayah, à la disparition de sa servante Pekuah, enlevée par des nomades arabes, prouve les qualités « sentimentales » de la princesse. Le narrateur peint un tableau des mouvements de son âme, du sentiment violent de la perte à l'ataraxie, de la puissance active des sentiments à la faiblesse d'une nostalgie passive. Ces sentiments sont tour à tour jugés par Imlac, qui accompagne le prince et la princesse pendant leur voyage. Le savant tempère les excès sentimentaux de Nekayah. Il la détourne du sentiment de culpabilité car elle n'est pas intervenue sur la destinée de Pekuah et l'a laissée libre de ne pas pénétrer avec eux dans la pyramide :

Your tenderness for the timidity of Pekuah was generous and kind.
When we act according to our duty, we commit the event to Him
by whose laws our actions are governed, and who will suffer none

¹²⁶ Sur la question de la littérature sentimentale, un grand nombre de monographies ont été publiées depuis le début des années 1990. Florence Lotterie dans *Littérature et sensibilité* (Paris : Ellipses, 1998) retrace l'histoire de la notion de sensibilité dans la littérature française. Les ouvrages de Robert Brissenden, *Virtue in Distress. Studies in the Novel of Sentiment From Richardson to Sade* (London : MacMillan Press, 1974), et l'article de John Mullan, « Sentimental Novels » *The Cambridge Companion to the Eighteenth-Century Novel*, ed. John Richetti (Cambridge : Cambridge UP, 1996) permettent une compréhension détaillée des rapports entre le roman du XVIII^e siècle et l'écriture sentimentale. Jerome McGann discute dans *The Poetics of Sensibility* (Oxford : Clarendon Press, 1996) des rapports entre la poésie et la sensibilité. Dans *The Rhetoric of Sensibility in Eighteenth-Century Culture* (Cambridge, Cambridge UP, 2005), Paul Goring étudie l'éloquence sensible, l'enthousiasme, comme forme d'expression du corps sensible, la mise en scène et l'expression des passions au théâtre, et la description de la « réaction » chez les personnages du roman sentimental. Sur la question du rapport entre la littérature sentimentale et l'expression des corps, l'ouvrage de Ann Jessie Van Sant, *Eighteenth-Century Sensibility and the Novel. The Sense in Social Context* (Cambridge : Cambridge UP, 1993) est indiqué. La contribution de Thomas Keymer, « Sentimental Fiction : Ethics, Social Critique and Philanthropy », *The Cambridge History of English Literature. 1660-1780* (Cambridge, Cambridge UP 2005) et l'ouvrage de G.J. Barker-Benfield, *The Culture of Sensibility. Sex and Society in Eighteenth-Century Britain* (Chicago : The University of Chicago Press, 1992), décrivent avec précision le projet social soutenu par la littérature sentimentale. Amit Ray dans *Rule of Sympathy. Sentiment, Race and Power. 1750-1850* (New York : Palgrave, 2002) et Lynn Festa dans *Sentimental Figures of Empire in Eighteenth-Century Britain and France* (Baltimore, MD : The Johns Hopkins UP, 2006) étudient les rapports entre le discours de la sympathie et l'entreprise coloniale.

to be finally punished for obedience. When, in prospect of some good, whether natural or moral, we break the rules prescribed to us, we withdraw from the direction of superiour wisdom, and take all consequences upon ourselves.¹²⁷

Nekayah accorde à Imlac la logique de son développement. Au chapitre suivant, elle explique au savant que l'amitié partagée avec Pekuah lui a appris la force et la signification du lien social :

She that has no one to love or trust has little to hope. She wants the radical principle of happiness. We may, perhaps, allow that what satisfaction this world can afford, must arise from the conjunction of wealth, knowledge and goodness : wealth is nothing but as it is bestowed, and knowledge nothing but as it is communicated : they must therefore be imparted to others, and to whom could I now delight to impart them?¹²⁸

La sensibilité de la princesse lui permet de donner une définition du bonheur comme capacité de partager avec autrui ce qui est en possession du sujet. L'éducation des sentiments renforce et enrichit le lien social. Cette amitié perdue, la princesse souhaite se retirer du monde et vivre en ermite. Imlac ne conteste pas le fait que l'amitié étaye les liens entre les hommes, mais il refuse la position de Nekayah de rompre avec la société. Il répond à l'excès de ses sentiments par les arguments de la raison, et lui explique d'une part que la tristesse aveugle la raison et d'autre part que l'âme est soumise à des fluctuations. Le savant lui démontre ainsi que sa décision est inavisée car elle ne répond qu'à un élan mal contrôlé du coeur.

Dans ce court passage se dessine une « éducation sentimentale », où la bonté de coeur de la princesse est honorée et les excès de ce même coeur sentimental réprimés. Les sentiments doivent être maîtrisés pour éviter au sujet de souffrir l'enfermement de la mélancolie et la rupture des liens sociaux. Dans le chapitre intitulé « The Progress of Sorrow », le narrateur n'évalue pas la quantité d'un malheur en augmentation, mais décrit

¹²⁷ Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 112.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 114.

le « progrès » sentimental de Nekayah, qui évolue d'une phase de ritualisation de la douleur et à une phase d'intériorisation.¹²⁹

L'usage sentimental du conte s'accorde avec un usage moralisateur pour l'enseignement de la vertu. Joseph Addison rappelle par sa propre pratique que le conte pseudo-oriental peut participer de cette entreprise d'instruction morale.¹³⁰ Il montre en quoi la fable est la forme idéale de l'exposition de la morale :

[...] among all the different Ways of giving Counsel, I think the finest, and that which pleases the most universally, is *Fable* [...] upon the reading of a Fable we are made to believe we advise our selves. We peruse the Author for the sake of the Story, and consider the Precepts rather as our own Conclusions, than his Instructions [...] natural Pride and Ambition of the Soul is very much gratified in the reading of a Fable ; for in Writings of this Kind, the Reader comes in for half the Performance ; Every thing appears to him like a Discovery of his own.¹³¹

Addison prête à la fable une fonction première de conseil. Dans la tradition du « miroir des princes », où un érudit de la cour enseigne par la fable les principes fondamentaux du bon gouvernement au jeune prince, l'essayiste utilise la fable pour conseiller ses lecteurs. Il défend cette forme d'enseignement pour son efficacité. Le lecteur lit une histoire et en déduit la morale. Cette déduction révèle un travail de lecture actif (« the reader comes in for half the performance ») qui donne au lecteur l'impression d'être à l'origine de la leçon de morale enseignée.

¹²⁹ « She then appointed a certain hour of the day for meditations on the merits and fondness of Pekuah, and for some weeks retired constantly at the time fixed and returned with her eyes swollen and her countenance clouded. By degrees she grew less scrupulous, and suffered any important and pressing avocation to delay the tribute of daily tears. She then yielded to less occasions ; sometimes forgot what she was indeed afraid to remember, and, at last, wholly released herself from the duty of periodical affliction. Her real love for Pekuah was yet not diminished. » ; in Samuel Johnson, *The History of Rasselas, Prince of Abyssinia* (1759 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 1988) 116.

¹³⁰ Voir Donald Kay, *Short Fictions in The Spectator* (Oxford : Oxford UP, 1965). Donald Kay dénombre quinze contes d'inspiration orientale éparpillés dans les numéros du *Spectator*. Le conte pseudo-oriental fait partie d'un ensemble plus large de textes en prose, utilisés par Addison dans le but d'instruire ses lecteurs par le divertissement. Donald Kay classe ces textes en quatre catégories majeures : « character », « fable », « dream vision cum allegory », « oriental tales ». Il regroupe dans une dernière catégorie intitulée « divers » les contes sentimentaux, les contes libertins, les fabliaux, les contes satiriques et les apologues. Le corpus de Addison est varié, dans le but de ne jamais ennuyer son lecteur et de satisfaire le goût de chacun : « In a Word, the Reader sits down to my Entertainment without knowing his Bill of Fare, and has therefore at least the Pleasure of hoping there may be a Dish to his Palate » ; in Joseph Addison, *Spectator* 179 (September 25, 1711) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) II : 204-205.

¹³¹ Joseph Addison, *Spectator* 512 (October 17, 1712) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) IV : 317-318.

La fable joue un rôle éducatif auprès des femmes et des enfants.¹³² Ce pouvoir d'instruction est reconnu par ce lecteur anonyme, qui, au fil de ses lectures, rassemble une série de contes pseudo-orientaux. L'éditeur, qui prend en charge la diffusion de l'ouvrage, explique au lecteur pourquoi la fable, et plus particulièrement la fable d'inspiration orientale, est la plus recommandable de toutes les fictions :

There is a certain sublimity in the oriental manner of writing, which is well suited to the dignity of instruction. The whole of these tales have an obvious moral tendency, while, at the same time, the passions are sufficiently interested to keep up the attention. They are chiefly intended for the use of young people, to whom many of them may perhaps be new ; and who are best pleased with important lessons, when conveyed in an agreeable manner.¹³³

L'éditeur reconnaît la fonction « instructive » de la fable pseudo-orientale. Il remarque que la diction orientale n'est pas le support neutre d'un message éthique mais qu'elle opère une mise en relief de ce message : alors que la fable s'adresse à la raison, son support, soit la langue orientale qui le véhicule, touche l'affect. Ces écrits empruntent à la fable leur fonction locutoire et à la diction, d'inspiration orientale, une force illocutoire. L'éditeur associe cette diction à l'esthétique du sublime, la grandeur de son style *impressionne* l'imaginaire du lecteur et force son attention.

Le conte pseudo-oriental est justifié en tant que lieu d'exposition d'un discours éthique. Alors que les auteurs de romans ont tendance à légitimer leurs écrits en les présentant comme la relation d'événements réels, les auteurs d'apologues campent leurs textes dans un univers résolument imaginaire, et se servent de l'argument moral pour

¹³² Le conte pseudo-oriental *Almorán and Hamet* (1765) est publié dans des anthologies de littérature instructive : *Youth's Instructive and Entertaining Story-teller : Being a Choice Collection of Moral Tales*, 2nd ed. (Newcastle upon Tyne, 1775) et *A Select Collection of Oriental Tales. Calculated to Form the Minds of Youth to the Love of Virtue and True Wisdom* (Edinburgh, 1776). Le commentaire qui paraît dans le *Monthly Review* incite à une lecture didactique du conte : « Such is the epitome of this entertaining and instructive tale, which incalculates lessons of the greatest use and importance, such as piety, temperance, moderation, patience, and resignation. These virtues are strongly recommended in the amiable character of Hamet, and the opposite vices displayed in all their odious colours, in that of Almorán » ; in *The Monthly Review* 24 (Jan.-June 1761) 434. L'intérêt du conte pseudo-oriental dépasse la recherche du seul exotisme : « Indeed there are many circumstances, in the machinery of the piece, which wound probability, and are not perhaps, strictly conformable to the known rules of oriental manners, and eastern magic. But these are trifling inaccuracies, not worth regarding in a work written with so commendable a design, and executed in so elegant a manner » ; in *Ibid.*, p. 435. La fonction éthique du conte et l'élégance du style de son auteur excusent les entorses à la vraisemblance.

¹³³ Anon., *A Collection of Oriental Tales. Calculated to Form the Minds of Youth to the Love of Virtue and True Wisdom* (Dublin, 1776) v.

défendre leurs productions. Dans une longue préface à sa traduction des fables d'Ésope, Edmund Arwaker légitime l'emploi de la fiction comme vitrine de la vertu :

So few can contemplate the Truth in its full Splendour, but must have it convey'd to them by Mediums [*sic*], and its Beams let gently in upon them, as it were through Chinks and Crannies [...] So that to gain Admittance to their Regards, Truth must appear in the insinuating Disguise of Fiction ; and by a pleasing Fable, must be led insensibly to the Wisdom of an instructing Moral [...] They were invented by Famous Men of old, to serve as Vehicles to convey the Precepts of Philosophy to our Minds ; and to draw us, by the Representations and Images of whatever was esteemed a virtue, into an Admiration of the Thing they represented.¹³⁴

La fable atténue la vision immédiate de la Vérité. Le lecteur, tel le philosophe de l'allégorie de la caverne platonicienne, ne peut découvrir cette vérité sans être ébloui par sa lumière. La fable sert d'intermédiaire à la perception du monde des idées (« the precepts of philosophy ») par l'homme.

Le conte pseudo-oriental participe à cette entreprise d'auto-justification et souligne son allégeance à l'idéal du bon, du beau et du bien. Les marques de cette allégeance modifient la forme et le contenu du conte. L'auteur du recueil *The Oriental Moralist* compare la lecture des *Mille et une nuits* à une marche parmi les broussailles. Il cueille pour son lecteur les fleurs les plus exquises et les compile dans ce recueil, pour mieux mettre en valeur une morale sous-jacente :

I have endeavoured to select a few of the most interesting tales, have given them a new dress in point of language, and have carefully expunged every thing that could give the least offense to the most delicate reader. Not satisfied barely with these views, I have added many moral reflections, wherever the story would admit of them. I have, in many instances, considerably altered the fables, and have given them a turn, which appeared to me the most likely to promote the love of virtue, to fortify the youthful heart against the impressions of vice, and to point out to them the paths which lead to peace, happiness, and honour.¹³⁵

¹³⁴ Edmund Arwaker, ed., *Truth in Fiction : Or, Morality in Masquerade* (London, 1708) ii-iii.

¹³⁵ Rev. Cooper, *The Oriental Moralist. Or the Beauties of the Arabian Nights Entertainments* (London, 1790) 3.

Les contes orientaux de Galland sont repris – récrits, réédités – dans le but de souligner le discours éthique formulé dans chacun d'entre eux. Le traducteur des fables de l'Indien Pilpay révèle son souci d'une promotion du discours moral. Ni lui, ni l'éditeur ne semblent à l'origine de l'organisation des contes.¹³⁶ Les contes sont regroupés en chapitre, selon la vertu qu'ils illustrent. Les six premières fables exposent toutes le principe selon lequel « la providence favorise les courageux ». Cette organisation et la reprise d'un même principe dans plusieurs fables favorisent l'acquisition d'une morale :

And the fables of this author have the particular advantage, that, through the whole book, one is made the introduction to another, in such a manner, as it is not easy, once entered, to leave off before the end of the chapter [...] When a young person has read one fable, the author has so contrived it, that his curiosity is excited to go through another, and so on to the end of that chapter ; in which also, by the excellent contrivance of the author, the same set of morals are incalculated in a variety of beautiful relations.¹³⁷

L'éditeur modifie la mise en page du texte pour souligner en italique les leçons qu'il estime nécessaires à l'instruction morale du lecteur. La présence d'italiques dépend, à l'époque, de conventions typographiques pour marquer un nom propre ou un toponyme, ou une rupture entre récit et dialogue.¹³⁸ L'édition des *Fables* de Pilpay révèle une utilisation supplémentaire de l'italique pour mettre en valeur une maxime. Cette mise en italique supplémentaire dépend du choix de l'éditeur, car tous les préceptes ne sont pas soulignés. La vieille femme de la fable III, intitulée « The Greedy and Ambitious Cat », tente de dissuader son chat de se laisser tenter par les victuailles qu'un compère lui promet :

The old woman prudently endeavoured to dissuade her cat from prosecuting her design, admonishing her withal to have a care of being deceived ; for, believe me, said she, *The desires of the ambitious are never to be satiated ; but when their mouths are*

¹³⁶ Ce classement est identique dans chacune des éditions anglaises du recueil. Ces dernières suivent le même ordre que les éditions françaises. Cependant les titres de chapitres, donnés à chaque groupement de contes en fonction de la morale qu'ils illustrent, sont un ajout des éditeurs anglais.

¹³⁷ *The Instructive and Entertaining Fables of Pilpay*, 5th ed. (London, 1775) viii-ix.

¹³⁸ Dans le cas qui nous intéresse, la prise de parole des personnages est soit non-marquée, soit signalée au moyen de guillemets ou par une mise en italique. Ces remarques sont établies à partir de l'édition illustrée de 1775 des *Instructive and Entertaining Fables of Pilpay*.

*stuffed with the dusts of their graves. Sobriety and temperance are the only thing that truly enrich people, I must tell thee, silly cat, that they who travel to satisfy their ambition, have no knowledge of the good thing they possess, nor are they truly thankful to heaven for what they enjoy, who are not contented with their fortune.*¹³⁹

La prise de parole de la vieille femme coïncide avec une première mise en italique du texte. L'italique ne sert pas ici à séparer la partie dialoguée de la partie narrée : tout le discours de la femme n'apparaît pas en italique. Sa réplique contient trois préceptes : le premier figure en italique, « *The desires of the ambitious are never to be satiated ; but when their mouths are stuffed with the dusts of their graves* », le deuxième n'est pas marqué, « Sobriety and temperance are the only thing that truly enrich people », le troisième n'est signalé en italique qu'à la moitié, « *they who travel to satisfy their ambition, have no knowledge of the good thing they possess, nor are they truly thankful to heaven for what they enjoy, who are not contented with their fortune* ». L'éditeur choisit de souligner les mises en garde contre l'ambition, avant l'éloge de la sobriété et de la tempérance.

Le conte pseudo-oriental est pressenti par certains auteurs anglais comme la forme la plus adéquate pour inscrire le discours éthique qu'ils souhaitent diffuser. L'auteur de *The Hermit of Caucasus, an Oriental Romance* compare ses lecteurs à des voyageurs, qui, guidés au moyen de la fable, avancent peu à peu sur le chemin de la vertu.¹⁴⁰ Ce parcours est imaginé par John Langhorne,¹⁴¹ auteur du conte pseudo-oriental *Solyman and Almena*, publié à Londres et à Dublin en 1762. Le parcours du personnage éponyme Solyman enseigne la leçon formulée dans l'incipit du conte :

Let not the sons and daughters of affliction receive comfort from hope. The motions of the sunbeams on the wave, is not more uncertain than the condition of human life : misery therefore has much to hope and happiness much to fear ; but virtue has always a

¹³⁹ *The Instructive and Entertaining Fables of Pilpay*, 5th ed. (London, 1775) 27.

¹⁴⁰ Joseph Moser, « Preface » *The Hermit of Caucasus. An Oriental Romance*, 2 vols. (London, 1796).

¹⁴¹ John Langhorne (1735-1779) est fils de pasteur et devient à son tour tuteur et homme d'église. Il est tour à tour diacre, curé, pasteur, recteur et évêque. Homme de lettres, il écrit 300 articles pour le *Monthly Review* de 1761 à 1768, publie une traduction de *Plutarch's Lives* en 1770 et est reconnu à son époque comme poète prolifique. Le conte *Solyman and Almena* est le seul écrit pseudo-oriental de l'auteur ; in Arthur Sherbo, « Langhorne, John (1735–1779) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H. C. G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP 2004). Page consultée le 21 oct. 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/16017>>.

resource in providence, which not only improves the blessings, but mitigates the evils of life.¹⁴²

Langhorne expose une vision pessimiste du destin des hommes sur terre. Le héros apprend, durant son parcours à la recherche du savoir et de sa bien-aimée, Almena, que le réconfort se trouve dans le seul exercice de la vertu. Ses aventures prennent fin lorsqu'il peut rentrer dans la vallée d'Irwan où son père, Ardavan, est encore en vie. Il se prépare à mener une vie de retraite, en compagnie d'êtres chers, dans le seul but de cultiver amour et amitié :

Thus blessed by the voice of Ardavan and happy in themselves, the virtous Solyman and Almena live in the valley of Irwan! Each day is endeared by the delights of tender love ; and ever grateful for the divine fervours, they close each day with prayer and praise.¹⁴³

Les critiques, parfois sévères au sujet du manque d'originalité de Langhorne, célèbrent cet éloge de la vertu et de la providence : « It is nevertheless, in general, easy and elegant ; and the design of the piece is perfectly chaste and moral, tending to confirm the habits of virtue, and to inspire us with a confidence in Providence ».¹⁴⁴ Le magazine *The Library : Or Moral and Critical Magazine for the Year MLCCLXII*, co-rédigé par « a society of gentlemen », rend le même hommage à Langhorne. Le texte est jugé supérieur aux autres productions d'inspiration orientale car l'auteur évite le double écueil du fantastique et du romantique, tout en éclairant un idéal de vertu : « We like it the better because it is not so turgid, romantic and absurd, as the generality of performances in the oriental taste. The story is interesting, the style correct and harmonious, the sentiments pious and virtuous, and the reflections judicious and useful ».¹⁴⁵ Dans le catalogue des dernières publications, le mensuel *The London Magazine : Or Gentlemen's Monthly Intelligencer* place dans la section « Divertissement » (« Entertainment ») la fable de Langhorne. L'éditeur inscrit le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur, le prix (« 2s. 6d. ») et le nom des imprimeurs (« Payne and Cropley »), et ajoute un bref commentaire entre

¹⁴² John Langhorne, *Solyman and Almena* (London, 1769) 1.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 172.

¹⁴⁴ *The Monthly Review* 26 (January-June 1762) 255.

¹⁴⁵ *The Library : Or Moral and Critical Magazine for the Year MLCCLXII*, vol. 2 (London, 1762) 97.

crochets : « Told in the eastern manner, or at least with some resemblance of it in which a good intention is apparent, and many valuable truths are prettily enough expressed. The whole interspersed with odes, hymns & ». ¹⁴⁶ Le critique commente trois aspects de l'œuvre : l'imitation du style oriental, les vérités qui y sont assemblées et l'originalité des variations entre les passages en prose et les passages en vers. Si l'usage de la « manière » orientale ne fait pas l'unanimité auprès des critiques, le discours vertueux est identifié par tous et rachète même, selon certains, les écarts orientaux que se permet l'auteur. Le conte pseudo-oriental profite de cette « culture » éthique.

Le profit éthique rejoint le profit esthétique dans un contexte littéraire néo-classique. L'idéal platonicien d'une association entre le Beau et le Bon est atteint dans les ouvrages qui se réclament de ce courant. Puisque le tableau que propose Langhorne à son lecteur est celui d'une vertu triomphante, le conte pseudo-oriental atteint la beauté esthétique par l'expression de la bonté morale. Cette « orthodoxie » esthétique explique, malgré les déplacements orientaux du récit, la promotion critique du conte et les nombreuses éditions qui marquent son succès. ¹⁴⁷ Le thème éthique qui parcourt l'œuvre justifie sa place parmi d'autres œuvres de littérature morale. Les éditeurs publient, sans risque de dissonance, le conte oriental dans un recueil de textes dont le but est d'éduquer le lecteur sur le chemin de la vertu. *Solyman and Almena* est repris entièrement dans *The Novelist's Magazine* (vol. 2, 1780), où il est relié matériellement à d'autres récits de littérature morale. Le conte est repris sous forme abrégée en 1781 dans *The New Pleasant Instructor*, recueil consacré, comme son titre l'indique, à l'instruction des lecteurs. La lecture morale du conte pseudo-oriental ouvre la possibilité d'une double mise en valeur, esthétique et commerciale, puisqu'elle permet de relier ce texte au canon néo-classique, et de multiplier ses occurrences dans les recueils dédiés à l'instruction éthique.

La lecture morale n'éclipse pas pour autant l'aspect oriental du conte. Martha Pike Conant décrit l'hégémonie du thème éthique sur le thème oriental : « The moralizing tendency and the rationalistic mood were two barriers opposed to the free development of imaginative oriental fiction ». Cette perspective antinomique ne permet pas de comprendre comment un même récit abrégé peut être publié dans un recueil de littérature morale – dans le cas de *Solyman and Almena* dans *The New Pleasant Instructor* – et, en 1776, dans un recueil de contes pseudo-orientaux – *A Select collection of oriental tales*. Cette double inscription fragilise les barrières mises sur pied par la critique et indique au contraire la

¹⁴⁶ *The London Magazine : Or Gentlemen's Monthly Intelligencer* vol. XXXII (London, 1762) 112.

¹⁴⁷ La deuxième édition de l'ouvrage apparaît en 1764, tout juste deux ans après la première publication. Les réimpressions à Londres se succèdent en 1780, 1781, 1787, 1791, 1794 et 1800.

possibilité d'une mise en valeur réciproque. Le discours éthique élève le niveau du récit pseudo-oriental et le pseudo-orientalisme permet d'ajouter une variation à la forme du discours moral.¹⁴⁸

L'illustration de *Solyman and Almena* précise le fonctionnement de cette ambivalence. Cette illustration est placée à l'intérieur du chapitre XX dans l'édition de 1780, ce qui instaure un régime d'anachronie puisque l'image se réfère à des événements qui ne sont narrés qu'au chapitre suivant. L'image occupe une position de protension par rapport au récit. Au chapitre XX, Solyman découvre la prison de Almena et promet de la sauver des griffes du gouverneur de Sevafir.



Fig. 8 : John Langhorne. Illustration tirée du Chapitre XX de *Solyman and Almena*.

Almena implore un gouverneur imperturbable. Le narrateur saisit l'occasion pour une digression au sujet de la différence entre l'amour vertueux, celui qui unit Solyman à Almena, et l'amour bestial, du gouverneur pour Almena. Il propose ensuite une courte réflexion sur le vice et la justice divine.

Cet excursus didactique de la narration stoppe l'avancée du récit. L'illustration, au contraire, ne prend pas en compte cette parenthèse morale, et offre une chronologie

¹⁴⁸ Donald Kay, dans son ouvrage consacré aux textes de fiction écrits par Addison dans le journal du *Spectator*, souligne cet aspect : « Addison and Steele, too, were aware of the power of fiction to “exert a social influence,” but apparently they were equally cognizant of the fact that variety of forms would be needed to keep the attention of an audience accustomed to didactic appeals » ; in Donald Kay, *Short Fictions in The Spectator* (Oxford : Oxford UP, 1965) 8.

continue du récit. Au chapitre XXI, Solyman s'introduit dans les jardins du gouverneur, surprend ce dernier en train de forcer Almena à céder à ses baisers, et le tue. L'image figure cet événement par anticipation. Néanmoins, l'illustration, qui annonce la suite des aventures de Solyman et d'Almena, ne se comprend qu'à la lumière de la parabase morale dans laquelle elle est enchâssée. Si l'illustration décrit un épisode ultérieur, sa juste interprétation dépend de la digression dans laquelle elle s'inscrit. L'image est placée à l'intérieur du paragraphe qui introduit la réflexion morale du narrateur, poursuivie dans les deux paragraphes suivants.¹⁴⁹ L'illustration ne porte pas de sous-titre aidant à sa compréhension. Sans support, le lecteur pourrait faire un contre-sens dans l'interprétation de l'image. Rien ne l'empêche d'imaginer que Solyman est un jeune homme jaloux qui vient détruire l'amour du couple en menaçant l'homme de son poignard. Solyman souhaite-t-il tuer l'homme ou la femme? Repousse-t-il l'homme pour se venger des infidélités d'Almena? Qu'est-ce qui explique le regard effrayé d'Almena? Les violences du gouverneur ou de Solyman?

Le discours moral soutient donc une interprétation juste de l'image. Au moyen de cette digression, le lecteur comprend la grossièreté et le vice du sultan et devine la justice incarnée dans le geste meurtrier de Solyman. L'illustration ne devient cohérente qu'à partir du moment où le signifiant oriental – la partie matérielle du signe pictural, composée d'un décor et de personnages orientaux – est lié à un signifié – ici, le message éthique. L'un ne va pas sans l'autre, ou bien le langage de l'image devient incompréhensible. Le régime de l'image n'est pas allégorique, ses composantes ne servent pas seulement de support ou de décor en carton pâte pour une mise en scène de la vertu. Le discours vertueux éclaire l'image, met en valeur le signifiant pseudo-oriental en lui permettant de « faire sens ».

¹⁴⁹ Almena supplie le gouverneur de la laisser retrouver son bien-aimé : « The weeping beauty, as she uttered these words, threw herself before him in such agony of sorrow and in such a posture of supplication, as would have moved any heart in which vice had not extinguished any spark of humanity. Far from being affected by it the governor of Sefavir made her the following answer : “Absurd and vain! To suppose that I should tamely yield that happiness to another, which I could never obtain myself. Know, Madam, that both you and your lover are now in my power ; and that he has no indulgence to hope for, but what your kindness to me may pro-cure [ILLUSTRATION] him.” With these words he withdrew, rather less offended at the thought of having a rival in Almena's affections, than pleased with the hope that he might terrify her into compliance by his menaces against her lover. Almena remained in the most pitiable distress, sharpened by painful apprehensions for her own honour and the life of Solyman ; and wandering alone in the garden, she added one night of sorrow more to the many she had suffered. “Great God! What misery may one armed with power, bring upon thy creatures. Where there not a state of existence where vice shall be punished and virtue rewarded , how would thy work seemed to reproach thy almighty maker! But let the sons of men learn, that he who is infinitely wise, is also perfectly just ; and that he can as easily take cognizance of the moral conduct of his creatures, as he could at first create this immense system of the universe in which the minutest creature declares the skill of the architect” » ; in John Langhorne, *Solyman and Almena* (London, 1780) 26-27.

Le conte, oriental ou pseudo-oriental, ouvre un espace textuel pour l'élaboration d'une éthique. Ces textes prennent place au sein d'une culture « sentimentale », veillant au progrès d'une humanité vertueuse. Les contes pseudo-orientaux profitent de ce « mouvement » et deviennent le réceptacle approprié des nouveaux impératifs culturels de l'époque. L'engagement dans ce projet de réforme élève le statut du pseudo-orientalisme, de conte « imaginaire » à celui de conte « appliqué ».

CULTURE PHILOSOPHIQUE

Le rédacteur du journal *The Spectator*, Joseph Addison, ajoute à l'exposé des thèses de Locke sur la notion d'identité, un conte pseudo-oriental qui illustre le propos théorique du philosophe.¹⁵⁰ La phrase d'introduction est un appel lancé aux lecteurs curieux d'investir un domaine réservé aux philosophes : « There has been very great reason [...] for the learned world to endeavour at settling what it was that might be said to compose *personal identity* ». Addison résume la pensée lockienne au sujet de l'identité, fondée sur la conscience, et non sur la substance. Ce n'est pas l'unité du corps qui permet de penser l'identité, mais l'association de moments disparates dans la continuité de la conscience humaine.

Cet abrégé de philosophie lockienne est encadré par une citation d'Ovide en exergue et par un conte persan, servant d'illustration à la pensée théorique. Les deux exemples sont liés par la tradition de la « métamorphose ». La citation des *Métamorphoses* d'Ovide – « *Eque feris humana in corpora transit, inque feras noster* » – orne l'article, tandis que le conte persan raconte l'histoire de la transmigration de l'âme d'un sultan et de son derviche. Le sultan quitte son corps pour prendre la forme d'une biche, puis celle d'un rossignol, pour retrouver enfin la forme de son corps, entre temps occupé par le derviche. Ce que la critique littéraire de l'époque a coutume de dénoncer comme un excès de l'imaginaire débridé des Orientaux, sert ici une entreprise de la raison. Le conte persan soutient le propos de la philosophie lockienne d'une identité construite par la mémoire, et ce par delà les changements de la substance corporelle.

Le conte sert de cadre à l'exposé philosophique, mais sa fonction dépasse l'idée d'une simple mise en valeur d'un discours étranger. Addison introduit le conte persan de manière à en faire la promotion : « I was mightily pleased by a story in some measure applicable to this piece of philosophy, which I read the other day in the *Persian Tales*, as they are lately very well translated by Mr. Philips, and with an abridgement whereof I shall here present my readers ». Addison indique le titre du recueil et loue la nouvelle

¹⁵⁰ Voir Joseph Addison, *Spectator* 578 (August 9, 1714) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) IV : 575-579.

traduction de Philips, qu'il dit avoir abrégée pour ses lecteurs. Comme font les orientalistes lorsqu'ils publient leurs traductions sous forme de « spécimen », cet abrégé fait la publicité du conte oriental, en même temps que ce conte est illustre, donc diffuse, la pensée de Locke. La caution d'Addison, dont les écrits visent à éduquer ses lecteurs à la politesse et au bon goût, ne peut que servir la publicité de la littérature d'inspiration orientale. Le lecteur est assuré de la caution d'un arbitre du goût lorsqu'il se prend, lui aussi, à feuilleter les ouvrages de contes orientaux.

Addison profite de la fable orientale comme d'un nouveau creuset d'histoires. Comme le cadre pose la fable d'Ovide et la fable orientale en parallèle, l'essayiste aurait pu se restreindre au canon pour illustrer son propos. Il préfère puiser au creuset oriental car cette nouvelle source lui permet de rester fidèle au double impératif éditorial d'instruction et de divertissement. Le divertissement des lecteurs dépend de la variété des histoires qui lui sont proposées. Le conte d'inspiration orientale participe pleinement du projet d'Addison dans *The Spectator*, à la fois d'instruction et de divertissement d'un public éclairé. Il indique dans l'un de ses premiers articles :

It is with much Satisfaction that I hear this great City inquiring Day by Day after these my Papers, and receiving my morning Lectures with a becoming Seriousness and Attention. My Publisher tells me, that there are already Three Thousand of them distributed every Day : So that if I allow Twenty Readers to every Paper, which I look upon as a modest Computation, I may reckon about Threescore Thousand Disciples in *London* and *Westminster*, who I hope will take care to distinguish themselves from the thoughtless Herd of their ignorant and unattentive Brethren. Since I have raised to myself so great an Audience, I shall spare no Pains to make their Instruction agreeable, and their Diversion useful.¹⁵¹

L'Orient littéraire, intégré au projet des Lumières, gagne en distinction dans l'esprit du public anglais de l'époque. La page du *Spectator* sert aussi de vitrine, d'espace de mise en valeur des contes orientaux et pseudo-orientaux. Ils sont placés sur une ligne parallèle au poète Ovide et participent à l'entreprise des Lumières de diffusion du savoir par la vulgarisation.

¹⁵¹ Voir Joseph Addison, *Spectator* 10 (March 12, 1711) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) I : 44.

Le conte philosophique pseudo-oriental appartient à la tradition plus vaste de la « fable » philosophique, au sens étymologique « récit » que l'on donne au mot « fable ». Les philosophes, depuis Platon, dévoilent, dans le cadre de récits imaginaires, des systèmes d'organisation politique, sociale ou culturelle, qu'ils érigent en modèles et contre-modèles. Ces récits sont nommés « mythe », « utopie », « fable » ou « conte » et recouvrent des usages particuliers de l'imaginaire en philosophie.

Le mythe sert aux philosophes à relater des faits non consignés par l'histoire et à mettre en scène des êtres ou des généralités représentant symboliquement un ordre philosophique, métaphysique ou social. Platon expose le « mythe de la caverne » pour rendre compte de sa théorie des Idées.¹⁵² Jean-Jacques Rousseau découvre le « mythe du bon sauvage » pour mettre à jour l'homme à l'état primitif.¹⁵³ L'épistémologie de ces « mythes » n'est pas équivalente ; ils ne portent pas sur les mêmes méthodes et ne conduisent pas aux mêmes conclusions. Chez Platon, le mythe vaut comme allégorie, ou comme représentation imagée d'un ordre réel invisible. Chez Rousseau, il correspond à une abstraction fondée sur les observations des voyageurs au sujet des sauvages d'Amérique. Rousseau se fonde sur le réel pour élaborer une abstraction alors que Platon propose de redécouvrir le réel à partir d'une abstraction. Rousseau construit la figure de l'homme à l'état de nature, à partir des remarques rapportées par les voyageurs.¹⁵⁴

L'utopie permet aux philosophes de penser le plan imaginaire de gouvernement pour une société future idéale. Thomas More réfléchit dans la première partie de *Utopia* (1516) aux dysfonctionnements des gouvernements et sociétés de son temps pour penser dans la seconde partie l'établissement d'un régime modèle, fondé sur l'île d'Utopie. À son tour, Francis Bacon décrit la société de la Nouvelle Atlantide, organisée par et autour de l'académie des sciences de la Maison de Salomon. William Rawley, chapelain et secrétaire de Francis Bacon, explique, dans un « Avertissement au lecteur », le contenu de l'utopie : « This fable, my Lord devised, to the end that he might exhibit therein a model or description of a college instituted for the interpreting of nature and the producing of great and marvellous works for the benefit of men [...] Certainly the

¹⁵² Platon, *La République*, livre vii et viii, texte intégral, trad. Victor Cousin (Paris : Hachette, 1996).

¹⁵³ Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (Paris, 1755).

¹⁵⁴ « Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses facultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défense [...] il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême ; La veüe, l'oüïe & l'odorat de la plus grande subtilité : Tel est l'état animal en général, & c'est aussi, selon le rapport des Voyageurs, celui de la plupart des Peuples Sauvages. Ainsi, il ne faut point s'étonner que les Hottentots du Cap de Bonne Espérance découvrent, à la simple veüe des Vaisseaux en haute mer, d'aussi loin que les Hollandois avec des Lunettes, ni que les Sauvages de l'Amérique sentissent les Espagnols à la piste, comme auroient pu faire les meilleurs Chiens », in *Ibid.*, p. 28.

model is more vast and high than can possibly be imitated in all things ; notwithstanding most things therein are within men's power to effect ». ¹⁵⁵ L'utopie représente une abstraction pour permettre au philosophe de décrire un modèle d'organisation politique et sociale.

L'utopie représente un type de récit fabuleux dont le principe fondamental est d'établir un modèle d'organisation politique, sociale et culturelle. Plus généralement, les philosophes se tournent vers la fable pour décrire un phénomène de manière allégorique. Pour démontrer que les vices des individus ne contreviennent pas au bien public, mais mieux encore, y contribuent, Bernard Mandeville développe une fable, dans laquelle les abeilles représentent les individus et la ruche, le groupe social. Cette manière de travestir la réalité au moyen de la fiction donne au discours du philosophe une portée générale, dépourvue de toute dénonciation ou règlement de compte individuel : « The satire therefore, to be met with in the following lines upon the several professions and callings, and almost every degree and station of people, was not made to injure or point to particular persons, but only to show the vileness of the ingredients that all together compose the wholesome mixture of a well-ordered society ». ¹⁵⁶

La distinction entre le conte et la fable comme genre est en revanche plus ténue. Il semble que les deux possèdent une charge satirique et une portée moralisatrice. La tradition française, largement inspirée par La Fontaine, privilégie la fable, de forme courte, pour diffuser un discours apologétique, et le conte de fée pour créer un univers merveilleux. Néanmoins, il existe aussi une tradition du conte à portée satirique et philosophique, d'où la difficulté de classer et de distinguer entre ces deux genres. Le conte oriental et pseudo-oriental a un caractère à la fois merveilleux, moralisateur et philosophique, auquel il faudrait ajouter une portée réaliste. Le public anglais enrichit ses connaissances sur le monde oriental au moyen de ces contes. Pour ne citer que deux exemples, le conte de Hawkesworth, *Almorán and Hamet* publié en 1761, ressort de la tradition du conte moralisateur. Il est d'ailleurs publié dans deux recueils de contes moraux, l'un intitulé *Youth's Instructive and Entertaining Story-teller : Being a Choice Collection of Moral Tales* (1775), et l'autre *A Select Collection of Oriental Tales. Calculated to Form the Minds of Youth to the Love of Virtue and True Wisdom* (1776). Le conte *Rasselas* de Samuel Johnson suit au contraire un mouvement philosophique par l'approfondissement d'une réflexion sur le bonheur. L'auteur mise sur la popularité du

¹⁵⁵ Francis Bacon, « To the Reader, Written by William Rawley ; in *New Atlantis* ; 1627 » *Three Early Modern Utopias* (Oxford : Oxford UP, 1999) 151.

¹⁵⁶ Bernard Mandeville, « The Preface » *Fable of the Bees* (1723 ; Indianapolis : Hackett Publishing, 1997) 20.

conte d'inspiration orientale pour s'adresser à l'ensemble d'une société polie et non plus seulement à quelques penseurs et philosophes.

Joseph Addison sait par exemple tirer profit de l'inspiration orientale pour présenter, dans une forme plus « attrayante », les théories de Locke ou de Malebranche au sujet de la perception du temps.¹⁵⁷ Comme dans le premier exemple, Addison rappelle son engagement en faveur de l'instruction et de sa diffusion. Mais il propose de réaliser cette apologie de manière originale et invite ses lecteurs à considérer comment l'activité intellectuelle maintient l'esprit en constante occupation, et par la quantité d'idées produites, donne l'impression de vivre plus longtemps. Il expose la thèse soutenue par Locke au sujet de la perception de la durée sous forme de deux courtes citations, l'une expliquant que la perception de la durée est due à l'enchaînement plus au moins rapide des idées dans notre esprit, l'autre suivant l'exemple d'un homme concentré sur une seule idée et qui ne perçoit pas le temps qui passe. À partir de ces deux citations et du commentaire de Malebranche sur le même sujet, Addison conclut qu'un esprit constamment affairé ne perçoit plus la durée.

Addison ne clôt pas son article sur ces réflexions, mais ajoute le récit de deux « contes » orientaux qui lui paraissent illustrer son propos. L'hésitation quant au terme à utiliser pour désigner ces récits rappelle l'indétermination générique qui existe entre la « fable » et le « conte ». Il introduit le premier récit par : « There is a famous Passage in the *Alcoran*, which looks as if *Mahomet* had been possessed of the Notion we are now speaking of », et le deuxième par : « There is a very pretty Story in the *Turkish Tales* which relates to this Passage of that famous Impostor, and bears some Affinity to the Subject we are now upon ». Ces introductions soulignent également le lien entre la fable orientale et la réflexion philosophique. Les deux histoires relatent l'expérience de personnages dont la perception de la durée a été altérée par le sommeil. Sans repère temporel, ils ont pu faire le tour de la galaxie ou vivre toute une vie le temps d'un rêve. Addison ajoute en conclusion à cet excursus littéraire :

I shall leave my reader to compare these Eastern fables with the notions of those two great philosophers whom I have quoted in this paper ; and shall only, by way of application, desire him to consider how we may extend life beyond its natural dimensions, by applying our selves diligently to the pursuits of knowledge.¹⁵⁸

¹⁵⁷ Ce développement concerne le journal *The Spectator* 98 (June 18, 1711) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) I : 413-416.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 416.

L'illustration orientale procure la part de divertissement promise par l'auteur, mais elle est aussi intimement liée au projet instructif du journal. Le lecteur est invité à effectuer un travail de comparaison entre ces fictions orientales et l'exposé philosophique précédent. La réflexion théorique aboutit à un travail d'application.

Le second traitement du conte pseudo-oriental implique un rapport consubstantiel du conte et de la réflexion, comme si le questionnement philosophique émanait du contexte « oriental ». Samuel Johnson développe sa philosophie du bonheur à mesure de l'évolution des personnages de son récit *Rasselas*. La critique actuelle confond ces deux types de traitement, par illustration et par consubstantialité, en soulignant que dans l'un et l'autre cas l'« Orient » n'est *que* le costume d'une pensée européenne. Comme l'écrit Cécile Révauger, pour tous ces contes pseudo-orientaux, le même constat s'impose : « la philosophie des Lumières est la toile de fond de ces contes, à l'intérieur d'un beau cadre oriental ». ¹⁵⁹ Ce constat indéniable n'en est pas moins incomplet car il ne fait pas état des suppléments que le « beau cadre » applique au contenu. Cécile Révauger note que le choix d'un décor oriental enrichit les principes exposés de la qualité d'universalité. ¹⁶⁰ D'autres thèmes, propres au « cadre » oriental, enrichissent la pensée des Lumières. Le thème du voyage, récurrent dans les contes pseudo-orientaux, représente, dans le cas de *Rasselas*, une métaphore de la pensée philosophique qui doit se mettre en mouvement et se confronter à la réalité empirique pour fonder ses propres vérités. Le « supplément » oriental donne lieu à une réflexion particulière sur les modalités du savoir philosophique. Ce même « décor » oriental approfondit la thématique du pouvoir tyrannique. La collusion des espaces du pouvoir et du désir dans ces décors orientaux conduit les philosophes à une réflexion sur les rapports entre pouvoir et instinct.

La fable d'inspiration orientale est intégrée à la culture philosophique. Il devient possible pour le lecteur de retrouver les maximes de Pope entre les lignes d'une romance maure. Dans sa dédicace à « Mary », l'auteur de la fable, *The Enchanted Mirror : A Moorish Romance*, présente le débat qui oppose les tenants de la pensée acquise aux tenants de la pensée innée : « On the state of the mind, and its functions, dear Mary,/ The wisest and the best philosopher vary./ Some assert that we are born like a sheet of blank paper/ [...] While some, no less wisely and learnedly prate,/ On sentiment moral, ideas

¹⁵⁹ Cécile Révauger, « Le Conte oriental à l'épreuve des Lumières en Angleterre » *Le Conte oriental. Féeries* 2 (2004-2005) 194.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 196.

innate ». L'auteur laisse le débat en suspens (« Let the wisest and best philosophers vary ») et introduit le conte pseudo-oriental : « To experience we'll turn. So I now lay before ye,/ The mirror enchanted, an old Moorish story ;/ In which you the truth of Pope's maxim will find,/ 'It is education that forms the young mind,/ And as the twig's bent, so the tree's inclined' ». Le précepte de Pope est inscrit dans le texte pseudo-oriental, considéré comme une « matière » dans laquelle s'informe la pensée philosophique. Le lecteur opère une lecture dédoublée du texte, joignant la ligne à l'inter-ligne, le conte d'inspiration orientale aux développements d'une culture philosophique, élevant le statut du premier au rang intellectuel du second.

CULTURE ORIENTALISTE

Le nom de l'auteur des *Aventures d'Abdalla* publié en 1712 n'apparaît pas sur la page de titre. La traduction de ces aventures orientales paraît à Londres en 1729. L'éditeur anglais se fait aussi discret que l'éditeur français et ne révèle pas l'identité de l'auteur. Le conte paraît sous le titre de : *Adventures of Abdalla, Son of Hanif, Sent by the Sultan of the Indies to Make a Discovery of the Island of Borico. Where the Fountains which Restores Past Youth is Supposed to be Found. Also an Account of the Travels of Rouschen, a Persian Lady, to the Topsy-Turvy Island, Undiscover'd to this Day. The Whole Intermix'd with Several Curious and Instructive Histories. Translated into French from an Arabick Manuscript found at Batavia by Mr de Sandisson. Sous le titre, l'éditeur expose la généalogie de l'ouvrage : « Translated into French from an Arabick Manuscript found at Batavia by Mr de Sandisson. And now Done into English by William Hachett, Gent ». Le parcours des *Adventures of Abdalla, Son of Hanif*, fait référence au parcours des *Mille et une nuits* : le manuscrit arabe est traduit en français puis rendu en anglais.*

L'« Avertissement » est composé par le « traducteur » des manuscrits arabes. Il informe les lecteurs des difficultés attendant à son travail et insère la lettre du collectionneur, Mr. de Sandisson, qui fournit une description du manuscrit. Le « traducteur » avoue avoir hésité quant à la position à adopter. Il commence son travail en habillant le conte oriental d'un manteau français, puis réalise les incohérences qu'une telle superposition implique. Plutôt que de travestir l'Orient sous un habit français, il décide de laisser au texte son style et son contenu oriental et de recourir à des notes de bas de page explicatives : « I then imagined it would be best to keep a medium, to soften certain places and explain other by short notes ». Le « traducteur » refuse la position de falsificateur et a recours au procédé savant de l'explication, placée en marge du texte, comme pour le « préserver » des adaptations qui dénatureraient la lettre originale.

Le « traducteur » poursuit sa démarche savante en soulignant l'intérêt « anthropologique » que représente l'ouvrage :

I have taken a particular Care to set in a true Light, all that regards the Religion of the *Indians*, and the Opinion of the *Mahometans* touching the *Genii* [...] It is true, few of those Travellers have taken Notice of the *Indian* Theology, as pertinently as the Story of the Widow deliver'd from the Fire ; which very thing renders the Works of *Abdalla* more valuable and curious. As to the good and bad *Genii*, and the different Things they meddle with, according to the Credulity of the *Arabians* and *Persians*, those who have read the oriental Works of *Monsieur Vattier*, and who read those which *Messieurs Petis de la Croix*, and Galland, daily communicate to the Publick, with so much Success, cannot but be pretty well acquainted with them.¹⁶¹

Le « traducteur » défend une position d'intérêt savant, qui implique une description du rapport des Orientaux à la religion et à la superstition. Cette attention au contenu scientifique du texte permet de placer le conte au niveau d'autres récits informatifs, comme le récit de voyage. Cette équivalence engage le « traducteur » à comparer le conte aux récits de voyages effectués par des Européens et de cette comparaison, il conclut à la supériorité « scientifique » du récit des aventures d'Abdalla (« more valuable and curious »). Ce dernier expose également le sujet des croyances occultes des Arabes, traité dans les traductions savantes de Pierre Vattier¹⁶² et dans les contes arabes ou persans, traduits par Galland et Pétis de la Croix. Le monde des « génies » appartient à un folklore oriental, objet d'attention « anthropologique » et « littéraire », que le lecteur observe dans les *Adventures of Abdalla*. L'auteur justifie les parenthèses instructives de l'avertissement et de la préface : « This little exposition seems necessary for the better understanding of this work, which supposes a great knowledge of the Oriental fables ».¹⁶³ Le récit d'Abdalla suppose des lecteurs une connaissance étendue (« a great knowledge ») du monde oriental. L'auteur Jean-Paul Bignon convoque au cours de son récit un savoir géographique, historique et anthropologique du monde oriental. Sous le masque du traducteur, il n'intervient qu'en notes infrapaginales, pour suppléer au manque de connaissance de ses lecteurs.

¹⁶¹ « Advertisement » *The Adventures of Abdalla* (London, 1729) ii.

¹⁶² Pierre Vattier est un médecin français. Il enseigne l'arabe et traduit des ouvrages de savants orientaux : *L'Histoire mahométane* par Abou al-Tayyib (1657), *Portrait du Grand Tamerlan* par Ibn 'Arab Chah (1658), *La Logique* par Ibn Sina (1659), *L'Égypte... où il est traité des pyramides, du débordement du Nil et des autres merveilles de cette province selon les opinions et traditions des Arabes* par Murtadha ibn al Khafif (1666).

¹⁶³ « Advertisement » *The Adventures of Abdalla* (London, 1729) v.

L'« Avertissement » déplace les attentes du lecteur, du simple récit d'aventure, annoncé dans le titre, à une connaissance approfondie du monde oriental. Le traducteur ajoute à son développement la lettre de M. de Sandisson, celui qui a découvert et qui lui a transmis le manuscrit arabe. Sandisson rend compte de la réception du récit des aventures d'Abdalla parmi les Arabes et indique que les lecteurs sont tantôt crédules, tantôt méfiants : « Some cannot believe what Abdalla says he saw with his own eyes ; others give credit to that and almost all the rest ». Sandisson anticipe aussi de cette matière sur la réception du conte en Europe. Le voyageur explique être convaincu par la vérité de ce récit après s'être entretenu avec l'auteur du manuscrit, Abdalla lui-même. Il justifie son opinion en ajoutant une biographie d'Hanif et de son fils, Abdalla. Ces récits permettent d'établir la chronologie de la vie des personnages et d'inscrire leur parcours dans l'histoire de la dynastie moghole. Hanif est un poète apprécié à la cour de « Gehan Guir » mais il perd les faveurs de l'empereur « Chah Jehan ». Son fils, Abdalla, est envoyé par « Chah Jehan » à « Batavia » pour signer un traité de commerce avec la Compagnie des Indes Orientales britannique. Abdalla meurt dans la maison du commandant William Berkuys, auquel il remet le manuscrit de ses aventures. L'existence du manuscrit et la vérité du récit d'Abdalla sont attestées au moyen de cette parenthèse historique.

Sandisson comprend que les invraisemblances du récit des voyages de Rouschem sur l'« île Détournée » affectent le pacte de lecture établi avec le lecteur. Il retourne le problème de manière trop cavalière pour que le lecteur prenne son discours au sérieux :

I now return to the Motive of my Credulity. I must own the sudden Changes from one Place to another, and the surprising Adventures which happen at the same time, are the most difficult Incidents to be credited in the following Memoirs ; but he for Example who receives for Facts the Travels of *Rouschen*, would appear ridiculous to raise Scruples on the Rest of the Book. Now this is exactly my Case. I can't well doubt the reality of the Travels of *Rouschen*, since I myself was carried away as she was, and detained at least two Hours in the *Academy of Topsy-Turvy Island*.¹⁶⁴

¹⁶⁴ « Mons. de Sandisson's Letter to the Translator » *The Adventures of Abdalla* (London, 1729) v.

Les aventures d'Abdalla sont véritables, eu égard aux invraisemblances des aventures de Rouschen, et ces dernières sont attestées par la présence de Sandisson sur les lieux de la fiction. Pour un lecteur anglais, l'île de « Topsy-Turvy » et son académie sont les indices trop flagrants d'une supercherie. L'académie fait écho à la « Maison de Salomon » imaginée par Francis Bacon dans *The New Atlantis*,¹⁶⁵ et plus proche des lecteurs des aventures d'Abdalla, aux pays imaginaires visités par Gulliver dans *Gulliver's Travels* de Jonathan Swift, publié en 1726.¹⁶⁶

Jean Paul Bignon produit un texte factice et invente trois personnages : M. de Sandisson dans le rôle du collectionneur, le traducteur du manuscrit rapporté de Batavie par de Sandisson, et Abdalla dans le rôle de l'auteur du manuscrit. La page de titre, avec la mention de l'« île Détournée », donne l'indice d'une supercherie. Le factice pseudo-oriental est à la fois minutieusement monté et déconstruit de manière simultanée. L'auteur organise une mascarade orientale, où il joue tour à tour le rôle du collectionneur, du traducteur et de l'auteur des aventures. Le traducteur anglais reconnaît cet aspect ludique et surenchérit :

May I presume therefore, my Lord, to plead for your Patronage, in Favour of my *Arabian* Author, for such he was, though cloaked under an *English* Dress. Your Lordship will find in the following Sheets some Satire and some Morality, but should they, by much, fall short of an *Horace* or a *Seneca*, [...] I entreat your Lordship will please to consider him a Stranger to *European* Customs.¹⁶⁷

La dédicace à Walpole est l'occasion d'une prise de parole directe du traducteur anglais. Plutôt que de mettre un terme à l'imposture de Bignon, il la confirme et transforme l'auteur français en auteur arabe, le natif en étranger. Ce travestissement

¹⁶⁵ Francis Bacon décrit dans *The New Atlantis* l'organisation et la fonction de la « Maison de Salomon » ou académie des sciences. W. Rawley la présente comme : « instituted for the interpreting of nature and the producing of great and marvellous works for the benefit of men » ; in « To The Reader, *The New Atlantis* (1627) » *Three Early Modern Utopias* (Oxford : Oxford UP, 1999) 151. L'ouvrage de Bacon est diffusé tout au long du XVII^e siècle en dernière partie de l'ouvrage intitulé *Sylva Sylvarum : or, A Natural History*. La onzième et dernière édition paraît en 1685, quarante quatre ans avant la publication des *Aventures d'Abdalla*. L'utopie *The New Atlantis* représente l'hypotexte de l'« île Détournée ».

¹⁶⁶ Gulliver visite lors de son troisième voyage les académies de Laputa et de Balnibarbi. Le thème de l'Académie de « Sans dessus-dessous » rejoint la description chaotique des académies décrites par Gulliver. L'ouvrage *Adventures of Abdalla* est le fait d'un auteur français. Il semble peu probable que Jean Paul Bignon ait créé cette île en référence à Bacon ou Swift, ou même que les lecteurs français aient noté cet écho. Indépendamment des intentions de l'auteur, la traduction anglaise des aventures d'Abdalla est susceptible de provoquer une « autre » lecture de l'ouvrage, fonction d'un horizon culturel et littéraire anglais.

¹⁶⁷ « Dedication » *The Adventures of Abdalla* (London, 1729).

évoque la tradition de la correspondance fictive d'étrangers en Europe.¹⁶⁸ Elle rappelle le besoin de camoufler, même de manière artificielle, une satire directe. La production d'un factice oriental met en valeur l'« esprit » de la littérature pseudo-orientale, conviant son lecteur à un jeu de masques.

La littérature pseudo-orientale est présentée comme une imitation de la littérature orientale. Les auteurs de contes pseudo-orientaux exposent un texte qui n'est pas seulement « inspiré » du style oriental mais qui lui sert de substitut. L'imitation réussie produit un texte pseudo-oriental, susceptible d'être pris pour un « original ». Même si les lecteurs ne doutent pas que les manuscrits invoqués sont des « faux », la démarche des pseudo-orientalistes indique un pacte de lecture plaçant le texte pseudo-oriental au même rang que son « équivalent » oriental. Cette équivalence permet à l'auteur de montrer à son public qu'il est capable de rivaliser avec l'authentique et que la littérature pseudo-orientale peut revendiquer le statut réservé aux belles lettres orientales. L'écrivain est initié à l'art du plagiat, garant de la formation des grands intellectuels au XVIII^e siècle.¹⁶⁹

Le factice oriental n'est pas seulement un jeu d'esprit. Sa capacité à se faire passer pour un original révèle la recherche d'un rapport consensuel, plus qu'antagoniste, avec la littérature orientale. Les orientalistes critiquent parfois l'image erronée qui est véhiculée par les imitateurs et contempteurs du « style » oriental.¹⁷⁰ Ils savent néanmoins que le pseudo-orientalisme peut être l'agent d'une percolation de la science orientaliste vers un public de lecteurs et de lectrices élargi.

¹⁶⁸ Giovanni Paolo Marana est à l'origine de cette tradition littéraire avec la publication de ses *Lettres d'un espion turc* en 1684. Il invente le personnage de l'espion turc qui visite, observe et critique l'organisation des pays européens. Defoe invente une suite anglaise dans *A Continuation of the Letters Written by a Turkish Spy at Paris* (1718). Joseph Addison utilise le personnage de l'« informateur » oriental, tour à tour émerveillé et perplexe, pour décrire les transformations de Londres en capitale moderne. Les quatre rois des Indes s'interrogent sur la célébration du culte anglican, essaient de découvrir ces animaux étranges et dangereux que sont les « Whigs » et les « Tories », et désapprouvent l'oisiveté et le costume « barbare » des plus riches (*The Spectator* 50, Avril 27, 1711). L'ambassadeur de Bantam critique l'habitude d'employer un langage hyperbolique qui ne correspond pas à la pensée véritable du locuteur (*The Spectator* 557, June 18-21, 1712). Montesquieu publie les *Lettres Persanes* en 1721 et Lyttelton imite Montesquieu dans *Letters from a Persian in England to his Friend at Ispahan*, publié en 1735, dans le but de produire une satire du gouvernement Walpole. Les *Letters from a Moor at London to his friends at Tunis* (1736) offrent au lecteur une description des villes d'Angleterre.

¹⁶⁹ L'enseignement des Anciens, selon lequel l'excellence artistique se gagne à l'imitation des chefs d'œuvres de l'antiquité, gouverne encore largement l'esthétique du XVIII^e siècle, avant que les Romantiques ne mettent en valeur l'artiste comme génie original.

¹⁷⁰ Pour ne citer que William Jones : « The Persian style is said to be ridiculously bombast, and this fault is imputed to the slavish spirit of the nation, which is ever apt to magnify the objects that are placed above it : there are bad writers, to be sure, in every country, and as many in Asia, as elsewhere ; but if we take the pains to learn the Persian language, we shall find that those authors, who are generally esteemed in Persia, are neither slavish in their sentiments, nor ridiculous in their expressions » ; in Sir William Jones, trad., « On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 193.

Lorsque Eyles Irwin publie *Bedukah. An Indian Pastoral* en 1776, il travaille à Fort St George (Madras) pour le compte de la East India Company depuis dix ans.¹⁷¹ En Inde, il reçoit la protection du gouverneur général Lord Pigot. Sa connaissance du monde oriental s'illustre dans la publication de deux récits de voyage, l'un d'Inde vers l'Angleterre et l'autre en chemin inverse.¹⁷² À son retour en Inde, son expérience engage le nouveau gouverneur général, Lord Macartney, à le nommer directeur général des finances des provinces de Tinivelly et Madurah. Ses compétences et son expérience en Inde l'incitent à prétendre au poste de directeur de la East India Company en 1795. Si sa candidature n'est pas couronnée de succès, il est reconnu en Angleterre où il continue à publier des ouvrages littéraires et politiques. Sa connaissance du monde oriental lui permet par exemple de conseiller le gouvernement britannique au sujet de l'invasion de l'Égypte par Bonaparte.¹⁷³

Eyles Irwin inclut dans son ouvrage une épître dédicatoire dans laquelle il introduit le sujet de la pastorale : la *sati* ou l'immolation des veuves hindoues. Il ne précise pas avoir été lui-même témoin d'une scène de sacrifice. Il note simplement qu'elle est pratiquée sur la côte ouest du sous-continent : « The scene of the following pastoral lies on the coast of Coromandel, where the gentoo religion generally prevails ». À cette première mise en contexte, il ajoute qu'il se passera d'une description savante de la cérémonie sacrificielle car il présuppose ses lecteurs avertis : « That the custom of women burning themselves on the decease of their husbands is peculiar to the gentoos, no one acquainted with the history of India can be a stranger ». Cette remarque révèle la relation hypertextuelle pré-établie entre la pastorale pseudo-orientale et la culture savante sur laquelle elle se fonde. Irwin définit le statut du lecteur et l'horizon d'attente du texte. Le lecteur de pastorale pseudo-orientale *Bedukah* est imaginé comme détenteur du savoir oriental requis pour la lecture de la pastorale, et l'horizon d'attente du texte, exposé dans l'épître dédicatoire, est précisément la mise en scène de ce savoir.

Cette remarque pose une relation hypertextuelle entre un écrit oriental factice et une culture savante sur laquelle celui-ci se fonde. L'auteur se fonde sur trois types de

¹⁷¹ Les éléments de sa biographie sont résumés à partir de l'article de D.L. Prior, « Irwin, Eyles (bap. 1751, d. 1817) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : O. U. P., 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/14477>>.

¹⁷² Le premier récit est publié sous forme d'un échange épistolaire, sous le titre de *A Series of Adventures, in the Course of a Voyage up the Red-Sea, on the Coasts of Arabia and Egypt ; and of a Route Through the Desarts of Thebais, Hitherto Unknown to the European Traveller, in the Year M.DCC.LXXVII. In letters to a Lady... Illustrated with Maps* (Dublin, London, 1780). Le second récit est présenté également sous forme de lettres destinées à William Hayley intitulées : *Occasional Epistles. Written During a Journey from London to Busrah, in the Gulf of Persia, in the Years 1780 and 1781* (London, 1783).

¹⁷³ Dans son ouvrage, *An Enquiry into the Feasibility of the Supposed Expedition of Bonaparte to the East*, publié à Londres et à Dublin en 1798.

source, supposés connus des lecteurs : les récits de voyages, les récits ethnologiques, et les commentaires des orientalistes. Irwin s'inspire de sources viatiques pour la description de la cérémonie sacrificielle.¹⁷⁴ Il réutilise le topos, développé dans les récits de voyage, de la jeune veuve comme figure de la femme pieuse et vertueuse.¹⁷⁵ À des enquêtes plus récentes au sujet de la *sati*, il emprunte les descriptions, elles-mêmes largement inspirées des récits viatiques plus anciens, et adopte la position affectée des esprits libéraux du XVIII^e siècle, outrés par la brutalité et la barbarie de ces rites.

En 1776 paraît, dans la traduction de Halhed, le *Code of Gentoo Laws*, dans lequel la pratique de la *sati* est évoquée sous son aspect légal.¹⁷⁶ Le sacrifice des jeunes veuves est décrit dans l'ouvrage de synthèse écrit par William Alexander, *The History of Women*, publié en 1779. L'auteur, dans le chapitre qu'il consacre au veuvage, définit la *sati*, en décrit les origines fictives et les croyances qui justifient la perpétuation du sacrifice aux yeux des hindous. La jeune martyre rejoint l'âme de son mari au paradis et

¹⁷⁴ Pompa Banerjee consacre un appendice de son ouvrage *Widows, Witches, and Early Modern European Travelers in India* au recensement des voyageurs européens en Inde au XVII^e siècle qui ont témoigné de la pratique de la *sati*. Pour le cas de l'Angleterre, il dénombre quinze récits de voyage dans lesquels la cérémonie est décrite : celui de Ralph Fitch (en Inde de 1583 à 1591), William Hawkins (1608-1612), John Jourdain (1609-1616), Robert Coverte (1612-1614), Sir Thomas Withington (1612-1616), Sir Thomas Roe (1615-1619), Edward Terry (1617-1619), William Methwold (1618-1622, 1633-1639), Sir Thomas Herbert (1627-1628), Peter Mundy (1628-1634, 1636-1637, 1655-1656), Thomas Browney (1669-1679), John Fryer (1673-1677, 1678-1682), Alexander Hamilton (1688-1723), John Ovington (1689-1703), John Burnell (1711-1713). Ces voyageurs témoignent de la pratique de la *sati* sur la côte ouest de Canara, à Surat et Bombay, sur la côte est à Negapatam et Masulapatam, au Nord à Agra et plus au centre à Bihar et Golconda.

¹⁷⁵ Pompa Banerjee s'étonne que la *sati* ne soit pas comparée à d'autres types d'immolation, comme celle réservée aux sorcières en Angleterre à la même époque. Il explique que ce silence permet aux voyageurs et à leurs commentateurs de présenter la veuve hindoue comme un modèle de vertu pour la femme européenne : « While holding up the *sati* as an exemple of the primitive "savagery" of East Indians, the travelers simultaneously valorized the Hindu widow as consummate, though inimitable, exemplar of the patriarchal fantasies projected in European conduct books, sermons, homilies, and marriage manuals. The Hindu wife's chastity and self-renunciation seemed to be the unreachable destination of the rigorous disciplining of the "good wife" as suggested by Catholic and Puritan conduct books. », in Pompa Banerjee, *Widows, Witches, and Early Modern European Travelers in India* (New York : Palgrave, 2003) 8.

¹⁷⁶ « 'It is proper for a Woman to burn with her Husband's Corps ;' and a proportionate Reward is offered in Compensation for her Sufferings. Notwithstanding, the Ordinance is not in the absolute Style of Command, it is surely sufficiently direct to stand for a Religious Duty ; the only Proof that it is not positive is the Proposal of inviolable Chastity as an Alternative, though it is not to be taken for an Equivalent. The Bramins seem to look on this Sacrifice as one of the first Principles of their Religion, the Cause of which it would hardly be orthodox to investigate. There are however several Restrictions with respect to it, as that a Woman must not burn herself if she is with Child, nor if her Husband died at a Distance from her, unless she can procure his Turban and Girdle to put on at the Pile, with other Exceptions of the same Nature, which they closely conceal from the Eyes of the World ; among the other Mysteries of their Faith. But we are convinced equally by Information and Experience, that the Custom has not for the most Part fallen into Desuetude in India, as a celebrated Writer has supposed » ; in *Code of Gentoo Laws* (London, 1776) lxx-lxxi. Ce texte de lois, traduit et commenté par l'orientaliste Halhed, expose les compensations de la *sati*, les cas de recours et de dispense. Halhed note que la pratique est tombée en désuétude, alors que quelques décennies plus tard les réformistes anglais s'inquiètent de la montée du nombre de sacrifices de jeunes veuves et critiquent la position trop conciliante du gouvernement anglais. En 1829, ils obtiennent du parlement le vote d'une loi qui interdit la *sati*. Voir Lati Mana, *Contentious Traditions. The Debate on Sati in Colonial India* (Berkeley : University of California Press, 1998).

met un terme à la transmigration de son âme : « The Bramins [...] declared that the spirits of those heroines from thenceforth desisted from being transmigrated into other bodies, and immediately entered into the first bhoobun* of purification ; a reward so glorious which put an end to the spirit passing a long and disagreeable state of probation, in the bodies of a variety of inferiors animals, induced even the wives of the Bramins themselves to claim a right of sacrificing their bodies in this manner ».¹⁷⁷ Il évoque ensuite le rôle des brahmanes dans le maintien du sacrifice et, dans un élan qui prélude au mouvement progressiste plus tardif, s'insurge contre une pratique religieuse qui retire toute liberté aux femmes, droguées avant de monter sur le bûcher. Il souligne les deux causes qui expliquent le maintien de la pratique : les croyances religieuses et la fierté. Ces arguments sont repris par Irwin lorsqu'il expose la probité religieuse et la fierté de la jeune Bedukah qui refuse de céder aux suppliques de sa mère.

La cérémonie sacrificielle continue à intéresser les orientalistes de la fin du XVIII^e siècle. La revue de recension des publications annuelles *Annual Register* publie en 1791 un extrait de *Sketches, Chiefly Relating to the History, &c. of the Hindoos*, dans lequel figure la description de la *sati*. L'auteur des *Sketches* mêle à la description du récit de voyage,¹⁷⁸ la connaissance géographique, légale et sociologique du rituel.¹⁷⁹ Henry Colebrooke précise un peu plus tard la recherche sur l'immolation des veuves, en compilant différents textes sacrés pour la revue *Asiatic Researches* de 1799. Le but de sa démarche est de vérifier, par un retour aux textes originaux, et de rectifier l'information qui circule en Europe au sujet des Orientaux.¹⁸⁰ Colebrooke confirme et rectifie, au moyen de sources sanskrites, la connaissance de la *sati*. Il signale le discours prescrit de la veuve, d'après « Angiras », et les rites particuliers à la cérémonie, décrits dans le « Brahme

¹⁷⁷ William Alexander, *The History of Women*, vol. II (Dublin, 1779) 392.

¹⁷⁸ Introduite par : « I never was present at such a ceremony, but a person of my acquaintance, who happened to see one, gave me the following description of it : ... » ; in *Annual Register* (1791) 25.

¹⁷⁹ L'auteur explique le sentiment de honte pour toute veuve qui échappe au sacrifice et, au contraire, la gloire accordée à la veuve martyre : « Such is the influence of custom, and the sense of shame, that a woman of the highest birth, brought up with the care and delicacy suitable to her rank, and possessing that timidity and gentleness of manners natural to her sex, and for which the women of Hindostan are so eminently distinguished, will undergo this awful sacrifice with as much fortitude and composure as ever exhibited by any hero or philosopher of antiquity » ; in *Annual Register* (1791) 25. Ces deux sentiments de honte et de gloire sont distingués par Bedukah dans la réplique qu'elle apporte aux plaintes de sa mère : « Who could so low thro' fear of death descend, / And meanly live, to shun a glorious end! » ; in Eyles Irwin, *Bedukah, or the Self-Devoted. An Indian Pastoral* (London, 1776) 24.

¹⁸⁰ « Several late compilations in Europe betray great want of judgement in the selection of authorities ; and their motley dress of true and false colours tends to perpetuate errors ; for this reason it seems necessary on every topic, to revert to original authorities for the purpose of cancelling errors or verifying facts already published ; and this object will no way be more readily obtained than by the communication of detached essays on each topic, as it may present itself to the Orientalist in the progress of his researches » ; in Henry Colebrooke, « On the Duties of a Faithful Hindoo Widow » *Asiatic Researches*, 20 vols. (London, 1799) IV : 209.

Purana ». Si Irwin reprend certaines étapes de la cérémonie, comme l'usage de torches pour allumer le bûcher, il fait fi du discours formel que doit prononcer la jeune veuve. Dans la pastorale, Bedukah exprime avec éloquence ses propres sentiments. Colebrooke cite encore « Vishnu », « Prache'tas » et « Smiriti » pour décrire les alternatives possibles à l'immolation, et « Apastamba » au sujet des sanctions réservées aux femmes qui se rétractent au moment du sacrifice. Colebrooke se réfère à « Vrihaspati » pour définir les cas d'exemption et à « Gotama », « Vya'sa » et au « Brahme Purana » pour distinguer le sort des veuves dont le mari décède loin du domicile conjugal.

Le thème de la pastorale de Irwin est emprunté à une littérature d'érudition, fondée sur les compétences de voyageurs ou de savants orientalistes. Le titre de l'ouvrage, *Bedukah, or the Self-Devoted*, présente une filiation avec les récits de voyage du XVII^e siècle dans lesquels la veuve immolée incarne les vertus féminines de pudeur, de dévotion et de loyauté indéfectible. La dédicace à une femme vertueuse – « whose influence is only felt in the narrow sphere of virtue » – est fondée. L'auteur pose un parallèle implicite entre la dédicataire et l'héroïne du récit. Il ne s'inquiète pas de respecter les codes du discours rituel prononcé par la suppliciée, mais profite de cette exaltation de la vertu pour prononcer un discours du cœur, destiné au cœur : « A work which is addressed chiefly to the heart, must succeed with one never deaf to the voice of distress : and the pen employed in the cause of virtue cannot fail of possessing your good wishes ». ¹⁸¹ Le texte pseudo-oriental est mis en valeur par sa capacité à adapter un thème oriental à une propédeutique de la vertu.

Plus inattendu, en revanche, est l'usage du pronom réflexif « self », dans le titre *Bedukah, or the Self-Devoted*, car il déconstruit l'image d'abnégation et de dévotion, élaborée par les voyageurs européens modernes, pour décrire la veuve hindoue. Irwin tente, par l'intermédiaire du personnage de Bedukah, une exploration de la vanité féminine. Il n'invente pas pour autant ce thème puisque les auteurs de traités éthologiques décrivent la *sati* comme l'expression de la vanité de la suppliciée qui préfère souffrir le martyr plutôt que subir le regard contempteur des gens de sa caste. William Alexander, auteur de *A History of Women*, découvre deux raisons au sacrifice, l'une religieuse, et l'autre relevant de cette ambition toute personnelle, nommée vanité : « The second is the delusive phantom of honour, whose empty name drags the soldier to the field of blood ». ¹⁸² Irwin ne manque pas de souligner cette ambition qu'il prête à son héroïne :

¹⁸¹ Eyles Irwin, *Bedukah, or the Self-Devoted. An Indian Pastoral* (London, 1776) vii.

¹⁸² William Alexander, *The History of Women*, vol. II (Dublin, 1779) 395.

« The motives which can tempt the tender sex to so great and dreadful a sacrifice, are fully explained in my heroine's reply to her mother's entreaties ; where, over and above the dictates of affection, the dictates of pride evidently appear to support her in the fiery trial ». ¹⁸³ Irwin propose une réflexion éthique à ses lectrices autour de l'héroïne indienne : « Nor is this so much to be wondered at, when we consider to what greater lengths our own countrywomen have been hurried to maintain precedence : how often their virtue and reputation have been sacrificed at the shrine of vanity : objects which ought surely to be more dear to them than life! ». ¹⁸⁴ La « pastorale indienne » répond à l'impératif d'instruction, servi par la littérature pseudo-orientale. Elle donne aux lectrices l'occasion de réfléchir aux autres formes de vanité auxquelles elles se sacrifient tout aussi « volontairement ». Le récit ouvre un espace analogique qui permet de lire, de comprendre, une culture dans le miroir de l'autre. Le sacrifice de Bedukah révèle la vanité qui, selon l'auteur, affecte la culture féminine anglaise de l'époque, et la vanité des européennes fournit la clé d'interprétation d'un rite hindou.

À découdre la trame de cette « pastorale indienne », le lecteur averti perçoit distinctement les traces de la culture savante qui la sous-tend. La pastorale s'ouvre par une invocation à la muse du poète : « O Muse prepare to sing,/ Essay thy strength, and soar on eagle wing », nommée « Eliza » : « O smile, Eliza! For to thee is due/ The verse that brings the nuptial faith to view ». La femme aimée est comparée à un bûcher ardent qui consume le poète, prêt au sacrifice métaphorique sous la langue de feu du poème. Le poète introduit le thème de la pastorale au moyen de ce détour métaphorique, et présente le sujet du poème : « A nobler victim claims the plaintive lay/ One, who to death a willing sacrifice,/ The alter views with unrelenting eyes ». Un second personnage, nommé « Lycon », est introduit. Il est situé dans un décor idyllique orientalisé : « As near a rivulet's enamell'd side,/ Where many a flow'ret drank the gushing tide ;/ Where the tall Tam'rind lent his ample shade,/ The joyous pack a busy circle made » ; et représenté sous les traits d'Orphée : « Alive to rapture which from beauty springs,/ In secret oft' he touch'd the tuneful strings :/ Humble himself, he fear'd no witling's frown,/ No smiles he coveted, no bard's renown ;/ Save when his Lucia – crown'd an angle long!/ Or thou, fair Delia! Listen'd to his song ». Ce portrait de Lycon en Orphée permet de mettre en scène un personnage en position de contemplation et d'extase amoureuse et musicale.

¹⁸³ Eyles Irwin, *Bedukah, or the Self-Devoted. An Indian Pastoral* (London, 1776) vi.

¹⁸⁴ *Ibid.*

La contemplation est interrompue par l'arrivée du cortège funèbre : « A hollow murmur fills the troubled air,/ And calls his soul to pensiveness and care ;/ To scenes more fitted sadness to inspire,/ Than ever woke the animated lyre ». Le regard du poète est prospectif – « to », sa lyre répond au nouvel appel de la procession. La description de la procession emprunte les composantes retenues par les observateurs européens et rapportées dans leurs récits de voyage. L'ouverture de la procession par les brahmanes est un lieu commun de la description, que le poète reprend à son compte : « A troop of Bramins lead the way/ With blazing torches rivalling the day :/ On they advance with solemn steps and slow,/ That speak devotion, and betoken woe ». Les instruments de musique qui accompagnent la procession sont identiques à ceux mentionnés dans les récits de voyage : « preceded by persons with large trumpets, and tam-tams, or small drums », ¹⁸⁵ est repris dans Bedukah par : « Next them the drum and trumpet take the place,/ Sound the dead march, and regulate their pace ». La suppliciée surplombe la scène, montée sur le dos d'un cheval. Cette position en hauteur souligne la dignité de la jeune femme, comparée à Didon, emmenée jusqu'au bûcher. L'analogie grandit encore la jeune indienne puisque aux causes peu avouables de l'immolation de la princesse antique répond la vertu de la veuve indienne : « Not thou, fam'd Dido! Canst a rival prove/ To her who death-devotes herself for love./ To perjur'd vows was sacrificed thy life/ Here with her constant husband burns the wife :/ Thy tragic end was hasten'd by despair ;/ But calm and steady dies this widow'd fair ».

Ce topos de la veuve martyre est décliné par les voyageurs du XVII^e siècle, qui, selon Pompa Banerjee, érigent la victime de la *sati* en figure de la chasteté que les femmes européennes devraient prendre en exemple. ¹⁸⁶ Cette scène éveille la sensibilité de Lycon, avant même d'être comprise par sa raison : « Ah! What sensations in his bosom rise,/ As this bright form encounters Lycon's eyes :/ His heart forbides some agonizing scene,/ But yet conceives not what these wonders mean ». La sympathie du lecteur est provoquée par une éloquente mise en scène de la *sati*. Le poète use d'un dévoilement progressif pour que coïncident acmé narratif et tension dramatique. Le « when » de « When to the right he views, yet undescri'd » marque une incise dans le continuum

¹⁸⁵ « Sketches Chiefly Relating to the History, &c. of the Hindoos » *Annual Register* (1791) 25.

¹⁸⁶ Banerjee utilise le concept de « reverse traffic », emprunté à Ania Loomba, pour décrire l'utilisation de la *sati* dans les ouvrages d'éducation féminine destinés aux Européennes : « As authors of conduct books, medical treatises, and literary texts advanced their particular ideologies of the chaste European woman, those notions of eroticism and chastity might have been shaped by the models of sexuality and heroic chastity projected by the Hindu widow who burned herself alive with her dead husband in order to prove her chastity. » ; in Pompa Banerjee, *Widows, Witches, and Early Modern European Travelers in India* (New York : Palgrave, 2003) 3.

temporel, rupture qui correspond à la découverte d'un bûcher, lieu où se concentre toute la tension dramatique. La révélation est marquée par une deuxième césure – « at once » – lorsque Lycon associe le signifié de la pyramide au signifiant du bûcher : « at once the truth appears ;/ The cruel cutom oft' had reach'd his ears ».

Le poète reprend, en empruntant le point de vue du personnage Lycon, la description de la procession qu'il situe dans un ensemble plus large de coutumes hindoues : « And now (as custom wills) on either side/ She scatters flow'rets ». Quelques vers plus loin, l'auteur décrit la coutume hindoue : « Quick at the sight, where'er she moves along/ Her gifts provoke contention in the throng :/ For superstition deems them precious gains,/ And happy he who but stalk retains ». L'auteur de la pastorale pseudo-orientale utilise un topos élaboré par les traducteurs de textes orientaux, depuis Antoine Galland et les *Mille et un nuits*, et fournit aux lecteurs les éléments de compréhension de la culture orientale par le divertissement de la fable.¹⁸⁷ Le lien entre ordre discursif et ordre du réel est maintenu par le jeu mimétique entre la tension dramatique de la scène dont le voyageur est témoin et la rhétorique qu'il emploie pour décrire cette tension. L'acmé poétique bloque l'avancée de la narration. Maintenu dans un état de stase, le texte « mime » l'immobilité et le mutisme des personnages de la scène : « The music stops – deep stillness reigns around -/ In mute attention every voice is bound./ The crowd, as stiffened by the hand of Death,/ Motionless stand, and scarcely draw a breath ». Par des moyens proprement poétiques, l'auteur semble capable de convoquer le réel dans l'ordre du logos.

Le deuxième chant s'ouvre sur la fin de la procession et l'ascension de la jeune Bedukah sur le bûcher. Alors que le poète convoque la figure d'Iphigénie, comme précédent antique, il a tôt fait de se démarquer des artistes grecs qui voilent, par pudeur, l'expression des sentiments. La pastorale pseudo-orientale devient art en tant que lieu d'exposition des émotions : « Truth and innocence his art command », assure l'auteur de la

¹⁸⁷ Dans son « Avertissement » au premier volume des *Mille et une nuits*, Antoine Galland précise : « Ils doivent plaire encore par les coutumes et les mœurs des Orientaux, par les cérémonies de leur religion, tant païenne que mahométane ; et ces choses y sont mieux marquées que dans les auteurs qui en ont écrit et que dans les relations des voyageurs. Tous les Orientaux, Persans, Tartares et Indiens, s'y font distinguer, et paraissent tels qu'ils sont, depuis les souverains jusqu'aux personnes de la plus basse condition. Ainsi, sans avoir essayé la fatigue d'aller chercher ces peuples dans leurs pays, le lecteur aura ici le loisir de les voir agir et de les entendre parler. On a pris soin de conserver leurs caractères, de ne pas s'éloigner de leurs expressions et de leurs sentiments, et l'on ne s'est écarté du texte que quand la bienséance n'a pas permis de s'y attacher ». Antoine Galland reprend le trope cher aux voyageurs, consistant à apporter par le récit de leurs aventures en terres étrangères une connaissance qu'ils sont allés eux-mêmes et souvent péniblement recueillir. La fable apporte au lecteur de salon la possibilité d'approfondir ses connaissances des mœurs et coutumes orientales, car elles embrassent, selon le traducteur, toutes les couches de la société et laissent les Orientaux s'y exprimer « directement ». Par le biais d'une pastorale pseudo-orientale, Eyles Irwin offre à ses lecteurs le moyen de voyager jusqu'en Inde et de découvrir les coutumes des hindous.

pastorale. Cet excursus métadiégétique est suivi du portrait de la jeune indienne. Le poète y mêle détails du réel – comme la mention de la veste en mousseline, des bracelets ou du diamant suspendu au nez de l'héroïne – et blazon poétique – notamment par l'usage de la métonymie par laquelle la femme qui porte le bijou, devient bijou et rayonne de beauté comme de bonté. Soucieux de respecter le cérémonial décrit par les voyageurs, le poète introduit un proche de la victime. Le discours sentimental de la mère de Bedukah qui s'adresse à sa fille suscite la sympathie des lecteurs. Sa prise de parole directe produit l'illusion d'un discours « immédiat ». Le style direct offre au lecteur la possibilité de vivre, en parallèle avec le savant ou le voyageur qui assiste à la scène, l'expérience de la *sati*. La mère invite Bedukah à descendre du bûcher. Elle la rappelle à la chaleur et au bonheur du foyer familial et s'insurge contre la « barbarie » dont sa fille est victime. La mère annonce le retour du père et décrit un foyer réuni : « Thy* father too, whom heaven propitious send/ Loaded with treasures to his journey's end,/ With heart-felt rapture shall applaud the voice/ Which soth'd thy scruples, and made life thy choice ».

Le signe diacritique [*] signale une intrusion de l'auteur dans le poème. Cette intrusion explicative n'est pas a priori nécessaire : le lecteur peut lire le texte, sans même porter son regard vers la note de bas de page. Cette lecture ininterrompue n'entame pas le sens du poème. Néanmoins, la présence de ce signe brise la continuité de la narration et rappelle au lecteur qu'il ne tient entre les mains qu'une fiction littéraire sur laquelle l'auteur peut à tout moment intervenir et dont il peut interrompre le cours. L'auteur justifie l'interruption de la narration par une note explicative : « The Gentoos are great merchants, and travel to all parts of the East ». Il juge cette information importante et, plutôt que de la négliger pour les besoins de la fiction, préfère adapter le récit fictif à cette donnée : « which may account for the absence of our heroine's father at such an interesting time ». L'auteur révèle, dans cette note infrapaginale, que la ligne de la fiction pseudo-orientale est déterminée par le savoir que les orientalistes et les voyageurs transmettent de l'Orient.

Bedukah refuse d'accéder aux plaintes maternelles car elle connaît l'opprobre qui tombe sur les veuves récalcitrantes : « Tho' terror, peril, ruin bar the way,/ When virtue calls, her votaries obey ». Elle souligne la diffamation qui l'attend si elle manque à la prescription du rite : « Should I consent to lead a life of shame [...]/ The mere idea worse than death appears/ To barter honour for a length of years!/ [...] Couldst thou caress a coward so despis'd?/ Who could so low thro' fear of death descend,/ And meanly live, to shun a glorious end ». Les lois hindoues, qui régissent la pratique de la *sati*, permettent de comprendre le refus de Bedukah. Ces lois sont clairement exposées dans la

traduction des traités auxquels travaillent les orientalistes. Henri Colobrooke cite par exemple « Apastamba » lorsqu'il évoque le sort des réfractaires : « If the woman, regretting life, recedes from the pile, but may be purified by observing the fast called *Pràjapatya* ». ¹⁸⁸ Bedukah explique son choix par la croyance en la réunion du mari et de l'épouse après la mort : « My soul in extacy with thine would rise ». De même, cette croyance est évoquée par les voyageurs et les érudits. Nathaniel Halhed explique simplement : « a proportionate reward is offered in compensation for her sufferings » ; ¹⁸⁹ et William Alexander expose la récompense attendue par la veuve : « The woman is told, from the Shaster, their fountain of infallible truth, that she who burns with the body of her husband shall enjoy life eternal with him, in Heaven ». ¹⁹⁰ Le poète clôt le deuxième chant sur un nouveau moment de tension dramatique lorsque Bedukah se prépare à monter sur le bûcher. À nouveau, le poète associe tension dramatique et acmé rhétorique : « While youth and love and fame unspotted bloom ;/ Thro' tort'ring flames Bedukah seeks the tomb ». L'oxymore mise en relief par la rime, « bloom »/« tomb » accompagne la tension dramatique.

L'héroïne ouvre le dernier chant par un requête éloquente qu'elle adresse aux brahmanes. La grandeur des brahmanes apparaît par une invocation qui suit un rythme ternaire : « Ye sacred bramins! pious, just and sage » ; et leur perfection, par un portrait, construit selon le rythme binaire de la coordination : « To Heav'n devoted, and inform'd by age ; » de la double relative : « Whose guiltless lives no tongues profane impeach,/ Who daily practice what your doctrines teach ; » ou de la double conditionnelle : « If e'er at tales ye melted of distress,/ Patient to hear, and eager to redress ;/ If e'er compassion touch'd an human breast,/ Attend ye to an earnest, last request ».

Bedukah tourne son regard vers Lycon. Le poète commente l'étonnement de l'héroïne à la vue de l'étranger : « His looks, that speak amazement and distress,/ Her thoughts engage – but chief his foreign dress :/ Thro' custom still immured from public view,/ By name she only of Europeans knew ». Le poète expose, par cette digression, la réaction de la jeune Bedukah à la vue de Lycon. Cet ajout n'est pas nécessaire d'un point de vue strictement narratif, mais il répond au souci de vraisemblance du poète. La pastorale pseudo-orientale ne perd pas de vue le réel. Bedukah s'adresse à l'étranger. Son discours est également destiné au public de lecteurs pour qui Irwin écrit. La martyre

¹⁸⁸ Henry Colebrooke, « On the Duties of a Faithful Hindoo Widow » *Asiatic Researches*, 20 vols. (London, 1799) IV : 214.

¹⁸⁹ Nathaniel Halhed, *Code of Gentoo Laws* (London, 1776) lxx.

¹⁹⁰ William Alexander, *The History of Women*, vol. II (Dublin, 1779) 393.

s'adresse à un interlocuteur dans le texte, Lycon, et à un interlocuteur hors-texte. Ce dernier correspond à un public de lecteurs, guidés par les propos de Bedukah sur le chemin de la vertu, et au poète lui-même : « Thy pity at my wayward fate I view ;/ The choice was mine – no pity then is due./ [...] O! if her virtue then has touch'd thy heart,/ Her virtue's praise be worthy of thy art :/ To Christian wives a Pagan's death relate,/ And bid them envy, if not imitate ». Lycon est la figure du poète dans le texte. Il est aussi le « guide » sentimental auquel les lecteurs s'identifient. Ces derniers participent, par « procuration », au spectacle de moeurs et coutumes orientales.

Le poète conclut son récit par le spectacle de l'ascension de la jeune veuve. Il évoque encore le tumulte des instruments de musique. Il manie l'évocation poétique et se sert de la pastorale indienne comme d'une caisse de résonance où vibre, à chaque vers, la réalité indienne :

The signal come! methinks I feel it here,
 Still shake my soul, and vibrate on my ear,
 At once a thousand trumpets rend the air,
 A thousand voices loud accordance bear :
 In Babel's tower not greater tumult rung,
 When strange confusion jarred from tongue to tongue.
 The signal's giv'n! Quick to the altar's side
 A thousand torches are at once applied :
 At once the pile appears a gen'ral blaze ;
 Black clouds of smoke obscure bright Phoebus's rays
 The priests with fragrant oil still feed the flame
 Whose darksome round conceals the martyr'd fame.

Le poète joue de l'accumulation – at once... at once... a thousand... a thousand... – pour rendre compte du caractère mouvementé de la scène. Le bruit enflé jusqu'à dépasser le tumulte de Babel. La comparaison entre Babel et la scène indienne est développée par le thème de brisure – « rend »... « jarred from... to » – qui offre les conditions de possibilité d'une mise à distance d'une langue par rapport à l'autre, d'un son à l'autre et produit la confusion des langues ou la cacophonie des sons. Le caractère spectaculaire de la représentation est dû à la multiplication des signes (« a thousand »), posés de manière synchronique (« at once »). Le dernier distique rappelle l'accord, assumé par le poète, entre le souci du détail, dans la mention de l'utilisation par les brahmanes d'eau parfumée, et l'intérêt dramatique, servi par un glissement sémantique de la qualité

physique (dark) vers la qualité morale (darksome), qui prouve les intentions « maléfiques » des brahmanes.

La pastorale pseudo-orientale écrite par Eyles Irwin offre une lecture à trois niveaux : le niveau dramatique, éthique – le poète conclut la pastorale en ces termes : « Enough of female faith is brought to light,/ Esteem, regard, and pity to excite » – et scientifique, au sens où la performance poétique œuvre à une diffusion de la connaissance des usages et des moeurs des Orientaux.

III. 3 NOTES INFRAPAGINALES.
L'ARTICULATION DU PSEUDO-ORIENTALISME
À L'ÉRUDITION ORIENTALISTE

The Nightingale Courting the Rose.*
An Ode to Spring.

...
Say, loitering rose, where hast thou been?
Awake, thy blush, inflame the scene!
Thee, all our creeping violets eye,
And kis thy feet, adore, and die!
Fair conquerir, 'mid thy armed train§,
Assume thy diadem, and reign!

*The marriage of the rose and the nightingale, the incessant theme of Persian poetry, is described with an oriental luxuriance of imagination, by Dr. Darwin, in his *Botanic Garden*, Part II. canto iv. ver. 309.

§ An Arabian image. A poet, describing this flower, says, the rose approaches with her *army*, whose beauty is all conquering. By the figure of *army* is meant *the thorns of the rose*. – *Richardson's Arabic Grammar*.¹⁹¹

L'« Ode au printemps » est ici publiée sous forme d'extrait, intégrée à une réflexion généalogique sur le genre de la « romance ». L'éditeur explique son choix : « From a recent very elegant work, by Mr. D'Israeli, which in many respects falls under this latter description, we select the following beautiful verses, as illustrative of Persian manners and sentiments ». Le poème est choisi pour l'élégance de son style, censée révéler les « manières » des Persans. D'Israeli s'inspire du thème du chant amoureux du rossignol à la rose, lieu commun de la littérature persane, ou, comme le note D'Israeli : « the

¹⁹¹ *The Young Gentleman's and Lady's Magazine, or Universal Repository of Knowledge, Instruction and Amusement, ... to Serve as an Useful Auxiliary to Public and Private Tuition*. 2 vols. (London, 1799-1800) I : 381-382.

incessant theme of Persian poetry ». Ce topos est reconnu en Angleterre dès le début du XVIII^e siècle. Lady Mary Wortley Montagu envoie à son correspondant, Alexander Pope, un specimen, plus qu'un extrait, de poésie orientale, puisqu'elle accorde au morceau poétique une valeur représentative : « the verses may be looked upon as a sample of their finest poetry ».¹⁹² Elle ne joint pas le texte source, mais adresse à Pope deux traductions, l'une littérale et l'autre adaptée, du même poème. L'élégie, écrite par le Sultan Ibrahim Pasha à sa bien aimée, débute avec l'apparition du rossignol : « The nightingale now wanders in the vines / Her passion is to seek the roses ».¹⁹³ L'épistolière commente cette introduction : « The first verse is a description of the season of the year, all the country being now full of the nightingales, whose amours with roses is an Arabian fable, as well known here as any part of Ovid amongst us ».¹⁹⁴ La place du thème du rossignol dans la tradition poétique persane est équivalente à celle occupée par Ovide dans la tradition littéraire européenne.

Isaac D'Israeli remarque dans une première note de bas de page le développement de ce thème par le botaniste et poète Dr. Darwin. À son tour, il utilise le trope pour écrire un poème d'inspiration orientale. Il réside à Londres à partir de 1791 et fréquente le milieu érudit du British Museum, où il fait entre autres la rencontre du célèbre collectionneur Francis Douce.¹⁹⁵ D'Israeli fréquente les milieux savants orientalistes et est familier des travaux de Ouseley, Nott ou Jones.¹⁹⁶ Les connaissances qu'il glâne chez ces savants lui permettent de renouveler son écriture. Il utilise les traductions en anglais de Hāfez, de Jāmī et de Sādi et leur emprunte des images ou des thèmes, ou, comme dans le cas du *Laila and Majnun*, en produit une adaptation complète.¹⁹⁷ L'« Ode au printemps »,

¹⁹² Lady Mary Wortley Montagu, « Letter to Alexander Pope, 1 April 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 76.

¹⁹³ *Ibid.*

¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 78.

¹⁹⁵ James Ogden, « Isaac D'Israeli (1766-1848) », *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 3 déc. 2007 <<http://www.oxforddnb.com/view/article/7690>>.

¹⁹⁶ John D. Yohannan, « The Persian Poetry Fad in England, 1770-1825 » *Comparative Literature* 4-2 (Spring 1952) 151.

¹⁹⁷ *Laili and Majnun. A Persian Poem of Hatifi* est traduit par William Jones et publié à Calcutta en 1788. William Ouseley écrit en 1797 que les œuvres de la littérature persane sont encore trop peu connues : « the works of Sadee, the Laili Majnun of Hatifi &c., are as rare, and consequently as dear, in this country, as if they still continued to delight and instruct the readers of them in manuscript only » ; in William Ouseley, ed., *The Oriental Collections* (London, 1797) x. Ouseley espère, grâce à la publication du recueil, faire connaître et apprécier au grand public les chefs d'œuvres des lettres persanes. La même année, D'Israeli produit pour son recueil *Romances* une adaptation versifiée de la fable persane, « Mejnoun and Leila, The Arabian Petrarch and Laura ». L'auteur de l'avertissement qui précède cette romance fait état de la découverte d'un manuscrit enluminé persan chez Francis Douce et de l'identification de ce manuscrit par Sir John Kennaway et William Ouseley. D'Israeli indique le travail de réécriture fourni à partir du « squelette » de l'histoire des amours de « Mejnoun » et « Leila » : « The learned M. de Cardonne, the late king of France's oriental interpreter, discovered in the Library a copy of this romance, and has given a skeleton of the story ; it has no exhibition of character, no description of scenery, no conduct of passions. But I could

comme sa romance « Mejnoun and Leila », se situe à mi-chemin entre le factice de la littérature pseudo-orientale et l'œuvre authentique traduite par les savants. D'Israeli n'invente pas ses sources, pas plus qu'il ne traduit des originaux. Il trouve dans les traductions des orientalistes les motifs de son inspiration poétique. Ses poèmes portent, en note infrapaginale, les traces d'emprunts à la culture érudite de l'Orient. Dans l'« Ode au printemps », il explique une image en se référant à l'érudition de John Richardson. La note de bas de page permet de joindre les deux versants de la culture orientale du XVIII^e siècle. Elle ouvre un espace de dialogue entre une poétique anglaise d'inspiration orientale et le savoir des orientalistes. Elle permet de renouveler la poétique anglaise et de diffuser le savoir orientaliste.

La note infrapaginale se situe à la jonction entre la culture savante et la culture générale de l'Orient. Elle a pour fonction d'articuler et de faire dialoguer les deux cultures. Elle met en valeur le pastiche pseudo-oriental en lui apportant une caution scientifique,¹⁹⁸ et inversement, autorise une percolation du savoir orientaliste au niveau de la littérature commune. L'étude des œuvres d'Elizabeth Hamilton, d'Edward Gibbon et de William Jones illustre, par la fonction qu'ils accordent à la note de bas de page, l'établissement d'un dialogue entre culture savante et culture commune de l'Orient.

perceive in the simplicity of the analysis and a tale with little involution of fable, something which might be made to delight the imagination [...] In a word, I discovered a new Petrarch and Laura [...] Instead of the petty solitude of the Valclusa of Petrarch, an Arabian desert opened in its numerous horrors ; instead of the cold prudery of the Italian Laura, I have the resolute ardour of the Arabian Leila ; and instead of a poet, so elegant and delicate, that his passion some suspect to have been only a fine chimera, I have a lover whose sincerity every one acknowledges, since he is distracted with his passion! ». En adaptant la fable de Hatifi, D'Israeli participe au mouvement de diffusion de la littérature orientale souhaitée par les érudits.

¹⁹⁸ La note de bas de page appartient à la culture savante moderne. Comme l'indique Anthony Grafton, la note de bas de page naît avec la science moderne, fondée sur le doute et sur le présupposé d'un savoir limité. A la différence des savants anciens, qui pratiquent la glose ou le commentaire pour éclairer l'esprit borné de leurs lecteurs, les savants modernes marquent, au moyen de notes de bas de page, la limitation de leur propre discours et la nécessité d'y apporter les cautions savantes nécessaires : « Once the historian writes with footnotes, historical narrative tells a distinctly modern, double story. Tradition political historians, in the ancient world and in the Renaissance, wrote from within a rhetorical tradition [...] Their works claimed universal validity [...] Modern historians, by contrast, make clear the limitations of their own theses even as they try to back them up » ; in Anthony Grafton, *The Footnote. A Curious History* (London : Faber and Faber, 1997) 23. De même, les notes de bas de page légitiment le discours orientaliste.

TRADUIRE LES LETTRES D'UN RAJAH

Les *Letters of a Hindoo Rajah* sont publiées à Londres en 1796. La « traductrice », Elizabeth Hamilton, présente l'ouvrage comme un hommage à son frère, l'orientaliste Charles Hamilton, décédé quatre ans auparavant : « The Letters of the Rajah were sought for, and the employment they afforded was found so salutary, in beguiling the hours of solitude, and soothing the pain of thought, that the study of them was resumed, as an useful relaxation, and, being brought to a conclusion, they are now presented to the world, whose decision upon their merit, is looked forward to, with timid hope, and determined resignation ». ¹⁹⁹

À ne considérer que l'ouvrage, la nature des *Lettres* est ambiguë. S'agit-il d'une fiction pseudo-orientale, sur le modèle des *Lettres persanes* de Montesquieu, ou la traduction d'une jeune femme érudite? Le titre et le contenu ne laissent pas de souligner leur filiation avec la lettre pseudo-orientale. La correspondance du rajah avec un zamindar et un brahmane alimente la controverse au sujet de la modernité et des effets de la présence anglaise en Inde. De la lettre XIII à la fin (lettre XVII), le rajah, rendu à Londres, mesure l'écart entre l'Angleterre idéalisée et l'Angleterre réelle. L'examen de la société contemporaine sous le regard de l'étranger, qu'il soit Chinois, Persan, Indien de l'Est ou Indien de l'Ouest, constitue un topos, exploité par les auteurs de lettres pseudo-orientales. Le journaliste du *Monthly Review* inscrit les *Lettres du Rajah* dans cette filiation : « It is, indeed, scarcely necessary to inform our readers that this is a work of fiction and fancy, designed to place before the view of the English reader a picture of the prevalent manners and customs of his country, in the novel colours of a supposed Hindoo painter ». ²⁰⁰ Elizabeth Hamilton se distingue de cette tradition par le tour résolument érudit qu'elle donne à ses lettres. Elles sont introduites par une longue dissertation, augmentées d'un glossaire et enrichies de notes de bas de page, censées fournir au lecteur anglais les clés d'interprétation du discours, parfois abscons, d'un correspondant étranger. Le journaliste du *British Critic* note au sujet de l'érudition d'Elizabeth Hamilton : « this writer, who, as

¹⁹⁹ Elizabeth Hamilton, « Preliminary Dissertation » *Translation of the Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Canada : Broadview Press, Ltd., 1985) 73.

²⁰⁰ *The Monthly Review* 21, 2nd series (October 1796) 176-181.

appears not only from the letters, but from her preliminary dissertation, has acquired a very intimate acquaintance with the history, religion and manners of the Hindoos ».²⁰¹

Les relations de l'auteure avec les orientalistes anglais de l'époque ne sont pas fictives. Elizabeth Hamilton est introduite parmi ces savants grâce à son frère, Charles Hamilton, fonctionnaire à la East India Company et traducteur d'un traité de loi musulmane intitulé, *The Hedàya, or Guide : A Commentary on the Mussulman Laws* et qui paraît en 1791. La dédicace de son livre à Warren Hastings – « late governor general of Bengal. Under whose auspices, as the distinguished patron of shanskrit, and Persian literature the most important of the Oriental translations, have hitherto appeared » – est le premier hommage qu'elle rend à l'entreprise orientaliste en Inde. Elle célèbre le travail des orientalistes dans la dissertation qui prélude les lettres du Rajah : « The degree of knowledge we already possess, concerning the antiquities of Hindoostan, has not been attained without efforts of the most indefatigable assiduity [...] How much of this observation has been verified in respect to the Asiatic Society, is well known to all who have perused the volumes of their Researches [...] How much the world has been indebted to the learned gentleman who was nominated to the Presidentship of the Society, is too well-known to require animadversion ».²⁰² En conclusion de cette dissertation, elle informe précisément son lecteur du type de contact qu'elle a établi avec le cercle des érudits orientalistes :

In the retirement of a country life, it was from books alone that any degree of information was to be obtained ; but when these sequestered scenes were exchanged for the metropolis, opportunities for instruction, of a nature still more pleasing, were presented.²⁰³

Elizabeth Hamilton quitte sa province écossaise pour rejoindre Londres. Ce nouvel établissement provoque une transition dans l'éducation « orientale » de la jeune femme. Elle passe d'une culture strictement livresque à une expérience directe de l'orientalisme, à travers la rencontre de savants et la participation aux cercles de l'érudition orientaliste à Londres :

²⁰¹ *The British Critic* 8 (September 1796) 237-241.

²⁰² Elizabeth Hamilton, « Preliminary Dissertation » *Op. cit.*, p. 66.

²⁰³ *Ibid.*, p. 73.

The affairs connected with the state of our dominions in India, where then the general topic of conversation. It was agreeable, from its novelty, and she had the peculiar advantage of hearing it discussed by those, who, from local knowledge, accurate information, and unbiased judgment, were eminently qualified to render the discussion both interesting and instructive. The names of the most celebrated Orientalists became familiar to her ear ; as taste for the productions of their writers was acquired.²⁰⁴

Elizabeth Hamilton ne réside pas en Inde,²⁰⁵ mais retrouve à Londres un contact « direct » avec les « envoyés » du sous-continent indien. Les *Letters of a Hindoo Rajah* représentent une apologie de l'érudition orientaliste et de l'entreprise coloniale. Le personnage principal du Rajah Zāarmilla loue auprès de ses correspondants les avancées des Anglais, qui abattent la « tyrannie exécrationnelle » des souverains musulmans de l'empire moghol, ou s'inquiètent de leurs difficultés : « In the late calamities of our nation, their lands had been ravaged by the troops of the Visier. The protecting hand of the English had not been able to save their villages from the ruthless hand of the destroyer ». ²⁰⁶ La présence coloniale est incarnée par le personnage du capitaine Percy, reconnu pour ses prouesses militaires, son érudition et sa grande humanité.

Elizabeth Hamilton écrit un ouvrage pseudo-oriental, non pas seulement pour tourner en ridicule les mœurs de sa propre société, mais pour témoigner des bienfaits de la conquête de l'Inde et de sa conséquence directe : l'extension du savoir universel, promu par les savants orientalistes en cette fin du XVIII^e siècle. Dans cette fiction pseudo-orientale, l'auteure prend pour modèle le travail des orientalistes et intègre une dissertation, un glossaire et des notes de bas de page. Ce geste lui permet d'ouvrir un espace pseudo-oriental où le savoir oriental circule.

La note infrapaginale, au même titre que le glossaire ou la dissertation, appartient au domaine paratextuel. Son emplacement la distingue cependant des deux

²⁰⁴ *Ibid.*

²⁰⁵ Elizabeth Hamilton refuse les invitations de son frère. Pamela Perkins et Shannon Russell citent une lettre de 1783 que Elizabeth adresse à son frère, où elle expose les raisons de son refus : « I must now, my dear Charles, thank you for the pains you have taken on the subject of the trip to India ; a subject on which I never once entertained a serious thought at the first view [...] In the pleasure of enjoying your company, and living under your protection, I should indeed have had a temptation [...] but the thousand delicacies that form a barrier to every woman possessed of true female feelings, I never could have attempted to overleap » ; in Elizabeth Hamilton, « Appendix E » *Op. cit.*, p. 336.

²⁰⁶ Elizabeth Hamilton, « Letter I » *Op. cit.*, p. 97.

autres matériaux : elle n'est pas entièrement séparée du récit, mais lui est liée de manière contiguë. La note de bas de page prolonge le récit et le signe diacritique, qui apparaît sur la page du texte, est le point de jonction entre le récit et son paratexte. La contiguïté est typographique – récit et note de bas de page apparaissent sur la même page – et sémantique – la note de bas de page est reliée au texte par un système de signification commun. Cette liaison entre le récit et la note infrapaginale est décisive car elle permet d'envisager la rencontre entre l'espace pseudo-oriental de la fiction et l'espace de l'érudition orientaliste.

La note de bas de page porte une connotation scientifique. Seuls les ouvrages savants se servent de ce paratexte pour citer leurs sources ou fournir des explications plus précises quant au sujet qui constitue le corps du texte.²⁰⁷ L'explication ou la citation est alors déplacée en note de bas de page, à la fois pour éviter d'interrompre le fil de la lecture et pour isoler, donc mettre en valeur, des sources, des termes ou des concepts importants. L'auteure des *Letters of a Hindoo Rajah* recourt, sur presque chaque page, à ce matériau paratextuel. Elle signe l'appartenance de son récit à une tradition savante, et plus particulièrement à la science orientaliste, puisque les notes se réfèrent presque toutes à la culture érudite de l'Orient. Lorsque Zāārmilla quitte l'Inde pour Londres, les références à la culture indienne sont moins nombreuses et les notes de bas de page s'espacent. Comme le prétend la narratrice, à l'arrivée du rajah à Londres : « Explanations of the terms of Architecture, &c. though very necessary to the friends of the Rajah, it was thought, would be rather tiresome to the English reader ; they are therefore omitted by the narrator, who has frequently been obliged to take liberties of the same nature ». ²⁰⁸

Les notes de bas de page offrent un cheminement à travers le dédale de la connaissance orientaliste. La narratrice cite précisément les ouvrages qui fournissent un complément d'information aux lettres du rajah et de ses correspondants. Ces notes de « référence » sont écrites suivant le même patron : la mention « see » introduit la référence

²⁰⁷ Au XVIII^e siècle, la note de bas de page est utilisée, en dehors de la communauté scientifique, par les auteurs d'ouvrages libertins, qui cachent des intrigues érotiques, derrière des affaires de cour. Comme le résume Anthony Grafton : « In the eighteenth century, literary footnotes burgeoned [...] Even in Enlightened France, footnotes adorned some best-selling - if hardly respectable - texts. The garret dwellers of Paris's Grub Street, the poor devils of literature, used the appurtenances of historical learning to pretend that their pornographic novels about randy royals were actually sober "secret histories" of court life, based on genuine letters, clandestine memoirs and other unimpeachable sources » ; in Anthony Grafton, *The Footnote. A Curious History* (London : Faber and Faber, 1997) 111. Le savoir historique que ces notes fournissent est proprement fictif, à la différence des notes de bas de pages présentées par Hamilton, qui se réfèrent directement au savoir orientaliste et qui ne le falsifient pas. Néanmoins, cette remarque démontre qu'un usage littéraire de la note de bas de page existe au XVIII^e siècle, et que Elizabeth Hamilton l'utilise pour affubler la fiction des oripeaux de la science.

²⁰⁸ Elizabeth Hamilton, « Letter XIII » *Op. cit.*, n°1, p. 213.

proprement dite, composée du nom de l'auteur, du titre de l'ouvrage, de son année de publication et des pages concernées. La base verbale « see » n'introduit pas un impératif. La référence à un ouvrage orientaliste ne dépend ainsi d'aucune situation d'énonciation. La base verbale permet à la narratrice de poser le propos de la note à un niveau infra-énonciatif et garantit la valeur générale de la proposition. La connaissance est prise à son fondement, dégagée de toute prise de position subjective, décrochée d'une référence à l'espace et au temps. Le socle de la connaissance orientaliste est comme exposé derrière une vitrine, à tout moment indexable, car stabilisé.

Les notes de bas de page sont les vitrines où sont exposées les ouvrages de la science orientaliste. Le lecteur y découvre un catalogue où sont répertoriées les dernières parutions des chercheurs de Calcutta. Il y trouve l'ouvrage collectif *The Asiatic Researches*, les travaux de Charles Hamilton, *History of the Rohilla Afghan* en 1787 et *The Hedāya* en 1791, le *Code of Gentoo Laws* de Nathaniel Halhed, publié en 1776, *A Dictionary, Persian, Arabic, and English* de John Richardson en 1780, la compilation des ouvrages de Sir William Jones et sa traduction du drame *Sacontala* en 1789, la traduction de la *The Bhagvat-geeta* et des *Heetopades* par Charles Wilkins en 1785 et 1787, ainsi que des extraits du *Mahābhārata*. Seule la traduction du *Koran* de George Sale, publiée en 1734, se distingue des recherches établies à Calcutta. La politique coloniale en Inde est couverte par les références au *Parliamentary Register* et par l'ouvrage de Broome au sujet de la procédure de destitution de Warren Hastings. Le récit de voyage de Hodges et les *Indian Antiquities* de Thomas Maurice sont cités comme sources de descriptions géographiques.

Ces notes de « référence » constituent l'emprunt le plus direct de la fiction pseudo-orientale à la culture orientaliste savante. Cette dernière est envisagée comme source du texte fictif. Elizabeth Hamilton fait usage d'autres types de notes : la note « métatextuelle », « explicative » et informative. Elle dévoile avec chaque « type » de note un moyen différent d'envisager la culture savante de l'Orient à partir d'un discours pseudo-oriental.

La note « métatextuelle » correspond à une réflexion de la narratrice sur son travail de pseudo-traduction. La position typographique de la note infrapaginale, qui court de manière parallèle au récit, impose une mise à distance du texte par rapport à son sous-texte. Cette distance « physique » offre les moyens d'une distanciation métaphorique du narrateur vis-à-vis de sa propre parole et installe un rapport réflexif de la note de bas de page par rapport au récit. Les notes des *Letters* réfléchissent la parole d'une narratrice qui

reproduit, en écho, le discours scientifique des savants et éclaire leur démarche. La narratrice expose dans ces notes les différents aspects du travail de traducteur, qui doit tantôt rétablir la continuité d'un manuscrit incomplet,²⁰⁹ ou au contraire retrancher de la traduction les passages réputés inutiles ou fastidieux pour le lecteur anglais.²¹⁰ D'autres notes soulignent le manque de connaissance de la pseudo-traductrice. Elle avoue dans la première et la quatrième note de bas de page de la lettre IV : « The Translator must acknowledge, that the fame of this learned Pundit has not reached so far as to acquaint her with his name » et « The meaning of the Bramin is rather obscure ; it is however, sufficiently obvious to establish his character as a *systematic traveller* ». ²¹¹ Ces notes appellent à une double interprétation, selon qu'elles sont envisagées comme partie de la fiction pseudo-orientale ou comme reflet du discours scientifique. La note infrapaginale maintient une lecture ambiguë. Dans ses aveux de manque d'informations, l'auteure réalise l'impératif de vraisemblance, propre à la fiction « réaliste », et reflète les préoccupations des savants, désireux de répondre à un souci de vérité et d'honnêteté scientifique.

La fiction pseudo-orientale fonctionne comme un appel à la réflexion érudite, elle-même développée dans une note de bas de page. Lorsque Zāārmilla découvre Londres, il compare la métropole et ses bâtiments publics aux palais des rajahs : « The extent of the metropolis, though it shrinks into insignificance when compared with the Imperial residence of our ancient Rajahs, the celebrated birth place of Rama¹ or the Ganga-washed walls of Canouge ;² is yet sufficiently great, to strike with astonishment the insignificant mortal, who has beheld only the modern cities of Hindoostan ». ²¹² Elizabeth Hamilton développe le topos de l'étranger, qui, intrigué par les nouveaux lieux visités, exprime son étonnement au moyen de comparaisons avec une réalité qui lui est familière, à lui et à ses correspondants. L'exploitation d'un lieu commun de la lettre pseudo-orientale légitime les digressions savantes de l'auteure, exposées en deux notes de bas de page. Les digressions tenues sont des imitations du discours orientaliste. Dans la première, l'auteure explique au sujet du lieu de naissance de Rama : « Oude, said in the Mahhabaret, to have been the first regular Imperial city of Hindoostan, and extended if we may believe the bramins, over a line of ten yogans, or about forty miles ; and the present city of Lucknow,

²⁰⁹ « As Zāārmilla was unable to proceed farther in the translation, we have thought proper to fill up the blank with what we imagine to have been the poetical passage alluded to by Captain Percy » ; in Elizabeth Hamilton, « Letter I » *Op. cit.*, n°2, p. 97.

²¹⁰ Revoir la note sur les termes de l'architecture anglaise, citée précédemment.

²¹¹ Elizabeth Hamilton, « Letter IV » *Op. cit.*, n°1 & 4, p. 108.

²¹² Elizabeth Hamilton, « Letter XIII » *Op. cit.*, p. 205.

was only a lodge for one of its gates ».²¹³ La « traductrice » expose ses sources – le *Mahābhārata* et les brahmanes – et fournit des informations d'ordre pratique, comme la superficie de l'ensemble. Cette précision scientifique apparaît dans le prolongement de la fiction pseudo-orientale, comme si le récit était écrit dans le but de provoquer ces « rebondissements ».

L'utilisation du correspondant oriental, propre à la mode du récit épistolaire pseudo-oriental, est l'occasion de confronter le point de vue de l'« indigène » à celui des Anglais. De cette confrontation naît la satire. Cette confrontation, lorsqu'il s'agit de décrire la réalité indienne, soutient un mouvement, propre aux érudits orientalistes, de questionnement des modes de représentations de l'Inde. Le récit pseudo-oriental, en usant du point de vue du natif, se lie aux problématiques de la science orientaliste. Cette liaison est signalée dans le récit au moyen d'un signe diacritique (¹,²...) sur lequel pivote la fiction pseudo-orientale et la note de bas de page savante. Le rajah Zāārmilla note que, même en temps de famine, les populations des régions contrôlées par les Anglais ne subissent pas des restrictions aussi violentes que dans les autres régions : « Even when the heavens withheld their fructifying distillations from the thirsty earth, and ghastly famine stalked through the provinces around, the benignant charity of the English Chiefs sustained the lives of thousands ; and thousands more would have been saved from perishing, had their religious principles permitted them to accept the proffered bounty¹ ».²¹⁴ Cette affirmation du rajah contredit une image communément répandue à l'époque en Angleterre d'une colonisation violente et menée sans autre but que la rapine. La seule existence de sociétés savantes comme celle de Calcutta et les liens que les orientalistes entretiennent avec le principal organisme de la colonisation, l'East India Company, et son représentant, Warren Hastings, dément cette image commune et incomplète des débuts de l'entreprise coloniale. La note infrapaginale, liée à cet extrait, ne manque pas, suivant le mouvement propre à la science des orientalistes, d'éprouver un régime de représentation issu de la doxa : « The English reader may, perhaps, object to the account of the Rajah, as being very different from the tale of horrors, which has been so generously received. Which account comes nearest to the truth, those, who have been eye witnesses of the scene described can best determine ».²¹⁵

Les notes « métatextuelles » sont le résultat d'une réflexion du texte sur lui-même. Cette auto-réflexion crée une entité seconde, qui autorise une distinction entre le

²¹³ Elizabeth Hamilton, « Letter XIII » *Op. cit.*, n°1, p. 205.

²¹⁴ Elizabeth Hamilton, « Letter X » *Op. cit.*, p. 157.

²¹⁵ Elizabeth Hamilton, « Letter X » *Op. cit.*, n°1, p. 157.

récit et la note de bas de page, la fiction pseudo-orientale et le savoir orientaliste, tout en soulignant le rapport de consubstantialité qui les unit.

Le texte des lettres appelle un autre type de note : la note « explicative ». Elizabeth Hamilton, traductrice fidèle de la correspondance d'un rajah, ne se prive d'aucun terme « exotique », qui fait référence à une réalité indienne inconnue du public anglais. La correspondance traduite est accompagnée de notes qui expliquent des mots ou des concepts étrangers aux lecteurs (voir ANNEXE 6). L'auteure y révèle un intérêt particulier pour les phénomènes de religion, de loi et de société indiennes. Cet intérêt est informé par l'érudition orientaliste, elle-même largement préoccupée par la traduction de textes liés à la religion et à la législation hindoue ou musulmane. Les préoccupations des orientalistes se reflètent dans le choix des registres expliqués par l'auteure.

Les notes explicatives ne sont pas toutes équivalentes. Certaines se limitent à un mot ou un concept équivalent dans la langue anglaise, d'autres requièrent des notes plus longues. L'auteure s'emploie alors à un travail de synthèse des travaux des orientalistes. Elle apporte un condensé de savoir oriental qu'elle complète, à l'occasion, par la référence sur laquelle elle fonde sa synthèse.²¹⁶ Elle redirige ses lecteurs vers les sources érudites qui lui ont servi d'inspiration s'ils souhaitent recevoir des explications plus complètes. La culture savante de l'Orient est considérée dans le prolongement direct de ces notes de bas de pages. Ces dernières assurent une transition efficace entre le texte pseudo-oriental et la culture orientaliste.

La note de bas de page joue un rôle d'élucidation du texte principal. Elle présuppose le niveau de culture orientaliste d'un lecteur commun et ajuste son discours en fonction. L'auteure est tantôt précise, tantôt silencieuse, comme dans les cas des gravures de temples hindous, en fonction de l'image préconçue des connaissances du lecteur moyen. Les notes de bas de page sont ajoutées dans le but de rétablir un système de signification troublé par l'étrangeté des vocables indiens. Sans ces notes, le texte ne serait pas entièrement lisible du public anglais. Elles sont la condition de possibilité du pastiche pseudo-oriental, qui doit, à la fois, imiter à s'y méprendre les images et le style de la littérature orientale, soit conserver la part d'exotisme de la correspondance du rajah, et rester entièrement lisible d'un public anglais général. La note permet de conserver l'exotisme au sein du texte et de l'expliquer dans ses marges. La note de bas de page, empruntée à la culture savante de l'Orient, autorise le pastiche pseudo-oriental.

²¹⁶ Voir les parties notées en gras dans le deuxième tableau.

Le public de lecteurs anglais est encouragé à se reporter vers des notes de bas de page à contenu « informatif ». À la différence des notes « explicatives », la consultation de ces dernières n'est pas nécessaire à la compréhension de la phrase. Les notes à contenu « informatif » n'expliquent pas des mots étrangers, mais affinent la connaissance générale des lecteurs sur un sujet soulevé par l'épistolier, qu'il s'agisse d'un événement en rapport avec l'histoire de l'Inde, d'un fait de société, d'une croyance ou d'un mythe, de littérature ou de géographie indienne.

La première lettre de la correspondance, adressée par Zāārmilla, rajah d'Almora, au zamindar de Culmore, Māāndāāra, rend compte des raids des Rohillas, qui opposent le nawab d'Oudh, aidé des Anglais, aux Rohillas venus des régions afghanes. Zāārmilla expose la situation à son correspondant :

No sooner had the auspicious arms of the sons of mercy opened the long-obstructed channels of conveyance, and checked the fury of the Afghan Khans, who have so long oppressed our unhappy country, than I dispatched a messenger to thee, with a full account of the public affairs, and of all the incidents that have occurred to me in my retirement [...] Three days after that in which the blood of the Khans had stained the plains of Cutterah, word was brought to me by the Zimeendar of Lolldong, that our late oppressors were flying on the wings of despair to the mountains of Cummow. He conjured me, by all that we had suffered from the cruelty of Allee Mohammed, and the tyranny of his successors, not to give passage to the fugitives.²¹⁷

Cet événement de l'histoire de la conquête de l'Inde par les Anglais est relayé en note infrapaginale d'une explication tirée de l'ouvrage de Charles Hamilton, intitulé *Historical Relation of the Origin, Progress, and Final Dissolution of the Government of the Rohilla Afgans* et publié en 1787 :

On the 22^d day of April 1774, was fought between the armies of the visier, assisted by the English, and the troops of Hafiz Rhamut, the Rohilla chief, the decisive battle of Cutterah ; in which the complete history obtained by the former at once annihilated the power and decided the fate of the Afghan adventurers. Wherever

²¹⁷ Elizabeth Hamilton, « Letter I » *Op. cit.*, p. 78.

the fate of the Rohillas became known [...] the Hindoo Zimeendars (each of whom is possessed of a strong hold attaching to the chief village of his district) shut their forts, and refusing to their late masters protection, plundered without distinction all of whom they found flying toward the hills.²¹⁸

La note de bas de page confirme les propos du correspondant et permet au lecteur de contextualiser la relation d'une expérience personnelle au sein d'un événement historique qui la dépasse. Elle permet au lecteur de mieux suivre le développement du récit ou de mieux percevoir la tonalité du texte. Dans une lettre adressée au brahmane Sheermaal, Zāārmilla compare l'antipathie des philosophes, ces « adorateurs de systèmes », à l'égard des prêtres, à l'hostilité des musulmans à l'égard des populations idolâtres hindoues : « Never did the most bigoted derveish of the Mussulmans, betray more abhorrence at the sight of the Idols of the Pagoda, than is evinced by the worshipper of system towards a Christian priest! ». ²¹⁹ Il complète cette comparaison par une note de bas de page qui permet au lecteur de mesurer la valeur de cette antipathie : « The antipathy of the Mussulmans to every species of Idolatry, is still the occasion of frequent disturbance to the Hindoos, in the performance of the superstitious ceremonies of their religion ». ²²⁰ Cette note fournit les éléments d'une lecture précise du contenu et de la tonalité des propos du rajah, tout en donnant au lecteur l'occasion d'approfondir sa connaissance de l'histoire ou de la société indienne.

Dans la première lettre de la correspondance, le rajah Zāārmilla informe le zamindar Māāndāāra du système juridique britannique. Il use de la comparaison avec les magistrats indiens pour signaler que leurs confrères britanniques possèdent les mêmes pré-requis. Le texte de la lettre n'est pas plus explicite. Elizabeth Hamilton ouvre une parenthèse en note de bas de page pour expliquer au lecteur ce que le rajah entend par « pré-requis » de la magistrature indienne :

It is ordained that « the magistrates shall keep in subjection to himself his *Lust, Anger, Avarice, Folly, Drunkenness and Pride* : he who cannot keep these passions under his own subjection, how shall he be able to nourish and instruct his people? Neither shall he be seduced by the pleasures of the chace, nor be addicted to the

²¹⁸ Elizabeth Hamilton, « Letter I » *Op. cit.*, n°1, p. 78.

²¹⁹ Elizabeth Hamilton, « Letter XV » *Op. cit.*, p. 257.

²²⁰ Elizabeth Hamilton, « Letter XV » *Op. cit.*, n°2, p. 257.

play, nor always employed in dancing, singing, and playing on musical instruments. Nor shall he go to any place without a cause, nor dispraise any person without knowing his faults, nor shall he envy any person's superior merit, nor shall say that such persons as are men of capacity are men of no capacity, &c. »²²¹

L'auteure ajoute à cette liste de qualités morales, incarnées par le magistrat indien, la mention : « See Code of Gentoo Laws, page 52 ». Cet ouvrage de codification du droit indien est traduit par Nathaniel Halhed en 1776 et est utilisé par le barreau de la Cour Suprême de Calcutta dans les affaires de droit privé. La note « informative » est en supplément d'un récit, qui demeure intelligible sans cette dernière. Le but du narrateur n'est pas de décrire les juristes indiens mais de produire un éloge de la justice et du gouvernement britannique, opposés à l'arbitraire et à la tyrannie du pouvoir asiatique. La note infrapaginale se situe dans le prolongement du récit et elle l'explique. Elle contient un « complément » de savoir, dont l'absence ne remet pas en cause l'intelligibilité du texte. L'auteure joue le jeu de la vraisemblance et n'ajoute aucune information qui constituerait un élément hétéronome par rapport à la situation d'énonciation. Le rajah n'explique pas à son interlocuteur indien les qualités morales requises pour les membres de la magistrature indienne, puisque, dans la présente situation d'énonciation, l'interlocuteur, Māāndāāra, est supposé connaître ces caractéristiques. L'ellipse du savoir maintient l'illusion du factice pseudo-oriental, tandis que la véritable situation d'énonciation, celle qui lie l'auteure au lecteur anglais, convoque ce savoir en note de bas de page. La note « informative » absente de la situation d'énonciation fictive est marginalisée dans la situation d'énonciation réelle. Sa présence, dans les marges du récit, présuppose l'ignorance du public anglais et prend en charge la fonction de diffusion et de vulgarisation du savoir orientaliste.

Elizabeth Hamilton joue le jeu du dédoublement de la situation d'énonciation : celle qui met en scène un destinataire et un destinataire indien et celle qui repose sur l'intervention de l'auteur en faveur des lecteurs anglais. Ce dédoublement, qui a lieu au moyen de l'inclusion d'une note de bas de page dans les marges du récit, permet de faire coexister la fiction pseudo-orientale et le savoir oriental. Il suffit de glisser d'un système énonciatif à un autre pour circuler entre ces deux modes d'écriture de l'Orient. Lorsque Zāārmilla évoque les pouvoirs de « Maya », il présuppose la connaissance de son destinataire. Cette présupposition maintient l'édifice pseudo-oriental, fondée sur l'imitation

²²¹ Elizabeth Hamilton, « Letter I » *Op. cit.*, n°1, p. 85.

à la lettre d'un texte oriental imaginaire. La note infrapaginale permet à l'auteure d'intervenir sur cette situation d'énonciation initiale et d'apporter des compléments d'informations destinés à ses lecteurs et lectrices anglais. Ceux-ci apprennent le rôle du concept de « Maya » dans la mythologie hindoue :

It will be sufficient here to premise, that the inextricable difficulties attending the vulgar notion of *material substances*, induced many of the wisest Hindoos to believe that the whole creation was rather an *energy* than a *work*, by which the Infinite Being, who is present at all times, in all places, exhibits to the minds of his creatures a *set of perceptions* like a wonderful picture or piece of music, always varied, yet always uniform : so that all bodies, and their qualities, exist, indeed, to every wise, and useful purpose : but exist only as far as they are *perceived*. This *Illusive Operation* of the Deity, the Hindoo philosophers, call *Maya*, or *Deception*. See the argument to the above mentioned Hymn [the sixth stanza of Hymn to Narayena, as translated by Sir William Jones].²²²

Cet excursus savant est en complète dissonance avec le texte principal, où « Maya » est invoquée dans le but d'éveiller le pouvoir imaginaire de son interlocuteur Māandāāra. Une fois rétablie la situation d'énonciation réelle, où Elizabeth Hamilton est considérée comme l'auteure d'un discours adressé à un public anglais, la digression érudite apparaît comme directement convoquée par le récit pseudo-oriental pour assurer l'interprétation réussie de celui-ci. Par l'intermédiaire de ce système énonciatif dédoublé, Elizabeth Hamilton préserve l'exotisme de lettre orientale et utilise l'écriture pseudo-orientale comme point de départ à un développement scientifique. Le brahmane Sheermal rappelle à son correspondant Māandāāra la supériorité du savoir védique, dont s'inspire la connaissance profane :

The learned Pundit, whose fame has extended from the walls of Lucknoo to the banks of Barampooter, has sufficiently opened my understanding. It became evident, that whatever was in any degree excellent or admirable throughout the Bobor Logue [habitable world], was an emanation from the shadow of wisdom, a ray of

²²² Elizabeth Hamilton, « Letter VII » *Op. cit.*, n°3, p. 143.

light obliquely darting from the sacred volume which issued from the chambers of the deep³.²²³

Ce succédané de littérature orientale provoque le dépaysement imaginaire des lecteurs anglais. Le pseudo-orientalisme est pris à son propre jeu : l'auteure profite des passages exotiques, dont les pastiches pseudo-orientaux se nourrissent, pour leur adjoindre un discours de fondation scientifique. Inversement, le développement savant justifie, en marge du texte, la vraisemblance de l'écriture mimétique pseudo-orientale. L'auteure commente l'expression « chambers of the deep » en ces termes :

The Vedas, or Hindoo Scriptures, said in their allegorical mythology to have been recovered from the sea, by the God Veeshnû, in the form of a fish ; who after slaying the giant Hayagriva, tore from his belly the sacred volumes, which he had profanely swallowed, returned with them in triumph, and presented them to Brahma. A print of Veeshnû performing this ceremony is given in the second volume of Maurice's Indian Antiquities.²²⁴

Le passage du corps du texte aux notes de bas de page instaure une circulation de l'écrit pseudo-oriental vers la science orientaliste et inversement, puisque l'érudition fonde en retour la vraisemblance du pastiche pseudo-oriental. Les notes de bas de page permettent à l'auteure de s'assurer que le contenu instructif sous-jacent aux lettres du rajah est bien assimilé par le lecteur anglais. Le contenu de la note ne représente que l'émergence d'un savoir, l'articulation d'une science latente dans la fiction pseudo-orientale, et il revient à la note de bas de page de révéler ce savoir caché.

²²³ Elizabeth Hamilton, « Letter IV » *Op. cit.*, p. 108.

²²⁴ Elizabeth Hamilton, « Letter IV » *Op. cit.*, n°3, p. 108

ÉCRIRE L'HISTOIRE DES ARABES

Edward Gibbon réunit en trois chapitres (L, LI et LII) les éléments d'une « Histoire des Arabes ». Ces chapitres sont intégrés à son œuvre monumentale, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, afin d'expliquer les causes et les conditions de la chute de l'empire Romain d'Orient. La première édition de cette somme est constituée de six volumes publiés successivement en 1776 pour le premier volume, 1781 pour les volumes 2 et 3 et 1788 pour les trois derniers volumes. Cette œuvre qui consacre l'auteur aux yeux de la postérité est accueillie avec ferveur lors de sa première publication. Elle provoque l'enthousiasme ou la critique enragée de ses contemporains, à cause des prises de position de l'auteur au sujet du christianisme. Gibbon décrit la réception favorable de son ouvrage dans sa correspondance :

As to myself I have the satisfaction of telling you that my book has been very well received, by men of letters, men of the world, and even the fine feathered ladies ; in short by every set of people except perhaps by the clergy who seem (I know not why) to shew their teeth on that occasion. A thousand copies are sold, and we are preparing a second edition, which in so short a time is, for a book of that price a very uncommon event.²²⁵

Cette lettre nous indique que le 26 mars 1776, soit seulement un peu plus d'un mois après la sortie de l'ouvrage (datée au 17 février de la même année), une seconde édition est déjà sur les planches de l'imprimerie, et ce, comme l'indique l'historien, malgré le prix du premier volume. Gibbon envisage un public élargi, touchant à la fois le monde de l'érudition et le monde de la culture générale, les hommes de lettres, les hommes du monde et les dames « à la mode ». Seuls les hommes du clergé sont choqués par les propos qu'il tient au sujet de l'Église et de ses représentants. L'auteur défend sa position dans un pamphlet, *A Vindication of Some Passages in the Fifteenth and Sixteenth*

²²⁵ Edward Gibbon, « Letter 334, 1776 » *The Letters of Edward Gibbon*, ed. J.E. Norton, 3 vols. (London : Cassell and Company Ltd., 1956) II : 100.

Chapters of the History of the Decline and Fall of the Roman Empire, qu'il publie en 1779, entre la publication du premier et du deuxième volume de son *Histoire*. La critique Patricia B. Craddock note au sujet de la réception de l'ouvrage : « The first edition of *The Decline and Fall* sold out within a few days, as if it were a popular novel ». ²²⁶ Cette expression reste à nuancer, puisque, comme l'indique Gibbon dans l'extrait de sa correspondance cité plus haut, son ouvrage n'atteint pas un lectorat populaire. Si Gibbon écrit un type de récit, le récit historique, en vogue au XVIII^e siècle, des indices, ²²⁷ comme le format d'impression ou le prix des volumes, démontrent que l'ouvrage ne s'adresse pas à un public populaire. ²²⁸ L'expression de Patricia Craddock révèle néanmoins le double impératif réalisé par Gibbon qui souhaite faire œuvre d'érudition et de vulgarisation. L'enthousiasme des lecteurs ne faiblit pas à la publication des volumes suivants. J.E. Norton précise qu'environ 3500 copies ont été vendues pour le premier volume et 4000 pour le deuxième. ²²⁹ L'érudition seule n'aurait pu produire un tel succès de librairie, et Gibbon a tôt fait de souligner le divertissement que la lecture de son ouvrage procure :

The reception of these two volumes has been very unlike that of the first and yet my vanity is so very dextrous, that I am not displeas'd with the difference. The effects of novelty could no longer operate, and the public was not surpriz'd by the unexpected appearance of a now and unknown author. The progress of these two volumes has hitherto been quiet and silent. Almost every body that reads has purchased, but few persons (comparatively) have read them ; and I find that the greater number, satisfied that they have acquired a valuable fund of entertainment, differ the perusal to the summer, the country, and a more quiet period. ²³⁰

²²⁶ Patricia B. Craddock, *Edward Gibbon, A Reference Guide* (Boston, MA : G.K. Hall & Co. 1987) xiv.

²²⁷ Roy Porter montre comment le travail de Gibbon, dans *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, le distingue de la majorité des historiens de son temps qui sacrifient la vérité aux goûts du public : « Such projects commonly contained no fresh research, and were devoid of scholarly apparatus. They satisfied a public hunger for kings, heroes and battles, and popularized rather than advance the cause of history. In pandering to public taste, they confirmed the equation of the historians with general commercial writers » ; in Roy Porter. *Edward Gibbon : Making History* (London : Weidenfeld and Nicolson, 1988) 39. Gibbon associe au contraire travail de recherche méticuleux, réflexion philosophique et talent littéraire.

²²⁸ En interrogeant la base de données Eighteenth Century Collections Online (ECCO), on remarque que le titre apparaît dans 55 catalogues de vente ou de prêt de livres. Sur un échantillon de 10 catalogues, aucun format de poche (duodécime) n'est répertorié ; les imprimeurs choisissent soit le format *quarto*, soit l'*octavo*. Les *quarto* sont vendus entre 7s 6d et 11 10s (soit 30s) par volume. Rappelons que le prix d'un volume de roman est en moyenne de 3 shillings. Comparativement, un volume de *History of the Decline and Fall* revient de 2,5 fois à 10 fois plus cher. La collection complète en trois volumes *quarto* représente 31 12s, soit environ 8 fois plus cher qu'un roman en trois volumes, et entre 6 et 7 pounds en 6 volumes *quarto*, soit toujours 8 fois plus cher qu'un roman en six volumes. Les *octavo* en 6 volumes sont vendus 11 10s ou 11 16s. En 12 volumes, leur prix atteint 31 18s.

²²⁹ *The Letters of Edward Gibbon*, ed. J.E. Norton, 3 vols. (London : Cassell and Company Ltd., 1956) II : n° 7, p. 269.

Si *History of the Fall and Decline of the Roman Empire* est aujourd'hui classé parmi les ouvrages savants du XVIII^e siècle, il n'en était pas exactement de même pour les lecteurs contemporains de Gibbon, qui y recherchaient et y trouvaient, selon les dires de l'auteur, un bon moyen de se divertir. La critique de l'époque apprécie l'élargissement du champ d'investigation historique au savoir politique, économique et sociologique, et la simplicité ou la vivacité du style de l'auteur.²³¹ Le *Annual Register* accorde au premier volume une critique favorable et loue : « a rare talent of rendering [...] obscure times, forgotten persons, engaging and delightful ».²³² Edward Gibbon est apprécié de ses contemporains pour ses talents d'érudit et de conteur et produit dans *History* un ouvrage d'érudition divertissante.

Dans le cas de l'« Histoire des Arabes », Edward Gibbon assure, au moyen de notes de bas de page, la précision du savoir présenté et soutient un rythme enjoué de narration, par l'inclusion de nombreuses anecdotes ou par la prise de parole directe des « protagonistes » de l'histoire. L'érudition orientale de Gibbon est empruntée à de nombreuses sources savantes, qu'il accumule, compare, sélectionne et critique. Il avoue son ignorance en matière de langue orientale dès la première note de bas de page :

As in this and the following chapter, I shall display much Arabic learning, I must profess my total ignorance of the Oriental tongues, and my gratitude to the learned interpreters who have transfused their science into the Latin, French and English languages. Their collections, versions, and histories, I shall occasionally notice.²³³

Edward Gibbon se réfère aux plus savants – ceux qu'il nomme « the learned interpreters » – pour constituer son « Histoire ». Comme le démontre la deuxième note de bas de page, l'auteur ne néglige aucune source, et profite des anciennes comme des nouvelles traductions des ouvrages orientaux. Pour décrire la géographie de la péninsule arabique, l'historien convoque trois types de sources : les auteurs grecs et latins, les

²³⁰ Edward Gibbon, « Letter 500, 1781 » *The Letters of Edward Gibbon*, ed. J.E. Norton, 3 vols. (London : Cassell and Company Ltd., 1956) II : 265-266.

²³¹ « For them [early critics] Gibbon extends the range of history, not only in his chronological and spatial comprehensiveness, but in including non-political (social, cultural, economic) material. Furthermore [...] they see that Gibbon presents his material in a vivid and absorbing fashion. » ; in Patricia B. Craddock, *Edward Gibbon, A Reference Guide* (Boston, Mass. : G.K. Hall & Co. 1987) xxiv.

²³² *The Annual Register* (London, 1776) 3.

²³³ Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. David Womersley, 6 vols. (Reprint 1788 ; London : Routledge, 1997) V : n° 1, p. 170.

auteurs arabes et les voyageurs européens. Pour chacune de ces « classes », Gibbon produit une liste des ouvrages et les commente, comme suit dans l'exemple des sources arabes :

*The Arabic writers, who have treated the subject with the zeal of patriotism or devotion : the extracts of Pococke (Specimen Hist. Arabum, p. 125128), from the Geography of the Sherif al Edrissi, render us still more dissatisfied with the version or abridgment (p. 24-27, 44-56, 108, &c. 119, &c.) which the Maronites have published under the absurd title of Geographia Nubiensis (Paris, 1619) ; but the Latin and French translators Greaves (in Hudson, tom. Iii) and Galland (Voyage de la Palestine par La Roque, p. 265-346), have opened to us the Arabia of Abulfeda, the most copious and correct account of the peninsula, which may be enriched however, from the Bibliothèque Orientale of d'Herbelot, p. 120, et alibi passim.*²³⁴

La dépendance de l'auteur vis-à-vis du savoir orientaliste est exposée dans ces notes de bas de page, qui, nous le verrons à travers d'autres exemples, déroulent et spécifient les éléments accumulés en amont de la synthèse et servent de vitrine au savoir orientaliste. Sa connaissance est établie grâce à la lecture d'ouvrages érudits et à la rencontre de savants.

Sa correspondance ou ses *Mémoires* ne donnent que de maigres indices d'échanges épistolaires ou de rencontres avec des représentants de la science orientaliste. Il est proche de William Robertson, à qui il adresse plusieurs lettres personnelles, et dont il loue l'ouvrage *An Historical Disquisition Concerning the Knowledge which the Ancients Had of India [...] With an Appendix, Containing Observations on the Civil Policy, the Laws [...] and Religious Institutions of the Indians*, paru en 1741. Il ne correspond pas directement avec William Jones mais le connaît par l'intermédiaire du club littéraire de Johnson, dont Gibbon devient membre en 1773. Garland Cannon note un rapprochement politique de deux hommes puisqu'ils postulent tous deux pour un siège au Parlement en tant que député whig.²³⁵ Jones et Gibbon se retrouvent régulièrement aux rendez-vous du club et à de nombreux dîners en comité plus restreint. L'historien rencontre régulièrement l'orientaliste au moins pendant dix ans, jusqu'au départ de Jones pour Calcutta en 1784.

²³⁴ *Ibid.*, V : n° 2, p. 171.

²³⁵ Garland Cannon, « Sir William Jones and Dr. Johnson's Literary Club » *Modern Philology* 63-1 (Aug. 1965) 23.

Ces rencontres sont certainement moins l'occasion d'approfondir le savoir oriental de l'historien que de discuter, entre parlementaires, de la politique coloniale britannique en Inde.²³⁶

Edward Gibbon goûte jeune à la science orientaliste, par le biais de ce qu'il décrit dans ses *Mémoires* comme un engouement précoce pour l'histoire. Il explique que son savoir s'est peu à peu constitué à force de lectures d'ouvrages savants :

My first introduction to the historic scenes, which have since engaged so many years of my life must be ascribed to an accident. In the summer of 1751, I accompanied my father on a visit to Mr Hoare's in Wiltshire : but I was less delighted by the beauties of Stourhead, than with discovering in the library a common book, the continuation of Echard's *Roman History* [...] This transient glance served rather to irritate than to appease my curiosity, and no sooner was I returned to Bath, than I procured the second and third Volumes of Holwell's *History of the World*, which exhibit the Byzantine period on a larger scale. Mahomet and his Saracens soon fixed my attention : and some instinct of criticism directed me to the genuine sources. Simon Ockley, an original in every sense, first opened my eyes, and I was led from one book to another till I had ranged round the circle of Oriental history. Before I was sixteen I had exhausted all that could be learned in English, of the Arabs and Persians, the Tartars and the Turks, and the same ardour urged me to guess at the French of d'Herbelot, and to construe the barbarious Latin of Pocock's *Abulpharagius*.²³⁷

À l'âge de seize ans, Gibbon avoue connaître parfaitement la science orientaliste en langue anglaise et entame la même démarche en français et en latin. Le narrateur décrit un parcours intellectuel logique, et procède par affinement du savoir : de l'histoire des Romains à l'histoire universelle et la période byzantine, de la période byzantine aux conquêtes de Mahomet et des califes de l'Islam, puis des sources européennes de l'histoire des Orientaux aux sources « originales ».

²³⁶ Le propos de Garland Cannon, selon lequel William Jones aurait joué un rôle fondamental dans l'apprentissage orientaliste de l'historien, demande à être nuancé : « Jones has been an active member for ten years and president for three. He had known almost all the members extremely well [...] He assisted Burke and Fox on the various Indian bills. He had provided Gibbon with Oriental sources, Banks with botanical specimens and Shipley with the latest information from Franklin » ; in Garland Cannon, « Sir William Jones and Dr. Johnson's Literary Club » *Modern Philology* 63-1 (Aug. 1965) 36. Certes Jones a pu indiquer à Gibbon de nouvelles sources, mais le savoir orientaliste de ce dernier était constitué dès l'adolescence. Il avoue dans ses *Mémoires* avoir été dissuadé de poursuivre des études d'arabe à Oxford alors qu'il souhaitait s'y consacrer : « Since the days of Pocock and Hyde, Oriental learning has always been the pride of Oxford, and I once expressed an inclination to study Arabic » ; in Edward Gibbon, *Memoirs of my Life*, ed. Georges A. Bonnard (London : Nelson, 1966) 55.

²³⁷ *Edward Gibbon, Memoirs of my Life*, ed. Georges A. Bonnard (London : Nelson, 1966) 42-43.

La librairie personnelle d'Edward Gibbon est riche d'ouvrages orientaux. Gibbon recense ou fait recenser l'ensemble de sa collection en 1777 (« the Bentick Street catalogue ») et en 1789, sur le dos de jeux de cartes (« the Lausanne playing card catalogue »). Le catalogue de 1777 compte 3226 volumes pour 1920 titres. Aucun recensement n'est établi sur la période 1777-1783. La collection de Lausanne (1783-1789) est recensée sur un total de 1676 cartes. Ce recensement de Lausanne ne tient pas compte des ouvrages achetés par Gibbon et entreposés chez son ami Lord Sheffield, à Londres. Geoffrey Keynes regroupe ces sources dans un catalogue commun. Sans prendre en compte les récits de voyage en Orient, il apparaît que 67 titres se réfèrent à des ouvrages écrits par des Orientaux ou par des érudits orientalistes (voir ANNEXE 7).²³⁸

Cette collection assure à l'historien un accès direct et étendu à la science orientaliste. Edward Gibbon assure que sa bibliothèque ne lui sert pas de lieu d'agrément mais bien de lieu de travail : « A glance at his library is sufficient to show that he was never a rarity- or curiosity-hunter. His was a working library, and he remarked that “I am not conscious of having ever bought a book from a motive of ostentation, that every volume before it was deposited on a shelf, was either read or sufficiently examined”, and “I persevered in the useful method of abstracts and observations” ».²³⁹

Les lectures de Gibbon sont actives : elles consistent en un travail de mémorisation, suivi d'un travail de synthèse – « the useful method of abstracts and observations » – et de commentaire.²⁴⁰ L'érudition orientale de Gibbon est construite à partir de la lecture d'ouvrages savants, de leur mémorisation, et de la synthèse critique de ces derniers. La part de divertissement n'est pas négligée et consiste, dans le cas de l'« Histoire des Arabes », à ajouter des anecdotes plaisantes ou à mettre en scène les protagonistes de l'histoire au moyen de dialogues transcrits au style direct. La note infrapaginale, bien que dédiée à l'exposition du savoir, participe à la fonction divertissante du récit en ce qu'elle allège le texte principal de sa glose scientifique. Cette volonté de délester le récit de sa charge bibliographique se lit dans le choix de Gibbon de publier le premier volume de *History of the Decline and Fall* avec toutes les notes reléguées à la fin

²³⁸ Geoffrey Keynes, *The Library of Edward Gibbon. A Catalogue of his Books* (London : The Bibliographical Society, 1950).

²³⁹ *Ibid.*, p. 16.

²⁴⁰ Le lecteur, selon Gibbon, se doit de mémoriser les textes : « to make a careful selection of the best works, and to render them familiar to us, by attentive and repeated perusals » ; in Edward Gibbon, *Miscellaneous Works*, 2 vols. (London, 1796) II : 3-4. Une lecture active ne se satisfait pas de la mémorisation et de la synthèse ; le lecteur doit se servir du texte comme d'un prétexte à ses propres digressions raisonnées : « the use of our reading is to aid us in thinking. The perusal of a particular work gives birth perhaps to ideas unconnected with the subject of which it treats. I wish to pursue these ideas [...] The result perhaps may be profitable ; it is worth while to try : whereas had I followed the high road, I should not have been able, at the end of my long journey, to retrace the progress of my thoughts » ; in *Ibid.*, p. 2.

de l'ouvrage. Il se plaint à son éditeur lorsque ses lecteurs²⁴¹ l'enjoignent à intercaler les notes dans le texte principal : « Of their fourteen octavo volumes, the two last include the whole body of the notes. The public importunity had forced me to remove them from the end of the volume to the bottom of the page : but I have often repented of my compliance ». ²⁴² Gibbon se repent du passage de la note en fin de volume à la note en bas de page pour des raisons esthétiques. La note infrapaginale rompt visuellement le continuum de la synthèse historique.

Le portrait de Mahomet tracé par l'historien démontre les talents stylistiques de ce dernier. Aucun élément extérieur au récit n'interrompt le rythme de la composition, car toutes les références extradiégétiques sont déplacées en bas de page. Gibbon entame ainsi le portrait du prophète : « According to the tradition of his companions, Mahomet was distinguished by the beauty of his person, an outward gift which is seldom despised, except by those to whom it has been refused ». La référence aux sources est générale – « according to the tradition of his companions » – alors que le but de l'exposé est d'expliquer en quoi consiste la beauté du prophète. La moquerie contenue dans la coda – « except by those to whom it has been refused » – ajoute une tonalité enjouée à cette phrase d'introduction.

Le portrait de Mahomet est une esquisse, dont les traits principaux se précisent au fil des phrases. La série de couples adjectif/nom souligne, par le simple fait de leur accumulation, la grandeur du prophète : « They applauded his commanding presence, his majestic aspect, his piercing eye, his gracious smile, his flowing beard, his countenance that painted every sensation of the soul, and his gestures that enforced each expression of the tongue ». Le narrateur juxtapose cinq séries adjectif/nom, suivies de deux syntagmes définis par une proposition relative. Au delà de l'effet de majesté, produit par cette accumulation, Gibbon entame un portrait, dans lequel il met à mal un certain nombre de préjugés diffusés au sujet du prophète. Les deux dernières propositions relatives obligent le lecteur à revoir l'idée reçue d'un prophète « imposteur », ²⁴³ puisqu'il n'observe aucune

²⁴¹ David Hume s'exprime à ce sujet dans une lettre à son imprimeur William Strahan : « One is also plagued with his notes, according to the present method of printing the book : When a note is announced, you turn to the end of the volume ; and there you often find nothing but the reference to an authority : All these authorities ought only to be printed at the margin or the bottom of the page » ; in David Hume, « Letter, 8 April 1776 » *The Letters of David Hume*, ed. J.Y.T. Greig, 2 vols. (Oxford, 1932) II : 313.

²⁴² Edward Gibbon, *Memoirs of my Life*, ed. Georges A. Bonnard (London : Nelson, 1966) 194.

²⁴³ Humphrey Prideaux publie à Londres en 1697 *The True Nature of Imposture Displayed in the Life of Mahomet*. Le nom de Mahomet signifie, par antonomase, l'imposture. Les écrivains de l'époque l'utilisent pour désigner les mensonges de leurs contemporains. Joseph Addison par exemple compare les Jacobites à des « Mahomets », qui, à défaut de convaincre leurs adversaires par la raison, utilisent la violence pour imposer leur doctrine : « When Mahomet had for many years endeavoured to propagate his imposture among his fellow-citizens, and, instead of gaining any number of proselytes, found his ambition frustrated, and his notions ridiculed ; he forbad his followers the use of argument and disputation in the advancing of

disjonction entre l'apparence du prophète et ses sentiments intérieurs, ou encore entre ses gestes et les transports de son âme, dessinés, par transparence, sur les traits de son visage.

« Il » observe, ou plutôt, « on » a observé pour lui, car Gibbon travaille son portrait à partir d'un ensemble de sources. Ces dernières n'apparaissent pas au niveau du texte principal, dont les qualités stylistiques retiennent l'attention du narrateur, mais sont assemblées dans une zone extra-diégétique, en bas de page. Gibbon annonce que son récit est fondé sur les chroniques historiques d'« Abu Taleb », sur l'histoire de la vie du prophète par « Abulfeda » et sur la biographie de Mahomet par Jean Gagnier.²⁴⁴ Il reprend la remarque très générale par laquelle il introduit le portrait en hypothèse du prophète – « according to the tradition of his companions », au moyen d'une note de bas de page dans laquelle les sources sont repérées avec une grande précision : « Abulfeda, in Vit. c. 65, 66 ; Gagnier, Vie de Mahomet, tom. iii. p. 272-289 ; the best traditions of the person and conversation of the prophet are derived from Ayesha, Ali, and Abu Horaira, (Gagnier, tom. ii. p. 267 ; Ockley's Hist. of the Saracens, vol. ii. p. 149) ». ²⁴⁵ L'intérêt de l'historien est de ne pas surcharger son texte par ces précisions bibliographiques, pourtant nécessaires pour garantir la vérité de son propos.

Edward Gibbon présente à ses lecteurs le portrait du prophète, et « cache » en note de bas de page son travail préparatoire. La note infrapaginale sert une double fonction : elle représente la culture savante de l'Orient, par des références précises aux ouvrages qui constituent cette culture,²⁴⁶ et assure un allègement de texte principal. La note de bas de page n'est pas seulement « érudite », mais conditionne le divertissement du lecteur. En exorde au passage sur la vie de Mahomet, Gibbon narre la rencontre du chef des troupes abyssiniennes, Abrahah, avec le grand père de Mahomet, Abdol Motalleb, défenseur de la Mecque, et expose, dans une partie dialoguée, les termes du traité de paix :

his doctrines, and to rely only upon the scimeter for their success [...] The enemies of our happy Establishment seem at present to copy out the piety of this seditious prophet, and to have recourse to his laudable method of club law, when they find all other means for enforcing the absurdity of their opinions to be ineffectual » ; in Joseph Addison, *The Freeholder Monday, June 11, 1716*, ed. James Leheny (Oxford : Clarendon Press, 1979) 253. Mahomet est l'archétype du faussaire vulgaire et violent.

²⁴⁴ Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. David Womersley, 6 vols. (Reprint 1788 ; London : Routledge, 1997) V : n° 68, 69, 70, p. 199-200.

²⁴⁵ *Ibid.*

²⁴⁶ En ce sens, l'écriture historique de Gibbon est influencée par la philologie, qui procède par accumulation de preuves écrites, ou comme le rappelle Joseph M. Levine : « From the philologists and antiquaries, Gibbon had learned the need to document his history, not casually or haphazardly, but exactly and in detail » ; in Joseph M. Levine, *The Autonomy of History. Truth and Method from Erasmus to Gibbon* (Chicago : The University of Chicago Press, 1999) 164.

« And why », said Abrahah, « do you not rather implore my clemency in favour of your temple, which I have threatened to destroy? » « Because, » replied the intrepid chief, « the cattle is my own ; the Caaba belongs to the gods, and *they* will defend their house from injury and sacrilege ». ²⁴⁷

Le discours au style direct rend plus vivace l'attaque verbale d'Abdol Motalleb. Le court dialogue des « protagonistes » interrompt le monologue narratif et révèle, pour le divertissement du lecteur, une modalité dramatique au récit historique. Le retrait des troupes abyssiniennes est ensuite décrit au moyen du récit fabuleux d'un vol d'oiseaux chassant les « infidèles » chrétiens en leur jetant des pierres : « The want of provisions, or the valour of the Koreish, compelled by the Abyssinians to a disgraceful retreat ; their discomfiture had been adorned with the miraculous flight of birds, who showered down stones on the head of the infidels ; and the deliverance was long commemorated by the era of the elephant ». ²⁴⁸ La fable est intégrée au récit historique, sans aucun renseignement savant. Le plaisir du conte prime sur l'érudition, retrouvée dans une note de bas de page, où l'historien découvre ses sources et le sens de la fable :

The seed of this history, or fable is contained in the cvth chapter of the Koran ; and Gagnier (in Praeft. Ad Vit. Moham. p. 18, &c.) has translated the historical narrative of Abulfeda, which may be illustrated from d'Herbelot (Bibliot. Orientale, p. 12) and Pocock (Specimen, p. 64). Prideaux (Life of Mahomet, p. 48) calls it a lie of the coinage of Mahomet ; but Sale (Koran, p. 501-503), who is half a Musulman, attacks the inconsistent faith of the Doctor for believing the miracles of the Delphic Apollo. Maracci (Alcoran, tom. I part ii, p. 14, tom. ii. p. 823) ascribes the miracle to the devil, and extorts from the Mahometans the confession that God would not have defended against the Christians the idols of the Caaba. ²⁴⁹

Gibbon cite deux sources du récit, le Coran et les chroniques d'« Abulfeda », qu'il indique dans quatre ouvrages différents : le Coran, la *Vie de Mahomet* par Gagnier, la *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot, et les *Specimen* de Pococke. Il ajoute à cette liste les

²⁴⁷ Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. David Womersley, 6 vols. (Reprint 1788 ; London : Routledge, 1997) V : 197.

²⁴⁸ *Ibid.*

²⁴⁹ *Ibid.*, V : n° 65, p. 198.

commentaires des orientalistes Prideaux, Sale et Maracci. Cette juxtaposition de commentaires révèle l'opposition des savants au sujet de l'interprétation de la fable. Prideaux répète le lieu commun du prophète-imposteur. George Sale prend le contre-pied de son aîné, Prideaux, mais Gibbon se méfie également d'un savant trop « converti » à la cause musulmane.²⁵⁰ Maracci s'illustre par une démarche logique. La note de bas de page expose la connaissance orientaliste, et fait œuvre de didactisme, pour apprendre au lecteur à exercer son jugement critique.

Un rapport spéculaire s'ouvre entre le texte principal et la note infrapaginale, selon lequel le contenu du savoir, exposé en bas de page, reflète l'état du texte principal à un stade antérieur. La note de page de page offre une image pré-synthétique de l'histoire écrite par Gibbon. Elle prend appui sur l'aboutissement synthétique de l'historien et remonte le chemin de la connaissance pour envisager les sources de la synthèse. Puisque l'auteur peut fonder son propos sur des sources fiables, auxquelles tout lecteur peut se rapporter, les notes de bas de page représentent une garantie de bonne foi, une caution scientifique que l'auteur signe, en décharge, à son lecteur. Elles permettent également de maintenir un champ critique ouvert, où, d'une part, l'auteur confronte ses sources, et, d'autre part, le lecteur peut étudier celles-ci et contester l'interprétation de l'auteur. La note de bas de page fonde autant qu'elle déstabilise le savoir.

Gibbon collationne les sources pour traiter d'un même sujet, comme par exemple la religion des Arabes pendant la période anté-islamique : « Whatever can now be

²⁵⁰ La traduction du Coran par George Sale, publiée en 1734, constitue la première représentation fidèle et impartiale de la religion musulmane. Sale considère toujours le texte sacré des Musulmans comme une forgerie et Mahomet comme un imposteur mais il exige de la part des savants et des lettrés une démarche critique au plus près du texte : « it seems as if there was something more than what is vulgarly imagined, in a religion which has made so surprizing a progress. But whatever use an impartial version of the *Koran* may be of in other respects, it is absolutely necessary to undeceive those who, from the ignorant or unfair translations which have appeared, have entertained too favourable an opinion of the original, and also to enable us effectually to expose the imposture » ; in George Sale, « Advertisement to the Reader » *The Koran* (London, 1734) iii. Il fait vœu d'impartialité à l'égard de la religion musulmane et de son prophète : « I have thought myself obliged to treat them both with common decency, and even to approve such particulars as seemed to me to deserve approbation : for how criminal soever Mohammed may have been in imposing a false religion on mankind, the praises due to his real virtues ought not to be denied him » ; in *Ibid.*, p. iv. La première traduction du Coran date selon Sale de 1143. Cette version latine est jugée trop infidèle pour être suivie. Pourtant, comme le rappelle Sale, cette version est utilisée pour la traduction italienne du Coran par Andrea Arrivabene. Sale indique une nouvelle publication en espagnol à la fin du XV^e siècle par le prêtre converti Johannes Andreas mais n'est pas en mesure d'indiquer à ses lecteurs une version imprimée de l'ouvrage. Le traducteur mentionne la version française d'André du Ryer qui date du XVII^e siècle mais lui reproche un trop grand nombre d'erreurs et de contre-sens et se désole du manque de notes explicatives. La version anglaise par Alexander Ross est une traduction fautive de Du Ryer. Sale reconnaît la justesse de la version latine de Maracci, publiée en 1698, mais lui reproche une traduction trop littérale donc en certains endroits incompréhensible et une réfutation inexistante. Au contraire Sale présente enfin une version juste, accompagnée de notes explicatives et d'une dissertation sur l'histoire de la religion musulmane : « Having therefore undertaken a new translation, I have endeavoured to do the original impartial justice ; not having, to the best of my knowledge, represented it, in any one instance, either better or worse than it really is » ; in *Ibid.*, p. vii.

known of the idolatry of the ancient Arabians may be found in Pocock (Specimen, p. 89-136, 163, 164). His profound erudition is more clearly and precisely interpreted by Sale (Preliminary Discourse, p. 14-24) ; and Assemani (Bibliot. Orient. Tom. iv. p. 580-590) has added some valuable remarks ».²⁵¹ L'historien ne fait ici qu'indiquer au lecteur diverses sources de connaissance, mais ce dévoilement peut être l'occasion de rappeler des points de désaccord entre orientalistes. Lorsque Gibbon relate l'épisode du bannissement des juifs d'Arabie sous le règne du calife Omar, il distingue deux courants d'interprétation : « The banishment of the Jews is attested by Elmacin [...] and the great Al Tabari [...]. Yet Niebuhr (Description de l'Arabie, p. 324) believes that the Jewish religion, and Kareite sect, are still professed by the tribe the Chaibar, and that in the plunder of the caravans the disciples of Moses are the confederates of those of Mahomet ». L'adversatif « yet » met face à face deux interprétations d'un même événement.

Gibbon profite des notes de bas de page pour opposer son jugement critique. Au sujet de l'origine noble du prophète, il dépasse la description généalogique des orientalistes pour établir un jugement polémique :

Abulfeda (in Vit. Mohammed. c. 1, 2) and Gagnier (Vie de Mahomet, p. 25-97) describe the popular and approved genealogy of the prophet. At Mecca, I would not dispute its authenticity : at Lausanne I will venture to observe, 1. That from Ismael to Mahomet, a period of 2500 years, they reckon thirty instead to seventy five generations ; 2. That the modern Bedoweens are ignorant of their history and careless of their pedigress (Voyage d'Arvieux, p. 100, 103).²⁵²

L'esprit dont fait preuve l'historien n'enlève rien à la force argumentative de son discours, fondé sur une chronologie précise et des données d'ordre anthropologique. La fonction de la note infrapaginale est « dynamisée » : elle ne soutient pas seulement un savoir pré-acquis, elle provoque une ouverture au débat. Comme Gibbon l'écrit en note de bas de page : « I pass slightly ; I am not fond of repeating words like a parrot ».²⁵³ L'intérêt de ces espaces marginaux est dialogique. L'auteur y noue un dialogue critique avec la science orientaliste et invite les lecteurs à l'esprit d'examen. Au sujet de l'analphabétisme

²⁵¹ Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. David Womersley, 6 vols. (Reprint 1788 ; London : Routledge, 1997) V : n° 44, p. 189.

²⁵² *Ibid.*, n° 64, p. 197.

²⁵³ *Ibid.*, n° 39, p. 186.

du prophète, Gibbon élabore un contre-argumentaire des thèses de White, et expose ainsi un modèle de discours raisonné :

Those who believe that Mahomet could read or write are incapable of reading what is written, with another pen, in the Surats, or chapters of the Koran, vii. Xxix, xcvi. These texts, and the tradition of the Sonna [sic.], are admitted without doubt by Abulfeda (in Vit. c. vii), Gagner (Not. Ad Abulfed. p. 15), Pocok (Specimen, p. 151), Reland (De religione mohammedica, p. 236), and Sale (Preliminary Discourse, p. 42). Mr White, almost alone, denies the ignorance, to accuse the imposture of the prophet. His arguments are far from satisfactory. Two short trading journeys to the fairs of Syria are surely not sufficient to infuse a science so rare among the citizens of Mecca ; it was not in the cool deliberate act of a treaty that Mahomet would have dropped the mask ; nor can any conclusion be drawn from the words of disease and delirium. The *lettered* youth, before he aspired to the prophetic character, must have often exercised, in private life, the arts of reading and writing ; and his first converts, of his own family, would have been the first to detect and upbraid his scandalous hypocrisy.²⁵⁴

Gibbon rappelle dans le texte principal l'analphabétisme du prophète : « his youth had never been instructed in the arts of reading and writing ». Il convoque, dans la note de bas de page précédemment citée, un ensemble de sources justifiant son point de vue. Par souci d'impartialité historique, il mentionne la position contraire de Joseph White, pour mieux la déconstruire au moyen d'arguments logiques. La recherche de la vérité l'engage à mettre en scène dans un dialogue à trois voix, le texte source, les commentateurs savants et la critique de l'historien. Gibbon expose l'histoire du voyage nocturne du prophète de La Mecque à Jérusalem dans le texte principal de son récit, et conclut ce récit par un appel vers le bas de la page :

The nocturnal journey is circumstantially related by Abulfeda (in Vit. Mohammad. c. 19, p. 33) who wishes to think it a vision, by Prideaux (p. 31-40), who aggravates the absurdities ; and by Gagnier (tom. &, p. 252-343), who declares from the zealous Al Jannabi, that to deny this journey is to disbelieve the Koran. Yet the Koran, without naming either heaven or Jerusalem or Mecca,

²⁵⁴ *Ibid.*, n° 70, p. 200.

has only dropped a mysterious hint : *Laus illi qui transtulit servum suum ab oratorio Haram ad oratorium remotissimum [...]* A slender basis for the aerial structure of the tradition.²⁵⁵

Le sarcasme de l'historien se lit dans l'euphémisme qui conclut la note, et dans la gradation inversée, grâce à laquelle les savants sont classés, non plus en fonction de leur intelligence mais suivant leur degré de fourvoiement. Gibbon critique dans cette note la croyance des orientalistes en une histoire mythique et suggère une toute autre interprétation du récit, élaborée à partir de l'ambiguïté des termes coraniques.

Gibbon étend le rôle de la note infrapaginale au delà de la simple caution scientifique. Elle est espace de « confrontation » (des sources entre elles), d'« expression » (de l'auteur vis-à-vis de ses sources) et d'« invitation » (du lecteur par rapport à la science orientaliste). La note de bas de page offre un espace de discussion grâce auquel l'auteur peut s'adresser à son lecteur. L'historien fournit des conseils de lecture,²⁵⁶ et, en bon pédagogue, il leur assure le divertissement dans la recherche du savoir.²⁵⁷ Ces annonces sont autant de tentatives pour assurer une intégration progressive du lecteur aux débats qui préoccupent les orientalistes de l'époque. Gibbon emploie le pronom personnel « we » lorsqu'il souhaite, suivant une approche rhétoricienne, inclure l'interlocuteur dans sa démarche scientifique.²⁵⁸ Au contraire, l'auteur s'adresse directement au lecteur lorsqu'il s'agit de le convaincre au moyen de développements argumentatifs. Cette stratégie énonciative apparaît dans l'épisode de la « spoliation » des deux orphelins par le prophète, lorsque ce dernier souhaite trouver un terrain où bâtir sa maison à Médine :

Prideaux (*Life of Mahomet*, p. 44) reviles the wickedness of the impostor, who despoiled two poor orphans, the sons of a carpenter : a reproach which he drew from the *Disputatio contra Saracenos*, composed in Arabic before the year 1130 ; but the

²⁵⁵ *Ibid.*, n°98, p. 211.

²⁵⁶ Au sujet de la géographie de la péninsule arabique, Gibbon conseille son lecteur : « Consult, peruse and study the *Specimen Historiae Arabum* of Pocock » ; in *Ibid.*, n°8, p. 154. L'historien construit la figure d'un lecteur curieux, attentif, et prêt à copier le savant dans son travail d'érudition.

²⁵⁷ Gibbon tente son lecteur par le divertissement, par exemple dans les notes 10 et 11 du chapitre L : « The journey of M. d'Arvieux, in 1664, to the camp of the emir of Mount Carmel (*Voyage de la Palestine*, Amsterdam, 1718) exhibits a pleasing and original picture of the life of the Bedoweens » ; et à la note 12, « Read (it is no unpleasing task) the incomparable articles of the Horse and the Camel in the *Natural History* of M. de Buffon » ; in Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. David Womersley, 6 vols. (Reprint 1788 ; London : Routledge, 1997) V : n°10 et 11, pp. 174-175.

²⁵⁸ « The expedition of Tabuc is recorded by our ordinary historians, Abulfeda (*Vit. Moham.* p. 123-127), and Gagnier (*Vie de Mahomet*, tom. Iii. p. 147-163) ; but we have the advantage of appealing to the original evidence of the Koran (c. 9, p. 154, 165), with Sale's learned and rational notes » ; in *Ibid.*, n°147, p. 244.

honest Gagnier (ad. Abulfed. p. 53) has shewn that they were deceived by the word *Al Nagjar*, which signifies, in this place, not an obscure trade, but a noble tribe of Arabs. The desolate state of the ground is described by Abulfeda ; and his worthy interpreter has proved, from al-Bochari, the offer of a price ; from al-Jannabi, the fair purchase ; and from Ahmed Ben Joseph, the payment of the money by the generous Abubeker. On these grounds the prophet must be honourable acquitted.²⁵⁹

Gibbon puise dans le lexique judiciaire de l'acquittement pour bâtir un discours de défense du prophète. Il souhaite convaincre le lecteur de se détourner de la doxa pour suivre le jugement raisonné des savants, fondé sur une étude étymologique précise. Comme le remarque Roy Porter, Gibbon expose dans ses notes de bas de page un état complet de la recherche de son temps, qu'il soit en accord ou en désaccord avec les thèses proposées par la communauté scientifique. Il revient au lecteur d'élaborer son propre jugement critique parmi l'ensemble des travaux confrontés : « Through fixing multiple layers of insinuation, innuendo and hidden meaning, Gibbon usually affirms neither one interpretation nor its simple opposite, but alerts the reader to a range of options ; the final verdict rests in the reader's court. This technique is vital to Gibbon's subtle vision of history as a performance enacted before an audience ». ²⁶⁰ Ses notes de bas de page contribuent à l'éveil critique du lecteur, qui y gagne le savoir et la vigilance. Cette vigilance historique est fondamentale selon Gibbon, qui, au sujet de la force légendaire d'Ali, rappelle : « Abu Rase was an eye-witness, but who will be witness for Abu Rase? ». ²⁶¹

La note de bas de page pratiquée par Edward Gibbon permet à l'historien d'exposer ses sources scientifiques et de justifier sa propre synthèse historique. Au delà d'une exposition de l'orientalisme savant, la note de bas de page ouvre un *espace de sociabilité textuelle* dans lequel les points de vue sont confrontés et les cercles de l'érudition étendus à un public général. Gibbon ne renonce pas à l'entreprise de vulgarisation entamée par Addison dans le *Spectator* au début du siècle. Il propose une synthèse du savoir orientaliste, relayée, dans des notes de bas de page, par une analyse

²⁵⁹ *Ibid.*, n°121, p. 227.

²⁶⁰ Roy Porter, *Edward Gibbon : Making History* (London : Weidenfeld and Nicolson, 1988) 88.

²⁶¹ Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, ed. David Womersley, 6 vols. (Reprint 1788 ; London : Routledge, 1997) V : n°136, p. 237.

précise de ce domaine d'érudition, afin de guider, conseiller, et amuser son lecteur sur les voies de la culture savante de l'Orient. Signe ostentatoire d'érudition, la note infrapaginale ne fait pas moins signe en direction de la culture commune.

LES FRUITS ENCHANTÉS DE WILLIAM JONES

Dans les deux cas précédents – celui de la correspondance fictive d'un rajah indien et du récit historique des premiers temps de l'islam, les notes de bas de pages sont utilisées en vue d'une légitimation des textes. Dans le cas de la pseudo-correspondance écrite par Hamilton, elles dissimulent la forgerie de l'auteur, qui joue le rôle d'une traductrice soucieuse de la réception de son ouvrage. Elle fournit des renseignements ou des références dans le but de rendre « intelligible » des références exotiques et d'élargir la connaissance des lecteurs. Le travail de vulgarisation de l'érudition orientaliste est accompli par Edward Gibbon dans le récit historique principal, qui opère selon le principe de synthèse de divers ouvrages savants. Gibbon invite ses lecteurs à un approfondissement de sa culture orientaliste dans les notes de bas de page qu'il ajoute à son « Histoire des Arabes ». Dans le premier cas, la note de bas de page autorise un lien entre la lettre pseudo-orientale et la culture savante de l'Orient. Dans le cas du récit historique de Gibbon, les notes de bas de page soutiennent un texte de vulgarisation, libèrent le texte principal d'un appareil bibliographique très fourni et permettent la lecture d'une narration ininterrompue. La note de bas de page met en valeur le caractère proprement narratif de l'histoire de Gibbon, dont le talent de conteur est reconnu par ses contemporains. Elle ouvre en même temps un espace d'exposition des sciences orientalistes, où le lecteur en découvre le contenu et la méthodologie, par l'apprentissage d'un regard critique et comparatiste des sources.

Une partie du travail de l'orientaliste William Jones consiste en une traduction-adaptation des œuvres de la littérature indienne et persane. Dans le recueil de poèmes asiatiques publié en 1772, Jones met en place un système d'adaptation, qui consiste en la compilation de plusieurs poèmes autour d'un même thème ou d'une même forme. Une fois la compilation effectuée, le poète en produit une synthèse qu'il traduit en un seul poème.²⁶²

²⁶² A titre d'exemple de méthodologie choisie par le traducteur, on peut rappeler la présentation du premier poème du recueil, déjà citée dans la sous-partie sur « La pratique de la sélection » : « The first poem in the collection, called *Solima*, is not a regular translation from the Arabick language ; but all the figures, descriptions, sentiments in it were really taken from the poets of Arabia [...] I selected those passages which seemed most likely to run into our measure, and connected them in such a manner as to form one continued piece » ; in Sir William Jones, trans., *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages*

Le but avoué de ces compilations est d'encourager à l'apprentissage des langues orientales et de provoquer l'intérêt des lettrés anglais pour cette nouvelle source d'inspiration poétique :

when I propose a translation of these Oriental pieces, as a work likely to meet with success, I only mean to invite my readers, who have leisure and industry, to the study of the languages, in which they are written [...] I should not have suffered, even the following trifles to see the light, if I were not very desirous of recommending to the learned world a species of literature, which abounds in so many new expressions, new images, new inventions.²⁶³

Le même souci de diffusion de la culture orientale anime son adaptation, *The Enchanted Fruit, or the Hindu Wife ; An Antediluvian Tale*. À la différence du recueil précédent, Jones ne spécifie pas en page de titre qu'il s'agit de « traductions ». Il expose simplement le lieu de production de l'ouvrage – « written in the province of Bihar ». Les commentaires au sujet du conte « antédiluvien » sont rares. Aucune préface n'agrémente la première édition de 1784, ou les publications suivantes, intégrées au recueil *Asiatic Miscellany* de 1787 et 1792 et au regroupement en six volumes de ses œuvres complètes en 1799. Une seule référence à l'ouvrage apparaît dans sa correspondance. Jones présente le conte comme une « composition » inspirée de la mythologie des hindous :

Lord Bacon, if I remember right, advises every statesman to relieve his mind from the fatigues of business by a poem, or a prospect, or any thing that raises agreeable images ; now as your own gardens afford you the finest prospect, and I should only offer you a view of paddy fields, I send you for your amusement, what has amused me in the composition, a poem on the old philosophy and religion of this country, and you may depend on its orthodoxy.²⁶⁴

(Oxford, 1772) ii.

²⁶³ *Ibid.*, p. viii.

²⁶⁴ Sir William Jones, « Letter to Sir John Macpherson, In Court, 12 March 1785 » *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) II : 668-669.

L'ouvrage appartient au type de la littérature d'agrément, apaisant l'esprit fatigué des hommes rompus à l'exercice de leurs fonctions administratives et politiques. Ce topos de la composition orientale comme agrément est récurrent chez Jones, qui s'applique, en dehors des heures consacrées à ses fonctions de juge à Calcutta, à traduire et à adapter la littérature de langue persane ou sanskrite. Puisqu'il ne s'agit pas d'une traduction, Jones ne garantit pas la « fidélité » de son travail, mais plutôt l'« orthodoxie » de sa composition. Il signe la conformité de son conte « antédiluvien » aux doctrines de la philosophie des hindous. L'ouvrage dépasse le cadre du pur divertissement pour atteindre la fonction d'élaboration et de diffusion d'un savoir oriental.

William Jones ne révèle aucun indice sur ses sources. L'histoire du conte « antédiluvien » est inspiré d'un épisode du *Vana Parva*, ou troisième livre du *Mahābhārata*, où les frères Pandava découvrent les infidélités de leur femme Draupadi, qui prétendait pourtant être la plus vertueuse des satsis. Un fruit enchanté tombe d'un arbre et, pour ne pas encourir le courroux dévastateur du maître du jardin, les cinq frères et la femme doivent révéler leur désir le plus secret. À chaque vérité, le fruit monte miraculeusement, jusqu'à retrouver sa position initiale, accroché à la branche, avec la révélation de Draupadi.²⁶⁵

À Calcutta, Jones est proche de Charles Wilkins, qui travaille au début des années 1780 à la traduction de parties du poème épique du *Mahābhārata*.²⁶⁶ Dans sa correspondance, Jones avoue en apprécier la lecture. Dans une lettre adressée à Wilkins et datée au 22 juin 1784, Jones assure : « I am [...] a devout adorer of [...] the other warriors of the *M'hab'harat* ». ²⁶⁷ Trois ans plus tard, Jones attend avec impatience la suite de la traduction de son correspondant : « Your Gītā has given me delight, and the Episode of the

²⁶⁵ Cette source d'inspiration est confirmée par Garland Cannon dans son édition de *The Letters of Sir William Jones* (vol. 2, n°1, p. 669).

²⁶⁶ Charles Wilkins entre au service de la Compagnie des Indes Orientales en 1770. Sa contribution au travail mené par les orientalistes de Calcutta est décisive. Il établit les premières presses destinées à la publication d'ouvrages orientaux dès 1778 et y fonde les caractères de l'alphabet bengali et persan. À côté de ses activités typographiques, il apprend le sanscrit et projette la publication d'une grammaire et d'un dictionnaire en sanscrit, et la traduction du *Mahābhārata*. Il parvient à publier la grammaire du sanscrit mais renonce à la publication du dictionnaire. Il traduit un tiers du poème épique, dont il ne publie que quelques parties. L'une de ces parties, *The Baghvat-Geeta*, est publiée en 1785. Il publie un autre passage du *Mahābhārata* dix ans plus tard, sous le titre de *The Story of Dooshwanta and Sakoontala* (London, 1795). En 1787, il traduit et publie un nouvel ouvrage de la littérature sacrée : *The Heetōpadēs of Veeshnoo-Sarmā [...] Translated from an Ancient Manuscript in the Sanskreet Language. With Explanatory Notes, by Charles Wilkins* (Bath, 1787) ; in Thomas R. Trautmann, « Wilkins, Sir Charles (1759-1836) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 15 déc. 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/29416>>.

D'après ces données biographiques, Charles Wilkins est déjà bien avancé dans la traduction de parties du *Mahābhārata* au moment où Jones publie *The Enchanted Fruit*.

²⁶⁷ Sir William Jones, « Letter to Charles Wilkins, 22 June 1784 » *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) II : 652.

Amrita I got by heart : but they only make me long for the rest of the Mahābhārat, and for your dictionary ». ²⁶⁸ Jones ne tarit pas d'éloge pour un savant qu'il présente comme : « the first European who ever understood Sanscrit, and will possibly, be the last ». ²⁶⁹

L'épisode traité dans *The Enchanted Fruit* n'apparaît pas dans la version sanskrite du poème épique, mais dans la version en bengali. Les connaissances de Wilkins s'étendaient aussi au bengali, mais il est plus probable que Jones se soit inspiré d'une autre source, tout en profitant d'une « remise au goût du jour » du récit épique. Comme un pendant à la traduction savante de Wilkins, Jones offre aux lecteurs anglais une version accessible de la littérature hindoue. Jones indique, dans une note de bas de page qu'il intègre au conte « antédiluvien », la source de son inspiration : « The story is told by the Jesuit Bouchet, in his letter to Huet, bishop of Avranches ». ²⁷⁰

La connaissance de l'âge classique indien et la traduction de ces textes sacrés sont dues, avant les découvertes des orientalistes du XVIII^e siècle, à l'élan missionnaire jésuite, qui débute avec la mission de Francis Xavier de 1542 à 1544. Les monographies d'Ines Zupanov renseignent sur les conditions de collecte et de traduction du savoir des Brahmanes par les missionnaires jésuites, postés au cœur de la région Tamil, loin de la protection militaire des Portugais, concentrée sur le littoral sud-ouest et sud-est. ²⁷¹ L'un d'eux Roberto Nobili, missionnaire jésuite de Rome, envoyé à Madurai, en région Tamil en 1606, apprend le tamil et s'initie rapidement aux textes sacrés indiens pour posséder une meilleure connaissance des populations parmi lesquelles il cherche des prosélytes. Nobili développe à cet égard la pratique théorisée sous le terme d'*adaptatio* : « When Nobili separated his church from that of Fernandes (1607), dresses as a Brahman, employed Brahman cooks, became vegetarian and refused to be called a '*Parangue*', a local designation for Christians, it marked the starting point for his own adaptationist practice, inspired by Matteo Ricci's Chinese and Alessandro Valignano's Japanese experiments ». ²⁷² La pratique de l'« adaptation » au milieu apostolique est un cadre théorique et pratique grâce auquel les jésuites mènent à bien leurs recherches en matière de cultures indiennes passées et présentes.

²⁶⁸ Sir William Jones, « Letter to Charles Wilkins, 6 Oct. 1787 » *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) II : 782.

²⁶⁹ *Ibid.*

²⁷⁰ William Jones, *The Enchanted Fruit, or the Hindu Wife ; An Antediluvian Tale* (Calcutta, 1784) (o), p. 9.

²⁷¹ Il s'agit de *Disputed Mission. Jesuit Experiments and Brahmanical Knowledge in Seventeenth-century India* (Oxford : Oxford UP, 1999) et plus récemment, *Missionary Tropics. Jesuit Frontier in India. 16th-17th Century*. (Ann Arbor : University of Michigan Press, 2005).

²⁷² Ines V. Zupanov, *Disputed Mission. Jesuit Experiments and Brahmanical Knowledge in Seventeenth-century India* (Oxford : Oxford UP, 1999) 5.

Om Prakash Kejariwal consacre un chapitre de sa monographie sur la *Asiatic Society*, fondée par Jones en 1784, aux recherches effectuées avant la création de la société savante. Il souligne le travail pionnier effectué par les missionnaires jésuites pour la connaissance des ouvrages sacrés indiens. L'étude de l'antiquité indienne et des cultures qui la composent n'est pas, selon Kejariwal, le fait des voyageurs – dont il déplore le manque d'aptitude et de curiosité –²⁷³ mais est une initiative des jésuites en poste en Inde.²⁷⁴

Florence D'Souza ajoute à ces monographies une description du travail de compilation des textes indiens initié par les missionnaires français. Elle rappelle qu'en 1727 l'abbé de Bignon, bibliothécaire du roi, lance un appel aux jésuites français en place en Inde dans le but de collecter des manuscrits représentatifs de la culture classique indienne. Dix ans plus tard, alors que la mission royale s'achève, 287 textes ont été envoyés à Paris. Les ouvrages sont écrits en sanskrit, tamil, telegou et bengali et concernent des domaines très différents. La collection regroupe des textes de grammaire, de lexique, des poèmes édifiants ou historiques, des *puranas* (récits mythologiques), des traités d'astronomie et d'astrologie, des livres de lois, de rituels, et des ouvrages philosophiques. Malgré la suppression de la Mission de Jésus en France en 1764 et dans le reste du monde en 1773, les orientalistes français profitent de la présence de ces anciens missionnaires en Inde pour mener un travail commun de collecte et de traduction. En 1768, l'orientaliste français Anquetil Du Perron commande auprès du père Cœurdoux un ouvrage sur la syntaxe du sanskrit. L'effort missionnaire est relayé par les recherches des orientalistes et par la philosophie des Lumières, qui, en quête de connaissance universelle et de contre-modèles religieux et politiques, nourrit un intérêt pour la culture védique.²⁷⁵

La traduction, par le jésuite Bouchet, de l'histoire des infidélités de Draupadi se comprend à partir d'un contexte plus général d'effort missionnaire jésuite en Inde, et de poursuite de cet effort par les orientalistes de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Jones

²⁷³ « Although the literature on travel, trade and contemporary politics was vast, no serious attempts was made by these writers to study or understand India's past or her culture » ; in Om Prakash Kejariwal, *The Asiatic Society of Bengal and the Discovery of India's Past* (Delhi : Oxford UP, 1988) 13-14.

²⁷⁴ Kejariwal rappelle que la première traduction d'un texte sanscrit en langue européenne est effectuée par un missionnaire hollandais, Abraham Roger, qui publie à Leyde en 1651 les vers du poète Bhartrihari. La connaissance des langues vernaculaires est essentielle pour véhiculer le message chrétien, et le premier Européen à maîtriser une langue indienne est le père Thomas Stevens. L'expansion de la foi chrétienne se trouve confrontée au polythéisme indien et les jésuites s'engagent dans un effort de compréhension des croyances polythéistes par un apprentissage de la langue sacrée. Le premier européen à faire preuve d'une connaissance sûre du sanscrit est le père Roberto di Nobili (1577-1658), et la première grammaire de sanscrit est produite par un jésuite allemand, le père Heinrich Roth. Voir Om Prakash Kejariwal, « I. The Background » *The Asiatic Society of Bengal and the Discovery of India's Past* (Delhi : Oxford UP, 1988).

²⁷⁵ Voir l'article de Florence D'Souza, « A la recherche des textes indiens » *Dix-huitième Siècle. L'Orient* 28 (Paris : PUF, 1996).

découvre la correspondance entre Bouchet et Huet, et s'inspire du travail de Bouchet pour en produire une adaptation.²⁷⁶ Cette adaptation est un double détournement. Jones reprend la trame narrative du père Bouchet, mais l'amplifie et transforme un récit en prose en poème épique. Cette métamorphose rapproche l'adaptation de Jones du texte d'origine, puisque le *Mahābhārata* appartient au genre du poème épique.²⁷⁷ Néanmoins, Jones ajoute à la trame narrative originale des éléments de référence à la culture européenne du XVIII^e siècle, et éloigne à nouveau l'adaptation du texte source.

Le poème narratif de Jones est constitué de trois parties distinctes : un exordium, une narration, tirée du *Mahābhārata*, et une péroraison. Jones introduit le poème par deux tableaux de l'Inde à l'âge d'or et à l'âge de bronze. Il souligne la liberté des mœurs, qui donne la possibilité pour une femme d'être mariée à plusieurs hommes.²⁷⁸ C'est à partir de ces données « mythologiques » que l'orientaliste engage ses lecteurs dans la deuxième partie du poème où est adapté l'extrait du *Mahābhārata*. Cette narration reprend la trame principale du texte source, tout en opérant une série d'ajouts. La confession de chacun des personnages est amplifiée et conclue par l'identification précise du péché commis : « Yudhisteir » et la revanche, « Erjun » et la rage, « Bheima » et l'intempérance, « Nacal » et l'avarice, « Sehdio » et la fierté, « Draupadi » et la vanité. Draupadi doit ajouter à cet aveu le péché d'infidélité. Après chaque confession, le fruit tombé remonte vers sa branche pour lui être, au moment de la dernière révélation, restitué.

²⁷⁶ La lettre de Bouchet, « missionnaire de Maduré et supérieur de la nouvelle mission de Carnate », à Pierre-Daniel Huet (1630-1721), « évêque d'Avranches », est contenue dans l'anthologie *Lettres édifiantes et curieuses concernant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, eds. Jean Alexandre Buchon and Louis-Aimé Martin, 4 vols. (Paris, 1838-1843) II : 344-353. Dans cette lettre, Bouchet décrit à son correspondant les occupations du missionnaire chrétien en Inde et rappelle la nécessité de s'informer de la religion des païens pour mieux les connaître, et partant, mieux les convertir : « Les travaux d'un homme apostolique dans les Indes Orientales sont si grands et si continuels qu'il semble que le soin de prêcher le nom de Jésus-Christ aux idolâtres et de cultiver les nouveaux fidèles soit plus que suffisants pour occuper un missionnaire tout entier [...] Cependant, monseigneur, dans quelques autres saisons, nous nous trouvons assez en liberté pour pouvoir nous délasser de nos travaux par quelque sorte d'étude. Notre soin alors est de rendre nos délassemens [sic.] mêmes utiles à notre sainte religion : nous nous instruisons dans cette vue des sciences qui ont cours parmi les idolâtres à la conversion desquels nous travaillons, et nous nous efforçons de trouver jusque dans leurs erreurs de quoi les convaincre de la vérité que nous venons leur annoncer » ; in *Ibid.*, p ; 344-345. Bouchet offre ensuite un exposé du polythéisme indien dans le but de convaincre son correspondant que l'hindouisme est directement emprunté « aux livres de Moïse ». En conclusion à cette lecture parallèle du christianisme et de l'hindouisme, Bouchet présente ce qu'il nomme le désir de « confession » chez les hindous. C'est à cette occasion qu'il introduit l'histoire de la confession de Draupadi, la femme adultère.

²⁷⁷ Après avoir donné la définition du terme grec *epos* (« a widely extant form of narrative verse, conspicuous for its length and its elevated heroic mood »), K. Khrishnamoorthy procède à une distinction entre les *védas* qui appartiennent au genre liturgique et le *Ramayana* ou le *Mahābhārata* qui appartiennent au genre épique : « It is obvious that the *Rāmāyaṇa* of Valmiki and the *Mahābhārata* of Vyasa are the two premier epics in Sanskrit coming under the unwritten or oral category » ; in Khrishnamoorthy, K. « Sanskrit » *Epic in Indian Literature*, H.M. Nayak, ed. (Manasagangotri, Mysore : Institute of Kannada Studies, University of Mysore, 1985) 2.

²⁷⁸ On se souvient que Bouchet introduit le conte d'une toute autre manière. Il souhaite prouver que les païens connaissent la pratique de la confession, et non comme Jones, la pratique de la polyandrie.

Cette résolution ne clôt pas encore la narration. Jones prononce, dans un parallèle entre fruit tombé et fruit défendu, le souhait que le péché originel soit de la même manière effacé. Il ajoute, à la suite de ce passage argumentatif, un dernier passage narratif, dans lequel Draupadi, transformée en Britannia, combat le dragon du scandale. La conclusion annonce la victoire de la jeune, belle et innocente « Fair » et, dans une invocation aux jeunes lectrices, appelle à la plus grande circonspection dans toute entreprise de séduction.

Jones modifie la tonalité du récit épique indien pour lui permettre de sortir de la catégorie littérature « exotique » et l'intégrer à la littérature morale anglaise de l'époque. Il prouve au moyen de son adaptation que des éléments de culture exogène peuvent servir à renouveler les formes d'expression de la pensée d'une époque. Le rôle des notes de bas de page est précisément de noter ces points de passage entre culture indienne et culture européenne. Les deux premières notes de bas de page initient la juxtaposition des deux cultures. La première note tend à tirer le récit vers la culture classique, de « O lovely age, » dans le texte principal vers « A parody on the ode in Tasso's *Aminta* beginning *O bella éta dell' oro!* » en note. Au contraire, la seconde replace l'adaptation dans le domaine culturel indien, puisque le terme « *Setye Yug* », employé dans le texte principal, est défini par l'orientaliste comme « *The Golden Age of the Hindus* ».

Le système des notes de bas de page ne fonctionne pas, comme chez Edward Gibbon, en termes de référence et de caution scientifique. L'auteur ne justifie pas son propos mais apporte des suppléments d'information à un public, qu'il juge moins compétent que lui. Les références à la mythologie hindoue, par exemple, sont systématiquement traduites dans les notes de bas de page. Les notes (d), (e) et (f) explicitent les termes contenus dans le texte principal : « Fish, boar, snake, lion (d), heav'n-descended » sont : « The first four Avatars or Incarnations of the Divine Spirit » ; « the Nagry of the Gods (e) », correspond à : « The sanskrit, or sengscrit is written in letters so named » ; « laymen, faithful to Narayan (f) », vouent un culte à l'esprit de Dieu, « the spirit of God ». Les notes apportent également des ajouts d'information par rapport au texte principal. Ce dernier n'est pas présenté comme un prétexte pour mettre à jour la recherche orientaliste de l'époque, mais comme une occasion. La mention, « And bowls with holy curds (e) ran ov'r », est l'occasion de rappeler au lecteur : « Called Joghrat, the food of Chrisna in his infancy and youth ». Plus bas sur la même page, la référence au chant mystique des brahmanes – « in Brahma's mystick strains ; (g) » – est opportune pour élaborer une identification succincte de ces chants : « The Vayds, or sacred writings of

Brahma, called Rig, Sam, and Yejar ; doubts have been raised concerning the authority of the fourth, or At'herven Vayd ».

Les notes de bas de pages sont tour à tour employées pour expliquer la mythologie et la culture indienne,²⁷⁹ mettre en valeur ou citer des textes sacrés, donner un état de la recherche orientaliste, rapprocher la mythologie indienne de la mythologie grecque ou de la pensée scientifique moderne, identifier des sources, apporter des précisions chronologiques ou phonologiques,²⁸⁰ ou encore des éléments de compréhension du monde naturel indien. La note infrapaginale assume dans chacun de ces cas une fonction de clarification et rend lisible, au sens le plus littéral, la culture indienne. Ces notes participent au projet de vulgarisation entrepris par les orientalistes de la génération de William Jones auprès du public anglais.²⁸¹ La note de bas de page permet de mener à bien ce projet scientifique. Elle invente un langage par lequel la culture savante s'adresse à la culture générale. Miroir de la littérature pseudo-orientale, elle produit un reflet de cette littérature mais lui donne les traits du savoir oriental et, inversement, elle rappelle que le savoir oriental a pour écho un texte pseudo-oriental. La note infrapaginale n'est pas seulement, comme l'indique Anthony Grafton, un texte placé en parallèle du texte

²⁷⁹ Le culte de Draupadi est identifié dans la note (t) : « *Yudhishtir and Dropadi, called Drobada by M. Sonnerat, are deified on the coast ; and their feast, of which that writer exhibits an engraving is named the procession of fire, because she passed every year from one of her five husbands to another, after a solemn purification by that element* » ; in William Jones, *The Enchanted Fruit, or the Hindu Wife ; An Antediluvian Tale* (Calcutta, 1784) (t), p. 10.

²⁸⁰ Le lecteur apprend par exemple à bien prononcer le prénom du premier frère, « Yudhishter » : « This word is commonly pronounced with a strong accent on the last letter, but the preceding vowel is short in Sengscrit » ; in William Jones, *The Enchanted Fruit, or the Hindu Wife ; An Antediluvian Tale* (Calcutta, 1784) (r), p. 9.

²⁸¹ La compilation est, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, un mode nouveau de diffusion du savoir orientaliste. Ce support nous renseigne sur une volonté partagée par l'ensemble des orientalistes de faire connaître leurs travaux auprès d'un public large. Les éditeurs de compilations rappellent cet impératif dans leurs préfaces. William Chambers se propose de sélectionner pour son lecteur anglais les « articles » les plus intéressants produits par les orientalistes en poste à Calcutta : « Several of the most respectable literary English gentlemen now resident at Bengal are now printing a new periodical work, in quarto, under the title of the Asiatic Miscellany. Two numbers have already appeared at Calcutta, price a gold mohur each. If the future parts (which we understand are to be published every three months) contain productions equally worthy the public attention, we purpose, as soon as they arrive, laying the most interesting pieces before our readers, as we now do those contained in this volume » ; in « Advertisement » *The Asiatick Miscellany* (London, 1787). William Ouseley éditeur de *The Oriental Collection* : écrit : « The utility of a work, which may facilitate the acquirement (on moderate terms) of Oriental knowledge, and promote the diffusion of general learning, will be obvious, when we consider that, notwithstanding the institution of the Calcutta Press, and the meritorious exertions of those who have employed it, the works of Sadée, the Laili Majnun of Hatifi &c., are as rare, and consequently as dear, in this country, as if they still continued to delight and instruct the readers of them in manuscript only » ; in William Ouseley, ed., *The Oriental Collection*, 3 vols. (London, 1797-1800) I : x.

principal,²⁸² mais une marge qui entre de manière ponctuelle en contact avec la page pour assurer la transmission de l'érudition des orientalistes.

Dans cette troisième partie nous avons circonscrit une modalité de l'écriture pseudo-orientale, qui procède par emprunts et pastiches de l'écriture savante de l'Orient. Par le biais de lectures en creux, nous avons révélé les rapports hypertextuels qui lient l'écriture pseudo-orientale à l'érudition orientaliste. Les cultures éthique, philosophique et orientaliste de la littérature pseudo-orientale manifestent la mise en valeur d'une écriture considérée comme mineure. L'utilisation de notes de bas de page met en évidence le rapport d'imitation entre des textes de facture pseudo-orientale et des textes appartenant à la culture savante de l'Orient. Cet emprunt formel produit un *effet de sens* qui redistribue les rapports entre pseudo-orientalisme et orientalisme savant et autorise le factice à se faire passer pour l'original. Cette imitation va au-delà de la supercherie et témoigne de la capacité d'un texte pseudo-oriental à intégrer et réfléchir l'érudition des orientalistes, au point que la distinction entre ces deux modes d'écriture de l'Orient s'effondre. Jones écrit un récit en vers, *The Enchanted Fruit*, dont l'assignation à un mode d'écriture plutôt qu'à un autre nous échappe. Son projet, digne des savants orientalistes, de traduction adaptée de la grande œuvre épique indienne, le *Mahābhārata*, est détourné par l'auteur lui-même, lequel dégage son adaptation de toute contrainte de fidélité au texte source. En même temps que l'érudit réalise un factice, il ajoute des commentaires savants sur la culture hindoue ou sur l'état de la recherche orientaliste qui font basculer le texte du côté de la culture savante de l'Orient. Pour penser ce texte, nous sommes forcés de concevoir une hybridation du pseudo-orientalisme et de l'orientalisme autour d'un projet commun à la culture générale et savante de l'Orient.

²⁸² Anthony Grafton, *The Footnote. A Curious History* (London : Faber and Faber, 1997).

**LE COSTUME ORIENTAL,
FIGURE DE L'AMBIVALENCE**

Le terme « costume » apparaît dans la langue française comme dans la langue anglaise au début du XVIII^e siècle. Emprunté à l'italien « costume », il est utilisé dans le domaine de la peinture et signifie la « coutume », soit les habits et le mobilier représentés sur la toile et qui permettent d'identifier une époque et une classe sociale précises. Le costume a, dans son acception première, une fonction de témoignage historique. Ce terme d'origine esthétique gagne au XVIII^e siècle une dimension anthropologique pour désigner selon l'*Oxford English Dictionary* : « The mode or fashion of personal attire and dress (including the way of wearing the hair, style of clothing and personal adornment) belonging to a particular nation, class or period ». Certains signes extérieurs, et particulièrement le vêtement, la coiffure ou l'ornement, servent à identifier l'appartenance d'un homme ou d'une femme à une nation, une classe ou une époque. Une seconde signification s'ajoute dans le même temps au mot de costume pour désigner l'habit dont un acteur ou une actrice se pare pour représenter le personnage qu'il ou elle incarne.

En anglais le terme de « costume » est moins fréquent que celui de « dress ». Une recherche sur la base de donnée Eighteenth-Century Collections Online (ECCO) indique un très large écart dans le nombre d'occurrences du mot « costume », qui apparaît dans 685 documents, et « dress », qui est utilisé dans 54 406 documents. Cette recherche n'opère pas de distinction entre l'usage nominal et l'usage verbal du syntagme « dress », mais l'écart confirme un phénomène de langue réel : le terme « costume » existe bien en anglais au XVIII^e siècle mais les anglophones lui préfèrent le terme « dress ». L'entrée « costume » n'apparaît pas encore dans le *Dictionary of the English Language* que Samuel Johnson publie en 1755.

Dans les textes de notre corpus, on retrouve le terme « dress » accompagné de l'épithète « Turkish », « Persian », « Arabic », « Indian » ou « Oriental », pour désigner l'habit typique des peuples orientaux. Il est préféré, dans son acception « anthropologique », au terme de « costume », quant à lui plus fréquemment employé lorsqu'il s'agit d'un habit de scène ou d'un déguisement de mascarade. Le nom « dress » indique plus généralement la « tenue » appropriée à un certain usage, ou utilisée dans un certain contexte, ou encore réservée à certaines personnes suivant leur fonction ou leur rang. Daniel Roche désigne cet usage sous le terme d'« économie stationnaire » du vêtement, à l'opposé des « folies de la mode » ou d'une « économie vestimentaire

dynamique », laquelle est réglée par des conventions susceptibles d'être à chaque instant modifiées d'un détail, d'un coloris ou d'un ornement.¹ L'habit, ou son équivalent anglais « dress », participe au phénomène de la « mode » et est soumis aux critères esthétiques d'une époque qui renouvelle périodiquement la distinction qu'elle opère entre le beau et le laid, le nécessaire et le superflu, l'excès et la mesure, la débauche et la retenue. Le discours sur le vêtement est directement lié à un discours sur la morale individuelle et générale.

On comprend que le terme « dress » engage un double travail d'interprétation. La première vise le domaine anthropologique et présuppose qu'une connaissance de l'homme ou d'un peuple en particulier peut se constituer à partir de son mode vestimentaire. Ici le terme de « mode » désigne ce qui est établi de manière stable et durable. À partir du mode vestimentaire des dignitaires ottomans, le voyageur européen peut établir une série de conclusions sur le statut social de l'individu, son goût pour le luxe, ou son inclination pour les honneurs. La seconde dimension du terme « dress » appartient au domaine du divertissement ou au domaine de la mode, en tant que manière passagère de se vêtir, érigée en norme sociale. La mode véhicule un désir de mimétisme, dans la mesure où les membres d'une société ou d'un groupe souhaitent se conformer à ses préceptes. Ce phénomène, appliqué au domaine vestimentaire, désigne les habits qui reçoivent la faveur du public. Le syntagme « dress » est ambivalent, appliqué à la fois au domaine de l'érudition et au domaine du commun, en tant que conforme au goût du public. Le costume oriental joue de cette ambivalence, considéré à la fois comme objet de science et comme objet de mode.

Il convient pour notre étude d'ajouter, à la double acception du terme « dress », la compréhension du sens figuré du vocable. Le terme « dress » est employé par les traducteurs anglais pour désigner, par métaphore, la langue dans laquelle est traduite un texte. Les textes orientaux sont habillés du « costume » de la langue française ou anglaise pour être reçus auprès d'un public européen. Au delà du simple effet de style, l'emploi figuré de « dress » signifie l'écart posé entre le texte source et le texte traduit, entre le corps et le vêtement, l'être et l'apparence. Ce tropisme implique un décalage fondamental entre le texte oriental et sa version traduite en langue anglaise, désignée le plus souvent par les critiques et les traducteurs anglais de l'époque sous le terme d'« adaptation ». La critique contemporaine décrit ce phénomène comme l'« intervention cruciale » du

¹ Daniel Roche, *La Culture des apparences. Une Histoire du vêtement, XVII^e-XVIII^e siècle* (Paris : Fayard, 1989) 13-14.

traducteur, par laquelle « il ou elle ré-écrit dans une langue différente un texte qui circule dans une culture différente ».²

Le costume oriental est connoté de manière ambivalente par les lecteurs et les spectateurs anglais. La réception qu'ils accordent à ces costumes opère à un double niveau, « scientifique » *et* « ludique ». Le costume, envisagé comme trope, se réfère à l'ensemble des transformations subies par le texte oriental lors de sa traduction en anglais ; il marque ce passage d'une langue à l'autre, d'une identité à l'autre. Le traducteur pare le texte source d'une nouvelle robe de mots sans en trahir le sens ; il modifie les signifiants, tout en préservant les signifiés. Au besoin, il transforme les métaphores pour conserver un rapport de familiarité entre le message et son destinataire. Le traducteur habille le texte oriental d'un « vêtement anglais » mais ne le travestit ni ne le déguise. La démarche de l'auteur est différente : le costume assure la préservation de l'identité du texte source tandis que le travestissement ou le déguisement risquent de rendre le texte source méconnaissable, de le maquiller au point d'en produire un faux.

Les quatre axes de réflexion élaborés dans cette partie – la présence des tissus et des costumes orientaux sur le marché anglais, les utilisations du costume oriental par les Anglais du XVIII^e siècle, la pensée anglaise *costumée en orientale*, et la métaphore de la traduction comme costume – informent de manière propre ou figurée la « mode » littéraire du costume oriental et révèlent l'ambivalence du traitement du costume oriental, considéré comme un « objet » d'érudition et/ou de consommation, qui renseigne sur la culture de ceux qui en ont l'usage.

² C'est en ces termes – « He or she actively rewrites it in a different language to circulate in a different culture » – que Lawrence Venuti remet en cause l'illusion de « transparence » du traducteur ; Lawrence Venuti, « Introduction » *Rethinking Translation. Discourse, Subjectivity, Ideology*, ed. Lawrence Venuti (London : Routledge, 1992).

IV. 1 LES COSTUMES ORIENTAUX SUR LE MARCHÉ ANGLAIS

Daniel Defoe retrace dans son roman *Roxana*, publié en 1724, l'histoire économique et politique du costume oriental que revêt le personnage éponyme :

[...] in less than half an Hour I returned, dressed in the Habit of a *Turkish Princess* ; the Habit I got at *Leghorn*, where my *Foreign Prince* bought me a *Turkish Slave*, as I have said, the *Maltese Man of War* had, it seems, taken a *Turkish Vessel* going from *Constantinople* to *Alexandria*, in which were some Ladies bound for *Grand Cairo* in *Egypt* and as the Ladies were made Slaves, so their fine Cloaths were thus expos'd ; and with this *Turkish Slave*, I bought the rich Cloaths too.³

Le romancier démontre qu'un costume de mascarade pseudo-oriental, décrit dans une œuvre de fiction, implique un contexte historique. Le vêtement en est le signe tangible. Il expose les contacts qui existent entre l'Europe et l'Orient en Méditerranée au début du XVIII^e siècle, il dévoile la traite esclavagiste, le commerce des marchandises, et les déplacements des Anglais dans cette région du Levant. Defoe nous rappelle qu'il faut, pour comprendre la présence du costume oriental dans la littérature, être conscient des facteurs économiques, politiques et culturels qui sous-tendent cette représentation fictive.

La représentation littéraire du costume oriental évoque l'intérêt particulier de la population lettrée britannique pour ce type de vêtement. Ceux qui lisent les récits de voyage ou les chroniques mondaines, où la description de tels costumes est susceptible d'apparaître, ceux qui découvrent les illustrations de leurs acteurs favoris costumés en Orientaux, sont également exposés à la réalité de ces objets, sous la forme de tissus ou de costumes orientaux qui sont achetés et recyclés sur marché anglais. Les désirs scopiques

³ Daniel Defoe, *Roxana. Or, the Fortunate Mistress* (1724, Oxford : Oxford UP, 1996) 173-174.

s'enchaînent : la vision littéraire nourrit une curiosité pour l'objet réel qui à son tour alimente le besoin de décrire et de témoigner de cette rencontre avec l'« exotisme ».

La représentation littéraire du costume oriental est double : elle est iconographique et narrative. Ces deux systèmes de signes – l'illustration et le texte – fonctionnent de manière indépendante ou conjointe. Dans le cas d'une représentation conjointe des systèmes, on trouve par exemple la description verbale d'un costume oriental agrémentée de son illustration. La perception du costume oriental n'est plus simplement « imaginaire » ; elle devient « visuelle », étape intermédiaire avant la préhension « sensorielle » complète de vêtement.

Cette représentation littéraire du costume oriental n'est pas une création purement imaginaire. Les dessinateurs de planches ou de patrons cherchent souvent à reproduire de manière fidèle les costumes qu'ils découvrent. Leur démarche s'enrichit de la présence, sur le marché anglais, de tissus et de costumes orientaux rapportés par les voyageurs et les commerçants. Les voyageurs, de retour d'un séjour en Orient, placent dans leurs malles le costume qu'ils portaient lors de leurs pérégrinations, et honorent parfois leurs proches d'un « exemplaire » oriental. Au milieu du siècle, le *Monthly Review* publie la lettre du baron Fabricius au roi de Suède Charles XII, dans laquelle il est question d'« exemplaires » : « I hope to bring with me some curiosities of this country, as some Turkish bridles, some embroidered handkerchiefs for the women, a black boy for the Duchess, and a Circassian girl, but I will not answer for her being a maid, as this merchandise is very rare here, as in every other country ». ⁴ Les esclaves noirs ou les Caucasiennes figurent, au même titre que les mouchoirs finement brodés ou les corsets turcs, sur la liste des objets que le voyageur européen rapporte d'Orient, dans le but de satisfaire la curiosité et les désirs exotiques des dames de son entourage. Il est assez significatif de noter que les textiles orientaux offerts se rapportent à une culture du luxe et des bonnes manières. Le mouchoir finement brodé est un reliquat de billet doux. Le corset qui est, selon Veblen, le signe ostensible de l'incapacité à s'engager dans une quelconque activité de production, et devient l'apanage de la femme aisée et oisive. ⁵

Les voyageurs témoignent de la mode des Orientaux au moyen de descriptions très détaillées de leurs costumes. Ces descriptions deviennent des lieux communs de l'écriture viatique. Les voyageurs se plient à cet exercice de catalogue dans le but de satisfaire la curiosité de leurs lecteurs et de permettre à ces derniers d'imaginer une

⁴ « Letters Written by Baron Fabricius, Envoy from his Serene Highness the Duke Administrator of Holstein, to Charles XII of Sweden » *The Monthly Review* 24 (Jan.-June 1761) 5.

⁵ Thorstein Veblen, *The Theory of Leisure Class* (London : Macmillan, 1899).

représentation aussi fidèle que possible de l'habit oriental. Les confectionneurs de l'époque, à qui l'on passait commande d'un costume turc ou persan, puisaient sans doute dans ces « boîtes à images » les modèles pour leurs patrons.

Quant aux marchands anglais, ils acheminent, depuis la fondation des compagnies du Levant et des Indes Orientales en 1581 et 1600, la soie, le chintz, le calicot, la mousseline ou le damas,⁶ depuis Alep ou les ports du sous-continent indien – principalement Surat, Madras, Masulipatam, Calcutta et Dacca – vers Londres.

L'analyse du contexte économique et culturel dans lequel le costume oriental s'inscrit au XVIII^e siècle nous permet de mieux comprendre les modalités de ses représentations littéraires.

⁶ Voir au sujet de la production textile à Damas au XVIII^e siècle l'ouvrage de Colette Establet et Jean-Paul Pascual, *Des tissus et des hommes. Damas vers 1700* (Damas : Institut Français du Proche Orient, 2005). Ils révèlent, à partir des inventaires après décès pour la période 1686-1717, l'importance de l'activité textile pour la population de la ville. Plus du tiers des défunts exercent un métier lié à cette activité et ils représentent le groupe professionnel le plus important de la ville. Pour les tissus indiens, des études précises sont publiées dans le *Journal of Indian Textile History*, sous la direction de John Irwin (7 vols., 1955-1967).

Les descriptions suivantes sont empruntées au livre co-écrit par Elisabeth Hardouin-Fugier, Bernard Berthod et Martine Chavent-Fusaro, *Les Etoffes. Dictionnaire Historique* (Paris : Les Editions de l'Amateur, 1994). « CHINTZ [...] Dans les registres commerciaux des Compagnies des Indes, ces termes désignent toutes les indiennes, parfois blanches mais le plus souvent imprimées et glacées », « CALICOT. Le nom viendrait de 'Calicut', ville des Indes sur la côte de Malabar [...] Tissu de coton, de qualité lourde, moyenne ou légère, blanc ou imprimé, très populaire, utilisé dans d'innombrables domaines du vêtement, de l'ameublement et du linge » ; « MOUSSELINE. Toile toute de coton, connue dès l'Antiquité, qui tirerait son nom italien 'mosolino' de la ville d'Irak Mossoul [...] Tissage très fin travaillé dans l'humidité » ; « DAMAS. Porte le nom de la capitale syrienne où a été abondamment exploité et peut-être inventé le procédé, au départ relativement simple. Sur une armure sergé ou satin, on use alternativement d'un effet de chaîne et de trame qui détermine, par inversion, des zones tantôt brillantes, tantôt mates. L'envers ne comporte pas de flottés, mais les effets y sont inversés ».

« ANCIEN » ET « NOUVEAU » LUXE

J'emprunte la distinction entre l'ancien et le nouveau commerce du luxe à Jan de Vries dans son article « *Luxury in the Dutch Golden Age in Theory and Practice* ». Par cette différenciation, Jan de Vries montre comment certains produits – et les textiles orientaux en font partie – changent de statut avec le développement des compagnies de commerce maritime. De produits de luxe, réservés à une élite royale ou aristocratique (« old luxuries »), ces objets deviennent des signes de distinction à la portée de bourgeoisie marchande (« new luxuries ») et s'inscrivent dans une culture de la politesse et de la sociabilité chère à l'Europe du XVIII^e siècle.⁷

À partir du dernier quart du XVII^e siècle, la classe moyenne se procure facilement des produits exotiques, tels la porcelaine chinoise, le café turc ou les textiles indiens, importés en grande quantité en Angleterre. Maxine Berg décrit ces articles de consommation par le terme de « semi-luxuries » mais refuse de considérer ces objets comme des produits de consommation de masse :

The new consumer goods I discuss here, decorative metal wares, ceramics and glass, light furnishings and clocks and watches, were semi-luxuries. They were frequently ascribed with values of usefulness, civility and ingenuity. They were not so expensive that only the elites could afford them, though they may also have been bought by the elites. And they were not so common that they counted among the possessions of the labouring classes. They were items considered worth saving for.⁸

⁷ « The Old Luxury, striving for grandeur or exquisite refinement, could be emulated, if at all, only by burlesque or parody - obvious falsifications. The New Luxury, striving more for comfort and enjoyment, lends itself to multiplication and diffusion. When the Old Luxury served primarily as a marker, a means of discriminating between people, times and places, the New Luxury served to communicate cultural meaning, permitting reciprocal relations - a kind of sociability - among participants in consumption » ; in Jan de Vries, « *Luxury in the Dutch Golden Age in Theory and Practice* » *Luxury in the Eighteenth Century. Debates, Desires and Delectable Goods*, eds. Maxine Berg and Elizabeth Eger (Basingstoke, UK : Palgrave Macmillan, 2003) 43.

⁸ Maxine Berg, « *New Commodities, Luxuries and their Consumers in Eighteenth-Century England* » *Consumers and Luxury. Consumer Culture in Europe, 1650-1850*, eds. Maxine Berg and Helen Clifford (Manchester : Manchester UP, 1999) 69.

Si les produits manufacturés orientaux deviennent accessibles aux classes marchandes, ils n'en restent pas moins connotés comme signes de distinction sociale. Les tissus indiens, au même titre que d'autres produits de facture orientale, comme la porcelaine chinoise, deviennent les signes de distinction de classes sociales en ascension et envahissent les foyers anglais.⁹ Maxine Berg, dans son article « In Pursuit of Luxury : Global History and British Consumer Goods in the Eighteenth Century », décrit la manière dont le produit de luxe oriental crée un marché de consommateurs en Grande Bretagne et modèle l'industrie nationale qui exploite le filon oriental pour proposer ces propres « imitations ». L'auteur situe au début des années 1660 le passage d'une consommation élitiste à une consommation élargie des produits orientaux. La mode du tissu oriental – le plus souvent un coton imprimé – n'aurait pas été possible sans l'accès des classes moyennes à la consommation des produits exotiques.

Les marchands de la *East India Company* jouent sur la qualité des textiles importés pour permettre aux franges plus modestes de la population d'acheter ces marchandises. Les classes aisée et moyenne recherchent les tissus orientaux rares ou de qualité tandis que la classe populaire profite de l'arrivée de coton bon marché sur les étals des commerçants anglais. K. N. Chaudhuri distingue les différents usages des tissus indiens en fonction du groupe social qui profite de son commerce :

Cotton was cheap, washable and the colours were relatively fast [...] For the rich, cotton fabrics served to distinguish between the winter and summer wear and gave an opportunity for fashion display in women's clothing that was difficult to achieve with material made from wool.¹⁰

⁹ Pierre Bourdieu analyse la manière dont le sens esthétique est à l'origine d'un système de distinction sociale : « Comme toute espèce de goût, elle unit et sépare : étant le produit des conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence, elle unit tous ceux qui sont le produit de conditions semblables mais en les distinguant de tous les autres et sur ce qu'ils ont de plus essentiel, puisque le goût est le principe de tout ce que l'on a, personnes et choses, et de tout ce que l'on est pour les autres, de ce par quoi on se classe et par quoi on est classé » ; in Pierre Bourdieu, *La Distinction. Critique du jugement social* (Paris : Les Editions de Minuit, 1979) 59. Le goût aide au classement social. Les costumes orientaux, que l'on juge selon les termes du bon ou du mauvais goût, participent de cette entreprise de distinction sociale.

¹⁰ K.N. Chaudhuri, *The Trading World of Asia and the English East India Company, 1660-1760* (Cambridge : Cambridge UP, 1978) 277. Au sujet du commerce des textiles par la Compagnie Anglaise des Indes Orientales, le lecteur peut se référer également un autre livre du même auteur : *The English East India Company. The Study of an Early Joint-Stock Company, 1600-1640* (London : Routledge, 1965) 190-206 ; ainsi qu'à l'ouvrage de John Keay, *The Honourable Company : A History of the English East India Company* (London : HarpersCollins, 1991) et au très beau volume édité par John Irwin et Katharine B. Brett, *Origins*

L'importation de tissus de coton indien destinés à l'habillement débute à partir des années 1660. Dans la première moitié du XVII^e siècle, l'importation concerne les tissus d'ameublement et ne représente qu'une petite partie du commerce total des textiles indiens. Les textiles sont achetés par la *East India Company* pour être revendus sur les *Iles aux épices* d'Indonésie contre du poivre.¹¹ De 1660 à 1680, la quantité de tissus importés par la Compagnie des Indes Orientales est en pleine expansion : elle passe de 273 647 pièces importées en 1664 à 1 760 315 pièces vingt ans plus tard. Ces tissus, de qualité très moyenne, sont destinés à l'habillement des classes populaires et moyennes anglaises. L'importation de tissus de qualité ne débute qu'en 1683, lorsque les marchands de la Compagnie passent commande auprès des tisserands de Surat de chintz imprimé sur du coton fin. En 1699, J. Carry écrit : « It was scarce thought about twenty years since that we should ever see calicoes, the ornaments of our greatest gallants [...] when they were then rarely used ». ¹² Le coton indien attire les classes aisées comme les classes populaires.

Cet « engouement » pour les textiles indiens ne fait pourtant pas l'unanimité. Le gouvernement anglais prend au début du siècle une série de mesures protectionnistes visant à empêcher l'importation des étoffes indiennes et à protéger l'industrie locale de la laine et du lin.¹³ Le gouvernement répond aux plaintes, déposées ou adressées au

of Chintz (London : Her Majesty's Stationary Office, 1970).

¹¹ D'après Chaudhuri, les Anglais réduisent leur commerce des épices au profit du commerce textile en raison de la concurrence hollandaise : « The first half of the seventeenth century can be described as the period of pepper and spices in European trade with the Indies [...] The English exclusion from the Spice Islands and the Dutch determination to put many difficulties in the way of the Company's pepper trade obviously had some part to play in English concentration on developing a European market for Indian dye-stuffs, drugs, and textiles [...] From 1664 to 1678 the share of pepper in total value varied between 15 to 30 per cent. The cotton and silk piece goods on the other hand accounted for no less than 49 per cent and on an average their proportion remained 60-70 per cent [...] It is striking that later on in the eighteenth century the textiles as a group retained their ascendancy, and if anything their share tended to increase », in K.N. Chaudhuri, *The Trading World of Asia and the English East India Company, 1660-1760* (Cambridge : Cambridge UP, 1978) 96-97.

¹² J. Carry, *A Discourse Concerning the East India Trade* (London, 1699) 4.

¹³ K.N. Chaudhuri retrace la série de mesures protectionnistes visant à réduire ou à interdire l'importation des textiles indiens. En 1697 un premier rapport de la Commission au Commerce et aux Plantations recommande la mise en place de mesures pour protéger l'industrie textile locale. Le parlement décide de sur-taxer les cotonnades indiennes importées par la *East India Company*. Des lois pour interdire l'importation de tissus indiens sont présentées à la Chambre des Communes en 1696 et 1697, alors que les tisserands de Spitalfields, poussés par la misère, descendent dans la rue. Malgré ce climat tendu, les deux lois sont rejetées. La première loi n'est votée qu'en avril 1700 et interdit aux Anglais de porter ces tissus : « all wrought silks, Bengalls, and stuff mixed with silk or herba, of the manufacture of Persia, China or East India, and all calicoes painted, dyed, printed or stained there ». Cette première mesure est suivie par une série de lois, votées en 1707, 1714, 1722, 1728... qui imposent une sur-taxe sur les textiles indiens et l'interdiction d'importation pour certains d'entre eux ; in K.N. Chaudhuri, *The Trading World of Asia and the English East India Company, 1660-1760* (Cambridge : Cambridge UP, 1978) 281-305.

Parlement, des représentants de l'industrie et du commerce du textile britannique. Les pamphlétaires s'accordent pour dénoncer la concurrence déloyale que représente l'importation de tissus étrangers et la misère sociale qu'elle provoque parmi les tisserands anglais.¹⁴

La compagnie des Indes Orientales ne renonce pas au marché du textile : si tel type de coton est interdit, elle en importe un autre. Elle s'engage aussi dans le commerce de la ré-exportation vers l'Europe mais surtout vers l'Afrique et les plantations d'Amérique¹⁵ et participe au marché illégal des cotonnades. À ce sujet, Chaudhuri écrit :

The popularity and the general acceptance of cotton goods in Europe from the mid-seventeenth century onwards is strikingly confirmed by the history of the East India Company's trade in Indian textiles, which continued to prosper in spite of successive prohibition acts and the imposition of heavy protectionist duties intended to curtail their consumption. Since many European countries had statutory prohibitions similar to those passed in England, it becomes inexplicable how the re-export trade alone could have sustained the very large volume of cotton textiles imported from India by the various East India Companies. Given the public demand for these goods smuggling and evasion of laws must have been widespread.¹⁶

¹⁴ Douze de ces pamphlets sont accessibles depuis la base de données ECCO. Ils sont écrits entre 1704 et 1722 et rendent compte de la concurrence du coton sur le lin et la laine, de l'existence de marchés illégaux des tissus orientaux, de la misère sociale et matérielle des tisserands, et de leur capacité à s'organiser en corporations influentes. Daniel Defoe, plus connu aujourd'hui comme écrivain de romans que comme marchand de laine, est l'auteur de l'un de ces pamphlets. Il publie en 1708 *Reflections on the Prohibition Act : Wherein the Necessity, Usefulness, and Value of that Law, are Evinced and Demonstrated*, et, dans une deuxième édition datant de 1719, *A Brief State of the Question Between the Printed and Painted Calicoes, and the Wollen and Silk Manufacture*. C'est dans ce dernier pamphlet que l'on trouve sa célèbre diatribe contre la lingerie « recyclée » de la mode orientale : « ... they ran headlong into the greatest Neglect and Contempt of the Growth and Manufactures of their own Country and People, embrac'd, with a Violence in their Temper, not to be resisted, the Silks and Calicoes of India, in a Manner even ridiculous to themselves, as well as fatal to their Interest. The Extravagance of that Time cannot be so entirely forgot, as that we should not reflect how the Ladies converted their Carpets and Quilts into Gowns and Petticoats, and made the broad and uncouth Bordures of the former, serve instead of the rich Laces and Embroideries they were used to wear, and dressed more like Merry-Andrews of *Bartholomew-Fair*, than like the Ladies and the Wives of a trading People » (2nd ed. 1719 : 11). La défense de la laine contre le coton est, pour Defoe, comme pour les autres pamphlétaires, un cas de patriotisme et de défense des intérêts commerciaux et moraux de la nation.

¹⁵ Chaudhuri rappelle que certains tissus produits en Inde, sont achetés et acheminés par la *East India Company* pour habiller les esclaves noirs d'Amérique : « The opening up of new markets and the rise of new production methods based on African slave labour, which created the famous triangular trade between Europe, West Africa, and America, provided the Indian cotton textiles with a sustained outlet for nearly two centuries. The blue sallampores of the Coromandel coast became universally associated as the hated badge of slavery in the plantations of the West Indies and the southern colonies » ; in K.N. Chaudhuri, *The Trading World of Asia and the English East India Company, 1660-1760* (Cambridge : Cambridge UP, 1978) 177.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 277-278.

D'après le tableau établi par K.N. Chaudhuri dans *The Trading World of Asia*, on remarque que l'importation de pièces de tissus asiatiques augmente fortement de 1670 à 1686. Après une chute brutale des importations de 1686 à 1688, le commerce reprend à partir de 1698. Le nombre de pièces importées est en nette baisse de 1702 à 1704 mais ce chiffre augmente de manière régulière de 1710 à 1757, fluctuant entre 500 000 et 1 000 000 de pièces importées.¹⁷ La Compagnie des Indes Orientales Anglaises alimente tout au long du XVIII^e siècle le marché des tissus orientaux, malgré les restrictions imposées par l'état. Elle étudie le marché en Angleterre, donne des recommandations aux tisserands indiens qui produisent pour l'exportation vers l'Europe, et crée des « effets d'annonce » en faisant la promotion d'un nouveau motif ou d'une nouvelle couleur à la mode.¹⁸

Malgré ces démarches, la production totale de laine dépasse encore celle du coton à la fin du siècle, grâce à l'intervention du gouvernement anglais. John Rule note qu'au début du siècle la laine représente 70% des exportations anglaises, et qu'au milieu du siècle, le niveau des exportations de laine représente encore à 50% du total des exportations et que le secteur emploie 100 000 familles.¹⁹ Les régions principales pour la production de laine sont l'East Anglia, autour de la ville de Norwich, les régions ouest avec le Wiltshire, le Gloucestershire et le Somerset, et la région nord-est autour du Yorkshire. La production du lin, fabriqué principalement en Irlande et en Écosse, est en pleine expansion au XVIII^e siècle : elle est multipliée par quatre entre 1720 et 1775. La valeur du lin produit en Écosse passe de 103 000 £ en 1728 à 1 116 000 £ en 1799. Le secteur de la soie, concentré dans le district de Spitafield à Londres, est moins important mais dépasse encore en 1770 le coton, en terme de volume de produit manufacturé.²⁰

¹⁷ Voir l'appendice 5 de son ouvrage *The Trading World of Asia and the English East India Company, 1660-1760*.

¹⁸ Les « Letter Papers » de la « India Office Records » regroupent un certain nombre de lettres dans lesquelles les marchands anglais indiquent aux tisserands indiens le type de motif qu'ils souhaitent en fonction de la mode anglaise. Un marchand passe la commande suivante : « chintz morees of the ordinary sort. Must think on some new work, little flowers (but no flowers at distance) begin to be the fashion » ; in « A Letter to Madras, 1716 » *Letter Book XVI*, India Office Records, f. 131. Un autre réfléchit à de nouveaux motifs : « the buyers complain of the chintz that they are all of the large flowers and would like them better if some of them were of smaller flowers and new patterns of the large as well as of the smaller works » ; in « Letter, 1725 » *Letter Book XX*, India Office Records, f. 33. Certaines manufactures de coton en Inde se spécialisent dans le commerce d'exportation vers l'Europe et adaptent leurs productions aux fluctuations de ce marché.

¹⁹ John Rule, « Manufacturing and Commerce » *A Companion to Eighteenth-Century Britain* H.T. Dickinson, ed. (Oxford : Blackwell, 2006) 129-130.

²⁰ Daniel Defoe, dans son *Tour des Iles Britanniques* qu'il publie entre 1724 et 1726, décrit la géographie et le fonctionnement de l'industrie textile de l'époque. Il expose dans la « Lettre 4 » la situation florissante de cette industrie dans les villes et villages des comtés du Somertshire, Wiltshire, Dorsetshire et Gloucestershire : « these towns are interspersed with a very great number of villages, I had almost said, innumerable villages, hamlets and scattered houses, in which, generally speaking, the spinning work of all

Le marché du coton en tant que matière première est en pleine expansion. John Rule précise que 1,2 million de livres de coton est importé en 1760, 6,5 millions en 1780 et 51,6 millions en 1800. La manufacture du coton est à l'origine, avec celle de la soie, de l'industrialisation du secteur textile. En 1720, Thomas Lombe ouvre une usine de filature de la soie, qui utilise la force de l'eau pour actionner ses machines. En 1771, Richard Arkwright met au point le même type de filature pour le coton, et l'industrie textile fleurit dans les régions du Lancashire, du Cheshire et autour de la ville de Glasgow en Écosse.

Le coton intéresse principalement deux corporations en Angleterre : celle des tisserands et celle des imprimeurs. Les tisserands défendent la production du calicot « britannique », réalisé à partir des balles de coton importées des plantations britanniques. Ces tisserands sont satisfaits des restrictions imposées à l'entrée des cotonnades indiennes sur le marché britannique. Dans une lettre en date du 3 juin 1788, et intitulée *Observations on the Means of Extending the Consumption of British Calicoes, Muslins, and other Cotton Goods*, les délégués des manufactures de calicot « britannique » proposent deux moyens d'étendre la consommation de tissu en coton anglais. Il faut d'une part poursuivre la politique de restriction des importations de calicots venus d'Inde et d'autre part, ouvrir un marché spécialisé à Londres, où un espace d'exposition et de vente serait réservé à chaque tisserand britannique. Cette proposition vise à élargir le marché national et européen des cotons britanniques. Les tisserands exposent les pièces de tissu qu'ils vendent et s'informent des tissus à la mode en Europe, qu'ils reçoivent sous forme d'échantillons. On peut imaginer que ces tisserands britanniques produisent des pièces inspirées des cotons indiens, pour suivre et profiter de la mode.

Les imprimeurs quant à eux défendent l'importation des calicots indiens qu'ils traitent et impriment dans leur propre atelier. Dans un pamphlet intitulé *The Case of the Printers of Calicoes and Linens*, le signataire anonyme défend la cause de son industrie, en prétextant qu'elle ne fait aucune concurrence à l'industrie de la laine : « They also print a large quantities of calicoes imported white from India, both for foreign and home consumption ; which later pay a great duty to the Crown, and are the return of woollen,

this manufacture is performed by the poor people, the master clothiers who generally live in the greater towns, sending out the wool weekly to their houses, by their servants and horses, and, at the same time, bringing back the yarn that they have spun and finished, which then is fitted for the loom. The increasing and flourishing circumstances of this trade, are happily visible by the great concourse of people to, and increase of buildings and inhabitants in these principal clothing towns where this trade is carried on, and wealth of the clothiers » ; in Daniel Defoe, *A Tour of the British Isles* (1724-1726 ; Harmondsworth : Penguin Books, 1971) 260-261. A la « Lettre 8 » consacrée à la région des North Midlands et du Yorkshire, Defoe indique le même type d'activité et mentionne l'existence de marchés spécialisés, à Richmond par exemple ou à Wakefield, pour la vente du lin ou de la laine anglaise ; in *Ibid.*, pp. 429, 515.

and other English goods, sent to India [...] those printed calicoes do not interfere with the woollen manufacture ».²¹ Les ouvrages destinés à apprendre comment traiter la fibre de coton indien se multiplient, signes du dynamisme de ce secteur.²²

Les tissus indiens conviennent à la fois à un marché de la distinction et à un marché de la « consommation ». Comme l'écrit l'un des délégués de la corporation des tisserands du coton : « The improvements in British Calicoes and Muslims, printed and plain, is a strong proof of this observation, as they have become the dress of the lower ranks all over Great Britain. Let it once be known on the Continent of Europe, that every article of decent apparel, necessary for the lower ranks of female, can be furnished, of a beautiful fabric, at a sum not exceeding fifteen shillings, and the consumption will be immense ».²³ Les marchands de la Compagnie des Indes Orientales importent des cotons de qualité très moyenne pour réduire le prix des pièces à l'achat. Ils placent également leurs tissus de plus grande qualité sur le marché du « luxe » en Angleterre. Les robes ou les vestes pour les hommes, coupées dans ces cotons, servent la distinction de celle ou de celui qui les porte.

²¹ *The Case of the Printers of Calicoes and Linens* ; 1 p.

²² Le traité, publié en 1792 et intitulé *A Treatise on Calico Printing, Theoretical and Practical*, réfléchit aux moyens de faciliter la manufacture du coton ; de même pour les volumes des *Callico Printer's Assistant*, publiés en 1789-1792 et en 1795.

²³ Anon., *Observations on the Means of Extending the Consumption of British Calicoes, Muslins and other Cotton Goods* (London, 1788) 12.

LE COMMERCE PRIVÉ DES ÉTOFFES ORIENTALES

L'arrivée des étoffes, tapis et costumes orientaux en Angleterre est aussi le fait d'un commerce privé. Ils participent du cérémonial de l'échange de cadeaux royaux entre les cours européennes et orientales ou servent un commerce entre particuliers.

Les étoffes et les tapis sont offerts par les ambassadeurs orientaux aux rois et princes européens. Venise entretient des relations commerciales avec l'empire ottoman et le sultanat mamelouk depuis le XII^e siècle.²⁴ Les commerçants vénitiens s'installent dans les *foundouk* d'Alep et d'Alexandrie, tandis que les consuls vénitiens prennent place dans des palais à Alexandrie, au Caire, à Damas et Beyrouth dès le XIV^e siècle. Par ailleurs, Venise est la seule ville d'Europe qui reçoit régulièrement et pendant plusieurs siècles des dignitaires et des visiteurs ottomans.²⁵ Les multiples capitulations signées avec ces empires et sultanats orientaux permettent à Venise d'exporter ses marchandises, notamment sa verrerie et sa soierie, et d'importer des produits orientaux, les épices et les étoffes. Venise est encore au XVI^e siècle la plaque tournante pour le commerce entre l'Europe et la Méditerranée. Comme l'écrit Walter B. Denny dans le chapitre intitulé « Les textiles et tapis d'Orient » :

Pendant des siècles, Venise fut la première *porta orientalis* de l'Europe – sa principale porte sur l'Orient. Les trois atouts majeurs de la cité – la tradition de sa marine marchande, sa position stratégique quasi-imprenable à l'abri des lagons de l'Adriatique et sa situation au plus près du cœur de l'Europe – donnaient tout naturellement à la République Sérénissime de Venise vocation « d'entrepôt » pour l'importation de produits de luxe générateurs de profits comme les tapis et les textiles, ouvrant ainsi la voie, dans toute l'Europe, aux cultures islamiques dont ils étaient issus.²⁶

²⁴ Voir dans le catalogue de l'exposition *Venise et l'Orient* (828-1797) les chapitres écrits par Jean-Claude Hocquet, Giovanni Curatola et Deborah Howard, intitulés respectivement, « Venise et le monde turc », « Venise et le monde musulman d'après les documents d'archives », et « Venise et les Mamlûks ».

²⁵ Paolo Preto, *Venezia e i Turchi* (Florence, 1975).

²⁶ Walter B. Denny, « Les textiles et tapis d'Orient à Venise » *Venise et l'Orient, 828-1797*. Catalogue de l'exposition. Paris, Institut du monde arabe, 2006-2007 (Paris : Gallimard, 2006) 175.

Depuis les quais de la Sérénissime, les tapis orientaux transitent vers les cours royales et princières européennes. L'acheminement s'effectue par voie terrestre, en traversant les Alpes, vers l'Allemagne, et par voie maritime jusqu'à Bruges et Londres.

Les tapis d'Orient apparaissent dans les catalogues qui recensent les objets appartenant au roi, à la reine et aux nobles du royaume. Les tapis sont des produits de luxe prisés à la cour – Henri VIII possède 400 tapis d'origine turque²⁷ et sont présents dans les inventaires des possessions de la noblesse. Le cardinal Wolsey, Lord Chancelier du roi Henri VIII, est un grand amateur de tapis turcs et alimente sa collection auprès des marchands vénitiens. Dans sa correspondance, il mentionne les privilèges accordés par l'Angleterre à ces derniers, et les « dons » de tapis orientaux, qui lui sont faits en reconnaissance de son rôle dans la signature de ces accords commerciaux.²⁸ Thomas Howard, Lord of Arundel and Surrey, est aussi un grand collectionneur d'art sous la dynastie des Tudors. L'inventaire de ses possessions, réalisé en 1641, fait mention de trois tapis persans, de douze tapis turcs, de sept autres tapis turcs de format réduit, et de quatorze nattes indiennes. De nombreuses pièces de linge de maison, des tentures, ou des rideaux, sont réalisés à partir de calicot ou de pintado.²⁹

Aux XVI^e et XVII^e siècles, les empereurs safavides de Perse tentent à diverses reprises de se rapprocher des royaumes européens pour se liguer contre l'ennemi commun : l'empire Ottoman. Si les alliances militaires restent souvent lettre morte, les ambassades que les chahs successifs, et notamment Chah Abbas le Grand, dépêchent en Europe, Pologne et Russie sont l'occasion d'échanger des cadeaux royaux et de signer des traités commerciaux. La toile réalisée par Carlo et Gabriele Carliari en 1595 représente « l'ambassade persane devant le doge Pasquale Cigognoa à Venise ». Au premier plan, de

²⁷ Henri VIII reçoit à la cour d'Angleterre les émissaires de la Sérénissime. Le but de ces rencontres est commercial et stratégique. Lorsque l'ambassadeur vénitien, Sebastian Giustinian, demande à Henri VIII un soutien militaire contre l'invasion turque, le roi refuse l'idée d'alliance et lui répond : « You are sage, and of your prudence may comprehend that no general expeditions against the Turks will ever be effected so long as such treachery prevails amongst the Christian powers that their sole thought is to destroy each other » ; in *Four Years at the Court of Henry VIII. Despatches written by the Venitian Ambassador, Sebastian Giustinian, and Addressed to the Signori of Venice, Jan. 12th 1515, to July 26th 1519*, ed. R. Brown, 2 vols. (London, 1854) II : 57. Venise cherche une alliance avec Londres, contre la coalition formée par les villes de Milan, Ferrare, Mantoue, Florence et Istanbul. En 1518, Henri VIII et François I signent le traité de Londres, qui permet une alliance militaire entre ces deux pays chrétiens contre les Turcs musulmans. La Chrétienté retrouve un semblant d'unité jusqu'en 1535 où la France de François I est obligée de signer une alliance avec le pouvoir à Istanbul et s'en excuse auprès du Pape ; J.R. Hale, « International Relations in the West : Diplomacy and War » *The Cambridge Modern History*, 14 vols. (Cambridge : Cambridge UP, 1957-1979) I : 264.

²⁸ Hamilton Beattie, « Britain and the Oriental Carpet » *Leeds Art Calender* 55 (1964) 4-15.

²⁹ « Notes on the Collections Formed by Thomas Howard, Earl of Arundel and Surrey » *Burlington Magazine* 20-106 (Jan. 1912) 233-236.

jeunes hommes ouvrent les malles et déplient les étoffes qu'elles contiennent. Ces cadeaux adressés au doge de la part du chah prennent place dans un double espace symbolique : l'espace du cérémonial, ou la réception de cadeaux royaux, et l'espace du commerce. L'attention du doge, assis à l'arrière plan sur un siège qui surplombe la scène, est accaparée par d'autres émissaires. La scène de la présentation des étoffes se déroule au contraire au premier plan, sous le regard médusé d'hommes en robe et de riches marchands. La présentation des cadeaux ouvre de nouvelles perspectives commerciales.

Le séjour des trois frères Shirley à la cour du Chah de Perse fait l'objet de nombreuses publications au début du XVII^e siècle. Anthony Nixon est le premier à publier le récit de voyage de ces marchands et ambassadeurs anglo-persans en 1607. Le titre de l'ouvrage rappelle le rôle spécifique de chacun des trois frères dans ces aventures : *The Three English Brothers. Sir T. Sherley, His Travels [...] Sir A. Sherley, His Embassy to the Christian Princes. Master R. Sherley, His Wars against the Turks, with His Marriage to the Emperour of Persia his Neece*. John Day produit la même année que Nixon une pièce de théâtre sur les aventures des trois frères intitulée, *The Trauailles of the Three English Brothers. Sir Thomas, Sir Anthony, Mr Robert Shirley*. Thomas Middleton écrit en 1609 un récit de voyage en hommage aux ambassades de Robert Shirley et l'intitule *Sir Robert Sherley, Send Ambassadour in the Name of the King of Persia, to Sigismond the Third, King of Poland and Swecia [...] His Royall Entertainment in Cracovia... with his Pretendend Comming into England*.

Les trois frères arrivent à la cour du Chah Abbas en 1598, dans le but de parvenir à un accord de commerce et à la signature d'une alliance anglo-persane contre la puissance ottomane. Les récits de leur voyage relatent leurs démarches à la cour du Chah. Abbas décide de monter une ambassade dirigée par Antony Shirley et Husayn Ali Beg, qui, accompagnés de vingt cinq autres émissaires, ont pour charge d'engager un rapprochement entre les pays européens et la Perse contre Istanbul. L'ambassade atteint Moscou, Prague, Rome, où elle est reçue par le pape en 1601, Gênes, la France puis l'Espagne. Abbas monte d'autres ambassades, notamment celle reçue par Philippe III d'Espagne en 1603.³⁰ Ces ambassades, qui ne débouchent sur la signature d'aucun traité militaire, sont l'occasion d'échanges de cadeaux en signe de rapprochement diplomatique. Comme le note Julian Raby au sujet du cadeau diplomatique :

³⁰ Chah Abbas envoie dix ambassades vers l'Europe entre 1600 et 1621 ; voir R. A. Ingrams, « Rubens and Persia » *The Burlington Magazine* 116-853 (April 1974) 193.

Dans le monde musulman médiéval et des débuts de la période moderne, la munificence n'est pas une qualité personnelle, mais une expression fondamentale du prestige. Donner et recevoir constituent l'essence même du privilège. Plus que de simples manifestations de pouvoir et de réussite, ce sont des obligations [...] Le cadeau avait une valeur extrinsèque en tant qu'il était une marque de reconnaissance du rang du donataire ou qu'il lui conférait un statut. Le donataire pouvait se sentir offensé si le cadeau n'était pas à la hauteur ou s'il n'était pas accompagné des marques de respect de rigueur.³¹

Le cadeau diplomatique, et le protocole qui entoure le don de ce cadeau, ont une valeur symbolique forte. Le présent est aussi un moyen efficace de mettre en valeur l'artisanat du pays, et joue en quelque sorte le rôle de « vitrine de l'Orient ». Les ambassades du Chah en Russie et en Pologne servent le commerce des arts décoratifs persans. Les tapis dits « polonais », spécialement destinés à l'exportation, sont brodés avec les armoiries de leur destinataire. Les Armureries Royales de Stockholm conservent un somptueux manteau persan, fabriqué à Ispahan, et offert à la reine Christine de Suède par le tsar de Russie Alexis I^{er} Mikhaïlovitch au XVII^e siècle. Ce type de cadeaux est réservé à l'élite.

Le plus jeune des trois frères Sherley, Robert, reste auprès de Chah Abbas après le départ d'Antony en 1599. Sir Robert Sherley aide à la modernisation de l'armée persane, notamment par l'introduction des canons. Le chah le nomme officier supérieur de l'armée safavide, puis lui donne le titre honorifique de *khan*. Robert Sherley reçoit la coiffe des *Qizilbash*, l'élite administrative du pays. Il ne quitte l'empire qu'en 1608, lorsque Abbas l'envoie à la cour du roi d'Angleterre. Robert Sherley se présente au roi James I habillé en costume oriental et accompagné de sa femme circassienne. L'ambassadeur de Perse est ensuite reçu par Sigismond III de Pologne, par l'empereur Rodolphe II, le pape Paul V, et par Philippe III à Madrid, avant de regagner la cour d'Ispahan en 1613. Antoon Van Dyck s'intéresse à l'ambassadeur et le peint en 1622, vêtu de la robe d'honneur qu'il a reçu du chah lors de son arrivée à Ispahan en 1598. Les esquisses du peintre pour ce tableau, conservées au « British Museum. Print Room », indiquent la recherche et la précision de Van Dyck dans le rendu des étoffes dont se pare l'ambassadeur. Dans la version finale, la posture de Sherley met en valeur tout un pan du manteau, baigné dans la lumière des fils d'or.

³¹ Julian Raby, « La Sérénissime et la Sublime Porte : les arts dans l'art diplomatique, 1453-1600 » *Venise et l'Orient 828-1797*. Catalogue de l'exposition. Paris, Institut du monde arabe, 2006-2007 (Paris : Gallimard, 2006) 101.



Fig. 9 : « Louis XIV reçoit dans la galerie des Glaces Muhammad Reza beg en 1715 », date inconnue, Antoine Coppel, huile sur toile, 153X70, Château de Versailles.

Le même phénomène apparaît en France au début du XVIII^e siècle. Une ambassade persane est dépêchée auprès du roi de France, Louis XIV, en 1715. La lettre de capitulation, signée en 1708, assure des privilèges commerciaux à la France en Perse et accorde la protection aux missions chrétiennes. En échange de quoi, la France devait envoyer sa flotte dans le Golfe Persique pour aider le Chah à s'emparer du port de Mascate, déserté par les Portugais en 1659 et repris par les Ottomans. Cette promesse n'est pas honorée et Chah Soltan Husayn envoie Muhammad Reza beg à Versailles afin d'obtenir l'intervention de la flotte de Louis XIV dans le Golfe. Un tableau, attribué à Antoine Coppel, et conservé au château de Versailles, décrit la réception de l'ambassade persane par le roi dans la galerie des Glaces. Coppel peint à la gloire du roi de France, plus qu'à la splendeur de la dynastie safavide, alors en déclin.³² Le roi, entouré de ses conseillers, trône sur la droite du tableau. Il est placé en hauteur et quelques marches le séparent encore de l'ambassadeur qui avance vers lui, tête baissée et buste incliné. La

³² Les Safavides sont évincés en 1722 lorsque le chef afghan Mir Mahmud prend Ispahan et ceint la couronne. Voir Yves Porter, *Les Iraniens. Histoire d'un peuple* (Paris : Civilisations. Armand Collin, 2006) 220.

lumière du tableau frappe le dos de Reza beg, mais éclaire de face le roi. La galerie est comble mais l'espace à ses pieds est dégagé. Le roi attend de recevoir des mains de l'ambassadeur le cadeau royal. Muhammad Reza beg lui tend une somptueuse étoffe.

Le même type d'échange de cadeaux royaux a lieu à la cour de l'empereur moghol. William Norris est reçu à Panhala le 28 avril 1701 pour une audience de l'empereur Aurengzeb. L'empereur lui offre à son arrivée le « *saropa* », ou robe d'honneur de la cour moghole. Norris apporte des cadeaux diplomatiques et une lettre de la part du roi d'Angleterre, dans laquelle ce dernier demande à Aurengzeb d'accorder à la nouvelle Compagnie des Indes Orientales les mêmes privilèges que l'ancienne. L'empereur accepte à la seule condition que les navires anglais débarrassent le commerce maritime des pirates. La demande est impossible à réaliser. William Norris rentre en Angleterre avec une lettre pour le roi et des cadeaux pour la cour d'Angleterre.³³

Les rencontres diplomatiques sont l'occasion d'échanger cadeaux et engagements réciproques. Elles se poursuivent au XVIII^e siècle, avec la venue à Paris de Mehmed efendi, envoyé du sultan ottoman en France de 1720 à 1721. Ce dernier écrit une « relation d'ambassade » qui est traduite en français en 1757. Fatma Müge Göçek reproduit la liste des cadeaux échangés lors de cette rencontre et indique que l'ambassadeur remet au roi de France de la part du sultan : « two Arab horses, one arc with a quiver and sixty arrows, a saber encrusted with precious stones, two pieces of silk cloth from Greece and India, eight pieces of very fine muslin, an ermine fur coat, sox bottles of Mecca balm » et au régent : « a richly harnessed horse, six pieces of brocade from Greece, four pieces of Indian cloth, an ermine coat, four handkerchiefs, six bottles of Mecca balm ». ³⁴

Gilles Veinstein, dans l'introduction à la traduction française de la « Relation de Yirmisekiz Çelebi Mehmed efendi », note que cette première ambassade n'est pas un phénomène isolé dans l'histoire des relations diplomatiques entre l'Europe et l'empire ottoman au XVIII^e siècle :

L'Empire ottoman ne cessa pas dans les décennies suivantes de se familiariser, au milieu des vicissitudes, avec cet Occident qui, lui-même, continuait à se transformer. En particulier, bien d'autres journaux d'ambassade en Europe allaient voir le jour, mais le

³³ Phanindranath Chakrabarty, *Anglo-Mughal Commercial Relations 1583-1717* (Calcutta : O.P.S. Publishers, 1983) 163.

³⁴ Fatma Müge Göçek, *East Encounters West. France and the Ottoman Empire in the Eighteenth Century* (Oxford : Oxford UP, 1987) 142-143.

modèle qu'avait inspiré l'expérience la plus neuve resterait inégalé.³⁵

Les sultans de la Sublime Porte postent des ambassadeurs dans diverses capitales d'Europe. Yirmisekiz Çelbizade Said efendi est reçu à Stockholm de 1732 à 1733. Selim III envoie en Angleterre une ambassade permanente de 1793-1796, sous la conduite de l'ambassadeur Yusuf Agâh efendi. Le secrétaire de cette ambassade, Mahmud Raif efendi écrit en français un *Journal de l'ambassade de Mahmoud Raïf efendi en Angleterre, écrit par lui-même*, qui est aujourd'hui conservé au Palais de Topkapi. Stéphane Yérasimos propose également la traduction de la « Relation d'ambassade de Morali Seyyid Alî efendi » et la « Relation d'ambassade de Seyyid Abdürrahim Muhibb efendi », deux ambassadeurs à Paris, sous le Directoire et l'empire.³⁶

Au cours du XVIII^e siècle, les sultans perçoivent le besoin de moderniser l'empire, et empruntent aux arts et techniques des pays européens. La relation de Mehmed efendi s'inscrit dans ce mouvement, au même titre que l'ouvrage d'Ibrahim müteferrika, intitulé *Usûl al-Hikam fi Nizam al-Umam*. Ce texte, soumis à l'approbation du grand vizir Ibrahim pacha, est un mémorandum sur la nécessité de réformer l'armée ottomane en suivant le modèle européen. Les sultans ottomans encouragent maintenant les ambassades permanentes. Au XVI^e siècle, la grandeur, la puissance et la prospérité de l'empire de Soliman le Magnifique ne justifiaient pas de tels séjours. Tout au plus, le sultan dépêche ponctuellement des émissaires pour régler de manière efficace les problèmes urgents de politique extérieure ou commerciale avec l'Europe. Comme le remarque Gilles Veinstein :

Au surplus, dès cette époque, le mouvement des hommes se fait presque en sens unique : ce sont les Occidentaux qui, marchands, pèlerins, réfugiés, renégats au service du sultan, assurent le contact entre l'Occident et l'Orient ; l'inverse est exceptionnel : parmi les Turcs, seuls quelques ambassadeurs ou « marchands du Trésor » envoyés en Moscovie, en Pologne ou à Venise, auxquels il faut ajouter des prisonniers de guerre, ont une expérience directe – encore est-elle assurément limitée – du « territoire de la guerre », c'est-à-dire des pays chrétiens.³⁷

³⁵ Mehmed Efendi, *Le Paradis des Infidèles. Un ambassadeur ottoman en France sous la Régence* 1981 (Paris : La Découverte Poche, 2004) 51.

³⁶ *Deux Ottomans à Paris sous le Directoire et l'Empire. Relations d'ambassade*, trad. Stéphane Yérasimos (Paris : Sinbad Actes Sud, 1998).

³⁷ Mehmed Efendi, *Le Paradis des Infidèles. Un ambassadeur ottoman en France sous la Régence* 1981 (Paris : La Découverte Poche, 2004) 10.

Ces ambassadeurs ottomans à Paris ou à Londres animent la curiosité pour l'Orient et ses signes, dont le vêtement fait partie.

Dans le même temps, les voyageurs alimentent le désir d'Orient, par le biais du commerce privé de costumes orientaux. Comparé aux cadeaux diplomatiques, les étoffes offertes par les voyageurs à leur destinataire ne sont pas aussi somptueuses. Par ailleurs, l'acte du don n'a plus la même fonction : alors qu'il soulignait la grandeur du destinataire et le respect que ce dernier porte au destinataire, il fonctionne désormais comme signe d'amitié, ou s'inscrit dans un échange commercial. Le destinataire paie un costume pour lequel il a passé commande. Comme le rappellent les éditeurs de l'ouvrage *The Origins of Chintz*, les compagnies maritimes n'organisent pas le commerce des costumes. Ce sont les marchands qui les expédient vers l'Europe et en tant que commande privée : « Specific references to garments are rare in the English East India Company records, but they sometimes occur in private correspondence exchanged between English merchants in India, suggesting that they were a lucrative side-line in private trade ».³⁸

Les voyageurs indépendants sont souvent sollicités pour rapporter d'Orient un costume ou une étoffe. Lady Bristol demande à Lady Mary Wortley Montagu de chercher un caftan et un manteau ottoman pour sa propre garde robe. L'ambassadrice lui répond, depuis Adrianople (Edirne), dans une lettre datée du 1er avril 1717 :

As I never can forget the smallest of your ladyship's commands, my first business here has been to enquire after the stuffs you ordered me to look for, without being able to find what you would like. The difference of the dress here and at London is so great, the same sort of things are not proper for caftans and manteaus. However, I will not give over my search but renew it again at Constantinople, though I have reason to believe there is nothing finer than what is to be found here, being at present the residence of the court.³⁹

L'épistolière ne peut honorer la commande de son amie : Lady Mary ne trouve pas de caftan ou de manteau coupé dans le tissu désiré. La méconnaissance de Lady Bristol au sujet des coutumes vestimentaires est la cause de cet embarras. Du fil à tisser à

³⁸ John Irwin et Katharine B. Brett, *Origins of Chintz* (London : Her Majesty's Stationary Office, 1970) 31.

³⁹ Lady Mary Wortley Montagu, *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 65.

la fibre de papier, la curiosité pour la chose orientale ne faiblit pas. Lady Montagu répond à une commission envoyée par Lady Rich au sujet d'un billet doux turc. La possession de la lettre turque, ou du caftan, participe d'une même culture de la curiosité. Le tissu ou le papier portent les signes de l'exotisme et du bon goût, et deviennent les objets connotés du désir. L'ambassadrice répond à son amie le 16 mars 1718 :

I am extremely pleased, my dear Lady, that you have at length found a commission for me that I can answer without disappointing your expectation, though I must tell you that it is not so easy as perhaps you think it, and that if my curiosity had not been more diligent than any other's stranger's has ever yet been I must have answered you with an excuse [...] I have got for you, as you desire, a Turkish love letter, which I have put in a little box, and ordered the captain of the Smyrniote to deliver it to you with this letter.⁴⁰

Les voyageurs deviennent ambassadeurs auprès de leur correspondants et le cadeau diplomatique se transforme en souvenir d'un séjour en Orient. Le correspondant est à l'origine de la commande d'un costume oriental auprès du parent ou de l'ami voyageur. Parfois ces costumes sont exposés au regard du public, dans un café de Londres. Les clients du café et de la taverne de Don Salteo à Chelsea, peuvent observer, parmi les autres « curiosités » du lieu, une pièce de costume indien.⁴¹

La longévité de cette pratique explique qu'à la fin du siècle certains auteurs parodient encore le phénomène. Dans une pièce de théâtre comique intitulée *A Widow and no Widow*, Richard Paul Jodrell met en scène deux personnages : l'Anglais Spurious, passé maître dans la production de « faux » orientaux, et son ami écossais Macfable. Macfable reçoit de Spurious un costume oriental dont il doit se vêtir lorsqu'il fera le récit de son « faux » voyage en Perse et déclamera à l'assemblée des notables de la ville les « faux » vers persans inventés par Spurious. Ce dernier s'enquiert : « has my tailor brought you home your oriental dress, according to the drawing I gave him of it? ».⁴²

⁴⁰ *Ibid.*, p. 120

⁴¹ *A Catalogue Descriptive of the Various Curiosities seen at Don Saltero's Coffee House and Tavern, in Chelsea* (London, 1793) 12.

⁴² Richard Paul Jodrell, *A Widow and no Widow* (London : 1780) 26.

De même qu'il existe une pratique pseudo-orientale du conte, un usage pseudo-oriental du costume est possible. Le voyageur, qui rapporte de ses pérégrinations l'habit qu'il portait pour mieux s'adapter aux milieux qu'il traversait, ouvre un marché de « seconde main » du costume oriental. Comme Spurious qui donne au tailleur les dimensions et la forme du vêtement, les connaissances des voyageurs anglais en matière de confection orientale ont sûrement été mises à profit par les confectionneurs anglais. Ces derniers puisent également dans les descriptions écrites des costumes orientaux. Du fil de tissu à la fibre de papier, puis, en sens inverse, de la fibre au fil, l'Orient et le pseudo-Orient, le costume oriental et sa copie, sont intimement liés.

LES REPRÉSENTATIONS LITTÉRAIRES DU COSTUME ORIENTAL

Récits de voyage, romans et courriers privés prennent en charge la description de costumes orientaux. La représentation littéraire de ces costumes varie selon le type de récit choisi et selon la fonction attribuée au récit dans la description du costume.

Dans les récits viatiques, les lecteurs anglais découvrent les habits orientaux sous forme de portraits ou d'autoportraits. Le narrateur décrit l'habitant en costume local ou se décrit en costume oriental. L'image du vêtement varie suivant le pays, la région et l'identité de celui qui le porte.

Lady Mary Wortley Montagu recueille les expériences de son séjour à la Sublime Porte dans une série de lettres qu'elle adresse à ses proches. Elle profite de la curiosité de ses correspondantes au sujet de la mode vestimentaire pour dresser une série de portraits « en costume » des femmes turques qu'elle rencontre personnellement. La démarche de l'épistolière est ambiguë car elle sert à la fois un phénomène de mode et un intérêt historique. Les descriptions de l'épistolière alimentent la fascination de son public pour le luxe oriental. L'abondance des détails leur confère un intérêt historique.

Lady Montagu ne décrit pas seulement les costumes des femmes qu'elle rencontre. Elle exprime à l'égard de ces vêtements un jugement esthétique. Au-delà de la fonction de témoignage que de tels portraits présupposent, au-delà même de la tendance à flatter la curiosité de ses correspondantes, Lady Montagu décrit les costumes des Orientales comme des objets esthétiques et teste la capacité du langage, et plus particulièrement la capacité de sa prose, à dire leur beauté. La représentation littéraire du costume oriental est un morceau de bravoure pour la narratrice qui saisit en l'espace d'un paragraphe l'habit dans tous ses détails. Elle mesure les compétences techniques de l'écrivain, puisque de cette description dépend la capacité du lecteur à se former une image d'un objet étranger. Pour Lady Mary, la description du costume, l'hommage rendu à son luxe, est aussi l'expression d'une sensibilité esthétique essentielle à la reconnaissance de l'écrivain. La qualité de l'écriture ne dépend pas seulement d'un savoir-faire ; elle est aussi

fonction de la capacité de l'écrivain à reconnaître le beau et à exprimer un jugement esthétique. La description du costume oriental interroge le savoir technique et esthétique de l'épistolière.

Lady Mary ne s'est d'ailleurs pas privée d'exprimer son jugement à l'égard des vulgarités de la mode. La description des costumes que portent les femmes à la cour de Vienne est l'occasion d'aiguiser sa plume contre les extravagances et le mauvais goût : « I cannot forbear in this place giving you some description of the fashions here, which are more monstrous and contrary to all common sense and reason than 'tis possible for you to imagine », ⁴³ écrit-elle en introduction au tableau. La description est d'emblée placée sur le registre de l'hyperbole propre au sarcasme. L'épistolière compare la coiffure de ces dames à un bâtiment fortifié et file la métaphore pour souligner la grossièreté de la mode viennoise :

They build certain fabrics of gauze on their heads, about a yard high, consisting of three or four storeys, fortified with a numberless yards of heavy ribbon. The foundation of this structure is a thing they call a bourlé [...] This machine they cover with their own hair, which they mix with a great deal of false, it being a particular beauty to have their heads too large to go into a moderate tub. Their hair is prodigiously powdered to conceal the mixture and set out with three or four rows of bodkins [...] that it certainly require as much art and experience to carry the load upright as to dance upon May day with the garland [...] You may easily suppose how much this extraordinary dress sets off and improves the natural ugliness with which God Almighty has been pleased to endow them all generally. ⁴⁴

Le ton est à la raillerie cruelle car la jeune femme reproche aux dames leur manque de goût et le peu de noblesse que leur apparence révèle. Leur ostentation est grossière et ridicule. La narratrice traduit la laideur des coiffures par une série d'hyperboles péjoratives et dévoile l'artifice, le « raccordement » entre chevelure naturelle et faux cheveux, mal camouflé sous la poudre. Elle conclut le portrait par une pointe ironique puisque la coiffure ne met plus en valeur la beauté mais la laideur, don de Dieu à ces coquettes.

⁴³ Lady Mary Wortley Montagu, « To Lady Mar, Vienna, 14 September 1716 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Books, 2001) 17.

⁴⁴ *Ibid.*

Dieu se montre plus généreux avec les femmes turques de haut rang que Lady Mary rencontre à Edirne et Istanbul. Le costume oriental joue un rôle essentiel puisqu'il révèle la beauté naturelle de ces femmes, sorte de faire-valoir à la création divine. À la différence de l'ostentation vulgaire des femmes de la cour de Vienne, le costume oriental, même surchargé, demeure l'expression du luxe et du bon goût.

Lady Montagu décrit dans une lettre à sa sœur le costume porté par la femme du *kabya*, ou second officier de l'empire. La narratrice s'émerveille devant la beauté de Fatima et « l'harmonie » des formes de son corps et de son visage. L'élégance de la jeune femme surpasse la perfection de l'art topiaire grec : « nature having done for her, with more success what Apelles is said to have essayed, by a collection of the most exact features, to form a perfect face ».⁴⁵ La description du costume de Fatima complète ce blason :

She was dressed in a caftan of gold brocade, flowered with silver, very well fitted to her shape, and showing to advantage the beauty of her bosom only shaded by the thin gauze of her shift. Her drawers were pale pink, her waistcoat green and silver, her slippers white, finely embroidered, her lovely arms adorned with bracelets of diamonds and her broad girdle set round with diamonds ; upon her head a rich Turkish handkerchief of pink and silver, her own fine black hair hanging a great length in various tresses, and on one side of her head some bodkins of jewels.⁴⁶

Les habits sont décrits par leur matière, leur couleur et les ornements brodés ou incrustés qui les rehaussent. La narratrice souligne la richesse des tissus, la finesse de la confection et l'éclat des couleurs. Le costume offre un plaisir visuel, sensuel même, puisqu'il érotise le corps de la jeune femme décrite. La forme du corps nu est délicatement suggérée sous le voile de gaze.

Lady Montagu reconnaît l'hypertrophie de son style. La description du costume oriental est suivi de cette remarque : « I am afraid you will accuse me of extravagance in this description ». L'excès, l'extravagance, est considéré comme un attribut féminin : « I think I have read somewhere that women always speak in rapture when they speak of beauty, but I can't imagine why they should not be allowed to do so ».

⁴⁵ Lady Mary Wortley Montagu, « To Lady Mar, Adrianople, 18 April 1718 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Books, 2001) 89.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 90.

L'épistolière reprend un lieu commun, fortement dépréciatif à l'égard de la gente féminine, et plutôt que d'exprimer une opposition ferme à ce préjugé, elle le revendique : « I rather think it virtue to be able to admire without any mixture of desire or envy ». Lady Mary découvre dans la contemplation du costume oriental, les errances de la pensée et les digressions de la plume que cette contemplation provoque, la possibilité d'un rapport gratuit à l'objet. Le costume n'est plus envisagé sous un rapport commercial ou utilitaire mais esthétique. En habillant un corps, il met en valeur l'œuvre de Dieu : « The workmanship of Heaven certainly excels all our weak imitations, and I think, has a much better claim to our praise. For my part I am not ashamed to own I took more pleasure in looking on the beauteous Fatima than the finest piece of sculpture could have given me ».

Plus qu'une approche anthropologique, Lady Montagu recherche, par l'intermédiaire de son costume, les voies d'une sublimation de la réalité orientale. Le costume, au même titre que la langue, autre « habit » de l'esprit d'un peuple, est lié par l'étymologie, donc par la signification, à la coutume. L'épistolière s'engage, alors qu'elle élève la femme orientale habillée au rang d'objet sublime, à magnifier la féminité orientale souvent décriée. L'extase verbale est justifiée puisque, à travers la blason du corps et de son costume, la narratrice glorifie la Création. L'espace narratif de la description du costume oriental possède une double fonction esthétique : il sert de « vitrine » à la beauté orientale et contribue à une libération de la parole « en extase », digressive, créatrice.

Dans une lettre un peu plus tardive destinée à la même correspondante, sa sœur Lady Mar, Lady Montagu décrit la robe de la sultane « Hafise ». Lady Montagu se souvient de Fatima et compare la beauté de cette dernière aux traits plus disgracieux de la sultane. Néanmoins le costume somptueux de la sultane est perçu par l'épistolière comme un nouvel hymne à la Beauté. Le luxe du costume surprend l'ambassadrice et justifie sa description auprès de sa correspondante anglaise : « her dress was something so surprizingly rich I cannot forbear describing it to you ».⁴⁷ L'épistolière est littéralement « interpellée » par la richesse du costume et exprime son étonnement par l'adverbe « surprizingly » et l'intensif « so ». Lady Mary poursuit un « dialogue » avec le costume oriental : elle répond à l'interpellation de ses signes par un autre système de signes, langagiers cette fois. La narration emprunte la même fonction pragmatique mais déplace la relation d'« interpellation », du costume pour la voyageuse, à la description du costume pour le lecteur. Cette introduction a pour but d'éveiller la curiosité de sa correspondante.

⁴⁷ Lady Mary Wortley Montagu, « To Lady Mar, Pera, Constantinople 10 March 1718 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Books, 2001) 115. Les références suivantes apparaîtront dans le texte sous la forme (2001 : n° de page)

En outre, elle définit un rapport de force inversé entre le sujet et l'objet du discours. Le sujet n'est plus en position de maîtriser l'objet de son discours mais au contraire met sa langue au service de l'objet qui s'exprime à travers elle. Le sujet se définit au contraire comme « dépassé » par l'objet. La voix de la narratrice n'est plus qu'une caisse de résonance utilisée par l'objet pour s'exprimer. La description de l'objet « transcende » la voix de la narratrice, poussée, articulée, par la force de l'objet.

La description du costume prend deux directions : l'une affirme l'organisation du récit par la voix de la narratrice, l'autre indique au contraire une perte de cette voix, submergée par les détails du costume qui s'accumulent sans fin. La description du costume est strictement organisée mais donne simultanément l'impression d'être à tout moment menacée de débordement. Cette ambivalence de la langue à la fois assurée et menacée correspond à un débat philosophique ancien au sujet de l'adéquation du langage au réel. Dans la description du costume, la narratrice teste sa maîtrise de la langue anglaise et teste également la capacité de son médium à décrire la réalité orientale de manière fidèle tout en continuant à faire sens pour son public anglais.

Elle expose d'abord la robe puis détaille les accessoires de la robe : les perles, les pompons, les motifs bordés. Elle décrit ensuite la chemise, la broche en diamants qui la maintient, le corset, sa coiffure et ses colliers, bracelets, boucles d'oreille et bagues. À chaque étape du « dévoilement » du costume, la narratrice s'assure de la compréhension de son public, en comparant, comme dans les deux exemples suivants, une réalité connue du public à une réalité inconnue : « She wore a vest called *dolaman*, and which differs from a caftan by longer sleeves and folding over at the bottom », et, au sujet des perles qui ornent la veste du col aux pieds et en bordure des manches : « [they are] of the same size as their buttons commonly are. You must no suppose I mean as large as those of my Lord – but about the bigness of a pea » (2001 : 115). À d'autres moments, une comparaison avec le costume d'un personnage qu'elles connaissent toutes deux suffit à éclairer l'imagination de la destinataire de la lettre : « Round her talpack [headdress] she had four strings of pearl [...] at least to make four necklaces every one as large as the Duchess of Malborough's » ou encore, « She wore large diamond bracelets and had five rings on her fingers, all single diamonds, except Mr Pitt's » (2001 : 115).

Cette volonté affichée de ne pas perdre le lecteur de vue compense une tendance contraire qui pousse la narration à l'errance, à la digression sur le détail. La surcharge des détails encombre une vision d'ensemble du costume oriental, au risque de perdre à la fois l'imaginaire du lecteur et l'objet même du discours. Les bijoux de la sultane

recouvrent son corps au point de l'occulter. La narratrice se laisse submerger par le luxe du costume au point de perdre de vue le corps de la sultane, enfoui sous une profusion de détails. Alors qu'elle aurait pu s'arrêter sur la mention des trois colliers qui ornent l'habit de la sultane, la narratrice ouvre une description dans la description pour décrire l'un après l'autre, les trois colliers :

Round her neck she wore three chains which reached to her knees, one of large pearl at the bottom of which hung a fine coloured emerald as big as a turkey egg, another consisting of two hundred emeralds close joined together, of the most lively green, perfectly matched, every one as large as a half crown piece and as thick as three crown pieces, and another of emeralds perfectly round. (2001 : 115)

Le pronom personnel ou possessif à la troisième personne (she/her) apparaît bien au début de l'extrait, mais disparaît par la suite, dissimulé par la description précise de chacun des colliers. La recherche de la précision est telle que la narratrice parvient à donner le nombre exact de perles qui constituent le deuxième collier. Les éléments du costume sont disjoints de leur ensemble et décrits séparément. Cette surenchère du détail éclipse le corps, efface une vue d'ensemble du costume, au profit d'une parcellisation du regard. Ces digressions n'invitent pas à la rêverie poétique mais permettent plutôt à la narratrice de toucher au plus près de la réalité du costume. La description se clôt sur une référence à sa valeur marchande : « according to the common estimation of jewels in our part of the world, her whole dress must be worth above £100,000 sterling » (2001 : 115).

Lady Montagu évalue la capacité du langage, et plus précisément la capacité de ses lettres, à contenir le réel oriental. La voyageuse analyse le costume avec la plus grande minutie. Cette précision garantit la fidélité du regard à la réalité décrite et ouvre un espace symbolique dans lequel le costume rejoint le fabuleux oriental, son luxe et sa grandiloquence, tout en restant, selon la narratrice, un modèle de raffinement : « no European queen has half the quantity [of jewels] and the Empress's jewels, though very fine, would look very mean near hers » (2001 : 116). La fonction « anthropologique » impartie à la description du costume existe, mais elle apparaît dans les lettres de Lady Mary Wortley Montagu liée à une réflexion esthétique et symbolique. L'enjeu pour l'épistolière n'est pas seulement de décrire un costume ; il est aussi d'énoncer des principes esthétiques et d'avancer une interprétation symbolique qui vont à l'encontre des préjugés

de l'époque. La description « objective » du costume est complétée par un manifeste de poésie féminine,⁴⁸ et par la réinterprétation des symboles de l'Orient : le luxe et l'éloquence ne sont pas les signes de décadence de l'esprit des peuples orientaux mais, au contraire, la marque de leur raffinement.

La description du costume oriental est un lieu commun de l'écriture viatique. Dès la Renaissance, les costumes des peuples intéressent les savants et les voyageurs. Ils apparaissent dans les récits de voyages, dans les ouvrages à portée anthropologique, et dans les recueils de costumes. Margaret Hodgen note que le premier ouvrage d'anthropologie, le *Omnium gentium mores* de Johann Boemus (1520), comporte une catégorie destinée à la description des vêtements des différents peuples du globe. Elle ajoute qu'entre 1560 et 1600, plus d'une douzaine de recueils de costumes sont publiés et souligne l'intérêt des lettrés de la Renaissance à ce sujet : « No less interesting to the Renaissance mind than the religious beliefs of men, their matrimonial ceremonies and death rites, were the clothes they wore and the diversity thereof ».⁴⁹ Joan Paul Rubiés ajoute que les récits de voyage sont animés d'une « tendance ethnographique » et que l'écriture viatique s'inspire de la géographie, de l'histoire, de la description des peuples selon leurs coutumes, la forme de leurs gouvernements, et leur langue.⁵⁰

⁴⁸ Lady Mary Wortley Montagu est d'ailleurs appréciée de ses contemporaines engagées sur la question de la place des femmes dans la société anglaise de l'époque. Mary Astell, auteur de *A Serious Proposal to the Ladies for the Advancement of their True and Greatest Interest* (1694) et de *Some Reflections upon Marriage* (1700), parvient à obtenir des mains de Lady Mary le manuscrit de ses lettres d'ambassadrice en Turquie. Mary Astell dévore la correspondance de l'ambassadrice et l'enjoint de la publier en vain. Astell écrit alors une lettre destinée aux « futurs » lecteurs, dans l'espoir qu'un jour le recueil soit publié. Elle encense la voyageuse et fait l'éloge d'une prose qu'elle juge parfaite. Dans cette lettre, Astell élève Lady Mary au rang de modèle de l'écriture féminine, puisqu'elle a été capable de prouver la supériorité de sa prose sur celle de ses homologues masculins : « I confess I am malicious enough to desire that the world should see to how much better purpose the LADYS Travel than their LORDS, and that whilst it is surfeited with male travels, all in the same tone and stuff with the same trifles, a Lady has the skill to strike out a new path and to embellish a worn-out subject with the variety of fresh and elegant entertainment. For besides that vivacity and spirit which enliven every part of that inimitable beauty which spreads through the whole, besides the purity of style for which it may justly be accounted the standard of the English tongue, the Reader will find a more true and accurate account of the customs and manners of the several nations with whom the Lady convers'd than he can in any other author. But as her Ladyship's penetration discovers the inmost follies of the heart, so the candor of her temper passes over them with an air of pity rather than reproach, treating with the politeness of a court and gentleness of a Lady what the severity of her judgment cannot but condemn » ; cité dans Robert Halsband, ed., « Appendix III » *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu. Vol I. 1708-1720* (Oxford : Clarendon Press, 1965) 466-467. Mary Astell apprécie l'originalité, la vivacité de l'écriture de Lady Mary, et la pureté de son style, qu'elle ne trouve pas dans les récits de voyage écrits par des hommes. Ces qualités stylistiques et formelles sont accompagnées de l'exercice d'un jugement moral et d'une connaissance profonde des peuples qu'elle rencontre.

⁴⁹ Margaret Hodgen, *Early Anthropology in the Sixteenth and Seventeenth Centuries* (Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1964) 176. Margaret Hodgen cite, parmi les recueils publiés, ceux de François Deserpz, *Recueil de la diversité des habits* (1567), d'Abraham de Bruyn, *Omnium pene Europae, Asiae, Africae atque Americae gentium habitus* (1581), de Jean-Jacques Boissard, *Habitus variarum orbis gentium* et le *Diversarum nationum habitus* de Pietro Bertelli. Ces deux derniers recueils sont d'ailleurs amplement copiés par Inigo Jones lorsqu'il confectionne des costumes orientaux pour la scène anglaise.

⁵⁰ Joan Paul Rubiés, « Travel Writing and Ethnography » *The Cambridge Companion to Travel Writing* (Cambridge : Cambridge UP, 2006) 242-260.

La description des costumes orientaux contribue à l'instruction des lecteurs de récits de voyage. Elle renseigne sur un milieu : désertique ou au contraire cultivé, rural ou citadin. Le costume des Bédouins constitue une catégorie à part dans le classement des costumes orientaux, et est distingué par exemple du costume raffiné des femmes d'Istanbul. La représentation littéraire des vêtements portés par les peuples orientaux renseigne sur une société, et le statut social de celui ou de celle qui le revêt. La richesse du costume de la sultane décrit par Lady Montagu témoigne de la place d'exception réservée à la sultane Hafise. Le costume, enfin, indique des traits de civilisation, ou, selon l'expression consacrée à l'époque, « l'esprit » des peuples orientaux. Il révèle un esprit plus ou moins enclin au luxe, à l'oisiveté, ou au contraire un esprit laborieux, ou guerrier. Ces esquisses qui émaillent le récit des voyageurs en Orient ont une fonction anthropologique, ou de connaissance des peuples. L'aspect « objectif », la finalité instructive de ces tableaux n'empêchent pas un investissement poétique et idéologique de la part des voyageurs.⁵¹

Ce double aspect du discours est illustré dans le récit de voyage de Chandler paru en 1775, où le narrateur décrit un costume de femme turque. À la différence de Lady Montagu, le portrait réalisé est anonyme. Chandler ne renseigne pas son lecteur au sujet des conditions de production de son « observation ». A-t-il examiné une femme de loin, noté les éléments essentiels de son vêtement, pour en reproduire une « copie » dans son ouvrage? S'est-il au contraire inspiré de plusieurs souvenirs de femmes en habit turc, qu'il a compilé pour écrire une description? Dans les deux cas, la part d'« invention » est inhérente à l'entreprise de description « savante » du voyageur. Le voyageur, tel un peintre pour son tableau, s'inspire du réel et le retranscrit sur la page de son livre, ou sur la toile. Le passage de l'expérience à sa verbalisation transforme le costume d'objet empirique en objet de discours. Le costume entre dans les grilles d'une analyse « objective » et devient classable.

Le voyageur prépare son lecteur à une analyse « savante » du vêtement, en plaçant la description de ce dernier au sein d'un résumé de géographie. Alors que Lady Mary Montagu introduit le portrait de la sultane par le récit de la rencontre avec cette

⁵¹ La collusion entre le domaine de l'ethnographie, la poétique et l'idéologie est étudiée dans la série d'articles éditée par James Clifford et George E. Marcus dans *Writing Culture*. Les éditeurs rappellent qu'il n'y a pas de représentations transparentes ou d'expériences immédiates. A partir de cette constatation, ils conçoivent l'existence de vérités partiales et partielles en ethnographie, qui attestent néanmoins d'un savoir : « The 'literariness' of anthropology - and especially of ethnography - appears as much more as a matter of good writing or distinctive style. Literary processes - metaphor, figuration, narrative - affect the ways cultural phenomena are registered, from the first jotted 'observations', to the completed book, to the way these observations 'make sense' in determined acts of reading » ; in James Clifford and George E. Marcus, eds., *Writing Culture : The Poetics and Politics of Ethnography* (Berkeley : University of California Press, 1986)4.

dernière, Chandler encadre la description du costume par un exposé au sujet de Smyrne et des communautés qui peuplent la région. Le tableau de la femme turque en habit est suffisamment abstrait pour être repris tel quel dans d'autres compilations de voyage. Il apparaît à l'identique dans la compilation éditée par Jonathan Carver, mais est inséré dans un co-texte différent. Carver flanque la description du costume turc féminin d'un paragraphe sur les ruines de la région de Smyrne et d'un aperçu de la province de « Mysia ».⁵² L'exposition du costume est dégagée de tout investissement personnel de la part du voyageur, assurant ainsi la netteté du discours ethnographique. La « neutralité » discursive du narrateur est justifiée par la continuité entre l'esquisse du costume turc et un co-texte « informatif ». Elle est encore attestée par la possibilité de déplacer la description d'un livre à l'autre sans avoir recours à un ajustement des voix narratives. La description fonctionne comme si elle n'émanait d'aucun site d'énonciation, comme si le regard et la voix personnelle du voyageur avaient disparu.

Chandler dépeint un costume de femme turque selon ces premières indications

:

The ladies here wear the Oriental dress, consisting of large trousers or breeches, which reach to the ankle ; long vests of rich silk, or velvet, lined in winter with costly furs ; and round the waist, an embroidered zone with clasps of silver or gold.⁵³

La locution « here » permet de localiser dans l'espace la proposition <the ladies wear the oriental dress>. L'usage de ce marqueur spatial indique que le lieu d'origine de l'énonciation (la position du narrateur dans l'espace) est identique au lieu où la proposition se déroule. En d'autres termes, l'usage de « here » suppose que le narrateur produit un témoignage pris sur le vif, dans un contact immédiat avec la réalité orientale. Le narrateur aurait, par l'emploi du marqueur spatial « there », introduit une mise à distance cognitive entre le locuteur et l'objet décrit. Cette rupture serait une porte ouverte à toutes les réécritures et met à mal l'« objectivité » de la narration « immédiate ». Au contraire, « here » produit l'illusion d'une confusion entre le temps de la narration et le temps du récit, et d'une contiguïté entre l'instance discursive et l'objet du discours.

⁵² Jonathan Carver, *The New Universal Traveller* (1779) 106.

⁵³ Richard Chandler, *Travels in Asia Minor : Or an Account of a Tour Made at the Expense of the Society of Dilettanti* (Oxford, 1775) 66. Les références suivantes figurent dans le texte sous la forme (1775 : n° de page).

Le narrateur présente l'objet du discours <oriental dress> au moyen de l'article défini « the ». Cet article, qui a des origines linguistiques communes avec les démonstratifs « that » et « this », recouvre une idée primitive de « monstration » ou « désignation », et permet au narrateur d'indiquer précisément au lecteur ce dont il va parler, ici du costume oriental. L'article sous-entend, par métaphorisation, un travail perceptif et interprétatif antérieur à l'acte de langage, et le narrateur qui emploie cet article présuppose l'existence de l'objet défini. Le costume oriental est déjà défini dans l'espace cognitif du narrateur et du lecteur et il ne reste plus qu'à l'explicitier. La description devient alors catalogue des différentes parties constitutives du tout : les pièces, leur tissu et couleur. Le narrateur procède selon une progression déductive, du général vers le particulier, qui garantit un « effet de réel ». Néanmoins, la description reste de portée générale : le narrateur ne la situe pas précisément dans le temps mais la conçoit, telle une abstraction, dans un présent de vérité générale, ou la place hors du temps, grâce à la valeur de « neutralisation » temporelle de la forme en ING dans « consisting of » (1775 : 414). La coiffure traditionnelle qui accompagne le vêtement est également détaillée :

Their hair is platted, and descends down the back, often in great profusion. The girls have sometimes above twenty thick tresses, besides two or three encircling the head, as a coronet, and set off with flowers and plumes of feathers, pearls and other jewels. They commonly stain it of a chestnut colour, which is the most desired. (1775 : 66)

Chandler produit une image précise de la coiffure des dames turques en distinguant le nécessaire – « Their hair is platted, and descends down the back » – du fréquent – « often in great confusion », « they commonly stain it » – ou de l'exceptionnel – « The girls have sometimes ». Le voyageur ajoute au passage descriptif un jugement de goût qui correspond au point de vue de la société qu'il décrit. La coloration des cheveux en châtain n'est pas seulement le fait d'un phénomène de mode, mais se rapporte à une coutume. Chandler conclut alors le portrait par une comparaison entre le costume contemporain des Ottomanes et le costume antique :

Their apparel and carriage are alike antique. It is remarkable that the trowsers are mentioned in a fragment of Sappho. The habit is light, loose, and cool, adapted to the climate. (1775 : 66)

Le voyage de Richard Chandler est financé par la Société des *Dilettanti*. Ses membres souhaitent promouvoir les arts par un retour aux modèles antiques et partent en Italie étudier les ruines romaines. Chandler part en Asie Mineure étudier les vestiges grecs. La contiguité spatiale – la Grèce est inscrite dans l'espace de l'empire ottoman – justifie aux yeux de nombreux voyageurs la superposition temporelle entre le contemporain et l'antique.⁵⁴ Chandler découvre sous la réalité ottomane les vestiges de la Grèce Antique, et sous le pantalon des Ottomanes les vêtements décrits par la poétesse Sappho. Le voyageur convoque l'histoire, non pour noter l'évolution des modes vestimentaires, mais pour souligner l'immuabilité du costume oriental, et de la civilisation qui le porte. Cette analyse correspond à une réécriture du topos de l'Orient immuable, utilisé par exemple chez Yves-Antoine Goguet qui prétend à une concordance parfaite entre l'habit arabe et les vêtements que portaient les Patriarches du temps de la Bible : « Even in the patriarchal age, they studied some degree of luxury and magnificence in dress [...] I imagine, that the magnificence of dress then consisted in the fineness of the stuffs, the beauty and variety of colours. The Arabians, to this day, use garments of this kind ». ⁵⁵ La stase orientale est opposée au mouvement perpétuel des sociétés européennes modernes. Le costume oriental, ré-approprié par les nobles Anglaises, change de statut et de fonction. D'habit « antique », il devient article de mode et la société anglaise remet ainsi l'immuable oriental en circulation.⁵⁶

La dernière phrase en rapport avec la description du costume des Ottomanes est placée sans transition à la suite des considérations sur l'histoire du vêtement en Orient. Le narrateur revient à des observations pratiques et évalue la convenance de l'habit par

⁵⁴ Dans certaines de ses lettres, Lady Montagu décrit la réalité orientale qui l'entoure à travers le prisme de l'antiquité et de la pastorale. Elle écrit à Alexander Pope : « I read your Homer here with an infinite pleasure, and find several little passages explained that I did not before entirely comprehend the beauty of, many of the customs and much of the dress then in fashion being yet retained [...] I can assure you that the princesses and great ladies pas their time at their looms embroidering veils and robes, surrounded by their maids, which are always very numerous, in the same manner as we find Andromache and Helen described » ; in Lady Mary Wortley Montagu, « To Alexander Pope, 1 April 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Books, 1993) 74-75.

⁵⁵ Yves-Antoine Goguet, *The Origin of Laws, Arts and Sciences and their Progress Among the most Ancient Nations*, 3 vols. (Edinburgh, 1761) I : 335.

⁵⁶ Gérard de Lairesse définit la mode à partir de la notion de mutabilité : « things antique are always the same, but the mode continually changing, its very name implies its mutability ; since nothing is more inconstant, than what depends on fashion ; which alters not only annually, but even daily in those who mimick the court » ; in Gérard de Lairesse, « Book III : Of Things antique and modern » *The Art of Painting* (London : 1738) 126.

rapport au climat. Il juxtapose dans un même paragraphe l'idéologique au factuel. Même si le narrateur ne prend consciemment en compte que l'aspect « savant » ou « objectif » de son exposé sur le costume des Ottomanes, le lecteur se trouve face à un objet abstrait, construit par le discours, et analysé dans un cadre cognitif précis – celui de la déduction. La représentation du costume oriental n'a certes pas la portée poétique dont Lady Mary Montagu l'affuble, mais elle se développe à l'intérieur d'une rhétorique qui sous-tend un discours idéologique. La description organisée, complète et figée est le signe d'un monde oriental analysable et immuable.

Le même dédoublement discursif est observable chez le savant naturaliste Poiret. La similitude des cadres référentiels et narratifs entre auteurs anglais et français justifie la présence de Poiret dans une anthologie viatique publiée à Londres et explique que nous le citions en anglais. Le savant décrit, lors de ses voyages dans les déserts nord-africains, le costume des nomades arabes. La description de ces derniers fait l'objet d'un chapitre à part – le chapitre CXIV, intitulé « On the dress of the Bedouin Arabs and of the Moors » – et occupe une fonction ethnologique en contribuant à l'enrichissement de la connaissance des lecteurs au sujet de la culture arabe. Cette connaissance s'inscrit dans un cadre idéologique : le costume est compris à partir d'une réflexion sur la « sauvagerie » de ces peuples du désert, qui ont échappé à la dégénérescence des mœurs apportée par la civilisation. Comme l'écrit Poiret, juste avant sa représentation des costumes :

can I congratulate myself on these marks of resemblance in a people, who have retained the ferocity and manners of the first inhabitants of those countries. How humiliating it is for human nature to see almost all nations degenerate insensibly from the virtues of their ancestors, and preserve only vices! [...] The Asiatick has preserved his primitive effeminacy, and the barbarous African still thirsts after blood.⁵⁷

Les Arabes du désert se sont maintenus dans un état primitif et leurs vêtements témoignent de leur appartenance au passé :

⁵⁷ Jean-Louis Marie Poiret, *Voyage en Barbarie, ou lettres écrites de l'ancienne Numidie pendant les années 1785 et 1786 sur la religion, les coutumes et les mœurs des Maures et des Arabes-Bédouins ; avec un essai sur l'histoire naturelle de ce pays, par M. l'abbé Poiret* (Paris, 1789) ; extraits traduits et publiés dans John Adam, ed. *Modern Voyages*, 2 vols. (London, 1790) II : 237. Les références suivantes apparaissent dans le corps du texte sous la forme (1790 : n° de page)

Their dress is an interesting object, and I believe very antient. I have been assured that towards the desert of Zara, several of the Arabs go perfectly naked [...] But the greater part wear a dress more or less simple, according to their wealth and condition. Some, I mean the poorer sort, who are consequently the most numerous, wrap themselves up in a piece of cloth several yards in length, which they roll each according to his own manner, around the head and body [...] Others add below, either a shirt like those of our women, or a tunic of woollen cloth without sleeves, which reaches as far as their knees. The richest wear besides this a kind of robe, much like the cloaks of our hermits. The fineness of their dress is still proportioned to their fortune. I have seen several Arab clad in woollen stuffs, which on the first view I have taken for fine muslin, of an exceeding bright white colour. The Barbary wool has always been famous for its beauty. (1790 : 239)

Les Arabes se déplacent nus, ou habillés très simplement. Dans le premier cas, le voyageur dépend du récit d'un témoin extérieur. Ce type de relation de seconde main, intégrée au récit de l'expérience du voyageur, est un tropisme de l'écriture viatique. Elle permet au voyageur d'être relayé dans la description de ce qu'il n'a pas vu ou, a contrario, de ce qui a été trop vu et trop décrit. L'insertion de la parole d'autrui ne nuit pas à l'authenticité du discours et est directement suivie du témoignage ethnographique du voyageur. Par le biais du costume, il dévoile l'organisation sociale d'un peuple. L'habit grossier de la majorité – une simple pièce de tissu que chacun enroule à sa guise – indique la pauvreté de la population. Les vêtements élaborés restent sobres : ils ne se différencient des précédents qu'au moyen d'une couche de tissu ajoutée sous la tunique. Les plus riches se parent d'une robe que le voyageur compare à celle portée par les ermites. La simplicité, associée à la finesse du tissu, est signe de richesse.

Dans ces récits, l'espace de la description sert à analyser et à organiser le monde oriental de manière à le rendre lisible pour le lecteur anglais. Le costume, au même titre que la description d'un paysage ou d'un rite religieux, possède une valeur cognitive, ajoutée à sa fonction référentielle. Le costume, dans le cas des Arabes du désert nord africain et plus généralement des peuples orientaux, se constitue en modèle de connaissance synchronique et diachronique. Il informe le lecteur de l'histoire contemporaine et passée de peuples pris dans un temps immuable. La description des costumes est comparable au travail de l'archéologue : « Those who are fond of antiquities, might make curious researches respecting the dress of the Africans and the Asiatic Arabs.

What induces me to believe that it is very ancient is that these people are absolutely ignorant of the variety of modes » (1790 : 241-242).

Le costume appartient à *l'hic et nunc* du voyageur et au passé d'une civilisation. Il est un moyen de voyager dans le temps et de retrouver l'homme à l'état primitif. Il est à la fois ethnologique et utopique. Le costume des Arabes autorise une projection dans le passé car il n'est pas, comme chez les Européens, sous l'emprise des fluctuations de la mode. Leur vêtement est placé hors du temps historique, et offre au voyageur l'occasion d'appréhender une image sensible de l'homme à l'état de nature.

La narrateur se déplace à nouveau dans le temps pour réintégrer le présent et compléter son tableau ethnologique avec une description du costume féminin, du maquillage et de ses ornements. Cette dernière représentation occasionne l'ajout d'une remarque sur une pratique culturelle étrangère aux lecteurs et lectrices anglais : « The female Arabs, to render these marks indelible, prick their skins in numberless places with a needle, and when the blood ceases to flow, they apply their powder finely pounded, and force it into the pores of the skin by repeated friction » (1790 : 241). La description du costume des femmes est expliquée par une scène de tatouage, vue ou imaginée par le narrateur. Cette transition du costume vers la coutume à l'intérieur d'un même tableau rappelle le rôle du vêtement dans l'entreprise de connaissances des peuples.

Le costume oriental couvre et est couvert par le regard des Européens. Il enserme et est enserré, il cache et est caché sous les grilles d'un discours. Il est le lieu où s'élabore une connaissance des peuples orientaux, et où se définit un jugement esthétique et moral sur ce spécimen culturel.



Dans le cadre de leurs voyages en Orient, les Européens s'habillent parfois selon la mode locale. Les peintures sur toile réalisées à leur sujet en sont le témoignage, comme le portrait commandé par l'orientaliste Richard Pococke à Jean-Etienne Liotard.

Fig. 10 : « Portrait of Richard Pococke », 1740, Jean-Etienne Liotard, huile sur toile, 202,5X134, Musée d'art et d'histoire, Genève.

Les récits de leurs voyages ouvrent également un espace à la représentation littéraire du vêtement oriental. Dans ces autoportraits, les voyageurs justifient le fait de porter un costume oriental en invoquant des raisons d'ordre pratique. Comme le remarque Lady Montagu, l'habit européen attire la curiosité des habitants.⁵⁸ Au contraire, l'habit régional permet au voyageur de se déplacer « incognito », d'étendre son champ d'observation aux lieux réservés à la population indigène et de témoigner de scènes authentiques. William Franklin en fait l'expérience lors de son séjour en Perse : « being very well disguised in my Persian dress, I had an opportunity of entering the building unobserved ».⁵⁹ La position de l'observateur non observé garantit un reportage original des faits, non altérés par la conscience chez les autochtones de la présence d'un étranger parmi eux. Cette nouvelle fenêtre ouverte sur l'Orient alimente la curiosité des lecteurs, attirés par la contemplation d'un tableau « indiscret ».

Les voyageurs empruntent le costume oriental pour éviter les désagréments du climat et une inadaptation au milieu. Irwin Eyles souligne cet aspect pratique : « They are clothed in the Arabian dress, which we likewise intend to assume when we set out on our journey, not only to avoid the inquisitive and illiberal temper of the natives, but for the

⁵⁸ L'épistolière décrit son arrivée au bain turc : « I was in my travelling habit, which is a riding dress, and certainly appeared very extraordinary to them » ; in Lady Mary Wortley Montagu, « To Lady Rich, 1 April 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Books, 1993) 58.

⁵⁹ William Franklin dans *Observations Made during a Tour from Bengal to Persia, in the Years 1786-1787*, 2nd ed. (London : 1790) 61 :

sake of coolness. The loose and light vestments of the oriental nations are admirably adapted to the nature of their climate, and the numerous folds of the muslin turban, are the best invented defence against the burning rays of a vertical sun ».⁶⁰ Ce renseignement est parfois l'occasion d'un portrait du péripatéticien costumé. M. Poiret revêt le vêtement arabe pour être mieux reçu des populations du désert et réalise à cette occasion un autoportrait : « Over a light vest and a pair of breeches, I wear the Arabian dress, which is a kind of large hooded cloath that reaches to my heels. It's all of one piece, whithout seams, close before and ornamented with silk fringes at the extremeties, on the breast, and at the end of the hood ».⁶¹ Le portrait du voyageur par lui-même est prétexte à une description générale puis précise de l'habit des Orientaux. L'oeil du narrateur entraîne le lecteur de l'ensemble vers le détail, pour dessiner de nouvelles formes du luxe.

Le costume oriental est également évoqué par les romanciers. Les passages descriptifs sont des plagiats de tableaux présents dans les récits de voyage. Dans le roman de Daniel Defoe, *Roxana. Or the Fortunate Mistress* publié en 1724, le narrateur décrit le costume turc que revêt la courtisane lors d'une mascarade. Les diverses parties du costume sont distinguées et le narrateur renseigne le lecteur sur le type de tissu utilisé, les couleurs choisies, les bijoux et broderies ajoutées et la coiffure adoptée. Le lecteur y reconnaît la précision d'un discours anthropologique. Si les descriptions sont empruntées à la littérature viatique, la fonction qui leur est assignée varie. Elles servent moins une fonction référentielle et cognitive qu'un discours moral et symbolique. Dans le cas de la Roxana de Defoe, le vêtement oriental est symbole de séduction et de vice. Ros Ballaster remarque que les romanciers du XVIII^e siècle représentent la courtisane orientale, et par synecdoque le costume dont elle s'affuble, comme le « signe » tantôt des dangers tantôt des vertus du luxe : « the recurrence of a composite figure of Orientalised femininity as an overdetermined signifier of the ambivalent attitudes towards luxury in England. This figure demonstrates enormous class mobility (here is a role 'performed' by whores, actresses and aristocratic

⁶⁰ Eyles Irwin, *A Series of Adventures in the Course of a Voyage up the Red Sea* (London, 1780) 123.

⁶¹ John Adams, ed. *Modern Voyages*, 2 vols. (London : 1790) II : 231.

women alike) and ideological flexibility (she can stand for suffering virtue, moral and political duplicity, economic agency and economic exploitation) ». ⁶² Les descriptions fictives des vêtements de la sultane sont filtrées par un système de connotations tantôt positives, tantôt négatives, et dont l'ambiguïté n'a d'égal que l'équivoque du discours sur le luxe à la même époque. ⁶³

L'habit turc complète la construction de l'identité du personnage éponyme. Le nom de « Roxana » est donné à la courtisane anglaise lors d'une mascarade organisée dans ses appartements à Paris et pendant laquelle elle apparaît habillée dans ce costume. À la suite de sa première apparition, il sert les autres protagonistes et les lecteurs du roman à identifier la jeune femme. Les témoins de la mascarade ne parlent plus que de « Roxana » et de son costume oriental, de même que les lecteurs du roman ne connaissent l'héroïne que sous ce pseudonyme et sous la représentation qui en est donnée en frontispice.



L'illustration porte le titre « The Famous Roxana » et rappelle ainsi que l'identité publique du personnage, sa renommée, dépend du complément d'identité que lui procure le costume oriental. Le costume prend l'allure d'un paradoxe puisqu'il dévoile, exhibe même, ce qui, pour la bienséance et pour l'intérêt de l'héroïne, aurait dû demeurer caché. Le costume oriental habille le corps de Roxana mais révèle la nature corrompue de la jeune femme.

Fig. 11 : « The Famous Roxana », frontispice de l'édition de 1742.

⁶² Ros Ballaster, « Performing *Roxane* : The Oriental Woman as the Sign of Luxury in Eighteenth-Century Fictions » *Luxury in the Eighteenth Century. Debates, Desires and Delectable Goods*, eds. Maxine Berg and Elizabeth Eger (Basingstoke, UK : Palgrave, 2003) 166.

⁶³ « The contrast between these two models of dangerous and virtuous Oriental female story-tellers might be paralleled with that between the older idea of luxury as a wasteful entropic decadence and new formulations of it as a productive source of power, indeed vehicle for the advancement of civic virtue » ; in *Ibid.*, p. 174.

Roxana entre, au moyen de ce vêtement, dans une entreprise de séduction et pêche par vanité en espérant charmer le roi de France : « I was harass'd with Lovers, *Beaus*, and *Fops* of Quality, in abundance ; but it wou'd not do, I aim'd at other things, and was possess'd with so vain an Opinion of my own Beauty, that nothing less than the King himself was in my Eye ». ⁶⁴ Les mémoires de la courtisane prennent l'allure d'une confession dans laquelle la narratrice avoue son péché d'orgueil. Roxana s'éclipse ostensiblement du bal qu'elle a organisé, produit un effet d'attente chez les autres participants, et réapparaît parée du costume oriental. Sa réapparition est un stratagème orchestré avec sa servante Amy dans le but de faire sensation. La narratrice remarque la stupeur de l'assemblée et note que tous les regards sont tournés vers elle. Le texte est l'occasion de revivre une scène, de la cristalliser et de l'exposer devant un nouveau public de lecteur. La confession est viciée : plus que le repentir de la narratrice, elle sert la consécration de sa vanité. La courtisane y explique comment le luxe et l'exotisme contribuent à sa propre mise en valeur. Roxana recherche la renommée et cette quête immodérée l'accule à la surenchère. Le lendemain, elle réapparaît dans la même robe que la veille, à laquelle elle ajoute de nouveaux ornements : « I was dress'd in the same Vest and Girdle as before [...] and my *Tyhiaahi*, or *Head-Dress*, vary'd a little from that I had before, as it stood higher, and had some Jewels about the rising Part ; which made it look like a Turban crown'd » (1996 : 180).

Le premier vice révélé par le costume est la vanité, le second est le culte de l'artificiel, de l'apparence mensongère. La courtisane, dont le lecteur ne connaît pas l'identité véritable, est nommée, lors de la mascarade, « Roxana » :

At the finishing the Dance, the Company clapp'd, and almost shouted ; and one of the Gentlemen cry'd out, *Roxana! Roxana!* By ---, with an Oath ; upon which foolish Accident I had the Name *Roxana* presently fix'd upon me all over the Court End of Town, as effectually as if I had been christen'd *Roxana*. (1996 : 176)

La scène est présentée comme une parodie de baptême qui inaugure le remplacement de l'identité véritable par l'identité fictive. Cette distorsion est en réalité un

⁶⁴ Daniel Defoe, *Roxana. Or, the Fortunate Mistress* (1724, Oxford : Oxford UP, 1996) 171-172. Les citations suivantes apparaîtront dans le texte sous la forme (1996 : n° de page).

bon moyen de « redresser » les apparences et d'instruire de la nature des vices de la jeune femme. Ce que la narratrice présente comme « un accident bête » est à l'origine d'une identification durable et offre un accès privilégié à l'intériorité du moi de la courtisane.

Daniel Defoe signe un roman sur la confusion entre l'accidentel et l'essentiel, entre le fictif et le réel et il revient au costume oriental d'être à la fois l'agent et le révélateur de ce brouillage. La jeune femme sait que la robe turque ne lui offre qu'une identité artificielle. Elle distingue entre l'authenticité du costume des deux jeunes persanes, défini en adéquation avec leur identité, et l'artificialité de son vêtement, en désaccord avec le code de conduite qu'elle arbore : « The Novelty pleas'd, truly, but yet, there was something wild and *Bizarre* in it, because they really acted to the Life the barbarous Country whence they came ; but as mine had the *French* Behaviour under the *Mahometan* dress, it was every way as new, and pleas'd much better indeed » (1996 : 179). Roxana évolue dans un monde où l'adéquation de l'apparence et de l'être choque et au contraire où la dissonance plaît. L'héroïne s'invente des costumes d'identité pour progresser dans des sociétés placées sous le joug de l'illusion.

Le costume oriental revêt une dimension allégorique et incarne aux yeux de l'auteur le pouvoir de l'illusoire sur le réel. Le vêtement est situé dans un contexte économique, politique et culturel précis. La narratrice expose cette dimension dans le récit qu'elle entame au sujet des voyages du costume de la Méditerranée jusqu'en Angleterre. La possession de la robe turque dépend d'un agencement de facteurs, parmi lesquels la jeune femme retient sa présence en Italie dans le cadre du « Grand Tour », le commerce et la piraterie en Méditerranée, la traite des esclaves du Caucase, et le rôle de l'Italie comme plaque tournante des échanges entre l'Orient et l'Europe (1996 : 102, 173-174). La narratrice livre, à la suite de ces informations, une description précise du costume qu'elle porte :

The Dress was extraordinary fine indeed, I had bought it as a Curiosity, having never seen the like ; the Robe was a fine *Persian*, or *India* Damask ; the Ground white, and the Flowers blue and gold, and the Train held five Yards ; the Dress under it, was a Vest of the same, embroider'd with Gold, and set with some Pearl in the Work, and some *Turquoise* Stones ; to the Vest, was a Girdle five or six Inches wide, after the *Turkish* mode ; and on both Ends where it join'd, or hook'd, was set with Diamonds for eight Inches either way, only they were not true Diamonds ; but no-body knew that but myself. (1996 : 174)

La robe est présentée comme une « curiosité », un objet rare et typique, collectionné pour son originalité. L'ekphrasis réalisée au sujet de ce « spécimen » culturel est fondée sur un hypotexte viatique. Le lecteur reconnaît aisément le contenu et la forme du discours ethnographique tenu par les voyageurs dans leur représentation des costumes orientaux. Néanmoins, le vêtement de Roxana « sonne faux ». La particule disjonctive <ONLY> unit syntaxiquement le dernier groupe verbal <only they were not true diamonds> au reste de la description mais sépare sémantiquement ces deux groupes. La narratrice attend la conclusion pour révéler au lecteur la part de factice, ajoutée en supplément de l'authentique. Le texte porte la marque de l'association fondamentale entre le vrai et le faux, l'original et la copie, le réel et le factice. Si bien que la supposition de la narratrice, qui attribue à ces lecteurs la capacité de dissocier ce que l'ignorance de ses contemporains ne pouvait que brouiller, est biaisée. La jeune femme assure une proposition qui demeure problématique puisque le lien syntaxique, structurel, qui unit les deux groupes de l'extrait n'est pas éliminé. En d'autres termes, même si la distinction entre l'authentique et le factice est désormais révélée, le lien fondamental tissé entre ces deux rapports au réel n'est pas détruit et le factice opère toujours à l'intérieur du réel. Le costume oriental porte la marque tangible, pour la société dans laquelle évolue la jeune courtisane, de ce brouillage herméneutique.

Dans le roman de Daniel Defoe, le costume oriental incarne la tromperie et accède au statut d'allégorie de l'orgueil. L'engagement politique de l'auteur en faveur d'une production locale de tissus est un élément déterminant pour comprendre la censure de l'objet. Il s'oppose à l'importation de cotonnades indiennes qui détruisent les structures sociales liées à l'industrie de la laine et du lin en Grande Bretagne. L'écriture romanesque permet d'ajouter à cet engagement politique une charge symbolique au moyen de l'étude d'un destin individuel. Par l'intermédiaire du personnage de Roxana, dont l'identité émerge grâce à la robe turque qu'elle revêt le soir de la mascarade, l'auteur se donne les moyens d'élaborer un discours moral symbolique contre la mode exotique, après avoir, dans ses pamphlets, discuté des problèmes matériels liés à cette mode.

La lecture allégorique du vêtement oriental dépend de la capacité de l'habit à révéler l'intériorité des individus. Le cas de Roxana permet d'établir une équivalence symbolique entre le costume oriental et l'immoralité de la personne qui s'en vêtit. Thomas Jefferys, auteur d'un recueil de costumes de mascarade, indique en prologue : « At present indeed the Europeans are so much at Liberty to follow their own Fancy in the Figure and

Materials of their Dress, that the Habit is become a kind of Index to the Mind, and the Character is in some Particulars as easily discovered by a mMan's Dress as by his Conversation ». ⁶⁵ Les lois somptuaires, en application en Angleterre depuis le Moyen Âge jusqu'au XVII^e siècle, et qui limitent le port de certains vêtements, tissus et couleurs à certaines catégories sociales, ⁶⁶ sont peu à peu abandonnées et l'habit devient, selon Jefferys, l'objet d'un choix individuel. L'auteur élude la part de décision collective, soit le rôle de la mode dans les déterminations d'un choix « individuel », et montre que le vêtement est un miroir de l'âme, un signe extérieur de l'intériorité humaine. L'exotisme du costume oriental place son propriétaire dans une position de séduction et révèle, pour certains moralisateurs, la nature viciée de celui ou celle qui l'arbore.

Les auteurs de relations de mascarade sont témoins du jeu de séduction auquel se livrent les personnes qui se parent d'une robe orientale. À la différence d'un auteur de roman comme Defoe, les épistoliers n'associent pas cette démarche d'exposition du moi au caractère vicié de l'individu. Ces lettres représentent un troisième mode de représentation littéraire des vêtements orientaux par lequel leur auteur offre une description de costumes à l'attention d'un correspondant absent le jour d'une mascarade. Dans sa thèse consacrée au costume de mascarades en Angleterre au XVIII^e siècle, Aileen Elizabeth Ribeiro répertorie, dans la correspondance des hommes et femmes de l'époque, les références faites à l'habit oriental. Ces lettres précisent le type de mascarade – privée ou publique – à laquelle leur auteur a été convié, les noms des participants les plus célèbres, et le costume qu'ils revêtent pour l'occasion. L'identification des hommes et des femmes présents contrevient à l'esprit supposé anonyme de ces rencontres. Elle indique une fonction sociale de la mascarade comme occasion de parade. Grâce à ces événements, la ou le participant a les moyens de gagner en célébrité, et de faire sensation, parfois simplement en changeant un détail, la couleur d'un costume traditionnel.

Les habits orientaux arborés à cette occasion mettent en valeur la personne qui les porte. Ils alimentent une culture du paraître sensationnel au sein de groupes sociaux plus ou moins restreints. Au moment de la mascarade, l'individu est remarqué par les membres du cercle mondain auquel il se joint. Cet événement est relayé par les

⁶⁵ Thomas Jefferys, *A Collection of the Dresses of Different Nations*, 4 vols. (London : 1757-1772) I : ix.

⁶⁶ Françoise Piponnier et Perrine Mane identifient la naissance des lois somptuaires en Angleterre au règne d'Edouard III. Ces lois subissent de nombreux amendements au cours du temps. Les rois et reines de la dynastie Tudor appellent à une vigilance accrue dans le domaine vestimentaire. Le Statut de Greenwich du 15 juin 1574, édicté sous le règne d'Élisabeth I, condamne l'importation et la consommation de vêtements étrangers et appelle à un retour à l'ordre social par le respect des lois somptuaires : « to the intent there may be a difference of estates known by their apparel after the commendable custom in times past » ; in Françoise Piponnier et Perrine Mane, eds., *Se vêtir au Moyen Âge* (Paris : A. Biro, 1995) 139-141.

correspondants qui diffusent l'image de ces individus à l'ensemble du cercle mondain auquel ils appartiennent. Cette image atteint parfois une diffusion encore plus large lorsque les épistoliers sont relayés par la presse. Le magazine *Town and Country* du 1 mai 1772 publie la lettre d'un particulier écrite dans le but de fournir aux absents un compte rendu de la fête qui s'était tenue au Panthéon à Londres quelques jours auparavant : « I have sent you an account of these different assemblies, for the entertainment of your country readers, who could not have an opportunity of assisting at them ».⁶⁷

Les chroniques mondaines mentionnent les costumes orientaux comme objets de curiosité, comme faire-valoir de leur propriétaire. Horace Walpole décrit à George Montagu la mascarade organisée par le duc de Richmond et précise l'identité des participants : « The Duchesses of Richmond and Grafton, the first as a Persian sultana, the latter as Cleopatra, were glorious figures in different styles. Mrs Fitzroy in a Turkish dress, Lady George Lenox, and Lady Bolingbroke in Grecian girls, Lady Mary Coke as Imoinda, and Lady Pembroke as a pilgrim, were the principal beauties of the night ».⁶⁸ L'intérêt n'est pas dans la description des habits mais dans l'identification des invités. L'habit oriental permet à celui ou celle qui le porte d'être remarqué lors de la fête et assure la retranscription de son nom dans les lettres manuscrites ou publiées qui suivent l'événement. Le costume oriental a fonction d'épithète-identifiant. Sans cet exotisme vestimentaire, il est peu probable que leur nom soit seulement cité dans la correspondance de l'époque. Le costume oriental permet l'identification et dissémination du nom dans les cercles mondains auxquels appartient de manière plus ou moins rapprochée l'individu masqué.

Dans ce type d'écrits, le lecteur ne trouve pas de description précise des vêtements mentionnés. L'auteur signale de préférence les signes extérieurs de richesse et réduit la représentation de l'ensemble de la robe orientale à un détail ornemental. Un article publié dans *The Oxford Magazine* de 1768 souligne le rôle des accessoires orientaux dans la mise en valeur du moi :

Wed. 12. An account of the grand masquerade given by his Danish majesty to the nobility and gentry of this kingdom, at the King's Theatre in the Haymarket on Monday evening last [...] The Duke of Northumberland appeared in a Persian habit, with a turban richly ornamented with diamonds [...] Lord Clive appeared in the

⁶⁷ *Town and Country*, 1 May 1772.

⁶⁸ Horace Walpole, « Letter of 7 June 1763, to George Montagu. » *The Letters of Horace Walpole*. Ed. P. Cunningham. 9 vols. (London, 1891)V : 342.

dress of a nabob, very richly ornamented with diamonds. An East-India director was dressed in the real habit of a Chinese madarin, ornamented with diamonds to an immense value, which greatly attracted the notice of his Danish majesty [...] The duchess of Ancaster, in the character of a sultana, was universally admired ; her robe was purple satin bordered with ermine.⁶⁹

L'ornementation davantage que l'ensemble des costumes attire le regard de l'observateur. De l'habit du Persan, du nabab, du mandarin chinois, ou de la sultane, le destinataire ne retient que les diamants, l'or et l'hermine qui réhaussent les tissus. Le récit personnel d'une mascarade tenue à Carlisle House, donnée par le Tuesday Night Club en 1770, porte la même attention à la parure : « Miss Monckton, daughter of Lord Galloway, appeared in the character of an Indian Sultana, in a robe of cloth of gold and a rich veil. The seams of her habit were embroidered with precious stones, and she had a magnificent cluster of diamonds on her head ; the jewels she wore were valued at £30,000 ». ⁷⁰ La richesse des ornements éblouit l'observateur au point qu'il ne discerne plus rien de l'aspect oriental des vêtements. La description de ces derniers est minimaliste et réduite aux éléments saillants, à tout ce qui embellit, exalte, enrichit l'image du moi. L'aspect ornemental de ces tableaux éclipse le tout. L'attention portée à la parure est l'élément discriminant qui permet de distinguer deux positions épistémologiques vis-à-vis du costume oriental : une approche « scientifique », qui tend à ne privilégier aucun détail et à considérer les éléments du costume de manière équivalente, et le regard « commun » des spectateurs de mascarades pseudo-orientales, au savoir beaucoup plus restreint.

Les épistoliers créent un substitut de costume oriental, sous la forme métonymique du « costume-bijou », et marquent le rôle de faire-valoir de l'objet pour le moi social. À l'époque où Defoe écrit *Roxana*, les moralistes dénoncent la grossièreté et l'indécence de ces costumes :

O Jesus – Coz – why this fantastic dress?
I fear some frenzy does your head possess ;
That thus you sweep along a Turkish tail,
And let that Robe o'er modesty prevail
[...]

⁶⁹ « Foreign and Domestic Intelligence. The Oxford Magazine for October 1768 » *The Oxford Magazine*, 3 vols. (London, 1768) I : 160-161.

⁷⁰ Quoted in Aileen Ribeiro, *The Dress Worn at Masquerades in England, 1730-1790, and its Relation to Fancy Dress in Portraiture* (New York : Garland Publishing, 1984) 67.

Why in this naughty vestment are you seen?
Dress'd up for love, with such an air and mien.⁷¹

Le dialogue imaginé par Arbuthnot entre la prude et le coquet met en évidence les motifs d'une critique morale élaborée contre la mascarade pseudo-orientale. Le poète oppose le thème de la fureur – « frenzy » – à celui de la pudeur – « modesty ». Il utilise une méthode, courante aux moralistes et caricaturistes, et qui consiste à dépeindre l'homme sous des traits animaux, pour ici tourner en dérision la robe turque. Cet habit est l'adjuvant de toutes les entreprises de séduction et, en tant que tel, joue un rôle actif dans la dégradation des moeurs individuelles et sociales.

Cette dénonciation n'évolue guère au cours du temps. En 1768, soit près d'un demi siècle plus tard, un poète anonyme s'insurge la dépravation provoquée par ce type de divertissement et utilise le costume oriental comme bouc émissaire :

[...] what tongue can speak
Their numbers! Turks and Christians, Indians and Greek!
Few so ditinguished by characteristic dress,
As to what each meant, 'twere labour to confess,
Except to glitter forth in borrow'd shew,
For one sweet hour to seem an Eastern beau.⁷²

L'auteur anonyme lance plusieurs chefs d'accusation contre la mode pseudo-orientale. Il évoque le danger d'une indistinction des genres et des rangs, qui aboutit à une perte générale de la capacité de l'individu à faire sens sur le monde qui l'entoure. L'auteur de ce pamphlet en vers n'y perçoit qu'une pratique extravagante et vaniteuse et blâme l'individu qui n'a pas su se restreindre aux limites de son moi.⁷³

⁷¹ John Arbuthnot. *The Ball. Stated in a Dialogue Betwixt a Prude and a Coquet, Last Masquerade Night, the 12th of May* (London, 1724).

⁷² Anon., *The Masquerade. A Poem* (London, 1768).

⁷³ Dror Wahrman considère la mascarade comme le symbole d'un « ancien régime d'identité » qui joue constamment à remettre en cause les limites du moi : « For the masquerade was not really about gender, anymore than it was about any other category of identity. Rather, it was a scene of bacchanalian experimentation with the protean mutability of identity on a more basic level and in all its possible manifestations » ; in Dror Wahrman, *The Making of the Modern Self* (New Haven : Yale UP 2004) 160. Le moraliste condamne moins le vêtement oriental que le jeu transgressif qu'il induit.

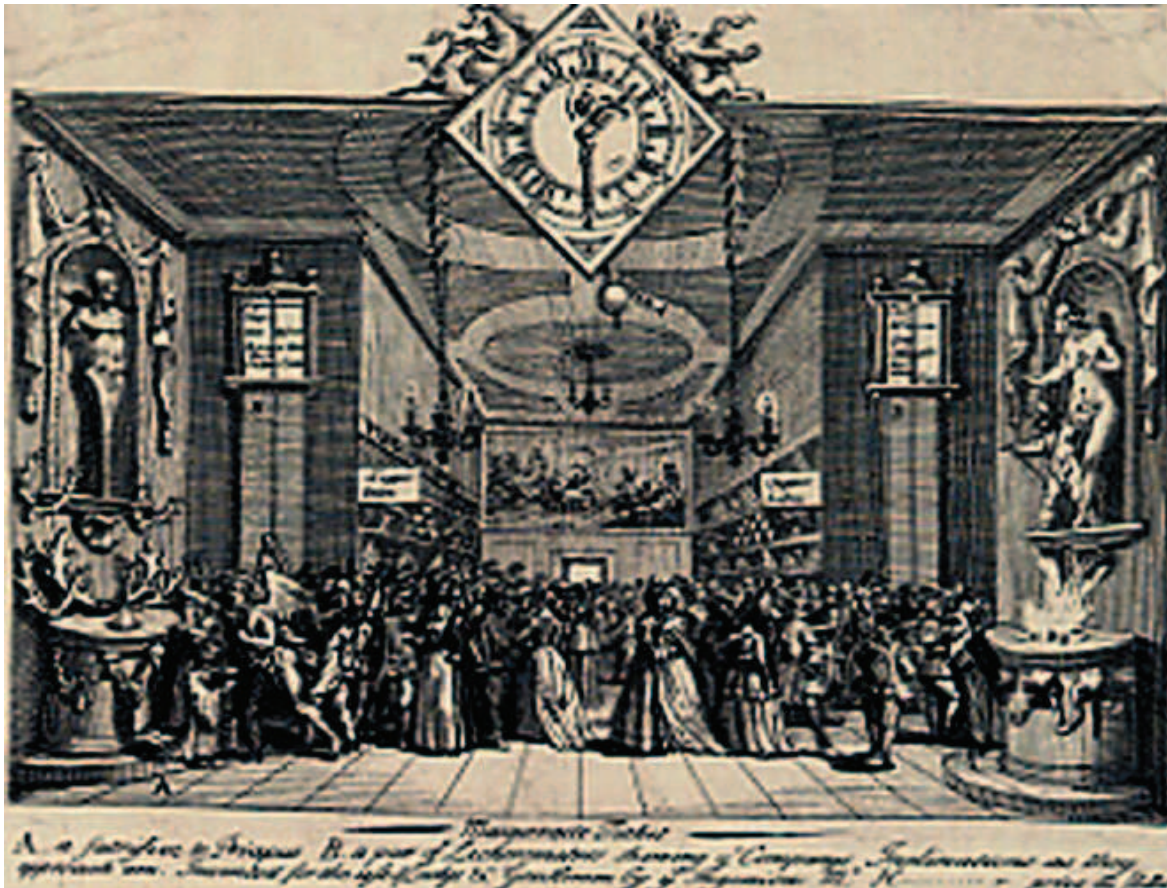


Fig. 12 : « Billet pour une mascarade », 1727, William Hogarth, Eau-forte et gravure au burin, 20,5X26,5, Andrew Edmunds, Londres.

William Hogarth dénonce au moyen d'un faux billet de mascarade la débauche que suscitent de tels divertissements. Entre les cornes de cerf, symbole du cocus, et la statue de Cupidon, décochant ses flèches sur un couple enlacé, les hommes et les femmes en tenue de mascarade défilent sous le regard amusé du spectateur. À gauche et à droite de la salle sont disposés les « Lecherometers », ou « Libidomètres », dont le graveur nous explique le fonctionnement dans une vignette en bas de l'image : « B. A pair of Lecherometers shewing y^e Companys inclinations as they approach em. Invented by y^e ingenious M.^r H.....r, price one shilling ». Le mur du fond est décoré d'un tableau représentant une bacchanale et l'horloge suspendue au plafond au premier plan est ornée d'un lion et d'une licorne, insignes royales, qui tiennent, dans une attitude obscène, leur queue entre les jambes. La gravure joue sur le décalage ironique entre l'apparente

innocence des personnes masquées et les éléments du décor aux connotations salaces et même politiquement injurieuses.

Le costume de mascarade trouble également l'identité des individus et encourage les métamorphoses. Frances Burney écrit dans son journal :

My Dress was a close pink Persian Vest, covered with Gauze, on loose Pleats and with Flowers etc... a little Garland or a Wreath of Flowers on the left side of my Head [...] The Captain made a Story of me – That I had been incarcerated by the Grand Signor as Part of the Seraglio and made a Prisoner by the Russians in the present War.⁷⁴

L'habit persan est à l'origine d'une scène amusante relatée par l'épistolière, dans laquelle un capitaine affuble la jeune femme d'une nouvelle identité. Dror Wahrman indique que le principe de création d'une identité fictive qui éclipse l'identité réelle en transgressant les limites du moi est l'objet même de la mascarade : « The essence of the masquerade, of course, was identity play : arriving in costume and masks that made the participants unrecognizable. In the process, the boundaries of every category of identity were explicitly and frequently played with ».⁷⁵

Le vêtement est la cause d'un déplacement imaginaire des limites du moi, brouillant la frontière entre le réel et le fictif : le capitaine raconte-t-il une histoire au sujet de la narratrice – « The captain /made a story/ of me » – ou provoque-t-il le devenir histoire de cette dernière – « The captain made /a story of me/ »? Le costume oriental, agent de la substitution momentanément d'une identité réelle en identité fictive, est le moyen de produire une image exaltante du moi, digne d'un héros de roman. La culture pseudo-orientale appelle à un « déplacement ». La fonction de ce dernier n'est pas identique à celle assignée au déplacement intellectuel promu par les orientalistes pour juger correctement des œuvres produites par les cultures d'Orient. Dans le premier cas, il vise la promotion du moi et, dans le second, la mise en valeur de l'autre. Cependant, culture savante et générale de l'Orient suivent la même démarche de « translation » intellectuelle ou imaginaire du moi vers l'autre. L'ethnocentrisme et le narcissisme des deux démarches doivent être modérés par la prise en compte des appels des savants au

⁷⁴ Frances Burney, *The Early Diary of Frances Burney, 1768-1778*, ed. A.R. Ellis, 2 vols. (London, 1889) II : 64-65.

⁷⁵ Dror Wahrman, *The Making of the Modern Self* (New Haven : Yale UP, 2004) 159.

relativisme dans le jugement de goût et, dans le second cas, de la nécessité d'un passage par l'autre pour exalter le moi, soulignant son incomplétude.

Le costume oriental est représenté dans la littérature anglaise du XVIII^e siècle selon trois types de discours : le discours ethnologique des voyageurs, le discours symbolique des romanciers et le discours ornemental des chroniqueurs. Si l'image produite par ces trois types d'énoncé est différente et inégale en précision, ils utilisent néanmoins le même procédé pour parvenir à des résultats singuliers. L'auteur « habille », enveloppe, le costume oriental dans un système de signification étranger à l'objet. La représentation anthropologique du vêtement est scientifique et métaphorique, et place ce dernier dans un rapport analogique à l'esprit d'un peuple. Les emprunts de la littérature romanesque à la littérature viatique pour décrire les costumes des Persans, des Turcs ou des Indiens, sont détournés afin de transformer ces tissus en allégories d'un discours moralisateur. Enfin, la fonction ornementale de l'habit de mascarade pseudo-orientale, modifie le mode descriptif de l'objet, alors traité de manière métonymique. Les descriptions des chroniqueurs mondains sont des descriptions filtrées, qui ne laissent transparaître que les parures dont les vêtements sont sertis. Elles aboutissent à la transformation du vêtement en costume-bijou, faire-valoir d'un corps étranger.

IV.2 COSTUMES AMBIVALENTS

La notion d'ambivalence est opératoire pour penser le rapport des lecteurs et lectrices du XVIII^e siècle au costume oriental. Elle désigne la présence simultanée de deux « valeurs », composantes, interprétations, opposées ou analogues.

La lecture du costume oriental au XVIII^e siècle est ambivalente, soutenue à la fois par le regard expert du savant et par le regard curieux du lecteur anonyme, sans que l'un annule l'autre. La réception ambivalente de la représentation de ces costumes assure un dialogue ininterrompu entre la culture savante et la culture générale de l'Orient.

RECUEILS DE COSTUMES ET PRATIQUE DU DOUBLE REGARD

Dans le deuxième tome de sa *Bibliographie générale du costume et de la mode*, publiée en 1933, René Colas fournit la liste complète des recueils d'estampes. Le premier ouvrage consacré à des costumes de Turquie et d'Asie Mineure est publié en 1567 sous le titre de *Pérégrinations orientales* par Nicolay d'Arfeuille. Au XVII^e siècle, il cite les recueils de Breuning, et de Lorch en allemand, de La Chapelle et de Silvestre en français. Au XVIII^e siècle, les éditeurs français et allemand s'illustrent dans la publication de nouveaux recueils. Le graveur français Le Hay publie en 1714 un *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant*. Le peintre suisse Jean-Étienne Liotard accompagne Lord Bessborough à Constantinople et publie en 1737 ses *Costumes Orientaux*.⁷⁶

⁷⁶ Voir au sujet du peintre la monographie de François Fosca, publiée pour la première fois en 1928, corrigée en 1956 et intitulée, *La Vie, les voyages et les œuvres de Jean-Étienne Liotard, citoyen de Genève, dit « Le peintre turc »* (Lausanne, Paris, 1956).

Les Français, Jean-Antoine Guer en 1746-1747 dans *Moeurs et usages des Turcs* et Joseph Vien dans la *Caravane du Sultan à la Mecque* de 1749 alimentent le marché européen du recueil. Guer inclut dans son ouvrage sur l'histoire et la société ottomane trente illustrations, gravées par Claude Duflos, d'après des dessins de François Boucher pour le premier tome et N. Halle pour le second. Il ajoute des vignettes en début et fin de chaque livre, soit un total de vingt images représentant des femmes turques dans des décors d'intérieur ou des dignitaires ottomans en action. Sur les trente planches intercalées, trois seulement reproduisent des « vues », de l'Hellespont, de Constantinople ou du Grand Sérail. Les vingt sept autres brossent des portraits en pied et en costume des Orientaux, ou mettent en scène des événements de l'histoire des Turcs, comme « L'Audience du Grand Seigneur », « Le Couronnement du Sultan », « La Mort de Mustapha » ou « La Déposition d'Osman ». Vien, quant à lui, est dessinateur et graveur de l'Académie de France à Rome. Il publie en 1748 le recueil de 30 gravures qu'il a préparé pendant le tenue d'une mascarade turque donnée à Rome par « Messieurs les Pensionnaires de l'Académie de France et de leur amis ». Vien expose son projet à « Messire Jean-François de Troy » à qui il dédie son ouvrage : « Monsieur, la mascarade que nous avons donnée au peuple romain le carnaval dernier a eu un tel applaudissement, que j'ai pris la résolution d'en dessiner, et graver toutes les différentes figures qui la composaient ».⁷⁷

La production anglaise est plus tardive et concerne avant tout l'Inde avec les recueils de Thomas et William Daniell et de Balthazar Solvyns à la fin du XVIII^e siècle, et le recueil de James Hunter au début du XIX^e siècle. Thomas Daniell (1749-1840) voyage avec son neveu, William Daniell (1769-1837) en Inde de 1786 à 1793 et réalise avec ce dernier une série de vues dont les publications sont très appréciées du public britannique.⁷⁸ Les spectateurs y découvrent les paysages sublimes et pittoresques de l'Inde et observent les habitants qui occupent ces espaces. Le plaisir esthétique est complémentaire d'une cartographie précise, complète et systématique du territoire.

⁷⁷ Joseph Vien, « Dédicace » *La Caravane du sultan à la Mecque* (Paris, 1748).

⁷⁸ *Oriental Scenery. Twenty Four Views in Hindoostan, from the Drawings of Thomas Daniell, Engraved by Himself and William Daniell* (London, 1795) est publié en 1799 sous le titre de *Antiquities of India* et édité à nouveau en 1801 et 1807 sous le titre de *Oriental Scenery*, puis *A Picturesque Voyage to India* en 1810. L'édition de 1816 de *Oriental Scenery* passe à 150 estampes.

Solvyns séjourne lui aussi en Inde pendant plus de dix ans, de 1791 à 1803.⁷⁹ Originaire d'Anvers, il est un peintre de marines, lorsqu'il quitte son pays en 1791 pour tenter sa chance en Inde. Dès 1794, il annonce son intention de publier un recueil de costumes des peuples de l'Inde et publie en très peu d'exemplaires à Calcutta en 1796 *A Collection of Two Hundred and Fifty Coloured Etchings : Descriptive of the Manners, Customs and Dresses of the Hindoos*. L'imprimerie Mirror Press de Calcutta prend en charge la publication d'un nombre plus important d'exemplaires en 1799 intitulés *A Catalogue of Two Hundred and Fifty Coloured Etchings [...]*.

Ses catalogues complètent ceux de Thomas et William Daniell par l'attention portée aux populations indiennes alors que les Daniell peignent avant tout des paysages. Sur les deux cent cinquante dessins, soixante-six représentent des portraits de femmes et d'hommes hindous, habillés selon leur caste et leur profession. Les planches suivantes sont consacrées aux portraits des servants, aux costumes traditionnels locaux, aux moyens de transport, aux divertissements, comme la musique, les festivals, le fumoir. Edward Orme publie à Londres en 1804-1805 une version piratée du recueil. Ce dernier ne connaît pas un grand succès en Europe, aussi l'auteur, de retour en France en 1803, repense et supervise une nouvelle édition, publiée à Paris de 1808 à 1812 sous le titre *Les Hindoüs*. La collection d'eaux fortes gravées par le peintre constitue une œuvre savante. Le caractère complet et systématique des descriptions que Solvyns fournit de la culture hindoue justifie l'appellation d'œuvre « ethnographique », même si la discipline ne naît que dans les années 1830.⁸⁰ Pourtant, Solvyns ne réduit pas ses personnages à des types et la manière dont le peintre les met en scène assure le divertissement des lecteurs.

Quant aux dessins du lieutenant James Hunter, on les retrouve notamment dans *A Brief History of Ancient and Modern India* publié par Francis William Blagdon en 1805. Ils y sont gravés par les soins d'Edward Orme qui se charge au même moment de publier l'édition pirate des gravures de Solvyns.

Les habitants de l'empire ottoman sont connus à la même époque grâce aux gravures de Luigi Mayer. Ce dernier est employé en 1792 par l'ambassadeur britannique à Constantinople, Sir Robert Ainslie, pour réaliser une documentation illustrée des

⁷⁹ Robert Hardgrave fournit une biographie de Balthazar Solvyns dans la première partie de son ouvrage, *A Portrait of the Hindus : Balthazar Solvyns & the European Image of India, 1760-1824* (Oxford : Oxford UP, 2004). Voir aussi l'ouvrage de William Foster, *British Artists in India, 1760-1820* (Oxford : Oxford UP, 1931).

⁸⁰ Mildred et William D. Archer présentent le recueil comme : « the first ethnographic survey of life in Bengal » ; in Mildred et William D. Archer, « François Balthazar Solvyns : Early Painter of Calcutta Life » *Science, Philosophy and Culture : Essays Presented in Honour of Huymayun Kabir's Sixty Second Birthday*, ed. Franck Moraes (Bombay : Asia Publishing House, 1968) 10.

habitants, paysages et monuments d'Égypte. Il publie à Londres en 1801 *Views in Egypt* et *Views in Turkey, in Europe and Asia*, en 1803 suivent les *Views in the Ottoman Empire* et *Views in Palestine* en 1804. Dalvimart consacre deux ouvrages aux tenues des habitants d'Asie Mineure : *The Costume of Turkey* (1802) et *The Picturesque Representations of the Dress and Manners of the Turks*. Le recueil, publié en 1814, contient soixante gravures, commentées par William Alexander, le conservateur adjoint du Département des Antiquités du British Museum. Francis B. Spilsbury suit l'armée britannique qui se bat aux côtés de l'empire Ottoman lors de la campagne d'Égypte de 1798 et 1801. Il réalise lors de son stationnement en Syrie, et alors même que l'armée française perd le siège de Saint-Jean-d'Acre en 1799, une série d'esquisses des paysages du Proche Orient, regroupées en 1803 sous le titre de *Picturesque Scenery in the Holy Land and Syria*. Arabes et Turcs y sont dépeints dans leurs vêtements traditionnels.

L'ouvrage gravé par Le Hay est le premier des recueils de costumes orientaux publiés au début du siècle. Il met en place une stratégie d'énonciation et une grille de lecture – celle du double regard – qui sont répétées dans les représentations iconographiques ultérieures des vêtements des peuples indien, persan, ottoman ou arabe. L'éditeur énonce dans la préface la possibilité d'une double lecture simultanée du livre, par le regard du savant et par le regard du curieux ou du galant. Chaque illustration devient le réceptacle d'un regard et d'un discours ambivalents, à la fois savant et commun. Bien que ces domaines du savoir n'aient pas les mêmes fonctions – le premier se soucie de la connaissance des peuples orientaux et le second des nouvelles tendances de la mode vestimentaire – l'éditeur en rappelle la porosité.

L'ouvrage de Le Hay est publié à Paris en 1714 et est connu en Angleterre. La bibliothèque d'Oxford possède un exemplaire, qui appartient au fonds légué en 1830 par le collectionneur et antiquaire Francis Douce (1757-1834). Les dessinateurs et graveurs anglais s'inspirent des planches de Le Hay pour réaliser leurs propres illustrations. L'exemple de Thomas Jefferys est déterminant car il indique le transfert réussi du domaine « savant » au domaine « commun ». Dans le premier volume de *A Collection of the Dresses of Different Nations*, dont la publication date de 1757, Jefferys indique que les planches 2, 4, 16, 18, 19, 26 proviennent des *Cent estampes*, et précise avoir consulté l'ouvrage chez « Martin Folkes, Esq ». Jefferys copie des gravures de Le Hay pour son catalogue de costumes de mascarade.

Le Recueil de cent estampes est une œuvre de commande de Charles-Augustin de Ferriol, ambassadeur français à la Sublime Porte, passée auprès du peintre Van Mour.

Les dessins sont acheminés vers Paris et gravés par Le Hay. Dans l'introduction, l'éditeur expose les conditions de production et de réception de l'ouvrage :

L'applaudissement que cette grande et curieuse suite a euë à la Cour, à la Ville, dans le Royaume, & dans les Pays Etrangers, prouve combien tout le monde sent l'obligation que l'on a à M. de Ferriol Ambassadeur extraordinaire du Roy à la Porte, d'y avoir fait peindre d'après nature une suite si nombreuse de Tableaux par un Peintre habile, qu'il avoit avec luy ; & d'avoir permis à son retour à Paris que l'on y gravât ces mêmes tableaux, qu'il n'avoit fait faire que pour sa satisfaction particulière.⁸¹

Les intérêts d'un particulier rejoignent l'enthousiasme du public européen pour la représentation littéraire – les derniers volumes des *Mille et une nuits* viennent de paraître – et picturale de l'Orient. Les dessins participent à la mode orientale et flattent le goût des lecteurs et lectrices. Ils s'inscrivent également dans le cadre d'une épistémologie moderne, influencée par la science expérimentale. Chaque gravure est fondée sur des observations « de terrain » menées par le peintre,⁸² et qui attestent de la fiabilité de son travail. Tout comme Galland indique précisément ses sources manuscrites et assure la valeur savante de ses traductions, l'éditeur rappelle le fondement « scientifique » des transcriptions picturales de Jean-Baptiste Van Mour et situe ainsi le recueil par rapport au domaine culturel savant de l'Orient.

Il précise également dans cette préface la possibilité d'une double réception :

Mais rien ne demande plus le secours du Dessein, & rien ne pique davantage la curiosité du Lecteur, que les Habilemens des différentes Nations, qui semblent toutes affectées de se vêtir d'une manière qui les distingue de leurs voisins. Le Lecteur pleinement satisfait s' imagine passer en revûë les autres habitans de la Terre ;

⁸¹ Jacques Le Hay, eng., *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant, tirées sur les tableaux peints d'après nature en 1707 et 1708 par les ordres de M. de Ferriol Ambassadeur du Roi à la Porte. Et gravées en 1712 et 1713 par les soins de Mr Le Hay* (Paris, 1714) n. pag.

⁸² Voir au sujet de la présence du peintre Jean-Baptiste Van Mour à Constantinople l'ouvrage d'Auguste Boppe, *Les Peintres du Bosphore au XVIII^e siècle* (1911. Paris, 1989) 1-56 et celui de John Sweetman, *The Oriental Obsession : Islamic Inspiration in British and American Art and Architecture, 1500-1920* (Cambridge : Cambridge UP, 1988). John Sweetman indique que l'artiste arrive à Constantinople en 1700 et qu'il y reste jusqu'à sa mort en 1737. Les ambassadeurs turc, hollandais et français sont ses patrons. Il travaille entre 1703 et 1716 pour le compte de William Sherard de la Compagnie du Levant. L'ambassadeur français Ferriol passe auprès de Van Mour en 1707 une commande de cent peintures de costumes ottomans. Ce sont ces cent tableaux qui sont gravés et publiés par Le Hay en 1714. Le *Recueil des cent estampes* est à l'origine de nombreuses copies. En 1725, Van Mour devient le peintre officiel du Sultan Ahmed III et témoigne de la vie à la cour ottomane.

& exerçant sur eux une espèce d'empire, il les examine avec attention, approuve ou condamne le choix de leurs habits, se divertit et rit souvent de la bizarrerie des uns, admire quelque fois la beauté et la majesté des autres, donnant cependant toujours dans son estime la préférence à l'habit du Pays où il est né, & qu'il porte actuellement.

Le Lecteur sçavant va plus loin ; il cherche et veut trouver dans cette variété d'ajustements les différens caracteres des esprits. En effet, il luy est aisé de les reconnoître dans la manière dont s'habillent les Nations du Levant, & principalement les Turcs, qui de tous tems ont distingué les états & les dignitez par la difference des habits ; mais particulièrement par celle des Turbans & autres ornemens de tête.⁸³

L'éditeur remarque la curiosité du public pour la mode vestimentaire et réfléchit aux raisons qui motivent cet intérêt. Le spectateur est projeté dans une circumnavigation imaginaire, organisée par le dessinateur, le graveur et l'éditeur. Les auteurs indiquent au lecteur un parcours, établi sous la forme d'un catalogue de costumes nationaux et régionaux des peuples du Levant. Le lecteur incarne le personnage du chef d'une armée « passant en revue » ses soldats, il se découvre aussi savant et « examine » avec attention les détails de l'objet de son analyse. Il devient le juge qui jette le blâme ou la louange sur son prévenu. Il mime la gauserie ou l'admiration des foules. L'auteur indique les différents rôles que les lecteurs prendront plaisir à jouer et souligne la part de divertissement que réserve la consultation d'un catalogue.

Néanmoins, le catalogue ne s'adresse pas seulement à ceux qui recherchent le divertissement mais aussi bien à ceux en quête du savoir. L'éditeur propose un second regard qu'il définit comme « savant ». À la myopie narcissique mais récréative d'une certaine classe de lecteurs répond l'acuité du regard des savants. Ces derniers parviennent à déceler sous l'habit les caractéristiques de l'esprit des peuples. L'éditeur assure que l'adéquation entre le vêtement et la morale est plus parfaite pour les peuples orientaux, et notamment pour le peuple turc, que pour les Européens. Il fonde son propos sur l'observation d'un code vestimentaire strict auquel se soumettent davantage les sociétés orientales que les sociétés européennes de son temps. En Angleterre, l'émergence d'une classe moyenne, qui peut copier, en sacrifiant la qualité, les produits désirés par les classes les plus fortunées et prestigieuses, est la cause de ce brouillage. Le vêtement correspond moins strictement à l'organisation sociale que dans une société où l'habillement est l'objet

⁸³ Jacques Le Hay, ed., « Préface » *Recueil de cent estampes* (Paris, 1714) n. pag.

de strictes réglementations. Dans la préface de son recueil de costumes, Thomas Jefferys condamne le retrait des lois somptuaires, et déplore l'abandon de la société aux désirs et caprices de chacun : « At present indeed, the Europeans are so much at Liberty to follow their own Fancy in the Figure and Materials of their Dress, that the Habit is become a kind of Index to the Mind, and the Character is in some Particulars as easily discovered by a man's Dress as by his Conversation ». ⁸⁴

A contrario, les vêtements des Orientaux sont « transparents » et reflètent parfaitement l'esprit du peuple qui les arbore. Ces habits permettent au lecteur savant de juger du développement d'une société et de son mode d'organisation. Il remarque par exemple, d'après le catalogue qui lui est proposé et d'après l'organisation même de ce catalogue, l'importance du corps de l'armée dans la société ottomane de l'époque. Un mouvement de va-et- vient est enclenché entre la réalité du monde ottoman et le catalogue qui est censé en reproduire une image en miroir. La distinction par le vêtement garantit la préservation d'une structure sociale déterminée, et ce conservatisme » justifie son exposition sous forme de catégories organisées en catalogue. L'agencement du recueil impose à son tour une structure immuable sur le réel, lequel, défait de son caractère instable et aléatoire, peut être rangé, classé et dominé.

Le lecteur du *Recueil de cent estampes* ne construit-il pas lui aussi un « empire » imaginaire, en rapport avec l'empire bien réel que les marchands, diplomates et militaires anglais bâtissent en Orient? À la fin du siècle, l'imaginaire de l'empire que les orientalistes tentent de constituer auprès du public anglais par la vulgarisation de leurs travaux, soutient la mise en place et l'administration d'un empire bien réel des Anglais en Inde. Les catalogues colorés et pailletés qui séduisent les curieux de la mode classent et gouvernent les peuples représentés, au même titre que les cartes des colonisateurs définissent un espace approprié par l'esprit, préalable ou postérieure à une conquête bien réelle cette fois.

La structure du recueil atteste de son caractère savant. Les estampes ne sont pas disposées au hasard mais sont classées par régions et rangs sociaux distincts. Le lecteur perçoit immédiatement l'organisation et la hiérarchie de la société ottomane. Le catalogue débute avec un double portrait du sultan et de la sultane en costume de cérémonie, suivis par les hauts dignitaires du sérail – comme le vizir, le chef des janissaires ou encore le chef des eunuques – et les membres du personnel de la Cour. Tous sont identifiés au moyen d'une translittération turque, accompagnée de son équivalent

⁸⁴ Thomas Jefferys, *A Collection of the Dresses of Different Nations*, 4 vols. (London : 1757-1772) I : ix.

culturel anglais. Cette démarche est celle d'un savant, capable de donner le nom juste pour désigner ce qu'il décrit. L'élite de la société ottomane est ensuite représentée dans les portraits des hommes de loi, des religieux et des membres du corps de l'armée. Puis, les individus de plus basse extraction sont à leur tour représentés et classés, du simple *saka* ou porteur d'eau au bourgeois turc. Enfin, les habits traditionnels permettent de distinguer entre les différentes régions de l'empire, et ses différentes communautés ethniques, franque, juive, grecque, arménienne, hongroise, valaque, bulgare, tartare, persane, indienne, arabe, africaine, mauresque.

Les estampes sont agrémentées de commentaires dans lesquels le lecteur trouve des informations sur l'organisation de la société, ses hiérarchies et ses moeurs. Van Mour dessine un « Amant turc qui se perce le bras devant sa maîtresse pour preuve de son amour », dont l'intérêt est davantage théâtral qu'« ethnographique ». L'éditeur ne s'attarde pas sur le divertissement provoqué par la gravure mais expose le discours savant implicite : « Il y a des Turcs assez fous pour se déchirer les bras en présence de leurs maîtresses pour prouver leur passion ; & ceux qui se les déchirent davantage passent pour les plus amoureux ». ⁸⁵ La gravure produit un discours topique et transforme le sujet en type. L'amant correspond à un trait de caractère du peuple turc, à une « nature » passionnelle. La gravure élargit ou consolide l'édifice des connaissances disponibles sur le monde oriental. D'autres scènes, dépeintes à la même époque dans la correspondance de Lady Montagu, comme les « Femme turque qui fume sur le sofa » ou « Femme turque qui se repose sur le sofa sortant du bain », sont l'occasion de commentaires sur les moeurs privées des turcs. En contre-point de représentations imaginaires ou fantasmées, l'éditeur produit un commentaire sociologique et médical du bain turc :

Les Dames Turques se baignent presque tous les jours : leur plaisir est de manger dans le bain, & d'y boire des eaux glacées ; ce qui cause à plusieurs des maladies de consommation dont elles meurent ; parce que leurs étuves sont si chaudes qu'à peine peut-on y respirer. Leurs linges pour le bain sont fort propres. Après s'être baignées, elles passent dans une chambre voisine du bain, où elles se reposent sur un Sofa, & souvent s'y endorment. ⁸⁶

L'éditeur indique en préface le but strictement informatif des notes ajoutées :

⁸⁵ Jacques Le Hay, ed. *Recueil de cent estampes* (Paris, 1714) viii.

⁸⁶ *Ibid.*, p. ix.

L'on trouvera dans ces Explications des choses nouvelles & intéressantes ; & si j'y ay joint quelques Evenemens extraordinaires arrivez de nos jours dans l'Empire Turc, c'est qu'il m'a paru que ces évènements bien détailliez feroient mieux connoître le génie, la politique & les coùtumes des Turcs, que tous les discours qu'on pourroit faire pour en donner de justes idées.⁸⁷

Sans contradiction avec ses visées érudités, l'éditeur affiche la part de divertissement que réserve le recueil et en imprime une version colorée :

Comme il s'est trouvé plusieurs Personnes qui, non contents de connoître par les Estampes de ce Recueil la véritable forme des Habits du Levant, ont souhaité en connoître aussi la couleur : on a fait enluminer avec soin, & avec le plus d'intelligence qu'il a été possible, plusieurs Recueils de ces Estampes d'après les Tableaux Originaux. Ainsi, ceux qui voudront avoir ces Estampes enluminées les trouveront aussi chez Monsieur le Hay, ruë de Grenelle Fauxbourg Saint Germain, proche de la rüe de la Chaise.⁸⁸

Le goût du public engage l'éditeur à agrémenter les gravures de pigments colorés, dorés et à l'orner de paillettes collées. L'aspect décoratif de l'ouvrage gratifie la curiosité des lecteurs et rehausse l'attrait du volume. Le peintre maîtrise également l'art de la mise en scène et attise le plaisir de lecture en mêlant le narratif au descriptif. Les sujets sont parfois simplement insérés dans un décor, avec les objets qui caractérisent leur profession. Le cuisinier par exemple apparaît avec des marmites au second plan ; le jardinier est dessiné dans le jardin du sérail. Ici, les sujets posent et l'élément narratif est quasi-inexistant. D'autres planches esquissent des mises en scène : le mufti est représenté en prière, l'effendi pendant son étude.

⁸⁷ *Ibid.*, n. pag.

⁸⁸ *Ibid.*, n. pag.

Fig. 13 : « Le Moufti »,
d'après Le Hay.



Fig. 14 : « Effendi en
prière », d'après Le Hay.

D'autres gravures encore, disposées de manière aléatoire dans le recueil, surprennent par la place qu'elles réservent à l'élément narratif. Le regard savant est alors comme détourné de l'objet de son étude par un élément perturbateur qui apporte narration et récréation à l'ensemble. L'illustration du « Janissaire Aga, ou le commandant des janissaires » est perturbée par le soulèvement du voile de la tente au second plan, qui laisse apparaître un soldat profondément endormi. La diversion du regard est source de divertissement.

L'éditeur reconnaît la possibilité d'une double lecture du catalogue de costumes orientaux, susceptible d'intéresser les savants et les curieux. Il recommande l'application d'un regard ambivalent, censé provoquer un plaisir à la fois intellectuel et esthétique. Cette stratégie énonciative n'est pas uniquement appliquée au domaine iconographique. Elle est pratiquée dans les contes orientaux, présentés comme divertissant et instructif. Les fables orientales des *Mille et une nuits* séduisent un public large de lecteurs, non pas seulement avide de merveilleux, mais aussi curieux de connaissances plus complètes au sujet des moeurs et coutumes des peuples orientaux. Les lecteurs découvrent dans ce matériau fabuleux les éléments de compréhension d'un monde oriental indistinct, dont l'image reçue en Europe est le résultat d'une accréation de données culturelles à mesure que les fables se déplacent d'Inde vers le monde iranien puis vers le monde arabe. Antoine Galland avertit son lecteur que : « Tous les Orientaux, Persans, Tartares et Indiens, s'y font distinguer et paraissent tels qu'ils sont, depuis les souverains jusqu'aux personnes de la plus basse condition ».⁸⁹ Le XVIII^e siècle décrit la possibilité d'une coordination de la culture commune à la culture savante de l'Orient. Cette conjonction remet en cause toute compréhension dichotomique des deux discours.

⁸⁹ Antoine Galland, trad., « Avertissement » *Les Mille et une nuit*, 3 vols. (1704 ; Paris : Garnier Flammarion, 2004) 21.

LE COSTUME DE MASCARADE

La mascarade est un divertissement urbain, qui, au XVIII^e siècle, s'étend des cours princières aux demeures des riches bourgeois, des aristocrates et à des lieux publics, comme les rotondes dans les parcs ou les salles de bal, consacrées à la récréation des classes aisées. Dror Wahrman souligne, dans son ouvrage sur l'identité au XVIII^e siècle, l'importance de ce phénomène culturel. Il existe bien avant 1720 des formes de divertissement, tel le « masque », qui ressemblent à la mascarade, mais aucune n'est aussi répandue, aucune n'a un impact commercial si grand, et aucune surtout ne correspond à une logique inclusive.⁹⁰

Aileen Ribeiro cite à Londres plusieurs espaces publics où ont lieu les mascarades : Vauxhall Garden, le Panthéon, le King's Theatre de Haymarket, la rotonde du Ranelagh et Marylebone Gardens.⁹¹ Le divertissement est l'occasion de rencontres et de parades entre personnes appartenant aux mêmes cercles de sociabilité. La mascarade est un spectacle aussi pour ceux qui n'y participent pas. Nombre de chroniques décrivent les foules qui se pressent à l'arrivée des carrosses pour observer les hommes et les femmes descendre en costume.⁹² Le costume et le masque attirent les regards des curieux, à tous les niveaux de l'échelle sociale. L'originalité des costumes et la démarche transgressive induite par la confrontation de la singularité et du bon goût attisent la curiosité des badauds.

Terry Castle répertorie trois types de costumes de mascarade : le « domino » ou « costume neutre », le « travesti » utilisé pour incarner un type ou une classe et le « déguisement de caractère » pour représenter un être spécifique, qu'il s'agisse d'un personnage historique, allégorique, littéraire, ou de théâtre.⁹³ Terry Castle ajoute à cette

⁹⁰ Dror Wahrman, *The Making of the Modern Self* (New Haven : Yale UP, 2004) 158-159.

⁹¹ Aileen Ribeiro, *The Dress Worn at Masquerades in England, 1730-1790, and its Relation to Fancy Dress in Portraiture* (New York : Garland Publishing, 1984) ill. 1, 2a-b, 6b, 7, 8a-b, inbetween p. 102 and p. 103.

⁹² « On the Thursday following, May 7, Mrs. Cornelys gave her masquerade. The doors of the house in Soho-Square were opened about ten in the evening, when an unbroken line of coaches and carriages continued advancing till broad daylight, through a long file of inquisitive impertinent idlers, who insisted on each glass of the different vehicles being let down, that he might be afforded an opportunity of fully seeing every mask » ; in *Town and Country Magazine* (May 1770) 238-239.

⁹³ Terry Castle, *Masquerade and Civilization : The Carnavalesque in Eighteenth-Century English Culture and Fiction* (Stanford, CA : Stanford UP, 1986) 58.

définition que la sous-catégorie de travesti la plus populaire est le costume étranger ou exotique.⁹⁴

Les gravures de l'époque témoignent de la popularité du travesti oriental. Le personnage du fond sur la gravure anonyme « The Masquerade Dance » est habillé avec le turban et le manteau du gentilhomme turc.



Fig. 15 : « The Masquerade Dance », 1771, graveur inconnu; reproduit dans Aileen Ribeiro, 1984.

L'illustration de Wale, gravée par Grignion, illustre une scène de mascarade au Panthéon. Plusieurs personnages revêtent le vêtement oriental. On observe au premier plan, de gauche à droite, un mandarin chinois, une courtisane qui porte sur sa coiffe l'étoile de l'Islam, une femme turque et un homme dans l'habit du grand vizir des Turcs.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 60.

Fig. 16 : « Ticket de mascarade », d'après le dessin de S. Wale, gravé par C. Grignion, date inconnue ; reproduit dans Aileen Ribeiro, 1984.



Les chroniqueurs distinguent les costumes des différentes régions de l'Orient et établissent quatre sous-groupes : le costume turc, persan, indien, ou chinois. Néanmoins, Aileen Ribeiro note que ces distinctions sont parfois inexactes : « There was probably some confusion as to the exact difference between various kinds of Oriental dress, such as Turkish and Persian ; such niceties, however were not very important as long as the costume was flattering ».⁹⁵ Les milieux aisés anglais, femmes et hommes confondus, apprécient l'exotisme et le luxe de ces costumes, ce qui ne les empêche pas de distinguer entre un costume authentique et un factice : « An East-India director was dressed in the real habit of a Chinese mandarin, ornamented with diamonds, particularly the collar, which was entirely covered with diamonds, to an immense value, which greatly attracted the notice of his Danish Majesty ».⁹⁶ Cette description du mandarin chinois indique que les costumes « authentiques » ne sont pas exclus de divertissement pseudo-orientaux.

Deux recueils anglais de costumes de mascarade existent encore aujourd'hui : *Collection of Eastern and other Foreign Dresses* par Tinney, publié en 1750 et *A Collection of the Dresses of Different Nations* de Thomas Jefferys, dont les volumes 1 et 2 sont publiés en 1757 et 3 et 4 en 1772. L'ouvrage de Tinney ne compte que dix planches,

⁹⁵ Aileen Ribeiro, *The Dress Worn at Masquerades in England, 1730-1790, and its Relation to Fancy Dress in Portraiture* (New York : Garland Publishing, 1984) 289.

⁹⁶ *The Oxford Magazine* (1768) 160-161.

dont sept sont consacrées aux costumes orientaux, mais aucun texte explicatif ne vient agrémenter les illustrations. Les deux premiers volumes de Jefferys comportent 240 planches et les deux derniers en contiennent autant. L'ouvrage connaît un succès certain puisqu'il est réédité en 1774 dans une édition en quatre volumes.

Le public anglais peut aussi observer les déguisements orientaux dans les boutiques des loueurs. Les « curiosités » du magasin, parmi lesquelles figurent les habits orientaux, sont mentionnées et même parfois décrites sur leur carte de visite. Ces mêmes boutiques possèdent souvent des catalogues de costumes dans lesquels les clients et les confectionneurs viennent trouver leur inspiration. Aileen Ribeiro cite deux cartes de visite, « Brackstone's Masquerade Warehouse », et « Jackson's Habit Warehouse » sur laquelle figure la mention : « customers may see a book of several hundred prints coloured, which countains the dresses of every nation ».⁹⁷ Un fil relie le catalogue de costumes authentiques au recueil de costumes de mascarade, l'habit des Orientaux au travesti oriental. Ces copies pseudo-orientales permettent la percolation des études savantes auprès du grand public anglais.

Un travail de comparaison entre le recueil « savant » de Le Hay et les collections de Vien et de Jefferys permet de juger de la qualité de la « percolation » du savoir. Les ouvrages de Vien et Jefferys sont postérieurs au recueil de l'ambassadeur Ferriol et s'en inspirent largement. Le phénomène de plagiat indique une intégration du discours savant au sein d'une culture du divertissement. Néanmoins, les ouvrages de Vien et Jefferys sont inégaux en matière d'imitation et ne traitent pas de la même manière l'objet ethnographique. Les titres tout d'abord tracent un horizon d'attente distinct. Le premier, *La Caravane du Sultan à la Mecque*, reprend le nom donné à la mascarade, et annonce au lecteur le compte rendu dessiné d'une mascarade, alors que le second semble désigner un ouvrage de type « ethnologique ». Les formats diffèrent en épaisseur – 30 planches dans le premier cas et environ 120 dans chacun des quatre volumes de la collection de Jefferys – et en taille. Le recueil de Jefferys est décrit comme un *octavo* et celui de Vien comme un *in folio*. Néanmoins, l'imprimeur du recueil de Jefferys se sert de feuilles beaucoup plus grandes que celles utilisées pour le recueil de Vien, ce qui rend l'objet beaucoup moins maniable. De même, sur le plan du contenu, *A Collection of the Dresses of Different Nations* est beaucoup plus documenté que *La Caravane du Sultan*. Chacune des illustrations est agrémentée d'un commentaire sur la source de la gravure, d'une

⁹⁷ Aileen Ribeiro, *The Dress Worn at Masquerades in England, 1730-1790, and its Relation to Fancy Dress in Portraiture* (New York : Garland Publishing, 1984) 285.

description du vêtement et parfois de renseignements sur le statut de celui ou celle qui le porte et l'occasion pour laquelle il est revêti. Vien n'ajoute aucun paratexte informatif.

Le lecteur est face à deux livres dits appartenir au même domaine du divertissement mais il fait en réalité l'expérience de divergences au sein d'un même discours. Les accents de la phrase pseudo-orientale se déplacent entre parade et instruction. Le pseudo-orientalisme n'est pas dans un rapport systématiquement factice vis-à-vis de l'Orient. Son logos est aussi complexe que son degré de perméabilité à l'érudition orientaliste est inégal. Le recueil de mascarade de Jefferys, assemblé par emprunts successifs à la culture érudite, offre à ses lecteurs un savoir de seconde main. Le géographe du Prince de Galles, puisque telle est la profession de Thomas Jefferys, prend exemple sur d'autres ouvrages savants et organise les quatre volumes de sa collection par régions. Le premier volume expose les habits de Turquie, du Levant, d'Arabie, d'Inde, d'Égypte et de Barbarie. Le troisième volume nous intéresse également puisqu'il présente des habits turcs, mais aussi de Perse et de l'« Hindoustan ». Le dessinateur Vien ne se soucie pas de préciser de quelle partie du globe viennent ses costumes. Il sait néanmoins classer ses Orientaux selon leur rang social et reprend ici un mode d'indexation propre aux savants.

Jefferys numérote ses gravures ce qui lui permet de lier par un chiffre le costume de mascarade à son explication. Le géographe affiche le contenu des notes explicatives en titre : « An Account of the Books, and Paintings, from which the Figures of this Collection are Taken ; With a Description of such Particulars of the Habits, as a Print cannot Perfectly Express ; and some Historical Remarks on the Subject ; the Whole Disposed as an Index to the Work ». L'index supplée aux manques de l'image et prend en charge ce qu'elle ne sait pas articuler, comme les renseignements sur l'habit ou son histoire. L'identification des sources renforce l'autorité du discours du géographe et informe le lecteur sur la nature des reproductions. La présence de pièces « authentiques » indique que les confectionneurs anglais de costumes de mascarade recherchent l'originalité et pas seulement l'ornement.

L'index nous apprend que Jefferys mêle des gravures tirées d'ouvrages « ethnologiques » comme le *Recueil de cent estampes*, et extraites de récits de voyage – Jefferys cite souvent celui de N. de Nicholay Dauphinois – ou de collections de costumes de mascarade comme *La Caravane du Sultan à la Mecque* de Vien. Cette juxtaposition autorise les déplacements d'une culture vers l'autre, sans risquer de confusion entre sources, distinguées dans les explications. L'index fonctionne comme un espace de

différenciation et indique au lecteur dans quel domaine de savoir il se situe.⁹⁸ Une fois la source iconographique identifiée, la description des illustrations est opérée à l'intérieur d'un même cadre épistémologique. Les dessins, qu'ils soient empruntés à un recueil savant ou de divertissement, sont commentés dans les mêmes termes. Jefferys utilise un seul et même paradigme pour décrire la figure du « Grand Vizir » dans l'ouvrage de Vien et dans celui de Ferriol. Dans le premier cas, il explique :

THIS FIGURE shows the Dress of the Grand Seignior both in his Chamber and when he goes to the Grand Mosque, or gives Audience ; it consists of a SADAY or Vest, a KAFTAN or Robe, and a TURBAN with three Tufts called TAILS : The Vest is of Silk and generally of a rich Brocade ; this without other covering he wears in his Chamber ; when he goes to Mosque or gives Audience he puts on the KAFTAN, which is generally green or yellow, though it is some times Scarlet lined or at least edged with Fur, which is either Fox Skin or Sable. He adds also the Turban with three Tails, as a Mark of State peculiar to himself

et dans le second :

THIS FIGURE represents the Grand Seignior in a SADAY, KAFTAN, and TURBAN of a different Kind, being the Dress which he wears abroad on ordinary Occasions, when he goes Hunting, or on any other Party of Pleasure.⁹⁹

La distinction initiale entre deux traitements de l'Orient est masquée par l'utilisation d'un lexique commun et par l'assignation des mêmes fonctions. Jefferys ajoute aux gravures de Vien et de Le Hay sa propre description du vêtement. Il aide ainsi les confectionneurs de costumes pseudo-orientaux en détaillant les différentes parties de l'habit, ses tissus et coloris.¹⁰⁰ Il joint à ces précisions pratiques des informations d'ordre

⁹⁸ La première estampe du recueil est une copie de *La Caravane du Sultan à la Mecque* de Vien. L'éditeur informe son lecteur de la nature pseudo-orientale du costume représenté dans cette première gravure : « taken from VIEN'S CARAVANNE, a book which represents the Dresses in a Turkish Masquerade given by the Pensioners of the French Academy at Rome, in the year 1748 » ; Thomas Jefferys, « A Description of the Habits. Turkey. I. » *A Collection of the Dresses of Different Nations*, 4 vols. (London : 1757-1772) I : 15.

⁹⁹ *Ibid.*, vol. I : pp. 15-17.

¹⁰⁰ Un exemple typique de représentation du vêtement pour l'usage pratique des confectionneurs est la description de la robe d'une femme du sérail du Grand Seigneur, d'après l'illustration du récit de voyage de Nicolas de Nicholay Dauphinois : « THE HEAD DRESS of this Figure is a Silk Handkerchief adorned with Needlework of various Colours, over which is put a Cap with a high Crown of Velvet, or Gold or Silver Stuff ; the Apron wich is sometimes worn, is of Silk or Muslin finely wrought in the Moorish Manner ; there

« ethnographique », par lesquelles il renseigne le lecteur sur la fonction du costume dans la société ottomane. Le dessein de l'explication est ambivalent, à la fois pratique et savant. Le même habit peut être dépeint dans deux gravures différentes. Dans ce cas, la seconde illustration n'est pas détaillée exhaustivement, mais le lecteur-confectionneur comprend qu'il s'agit de deux réalisations d'un même costume. Jefferys prouve, de part sa manière de traiter l'image, que les deux cultures de l'Orient – savante et commune – peuvent être envisagées selon des fins équivalentes et ambivalentes. Cette ambivalence n'entame en rien la capacité des lecteurs à user de leur regard critique. L'identification des sources et la juxtaposition des gravures les prédisposent à mesurer les ressemblances et les écarts dans le traitement de l'Orient par les domaines savant et commun.

Jefferys distingue en annexe les différents types d'images qu'il intègre dans son recueil – des illustrations produites par des Orientaux,¹⁰¹ par des observateurs et voyageurs européens, ou par des confectionneurs européens de costumes de mascarade. Il présente au lecteur un « dégradé » d'images, allant de la représentation la plus « originale » à la représentation la plus « factice ». Le propos de l'éditeur est d'inclure ces différentes représentations de l'Orient, tout en assurant au lecteur la possibilité d'une discrimination. L'intégration n'est pas synonyme de confusion ou d'ignorance, mais est fondée au contraire sur la connaissance précise des sources. L'intégration de ces différents types d'illustrations dans un même volume indique leur complémentarité et non leur équivalence. Le recueil représente un cadre épistémologique dans lequel les rapports entre la culture savante et la culture commune de l'Orient sont pensés de manière inclusive et non disjonctive, présentés comme ambivalents et non antinomiques.

Certaines figures du recueil sont reprises deux fois, habillées dans des costumes différents, et donnent au lecteur l'occasion de comparer des reproductions savantes et ludiques d'un même sujet. Pour savoir à quel type de gravure le lecteur a affaire, il lui faut se reporter aux explications du début de recueil. Le titre des illustrations ne donnent aucune information sur les sources, mais simplement une indication

are false Sleeves to the upper Garment which hang down behind or tuck into the Girdle ; the Drawers, which are of Silk or fine Linen, come quite down to the Ankle, so that no Stocking is worn ; the Sandals, which are raised a considerable Height on four Pegs, are called KODURA, and are covered with Crimson Velvet, and fastened to the Feet by a Band of the same, studded with Pearls or Jewels » ; in Thomas Jefferys, *A Collection of the Dresses of Different Nations*, 4 vols. (London, 1757-1772) I : 19. La manière de dépeindre le costume s'apparente aux passages descriptifs de l'écriture viatique. Les voyageurs précisent chaque partie du vêtement dans le but de reconstituer visuellement celui-ci dans l'imaginaire des lecteurs. La présence d'une telle analyse en annexe de l'image peut surprendre ou du moins paraître tautologique. Elle s'avère tout à fait indiquée pour permettre au confectionneur de comprendre l'arrangement des parties du costume, choisir les tissus, les coloris et les motifs.

¹⁰¹ Il s'agit de miniatures persanes, comme la gravure 84 intitulée « Original Painting by a Persian Master. A Persian Lady ». Le lecteur est invité à comparer cette représentation « originale » avec le dessin de Van Mour du même sujet, reproduit dans la collection de Jefferys (vol. 3, ill. 32).

chronologique, comme par exemple, « Habit of the Grand Seignior or Emperor of the Turks, in 1700 » et « Habit of the Grand Seignior, in 1749 ». Le lecteur comprend, après avoir consulté les notes, que la première gravure est empruntée à Le Hay et la seconde à Vien. D'autres personnages du pouvoir turc, comme la « Sultane reine », le « Chef des eunuques noirs », l'« Aga des janissaires » et le « Mufti », sont reproduits deux fois, mais seuls l'« Aga des Janissaires » et le « Mufti » apparaissent dans des costumes identiques, et invitent le lecteur à la comparaison entre le recueil savant commandé par Ferriol et le recueil de mascarade dessiné par Vien.

Les deux gravures du commandant en chef des Janissaires se ressemblent fortement. Vien semble avoir scrupuleusement copié Le Hay pour la forme, les tissus et les motifs des différentes pièces du vêtement. Vien met en valeur des accessoires plus nombreux et plus chargés pour le costume du Janissaire. Il ajoute un sabre, tenu à la ceinture au moyen d'une longue chaîne. La coiffe est plus élaborée puisqu'il y ajoute une bordure agrémentée d'une broche, des colliers de perles tissés sur la coiffe, et des plumes maintenues par la bordure. La même remarque s'impose lors de la confrontation des deux images du mufti. Le Hay esquisse un costume lourd et une coiffe large et pesante mais l'ensemble reste très sobre. Vien reproduit un costume du même type mais ajoute des motifs à une robe et à un manteau unis, deux colliers de perles à une coiffe simple et transforme le Coran qu'il tient en ouvrage sur-dimensionné, ce qui souligne l'aspect théâtral de l'ensemble.



Fig. 17 : « Ağa des janissaires », d'après Le Hay ; in Jefferys, vol. 1, 1757.



Fig. 18 : « Ağa des janissaires », d'après Vien ; in Jefferys, vol. 1, 1757.

Dans les cas du sultan et de la sultane, Jefferys expose les personnages dans des costumes différents. La première et la deuxième gravure du recueil de Le Hay présentent le Grand Seigneur « en habit de cérémonie », puis « dans le grand sérail ». Jefferys copie Le Hay pour le dessin du sultan en habit d'intérieur et Vien pour l'exemple de l'habit de cérémonie du sultan. Le travail de mise en parallèle immédiate est empêché par l'étrangeté des costumes. Néanmoins, la consultation simultanée de l'ouvrage gravé par Le Hay, donne au lecteur l'opportunité de retrouver les équivalents « savants » de gravures que Jefferys présente sous la forme du divertissement.



Fig. 19 : « Le Grand Seigneur, en habit de cérémonie », d'après Le Hay.



Fig. 20 : « Le Grand Seigneur, au sérail », d'après Le Hay.



Fig. 21 : « Le Grand Seigneur », d'après Le Hay ; in Jefferys ; vol. 1, 1757.



Fig. 22 : « Le Grand Seigneur », d'après Vien ; in Jefferys, vol. 1, 1757.

Ce travail de comparaison *a posteriori* nous permet de dégager les lignes essentielles de la démarcation entre une posture « orientaliste » et une posture « pseudo-orientaliste » vis-à-vis d'un même objet d'étude. Les costumes pseudo-orientaux ne constituent pas les versions parodiques de costumes originaux. Ils entretiennent au contraire un rapport mimétique vis-à-vis des objets qu'ils reproduisent et démontrent le souci des confectionneurs de fabriquer des vêtements de mascarade aussi ressemblants que possible aux originaux. Aucun décalage fondamental n'est perceptible entre ces deux types d'iconographie.

Seuls les accessoires du costume dessinent une ligne de partage nette entre un usage plutôt savant et un usage plutôt divertissant du costume oriental. Les confectionneurs de déguisements sont prêts à surcharger leurs modèles de bijoux et de plumes, tandis que les « peintres-ethnographes » préfèrent la sobriété.¹⁰² Le grand vizir de Le Hay porte un habit de cérémonie constitué d'une robe et d'un manteau sans manche brodés dans les mêmes motifs fleuris. Le manteau est bordé d'une doublure de fourrure, la ceinture qui lui maintient la robe est ornée de larges pierres précieuses, sa coiffe est simple, haute et conique. Le même costume de cérémonie selon Vien est beaucoup plus chargé : manteau et robe sont plus amples, les doublures sont plus larges et rayées, la coiffe, toujours de forme haute et conique, est ornée de broches, perles et plumes.

¹⁰² Voir les illustrations suivantes du « Chef des Eunuques noirs », ou du « Grand Vizir », selon que la reproduction est empruntée à Le Hay ou à Vien.



Fig. 23 : « Le Grand Vizir, en habit de cérémonie », d'après Le Hay.



Fig. 24 : « Le Grand Vizir », d'après Vien ; in Jefferys, vol. 1, 1757.

Vien le fait poser avec les insignes du pouvoir – ottoman? – que sont le sceptre et le sabre. Son allure fière et enjouée l'éloigne de la sobriété de la figure dessinée par Van Mour. De même pour l'imam dont les habits sont encore plus sobre chez Le Hay. Ce dernier, la main gauche posée sur la poitrine et la droite tenant un chapelet, est vêtu d'une robe et d'un manteau de toile. La ceinture, nouée à la taille est constituée d'une autre pièce de tissu. Le turban qui coiffe sa tête est simple et beaucoup moins large que celui du mufti. Vien dénature la simplicité du vêtement de l'imam par l'utilisation de tissus plus lourds et plus amples, par l'ajout de broderies sur sa robe et d'ornements sur son turban.



Fig. 25 : « Imam, ministre d'une mosquée », d'après Le Hay.



Fig. 26 : « L'Imam », d'après Vien ; in Jefferys, vol. 1, 1757.

La différence récurrente entre les deux modes de représentation de l'habit oriental tient dans les détails, ornements et accessoires, beaucoup plus nombreux et ostentatoires dans le cas des déguisements de mascarade. Les confectionneurs n'inventent pas des costumes pseudo-orientaux mais les fabriquent à partir de modèles qu'ils empruntent aux recueils à but « ethnographique ». Les modifications dépendent de la nouvelle fonction impartie au vêtement. La surcharge ornementale est conforme au nouvel usage de l'habit qui, par son exotisme et sa richesse, autorise la transgression et la mise en valeur des individus « masqués ».

LE COSTUME DE SCÈNE

Au début du XVII^e siècle, les masques d'inspiration orientale restent un divertissement réservé à la cour. En Angleterre, Inigo Jones réalise la plupart des décors et des costumes pour masques. Le nom et le rang des acteurs et actrices masqués sont connus des spectateurs. Dans une lettre à Ralph Winwood, Dudley Carleton révèle l'identité des actrices qui jouent le rôle des princesses du Niger pour la représentation de *The Masque of Blackness* (1605), auquel il assiste dans la salle du banquet de Whitehall : « on the lowest sat the Queen with my Lady Bedford ; on the rest were placed the ladies Suffolk, Darby, Rich, Effingham, Ann Herbert, Susan Herbert, Elizabeth Howard, Walsingham and Bevil ». Le témoin ajoute : « Their apparell was rich, but too light and curtizan-like for such great ones. Instead of vizzards, their faces, and arms up to elbows, were painted black, which was disguise sufficient, for they were hard to be known ».¹⁰³ Carleton souligne l'importance de l'adéquation entre le comportement d'un individu et son rang social, adéquation que le masque déstabilise.

Dans cette même salle de banquets est représenté le 2 février 1609 *The Masque of Queens*, dans lequel figurent la reine, les comtesses d'Arundel, de Derby, d'Huntingdon, de Bedford, d'Essex et de Montgomery, la vicomtesse de Cranborne et Lady Elizabeth Guildford, Lady Anne Winter, Lady Windsor, et Lady Anne Clifford.¹⁰⁴ Ce sont à nouveau des femmes de haut rang qui se masquent en Penthésilée, Camille, Thomyris, Artémis, Bérénice, Candace, Atlante ou Zénobie, la reine de Palmyre. Les jeunes nobles persans qui apparaissent dans *The Temple of Love* (1635) sont incarnés par le duc de Lennox, les comtes de Newport et Desmond, le vicomte Grandison, et les Lords Russell et Doncaster, Thomas Weston, Geoge Goring et Henry Murray.¹⁰⁵ Les étudiants d'Oxford jouent devant le roi Charles I, la reine Henriette Maria, l'Electeur du Palatinat et le prince Rupert la pièce de William Cartwright, *The Royal Slave* (1636). Les costumes

¹⁰³ Sir Ralph Winwood, 1563-1617, *Memorials of Affairs of State in the Reigns of Queen Elizabeth and King James I*, 3 vols. (New York : AMS Press, 1972) II : 44.

¹⁰⁴ Stephen Orgel and Roy Strong, eds., *Inigo Jones. The Theatre of the Stuart Court*, 2 vols. (London : Sotheby Parke Bernet, 1973) I : 130-153.

¹⁰⁵ Stephen Orgel and Roy Strong, eds., *Inigo Jones. The Theatre of the Stuart Court*, 2 vols. (London : Sotheby Parke Bernet, 1973) II : 599.



Fig. 27 : « A Noble Persian Youth », d'après le dessin d'Inigo Jones ; reproduit dans Orgel and Strong, 1973, II : 598.



Fig. 28 : « Turk », d'après le dessin d'Inigo Jones ; reproduit dans Orgel and Strong, 1973, II : 819.



Fig. 29 : « Oriental Knight », d'après le dessin d'Inigo Jones ; reproduit dans Orgel and Strong, 1973, I : 170.

orientaux sont appréciés au point que la reine demande à l'archevêque Laud de les lui envoyer à Hampton Court à Londres, pour une nouvelle représentation de la pièce. Laud accepte cette requête à la seule condition que les costumes ne soient pas mis à la disposition du grand public, mais restent réservés au divertissement des nobles.¹⁰⁶

Les représentations avec costumes orientaux atteignent à la Restauration un public plus large. Les divertissements pseudo-orientaux se déplacent de la cour au théâtre. Les dramaturges s'inspirent des épisodes de l'histoire des empires orientaux pour renouveler le genre tragique. Ces représentations peuvent être l'occasion de monter des décors exotiques et de costumer les acteurs en personnages orientaux. Mais cette pratique est limitée et bon nombre de ces tragédies pseudo-orientales sont jouées dans un décor antique.¹⁰⁷

Les critiques s'attaquent, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, au manque de vraisemblance sur scène. Les acteurs procèdent à une réévaluation de leur jeu vers plus de réalisme et les metteurs en scène prévoient des décors et des costumes vraisemblables. Roger Pickering recommande l'usage de décors adaptés au lieu où se déroule l'action : « There should never be such a scarcity of scenes in the theatre, but that whether the seat of action be Greek, Roman, Asiatic, African, Italian, Spanish, &c., there may be one set, at least, adapted to each country ». ¹⁰⁸ Sybil Rosenfeld note, à partir des années 1760, une tendance vers plus de réalisme et d'authenticité au théâtre : « As the century progressed more localised scenery was painted and this was accompanied by a demand for greater accuracy of presentation ». ¹⁰⁹

Au XVIII^e siècle le divertissement pseudo-oriental sur scène ne s'essouffle pas. Les pièces du XVII^e sont rééditées et rejouées, et des auteurs renouvellent le corpus dramatique. L'inspiration orientale s'invite également dans le genre nouveau de la

¹⁰⁶ L'archevêque Laud organise la représentation qui a lieu à Oxford pour le roi et la reine : « [they] went into the Hall to see another Play, which was upon a piece of a Persian story. It was well penned and acted, and the strangeness of the Persian habits gave great content ; so that all men came forth from it very well satisfied. And the Queen liked it so well, that she afterwards sent to me to have the apparel sent to Hampton Court, that she might see her own players act it over again [...] Then I humbly desired of the King and Queen, that neither the Play, nor clothes, nor stage, might come into the hands and use of the common players abroad, which was graciously granted » ; in William Laud, *The Autobiography of Dr William Laud* (Oxford, 1839) 207-208.

¹⁰⁷ L'alternance n'est pas encore de règle au théâtre ou à l'opéra. Les décors sont lourds, donc difficilement transportables, et chers. Aussi les metteurs en scène réutilisent-ils les même décors pour plusieurs pièces et privilégient, comme le précise Sybil Rosenfeld, les décors « neutres » : « The décor for plays lagged behind until the time of Garrick. Much of it was stock, by its nature generalised. It might give a sense of period, classical or Gothic, but rarely depicted any particular place Stock palaces in classical style served for Zara in Jerusalem and Artaxerxes in Persia » ; in Sybil Rosenfeld, *A Short History of Scene Design in Great Britain* (Oxford : Blackwell, 1973) 72.

¹⁰⁸ Roger Pickering, *Reflections upon Theatrical Expression in Tragedy* (London, 1755) 76.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 76

pantomime, née dans les années 1720. Spectacle hybride, qui mêle la danse, à la musique et au spectacle, la pantomime émerveille le public. Elle s'inspire parfois des contes orientaux pour créer un univers fabuleux, mis en scène dans des décors exotiques appropriés. La pantomime intitulée *The Genii*, produite en 1752, déplace les spectateurs vers un lieu enchanteur :

After a pretty overture the rising curtain discovers the scene of a grove, supposed to be formed by enchantment, and the expression thereof is so romantic, that the design seems to equal the pencil ; it consists of leafy wings, intermixed with flowers forming arches, and terminates with an extensive continuation [...] [The last scene] beggars all description ; the most romantic eastern accounts of sumptuous palaces are but faint to this display of beauty, this glow of light, this profusion of glittering gems, which adorns the whole, and much exceeds all expectation.¹¹⁰

La parure des costumes orientaux de mascarade n'a d'égal que la somptuosité des décors de pantomimes pseudo-orientales. La pantomime est très appréciée puisqu'elle est jouée trente neuf fois de décembre 1752 à mars 1753, et reste populaire à Drury Lane pendant au moins encore trente ans.¹¹¹ Les pantomimes sont l'occasion de scènes grandioses dans le style oriental. Les estampes de Le Hay, « Mariage turc » et « Enterrement des Turcs à Constantinople », qui représentent les processions qui ont lieu à ces occasions, ont très certainement servi d'inspiration pour le final de « The Choice of Harlequin ; Or, the Indian Chief », joué à Convent Garden en 1781. Le prospectus annonce une longue procession de mariage « oriental » : « with the exact representation of the procession at an Eastern marriage [...] [with the bride] most magnificently habited, seated on an elephant under a canopy, and smoking a hubble-bubble ». ¹¹²

On connaît aujourd'hui les costumes utilisés par les actrices et acteurs anglais dans les drames pseudo-orientaux notamment grâce à l'anthologie en 24 volumes de John Bell, publiée en 1776 sous le titre de *Bell's British Theatre Consisting of the most Esteemed English Plays*. Il édite deux volumes annexes d'illustrations sur lesquelles figurent les acteurs et actrices en costume de scène. Ce supplément illustré répond selon

¹¹⁰ Voir le *London Magazine* XXII (1752), le *Lady's Magazine* IV (Jan. 6, 1753) et *The Scourge* 14 (Dec. 28, 1752).

¹¹¹ Mitchell Wells, « Spectacular Scenic Effects of the Eighteenth-Century Pantomime » *Philological Quarterly* XVII-4 (Jan. 1938) 73.

¹¹² Quoted in *Ibid.*, p. 80.

l'auteur à une attente du public : « It has often justly been lamented, that the graces of the actor lived no longer than the attitude, breath and motion that presented them. Picture alone can afford any remedy to this unhappy circumstance. The animated figures accompanying the drama, will aid the audiences [...] to recall at any time during life, the pleasures they have received ». ¹¹³ L'illustration réveille le souvenir et le plaisir dans l'esprit des spectateurs. Neuf d'entre elles, répertoriées en annexe (voir ANNEXE 5), dépeignent des costumes pseudo-orientaux. Ceux-ci participent d'un effort de réalisme sur scène. Thomas Jefferys remarque en 1757 :

As to the Stage Dresses, it is only necessary to remark, that they are at once elegant and characteristic, and among many other Regulations of more importance [...] is that of the Dresses, which are no longer the heterogeneous and absurd Mixtures of foreign and antient Modes, which formerly debased our Tragedies, by representing a Roman General in a full bottomed Peruke, and the Sovereign of an Eastern Empire in Trunk Hose. ¹¹⁴

L'auteur d'un catalogue de costumes de mascarade témoigne d'une sensibilité nouvelle au théâtre. Le couple antinomique de l'Ancien et du Moderne existe depuis longtemps mais il ne semble pas avoir été nécessairement entretenu au théâtre en Angleterre avant le milieu du XVIII^e siècle. Jefferys condamne les anachronismes des dramaturges qui ont mis en scène des généraux romains en perruque et des sultans en hauts de chausse. L'historien François Boucher rappelle que « vers le milieu du siècle, se dessine une réaction pour introduire plus de simplicité et de vérité dans les habits d'opéra » et donne pour illustrer cette généralité l'exemple de M^{me} Favart habillée pour *Soliman*, « vêtue d'un véritable habit Turc fait à Constantinople ». ¹¹⁵ Cette mention de l'habit d'origine souligne le « réalisme » promu au théâtre et pour la scène pseudo-orientale. En Angleterre à la même époque, la recherche du réalisme sur scène inquiète aussi les critiques, les metteurs en scène et les acteurs. David Garrick incarne cette pensée, qu'il expose dans sa correspondance et dans son choix des costumes et décors. Lorsque Garrick joue *Lear* ou *Macbeth*, il demande à être habillé en costume de l'époque élisabéthaine : « I shall play *Lear* next week, & *Macbeth* (perhaps) in the old Dress », et se justifie auprès de

¹¹³ John Bell, *Bell's British Theatre Consisting of the most Esteemed English Plays*, 2 vols. (London, 1776) I : 4

¹¹⁴ Thomas Jefferys, *A Collection of the Dresses of Different Nations*, 4 vols. (London, 1757-1772) I : xiii.

¹¹⁵ François Boucher, *Histoire du costume en Occident* (1965 ; Paris : Flammarion, 1996) 286.

Luke Gardiner : « The Ancient dresses are certainly preferable to any Modern ones ».¹¹⁶ Au moment où, en esthétique, l'imitation des Anciens cesse d'être l'objectif des Modernes, le mélange de l'ancien et du moderne devient sur scène, comme en peinture, problématique.¹¹⁷

Shearer West remarque néanmoins que le réalisme des accessoires et des décors n'est pas encore considéré comme essentiel au XVIII^e siècle. Il devient plus important à la fin du siècle et conforte le réalisme du jeu de l'acteur, qui doit réussir à faire de son personnage une personne ordinaire.¹¹⁸ Pour réaliser ce nouvel objectif, l'acteur étudie les passions humaines et atteint, par ses gestes et le ton de sa voix, une expression « naturelle ». George Taylor, dans son article « 'The Just Delineation of the Passions : Theories of Acting in the Age of Garrick », rappelle l'importance des prises de position de l'acteur Garrick au sujet de l'expression des passions au théâtre. Dans son traité *Essay upon Acting* publié en 1744, Garrick définit le théâtre comme : « an *Entertainment of the Stage*, which, by calling in the Aid and Assistance of *Articulation, Corporeal Motions* and *Ocular Expressions, imitates, assumes or puts on* the various *mental and bodily Emotions* arising from the various *Humours, Virtues and Vices*, incident to human Nature ».¹¹⁹ Garrick recentre la pratique du théâtre sur le corps de l'acteur qui assume la fonction primordiale assignée à ce type de spectacle : l'expression des passions pour la tragédies et des humeurs pour la comédie :

¹¹⁶ David Garrick, « Letter to Sir William Young, 10 Jan. 1773 » *The Letters of David Garrick*, eds. George M. Kahrl and David M. Little, 3 vols. (Oxford : Oxford UP, 1963) II : 846 ; « Letter to Luke Gardiner 13 Dec. 1777 » *Ibid.*, vol. 3, p. 1203.

¹¹⁷ Gérard de Lairesse, dans son ouvrage *The Art of Painting* paru en 1738, appelle à une stricte distinction entre ancien et moderne en peinture : « We are now obliged, to put in execution our purpose of making a proper distinction between things antique and modern ; since the difference between them is so great, that they cannot unite, without causing excessive deformity ». Il ajoute : « Congruity and suitableness in the composition of histories are true tokens of a judicious master [...] great masters who are got to that perfection, do not blend things promiscuously, and without distinction, as East, West, South and North in a chaos-manner [...] Will ye represent Darius, choose all your materials from the Persians [...] Each country can furnish sufficient matter proper for its climate, to wit, plants, manner of living, pastimes, house-ornaments, stuffs, dresses, publick worships, times and manners of eating and repose : All which particulars must be attentively considered, in order to gain our point, and for which purpose reading and books are necessary » ; in Gérard de Lairesse *The Art of Painting* (London, 1738) 126-127. L'ancien et le moderne ne doivent pas se mélanger, pas plus que l'Européen et l'Oriental. Le regard du peintre comme du metteur en scène doit être analytique et avisé pour rendre dans le détail le monde représenté. Avant de produire une œuvre de divertissement, ce dernier s'est informé auprès des savants pour ne pas tromper son spectateur dans des reproductions faussées du réel.

¹¹⁸ « Although the theatre audience became more concerned with accuracy later in the century, their earlier negligence of it arose in part from the fact that the thrill of a serious play was not in the set design, but in the emotionalism or varied characterization of the action itself. The constitution of realism has changed in the two centuries since Garrick's performances : the rather contrived attitudes that he and his contemporaries assumed would not necessarily have seemed natural in themselves, but they would have been accepted as signs of real emotional experience and would have been believable as such » ; in Shearer West, *The Image of the Actor. Verbal and Visual Representation in the Age of Garrick and Kemble* (New York : St Martin's Press, 1991) 68.

¹¹⁹ David Garrick, *An Essay on Acting* (London, 1744) 5.

The only way to arrive at *great Excellency* in *Characters of Humour*, is to be very conversant with *Human Nature*, that is the noblest and best study, by this way you will more accurately discover the *Workings of Spirit* (or what other physical Terms you please to call it) upon the different *Modifications of Matter* [...] Wou'd a Player perform equally excellent in *his Profession*, let him be introduced into the World, be conversant with the *Humours* of every Kind, digest 'em in his *Mind*, let 'em be cherish'd by the *genial Warmth* of his *Conception*, *transplanted into the fair Garden* of his *Judgement*, there let them *ripen to Perfection*, and become *his own*.¹²⁰

La théorie de Garrick est inspirée par la lecture des traités de rhétorique et des ouvrages de la philosophie des sentiments. George Taylor note la traduction de traités sur l'élocution, comme celui de Longinius, traduit en anglais en 1739, ou le *De Oratore* de Cicéro, traduit par William Guthrie en 1742. Deux écoles théâtrales s'opposent en matière d'élocution : celle qui suit les propos de Cockin dans *Art of Delivering Language*, soit le principe de la déclamation « affectée » – « in *theatrical declamation* in order to give it more pomp and solemnity, it is usual to dwell longer than common upon the unaccented syllables [...] To keep pace and be consistent with the dignity of the tragic muse, the delivery of her language should necessarily be dignified » –¹²¹ et ceux qui, à la suite des *Lectures on Elocution* de Sheridan, optent pour une déclamation « naturelle » :

The chief end of all public speakers is to persuade ; and in order to persuade, it is above all things necessary, that the speaker should at least appear himself to believe what he utters ; but this can never be the case where there are any evident marks of affectation or art. On the contrary, when a man delivers himself in his usual manner, and with the same tones and gesture, that he is accustomed to use, when he speaks from his heart ; however awkward that manner may be, however ill-regulated the tones, he will still have the advantage, of being thought sincere ; which of all others, is the most necessary article, towards securing attention and belief ; as affectation of any kind is the surest way to destroy both.¹²²

¹²⁰ *Ibid.*, pp. 9-10.

¹²¹ William Cockin, *The Art of Delivering Written Language* (London, 1775) 25.

¹²² Thomas Sheridan, *A Course of Lectures on Elocution* (London, 1762) 121.

La lecture des traités de rhétorique et de philosophie – comme *Essay on Passion* de Hutchinson –¹²³ permet à Garrick d'élaborer une nouvelle théorie du jeu de l'acteur, selon lequel les gestes et le timbre des voix doivent imiter avec fidélité la ligne des passions.¹²⁴

Pour réussir l'effet de réel, les confectionneurs se servent des recueils d'estampes de peuples orientaux pour réaliser les patrons des costumes de scène. Les loueurs de costumes de mascarade mentionnent sur leur carte de visite la possibilité de consulter dans leur boutique des recueils comme la *Collection of the Dresses of the Eastern Nations* de Jefferys. Les curieux sont invités à découvrir gratuitement les robes des Orientaux, mais cette information est avant tout destinée aux costumiers qui cherchent à se fournir en modèles.

Cette pratique n'est pas nouvelle. Inigo Jones, au début du XVII^e siècle, s'inspire de Cesare Vecellio et Robert Boissard. Vecellio est un peintre vénitien du XVI^e siècle qui publie à Venise en 1590 *De gli habitanti antichi et moderni di diverse parti del mondo libri due*. Il consacre la première partie de son recueil aux costumes européens, parmi lesquels il compte les costumes turcs, et une seconde partie, plus courte, aux costumes africains et asiatiques. Le graveur français Boissard réalise 24 planches pour ses *Mascarades recueillies et mises en taille douce*, publiées en 1597. Dans *The Masque of Blackness*, joué en 1605, le dessinateur emprunte à Vecellio les illustrations de costumes éthiopiens.

¹²³ Dans une lettre à Somerset Draper en date du 26 octobre 1745, Garrick écrit : « Mr. Giffard has a book of Mr. Whithorne's [I borrowed], *Hutchinson upon the Passions* » ; in David Garrick, *Letters*, eds. George M. Kahrl and David M. Little, 3 vols. (Oxford : Oxford UP, 1963) I : 67.

¹²⁴ George Taylor prévient que le « naturel » ne doit pas être confondu avec le « spontané ». Les acteurs apprennent les gestes et tonalités réservés à l'expression de chaque passion et les reproduisent « mécaniquement » : « Passions for eighteenth-century thinkers was 'a mental state', not necessarily an emotional motive ; it is a state recognized and controlled by the mind, not, as a modern psychologist would maintain, a subconscious response controlled by unconscious memories and physiological reactions. Thus it is that we find our actors approaching the recreation of these passions rationally, through the exercise of the intellect, and by the scientific observation of those outward symptoms of a passion, the gestures and the tones of the voice » ; in George Taylor, « 'The Just Delineation of the Passions' : Theories of Acting in the Age of Garrick » *Essays on the Eighteenth-Century English Stage*, eds. Kenneth, Richard and Peter Thomson (London : Methuen & Co., 1972) 60.



Fig. 30 : « Favourite of the Turk », d'après un dessin de Vecellio ; reproduit dans Orgel and Strong, 1973, I : 145

En 1609 pour *The Masque of Queens*, il copie à la fois les dessins de costumes gravés par Boissard et Vecellio. Les éditeurs du recueil des dessins d'Inigo Jones démontrent que ce dernier emprunte à la gravure de Vecellio intitulée « Favourite of the Turk » le modèle de la coiffe de Candace dans *The Masque of Queens*, et qu'il copie le vénitien dans les modèles rejetés des femmes en costumes nationaux pour *Albion's Triumph*.

Plus tard en 1635 dans *The Temple of Love*, Jones réalise le costume du jeune noble persan d'après le « Capitano Persiano » de Vecellio.¹²⁵

Si la tendance pousse les costumiers vers plus de réalisme, l'analyse précise des gravures dans le théâtre de Bell rappelle que les habits sont rarement de facture orientale. L'orientalisme sur scène apparaît dans les détails du costume, dans la plume piquée dans la coiffure d'une actrice, dans le poignard fourré dans la ceinture d'un acteur, dans un turban ou dans la doublure en hermine d'un manteau. Les vêtements ne sont pas tous « réalistes ». Les « effets de réel » s'échelonnent du simple détail oriental, ornant un costume de facture classique ou un costume d'allure contemporaine, au vêtement qui par sa forme et ses motifs semble plus proche encore des modèles orientaux.

Dans le premier cas, le costume de Zara peut servir d'exemple. L'actrice est habillée en robe d'époque et seule sa coiffure, avec les perles nouées dans sa chevelure et le calot à plumes, dénote l'Orient. De même, la broche en soleil, agrafée sur le torse de M^r Lewis est l'indice qui permet d'identifier le personnage de Zamor comme Indien d'Amérique. Le costume de Zamor est un mélange de pièces exotiques et fait référence au monde grec-romain, indien et oriental. Les motifs « tigrés » de la robe de M^{rs} Hartley s'ajoutent à l'accessoire de l'arc et rappellent l'origine exotique et sauvage d'Imoinda. Les

¹²⁵ Stephen Orgel and Roy Strong, eds., *Inigo Jones. The Theatre of the Stuart Court* (London : Southeby Parke Bernet, 1973) 145, 476-477, 622.

costumes que portent M^r Bensley dans le rôle de Busiris et de Mahomet – même si le « réalisme » de Mahomet en vêtement de sultan turc est discutable – et celui de M^r Barry dans le rôle de Bajazet rivalisent de précision. Bajazet, l'empereur des Turcs, porte le double vêtement du sultan : une robe imprimée de motifs floraux et maintenue à la taille par un turban noué, et le manteau doublé d'hermine. Il porte deux poignards à la ceinture et sa coiffure est surmontée de plumes de paon et d'une broche reproduisant la forme du croissant de l'Islam.



Fig. 31 : Lusignan et Zara, dans *Zara* ; reproduit dans *Bell's British Theatre*, 1776, vol. 1.



Fig. 32 : Zamor, dans *Alzira* ; reproduit dans *Bell's British Theatre*, 1776, vol. 2.



Fig. 33 : Imoinda, dans *Oroonoko* ; reproduit dans *Bell's British Theatre*, 1776, vol. 2.



Fig. 34 : Busiris, dans *Busiris* ; reproduit dans *Bell's British Theatre*, 1776, vol. 1.



Fig. 35 : Mahomet, dans *Mahomet* ; reproduit dans *Bell's British Theatre*, 1776, vol. 1.

Fig. 36 : Bajazet et Sélima, dans *Tamerlane* ; reproduit dans *Bell's British Theatre*, 1776, vol. 1.



La recherche de vraisemblance dans les costumes orientaux au théâtre rappelle les interactions et les influences entre les formes savante et commune de la culture de l'Orient en Angleterre au XVIII^e siècle.

Le costume circule d'Orient vers l'Angleterre, sous forme d'objet de collection ou sous forme d'illustration. En Angleterre, l'objet ou sa reproduction iconographique est « recyclée », du recueil à but « ethnographique » vers le recueil de mascarades, du cabinet d'une riche aristocrate ou d'un voyageur de retour en Angleterre, à la scène de théâtre ou aux salles de bal. L'objet est déplacé à travers ces espaces et sa fonction est à chaque fois modifiée – pratique pour le voyageur, il sert une esthétique « réaliste » sur scène, et « carnavalesque » lors des mascarades. Aileen Ribeiro souligne ce phénomène de circulation du costume oriental : « It was fairly customary at masquerades to borrow costumes from theatrical productions, and there are frequent mentions in periodicals of the time of actors and actresses appearing as favourite theatrical characters at masquerades or to costumes from popular plays being copied and worn by fashionable men and women ».¹²⁶ Le vêtement traverse aussi les domaines savant et commun au moyen de reproductions illustrées. Un confectionneur de costumes pseudo-orientaux peut s'inspirer d'un modèle de Le Hay pour dessiner son patron. Cette démarche nous indique comment la connaissance des peuples étrangers est « recyclée », reproduite et modifiée par le divertissement, et comment le divertissement à son tour inspire les éditeurs d'ouvrages savants, qui n'hésitent pas à orner leurs recueils de couleurs et paillettes pour « plaire » au goût du public et sûrement pour donner une idée plus précise des vêtements des Orientaux aux confectionneurs de déguisements.

¹²⁶ Aileen Ribeiro, *The Dress worn at Masquerades in England, 1730-1790, and its Relation to Fancy Dress* (New York : Garland Publishing, 1984) 300.

PORTRAITS À L'ORIENTALE

Les différents portraits qui sont réalisés de Lady Mary Wortley Montagu en costume turc constituent l'étape liminaire d'une mode du « portrait à l'orientale » que cultivent les membres de l'élite anglaise et les riches marchands tout au long du XVIII^e siècle. La démarche de Lady Montagu n'est pas originale. Avant elle, un grand nombre de marchands, voyageurs et ambassadeurs en Orient commandent des portraits en costume oriental. Néanmoins, leur témoignage ne dépasse pas le cadre de l'expérience personnelle. La notoriété de l'ambassadrice parmi les membres de l'élite culturelle, marchande et politique anglaise assure une plus large diffusion des modèles qu'elle incarne. Le costume oriental devient, porté par Lady Montagu, un signe de bon goût et d'élégance. La fonction référentielle de l'original est subvertie par un paradigme symbolique constitué lors de sa réception et de ses reproductions en Angleterre. Le costume oriental, preuve tangible d'un Orient matériel, engendre ses propres factices. Isobel Grundy soutient au sujet de la représentation de Lady Montagu réalisée par Richardson, que l'ambassadrice lance la mode du portrait en costume oriental : « She might have followed the fashion in using this human accessory [the black page] although her trademark use of the Turlish dress seems to have led rather than followed the fashion ».¹²⁷ Lady Mary occupe une position intermédiaire dans l'art de la peinture exotique, entre un ancien mode de référence à l'Orient et un nouveau type de dénotation. La jeune femme occupe une position intermédiaire dans le paysage culturel anglais et joue le rôle de médiatrice entre l'Orient et l'Angleterre, puisqu'elle définit les modalités de la réception d'un artefact turc par l'élite anglaise. Le costume oriental n'est pas seulement cet attribut commun aux voyageurs, mais incarne les valeurs d'élégance et de distinction féminine. Les jeunes femmes qui à la suite de Montagu demandent qu'on réalise d'elles des portraits « à l'orientale » recherchent moins une identité exotique et fictive que la mise en valeur de certaines qualités de cœur et de jugement qu'elles prétendent servir.

Les représentations picturales de Lady Montagu s'inscrivent dans une histoire de l'esthétique. Les voyageurs anglais qui ont parcouru et habité les empires orientaux

¹²⁷ Isobel Grundy, *Lady Mary Wortley Montagu* (Oxford : Oxford UP, 1999) 303.

commandent, lorsque leur fortune le leur permet, des portraits en costume typique. Leur visage et leur allure dénotent les qualités intrinsèques de l'individu et reflètent sa position sociale. L'habit oriental figure comme le témoin d'un parcours individuel.

Ainsi, l'ambassadeur anglais Robert Shirley est peint vêtu d'un costume persan. Malcolm Rogers identifie l'origine persane du costume et explique que la peinture a été réalisée à Rome en 1622 lors du séjour de Robert Shirley en tant qu'ambassadeur de Perse auprès du Pape Grégoire XV.¹²⁸



Fig. 37 : « Sir Robert Shirley, Envoy of Shah 'Abbas of Persia to the Courts of Europe », avant 1628, Artiste inconnu, École britannique, 17^e siècle, Huile sur toile, 195X105, Trustees of the Berkeley Will Trust

¹²⁸ « That the Oriental influence may be specifically Persian is confirmed, for instance, by Van Dyck's portrait of Sir Robert Shirley now at Petworth, painted in Rome in 1622 when Shirley was there as Persian ambassador to Pope Gregory XV. Shirley wears an ornate Persian costume, including a vest with tight, fitted top, flowing skirts, and with a sash tied loosely around the waist » ; in Malcolm Rogers, « The Meaning of Van Dyck's Portrait of John Suckling » *The Burlington Magazine* 120-908 (Nov. 1978) 743.

Rubens esquisse, quant à lui, sept illustrations de vêtements orientaux, qui apparaissent dans les deux dernières pages de son *Costume Book*. R.A. Ingrams perçoit ces illustrations comme des copies de miniatures persanes.¹²⁹



Fig. 38 : « Woman with a Flower and Seated Prince », *Costume Book* , c. 1610, Peter Paul Rubens, British Museum



Fig. 39 : « Seated Man and Dancing Girl », *Costume Book* , c. 1610, Peter Paul Rubens, British Museum

¹²⁹ Rubens aurait, selon R. A. Ingrams, obtenu des frères Shirley, des manuscrits de miniatures persanes. Ingrams expose deux hypothèses, et privilégie la seconde. Dans le premier cas, Rubens se serait inspiré de manuscrits persans rapportés par Sir Antony Shirley depuis la Perse, alors qu'il installe son ambassade à Rome et à la cour de Mantoue en mars 1601, au moment où Rubens y réside. Dans le second cas, Rubens aurait exécuté ses dessins à partir de modèles de miniatures apportées par l'ambassade de Sir Robert Shirley en Europe (1608-1613). Deux élèves de Rubens, Toby Mathew et George Gage, sont à Madrid au moment où l'ambassade de Sir Robert Shirley y réside : « Gage and Mathew however were refined connoisseurs : they could not fail to have been fascinated by Sherley's exotic entourage, and would have spotted the interest of any paintings in their or Sherley's possession. If Gage and Mathew bought a few miniatures now out of curiosity, they would naturally have shown them to Rubens when they met him later in Flanders and found that his curiosity and discernment were quite as great as theirs » ; in R. A Ingrams « Rubens and Persia » *The Burlington Magazine* 116-853 (Apr. 1974) 194.



Fig. 40 : Page du Costume Book, c. 1610, Peter Paul Rubens, British Museum

Ces essais permettent au peintre de s'illustrer dans la réalisation de portraits « à l'orientale », comme celui où figure Nicolas de Respaigne, marchand flamand dans l'empire ottoman. Le costume du voyageur est une copie de celui porté par l'Oriental ventru qui figure sur son tableau *Tomyris with the Head of Cyrus*. Ces peintres reproduisent une version stéréotypée du costume persan, sans distinguer parmi les différents types de vêtement en usage en Perse au XVII^e siècle.



Fig. 41 : « Nicholas de Respaigne », c. 1616-1618, Peter Paul Rubens, Huile sur toile, 206X120, Gemälde Gallerie Alte Meister, Kassel, Germany.



Fig. 42 : « Tomyris With the Head of Cyrus », c. 1622-1623, Peter Paul Rubens, Huile sur toile, 205,1X361, The Museum of Fine Arts, Boston, MA, USA

Les portraits de Lady Mary Wortley Montagu s'inscrivent dans cette lignée. Comme ces voyageurs hommes, elle rapporte de son voyage à la Sublime Porte un costume et commande plusieurs portraits habillée « à l'orientale », pour elle-même ou pour ses proches, en souvenir de sa traversée. Isobel Grundy précise dans sa biographie de l'ambassadrice le contexte de réalisation de ces portraits. L'artiste flamand Van Mour est à Constantinople pendant le séjour de Lady Montagu. Il y réalise le *Recueil des cent estampes* pour l'ambassadeur français Ferriol et y rencontre la jeune femme, qui lui commande un portrait d'elle vêtue de la même robe décrite à sa sœur dans la lettre du 1^{er} avril 1717. Van Mour réalise un second portrait de la jeune femme, dans une scène de genre. Quelques détails du costume sont modifiés et le décor sylvestre est remplacé par une scène d'intérieur où la jeune femme est installée sur des coussins. L'existence de ce second portrait du même artiste illustre le phénomène de duplication, qui consiste à reproduire des portraits identiques en ne changeant que le fond.¹³⁰ Le peintre substitue au modèle son image reproduite et alimente un marché.

Van Mour réalise un dernier portrait de l'ambassadrice en costume dans une scène de genre. Elle se tient, avec son fils, devant une vue de Constantinople. Une servante joue du luth sur sa droite tandis qu'un janissaire lui tend une lettre.



Fig. 43 : « Lady Mary Wortley Montagu and her son », 1718, Artiste inconnu, Collection privée du Comte de Wharnclyffe ; reproduit dans Halsband, 1956

¹³⁰ Cette technique est d'ailleurs très connue des portraitistes qui utilisent des pochoirs pour reproduire à l'identique le visage du modèle sur une nouvelle toile et en changer le fond et l'habit.

Lady Montagu est représentée dans une autre scène de genre, avec le même costume, mais le décor a changé : des navires ont remplacés les maisons dans le fond, le janissaire a disparu, et elle tient un rouleau de manuscrit oriental, symbole des connaissances qu'elle a reçues pendant son séjour à la Porte. Ces variations de décors rappellent la part de factice en jeu dans la recomposition d'une expérience « authentique ». Les vêtements de l'épistolière ne sont pas tous véritables. Kneller, le peintre auprès duquel Alexander Pope passe la commande en 1720 d'un portrait de son amie en costume turc, offre une version « européanisée » de ce dernier.



Fig. 44 : « Lady Mary Wortley Montagu », [1720], Godfrey Kneller, Collection privée de la Marquise de Bute ; reproduit dans Halsband, 1956

Dans les deux portraits réalisés par Richardson en 1726, le col du caftan est remplacé par un col en v pour se conformer à la mode anglaise de l'époque.



Fig. 45 : « Lady Mary Wortley Montagu in Turkish Dress With Page », c. 1725, Jonathan Richardson, Huile sur toile, 239X144.8, Collection privée du Comte d'Harrowby.

Ces tableaux témoignent tous, par l'habit que revêt le modèle et les objets qui l'entourent, de l'expérience vécue de la jeune femme. Leur fonction n'est pas ethnographique mais biographique. Ils sont appréciés des cercles mondains qu'elle fréquente, alors même qu'une forme plus populaire d'inspiration orientale envahit le marché du livre avec la parution des *Mille et une nuits* en anglais. Ces portraits représentent une forme picturale tout indiquée pour alimenter cette nouvelle mode. Comme le remarque sa biographe Isobel Grundy : « Clothes in this style [...] feature in most portraits of her from this time. She no doubt went *en Turquie* to masquerades, untroubled by the style's erotic associations. She contributed, in person and posthumously through her *Letters*, to the long-lasting rage for the orient ».¹³¹

La tradition du portrait de voyageur en costume est continuée après Lady Montagu.¹³² L'épistolière innove en provoquant l'émergence de la mode du portrait « à l'orientale ». Les jeunes aristocrates commandent des portraits où elles figurent en costume exotique, sans avoir jamais séjourné en Orient.¹³³ Cette mode ne peut avoir lieu avant Montagu, car si les portraits de voyageurs en costume existent bien au XVII^e siècle, le marché de l'art n'est pas identique. David H. Solkin dans *Painting for Money* rappelle que ce dernier subit une révolution au début du XVIII^e alors que les peintres s'affranchissent peu à peu des sujets dits « traditionnels » pour alimenter la demande des aristocrates et des bourgeois.¹³⁴ En répondant directement aux envies des consommateurs, les peintres entretiennent les modes.

¹³¹ Isobel Grundy, *Lady Mary Wortley Montagu* (Oxford : Oxford UP, 1999) 202.

¹³² On peut citer les exemples de Richard Pococke, orientaliste et voyageur, qui commande un portrait à Jean-Etienne Liotard en 1738 (Musée d'Art et d'Histoire de la ville de Genève). Le peintre suisse fréquente le milieu des voyageurs anglais en Orient puisqu'il accompagne le comte de Bessborough à Constantinople, où il séjourne pendant cinq ans, de 1738 à 1743. Liotard réalise le portrait du comte de Bessborough en costume oriental. Joseph Highmore réalise en 1740 le portrait de John Montagu, comte de Sandwich, lors de son Grand Tour à travers l'Italie, la Grèce, la Turquie et l'Égypte (National Portrait Gallery, London). Le capitaine John Foote est peint en 1761 par Joshua Reynolds, d'après un modèle importé d'Inde (City of York Art Gallery). George Romney réalise en 1775 le portrait d'Edward Wortley Montagu, le fils de Lady Mary, en barbe et costume oriental (Sheffield Galleries and Museums Trust). Mrs Jane Baldwin, la femme du consul de Smyrne, est peinte en 1782 par Joshua Reynolds dans la pose et la robe de la femme du sérail (The Compton Verney House, Peter Moores Foundation).

¹³³ On peut donner quelques exemples mentionnés par Aileen Ribeiro dans *The Dress Worn at Masquerades* comme le portrait de Lady Townshend peint par Charles Jervas vers 1720, celui de M^{rs} Annetta Pelham par William Hoare, de Maria Gunning Comtesse de Coventry par Liotard, et de Nancy Parsons par George Willison.

¹³⁴ « During our period, for the first time in English history, paintings became an object of widespread capital investment [...] artists soon learned that many rules they had long accepted as absolute imperatives would have to give way to the higher laws of supply and demand. Economic pressures undermined hierarchies of genres, and often even the boundaries between different discourses » ; in David H. Solkin, *Painting for Money. The Visual Arts and the Public Sphere in Eighteenth-Century England* (New Haven : Yale UP, 1993) 1-2.

L'engouement pour le portrait « à l'orientale » perdure tout au long du XVIII^e siècle, comme le prouve un article du *Magazine à la mode* publié en 1777 : « The dresses of our ladies have inclined very much to the Persian and Turkish [...] The resemblance of the headdress and robe will be seen at first view, and it will be found that, with little or no alteration, an English lady, taken from one of our polite assemblies and conducted to Constantinople, would be properly dressed to appear before the Grand Signior ».¹³⁵ Les jeunes aristocrates anglaises apprécient l'habit oriental, qu'elles revêtent notamment lors des divertissements mondains. Le chroniqueur indique que ces réjouissances sont l'occasion de l'exhibition d'un Orient « quasi-authentique ».

Ces hommes et ces femmes offrent en réalité des reproductions plus ou moins « fidèles » de l'objet oriental, tout comme les auteurs de pastiches pseudo-orientaux produisent des imitations plus ou moins « correctes » du conte oriental. Aileen Ribeiro note que la plupart de ces imitations sont approximatives : « This type of dress with decoration of ermine, short oversleeves and turban forms the greater majority of 'oriental' dress in the period c. 1730 to 1780 ».¹³⁶ L'intérêt des peintres et des modèles n'est pas mimétique mais réside avant tout dans la distinction que procure l'influence orientale.



Fig. 46 : « Mrs. Graham », date inconnue, Tilly Kettle (1735-1786) ; reproduit dans Ribeiro, 1984

La série de portraits à l'orientale réalisée par Angelica Kauffman entre 1770 et 1780 illustre le processus de modification des costumes orientaux pour une adaptation à la mode des vêtements plus amples. Ribeiro signale dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle l'existence de trois types de vêtements pseudo-orientaux. M^{rs} Graham dans le portrait réalisé par Tilly Kettle ou Lady Charlotte Johnstone par Joshua Reynolds représentent un premier type d'adaptation avec un pardessus doublé de fourrure, une robe unie, croisée sur le buste, et une large ceinture frangée à noeud. La deuxième version, telle qu'on la trouve dans les portraits de Maria Walpole et de Lady Stanhope par Joshua Reynolds est constituée d'une robe ample en tissu

¹³⁵ *Magazine à la mode* (London, 1777) 367.

¹³⁶ Aileen Ribeiro, *The Dress Worn at Masquerades in England, 1730-1790, and its Relation to Fancy Dress in Portraiture* (New York : Garland Publishing, 1984) 229.

oriental – gaze imprimée, unie, mousseline brodée, ou soie – de couleur pale, avec des franges dorées. Le dernier groupe dont on trouve un exemple dans le portrait de M^{rs} Burrell par John Hoppner rassemble les robes unies, de couleurs pales, tenues par une boucle noire ou un corset et décorée avec des franges et des pompons.



Fig. 47 : « Lady Charlotte Johnstone », date inconnue, Joshua Reynolds (1723-1792) ; reproduit dans Ribeiro, 1984



Fig. 48 : « Maria Walpole, Countess of Waldegrave », date inconnue, Joshua Reynolds (1723-1792) ; reproduit dans Ribeiro, 1984



Fig. 49 : « Lady Stanhope », date inconnue,
Joshua Reynolds (1723-1792) ; reproduit
dans Ribeiro, 1984



Fig. 50 : « Mrs. Burrell », date inconnue,
John Hoppner (1758-1810) ; reproduit dans
Ribeiro, 1984

La fonction de ces costumes n'est plus de rappeler l'Orient réel mais de convoquer un Orient symbolique. Le caftan turc devient un symbole de luxe, d'oisiveté et d'agrément, en adéquation avec le mode de vie prôné par les classes non laborieuses, ou par la bourgeoisie qui y aspire. Thornstein Veblen dans *The Theory of Leisure Class* opère une analyse sociologique de ce qu'il nomme cette « classe de loisirs » et dégage trois caractéristiques fondamentales : le gaspillage ostentatoire (« conspicuous waste »), la récréation ostentatoire (« conspicuous leisure ») et le souci d'être constamment au goût du jour (« up-to-datedness »). Le costume oriental assure ces trois traits distinctifs par lesquels la classe non-laborieuse se reconnaît : il est indice de richesse, de loisir et de nouveauté.

La fonction du costume oriental est détournée de la connaissance de l'autre pour assurer la reconnaissance du moi. Néanmoins, ces costumes « à l'orientale » sont confectionnés à partir de modèles authentiques, comme ceux rapportés de Constantinople par les voyageurs. Une robe, même très éloignée d'un modèle original, n'est jamais sans lien avec un espace référentiel. Aileen Ribeiro doute de la vraisemblance de ces copies pseudo-orientales : « How far such artists painted actual dress must always be in doubt ; in many cases the sitter was painted in an informal négligée, or undress, with oriental accessories which she may have worn ; in other cases where the artist used the services of a drapery painter (a widespread practice in the eighteenth century), the costume merely paid lip service to current ideas of generalisation in dress and was far removed from its Turkish origins ».¹³⁷ C'est justement lorsque le modèle ne porte pas de robe turque que le peintre doit trouver des références ailleurs, dans les descriptions savantes et précises des voyageurs en Orient, dans les recueils de costumes ou grâce à d'autres modèles de vêtements originaux. Le portrait « à l'orientale » représente une situation ambivalente où le peintre, le modèle et le spectateur s'éloignent de l'original tout en ayant besoin de le maintenir en vue.

¹³⁷ Aileen Ribeiro, « Turquerie : Turkish Dress in English Fashion in the Eighteenth Century » *Connoisseur* 201-807 (May 1979) 21.

IV. 3 AVANCER MASQUÉ

Le deuxième volet de cette quatrième partie s'intéresse à l'aspect figuré de l'expression de « costume oriental ». La métaphore recouvre un ensemble de phénomènes narratifs et linguistiques disjoints. En premier lieu, elle s'applique à des textes, les contes pseudo-orientaux, qui sont conçus et perçus comme des satires politiques et sociales *déguisées*. En second lieu, elle désigne les langues orientales, *habillées* d'un imaginaire théologique puis colonial, et se réfère aux idiomes en tant que *costumes* de la pensée et du génie des peuples. Enfin, le tropisme est régulièrement employé par les traducteurs qui donnent à la langue anglaise le statut de nouvelle « robe » dont la fonction est de recouvrir sans travestir les textes sources. Ces déclinaisons analogiques participent à la construction de l'objet-symbole « Orient ».

Le trope du « costume oriental » désigne les contes pseudo-orientaux inventés au début du XVIII^e siècle par les satiristes et pamphlétaires anglais pour camoufler une critique sociale ou politique. Au delà du simple prétexte d'évitement de la censure, le roman épistolaire pseudo-oriental et le conte du même genre permettent aux auteurs de préciser leurs diffamations. Ils utilisent la référence à l'Orient pour mettre l'accent sur des phénomènes de déviances politiques – la corruption, le despotisme, les intrigues de pouvoir – qu'ils estiment « naturellement » liés aux régimes orientaux.

Dans *Letters Written by a Persian in England* publié en 1735, George Lyttelton plagie Montesquieu et écrit une « suite » de onze lettres (XII-XXIII) sur l'histoire des Troglodytes. Cette suite est une allégorie politique qui cache, sous le costume de la fable troglodyte, une série de critiques contre la mauvaise administration, la corruption du gouvernement, et la politique de partis.¹³⁸ Sélim dit de ces « Orientaux » :

¹³⁸ Robert Walpole est alors taxé de despotisme et de corruption, suite à sa tentative de faire passer un projet de loi, le « Septennial Act », qui vise à allonger la durée séparant deux élections législatives de cinq à sept ans, et suite aux divers scandales financiers qui ternissent son autorité. L'opposition s'indigne tantôt des pots de vin versés à la Marine, tantôt de la vente illégale de domaines confisqués aux Tories. Le gouvernement Walpole est affublé du sobriquet de « Robinocracy » pour désigner un nouveau type de gouvernement où

They thought that in limiting their Monarchy they had cut the Root of all the Evils, and flattered themselves with a permanent Felicity. But they quickly discover'd that this new System was not without its Inconveniences [...] The Abuse of Liberty was inseparable in many Points from Liberty itself, and degenerated into a shameless Licentiousness. But the principal Mischief attending on this Charge, was the Division of the Senate into Parties. Different Judgments, different Interests, and Passions, were perpetually clashing with one another, and by the unequal Motion of its Wheels the whole Machine went but heavily along.¹³⁹

George Lyttelton s'approprié un genre populaire depuis les *Letters Writ by a Turkish Spy* de Marana, traduites en anglais en 1687, et, par cet intermédiaire, se prémunit contre toute censure. Il écrit en préface :

I am aware that some people may suspect that the character of a *Persian* is *fictitious*, as many such counterfeits have appeared both in France and England. But whoever reads them with attention, will be convinced, that they are certainly the work of a perfect stranger. The observations are to *foreign* and *out of the way*, such *remote hints* and *imperfect notions* are taken up, *our present happy Conditions* is in all respects *so ill understood*, that it is hardly possible any *Englishman* should be the author.¹⁴⁰

Lyttelton utilise le prétexte de l'Oriental crédule et ignorant des fonctionnements de la société anglaise pour s'excuser des critiques directes élevées à l'encontre des institutions et moeurs du pays. Néanmoins, la justification est en l'occurrence un topos du genre : les lecteurs ne se méprennent pas sur sa charge ironique. Ainsi, la presse ministérielle dans *The Craftsman* du 12 et 19 avril 1735, *The Daily*

l'absolutisme et la corruption règnent en maîtres. Paul Langford explique : « it was the prevailing culture of corruption within the ministry, the overweening power exercised by Walpole himself, and his contrasting failure to protect or promote the real, commercial and colonial interests of the kingdom, that constituted the constant refrain of opposition pamphlets and journals » ; in Paul Langford, ed., *Short Oxford History of the British Isles. The Eighteenth Century, 1685-1815* (Oxford : Oxford UP, 2002) 57.

¹³⁹ George Lyttelton, « Letter XXIII, Selim to Mirza » *Letters from a Persian in England* (London, 1735) 58-59.

¹⁴⁰ George Lyttelton, « To the Bookseller » *Letters from a Persian in England* (London, 1735).

Courant du 23 avril 1735, et *The Daily Gazeteer* du 28 mai 1738 s'indigne des positions de l'auteur.

Un critique littéraire anonyme publiée à la sortie du roman un pamphlet intitulé *The Persian Strip'd of his Disguise* dans lequel il reprend point par point les propositions de Lyttelton, les analyse et les réfute. Le titre indique que la supercherie du costume oriental ne trompe pas les lecteurs. Le sous-titre, « Remark on a Late Libel Entitled... », révèle la véritable identité générique des lettres pseudo-orientales et le critique ne cache pas les dangers de telles publications, si plaisantes semblent-elles : « [it is] very proper and necessary that these Insults of the *Administration* and *Government* be confuted [...] lest their being put in a *new Dress* may captivate and deceive some unthinking People ». ¹⁴¹ La *captatio benevolentiae* orientale trompe le lecteur et le pousse dans l'opposition. Le critique se doit donc de prendre la défense du gouvernement et du pouvoir royal.

Il mentionne cinq attaques de Lyttelton, qu'il réfute l'une après l'autre. Le critique répond aux lettres 65 et 68, qui annoncent la fin de la monarchie héréditaire, en accusant Lyttelton de républicanisme et en objectant que la monarchie héréditaire n'est pas synonyme de tyrannie. Dans la lettre 42, Lyttelton émet le souhait que les évêques soient exclus de la Chambre des Lords. Le commentateur souligne le danger révolutionnaire que représenterait une telle réforme et l'interprète comme une attaque contre la Constitution. Dans la lettre 70, le pseudo-orientaliste discute de la direction de l'armée qu'il souhaite voir retirée des mains de la Couronne ou d'un seul homme au gouvernement. Le pamphlétaire reproche à ce dernier de défendre l'idée d'un « absolutisme parlementaire », le taxe de républicanisme et lui reproche de mettre en danger la monarchie et la Constitution : « *Parliamentary Kings, and Parliamentary Armies, and Parliamentary Officers, and Parliamentary Powers* of any kind, are, in the Opinion of this honest *Persian*, good and wholesome Things, that is, the *whole* must be subject to the absolute Disposition and Direction of *Parliament*, and then the whole is *safe* and *constitutional* ». ¹⁴²

Enfin, le critique relève et répare les erreurs d'interprétation du « Persan ». Il récuse le manque de vertu militaire des Anglais et la soit-disant accumulation des mandats, dont le Persan parle dans les lettres 52 et 67. Il s'oppose à la liberté religieuse défendue par le Persan dans la lettre 68. Le pamphlétaire défend également l'idée d'un premier ministre unique, idée stigmatisée par le Persan dans la lettre 76, et s'insurge au sujet de remarques calomnieuses de ce dernier, qui affirme par exemple dans la lettre 78

¹⁴¹ Anon., *The Persian Strip'd of his Disguise* (Dublin, 1735) 3.

¹⁴² *Ibid.*, p. 10.

que la corruption permet en Angleterre d'acheter la liberté. En conclusion, le critique reproche au Persan d'avoir fait fi des limitations de la forme par rapport au propos tenu :

I shall therefore take my Leave of our *Persian* for the Present ; having, as I imagined, *stripped* him of his *Disguise*, with this short Remark. That is a great Pity that so fine a *Genius* for writing *Love Letters* and *Romances* where nothing but *Fiction* or *Rhapsody* is expected should so far mistake his *Talent* as to set up for a Writer in *Politics* which requires *Truth* and *Argument*.¹⁴³

Le choix de la fiction pseudo-orientale flatte certes le goût des lecteurs de romances, mais il demeure incompatible avec l'argumentation sérieuse que requiert tout engagement et toute démonstration politique. En réalité, l'avis de l'auteur du *Persian Strip'd of his Disguise* n'est pas partagé par les auteurs de l'époque qui utilisent souvent la fiction pour délivrer un message politique. Lyttelton n'est pas une figure isolée et son roman s'inscrit dans un contexte d'opposition farouche au gouvernement Walpole.¹⁴⁴ Bertrand A. Goldgar analyse dans *Walpole and the Wits* cette collusion des domaines politique et littéraire et écrit : « almost every literary figure in England in those two decades contributed to the mass of writing about Sir Robert and [...] almost all of their contributions were hostile to the Walpole administration ». ¹⁴⁵ Pour Goldgar, l'antagonisme entre les défenseurs et les opposants au gouvernement de Robert Walpole, premier ministre britannique de 1721 à 1742, influence la production littéraire de l'époque. L'allégorie politique pseudo-orientale s'inscrit dans ce mouvement littéraire satirique.

Les représentants de ce courant sont Dryden, Jonathan Swift dans *Tale of a Tub* et *The Battle of the Books*, Alexander Pope dans *The Dunciad* et *Essay on Criticism*, John Gay et Samuel Richardson dans *Clarissa*. Ces auteurs renouvellent le genre de la satire ménippée. Ils critiquent la vulgarisation de la culture, menée par les auteurs,

¹⁴³ *Ibid.*, p. 26.

¹⁴⁴ Le parti Tory, soutenu par les satiristes, et le parti Whig naissent après la Glorieuse Révolution. Ils se divisent au sujet de la nature du régime monarchique anglais, de son lien avec le Parlement, et du statut des religions anglicane et protestante. Les Tories, dont la branche extrême défend les rébellions jacobites de 1715, 1722 et 1745, souhaitent le maintien de la monarchie héréditaire et soutiennent la suprématie de l'Église anglicane. Les Whigs remettent en cause le caractère héréditaire de la monarchie et préfèrent William d'Orange à son opposant catholique, James II. Les Whigs se présentent comme le parti progressiste, alors que les Tories sont les défenseurs de la morale et de la patrie. Paul Langford parle au début du XVIII^e siècle de « guerre des partis » ; ; in Paul Langford, ed., *Short Oxford History of the British Isles. The Eighteenth Century, 1685-1815* (Oxford : Oxford UP, 2002) 50.

¹⁴⁵ Bertrand A. Goldgar, *Walpole and the Wits. The Relation of Politics to Literature, 1722-1742* (Lincoln, NE : University of Nebraska Press, 1976) 1.

faussaires, et traducteurs anonymes de « Grub Street », et s'insurgent contre les dérives politiques des gouvernants whigs. La révolte culturelle, sociale et politique, entamée individuellement, ou conjointement au sein du Scriblerus Club fondé en 1714, représente une démarche élitiste et conservatrice. Peter Heaney le souligne dans son anthologie de la satire anglaise : « The Tory satirists' treatment of Grub Street was also at least partly ideological. Grub Street, “modernism” and commercial vending of literature were all part of the same phenomenon : a dangerous slide towards a free press [...] Satire, in the hands of the Tory satirists, was therefore a weapon of reaction, conservative rather than subversive ». ¹⁴⁶

Le poème héroï-comique *The Dunciad* , écrit en 1728 par Alexander Pope, incarne ce type de littérature. L'auteur y exprime une critique acerbe contre les pseudo-littérateurs de Grub Street, contre la monarchie et contre le gouvernement corrompu de Robert Walpole. ¹⁴⁷ Dans la première strophe du poème, Pope produit un éloge tout à fait ironique des poètes inspirés par les muses des foires de « Smithfield » qui chantent l'honneur de rois imbéciles :

The Mighty Mother, and her Son who brings
The Smithfield Muses to ear of Kings,
I sing. Say you, her Instruments the Great!
Call'd to this work by Dulness, Jove, and Fate ;
You, by whose care, in vain decry'd and curst,
Still Duncce the second reigns like Duncce the first ;
Say how the Goddess bade Britannia sleep,
And pour'd her Spirit o'er the land and deep. ¹⁴⁸

La monarchie est ici directement visée. Dans le dernier livre du poème, publié en 1742, Pope s'attaque au premier ministre, à son gouvernement et aux représentants du peuple – « the three estates », c'est-à-dire les Lords spirituels, temporels et les membres de la Chambre des représentants. Il leur reproche de laisser le pays sombrer dans l'affairisme, la corruption, l'injustice et l'ineptie. Sir Robert Walpole n'est pas directement nommé mais

¹⁴⁶ Peter Heaney, ed., *An Anthology of Eighteenth-Century Satire. Grub Street* (Lewinston, NY : The Edwin Mellen Press, 1995) 16.

¹⁴⁷ Sur la question du rapport de la poésie de Pope à la satire politique, lire Maynard Mack, *The Garden and the City ; Retirement and Politics in the Late Poetry of Pope 1731-1743* (Toronto : University of Toronto Press, 1969).

¹⁴⁸ Alexander Pope, « The Dunciad, 1728-1743 » *Selected Poetry* (Oxford : Oxford UP, 1998) 129.

le poète l'affuble du manteau du timonier, Palinurus, dans l'*Enéide* : ce dernier, par manque de vigilance, s'endort et tombe du bateau d'Enée.

And nobly conscious, Princes are but things
Born for First Ministers, as Slaves for Kings,
Tyrant supreme! Shall three Estates command,
And MAKE ONE MIGHTY DUNCIAD OF THE LAND!¹⁴⁹
More she had spoke, but yawn'd – all nature nods :
What Mortal can resis the Yawn of Gods?
Churches and Chapels instantly it reach'd ;
(St James's first, for leaden Gilbert preach'd)
Then catch'd the Schools ; the Hall scarce kept awake ;
The Convocation gap'd, but could not speak :
Lost was the Nation's Sense, nor could be found,
While the long solemn Unison went round :
Wide and more wide, it spread o'er all the realm ;
Ev'n Palinurus nodded at the Helm :
The Vapour mild o'er each Committee crept ;
Unfinish'd Treatries in each office slept ;
And Chiefless Armies doz'd ou the Campain ;
And Navies yawn'd for Orders in the Main
[...]
'Till drowned was Sense, and Shame, and Right, and Wrong -
O sing, and hush the Nations with thy song!¹⁴⁹

Walpole est ce grand timonier endormi, aveugle aux manœuvres de corruption dont son propre régime est coupable, et incapable de prendre la mesure du danger extérieur que représente l'avancée de l'ennemi. Gay, dans *The Beggar's Opera*, affuble Walpole de sobriquets, comme celui de « Robin of Bagshot, alias Gorgon, alias Bluff Bob, alias Carbuncle, alias Bob Booty », qui visent à ridiculiser le personnage et la corruption de son régime.

Jerry C. Beasley dénombre, entre 1720 et 1745, trente cinq ouvrages de fiction traitant de la figure du premier ministre ou de son gouvernement.¹⁵⁰ Il explique que les attaques contre Walpole viennent à la fois des élites littéraires de l'époque, comme Pope ou Swift, et de littérateurs plus populaires dont les noms n'ont pas atteint la postérité. Ces deux groupes utilisent différentes formes d'écriture, comme l'utopie, la lettre ou le conte pseudo-oriental, pour exprimer leurs jugements critiques. Selon Beasley, la fiction

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 172.

¹⁵⁰ Jerry C. Beasley, « Portraits of a Monster : Robert Walpole and Early English Prose Fiction » *Eighteenth Century Studies* 14-4 (Summer 1981) 406-443.

d'inspiration orientale présente le double intérêt de profiter d'une forme d'écriture à la mode, et de contourner la censure.¹⁵¹ L'habit oriental fait basculer le récit du domaine politique vers le domaine fictif, sans qu'à aucun moment les lecteurs contemporains ne soient dupes. Le public appréhende les personnages à la fois comme des êtres de fiction et comme des êtres bien réels. Il peut prendre la mesure de la double portée discursive de l'œuvre, fictive et historique. Cette indétermination protège les auteurs d'accusations pour diffamation à l'encontre du roi et du gouvernement.

Les libertés accordées à la presse obligent néanmoins à relativiser la pertinence de cet argument. Si Daniel Defoe monte sur le pilori suite à la publication de son pamphlet « *The Shortest Way with the Dissenters* », l'abrogation de la loi sur les licences en 1695 met fin au système de la censure avant publication, jusqu'alors appliquée par les agents de la Stationer's Company.¹⁵² Cette abrogation libéralise le marché de la publication puisqu'elle interdit le monopole sur la propriété et l'impression des copies. Des voix s'élèvent pour demander la réglementation du marché, comme celle de Defoe dans *Essay on the Regulation of the Press*,¹⁵³ et une loi sur les droits d'auteur, aussi nommée « *Act for the Encouragement of Learning* » est votée en 1710 pour imposer une durée limitée de monopole sur les copies. En matière de censure, les imprimeurs restent attentifs au sujet touchant à la morale et à la politique car ils peuvent encore subir la censure d'un ouvrage déjà publié. John Feather constate néanmoins le climat de relative liberté d'expression dans ces deux domaines, qu'il explique par le retrait de l'Etat dans le domaine

¹⁵¹ « A large number of the anti-Walpole fictions employ exotic setting, perhaps so that their authors (should their identities be discovered) might avoid charge of libel. Very often, [...] these works capitalize upon the current vogue of the oriental tale » ; in *Ibid.*, p. 420. Jerry Beasley indique la parution de sept allégories politiques d'inspiration orientale de 1731 à 1745. Il s'agit de *The History of Beducar the Great* en 1731, *Narzanes : Or the Injured Statesman* la même année, *Letters from a Persian in England* de Lyttelton en 1735, *Remarks of a Persian Traveller* en 1736, *The Adventures of Eovaai* de Eliza Haywood en 1736, *The Court Secret* de Lyttelton en 1741 et *The Book of the Chronicles by Abraham Ben Gorion* en 1745.

¹⁵² « To argue that England suddenly acquired a free press in 1695 is to stretch the truth more than a little, but it was nevertheless an important turning point both for the trade and for the politicians, for pre-publication censorship was never after revived » ; in John Feather, *A History of British Publishing* (London : Routledge, 1988) 55.

¹⁵³ Daniel Defoe condamne la liberté de la presse dans la mesure où aucun contrôle moral ne peut s'exercer. Mais il refuse la censure aveugle et arbitraire de la presse car elle empêche le développement du savoir. Defoe demande une « réglementation » claire et juste qui fixe un seuil de transgression et permet de ne pas tomber dans l'un ou l'autre des excès précédemment cités : « leaving the Press in the full Enjoyment of all its just Liberties, and answer all these Ends, while 'tis yet fenc'd about with due Restriction of Laws, every Man may have full Freedom of promoting the Extent of Learning, exercising his Parts, defending his Arguments, and answering his Adversary, and yet at the same Time will know how far he may go, with Safety, and when he transgresses [...] A Law therefore to settle what an Author may or may not do, to bring the Offences of the Pen to a Regulation, and then to annex the Punishment to the Crime, would bring all this Matter square » ; in Daniel Defoe, « *An Essay on the Regulation of the Press, 1704* » ; in *Political and Economic Writings of Daniel Defoe*, ed. W. R. Owens, 8 vols. (London : Pickering & Chatto, 2000) VIII : 156.

de l'économie et par la confiance générale en la validité des institutions britanniques.¹⁵⁴ Les auteurs de romans, pamphlets et surtout de journaux n'hésitent pas à aborder les problèmes sociaux et politiques les plus polémiques.

L'argument de la censure est mineur semble-t-il par rapport à d'autres considérations. La première observation concerne la nature de l'écriture dite « fictive » au début du XVIII^e siècle. Lennard J. Davis démontre en effet dans *Factual Fictions* que la limite entre la fiction et le journalisme n'est pas encore fixée.¹⁵⁵ Lyttleton et, comme nous le verrons dans l'exemple qui suit, Haywood, ne se servent pas seulement de la fiction pseudo-orientale pour cacher leurs intentions politiques, qui d'ailleurs n'échappent à l'attention d'aucun lecteur, mais ils l'utilisent aussi parce que la fiction est pensée en parallèle à l'écriture didactique. La seconde remarque concerne les arguments de vente. D'un point de vue exclusivement partisan, le choix de la fiction sur l'essai politique, et la préférence pour un genre à la mode comme le conte pseudo-oriental, leur permet de gagner un lectorat beaucoup plus large et d'influencer l'opinion générale de manière décisive. Dans le cas d'Elizabeth Haywood, s'ajoute la possibilité pour une femme d'exprimer publiquement, au moyen d'un genre « mineur », un point de vue politique et critique.

La fiction pseudo-orientale s'ajoute à d'autres formes littéraires où sont élaborées des allégories politiques. Le récit utopique, la fable animalière, le conte philosophique et le roman sont autant de variations pour exprimer un message similaire. Néanmoins, toutes ces formes de discours ne sont pas équivalentes et une comparaison entre le roman de Jonathan Swift, *Gulliver's Travels*, et la fiction pseudo-orientale *Adventures of Eovaai* d'Eliza Haywood publiée vingt ans plus tard en 1736 rappelle les spécificités propres à la référence orientale. L'usage du conte pseudo-oriental permet à la fois de rendre plus précis les griefs adressés aux personnes visées par la satire, et d'articuler un discours idéologique sur l'Orient. En effet, les satiristes usent du conte pseudo-oriental lorsqu'ils souhaitent souligner la corruption, le despotisme ou les

¹⁵⁴ « The comparatively free climate in which British publishers were able to operate in the eighteenth century, like the greater restrictions which had preceded it, was a reflection of attitudes in society at large. It was no longer assumed that the crown or its representatives should involve themselves in every sphere of economic life. Indeed there was a growing body of influential opinion which held that governments had no business to be interfering in commercial matters at all, a view which was most authoritatively expressed by Adam Smith in his *Wealth of Nations* (1776). At the same time there was a growing confidence about the stability of Britain and the excellence of her political institutions [...] The freedom to read a book or a newspaper, and to read there a vitriolic attack on the ministers of the crown and their policies, was soon seen as an integral part of that birth right » ; in John Feather, *A History of British Publishing* (London : Routledge, 1988) 90.

¹⁵⁵ Lennard J. Davis, *Factual Fictions. The Origins of the English Novel* (New York : Columbia UP, 1983).

« intrigues de palais » auxquelles se livrent les hommes politiques anglais au mépris de la bonne gouvernance. Le choix du conte pseudo-oriental pour dénoncer ces pratiques participe d'un cadre idéologique dans lequel l'Orient figure comme le paradigme de la corruption, du despotisme et du complot au sérail.

Aux chapitres V, VI et VII des *Aventures de Gulliver*, le héros discute avec le maître des Houyhnhnms, qui l'invite à comparer l'organisation politique et sociale des Yahoos à celle des Britanniques.¹⁵⁶ Le pays des Houyhnhnms et des Yahoos sert de contre-modèle contigu et n'est jamais confondu avec le modèle britannique. Lorsque le maître interroge Gulliver au sujet des défauts du système judiciaire en Grande Bretagne, ce dernier se lance dans une diatribe sans embage contre le système juridique et ses représentants :

Here my Master interposing, said it was a Pity, that Creatures endowed with such prodigious Abilities of Mind as these Lawyers, by the Description I give of them must certainly be, were not rather encouraged to be Instructors of others in Wisdom and Knowledge. In Answer to which, I assured his Honour, that in all points out of their own Trade, they were usually the most Ignorant and stupid Generation among us, the most despicable in common Conversation, avowed Enemies to all Knowledge and Learning ; and equally disposed to pervert the general Reason of Mankind, in every other Subject of Discourse, as in that of their own Calling.¹⁵⁷

Swift dépeint les membres du corps judiciaire sous leur pire jour. Le narrateur crée un renversement satirique entre les attentes du maître Houyhnhnm et la réalité. Les adjectifs utilisés pour décrire cette réalité sont sans complaisance à l'égard des juges, et l'usage du superlatif rend la condamnation encore plus catégorique. Le lecteur est ainsi interpellé par la franchise de Gulliver qui ne parle pas sous couvert. De même, ses critiques à l'égard de la fonction de Premier Ministre visent directement Robert Walpole :

¹⁵⁶ Ces chapitres sont intitulés : « The Author, at his Master's Commands informs him of the State of England [...] The Author begins to explain the English Constitution », « A Continuation of the State of England, under Queen Anne. The Character of a first Minister in the Court of Europe » et « The Author's great Love of his Native Country. His Master's Observations upon the Constitution and Administration of England, as described by the Author, with parallel Cases and Comparisons... » ; in Jonathan Swift, *Gulliver's Travels*, ed. Robert A. Greenberg (1726 ; New York : Norton, 1970).

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 217.

[...] a *first* or *chief Minister of State* [...] makes use of no other Passions but a violent Desire of Wealth, Power and Titles : That he applies his Words to all Uses, except to the Indication of his Mind ; That he never tells a *Truth*, but with an Intent that you should take it for a *Lie* ; Nor a *Lie* but with a Design you should take it for a *Truth* ; That those he speaks worse of behind their Backs, are in the surest way to Preferment, and whenever he begins to praise you to others or to yourself, you are from that Day forlorn.

Le gouvernement n'est pas plus épargné :

The Pages, Lacquies, and Porter, by imitating their Master, become *Ministers of State* in their several Districts, and learn to excell in the three principal *Ingredients*, of *Insolence*, Lying and *Bribery*.¹⁵⁸

Swift déduit de l'exemple d'après nature les traits essentiels de la fonction de premier ministre. La catégorie « Premier Ministre » dépend pour sa définition du particulier Walpole. Ce rapport immédiat contraste avec l'exemple du sultan oriental, qui n'a pas besoin du premier ministre britannique pour être défini. Sous la tunique du sultan, le premier ministre reste masqué.

La double référentialité – orientale et britannique – du récit pseudo-oriental maintient une lecture ambivalente, qui permet de cacher de manière efficace le contenu polémique de l'ouvrage. Un lecteur d'aujourd'hui peut aisément passer à côté de ce double niveau de lecture et ne voir dans le texte de Haywood qu'un conte pseudo-oriental sans lien avec la politique anglaise des années 1730. Le signe « Orient » sert de « costume » pour préserver un sous-texte caché. Le texte fonctionne comme le déguisement de mascarade qui assure à la fois le travestissement de son propriétaire, la mise en place d'un réseau d'identités nouvelles, et la possibilité, pour le spectateur, de retrouver sous le costume l'identité première des protagonistes.

Les lecteurs disposent d'une série d'indices pour les aider à identifier Walpole sous la cape du magicien Ochihatou dans le récit de Haywood. La page de titre annonce la possibilité d'un double programme de lecture : « *Adventures of Eovaai, Princess of Ijaveo*.

¹⁵⁸ *Ibid.*, pp. 221-222.

A Pre-adamitical History », suivi de « *Interspersed with a Great Number of Remarkable Occurrences, which happened, and may again happen, to several Empires, Kingdoms, Republicks, and Particular Great Men* ». Les désignations restent générales mais elles prédisent un transfert de situation entre les temps prélapsérien et contemporain. Le récit assure en partie les conditions de possibilité d'un tel transfert au moyen de notes de bas de page dans lesquelles le « traducteur » établit un réseau de résonnances entre passé et présent. Le lecteur peut aussi définir personnellement des points de passage lorsqu'il envisage tel passage en écho ou en contre-point à sa propre expérience politique. La troisième partie du titre définit un horizon de lecture savant au récit d'aventures : « *With some Account of the Religions, Laws, Customs, and Policies of those Times* ». L'auteur imite dans sa présentation de l'ouvrage le genre viatique et lui donne un cachet pseudo-ethnographique. Il indique aussi par ce biais les catégories – religion, droit, mœurs et politiques – qui permettent de comparer le royaume oriental d'Ijaveo et le royaume anglais sous Walpole.

Les références au bon gouvernement ou au gouvernement corrompu qui émaillent le récit rendent la portée politique des *Adventures of Eovaai* évidente. Dans ce « Miroir des princes », la princesse Eovaai est éduquée par son père pour devenir la future gouvernante du royaume. Le père l'instruit des règles du bon gouvernement :

He represented to her, that the greatest Glory of a Monarch was the Liberty of the People, his most valuable Treasures in *their* crowded Coffers, and his securest Guard in their *sincere Affection*. Take care, therefore, said he, that you never suffer yourself to be ensnared by the false Lustre of *Arbitrary Power* [...] Remember you are no less bound by *Laws*, than the meanest of your Subjects ; and that even *they* have a *Right* to call you to account for any Violation of them. You must not imagine that it is merely for your *own Ease* you are seated on a Throne ; no, it is for the *Good* of the Multitudes beneath you ; and when you cease to study *that*, you cease to have any *Claim* to their *Obedience* [...] above all things therefore, beware of *Favourites* [...] 'Tis a Fault to rely wholly on the most virtuous and approv'd *Minister*, because the best may err ; but that Prince is unpardonable, who suffers himself to be guided in Matters of Government by one who has incurr'd the *general Hatred*.¹⁵⁹

¹⁵⁹ Elizabeth Haywood, *The Adventures of Eovaai* (London, 1736) 4-5.

Le vieux roi dicte à sa fille les principes inscrits dans la Constitution britannique, qui définit les fondements de la monarchie parlementaire et prévient toute tentative absolutiste. La dernière recommandation a une portée à la fois universelle et particulière. Dans sa version appliquée, elle est un avertissement lancé par l'auteur à ses lecteurs au sujet de leur premier ministre.

Le thème du pouvoir corrompu est incarné par le magicien et « premier ministre » Ochihatou, qui séduit la princesse et tente de s'emparer du pouvoir. Le narrateur consacre un chapitre à « L'Histoire d'Ochihatou », où il brosse un portrait moral du personnage et décrit ses actions machiavéliques. Parvenu au sommet du gouvernement, il laisse libre cours à ses penchants tyranniques, accapare les recettes publiques et augmente les impôts pour son propre bénéfice :

He next proceeded to seize the public Treasures into his own Hands, which he converted not to Works of Justice or Charity, or any Uses for the Honour of the Kingdom*, but in building stately Palaces for himself, his Wives and Concubines, and enriching his mean Family, and others who adhered to him, and assisted in his Enterprizes. All, however, being too little for his exorbitant Expenses, he laid most grievous Imposts [sic.] on the People, who taxed beyond their Ability, at length began to murmur loudly against the Government ; but he had the Address, by a Show of Pity for their Calamities, and shrugging up his Shoulders, as tho' he wish'd, but had not the Power to ease them, to throw the Odium of all on the † royal authority.¹⁶⁰

La surface du texte ne laisse transparaître aucune référence précise à un contexte anglais. Mais, le discours partisan de l'auteur et les résonances politiques contemporaines du conte pseudo-oriental sont explicités en note de bas de page.¹⁶¹ Dans la première Haywood prétend reprendre le commentaire de l'exégète Hahehihotu

* [Hahehihotu] takes notices that our author might have saved himself the trouble of particularizing in what manner Ochihatou applied the nation's money ; since he had said enough in saying he

¹⁶⁰ *Ibid.*, pp. 22-23.

¹⁶¹ Voir à ce sujet l'article de Marta Kvande, « The Outsider Narrator in Eliza Haywood's Political Novels » *SEL* 43-3 (Summer 2003) 625-643.

was Prime Minister, to make the reader acquainted with his conduct in that point.

Par un subtil jeu de mise en abîme des voix – la voix de la traductrice anglaise qui retransmet la voix du commentateur qui s'exprime sur le texte original – et par un art consommé de la litote, Haywood convaint le lecteur de l'immoralité des gouvernants anglais. Dans la seconde note infrapaginale, la « traductrice » élabore un commentaire, cette fois personnel, au sujet de la capacité des premiers ministres à se décharger de leurs responsabilités : « † This indeed seems to be an artifice of a more modern date, and therefore might well be looked upon as somewhat wonderful in those early times ». L'auteur use encore ici de l'euphémisme pour souligner la portée polémique de son commentaire. Les notes infrapaginales sont pour Haywood des tribunes, installées en creux de ses romans et d'où elle prononce ses discours partisans.

La double lecture du conte pseudo-oriental est assurée par la présence d'un paradigme commun au vizir et à Walpole. Les attributs du pouvoir oriental que sont le despotisme et la corruption correspondent à ceux de la « Robincocracy » anglaise. Le rapport analogique dessiné entre les deux régimes est fondé sur une représentation stéréotypée du gouvernement oriental. Ce thème est associé de manière systématique à une série de qualificatifs – despotisme, luxe, corruption, faveurs et intrigues – par les historiens anglais, qui produisent une représentation « essentielle » et « essentialisante » de l'Orient.¹⁶² Aaron Hill, dans *A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire*, publié en 1709, décrit le despotisme ottoman. Il consacre les chapitres II et III de son ouvrage à l'analyse des maximes du gouvernement ottoman,¹⁶³ et conclut sur

¹⁶² Les travaux des historiens anglais sur les empires orientaux s'inscrivent dans une démarche hégémonique propre à l'orientalisme. Edward Said affirme que le discours orientaliste est une re-présentation de l'Orient qui vise à enfermer la réalité orientale dans un catalogue de traits distinctifs et à transformer ce catalogue, résultat d'un savoir accumulé par l'Occident, en discours essentialisant sur l'Orient. C'est précisément cette confusion entre construction culturelle et essence atemporelle que Said déconstruit : « ... the phenomenon of Orientalism as I study it here deals principally, not with a correspondence between Orientalism and the Orient, but with the internal consistency of Orientalism and its idea about the Orient (the Orient as career) despite or beyond any correspondence, or lack thereof, with a 'real' Orient » ; in Edward Said, *Orientalism* (1978 ; Harmondsworth : Penguin Books, 2003) 5.

¹⁶³ Aaron Hill délivre les dix maximes du pouvoir turc. « I shall begin with the *Sultan*, whose first Maxim of Policy is to Depopulate as much as may be the remoter Parts of his wide Empire, the more effectually to strengthen its Center [...] His Second Maxim is, That the only way to preserve the Domestick Quiet, is to employ the Heads and Hands of his Subjects in some Foreign Wars [...] In the Administration of his Justice he holds it a necessary Maxim, that a tedious Legality is far more dangerous than a swift Injustice [...] ANOTHER Maxim teaches them, That Learning is of all things the most dangerous to an Arbitrary Monarchy [...] BUT above all these, there is One Maxim the constant Care and Security of the *Turkish Sultans*, and that is, to be serv'd by such Men as they can Raise without Envy and Destroy without Danger [...] Obedience to the *Sultan's Will* is taught them as a Duty, the neglect whereof, will draw down the Curses

la nature tyrannique du régime : « THESE are the most noted Maxims of the *Eastern Policy*, whereby the *Turkish Emperors* maintain an uncontroul'd Authority over their so vast Dominions : Others there are, which being taught to the People as Essential Points of Duty and Religion, oblige them quietly to bend their Necks, and calmly stoop to the galling Yoak of an Ignoble Slavery ». ¹⁶⁴ Il relève le luxe de la cour du Vizir, ¹⁶⁵ et oppose la corruption de la justice ottomane à la sécurité dont bénéficie tout citoyen britannique :

The reports of such a judge, or such a lord chancellor, have here no power to guide the sentence of the court of justice [...] Their laws are few, but always put in execution with the utmost severity ; and though the sentence pro or con depends entirely on the undisputed will of the arbitrary judge, whereby the subject is deprived of that indulgent liberty we taste in Britain, and sometimes sacrificed to the mercenary interest of a bribed decider [...] nor is the curse of bribery esteemed so black a crime in this country as in the western world, most men practising it in a publick and audacious manner, wheresoever their occurring interests make it useful. ¹⁶⁶

L'utilisation du manteau oriental rend plus précis et anime la critique contre Walpole. La figure de Walpole est présentée comme l'exacte symétrie de celle du sultan oriental, telle que la construit le discours topique. Aux tendances absolutistes de l'un correspond le despotisme de l'autre, à la corruption du premier, le luxe outrancier du second. M. O. Grenby précise que des phénomènes liés principalement à l'Orient, comme la métempsychose, la magie ou la tyrannie, permettent de définir la manière dont Walpole

of God and *Mahomet* upon themselves and their Posterity [...] ANOTHER Maxim among the *Turks* declares, That Merit is the only valuable Nobility [...] That those those who die in Battle against a *Christian Enemy* are immediately Transported in Paradise [...] THERE is another Maxim of their Policy [...] and that is, To Look upon Prosperity as an infallible Sign of God's owning the Justice and Legality of their Endeavours [...] THERE is a Law among the *Turks* [...] strictly prohibiting all Subjects to the *Grand Signior* from Travelling for Improvement of their Knowledge and Experience » ; in Aaron Hill, *A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire* (London, 1709) 5-8.

¹⁶⁴ *Ibid.*, pp. 7-8.

¹⁶⁵ « ANSWERABLE to the vast Authority of this great Officer is the pompous State in which he Lives ; his Court consisting frequently of Five and Twenty hundred Servants, including the Officers about him ; when he appears Abroad he is distinguish'd not only by the Splendour of his Equipage, but the bearing on the fore part of his Turbant Two large Feathers, set on with a great Knot of Diamonds and other Jewels of inestimable Value [...] and his Garment [is] kiss'd with the most profound Respect by endless Crowds of prostrate Officers, whose servile Souls encline their Actions to the basest Practice of a vile Subjection to Men by fortune plac'd above them, while they basely Triumph over the miserable Wretches that are under their Command, with all the haughty Marks of an insulting Arrogance » ; *Ibid.*, p. 11. Luxe et dépravation caractérisent les personnes les plus haut placées dans la liste des dirigeants ottomans.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 16.

gouverne.¹⁶⁷ Ce jeu de substitution des identités dépasse le stade du divertissement car la symétrie provoque une confusion des identités, et implique le risque d'une contamination du moi par l'autre et de sa dégénérescence. À la différence du récit utopique ou de la fable animalière, où les modèles et contre-modèles appartiennent au domaine de l'a-référentiel, la fiction pseudo-orientale est dangereusement « réelle ».

L'éclaircissement de ce lien entre despotisme oriental et « Robinocratie » nous permet de comprendre pourquoi la fiction pseudo-orientale a une portée thématique plus limitée que le récit utopique par exemple. L'auteur anglais ne cache sous le manteau du gouvernement oriental qu'un nombre limité de signifiés – principalement le despotisme et la corruption. Le régime politique « oriental » et ses représentants – le sultan ou le vizir – sont utilisés de manière allégorique pour critiquer les déviances gouvernementales qui ont lieu dans son propre pays. Après la chute de Walpole, plus aucune allégorie politique pseudo-orientale n'est publiée.

Le genre est remis au goût du jour à la fin du XVIII^e siècle, lors de la Cabale contre Warren Hastings, menée par Fox, Sheridan et Burke. Ces derniers participent au procès du gouverneur général de l'Inde, accusent ce dernier de malversations et le tiennent responsable des violences de l'entreprise coloniale. Le conte pseudo-oriental *The Pupil of Adversity* est publié en 1788, au tout début du procès, et offre une lecture partisane des enjeux de la Cabale. Le décor migre d'Angleterre vers l'Inde mais les personnages et les événements sont clairement identifiables sous l'habit oriental, d'autant plus que, à la différence de l'exemple suivant, le rapport de Hastings à l'Inde est réel. L'identification de Fox, Sheridan et Burke aux personnages respectifs de Massoud, Tangut et Zadan est assurée par des « notices » biographiques élaborées. L'éloquence et les plaintes de Sheridan, remarquées par tous les spectateurs lors du procès d'Hastings, sont évoquées dans le portrait de Tangut.¹⁶⁸ Le lecteur est guidé dans le décodage de la fiction pseudo-orientale.

L'auteur fournit une interprétation partisane de l'acharnement des trois représentants whig contre le gouverneur général Warren Hastings – Osmyn dans le conte. Il explique que la Cabale souhaite la chute du gouvernement tory. L'affaire Hastings ne serait, selon l'auteur, qu'un prétexte pour faire porter le discrédit sur l'autorité

¹⁶⁷ M.O. Grenby « Orientalism and Propaganda. The Oriental Tale and Popular Politics in Late Eighteenth-Century Britain » *The Eighteenth-Century Novel* (New York : AMS Press, 2002) II : 215-237 .

¹⁶⁸ « [...] he would condemn with the utmost zeal and eloquent expression, the mal-administration of the Vizier, the oppression of his government ; then pathetically lament the sufferings of the people, the cruel injuries they sustained from the lawless conduct of those who were above control » ; in *The Pupil of Adversity*, 2 vols. (London, 1788) I : 37-38.

gouvernementale et pousser le premier ministre à la démission : « The Cabal had long fought to ruin the vizir, to bring their own party in, hitherto without success ; this rendered them desperate, and they resolved to strike a bold stroke no less than to rendre Osmyn, the favourite of the peoplen odious to them, to impute the darkest crimes to the fairest character, to cover him with infamy who had deserved and obtained the utmost glory ».¹⁶⁹ Les accusations de corruption et de violence dirigées contre Hastings ne sont, selon l'auteur, qu'une « mascarade » orientale visant à cacher les véritables intentions des diffamateurs : faire tomber le gouvernement Pitt. Dans ce contexte, les dissensions du gouvernement anglais sont traitées sous la forme de l'intrigue au sérail.

La satire et l'engagement politique s'expriment par le biais de fictions pseudo-orientales. Néanmoins, ces récits sont utilisés moins pour contourner la censure de manière efficace que pour profiter d'un genre poétique à la mode. Les contes servent de tribune politique et contribuent à influencer une « opinion publique » en faveur du parti de l'opposition. En effet, ils se fondent sur les préjugés qui sont utilisés à l'époque dans la description du fonctionnement du pouvoir en Orient afin de préciser un champ thématique. Par conséquent, la fiction pseudo-orientale est toute indiquée lorsqu'il s'agit de dénoncer la corruption, les tendances absolutistes ou les intrigues qui sévissent au sein du gouvernement britannique. Costumer la diffamation est un jeu et un avertissement lancé aux contempteurs de la Constitution, un divertissement et une mise en garde contre les dérives « orientales » en politique.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 42.

IV. 4 DES LANGUES COMME COSTUME

Simon Ockley, connu pour son *Histoire des Sarrasins*, publiée à Londres en 1718, s'illustre dix ans plus tôt en tant que traducteur du conte philosophique arabe *The Improvement of Human Reason, Exhibited in the Life of Hai Ebn Yokdhan*. Il dédie l'ouvrage à Edward Pococke, qui a découvert le manuscrit et l'a rapporté en Angleterre :

Reverend Sir,
Hai Ebn Yokhdan returns to you again, in a dress different from that which you sent him out in. Wherever he comes, he acknowledges you for his first and best master ; and confesses, that his being put in a capacity to travel through Europe, is owing to your hand.¹⁷⁰

Ockley rend hommage au travail de collecte de l'orientaliste Pococke. Il prend le relais de ce dernier pour faire circuler le texte arabe à travers l'Europe. L'intérêt linguistique et anthropologique de la circulation d'un tel texte sont évidents pour l'éditeur :

Whose design in publishing this translation, was to give those who are as yet unacquainted with it, a taste of the acumen and genius of the Arabian philosophers, and to excite young scholars to the reading of those authors, which through a groundless conceit of their impertinence and ignorance, have been too long neglected [...] And though we do not pretend to any discoveries in this book, especially at this time of day, when all parts of learning are cultivated with so much exactness ; yet we hope that it will not be altogether unacceptable to the curious reader, to know what the state of learning was among the Arabs, five hundred years since.¹⁷¹

¹⁷⁰ Simon Ockley, trans., « To Reverend Edward Pococke » *The Improvement of Human Reason* (London, 1708).

¹⁷¹ Simon Ockley, trans., « The Bookseller to the Reader », *Ibid.*

Le manuscrit arabe de Ibn Tufayl ne peut circuler et être apprécié d'un plus large public de lecteurs européens que sous une forme traduite et imprimée. Ockley emploie la métaphore du costume (« dress ») pour désigner la langue cible de la traduction. Il use ici d'un tropisme courant chez les traducteurs et écrivains de son temps, pour qui le terme de « dress » ne désigne pas seulement la langue dans laquelle un texte est traduit, mais indique de manière générale tout langage comme véhicule d'idées. La substitution analogique entre la langue et le costume est justifiée par le partage d'une même fonction : l'une comme l'autre habille, qui la pensée, qui le corps.

Le rôle du traducteur est de fournir un costume nouveau – le costume de la langue anglaise – au corps du texte oriental. Son travail se situe entre l'habillage et le travestissement, suivant le degré de modification qu'il fait subir au texte source. Dans le premier cas, le traducteur se contente d'« apprêter » le texte « pour un usage déterminé », c'est-à-dire qu'il adapte le texte oriental à la langue cible sans s'attaquer à son contenu essentiel. Au besoin, il apporte quelques modifications pour ne pas entraver la réception de l'ouvrage auprès du public anglais. Inversement, dans le cas du « déguisement » et du « travestissement » du texte source, le traducteur se permet des écarts, s'accorde trop de liberté par rapport à la lettre et à l'esprit du texte initial et le déforme au point de le rendre méconnaissable, ou même de le dénaturer.¹⁷² La substitution analogique entre la traduction et le costume est une métaphore complexe comprenant une série de ramifications, qui, de l'habillage au travestissement, désignent des degrés de fidélité divers vis-à-vis du texte source.

Les réflexions qui suivent visent à répondre à une double question : comment sont affublées les langues orientales, et qu'habillent-elles ?

Quels sont les costumes dont l'imaginaire anglais affuble les langues orientales ? Quel esprit la langue d'un peuple habille-t-elle ? Quels travestissements et autres maquillages un texte traduit subit-il pour passer avec succès des langues d'Orient vers la langue anglaise ?

¹⁷² La définition des termes « habillage », « déguisement » et « travestissement » est empruntée au *Robert. Dictionnaire de la langue française*.

LA LANGUE DES ORIGINES

La désignation de l'hébreu comme « langue des origines » par les pères de l'Église justifie la construction d'un imaginaire appliqué de manière plus ou moins confuse aux langues orientales. Qu'elles appartiennent, comme l'hébreu, à la famille des langues sémitiques, ou qu'elles lui soient étrangères, l'arabe, le persan et le sanscrit sont souvent désignés au moyen des mêmes topoï. L'hébreu, et la famille des langues sémitiques à laquelle il appartient, figure encore au XVII^e siècle comme la langue du Paradis, comme la langue universelle. La reconstitution de la langue aryenne à la fin du XVIII^e siècle ne décrit les origines que d'une partie de l'humanité, celle présentée sous le nom de famille indo-européenne. Cependant, Aryens et Sémites constituent, comme l'indique Maurice Olender, « un couple providentiel » :

Cette histoire aux enjeux multiples, où viennent s'affronter quelques-unes des grandes questions constitutives des savoirs généalogiques de l'Occident, prend donc un tour inédit à l'extrême fin du XVIII^e siècle lorsque l'hébreu, dont la centralité est menacée depuis bien longtemps, cède la place au sanscrit.¹⁷³

L'Europe s'invente de nouveaux ancêtres à partir des théories de Sir William Jones sur la famille des langues indo-européennes.¹⁷⁴ Maurice Olender remarque que les philologues du XVIII^e et du XIX^e siècle appliquent aux langues d'une même famille les stéréotypes associés à la langue-mère et qu'ils désignent les partenaires du « couple providentiel » au moyen de caractéristiques communes :

¹⁷³ Maurice Olender, *Les Langues du Paradis. Aryens et Sémites, un couple providentiel* (Paris : Seuil, 1989) 24.

¹⁷⁴ Voir son troisième discours prononcé devant les membres de la *Asiatic Society* de Calcutta le 2 février 1786.

Nombreux sont les spécialistes qui attribuent à la totalité des groupes sémitiques les caractéristiques qu'on a voulu reconnaître aux Hébreux de la période historique. Corollaire à cette généralisation : Renan et tant d'autres dans l'Europe savante du siècle dernier appliquent à ceux qu'ils nomment Aryens – ou Indo-Germains ou Indo-Européens – les qualités spécifiquement dont ils créditent les Grecs. Si le dynamisme et la capacité d'intelligence abstraite de ces derniers annoncent un monde indo-européen en devenir, le pôle védique de l'univers aryen représente les puissances du primordial.¹⁷⁵

La nouvelle langue des origines, de par son « aspect védique », prend part à l'imaginaire linguistique élaboré au sujet des langues orientales.

Cet imaginaire se construit sur le mythe de la tour de Babel. Dans le livre de la Genèse (11 :1-9), Dieu punit l'orgueil des hommes par la destruction de cette tour, édifiée pour rivaliser avec le pouvoir du Seigneur, par la confusion des langues et la dispersion des hommes : « 'Allons descendons et brouillons ici leurs langues, qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres!' De là le Seigneur les dispersa sur toute la surface de la terre ». La langue du Paradis, matricielle, universelle et parfaite, est depuis cet épisode, à jamais perdue.

Ce sont les pères de l'Église, d'Origène à Saint Augustin, qui attribuent à l'hébreu les propriétés de la langue des origines. La tradition patristique ne fait pas l'unanimité, même parmi les premiers pères de l'Église : Grégoire de Nysse (330?-394) et Théodoret de Cyr (393-466?) contestent à l'hébreu la première place et, dans le cas de Théodoret par exemple, lui substituent le syriaque. En Europe à l'époque de la Renaissance, alors que le mouvement protestant encourage un retour à la version en hébreu du texte biblique. Cette nouvelle sacralisation alimente la publication d'essais dans lesquels des théologiens-linguistes défendent la thèse de l'hébreu comme langue des origines. Guillaume de Postel dans *Linguarum duodecim characteribus differentium alphabetum* (1538) affirme que les douze langues qu'il étudie sont toutes des dérivations d'une seule et même langue matricielle : l'hébreu. Conrad Gessner étudie dans *Mithridates* (1555) cinquante cinq langues et prouve leur dérivation de la matrice hébraïque. Estienne Guichard démontre en 1606 dans *L'Harmonie étymologique des langues* que toutes les langues sont dérivées de l'hébreu. Claude Duret estime dans *Trésor de l'histoire des langues de cet univers* (1613) que « le principe de naturalité » de l'hébreu indique qu'elle

¹⁷⁵ Maurice Olender, *Les Langues du Paradis. Aryens et Sémites, un couple providentiel* (Paris : Seuil, 1989) 28.

est bien la langue des origines. L'hébreu est caractérisé par sa proximité avec les choses et par le fait qu'il ne s'est jamais laissé corrompre. Tous ces auteurs s'accordent sur deux points : le caractère sacré et le principe dérivationnel de l'hébreu ; deux distinctions qui marquent, par extension, l'imaginaire linguistique des Européens au sujet des langues orientales.¹⁷⁶

Maurice Olender explique comment la langue hébraïque est considérée par les exégètes comme une langue inspirée par le souffle divin. Dans son chapitre sur « Les Voyelles de la Providence », il rappelle que les voyelles n'apparaissent pas dans le texte de Bible. À cet égard, l'hébreu fonctionne comme l'arabe qui marque ses voyelles longues mais se contente de signes diacritiques placés au dessus ou au dessous du texte, que le copiste peut choisir ou non de faire figurer. Les lettres apparaissent comme des corps vides qui attendent l'inspiration d'un souffle sacré pour faire surgir le son et le sens. Dans son *Abrégé de grammaire hébraïque*, Baruch de Spinoza définit les voyelles hébraïques de la manière suivante : « [...] en hébreu les voyelles ne sont pas des lettres. C'est pourquoi les Hébreux disent que 'les voyelles sont l'âme des lettres' et que les lettres sans voyelles sont des 'corps sans âme' (deux images extraites du *Zohar*) ». ¹⁷⁷

Le texte écrit en hébreu, ou dans les autres langues sémitiques qui ne marquent pas la vocalisation des lettres, a besoin d'être récité à haute voix, pour que surgisse le sens. La langue hébraïque s'inspire du souffle divin et se réalise en une mélopée. Les langues sémitiques, par extension, sont désignées selon les critères esthétiques du sublime et du lyrique. Dans *De sacra poesi hebraeorum praelectiones*, publié à Oxford en 1753, Robert Lowth analyse la simplicité du style de l'Ancien Testament et le sublime de la poésie sacrée des Hébreux, inspirée des passions qui agitent les hommes face à la grandeur divine. L'ode hébraïque élève l'auditeur et l'initie au mystère divin : « sometimes the diction is uncommonly elevated, as if to intimate that something of a more important nature lay concealed within ; and as if the poet had some intention of admitting us to the secret recesses of his subject ». ¹⁷⁸

Les auteurs anglais du XVIII^e siècle se servent des caractéristiques de la poésie hébraïque pour décrire l'expression et le contenu des langues orientales. Elles sont souvent désignées comme « licencieuses », « passionnelles », « grandiloquentes » et « étranges ». Les orientalistes demandent l'indulgence de leurs lecteurs face à des images qui leur

¹⁷⁶ Les auteurs cités sont étudiés par Maurice Olender dans le chapitre « Archives du Paradis » de son ouvrage *Les Langues du Paradis* (1989) et par Umberto Eco dans *La Recherche de la langue parfaite* (Paris : Seuil, 1994) au chapitre V, intitulé « L'hypothèse monogénétique et les langues mères ».

¹⁷⁷ Baruch Spinoza, *Abrégé de grammaire hébraïque* (1677 ; Paris : 1968) 35-36.

¹⁷⁸ Robert Lowth, *Lectures on the Sacred Poetry of the Hebrews*, 2 vols. (London, 1787) I : 243.

paraîtront absurdes et pour lesquelles un effort d'interprétation s'impose. Sir William Jones écrit au sujet de la poésie des peuples d'Orient : « We are apt to censure the oriental style for being so full of metaphors taken from the sun and moon : this is ascribed by some to the bad taste of the *Asiaticks* [...] but they do not reflect that every nation has a set of images, and expressions peculiar to itself, which arise from the difference of its climate, manners and history ».¹⁷⁹ Lowth relève et défend l'étrangeté du système métaphorique des Hébreux, en rappelant que les associations entre notions concrètes et abstraites sont acquises et non innées : « many of these images must falsly appear mean and obscure to us, who differ so materially from the Hebrews in our manners and customs ; but in such cases it is our duty neither too rashly to blame, nor too suddenly to despair. The mind should rather exert itself to discover, if possible, the connexion between the literal and the figurative meanings, which, in abstruse subjects [...] eludes our penetration ».¹⁸⁰

La compréhension et la représentation que les auteurs se font des langues orientales sont largement déterminées par les recherches des Pères de l'Église sur la langue des origines. L'héritage hébraïque justifie le développement d'un imaginaire linguistique qui s'applique au delà de l'hébreu à l'ensemble des langues « orientales », l'arabe, le persan et le sanscrit inclus. Les langues sémitiques sont décrites dans les mêmes termes que la langue adamique alors que le temps des Écritures est dépassé. Tout comme le costume des Arabes réveille dans l'imaginaire des voyageurs européens l'image des Patriarches, la langue arabe est déclinée selon des termes qui évoquent la langue originelle.¹⁸¹

L'exposition de cet imaginaire linguistique hérité de la description de la langue du Paradis est accompagnée d'une recherche généalogique visant à établir le lien entre l'anglais et les langues orientales. La méthode choisie pour rétablir le lien entre les langues, perdu depuis Babel, varie au cours du temps. Umberto Eco note qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle l'idée d'une différenciation historique – plutôt que divine – des langues s'impose. Il ajoute que la reconstitution des liens a lieu désormais selon des critères morphologiques et non plus lexicaux : « L'on sort de la recherche d'analogies nomenclatrices et l'on commence à parler de ressemblances syntaxiques et d'affinités phonétiques ».¹⁸²

¹⁷⁹ Sir William Jones, trans., « Essay I. On the Poetry of the Easter Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 188.

¹⁸⁰ Robert Lowth, *Lectures on the Sacred Poetry of the Hebrews*, 2 vols. (London, 1787) I : 155.

¹⁸¹ « Even in the patriarchal age, they studied some degree of luxury and magnificence in dress [...] I imagine, that the magnificence of dress then consisted in the fineness of the stuffs, the beauty and variety of colours. The Arabians, to this day, use garments of this kind » ; in Yves-Antoine Goguet, *The Origin of Laws, Arts and Sciences and their Progress Among the most Ancient Nations*. 3 vols. (Edinburgh, 1761) I : 335.

¹⁸² Umberto Eco, *La Recherche de la langue parfaite* (Paris : Seuil, 1994) 125.

L'ouvrage du Berlinois Christian Ravis, traduit en anglais en 1650 sous le titre de *A Generall Grammar for the ready attaining of the Ebrew, Samaritan, Calde, Syriac, Arabic and the Ethiopic Languages*, présente une analyse des dérivations linguistiques selon des critères orthographiques et étymologiques. En 1711, le grammairien anglais James Greenwood (1683-1737) reconnaît l'utilité d'une recherche à la fois lexicale et syntaxique pour établir le lien généalogique entre les langues orientales et le vieil anglais, qui selon Greenwood était parlé sur les îles britanniques avant l'arrivée des Normands, des Saxons et même des Romains :

*[...] For it still has a great Affinity with the Eastern Languages, as appears not only in the Derivation of Words [...] ; to which I shall add, that the joining to Persons' Names the Names of their Fathers and Grandfathers, and perhaps other of their Ancestors, was a Customs of the Eastern Nations.*¹⁸³

James Greenwood représente la filiation entre le celtique et les langues orientales au moyen d'analyses lexicales, morphologiques, et culturelles.

À la fin du siècle, Sir William Jones théorise l'existence de familles linguistiques organisées selon des critères morphologiques et syntaxiques.¹⁸⁴ Il distingue la famille des langues indo-européennes, de la famille des langues sémitiques et tartares, rompt tout lien entre l'anglais et les langues sémitiques et rétablit une filiation entre le sanscrit, le persan, le latin et l'anglais. Il formule l'hypothèse indo-européenne dans son allocution devant la Société Asiatique le 2 février 1786 :

The *Sanscrit* language, whatever be its antiquity, is of a wonderful structure ; more perfect than the *Greek*, more copious than the *Latin*, and more exquisitely refined than either, yet bearing to both of them a stronger affinity, both in the roots of verbs and in the forms of grammar, than could possibly have been produced by accident ; so strong indeed, that no philologer could examine them

¹⁸³ James Greenwood, *An Essay towards the Practical English Grammar* (London, 1711) 2-3.

¹⁸⁴ D'autres orientalistes appliquaient déjà ce type de rapprochement dans leurs études sur l'évolution des langues. John Fergusson écrit par exemple dans son *Dictionary of the Hindostan Language* que l'hindi est lié morphologiquement au grec et au latin : « In regard to arrangement, the Hindostanee, somewhat resembles the Greek and Latin languages. The word governed always goes before the word that governs, and the verb is thrown into the end of the sentence » ; in John Fergusson, *A Dictionary of the Hindostan Language* (London, 1772) ix. Néanmoins, il revient à Sir William Jones de formuler de manière théorique l'hypothèse indo-européenne.

all three, without believing them to have sprung from some common source, which, perhaps no longer exists.¹⁸⁵

L'« affinité » linguistique dont parle le « philologue » se mesure en fonction de correspondances morphologiques et syntaxiques. William Jones applique ce modèle d'analyse à l'étude du parsî :

Having twice read the works of FIRDAUSI with great attention, since I applied myself to the study of old *Indian* literature, I can assure you with confidence [...] that very many *Persian* imperatives are the roots of *Sanscrit* verbs ; and that even the moods and the tenses of the *Persian verb* substantive, which is the model of all the rest, are deducible from the *Sanscrit* by a easy and clear analogy : we may hence conclude that the *Parsi* was derived, like the various *Indian* dialects, from the language of the *Bráhmans* ; and I must add, that in the pure *Persian*, I find no trace of any *Arabian* tongue.¹⁸⁶

William Jones prouve la dérivation du sanscrit vers le parsî à partir de remarques sur la similarité des racines verbales, des modes et des temps. L'orientaliste confirme l'utilisation de son nouveau modèle d'analyse philologique en réfutant les thèses étymologiques de ses contemporains. Il déclare dans son discours de 1792 que l'analyse lexicale de Jacob Bryant, qui vise à prouver la filiation des langues arabe, grecque et latine, est erronée : « I beg leave, as a philologer, to enter my protest against conjectural etymology in historical researches, and principally against the licentiousness of etymologists in transposing and inserting letters, in substituting at pleasure any consonant for another of the same order, and in totally disregarding the vowels ». ¹⁸⁷ Jones exprime des doutes quant au sérieux et à la crédibilité de ceux qu'il nomme les « étymologistes ». Il propose au contraire un classement scientifique des langues, qu'il compare au classement des plantes par genre et par espèce du botaniste Linné.¹⁸⁸

¹⁸⁵ Sir William Jones, « The Third Anniversary Discourse. Delivered 2 February 1786 » *The Works of Sir William Jones* (London, 1799) 26.

¹⁸⁶ Sir William Jones, « The Sixth Anniversary Discourse. On the Persians. Delivered 19 February 1789 » *The Works of Sir William Jones* (London, 1799) 80-81.

¹⁸⁷ Sir William Jones, « The Ninth Anniversary Discourse. On the Origin and Families of Nations. Delivered 23 February 1792 » *The Works of Sir William Jones* (London, 1799) 139.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 130.

Ce passage d'une analyse lexicale à une analyse morphologique produit un ré-ajustement des filiations linguistiques, une redéfinition des critères de parenté et implique une révision, non pas du contenu des imaginaires linguistiques, mais des moyens et des fins de leur utilisation. L'hébreu puis le sanscrit sont envisagés comme la langue des origines. Dans le premier cas, l'hébreu représente la « langue du Paradis » et dans le second, le sanscrit constitue la branche-mère des dialectes de la famille indo-européenne. La notion de famille linguistique suppose que les philologues s'affranchissent du concept de langue universelle pour préférer l'hypothèse polygénique. Fait remarquable, les tenants de l'hypothèse indo-européenne ne justifient pas une seule fois leurs spéculations à partir du texte biblique, alors que le livre de la Genèse contient déjà la « confirmation » de leur hypothèse. Avant l'épisode de la tour de Babel, le verset 10 de la Genèse décrit comment les fils de Noé, qui survivent avec leur père au Déluge, se répartissent sur l'ensemble du globe en groupes linguistiques différents : « Voici la famille des fils de Noé, Sem, Cham et Japhet [...] C'est à partir d'eux [les fils de Japhet] que se fit la répartition des nations en îles. Chacun eut son pays suivant sa langue et sa nation selon son clan ». Les orientalistes éludent toute référence au texte biblique, sans doute pour se démarquer des généalogies précédentes, fondées sur la confusion entre langue originelle, langue universelle, et langue divine. Ce rejet du texte sacré vide leur propos de tout contenu spirituel pour l'ancrer dans une nouvelle science du langage.

La parenté établie par les orientalistes entre la langue sanscrite et l'anglais n'est pas présentée comme une nouvelle construction fictive, mais comme une vérité scientifique démontrée à partir d'expérimentations syntaxiques et morphologiques. En vérité, la vraisemblance de l'hypothèse d'une langue originelle est contestée bien avant la fondation de l'axiome indo-européen. L'opuscule d'Andreas Kempe, *Die Sprachen des Paradieses*, publié à Hambourg en 1688, reprend sous la forme d'une parodie la course à la langue originelle. Maurice Olender note l'aspect burlesque du dialogue entre les personnages du récit de Kempe, qui « raconte comment la 'voluptueuse Eve' succombe à un serpent dont la séduction satanique emprunte les mots de la langue française » et comment « ce récit du premier péché se poursuit dans un jardin où, aux côtés du serpent francophone, Adam parle danois et Dieu suédois ». Pierre-Daniel Huet décrit dans les mêmes termes la « ruée » vers le paradis terrestre dont les pays européens se disputent

l'emplacement.¹⁸⁹ Les orientalistes dépassent la parodie et instaurent un système de classement des groupes linguistiques nouveaux.

Alors que le rapport des langues européennes à la langue du Paradis est définitivement brisé par le châtement divin, les philologues de la fin du XVIII^e siècle établissent un lien ininterrompu du sanscrit à l'anglais, et dissocient la langue anglaise de l'arabe ou de l'hébreu, qui appartiennent à une autre « famille » de langues. L'apparition des langues n'est plus le résultat du *fiat* divin mais dépend d'une évolution naturelle dont l'homme est le seul responsable. La langue des origines n'est plus inspirée par le souffle divin et perd son pouvoir référentiel.¹⁹⁰ Les orientalistes ne se préoccupent plus du rapport des mots aux choses mais orientent leurs travaux sur la compréhension de phénomènes intra-linguistiques, comme la dérivation d'un dialecte vers un autre ou la recherche de la structure fondamentale des dialectes d'une même famille.

Le dernier type de filiation, la filiation morphologique, développé par les orientalistes à la fin du siècle les engage à revenir sur la construction imaginaire des langues orientales. Dans le système de pensée holistique des philologues de l'époque, la structure du langage implique une certaine représentation du monde : à même structure, même façon d'organiser, de conceptualiser le réel. Les analyses, qui opposent la langue anglaise à ces langues orientales, selon l'antinomie distinguant les langues rationnelles des langues passionnelles, sont revues. Le Révérend Edward Moises s'étonne dans la préface de sa grammaire *The Persian Interpreter* que si peu d'hommes de lettres s'intéressent à la langue persane, « simple » mais « belle et riche », ou à la littérature persane, illustre dans beaucoup de genres. Moises décèle une première cause d'ordre matériel : le peu de livres publiés à ce sujet, les dépenses « colossales » entraînées par la publication de dictionnaires

¹⁸⁹ « Rien ne peut mieux faire voir combien la situation du Paradis terrestre est peu connue que la diversité des opinions de ceux qui l'ont recherchée [...] On l'a mis sous le pôle arctique, dans la Tartarie, à la place qu'occupe présentement la Caspie. D'autres l'ont reculé à l'extrémité du Midy, dans la Terre du feu. Plusieurs l'ont placé dans le Levant, ou sur les bords du Gange, ou dans l'Isle de Ceilan, faisant mesme venir le nom des Indes du mot Eden, nom de la province où le paradis estoit situé. On l'a mis dans la Chine [...] d'autres dans l'Amérique, d'autres en Afrique sous l'équateur [...] les autres dans la Mésopotamie, ou dans l'Assyrie, ou dans la Perse, ou dans la Babylonie, ou dans l'Arabie, ou dans la Syrie, ou dans la Palestine. Il s'en est même trouvé qui en ont voulu faire honneur à nostre Europe, & ce qui passe toutes les bornes de l'impertinence, qui l'ont établi à Hédin, ville d'Artois, fondez sur les conformités de ce nom avec celuy d'Eden » ; in Pierre-Daniel Huet, *Traité de la situation du Paradis terrestre* (Paris, 1691) 4-6.

¹⁹⁰ Le récit de la Genèse, tel qu'il est établi dans la Vulgate, reste ambigu sur le statut de la langue adamique, interprétée tantôt comme purement référentielle, tantôt comme conventionnelle. Le verset 2-19 dit que Dieu « forma de la terre tous les animaux des steppes et tous les oiseaux du ciel et les fit venir vers l'homme pour voir comment il les nommerait, et de quelque façon que l'homme nommerait chaque être vivant, cela devait être son nom ». Le récit biblique propose-t-il une conception nominaliste ou référentielle de la langue adamique? Ou comme Umberto Eco formule le problème dans *La Recherche de la langue parfaite* : « Chaque nom donné par Adam est-il le nom que devait avoir l'animal à cause de sa nature ou bien celui que le Nomothète avait décidé arbitrairement de lui assigner, selon son bon plaisir, en instaurant ainsi une convention? » ; in Umberto Eco, *La Recherche de la langue parfaite* (Paris : Seuil, 1994) 22.

ou de recueil, par la difficulté de conserver les manuscrits, ou par la mauvaise qualité de ces derniers, qu'il juge souvent « illisibles ». Moises souligne néanmoins que la défection dont souffrent les études persanes est aussi due aux préjugés qui circulent à leur sujet :

But the cause which perhaps has operated most powerfully in the preventing the more general study of this fascinating language, is, the too prevalent notion, that even in the most favourite writings of Persia, little else is to be met with, but uninteresting fables and wild romance. That the Persians, a people remarkable for a warmth of fancy, unknown to the inhabitants of colder climates, should sometimes have indulged themselves in compositions of this description, where imagination obscures the taste, and blinds the judgment, can scarce be matter of wonder [...] But as it would be unfair to estimate the value of the English language by the numerous productions of novelists and writers of romance, instead of appreciating it by the works of Milton, of Shakespeare, of Addison, and a thousand other splendid monuments of British talents and British taste ; so it would be equally absurd to underrate the merit of the Persian authors, from a perusal of the numberless tales of the wars of the Peris and the Dives, and of the Simurgh and the fabulous mountain Kaf.¹⁹¹

Moises opère une distinction fondamentale entre la littérature « mineure » et la littérature « canonique », à laquelle Milton, Shakespeare ou Addison, dans le cas de l'Angleterre, ont contribué par de nombreux écrits. À l'opposé, les fables sans intérêt et les romances extravagantes des auteurs persans ne sont pas dignes de l'attention d'un lettré anglais, et même choquent son bon goût. Cependant, l'orientaliste explique que cette représentation est erronée, faute d'une connaissance approfondie des meilleurs auteurs persans. Il insère, entre la grammaire et le lexique du *Persian Interpreter*, une série de textes « canoniques » à l'usage des traducteurs anglais, afin de corriger les idées reçues de ses contemporains.¹⁹²

Le rapprochement entre les structures et l'esprit des langues indiennes, persane et anglaise est décisif car il fonde toute l'entreprise orientaliste de la fin du siècle. Les travaux de traduction sont justifiés par l'accord préexistant entre la langue source et la

¹⁹¹ Edward Moises, « Preface », *The Persian Interpreter in Three Parts. A Grammar of the Persian Language. Persian Extracts in Prose and Verse. A Vocabulary : Persian and English* (Newcastle, 1792).

¹⁹² Il inclut dans son « anthologie » de littérature persane : « The Institutes of Timour », « Designs and Enterprises of Timour », des extraits de *Mirchmond*, du *Zefer Nameh* de Sherefedin Ali Yerdī, des fables de Pilpay, du *Beharistan* de Jāmī, du *Gulistan* de Sādi, du *Mesnevi* de Rūmī, et des extraits de Ferdowsī, et Hāfez.

langue cible. L'intégration des œuvres littéraires indiennes ou persanes au patrimoine littéraire national est promue grâce à un lien de parenté « scientifiquement » prouvé. Avant même la formulation définitive de l'hypothèse d'une langue mère commune, liant le sanscrit au persan et à l'anglais, les traducteurs expliquent que les préjugés qui dévalorisent les lettres orientales ne tiennent pas compte d'un examen global du corpus littéraire oriental. Stephen Sullivan obtient de Mr. Savage, directeur de la Compagnie des Indes Orientales, plusieurs manuscrits du *Gūlistan* de Sādi. Il écrit au sujet de ces fables :

It is a received notion, that the Persian language is little else than a jumble of bombast and extravagance ; that it is full of absurd phrases and incoherent allusions ; and if anything like sense is discoverable, that it is so thinly scattered, as to escape an ordinary discernment. That this is a vulgar error, and that the observation does not hold true in all cases, the fables of Sadi afford a striking example. The stile (as far as I am capable of judging) appears to me to be pure, simple, and elegant, the allusions are beautiful and, though often accompanied with that wildness which is the peculiar characteristic of Oriental genius, it is seldom, if never, difficult to ascertain their precise meaning.¹⁹³

Sullivan s'ingénie à faire la liste des clichés et à les remplacer par leur contraire. La langue de Sādi n'est pas grandiloquente, elle est simple, non extravagante mais pure et élégante, les images ne sont pas incohérentes ou absurdes mais parfaitement compréhensibles et belles.

Si certains lieux communs persistent au sujet de ces langues, la faute en revient au climat. En introduction à son anthologie de littérature persane, l'érudit William Ouseley reprend le topos de la langue passionnelle et érotique :

[...] their native tongue, from the simplicity of its construction, and facility in versification, being, like the Italian among us, most happily adapted to all the purposes of poetry, particularly of the erotic kind, which seems to be naturally the favourite of the tender and voluptuous Persian.¹⁹⁴

¹⁹³ Stephen Sullivan, trans., *Select Fables from Gulistan, or the Bed of Roses. Translated from the Original Persian of Sādi* (London, 1774) iii.

¹⁹⁴ William Ouseley, *Persian Miscellanies. An Essay to Facilitate the Reading of Persian Manuscripts* (London : 1795) xx.

La parenté linguistique assure une équivalence morphologique et syntaxique mais ne permet pas de rapprocher le plan du contenu des langues – soit la manière dont chaque langue se représente le monde. Cette conceptualisation du réel par la langue dépend de contingences climatiques. Les orientalistes de la fin du XVIII^e siècle, comme Sullivan ou Ouseley, ne s'opposent pas à la théorie des climats et reconnaissent l'influence de ces derniers sur la production littéraire des différentes régions du monde. Ils s'appliquent néanmoins à mettre cette théorie au service des œuvres et des auteurs qu'ils traduisent. William Jones explique que les variations des répertoires métaphoriques dépendent du climat :

We are apt to censure the oriental style for being so full of metaphors taken from the sun and moon : this is ascribed by some to the bad taste of the *Asiatics* [...] but they do not reflect that every nation has a set of images, and expressions peculiar to itself, which arise from the difference of its climate, manners and history.¹⁹⁵

Les facteurs naturels s'ajoutent aux facteurs culturels – les coutumes et l'histoire – pour justifier un tropisme oriental que les Anglais ne peuvent « naturellement » apprécier. L'orientaliste récupère ce lieu commun, passé dans la culture « générale » de l'époque,¹⁹⁶ mais en récuse les conclusions. Les langues orientales et l'anglais ne sont pas incompatibles. La théorie des climats sert d'argument en faveur d'un relativisme esthétique, qui permet de ne pas remettre en question le bon goût des Orientaux.

¹⁹⁵ Sir William Jones, trans., « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 188.

¹⁹⁶ William Collins, auteur d'églogues pseudo-persanes, explique la poésie des orientaux en utilisant une métaphore climatique : « There is an elegancy and wildness of thought which recommends all their compositions ; and our genius's are as much too cold for the entertainment of such sentiments, as our climate is for their fruits and spices » ; in William Collins, « Preface » *Persian Eclogues* (London, 1742). Le poète compare les textes orientaux, émanations de l'esprit de ces peuples, aux fruits et épices, produits de leur sol. L'esprit anglais, tout comme son climat, est trop froid pour cultiver la même poésie.

LA LANGUE ET L'ESPRIT DES PEUPLES

La langue est considérée au XVIII^e siècle comme le miroir du génie ou de l'esprit d'un peuple. Dans *Sensible Words*, Murray Cohen explique qu'un changement dans la description des langues est initié au début du siècle.¹⁹⁷ Les philologues sont alors moins intéressés par la question du rapport de la langue aux choses que par la définition du rapport de la langue à l'esprit. Cohen précise que Locke fournit le cadre philosophique nécessaire au développement de cette nouvelle approche linguistique. Dans *Essay Concerning Human Understanding*, publié en 1689, Locke défend la thèse conceptualiste,¹⁹⁸ et soutient que les mots ne sont pas le reflet du réel mais sont des signes élaborés par l'esprit pour représenter ses propres idées, développées au contact du réel :

Man though he has great variety of thoughts [...] yet they are all within his own breast, invisible and hidden from others, nor can of themselves be made appear [...] it was necessary that man should find out some external sensible signs, whereby those invisible ideas, which his thoughts are made up of, might be made known to others [...] Thus we may conceive how words, which were by nature so well adapted to that purpose, come to be made use of by men, as the signs of their ideas ; not by any natural connexion, that there is between particular articulate sounds and certain ideas, for then there would be but one language amongst all men ; but by a voluntary imposition, whereby such a word is made arbitrarily the mark of such an idea. The use then of words is to be the sensible marks of ideas.¹⁹⁹

¹⁹⁷ Murray Cohen, *Sensible Words. Linguistic Practice in England, 1640-1785* (Baltimore, MD : The Johns Hopkins UP, 1977) xxiii.

¹⁹⁸ « because men would not be thought to talk barely of their imaginations, but of things as they really are ; therefore they often suppose their words to stand also for the reality of things [...] though give me here leave to say, that it is a perverting use of words, and brings unavoidable obscurity and confusion into their signification, whenever we make them stand for anything, but those ideas we have in our own minds » ; in John Locke, « Book III, Chapter II, Of the Signification of Words » *An Essay Concerning Human Understanding* (1689 ; Harmondsworth : Penguin Classics, 2004) 365.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 363.

Les mots, ou « marques sensibles des idées », ne sont identiques ni à la réalité ni même aux idées. Ils sont produits par l'esprit en réaction à ces dernières. Par extension, la langue sert à mesurer le degré d'évolution d'un peuple en évaluant la complexité des sentiments et des concepts exprimés. Le langage est perçu comme le « costume » de l'esprit d'un peuple et non comme son « travestissement ». Il reproduit fidèlement les tournures d'un esprit et permet son identification immédiate et exacte.

Les particularités idiomatiques servent à distinguer de manière systématique les identités nationales. La description de la langue anglaise prend souvent des tournures patriotiques, comme Daniel Defoe l'exprime dans cet essai : « The English tongue is a subject not at all less worthy the labour of such a society than the French, and capable of a much greater perfection. The learned among the French will own, that the comprehensiveness of expression is a glory in which the English tongue not only equals but excels its neighbours ». ²⁰⁰ Quelques années plus tard, Joseph Addison s'intéresse dans le numéro 135 du *Spectator* aux traits distinctifs de l'idiome anglais en expliquant les modalités de la transfusion des caractéristiques morales du peuple dans sa langue. ²⁰¹

Le lien ténu entre la langue et le génie d'un peuple tient au rapport de déduction qui permet de passer de l'une à l'autre. Cette mise en équation est une occasion de fierté nationale et autorise par la même occasion une série de préjugés au sujet des langues étrangères. Samuel Johnson, dans l'article qu'il publie sur la langue anglaise pour *The Idler*, récuse l'usage de termes étrangers au nom de la gloire nationale :

To make the way to learning either less short or less smooth, is certainly absurd ; yet this is the apparent effect of the prejudice which seems to prevail among us in favour of foreign authors [...] before we search the rest of the world for teachers, let us try whether we may not spare our trouble by finding them at home [...] Let us not therefore make our neighbours proud by soliciting help

²⁰⁰ Daniel Defoe, « Of Academies » *An Essay upon Several Projects* (London, 1702) 229.

²⁰¹ « I have only considered our Language as it shows the Genius and natural Temper of the *English*, which is modest, thoughtful and sincere, and which perhaps may recommend the People, though it has spoiled the Tongue. We might perhaps carry the same Thought into other Languages and deduce a great part of what is peculiar to them from the Genius of the People who speak them. It is certain, the light talkative Humour of the *French* has not a little infected their Tongue, which might be shown by many Instances ; as the Genius of the *Italians*, which is so much addicted to Musick and Ceremony, has moulded all their Words and Phrases to those particular Uses. The Stateliness and Gravity of the *Spaniards* shews it self to Perfection in the Solemnity of their Language, and the blunt honest Humour of the *Germans* sounds better in the roughness of the High Dutch, than it would in a Politer tongue » ; in Joseph Addison, *Spectator* 135 (August 4, 1711) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) II : 35-36.

which we do not want, nor discourage our own industry by difficulties which we do not suffer.²⁰²

De leur côté, les langues orientales, miroir des moeurs lascives et passionnelles des peuples d'Orient, sont enfermées dans des clichés dépréciatifs. L'équation entre langue et esprit est appliquée de manière systématique et englobe les prises de parole individuelle. Les individus et auteurs orientaux ne peuvent s'exprimer que dans le style prescrit par l'esprit de leur langue. La possibilité d'une voix dissonante vis-à-vis d'un génie linguistique national est inconcevable.²⁰³

L'analogie entre l'esprit d'un peuple et son idiome est renforcée par la publication de grammaires et de dictionnaires où s'élaborent une version officielle et nationale de la langue dont le dessein est, comme l'indique Janet Sorensen, de réduire et d'effacer les particularismes régionaux :

At the same time as British administrators sought to convert Highlanders to English, British lexicographers and grammarians were appraising the value of English itself, converting the British themselves to using, or at least recognizing as authoritative, a newly standardized version of the language. Central to this national linguistic conversion was Samuel Johnson's *Dictionary of the English Language* (1755). My use of the concept of 'conversion' to describe this education process points towards my contention that the *Dictionary*, along with the steadily increasing number of grammar books, alienated English from its contemporary speakers in ways not dissimilar to colonial linguistic practices.²⁰⁴

Depuis la deuxième moitié du XVII^e siècle et tout au long du XVIII^e, la publication de grammaires et dictionnaires, ainsi que les appels lancés en faveur de la constitution d'une académie visent à réglementer l'usage du langage. Les philologues

²⁰² Samuel Johnson, « The Sufficiency of the English Language » *The Idler* 91, Saturday, January 12, 1760.

²⁰³ Edward Said rappelle que la construction de l'Orient par l'Occident dépend d'une stabilisation et d'une homogénéisation d'une réalité orientale multiple, dissonante et même contradictoire : « Knowledge means rising above immediacy, beyond self into the foreign and distant. The object of such knowledge is inherently vulnerable to scrutiny ; this object is a fact, which if it develops, changes, or otherwise transforms itself in the way that civilization frequently do, nevertheless is fundamentally, even ontologically stable » ; in Edward Said, *Orientalism* (1978 ; Harmondsworth : Penguin Books, 2003) 32.

²⁰⁴ Janet Sorensen, *The Grammar of Empire in Eighteenth-Century British Writing* (Cambridge : Cambridge UP, 2000) 63.

produisent ce que Carey McIntosh nomme la « standardisation » du langage.²⁰⁵ Garland Cannon précise dans son ouvrage sur l'histoire de la langue anglaise : « There was a continuation of the Renaissance emphasis upon learning, accompanied by a keen interest in language, particularly English. The swelling flood of grammars, some dictionaries, and spellers contributed to further 'standardization' of the prestige dialect as developed from London Standard ». ²⁰⁶ Les puristes se plaignent régulièrement des infractions encore commises par les plus grands auteurs et se chargent d'affiner la langue en fixant l'orthographe, la grammaire et la syntaxe. Ils souhaitent débarrasser l'ensemble des emprunts aux idiomes étrangers. James Greenwood explique et défend cette démarche dans un essai publié en 1711 :

*Nor is there any Word which it cannot furnish us with out of its own Store, to express our most refin'd Conceptions, in a significant and full Manner. The Poems of our Countryman Spenser, are sufficient Proof to this, whose Expression is neat and elegant, copious and full of Variety, yet pure and beautiful, without the Help of outlandish Ornaments. But however some mixture could hardly be avoided, considering our Commerce with Strangers, and the frequent Marriages of our Princes with Foreigners, to which we may add, that excessive Lust of Novelty, which, at least in this latter Age, has stung many with an Itch of bringing in beyond-sea Words, without any Manner of Necessity.*²⁰⁷

²⁰⁵ « These three movements – print culture, standardization, and prescriptivism – all may be said to have contributed to a general 'commodification' of literature and language in the eighteenth century » ; in Carey McIntosh, *The Evolution of the English Prose, 1700-1800. Style, Politeness and Print Culture* (Cambridge : Cambridge UP, 1998) 8. Voir le chapitre intitulé « The Ordering of English » dans le même ouvrage.

²⁰⁶ Garland Cannon, *A History of the English Language* (New York : Harcourt Brace Jovanovich, 1972) 154. Garland Cannon remarque que les premières grammaires de l'anglais sont moins prescriptives que dispensatrices d'un savoir général sur la langue et le rapport qu'elle entretient avec le réel. Cannon considère qu'à partir de la Restauration, les grammaires imposent un usage stricte de la langue. Il prend acte des tentatives d'établissement d'une Académie en Angleterre, suivant le modèle italien et français. Dryden, Defoe et Swift participent activement au projet et la Royal Society accueille la « Commission pour le progrès de la langue anglaise ». Jonathan Swift écrit en 1713, *A Proposal for Correcting the English Tongue*, d'après l'article qu'il publie pour le journal *Tatler* 230 du 28 septembre 1710. Daniel Defoe défend la purification de l'anglais dans *An Essay upon Projects*. Selon Cannon, l'arrivée au pouvoir d'un roi étranger en 1714 explique l'abandon du projet d'académie. Néanmoins, la publication de grammaires et de dictionnaires ne cesse d'augmenter au XVIII^e siècle. Les plus reconnus sont le *Dictionary of the English Language* (1753) de Samuel Johnson, la grammaire de l'évêque Lowth, *A Short Introduction to English Grammar* publiée pour la première fois en 1762 et rééditée vingt deux fois dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et la *Dissertation on the English Language* de Noah Webster, publiée en 1789.

²⁰⁷ James Greenwood, *An Essay Towards the Practical English Grammar Describing the Genius and Nature of the English Tongue* (1711 ; London, 1729) 10.

Les philologues tentent d'expurger la langue des scories idiosyncratiques qui la brouillent. Ils arrêtent la langue non en fonction d'un usage commun mais d'un modèle prescrit, conforme aux caractéristiques du « génie » anglais. La langue anglaise est pensée comme un ensemble homogène et lisse. Ses traits distinctifs la distinguent fondamentalement des autres langues étrangères, dont elle ne saurait assimiler les caractéristiques.

De la même manière, les langues orientales fonctionnent comme des ensembles fermés et strictement déterminés par la nature de l'esprit qu'elles supportent. L'orientaliste John Richardson travaille pour la Compagnie Anglaise des Indes Orientales à l'élaboration de grammaires et de dictionnaires persans, et à la publication de « spécimens » de littérature persane. Dans *Dissertation on the Languages, Literature and Manners of Eastern Nations*, il souligne le fait que seule une bonne connaissance des langues orientales donne un accès direct à l'esprit des peuples qui les parlent :

in many points it [language] will be found a most unerring guide ; and, when viewed on philosophic ground, may be considered as one great barometer of the barbarity of civilization of a people [...] the mere science of words is, after all, but the outline of language ; and whilst the colouring and expression are only to be found in the virtues and the genius, in the vices and the follies of a people.²⁰⁸

La langue est un guide certain, un baromètre qui permet de mesurer l'évolution des peuples. Les philosophes de l'époque s'intéressent ainsi aux langues parlées par les primitifs et imaginent la langue des hommes à l'état de nature. Ils précisent comment les hommes passent des gestes aux cris puis à l'articulation des premiers phonèmes et à la constitution des premières unités de langue. Dans son récit sur la formation des langues, Adam Smith explique que plus la langue est proche d'un état primitif, ou « barbare » pour reprendre le terme utilisé par John Richardson, plus elle procède par accréations tandis que la langue des peuples dits « civilisés » remplace les déclinaisons par des prépositions, qui expriment une relation abstraite entre les membres d'une même phrase.²⁰⁹ La nostalgie

²⁰⁸ John Richardson, *Dissertation on the Languages, Literature and Manners of Eastern Nations* (Oxford : 1777) 1-3.

²⁰⁹ « It is in this manner that language becomes more simple in its rudiments and principles, just in proportion as it grows more complex in its composition [...] In language [...] every case of every noun, and every tense of every verb, was originally expressed by a particular distinct word, which served for this purpose and for no other. But succeeding observation discovered, that one set of words was capable of

qu'Adam Smith éprouve au sujet de la poésie des langues primitives ne remet pas en cause ce système d'évaluation, qui permet de juger de l'évolution des peuples en fonction de l'état de développement de leur langue. Pour Richardson, le génie d'un peuple oriental se mesure à l'aune de sa langue, moins comme Smith l'indique, en fonction de son agencement morphologique, qu'en fonction de son expressivité et de son style.

La théorie des climats, définie par Montesquieu dans *L'Esprit des lois* en 1748, est aussi un indice de caractérisation des idiomes dits « orientaux ». Les langues indiennes, persane ou arabe sont regroupées en un seul et même ensemble car elles se développent toutes en climat chaud. Montesquieu propose d'analyser l'influence du climat sur l'esprit des peuples. La chaleur entraîne la mollesse de caractère et, à l'inverse, le froid, la vigueur. La nature du terrain et le climat des pays orientaux engendrent des peuples enclins à l'apathie et à la lascivité, susceptibles de tomber rapidement dans un état de servitude.²¹⁰ La langue orientale est l'équivalent linguistique de moeurs influencés par un climat chaud, tandis que l'anglais dépend d'un climat tempéré. De contingentes, les différences idiomatiques deviennent déterminées. La théorie des climats naturalise une distinction culturellement établie entre les langues orientales et la langue anglaise.

L'orientaliste J. D. Carlyle précise, dans *Specimens of Arabian Poetry* publié en 1796, le rôle du climat dans la constitution du génie des peuples orientaux et dans l'élaboration de l'expression de ce génie. Les conditions de vie dans le désert et le contraste si marqué entre les espaces désertiques et les oasis luxuriantes animent l'esprit des Orientaux et les prédisposent à la pastorale :

The difference in climate and in manners between Arabia and Europe has occasioned a smaller dissimilarity in most of the higher sort of poetry than we could naturally expect ; but in pastoral poetry, the peculiar circumstances of the inhabitants of Arabia have given them a decided superiority over other nations.²¹¹

supplying the place of all that infinite number, and that four or five prepositions, and half a dozen auxiliary verbs, were capable of answering the end of all the declensions, and of all the conjugations in the ancient languages » ; in Adam Smith, « Considerations Concerning the First Formation of Languages » *The Glasgow Edition of the Works and Correspondence of Adam Smith. Vol. 4. Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* (Oxford : Oxford UP, 2001) 222.

²¹⁰ Voir la troisième partie de *L'Esprit des Lois*, livre xiv, chapitre 4, intitulé « Cause de l'immutabilité de la religion, des moeurs, des manières, des lois dans les pays d'Orient », livre xvii, chapitre 3, « Servitude et climat : Du climat de l'Asie », et livre xix, chapitre 3, « De la tyrannie ».

²¹¹ J.D. Carlyle, *Specimens of Arabian Poetry, from the Earliest Time to the Extinction of the Khaliphah* (Cambridge : 1796) vii-viii.

L'expression sentimentale triomphe chez les Orientaux en raison de la tournure d'un esprit déterminé par le climat et les coutumes. Le style grandiloquent est également associé à l'expression des Orientaux. La tradition patristique désigne ainsi le style sublime de la langue du Paradis. Mary Lady Wortley Montagu retrouve dans la langue parlée par les Turcs qui l'entourent les accents de la langue sacrée et dans leurs écrits le style sublime des Écritures. L'épistolière compare le « specimen » qu'elle envoie à Pope au Chant de Salomon dans la Bible.²¹²

Au XVIII^e siècle, l'ensemble des langues orientales sont qualifiées d'hyperboliques, non plus en raison d'un lien imaginaire avec la parole divine, mais en raison du climat qui empêche la tempérance. Le philosophe James Harris reprend la thèse de Montesquieu au sujet de l'esprit indolent des Orientaux et de leur prédisposition à l'esclavage pour justifier le fonctionnement « antinomique » des langues orientales.²¹³ Ces peuples, esclaves des despotes orientaux, ne peuvent penser et s'exprimer que par antithèse. L'énonciation est sans nuance et la parole demeure emphatique :

The eastern regions of the East, from the earliest days, have been at all times the seat of enormous monarchy. On them fair liberty never shed its genial influence [...] Their ideas became consonant with their servile state, and their words became consonant to their servile ideas. The great distinction for ever in their sight, was that of tyrant and slave ; the most unnatural one conceivable, and the most susceptible of pomp, and empty exaggeration. Hence they talked of kings as Gods, and of themselves, as the meanest and most abject reptiles. Nothing was either great or little in moderation, but every sentiment was heightened by incredible hyperbole. Thus though they sometimes ascended into the great and magnificent, they as frequently degenerated into the tumid and the bombast [...] and hence that luxuriance of the Asiatic style, unknown to the chaste eloquence and purity of Athens.²¹⁴

James Harris décrit un système holistique dans lequel la nature du climat détermine la forme du gouvernement qui, à son tour, force les cadres de pensée à l'origine de tournures langagières. La chaleur des pays orientaux affaiblit les peuples et conduit les

²¹² Voir Lady Mary Wortley Montagu, « Letter to Alexander Pope, Adrianople, 1 April 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 75-76.

²¹³ La première traduction en anglais de l'ouvrage de Montesquieu apparaît en 1750 sous le titre *The Spirit of Laws*. James Harris publie *Hermes* en 1751.

²¹⁴ James Harris, *Hermes. Or A Philosophical Enquiry Concerning Universal Grammar* (1751 ; London, 1765) 409-410.

tyrans au pouvoir. Ce déterminisme physique est relayé par un univers conceptuel antithétique, exprimé dans une langue nécessairement hyperbolique. L'emphase sert la grandeur comme la bassesse, mais Harris note que les Orientaux fréquentent davantage l'emphase et le style pompeux que le sublime. Un auteur resté anonyme publié en 1739 une série de quatre lettres de dignitaires ottomans pour illustrer le style emphatique des Turcs. Il démontre dans cet opuscule que le style impérieux et épideictique des orientaux n'est pas justifié dans les faits : « The Magnificence of the *Turkish Style* might induce us to believe that they had generally been successful in their *warlike* Undertakings, did not History convince us, that both in Days of old, and of later Date, their haughty Plumes have often been taken down, and their swelling Pride abated by the remarkable Prowess of *Christian Princes* ». ²¹⁵ Ces remarques turcophobes n'encouragent guère à l'imitation ou à la valorisation du style « oriental ». À l'opposé de l'écriture orientale se tient l'esthétique classique, associée à l'esprit de liberté, dont le peuple britannique est l'ardent défenseur.

Dans ces conditions, il est difficile de concevoir la traduction des œuvres, si ce n'est par une modification des structures fondamentales de la langue source. Ce dilemme est déjà un lieu commun au début du siècle, au point qu'un auteur de récits pseudo-orientaux, tel Daniel Defoe dans *A Continuation of Letters Written by a Turkish Spy at Paris* rappelle ces difficultés : « I may translate the Words, and I have some Hopes the Reader will suggest that I have done my Duty ; but to render the sublime Flights of the incommensurable *Mahmut*, his bright Ideas, his surprizing Turns of Wit, and Flights of Fancy ; I say, to render these exactly in our Language, is as difficult as 'tis for a Painter to represent the Passions, or a carver to make his Figures speak ». ²¹⁶

Le problème épistémologique auquel les orientalistes doivent faire face est celui de la réception par la langue cible de contenus et de formes d'expression propres à un génie étranger. Richard Parker avoue dans un essai où il promet pourtant l'utilité de la connaissance du monde oriental : « every Language has its idiom and peculiar beauties, which it is not possible to express or preserve in their native energy when translated into any other Language ». ²¹⁷ Comment les orientalistes parviennent-ils à transmettre le génie littéraire des Orientaux dans une langue, la leur, qui lui est fondamentalement opposée?

²¹⁵ Anon., *The Imperious Style of the Turks Exemplified* (London, 1739) i.

²¹⁶ Daniel Defoe, « Preface » *A Continuation of Letters Written by a Turkish Spy at Paris* (London, 1718) iii-iv.

²¹⁷ Richard Parker, *An Essay on the Usefulness of Oriental Learning* (London, 1739) 17.

TRADUIRE UN TEXTE ORIENTAL

La catachrèse du « costume » linguistique est utilisée dans le contexte de la traduction, et désigne la manière dont un traducteur habille un texte étranger dans une langue maternelle. Sir William Jones vante les mérites des poètes arabes et persans et conclut son apologie par une exhortation à la traduction : « I am persuaded that a writer, acquainted with the originals, might imitate them very happily in his native tongue, and that the publick would not be displeas'd to see the genuine compositions of *Arabia* and *Persia* in an *English* dress ». ²¹⁸ Comme le terme d'« imitation » le rappelle, un texte traduit n'est pas un texte équivalent en tout point au texte source. Le changement de « vêtement » linguistique implique une série de modifications appliquées au texte source pour l'adapter à ses nouveaux lecteurs. L'image du « costume » choisie pour désigner la traduction recouvre un procédé complexe et inégal. La traduction est tantôt simple « habillage » par une langue cible d'un texte source, tantôt « costume » de ce texte afin de l'adapter aux goûts des lecteurs anglais, tantôt « travestissement », lorsque les modifications dénaturent l'écrit oriental. Dans ce dernier cas, un tiers texte apparaît, qui n'est ni texte traduit, ni texte traduisant, mais création originale.

Ces distinctions sont héritées du système tripartite élaboré par Dryden dans la préface des *Épîtres d'Ovide* qu'il traduit en 1680. L'argumentation de Dryden fait écho aux débats théoriques de l'époque entre les tenants d'une version libre de la traduction et les tenants d'une version fidèle. Michel Ballard décrit l'évolution de ces controverses littéraires :

La traduction littéraire anglaise aurait alors été parcourue aux XVII^e et s par deux courants successifs : une brève période (1610-1635) marquée par le « littéralisme » de Ben Jonson, puis une période inaugurée par Denham et Cowley où sous couvert de re-création on assiste au développement d'un mode de traduction analogue à celui des belles infidèles de D'Ablancourt, avec des mises au point et des protestations de fidélité diverses qui

²¹⁸ Sir William Jones, trans., *Poems, Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) vii.

n'empêchaient pas la manière libre de se perpétuer, même si à la fin du XVII^e siècle on pouvait percevoir un début de réaction plus marquée.²¹⁹

La réaction contre les infidélités dont parle Michel Ballard est incarnée par Dryden qui distingue dans la préface de 1680 la « métaphore » – « or turning an author word by word and line by line » – de la « paraphrase » – « or translation with latitude, where the author is kept in view by the translator, so as never to be lost, but his words are not so strictly followed as his sense » – et de l'« imitation » – « where the translator (if he had not lost that name) assumes the liberty not only to vary from the words and sense, but to forsake them both as he sees occasion ». La position de Dryden est entre la « métaphore » qu'il juge servile et l'« imitation » qui ne respecte ni la lettre ni même le sens du texte source.²²⁰ La « paraphrase » lui permet d'éviter l'écueil de la traduction fautive car non-adaptée à son contexte de réception, tout en ne perdant jamais le texte de vue.

La correspondance de Lady Mary Wortley Montagu offre un exemple de « paraphrase » ou « habillage » d'un texte oriental. Elle envoie au poète anglais Alexander Pope un « specimen » de littérature turque : « a faithful copy of the verses that Ibrahim Pasha, the reigning favourite, has made for the young princess his contracted wife ». L'ambassadrice, aidée par ces interprètes, reproduit d'abord une version littérale du poème, qu'elle assure ne pas avoir modifiée : « they have received no poetical touches from their [the interpreters'] hands ». Elle relève les métaphores poétiques – telle la comparaison des yeux de l'amante à des yeux de biches – et avoue apprécier leur étrangeté. La jeune femme demande la clémence de son correspondant et insiste sur la relativité du jugement de goût. Cette transcription littérale permet à l'épistolaire d'ajouter un commentaire sur la forme du poème. Elle remarque, par exemple, les irrégularités prosodiques qu'elle explique par la fulgurance des sentiments de l'amant : « The music of the verses apparently changes in the third stanza where the burden is altered, and I think he very artfully seems more passionate at the conclusion ».²²¹ Grâce à la version littérale, l'écrivain identifie des formes littéraires et des figures de style propres au texte turc.

²¹⁹ Michel Ballard, *De Cicéron à Benjamin : Traducteurs, traductions, réflexions* (Lille : Presses Universitaires de Lille, 1992) 224.

²²⁰ John Dryden, *Ovid's Epistles Translated by Several Hands* (London, 1680) 7.

²²¹ Lady Mary Wortley Montagu, « Letter to Alexander Pope, Adrianople, 1 April 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 78.

L'épistolière concède que l'étrangeté de certaines formules dans la version littérale gêne l'appréciation du poème. Aussi décide-t-elle d'en offrir à Alexander Pope une version adaptée par ses propres soins. Lady Montagu revient sur son travail d'adaptation et se justifie des écarts qu'elle a placés entre le texte traduit et le texte source. Elle a dû modifier le système analogique pour l'adapter à la langue cible. Sans ces ajustements, le texte risque l'illisibilité car les termes métaphoriques ne couvrent pas la même signification d'une langue à l'autre : « I could not forbear retaining the comparision of her eyes with those of a stag, though perhaps the novelty of it may give it a burlesque sound in our language ». ²²² L'épistolière arrange aussi la prosodie. Bien qu'elle apprécie la capacité mimétique de la poésie turque, ²²³ elle ne tient pas compte, dans sa traduction adaptée, de la modification du rythme des deux dernières strophes. Elle explique cet écart en rappelant que le génie de la langue anglaise n'est pas approprié à l'expression des passions : « I cannot determine, upon the whole how well I have succeeded in the translation, neither do I think our English proper to express such violence of passion, which is very seldom felt amongst us and we want also those compound words which are very frequent and strong in the Turkish language ». ²²⁴

Lady Montagu propose à son correspondant Alexander Pope la version littérale et la version adaptée d'un poème turc. Ses commentaires démontrent que les deux versions se complètent : la première permet de mieux juger l'original, de son système métaphorique et prosodique, tandis que la seconde reconstruit le poème en fonction de l'horizon d'attente du lecteur anglais. La traductrice, influencée par les positions théoriques de Dryden, préfère la version adaptée, laquelle, placée dans la lettre à la suite de la version littérale, supplée aux défauts – « the inevitable faults », écrit l'épistolière – de cette dernière. Samuel Johnson relaie encore les propositions de John Dryden dans son journal *The Idler* qui paraît de 1748 à 1750. Il fait référence au traducteur dans son *Histoire de la traduction* :

Dryden saw very early that closeness best preserved an author's sense, and that freedom best exhibited his spirit ; he therefore will deserve the highest praise who can give a representation at once faithful and pleasing, who can convey the same thoughts with the

²²² *Ibid.*, p. 79

²²³ « I think he very artfully seems more passionate at the conclusion, as 'tis natural for people to warm themselves by their own discourse, especially on a subject in which one is deeply concerned and is far more touching than our modern custom of concluding a song of passion with a turn which is inconsistent with it » ; in *Ibid.*, p. 78

²²⁴ *Ibid.*, p. 79

same graces, and who when he translates changes nothing but the language.²²⁵

John Dryden est perçu par l'auteur du *Dictionnaire de la langue anglaise* comme une référence pour la pensée de la traduction. Samuel Johnson apprécie la capacité du traducteur à préserver les beautés d'un texte tout en respectant le sens voulu par l'auteur. La voie indiquée par Dryden ménage un compromis entre la fidélité d'une version littérale et la virtuosité d'une version libre. Louis Kelly remarque une évolution de la théorie et de la pratique de la traduction, marquée jusqu'au début du siècle par la primauté de la notion d'« imitation », remplacée dans la seconde moitié du siècle par la notion d'« originalité ».²²⁶ John Ozell dans sa traduction du *Lutrin* de Boileau en 1711, ou Richard Hurd dans sa traduction du *Ars Poetica* de Horace en 1749, s'accordent pour louer la part de création, d'invention, assignée à la tâche du traducteur, dont la position dépasse celle du simple copiste. Ozell explique que le traducteur restitue les beautés d'un texte étranger en omettant les parties intraduisibles et en inventant de nouveaux passages, inspirés de l'étude du génie poétique de l'auteur.²²⁷ Quant à Hurd, il recommande dans un commentaire à sa traduction d'Horace : « Not to be translators instead of imitators, i.e. If it shall be thought fit to imitate more expressly any part of the original, to do it with freedom and spirit, and without a slavish attachment to the mode of expression ».²²⁸

L'éloge de l'originalité, qui prend peu à peu le pas sur la théorie de l'« imitation » dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, implique un changement de représentation du statut de l'auteur. Edward Young, dans *Conjectures on Original Composition* en 1759, et, la même année, Alexander Gerard dans *Essay on Taste*, remettent en cause la suprématie des classiques sur les modernes et privilégient le génie original à l'imitation. Le poète Robert Lloyd célèbre dans « Shakespeare : An Epistle to Mr Garrick » le génie du poète anglais et de son interprète :

²²⁵ Samuel Johnson, « A History of Translation » *The Idler* 69 (August 11, 1759).

²²⁶ Voir Louis Kelly, « The Eighteenth Century to Tytler » *The Oxford History of Literary Translation. Vol. 3 1660-1790*, eds. Stuart Gillespie et David Hopkins (Oxford : Oxford UP, 2005).

²²⁷ « You will find in it very great but necessary variations from the original [...] Nothing checks and deadens the fancy more than a superstitious respect for the original, especially in poetry ; [...] Every minute circumstance of a thought cannot be preserved with any tolerable grace, nor is it indeed necessary ; provided the translator makes amends for his neglect of what is less important, by improving and if possible by refining upon essentials » ; John Ozell, trans., « Dedication » *Boileau's Lutrin : A Mock-Heroic Poem* (London, 1708).

²²⁸ Richard Hurd, « Notes on the Art of Poetry » *Q. Horatii Flacci. Ars Poetica* (London, 1749) 61.

True Genius, like Armida's wand,
 Can raise the spring from barren land.
 While all the art of Imitation,
 Is pilf'ring from the first creation ;
 Transplanting flowers, with useless toil,
 Which wither in a foreign soil.
 [...]
 So Genius, of itself discerning,
 Without the mystic rules of learning,
 Can, from its present intuition,
 Strike at the truth of composition.²²⁹

Le traducteur, attentif au génie de l'auteur, cherche à reproduire une version aussi fidèle que possible de l'« original ». Dès lors, on comprend mieux les critiques adressées à Galland à la fin du XVIII^e siècle par les traducteurs et critiques anglais qui lui reprochent d'avoir émoussé les particularités du texte original pour mieux le conformer au goût français de l'époque. Nathan Drake écrit à ce sujet en 1798 : « [...] had the translation been more faithful to the idiom of the original, had better supported its peculiar spirit and strong features, and not mutilated a production of undoubted genius, these tales had still further merited the attention of the philosopher and historian », et exprime le souhait : « that some elegant Orientalist would give the book a more appropriate dress ».²³⁰

Louis Kelly expose les conséquences de cette attention portée à l'originalité dans la pratique de la traduction :

Literary translation during the first half of the eighteenth-century tends to be translator-centered. After a mid-century redefinition of originality, the source author was increasingly respected [...] The original became the 'source' on which the style of a translation was centred, and translators sought to capture their author's tone with the minimum of linguistic and rhetorical intervention [...] The concern expressed by the writers on translation with the transference of 'beauties' was now tempered by close attention to words and their senses, and to structural differences between individual languages.²³¹

²²⁹ Robert Lloyd, *Shakespeare : An Epistle to Mr Garrick ; With an Ode to Genius* (London, 1760) 5.

²³⁰ Nathan Drake, *Literary Hours or Sketches Critical and Narrative* (Sudbury, 1798) 203-204.

²³¹ Louis Kelly, « The Eighteenth Century to Tytler » *The Oxford History of Literary Translation. Vol. 3 1660-1790*, eds. Stuart Gillespie and David Hopkins (Oxford : Oxford UP, 2005) 67, 73.

Le traducteur cherche à intervenir le moins possible sur le texte et à respecter le plus possible l'utilisation des mots dans leur contexte sémantique et syntaxique. Ce nouveau départ dans la pratique de la traduction alimente la pensée et la production orientalistes dans le dernier quart du XVIII^e siècle. Les langues orientales sont analysées dans leurs différences structurelles et traduites au plus près du texte source. La traduction s'imagine invisible et la restitution du texte oriental immédiate.

En Angleterre, les propositions de Lord Woodhouselee, de George Campbell, dans ses « Ten Dissertations », qui constituent le premier volume de *The Four Gospels* publié en 1789, et de John Nott, dans *Poems of Caius Valerius Catullus* en 1795, marquent les étapes de l'élaboration de cette nouvelle pensée de la traduction. Lord Woodhouselee dans *Essays on the Principles of Translation*, publié en 1790, élabore trois principes intangibles auxquels tout traducteur doit se soumettre : « It follows I. That the translation should give a complete transcript of the ideas of the original work ; II. That the style and manner of writing should be of the same character with that of the original ; III. That the translation should have all the ease of the original composition ».²³² Le pacte de traduction est un contrat de fidélité par rapport au récit, au style, et à l'aisance verbale de l'original. Dans le troisième chapitre, intitulé « Whether it is allowable for a translator to add to or retrench the ideas of the original », l'auteur explique que les droits du traducteur sont restreints par le pacte qui lui interdit d'amputer l'original d'un passage même si celui-ci lui semble redondant, accessoire ou mal-approprié. Même dans le cas d'expressions idiomatiques, le traducteur doit rester fidèle et ne jamais importer la manière anglaise dans la composition originale.²³³ Tytler définit la bonne traduction dans l'incipit du cinquième chapitre comme une « transfusion » des idées et une « imitation » de la manière de l'auteur. L'imitation n'est jamais libre mais régulée par le respect des propriétés des langues traduisantes et traduites. Le critique aboutit à une conception ventriloque de la traduction : « [the translator] must adopt the very soul of his author, which must speak through his organs ».²³⁴

La position des orientalistes de la fin du XVIII^e siècle est ambivalente. Ils embrassent la cause de l'exactitude en traduction avec d'autant plus de ferveur qu'ils souhaitent réformer les préjugés et combattre les images fausses véhiculées sur les langues

²³² Alexander Fraser Tytler Lord Woodhouselee, *Essays on the Principles of Translation* 2nd ed. (London, 1797) 15.

²³³ « In the use of idiomatic phrases, a translator frequently forgets both the country of his original author, and the age in which he wrote ; and while he makes a Greek or a Roman speak French or English, he unwittingly puts into his mouth allusions to the manners of modern France or England. This to use a phrase borrowed from painting, may be termed an offence against the costume » ; in *Ibid.*, pp. 248-249.

²³⁴ *Ibid.*, p. 203.

et littératures de l'Orient. William Jones rappelle cet engagement dans la première phrase de son premier recueil de poésie « asiatique ». Il confirme le statut « authentique » des poèmes qu'il présente au lecteur, et indique, par sa prise de position contre les faussaires de la littérature orientale, sa volonté de rendre justice à l'originalité de ces œuvres :

The reader will probably expect, that, before I present him with the following miscellany, I should give some account of the pieces contained in it ; and should prove the authenticity of those *Eastern* originals, from which I profess to have translated them : indeed, so many productions, invented in *France*, have been offered to the publick as genuine translations from the languages of *Asia*, that I should have wished, for my own sake to have cleared my publication from the slightest suspicion of imposture.²³⁵

L'orientaliste se prémunit de toute condamnation d'imposture en certifiant l'authenticité des documents qu'il utilise et en préservant cette originalité dans des traductions fidèles – « genuine translations ». Mais, le souci d'authenticité des matériaux et de fidélité de la traduction ne correspond qu'à une facette de la démarche choisie par les orientalistes. L'ambivalence est au cœur d'un projet qu'il souhaite scientifique dans ses méthodes, mais adapté dans ses fins. Leur travail est guidé par une science exacte de la transcription de la lettre et du sens du texte oriental, mais leur statut de « passeur », et même de « vulgarisateur », de la littérature orientale les oblige à multiplier les compromis et les adaptations. Le recueil de poésie « asiatique » traduit par William Jones est symbolique de cette ambivalence ancrée au cœur du projet orientaliste. Jones expose clairement les techniques d'adaptation qu'il a mises en place pour chacun des poèmes traduits :

The first poem in the collection, called *Solima*, is not a regular translation from the Arabick language ; but all the figures, sentiments and descriptions in it were really taken from the poets of Arabia [...] I selected those passages, which seemed most likely to run into our measure, and connected them in such a manner as to form one continued piece [...] I have taken still greater liberty with the moral allegory, which in imitation of the Persian poet Nezâmi, I have entitled the *Seven Fountains* ; the general subject

²³⁵ Sir William Jones, trans., *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) i.

of it was borrowed from a story in a collection of tales by *Ebn Arabshab* ... but I have ingrafted, upon the principal allegory, an episode from the Arabian tales of *A Thousand and one Nights*.²³⁶

Les adaptations proposées par le traducteur sont liées à des questions de réception. L'orientaliste sélectionne les passages du poème oriental *Solima* qui s'accordent le mieux avec la prosodie anglaise. Il produit des « imitations » de textes empruntés à des auteurs orientaux encore inconnus du public anglais, comme « Ebn Arabshab », et leur greffe des extraits des *Mille et une nuits*, ouvrage familier des lecteurs. William Jones procède par condensés et collages de textes dans le but de servir la lisibilité du recueil et d'assurer une réception aussi large que possible de ces textes « authentiques ».

La position ambivalente des orientalistes, qui assurent à la fois l'authenticité et la lisibilité de fragments orientaux, est d'autant plus difficile à tenir que les langues anglaise et orientales sont considérées comme antinomiques, tant sur le plan de l'expression que sur celui du contenu. William Collins, auteur d'églogues pseudo-orientales, décrit, en préface à son recueil, deux systèmes analogiques incompatibles, donc intraduisibles :

*It is with the Writing of Mankind, in some Measure, as with their Complexions or their Dress, each Nation hath a Peculiarity in all these, to distinguish it from the rest of the World [...] the Stile of my Countrymen is as naturally Strong and Nervous, as that of an Arabian or Persian is rich and figurative [...] There is an Elegancy and Wildness of Thought which recommends all their Compositions ; and our Genius's are as much too cold for the Entertainment of such Sentiments, as our Climate is for their Fruits and Spices.*²³⁷

À travers l'image du « sol » et du « climat », William Collins repense l'inadaptation du texte oriental dans le paysage littéraire anglais. Il exprime l'incapacité de la langue anglaise, tant sur le plan de l'expression que sur le plan du contenu, à intégrer l'étrangeté des langues orientales. La traduction des ouvrages orientaux est affichée comme une entreprise périlleuse, voire monstrueuse. Réserver une place à la lettre

²³⁶ *Ibid.*, pp. ii-iii.

²³⁷ William Collins, « Preface » *Persian Eclogues, Written Originally for the Entertainment of the Ladies of Tauris and Now Translated* (London, 1742).

orientale, ou « transfuser » son imaginaire, dans un corpus littéraire anglais est présenté comme une démarche contre-nature.

Les orientalistes élaborent plusieurs stratégies pour démentir ce topos de la transmission monstrueuse. Ils argumentent en faveur d'un dépassement de la théorie des climats qui pose le discrédit sur tout un pan de leur profession. On note une évolution du discours apologétique des orientalistes au cours de la deuxième partie du XVIII^e siècle. Alexander Dow, officier envoyé en Inde par la *East India Company*, publie en 1768 *Tales Translated From the Persian of Inatulla of Delhi*.²³⁸ Il s'explique en préface au sujet des difficultés à traduire un texte dont l'esprit s'accorde si peu avec celui de l'anglais

The language of the translation will, perhaps, be thought too florid and diffuse by men accustomed to the succinct and nervous manner of the ancients, and that concise elegance, which distinguishes many writers of modern Europe. [...] Inatulla uses the pompous diction peculiar to the East, even in his most familiar and ludicrous tales. In some of them, the translator found it necessary to reduce his author's ideas into common language. But as the species of wit contained in them depends very much upon the idiom of the Persian, he is as little satisfied with his translation, as he is with the subject of the stories themselves.²³⁹

Alexander Dow conclut sur une expérience décevante. La différence de style et de bon goût oppose les fioritures du persan à la concision des langues européennes. Ces discordances obligent le traducteur à réduire l'emphase d'Inatulla à une diction familière. L'amointrissement des effets de style conduit à un appauvrissement du sens. Dow avoue son échec à faire concorder deux idiomes séparés par le climat et le milieu.

Les conditions de possibilité d'une traduction fidèle sont fondées sur l'abandon de l'application linguistique de la théorie des climats. Les orientalistes déshabillent les œuvres orientales du manteau de préjugés linguistiques liés à cette théorie. Joseph Champion prend parti contre une vision romantique des langues orientales et précise

²³⁸ Il publie la même année les deux premiers volumes de *History of Hindostan*, d'après Muhammad Kasim Ferishta, auquel il ajoute un essai sur la religion et la philosophie brahmaniques ainsi qu'une histoire contemporaine de l'empire moghol. Cet ouvrage est revu dans beaucoup de magazines ce qui assure la célébrité de l'auteur et le place au rang des éminents orientalistes de son temps ; in Willem Kuiters, « Dow, Alexander (1735/6-1779) » *Oxford Dictionary of National Biography*, eds. H.C.G. Matthew and Brian Harrison (Oxford : Oxford UP, 2004). Page consultée le 27 juin 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/7957>>.

²³⁹ Alexander Dow, trans., *Tales Translated From the Persian of Inatulla of Delhi*, 2 vols. (London : 1768) I : v-vi

qu'elles expriment autant l'affect que le jugement : « Their heart appears, as well as their judgement, to have been consulted in their metrical composition ».²⁴⁰ Carlyle fixe, dans son anthologie *Specimens of Arabian Poetry*, l'impératif d'une bataille contre les idées reçues : « I shall have succeeded in conveying to the English reader a general idea of Arabian poetry ; and in rescuing it from the erroneous notions which many persons entertain respecting it, my aim will be fully answered ».²⁴¹

L'entreprise de « sauvetage » dont parle Carlyle n'est possible qu'au prix de la reconnaissance du caractère historique et non « naturel » du génie poétique des Orientaux. L'orientaliste affirme que les Orientaux sont capables de bon goût : « True taste is by no means restricted to certain ages or climates » (1796 : iii). Leur génie linguistique est donc fonction du niveau de développement atteint par la civilisation, et non du climat :

The English reader will perhaps be surprised to find, in these productions, so few of those lofty epithets and lofty metaphors which are generally considered as characteristic of the Oriental mode of composition ; he will probably be more surprised to hear, that during the flourishing periods of Arabian literature, this bombast style was almost unknown, and that the best writers, both of poetry and prose, expressed themselves in a language as chaste and simple as that of Prior or Addison. (1796 : ii-iii)

Et conclut : « The difference in climate and in manners between Arabia and Europe has occasioned a smaller dissimilarity in most of the higher sorts of poetry than we could naturally expect » (1796 : viii).

Parallèlement à cette atténuation de la théorie des climats, les orientalistes engagent le lecteur à une réception active de l'œuvre orientale. Le lecteur anglais qui se contente d'une réception passive considère ces ouvrages comme illisibles et s'enferme dans un discours stéréotypé au sujet des lettres orientales. Au contraire, le lecteur actif opère un effort cognitif qui le conduit à un changement de perspective : il se défait de ses propres lentilles interprétatives pour endosser celles de l'« Oriental », et juge des qualités littéraires

²⁴⁰ Joseph Champion, *Essays Characteristic of the Persian Poetry* (Calcutta : Cooper & Upjohn, 1790) iv.

²⁴¹ J. D. Carlyle, trans., *Specimens of Arabian Poetry : From the Earliest Time to the Extinction of the Khaliphah, with Some Account of the Authors* (Cambridge, 1796) ix. Les références suivantes apparaîtront dans le corps du texte sous la forme (1796 : n° de page).

du document traduit depuis le point de vue de ce dernier. John Richardson rappelle dans la traduction des odes du poète persan Hāfez qu'aucun morceau de littérature orientale ne saurait être apprécié sans une connaissance approfondie de son contexte historique, géographique et culturel de production et sans une mise de côté des normes classiques :

Before, therefore, a decisive criticism ought to be hazarded on compositions of this kind, regard should be had to the genius of the eastern nations, to local and temporary allusions, to their religion and laws, their manners and customs, their histories and traditions ; which if not properly understood, must involve the whole in obscurity : and it must consequently be called improper to set in judgement on the *ghazel*, and to try it by the laws of the European ode, as to decide on Shakespeare according to the mechanical system of the French drama, or to condemn a fine Gothick building, because irreconcilable with the principles of Grecian architecture.²⁴²

Les traducteurs incitent ainsi à la « migration » des cadres de la réflexion. En théorie, la lisibilité du récit ou du poème oriental ne dépend donc plus des modifications apportées à l'original mais de la capacité du lecteur à emprunter le point de vue de l'étrange, à adopter un point de vue critique excentré. L'application de principes exogènes au texte oriental – comme le canon rhétorique classique – est taxée d'aberration logique.

Joseph Champion reproche aux critiques littéraires anglais de ne pas avoir su adapter leurs critères esthétiques aux lettres orientales : « The critics, without reflecting on the various operations of nature according to the effects of habit, and the train of ideas the mind of man receives from an early education, are too much led, in their decisions on the productions of Asia and Europe, to judge by the same rules ». ²⁴³ Champion affirme que le jugement critique ne peut s'appliquer sans une connaissance précise de l'histoire et des mœurs des peuples considérés et sans une capacité à emprunter le point de vue de l'étranger :

And such is the indolence, not to give it a harsher term, of mankind in general, that they prefer an acquiescence in a satirical stroke to the perception of a beauty, attainable by an appeal to their

²⁴² John Richardson, trans., *A Specimen of Persian Poetry, or Odes of Hafez* (1774 ; London, 1802) xviii.

²⁴³ Joseph Champion, *Essays Characteristic of the Persian Poetry* (Calcutta, 1790) iv.

understanding. The mind has the taste, manners and habits of a distant country to bring within its eye, before it can decide with accuracy. The usual language of Persia is so ornamented, that a poem, or description, which to us must appear highly embellished, would, to the Asiatic, convey no idea of a similar nature. Yet a critic, of lively sensations, will excuse seeming defects, that are considered as beauties ; and on which the elevation of many of their sentiments, and even some of the beauties of their luxuriance, depend.²⁴⁴

Champion dénonce une critique « au rabais » dont les représentants, par paresse, réduisent leur faculté de penser et se satisfont d'un persiflage gratuit. L'orientaliste explique que les « luxuriances » de la littérature orientale ne peuvent être comprises sans l'usage de la raison. Il prône une connaissance du milieu oriental et l'application d'un jugement de goût relatif. Il ne prétend pas que toutes les productions littéraires se valent, mais demande au critique un abandon de son parti pris ethnocentrique et une révision de ses appréciations esthétiques.²⁴⁵ Le critique doit changer de perspective, « déplacer » son discours afin d'articuler une nouvelle grille d'analyse qui correspond à celle des Orientaux. L'appréciation d'un texte indien, persan ou arabe implique une migration de l'esprit du lecteur anglais qui s'incarne dans un corps étranger : « The mind expands itself, and becomes, for the instant, a native of the country ».²⁴⁶

Les « bigots » de l'antiquité dont parle Moïse, ceux qui ne savent pas modifier leurs catégories de jugement esthétique en fonction de l'origine géographique et historique des œuvres, sont exposés à la diatribe des orientalistes.²⁴⁷ Dans son premier essai sur la

²⁴⁴ *Ibid.*, p. v.

²⁴⁵ L'ethnocentrisme est entendu comme ce qui : « consiste à ériger, de manière indue, les valeurs propres à la société à laquelle j'appartiens en valeurs universelles. L'ethnocentriste est pour ainsi dire la caricature de l'universaliste : celui-ci dans son aspiration à l'universel, part bien d'un particulier, qu'il s'emploie ensuite à généraliser ; et ce particulier doit forcément lui être familier, c'est-à-dire en pratique, se trouver dans sa culture. La seule différence – mais elle est évidemment décisive – est que l'ethnocentriste suit la pente du moindre effort, et procède de manière non critique : il croit que ces valeurs sont les valeurs, et cela lui suffit, il ne cherche jamais vraiment à le prouver. L'universaliste non-ethnocentrique [...] essaierait, lui, de fonder en raison la préférence qu'il ressent pour certaines valeurs, au détriment d'autres [...] il serait prêt à abandonner ce qui lui est familier et à embrasser une solution qu'il a observée dans un pays étranger, ou qu'il a trouvée par déduction » ; in Tzvetan Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine* (Paris : Seuil, 1989) 19. Joseph Champion reproche aux critiques littéraires et aux lecteurs de son temps d'être partisans du moindre effort et d'être incapables de reconnaître la valeur de ce qui se situe en dehors de leurs critères esthétiques et moraux.

²⁴⁶ Joseph Champion, *Essays Characteristic of the Persian Poetry* (Calcutta, 1790) v.

²⁴⁷ Au sujet de la poésie de Ferdowsī, Hāfez et Jāmī : « [they] will highly gratify him [the critic] ; and unless he be bigotted in favour of the justly-celebrated writings of Greece and Rome, he will not withhold from them their due tribute of admiration and applause, even after having been accustomed to admire the exquisitely-finished odes of Anacreon and Horace » ; in Edward Moïse, *The Persian Interpreter in Three Parts. A Grammar of the Persian Language. Persian Extracts in Prose and Verse. A Vocabulary : Persian and English* (Newcastle, 1792) 2.

poésie persane, Joseph Champion expose le principe de relativité du jugement de goût et redouble de virulence contre la suffisance des lettrés :

Th' expanded soul, that kindling genius fires,
That fame inspirits, and that worth inspires,
Rejects with scorn the censor's narrow view,
To fetter knowledge and confine the muse ;
Will ne'er, tho' pride may show her critic robe,
To Europe give the merit of the globe.

[...]

Yet will his praise the gen'rous critic yield,
And grant a laurel to the Asian field ;
Draw his conclusions from the Persian schools,
And form his judgement from their leading rules

[...]

Let swarming herds of verbal critics rise,
Erect a batt'ry garrison'd by flies ;
Curious to show their little flutt'ring wings,
They dart their puncture, but it never stings.²⁴⁸

Le critique anglais doit reconnaître les lacunes de ses critères esthétiques pour juger des productions orientales et accepter d'endosser la perspective des lettrés orientaux pour juger de leur travaux. Champion ridiculise la pugnacité de certains qui n'ont pas suivi ce conseil élémentaire et s'obstinent de manière insensée à évaluer Hāfez d'après la poétique d'Horace. Les orientalistes qui ont réussi à se dégager d'une vision ethnocentrée assurent une présentation objective de la littérature orientale. Leurs anthologies de poésie orientale sont élaborées en fonction du critère intrinsèque de représentativité. Carlyle arrange une sélection « objective » de textes dont le choix ne dépend plus de son jugement de goût mais du degré de représentativité intrinsèque des textes par rapport à une forme poétique arabe :

In forming a selection of these poems, which are taken out of a much larger number of the same kind, I was chiefly guided in my choice by an appearance either of elegance or of novelty in the respective productions ; but as my wish was not only to give an idea of the writings of the principal Arabian poets, but also to exemplify the different kinds of Arabian composition, I have admitted some pieces into the collection, merely upon this account,

²⁴⁸ Joseph Champion, *Essays Characteristic of the Persian Poetry* (Calcutta, 1790) 1-3.

even when I could not but be conscious both of the absurdity in the thought, and meanness in the execution.²⁴⁹

Cette « nouvelle » manière d'apprécier la littérature orientale est cependant limitée aux lecteurs et lectrices les plus instruits, les plus sensibles aux cultures orientales et les plus à même de penser au delà d'une doxa ethnocentrique. Le lecteur s'éloigne du vulgaire et rejoint le savant dans son effort de compréhension d'une culture étrangère. Les orientalistes démontrent ainsi que la poésie des « Asiatiques » ne s'adresse pas seulement à l'affect mais qu'elle met aussi la raison des lecteurs à l'épreuve. Cette approche « élitiste » des lettres orientales contrevient, comme l'explique Gerrans, à l'élargissement du public souhaité par les savants :

As a teacher of the Persian and some other polite languages of Asia and Europe, I find myself obliged, in spite of my own or other people's ideas of classical propriety, to imitate the style of the original. Men who have made the ancients, by which I mean the Greeks and Romans only, their model, will dislike this ; while a few gentlemen of a different description will blame me for having used the pruning knife with too much freedom... It may, I candidly confess, be somewhat difficult for those who are entirely unacquainted with the history, languages and manners of the Orientals to reconcile themselves to the authors of those countries.²⁵⁰

Il revient au lecteur de fournir un effort d'approfondissement de sa connaissance du monde oriental et de savoir se départir de l'échelle de valeurs qui entrave la possibilité d'un jugement esthétique intrinsèque s'il souhaite comprendre les nouvelles traductions des orientalistes.

Leur méthode n'est cependant pas systématique. Tantôt scrupuleuse, tantôt libre, la traduction dépend du public auquel ils s'adressent. Elle est littérale dans les manuels d'exercices destinés aux futurs employés de la Compagnie des Indes Orientales,²⁵¹

²⁴⁹ Joseph Carlyle, trans., *Specimens of Arabian Poetry : From the Earliest Time to the Extinction of the Khaliphah, with Some Account of the Authors* (Cambridge, 1796) ii.

²⁵⁰ Gerrans, B., trans., *Tales of a Parrot* (London, 1792) x.

²⁵¹ L'ouvrage de John Richardson intitulé *A Specimen of Persian Poetry, or Odes of Hafez* est un bon exemple de traduction en vue de l'apprentissage des langues. Chaque *ghazal* est présenté dans le texte original et écrit en scripte persan. La version persane est suivie d'une paraphrase, ou traduction adaptée, puis d'une traduction littérale, agrémentée de notes grammaticales et historiques. L'adjonction de ces notes permet aux élèves de voir ou revoir des points de grammaire en même temps qu'ils découvrent de nouveaux

mais retravaillée dans les ouvrages de vulgarisation de type « anthologie » mis à la disposition d'un public anglais non initié aux lettres orientales. Alexander Dow avoue avoir épuré les contes persans d'« Inatulla » en retranchant les répétitions et sous-entend avoir altéré le contenu du texte pour ne pas offenser la « moralité » des lecteurs.²⁵² L'orientaliste incarne l'ambivalence des savants pris entre la nécessité de modifier le texte et la conscience que ces amendements remodelent la forme et redéfinissent le sens des « originaux » :

Inatulla uses the pompous diction peculiar to the East, even in his most familiar and ludicrous tales. In some of them, the translator found it necessary to reduce his author's ideas into common language. But as the species of wit contained in them depends very much upon the idiom of the Persian, he is as little satisfied with his translation, as he is with the subject of the stories themselves.²⁵³

Dow déplore la dénaturation dont il est lui-même l'agent et doute du bien-fondé de corrections qui interviennent aux dépens de la richesse sémantique de l'ouvrage. Aussi, préfère-t-il ne pas traduire des mots étrangers sans équivalents culturels en

textes. Richardson défend ainsi son projet : « The leading object in this specimen has been to render the prose translation as literal as the idioms of the languages would admit ; and as the learner is often perplexed with the compounds, and finds great difficulty in tracing the derivatives to their respective roots, the editor, has endeavoured to guide him with all the perspicuity in his power, by analyzing every word » ; in John Richardson, *A Specimen of Persian Poetry, or Odes of Hafez* (London, 1774) xviii.

²⁵² « But whatever liberties have been taken with the English language, in order to bend it to the Persian idiom, the translator can aver, that he has retrenched many of the redundancies of his author » et « great care has been taken in the translation not to offend decency » ; in Alexander Dow, trans., *Tales Translated From the Persian of Inatulla of Delhi*, 2 vols. (London : 1768) I : vi, ix.

²⁵³ *Ibid*, p vi.

Angleterre et les explique dans une note de bas de page.²⁵⁴ Il tient à restituer à ses lecteurs toute l'originalité de l'œuvre et rendre ses interventions aussi discrètes que possible :

The many attempts made in Europe to imitate the eastern manner of writing, by men totally unacquainted with the literature of Asia, induced the translator of the following tales to present the public with genuine specimen of oriental composition, as nearly as the very different idioms of the English and the Persian languages would permit. Had he endeavoured to make the diction more consonant to his own ideas of propriety and elegance, the characteristical manner of the original would probably have evaporated in his hands. He therefore chose rather to shew what the oriental style really is, than to substitute any thing in its own place.²⁵⁵

Alexander Dow prend le contre-pied des imitateurs et faussaires du style oriental et soumet au lecteur une version aussi proche que possible de sa source. Dow néglige volontairement les critères esthétiques de son temps et de sa culture pour ne pas laisser échapper l'original, remplacé par un substitut « pseudo-oriental ». Il sait néanmoins que sa traduction risque de choquer son lectorat anglais. D'autres fois, la pratique des savants orientalistes se confond parfois avec celle des traducteurs qui interviennent délibérément sur leur source. Le révérend J. Cooper, traducteur de Galland, réécrit les

²⁵⁴ On peut opposer cette démarche scrupuleuse aux arrangements élaborés par un orientaliste comme Antoine Galland. Dans son étude sur les traductions françaises des *Mille et une nuits*, Sylvette Larzul note que l'orientaliste français mêle éléments authentiques et transpositions culturelles afin de modeler un imaginaire oriental distinct de celui véhiculé par la version arabe. Elle indique par exemple que les longues descriptions des demeures et palais orientaux ne sont pas restituées *in extenso*. Au contraire, l'orientaliste reconstruit l'espace oriental « à partir d'éléments orientaux soigneusement sélectionnés, que complètent quelques emprunts à la civilisation française classique. Comme si la présence de quelques repères familiers semblait nécessaire au lecteur avant de pénétrer en des lieux plus singuliers, les éléments orientaux authentiques se dérobent derrière des façades et des jardins frappés au coin du XVII^e siècle français ». Sylvette Larzul remarque que la description de la nourriture et des festins ou la peinture de la beauté orientale fonctionnent de la même façon. Les longues descriptions physiques sont éclipsées, quelques détails exotiques féminins sont conservés et les canons classiques de la beauté sont appliqués. Sylvette Larzul conclut : « L'occultation joue à plein et l'essentiel des spécificités disparaît dans la version française qui s'en trouve ainsi affadie [...] Cependant, même s'il écarte de ses *Contes arabes* bien des détails ayant trait au monde matériel, Galland ne pratique la substitution qu'avec mesure, et le nombre d'éléments empruntés à la civilisation française reste somme toute limité. Cette manière où des éléments authentiques et des éléments adaptés s'équilibrent en quelque sorte, fait néanmoins la meilleure part à une évocation en termes généraux, aptes à rendre la charge de luxe et de beauté contenue dans l'original. Pareil traitement, loin de refléter avec précision et fidélité le cadre oriental des *Contes*, ouvre néanmoins à l'imaginaire de vastes territoires » ; in Sylvette Larzul, *Les traductions françaises des Mille et Une Nuits. Etude des versions Galland, Trébutien et Mardrus* (Paris : L'Harmattan, 1996) 57.

²⁵⁵ Alexander Dow, trans., *Tales Translated From the Persian of Inatulla of Delhi*, 2 vols. (London : 1768) I : iii-iv.

Mille et une nuits pour ajouter au recueil une tonalité moralisatrice. Il décrit dans la préface les interventions qu'il a fait subir aux contes arabes :

When I finished reading the book, it struck my imagination, that those tales might be compared to a once rich and luxuriant garden, neglected and run to waste, where scarce anything strikes the common observer but the weeds and briars with which it is over-run, whilst the more penetrating eye of the experienced gardener discovers still remaining, though but thinly scattered, some of the most fragrant and delightful flowers [...] Quitting the simile, I have endeavoured to select a few of the most interesting tales, have given them a new dress in point of language, and have carefully expunged every thing that could give the least offence to the most delicate reader. Not satisfied barely with these views, I have added many moral reflections, wherever the story would admit of them. I have in many instances considerably altered the fables, and have given them a turn, which appeared to me the most likely to promote the love of virtue.²⁵⁶

Cooper présente une isotopie : il se place en tant que jardinier au milieu des broussailles du texte qu'il a pour tâche de réduire, et des mauvaises herbes qu'il doit éliminer pour laisser les fleurs, beautés du récit, s'épanouir. Cooper procède par sélection de passages qu'il considère être les plus riches d'enseignement moral, par épuration des détails choquant la délicatesse des lecteurs, par ajouts de réflexions morales et par altérations de la narration pour mieux diriger la lecture de ces pièces de didactique.

À la fin du siècle, l'ambivalence des orientalistes, telle que l'incarne Alexander Dow, n'est pas résolue. L'évolution de la philologie, davantage tournée vers des questions de morphologie et de syntaxe, ne résout pas le dilemme des traducteurs. Joseph Carlyle écrit dans la préface à son anthologie poétique *Specimens of Arabian Poetry* qu'il restitue les poèmes orientaux dans une version aussi littérale que possible, mais garde en vue les différences qui séparent l'arabe de l'anglais. Il admet juste après : « in some instances I have indulged myself in a greater latitude, and have given rather an imitation than a version ; in such a manner, however, I hope, as not in any place to have lost sight of the original idea of the writer ».²⁵⁷ Carlyle juxtapose version littérale et version adaptée, même

²⁵⁶ J. Cooper, « Preface » *The Oriental Moralist or the Beauties of the Arabian Nights Entertainments. Translated from the Original [from Galland] and Accompanied with Suitable Reflections Adapted to Each Story* (London, 1790).

²⁵⁷ Joseph Carlyle, trans., *Specimens of Arabian Poetry : From the Earliest Time to the Extinction of the Khaliphate, with Some Account of the Authors* (Cambridge, 1796) viii.

si les transformations induites risquent d'annuler l'objectif de transparence que le traducteur s'était assigné. Ce dernier n'est pas en mesure d'opter pour un type de traduction plutôt que pour un autre et son inconstance révèle plus largement l'ambivalence de l'orientalisme savant de la fin du XVIII^e siècle, pris entre une ambition scientifique et une intention de « vulgarisation » de l'épistémè.

Dans les ouvrages qui sont adressés à un public anglais non-initié, les orientalistes suivent l'attitude de leurs prédécesseurs et n'hésitent pas à costumer ou à travestir leurs manuscrits orientaux. Dans le cas du costume, le traducteur conserve le corps du texte mais en modifie l'apparence. Tout comme Lady Montagu préfère offrir à Alexander Pope une version adaptée d'un poème lyrique turc, Sir William Jones altère la forme du *ghazal* de Hāfez dans sa traduction de 1711 et la transforme en ode anacréontique. Il change le rythme, le placement des rimes, il remanie le réseau métaphorique pour le rendre compréhensible du lectorat anglais, comme Lady Montagu qui explique à Pope qu'elle ne peut conserver telle quelle la métaphore du rossignol amoureux de la rose dans sa traduction adaptée, car elle risque l'incompréhension des lecteurs. La métaphore est transposée dans un système familier et Philomèle prend la place du rossignol. Cette transposition de l'univers poétique arabe vers la mythologie grecque confine au travestissement. Certes Philomèle est bien transformée en rossignol dans le dénouement du mythe de Procné, Philomèle et Térée, mais la connotation amoureuse contenue dans le chant du rossignol à la rose est perdue avec la référence à Philomèle.

Les métaphores sont parfois conservées mais expliquées au moyen d'une comparaison. La mythologie hindoue, par ailleurs analysée dans le texte de Jones « On the Gods of Greece, Italy and India » paru en 1792 dans *Dissertations and Miscellaneous Pieces*, est citée puis expliquée au moyen de comparaisons avec le panthéon grec. Ces retouches visent à conserver le sens du texte source. Le travestissement est attaché à d'autres fins. Dans ce dernier cas, la copie orientale est « transformée », couverte « d'un aspect étranger » au point de la dénaturer. La préservation de la forme et du contenu n'est plus la préoccupation première du traducteur. Ce dernier s'appuie sur un « fond » d'histoire pour écrire une troisième œuvre – ni texte traduit, ni texte traduisant mais création originale, inspirée de souffle poétique oriental. La traduction de l'extrait du « fruit enchanté » du *Mahābhārata* par William Jones fait figure de modèle de travestissement littéraire. L'orientaliste élabore à partir d'une traduction succincte du père Boucher, et ajoute en coda le récit du combat allégorique entre « Britannia » et « Scandal ». Cet ajout

altère le sens de l'ensemble et brouille l'origine, l'identité de l'ouvrage, lequel n'est plus tout à fait védique et encore trop étranger pour être dit anglais.

Conjointement à ce type de travestissement, les orientalistes innoveront par l'élaboration de traductions « expérimentales ». Ils partent du principe que tout fait sens et qu'une modification prosodique produit des écarts de significations. William explique de la même façon l'attention qu'il porte à la syntaxe dans sa traduction de *Laili Majnun* : « I had not the courage to depart from the authority of my manuscript in a most pathetick episode, where it might have been the poet's design to break the usual connexion of ideas in minds distracted with anguish ».²⁵⁸ Ils préfèrent risquer l'incompréhension des lecteurs inadaptés que de dénaturer la forme et le contenu de l'original. Jonathan Scott prévient ses lecteurs en ce sens : « The editor requests the reader to bear in mind that an almost verbal translation is here offered to his perusal, and not an outline of Arabic tale filled up to accommodate itself to ours ideas of correct style ».²⁵⁹

Ils essaient la forme de la traduction « expliquée », comme remplacement des traductions adaptées. L'explication permet de laisser le texte source vierge de toute retouche et d'assurer la compréhension des lecteurs. Sir William Jones expose dans sa traduction des *Poèmes Suspendus* les diverses fonctions des notes :

The Notes will contain authorities and reasons for the translation of controverted passages ; will elucidate all the obscure couplets and exhibit or propose amendments of the text ; will direct the reader's attention to particular beauties, or point out remarkable defects ; and will throw lights on the images, figures, and allusions of the *Arabian* poets, by citations either from writers of their own country, or from such of our *European* travellers, as best illustrate the ideas and customs of eastern nations.²⁶⁰

La note a ainsi une quadruple fonction : elle assure l'autorité de la traduction, veille à son élucidation, apporte des rectifications, et met en relief les beautés de la poésie orientale. L'adaptation du poème est déplacée en marge du texte, où a lieu l'exégèse et la correction de la diction orientale. De même, Charles Wilkins utilise dans *The Story of Dooshwanta and Sakoontala*, publié en 1795, deux types de crochets – [] et

²⁵⁸ Sir William Jones, « Lail'i Majn'un, a Persian Poem » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (1788 ; London, 1799) VI : 437.

²⁵⁹ Jonathan Scott, *Tales, Anecdotes and Letters. Translated from the Arabic and Persian*, 8 vols. (Shrewsbury and London, 1800) iv-v.

²⁶⁰ Sir William Jones, « Advertisement » *The Moallakát ; Or, Seven Arabian Poems* (London, 1782) n. pag.

{ } – pour distinguer entre les ajouts personnels du traducteur et les explications qu'il tient d'autres sources.

Alors qu'en 1768 Alexander Dow déplore de ne pouvoir faire concorder les idiomes anglais et persan entre eux sans corrompre l'une ou l'autre des deux langues, les orientalistes de la fin du siècle ne recherchent plus de mise au diapason. Ils travaillent avec la différence, demandent à leurs lecteurs d'adapter leur goût et fournissent les pièces nécessaires à la compréhension du texte sous forme de notes infrapaginales. Cette technique leur permet d'intervenir le moins possible sur le texte source. Néanmoins, les savants cultivent l'ambivalence dans la mesure où ils savent faire preuve à la fois d'une très grande fidélité – et pas seulement dans les manuels d'apprentissage à la traduction – et d'une très grande licence. Ces moments de licence poétique ne sont pas seulement le résultat d'un travestissement du texte source. Ils dépassent le cadre d'un travail de traduction et ouvrent la voie à la création littéraire. Les orientalistes montrent le chemin aux auteurs de langue anglaise et leur indiquent les moyens de renouveler leur inspiration poétique, d'après la manière des Orientaux.²⁶¹

Cette quatrième partie prend pour point de départ les réflexions du graveur Le Hay au sujet du recueil d'estampes de costumes orientaux dont il supervise la publication. Pour mieux vendre l'ouvrage, il en vante les mérites auprès d'un public de savants et de curieux. La reproduction des vêtements ainsi classés renseigne ceux qui sont en quête d'un savoir pratique sur les peuples de l'empire ottoman et ceux qui désirent simplement connaître les modes exotiques pour les moquer ou les imiter. Dans l'argument de vente du graveur se trouve résumé l'argument de ma thèse qui consiste à repérer les moments d'interactions entre les cultures savante et commune de l'Orient et à prouver que la

²⁶¹ Voir Nigel Leask, *British Romantic Writers and the East. Anxieties of Empire* (Cambridge : Cambridge UP, 1992).

distinction nette entre ces deux domaines n'est pas opératoire. *Le Recueil de cent estampes* sert autant les savants que l'opinion générale.

Le Hay ne présente pas ces deux approches de l'objet oriental comme opposées. Au contraire, il définit une continuité entre les domaines et indique que le passage de l'un à l'autre s'opère par un ajustement du regard : le savant voit « plus loin ». Le lecteur curieux juge des costumes en fonction de ses goûts. L'intérêt du savant n'est pas esthétique ou moral, il est avant tout « anthropologique » et le porte à découvrir l'esprit des peuples sous les particularités de leur habillement. Les démarches sont différentes, mais Le Hay considère que la première contient en puissance la seconde. Le savant actualise un discours que le curieux ne formule pas encore. Les domaines savants et communs sont pensés comme un ensemble continu car la « curiosité » est propice à l'élargissement du savoir.²⁶²

Le terme de « costume » est étudié, dans le cas de Le Hay, dans son sens littéral. Il s'agit d'une représentation picturale de vêtements portés par les Ottomans. L'estampe est un mode de représentation de l'habit oriental parmi d'autres, tels la description ou le portrait. Une double réception de l'objet représenté est en jeu dans chacun des cas. Le Hay, graveur d'un recueil commandé par un ambassadeur à la Porte, encourage le lecteur curieux et le lecteur savant à consulter son ouvrage. Jefferys, géographe et auteur d'un recueil de costumes de mascarade, emprunte des planches à Le Hay, les organise et les détaille à la manière des savants,²⁶³ et pourtant, il destine son travail au divertissement mondain. De même, les portraits de voyageurs représentent des costumes qui paraissent « originaux » alors que le peintre réalise son tableau non d'après un modèle, mais d'après des reproductions. Les vêtements figurés sont parfois largement imprégnés des modes européennes. Dans tous les cas, le genre du portrait alimente l'inspiration orientalisante des confectionneurs. Ces derniers utilisent également les descriptions précises des costumes qu'ils trouvent sous la plume savante des voyageurs. Comme Lady Montagu le pressent lorsqu'elle écrit un autoportrait en « Orientale » à sa sœur, la narration détaillée ne sert pas seulement l'enrichissement de la connaissance des

²⁶² Harold Cook démontre que la démarche « curieuse » est le fondement de la « science moderne » en ce qu'elle assure une attention au monde des choses et se désintéresse de spéculations conceptuelles : « It is therefore possible to speak about objectivity as a kind of knowledge being cultivated in the early modern period : a knowledge appertaining to a detailed acquaintance with objects » ; in Harold J. Cook, *Matters of Exchange* (New Haven : Yale UP, 2007) 17. La science moderne devient, par le biais de l'attitude curieuse, un savoir fondé sur le probable et non plus sur des vérités éternelles.

²⁶³ « the search for wisdom became a search for knowledge [...] proponents of the new science rejected teleology [...] instead they valued the search for exact description of natural things as they could be grasped by the senses, allowing comparison, alteration, and use for material betterment » ; in *Ibid.*, pp. 5-6.

lecteurs mais avive leur curiosité et leur imaginaire. Ces descriptions sont reprises à l'identique dans *Roxana*, un ouvrage de fiction, et signalent la perméabilité des domaines.

Le costume au sens propre est aussi un objet, que certains Anglais connaissent pour l'avoir observé dans les cabinets de curiosités des collectionneurs et les boutiques des confectionneurs ou vu porté par les voyageurs de retour à Londres. Il est la marque tangible des échanges commerciaux que l'Angleterre entretient avec les empires d'Orient et est envisagé comme signe référentiel. Sa fonction de synecdoque lui permet de représenter l'Orient dans son ensemble et de contenir les valeurs symboliques assignées à ce dernier. L'objet alimente une « fable » de l'Orient, emblème du luxe, de l'oisiveté, de l'excès, et de la corruption des mœurs. Déterritorialisés, les costumes « authentiques » changent de fonction et de valeur. Les curieux manquent d'érudition et sont incapables d'en reconnaître l'origine, la fonction, la valeur. Defoe tourne en ridicule l'ignorance du public anglais qui confond par exemple une danse turque avec une danse française.²⁶⁴ Les vêtements authentiques sont symboliquement recyclés pour servir de modèles aux déguisements de mascarade et de théâtre et encourager la multiplication de factices. Inversement, les contrefaçons portées par les acteurs et les danseurs dans les bals mondains sont produites pour répondre à un souci de vraisemblance et enchantent par leur « naturel ».

Le « costume oriental » est également utilisé en tant qu'expression figurée. Il désigne alors un mode d'écriture dont le but est de travestir un discours polémique. Daniel Defoe utilise la métaphore du « costume » lorsque son narrateur expose les difficultés qu'il rencontre pour « habiller » les indécences langagières de Moll Flanders : « The Pen employ'd in finishing her Story, and making it what you now see it to be, has had no little difficulty to put it into a Dress fit to be seen, and to make it speak Language fit to be read ».²⁶⁵ Les auteurs anglais adoptent aussi une robe – le conte pseudo-oriental – pour arranger leur satire du gouvernement Walpole. La fiction pseudo-orientale, à la différence de la parure dont le narrateur de *Moll Flanders* orne le récit de la prostituée, n'a pas pour but affiché de rendre plus acceptable un message. Au contraire, l'habit du conte crée une analogie entre le pouvoir oriental et le pouvoir de Walpole, ce qui a de quoi outrer les partisans des Whigs. Cette comparaison est fondée sur les travaux des historiens, des philosophes et des voyageurs dans lesquels les gouvernements ottoman, persan ou indien

²⁶⁴ « I danc'd by myself a Figure which I learnt in *France* [...] It was indeed, a very fine Figure, invented by a famous Master at *Paris*, for a Lady or a Gentleman to dance single ; but being perfectly new, it pleas'd the Company exceedingly, and they all thought it had been *Turkish* ; nay, one Gentleman had the Folly to expose himself so much as to say, and I think swore too, that he had seen it danc'd at *Constantinople* ; which was ridiculous enough » ; in Daniel Defoe, *Roxana* (1724 ; Oxford : Oxford UP, 1996) 175-176.

²⁶⁵ Daniel Defoe, « Preface » *The Fortunes and Misfortunes of the Famous Moll Flanders* (London, 1722) iv.

sont systématiquement décrit au moyen du paradigme du despotisme, de la corruption et de l'intrigue. L'orientaliste Alexander Dow, traducteur de l'historien persanophone « Mahummud Casim Ferishta », confirme cette analyse au sujet des autorités indiennes :

The languor occasioned by the hot climate of India, inclines the natives to indolence and ease ; and he thinks the evils of despotism less severe than the labour of being free. Tranquility is the chief object of his desires. His happiness consists in a mere absence of misery [...] These phlegmatic sentiments the Indian carries into his future state. He thinks it a mode of being in which passion is lost, and every faculty of the soul suspended, except the consciousness of existence.²⁶⁶

La théorie du climat explique ce penchant naturel à la tyrannie et justifie l'intervention des Britanniques au Bengale, selon les plans exposés par l'orientaliste dans la préface de sa traduction. La fiction pseudo-orientale emprunte au discours savant et alimente une vision stéréotypée, monolithique et immuable du gouvernement oriental, quelque que soit le contexte géographique et historique de son exercice. La satire des dérives du gouvernement anglais dépend de la stabilisation de l'axe paradigmatique qui associe l'Orient à l'absolutisme, à la corruption et à la violence.

Enfin, le « costume oriental » est employé au sens figuré pour désigner des phénomènes linguistiques. Le trope qualifie la langue de costume de l'esprit des peuples. Il caractérise aussi les réalisations imaginaires qui ornent les langues, et il assigne à la traduction la fonction d'habiller le texte oriental source. Dans le premier cas, les penseurs utilisent la métaphore dans le cadre d'un discours savant dont le but est de comprendre la formation et le développement des langues. La syntaxe, le lexique et le style sont appréhendés à partir des traits particuliers de l'esprit du peuple qu'ils analysent. Ces traits déterminent la forme et le contenu de la langue, qui, inversement, permet d'accéder aux caractéristiques de l'esprit. Ils organisent l'humanité dans un système de classification stable en faisant coïncider parfaitement la langue au génie des populations. Ce classement est immuable, interdit de penser toute parole dissonante, et nourrit une compréhension stéréotypée des langues. Ainsi, la « nature » passionnelle des Orientaux les pousse à

²⁶⁶ Alexander Dow, *The History of Hindostan* (1768 ; London, 1772) vii-viii.

utiliser un discours emphatique. Ces constructions savantes sont reprises par les auteurs pseudo-orientaux qui imitent la grandiloquence du style oriental.²⁶⁷

Le deuxième sens figuré concerne les costumes imaginaires dont les philologues européens affublent les langues orientales. Les pères de l'Église inventent la fable des langues sémitiques comme langue du Paradis et leur imaginent des caractéristiques communes. Les représentations savantes des langues orientales recourent un imaginaire biblique plus ancien. Les deux traditions se rejoignent pour constater l'éloquence du style oriental. La tradition patricienne ajoute à cette analyse l'esthétique du sublime, dont l'écriture orientale, inspirée de Dieu, serait l'expression. Ce travail savant trouve un écho dans des récits pseudo-orientaux qui, à la manière de Joseph Addison dans *A Vision of Mirza* au début siècle ou de William Beckford dans *Vathek* à la fin du siècle, incarnent différents avatars du sublime.

Enfin, le processus de traduction est envisagé comme un troisième sens figuré du terme de « costume ». Les traducteurs soulignent ici l'ambivalence du transfert des œuvres orientales vers la langue anglaise. Les traducteurs produisent des équivalents anglais plus ou moins proches de l'original. La formule de l'adaptation est la plus choisie tout au long du XVIII^e siècle. À la fin du siècle, les orientalistes proposent deux autres types de traduction – la traduction littérale et la traduction libre. Les premières sont destinées à ceux qui souhaitent apprendre les langues orientales. Les traductions libres représentent des modèles de « travestissement » qui modifient la forme et le contenu du spécimen oriental et le « dénature ». À l'inverse de Dryden qui récuse les traductions-imitations, les orientalistes ne critiquent pas cette manière de procéder. Ces derniers précisent que le texte n'est plus traduit mais qu'il est recréé. La réinvention du texte oriental prélude, selon eux, à la revitalisation de l'inspiration poétique anglaise.

²⁶⁷ Dans les lettres d'un espion turc, que Daniel Defoe prétend avoir traduite, l'auteur s'amuse à écrire dans le style oriental et prête au Turc Mahmut un discours lyrique et ampoulé. L'espion s'adresse à son ami Mustapha comme on invoque les dieux : « At length, I have received the joyful Tidings [...] that I shall be recall'd from this State of Exile, and have leave to see once more the shining Valley and the glorious Gates of *Himza* the blessed, the Emblem of the heavenly *Eden*, and the shadow of Paradise [...] The blessing of *Aroa mahan*, the light of Paradise, the shining of the golden Gate on the inaccessible Mountain of *Sephar*, the Wing of the Arch-Angel, and the musical Thunder of the Valley of Beauty, rest on thee, happy *Mustapha*, and on thy Brother *Orchanes Omar*, and on the Graves of thy Kindred for ever, for the indefatigable pains tThou and he also has taken to purchase thy Friend *Mahmut* this Deliverance » Daniel Defoe, « Preface » *A Continuation of Letters Written by a Turkish Spy at Paris* (London, 1718) 107-108. Ainsi le pseudo-traducteur estime rendre justice à l'expression orientale.

LE SUPPLÉMENT ORIENTAL

L'objet de cette dernière partie est de montrer que le corpus littéraire oriental est intégré au corpus anglais dans le but de rectifier ses défauts et de compléter ses manques. La fonction de la littérature orientale correspond alors à la définition que donne Samuel Johnson du « supplément » dans son *Dictionary of the English Language* en 1755 : « Addition to anything by which its defects are supplied ». Les défauts ou les manques de la littérature anglaise sont comblés par la littérature orientale.

Dans le contexte français du *Supplément au voyage de Bougainville* publié par Denis Diderot en 1773, le terme de « supplément » prend un sens de « contre-discours ». Le *Supplément au voyage* est présenté par l'un des personnages du dialogue comme le recueil annexe de « fragments » supprimés par l'auteur du récit principal. Les fragments « La Harangue du vieillard » et « L'Entretien de l'aumônier et d'Orou », retirés du récit de Bougainville, offrent une vision moins triomphante du voyage des « civilisés » chez les « primitifs ». Le vieillard s'exprime contre la prétendue supériorité des esclavagistes et des colonisateurs et oppose le bonheur du « primitif » aux malheurs des « civilisés » : « Nous ne voulons pas troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières ».¹ Le discours d'Orou à l'aumônier est une condamnation des lois civiles et religieuses contre-nature, et une défense des lois de la nature comme seul cadre institutionnel bénéfique aux hommes. À la lecture de la première harangue, « A » conclut : « Je ne vois que trop à présent pourquoi Bougainville a supprimé ce fragment ». Le supplément est envisagé par Diderot comme une matière dissonnante, qui gêne l'harmonie du texte principal et expose ses manques, ses non-dits. La harangue du vieillard, de même que le discours d'Orou, disent l'impensé du voyage de Bougainville et par là même déstabilisent un ensemble perçu comme harmonieux, ordonné, complet, avant leur irruption-interruption.

Les orientalistes envisagent les lettres orientales dans leur rôle supplémentaire, au sens où Diderot entend le terme de supplément comme parodie et contre-discours. Les spécimens orientaux représentent des modèles narratifs alternatifs à un corpus littéraire anglais obsolète.

¹ Denis Diderot, « Supplément au Voyage de Bougainville » *Œuvres Complètes. Tome X* (Paris : Le Club Français du Livre, 1971) 206.

La question de l'intégration du supplément achoppe sur une première difficulté, à savoir l'existence même d'un corpus littéraire anglais. En effet, l'objet « corpus » présuppose, pour se constituer, la canonisation d'auteurs de langue anglaise. David Fairer remarque, dans un article intitulé « Creating a National Poetry : the Tradition of Spenser and Milton », la longévité du concept de figures canoniques ou génies littéraires en Angleterre.² Pope, par exemple, propose à Joseph Spence la liste des grands auteurs anglais : « It is easy to mark out the general course of our poetry. Chaucer, Spenser, Milton and Dryden are the great landmarks for it ».³ Ces noms constituent des points de repère dans le paysage littéraire anglais mais le génie même qu'ils incarnent les rend étranges, suspects par rapport aux canons esthétiques néo-classiques du début du siècle. Leurs « barbaries » langagières sont fréquemment parodiées ou bien corrigées pour qu'ils puissent enfin servir de modèles. Fairer note l'apparition d'une conception « historique » du corpus littéraire vers le milieu du XVIII^e siècle et spécifie un changement d'attitude des auteurs vis-à-vis de leurs prédécesseurs. Les auteurs de la deuxième moitié du siècle ne placent plus les grands auteurs du passé au-delà des limites esthétiques et morales de la littérature contemporaine mais entretiennent avec eux un rapport de continuité et d'association.⁴

L'idée d'un « corpus littéraire » de langue anglaise se constitue et est soutenue par un effort de systématisation de la langue qui correspond à une volonté de consécration de l'idiome national et de ses auteurs. Les grammairiens et les auteurs de dictionnaires émaillent leurs commentaires et leur définitions de citations d'auteurs anglais et contribuent à la canonisation de ces derniers, aux côtés de leurs prédécesseurs antiques.

² « the idea of poetic canon was a very old one. Chaucer's position as the 'father' of English poetry had long been a commonplace and by 1700 Spenser and Milton were seen as completing a classic pantheon of great writers » ; in David Fairer, « Creating a National Poetry : The Tradition of Spenser and Milton » *The Cambridge Companion to Eighteenth-Century Poetry*, ed. John Sitter (Cambridge : Cambridge UP, 2001) 177.

³ Joseph Spence, « Pope's Remark to Joseph Spence » *Observations*, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1966) I : 178. Joseph Spence collecte à partir des années 1720 jusqu'à sa mort en 1768 les remarques et les observations exprimées par les hommes de lettres de son temps. Il prête sa copie manuscrite à Warburton, à Warton, pour l'aider à écrire son *Essay on the Writings and Genius of Pope* (1756), et à Samuel Johnson pour son ouvrage *Lives of the Poets* (1779). Spence demande à ce que les *Anecdotes* ne soient pas publiées après sa mort, et la première édition de l'ouvrage ne paraît qu'en 1820.

⁴ « By the 1760s, however, a rather different concept had developed whose implications are still with us : a national literary history. This is a more capacious and historicized notion than the old fixed canon of great writers, and it encouraged a living sense of continuity [...] poets began to [...] experiment with the Spenserian stanza and Miltonic blank verse [...] Chaucer, Spenser, Milton and increasingly Shakespeare, came to be viewed not just as individual 'greats' but as part of a continuing tradition of poetry with which modern poets wanted to be associated » ; in David Fairer, « Creating a National Poetry : The Tradition of Spenser and Milton » *The Cambridge Companion to Eighteenth-Century Poetry*, ed. John Sitter (Cambridge : Cambridge UP, 2001) 177.

Néanmoins, même à la fin du siècle, l'emploi du terme de « corpus littéraire anglais » est anachronique. Le terme de « corpus littéraire de langue anglaise » est plus juste car les lettrés incluent dans leurs anthologies des œuvres originales de poètes anglais et des œuvres traduites par ces derniers. Les œuvres traduites ne sont pas classées sous une rubrique « littérature étrangère » mais participent de l'expression poétique des auteurs anglais. Ainsi dans « Down-Hall ; A Ballad », Matthew Prior témoigne de la dignité de la langue nationale et de la supériorité de l'œuvre traduite sur son original :

Hang Homer and Virgil, their meaning seek,
A man must go poke in the Latin and Greek ;
They who love their own tongue, we have reason to hope,
Have read them translated by Dryden and Hope.⁵

Prior estime que les originaux en langue étrangère doivent être supprimés pour faire place à leurs versions traduites. La position de Prior s'inscrit dans un courant de défense du génie de la langue anglaise initié par Joseph Addison en 1711.⁶ La renommée des grands auteurs est fondée également sur la richesse de leurs traductions et il est rare qu'un auteur majeur de l'époque ne se soit pas plié à l'exercice.⁷ Le contenu des anthologies de poésie anglaise reflète l'importance des œuvres traduites dans la constitution d'un corpus poétique « anglais ». Le premier spicilège, *The Art of English Poetry*, publié en 1702 par Edward Bysshe reprend des passages originaux ou récrits de Chaucer, de Shakespeare, de Milton, et des extraits d'Homère, de Virgile et d'autres poètes antiques traduits. De la même manière, les chrestomanciens de la fin du siècle, comme Johnson dans *Lives of the Poets* (1779), Robert Anderson dans *Works of the British Poets* (1792-5) et Alexander Chalmers's *English Poets from Chaucer to Cowper* (1810), estiment toujours que les traductions commises par un poète figurent dans son œuvre, au même titre que ses créations originales.

⁵ Matthew Prior, « Down-Hall ; A Ballad » *The Literary Works of Matthew Prior*, eds. Monroe K. Spears and H. Bunker Wright (1725 ; Oxford : Clarendon Press, 1959) I : 551.

⁶ Voir le numéro 135 du *Spectator* (Aug. 4, 1711).

⁷ Stuart Gillespie écrit un article au sujet de la place des traductions dans la formation d'un canon littéraire de langue anglaise au XVIII^e siècle. Il précise dans cet article le rapport des grands auteurs à leurs traductions : « It is taken for granted that the translations for which the English poets were responsible are every bit as much a part of their œuvres as the rest of their works » ; in Stuart Gillespie, « Translation and Canon Formation » *The Oxford History of Literary Translation in English*, vol. 3, 1660-1790 (Oxford : Oxford UP, 2005) 13.

Il est donc plus prudent d'employer le terme de « corpus littéraire de langue anglaise » plutôt que celui de « corpus national » qui reste problématique. Les anthologies de poésie spécifiquement anglaise ne paraissent qu'à la fin du siècle,⁸ et les anthologies romanesques, telles *Modern Novels* publiée par Richard Bentley en 1692, *Select Collection of Novels* par Samuel Croxall en 1720, ou à la fin du siècle les magazines littéraires, intègrent les romans étrangers au corpus des « classiques » anglais.

Dans cette dernière partie nous précisons les modalités et les conséquences de l'intégration de la littérature orientale traduite à un corpus littéraire de langue anglaise. Cette question est soulevée par les orientalistes de la fin du siècle qui évoquent la possibilité d'une influence orientale sur le contenu et l'expression de langue anglaise. Cette proposition est originale puisque les deux corpus – le corpus des langues traduites et de langue anglaise – ne sont pas normalement confondus. La proposition est d'autant plus étonnante qu'elle est articulée dans un contexte théorique de déterminisme linguistique. Comment justifier l'intégration à un corpus anglais de langues qui supportent des esprits aussi distincts? Comment imposer l'idée du supplément oriental?

Les orientalistes jouent un rôle essentiel pour l'intégration des littératures orientales à un corpus en anglais. La littérature orientale ne doit pas être assimilée, sa substance étrangère digérée et transformée en corps familier. L'intégration dont parlent les orientalistes est opposée à l'assimilation des traducteurs-adaptateurs. Les mesures d'adaptation ou de mise au diapason de la littérature orientale à la littérature anglaise sont réglementées et les orientalistes préfèrent généralement à la modification du texte l'utilisation de notes de bas de page explicatives. Ils travaillent à la frontière entre l'homogénéisation et la dissonance, l'assimilation et l'influence et savent intégrer ce qui « sonne faux » dans le but d'élargir les capacités expressives de l'idiome national.

⁸ Le premier recueil de littérature anglaise est publié à l'étranger, à Göttingen, en 1746 et est intitulé, *English Miscellanies Consisting of Various Pieces of Divinity, Morals, Politicks, Philosophy and History ; as Likewise of some Choice Poems ; All Collected out of the most Approved Authors in the English Tongue*. Il faut attendre un demi-siècle pour que soit publiée une anthologie de poésie. L'éditeur annonce un résultat entièrement original : « The public is here presented with a selection of English poetry, in a chronological series, from the beginning of the sixteenth century (or, including an extract from Chaucer, from the latter part of the fourteenth) to the present time, upon a plan hitherto unattempted, at least in this country » ; in *The English Anthology*, 3 vols. (London, 1793) I : i. Le recueil *Select Poems* publié en 1795 regroupe des odes, des hymnes et des élégies en langue anglaise. A partir de 1797 paraît le magazine hebdomadaire *The British Poetical Miscellany* qui offre un nouveau format d'anthologie poétique, puis en 1799 et 1800, *The Annual Anthology* constituée de poèmes déjà publiés dans *The Morning Post* ou directement envoyés par les auteurs à l'éditeur : « Of the poems contained in this volume, none have appeared in any regular form. Many have been printed in the Morning-Post. Many are now first published : and, with the exception of one piece only, all have been transmitted to the editor by their respective authors » ; in « Advertisement » *The Annual Anthology*, 2 vols. (Bristol, 1799).

Les orientalistes sont alors décrits comme les « passeurs » et les acteurs de l'intégration des œuvres orientales en Angleterre. John Walters consacre un éloge à Sir William Jones en cette qualité :

Lo, these shades were Jones did first descry
All Asia's squire, the maids of melody :
By them the bard in visions led along
First tun'd in British vales the Persian song ;
Till borne on high he hastes to Delhi's grove,
And shades resounding with the voice of love,
Or rests in Aden's bowers his weary wing,
Or Shiraz blooming in perennial spring,
Where melting Hafiz lov'd his lute to play,
And Beauty's ear hath listen'd to the lay.⁹

Jones fait résonner le chant persan dans la vallée anglaise. Les orientalistes sont des traducteurs au service de plusieurs publics : le public des gouvernants, des lettrés et des lecteurs communs. Ce sont des cartographes, des médecins, des juristes ou des administrateurs, recrutés pour le compte de la Compagnie des Indes Orientales anglaise. Ils justifient leurs travaux « savants » en soulignant le bénéfice que la Compagnie tire d'une meilleure connaissance des peuples qu'elle gouverne. Leur discours est confirmé par les membres de l'administration et de l'armée postés en Inde. Le gouverneur Warren Hastings s'adresse en 1768 à l'université d'Oxford pour encourager l'étude du persan :

[...] at this time, when the servants of the company exercise the rights of sovereignty over a rich and extensive country, surely something more than a bare proficiency in writing and merchants accounts ; a more liberal exercise of the understanding ; a preparatory knowledge of the principles of government, and especially of our own constitution ; some acquaintance with men and manners, are necessary to enable them to fill the parts of magistrates and legislators, and to discharge the difficult offices of government, at such a distance from those from whom they derive their powers, that every little error in their conduct may be productive of dangerous and fatal consequences.¹⁰

⁹ John Walters, *Poems with Notes* (Oxford, 1780) 65-66.

¹⁰ Warren Hastings, *A Proposal for Establishing a Professorship of the Persian Language in the University of Oxford* (1768) 14-15.

La connaissance du peuple indien est une garantie pour l'ordre et la pérennité de l'installation anglaise en Inde. Les recommandations de John Fergusson, capitaine dans l'armée du Bengale et auteur d'un dictionnaire anglais-hindi, et celles de l'orientaliste William Ouseley font écho aux propositions d'Hastings :

The advantages which Great Britain derives from its commerce with Hindostan are great and important. Any attempt therefore, to facilitate and promote their intercourse, deserves a favourable reception from the public. To render the language a Hindostan familiar to the inhabitants of this country is the most natural and effectual means of obtaining this end.¹¹

Among the many considerations which give importance to the study of Asiatick Literature, and especially induce to the cultivation of the ARABICK and PERSIAN Languages, it is almost unnecessary to point out that of *National Interests* [...] we shall not, therefore, dwell on the advantages resulting from a knowledge of those tongues, to all whom the affairs of Commerce, the administration of Government, or other publicK or private business, may lead to visit our Indian Territories.¹²

Ils traduisent, pour les besoins de la colonisation, des traités historiques, géographiques, des ouvrages mythologiques ou des textes de loi. À leurs heures perdues, ils s'adonnent à la traduction d'œuvres littéraires qui leur offrent la récréation nécessaire pour un retour efficace aux tâches plus sérieuses qui les attendent. J. D. Carlyle, professeur d'arabe à l'université de Cambridge, précise en préface de sa traduction des « specimens » de littérature arabe : « [they] were translated at various times ; either to fill up an idle moment or to dissipate the tedium of philological labour ». ¹³ Cette remarque devient un lieu commun des préfaces d'anthologies orientalistes, comme si la traduction littéraire souffrait d'une réputation ludique et qu'il fallait justifier la récréation par l'argument de la récréation. Les orientalistes appliquent le principe de Bougainville, qui « fait comme tout le monde ; il se dissipe après s'être appliqué, et s'applique après s'être dissipé ». ¹⁴ Dans le

¹¹ John Fergusson, « Preface » *A Dictionary of the Hindostan Language in two Parts* (London, 1773) i.

¹² William Ouseley, ed., « Prospectus » *The Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797) I : v.

¹³ J.D. Carlyle, « Preface » *Specimens of Arabian Poetry* (Cambridge, 1796) i.

¹⁴ Denis Diderot, « Supplément au Voyage de Bougainville » *Œuvres Complètes. Tome X* (Paris : Le Club Français du Livre, 1971) 198.

cas des travaux « sérieux », comme dans celui des œuvres de « divertissement », les orientalistes cherchent à convaincre le gouvernement et le public anglais du bien-fondé de leur recherche et à obtenir le soutien financier de souscripteurs privés ou publics.

Dans un contexte peu favorable, les orientalistes anglais défendent l'entreprise coloniale en Inde et insistent sur l'importance de leurs recherches pour la mener à bien.¹⁵ Une manière de défendre cet engagement national est d'élaborer un « imaginaire commun ». Leurs traductions assurent la vulgarisation des lettres orientales, les délivrent d'un domaine en latin réservé aux spécialistes, et les intègrent aux productions de la culture commune de l'époque. Pour justifier cette intégration, ils prouvent que les Anglais héritent d'un patrimoine littéraire indien et qu'ils peuvent, au même titre que le patrimoine littéraire grec, l'imiter, pour compléter les capacités poétiques de leur propre langue. Les orientalistes confèrent un statut particulier à la littérature orientale traduite qu'ils envisagent comme un corpus à la fois distinct de la littérature anglaise et suppléant à ses manques.

¹⁵ La colonisation de l'Inde est loin de faire l'unanimité des classes politiques et marchandes britanniques. Le procès intenté contre Warren Hastings regroupe un certain nombre de reproches – notamment la violence et la cupidité des Anglais en Inde – lancés contre l'entreprise coloniale dans son intégralité. La contribution de Nathaniel Middleton, représentant du gouverneur général Warren Hastings auprès du nawab de la province d'Oudh, Shuja ud-Daula, pour le *Western County Magazine* rend compte des dangers du « passage en Inde » : « See what a fortune Hastings has made [...] Look at Major Scott! He hardly knew the multiplication table when he left Shrewsbury, now he is a Parliament man [...] Get money my boy in the East, and you may be a Lord in the West [...] The youth, after a few years less or more, accumulating a fortune in India, by every method of rapacity, returns to England, buys a borough seat, lives in splendour and votes for the oppressor and the speculator, because, in doing that, he prudently imagines he is securing his own wealth. This is the outline of the manner in which fortunes have been made in India for the last thirty years » ; in *The Western County Magazine* IV (1790) 316-317.

V.1 L'INTÉGRATION JUSTIFIÉE PAR DES ORIGINES COMMUNES

Au XVIII^e siècle, les études sur l'histoire des formes et des genres littéraires, les recherches sur l'origine des textes, et les travaux des orientalistes sur la répartition des langues en familles linguistiques, justifient l'intégration des œuvres orientales au sein d'un patrimoine littéraire commun.

L'ORIGINE DES GENRES ET LA GÉNÉALOGIE DES RÉCITS

La généalogie de genres littéraires en usage en Angleterre au XVIII^e siècle intéresse les critiques, qui découvrent les origines orientales de l'écriture romanesque, lyrique et épique, et en retracent les développements.

Le genre romanesque est l'objet de plusieurs études historiques. Le succès des romances au XVII^e siècle et la popularité des romans au XVIII^e interpellent les lettrés de l'époque. Ces derniers établissent des généalogies du genre, qui rappellent la continuité d'une écriture malgré les transformations accidentelles dues aux changements dans le temps et l'espace. Le *Traité de l'origine des romans* de Pierre-Daniel Huet, publié à Paris en 1670, est connu en Angleterre dès 1672 sous le titre de *A Treatise of Romances* et est réédité en 1715. Dans cet ouvrage, l'évêque d'Avranches affirme que les « Orientaux » sont les inventeurs du genre romanesque et justifie cette déclaration en étudiant l'expression imagée des Égyptiens, Arabes, Persans et Indiens.¹⁶

¹⁶ « Je dis que l'invention en est due aux Orientaux ; je veux dire aux Egyptiens, aux Arabes, aux Perses et aux Syriens [...] A peine est-il croyable combien tous ces peuples ont l'esprit poétique, inventif, et amateur des fictions ; tous leurs discours sont figurés, et ils ne s'expliquent que par leurs allégories ; leur théologie, leur philosophie et leur morale, sont toutes enveloppées sous des fables et des paraboles » ; in Pierre-Daniel

La romancière Clara Reeve fait encore référence à l'ouvrage de Huet dans son propre traité intitulé *The Progress of Romance*, publié à Dublin en 1785. Elle affirme ne pas avoir lu d'ouvrages critiques avant la rédaction de ce dernier mais avoue être gratifiée par la confirmation que lui apportent les arguments de James Beattie, Joseph Warton, Richard Hurd et Mrs. Dobson. Hurd publie en 1762 ses *Letters on Chivalry and Romance*, Warton écrit en 1774 une histoire de la poésie anglaise, Susanna Dobson traduit *L'Histoire littéraire des troubadours* de Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye en 1779, et Beattie publie en 1783 une dissertation sur le genre de la fable et de la romance.

Ces critiques reconnaissent l'influence des contes orientaux dans l'émergence du genre romanesque en Europe et notent que la transmission a lieu au moment des Croisades. En 1785, Clara Reeve confirme cette opinion : « Romances were communicated to the Western world by the Crusades ». ¹⁷ Elle ajoute à ce « lieu commun » de l'histoire littéraire l'hypothèse avancée par Warton d'une généalogie encore plus ancienne remontant à la présence des « Sarrasins » en Espagne au VIII^e siècle : « [...] they were introduced at a much earlier period, viz. by the Saracens ; who came from Africa and settled in Spain about the beginning of the eighth Century. – From Spain [...] they found an easy passage into France and Italy ». L'idée d'une diffusion de l'écriture romanesque depuis l'Orient ne fait pas l'unanimité des historiens. Le débat est ouvert entre les tenants d'une origine locale et ceux qui, comme Warton ou Reeve, défendent l'hypothèse d'une influence étrangère. Clara Reeve indique que « Dr Percy » et « Mr Mallet » tiennent les bardes nordiques pour uniques fondateurs du genre romanesque. Elle ajoute, après Warton, que l'inspiration romanesque des bardes est réelle mais ne fait que préparer le terrain pour les fables venues d'Orient : « These fictions had taken deep root in Europe, and prepared the way for the *Arabian* fables, which were introduced in the ninth century, by which they were in a great measure superseded ».

Clara Reeve argumente en faveur d'une origine grecque, et non orientale, de l'écriture romanesque. ¹⁸ Néanmoins elle défend la possibilité d'une filiation entre la fiction grecque, égyptienne, romaine, arabe et anglaise, et tisse le rapport entre les formes ancienne et nouvelle de la romance, du roman de chevalerie, à la romance du XVII^e siècle, puis au roman réaliste du XVIII^e siècle. Elle présente au lecteur un conte oriental dont elle prétend être la traductrice et qu'elle intitule *History of Charoba, Queen of Egypt*. L'ajout

Huet, *Traité de l'origine des romans* (1670 ; Genève : Slatkine Reprints, 1970) 11-14.

¹⁷ Clara Reeve, *The Progress of Romance* (Dublin, 1785) xi-xii. Les citations suivantes sont issues du même ouvrage et peuvent être consultées en se référant aux pages xii, xii ; et, après la citation donnée dans la note suivante, aux pages xvii, et 22-23.

¹⁸ « The Greek romances [...] may justly be deemed the parents of all the rest » ; in *Ibid.*, p. xiii.

de ce matériau fabuleux est la preuve « empirique » d'une filiation théorique préalablement établie : « I little thought to find in an Arabian writer, a story so nearly resembling the fables of the Greek and Latin poets. While I was writing it frequently reminded me of the 4th book of the *Odyssey* and of several parts of *Ovid's Metamorphoses* ». L'écrivain souligne les points de rapprochement possibles entre les fabulistes grec, romain et égyptien et intègre la fable orientale à cet héritage romanesque.

La preuve par la filiation lui permet de déceler la transfusion du génie d'Homère dans les contes des *Mille et une nuits*. L'histoire de Sindbad lui rappelle celle d'Ulysse, tant sur le plan du contenu que sur celui de l'expression :

If you will take the trouble to read the Story of *Sindbad the Sailor*, in the first volume, you will think that either the genius of *Homer* was transfused into the writer, or else that he was well acquainted with his works ; for he certainly resembles *Homer* in many particulars. – In the boldness of his imagination, – in the variety of his characters, – and in the marvellous adventures he relates. – In the history of *Sindbad*, we have most of those that *Ulysses* meets with in the *Odyssey* : insomuch that you must be convinced the likeness could not be accidental.

Clara Reeve expose le trope de la « transfusion » du génie poétique. Cette image est employée pour décrire le phénomène d'imitation et de dépassement des Anciens par les Modernes. La distance historique, géographique et culturelle entre la Grèce antique et l'Orient médiéval n'empêche pas la migration de l'inspiration poétique. Cette dernière est unique et inspire tour à tour la muse des auteurs grecs, orientaux et modernes. La filiation romanesque existe et est appréhendée dans le travail de déduction analogique de la critique contemporaine.

Les orientalistes dévoilent également dans la seconde moitié du XVIII^e siècle la force de l'expression poétique des Orientaux. Ils publient à cet effet des recueils et des essais dans lesquels ils analysent les formes, les rythmes et les images de la poésie persane ou arabe. Les traductions se multiplient à partir de 1772, date de la publication du recueil *Poems Consisting Chiefly of Translation from the Asiatick Languages* traduit et adapté en anglais par Sir William Jones.¹⁹ Ce dernier établit un corpus poétique « asiatique » – arabe,

¹⁹ Avant cette date, on ne compte que deux poèmes arabes publiés en anglais : *The Traveller ; an Arabic Poem, Intitled Tograi, Written by Abu-Ismael*, traduit en latin par Edward Pococke puis en anglais en 1758 par Leonard Chappelow et *The Deception of Outward Appearance : An Arabic Poem, Written by Abu-Iola*

persan et indien – dédié à trois formes poétiques principales : l'ode, l'églogue et l'allégorie. La publication des fables et des contes orientaux, largement présents sur le marché du livre dans la première partie du XVIII^e siècle, est peu à peu dépassée par l'apparition des spécimens de poésie arabe, persane ou indienne.²⁰ Comme le remarque Garland Cannon : « The earlier *Arabian Nights Entertainments* emphasized the grotesque and incredible, neglecting the human elements, whereas Jones altered the Western concept of the East by showing that poetry was in Shiraz ». ²¹ Les Orientaux sont dorénavant reconnus du public anglais aussi pour leur maîtrise du genre lyrique.

La publication de miscellanées et d'ouvrages collectifs savants sont l'occasion de présenter aux lecteurs des spécimens de littérature orientale. Les poèmes de forme courte, comme l'ode, figurent parmi les pièces les plus traduites. L'anthologie *The Asiatic Miscellany*, publiée en 1787, comprend par exemple trois hymnes, un extrait de Jāmī, un autre de Khoosro, et deux odes, l'une par Khoosro et l'autre par Hāfez. La publication du collectif est interrompue et Francis Gladwin se charge de lancer une nouvelle édition en 1789 sous le titre de *The New Asiatic Miscellany*. Il introduit dans ce recueil un hymne, cinq strophes en bengali, une description en vers d'un banquet oriental, *Raikhatah, or Ode from Wulli*, et des extraits du *Bōstan* de Sādi. Enfin, l'anthologie *The Oriental Collections* publiée en trois volumes de 1797 à 1800 offre une nouvelle série d'œuvres poétiques courtes, toutes considérées comme les diverses déclinaisons d'une expression lyrique ou sublime. Le premier volume, par exemple, contient deux poèmes d'Al-Mutanabbī dont l'éditeur commente la force passionnelle : « [his poetry] is copious, energetic, dignified, replete with pastoral simplicity, and with a most exquisite choice of tender and amatorial imagery ». ²² L'expression lyrique des Orientaux est exposée dans la traduction des odes persanes de Hāfez, d'Anvari et de Senai. Le discours amoureux figure dans le poème de l'amoureux à la chandelle, dans les extraits des « Amours de Kohsru et Shireen ». Les

of Moarra, traduit par Jacob Golius en latin et repris par le même Chappelow en 1765. Après 1771, et surtout à partir de 1784 et la réunion des orientalistes autour de William Jones à Calcutta, les publications de recueils poétiques ou de morceaux choisis inclus dans des miscellanées sont beaucoup plus fréquentes.

²⁰ Après 1771, on note en 1774 la publication de *A Specimen of Persian Poetry, or Odes of Hafez : With an English Translation and Paraphrase* traduit par John Richardson. En 1782, William Jones propose une traduction de poèmes arabes de la période pré-islamique intitulée *The Moallakāt ; Or, Seven Arabian Poems Which Were Suspended on the Temple at Mecca*. Joseph Champion publie à Calcutta en 1785 sa traduction des *Poems of Ferdosi*. En 1788, Sir William Jones traduit le poème persan *Lail'i Majn'un* puis de 1791 à 1795 John Herbert Harington s'attelle à la traduction du poète persan Sādi dans *The Persian and Arabick Works of Sādee*. En 1792, Sir William Jones traduit du sanscrit le poème de Kālidāsa intitulé *The Seasons : A Descriptive Poem* et en 1795, Joseph Carlyle publie à Cambridge *Specimens of Arabian Poetry*, le premier recueil de poésie arabe traduit en anglais. John Gilchrist publie en 1798 une anthologie de littérature hindi dans laquelle il inclut des poèmes.

²¹ Garland Cannon, *The Life and Mind of Oriental Jones* (Cambridge : Cambridge UP, 1990) 238.

²² William Ouseley, ed., *Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) I : 7.

sonnets persans de Sādi, de Khusrau, Jāmī, Anvarī, les sonnets turcs de Bauky, Naati, et Nuva, ou l'élégie de Khacani chantent aussi l'expression des passions.

Les œuvres poétiques des Orientaux intéressent principalement les traducteurs anglais, aux dépens des autres formes d'écriture. À la fin du siècle, l'orientaliste William Ouseley déplore cette vue très parcellaire des productions littéraires des Persans et rappellent tous les genres dans lesquels ils excellent :

Of the ancient poetry of Persia, so scanty are the Specimens that have descended to our days, that the industry of many, who made it the object of their research, seems to have been employed in vain [...] there is scarce any species of composition, which the Persian poets have not cultivated with success, from the didactic or Moral Sentence, to the finished Epic or Heroic Poem : through every gradation of Bacchanalian Ode, Elegiac, and Amorous Sonnet, Allegories amusing or instructive, and Romances founded on history, or fable : compositions breathing all the warmth of a luxuriant soil, and decorated with every adventitious grace, that the most flowery language can bestow.²³

Ouseley décide que le contexte luxuriant, d'habitude propice au lyrisme, favorise tous les genres. Il essaie en 1795 par le biais de ses *Persian Miscellanies* de rendre justice à l'ensemble de la production littéraire persane.

Les orientalistes élargissent le champ de recherche sur la littérature des Orientaux mais n'en renoncent pas moins à confirmer le lieu commun d'une poétique orientale lyrique. Cette validation est étayée par le principe de sélection qu'ils appliquent au corpus littéraire oriental et au moyen d'arguments tirés de l'expérience. Les conditions climatiques, historiques et culturelles appuient cette représentation de l'« éloquence » naturelle des Orientaux. John Richardson insiste sur les conditions de production de la poésie orientale et explique le resserrement des distiques et l'exubérance de l'expression en se référant au caractère improvisé des joutes verbales :

The *Ghazel* is more irregular than the Greek or Latin ode, one verse having often no apparent connection either with the foregoing or subsequent couplets. *Ghazels* were often, says *Baron*

²³ William Ouseley, *Persian Miscellanies* (London, 1795) xix-xx.

Revisky, written or spoken *extempore* at banquets, or public festivities, when the poet, after expressing his ideas in one distich, impatient of confinement, roved through the regions of fancy, as wine or a luxuriant imagination inspired.²⁴

La création *extempore* encourage les persans au chant passionnel. William Ouseley précise en 1798 que ces conditions de création favorisent une esthétique « baroque » :

[...] their *Ghazzels* are literally sung to the musical accompaniment of the *Barbut* [...] Thus the wildness and irregularity of several of the odes of *Hafiz*, the *Anacreon* of Persian poets, may be accounted for ; and though we cannot suppose that all the sonnets written have been actually sung, yet, from the rapid succession of extravagant thoughts and unconnected stanzas which we find in the greater number of these songs, it would appear that they were composed during the influence of intoxication. Indeed, so rapid are the changes in many sonnets, that almost every stanza presents some image, some thought unconnected with any preceding or following.²⁵

L'ode persane est lyrique au sens propre comme au sens figuré. Son chant est modulé par l'accompagnement de la lyre et s'accorde sur l'intensité des passions. Richardson remarque l'aspect « sauvage » et « irrégulier » des sonnets de Hāfez, et explique la succession rapide des idées et l'absence de lien ou de transition entre strophes par le mode de composition improvisée et par l'atmosphère d'exaltation et d'ébriété qui règne durant ces joutes poétiques.

Ces considérations culturelles sont accompagnées de renseignements sur le climat et s'accordent dans un système argumentatif visant à prouver les compétences poétiques des Orientaux. Sir William Jones explique que l'environnement naturel des

²⁴ John Richardson, *A Specimen of Persian Poetry* (London, 1774) xvii.

²⁵ William Ouseley, « Sketch of an Essay on the Lyrick Poetry of the Persians » *Oriental Collections*, ed. William Ouseley, 3 vols. (London, 1797-1800) II : 150-151.

Arabes les prédispose au genre de la pastorale,²⁶ et que leur oisiveté leur permet d'exceller dans le domaine de l'épigramme et de l'épigramme :

whether it be that the immoderate heat disposes the *Eastern* people to a life of indolence, which gives them full leisure to cultivate their talents, or whether the sun has a real influence on the imagination [...] whatever the cause, it has always been remarked, that the *Asiatics* excel the inhabitants of our colder regions in the liveliness of their fancy, and the richness of their invention. To carry this subject one step farther : as the *Arabians* are such admirers of *beauty*, and as they enjoy such ease and leisure, they must naturally be susceptible of *that passion*, which is the true spring and source of agreeable poetry ; and we find indeed that *love* has a greater share in their poems than any other passion.²⁷

William Jones argumente en faveur d'un lien entre expression poétique, climat et modes de vie. Les Arabes ont un penchant pour l'éloquence qui exprime des passions fortes, elles-mêmes provoquées par la chaleur du soleil. Ce mouvement de va-et-vient entre poésie et contexte enferme la définition de l'un et de l'autre des termes dans un cadre cognitif immuable. Le climat oriental engendre le lyrisme, seule forme d'expression poétique à la portée des habitants de ces latitudes. À son tour, le lyrisme oriental indique une société nécessairement abandonnée à la lascivité. Ce poncif s'applique aussi aux habitants de la Perse :

the general character of the nation is that *softness*, and *love of pleasure*, that *indolence*, and *effeminacy* [...] in the short intervals of peace, that they happen to enjoy, constantly sink into a state of inactivity, and pass their lives in pleasurable, yet studious, retirement ; and this may be one reason, why *Persia* has produced more writers of every kind, and chiefly *poets*, than all *Europe* together.²⁸

²⁶ « [...] except when their tribes are engaged in war, [they] spend their days in watching their flocks and camels, or in repeating their native songs, which they pour out almost extempore, professing a contempt for the stately pillars, and solemn buildings of the cities, compared with the natural charms of the country, and the coolness of their tents : thus they pass their lives in the highest pleasure, of which they have any conception, in the contemplation of the most delightful objects, and in the enjoyment of perpetual spring » ; in Sir William Jones, trans., « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translation from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 179.

²⁷ *Ibid.*, p. 181.

²⁸ *Ibid.*, p. 189.

William Jones représente un « âge d'or » qu'il croit retrouver en Orient, où les hommes n'ont plus besoin de travailler pour vivre, peuvent consacrer tout leur temps aux loisirs, et se laissent aller, de par leur nature indolente, à l'expression poétique de leurs passions.

Cette justification de la forme par le climat engendre un discours topique reproduit à la fin du siècle sous la plume d'un autre défenseur de la cause orientale, William Ouseley, qui écrit en 1798 :

That the poet of the East feel the power of love with a greater acuteness of sensibility than those of other nations, I shall not pretend to assert : they have, however, been always remarkable for breathing into their erotick compositions a degree of warmth and a vivid glow unknown in our northern world. Among those who have described, in the sweetest strains of poetry, the various affections of the heart whilst influenced by its most tender passion, may be classed the writers of Persia - a nation ever soft and voluptuous, naturally inclined to poetry and love.²⁹

Les Orientaux sont davantage affectés par la force du sentiment amoureux que les habitants des régions plus tempérées du globe. Cette disposition « naturelle » anime leur compositions poétiques et les prédispose à l'élégie ou à la poésie érotique. Ils sont déclarés maîtres du lyrisme et les Arabes sont placés à l'origine d'une généalogie poétique. Ils auraient, selon William Jones, insufflé leur génie aux Persans, qui eux-mêmes ont transmis cet héritage aux Turcs et aux Indiens.³⁰

Les critiques littéraires aussi déclarent les Orientaux à l'origine de la poésie. Le motif « passionnel » et le motif « idyllique » justifient à leurs yeux cette position initiale et initiatrice. La poésie orientale conserve de cette éloquence propre aux récits bibliques et elle revient systématiquement sur la description d'un « âge d'or » où règnent amour, oisiveté et beauté. La véhémence des odes persanes ou l'idylle des pastorales arabes sont les signes de l'antériorité poétique des Orientaux. L'éditeur du recueil des œuvres poétiques de William Collins ajoute dans l'édition de 1762 une série d'observations

²⁹ William Ouseley, ed., *Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) II : 263.

³⁰ Sir William Jones, trans., « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translation from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 195, 198.

au sujet des pastorales pseudo-orientales du poète. Il rappelle à ses lecteurs l'origine orientale du lyrisme poétique :

The genius of the pastoral, as well as of every other respectable species of poetry, had its origin in the East, and from thence was transplanted by the Muses of *Greece* [...] HOWEVER, though it should still remain a doubt through which channel the pastoral travelled westward, there is not the least shadow of uncertainty concerning its Oriental Origin [...] Those ingenious *Greeks* whom we call the parents of pastoral poetry were, probably, no more than imitators of imitators, that derived their harmony from higher and remoter sources, and kindled their poetical fires at those then unextinguished lamps which burned within the tombs of oriental genius.³¹

Le critique rétablit l'ordre chronologique et distingue les Orientaux comme les inventeurs du genre lyrique. Les Grecs volent la flamme poétique aux brûlots de l'Orient et enterrent un génie qui ne s'est pas encore éteint. L'inspiration hellénique n'est plus originelle mais secondaire, elle n'invente plus mais imite. Cette révolution esthétique n'est pas suivie par tous et les orientalistes de la fin du siècle, pour éviter d'être taxés de partialité, préfèrent restaurer l'hégémonie grecque. Sir William Jones écrit, après avoir exposé des points de comparaison entre l'*Illiade* d'Homère et le *Shahnameh* de Ferdowsī : « I am far from pretending to assert that the poet of *Persia* is equal to that of *Greece* ». ³² Il défend l'idée d'une transmission de la poésie orientale auprès du public anglais sans renverser la suprématie athénienne. La supériorité esthétique n'est jamais remise en cause, même si certains savants accordent aux lettres orientales la capacité de se rapprocher du génie grec : « The Epic Poet Firdousi, in his romantic history of the Persian kings and heroes, displays an imagination and a smoothness of numbers hardly inferior to Homer ». ³³ Jones pose encore en 1785 l'infériorité de la littérature « asiatique » tout en lui reconnaissant quelque beautés particulières : « the *Athenian* poet seems perfectly in the right, when he represents *Europe* as a *sovereign princess* and *Asia* as her *handmaid* : but if the mistress be transcendantly majestick, it cannot be denied that the attendant has many

³¹ William Collins, « Observations on the Oriental Eclogues » *The Poetical Works of Mr. William Collins* (London, 1762) 105-106, 108-109.

³² Sir William Jones, trans., « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translation from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 195.

³³ John Richardson, *A Dictionary Persian, Arabic and English* (Oxford, 1777) vii.

beauties, and some advantages peculiar to herself».³⁴ La même ambiguïté, entre glorification de la littérature persane et reconnaissance de l'indépassable supériorité de la littérature grecque, apparaît sous la plume de l'orientaliste William Ouseley, qui écrit en 1795 : « it shall be my object, in a future work to demonstrate, that Homer and Anacreon, unequalled as they are, might not blush to have produced the Heroic Poems of Firdausi, or the Lyric Odes of Hafez. To deny pre-eminence to those classics, would bespeak a taste as corrupt, and a judgment equally prejudiced, as those of the Grammarian, who quaintly asserts, that in comparison with a particular branch of Oriental literature, *the graces of the Greeks and Romans are graceless* ».³⁵

Si les orientalistes ne sont pas prêts, notamment pour des questions de crédibilité, à accorder la supériorité esthétique aux Orientaux, ils leur reconnaissent, comme le critique du genre de la pastorale orientale en 1762, la primauté de l'âge. Dans son essai de 1785 Jones postule : « the art of writing, in elegant and modulated periods, has been cultivated in Asia from the earliest ages ».³⁶ L'orientaliste Francis Gladwin explique que l'absence de manuscrits ne suffit pas pour remettre en cause l'antiquité de la poésie persane pré-islamique : « It would not be right, however, to infer from such a circumstance [...] that a nation so renowned in antiquity for its splendour, its refined state of civilization, and its political institutions, should have been totally ignorant of an art which has been frequently found amongst the most barbarous and illiterate people ».³⁷

En 1762, l'éditeur des bucoliques pseudo-orientales de Collins ajoute l'idée d'une migration de l'esprit lyrique des contrées orientales vers l'ouest et vers l'Europe. À la fin du siècle, les orientalistes se présentent encore comme les « passeurs » de formes poétiques inédites : « even those ruins [few manuscripts extant], of which you will, I trust, be presented with correct delineations, may furnish our own architects [poets] with new ideas of beauty and sublimity ».³⁸ L'intégration des formes poétiques de la pastorale et de l'ode orientales au sein d'un corpus littéraire en anglais est justifiée par cette filiation ininterrompue.³⁹

³⁴ Sir William Jones, « The Second Anniversary Discourse, Delivered 24 February 1785 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols (London, 1799) I : 10.

³⁵ William Ouseley, *Persian Miscellanies* (London, 1795) xxiii.

³⁶ *Ibid.*, p. 90.

³⁷ Francis Gladwin, ed. *The New Asiatic Miscellany* (Calcutta, 1789) I : 19.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ Ce sont d'abord des « pastorales » pseudo-orientales qui apparaissent sur le marché anglais avec les *Persian Eclogues* de William Collins en 1742, *Bedukah, or the Self Devoted. An Indian Pastoral* par Eyles Irwin en 1776 et les *Eastern Eclogues* du même auteur en 1780. L'imitation des « odes » orientales apparaît plus tardivement, avec les *Poems Imitated from the Persian* par Joseph Champion en 1787.

Les orientalistes anglais, avec l'aide des brahmanes,⁴⁰ découvrent dans les deux dernières décennies du XVIII^e siècle les textes majeurs de la littérature sacrée hindoue écrite en sanscrit, et s'intéressent aux poèmes épiques intégrés à ce corpus. Les Indiens sont alors distingués comme les inventeurs d'un genre qu'ils pratiquent au « premier âge de l'humanité ».⁴¹ Les orientalistes retracent la mythologie hindoue,⁴² et l'un d'entre eux, Charles Wilkins, s'illustre par ses traductions du poème épique du *Mahābhārata*. Il publie en 1785 la *Bhagavad-Gīta*, poème autonome du *Mahābhārata* qui retranscrit le dialogue entre Khrisna et Arjoun, et il introduit des extraits de la « grande » épopée dans le second volume du *Oriental Repertory* en 1793. Ces passages sont reproduits dans une publication séparée à Londres en 1795 sous le titre de *The Story of Dooshwanta and Sakoontalā*. Wilkins introduit ce « poème en sanscrit » par une chronologie qui lui permet de fixer l'antériorité des Indiens sur les Grecs dans le domaine épique : « [I suppose] *Dooshmanta* to be contemporary with *Obed* or *Jeffe* ; about 1200 years before the *Christian Æra* ;[...] it appears beyond all disputes, even if the actual existence of the *Characters* in this *Story* should be questioned, that it refers to a very remote Antiquity ».⁴³ Les orientalistes connaissent également le *Rāmāyana*, mentionné par Jones dans son essai « On the Literature of the Hindus »,⁴⁴ même si ce poème épique n'est pas encore traduit en anglais.

Ces morphogenèses rappellent les origines orientales des différents modes d'expression littéraire. Les Arabes, les Persans et les Indiens initient les genres fabuleux,

⁴⁰ Ce travail conjoint est l'objet d'une vive polémique à la fin du siècle. Warren Hastings, gouverneur général d'Inde, récusé dans la lettre à Nathaniel Smith en date du 3 décembre 1784 les accusations d'extorsions dont sont victimes les savants anglais : « I have seen an extract of foreign work of great literary credit, in which my name is mentioned, with very undeserved applause, for an attempt to introduce the knowledge of Hindoo literature into the European world, by forcing and corrupting the religious consciences of the Pundits [...] For myself, I can declare truly, that if the acquisition could not have been obtained but by such means as have been supposed, I should never have fought it » ; in « To Nathaniel Smith » *The Bhagvat-Geeta* (London, 1785) 15. A la fin de son essai sur la littérature des Hindous, Sir William Jones précise : « [...] we have the pleasure to find, that the learned Hindus, encouraged by the mildness of our government and manners are at least as eager to communicate their knowledge as we are to receive it » ; in Sir William Jones, « On the Literature of the Hindus. From the Sanskrit » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 362-363. Il répond implicitement aux reproches de certains érudits anglais qui condamnent la manière dont les orientalistes « extorquent » les textes sacrés et « outragent » les brahmanes.

⁴¹ *Ibid.*, p. 106. Les poètes indiens sont considérés par les orientalistes comme les pères du genre épique. Cette distinction correspond à une idée nouvelle pour l'époque. En effet, encore en 1782, William Hayley dans son *Essay on Epic Poetry* attribue à Homère l'invention du genre.

⁴² Sir William Jones écrit « On the Gods of Greece, Italy and India » en 1784 et publie neuf *Hymns to Hindu Deities*, rédigés de 1784 à 1788. Ces essais ou hymnes facilitent la lecture des poèmes épiques et permettent aux lecteurs anglais de se repérer dans les théogonies hindoues.

⁴³ Charles Wilkins, trans., *The Story of Dooshwanta and Sakoontala* (London, 1795) 1.

⁴⁴ « The first *Indian* poet was VA'LMI'CI, author of the *Rāmāyana*, a complete Epick Poem on one continued, interesting, and heroick action ; and the next in celebrity, if it be not superior in reputation for holiness, was the *Mahābhārata* of VYA'SA » ; in Sir William Jones, « On the Literature of the Hindus. From the Sanskrit » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 359.

lyrique et épique dont les Anglais sont les héritiers et les garants. Il revient aux érudits d'assurer la collecte et la préservation des manuscrits et de faire revivre ces textes par le biais de traductions et de publications. Les orientalistes expriment régulièrement leur crainte au sujet de la perte de ces ouvrages et appellent à une reconnaissance de la valeur de ces derniers par la communauté savante, le gouvernement et les lecteurs anglais. William Jones, un an après son arrivée à Calcutta, prononce un discours sur la littérature « asiatique » dans lequel il fait part aux autres membres de la Société Asiatique de ses craintes au sujet de la survie des textes sans l'intervention des savants anglais : « I can desire nothing in preference to the general good, which your plan seems calculated to promote, by bringing to light many useful and interesting tracts, which, being too short for separate publication, might lie many years concealed, or, perhaps, irrecoverably perish ».⁴⁵ Moïse encourage également quelques années plus tard l'apprentissage des langues orientales mais reconnaît que le peu de livres publiés, le manque de dictionnaires et l'illisibilité des manuscrits constituent des obstacles contre l'accès au savoir oriental. Le travail de traduction et d'édition joue un rôle déterminant pour assurer la transmission des manuscrits orientaux.⁴⁶

La notion de patrimoine littéraire en partage est mise en évidence par les orientalistes qui précisent la généalogie des textes qu'ils traduisent. Ils retracent par exemple le parcours des fables de Pilpay d'Orient vers l'Europe et récapitulent l'histoire des transformations du recueil. James Fraser explique en 1742, dans son catalogue de manuscrits orientaux,⁴⁷ que les contes sont compilés en Inde, qu'ils atteignent la Perse puis le monde arabe, où ils prennent le titre de *Kalila wa Dimna*, et enfin sont traduits en latin puis dans les langues européennes. William Jones rappelle cette filiation dans son troisième discours annuel prononcé en 1786 à Calcutta devant les membres de la Société Asiatique.⁴⁸ La découverte du recueil de fables en sanscrit intitulé *Hitopadeśa* et sa traduction par Wilkins en 1787 fournit la preuve supplémentaire de l'origine indienne des

⁴⁵ Sir William Jones, « The Second Anniversary Discourse, Delivered 24 February 1785 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols (London, 1799) I : 9.

⁴⁶ Rev. Moïse, *The Persian Interpreter* (Newcastle, 1792) 1.

⁴⁷ James Fraser, « Ayar Danish » *A Catalogue of Manuscripts in the Persic, Arabic and Sankerrit Languages* (London, 1742) 19-20.

⁴⁸ « We are told by the Grecian writers, that the Indians were the wisest of nations ; and in moral wisdom, they were certainly eminent : their *Niti Śāstra*, or *System of Ethicks*, is yet preserved, and the Fables of VISHNUSERMAN, whom we ridiculously call *Pilpay*, are the most beautiful, if not the most ancient, collection of apologues in the world : they were first translated from the Sanskrit, in the sixth century [...] and are extant under various names in more than twenty languages ; but their original title is *Hitopadēsa*, or *Amicable Instruction* ; and, as the very existence of ESOP, whom the *Arabs* believe to have been an *Abyssinian*, appears rather doubtful, I am not disinclined to suppose, that the first *moral fables*, which appeared in *Europe*, were of *Indian* or *Ethiopian* origin » ; in Sir William Jones, « The Third Anniversary Discourse. Delivered 2 February 1786 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 32.

fables de « Pilpay ». Les orientalistes dévoilent l'identité et l'unité d'une œuvre derrière le masque de ses divers avatars.

Ce travail généalogique permet aux savants de rappeler l'origine orientale et non plus seulement grecque des principaux genres littéraires. Les poètes et écrivains anglais sont les héritiers d'un patrimoine littéraire venu d'Orient qu'ils alimentent encore par la création de nouvelles œuvres épiques, lyriques ou romanesques. Les textes orientaux sont intégrés au sein d'une histoire littéraire commune et servent de modèles alternatifs au modèle hellène.⁴⁹ La généalogie des récits permet de comprendre comment les œuvres survivent dans des contextes de réception changeants. Le document « source » est métamorphosé au gré de ses déplacements dans l'espace et dans le temps en version adaptée, donc intégrée, au domaine littéraire où se produit sa réception. Enfin, les orientalistes construisent au moyen de ces filiations l'histoire des manuscrits orientaux. Ils cartographient une réalité en mouvement, donnent un cadre à la dissémination, unifient les fragments épars du tout. Le tracé des pérégrinations des textes définit un point de départ, l'Inde, et un point d'arrivée, l'Angleterre et rappelle la continuité d'une inspiration littéraire commune. Les Anglais sont dépositaires du savoir et de la littérature orientale et ont un rôle de préservation et de diffusion de l'héritage culturel qui leur a été confié. L'Angleterre est le nouveau lieu de l'actualisation de ces œuvres, intégrées dans un contexte littéraire préexistant.

⁴⁹ A cet effet, les œuvres orientales sont publiées en format poche. C'est le cas de l'extrait du *Mahābhārata* traduit par Charles Wilkins et publié en 1795 sous le titre de *The Story of Dooshwanta and Sakontalā*. La première édition est un in-quarto de quarante quatre pages. La seconde, publiée la même année, est un duodécime de cent quatorze pages. L'imprimeur évoque l'intérêt du public pour justifier cette nouvelle publication : « Mr Wingrave having expressed an opinion that an edition of the *Story of Dooshwanta and Sakontalā*, in a pocket volume, would be acceptable to the publick, and solicited my permission to print such an edition ; at his request, I have given that permission » ; in Charles Wilkins, trans., « Advertisement » *The Story of Dooshwanta and Sakontalā* (London, 1795).

DES LANGUES SŒURS

L'argument linguistique vient, après le prétexte générique et la raison généalogique, justifier l'intégration de la littérature orientale au sein d'un corpus de langue anglaise. En 1786, Sir William Jones énonce, dans un discours qu'il tient devant la Société Asiatique, l'hypothèse de familles linguistiques et la naissance du concept de langue indo-européenne :

The *Sanscrit* language, whatever be its antiquity, is of a wonderful structure ; more perfect than the *Greek*, more copious than the *Latin*, and more exquisitely refined than either, yet bearing to both of them a stronger affinity, both in the roots of verbs and in the forms of grammar, than could possibly have been produced by accident ; so strong indeed that no philologer could examine them all three, without believing them to have sprung from some common source, which, perhaps, no longer exists : there is a similar reason, though not quite so forcible, for supposing that both the *Gothick* and the *Celtick*, though blended with a different idiom, had the same origin with the *Sanscrit* ; and the old *Persian* might be added to the same family, if this were the place for discussing any question concerning the antiquities of *Persia*.⁵⁰

Les comparaisons morphologiques entre langues d'une même famille autorisent la constitution d'un plan de dérivations diachroniques, selon lequel l'anglais est dit descendre du sanscrit. La filiation est ininterrompue et justifie l'intégration d'un patrimoine littéraire « étranger ». Jones poursuit ses recherches philologiques et précise sa théorie. Dans le discours qu'il délivre l'année suivante, il indique la dissociation fondamentale entre cette famille de langue et la famille sémitique :

⁵⁰ Sir William Jones, « The Third Anniversary Discourse. Delivered 2 February 1786 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 26.

it [the Arabic language] bears not the least resemblance, either in words or the structure of them, to the *Sanscrit*, or great parent of the *Indian* dialects ; of which dissimilarity I will mention two remarkable instances : the *Sancrit* like the *Greek*, *Persian*, and *German*, delights in compounds [...] while the *Arabick*, on the other hand, and all its sister dialects, abhor the composition of words, and invariably express very complex ideas by circumlocution [...] Again ; it is the genius of the *Sancrit*, and other languages of the same stock, that the roots of verbs be almost universally *biliteral* [...] but the *Arabick* roots are as universally *triliteral*.⁵¹

Jones distingue les langues en familles selon des critères morphologiques – présence de mots composés ou pas, racines binaires ou trilitaires. Jones n'est pas le premier à « découvrir » l'origine indienne de la langue anglaise. Comme l'indiquent ses biographes, Janardan Prasad Singh et Garland Cannon, William Jones a eu connaissance des recherches effectuées dans ce domaine par l'Italien Fillippo Sassetti au XVII^e siècle et le jésuite français Cœurdoux au XVIII^e siècle.⁵² De même, l'historien Hans Aarsleff s'interroge sur la validité de cette conception « héroïque » de l'histoire des sciences. Néanmoins, tant Aarsleff que Singh et Cannon s'accordent sur le départ méthodologique que constitue la démarche de Jones.⁵³ Sa démarche sert à mettre en place un cadre conceptuel pour penser les différences entre familles de langues mais aussi les équivalences entre idiomes appartenant à un même groupe. Les orientalistes recherchent les points de concordance entre matériaux linguistiques séparés dans l'espace et dans le

⁵¹ Sir William Jones, « The Fourth Anniversary Discourse. Delivered 15 February 1787 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 39.

⁵² « If examined historically, Jones was certainly not the first man to announce the affinity of Sanskrit with Greek, Latin, Celtic, and the old Persian. Fillippo Sassetti (1585), Benjamin Schultze (1725), and Father Cœurdoux (1767) had much earlier suggested that Sanskrit had a definite affinity with Greek and Latin » ; in Janardan Prasad Singh, *Sir William Jones : His Mind and Art* (New Delhi : S. Chand, 1982) 116 ; et « Jones was probably aware of the suggestions of Filippo Sassetti (c. 1585) and Father Cœurdoux (1767) that Sanskrit had an affinity with Greek and Latin, made about the time of Christ. But as no one had deduced common source as the explanation, the suggestions were absorbed into the unscientific thinking of the day » ; in Garland Cannon, *The Life and Mind of Oriental Jones* (Cambridge : Cambridge UP, 1990) 243.

⁵³ Hans Aarsleff déclare : « Sir William Jones gets credit for the discovery of Sanskrit and its affinity with certain other languages [...] The story then goes that this passage [in the second anniversary discourse] presents all that he did for the study of language, that it really contains no proof, that it was merely a lucky, impressionistic insight, and that in any event others before him had said much the same thing. Indeed they had. Jones's achievement is not the 'discovery,' but the lucid presentation of the method of comparative language study within the full sequence of his 'Anniversary Discourses,' all carefully structured to form a single argument » ; in Hans Aarsleff, *From Locke to Saussure An Essay on the Study of Language and Intellectual History* (London : Athlone, 1982) 314-315. Singh affirme : « as far as wielding a European influence in the sphere of comparative philology of historical linguistics is concerned, Jones was virtually the first man, the actual predecessor to blaze a trail in a new direction [comparative morphology] » ; in Janardan Prasad Singh, *Sir William Jones : His Mind and Art* (New Delhi : S. Chand, 1982) 118.

temps. La définition de critères de ressemblance prouve que le lien entre langues n'est plus de l'ordre de la spéculation théologique mais de la certitude « scientifique ». Ainsi, Jones déclare en 1788 à ce sujet : « Thus it has been proved, and in my humble opinion, beyond controversy, that the far greater part of *Asia* has been peopled and immemorially possessed by three considerable nations, whom, for want of better names, we may call *Hindus*, *Arabs* and *Tartars* ; each of them divided and subdivided into an infinite number of branches ». ⁵⁴ L'orientaliste confirme d'année en année ses propos et élabore un parallèle entre son système philologique et la classification des espèces par Linné. ⁵⁵ Ces précédents en botanique et en physique assurent la fiabilité de ses propres hypothèses philologiques. ⁵⁶

L'intégration des langues indiennes, persane et anglaise au sein d'une même famille indo-européenne est un phénomène majeur pour comprendre l'intégration des œuvres écrites dans ces idiomes orientaux au sein d'un corpus littéraire en anglais. Si l'on peut, à la suite de Grafton, s'interroger sur la notion de « rupture » épistémologique, ⁵⁷ il n'en reste pas moins vrai que l'analyse morphologique de Jones est systématiquement appliquée par ses successeurs qui abandonnent pour de bon la méthode étymologique. La démarche de Jones met à mal le caractère fondamentalement « étranger » de la littérature orientale. Cette dernière est désormais pensée en terme d'héritage que les écrivains anglais préservent et dont ils disposent en créant des copies ou des pastiches. Le rôle des orientalistes est de mettre en valeur ces littératures plus antiques que les lettres grecques ou latines et de justifier le principe de *l'imitatio orientalis*. Ils élaborent à cet effet un système de similitude ou d'équivalence entre auteurs grecs et auteurs orientaux pour

⁵⁴ Sir William Jones, « The Fifth Anniversary Discourse. Delivered 21 February 1788 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 71.

⁵⁵ Sir William Jones, « Discourse the Ninth. On the Origin and Families of Nations. Delivered 23 February 1792 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 130-131.

⁵⁶ « Thus have we proved, that the inhabitants of *Asia*, and consequently, as it might be proved, of the whole earth, sprang from three branches of one stem : and that those branches have shot into their present state of luxuriance in a period comparatively short » ; in *Ibid.*, p. 131.

⁵⁷ Dans *Defenders of the Text* Anthony Grafton prend le parti des Humanistes contre celui des savants modernes. Il contredit le préjugé moderne qui vise à discréditer la pensée érudite de la Renaissance comme pure spéculation. Il estime nécessaire de déconstruire le mythe imposé par la modernité d'une dichotomie entre un esprit scientifique éclairé et un esprit obscur propre aux penseurs pré-modernes, ou entre un rapport expérimental et un rapport spéculatif au réel. Il précise par exemple, au sujet de l'histoire des langues, que les travaux de Joseph Scaliger et de Annius de Viterbo annoncent déjà le principe d'une comparaison morphologique des langues : « They [the humanists] forged many of the technical methods still applied by the supposedly revolutionary German philology of the late eighteenth century [...] The claims of German Enlightenment humanists to have revolutionized the world of historical thought need to be reconsidered in the light of the long-term continuities and complex genealogies traced here » ; in Anthony Grafton, *Defenders of the Text. The Tradition of Scholarship in an Age of Science* (Cambridge, MA : Harvard UP, 1991) 4. Croire à une « rupture » épistémologique revient à accorder foi au préjugé moderne qui a réussi à s'imposer en éclipsant le travail préalable des érudits d'avant l'âge moderne.

justifier la substitution des premiers par les seconds ou l'intégration d'un corpus oriental au sein de la littérature anglaise.

Jones admet dans son recueil de poèmes asiatiques une ode et une élégie de Pétrarque. Il s'explique sur ce choix en remarquant d'abord la similitude des thèmes entre la poésie italienne et la poésie persane et en rappelant le processus d'assimilation déjà en place en Italie lorsque Pétrarque écrit.⁵⁸ L'Angleterre est implicitement visée et l'orientaliste semble encourager les poètes anglais à la même audace que leurs confrères italiens. Dans la même préface, Jones établit un parallèle entre des auteurs grecs et des auteurs persans :

[...] there are many others of equal and superior merit, which have never appeared in any language of *Europe* ; and I am persuaded that a writer, acquainted with the originals, might imitate them very happily in his native tongue, and that the public would not be displeased to see the genuine compositions of *Arabia* and *Persia* in an *English dress*. The heroick poem of *Ferdusi* might be versified as easily as the *Iliad* [...] The Odes of *Hafez* and *Mesih*, would suit our lyric measures as well as those ascribed to *Anacreon*.⁵⁹

Jones encourage la poursuite de travaux de traductions afin de transmettre les textes majeurs de la littérature orientale à un public anglais et de promouvoir leur imitation auprès des auteurs. Il compare ensuite « Ferdusi » à Homère et « Hafez » ainsi que « Mesih » à Anacréon. Le thème de la comparaison n'est pas tant une question de contenu ou d'expression poétique. L'analogie indique une capacité équivalente des auteurs grecs ou orientaux à être retranscrit en versification anglaise. Jones prédit une intégration aussi réussie pour les auteurs orientaux que pour les auteurs grecs.

L'objectif de ces comparaisons est de situer les auteurs orientaux sur une échelle de valeur et d'assurer la promotion des lettres orientales auprès du public anglais. Cet objectif est clairement défini par John Richardson dans la préface de son dictionnaire persan, arabe et anglais :

⁵⁸ « The ode of *Petrarch* was added, that the reader might compare the manner of the *Asiatick* poets with that of the *Italians*, many of whom have written in the true spirit of the *Easterns* : some of the *Persian* songs have a striking resemblance to the sonnets of *Petrarch* ; and even the form of those little amatory poems was I believe, brought into *Europe* by the *Arabians* » ; in Sir William Jones, trans., *Poems Consisting Chiefly of Translation from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) v.

⁵⁹ *Ibid.*, p. vii.

The Epic Poet Firdousi, in his romantic history of the Persian kings and heroes, displays an imagination and a smoothness of numbers hardly inferior to Homer. The whole fanciful range of Persian enchantment he has interwoven in his poems, which abound with the noblest efforts of genius : and he has stamped a dignity on the monsters and fabling of the East, equal to that which the prince of Epic poetry has given to the mythology an antient Greece.⁶⁰

L'étalon de référence reste la Grèce et son poète épique Homère. L'épopée de Ferdowsī est néanmoins comparable à celle d'Homère, même si l'orientaliste reconnaît la supériorité du Grec sur le poète oriental. Cet agencement permet de mettre en valeur la poésie persane, qui concurrence la poésie grecque en des domaines précis dont Richardson établit la liste : l'imagination, la grâce de sa versification, le caractère fabuleux du contenu et la dignité du traitement. Ces comparaisons fournissent aux lecteurs les moyens de hiérarchiser les littératures et de caractériser les œuvres des Orientaux. La mise en parallèle des auteurs grecs, orientaux et anglais devient un topos de la critique orientaliste. Warren Hastings, dans la lettre d'introduction qu'il écrit pour la première publication de la *Bhagavad-Gīta* traduite par Wilkins, loue les particularités du poème épique et pose un rapport d'équivalence entre l'*Iliade* ou l'*Odyssée*, *Paradise Lost* et le *Mahābhārata*.

I hesitate not to pronounce the *Geeta* a performance of great originality ; of a sublimity of conception, reasoning, and diction, almost unequalled [...] I should not fear to place, in opposition to the best French versions of the most admired passages of the *Iliad* or *Odysey*, or of the 1st and 6th *Books* of our own Milton, highly as I venerate the latter, the English translation of the *Mahabharat*.⁶¹

Le lecteur de la *Bhagavad-Gīta* signale la conception, le raisonnement et la diction sublime du poème qu'il juge presque inimitable. Il le place finalement aux côtés d'autres chefs d'œuvres de la littérature épique grecque et anglaise. Le révérend Moises commente en 1792 les œuvres de Ferdowsī, de Hafez et de Jāmī dans les mêmes termes :

⁶⁰ John Richardson, *A Dictionary Persian, Arabic and English*, 2 vols. (Oxford, 1777-1780) I : vii.

⁶¹ Charles Wilkins, trans., « Letter of Warren Hastings. To Nathaniel Smith, Esquire. Banaris, 4th October 1784 » *The Bhagvat-Geeta* (London, 1785) 10.

He will, in the Shah Nameh of Ferdusi, find a poem, which if it have [sic.] not all the regularity of the epic, as defined by the critics ; yet from the majesty of its style, and the harmony of its numbers, may, as Addison observes of the Paradise Lost, be justly stiled a *divine poem*. In the Odes of Hafez and of Jami, he will meet with the glow of fancy, tempered with a delicacy of taste, and conveyed in an elegance of language, which will highly gratify him ; and unless he be bigotted in favour of the justly-celebrated writings of Greece and Rome, he will not withhold from them their due tribute of admiration and applause, even after having been accustomed to admire the exquisitely-finished odes of Anacreon and Horace.⁶²

Il reconnaît le manque de régularité du poème épique de Ferdowsī mais souligne un style majestueux et une versification harmonieuse. Il cite Joseph Addison qui qualifie de divine la poésie de Milton pour employer le même qualificatif au sujet du poète persan. Il loue le lyrisme de Hāfez et de Jāmī qu'il compare implicitement à Anacréon et Horace. Les caractéristiques qu'il choisit pour définir la poésie orientale, comme les parallèles qu'il propose entre auteurs orientaux et auteurs antiques, participent d'un discours topique dont le but est de mettre à mal les préjugés des « bigots » de la littérature antique et de parvenir à réhausser les Orientaux au rang des poètes grecs ou latins. Moises ne semble pas interdire une substitution des seconds par les premiers.

Cette proposition ne fait pas l'unanimité parmi les savants. William Ouseley dans son anthologie de littérature persane, publiée en 1795, décline à nouveau le couple Homère-Anacréon et Ferdowsī-Hāfez. Cependant il se défait de la responsabilité du parallèle :

Homer and Anacreon, unequalled as they are, might not blush to have produced the heroic poem of Firdausi, or the lyric odes of Hafez [...] [Yet] to deny pre-eminence to those classics, would bespeak a taste as corrupt, and a judgement equally prejudiced.⁶³

⁶² Edward Moises, *The Persian Interpreter* (Newcastle, 1792) 2.

⁶³ William Ouseley, *Persian Miscellanies* (London, 1795) xxiii.

Ouseley assure d'abord la supériorité de la poésie grecque sur toute autre création poétique et envisage ensuite un rapprochement de l'inspiration persane au modèle antique. L'orientaliste situe la poésie orientale dans un cadre hiérarchique et cette localisation assure aux poètes orientaux une évaluation positive auprès du public anglais. Ouseley ne justifie pas la substitution mais indique la possibilité d'une intégration des œuvres orientales au sein d'un corpus en anglais. Ainsi il décrit au moyen de l'isotopie du jardin oriental les traits majeurs de la poésie persane pour mettre à la disposition des auteurs anglais une série de thèmes et de modes d'expression orientaux.⁶⁴

Cependant, même Ouseley, qui assure la supériorité des poètes grecs, use de désignations métaphoriques qui indiquent une substitution parfaite entre les auteurs orientaux et leurs « équivalents » grecs. Il nomme Hāfez « the Anacreon of Persian poets », de même que Jones appelle Kālidāsa « the Shakespeare of India ». ⁶⁵ Les noms des auteurs grec et anglais sont mis à la place des auteurs persan et indien et signalent un rapport de substitution entre les uns et les autres. Les noms propres grecs sont transformés en noms communs déterminés par un complément qui permet de découvrir l'identité de Hāfez sous celle d'Anacréon et de Kālidāsa sous celle de Shakespeare. Le respect de la chronologie – Kālidāsa est comparé à Shakespeare alors qu'il écrit avant lui – compte moins que la renommée gagnée par le poète indien grâce à cette analogie.

Les orientalistes avancent l'idée de « lignées » poétiques et dérangent les préjugés dont le but est de maintenir à l'écart toute inspiration « étrangère ». Richard Hole prouve par exemple que les génies orientaux ne sont pas des créations barbares mais qu'ils ressemblent en tout point aux êtres surnaturels de la mythologie grec ou nordique. Il rappelle ainsi le caractère interchangeable de ces figures poétiques et pose un rapport

⁶⁴ « [I] have endeavoured to remove, in some measure, the thorns and brambles that opposed his entrance to the smiling garden of Persian Literature ; a garden which I would describe, were I allowed to conclude in the Eastern style, as a happy spot, where lavish nature, with wild profusion, strews the most fragrant and blooming flowers, (1) where the most delicious fruits abound, and which is ever vocal, with the plaintive melody of the Nightingale, (2) [...] where ærial beings in a visionary train, (3) the fairest creatures of poetical imagination, hover in the balmy clouds, inhaling the odours of the jessamine and rose ; a garden, in whose trim alcoves, the festive board is spread, and the praises of ruby wine, (4) sung to the sprightly lyre, while lovely nymphs, with dishevelled musky tresses, present the flowing goblet to the enamoured guest : (5) a garden, in whose shady bowers, and soft recesses, the tender tale of love (6) is ever told, and the fond sigh, attuned to the querulous lute, (7) or breathed to the passing gale ; (8) whilst in its more open walks, the high heroic deeds of ancient warriors and kings, (9) are chaunted in lofty strains ; Science gives her lesson, and the voice of Wisdom is often heard uttering the moral sentence, (10) or delivering the dictates of experience, in the flowery or mysterious phrase of allegory (11) » ; in *Ibid.*, p. xxx. Dans la note explicative qu'il joint à ce passage, Ouseley explique les images qu'il a utilisées pour désigner le style et les sujets favoris des poètes persans. L'éloge des fleurs, le chant du rossignol à la rose, les génies et autres fées, la célébration de l'amour, du vin et des douceurs du printemps, sont autant de thèmes dignes d'inspirer la création poétique anglaise.

⁶⁵ Voir William Ouseley, ed., *The Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) II : 149 et Sir William Jones, trans., *Sacotalá ; or the Fatal Ring : an Indian Drama* (London, 1790) vii.

d'équivalence stricte entre les batailles des démons dans la *Bhagavad-Gīta*, la *Théogonie* d'Hésiode et dans *Paradise Lost* de Milton.⁶⁶

En réexposant la généalogie des genres, des textes et des langues, les critiques et les orientalistes anglais rappellent une filiation continue de la littérature orientale à la littérature anglaise. Les orientalistes, qui intègrent les langues indiennes, persane et anglaise au sein d'une même famille, promeuvent la traduction de poètes indiens ou persans, et pensent leur intégration au sein d'un corpus littéraire commun en langue anglaise.⁶⁷ La fameuse « chanson de Hafez », traduite par Jones en 1771, est reprise dans les magazines littéraires de l'époque et est représentée dans le troisième volume de *The English Anthology*, publié en 1794. Le poète Hāfez figure parmi les grands noms de la poésie de langue anglaise et sert de modèle aux écrivains anglais. Ainsi l'auteur de l'article « On English Poetry » écrit pour le magazine littéraire *The Bee* utilise Hāfez comme étalon critique pour mieux juger ensuite de la poésie de Milton :

In the *Allegro* indeed, the measure he [Milton] has adopted is not unsuitable to the subject, – and all the objects brought under view are of the pleasing kind. But whoever will compare these with the light pieces of Anacreon, or the odes of Hafez, will easily perceive that the *Allegro* has been written by a grave man who made every effort to be chearful.⁶⁸

L'exemple de Hāfez demeure un cas exceptionnel d'intégration. Néanmoins, son exemplarité indique la démarche générale des orientalistes qui souhaitent faire de chaque poète oriental un modèle susceptible d'être imité par les poètes anglais.

⁶⁶ Richard Hole, *Remarks on the Arabian Nights Entertainments* (London, 1797) 12-13.

⁶⁷ La mode des contes arabes occupe le devant de la scène littéraire au début du XVIII^e siècle. Les orientalistes de la fin du siècle traduisent plus volontiers des ouvrages poétiques et concentrent leurs travaux sur des auteurs persans ou indiens. Seul Carlyle, professeur d'arabe à Cambridge, propose en 1796 un recueil de spécimens arabes. La présence des orientalistes anglais en Inde explique que ces derniers se consacrent à un corpus principalement persan, sanscrit et indien.

⁶⁸ « On English Poetry » *The Bee. Or Literary Weekly Intelligencer* (Edinburgh, 21 Aug. 1793) 275.

V.2 LA CONSTITUTION D'UN CORPUS ORIENTAL DE LANGUE ANGLAISE

Pour permettre un telle imitation, les orientalistes doivent d'abord constituer un corpus de textes orientaux facilement accessibles par les auteurs anglais. Contrairement à leurs prédécesseurs, les orientalistes de la génération de Jones prennent le parti de ne plus publier leurs dissertations et traductions en latin mais en anglais. Ils sélectionnent les œuvres les plus connues des poètes, conteurs ou dramaturges d'Orient. Des noms tels que Sādi, Jāmī ou Hāfez pour les lettres persanes, Kālidāsa pour les lettres indiennes ou des œuvres telles que les contes des *Mille et une nuits* ou les « poèmes suspendus » de l'époque anté-islamique, restent des références littéraires incontestables pour les lecteurs ou les universitaires d'aujourd'hui. Les orientalistes assurent au XVIII^e siècle ne traduire que les auteurs les plus appréciés des Orientaux. Sir William Jones est guidé dans son choix de traduction par le brahmane Radhacant, qui lui assure que *Śakuntalā* est la pièce de théâtre la plus connue des Indiens.⁶⁹ Joseph Carlyle s'informe également auprès des historiens arabes pour sélectionner les auteurs de son anthologie arabe : « The following compositions are principally collected from the Arabian historians, by whom they have been preserved, either to elucidate some event which the author is describing, or to exemplify the genius of a poet whose life he relates ».⁷⁰

Les orientalistes sélectionnent leurs auteurs en fonction de leur notoriété en Orient et semblent ainsi se conformer à un corpus pré-établi. Néanmoins, la notion de corpus, constitué par une liste d'auteurs et de titres, est problématique pour une culture où la transmission du patrimoine littéraire passe par l'oral et où les nouvelles générations reproduisent en le modifiant l'héritage de la génération précédente. Comme le rappelle William Beckford dans la préface de son conte pseudo-oriental : « of *The Arabian Nights* it deserves to be remarked, that no two transcripts are found to be the same. Indeed, it would be strange if they were ; for, setting aside design in the person reciting them, each

⁶⁹ « I asked which of the *Nātaqs* was most universally esteemed ; and he answered without hesitation *Sacontalā* » ; in Sir William Jones, trans., « The Preface » *Sacontalā, or the Fatal Ring* (Calcutta, 1789) iii.

⁷⁰ Joseph Carlyle, « Preface » *Specimens of Arabian Poetry* (Cambridge, 1796) i.

tale in recital must, more or less, vary ». ⁷¹ Il est difficile de choisir la version de référence, à moins de décider arbitrairement ou de reproduire le précipité factice des diverses versions.

Ce sont les orientalistes qui ordonnent un corpus oriental qu'ils destinent à un public anglais. Ils définissent ce corpus en fonction de critères qu'ils établissent par eux-mêmes, ils disposent les œuvres ou les spécimens sélectionnés selon un agencement susceptible de faire sens pour eux et leurs lecteurs, qui à leur tour sont symboliquement appelés à confirmer le corpus ainsi construit. La constitution d'un corpus oriental de langue anglaise est la condition préalable à l'émergence d'un corpus anglais d'influence orientale. Les traductions de spécimens orientaux sont en effet parfois le prétexte à la création d'œuvres nouvelles ou sont à l'origine d'imitations qui marquent l'intégration des textes orientaux à un corpus littéraire anglais.

⁷¹ William Beckford, *The Story of Al-Raoui* (London, 1799) vi. Sylvette Larzul expose la genèse des *Mille et une nuits* dans les premières pages de l'introduction à son ouvrage *Les Traductions françaises des Mille et une Nuits. Étude des versions Galland, Trébutien et Mardrus* (1996). Elle explique que le manuscrit le plus ancien date du XIV^e siècle. Néanmoins, dès le X^e siècle circule à Bagdad un recueil de contes persans intitulé *Mille récits* ou *Mille nuits*. Le recueil arabe ne conserve qu'une partie de ce recueil persan – le conte cadre notamment – et s'enrichit de nouveaux récits qui portent la marque de leur origine arabo-islamique. Après la chute du califat abbasside, l'élaboration des *Nuits* continue en Egypte avec la constitution d'un nouveau recueil datant du XII^e siècle. Sylvette Larzul indique que la phase de génération des contes prend fin au début du XVII^e siècle. Débute alors la phase de compilation où la constitution du recueil est soumise au choix des copistes, ce qui mène à la production de collations fort disparates. Des copies similaires circulent au Caire à la fin du XVIII^e siècle et sont assimilées en un modèle identique par les traducteurs européens qui nomment ce patron le « Zotenberg Egyptian Recension » ou « ZER ». Les deux principales éditions des *Nuits* au XIX^e siècle, l'édition Bûlâq (1835) et l'édition de Calcutta (1839-1842), sont réalisées à partir de ce manuscrit. Sylvette Larzul précise que le texte de Galland correspond à une version syrienne du XIV^e siècle, retouchée dans les sept premiers volumes, et complétée dans les derniers par d'autres textes et par le récit oral de contes arabes que Hana, un Aleppin en séjour à Paris, transmet au traducteur. Sept contes, dont les fameux Aladdin ou Ali-Baba, proviennent de cette récitation.

AUTORISER LA LITTÉRATURE ORIENTALE

Les orientalistes assurent proposer aux lecteurs anglais les œuvres les plus connues et les plus appréciées des Orientaux. Si cette affirmation est juste, il est faux d'en déduire l'existence d'un recensement de versions officielles grâce auxquelles les érudits produiraient leur traduction de référence. Les orientalistes achoppent sur l'existence d'une pluralité de versions d'un même texte. Les histoires, comme ils l'ont perçu dans la genèse des récits qu'ils publient, circulent et leurs déplacements modifient le corps des textes par ajouts et retranchements. Ainsi, les orientalistes tiennent souvent à préciser la provenance et le nom de l'auteur du manuscrit afin de ne pas être accusés de traduction approximative par rapport à une version antérieure.

Les variations de forme et de contenu des récits s'expliquent pas leur longévité et le mode oral de leur transmission, qui soumet le texte aux écarts volontaires ou involontaires des récitants. Sylvette Larzul note que ces manuscrits orientaux sont le signe d'« une littérature encore proche de l'oralité, et qui a d'abord recouru à l'écriture moins pour préserver la lettre de son texte que pour fournir un canevas mnémotechnique à l'improvisation des conteurs ». ⁷² Le manuscrit représente un état figé de la récitation du conteur mais ce passage de l'oral à l'écrit n'assure pas la désignation d'une version officielle et n'autorise pas le rejet de versions apocryphes. Il revient aux orientalistes, après lecture et comparaison de la qualité de divers manuscrits d'un même récit, de choisir celui qui leur paraît le plus complet ou de condenser plusieurs recensions en une seule traduction. Ce travail leur permet d'établir un catalogue d'œuvres orientales canoniques, d'après les normes définies par les orientalistes eux-mêmes.

Les problèmes de graphie, en partie liée au mode de reproduction manuscrite et aux particularités de l'alphabet arabe, utilisé par les Arabes et les Persans, compliquent également la reprise des textes orientaux dans un corpus de langue anglaise. Les orientalistes se plaignent souvent de la « qualité » des manuscrits qu'ils ont à traduire pour désigner en fait les défauts de retranscription graphique. Le révérend Moïse, auteur d'une

⁷² Sylvette Larzul, *Les traductions françaises des Mille et Une Nuits. Etude des versions Galland, Trébutien et Mardrus* (Paris : L'Harmattan, 1996) v.

grammaire persane, perçoit ces fautes graphiques comme un frein aux études orientalistes.⁷³ L'orientaliste William Ouseley publie un ouvrage d'aide à la lecture des manuscrits persans pour soulager, explique-t-il, les nouveaux étudiants des ennuis que lui-même a rencontrés lorsqu'il ne s'était pas encore familiarisé avec la graphie persane.⁷⁴ L'ouvrage est une étude des signes de l'alphabet arabe, des différentes calligraphies persanes, et de l'agencement des points diacritiques dans la phrase. Ces points servent notamment à représenter les voyelles courtes et la gémiation des consonnes et peuvent totalement modifier le sens de la racine qui les porte. Ouseley note qu'il est difficile de lire un manuscrit persan et partant d'en fixer le sens car la présence de ces points n'est pas toujours requise ou observée, ou leur positionnement est fautif. Dès lors, la traduction, qui est la fixation d'un sens et sa retranscription dans une langue cible, est confrontée au non-sens ou à la polysémie. Ces voyelles rétives et instables opposent une résistance à l'arraisonnement du texte oriental.

La création d'un corpus oriental de langue anglaise oblitère ces deux aspects pourtant intrinsèques à la création littéraire en Orient. Le corpus de littérature orientale est érigé comme entité paradoxale. Il prétend, par définition, être exhaustif par rapport au sujet qu'il traite, mais subit en réalité toute sorte d'ajouts et de réarrangements. Les traducteurs ont pour objectif de restituer la littérature orientale dans toute sa diversité. Sir William Jones insiste par exemple sur la richesse du patrimoine littéraire hindou qu'il demande de ne pas sous-estimer :

[...] but, if their numerous works on Grammar, Logick, Rhetorick, Musick, all which are extant and accessible, were explained in some language generally known, it would be found, that they had yet higher pretensions to the praise of a fertile and inventive genius. Their lighter Poems are lively and elegant ; their Epick, magnificent and sublime in the highest degree ; their *Purana's* comprise a series of mythological Histories in blank verse from the *Creation* to the supposed incarnation of BUDDHA ; and their *Vedas*, as far as we can judge from that compedium of them, which is called *Upanishat*, abound with noble speculations in

⁷³ Il condamne dans son *Persian Interpreter* (1792 : 1) le manque de publications, le prix trop élevé des dictionnaires et des manuscrits et les difficultés rencontrées lors du déchiffrement des manuscrits.

⁷⁴ « I am, notwithstanding this, induced to hope, that the following Essay, such as it is, may prove of some service to the Persian scholar ; for such an Assistant I have often wished, when struggling with the various difficulties that arise from the hurry, negligence, or fancy of transcribers » ; in William Ouseley, *Persian Miscellanies : An Essay to Facilitate the Reading of Persian Manuscripts* (London, 1795) viii.

metaphysics, and fine discourses on the being and attributes of God.⁷⁵

Jones ouvre un vaste champ d'exploration au traducteur de littérature sanscrite et déplace les limites du corpus bien au delà des contes orientaux. Joseph Carlyle traducteur et éditeur d'une anthologie de spécimens de poésie arabe souhaite présenter à ses lecteurs une vision d'ensemble de leur production poétique : « my wish was not only to give an idea of the writings of the principal Arabian poets, but also to exemplify the different kinds of Arabian composition ».⁷⁶

Carlyle décrit son travail comme la reproduction fidèle du corpus littéraire oriental. Mis bout à bout, les spécimens sont censés en former une image complète. Edward Said rappelle que ces « re-présentations » sont décorrelées de leur référent oriental pour faire sens à l'intérieur d'un système de signification créé par et pour l'Occident.⁷⁷ Le but du travail des orientalistes ici est bien de « re-produire » une littérature orientale stable, identifiable, cohérente, et réutilisable. Néanmoins, l'analyse de Said ne rend pas compte de la conscience qu'ont les orientalistes des limites opposées par l'Orient réel à leur démarche essentialiste. Les anthologies poétiques arabes ou persanes produites par les Anglais sont mises en péril par l'intrusion d'une réalité orale et versatile et par l'aspect rebelle de la graphie des Orientaux.

Dès lors, les anthologies figurent comme le cadre discursif dans lequel la résistance des lettres orientales est maîtrisée. Le corpus oriental de langue anglaise est construit de manière symbolique et pratique. La littérature orientale est symboliquement reliée au corpus anglais par le partage d'un dénominateur commun : la politesse. Les orientalistes soulignent l'élégance des lettres orientales et relient ainsi les préoccupations de Hâfez à celle de Pope. Ce rapprochement symbolique est confirmé par des références à l'histoire culturelle du monde arabe ou persan dans lesquelles les orientalistes soulignent l'existence d'organismes de perfectionnement de la langue orientale. William Jones justifie la « politesse » des lettres arabe et persane par une volonté politique de réglementation de ces langues. Il écrit en 1773 au sujet de la langue arabe « *he [Mahomed] polished the*

⁷⁵ Sir William Jones, « Third Anniversary Discourse. Delivered 3 February 1786 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 32-33.

⁷⁶ Joseph Carlyle, *Specimens of Arabian Poetry* (Cambridge, 1796) ii.

⁷⁷ « the phenomenon of Orientalism as I study it here deals principally, not with a correspondence between Orientalism and Orient, but with the internal consistency of Orientalism and its ideas about the Orient (the East as career) despite or beyond any correspondence, or lack thereof, with a 'real' Orient » ; in Edward Said, *Orientalism* (1978 ; Harmondsworth : Penguin Books, 2003) 5.

language of his country, and brought it to a degree of purity and elegance, which no *Arabian* writer since his times has been able to surpass », et au sujet de la langue persane : « We have no genuine accounts then of the *Persian* language till the time of the *SASSANIAN* kings, who flourished *from the opening of the third century to the middle of the seventh* ; in which period an Academy of Physick was founded at *Gandisapor* [... and] it became a school of poetry, rhetorick, dialectick, and the abstract sciences. In this excellent seminary the *Persian* tongue could not fail of being greatly refined and the rusticity of the old idiom was succeeded by the pure and elegant dialect ». ⁷⁸ L'aspect primitif ou barbare des lettres orientales est effacé au profit d'une version polie et policée de la littérature venue d'Orient. Un peu plus tard, l'orientaliste John Richardson soutient le même type de propos au sujet de la langue arabe :

From this uncommon attention to promote emulation and refine their language, the dialect of the *Koreish* was the purest, the richest, and the most polite of all the Arabian idioms ; the other dialects being incorporated, or sliding gradually into disuse. By this singular idiomatic union, like the confluence of many streams into one large river, the Arabic has acquired an uncommon fullness : whilst the luxuriance of synonymes, and the equivocal or opposite senses of the same or similar words, have furnished their writers with a wonderful power of indulging, in the fullest range, their favourite passion for antithesis and quaint allusion. ⁷⁹

L'orientaliste est attentif à la richesse et la perfection de la langue arabe et au processus d'annexion progressive des dialectes dans une langue commune, l'idiome de la tribu de la famille du prophète, et de purification de cette langue. Étonnamment, la langue arabe suit le même parcours que la langue anglaise qui se constitue par la domination de la langue parlée par les membres de l'élite londonienne sur les dialectes régionaux et par la mise en place de règles définissant le bon et le mauvais usage du parlé et de l'écrit. Le parallèle entre destinées linguistiques met en lumière le partage de certaines valeurs, comme la politesse et le bon goût, et justifie l'intégration de textes venus d'Orient dans le corpus littéraire anglais.

⁷⁸ Sir William Jones, « The History of the Persian Language » *The History of Nader Shah* (London, 1773) 160, 158-159.

⁷⁹ John Richardson, « A Dissertation on the Languages, Literature and Manners of Eastern Nations » *A Dictionary, Persian, Arabic and English*, 2 vols. (Oxford, 1777-1780) I : ii.

Cette intégration est réalisée en pratique par la translation des œuvres orientales au sein d'anthologie littéraire de langue anglaise. Deux exemples – les *Persian Miscellanies* publiées en 1795 par le major Ouseley et les *Specimens of Arabian Poetry* par Joseph Carlyle, professeur d'arabe à Cambridge, en 1796 – nous permettent de suivre ce parcours et de confirmer l'hypothèse d'un corpus littéraire oriental « alternatif » par rapport aux récits qui circulent en Orient.

Si les titres de *Persian Miscellanies* et de *Specimens of Arabian Poetry* évoquent l'idée de deux recueils de poésie orientale, seul le deuxième peut prétendre au titre d'anthologie. Le premier est un ouvrage de pédagogie pour aider au déchiffrement des manuscrits persans. Ouseley, son auteur, inclut des extraits de littérature persane qui servent d'exemples et représentent des digressions amusantes en comparaison du travail de déchiffrement de la calligraphie persane qui est l'objet principal du manuel : « I have been careful to select in general, such passages (and particularly from the Poets) as [...] will give some variety to a subject naturally barren and unpleasant ». ⁸⁰ Dans le cas des *Specimens* l'objectif de l'auteur est d'offrir au lecteur anglais des morceaux choisis de poésie arabe. Même si les spécimens de textes orientaux n'ont pas la même fonction du manuel au recueil, les deux ouvrages contribuent à la création d'un corpus littéraire oriental de langue anglaise.

Les auteurs de ces anthologies traitent de fragments de littérature orientale. Néanmoins, le terme de « spécimen » indique plus qu'une simple fragmentation pour ajouter l'idée de représentativité. Le « spécimen » est la synecdoque qui permet aux érudits de désigner la totalité de la littérature orientale. Les orientalistes insistent par ailleurs sur l'état lacunaire des manuscrits qu'ils retrouvent et qui subsistent comme les restes d'un âge d'or en ruine. Les érudits accommodent des restes, bâtissent sur des ruines et, pour ce faire, taillent dans le matériau qui a survécu au passage du temps. Le corpus oriental qu'ils offrent aux lecteurs anglais est un corpus fragmenté mais dont l'aspect partial et partiel est recouvert par la prétention d'articuler un discours vrai sur la littérature orientale dans son intégralité. Le lecteur comprend, à travers ces « spécimens », l'essence de l'expression poétique arabe ou persane. L'état de fragmentation décrit selon eux un trait distinctif de la parole des Orientaux dite irrégulière et fonctionnant sur le mode de la rupture, syntaxique et sémantique. William Ouseley affirme au sujet des compositions lyriques persanes : « we do not always find a regular series of thoughts, or succession of ideas : they frequently

⁸⁰ William Ouseley, *Persian Miscellanies : An Essay to Facilitate the Reading of Persian Manuscripts* (London, 1795) xxiv.

consist of several unconnected images and sentiments independent of each other ».⁸¹ Dans un mouvement de va et vient entre « représentation » et « réalité », c'est ici la réalité d'une parole fragmentée qui justifie des coupures en fait imposées aux textes orientaux pour figurer dans des anthologies anglaises.

Le matériau, avant d'avoir été accommodé, est sélectionné. Les critères de sélection, de même que les méthodes d'agencement suivies et les commentaires produits au sujet du matériau traité représentent les étapes de la construction d'un corpus littéraire arabe et persan.

Dès la page de titre de son scipilège de littérature arabe, Joseph Carlyle indique deux prédispositions qui informent la nature de sa sélection. Carlyle envisage une littérature arabe fragmentée sous forme de « spécimens » et restreint la production littéraire aux dernières années du califat, sous-entendu, du califat abbasside. Ces deux premiers principes induisent une représentation marquée de l'Orient. Les exemples choisis par Carlyle sont des parcelles de texte qui autorisent un discours global sur la littérature arabe. Ce domaine est accessible dans son intégralité au moyen de fragments sélectionnés. En d'autres termes, la production culturelle arabe est entièrement connaissable à partir de morceaux choisis par l'orientaliste, aidé des « historiens arabes ». L'établissement de bornes chronologiques constitue un acte lui aussi idéologiquement marqué. Ces bornes délimitent un âge d'or de la poésie arabe qui exclut les poètes arabes contemporains.⁸² Mieux, leur position, hors des limites des temps lyriques, est interprétée comme le signe d'une dégénérescence. Carlyle s'exprime au sujet de l'un d'entre eux : « *The extreme popularity of this production is a striking proof of the decay of all true taste amongst the Orientals ; it were otherwise impossible that they could prefer the laboured conceits and tinsel ornaments of Abou Ismael to the simplicity of the bards of Yemen, and the elegance of the poets of Bagdad* ». ⁸³ À l'élégance et la simplicité des poètes abbassides répond la grossièreté des poètes contemporains dont Abou Ismael est le représentant. La poésie arabe classique est appréciée moins pour ces traits exotiques que pour sa conformité avec un canon esthétique augustinien.⁸⁴

⁸¹ *Ibid.*, p. 14.

⁸² On remarque par exemple que William Jones exclut volontairement les auteurs contemporains de la recension des poètes persans qu'il produit dans son essai « The History of the Persian Language » : « In the sixteenth and seventeenth Centuries, under the family of *Sefi*, the *Persian* language began to lose its ancient purity, and even to borrow some of its terms from the *Turkish*, which was commonly spoken at Court. As to the modern dialect, no specimen of it needs be produced » ; in William Jones, « The History of the Persian Language » *The History of Nader Shah* (London, 1773) 185.

⁸³ Joseph Carlyle, *Specimens of Arabian Poetry* (Cambridge, 1796) 151.

⁸⁴ « during the flourishing periods of Arabian literature, this bombast style was almost unknown, and that the best writers both of poetry and prose, expressed themselves in a language as chaste and simple as that of

Le corpus se construit selon la dialectique de l'inclusion-exclusion, mise en place dès la page de titre, et précisée en introduction. Carlyle énonce trois critères de sélection – l'élégance, la nouveauté et la représentativité – qui ont pour fonction moins d'apporter un tableau complet de la littérature arabe en Angleterre que d'accommoder leur production aux attentes d'un public anglais. Les deux premiers critères, élégance et nouveauté, sont définis en fonction des attentes de ce dernier. La représentativité dépend quant à elle d'une image préconçue que les Anglais entretiennent au sujet de la littérature arabe :

In forming my selection of these poems, which are taken out of a much larger number of the same kind, I was chiefly guided in my choice by an appearance either of elegance or of novelty in the respective productions ; but as my wish was not only to give an idea of the writings of the principal Arabian poets, but also to exemplify the different kinds of Arabian composition, I have admitted some pieces into the collection, merely upon this account, even when I could not but be conscious both of absurdity in the thought, and meanness in the execution.

Carlyle est prêt à inclure des pièces qui ne se conforment pas à son jugement de goût, et probablement pas à celui de ses lecteurs, par simple souci de représentativité. Carlyle se contredit à ce sujet car il prétend à l'exhaustivité mais avoue exclure les œuvres dramatiques et épiques en prétextant que les Arabes ne connaissent pas les règles esthétiques propres à ces deux genres :

As no examples taken from any Epic or Dramatic poems are found amongst the specimens here selected, it may be supposed that the Arabians were unacquainted with the two most noble exertions of the poet's art ; and should we confine our ideas of these to the common notion, viz. « a relation *in verse* of some action, either given by the author himself, or by personages introduced upon the stage for that purpose, » such a conclusion might not be erroneous ; but if our definition of these kinds of poetry be not strictly limited, we shall meet with many Arabian productions which may justly claim to be ranked amongst Epic or Dramatic poems.

Prior or of Addison », in *Ibid.*, p. iii. Pour les citations suivantes, se reporter aux pages ii, v, et vii de l'ouvrage.

Carlyle reconnaît que les Arabes ont produit des œuvres épiques et dramatiques, mais il n'est pas prêt à les inclure dans son recueil. La sélection de spécimens ne représente pas l'intégralité du patrimoine littéraire arabe mais le restreint au seul genre lyrique. Cette exclusion reproduit le stéréotype d'une expression passionnelle retranscrite dans des poèmes élevés par la force de l'éloquence. Suivant cette même logique, Carlyle décide de mettre en avant la pastorale orientale : « in pastoral poetry, the peculiar circumstances of the inhabitants of Arabia have given them a decided superiority over other nations ».

Les anthologies ont leur propre cohérence définie par une série de critères qui excluent certains textes et en autorisent d'autres. Les spécimens, censés donner un accès au tout, n'offrent en réalité qu'une représentation lacunaire du patrimoine littéraire oriental. L'agencement des morceaux choisis est aussi le résultat d'une démarche cognitive et non immédiate. Carlyle choisit de faire figurer les originaux écrits en arabe et de les isoler dans les soixante dix premières pages de l'anthologie. La pagination est remise à zéro pour le deuxième volet du recueil qui contient les commentaires et la traduction des spécimens. Carlyle construit ainsi la fiction d'un texte vierge de toute intervention et d'une traduction équivalente et libérée de sa soumission au texte source. La pagination n'est pas continue mais reprend là où l'original a commencé pour en restituer les traces. L'agencement des textes et de leur traduction à l'intérieur du recueil est producteur de sens. L'organisation de l'anthologie dit au lecteur qu'un accès au texte original est possible et que la traduction en anglais peut en être un reflet fidèle et autonome.

Dans le même temps, l'orientaliste ne cache pas l'artificialité de cette construction. Il organise clairement le travail de « restitution » des textes arabes en deux étapes : la première vise à sélectionner et à reproduire des fragments écrits, la seconde a pour but de les remettre dans une forme commentée et traduite. Carlyle introduit des gloses d'ordre biographique, historique et stylistique. L'ensemble initial, représentant les récits manuscrits arabes, est brisé et les fragments épars sont rassemblés dans un nouvel ensemble cohérent. Le corpus littéraire oriental de langue anglaise est en réalité un reflet bien artificiel du patrimoine littéraire arabe.

Les commentaires ajoutés par l'orientaliste contribuent à construire une représentation symbolique de la littérature arabe que les spécimens confirment. Le premier poème des *Specimens* est intitulé « An Elegy by Lebid Ben Rabiath Alamary ».

L'explication de Carlyle fait subir au poème arabe une première anamorphose, en l'inscrivant dans le courant esthétique de la sensibilité, bien connu des lecteurs anglais.⁸⁵ Il le soumet à une seconde transformation symbolique pour en dévier l'interprétation cette fois vers le genre de la pastorale :

*I am sensible that many of its beauties can be very inadequately represented in a translation, and that many passages which were considered as beauties by the author and his countrymen, will no longer appear such to an European critic ; but still I shall hope this production of Lebid must give pleasure to any person of true taste, by its picturesque descriptions, appropriate images, and simple delineation of pastoral manners.*⁸⁶

Carlyle note la possibilité d'une interprétation en décalage du fragment arabe et expose le principe d'une reconstitution matérielle et virtuelle du patrimoine littéraire arabe. Le spécimen est la pièce d'un puzzle et assure, en tant que telle, la cohérence et le maintien du tout. Chaque spécimen a sa place dans le puzzle de l'anthologie de Carlyle et ne pourrait être déplacé sans causer de rupture chronologique. De même les morceaux choisis confirment le maintien d'une représentation topique de l'Orient, qui peut, comme le rappelle Carlyle, être en décalage avec l'interprétation des Orientaux eux-mêmes. Le cadre symbolique assigné au poème de Lebid, que Carlyle renomme élégie, est le monde de l'idylle. Carlyle applique à la compréhension du poème un lieu commun de la construction d'un Orient imaginaire. Ces commentaires visent aussi le style des poètes arabes, comme celui de « Jaafer ben Alba », qu'il dit fondé sur l'antithèse.⁸⁷ À nouveau, le spécimen corrobore un discours topique soutenu par les Anglais au sujet des Orientaux et de leur expression excessive. William Ouseley décrit cette démarche de la confirmation du tout par la partie dans ses remarques sur l'irrégularité du style oriental :

In the Lyric compositions of Persia, we do not always find a regular series of thoughts, or succession of ideas : they frequently

⁸⁵ « its subject is one that must be ever interesting to a feeling mind » ; in *Ibid.*, p. 4.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 5.

⁸⁷ « The antitheses contained in the second and last stanza of this poem are much admired by the Arabian commentators » ; in *Ibid.*, p. 25.

consist of several unconnected images and sentiments independent of each other ; nor has the Sonnet already spoken of, from the Divaun of Jamī, been chosen by the translator as an exception to this remark.⁸⁸

Le vers de Jāmī représente selon Ouseley un trait distinctif de l'expression orientale. Le « spécimen » correspond à une reconstitution matérielle et virtuelle de la *fabula* orientale.

Un phénomène similaire peut être observé au sujet de l'« anthologie » de poésie persane constituée par William Ouseley un an plus tôt. La page de titre des *Persian Miscellanies* indique la double fonction, pédagogique – « an essay to facilitate the reading of Persian Manuscripts » – et poétique – « with engraved specimens, philological observations, and notes critical and historical » – du recueil. Le sous-titre ajoute au manuel de calligraphie persane la fonction d'une anthologie savante. Le choix des extraits et leur longueur dépend des besoins de l'essai. Ouseley n'hésite pas à effacer l'aspect poétique devant la fonction pédagogique,⁸⁹ et à réduire les spécimens à un vers ou un distique au mieux. Le corpus oriental émerge dans ce cas d'un exposé théorique et dépend des besoins de l'étude de la graphie persane. Ouseley se sert de l'extrait comme d'une illustration d'un divertissement à un sujet trop rébarbatif.⁹⁰ Les extraits orientaux sont présentés comme des digressions plaisantes. Il inclut par exemple dans son exposé sur les lettres « Hha » et « Kha » un sonnet de Jāmī. Il reproduit alors des renseignements biographiques sur l'auteur et son œuvre et propose une version transcrite en alphabet latin puis une traduction du sonnet et conclut : « As I shall have occasion hereafter, to quote the poet Jamī, I shall dwell no longer in this place on his writings, but return to the original subject of my essay... ». De même, lorsqu'il écrit un aparté sur la production poétique de Sādi il conclut : « But I return to my subject... ».

L'orientaliste réalise un tour de passe-passe pour donner au lecteur anglais une vision globale de la production poétique persane à partir de ces oripeaux. Pour comprendre comment une telle re-création est possible, il faut revenir aux dernières pages de l'introduction. Ouseley indique la fonction représentative qu'il assigne à ces exemples :

⁸⁸ William Ouseley, *Persian Miscellanies : An Essay to Facilitate the Reading of Persian Manuscripts* (London, 1795) 19.

⁸⁹ « The manuscript, from which this anecdote has been extracted, is written in a style, neither very correct, nor elegant ; but I thought it necessary that the reader, should render himself acquainted with writings of that description » ; in *Ibid.*, p. 167.

⁹⁰ « hoping thereby, to relieve the reader and diversify, in some measure, the barren sameness of the subject » ; in *Ibid.*, p. 190.

« The extracts from the Persian writers have not been taken at random [...] I have been careful to select, in general, such passages as [...] “will serve as specimen[s] of the Oriental style” [...] ». À la fin de cette même introduction Ouseley définit au moyen de l'isotopie du jardin oriental une image globale de la littérature persane :

[I] have endeavoured to remove, in some measure, the thorns and brambles that opposed his [the reader's] entrance to the smiling garden of Persian literature ; a garden which I would describe, were I allowed to conclude in the Eastern style, as a happy spot, where lavish nature, with wild profusion, strews the most fragrant and blooming flowers, (1) where the most delicious fruits abound, and which is ever vocal, with the plaintive melody of the Nightingale, (2) [...] where ærial beings in a visionary train, (3) the fairest creatures of poetical imagination, hover in the balmy clouds, inhaling the odours of the jessamine and rose ; a garden, in whose trim alcoves, the festive board is spread, and the praises of ruby wine, (4) sung to the sprightly lyre, while lovely nymphs, with dishevelled musky tresses, present the flowing goblet to the enamoured guest : (5) a garden, in whose shady bowers, and soft recesses, the tender tale of love (6) is ever told, and the fond sigh, attuned to the querulous lute, (7) or breathed to the passing gale ; (8) whilst in its more open walks, the high heroic deeds of ancient warriors and kings, (9) are chanted in lofty strains ; science gives her lesson, and the voice of wisdom is often heard uttering the moral sentence, (10) or delivering the dictates of experience, in the flowery or mysterious phrase of allegory (11). In short, to conclude the metaphor, an ample field of intellectual enjoyment, which requires but a little cultivation to prove itself a grateful soil.

Ouseley offre un relevé « exhaustif » des thèmes clés et des modes d'expression qui distinguent la poésie persane et ajoute en note de bas de page : « The reader will at once perceive, that in this concluding paragraph, I have endeavoured to comprise the most striking features, and frequent subjects of Persian literature ».

Les spécimens confirment chacun des onze éléments de ce tableau. Les spécimens 3 et 4 qui figurent sur la gravure V reproduisent une phrase du *Skander Nameh* et une du *Shah Nameh* et représentent le thème de la poésie héroïque. Le spécimen 5, un distique de Jāmī sur les amours de Joseph et Zeleekha, occupe la case « romance », tandis que les spécimens 6 et 7, deux vers de Sādi, traitent de l'usage des êtres féeriques dans la poésie persane. Le spécimen 9 est un couplet de Jāmī qui offre à Ouseley l'occasion d'un

aparté sur l'isotopie du rossignol et de la rose. Les autres gravures fonctionnent de la même manière et Ouseley n'a de cesse de relier explicitement les exemples qu'ils proposent aux thèmes qu'il a initialement sélectionnés. Le premier spécimen de la huitième gravure est un distique de Sādi qui contient « trois des sujets les plus appréciés de l'ode persane ».⁹¹

L'orientaliste révèle le principe constitutif de l'anthologie selon lequel la partie réalise le tout et le tout la partie. Le spécimen justifie la pertinence de l'anthologie, ou sa représentativité, et, en retour, l'anthologie justifie la pertinence du spécimen, ou sa valeur. Ce mouvement de va-et-vient produit un effet de justification du corpus par lui-même.

Le corpus littéraire oriental de langue anglaise reconstitue en même temps qu'il restitue les textes des Orientaux auprès d'un public anglais. Cette action double correspond à la définition que donne Didier Coste de la répétition comme geste conservateur et iconoclaste.⁹² Le corpus littéraire oriental de langue anglaise est bien une écriture qui se place « en dessous » du manuscrit oriental et « au delà » de ce dernier. Le discours du corpus est un discours performatif qui crée la littérature orientale en même temps qu'il la retranscrit. Le chrestomancien opère des sélections, accommode les restes et les restitue dans une forme – la forme courte – et un idiome – l'anglais – facilement réutilisables par ses lecteurs. Les corpus ont une fonction d'autorisation des textes orientaux et jouent un rôle pour l'intégration de ces derniers dans le domaine des belles lettres anglaises.

L'intégration est matérialisée par la présence de poèmes orientaux au sein d'anthologies de poésie anglaise. C'est le cas par exemple de « A Persian Song of Hafiz » traduit par William Jones dans le recueil *Poems Consisting Chiefly of Translations from Asiatick Languages* de 1772 et repris dans l'anthologie poétique éditée par Robert Southey en 1807 intitulée *Specimens of the Later English Poets*. La présence de l'ode de Hāfez

⁹¹ Depuis le dernier appel de note, les citations sont toutes tirées du même ouvrage. Le lecteur pourra se référer, suivant l'ordre de leur apparition, aux pages 21, 59, xxiv-xxv, xxx-xxxi, xxx et 144 du manuel de Ouseley.

⁹² « As repetition and recycling, it has a transmissive, traditional, conservative and stabilising function, it builds up a canon and confirms it [...] it is on the side of ritual, commemoration, community-building as maintenance of habits, we could call it 'underwriting'. As recontextualisation and defamiliarisation, as reshaping, distortion, deconstruction and mutation, it is iconoclastic and subversive more than adaptive and accommodating, it is on the side of defacement and revolution, new starts (whether by uniting or dividing the extant) and closure of an era, we could call it 'overwriting' » ; in Didier Coste, « Rewriting, Literariness, Literary History. » *La Revue LISA/ LISA e-journal* II-5 (2004). Article consulté les 11 et 13 juin 2008 <<http://www.unicaen.fr/mrsh/anglais/lisa>>.

dans cette anthologie est justifiée par le statut de Jones, considéré par ses contemporains comme un éminent orientaliste et poète.⁹³ Cette justification est néanmoins partielle car elle ne permet pas de comprendre pourquoi ce poème a été ajouté aux autres poèmes de Jones cités par Southey. Cette préférence est durable puisque les autres anthologies de poésie anglaise publiées à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e mentionnent toujours Jones en compagnie de Hāfez.⁹⁴ Le choix des éditeurs n'est pas le fruit du hasard mais présuppose un horizon d'attente jugé capable de percevoir la logique d'une telle inclusion. Le lecteur du XVIII^e siècle reconnaît, comme nous l'explique Stuart Gillespie dans son article « Translation and Canon Formation », la valeur d'un auteur d'après la qualité de ses traductions. Il n'est pas inconcevable d'intégrer Jones au corpus poétique anglais par l'intermédiaire d'une traduction de poème, même lorsqu'il s'agit de la traduction d'un poète oriental. Si cette inclusion ne pose aucun problème logique, elle n'est pas sans conséquence sur la place et la valeur assignées à la littérature orientale par rapport à la littérature anglaise.

Le poème de Hāfez est mis en série dans une anthologie de poésie anglaise. La série en peinture – comme la série de gravures de Hogarth qui racontent l'histoire d'une prostituée – ou en littérature – comme le roman feuilleton, tel qu'il est pratiqué au XIX^e siècle – correspond à une suite d'épisodes, qui, mis bout à bout, forment un récit plus large. Le chant de Hāfez est intégré dans le récit plus large de la littérature anglaise du XVIII^e siècle grâce à ces anthologies. Dans le cas de la série en peinture ou du roman feuilleton, la séquence est un découpage dans le développement continu de la diégèse. Il existe un lien de dépendance de la partie vis-à-vis du tout ; dépendance qui est chronologique – l'absence d'un épisode provoque une rupture dans le temps du récit et de la narration – et logique – le manque crée une situation d'interprétation difficile ou du moins imparfaite. Le poème de Hāfez est considéré par les éditeurs d'anthologie comme un épisode dans une série poétique et ces derniers acceptent implicitement le lien de dépendance du florilège vis-à-vis de la séquence orientale. En d'autres termes, l'ensemble de la poésie anglaise ne peut être interprété correctement en l'absence de son épisode oriental. Cette hypothèse entame un renversement du rapport de dominant à dominé qui

⁹³ Voir à ce sujet les articles de V. de Sola Pinto « Sir William Jones and English Literature » *University of London Bulletin of the School of Oriental and African Studies* XIV-4 (1946) 686-94 et de Garland Cannon, « The Literary Place of Sir William Jones » *Journal of the Asiatic Society of Bengal* II-1 (1960) 47-61.

⁹⁴ On retrouve « A Persian Song » dans *The New Foundling Hospital for Wit* (London, 1784), dans *The English Anthology* (London, 1793-1794) éditée par Joseph Ritson, dans *Specimens of Later English Poets* (London, 1807) éditée par Robert Southey et dans *The Works of the English Poets* (London, 1810) éditée par Alexander Chalmers.

prévaut dans le processus d'autorisation de la littérature orientale par la littérature anglaise. La littérature autorisée et insérée est en mesure de devenir une pièce nécessaire à la réalisation du tout.

Le terme d'« anthologie » signifie étymologiquement l'action de cueillir des fleurs et, par extension, un recueil de textes choisis qui représentent ce qu'un ensemble a de plus typique ou a fait de mieux. Les éditeurs pensent leur anthologie comme un recueil représentatif de la poésie anglaise. Joseph Ritson écrit en préface de *Specimens of Later English Poets* : « there is scarce a single poet of eminence or merit who has not contributed generally his best and in some cases his only production, and that no publication of like nature ever comprehended such a number and variety of excellent poems or was printed with superior elegance, fidelity, or correctness ».⁹⁵ Robert Southey pousse l'aspect représentatif du recueil plus loin lorsqu'il dit préférer le terme d'« herbier » plutôt que celui d'« anthologie » pour qualifier son ouvrage : « My business was to collect specimens as for a *hortus siccus* ; not to cull flowers as for an anthology ».⁹⁶ L'objet de son florilège n'est pas d'assembler un bouquet choisi mais de désigner, classer et répertorier l'ensemble des poèmes anglais pour en autoriser une étude littéraire, à la manière du botaniste John Ray qui arrange l'*herbarium* de son ami Hans Sloane.

Le maintien de chaque pièce à sa place dans l'herbier poétique de Southey assure *a posteriori* la cohésion et la cohérence du tout selon un plan chronologique. La place du chant de Hāfez situé dans l'« herbier » de Southey entre « The Academick » de James Marriot et « Prologue at the Opening of the Theatre Royal Edinburgh » de James Boswell dépend du classement chronologique souhaité par l'éditeur : « I have noticed each under the year of his death, where that could be ascertained, otherwise according to the date of his chief publication ».⁹⁷ Robert Southey retrace les étapes du parcours de la littérature anglaise en faisant coïncider la naissance, la maturation et le dépérissement des formes et des genres avec l'histoire politique du royaume d'Angleterre. Dès lors, le poème persan correspond, au même titre que les poèmes qui le suivent et le précédent, à un moment du développement du « grand » récit de la poésie anglaise. L'ode est transférée dans le temps pour passer du XIV^e siècle persan au XVIII^e siècle anglais et être actualisée à l'intérieur de l'anthologie anglaise. Néanmoins, le choix de faire figurer la traduction du chant de Hāfez ne s'explique pas seulement par le vœu de maintenir une temporalité continue. Southey aurait pu s'en tenir aux autres poèmes de Jones et ne pas faire figurer la

⁹⁵ Joseph Ritson, ed. *The English Anthology*, 3 vols. (London, 1793-94) I : i-ii.

⁹⁶ Robert Southey, ed. *Specimens of Later English Poets*, 3 vols. (London, 1807) I : iv.

⁹⁷ *Ibid.*, p. iv.

traduction du poème persan.⁹⁸ Son insertion témoigne de la popularité de Hāfez et fait de ce dernier une séquence incontournable dans la compréhension de la production poétique anglaise au XVIII^e siècle.

La réalisation de corpus littéraires orientaux est synonyme d'une appropriation des lettres orientales par la culture anglaise. Cette usurpation dépend du transfert des textes orientaux dans l'espace et dans le temps et transforme des textes-sources en œuvres supplémentaires.

⁹⁸ Dans l'épisode de la série consacrée à Sir William Jones, Southey cite « Solima ; An Arabian Eclogue » (III : 383-388), « A Persian Song of Hafiz » (III : 389-391), « An Ode in Imitation of Alexis » (III : 392-393), « The Palace of Fortune, An Indian Tale » (III : 394-396).

ŒUVRES TRADUITES, ŒUVRES SUPPLÉMENTAIRES

Alexander Dow écrit au sujet du recueil de contes persans qu'il traduit :

The language of translation will, perhaps be thought too florid and diffuse by men accustomed to the succinct and nervous manner of the ancients, and that concise elegance, which distinguishes many writers of modern Europe. But whatever liberties have been taken with the English language, in order to bend it to the Persian idiom, the translator can aver, that he has retrenched many of the redundancies of his author. Inatulla uses the pompous diction peculiar to the East, even in his most familiar and ludicrous tales. In some of them, the translator found it necessary to reduce his author's ideas into common language.⁹⁹

Jonathan Scott reprend et complète en 1799 la traduction laissée inachevée par Dow en 1768. Il écrit à son sujet :

Curiosity, however, having led me to compare Dow's performance with the Persic, I found it so widely distant from it, even to the insertion of whole tales not in the original, that I conceived a new translation of the entire work might not be unacceptable.¹⁰⁰

Dans ces deux cas, la traduction est perçue comme le « supplément » du texte source ou d'une version précédente.¹⁰¹ Dow et Scott désignent leur œuvre respective comme la « reprise » d'un « original » ou d'une traduction. Le terme de « reprise » contient

⁹⁹ Alexander Dow, *Tales Translated from the Persian of Inatulla of Delhi*, 2 vols. (London, 1768) I : v-vi.

¹⁰⁰ Jonathan Scott, *Bahar-Danush ; Or, Garden of Knowledge. An Oriental Romance*, 3 vols. (Shrewsbury, 1799) I : ii-iii.

¹⁰¹ D'après la définition de « supplément » selon Samuel Johnson, déjà donnée en ouverture à cette cinquième partie : « Addition to anything by which its defects are supplied » ; in *Dictionary of the English Language* (London, 1755).

deux verbes, « reprendre » et « repriser », et ceux-ci indiquent la double tâche impartie au traducteur. L'œuvre traduite est le résultat d'une capture et d'une greffe, d'une appropriation et d'un montage du texte source dans le but d'assurer l'intégration des lettres orientales au corpus littéraire de langue anglaise.

La tâche du traducteur n'est pas de copier mot à mot un « original » mais de produire le supplément adapté d'un texte source. Sa double intervention explique, comme l'écrit Stuart Gillespie, que les traductions aient joué un rôle majeur dans la formation du canon poétique de langue anglaise.¹⁰² Le terme de « supplément » doit aussi nous rappeler les études de la critique contemporaine au sujet de l'acte de traduire. Inspirée par l'essai de Walter Benjamin intitulé « La tâche du traducteur » et publié en 1923, la critique post-structuraliste autour de Jacques Derrida dans « Des Tours de Babel » (1985) et post-moderne autour de Lawrence Venuti dans *Rethinking Translation* (1992) récuse les termes d'« original » et de « copie ». Benjamin annonce en effet l'aspect lacunaire du texte source et repousse l'idée de la traduction comme simple « copie ». La traduction réussie ne s'en tient pas à l'« original » mais doit enrichir ce dernier des connotations propres au nouvel idiome de transmission. Elle contribue ainsi à la révélation d'une langue « supérieure » dans laquelle toutes les langues particulières s'accordent :

Car, de même que les débris d'un vase, pour qu'on puisse reconstituer le tout, doivent s'accorder dans les plus petits détails, mais non être semblables les uns aux autres, ainsi, au lieu de s'assimiler au sens de l'original, la traduction doit bien plutôt, amoureusement et jusque dans le détail, adopter dans sa propre langue le mode de visée de l'original, afin de rendre l'un et l'autre reconnaissables comme fragments d'un même vase, comme fragments d'un même langage plus grand [...] La vraie traduction est transparente, elle ne cache pas l'original, ne l'éclipse pas, mais laisse, d'autant plus pleinement, tomber sur l'original le pur langage, comme renforcé par son propre médium.¹⁰³

La traduction n'est pas une copie transparente de l'« original ». La transparence dont parle Benjamin désigne un phénomène d'adjonction et non de remplacement de l'œuvre source par sa traduction. Celle-ci correspond alors à la pièce supplémentaire

¹⁰² « [...] in this period, the activity of translation is quite expressly the animating power in the English poetic tradition, and the decisive influence in canon formation » ; in Stuart Gillespie, « Translation and Canon Formation » *The Oxford History of Literary Translation in English, vol. 3, 1660-1790* (Oxford : Oxford UP, 2005) 19.

¹⁰³ Walter Benjamin, « La Tâche du traducteur » *Œuvres I* (1923 ; Paris : Gallimard, 2000) 257.

nécessaire à la réalisation du langage pur. Jacques Derrida s'inspire de la pensée de Benjamin dans son essai « Des Tours de Babel » et affirme que la traduction n'est pas dans un état de dette vis-à-vis du texte traduit. Derrida s'attaque ici à la « métaphysique de la présence » pour déconstruire l'opposition binaire entre authenticité et artifice, original et copie.¹⁰⁴

De même, la critique post-moderne envisage la traduction comme le « supplément » d'un texte source. En introduction à l'ouvrage collectif qu'il dirige, Lawrence Venuti annonce que la traduction n'établit jamais une identité, mais un manque, un supplément. Venuti s'intéresse alors aux processus d'acculturation et de recodage qui ont lieu lors de la traduction.¹⁰⁵ Ces deux temps de la traduction correspondent aux deux étapes de la reprise envisagées initialement par les traducteurs orientalistes du XVIII^e siècle. L'éclairage post-moderne offre un cadre théorique qui nous autorise à dépasser le simple jugement de valeur visant à déprécier une traduction « inexacte » et nous permet de comprendre les mécanismes par lesquels la traduction, grâce à sa fonction de supplément, intègre le corpus littéraire de langue anglaise.

Alexander Dow conçoit sa traduction comme la restitution fidèle, aussi fidèle, écrit-il, que le passage de la langue persane vers la langue anglaise le permet, des contes d'un certain Inatulla de Delhi : « The many attempts made in Europe to imitate the eastern manner of writing, by men totally unacquainted with the literature of Asia, induced the translator of the following tales to present the public with genuine specimen of oriental composition ». ¹⁰⁶ Dow ne se contente pas d'être le simple imitateur d'un style persan mais souhaite en être le transcritteur fidèle. Néanmoins, cette revendication ne l'empêche pas d'intervenir sur le manuscrit afin de le mettre au diapason du goût et de l'éthique du temps. Il reconnaît l'importance du style de la composition dans la préservation du sens de l'œuvre mais supprime certains effets qu'il juge redondants ou inappropriés ou certains

¹⁰⁴ Dans le chapitre intitulé « Le Supplément d'origine » dans *La Voix et le phénomène*, Jacques Derrida s'explique sur la notion de « métaphysique de la présence » qu'il estime représenter l'impensé de la démarche des phénoménologues. Il envisage de déconstruire cette « croyance » en plaçant le *différer* au coeur même de la présence, le supplémentaire au coeur même de l'origine : « Ainsi entendue, la supplémentarité est bien la *différance*, l'opération du différer qui, à la fois, fissure et retarde la présence, la soumettant du même coup à la division et au délai originaires [...] La différence supplémentaire vicarie la présence dans son manque originaire à elle-même » ; in Jacques Derrida, *La Voix et le phénomène* (1967 ; Paris : PUF/Quadrige, 2007) 98. Ces réflexions informent notre thèse au sujet de la traduction comme acte qui actualise un manuscrit oriental, non pas de manière « métaphysique », mais de manière « supplémentaire ».

¹⁰⁵ Lawrence Venuti, *Rethinking Translation. Discourse, Subjectivity, Ideology* (London : Routledge, 1992) 8.

¹⁰⁶ Alexander Dow, *Tales Translated from the Persian of Inatulla of Delhi*, 2 vols. (London, 1768) I : iii.

passages moralement condamnables. Il précise : « great care has been taken in the translation not to offend decency ». ¹⁰⁷

La traduction des manuscrits orientaux, comme celle des œuvres de l'antiquité gréco-romaine, ou comme la « modernisation » des grands auteurs anglais, est pensée comme « supplémentaire » par rapport au texte source. Les auteurs anglais, comme l'explique Stuart Gillespie dans son article « Translation and Canon Formation », gagnent en prestige grâce à des traductions qui sont censées élever l'original, l'embellir, l'enrichir, ou simplement, dans le cas des contes d'Inatulla, le rendre plus acceptable. ¹⁰⁸ Thomas Warton publie en 1754 un essai intitulé *Observations on the Faerie Queene of Spenser* dans lequel il s'insurge contre cette pratique. Sa critique témoigne de l'ampleur du phénomène : « Thus when translation (for such may imitations from Chaucer be call'd) becomes substituted as the means of attaining the knowledge of any difficult and antient author, the original not only begins to be neglected and excluded as less easy, but also to be despised as less ornamental and elegant ». ¹⁰⁹

Thomas Warton ne condamne pas la traduction en tant que telle mais dénonce l'usage qu'en font les auteurs et les lecteurs de son temps. Il récuse la préférence accordée à la traduction et la manière dont cette dernière se substitue à l'original. Ce principe de substitution est aussi à l'œuvre dans la transformation des manuscrits orientaux en vue de leur intégration à un patrimoine littéraire anglais. Les œuvres orientales traduites sont les dépouilles, les *spolia*, des manuscrits originaux, fragmentés, sélectionnés puis traduits. Joseph Carlyle cite les *Mille et une nuits* comme l'exemple de l'écriture mixte, mi-vers mi-prose, employée par les auteurs arabes et ajoute : « their effect upon the passions of the reader, even under the mutilated form in which they appear to us, is pretty generally acknowledged ». ¹¹⁰ La mutilation des textes orientaux, leur spoliation virtuelle, est précédée par la spoliation réelle des manuscrits orientaux, transférés vers les bibliothèques d'Oxford ou de Cambridge, et plus largement par le phénomène de spoliation provoqué par la colonisation. Le manuscrit traduit est un *spolium* réel et virtuel, il porte les marques d'une histoire de la colonisation du texte et du sens du texte. ¹¹¹ Mais l'œuvre traduite ne

¹⁰⁷ Alexander Dow, trans., *Tales Translated from the Persian of Inatulla of Delhi*, 2 vols. (London, 1768) ix.

¹⁰⁸ « In this period, translators and translations, far from being automatically relegated to secondary status in the pantheon, could be accorded the highest honours » ; in Stuart Gillespie, « Translation and Canon Formation » *The Oxford History of Literary Translation in English*, vol. 3, 1660-1790 (Oxford : Oxford UP, 2005) 12.

¹⁰⁹ Thomas Warton, *Observations on the Faerie Queene of Spenser* (London, 1754) 142.

¹¹⁰ Joseph Carlyle, *Specimens of Arabian Poetry* (Cambridge, 1796) vi.

¹¹¹ Cette réflexion sur le *spolium* oriental s'inspire du travail mené par Tejaswini Niranjana dans *Siting Translation* (Berkeley : University of California Press, 1992). Cet ouvrage propose de déconstruire les rapports entre traduction et pouvoir dans un contexte colonial et post-colonial. Pour Niranjana, la traduction implique un mode de représentation de l'autre colonisé qui vise à développer des « stratégies

demeure pas « dépouille » : le fragment découpé est « à nouveau » intercalé dans un ensemble plus large que constitue la littérature de langue anglaise. La violence de la spoliation – ou ce que Pierre Pachet désigne au sujet des fragments de textes grecs antiques comme « cette loi de la survie de l'humain qui veut qu'on échappe à la mort qu'au prix de son intégrité » – ¹¹² semble seule susceptible d'assurer la survie du texte oriental auprès d'un public européen.

Une fois les fragments capturés, les savants tentent de greffer ces morceaux choisis sur le corps de la littérature anglaise. Le premier type de traduction consiste en une restitution la plus littérale possible du texte source. Elle consiste en un quasi-redéploiement immédiat de ce dernier dans la langue cible – ainsi de la première traduction du poème amoureux traduit par les interprètes turcs de Lady Mary Wortley Montagu,¹¹³ ou encore des traductions à but pédagogique proposées dans les manuels de langues orientales ou dans les revues savantes. Jonathan Scott indique dans une note disposée avant la préface traduite d'*Ināyat-Allā* dans *Bahar-Danush ; Or, The Garden of Knowledge* :

Sir William Jones has justly observed, that prefatory introductions have been generally omitted by translators, though they always contain the richest stores of language, as Persian authors generally exert in them their utmost powers of rhetoric. The Orientalist who may have read the originals of the Prefaces and Introduction to the BAHAR-DANUSH, knows, that they are esteemed as models of composition, and very difficult to translate.¹¹⁴

d'endiguement » (« strategies of containment ») fondées sur un rapport asymétrique des langues.

¹¹² Comme l'écrit Pierre Pachet au sujet des fragments de textes grecs : « Tout fragment renvoie à une *fracture* qui est comme son acte de naissance, tout débris à une brisure, toute parcelle à une partition et toute étincelle à une explosion. Ainsi le fragment se trouve-t-il porteur de significations surimposées [...] Il faut se tourner plutôt vers la signification seconde, 'déplacée', celle qui résulte du *transfert* du texte de son lieu originel. Qu'elle soit déformation, enrichissement ou erreur d'interprétation, elle entretient avec la première une relation privilégiée » ; in Pierre Pachet, *Du bon usage des fragments grecs* (Paris : Le Nouveau Commerce, 1976) 11 ; et : « Non seulement donc la fracture qui crée le fragment n'est pas un accident extérieur à l'œuvre, mais encore elle ne doit pas être appelée un accident en général. Elle est un événement consubstantiel à l'œuvre, le nom que prend pour nous cette loi de la survie de l'humain qui veut qu'on n'échappe à la mort qu'au prix de son intégrité. Le temps passe et prend sa part de chair, laissant au texte cette déchirure qui nous laisse stupides » ; in *Ibid.*, p. 13.

¹¹³ « I have taken abundance of pains to get these verses in a literal translation, and if you were acquainted with my interpreters, I might spare myself the trouble of assuring you that they have received no poetical touches from their hands » ; in Lady Mary Wortley Montagu, « Letter to Alexander Pope, Adrianople, 1 April 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 77.

¹¹⁴ Jonathan Scott, « To the Reader » *Bahar-Danush ; Or, Garden of Knowledge. An Oriental Romance*, 3 vols. (Shrewsbury, 1799).

Le style persan, dans son éclat le plus splendide est quasi-intraduisible ou du moins sagement évité par les traducteurs. Le redéploiement du document tel quel le condamne au rejet du public anglais, comme dans le cas d'une greffe qui n'aurait pas pris. La fidélité, comme soumission à la lettre du texte source, condamne la traduction à l'obscurité. Le commentateur de la *Bhagvat Geeta*, traduite par Wilkins, explique :

The peculiar difficulty of the undertaking is sufficient apology for their failure [...] They must have contended at once with the obscurity of a foreign language, with the wild exuberance of imagination so conspicuous in eastern compositions, with a profusion of allegories the most licentious, and metaphors the most daring, which envelops the subtleties of metaphysics in tenfold darkness.¹¹⁵

L'auteur reconnaît l'intérêt anthropologique de l'entreprise de Wilkins qui ouvre une nouvelle voie dans le domaine de la connaissance des mythes et des religions, mais blâme le traducteur pour avoir tenté de restituer « tel quel » le génie poétique des textes sacrés hindous. Une greffe ratée condamne le spécimen à l'irrégularité ou à la barbarie.

Les deux autres types de traduction, par enchâssement et par « englobement », assurent une participation plus aboutie des belles étrangères au sein du corpus « national ». Enchâssement et « englobement » correspondent à deux niveaux de recouvrement du texte source par le texte traduisant. Le premier cas de mise en abîme autorise un détournement de contenu et d'expression pour assurer leur conformité avec le canon esthétique anglais. Le second cas annonce la disparition du texte source et son assimilation. Ces deux types de greffe révèlent des niveaux d'intégration inégale de l'inspiration orientale à la poésie anglaise. Ils représentent, selon Lawrence Venuti, l'« intervention cruciale » du traducteur sur le texte source : « A translation emerges as an active reconstitution of the foreign text mediated by the irreducible linguistic, discursive, and ideological differences of the target-language culture ».¹¹⁶

La comparaison entre les traductions d'Alexander Dow et de Jonathan Scott introduite au début de ce chapitre nous informe de la disparité entre ces modes de « reconstitution », selon que le traducteur procède par enchâssement ou redéploiement. Le

¹¹⁵ *The Monthly Review* 76 (Jan.-Jun. 1787) 198-199.

¹¹⁶ Lawrence Venuti, ed. *Rethinking Translation. Discourse, Subjectivity, Ideology* (London : Routledge, 1992) 10.

recueil des contes d'Ināyat-Allā est l'objet de deux versions successives, l'une par Dow en 1768, qui relève du cas de l'enchâssement, alors que la seconde, produite par Scott en 1799, est à la limite entre redéploiement et enchâssement.

Alexander Dow adopte une attitude ambiguë face à son matériau qu'il dit avoir à la fois préservé et retravaillé :

But whatever liberties have been taken with the English language, in order to bend it to the Persian idiom, the translator can aver, that he has retrenched many of the redundancies of his author. Inatulla uses the pompous diction peculiar to the East, even in his most familiar and ludicrous tales. In some of them, the translator found it necessary to reduce his author's ideas into common language ». ¹¹⁷

Si la langue cible a été modifiée au contact de l'idiome persan, le texte source a lui aussi subi une série de retouches pour rendre le manuscrit oriental plus concis et plus approprié au sujet. Les fables d'Ināyat-Allā répondent ainsi à deux principes canoniques de la poétique anglaise : la concision et la bienséance. Scott est plus enclin à maintenir le récit dans une version littérale : « in translating the effusions of oriental fancy, the imagery must be strictly preserved, or we should lose that originalness [sic.] which we wish to obtain », et il ajoute au sujet du contenu : « It is possible some of the tales may be thought too free ; but they could not be omitted without injuring the connection of the work ». ¹¹⁸ Les principes d'originalité et de cohérence interne sont préférés à la distinction entre le propre et l'impropre pratiquée par Dow.

Conscient des difficultés que posent la réception de textes orientaux simplement redéployés, Jonathan Scott propose d'appliquer systématiquement le principe de la double traduction. Il l'énonce dans la préface de sa version révisée des contes des *Mille et une nuits* :

[...] the poetical orientalist should, to deal fairly with his reader, prefix to each version a prose translation as literal as possible : having then the substance of the original before him, oriental ideas

¹¹⁷ Alexander Dow, trans. *Tales Translated from the Persian of Inatulla of Delhi*, 2 vols. (London, 1768) I : v-vi.

¹¹⁸ Jonathan Scott, *Bahar-Danush ; Or, Garden of Knowledge. An Oriental Romance*, 3 vols. (Shrewsbury, 1799) I : iv-v.

and imagery could be distinguished from European addition, and the peruser would be enabled to allot to the author and his parodist each their due share of praise.¹¹⁹

Scott précise que les traductions ne permettent pas de juger de l'expression poétique des orientaux. Elles relèvent d'un travail de réécriture parodique qui éloigne le récit en anglais de son « original », ou littéralement, le fait « marcher à côté de » sa source. Scott reconnaît ici l'existence du « reste » dont parle Walter Benjamin dans son essai sur « La tâche du traducteur ». La traduction ne peut être l'équivalent de son modèle car il laisse derrière lui des « restes » intraduisibles qui signalent l'incommensurabilité des langues. Envisager les œuvres orientales traduites comme des textes supplémentaires, ou, selon les termes de Scott, comme des « parodies », assure la reconnaissance de l'existence de « reliquats » et permet de signaler la manière dont les orientalistes reprisent ces accros. La double traduction, parce qu'elle donne au lecteur les moyens de dissocier le manuscrit oriental de sa parodie, met en valeur les retouches que le traducteur opère sur le manuscrit et dévoile le mécanisme de l'intégration.

Ce principe assure, en même temps qu'un accès direct à la lettre orientale, une version adaptée aux canons esthétiques de la culture de réception. Henry Weber, lorsqu'il produit en 1811 une anthologie des meilleurs contes orientaux qui ont marqué le XVIII^e siècle reconnaît que la traduction de Scott fait autorité par rapport à celle de Dow mais regrette les difficultés rencontrées lors de la lecture de cette version de référence :

it appears that Colonel Dow has taken great liberty with his original, not only in point of style, but in inserting, omitting, and varying the stories at his own pleasure [...] On this account Dow's version, while it is written in this style, cannot be referred to as authority. That of Dr. Scott is chiefly valuable on this score, and on account of the very valuable and instructive notes subjoined to it.¹²⁰

La traduction de Scott est certes plus fiable mais sa littéralité réduit les chances de son intégration.

¹¹⁹ Jonathan Scott, trans., « Preface » *The Arabian Nights Entertainments, Carefully Revised*, 6 vols. (London, 1811) I : xiii-xiv.

¹²⁰ Henry Weber, ed. *Tales of the East. Comprising the Most Popular Romances of Oriental Origin* (London, 1812) xxvii-xxviii.

La version de Scott fait autorité car il affirme ne pas avoir touché au contenu, à la différence de son prédécesseur qui n'hésite pas à couper des passages du récit ou à les condenser sous forme de résumé. À la fin du chapitre V, Scott reproche à Dow de ne pas avoir respecté la lettre du texte : «^b Dow has given merely a summary of the leading circumstances in this chapter, but still with alteration, and the language is any thing but translation ». ¹²¹ Scott préfère aux modifications de Dow l'explication du texte source au moyen de notes de bas de page exhaustives. La traduction permet alors de préserver le style oriental dans son aspect le plus littéral au risque de créer un sentiment d'étrangeté ou d'obscurité. Scott maintient également la forme mixte, en prose et en vers, alors qu'Alexander Dow se dispense de traduire les passages versifiés.

La version de Dow est paradoxalement supplémentaire, non pas, comme Samuel Johnson définit le supplément, en ce qu'elle ajoute des éléments essentiels à une chose, mais dans la manière dont elle retranche et condense le texte initial. Ces coupures dans le récit original assurent une réception plus simple et plus immédiate, alors que la traduction de Scott est plus longue, plus complexe et moins immédiate pour le lecteur qui doit souvent décoder le texte au moyen de notes de bas de page parfois longues et érudites.

Dow résume le début du deuxième chapitre d'*Ināyat-Allā* en un paragraphe :

One morning, in the process of time, as he rode forth to enjoy the beauties of the season, and to breathe the healthful air as soon as the golden-winged griffin of day, in the sapphire fields of heaven, exalted his ardent flight, and bird and beast, panting at the heart, retired to the cooling shade, he espied a beautiful garden, at which he alighted to enjoy an hour's relaxation, in a bower shaded with the cinnamon tree.¹²²

Le traducteur élude une longue scène de chasse retranscrite en quatre pages dans la version de Scott :

The swift-winged Falcon, like the lovers of Shunkole, uncertain as quicksilver, mounting rapidly the skies, brought the wild-duck and partridge to the earth. The Hawk, whose every feather, from tinges

¹²¹ Jonathan Scott, *Bahar-Danush ; Or, Garden of Knowledge. An Oriental Romance*, 3 vols. (Shrewsbury, 1799) I : 58.

¹²² Alexander Dow, trans. *Tales Translated from the Persian of Inatulla of Delhi*, 2 vols. (London, 1768) I : 15-16.

of black and white, resembles the eye of the beautiful (in the same manner as black-eyed damsels, playfully glancing, seize with the talon of their eyelashes the hearts of helpless lovers in their grasp) taking wing in pursuit of the pheasant, extended his claws. The Pullung, rapid as lightning, and parti-coloured like time, plunged his talons into the Neelo and the Zung, and displayed his native ingenuity in seizing the Antelope. The sharp-nailed greyhound, of agile spring and sure grasp, darting suddenly like fate upon the Gowuzzun and the Gore, struck them to the ground of annihilation.¹²³

Cet extrait de la scène de chasse rend compte de la profusion de détails du texte source et de la tendance à la digression chez l'auteur persan. La mention du plumage d'un oiseau est l'occasion d'une métaphore filée avec les yeux de l'aimée. La complexité de la traduction tient aussi à la présence de termes exotiques. Tous sont expliqués par Scott au moyen de notes infra-paginales et l'éclaircissement, s'il permet de faire sens à des termes étrangers n'en rend pas moins la lecture fastidieuse. Dow soulage son lecteur et lui offre un abrégé de littérature orientale plus facilement assimilable.

Le passage retenu par Dow correspond au dernier paragraphe de l'épisode tel qu'il est retranscrit par Scott :

When the golden winged eagle of the heavens, the sun, having mounted high into the emerald coloured expanse of the firmament, was become intensely warm in pursuit, Jehaundar, the rose of whose cheek had been gently cherished under the shade of majesty, and who could not bear the sultry heat of noon returned towards his palace. On the way, he beheld a garden of perfect beauty and fragrance in which the cypress and the cedar, like the lover and beloved, grew side by side, and the lily and the rose, like the bride and the bridegroom, reclined on each other's bosom.¹²⁴

Dow se contente de reprendre les deux métaphores initiales et de mentionner de manière très concise la recherche d'un coin d'ombre sous l'arbre à cannelle. Il fait l'économie de la mention du palais et de la comparaison des espèces d'arbres aux couples amoureux. La découverte de ce jardin paradisiaque est l'occasion d'une description de trois

¹²³ Jonathan Scott, *Bahar-Danush ; Or, Garden of Knowledge. An Oriental Romance*, 3 vols. (Shrewsbury, 1799) I : 8-9.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 10.

pages retranscrite par Scott mais omise chez Dow, qui passe directement à l'irruption de l'élément perturbateur :

By the bank of a purling stream he beheld a comely youth, carelessly reclining his head against the aged trunk of a tamirhind [sic.]. On his arm a beautiful parrot chattered a pleasant song.¹²⁵

La version de Scott est beaucoup plus développée :

On the margin of a fountain reclined a young man who was reciting verses. He had with him a parrot, who, like the Soofies, fond of retirement, sitting in an iron cage, and, after the manners of votaries of celibacy, dwelling in solitude, had shut his door on the face of mankind. Like the happy inhabitants of Paradise, he was clothed in green ; and, as the syllogists of deep judgment, skilled in eloquence. A wise bird, who for understanding would have gained the prize of the Huddud of Solomon. He was the Lord of the species of flying creation with enameled wings, chief of the sugar-billed parrots, who in the field of speech had exalted the standard of eloquence among the feathered race ; and, for his virtuous conduct in the assembly of the green-vested resemblers of heaven's dwellers, had attained the highest fame.¹²⁶

La première comparaison du perroquet au soufi est exclue de la version de Dow. Ce dernier se contente d'une description succincte du perroquet au moyen d'un adjectif composé – « green-coated prattler » – et passe directement à la scène suivante. Scott suit Ināyat-Allā dans l'éloge des qualités de l'oiseau.

Dow narre ensuite la rencontre de Jehaundar avec le jeune éphèbe :

he advanced towards the boy ; upon which the parrot immediately took wing, and perching upon the prince's shoulder, began, as it fluttered with joy, to nibble at the roses of his lips. Astonished at

¹²⁵ Alexander Dow, trans. *Tales Translated from the Persian of Inatulla of Delhi*, 2 vols. (London, 1768) I : 16.

¹²⁶ Jonathan Scott, *Bahar-Danush ; Or, Garden of Knowledge. An Oriental Romance*, 3 vols. (Shrewsbury, 1799) I : 13-14.

this familiarity, the prince demanded the price of the bird ; to which the grumbling boy made no reply.¹²⁷

Après lecture de la version de Scott, le lecteur constate les césures et les transformations opérées par Dow qui omet de décrire l'extase ressentie par le prince pour les charmes du jardin et transforme la conversation polie avec le perroquet en un seul baiser. Dow supprime du texte mais embellit sa traduction au moyen d'effets de style oriental. Il emploie fréquemment des adjectifs composés, dits caractériser le style « fleuri » des persans.¹²⁸ Dow produit une version abrégée et stéréotypée du manuscrit d'*Ināyat-Allā*, mis au diapason de l'horizon d'attente du public anglais.

Dow procède à une reprise du texte source par enchâssement, en dissimulant les lieux où le phéno-texte et son système de signification sont modifiés. Les coupures et coutures sont invisibles pour donner l'apparence de cohésion interne à des fragments disjoints puis regroupés dans l'œuvre traduite.

Selon ce modèle, le traducteur indique parfois en préface les passages typiquement sujets à retouches mais ses interventions ne sont plus précisément indiquées dans le corps du texte. Joseph Carlyle prévient le lecteur de son anthologie de poésie arabe : « in some few instances I have indulged myself a greater latitude, and have given rather an imitation than a version ; in such a manner, however, I hope, as not in any place to have lost sight of the original idea of the writer ».¹²⁹ Les passages de la version à l'imitation ne sont pas clairement distingués dans la traduction de Carlyle. Une seule note infrapaginale dans l'ouvrage rend compte de l'écart placé par le traducteur entre le texte source et son adaptation. Au sujet du vers, « Still in the courser's gen'rous strife/ The best * will soonest reach the goal », il note : « *Literally *the outrunner of the outrunners* : The Arabians are so extremely accurate in everything which respect their horses, that they have invented appropriate names, in order to distinguish several competitors in a horse-race, according to their respective merits ».¹³⁰ La production de la version littérale dans la note de bas de page est le seul témoignage d'intervention laissé par Carlyle dans toute l'anthologie.

¹²⁷ Alexander Dow, trans. *Tales Translated from the Persian of Inatulla of Delhi*, 2 vols. (London, 1768) I : 16.

¹²⁸ Sir William Jones fait de l'adjectif composé un trait distinctif des langues indo-européennes : « the *Sancrit* like the *Greek*, *Persian*, and *German*, delights in compounds [...] while the *Arabick*, on the other hand, and all its sister dialects, abhor the composition of words, and invariably express very complex ideas by circumlocution » ; in Sir William Jones, « The Fourth Anniversary Discourse. Delivered 15 February 1787 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 39.

¹²⁹ Joseph Carlyle, *Specimens of Arabian Poetry* (Cambridge, 1796) viii.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 177.

Le réagencement et la resémantisation invisibles du texte source créent une version intégrée des manuscrits orientaux. Au contraire, l'intervention du traducteur, plus visible dans les versions littérales, produit un effet de rupture qui met à mal la cohésion de l'œuvre traduite et indique les moments où le texte source résiste à l'intégration. La visibilité du traducteur est d'autant plus marquée et nécessaire qu'il a peu retouché le texte source. Les notes de bas de page servent alors à expliquer les versions littérales mais ces « agrafes » appliquées par le savant restent le signe d'une intégration encore non-aboutie.

La rupture harmonique est aussi un moyen efficace pour attirer l'attention du lecteur sur un thème ou une expression de la poésie orientale, comme le détail d'un tableau attire le regard du spectateur. Les notes de bas de page ouvrent la possibilité d'une attention redoublée sur un détail du texte et permettent, selon l'expression de Daniel Arasse, de laisser « affleurer ce qui ne saurait, sinon, voir le jour ». ¹³¹ La lecture en détail, comme la contemplation, permet de mieux voir un texte ou un tableau et réserve des moments de plaisir intime dans sa découverte. Comme l'écrit encore Daniel Arasse au sujet du détail en peinture :

Le détail tend irrésistiblement à faire écart. Marque intime d'une action dans le tableau, faisant de lui-même signe à celui qui regarde et l'appelant à s'approcher, il disloque à son profit le dispositif de la représentation. Il peut alors se présenter comme un 'comble' de peinture et dans la jouissance de ce qui se passe près de la surface peinte, le discours de l'interprétation est mis en situation d'aporie. Mais le détail peut aussi se manifester comme le lieu où s'est condensé l'investissement du tableau (et de son thème) par son auteur [...] Dans les deux cas, l'intimité rapprochée de la peinture encourage l'intelligence à faire silence, pour que l'excès du détail autorise la fête de l'œil. ¹³²

Les notes infra-paginales constituent un cadre dans lequel la poésie persane est mise en exergue. Elles permettent d'isoler des expressions poétiques et encouragent le lecteur à accorder une attention « excessive » à certains « détails » littéraires. Face à ceux-ci, le lecteur, comme le spectateur décrit par Arasse, ressent toute l'étrangeté d'un idiome et d'une représentation du monde qu'il ne connaît pas. La perte de repères et de sens est rattrapée par le sentiment d'être placé au plus près de la poésie des Persans, de la toucher

¹³¹ Daniel Arasse, *Le Détail. Pour une histoire rapprochée de la peinture* (Paris : Flammarion, 1992) 7.

¹³² *Ibid.*, p. 12.

du regard et d'en percevoir l'intelligence. Cette dislocation par le détail, qui *a priori* décourage le lecteur et l'éloigne du texte, a aussi pour effet de surprendre son regard et de le marquer de nouvelles *impressions* orientales.

John Nott propose une version commentée des odes de Hāfez qui a pour but de suppléer au manque de fidélité de la version précédente de William Jones. Dans les notes de bas de page, Nott isole et glose les métaphores ou les effets de style voulus par le poète persan et élabore un glossaire persan à l'usage des poètes anglais. Il départage entre les expressions encore trop réfractaires au génie poétique anglais et celles plus compréhensibles, qui peuvent être réutilisées telles quelles. Nott condamne par exemple la dissonance dans la comparaison du poète Hāfez à la joue de l'aimée : « The comparison here exhibited, though extremely beautiful, must favour too much of the Oriental, to please an English taste ».¹³³ À d'autres moments il essaie de nouvelles formules poétiques et les soumet au jugement critique de son lecteur :

This stanza literally translated from the Persian, would run thus, *When she rides in the air like Solomon, the bird of morn comes forth with the melody of David*. To express the waving of the rose in the air, I have hazarded the bold idiom of the original, by saying that it *rides upon the gale*. I know not, if the liberty I have taken is perfectly justifiable. The comparison of the beauty of a flower, to the richness of King Solomon's attire was perhaps a favourite figure among the Eastern writers.¹³⁴

... ou au contraire, décide personnellement de la valeur poétique d'une image : « Making the clear, unmixed wave emblematic of the purity of truth is truly poetical and proper ; but exemplifying liberty and justice by the cypress, is perhaps new to the English reader, and is a beauty on which the poet must bestow his praise ».¹³⁵

La traduction des manuscrits orientaux peut être présentée comme un acte de reprise, au sens de capture et de montage, à formes multiples. L'appropriation du texte oriental est assurée par les techniques d'enchâssement et d'« englobement » qui « endiguent », selon l'expression de Tejaswini Niranjana dans *Siting Translation*, le texte

¹³³ John Nott, *Select Odes from the Persian Poet Hafez* (London, 1787) 75.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 65.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 94.

source. Les traductions savantes, fondées sur un redéploiement littéral du texte source, produisent des versions encore réfractaires à l'intégration des belles étrangères au corpus de langue nationale. Les travaux de John Nott dans *Select Odes of Hafez* témoignent cependant du rôle des coupures explicatives dans l'isolement et la mise en exergue de nouvelles expressions poétiques orientales, qui pourront ensuite être réutilisées par les auteurs anglais.

De plus, la nature non-finie de toute traduction, soumise à des reprises diachroniques, est un moyen de renforcer l'intégration des belles étrangères au sein du corpus de langue anglaise. À la différence des originaux, qui une fois publiés sont immuables, les textes traduits sont renouvelés pour assurer l'adéquation du texte source à son contexte de réception. Walter Benjamin traite dans son essai intitulé « La tâche du traducteur » de l'importance de ces reprises diachroniques de la traduction par elle-même :

[...] alors que la parole de l'écrivain survit dans sa propre langue, le destin de la plus grande traduction est de s'intégrer au développement de la sienne et de périr quand cette langue s'est renouvelée. La traduction est si loin d'être la stérile équation de deux langues mortes, que précisément, parmi toutes les formes, celle qui lui revient le plus proprement consiste à prêter attention à la maturation posthume de la parole étrangère et aux douleurs d'enfantement de sa propre langue.¹³⁶

La caractéristique de la traduction est de suivre les développements de la langue. Cet état instable, inhérent à toute œuvre traduite, assure sa survie. La traduction ne vit pas éternellement : elle naît, périclité, meurt, et est remplacée par une version supplémentaire pour que survive le texte.

La popularité des odes de Hāfez est assurée par leurs révisions – publiées en volumes séparés ou insérées au sein de miscellanées – et par les commentaires qui contribuent à les mettre en valeur sur la scène littéraire de l'époque. John Nott traduit en 1787 un ouvrage qu'il intitule *Select Odes from the Persian Poet Hafez*. À la différence de l'imitation produite par Sir William Jones en 1771, Nott s'en tient à une version plus littérale des poèmes et agrmente son volume de commentaires savants. Sa démarche correspond à une préférence affichée par les orientalistes dans les deux dernières

¹³⁶ Walter Benjamin, « La Tâche du traducteur » *Œuvres I* (1923 ; Paris : Gallimard, 2000) 250.

décennies du XVIII^e siècle pour des traductions plus littérales. En ce sens, la « reprise » de Nott s'accorde bien au contexte savant de l'époque.

La révision de Nott ne passe pas inaperçue. Le magazine littéraire *The Monthly Review* lui accorde un article dans lequel elle est comparée à la version précédente de Jones :

Mr. Nott retains the sense of Hafez, though but little of his manner. The arrangement of his words is too much inverted, and the whole texture of the sentence at once too artificial and too feeble [...] Indeed, we think his translation in general sufficiently faithful, though where it is least so, it is not always most elegant [...] Sir William, on the contrary, stretches a bolder sail, and launches widely into the ocean : nor have we any reason to regret that he sometimes for a moment even loses sight of shore, since he always brings back new beauties which that did not present to him.¹³⁷

John Nott tente une traduction plus fidèle à la lettre orientale mais cette fidélité est assurée au prix de l'élégance et de l'harmonie de la traduction. Le critique reconnaît les libertés prises par son prédécesseur, Sir William Jones, mais les tolère car elles soutiennent une poésie originale. L'intérêt du critique est de distinguer entre ces deux traductions et de dégager les défauts et les mérites de chacune. La nouvelle traduction de Nott n'est pas pensée comme une répétition mais bien comme une révision, une version supplémentaire, capable de révéler certains aspects du texte source inconnus de l'ancienne traduction. La fidélité poétique de Nott garantit par exemple la transfusion du génie poétique du poète persan mieux que la version de Jones :

His translations, however, upon the whole, are not unworthy of such an honourable association : for though we meet with many lines that are evidently inaccurate, many which are undoubtedly weak and prosaic ; and though where additions are made, they are not always conceived in the lively spirit of the original ; yet there are many others which convey no inadequate idea of that ease and conviviality, so remarkable in the Persian *gazel*.¹³⁸

¹³⁷ *The Monthly Review* 77 (Jul.-Dec. 1787) 188.

¹³⁸ *Ibid.*, pp. 188-189

L'œuvre traduite est une œuvre altérable, susceptible d'être remplacée dès que la traduction ne correspond plus aux attentes du public ou aux exigences de la communauté savante. Si Nott reconnaît tout devoir aux travaux pionniers de Sir William Jones,¹³⁹ il n'hésite pas à critiquer les inexactitudes de la traduction de ce dernier :

It is almost impossible, to transfuse into any European language the genius of the Persian idiom which this passage particularly exhibits. Sir William Jones translates is, *rosa cum strepitu venit*. But the word *strepitus*, according to my idea, ill explains that amorous ebullition, with which the poet supposes the bosom of the rose to be inflamed in the spring, as the lover of the nightingale.¹⁴⁰

La nouvelle traduction de Nott est bien une reprise, au sens de révision, de celle de Jones écrite vingt ans plus tôt. Elle pourrait également porter le titre de supplément, selon le sens défini par Johnson dans son *Dictionnaire* : « Addition to anything by which its defects are supplied ». Nott présente sa version comme un travail supplémentaire qui vise à éliminer les défauts de la version de Jones. En comparant l'ode de Hāfez traduite par Jones et l'ode XII par Nott, on remarque que ce dernier respecte le canon poétique persan original. Il rectifie l'image du grain de beauté (« mole ») comme signe de charme féminin plutôt que de garder l'adaptation proposée par Jones de « joues rosées ».¹⁴¹ Il corrige les libertés prises par Jones sur le sens du poème. Dans le deuxième distique par exemple, Jones oppose la voix de Hāfez à celle des zélotes et le transforme en apostat. Nott ne suit pas Jones dans cette vision du poète et s'en tient à la lettre du texte. De même au sixième distique, Jones modifie à nouveau le texte source en appliquant au poète une morale hédoniste. Nott rectifie le propos de Hāfez qui demande simplement à son auditoire d'écouter la parole des sages. Dans le dernier distique, Jones détourne la parole de Hāfez et lui fait tenir un discours qui confirme les préjugés des lecteurs anglais sur le caractère irrégulier et incohérent de la poésie orientale. Nott redresse cette erreur et

¹³⁹ « It is in the steps of these able scholars chiefly that I tread : encouraging the diffident beginner by my English translation of several approved Odes, and removing by my Notes some of the obstructions which will always lie in the way of every pursuit that is only difficult because it is uncommon » ; in John Nott, *Select Odes from the Persian Poet Hafez* (London, 1787) v.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 44.

¹⁴¹ Le critique du *Monthly Review* remarque cette rectification : « Hafez would give the wealth of Samarcand and Bokhara for the mole [...] the *Indian mole* (as he calls it, probably in allusion to its colour) on the mistress's cheek. The loss of the idea, which is exquisitely tender and affectionate, is not adequately compensated by the spirited, but more general turn of Sir W. Jones's translation » ; in *The Monthly Review* 77 (Jul.-Dec. 1787) 188.

renverse la traduction de Jones – « Go boldly forth, my simple lays,/ Whose accents flow with artless ease,/ Like orient pearls at random strung » – pour la remplacer par : « The verses that compose thy song/ Are pearls, in beauteous order strung ».

La traduction de John Nott s'impose comme le supplément de la traduction de Jones, même si elle n'est pas considérée comme supérieure,¹⁴² et assure, par le renouvellement qu'il propose, la pérennité des odes de Hāfez. De la même manière, la pérennisation des *Mille et une nuits* est garantie par les traductions supplémentaires du recueil apportées par les orientalistes à la fin du XVIII^e siècle. Avant de publier sa version revue et corrigée en 1811, Jonathan Scott propose dès 1800 une sélection de contes dans le but de rectifier les libertés prises par Galland un siècle plus tôt. Il avertit son lecteur : « *The editor requests the reader to bear in mind that an almost verbal translation is here offered to his perusal, and not an outline of Arabic tale filled up to accommodate itself to our ideas of correct style* ». ¹⁴³

Jonathan Scott s'appuie sur un manuscrit différent de celui obtenu par Galland en Syrie. Le traducteur nous informe que son ami James Anderson le lui a envoyé depuis le Bengale. La découverte de ce nouveau manuscrit n'est pas la seule raison qui pousse Scott à reprendre la version de Galland. Il souhaite corriger les passages qu'il juge trop éloignés du texte source. Ainsi précise-t-il au sujet du conte intitulé « The Adventures of Kummir al Zummaun » : « The substance of this is given by Galland, though with much deviation from Asiatic manner and scenery, under the title of the story of Camaralzaman, Prince of the children of the Islands of Khaledan ». ¹⁴⁴ Scott prend en charge le redressement des écarts et distorsions que son prédécesseur impose au manuscrit oriental.

La démarche de Scott, vis-à-vis de Galland, ou de Nott, vis-à-vis de Jones, correspond à l'application de la norme littérale à laquelle les orientalistes savants de la fin du XVIII^e siècle se plient. Leurs traductions affichent un caractère supplémentaire par rapport aux versions antérieures et permettent de penser la conformité de l'œuvre traduite à un cadre cognitif modifié.

¹⁴² Le critique du *Monthly Review* distingue clairement les deux versions, même s'il aurait préféré que Nott se dispense d'ajouter la sienne : « To attempt any further comparison between the two translations, were to offer an insult to every reader of taste. The contrast is sufficiently strong, though, we fear, not much to the advantage of Mr. Nott. We wish, indeed, he had precluded the necessity of these strictures, by either omitting the Ode entirely, or by reprinting Sir W. Jones's elegant poem, instead of endeavouring to excel it » ; in *Ibid.*, pp. 188-189.

¹⁴³ Jonathan Scott, *Tales, Anecdotes and Letters. Translated from the Arabic and Persian*, 8 vols. (Shrewsbury, 1800) I : iv-v.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. iv.

IMITATIONS, INTÉGRATIONS

Joseph Carlyle prévient son lecteur de la qualité inégale de sa traduction :

in some few instances I have indulged myself a greater latitude, and have given rather an imitation than a version ; in such a manner, however, I hope, as not in any place to have lost sight of the original idea of the writer.¹⁴⁵

La distinction qu'il opère entre « imitation » et « version » recoupe l'opposition entre « liberté » et « fidélité », ou, pour reprendre les termes du poète lui-même, « latitude » et « littéralité ». L'imitation est éloignée de la lettre et du sens du texte source et cette distance provoque la création mais est aussi cause de l'oubli du manuscrit initial. Cette manière de traduire les ouvrages orientaux correspond au type de reprise par « englobement » identifié précédemment. L'« englobement » procède par recouvrement ou assimilation du texte source et favorise la création d'œuvres intégrées au corpus de langue anglaise.

Ce même procédé de l'imitation touche aussi au domaine de la création littéraire. Les œuvres ainsi produites sont alors appelées « imitations », lorsque l'auteur anglais prend pour modèle les œuvres et le style des Orientaux et s'en inspire. Elle sont « pastiches », lorsqu'il les imite par jeu ou dans une intention parodique, « contrefaçon », lorsque son intention est de produire un faux, et « plagiat », lorsqu'il reproduit, sans l'avouer, une œuvre originale ou une partie de cette dernière. La mode du conte pseudo-oriental se nourrit de ce type de création. Addison ou Johnson imitent, par jeu, le style et les thèmes « orientaux » dans les contes qu'ils ajoutent à leurs articles de journaux. James Ridley produit un faux et fait croire que son ouvrage, *The Tales of the Genii ; Or, The Delightful Lessons of Horam, the Son of Asmar*, tient d'un manuscrit persan traduit par Sir Charles Morell, ambassadeur auprès du Grand Moghol. L'imitation apparaît alors comme

¹⁴⁵ Joseph Carlyle, *Specimens of Arabian Poetry* (Cambridge, 1796) viii.

un mode plus sérieux de la reprise littéraire. Elle n'implique pas de mensonge de la part de l'auteur sur la nature de son œuvre et donne la possibilité à ce dernier de s'inspirer librement, en partie ou en totalité, du style, des métaphores ou des thèmes de la poésie orientale.

L'imitation des œuvres orientales par les auteurs anglais correspond à un second stade de traduction. Elle représente l'interprétation par un auteur anglais de la traduction d'un ouvrage arabe, persan ou indien. Elle est doublement éloignée de l'« original » oriental et plus définitivement intégrée au corpus littéraire de langue anglaise puisque la référence même à l'auteur étranger disparaît. Ces différentes étapes de la mise à distance du texte source sont restituées par John Hoppner, qui présente en appendice à la seconde édition de ses *Oriental Tales* deux « spécimens de contes originaux » dont il s'est inspiré. Le premier intitulé « Cowkeeper and the Barber's wife » est tiré, comme l'indique le poète, de la traduction par Wilkins de l'*Hitopadeśa*, et le second, « The Princess and the Musician », provient des *Tales of a Parrot* traduites par Gerrans en 1792. Hoppner explique cet ajout à la fin de sa préface : « It will also be found that they have furnished me with little more than the foundation for my work and that the superstructure, be it in what taste it may, is principally of my own invention ».¹⁴⁶ Le poète indique que les poèmes orientaux traduits lui servent de trame sur laquelle il inscrit sa propre création poétique. Le manuscrit source disparaît alors, englobé par la version en vers de Hoppner.

L'étude de l'« infrastructure » du poème « Cowkeeper and the Barber's wife » nous permet de révéler les modalités de l'intégration par « englobement » du corpus oriental dans le corpus de langue anglaise. Hoppner ouvre sa version du conte de « Veeshnoo-Sarma » avec un incipit moral pour prévenir le lecteur des dangers de la jalousie :

The wit of man scarce knows a bound :
It penetrates the depths profound ;
Now ranges through the starry sky,
And contemplates the Deity.
'Gainst Satan's wiles he stands prepared,
Escaping oft, though oft ensnared ;
But set a woman on him loose,
Sir wisdom is an arrant goose.
You doubt it, friend? O hard faith!

¹⁴⁶ John Hoppner, *Oriental Tales*, 2nd ed. (London, 1806) x.

List, then, to what my story saith.¹⁴⁷

Le conte « original » débute sur un passage narratif dans lequel l'action des personnages principaux est identifiée :

At length travelling about in great distress, I chanced to discover this city, and having wandered about all day, I went to sleep at the house of a certain cowkeeper. This man, too, perceiving the season for the commission of crimes was approaching, prudently quitted the conversation of his friends, and came home, where he found his wife consulting with a procuress.¹⁴⁸

Hoppner utilise cette « base » narrative pour l'agrémenter d'ornements descriptifs :

The sun declined in Ocean's bed,
All shorn his beams, his shadows fled ;
Sad twilight o'er the silent dale,
Now slowly drew her misty veil ;
When he, of whom my tales relate,
By prudence moved, or by the Fates,
(A man who from the profits few
Of six lean cows his comforts drew,)
With strange misgivings homeward stole
From his associates of the bowl.
The hour drew near when all that lurks
In night's dark shroud [sic.], securely works ;
When lewdness, and her restless crew,
Eager their various schemes pursue.
His spouse was young, and fair withal,
And flesh and blood, he knew might fall ;
Yet stoutly she'd defend her honour,
While he could keep an eye upon her ;
And though one to a saint were tied,
Suspicion was the safer side.
The way beguiled with dreams like these,
His curling smoke he dimly sees ;
Now hears the matrons scolding round,

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 61.

¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 129.

And now the anvil's fainter sound :
Arrived, he finds his loving wife
(New food for matrimonial strife)
In secret plotting with a shrew,
Whose virtuous calling well he knew...¹⁴⁹

La diégèse orientale est assimilée à un texte plus long, dans lequel sont insérés des passages descriptifs et apologétiques. Hoppner essaie ses talents poétiques à la description d'une atmosphère lugubre et à l'articulation d'un discours moral où ce qui est présenté comme ruse féminine dans la version de Wilkins devient sous la plume de Hoppner un symbole de perfidie.

Le conte dit que l'entremetteuse prend finalement la place de la femme du vacher pour la nuit. Le vacher, pendant la nuit, pose une question à celle qu'il croit être sa femme. L'entremetteuse, qui ne veut pas se faire démasquer par sa voix, ne lui répond pas. Bientôt l'homme se lève furieux et lui coupe le nez pour son insolence. Le lendemain matin, la jeune femme prend la place de l'entremetteuse, attachée au poteau où l'avait consigné son mari et la femme du barbier rentre chez elle. Un mouvement brusque de son mari sert de prétexte à cette dernière pour faire croire au barbier qu'il est la cause du nez sectionné. Quant à la femme du vacher, elle fait croire à son mari au miracle, en lui donnant pour preuve de son innocence la réapparition de son nez sur son visage :

Then let this be the trial of my innocence : Ye mighty angels who guard the universe! If I am a chaste virtuous wife, let this my countenance remain no longer without a nose! Now », said she, « look at my face! » Accordingly, her husband, having brought a light, examined her face ; and when he beheld that it was free from any appearance of having been wounded, he fell down at her feet, and, with a joyful heart, released her from her confinement, and put her into bed.¹⁵⁰

La conclusion de Hoppner prend un tour plus moral puisqu'il vise la condamnation du comportement jaloux du mari, d'abord présenté en proie au remords et ensuite moqué par sa femme et par le poète qui précise que le sentiment de jalousie ne l'empêche pas d'être finalement « cocu » :

¹⁴⁹ *Ibid.*, pp. 62-63.

¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 131.

Meantime the cowkeeper runs o'er
 The business of the night once more :
 Views seriously his barbarous joke ;
 A face despoil'd at one fell stroke ;
 That face he gazed on with delight,
 A desert now, a beastly sight ;
 [...]
 When, much to his amazement, lo!
 He hears, instead of plaint of woe,
 A voice exulting in a pitch,
 That oft had made his fingers itch.
 [...]
 Then bring my innocence to trial,
 That rests not on a mere denial.
 Ye hovering angels, O, descend!
 Your aid to suffering virtue lend.
 No longer chastity expose,
 Without her ensign fair – the nose! »
 [...]
 The cozen'd cuckold brought a light,
 And soon beheld all fair and sound,
 A wanton face, pert, plump, and round.
 O, how shall I his wonder paint?
 He bless'd himself in such a saint ;
 With deep contrition hung his head,
 And took his virtuous spouse to bed!¹⁵¹

La version de Hoppner ouvre des développements descriptifs et moraux et procède par étoffements diégétiques qui renforcent l'aspect dramatique des scènes. Dans la version de Wilkins, le retour de l'entremetteuse chez son mari le barbier est présenté dans un enchaînement rapide d'actions :

In the morning early, when the barber was hunting about for his razor's case, his wife said, « Here is a razor, » putting one into his hand ; but as it did not chance to please him, he threw it in a passion upon the ground ; upon which his wife seized the occasion to cry out, – « Oh! Without the least provocation, he hath cut off my nose! » And away she went to the officer of justice.¹⁵²

¹⁵¹ *Ibid.*, pp. 69-70.

¹⁵² *Ibid.*, pp. 130-131.

Hoppner étoffe chacun de ces moments diégétiques pour leur donner un tour plus dramatique :

She lack'd a nose, and he had eyes –
Some monstrous tale she must device.
Would but the devil now stand her friend,
Things might not yet so crossly end!
He did not fail her : – Roused from sleep,
Ere yet the dawn began to peep,
Those instruments the artist sought,
Without whose aid his skill was nought.
« Here, » said his turtle, « how you stand! »
And slipt a razor in his hand ;
He tried it, curs'd it, threw it by -
Another – worse! His rage grew high :
A third, yet worse! – away it flew –
The fair-one now had got her cue,
And bellowed « Murder, ho! » so loud,
The frighted village round her crowd :
« O, bloody, unprovoked assault!
O wanton, rage! – Without a fault,
Without a motive to disclose,
The rogue has reft me of my nose! »
What could the staring shaver say
Against a fact as clear as day?
To judgement hurried, sentenced, beat -
Thus pass'd, on one poor dupe, the cheat!¹⁵³

Le poète détourne la scène en passage burlesque : les gestes du barbier sont frénétiques et répétés, tandis que les paroles de la femme frôlent le registre vulgaire. La voix du narrateur intervient à la fin de l'extrait pour condamner la malhonnêteté des personnages.

Le lecteur, suivant les conseils du poète, compare les traductions savantes des contes orientaux avec les adaptations en vers proposées par Hoppner et constate que l'auteur se sert des manuscrits traduits comme d'une trame sur laquelle il tisse librement de nouveaux motifs. L'imitation de John Hoppner consiste en une utilisation des traductions de Wilkins et de Gerrans comme infrastructures de ses poèmes et assure ainsi l'intégration de la poésie sanscrite et persane au sein d'un corpus littéraire de langue anglaise.

¹⁵³ *Ibid.*, pp. 67-68.

Joseph Champion, encouragé par la connaissance de la poésie persane, s'engage lui aussi dans l'art imitatif.¹⁵⁴ Il publie à Calcutta en 1786 un recueil intitulé *Poems imitated from the Persian*, réédité à Londres en 1787. Le livre contient deux poèmes, « The Tears of Samarcand » et « The Power of Wine », et sept odes imitées d'après les *ghazal* de Hāfez. Champion ne respecte pas la prosodie persane. Son imitation est agencée dans une série de huit quatrains de rimes croisées. Il ne respecte pas l'organisation en distique et le principe de la rime unique. La division du vers à huit accents en deux vers à seulement quatre accents chacun transforme le distique en quatrain mais permet de réduire de moitié la longueur des vers. L'ode pseudo-orientale, à la différence de l'ode classique aux vers beaucoup plus long, ou de l'ode pindarique, où ce sont cette fois les strophes qui sont beaucoup plus longues, est une forme poétique courte qui permet d'aborder des sujets plus légers.

Joseph Champion s'inspire de Hāfez moins dans la forme que dans le contenu. La première ode reprend le thème du vin, cher au poète de Shiraz. L'enivrement compris comme le symbole de l'extase divine, n'est plus chez Champion qu'un appel à la célébration des joies de la vie. L'euphorie provoquée par le breuvage rend à la personne âgée de la hardiesse et à la jeunesse la beauté – *With joy elate e'en age will shine,/ And youth irradiate brighter charms* – et aide à surmonter les difficultés du sort – *Since fortune frowns, ah, sighs my heart,/ Then string my bow ; and swift as light/ Or falling stars, its force impart,/ And drive the fiend to endless night*. L'auteur anglais émaille son poème de thèmes récurrents sous la plume de Hāfez comme le thème de la rose, des amants ou de l'échanson. Il réinvente aussi la langue anglaise en créant non seulement de nouvelles images mais aussi de nouveaux mots. L'adjectif « guggling » qui apparaît au deuxième vers – « *And as the guggling ruby warms,* » – ressemble moins à une confusion de l'auteur entre « gurgle » et « guggle » qu'à un néologisme à partir de la transcription phonétique du terme persan « gulgul ». John Nott glose ailleurs ce terme, qui réapparaît dans une ode de Hāfez. Il explique que le mot « gulgul » signifie à la fois le roucoulement de l'oiseau et le bruit qu'on verse dans le verre.¹⁵⁵

¹⁵⁴ Joseph Champion est l'auteur de trois ouvrages : une traduction de passages du *Shah-Namah*, *The Poems of Ferdosi* (Calcutta, 1785), un recueil d'imitations *Poems Imitated from the Persian* (Calcutta, 1786) et un ouvrage critique intitulé *Essays Characteristic of the Persian Poetry* (Calcutta, 1790).

¹⁵⁵ « The word [...] *gulgul*, applied, in this stanza, both to the nightingale and the glass, implies voice, clamour, or noise of any kind ; but it is more particularly expressive of that gurgling noise wine makes, in being poured out of a bottle, in wich there is much of imitative harmony » ; in John Nott, « Ode II » *Select Odes* (London, 1787) n° 4, pp. 12-13.

Les Odes de Hāfez sont englobées par le poème de Champion. Leurs thèmes, leurs images, leurs expressions y figurent à l'état de traces, comme inscrits sur un palimpseste encore mal effacé. Les nouvelles figures que l'auteur y dessine suivent le tracé laissé en pointillé par la parole de Hāfez.

Joseph Champion poursuit son travail de diffusion de la littérature persane quatre ans plus tard dans une série d'essais qu'il consacre à la gloire des poètes persans. Il encourage, dès l'incipit du premier essai, l'ouverture du domaine des lettres anglaises aux lettres orientales

The expanded soul, that kindling genius fires,
That same inspirits, and that worth inspires,
Rejects with scorn the censor's narrow views,
To fetter knowledge and confine the muse ;
Will ne'er, tho' pride may show her critic robe,
To Europe give the merit of the globe.¹⁵⁶

L'imitation marque l'intégration réussie d'une littérature étrangère au sein d'un corpus national. Elle témoigne de la fonction supplémentaire de la littérature orientale par rapport à un corpus de langue anglaise et de la nécessité de copier son contenu et son expression pour combler les manques qui l'affectent. Joseph Champion appelle le souffle oriental à venir inspirer ou renouveler le génie poétique anglais :

For me, Ferdosi! Let a garland twine,
And let thy laurels add one wreath to mine ;
Nor let that stem which snatch'd its flow'r from thee,
A monument of mould'ring labour be.
[...]
On fame sweet throne, Ferdosi shall inspire,
And breathe new ardour on the heroic lyre.¹⁵⁷

La métaphore des couronnes tressées révèle le souhait exprimé par le poète anglais d'un croisement des voix poétiques. Il demande au poète persan de mêler sa voix à son chant, de lui prêter un rameau de la couronne qui sied son front pour l'enrouler dans la

¹⁵⁶ Joseph Champion, *Essays Characteristics of the Persian Poetry* (Calcutta, 1790) 1.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 20.

sienne. Le poète anglais appelle la muse à combattre la corruption, la mort et l'oubli du génie poétique de Ferdowsī en continuant à s'inspirer de ses élans.

V.3 LE SUPPLÉMENT ORIENTAL

Isaac D'Israeli fait état de l'existence d'un superbe manuscrit persan dans la bibliothèque de son ami Francis Douce. Le manuscrit est soumis au regard critique de Sir John Kennaway et de William Ouseley qui l'identifient aux « Amours de Mejnoun et Leila ». D'Israeli compare la popularité de l'histoire à celle d'un autre couple de la littérature européenne, Abélard et Eloïse, et perçoit l'intérêt d'ajouter la traduction de cette romance orientale au corpus anglais :

But I could perceive in the simplicity of analysis, and a tale with little involution of fable, something which might be made to delight the imagination – a Maniac and a Lover! Vehement genius at variance with the tenderest domestic feelings! Cherishing social duties, yet still violating them by the fatal energy of an unhappy passion! The catastrophe involving the fates of himself, and of all whom he loved! The local descriptions were susceptible of some novelty. In a word, I discovered a new Petrarch and Laura ; but two fervid Orientalists, capable of more passion, more grief, and more terror.¹⁵⁸

La violence de la passion qui animent le couple amoureux attire l'attention du savant en quête d'histoires susceptibles de plaire à un large public de lecteurs anglais. La romance orientale est identifiée à l'œuvre plus connue de Pétrarque et Laura – « a new Petrarch and Laura » – mais au lieu d'exposer plus précisément le système d'équivalences qu'il perçoit entre ces deux couples, D'Israeli développe l'aspect supplémentaire de la romance orientale. Les amours de Mejnoun et Leila sont exprimés avec plus de passion, de douleur et de terreur.

Le commentaire de D'Israeli n'est pas anecdotique. L'argument du manuscrit peut n'être qu'un prétexte au service du mensonge pseudo-oriental Il n'en expose pas

¹⁵⁸ Isaac D'Israeli, « Advertisement. *Mejnoun and Leila. The Arabian Petrarch and Laura* » *Romances by I. D'Israeli* (London, 1799).

moins les causes d'un engouement élargi pour ce que les œuvres orientales peuvent apporter à la littérature anglaise. L'origine biblique des langues sémitiques et le caractère passionnel des Orientaux les prédisposent à exceller dans le domaine de l'expression sublime, passionnelle et lyrique. Ces caractéristiques confèrent à la littérature orientale un statut supplémentaire qui l'autorise à combler les manques et à corriger les défauts de la littérature anglaise.

À partir de l'identification de trois manques – expressif, figuratif et transgressif – cette dernière partie tend à démontrer que le corpus oriental traduit n'offre pas seulement des équivalents étrangers au corpus national, mais qu'il a pour but de compléter ce dernier. Comme le fait Diderot dans son *Supplément au voyage de Bougainville*, la littérature orientale produit des modèles discursifs alternatifs afin d'exposer les non-dits de la doxa, et d'en combler les manques.

MANQUES EXPRESSIFS

Dans l'essai « Of Eloquence » publié en 1741 à Édimbourg, le philosophe David Hume appelle les auteurs à plus de brio dans leurs écrits. Certes il ne convient pas de retourner à l'ardeur trop grandiose des poètes antiques, mais une bonne utilisation du style éloquent permettrait d'enflammer à nouveau les passions et d'élever l'imagination des lecteurs : « A few successful Attempts of this Nature might rouze up the Genius of the Nation, excite the Emulation of the youth, and accustom our Ears to a more sublime and more pathetic Elocution, than what we have been hitherto entertain'd with ». ¹⁵⁹ Hume explique que l'esprit anglais cultive la forme de l'éloquence attique, fondée sur l'argumentation et la rationalité, au mépris du modèle ancien, qui cultive le sublime et le passionnel. Le philosophe privilégie la deuxième forme d'éloquence et condamne ses contemporains qui se satisfont de l'expression rationnelle parce qu'ils ne connaissent pas mieux. ¹⁶⁰ Les Anciens qui eux maîtrisaient les deux modèles d'éloquence savaient la supériorité du pathétique et du sublime sur le rationnel et le logique :

[...] our modern Eloquence is of the same Stile or Species with that which antient Critics denominated *Attic* Eloquence, that is, calm, elegant, and subtile, which instructed the Reason more than affected the Passions, and never rais'd its Tone above Argument or common Discourse [...] These [Lysias, Calvus] were esteem'd in their time ; but, when compar'd with *Demosthenes* and *Cicero*, were eclips'd like a Taper when set in the Rays of a meridian Sun. Those latter Orators possess'd the same Elegance, and Subtility, and Force of Argument with the former ; but, what render'd them chiefly admirable, was that Pathetic and Sublime, which, on proper Occasions, they threw into their Discourse, and by which they commanded the Resolutions of their Audience. ¹⁶¹

¹⁵⁹ David Hume, « Of Eloquence » *The Essays Moral, Political and Literary*, 2 vols. (Edinburgh, 1741) II : 22.

¹⁶⁰ « We are satisfi'd with our Mediocrity, because we have had no Experience of any Thing better ; But the Antients had Experience of both ; and upon Comparison, gave the Preference to that Kind of which they have left us such applauded Models » ; in David Hume, « Of Eloquence » *The Essays Moral, Political and Literary*, 2 vols. (Edinburgh, 1741) II : 28-29.

¹⁶¹ *Ibid.*, p 29.

La rhétorique rationnelle n'élève pas le lecteur au-dessus du discours commun et se trouve vite dépassée par la véhémence du pathétique et du sublime. La déclamation des Anciens est conçue comme un type d'éloquence supplémentaire, qui contient l'élégance, la subtilité et la force argumentative de la version attique, auxquelles elle ajoute le pathos et le sublime pour remporter l'assentiment total de l'auditoire.

Hume statue, au milieu du XVIII^e siècle, sur un déficit de la langue anglaise. Alors que l'esthétique néo-classique est encore considérée comme étalon, le philosophe recommande un retour au pathétique et au sublime des Anciens. De nombreuses voix parmi les orientalistes guident alors les « orateurs » modernes vers les lettres orientales pour combler le manque de véhémence de l'écriture anglaise.

En réalité, dès le début du siècle, Joseph Addison reconnaît l'ardeur des langues orientales, inspirées du souffle divin et influencées par la chaleur de leur climat, par rapport au discours naturellement plus méthodique des Anglais.¹⁶² Il indique la possibilité, la nécessité même, d'intégrer la force poétique des Orientaux à la littérature anglaise :

[...] it happens very luckily, that the *Hebrew* Idioms run into the *English* Tongue with a particular Grace and Beauty. Our Language has received innumerable Elegancies and Improvements, from that Infusion of *Hebraisms*, which are derived to it out of the Poetical Passages in Holy Writ. They give a Force and Energy to our Expressions, warm and animate our Language, and convey our Thoughts in more ardent and intense Phrases, than any that are to be met with in our own Tongue. There is something so pathetick in this kind of Diction, that it often sets the Mind in Flame, and makes our Hearts burn within us.¹⁶³

Joseph Addison recommande les langues orientales pour la force, l'énergie et la chaleur qui les animent, pour l'ardeur et l'intensité de leurs tournures et pour le pathétique de leur diction qui enflamment les esprits et les cœurs. Elles incarnent le style éloquent que Hume retrouve, trente ans plus tard, dans la rhétorique des Anciens. La

¹⁶² « There is a certain Coldness and Indifference in the Phrases of our *European* Languages, when they are compared with the Oriental Forms of Speech » ; in Joseph Addison, *Spectator* 405 (June 14, 1712) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) III : 514.

¹⁶³ *Ibid.*

proposition d'Addison de laisser vibrer la puissance du souffle poétique oriental jusque dans la langue anglaise est mise en pratique dans la deuxième partie du XVIII^e siècle alors que l'esthétique augustiniennne est peu à peu remplacée par les formes locales de l'éloquence orientale : le pathos lyrique et le sublime romantique.

Dans les années 1980, plusieurs ouvrages critiques paraissent qui ont pour objet l'établissement d'une chronologie des courants littéraires au XVIII^e siècle. Thomas Woodman introduit son article « Augustinism and Pre-Romanticism » par une mise en garde contre les frontières chronologiques trop strictes et contre l'idée de dépassement, au sens de progrès, dans l'art. Il ajoute néanmoins que l'esthétique augustiniennne constitue une réponse directe au chaos engendré par la Guerre Civile et par la dissolution des mœurs sous la Restauration. Il définit l'esthétique néo-classique comme suit : « the idea of a privileging of qualities such as refinement, correctness, and politeness in late seventeenth and early eighteenth centuries [...] In poetry 'politeness' meant polish and refinement in distinction from the extravagances of the past : a polite intimacy of tone [...] and a special ease of diction that combined social qualities with the ethos moderation, empiricism and scientific rationality ». ¹⁶⁴

Pour reprendre les termes choisis par Woodman, le néo-classicisme en Angleterre s'impose au début du XVIII^e siècle par la promotion du raffinement dans le goût et dans l'art, de la correction et de la bienséance et d'une éthique et esthétique polie, qui privilégie la modération, l'empirisme et la rationalité méthodique. Cette période s'étend, selon Aidan Day, de Pope à Johnson. ¹⁶⁵ La publication des ouvrages de Joseph Warton, au milieu du XVIII^e siècle sert aussi de borne chronologique annonçant la renaissance lyrique. Certains critiques, comme Maragaret A. Doody dans *The Daring Muse* en 1985 et Richard Feingold dans *Moralized Song* en 1989, pointent du doigt les exubérances d'une muse augustiniennne audacieuse et déclinent les modalités du lyrisme néo-classique. ¹⁶⁶ Cette volonté de ne pas s'en tenir à des prescriptions de date et de ne pas penser l'histoire littéraire en terme de dépassement antinomique, n'efface pas entièrement

¹⁶⁴ Thomas Woodman, « Augustinism and Pre-Romanticism » *A Companion to Eighteenth-Century Poetry*, ed. Christine Gerrard (Oxford : Blackwell, 2006) 474.

¹⁶⁵ Aidan Day, *Romanticism* (London : Routledge, 1998) 71.

¹⁶⁶ Richard Feingold définit le lyrisme augustiniennne comme un « double projet » consistant à parler depuis l'intériorité à un public extérieur, donc à accommoder l'expression intérieure à ceux auxquels la parole est adressée, ou encore : « the writer's double effort to represent the experience of inwardness and at the same time speak to an audience imagined as present to him. The dual project is characteristic of Augustan literature and particularly of Augustan poetry : what it marks is the insistent interest in the interaction of social and inward experience, an interest he reveals in his articulated and enacted wish to be seen as speaking with public authority even at the represented moment of self-absorption » ; in Richard Feingold, *Moralized Song. The Character of Augustan Lyricism* (New Brunswick, NJ : Rutgers UP, 1989) 1.

le privilège accordé par une époque pour une forme d'expression plutôt qu'une autre. Carey McIntosh propose une étude stylistique des productions littéraires du XVIII^e siècle et note que le premier quart du siècle est largement influencé par les principes de la « nouvelle rhétorique », en opposition avec l'« ancienne » rhétorique de l'éloquence :

English prose was plainer and simpler in the first quarter of the eighteenth century than it had been fifty or a hundred years previously. The ordinary texture of discourse was less ornate. The genres that made a real splash during this period [...] – satire, the periodical essay, the novel – specialized in low or informal language.¹⁶⁷

Ce retour à la simplicité est marqué par une préférence pour les styles de niveau moyen ou familier et par un choix de la phrase « relâché » (« loose sentence ») où l'information principale est donnée dès le début de la phrase et produit un effet de parole naturelle, alors que la phrase « périodique » (« periodic » sentence) ne divulgue l'information qu'à la fin, renforçant ainsi le suspense et l'impression d'un discours artificiel. McIntosh ne décèle que deux exemples de style élevé au début du siècle : une rhapsodie de Shaftesbury intitulée *The Moralist* et publiée en 1709 et le conte pseudo-oriental d'Addison, « The Vision of Mirzah, publié dans le numéro 587 du *Spectator* en date du 30 août 1714, comme si le conte pseudo-oriental était la quasi seule échappatoire sublime à la nouvelle rhétorique néo-classique.

Joseph Warton élabore une défense de l'éloquence et du lyrisme qui contribue à remettre en cause le privilège accordé à Horace, Virgile et Ovide comme modèles esthétiques supérieurs. À la civilisation urbaine des Augustiniens, Warton oppose dans *The Enthusiast*, publié en 1744, un retour à la nature et aux émotions « naturelles ». Il définit en 1746 dans l'avertissement à *Odes on Various Subjects* un « manifeste » poétique lyrique :

The Public has been so much accustom'd of late to didactic Poetry alone, and Essays on moral Subjects, that any work, where the imagination is much indulg'd, will perhaps not be relished or

¹⁶⁷ Carey McIntosh, *The Evolution of English Prose, 1700-1800. Style, Politeness and Print Culture* (Cambridge : Cambridge UP, 1998) 110.

regarded. The author therefore of these pieces is in some pain least certain austere critics should think them too fanciful and descriptive. But as he is convinced that the fashion and descriptive. But as he is convinced that the fashion of moralizing in verse has been carried too far, and as he looks upon Invention and Imagination to be the chief faculties of a Poet, so he will be happy if the following Odes may be looked upon as an attempt to bring back Poetry into its right channel.¹⁶⁸

Cet avertissement annonce le rejet de l'éthos et de l'esthétique néo-classique et présente une nouvelle forme d'écriture fondée sur l'invention et l'imagination. Dix ans plus tard, en 1756 dans la dédicace de son *Essay on the Writings and Genius of Pope*, Warton maintient sa condamnation des poètes néo-classiques, incapables d'éloquence : « The Sublime and the Pathetic are two chief nerves of all genuine poesy. What is there transcendently Sublime and Pathetic in Pope? ». ¹⁶⁹ De même, Oliver Goldsmith, dans sa revue consacrée à l'épigramme pastorale de Langhorne intitulée *The Death of Adonis*, remarque le retard pris par l'épigramme sur les autres formes d'écriture : « Of all the different kinds of poetry, elegy has been the least cultivated since the revival of letters. We have seen the ancients rivalled, sometimes excelled, in the epic, the ode, or the pastoral ; but in elegy they still remain without competitors ». L'éloge qu'il rend à l'expression lyrique est symptomatique d'un dépassement de la suprématie néo-classique : « there is scarcely a beauty in poetry, that elegy is not capable of admitting ; sometimes replete with pathetic simplicity, sometimes even assuming bold metaphors of resentment, and often borrowing every ornament that art can bestow : in a word, is tender, passionate, or graceful, by turns ». ¹⁷⁰

Au début du XIX^e siècle, l'éditeur de l'anthologie *Specimens of the Later English Poets*, Robert Southey, érige Pope en représentant de la « bienséance » littéraire : « Pope was completely a French man in his taste ; he imported *l'art de parler toujours*

¹⁶⁸ Joseph Warton, « Advertisement » *Odes on Various Subjects* (London, 1746).

¹⁶⁹ Joseph Warton, *Essay on the Writings and Genius of Pope*, 2 vols. (London, 1782) I : x.

¹⁷⁰ Oliver Goldsmith, « The Death of Adonis » *The Critical Review* (March 1759) *Collected Works*, ed. Arthur Friedman (Oxford : Clarendon Press, 1966) I : 162-163. Cet appel au lyrisme ne doit pas nous faire penser que Goldsmith se pose en détracteur de l'esthétique augustiniennne ou qu'il brave sa régularité harmonieuse. Dans une autre revue, consacrée au *Odes* de Gray, il condamne la verve du poète qui ne correspond pas aux attentes des lecteurs : « He [Gray] speaks to a people not easily impressed with new ideas ; extremely tenacious of the old ; with difficulty warmed ; and as slowly cooling again. – How unsuited then to our national character is that species of poetry which rises with unexpected flights! Where we must hastily catch the thought, or it flies from us ; and, in short, where the reader must largely partake of the poet's enthusiasm, in order to taste his beauties » ; in « Odes by Mr Gray » *The Monthly Review* 17 (Sept. 1757) *Ibid.*, p. 113.

convenablement, the *étiquette* and *bienséance* ». Néanmoins la suite de son discours est symptomatique d'une époque qui cherche à dépasser l'héritage augustinien :

What Lord Holland has so well said of Lope de Vega, may be applied with the same strict propriety to Pope. 'The beneficial influence on his works on the taste and literature of the nation may be questioned. – He so familiarized his countrymen with the mechanism of verse ; he supplied them with such store of commonplace images and epithets, he coined such a variety of convenient expressions, that the very facility of versification seems to have prevented the effusions of genius, and the redundancy of poetical phrases to have superseded all originality of language ».¹⁷¹

Southey reproche à Pope, et surtout à ses imitateurs, de transformer la poésie en mécanique et l'image poétique en lieu commun, au mépris de l'expressivité, de l'inattendu et de l'originalité.

Southey s'enthousiasme pour ceux qu'il nomme les « poètes de la Réforme » : Thomson, Young, Glover, Gilbert, West, Mason, Gray, Warton, Akenside, et Collins ; ceux que la critique regroupe aujourd'hui sous le titre de « poètes pré-romantiques ». Thomas Woodman dégage les thèmes récurrents de leur poésie : le culte de la nature, associée aux humeurs du sujet, l'expression des passions, la réaction contre le raffinement, contre la politesse artificielle, et l'exploration des romances du Moyen Âge et de la dramaturgie élisabéthaine.¹⁷² Ces traits distinctifs préfigurent la poésie romantique, telle qu'elle est définie par A. D. Harvey qui signale la prépondérance de la nature, du surnaturel et de la force des sentiments, une diction plus variée, plus éloquente, et un vocabulaire et un imaginaire de l'immédiateté, opposé au principe de l'énoncé général.¹⁷³

Le critique A. D. Harvey remarque que la publication de poésie lyrique augmente à partir des *Odes* de Warton de manière significative.¹⁷⁴ Mark Akenside écrit en 1745 *Odes on Several Subjects* et William Collins propose au public en 1746 ses *Odes of*

¹⁷¹ Robert Southey, ed. *Specimens of Later English Poets*, 3 vols. (London, 1807) I : xxx.

¹⁷² Thomas Woodman, « Augustanism and Pre-Romanticism » *A Companion to Eighteenth-Century Poetry*, ed. Christine Gerrard (Oxford : Blackwell, 2006) 479.

¹⁷³ « The establishment of sublimity, pathos, nature and passion as the characteristics of true poetry, coincided with the establishment of a new kind of poetic diction, which was simpler, more direct, more emphatic, more variable and musical, but less fanciful, less dependent on rhetorical artifice » ; in A.D. Harvey, *English Poetry in a Changing Society, 1780-1825* (London : Allison and Busby, 1980) 158.

¹⁷⁴ « The character of the lyrics – subjectivity and intensity to which might be added comparative brevity and simplicity were not at all the most prominent characteristics of English verse [...] Nevertheless, there was a noticeable increase in the number of lyrics produced as the century progressed. This was one of the results of the turn away from Augustinism » ; in *Ibid.*, p. 120.

Several Descriptive and Allegorical Subjects. Quelques vingt années plus tard, la poésie orientale, dite sublime et passionnelle, est présentée comme susceptible de renouveler l'inspiration des poètes lyriques.

Si la diction orientale comble le manque expressif de la langue anglaise, cette promotion reste ambiguë car elle maintient les langues orientales à un stade primitif. Les lettrés qui se penchent sur la question de l'histoire des langues en retracent les développements de la barbarie à l'état civilisé. Qu'ils soient écrivains, comme Olivier Goldsmith, ou religieux, comme le recteur George Campbell, les lettrés s'accordent pour remarquer l'expression vivace des langues primitives et l'articulation économe et précise des langues modernes.¹⁷⁵ Lorsque ces mêmes érudits placent les langues orientales au stade de l'expression primitive, ils élaborent à leur sujet et au sujet de ceux qui parlent ces langues un discours non plus simplement philosophique, mais politique et idéologique.¹⁷⁶

Les langues orientales conservent de cet état primitif une diction naturellement vivace et originellement sublime et comblent ainsi le manque d'expressivité de la langue anglaise que repèrent certains poètes et critiques. Richard Hole divulgue, dans ses *Remarks on the Arabian Nights*, au moyen d'une isotopie architecturale les différences entre l'*Odyssée* d'Homère et les *Voyages de Sindbad le Marin* :

It seems indeed, "if small things may be compared with great," to bear the same resemblance to that performance, as an Oriental mosch does to a Grecian temple. The constituent parts of the first may be separately considered as to their effect and beauty : each forms a little whole by itself. A court neatly paved with marble, yet seemingly unconnected with the building, richly-sculptured

¹⁷⁵ Le poète Oliver Goldsmith écrit un article, dans lequel il explique que la langue est le miroir fidèle de l'état des mœurs d'une nation : « barbarous nations speak in a style more affecting and figurative than others ; they feel with passion unabated by judgment, and tropes and figures are the natural result of their sensations » ; in Oliver Goldsmith, « A System of Oratory ; in *The Critical Review* for April 1759 », *Collected Works*, ed. Arthur Friedmann, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1966) I : 169. Les langues orientales, caractérisées par les anglais comme passionnelles, expressives et exubérantes, indiquent en réalité la barbarie des peuples qui les pratiquent. Le recteur George Campbell constate dans ses réflexions sur la rhétorique la même antinomie entre l'imagination et la raison. Il suit le même cheminement de pensée lorsqu'il rappelle que les peuples civilisés font usage de la raison, principe régulateur qui permet de réduire la fougue expressive des langues primitives : « [...] the natural effect of improvement in science and language, which commonly go together, being to regulate the fancy, and to restrain the passions » ; in George Campbell *The Philosophy of Rhetoric*, 2 vols. (London, 1776) II : 227.

¹⁷⁶ Donner un âge aux langues et aux hommes revient, selon le critique Adam Potkay, à élaborer à leur sujet un discours emprunt d'idéologie : « the historicizing of figures also politicizes them, for the contemporary speech of the 'vulgar,' as well as that of children and the insane, was thought to abound in bold figures. Enlightenment authors eagerly sought out the 'savage man' who walks among us – precisely for the purpose of excluding him from mature, rational discourse », in Adam Potkay, *The Fate of Eloquence in the Age of Hume* (Ithaca, NY : Cornell UP, 1994) 68.

galleries irregularly placed, and various minarets gilt and ornamented, rising in gay confusion, alternately engage and distract the attention. But in the Grecian temple all parts harmonize together, and compose one simple and magnificent whole. The same kind of Saracenic masonry, more fashionable in Spenser's days than in ours, is discoverable in his *Faery Queene*. It constitutes a different order of poetic architecture from that of the classical epic ; and its inferiority must be allowed, though it possesses some peculiar and appropriate beauties.¹⁷⁷

L'esthétique orientale propose un modèle alternatif au modèle grec. Malgré cette reconnaissance, Hole garantit la supériorité de la littérature attique qui a atteint la synthèse du tout harmonieux, alors que les Orientaux ne parviennent pas à organiser leurs œuvres en un tout régulier. Le beau oriental ne s'élève pas au dessus du particulier alors que la beauté grecque se décline en ensembles parfaits. L'exposé de Hole est aussi l'occasion d'une comparaison entre ces deux types d'esthétique. Le goût oriental s'intéresse au particulier alors que le style grec considère le tout. Les pavés de la cour ne s'harmonisent pas avec le bâtiment, les riches sculptures des galeries sont disposées de manière irrégulière, les minarets, dorés et ornementés, s'élèvent dans une gaie confusion. Par analogie, les contes orientaux, prodigues de détails éparpillés au fil des intrigues, distraient l'attention des lecteurs, et confondent leur esprit par des récits mis en abîme. Le récit grec est au contraire clos et unifié par une splendeur qui touche de manière égale chacune de ses parties. Néanmoins, cette « charpente sarrasine » peut servir de modèle, comme Hole le remarque au sujet de l'œuvre allégorique de Spenser. L'infériorité de l'esthétique orientale ne la condamne pas à l'oubli car la raison même de son infériorité, l'attention à la beauté de la partie plutôt qu'à l'harmonie du tout, lui assure un rôle complémentaire de l'esthétique grecque.

Le style oriental est envisagé comme l'alternative au style attique. Il ne recherche pas l'équilibre mais la vivacité, et préfère l'accent expressif à l'harmonie monotone. Le topos de la langue orientale comme langue passionnelle et sublime est exploité pour permettre à la poésie orientale de s'illustrer comme figure compensatoire au manque d'expressivité des écrits augustiniens, et ce alors même que le néo-classicisme occupe le devant de la scène littéraire. Ainsi, Daniel Defoe décrit en préface de *A Continuation of Letters Written by a Turkish Spy at Paris* le style « passionnel » des orientaux :

¹⁷⁷ Richard Hole, *Remarks on the Arabian Nights Entertainments* (London, 1798) 17-18.

If it were possible to give the Reader (in the Translation) the same Ideas he would conceive, were he to read the Original ; could I translate, or indeed could our Language express the Story with the same Vivacity, the same Spirit, and the same Energy of Words as the old exquisitely qualified *Arabian* delivered it, how much superior would it be to what it now appears ; with what Pleasure, with what Raptures and Extasies must it be received?

But 'tis not to be done : I may translate the Words, and I have some Hopes the Reader will suggest that I have done my Duty ; but to render the sublime Flights of the incomparable *Mahmut*, his bright Ideas, his surprizing Turns of Wit, and Flights of Fancy ; I say, to render these exactly in our Language, is as difficult as 'tis for a painter to represent the passions, or a carver to make his Figures speak.¹⁷⁸

Defoe produit une contre-façon littéraire orientale dans laquelle il se transforme en traducteur et laisse sa place à « Mahmut », l'auteur imaginaire des lettres. Ce subterfuge lui permet de répéter le discours conventionnel du traducteur anglais qui ne parvient pas à accueillir la vigueur du verbe oriental dans l'idiome anglais. L'arabe est une langue passionnelle qui, par mimétisme, anime les passions des lecteurs. Les envolées sublimes du présumé auteur, ses idées vives, ses tournures d'esprit étonnantes, et ses idées folles provoquent le ravissement des lecteurs. La littérature orientale complète le raffinement et la régularité de l'esthétique néo-classique. Elle s'adresse à la sensibilité délaissée par le culte de la raison. Le pseudo-traducteur reconnaît l'incapacité de l'idiome anglais à rendre la vitalité et la passion du verbe oriental. Les auteurs anglais qui s'inspirent véritablement du style ou des thèmes orientaux font le pari contraire d'une influence orientale sur la langue anglaise.

Quelques années auparavant, Joseph Addison consacre un article à la langue sublime des prophètes. L'éditorialiste du *Guardian* généralise ces propos sur l'idiome biblique à la poésie orientale :

In Poetry it [the expression of violent motions] requires great Spirit in thought, and Energy in stile ; which we find more of in

¹⁷⁸ Daniel Defoe, « Preface » *A Continuation of Letters Written by a Turkish Spy at Paris* (London, 1718) iii-iv.

the *Eastern Poetry*, than either the *Greek* or *Roman*. The Great Creator, who accommodated himself to those he vouchsafed to speak to, hath put into the Mouths of his Prophets such sublime Sentiments and exalted Language, as much abash the Pride and Wit of man.¹⁷⁹

Dans cet article, Addison distingue la langue « hébraïque » des autres langues « orientales ». Néanmoins il reconnaît une influence entre les idiomes d'une même famille apparus dans une même région du monde. La parole sublime de Dieu est « transfusée » aux prophètes qui eux-mêmes déclinent les accents de la langue poétique d'un peuple. Ainsi l'élocution orientale révèle un esprit plus grand et relève d'un style plus énergique que les langues grecque ou latine. Elle hérite du verbe prophétique, seul capable de décrire des sentiments sublimes dans un style véhément. Les langues antiques sont dépassées par la famille des langues sémitiques dans l'expression du sublime : « Here are all the great and sprightly Images [...] exprest in such Force and Vigour of style, as would have given the great Wits of Antiquity new Laws for the Sublime, had they been acquainted with these Writings ».¹⁸⁰

La diffusion des lettres orientales, d'après l'image stéréotypée qui en est donnée, et leur intégration à un corpus en anglais, est encouragée par une révision de l'*imitatio* aristotélicienne et par la théorisation de l'esthétique sublime. William Jones est le premier à engager une relecture de la théorie de l'imitation depuis Aristote, à partir d'une redéfinition de l'origine et du rôle de la poésie comme expression des passions : « it seems probable then that *poetry* was originally no more than a strong, and animated expression of the human passions, of *joy* and *grief*, *love* and *hate*, *admiration* and *anger*, sometimes pure and unmixed, sometimes variously modified and combined ».¹⁸¹ Comme il l'indique dès le premier paragraphe de son essai, la longévité d'une théorie condamne par avance son examen critique. Pourtant, Jones s'engage dans cet examen et postule que la perfection artistique ne dépend pas du degré de ressemblance au réel mais de l'adéquation entre sentiment et expression :

¹⁷⁹ Joseph Addison, *Guardian* 86 (June 19 1713) *The Guardian*, ed. John Calhoun Stephens (Lexington, KY : UP of Kentucky, 1982) 312.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 313.

¹⁸¹ Sir William Jones, trans., « Essay II. On the Arts Commonly Called Imitative » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 202-203.

It seems to me that, as those parts of *poetry, musick and painting*, which relate to the passions, affect by *sympathy*, so those, which are merely descriptive, act by any kind of *substitution*, that is, by raising in our minds, affections, or sentiments, analogous to those, which arise in us, when the respective objects in nature are presented to our senses.¹⁸²

Les œuvres d'art ne plaisent pas parce qu'elles ressemblent en tout point à la réalité mais parce qu'elles touchent la sensibilité des lecteurs ou des spectateurs par imitation des passions elles-mêmes ou par la description des objets qui évoquent un état affectif dans l'esprit du public. Jones explique plus précisément le phénomène de substitution : « Thus will each artist gain his end, not by *imitating* the works of nature, but by assuming her power, and causing the same effect upon the imagination, which her charms produce to the senses ».¹⁸³ Le rôle de l'artiste n'est pas d'imiter les productions de la nature mais de réussir à provoquer dans l'esprit des lecteurs les sentiments ressentis par ce dernier à la vue de son spectacle.

L'essai de Jones est publié à la fin d'une compilation de spécimens de littérature orientale. Sa place à l'intérieur du recueil est justifiée par ce que Jones identifie comme l'expression naturellement lyrique des Orientaux : « In defining what true poetry *ought to be*, according to our principles, we have described what it really was among the *Hebrews, the Greeks and Romans, the Arabs and the Persians* ».¹⁸⁴ Les auteurs orientaux sont des modèles à suivre, au même titre que les écrivains de l'antiquité, en matière d'imitation des passions humaines. La révision de la théorie de l'*imitatio* aristotélicienne prédit l'influence des lettres orientales en matière d'expressivité sur le corpus de langue anglaise.

De même, l'intérêt des lettrés pour l'esthétique sublime implique l'intervention des œuvres orientales dans l'établissement d'un corpus poétique en anglais. Welsted traduit en 1712 la théorie du sublime d'après Longinus. Cette traduction contribue à valoriser l'expression sublime de trois manières. L'auteur grec explique que le sublime n'est pas seulement un mode d'expression naturel mais qu'il obéit à une série de règles, qui en limitent l'utilisation et qui surtout lui permettent d'être reproduit. Il considère le sublime d'une valeur esthétique supérieure car il est plus qu'une description « neutre » du réel.¹⁸⁵

¹⁸² *Ibid.*, p. 214.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 216.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 211.

¹⁸⁵ « Sublimity, above the ordinary rate, will not admit of that Accuracy, which Mediocrity, or the middling Vein of writing is capable of [...] 'Tis next to impossible, generally speaking, that he who writes in a

Enfin, il indique les procédés employés pour rendre la diction sublime, comme l'amplification, l'apostrophe, les hyperbates, les transitions inattendues, les hyperboles, ou encore le langage figuratif. L'œuvre de Longinus est l'objet de nombreux commentaires et traductions,¹⁸⁶ et est à l'origine d'une série d'essais traitant du style sublime. John Baillie en 1747, Edmund Burke en 1757 et Uvedale Price en 1794 présentent leur ouvrage comme des suppléments au traité de Longinus. Ces traités contribuent à mettre en valeur le style sublime,¹⁸⁷ tout en le plaçant à la portée des poètes anglais. Ces auteurs définissent la nature du sublime, son origine, son rapport avec les passions. Ils en précisent le fonctionnement, comme Edmund Burke qui dans *A Philosophical Enquiry into our Idea of the Sublime and the Beautiful*, identifie une série de thèmes susceptibles de provoquer le sentiment de sublime. Ainsi, le poète anglais comprend que l'évocation de la terreur, de l'obscurité, de l'infini et de l'incommensurable produisent le sentiment sublime dans l'esprit des lecteurs. Burke et Price, dans son *Essay on the Picturesque* publié en 1794, donnent au lecteur les moyens de distinguer entre l'expression du sublime, du beau et du pittoresque.

Ces traités témoignent du goût d'une époque pour l'esthétique sublime et sont le signe d'un contexte littéraire tout disposé à recevoir l'écriture sublime des Orientaux. La publication en latin en 1753 puis en anglais en 1787 de l'œuvre du révérend Robert Lowth, *Lectures on the Sacred Poetry of the Hebrews*, scelle l'union de la poésie orientale à l'expression lyrique et sublime. Lowth explique que les Orientaux définissent la poésie

middling low way, should commit many Faults ; for, as he runs no Hazards, and never attempts to Rise, he still continues safe and as it were upon his Guard ; but the Sublime of it self and by its own natural Force, is Lubricous, and full of Danger » ; in *The Works of Dionysius Longinus. On the Sublime* (London, 1712) 97-98.

¹⁸⁶ William Smith est l'auteur d'une nouvelle traduction en 1739. John Holmes résume le traité de Longinus dans la seconde partie de son *Art of Rhetoric Made Easy* publié à Londres en 1755 et Edward Greene en produit un nouveau résumé commenté en 1770 dans la première partie de son *Critical Essay*.

¹⁸⁷ Baillie explique que le sublime est la forme d'expression artistique la plus parfaite. Son ouvrage *An Essay on the Sublime* débute avec la réflexion suivante : « We are now, *Palemon*, to treat of that kind of Writing, which of all others is the truly excellent and great Manner, and which is peculiar of a Genius noble, lofty, comprehensive. You will easily know I mean the Sublime » ; in John Baillie, *An Essay on the Sublime* (London, 1747) 1.

comme l'expression des passions,¹⁸⁸ et sont passés maîtres du genre lyrique.¹⁸⁹ Ils excellent également dans le domaine du sublime :

We have already seen how daring these writers are in the selection of their imagery, how forcible in the application of it ; and what elegance, splendour, and sublimity they have by these means been enabled to infuse into their compositions. With respect to the diction also, we have had an opportunity of remarking the peculiar force and dignity of their poetic dialect.¹⁹⁰

Dans ce résumé de la quatorzième leçon intitulée « Of the Sublime in General », Lowth rappelle au lecteur anglais l'audace du langage figuré des Orientaux et la vigueur avec laquelle leurs auteurs se sont appliqués à le transmettre. L'usage de cet imaginaire poétique est à l'origine d'une expression élégante, splendide et sublime, propre aux Orientaux.

Comme Lowth présente en 1753 dans un traité en latin la supériorité des Hébreux dans le genre sublime, les orientalistes annoncent dans les trois dernières décennies du XVIII^e siècle, et en anglais,¹⁹¹ la supériorité des lettres orientales dans les domaines lyrique et sublime :

[...] the poets of the *East* must vie with those of *Europe* in the *graces of their diction*, as well as in the loveliness of their images : but we must not believe that the *Arabian* poetry can please only by its descriptions of *beauty* ; since the gloomy and terrible objects,

¹⁸⁸ « [Hebrew poetry] is unconstrained, animated, bold, and servid. The Orientals look upon the language of poetry as wholly distinct from that of common life, as calculated immediately for expressing the passions : if, therefore it were to be reduced to the plain rule and order of reason, if every word and sentence were to be arranged with care and study, as if calculated for perspicuity alone, it would be no longer what they intended it ; and to call it the language of passion would be the grossest of solecisms. » ; in Robert Lowth, *Lectures on the Sacred Poetry of the Hebrews*, 2 vols. (London, 1787) I : 330

¹⁸⁹ « The Hebrews cultivated this kind of poetry [the ode] above every other, and therefore may well be supposed to have been particularly excellent in it » ; in *Ibid.*, II : 193. Lowth considère par ailleurs que l'ode est la forme poétique la plus parfaite : « Of all the different forms of poetical composition, there is none more agreeable, harmonious, elegant, diversified and sublime than the ode ; and these qualities are displayed in the order, sentiments, imagery, diction and versification » ; in *Ibid.*, II : 196.

¹⁹⁰ *Ibid.*, vol. I, p. 310.

¹⁹¹ Après la publication des *Poeseos Asiaticae commentariorum libri sex* en 1774, que William Jones avait quelques années auparavant publiés en anglais sous le titre de *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages*, les orientalistes passent définitivement à l'anglais comme langue de traduction.

which produce the *sublime*, when they are aptly described are no where more common than in the *Desert and Stony Arabia*.¹⁹²

Les poètes orientaux entrent en compétition avec leurs pairs européens, proposent des thèmes poétiques alternatifs, et tout le travail des érudits est de montrer que ces thèmes s'accordent bien avec le mode d'expression qui intéresse les auteurs anglais, ici l'expression des passions et de la grandeur terrifiante. Les savants ajoutent que les bardes orientaux bénéficient d'un climat et d'une géographie plus propices aux élans passionnels et grandioses. Comme l'écrit William Jones dans son essai sur la poésie « asiatique » de 1772 :

If we allow the natural objects, with which the *Arabs* are perpetually conversant, to be sublime, and beautiful, our next step must be, to confess that their comparisons, metaphors and allegories, are so likewise [...] It is true many of the *Eastern* figures are common to other nations, but some of them receive a propriety from the manners of the *Arabians*, who dwell in the plain and woods, which would be lost, if they came from the inhabitants of cities.¹⁹³

Ce rapport de cause à conséquence entre milieu et langue, climat et expression, cette disposition « naturelle », place les poètes orientaux au dessus de leurs pairs européens dans les domaines qui intéressent l'esthétique anglaise dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Sir William Jones écrit un article pour la revue *Asiatic Researches* au sujet de la poésie mystique des Persans et des Hindous. Il attire l'attention du lecteur sur la supériorité du chant oriental :

as the flowers and fruits of Europe differ in scent and flavour from those of Asia, or as European differs from Asiatic eloquence ; the same strain, in poetical measure, would rise up to the odes of Spenser on divine love and beauty, and in a higher key with richer

¹⁹² Sir William Jones, trans., « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 177.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 178.

embellishments, to the songs of *Hafiz* and *Jayade'va*, the raptures of the *masnavi*, and the mysteries of the *Bhagavat*.¹⁹⁴

Les odes de Spenser sont éloquentes mais la déclamation orientale atteint un ton supérieur et une ornementation plus grandiose. Les poètes orientaux servent d'étalon aux auteurs anglais en matière d'expressivité et les orientalistes n'hésitent pas à en faire la promotion auprès d'un public d'écrivains potentiels. William Ouseley propose un catalogue des qualités poétiques du barde *Abu'l Taieb al-Motanabbi*.

The poetry of *Abu'taieb* is copious, energetic, dignified, replete with pastoral simplicity, and with a most exquisite choice of tender and amatorial imagery. Many of his poems are wonderfully sublime and magnificent, and are characterized by a glow and fervour of versification highly congenial to the Arabian taste, and particularly adapted to the native enthusiasm of our poet's genius.¹⁹⁵

Les auteurs anglais sont invités à prendre Abu'l Taiyeb, ou plus généralement l'étalon poétique oriental, pour modèle afin d'atteindre le chant expressif le plus haut et le plus juste possible (« in a higher key with richer embellishments »). Ainsi, William Beckford espère conserver l'énergie de la langue arabe pour la transmettre à la langue anglaise dans la pseudo-traduction du conte intitulé *Vathek* : « a failure in some points, will not preclude him from all claim to indulgence : especially, if those images, sentiments, and passions, which, being independent of local peculiarities, may be expressed in every language, shall be found to retain their native energy in our own ». ¹⁹⁶ Les lettres orientales ne servent pas seulement à combler un manque, elles perfectionnent aussi un langage.

¹⁹⁴ Sir William Jones, *Asiatic Researches ; Or, Transactions of the Society Instituted in Bengal*, 20 vols. (London, 1799) III : 168.

¹⁹⁵ William Ouseley, ed., « Sketch Biographical and Literary of Abu'l Taieb al-Motanabbi » *The Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) I : 7.

¹⁹⁶ William Beckford, « Preface » *An Arabian Tale. From an Unpublished Manuscript. With Notes Critical and Explanatory* (London, 1786) iv.

MANQUES FIGURATIFS

L'étude des figures de style et le bon usage du langage analogique occupent les rhétoriciens anglais dès le XVI^e siècle, avec par exemple *A Treatise of Schemes and Tropes* de Richard Sherry publié en 1550, et *The Arte Rhetorike* par Thomas Wilson publié en 1563. La tradition des *tropologia* est continue au XVII^e,¹⁹⁷ et poursuivie au XVIII^e siècle avec l'ouvrage de Edward Bysshe, *The Art of English Poetry*, en 1702, réédité jusqu'en 1762 dans une neuvième édition, et dans les traités de John Stirling, John Holmes, Thomas Gibbon, Hugh Blair, James Burnet Monboddo et Robert Lowth.¹⁹⁸ Ces derniers envisagent plusieurs objectifs : classer les figures en fonction de leur degré de complexité, les définir et en réglementer l'usage. Le titre complet de la monographie de Thomas Gibbon, *Rhetoric ; Or, A View of its Principal Tropes and Figures, in their Origin and Powers : with a Variety of Rules to Escape Errors and Blemishes, and Attain Propriety and Elegance in Composition*, expose la triple fonction attribuée à ces études tropologiques : établir un catalogue de figures de style, définir une origine et un pouvoir, et fixer des règles d'utilisation. Ces règles énoncent notamment les moyens de maintenir en adéquation le contenu du discours et son expression, ou, en termes aristotéliens, de maintenir une « convenance » de style en faisant de l'expression l'*analogon* du sujet

¹⁹⁷ Par ordre chronologique, on peut citer à la fin du XVI^e siècle les ouvrages de Dudley Fenner, *The Artes of Logike and Rethorike* (Middelburg, 1584) et de Abraham Fraunce, *The Arcadian Rhetorike* (London, 1588). Au XVII^e siècle, la tradition des *tropologia* est poursuivie par Charles Butler dans *Rhetoricae Libri Duo* (Oxoniae, 1600), Thomas Farnaby dans *Index Rhetoricus et Oratorius* (Londini, 1646) et *Troposchematologia* (London, 1668), par John Prideaux avec *Sacred Eloquence ; Or, The Art of Rhetorick* (London, 1659), Joshua Poole avec *Practical Rhetorick* (London, 1663), et par Thomas De Laune dans *Tropologia* (London, 1681), par Benjamin Keach dans *Troposchemalogia : Tropes and Figures ; Or, A Treatise of the Metaphors, Allegories and Express Similitudes* (London, 1682), par ; John Smith dans *The Mystery of Rhetorick Unveil'd* (London, 1683), et par Cornelius Norwood dans *Divine Eloquence ; Or, An Essay upon the Tropes and Figures Contained in the Holy Scriptures and Reduced under the Proper Titles* (London, 1694).

¹⁹⁸ Au XVIII^e siècle John Stirling publie *A System of Rhetoric... Containing all Tropes and Figures Necessary to Illustrate the Classics* en 1733, John Holmes donne *The Art of Rhetoric Made Easy* en 1739, Thomas Gibbon, *Rhetoric ; Or, A View of its Principal Tropes and Figures* en 1767, Hugh Blair présente ses *Lectures on Rhetorick and Belles Lettres* à Edinbourg en 1771, James Burnet Monboddo écrit *Of the Origin and Progress of Language* de 1773 à 1792 et Robert Lowth publie *A Short Introduction to the English Grammar... To Which is Now First Added, an Essay on Rhetorical Tropes and Figures* en 1795.

décrit.¹⁹⁹ Les traités tropologiques sont à la fois des catalogues et des ouvrages prescriptifs, ils définissent un sujet et en réglementent l'usage.

L'étude des figures implique une discrimination entre les bonnes et les mauvaises analogies, et entre un bon et un mauvais usage du langage figuratif. Joseph Addison rappelle que la beauté des comparaisons, métaphores et allégories, et leur capacité à orner un discours, dépend entièrement du rapport juste et évident avec l'idée qu'elles représentent :

Allegories, when well chosen, are like so many Tracks of Light in a Discourse, that make every thing about them clear and beautiful. A noble Metaphor, when it is placed to an Advantage, casts a kind of Glory round it, and darts a Lustre through a whole Sentence. These different Kinds of Allusion are but so many different Manners of Similitude, and, that they may please the Imagination, the Likeness ought to be very exact, or very agreeable, as we love to see a Picture where the Resemblance is just, or the Posture and Air graceful.²⁰⁰

La beauté des allégories et des métaphores dépend de leur caractère explicite. Le lecteur doit être capable de percevoir instantanément le lien entre l'idée et sa représentation figurée. Sans cela, l'analogie n'est adressée qu'à des spécialistes et eux seuls peuvent en percevoir la beauté. Le langage métaphorique compréhensible par tous est, selon Addison, celui qui met en rapport une idée avec un élément ou un phénomène naturel : « for the generality, the most entertaining ones [allusions] lie in the works of Nature, which are obvious to all capacities, and more delightful than what is to be found in arts and sciences ».²⁰¹ Addison défend un langage métaphorique naturel, opposé aux analogies techniques. Néanmoins ce langage n'est pas universel : il suffit à l'homme de changer de milieu pour changer de système de représentation analogique. Les tropismes ne sont pas interchangeables, tout comme la nature n'est pas équivalente d'une région du monde à l'autre, et toute intrusion tropologique est déclarée impropre car non-conforme à

¹⁹⁹ « Le style aura de la convenance, s'il exprime passions et caractères non sans être proportionné aux affaires traitées. Par proportion, j'entends de ne pas parler vulgairement de choses élevées ni noblement de choses triviales, et si l'on évite de plaquer de l'ornement sur une chose ordinaire » ; in Aristote, *Rhétorique* Livre III, chap. 7 [1408 a 10] (Paris : GF Flammarion, 2007) 454.

²⁰⁰ Joseph Addison, *Spectator* 421 (July 3, 1712) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) III : 578.

²⁰¹ *Ibid.*

l'esprit dont elle est censée émaner. De plus, la perception de la beauté d'une figure analogique est fonction, selon Addison, des capacités imaginatives d'un individu et de sa connaissance de la langue, de la force évocatrice des mots, dans laquelle l'image est exprimée.²⁰² L'esprit des Anglais n'est pas apte à recevoir des images dont la beauté ne peut être perçue que par un contact direct et prolongé avec la réalité des pays orientaux. Ils seraient comme aveugles aux beautés subtiles des conjonctions analogiques entre un idiome et le réel, ou, pour reprendre les mots d'Addison : « though he may receive the general notion of a description, can never see distinctly all its particular beauties ; as a person with a weak sight may have the confused prospect of a place that lies before him, without entering into its several parts, or discerning the variety of its colours in their full glory and perfection ».²⁰³

Le langage figuré des Orientaux semble condamné à demeurer hors du système tropologique anglais car il se réfère à une réalité et à un fonctionnement linguistique étrangers. Le refus opposé par les rhéteurs et les lettrés de l'époque dépend d'un cadre épistémologique qui les empêche de penser l'intégration de toute parole « obscure ». Leur activité est réglée par les préceptes définis par Aristote dans la *Rhétorique* selon lesquels les métaphores ridicules, trop solennelles ou obscures, tout comme les épithètes trop longues ou hors de propos, refroidissent l'éloquence de l'orateur, ou tel que l'imaginent les lettrés, la véhémence du poète.²⁰⁴ Les analogies empruntées au discours poétique oriental viennent de « trop loin », dans l'espace et dans le temps, elles apparaissent comme des anomalies qui défigurent la face d'un texte, comme les signes d'une barbarie intruse au sein d'un discours poli et élégant. Car les belles lettres non seulement résistent contre l'irruption du tropisme oriental mais encore, répugnent à utiliser un style figuratif, qui symbolise un retour à un état primitif de la langue. Dans ses *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres* de 1783, Hugh Blair rappelle la genèse du style figuratif, qu'il fait remonter au premier âge de l'humanité :

²⁰² « [...] to have a true Relish and form a right Judgement of a Description, a Man should be born with a good Imagination, and must have well weighed the Force and Energy that lie in the several Words of a Language, so as to be able to distinguish which are most significant and expressive of their proper Ideas [...] The Fancy must be warm to retain the Print of those Images it hath received from the outward Objects ; and the Judgement discerning, to know what Expressions are most proper to clothe and adorn them to the best Advantage. » ; in Joseph Addison « The Pleasures of the Imagination. » ; in Joseph Addison, *Spectator* 416 (June 27, 1712) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) III : 561.

²⁰³ *Ibid.*

²⁰⁴ « La froideur peut naître encore, quatrièmement, des métaphores. Car les métaphores, elles aussi, peuvent être hors de propos, les unes parce qu'elles sont ridicules [...], les autres par leur excès de solennité et leur caractère tragique. Elles peuvent aussi être obscures, si elles sont tirées de loin » ; in Aristote *Rhétorique* Livre III chap. 3 [1406 a 10-15] et [1406 b 5-10] (Paris : GF Flammarion, 2007) 440, 442.

[...] Language was, at first, barren in words, but descriptive by the sound of these words ; and expressive in the manner of uttering them, by the aid of significant tones and gestures : Style was figurative and poetical : arrangement was fanciful and lively. It appears, that, in all the successive changes which Language has undergone, as the world advanced, the understanding had gained ground on the fancy and imagination [...] Thus Language, proceeding from sterility to copiousness, hath, at the same time, proceeded from vivacity to accuracy ; from fire and enthusiasm, to coolness and precision [...] Language is become, in modern times, more correct, indeed, and accurate ; but, however, less striking and animated : in its ancient state, more favourable to poetry and oratory ; in its present, to reason and philosophy.²⁰⁵

Les progrès de la civilisation du stade primitif vers le stade civilisé impliquent une transformation du langage et de son usage, et l'éloquence figurative laisse peu à peu place à la concision et à la précision de style. L'utilisation d'un style analogique, dit « style oriental », représente pour Blair une régression de la raison :

The style of all the most early Languages, among nations who are in the first and rude periods of Society, is found, without exception, to be full of figures ; hyperbolical and picturesque in a high degree [...] [A] remarkable instance is, the style of the Old Testament, which is carried on by constant allusions to sensible objects. Iniquity, or guilt, is expressed by « a spotted garment ; » [...] prosperity by « the candle of the Lord shining on our head ; » [...] Hence, we have been accustomed to call this sort of style, the Oriental Style ; as fancying it to be peculiar to the nations of the East : Whereas, from the American style, and from many other instances, it plainly appears not to have been peculiar to any one region or climate ; but to have been common to all nations, in certain periods of Society and Language.²⁰⁶

Les langues orientales, comme les langues des Indiens d'Amérique, utilisent des références concrètes pour parler d'idées ou de sentiments abstraits. Blair dénonce en elles la confusion entre le monde des objets et l'intériorité du sujet, entre une réalité objective et le monde de la subjectivité. Une langue qui procède au contraire par

²⁰⁵ Hugh Blair, *Lectures on Rhetoric and Belles Lettres*, 3 vols. (Dublin, 1783) I : 146-147.

²⁰⁶ *Ibid.*, vol. I, pp. 134-135.

distinctions et précisions ne peut accepter un tel amalgame sans risquer de s'abîmer sur les rochers des côtes barbares.

Les critiques anglais envisagent les œuvres orientales traduites d'une manière qui trahit un même sentiment de rejet vis-à-vis de langues à l'imaginaire trop exubérant. L'auteur de l'article sur la *Bhagavad-Gīta* pour le *Monthly Review* reproche à l'œuvre de maintenir le lecteur dans un état d'incertitude quant à la véracité des paroles reproduites. La manière orientale, qui consiste en une confusion de l'historique et du mythologique, ne convient pas à l'esprit discriminatoire et précis des lecteurs anglais :

They [the translators] must have contended at once with the obscurity of a foreign language, with the wild exuberance of imagination so conspicuous in eastern compositions, with a profusion of allegories the most licentious, and metaphors the most daring, which envelops the subtleties of metaphysics in tenfold darkness.²⁰⁷

La tâche du traducteur est envisagée comme un combat livré contre une langue obscure, une imagination exubérante, une profusion d'allégories licencieuses, et de métaphores audacieuses. La langue orientale est enfermée dans un style figuratif qui lui interdit l'accès au logos, à la parole nette, précise et raisonnée. Une barrière est élevée entre les langues poétiques afin d'empêcher toute circulation inopportune et incontrôlée du tropisme oriental. L'auteur d'un article sur la traduction de *Śakuntalā* par Sir William Jones, bien que très élogieux au sujet de la pièce, explique que l'écriture de Kālidāsa paralyse la raison humaine qu'elle place sous l'emprise d'un imaginaire luxuriant :

The style, as might be expected, riots in all the luxury of licentious metaphor. The irresistible graces, which in rapid succession obtrude themselves on our view, strike so powerfully on our imagination, so imperceptibly win upon our affections, that we possess neither time nor inclination to consider what it is of which we are enamoured. It is only when the effects of the spell have ceased, that our reason returns, and that we are enabled to form a judgement, of which in our less impassioned moments we can approve. We then too frequently perceive a confuse assemblage of extravagant conceptions, where at first we saw nothing but the

²⁰⁷ *The Monthly Review* 76 (Jan-June 1787) 198-199.

brightest ornaments of fancy ; we grieve, to find the genuine charms of ease and nature overwhelmed by a tawdry load of imagery. But in justice to the genius of *Calidas*, we must confess, that his ideas are seldom lost under a cloud of bombastical expressions ; to surprize, he does not always think it necessary to exaggerate. We never remember to have read an Asiatic production of equal length more animated or less turgid.²⁰⁸

Le critique énonce un discours ambigu dans lequel il condamne les analogies extravagantes utilisées par Kālidāsa , mais reconnaît que l'auteur outrage finalement peu la raison et fait rarement usage des tournures ampoulées, pourtant si « caractéristiques » de l'écriture des Orientaux. Kālidāsa est placé dans un entre-deux ; il donne à la fois dans les lieux communs du style oriental, dans la débauche de métaphores, et dans la convenance et l'élégance d'un style raisonnable. Cette seconde direction qui anime le génie du poète indien lui vaut les éloges du critique, alors prêt à le placer au dessus de toutes les autres œuvres littéraires venues d'Orient. Le poète indien a su gagner la confiance de l'auteur anglais, anxieux à l'idée de livrer son jugement à l'envoûtement oriental. Les figures du verbe oriental séduisent par la beauté et la rapidité avec lesquelles elles se succèdent. Elles livrent une bataille sournoise à l'esprit qu'elles enchantent. Une fois le charme rompu, la grâce irrésistible apparaît sous son vrai jour, « un assemblage confus de conceptions extravagantes ».

La diction imagée des poètes orientaux est rejetée pour des raisons d'incompatibilités climatique, rhétorique et culturelle. Les lettrés ne souhaitent pas risquer une régression de l'idiome au stade primitif du langage, ou remplacer des concepts abstraits par des images. Les orientalistes travaillent à contre-courant et tentent de faire admettre auprès du public anglais que le tropisme oriental n'est pas synonyme de barbarie et qu'il peut même renouveler un patrimoine obsolète. Ils mettent en place divers procédés argumentatifs visant dans un premier temps la compréhension du système figuratif oriental et dans un second temps le possible remplacement du lexique tropologique anglais par celui venu d'Orient.

Les orientalistes combattent les préjugés qui réduisent le tropisme oriental à une forme d'expression barbare. Ils insistent de manière systématique sur l'« élégance » de la diction des Arabes, des Persans et des Indiens. Sir William Jones décrit le sanscrit comme une langue plus raffinée que le grec ou le latin et plus élégante et douce que

²⁰⁸ *The Annual Register, or a View of the History, Politics and Literature for the Year 1791* (London, 1799) 194.

l'italien.²⁰⁹ La langue persane est qualifiée de douce, de mélodieuse, tandis que l'arabe est davantage expressif.²¹⁰ Les orientalistes insistent sur le raffinement progressif des langues orientales et notent les institutions ou les hommes qui, comme en Angleterre, y ont contribué.²¹¹ Leurs auteurs sont dès lors censés appliquer le principe aristotélicien de la convenance littéraire et régler leur langage figuratif à l'aune de ce même étalon.

Les orientalistes insistent également sur l'argument climatique – déjà rencontré pour justifier l'excellence des Orientaux dans certains genres littéraires – pour redonner au répertoire figuratif oriental une logique perdue au regard des lecteurs anglais. William Jones défend le principe d'un déterminisme des analogies par le climat. Dans son premier essai consacré à la poésie orientale il précise :

[...] it is very usual in all countries to make frequent allusions to the brightness of the celestial luminaries, which give their light to all ; but the metaphors taken from them have an additional beauty, if we consider them as made by a nation, who pass most of their nights in the open air, or in tents and consequently see the moon and stars in their greatest splendour. This way of considering their poetical figures will give many of them a grace, which they would not have in our languages : so, when they compare *the foreheads of their mistresses to the morning, their locks to the night, their faces to the sun, to the moon* [...] these comparisons, many of

²⁰⁹ « The Sanscrit language, whatever be its antiquity, is of a wonderful structure ; more perfect than the Greek, more copious than the Latin, and more exquisitely refined than either » ; in Sir William Jones, « The Third Anniversary Discourse. Delivered 2 February 1786 » *The Works of Sir William Jones*, 6 vols. (London, 1799) I : 26. ; et : « I present you with the first that occurs, and have no doubt, that you will think the Sanscrit language equal to Italian in softness and elegance » ; in Sir William Jones, « On the Musical Modes » *Asiatic Researches*, 20 vols. (London, 1799) III : 74

²¹⁰ On peut citer au sujet du persan les propos tenus par Jones en 1773 et par Richardson en 1777 : « This delicacy of their lives and sentiments has insensibly affected their language, and rendered it the softest, as it is one of the richest, in the world [...] the sweetness of sound cannot be determined by the sight, and many words, which are soft and musical in the mouth of a Persian, may appear harsh to our eyes, with a number of consonants and guttural » ; in Sir William Jones « An Essay on the Poetry of the Eastern Nations » *The History of Nader Shah* (London, 1773) 142 ; et : « His [Firdousi's] language may, at the same time, be considered as the most refined dialect of the *older Persian* or *Deri* ; the Arabic being introduced with a very sparing hand : whilst Sādi, Jāmī, Hāfez, and other succeeding writers, in prose as well as verse, have blended in their works the Arabic without reserve ; gaining, perhaps, in the nervous luxuriance of the one language, what may seem to have been lost in the softer delicacy of the other » ; in John Richardson, « A Dissertation on the Languages, Literature and Manners of Eastern Nations » *A Dictionary, Persian, Arabic and English*, 2 vols. (Oxford, 1777-1780) I : vii. Au sujet de l'arabe, je ne donnerai qu'une citation de Sir William Jones tiré du même ouvrage de 1773 : « the *Arabians* have this advantage also in a high degree : their language is expressive, strong, sonorous, and the most copious, perhaps in the world » ; in Sir William Jones, « An Essay on the Poetry of the Eastern Nations » *The History of Nader Shah* (London, 1773) 133.

²¹¹ Sir William Jones, « The History of the Persian Language » *The History of Nader Shah* (London, 1773) 158, 160.

which would seem forced in our idioms, have undoubtedly a great delicacy in theirs, and affect their minds in a peculiar manner.²¹²

La poésie orientale ne peut à elle seule se défendre des attaques portées par le discours de la raison européenne. Il revient aux orientalistes de dévoiler la logique cachée des analogies poétiques, et de restaurer le langage figuratif des Orientaux dans l'ordre rationnel, donc du compréhensible et de l'utilisable. Les orientalistes encouragent également leurs lecteurs à un pèlerinage imaginaire vers l'Orient, à un déplacement fictif des corps et des esprits, à un échange littéral des points de vue. Robert Lowth met le critique en garde contre le jugement anachronique de la poésie sublime des Orientaux :

Not only the antiquity of these writings forms a principal obstruction in many respects ; but the manner of living, of speaking, of thinking, which prevailed in those times, will be found altogether different from our customs and habits. There is therefore great danger, lest viewing them from an improper situation, and rashly estimating all things by our own standard, we form an erroneous judgment [...] in one word we must endeavour as much as possible to read Hebrew as the Hebrews would have read it.²¹³

L'antiquité des écrits, l'étrangeté des mœurs qui y sont décrites, peuvent tromper un jugement trop rapide. Une bonne connaissance de la géographie, de l'histoire, de la culture des peuples orientaux seule garantit une véritable compréhension de leur langage et images poétiques. Le lecteur doit se mettre à la place de l'autre pour apprécier, comme l'autre, la beauté et la force des vers déclamés. Les orientalistes insistent sur les différences de prononciation entre un mot en persan et sa transcription en anglais afin de rendre l'oreille des lecteurs anglais plus attentive aux beautés sonores des lettres orientales. John Nott écrit dans la note préliminaire à la traduction de la troisième ode de son recueil des chants de Hāfez : « Every distich of this Ode ends with the word *kosh*, *sweet*, and I have not a doubt but that to the Persian ear it was as pleasing as it was elegant ». ²¹⁴

²¹² Sir William Jones, trans., « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 178.

²¹³ Robert Lowth, *Lectures on the Sacred Poetry of the Hebrews*, 2 vols. (London, 1787) I : 113.

²¹⁴ John Nott, *Select Odes from the Persian Poet Hafez* (London, 1787) 18.

Les orientalistes appellent leurs lecteurs à un effort de transposition imaginaire pour adopter le regard et l'ouïe des Orientaux. Le regard « savant » dont parlait Le Hay dans son *Recueil de cent estampes* rejoint le regard « curieux » du lecteur de contes et de romances orientales, transporté par l'imagination vers les contrées d'Orient. Dans le premier cas, le déplacement est volontaire, c'est au lecteur de migrer vers l'Orient, dans le second il est subi, l'Orient vient et s'impose à lui. La différence entre ces deux démarches est de taille puisque les orientalistes demandent au lecteur de se mettre à la place des Orientaux, plutôt que de mettre la parole orientale au diapason d'un canon esthétique anglais. Cette démarche, même si l'on peut s'interroger sur sa capacité affichée de « rendre raison » *du et au* discours poétique oriental, accueille la dissonance au sein d'un discours poétique en quête de renouvellement.

John Nott lance à la même époque un appel similaire mais au sujet de la poésie persane cette fois :

we should make all liberal allowance for that singularity of expression, which every nation justly claims to itself as its distinguishing privilege ; and not judging of the glow of Eastern dialogue by the standard of our colder feelings and ideas, that we should suppose it possible for their phrases and metaphors to be highly just and beautiful however they may differ from the more exact rules of English criticism and taste.²¹⁵

Nott demande au lecteur anglais de se défaire de ses préjugés culturels pour percevoir la beauté et la justesse des expressions et des métaphores orientales et être en mesure de les intégrer. Les orientalistes projettent dans leurs écrits et traductions une figure du lecteur anglais transformé en turc, persan, arabe ou indien. Cette construction narrative symbolise une volonté de familiarisation au langage figuratif des Orientaux et prépare à l'intégration d'images nouvelles et exotiques devenues familières.

Les savants ajoutent aux arguments climatique et relativiste susdits des explications et des rectifications afin de rendre justice à l'imaginaire oriental. Lorsque Sir William Jones arrive à Calcutta en 1783, il découvre une langue, le sanscrit, et une littérature, la mythologie hindoue, qu'il ne connaît pas.²¹⁶ Il avoue à Sir John Macpherson,

²¹⁵ *Ibid.*, p. xv.

²¹⁶ « In England he [Jones] had known little or nothing about Indian literature. No Sanskrit manuscripts had been published, partly because no one had emulated Edward Pococke's model of bringing the texts to Europe

gouverneur général d'Inde de février 1785 à septembre 1786, que la découverte d'une nouvelle culture l'encourage à rester à Calcutta : « I would rather be a valetudinarian, all my life, than leave unexplored the Sanscrit mine which I have just opened ».²¹⁷ La mythologie hindoue est étrangère aux lecteurs anglais et demeure exclue pour motif de « barbarie ».²¹⁸ Le témoignage d'Elizabeth Hamilton est sur ce point éclairant. Elle joint à son roman épistolaire pseudo-oriental une *Dissertation* dans laquelle elle confirme le préjugé qui joue en défaveur de l'imaginaire mythologique hindou :

The names of the Heroes of Greece and Rome, are rendered familiar at a period of life, when the mind receives every impression with facility, and tenaciously retains the impression it receives [...] To those, who have not had the advantages of an early classical education, the same objections which render the translations from the Oriental writers tiresome, and uninteresting, will operate with equal force on the most beautiful passages of Homer, or Virgil, and the names of Glaucus and Sarpedon, of Anchises and Eneas, be found as hard to remember, and as difficult to pronounce, as those of Krishna and Arjoun.²¹⁹

Elizabeth, gagnée à la cause de son frère, l'orientaliste Charles Hamilton, et des proches de son frère, William Jones et Warren Hastings, reconnaît que le public anglais manque d'éducation pour apprécier le champ figuratif et thématique propre aux Hindous. Elizabeth Hamilton rappelle qu'un effort pédagogique est nécessaire pour familiariser le public anglais au panthéon indien et contribue à cette entreprise par l'ajout d'annexes et de notes infra-paginales aux lettres fictives du Rajah.²²⁰

; the first Sanskrit grammar was not published until 1790 » ; in Garland Cannon, *The Life and Mind of Oriental Jones* (Cambridge : Cambridge UP, 1990) 232.

²¹⁷ Sir William Jones, « Letter to Sir John Macpherson, Calcutta, October 1785 » *The Letters of Sir William Jones*, ed. Garland Cannon, 2 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1970) II : 687.

²¹⁸ La culture hindoue fait son apparition sur le marché du livre en Angleterre à partir du milieu des années 1780. George Forster publie en 1785 *Sketches of the Mythology and Customs of the Hindoos* (London, 1785) et Quintin Craufurd publie ses *Sketches Chiefly Relating to the History, Religion, Learning and Manners of the Hindoos* en 1790. Les voyageurs William Hodges dans *Travels in India* (London, 1793) et Thomas Pennant dans les quatre volumes de *The View of Hindoostan* (London, 1798-1800) ou encore l'orientaliste Thomas Maurice dans les cinq volumes de ses *Indian Antiquities : Or, Dissertations, Relative to Ancient Geographical Divisions...* (London, 1793-94) proposent eux aussi une analyse du catalogue des dieux indiens.

²¹⁹ Elizabeth Hamilton, « Preliminary Dissertation » *Translation of the Letters of a Hindoo Rajah* (1796 ; Peterborough, Canada : Broadview Press, Ltd., 1985) 55-56.

²²⁰ « Of these advantages, resulting from early prepossessions, the Persian and Hindoo writers are entirely destitute, and the difficulty of reconciling the sounds of the names of their Heroes to an European ear is so great, that it is not till after a greater degree of attention than the generality of readers will bestow, that any appropriate idea of them can be fixed in the mind [...] For the sake of readers of this description, particularly

L'orientaliste Sir William Jones souhaite rendre justice à cet imaginaire mythologique indien et l'intégrer, au même rang que l'inspiration mythologique grecque, dans la poésie anglaise. Il écrit à Calcutta en 1784 un essai de comparaison entre les dieux grecs, romains et indiens, publié en 1792 à Londres dans le recueil *Dissertations and Miscellaneous Pieces Relating to the History and Antiquities, the Arts, Sciences, and Literature of India*. Il rédige également, dans les cinq années qui suivent, neuf hymnes aux dieux indiens dans lesquels il décline le panthéon hindou, l'explique et l'adapte.²²¹

Ces hymnes sont des réécritures, et non des traductions fidèles. Jones y prouve sa capacité de savant à expliquer une culture étrangère, et sa capacité de poète à exprimer un chant propre. Jerome McGann explique par exemple que Jones utilise « Hymn to Su'rya' » pour moduler une louange à la Raison transcendante et qu'il réinvente la mythologie hindoue pour en exposer les principes. Selon McGann, les hymnes de Jones, et les commentaires qu'il leur joint, constituent un espace de rencontre entre l'Europe et l'Orient, entre la mythologie hindoue et le rationalisme transcendantal des Lumières, entre le travail de la raison qui explique un panthéon « barbare » et la mythologie qui témoigne de l'existence et de l'activité des principes fondamentaux.²²²

Jones commente un réseau thématique et allégorique étranger dans le but de renouveler l'expression poétique anglaise. L'hymne à Camdéo, par exemple, est diffusé sous forme d'extraits dans la revue *The Annual Register [...] for the Years 1784 and 1785*, puis publié en entier, aux côtés de cinq autres du même auteur-traducteur, dans le recueil édité par Francis Gladwin, *The Asiatick Miscellany*, publié en 1785. Jones introduit l'hymne par une description du dieu Camdeo :

The Hindu God, to whom the following poem is addressed appears evidently the same with the Grecian Eros, and the Roman Cupido ; but the Indian description of his person and arms, his family, attendants, and attributes, has new peculiar beauties.²²³

those of my own sex, [...] I think it necessary toward explaining many passages in the letters of the Rajah, which would otherwise have appeared utterly unintelligible, to give a short and simple sketch of the history of the nation to which they belonged » ; in *Ibid.*, p. 56.

²²¹ Voir Garland Cannon, *The Life and Mind of Oriental Jones* (Cambridge : Cambridge UP, 1990) 232.

²²² « Orientalist in every sense, the commentaries bring the structure of an imperial (western) intelligence to elucidate the original documents. The ultimate point is to establish a (universalist) common ground for the meeting of East and West [...] Jones's translations are forcing the Sanskrit texts to deliver up a vision of an ordinary and transcendent order of things. In point of fact, it is the 'Mind' of a certain kind or rationalist neoplatonism – distinctively English, distinctly enlightened » ; in Jerome McGann, *The Poetics of Sensibility. A Revolution in Literary Style* (Oxford : Clarendon Press, 1996) 128.

²²³ Sir William Jones, trans., « A Hymn to Camdeo » *The Asiatick Miscellany*, ed. Francis Gladwin (Calcutta, London, 1787) 1.

Il identifie le dieu Kama au moyen d'un parallèle avec le panthéon gréco-romain, connu de ses lecteurs et encourage ces derniers à s'intéresser au récit de Camdéo car ils y glaneront des descriptions plaisantes et nouvelles. La mythologie hindoue n'est pas un simple exotisme de façade qui répéterait des lieux communs en modifiant seulement les noms. Elle complète la littérature européenne au moyen de figures nouvelles : « His bow of sugar-cane or flowers, with a string of bees, and his five arrows, each pointed with an Indian blossom of a heating quality, are allegories equally new and beautiful ». ²²⁴ De même, le mythe indien fournit un répertoire thématique nouveau associé au dieu Amour. Jones rend ce répertoire intelligible au moyen du commentaire initial :

His [Camdeo's] favourite place of resort is a large tract of country round AGRA, and principally the plains of *Matra*, where KRISHEN also and the nine GOPTA, who are clearly the *Apollo* and *Muses* of the *Greeks*, usually spend the night with musick and dance [...] The seventh stanza alludes to the bold attempt of this deity to wound the God *Mahadeo*, for which he was punished by a flame consuming his corporeal nature and reducing him to a mental essence ; and hence his chief dominion is over the *minds* of mortals, or such deities as he is permitted to subdue. ²²⁵

... puis utilise ces thèmes comme matériau poétique original dans l'hymne :

Can men resist thy pow'r, when *Krishen* yields,
Krishen, who still in *Matra's* holy fields
Tunes harps immortal, and to strains divine
Dances by moon-light with the *Gopia* nine?
But, when thy daring arm untam'd
At *Mahadeo* a loveshaft aim'd,
Heav'n shook, and smit with stony wonder,
Told his deep dread in bursts of thunder,
Whilst on thy beauteous limbs an azure fire
Blaz'd forth, which never must expire. ²²⁶

²²⁴ *Ibid.*, p. 2.

²²⁵ *Ibid.*

²²⁶ *Ibid.*, p. 6.

Jones ouvre l'imaginaire des lecteurs anglais aux allégories des Hindous au moyen de récritures annotées de leurs textes sacrés. Les critiques littéraires, comme le *Monthly Review*, apprécient un renouvellement figuratif – « [it] will equally delight the admirers of genuine and elegant poetry, and lovers of Eastern allegory » –²²⁷ largement utilisé par les poètes romantiques de la génération de Byron, Shelley et Southey.²²⁸ Le dieu Kama éveille les passions du poète, et inspire sa création. Les deux derniers vers de la première strophe soulignent, au moyen de la répétition en anaphore du verbe « sentir », le thème de l'énergie passionnelle qui meut le poète : « I feel, I feel thy genial flame divine,/ And hallow thee and kiss thy shrine ». Les deux derniers vers de la dernière strophe sont comme une dédicace au dieu oriental, qui seul permet la renaissance de la voix poétique : « Thy mildest influence to thy bard impart,/ To warm, but not consume, his heart ». L'inspiration orientale, tantôt dictée par un dieu, dans le cas de Jones, tantôt par l'opium dans celui de Thomas de Quincey,²²⁹ attise plaisir et souffrance.

La régénération figurative est aussi assurée par une défense de la justesse de métaphores jugées absurdes, voire barbares, au regard du néophyte. John Nott glose certaines analogies qu'il reproduit dans leur version littérale. Il explique la signification d'une image, comme dans l'exemple de la métaphore du vin transformé en soleil : « The original only says : *in the midst of the moon place the sun*. This Oriental metaphor, when simplified, means nothing more than, *pour wine into the cup* ».²³⁰ Nott appuie son commentaire stylistique par des références à la culture persane. La métaphore des « cils qui brossent le sol » perd de son étrangeté grâce à l'explication du traducteur :

²²⁷ *The Monthly Review* 71 (Nov. 1784) 357.

²²⁸ V. de Sola Pinto se réfère à la dette des poètes romantiques à l'égard de Jones qui leur aurait fourni un langage figuratif nouveau : « Byron's debt has already been mentioned [...] Southey drew on Jones extensively for the 'machinery' of his *Curse to Kehama*, and Tennyson [...] acknowledged that *Locksley Hall* was based largely on Jones's version of the *Moallakat*. The poet who owed most to Jones was, however, certainly Shelley [...] *Queen Mab* [...] contains many reminiscences of Jones's *Palace of Fortune*, the 'Champak' odours of the *Indian Serenade* are derived from the *Hymn to Indra*, the 'planet-crested shape' of Love with 'the lightning braided pinions' of *Prometheus Unbound* is much more like Jones's 'starry-crowned' Wamdea with 'locks in braids ethereal streaming' than any classical deity [...] *The Hymn to Narayena* was the source both of the metrical form and of much of the thought of the *Hymn to Intellectual Beauty*. Finally, there can be little doubt that Shelley's transition from the atheistic materialism of his early writings to the mystical pantheism of his mature works was largely due to his study of Sir William Jones's writings » ; in V. de Sola Pinto, « Sir William Jones and English Literature » *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London* 11-4 (1946) 693-694.

²²⁹ Dans l'une de ses invocations, De Quincey exulte : « Opium! Dread agent of unimaginable pleasure and pain! » ; in Thomas de Quincey, *Confessions of an English Opium-Eater* (1821 ; Oxford : Oxford UP, 1998) 37.

²³⁰ John Nott, « Ode II » *Select Odes from the Persian Poet Hafez* (London, 1787) n°3, p. 11.

The literal translation of this distich is singularly metaphorical : '*If that young infidel, the seller of wine, would bestow such caresses, (as I wish) I would make my eye-lids a broom for the tavern*'. Meaning that there is nothing our enamoured bard would not do, to gain the possession of his beautiful female cup-bearer, or rather, his beautiful youth [...] The metaphor of sweeping the ground with the eye-lids is truly correspondent with Eastern manners : the Persians in their salutation, and acts of submission, prostrate themselves as almost to lay their faces flat on the ground ; their eyelids may therefore poetically be said to sweep the ground.²³¹

Nott reconnaît d'abord la « singularité » de la métaphore. Cette position rhétorique lui assure la sympathie des lecteurs anglais puisqu'il se montre capable dans un premier temps de se mettre à la place des novices. Le traducteur explique ensuite la métaphore puis la met en rapport avec les règles de la politesse persane. Il gagne ainsi l'assentiment des lecteurs, convaincus de la valeur poétique d'une image, qu'ils considéraient, avant de lire la note, comme abstruse et barbare. Nott glose sur la beauté du langage figuré des Persans, qui comparent par exemple le lai de Hāfez à la beauté des étoiles : « *As gilds the sparkling Pleiades*] The Persians borrowed many of their poetical beauties from the old Arabian writers, to whom heavenly bodies furnished a source of beautiful imagery ». ²³²

Les gloses de John Nott rendent justice au sens et au charme du discours métaphorique de Hāfez. La rectification des contre-sens contribue également à redorer le blason des analogies orientales. La récente publication de la correspondance de Lady Mary Wortley Montagu en 1763 explique que William Jones puisse y faire référence, en toute fin de son essai sur la poésie des Orientaux, qu'il publie dix ans plus tard en 1772. Il reprend et corrige l'explication fournie par l'épistolière au sujet de l'épithète « œil de biche » pour désigner les yeux de la maîtresse. Montagu explique le sens de cette métaphore à son correspondant Alexander Pope en l'interprétant comme le signe de l'indifférence de l'aimée face aux paroles de l'amoureux transi : « The epithet of stag-eyed, though the sound is not very agreeable in English, pleases me extremely and is, I think, a very lively image of the fire and indifference in his mistress's eyes ». ²³³ Jones rectifie : « the *Turks* mean to express that fullness, and at the same time, that soft and languishing

²³¹ « Ode VIII » *Ibid.*, pp. 52-53.

²³² « Ode XII » *Ibid.*, p. 90.

²³³ Lady Mary Wortley Montagu, « Letter to Alexander Pope, Adrianople April 1, 1717 » *The Turkish Embassy Letters* (1763 ; London : Virago Press, 2001) 77.

lustre, which is peculiar to the eyes of their beautiful women ».²³⁴ Notre propos n'est pas de savoir si Jones redresse véritablement un contre-sens dans l'interprétation de l'épistolière, mais plutôt de remarquer qu'il déconstruit le modèle d'une femme orientale libre et « indifférente » imaginé par Montagu. Il remplace la défiance contenue dans les « yeux de biche » par un regard doux et languissant, plus conforme à une représentation masculine fantasmée de la féminité orientale.

Ces explications et ces rectifications permettent au lecteur anglais d'appréhender de manière plus juste des images qui, sans leur glose, lui seraient impénétrables. Les orientalistes travaillent à rebours du préjugé qui contribue à maintenir les lettres orientales dans des profondeurs sombres et incompréhensibles. Ils éclairent, au sens où ils « rendent visible » et « instruisent », le langage figuratif des Orientaux ; ils lui rendent raison et lui rendent la raison, la logique, la cohérence, pour un public de lecteurs anglais. Ils ne cherchent pas adapter les métaphores orientales mais plutôt à convaincre les poètes anglais de s'en approcher, pour les comprendre et les réutiliser. Leur premier objectif, qui est d'assurer la compréhension du tropisme oriental, est accompagné d'un second qui vise à créer un corpus figuratif supplémentaire au répertoire d'images préexistant.

Joseph Addison déclare au début du siècle que la nouveauté, au même titre que la grandeur et la beauté, est cause efficiente du plaisir de l'imagination : « Everything that is new or uncommon raises a pleasure in the imagination, because it fills the soul with an agreeable surprise, gratifies its curiosity, and gives it an idea of which it was not before possessed ». La surprise, la curiosité et le changement provoquent le plaisir associé au nouveau. Addison ajoute que la nouveauté est un principe nécessaire à l'esthétique, qui sans lui finirait par ennuyer les spectateurs-lecteurs :

We are, indeed, so often conversant with one Sett [sic.] of Objects, and tired out with so many repeated Shows of the same Things, that whatever is *new* or *uncommon* contributes a little to vary Human Life, and to divert our Minds, for a while, with the Strangeness of its Appearance : It serves us for a kind of Refreshment, and takes off from that Satiety we are apt to complain of in our usual and ordinary Entertainments. It is this that bestows Charms on a Monster, and makes even the Imperfections of Nature please us. It is this that recommends Variety, where the

²³⁴ Sir William Jones, trans., « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translation from the Asiatick Languages* (Oxford, 1772) 187.

Mind is every Instant called off to something new, and the Attention not suffered to dwell too long and waste itself on any particular Object.²³⁵

La répétition du même provoque la lassitude alors que le nouveau est source de divertissement. L'originalité entraîne une rupture vis-à-vis de l'attendu, et cette disjonction est plaisante, elle « rafraîchit » l'esprit des spectateurs ou des lecteurs. Le difforme ou l'a-normal deviennent des objets esthétiques qui produisent autant de plaisir que le beau.

Les orientalistes se fondent sur ce principe énoncé par Addison pour défendre l'ajout de tropes orientaux au répertoire anglais. L'objectif de cette adjonction est de renouveler un imaginaire poétique épuisé à force de répétitions, et de compléter le manque d'expressivité de la langue anglaise. William Jones annonce dans son essai de 1772 la mort d'une langue métaphorique incapable de se renouveler. La répétition des mêmes images a fini par les user de manière irrémédiable. Jones, dans un geste romantique,²³⁶ montre aux auteurs anglais comment sortir de cette impasse et comment créer enfin du nouveau à partir d'images empruntées aux Orientaux.²³⁷ Jones conclut « Essay on the Poetry of the Eastern Nations » par la remarque suivante :

I cannot but think that our European poetry has subsisted too long on the perpetual repetition of the same images, and incessant allusions to the same fables : and it has been my endeavour for several years to incalculatè this truth, *That if the principal writings of the Asiaticks, which are repositèd in our publick libraries, were printed with the usual advantage of notes and illustrations, and if the languages of the Eastern nations were studied in our places of education [...] we should have a more extensive insight into the history of the human mind, we should be furnished with a new set*

²³⁵ Joseph Addison, *Spectator* 412 (June 21, 1712) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) III : 541.

²³⁶ Didier Coste envisage l'esthétique romantique sous l'angle du déni de réécriture et l'oppose à l'esthétique classique de l'imitation : « From the early modern period to the Enlightenment, vernacular prose as well as verse built up a capital of appropriated, recovered or adapted, evolutionary thematic materials, structures and techniques [...] We could then consider the long Romantic period (including the avant-gardes of the early 20th century) as that of the denial of rewriting, sometimes blind, sometimes in ill faith, rather than a time when rewriting was not common practice » ; in Didier Coste, « Rewriting, Literariness, Literary History » *La Revue LISA/ LISA e-journal* II-5 (2004). Article consulté les 16 et 13 juin 2008. <<http://www.unicaen.fr/mrsh/anglais/lisa>>.

²³⁷ Les éditeurs mettent en valeur l'originalité des textes orientaux qu'ils publient en précisant systématiquement qu'il s'agit d'une « première » traduction. Cet effet d'annonce publicitaire fonde un lien symbolique entre « orientalisme » et « nouveauté ».

*of images and similitudes, and a number of excellent compositions would be brought to light, which future scholars might explain, and future poets might imitate.*²³⁸

À la répétition perpétuelle des mêmes images, l'orientaliste substitue le langage métaphorique des Orientaux. L'appel lancé aux érudits pour ouvrir le domaine universitaire à la connaissance des langues et des peuples d'Orient favorise également la création littéraire anglaise. De nouveaux ensembles métaphoriques apparaissent, expliqués par les savants, et imités par les poètes anglais. Jones pose ici un devoir de transmission qu'il honorera tout au long de sa carrière par les multiples traductions de manuscrits de littérature orientale offertes au public des lecteurs anglais. Jones, convaincu de l'adage que trop de répétition tue la répétition, annonce l'issue éventuelle d'une « crise » littéraire au moyen d'un détour par l'Orient. Sa proposition est retenue par les poètes et les critiques anglais qui avouent trouver en Orient la vigueur nécessaire à un langage poétique renaissant.

Déjà Addison au début du siècle pressent ce décalage entre la force du langage métaphorique des Orientaux comparé à celui des Grecs. Il compare la description d'un cheval lancé au galop dans la version grecque d'Homère, latine de Virgile et hébraïque de l'Ancien Testament, et notamment ces deux passages, l'un de Virgile, « On his right shoulder his thick mane reclin'd,/ Ruffles at speed, and dances in the wind », et l'autre tiré de la Bible : « Hast thou given the horse strength?/ hast thou clothed his neck with thunder ». Addison commente la force poétique contenue dans la métaphore de la crinière comparée à la foudre :

I cannot but particularly observe, that whereas the Classical Poets chiefly endeavour to paint the outward Figure, Lineaments, and Motions ; the Sacred Poet makes all the Beauties to flow from an inward Principle in the Creature he describes ; and thereby gives great Spirit and Vivacity to his Description. [...] '*Has thou clothed his neck with thunder?*' Homer and Virgil mention nothing about the Neck of the Horse, but his Mane : The Sacred Author, by the bold Figure of *Thunder*, not only expresses the shaking of that remarkable Beauty in the Horse ; and the Flakes of Hair which naturally suggest the Idea of Lightning ; but likewise the violent

²³⁸ Sir William Jones, trans., « Essay I. On the Poetry of the Eastern Nations » *Poems Consisting Chiefly of Translation from the Asiatick Languages* (London, 1772) 198-199.

Agitation and Force of the Neck, which in the Oriental Tongues had been flatly express'd by a Metaphor less than this.²³⁹

Joseph Addison remarque dans cet article de 1713 que la métaphore orientale – ici il entend par « orientale », « hébraïque » – capte l'élan vital des choses et des êtres et nourrit l'expressivité de la langue. Les orientalistes étendent les propos d'Addison au sujet du verbe divin aux langues arabe, persane, sanscrite et indiennes. Plus d'un demi siècle plus tard, ils rêvent d'une langue anglaise qui aurait recouvré de son efficacité en remplaçant un répertoire métaphorique essoufflé par un tropisme oriental passionné.²⁴⁰ Les orientalistes garantissent grâce à ce réseau métaphorique oriental le retour en Angleterre d'un élan poétique intense, notamment pris en charge par les poètes Romantiques.

La position de la critique littéraire à ce sujet est significative. Les revues élogieuses sont plus nombreuses que les blâmes. Sur trois critiques des *Moallaka't*, traduits par Sir William Jones en 1782, deux insistent sur les capacités de l'orientaliste à révéler les « beautés » de la poésie arabe.²⁴¹ La dernière est encore sceptique au sujet de la convenance littéraire des images.²⁴² Les quatre critiques de la traduction de *Śakuntalā* sont

²³⁹ Joseph Addison, *Guardian* 86 (June 19 1713) *The Guardian*, ed. John Calhoun Stephens (Lexington, KY : UP of Kentucky, 1982) 313-314.

²⁴⁰ William Ouseley place la poésie orientale au sommet de l'expression passionnelle car son langage analogique ne semble obéir à aucune règle : « In their descriptions of beauty, the Persian poets indulge the most extravagant licence. This earth affords few objects sufficiently amiable or beautiful to be admitted in their similies [...] his [the Persian poet's] aspiring imagination would soar, no doubt, even above these, seeking objects of comparison, could imagination conceive any more beautiful, more brilliant and sublime » ; in William Ouseley, ed., *Oriental Collections*, 3 vols. (London, 1797-1800) II : 265. Les tropes, dans lesquels s'incarne l'imagination débridée des Persans, atteignent un tel niveau d'éloquence que les créations de Dieu pâlisent devant leur beauté. L'imagination orientale produit de manière effrénée des images toujours plus belles, éclatantes et sublimes du réel.

²⁴¹ Le critique du *London Magazine* est prêt à reconnaître la délicatesse du langage figuratif des *Poèmes Suspendus* : « In these annotations, Sir William Jones will elucidate the obscurities of the text and propose emendations. He will direct the reader's attention to the beauties of these poems ... » ; in *London Magazine* 52 (July 1783) 55. La remarque est répétée par le critique du *Monthly Review* qui précise : « The Notes will exhibit authorities and reasons for the translation of controverted passages. Obscurities will be elucidated : amendments will be proposed. The reader's attention will be directed to particular beauties » ; in *The Monthly Review* 69 (Oct. 1783) 297.

²⁴² Le critique du *A New Review* indique l'intérêt historique et philologique des poèmes : « With regard to the poems themselves, they are rather to be considered as literary curiosities, and as connected with the study of languages which have been hitherto too much neglected, but from the revival of which much is to be expected, than as very pleasing things in themselves » ; mais est plus réticent à leur reconnaître un intérêt littéraire : « There seems indeed to be great imagery in them, and very lively descriptions of manners, but are deficient in the sublime and pathetic, and the manners are those of a people too different from ourselves, and with whom we are too little acquainted to take much interest in what befalls them ; the similes too, which are abundant [...] are more remarkable for the insight they give into the custom of the country, than for any thing very appropriate or amusing in themselves. What is more remarkable is, the strong vein of good sense, and knowledge of mankind, expressed in very strong proverbial language » ; in *A New Review* I (June 1782) 385-6.

unanimous as to the literary quality of the oriental drama.²⁴³ Les critiques jouent un rôle de promotion des lettres orientales et de diffusion de leur patrimoine analogique. Ils reproduisent tous des « morceaux choisis » et seraient prêts à reproduire des lexiques figuratifs orientaux si l'apparition de ces images hors contexte les désavantageait moins. L'auteur de l'article sur *Śakuntalā* paru dans le journal littéraire *Analytical Review* regrette ce manque : « We wished to have inserted some simple delicate sentiments, and beautiful similes ; but detached from the scene, where they characterize the speaker, they would not appear to advantage ».²⁴⁴ La critique est même prête à envisager la diffusion de florilège figuratif extrait de la poésie orientale. Elle semble aussi avoir intégré l'argument régénérateur mis en avant par les orientalistes. Robert Heron, dans l'essai qu'il publie au sujet du recueil poétique des *Saisons* de James Thomson, renouvelle en 1794 l'anathème contre la répétition lancé par Jones vingt ans plus tôt et indique une issue qu'il perçoit du côté persan :

Beauty has been so long and often the poet's theme, that it is not now easy to say anything new and at the same time very fine of it. I know that it has ever been more elegantly and more delicately praised, than in some pieces of Persian poetry of which I have lately seen translations.²⁴⁵

²⁴³ Par ordre chronologique, le lecteur découvre d'abord la critique favorable publiée dans le journal *Analytical Review* : « These two extracts, and our copious account, will scarcely, we imagine, satisfy a reader of taste ; he will, doubtless, turn to the elegant translation itself, which we have perused with so much pleasure : - and the poetic delineation of Indian manners, and the artless touches of nature, which come home to the human bosom in every climate, will be found a delicious regale » ; in *Analytical Review* 7 (August 1790) 373. L'éditeur du *Gentleman's Magazine* est bref mais satisfait : « It is generally believed that we are indebted for this specimen of the genius of the Indian Shakespeare to Sir William Jones, the great reviver of Indian literature » ; in *The Gentleman's Magazine* 60 (Nov. 1790) 1013. *The Annual Register* est tout aussi élogieux : « We have received too much pleasure from the perusal of this splendid production of Oriental genius, to pass it by unnoticed » ; in *The Annual Register* 33 (1791) 192. Le *Monthly Review* reconnaît des écarts fâcheux de sensibilité entre Indiens et Anglais mais rend hommage à Kālidāsa pour ses descriptions à portée universelle : « Still there is much which irresistibly calls forth the tender feelings [...] every one has felt similar sensations ; and every one must be pleased with having them recalled to his imagination [...] we extract it without remark ; it would be an insult on the taste of our readers to suppose them incapable of perceiving its charms ». Le critique conclut son article par : « We shall here close our extracts from this Indian drama, the perusal of which must give pleasure to every reader of taste ; and, in particular, to all who are curious in their inquiries concerning ancient oriental literature » ; in *The Monthly Review* 85 (Feb. 1791) 124, 137.

²⁴⁴ *Analytical Review* 7 (August 1790) 373.

²⁴⁵ Robert Heron, « A Critical Essay on the Seasons » *The Seasons*, by James Thomson, 2 vols. (Perth, 1794) II : 343.

Le critique part d'une difficulté familière aux poètes anglais, celle de créer de belles et grandes œuvres au sujet de thèmes éculés. Robert Heron pressent, après avoir consulté quelques spécimens de littérature persane, que la solution à ce problème se trouve en Orient. Le répertoire analogique oriental devient dans ce dernier quart du XVIII^e siècle une nouvelle source pour des poètes anglais en manque d'inspiration. Ce répertoire leur permet de remplacer des images éculées et de suppléer au manque d'expressivité d'un système analogique hérité de l'antiquité gréco-latine.

Les orientalistes parviennent au moyen d'arguments d'ordre climatique, culturel et stylistique à opérer un élargissement du répertoire métaphorique anglais au tropisme oriental. Ils visent deux buts : renouveler le « fonds » analogique à la disposition de la littérature anglaise et lui permettre, au moyen de ces métaphores audacieuses, de gagner en expressivité. La démarche des orientalistes s'inscrit plus largement dans le « déni de réécriture » de l'esthétique romantique,²⁴⁶ ou le refus du réemploi de thèmes, de formes, ou d'images éculés. La littérature orientale joue ce rôle de substitut au modèle classique par ajout de nouvelles formes d'expression et de nouvelles images poétiques. Sa qualité de littérature exotique lui permet aussi de figurer au premier plan d'une esthétique transgressive.

²⁴⁶ L'expression est de Didier Coste dans « Rewriting, Literariness, Literary History. » *La Revue LISA/ LISA e-journal* II-5 (2004) 16. Article consulté le 4 sept. 2008 <<http://www.unicaen.fr/mrsh/anglais/lisa>>.

SURENCHÈRES ET TRANSGRESSIONS

La littérature est désignée par les orientalistes pour combler les manques expressifs et figuratifs du corpus de langue anglaise. Les lettrés de la fin du XVIII^e siècle sont généralement convaincus de ce présupposé. Les auteurs anglais animent le contenu de leurs proses et de leurs poèmes au moyen d'images tirées d'un corpus oriental et ravivent l'expression de leurs créations grâce à l'éloquence sublime des Orientaux. Les critiques et les auteurs théorisent et mettent en pratique une forme d'hybridation littéraire. Aujourd'hui, de nombreux critiques de l'histoire du genre romanesque s'interrogent sur l'homogénéité du roman et soulignent le phénomène de citations « globalisées » dans la constitution d'un corpus dont le caractère « national » devient justement problématique. Srinivas Aravamudan explique par exemple que le « réalisme prescriptif » ne suffit pas pour caractériser le genre romanesque, mais qu'il faut y intégrer d'autres formes de vraisemblance, morale notamment, prises en charge par le conte oriental.²⁴⁷ Aravamudan note au sujet de la fable pseudo-orientale d'Eliza Haywood, *Adventures of Eovaai* : « This fiction demonstrates that the cross-cutting of national allegory, political satire, and sexual fantasy in some oriental tales also refutes an easy generalizations about the oriental tale's presumed lack of reference ».²⁴⁸ Il entend ainsi « récupérer » le conte oriental pour lui redonner sa place dans l'histoire du genre romanesque et s'opposer à la vision téléologique et hégémonique du réalisme national.²⁴⁹

²⁴⁷ Samuel Johnson explique dans *The Adventurer* que le conte oriental répond d'une vraisemblance, non pas « naturelle », mais morale : « It may be thought strange that the mind should with pleasure acquiesce in the open violation of the most known and obvious truths [...] [But] when the agency of Genii and Fairies is once admitted, no event which is deemed possible to such agents is rejected as incredible or absurd ; the action of the story proceeds with regularity, the persons act upon rational principles, and such events take place as may naturally be expected from the interposition of superior intelligence and power : so that, though there is not a natural, there is at least a moral probability preserved » ; in Samuel Johnson, « The Adventurer 4, Saturday, Nov. 8, 1752 » *The Adventurer*, 2 vols. (London, 1753) 22-23.

²⁴⁸ Srinivas Aravamudan, « In the Wake of the Novel : The Oriental Tale as National Allegory » *Novel : A Forum on Fiction* 33-1 (Autumn 1999) 16.

²⁴⁹ « The oriental tale can therefore be seen as an unfinalizable intergenre in the Bakhtinian sense, one that reflects the shifting boundaries of fictional and non-fictional prose in the eighteenth-century, but also enables their discursive negotiation. Interacting with political satire, domestic fiction, cultural anthropology, and sexual fantasy, the oriental tale is a socioliterary 'shifter' [...] Through a full-scale re-examination of the orientale tale, we can avoid the reductiveness and boundedness promoted by national realism and its more sophisticated reincarnations, but in addition, we can conduct a more effective eighteenth-century literary history and genre study that will reopen interdisciplinary negotiations between anthropology, literature, and

Ce cadre théorique sert à l'étude de Ros Ballaster sur les rapports entre le roman « anglais » et les romances « orientales ». Ros Ballaster contribue à un ouvrage collectif sur la culture et le roman anglais au XVIII^e siècle, intitulé *A Companion to the Eighteenth-Century English Novel and Culture*, par un article dédié à la question de la « transmigration » des récits d'Orient vers l'Angleterre. Elle argumente en faveur d'une construction hybride de l'identité nationale et romanesque : « This is not to abandon the argument about the 'national' character of the novel in Britain, but rather to recognize that it could be taken as a measure of the strength and adaptability of an emergent 'Britishness' that it could be spoken from and in the place of the 'other' ». ²⁵⁰ Ros Ballaster analyse plus précisément la métamorphose (« shape-shifter ») des formes de la fiction orientale lors de son passage dans le corpus anglais et les modifications de ce corpus induites par l'intégration d'une littérature exotique. Elle indique par exemple les « traces » orientales qui marquent l'écriture de Daniel Defoe dans *Robinson Crusoe* ou celle de Richardson dans *Pamela* : « the use of narrative as survival strategy, the notion of 'otherness' to be found within the self, especially in the act of consuming story, and the casting of epistolarity as an unstable and volatile alienation of the self, can all be traced to the influence of the oriental tale ». ²⁵¹ Inversement, les contes pseudo-orientaux incorporent une idéologie politique et commerciale propre à l'Angleterre de l'époque et articulent le discours moral et sentimental des romans anglais en vogue. ²⁵²

Les tentatives des auteurs du XVIII^e siècle pour intégrer l'éloquence ou les métaphores orientales au sein du corpus poétique anglais participent de ce mouvement d'« hybridation » exposé par Srinivas Aravamudan et Ros Ballaster. Mon propos n'est pas ici de remettre en question l'existence d'un tel phénomène, mais plutôt de revenir sur l'aspect transgressif que représente la métamorphose de la fiction « nationale » au contact de l'Orient littéraire. Homi Bhabha précise la part de « perturbation » (« unsettling ») et de « résistance » contenue dans la notion d'hybridation. ²⁵³ L'objet de ce dernier sous-chapitre

political philosophy. The oriental tale is a salutary focus for a postcolonial, transnational, and interliterary eighteenth century, one that opens up the period to a non-teleological genre study of romance and satire, non-novelistic prose forms as well as realist novels » ; in *Ibid.*, p. 27.

²⁵⁰ Ros Ballaster, « Narrative Transmigrations : The Oriental Tale and the Novel in Eighteenth-Century Britain » *A Companion to the Eighteenth-Century English Novel and Culture*, eds. Paula R. Backscheider and Catherine Ingrassia (Oxford : Blackwell, 2005) 76.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 82.

²⁵² « These texts illustrate an attempt to incorporate the morality and sentimental appeal of Richardsonian domestic fiction into the traditionally more plot-driven and parabolic oriental tale » ; in *Ibid.*, p. 88.

²⁵³ « What is irremediably estranging in the presence of the hybrid [...] is that the difference of cultures can no longer be identified or evaluated as objects of epistemological or moral contemplation : cultural differences are not simply *there* to be seen or appropriated » ; et : « The paranoid threat of the hybrid is finally uncontainable because it breaks down the symmetry and duality of self/other, inside/outside » ; in Homi Bhabha, *The Location of Culture* (London : Routledge, 1994) 114, 116.

est de montrer que la littérature orientale intégrée obéit à une logique de la surenchère. Elle ne vient plus seulement combler des manques constatés dans la littérature anglaise, mais permet d'aller plus loin dans certains contenus ou certaines formes d'expression déjà existantes et encore au goût du jour. L'exotisme même du topos oriental l'autorise à animer une logique de la transgression qui sert le dépassement de l'écriture par elle-même. L'Orient me semble représenter le lieu adéquat à partir duquel l'écriture anglaise tente des dépassements, et trouve des dynamiques. Comme l'écrit Samuel Johnson dans un article de son journal *The Adventurer* de 1752, si le lecteur accepte l'absence de vraisemblance du conte oriental, c'est-à-dire la transgression des règles de la poétique aristotélicienne, il pourra découvrir l'horizon sans fin d'une création littéraire régénérée.²⁵⁴

Les textes orientaux servent une première surenchère appliquée au domaine du surnaturel. L'usage des contes orientaux par Joseph Addison est révélateur des excès invraisemblables permis par ce type de littérature. L'introduction du conte oriental dans un article répond à un besoin de variété. Ils offrent à la fois une illustration aux théories philosophiques présentées dans l'article et un contraste dans le passage de la réflexion à la fiction, du sérieux au ludique. Reconnu pour son écriture « chaste »,²⁵⁵ Addison se plaît à y transgresser le bon goût au moyen d'un procédé ingénieux de déplacement narratif.²⁵⁶ Il laisse la parole au narrateur oriental qui prend en charge la romance et par là même les écarts merveilleux.

Cette technique est mise en place dans le numéro 94 du *Spectator* que Addison consacre à une réflexion sur la perception subjective du temps. Il choisit un conte oriental

²⁵⁴ « our first concession is abundantly rewarded by the new scenes to which we are admitted, and the unbounded prospect that is thrown before us » ; in *The Adventurer* 4 (Saturday, Nov. 18, 1752).

²⁵⁵ Voir Jan Lannering, *Studies in the Prose of Joseph Addison* (Cambridge, MA : Harvard UP, 1951). Lannering insiste sur la « chasteté » du style d'Addison qui accommode son écriture au bon goût et à la délicatesse de ses lecteurs et lectrices.

²⁵⁶ Le conte oriental, par ses excès fabuleux mêmes, reste jusqu'à la fin du siècle l'opposé du « bon goût » littéraire. James Beattie raille les invraisemblances des *Milles et une nuits*, signes de l'immaturité littéraire des Orientaux : « he [the sultan] does not desire, that they should be probable, or of an instructive tendency : it is enough if they be astonishing. And hence it is, no doubt, that those oriental tales are so extravagant. Every thing is carried on by enchantment and prodigy ; by fairies, and genii, and demons, and wooden horses, which, on turning a peg, fly through the air with inconceivable swiftness » ; in James Beattie, « On Fable and Romance » *Dissertations Moral and Critical*, 2 vols. (Dublin, 1783) II : 238-239. Clara Reeve condamne le même excès d'invraisemblance dans son essai *The Progress of Romance*, publié deux ans après les *Dissertations* de Beattie. Elle écrit au sujet des *Nuits* : « [they are] all wild and extravagant to the highest degree ; they are indeed so far out of the bounds of Nature and probability that it is difficult to judge of them by rules drawn from these sources ». Reeve expose la peur d'une écriture dérégulée. Richard Hole stigmatise les contes orientaux pour leur immaturité dans l'ouvrage même qu'il consacre à la défense de leur statut esthétique : « the sedate and philosophical turn from them with contempt : the gay and volatile laugh at their seeming absurdities : those of an elegant and correct taste are disgusted with their grotesque figures and fantastic imagery ; and however we may be occasionally amused by their wild and diversified incidents, they are seldom thoroughly relished but by children, or by men whose imagination is complimented at the expense of their judgement » ; in Richard Hole, *Remarks on the Arabian Nights' Entertainments* (London, 1797) 8. La littérature orientale est condamnée par ses invraisemblances à demeurer une littérature infantile.

miraculeux pour illustrer la philosophie de Boyle et de Locke. Un sultan d'Égypte doute du miracle du voyage nocturne du prophète. Les docteurs de la loi lui demandent de plonger la tête dans une vasque d'eau. C'est alors que le sultan est transporté dans une autre vie : « He lived with this Woman so long till he had by her seven Sons and seven Daughters : He was afterwards reduced to great Want, and forced to think of plying in the Streets as a Porter for his Livelihood ». Au terme de son parcours onirique, il replonge la tête dans l'eau de la mer et la ressort pour se retrouver entouré des docteurs qu'il avait laissés quelques minutes auparavant. Addison conclut : « I shall leave my Reader to compare these Eastern Fables with the Notions of those two great Philosophers whom I have quoted in this Paper ».²⁵⁷ Le fabuleux oriental, d'après le double sens imparti à la *fabula* latine de « propos » et de « récit sans garantie historique », illustre un principe de philosophie de la perception.

Addison use du même artifice pour illustrer la pensée lockienne sur l'identité. Il sélectionne un conte persan selon deux critères : sa qualité illustrative et son penchant pour le surnaturel grotesque. Un derviche perfide enseigne au roi Fadlallah comment l'âme peut quitter le corps et animer un cadavre. Le roi, impatient de tester son nouveau pouvoir, quitte son corps pour réanimer celui de la biche qu'il a tuée pendant sa partie de chasse. Le derviche prend alors l'apparence du roi et va séduire la reine Zemroude sous le regard impuissant de ce dernier. Fadlallah quitte successivement le corps de la biche et s'incarne dans celui du rossignol puis dans celui d'un chien. La reine Zemroude, affligée de la perte de son rossignol, obtient du roi-derviche l'assurance que son rossignol retrouvera la vie. Le derviche quitte le corps du roi pour prendre celui du rossignol, le roi quitte le corps du chien pour reprendre son apparence de roi et tord le cou du rossignol-derviche.²⁵⁸ Le surnaturel tourne au grotesque par la description de métempsychoses en série. Ces surenchères de la *fabula* éloignent le conte oriental du discours philosophique. Sans renoncer à son rôle premier d'illustration de la théorie de l'identité, le conte développe une fonction propre qui prend le pas sur la fonction impartie. Son rôle n'est pas simplement ou pas uniquement d'illustrer la réflexion qui précède mais avant tout de divertir et de surprendre les lecteurs pour le tour grotesque que prennent les événements. L'invraisemblance du récit retranscrit par Addison est excessive, provoquant à la fois les limites du bon goût littéraire anglais et l'imaginaire du lecteur.

²⁵⁷ Cette citation et la précédente se trouvent sous la référence suivante : Joseph Addison, *Spectator* 94 (June 18, 1711) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) I : 94.

²⁵⁸ Joseph Addison, *Spectator* 578 (August 9, 1714) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) IV : 575-579.

L'auteur procède de la même manière avec les réflexions morales qu'il réhausse d'un conte oriental. Le thème de l'humilité est envisagé dans une fable persane surnaturelle. Une goutte d'eau tombe du ciel dans la mer et sa plainte – « Alas! What an inconsiderable Creature am I in this prodigious Ocean of Waters ; my Existence is of no Concern to the Universe, I am reduced to a kind of nothing, and am less than the least of the Works of God » – est entendue par une huitre qui l'avale et la transforme en perle.²⁵⁹ La fantaisie orientale tranche avec l'aridité déontologique de l'article. L'écriture d'Addison développe une esthétique de l'écart exotique, qui permet de passer sans transition d'une pensée sobre à son illustration « extravagante ».²⁶⁰

Le texte oriental permet cet excès de la *fabula* en direction du surnaturel lors même que l'écriture romanesque revendique un ancrage dans le réel. Un correspondant du *Spectator* relate une vision provoquée par la lecture d'un passage qu'il juge extravagant de la vie de Mahomet. La rencontre mystique de Mahomet avec l'ange Gabriel est transformée, dans le rêve du correspondant, en un examen grotesque du cœur de ses proches afin d'y déceler les marques du vice.²⁶¹ La surenchère grotesque, où les cœurs de ses proches, placés dans des bocal, sont décrits avec précision, produit un effet de déclassement du surnaturel. L'excès même de cette vision surnaturelle permet à l'auteur et au lecteur de s'interroger sur les limites du convenable. L'auteur jouit au moyen des lettres orientales, utilisées pour l'insertion du surnaturel, d'une capacité de pousser la littérature et la lecture « à bout ».

La surenchère orientale ne concerne pas seulement le fabuleux mais s'applique également au gothique. Dans sa bibliographie des premiers écrivains gothiques, Frederick S. Frank distingue deux branches de la littérature gothique et définit le conte pseudo-oriental *Vathek* publié par Beckford en 1786 comme l'égérie du groupe dit « transgressif ».²⁶² Dans *Vathek*, les limites du sensationnel sont, selon Frank, dépassées et

²⁵⁹ Joseph Addison, *Spectator* 293 (February 5, 1712) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) III : 46.

²⁶⁰ L'adjectif est employé par Addison pour se référer aux contes du fabuliste oriental Pilpay : « there is a pretty Instance of this Nature in a *Turkish Tale*, which I do not like the worse for that little Oriental Extravagance which is mixed with it » ; in. Joseph Addison, *Spectator* 512 (October 17, 1712) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) IV : 318.

²⁶¹ Addison emploie le terme de « Extravagancies » pour désigner l'épisode de la vie de Mahomet où l'ange Gabriel ouvre la poitrine du prophète et détache de son cœur la goutte de sang noir du péché ; in. Joseph Addison, *Spectator* 587 (August 30, 1714) *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. (Oxford : Clarendon Press, 1965) V : 7.

²⁶² « The evolution of the Gothic novel after the establishment of the prototype by Walpole shows a division or split into two definite factions. The moderate group, exemplified by Clara Reeve's *Old English Baron* (1777), wished to retain Walpole's medieval atmosphere, but attempted at the same time to withdraw from any headlong plunge into the unmitigated supernatural and sought to set up a rapprochement between the terrific and the didactic. The more extreme Gothics, exemplified by William Beckford's *Vathek* (1786), refused such an Augustan compromise and sought to go beyond Walpole by extending the Gothic spirit to its

le sublime apparaît sans compromission, dans sa réalisation la plus entière et la plus terrifiante. Le narrateur décrit le calife comme figure double et monstrueuse, puisqu'elle est à la fois naturelle et contre-nature : « His figure was pleasing and majestick ; but when he was angry, one of his eyes became so terrible, that no person could behold it ». ²⁶³ Le calife porte la marque du monstre et possède le pouvoir de faire le bien comme de faire le mal. Le lecteur est entraîné dans une interprétation fétichiste du personnage et entretient avec ce dernier un rapport de fascination-répulsion. Vathek représente une sensualité exacerbée, à la limite du raffinement et de la débauche. Il possède ainsi cinq palais dédiés au plaisir de chacun des cinq sens. Son inclination faustienne anime un désir insatiable de connaissance qui l'entraîne de la maîtrise de la nature à la compréhension du divin. Cette attitude blasphématoire provoque le courroux divin qui punit Vathek en l'attirant vers le satanisme.

Beckford joue de la distance de personnages et de décors exotiques pour provoquer une expérience esthétique sublime. Il force la fascination des lecteurs et mine cet enchantement par l'intrusion du grotesque. Le calife demande à voir dans son palais un voyageur au visage monstrueux et au pouvoir divinatoire. Il possède de magnifiques sabres dont les lames gravées dans un alphabet inconnu sont censées révéler la destinée du calife. Ce dernier brûle de curiosité et perd patience face au mutisme sadique du voyageur. Vathek s'enfuit du palais pour trouver refuge dans une montagne décrite par le narrateur comme le paradis terrestre. L'émerveillement du lecteur est excité par le détail des plantes et des fleurs qui embellissent le paysage. Le narrateur conclut par la mention des quatre fontaines qui offrent un dernier parallèle saisissant avec les quatre fleuves du paradis : « Four Fountains, not less clear than deep, and so abundant as to slake the thirst of ten armies, seemed purposely placed here, to make the scene more resemble the garden of Eden ; which was watered by four sacred rivers ». ²⁶⁴ La majesté du paysage est dégradée par la présence grotesque du calife ; « To this mountain Vathek was sometimes brought, for the sake of breathing a purer air ; and, especially, to drink at will of the Four Fountains [...] But it frequently happened, that his avidity exceeded his zeal, insomuch, that he would prostrate himself upon the ground to lap the water ». ²⁶⁵ Le narrateur crée un décalage

sensational limits and to fulfill the Gothic's capacity to express the irrational demonic [...] the radical Goths tried to electrify the reader by transporting him into a zone of ultimate fantasy where the power of the Burkean sublime could be felt at its strangest and most intense » ; in Frederick S. Frank. *The First Gothics. A Critical Guide to the English Gothic Novel* (New York : Garland Publishing, Inc. 1987) xxiv.

²⁶³ William Beckford, *An Arabian Tale, from an Unpublished Manuscript : With Notes Critical and Explanatory* (London, 1786) 1.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 24

²⁶⁵ *Ibid.*, pp. 24-25.

grotesque dans la collocation d'une attitude de dévotion (« prostrate himself upon the ground ») et d'un mouvement animal (« to lap the water »). Le même type de dissonance est perceptible au sujet de l'énigmatique voyageur indien. Son visage inspire un sentiment d'effroi à tous ceux qui le croisent : son rire est un hurlement et son sourire une grimace, la marque contre-nature de son origine démoniaque. L'angoisse de sa présence entre les murs du palais provoque l'affolement des résidents lorsqu'il se transforme en balle qui court à travers les pièces et bouscule tout sur son passage. La description de cette scène de panique prend néanmoins des allures carnavalesques :

The stranger afforded them no small entertainment ; for, being both short and plump, he collected himself into a ball, and rolled round on all sides, at the blows of his assailants [...] The women of the harem, amazed at the uproar, flew to their blinds to discover the cause ; but, no sooner did they catch a glimpse of the ball, than, feeling themselves unable to refrain, they broke from the clutches of their eunuchs, who, to stop their flights, pinched them till they bled ; but, in vain : whilst themselves, though trembling with terror at the escape of their charge, were as incapable of resisting the attraction.²⁶⁶

Les habitants du harem vivent une expérience terrifiante mais le narrateur bloque l'empathie des lecteurs par le ridicule. Le voyageur terrifiant ne semble exercer aucune magie pour se transformer en balle. Sa taille et sa corpulence suffisent. L'efficacité de son pouvoir enchanteur sur les femmes du harem est quant à lui proprement énigmatique. Le narrateur n'exploite pas cette énigme pour susciter l'effroi du lecteur. La scène tourne au grotesque lorsque les eunuques, pris de court par la panique des femmes, se mettent à les pincer jusqu'au sang pour les empêcher de s'échapper, et finissent par renverser leur rôle de gardiens pour endosser celui de prisonniers en fuite.

L'élément oriental confirme une esthétique gothique et sublime. Le récit de Beckford s'inscrit dans le genre gothique, tel que Frank le définit : « A craving for darker emotions, an imaginative attraction to decay, ruin, disorder, and death, a fear of the false order imposed upon the mind and society by the fixed value systems of a rigid neoclassicism all contributed to the outbreak of a Gothic impulse before Walpole erected the first Gothic castle, on the literary landscape in 1764 ».²⁶⁷ Les personnages du calife

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 32-33.

²⁶⁷ Frederick S. Frank, *The First Gothics* (New York : Garland Publishing Inc., 1987) xix.

Vathek, de sa compagne Nouronihar, et de sa mère Carathis, représentent des êtres diaboliques, tentés par le Giaour, déguisé au début du conte en voyageur indien. L'aviissement des individus est reproduite dans la corruption du royaume, sème la mort, et cause la descente aux Enfers des personnages. Les excès dans le comportement et l'expression du calife bouleversent le précepte néo-classique de la mesure. Beckford se sert aussi de l'Orient pour développer l'esthétique sublime. Aux yeux des critiques de l'époque, l'extravagance du fabuleux oriental est tout indiquée pour renforcer le sublime. Anna Laetitia Aikin écrit dans un essai intitulé « On the Pleasure Derived from Objects of Terror » :

The old Gothic romance and the Eastern tale, with their genii, giants, enchantments, and transformations, however a refined critic may censure them as absurd and extravagant, will ever retain a most powerful influence on the mind, and interest the reader independently of all peculiarity of taste [...] the more wild, fanciful and extraordinary are the circumstances of a scene of horror, the more pleasure we receive from it [...] In the *Arabian nights* are many most striking examples of the terrible joined with the marvelous.²⁶⁸

Les *Mille et une nuits* constituent le modèle d'écriture sublime achevée puisque leur association du terrible au merveilleux garantit le plaisir le plus complet du lecteur. Beckford, dans la description de l'Enfer et des fantômes qui le peuplent dans *Vathek*, fait le pari de l'association du fabuleux oriental représenté par la cohorte des génies, de l'horreur infernale et de l'éloquence stylistique pour produire un effet sublime :

Every portal opened at their [Vathek's and Nouronihar's] approach. The Dives fell prostrate before them. Every reservoir of riches was disclosed to their view ; but they no longer felt the incentives of curiosity, of pride, or avarice. With like apathy they heard the chorus of Genii, and saw the stately banquets prepared to regale them. They went wandering on, from chamber to chamber ; hall to hall, and gallery, to gallery ; all without bounds or limits ; all distinguishable by the same luring [sic.] gloom ; all adorned with the same awful grandeur ; all traversed by persons in search of repose and consolation ; but, who sought them in vain ; for every

²⁶⁸ John and Anna Laetitia Aikin, « On the Pleasure Derived from Objects of Terror » *Miscellaneous Pieces, in Prose* (London, 1773) 122.

one carried within him a heart tormented in flames. Shunned by these various guilt, they withdrew from them to wait, in direful suspense, the moment which should render them to each other the like objects of terror.²⁶⁹

Vathek et sa compagne Nouronihar pénètrent en Enfer et y attendent le supplice éternel. William Beckford produit, par association de la terreur gothique et du merveilleux oriental, un passage sublime. L'arrivée de deux personnages est décrite selon le modèle liminaire des récits d'initiation, mais ici le franchissement du portail ne signale pas le passage à un stade supérieur de l'existence : il est régression. Ces lieux sont peuplés d'êtres étranges, les *div*, démons de la mythologie perse, et les *génies* du folklore arabe. La présence du surnaturel oriental opère, comme Joseph Moser l'explique dans la préface de son propre conte pseudo-oriental, une surenchère du sublime.²⁷⁰ Dans le cas de *Vathek*, cette introduction ajoute une dimension blasphématoire au sublime. Elle marque le renversement des rapports entre l'humain et le divin, le bénéfique et le maléfique. Les démons se prosternent devant le calife et Nouronihar ; l'humiliation et le respect sont adressés à des êtres maudits.

L'éloquence du style renforce aussi la grandeur de la description et rappelle l'effroi des personnages. La répétition anaphorique du quantitatif <every> marque la multiplication des objets et souligne, par contraste, le paradoxe infernal vécu par les protagonistes, entourés de richesses mais ne ressentant plus aucun désir. Le rythme ternaire introduit par les prépositions <from... to...> donne à leur progression une allure majestueuse, embellie par l'équilibre de la répétition d'un même terme <from chamber to chamber, from hall to hall and gallery to gallery>. Cette répétition démultiplie l'espace en même temps qu'elle l'élargit dans le passage de la chambre à la salle puis à la galerie. Paradigmes et syntagmes ouvrent sur l'infini. Les prépositions <from... to...> indiquent le passage d'un espace vers un autre espace et pourtant les personnages et les lecteurs ne découvrent que la répétition du même, propre à susciter un sentiment d'effroi face à l'indistinct.²⁷¹ La majesté des Enfers est terrifiante. Le rythme à quatre temps introduit par

²⁶⁹ William Beckford, *An Arabian Tale, from an Unpublished Manuscript : With Notes Critical and Explanatory* (London, 1786) 201-202.

²⁷⁰ « The readers and critics, who have honoured the Turkish Tales with their approbation, will please to observe, that in the following volumes, I have, in consequence of the promise made in the preface of that work, with a little more confidence, ventured to submit another production of the same nature to their inspection [...] They will see that I have ascended one step higher in the regions of fancy ; that I have made an effort towards the sublime, by the introduction of a supernatural being » ; in Joseph Moser, « Preface » *The Hermit of Caucasus. An Oriental Romance*, 2 vols. (London, 1796) I : i-ii.

²⁷¹ La peur de l'indistinct correspond à la peur provoquée par la perte de tout repère, l'effondrement de la culture et le retour au chaos. Dans *Le Bouc Emissaire*, René Girard explique que la crise d'une société se

l'adverbe <all> renforce l'impression de majesté. Le locuteur suppose l'existence de plusieurs entités – ici les différents types d'espace distingués précédemment – regroupées en un tout. La description ne s'intéresse plus au partage des référents mais à ce qui les rassemble, rappelant à chaque reprise anaphorique du terme <all> l'omniprésence de l'indistinct. Leurs traits particuliers se sont effacés au profit de l'illimité, des ténèbres, de la grandeur effrayante, et du sentiment partagé de culpabilité. Les personnages sont placés dans une situation ambivalente où leurs mouvements de retrait n'empêchent pas l'inexorable avancée du destin. Le suspense qui les effraie est ressenti par les lecteurs, eux aussi en attente d'une résolution finale. L'imaginaire permet aux lecteurs de se projeter à la place des personnages, de ressentir leur frayeur, tout en assurant une distance protectrice entre eux et nous. L'empathie ne devient jamais substitution et à cette condition seule le spectateur apprécie le sublime.

L'association du merveilleux et du terrifiant est à l'origine du plaisir esthétique décrit par Anna Laetitia Aikin dans son essai sur le sublime cité précédemment. L'ajout du fabuleux oriental produit un effet de surenchère sublime et de transgression plus violente des limites du convenable. Beckford traite aussi ces deux éléments de manière contrastive, de manière à créer des décalages grotesques entre le sublime gothique et l'invraisemblance du conte oriental, comme dans l'exemple étudié plus haut où Satan, déguisé en voyageur indien, se transforme en balle folle. Ces dissonances discréditent le discours sublime et témoignent d'une volonté de transgresser les prescriptions du genre. Beckford donne dans l'effroi et le sublime et s'arroge le droit, à tout moment, de renverser les règles du jeu. L'insertion de la thématique orientale favorise l'expression de la parodie, du chant qui se place à côté et au delà du discours reçu, et qui force les limites d'un genre au prix de son renversement.

Le topos oriental est aussi envisagé par les auteurs de la seconde moitié du siècle comme un dépassement de l'écriture sentimentale. Lynn Festa, dans son ouvrage intitulé *Sentimental Figures of Empire*, explique que l'écriture sentimentale, et non épique, constitue un mode d'expression choisi de manière quasi-systématique pour décrire le rapport de la colonie à la métropole, ou du colonisé au colonisateur. Elle met en valeur la collusion entre expression sentimentale et discours colonial. L'humanisme latent du discours sentimental implique une distinction préalable et sécurisante entre les sujets et les

manifeste par le passage du différencié à l'indifférencié, de l'échange différé dans le temps, principe fondateur de toute culture, à la confusion. La perte de la différence, associée chez Beckford, à la perte du désir, en tant que préférence, même fugitive, accordée à un objet plutôt qu'à un autre, provoque l'effroi, car elle est le signe de la chute des derniers remparts de la culture, n'opposant plus aucune barrière au chaos infernal.

objets sentimentaux et permet de justifier l'entreprise impériale, exprimée en termes de bienfaisance, de générosité et de pitié.²⁷² L'Orient, et plus précisément l'expérience coloniale d'une jeune femme en Inde, constitue, comme nous le démontre la narratrice du roman épistolaire *Hartly House, Calcutta*, un terrain propice à l'expression sentimentale. Sophia Goldborne relate pour sa correspondante, qui reste silencieuse tout au long du roman, ses rencontres et ses impressions depuis son arrivée à Calcutta. Ce roman par lettres est entièrement consacré à l'expression du moi de l'héroïne, sans laisser place au dialogique. Parmi ses diverses rencontres, Sophia fait la connaissance d'un brahmane qui devient son tuteur et lui enseigne les rudiments de la doctrine hindouiste qu'elle retransmet à sa correspondante fictive. Ces leçons déterminent la formation sentimentale, entamée en Angleterre, de l'épistolière.

Avant de profiter de ces entrevues savantes et sentimentales, l'épistolière décrit la communauté hindoue à quatre reprises et en brosse un portrait sentimental. Elle note d'abord leur extrême délicatesse et le soin qu'ils prennent à respecter les règles d'hygiène. Dans sa cinquième lettre elle affirme :

That unerring guide, Nature, who teaches the people of the North to fortify themselves with furs against their inclement seasons, bids the unhabitants of Indostan be correctly delicate in their persons and personal attire : to which the circumstance of all the servants being Gentoos not a little contributes ; for diurnal immersion in the river Ganges is one of the strict articles of their religion, at the same time that it is a general benefit to the Europeans.²⁷³

L'hygiène représente une question cruciale pour les Européens qui arrivent dans un pays au climat inhospitalier – « The grave of thousands! », comme s'exclame Sophia Goldborne dans la première phrase du recueil. Les préoccupations de l'épistolière sont justifiées mais elle affirme avoir entière confiance en la vertu salvatrice des Hindous.

²⁷² « By designating certain kinds of figures as worthy of emotional expenditure and structuring the circulation of affect between subjects and objects of feeling, the sentimental mode allowed readers to identify with and feel for the plight of other people while upholding distinctive cultural and personal identities ; it thus consolidated a sense of metropolitan community grounded in the selective recognition of the humanity of other populations. Sentimental depictions of colonial encounters refashioned conquest into commerce and converted scenes of violence and exploitation into occasions for benevolence and pity » ; in Lynn Festa, *Sentimental Figures of Empire in Eighteenth-Century Britain and France* (Baltimore, MD : The Johns Hopkins UP, 2006).

²⁷³ Phebe Gibbes, *Hartly House, Calcutta* (1789 ; Oxford : Oxford UP, 2007) 17.

L'hygiène imposée par leur religion est la condition de la survie de tous les habitants de Calcutta, Européens compris. Leur caractère délicat et méticuleux oblige le respect de l'épistolière pour ces nouveaux modèles de vertu. Cette même délicatesse éteint en eux toute tentative de rébellion, ce qui, aux yeux de l'épistolière, explique leur position de serviteur dans la société :

The ranks of natives from whence the domestic servants are obtained, are Gentoos [...] ; they do not board in European families ; but, receiving a weekly stipend (and that a very slender one) feed at their own hovels, on rice and fish, during the hours of their masters and mistresses reposing themselves, and then, with renewed alacrity, resume their several appointments and offices.²⁷⁴

Le regard sentimental de la narratrice l'engage à décrire avec pitié les conditions de vie des serviteurs hindous et à emprunter une voix paternaliste pour exposer leur dévotion à la tâche et leur soumission. L'expérience coloniale offre la possibilité de ce que Michael J. Franklin nomme un renversement des rapports entre sexes.²⁷⁵ La jeune femme assume une position supérieure vis-à-vis de son subordonné hindou et réduit ses serviteurs au statut d'enfants dociles. Néanmoins cette docilité n'est pas, sous le regard de la femme, le signe d'une décadence. Elle représente plutôt la marque d'une constitution délicate, d'une humeur égale, et d'une douceur propice à l'expression des sentiments humains les plus nobles.

Sophia Goldborne entre une autre fois en contact avec la communauté hindoue lors d'une procession de mariage qu'elle décrit ensuite à sa correspondante :

The bride was carried in an elegant palanquin [...] with tassels of immense finery [...] and near forty couple of men preceding, and

²⁷⁴ *Ibid.*, pp. 23-24.

²⁷⁵ « In Bengal the gendering of human identity is complicated by a racial dimension. Where the Hindu is not only conventionally colonized and cast in a subservient role (the domestic servants are all Gentoos), but traditionally subject to a feminized stereotype of lethargic passivist, the female colonist experiences a comparative empowerment » ; in Michael J. Franklin, « Radically Feminizing India : Phebe Gibbes's *Hartly House, Calcutta* (1789) and Sydney Owenson's *The Missionary : An Indian Tale* (1811) » *Romantic Representations of British India*, ed. Michael J. Franklin (London : Routledge, 2005) 156. Cette inversion des rôles et des sexes est l'objet d'une étude plus ancienne par Felicity A Nussbaum dans *Torrid Zones* où elle écrit : « Indian men are the feminized binary against which Englishwomen can experiment with unorthodox femininity » ; in Felicity A Nussbaum, *Torrid Zones* (Baltimore, MD : The Johns Hopkins UP, 1995) 176.

an equal number following it ; with wreaths of flowers beautifully fancied, and lights without number. After which came the bridegroom in his palanquin also, with great ceremony, and as many attendants as his bride ; but not one woman, except herself, in the whole procession.

The musicians played the most lively tunes imaginable, and the company danced in pairs as they passed along, making use of the wreaths with nearly as much taste and good effect as the figure-dancers in you London theatres ; and in this manner they proceed, it seems, through the whole town.²⁷⁶

Sophia Goldborne est spectatrice d'une procession et le parallèle avec le théâtre s'impose logiquement. Elle est invitée à observer la procession par son amie Mrs. Hartly qui la prévient à l'avance de son passage et observe sans y participer les festivités qui se présentent à sa vue. Les participants sont comparés à des acteurs et les guirlandes de fleurs utilisées aux accessoires de costumes de scène. Cette position extérieure lui permet de donner une vue d'ensemble de la pièce et de juger de sa qualité. L'élégance sert de dénominateur commun aux différentes scènes de la procession et aux différents objets qui le constituent. Le mariage représente un rite culturel et permet à la spectatrice de mesurer, d'évaluer, le degré de civilisation atteint par la société qui l'assume. La narratrice ne conclut pas seulement à une expérience esthétique réussie – « making use of the wreaths with nearly as much taste and good effect as the figure-dancers in you London theatres » – mais approuve les manières d'une culture encore étrangère. La procession est l'occasion pour Sophia d'ouvrir une parenthèse ethnologique dans laquelle elle loue un peuple aux mœurs délicates :

They live, Arabella [...] the most inoffensively and happily of all created beings – their Pythagorean tenets teaching them, from their earliest infancy, the lesson of kindness and benevolence ; nor do they intentionally hurt any living thing : – from their temperance they derive health, and from the regulation of their passions, contentment.²⁷⁷

Sophia assimile la métempsychose au dualisme pythagoricien, fondateur de la distinction ontologique du corps et de l'âme, du sensible et de l'intelligible. La

²⁷⁶ Phebe Gibbes, *Hartly House, Calcutta* (1789 ; Oxford : Oxford UP, 2007) 49-50.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 50.

métempsychose aboutit à une éthologie rationnelle selon laquelle tous les êtres vivants possèdent une âme. Les Hindous sont prédisposés, d'après les enseignements de leur religion, à éprouver une sympathie non pas sélective mais universelle, ce qui les place, aux yeux de l'héroïne sentimentale, et d'un point de vue moral, au dessus des autres hommes.

C'est dans ce contexte favorable à la culture hindoue que la narratrice fait la rencontre de celui qu'elle nomme « son » brahmane. Elle le remarque d'abord pour ses qualités intellectuelles, mais elle ne tarde pas à avouer à son amie son infatuation pour le jeune indien : « I would have given more than I shall mention to have known my Bramin had distinguished me from the rest of the company ; but was not so happy ». ²⁷⁸ Sophia n'en dit pas plus long sur la naissance d'un désir scandaleux pour un homme d'une « race » différente. Elle préfère offrir à sa correspondante une description sociologique des cinq « tribus » brahmaniques et un cours de théologie sur Bouddha. Cinq lettres plus tard, elle revient sur la question de la transmigration des âmes dans une plaisanterie adressée à son brahmane :

I asked my Bramin, on his making me his congratulation on my recovery, to tell me what transmigrations (according to the best of his opinions) would have been my fate, if I had died, as was expected, in my illness.- He smiled – blushed, I think – and gave me to understand, that I should never have lost the power of pleasing because I have not exercised that power unworthily in my human shape.- 'I suppose then,' said I, 'I may conclude, from your complaisance, that I should have figured away as a cockatoo, or sung myself into somebody's good graces in the form of a minho – or, perhaps, have been honoured with the person (if I may so call it) of a Bramine kite.' – He shook his head, and made me believe it very probable, that, as I had so long been worshipped as a lady, I might be favoured with divine honours, when I commenced one of the feathered race [...] I, in the conclusion, however, told him, that unless I lost my consciousness with my form, I should be happy to know myself under his protection – for I think so highly of you, said I, that you are deemed by me, one of the kindest of the kind people to which you belong. He promised me to observe every *lovely* creature, (that was his word) if he survived me, in order to accomplish my wish, and render himself happy by being useful to me. ²⁷⁹

L'épistolière décrit dans cette lettre une idylle amoureuse naissante avec le brahmane. La jeune femme s'adresse à son professeur sur le ton de la plaisanterie et lui

²⁷⁸ *Ibid.*, p. 72

²⁷⁹ *Ibid.*, p. 101.

demande qu'elle aurait été l'animal de sa réincarnation. Elle provoque une réponse complice de la part de son interlocuteur qui la prend au mot et profite de l'insinuation pour glisser des paroles douces à l'oreille de l'aimée. La narratrice présente à sa correspondante et aux lecteurs une scène d'intimité où seuls un homme et une femme sont présents. L'audace de la jeune femme ne concerne pas seulement son comportement, il affecte aussi son discours, puisqu'elle s'adresse au brahmane par sous-entendus. La scène est décrite depuis le point de vue de Sophia et seules ses paroles sont retranscrites au style direct. Elle manipule le jeune homme, qu'elle encourage au jeu érotique de la révélation voilée, et manœuvre l'interprétation de ses lecteurs. La narratrice dessaisit le brahmane de sa parole et le dépouille de ses sentiments pour les retranscrire elle-même auprès de ses lecteurs. Elle ne transmet pas seulement ce qu'elle voit mais aussi ce qu'elle croit voir, ce qu'elle devine et attribue au brahmane des sentiments qu'il lui appartient de maintenir cachés. Contrairement aux hésitations de son interlocuteur, Sophia offre une représentation suffisamment catégorique pour diriger la compréhension de ses lecteurs : « He smiled – blushed, I think », précise-t-elle. L'épistolière ne décrit rien de plus qu'une relation platonique entre deux êtres doués de sentiment. Néanmoins sa description apparaît au lecteur comme une interprétation organisée d'après la liste de marqueurs, tels que <I think>, <gave me to understand>, et <made me believe>. L'écriture lui permet d'actualiser, ou du moins de témoigner, par allusions, d'une relation interdite. La romance sentimentale entre une jeune Anglaise et son brahmane contient une charge transgressive trop importante pour pouvoir être traitée directement et la narratrice préfère user tout au long de la rencontre du discours de la litote.

Le jeune indien saisit au vol le clin d'œil de la jeune femme et confirme, dans un langage euphémique, les sentiments qu'elle lui prêtait. Sophia répond alors par une nouvelle boutade et imagine sa transmigration dans le corps d'un cacatoès, d'un « *minho* » et d'un milan de brahmane. Le possessif en anglais « *Bramine kite* » indique la relation étroite qui lie le possesseur à l'objet possédé et sous-entend par analogie l'étroitesse des rapports que Sophia entretient avec le brahmane. Le brahmane sert à Sophia une réponse digne des plus grandes scènes de rencontre amoureuse et s'adresse à sa bien-aimée dans une langue poétique. Sophia file la métaphore pour se projeter sous l'aile protectrice du brahmane et chanter l'éloge de la douceur de son bien-aimé. À ce stade du récit, la liaison amoureuse semble déjà entamée. La parenthèse finale <(that was his word)> rappelle que le discours précédent est de l'ordre de l'interprétation et ne correspond pas à une transcription *verbatim* des propos du brahmane. Elle permet à la narratrice de souligner le

terme employé par le jeune homme et de confirmer son interprétation de la scène comme déclaration amoureuse.

De plus, la narratrice qui réfléchit sur la doctrine hindouiste met en valeur une version littérale et une version figurée de leur croyance. Dans sa version littérale, l'hindouisme correspond à une doctrine sentimentale parfaite car elle implique un respect pour tout être vivant. Elle est plus complète que le sentimentalisme anglais qui s'arrête à la sympathie pour le genre humain. Dans sa version figurée, l'hindouisme sert de support, de véhicule, à un discours amoureux figuré. L'élément oriental a pour fonction de surenchérir sur le discours sentimental anglais : il expose une doctrine sentimentaliste plus parfaite et encourage l'expression d'une passion transgressive. L'Inde apparaît comme un modèle sentimental à l'épreuve duquel est révélée l'hypocrisie et la répression sous-jacente au sentimentalisme anglais. Le sentimentalisme oriental n'entre pas systématiquement en consonance avec l'idéologie coloniale, comme le laisse entendre Lynn Festa dans son ouvrage *Sentimental Figures of Empire*. Il agit aussi comme un défi lancé aux manques et aux manquements esthétiques et moraux du sentimentalisme anglais.

Phebe Gibbes clôt son roman sur l'épisode dramatique d'un viol perpétré par un militaire anglais sur une jeune indienne. La scène du viol est entièrement décrite et représente par métonymie la violence des rapports entre l'Inde et la Grande Bretagne. L'analogie réduit certes le sous-continent au rang de victime impuissante, mais exprime surtout une condamnation sans appel contre la violence coloniale : « I now rejoice, more than ever, that I am about to leave a country, where fiend-like acts are, I fear, much oftener perpetrated than detected ; for, the grave complains not, and gold can unnerve the arm of justice ».²⁸⁰ La voix féminine, de Sophia Goldborne ou de la jeune indienne entendue lors du procès intenté contre son violeur, témoigne de la brutalité de la colonisation. Elle fait tomber le masque de la virilité coloniale et dévoile un comportement monstrueux, tout comme la voix de la sentimentalité orientale révèle les faux-semblants et les insuffisances de la sentimentalité anglaise.

En conclusion, je propose de revenir en arrière et d'ouvrir le roman *Hartly House, Calcutta* à son commencement. La série de lettres débute par une exclamation :

The grave of thousands! – Doubtless, my good girl, in the successive years of European visitation, the eastern world is, as

²⁸⁰ *Ibid.*, p. 158.

you pronounce it, the grave of thousands ; but is it not also a mine
of exhaustless wealth! The centre of unimaginable magnificence!
An ever blooming, an ever brilliant scene?²⁸¹

Sophia cite les paroles de sa correspondante et ajoute son propre commentaire. L'Inde représente aux yeux de la jeune anglaise à la fois un lieu où la mort frappe sans merci et l'endroit où de prodigieuses fortunes sont très rapidement accumulées. L'épistolière comptera tout au long du roman les morts et les richesses amassées.

Les propos de Sophia s'appliquent aussi, dans un registre symbolique cette fois, à la littérature orientale et à la compréhension des rapports qu'elle entretient avec la littérature anglaise. L'exotisme de la littérature orientale représente une transgression par rapport au canon augustinien. Elle s'effectue au-delà des limites esthétiques et morales prévues par ce dernier. La littérature orientale incarne à la fois l'exténuation et la renaissance, la dissipation et le dépassement, de la littérature anglaise. Les propos de Sophia Goldborne permettent de penser l'association orientale de la dissipation dangereuse et du dépassement fructueux. Comme l'exemple du merveilleux, du sublime ou du sentimental le démontre, la surenchère autorisée par le topos oriental permet de remettre en cause les préceptes et de bousculer les limites imposés à l'écriture anglaise.

La littérature venue d'Orient assume un statut supplémentaire vis-à-vis du corpus littéraire de langue anglaise. Cette affirmation contredit la thèse d'un Orient « de façade » tel que le dépeint la critique littéraire. L'intégration du corpus oriental, bien que déjà étranger à lui-même puisque constitué en Europe et pour un public européen, ne sert pas seulement à changer de décor. Elle déstabilise le corpus anglais par la promotion de

²⁸¹ *Ibid.*, p. 3.

nouveaux modèles et constitue en elle-même une interrogation ontologique posée à la littérature de langue anglaise.

Le terme de « supplément », au sens donné par Samuel Johnson dans son dictionnaire, s'applique à la littérature orientale, telle qu'elle est appréciée depuis l'Angleterre. Elle s'intègre à un tout déjà constitué, mais incomplet, pour en combler les manques. Pour justifier cette intégration, les orientalistes et les lettrés reconstituent un patrimoine littéraire commun en développant deux paradigmes, celui de l'Orient comme lieu d'origine des différentes formes littéraires et celui de langue orientale comme langue sœur. La généalogie indo-orientale oblige les Anglais à revoir leurs rapports aux langues orientales et à leurs littératures, plus vraiment étrangères puisque appartenant désormais à une seule et même famille.

La littérature orientale est diffusée auprès du public anglais sous forme d'un corpus constitué par les Anglais de Calcutta, de Londres ou d'Oxford. Le corpus oriental est affublé d'une identité métropolitaine qui empêche tout rapport d'équivalence aux textes sources. Il est constitué d'œuvres traduites qui s'imposent au corpus littéraire de langue anglaise en fonction de l'écart qu'elles creusent par rapport aux documents sources. Les œuvres orientales forment une asymptote qui, du redéploiement, à l'enchâssement puis à l'« englobement », se rapprochent de l'axe de la littérature anglaise. L'intégration du corpus littéraire orientale est complet lorsque les poètes orientaux sont parodiés par les auteurs anglais.

Le transfert des belles étrangères vers l'Angleterre implique une modification d'ordre ontologique pour la littérature orientale. Cette dernière assume au sein du corpus anglais une autre identité. Néanmoins cette double identité autorise les lettres orientales à jouer un rôle actif dans les transformations et les évolutions du canon poétique anglais. Elle comble le manque d'expressivité de la langue anglaise, elle lui transmet un nouveau langage figuratif et transgresse ses normes, force ses limites pour ouvrir à de nouvelles expériences esthétiques.

La question du supplément oriental révèle d'une part l'incapacité de la littérature anglaise à recevoir des textes étrangers qui ne lui soient pas adaptés et d'autre part les insuffisances des belles lettres anglaises qui s'inoculent un virus oriental dans l'espoir de se régénérer. Certes, l'inoculation est un procédé violent et, comme nous le rappelle Nigel Leask, ses vertus thérapeutiques ne sont pas toujours reconnues.²⁸²

²⁸² « the ontology of the oriental image is never stable ; it is at once desired as a heraldic device, but at the same time always tends to shift its meaning from an emblem of symbolic incorporation to one of parasitic tenure. In the same way, if it is rendered necessary as a form of inoculation, it tends suddenly to manifest itself as an infectious rather than a prophylactic agency » ; in Nigel Leask, *British Romantic Writers and the*

Néanmoins, l'intégration des lettres orientales signale leur participation active à la définition du corpus littéraire de langue anglaise.

CONCLUSION

Le parcours de cette thèse est jalonné de cinq tropes – l'origine, le déplacement, l'emprunt, le costume et le supplément, qui représentent autant de points de rencontre entre l'Orient savant et l'Orient commun au siècle des Lumières.

L'origine de la mode orientale, exposée en première partie, est marquée par la traduction des *Mille et une nuits* en anglais et la diffusion progressive de la correspondance de Lady Mary Wortley Montagu à Istanbul. Ces ouvrages séminaux sont ambivalents et définissent un modèle de représentation de l'Orient simultanément merveilleux et authentique. Ainsi, la littérature pseudo-orientale du XVIII^e siècle reproduit ce modèle initial et se distingue des représentations du siècle précédent, qui n'avaient pas de fonction cognitive précise.¹ Les lecteurs éclairés découvrent au moyen de préfaces, d'avertissements ou de notes, les origines intellectuelles des contes, drames, et poèmes pseudo-orientaux qu'ils apprécient, en outre, pour leur qualité ludique. Ils sont invités à se reporter à des « sources » de première main pour mieux comprendre les événements, les personnages historiques ou les thèmes qui constituent le fond des histoires dont ils se délectent.

Ce paradigme fondateur des *Mille et une nuits* nous a conduit à recenser les particularités du mode pseudo-oriental au XVIII^e siècle. On a vu notamment son hypotexte savant, son écriture adaptable en vers, en prose et en dialogues dramatiques, ses thèmes, ses décors et ses personnages récurrents, et enfin sa large diffusion (en divers formats et dans divers types d'ouvrages, comme le recueil, le journal, la revue, l'anthologie ou encore la publication séparée). Adaptation, répétition, et diffusion correspondent à un modèle d'écriture « accréitive » qui nourrit un phénomène de mode, et coïncide avec la parole répétitive de Scheherazade qui, chaque soir, invente de nouvelles histoires pour survivre.² Le texte des *Nuits* apporte à la fois un fond d'histoires et un modèle de transmission.

La notion de déplacement, développée en deuxième partie, est entendue au sens propre et au sens figuré. Au sens propre, le déplacement concerne les manuscrits orientaux qui sont transférés d'Orient vers les bibliothèques européennes. D'autre part, les

¹ « While Jacobean mercantile festivities linked geography and ethnicity sometimes more accurately than did the royal shows, both flattered England [...] [V]ariously attentive, complacent, or uneasy about the « East, » London's exotic fictions were fundamentally self-regarding, and they fostered naïve fantasies of performing English mastery on foreign soil » ; in Richmond Barbour, *Before Orientalism. London's Theatre of the East, 1576-1626* (Cambridge : Cambridge UP, 2003) viii.

² Ros Ballaster, *Fabulous Orient* (Oxford : Oxford UP, 2005) 7-10.

traductions savantes déplacent le récit, en transfèrent les signes, les significations, et les images, en vue d'une adaptation aux us et coutumes de l'Angleterre. La migration de l'imagination du lecteur anglais vers l'Orient n'est pas aussi naturelle que Ros Ballaster semble l'indiquer. Les savants préparent les migrations imaginaires des lecteurs par le réagencement des œuvres, dans une démarche qui s'apparente à la production de factices pseudo-orientaux.

La troisième partie est articulée autour du thème de l'emprunt et du pastiche. En effet, les auteurs pseudo-orientaux dépossèdent les orientalistes de leurs traductions, les copient et les pastichent. Ils nourrissent ainsi la satire politique, sociale, et la pensée philosophique de l'époque. Néanmoins, nous n'avons pas cherché à décrypter le sens caché du pseudo-orientalisme, mais nous en avons plutôt examiné le matériau emprunté à la culture savante et utilisé en vue de créer les récits propres à ce sous-genre. L'axe syntagmatique de la fiction est doublé du paradigme de l'érudition.

Dans certaines fictions pseudo-orientales, l'auteur gomme volontairement toutes les références savantes constitutives de son récit. Il se repose alors sur la « mémoire savante » des lecteurs, les laissant imaginer des *descriptions inactuelles* et reconstruire un monde oriental à partir des indices éparpillés. Ainsi, dans *Rasselas*, le décor reste élémentaire et ne comporte que quelques traces des récits de voyageurs en Égypte et en Abyssinie. Cet exemple témoigne de l'ambivalence des rapports de la culture commune de l'Orient à l'orientalisme savant. Les textes pseudo-orientaux se rapportent au domaine de la fiction et de l'érudition, ou convoquent, selon l'étymologie du préfixe « ambi », les deux à la fois. Seule la mémoire érudite dévoile la face cachée des contes pseudo-orientaux ; seule une lecture en creux révèle l'hypotexte savant qui sous-tend ces récits.

Mais à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les notes de bas page prolifèrent au sein des récits pseudo-orientaux ; c'est là le signe d'une nouvelle forme d'emprunt à la culture savante. Ces emprunts redistribuent les rapports entre pseudo-orientalisme et orientalisme savant ; ils témoignent de la capacité d'un texte pseudo-oriental à intégrer et réfléchir l'érudition des orientalistes et rendent poreuse la frontière entre ces deux cultures. Ainsi, les notes de bas de page insérées dans la traduction de *The Enchanted Fruit* rendent le classement de ce poème délicat. Sir William Jones, auteur de cette adaptation d'un passage du *Mahābhārata*, réinvente le poème au point d'en produire un « faux ». Néanmoins, l'ajout de commentaires savants sur la culture hindoue ou sur l'état de la recherche orientaliste fait basculer le texte du côté d'une culture spécialiste de

l'Orient. La nature de cette traduction est donc profondément ambivalente et nous oblige à revoir les catégories épistémologiques du « commun » et du « savant ».

Dans la quatrième partie, nous avons examiné les différentes utilisations du costume oriental en Angleterre au XVIII^e siècle. En effet, il est à la fois bien matériel, objet de représentations iconographiques et textuelles, et il permet de métaphoriser un certain rapport à la pensée et à la traduction. Chacune de ces quatre acceptions apparaît comme le symbole d'une interaction entre la culture spécialiste et la culture commune de l'Orient. Par exemple, les lecteurs assignent aux représentations du costume une fonction divertissante et lui attribuent une qualité anthropologique. De même, la métaphore de la traduction comme « habit » est symptomatique de cette interaction. La traduction n'est pas un travestissement, ni un déguisement ; elle respecte l'identité du texte source, à la différence de ces deux autres modèles qui le maquillent au point de le rendre méconnaissable. Néanmoins, la catachrèse du « costume » signifie aussi l'écart marqué entre le corps et le vêtement, le texte source et sa traduction. Elle indique un lien de parenté entre des méthodes dites pseudo-orientale et orientaliste, elle réintroduit l'imaginaire et la transformation au cœur de la démarche savante.

Le dernier trope envisagé, celui du supplément, désigne la fonction impartie à la littérature orientale, une fois intégrée aux repères culturels anglais. Les orientalistes et les écrivains lui donnent pour rôle de suppléer aux manques de la langue anglaise et de compléter son patrimoine littéraire. Au moyen d'une révision de l'imaginaire linguistique, les orientalistes tentent de créer entre la langue anglaise et les langues orientales une identité linguistique supra-nationale. La « découverte » de racines indo-européennes communes donne un fondement savant à cet imaginaire. Les traductions apparaissent dès lors comme les suppléments des textes sources : elles s'émancipent de l'origine pour mieux s'intégrer au corpus littéraire anglais. Les auteurs anglais peuvent alors utiliser cette littérature supplémentaire, créée par les orientalistes, en vue de compléter les insuffisances de la littérature anglaise ou d'en subvertir le discours.

Ces cinq jalons dévoilent les modalités de l'interaction entre la culture savante et la culture commune de l'Orient, et désignent des points de rencontre, des zones de contact, où interfèrent sans se confondre totalement le merveilleux et l'authentique. L'examen de ce dialogue nous engage à reconsidérer à la fois les lettres pseudo-orientales et l'orientalisme savant au XVIII^e siècle.

L'écriture pseudo-orientaliste, dénigrée pour son manque de qualité poétique, gagne à être comprise dans son rapport avec la culture spécialiste de l'Orient. L'oubli de ce lien explique en partie que des œuvres populaires en leur temps n'aient pas atteint la postérité. En effet, les romantiques du début du XIX^e siècle ont contribué à empêcher ce passage, en dénigrant un genre littéraire fondé, n'en déplaise à Martha Pike Conant, sur l'esthétique classique de l'imitation, alors qu'ils défendaient une esthétique de l'originalité.

Le travail accompli dans ce mémoire vise ainsi la réhabilitation d'œuvres dites mineures. En sondant le « noir du temps »,³ en creusant les sédiments déposés par les générations littéraires successives, cette littérature, laissée aux oubliettes, peut à nouveau être présentée au grand jour. Robert Mack et Ros Ballaster redonnent une place à ces récits par rapport aux autres productions littéraires du temps. Robert Mack démontre les propriétés subversives du genre, et Ros Ballaster replace ces textes au centre du dispositif romanesque moderne. Ces révisions, au sens de ce qu'il faut apprendre à *revoir* et de ce qu'il faut *réparer*, nous poussent à repenser l'évolution de la littérature anglaise au XVIII^e siècle, dans le but de rendre plus précis le regard que nous portons sur le passé.

La réhabilitation exposée dans cette thèse est complémentaire des analyses littéraires de Robert Mack et de Ros Ballaster. L'intervention orientaliste sur la poétique, et inversement l'utilisation de techniques poétiques dans l'élaboration du savoir orientaliste nous permettent de revoir la manière dont nous interprétons aujourd'hui le phénomène de la représentation de l'Orient au XVIII^e siècle. Contrairement aux idées reçues, la mode orientale appréciée à l'époque ne se résume pas à la reproduction d'Orients postiches. Elle ne peut se comprendre sans l'intervention de la culture savante orientaliste. L'expression « renaissance orientale », employé par l'historien Raymond Schwab pour désigner le retour en force des orientalistes autour des grandes figures d'Anquetil Du Perron en France et de Sir William Jones en Angleterre, est un leurre, utile pour poser des jalons historiques, mais dangereux si l'on souhaite comprendre la manière dont les hommes et les femmes des Lumières ont pris connaissance de l'Orient. La culture savante de l'Orient ne réapparaît pas subitement en 1771 ou en 1784 ; elle reste active tout au long du siècle et alimente la production pseudo-orientale. Plus modestement, les orientalistes de l'école de Calcutta, fondée par Jones en 1784, donnent à cette culture une nouvelle inflexion, en la recentrant autour des études persane et sanscrite, et profitent d'un contexte colonial pour en assurer la promotion.

³ L'expression est d'Albert Thibaudet qui, dans *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours* (1936), l'oppose à la « patine du temps », sorte d'irisation que reflètent les grandes œuvres littéraires du passé.

Le programme de cette thèse n'est pas de prendre parti pour ou contre la valeur littéraire d'un genre « mineur », ou de trouver des qualités esthétiques à des écrits pauvres. Le dessein de ce travail est dialectique: il dépasse l'éloge et le blâme, le panégyrique aveugle et la censure poétique stérile,⁴ et retisse, grâce à l'analyse du tropisme de l'origine, du déplacement, de l'emprunt, du costume et du supplément, le lien rompu entre un phénomène de mode et un système de connaissance.

⁴ Ce jugement de valeur conduit Peter L. Caracciolo à jeter la production littéraire pseudo-orientale du XVIII^e siècle aux oubliettes : « Apart from *Rasselas* (1759) [...] nothing of great literary profundity was achieved in the pseudo-oriental genre until the publication of *Vathek* » ; Peter L. Caracciolo, *The 'Arabian Nights' in English Literature : Studies in the Reception of 'The Thousand and One Nights' into British Culture* (London : Macmillan, 1988) 4. Cette censure, fondée sur des critères esthétiques subjectifs et parfois anachroniques, nous empêche de comprendre un phénomène littéraire majeur de l'époque.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRIMAIRES

Orientalisme

Ressources bibliographiques et dictionnaires

Castell, Edmund. *Lexicon heptaglotton: Hebraicum, Chaldaicum, Syriacum, Samaritanum, Aethiopicum, Arabicum, conjunctim, et Persicum, separatim*. Londini, 1669.

Colebrooke, Henry. *Cósha: Or, Dictionary of the Sanskrit Language, with an English Interpretations and Annotations*. Serampoor, 1808.

---, *A Grammar of the Sanscrit Language*. Calcutta, 1804.

A Dictionary English and Hindostany: To Which is Annexed a Copious and Useful Alphabetical List of Proper Names of Men, Women, Towns, Cities, Rivers, Provinces, Countries &c. a Great Majority of Which Appear to be of Persian, Arabic or Indian Original. Madras, 1790.

Fergusson, John. *A Dictionary of the Hindostan Language in two Parts. I. English and Hindostan. II. Hindostan and English. The Latter Containing a Great Variety of Phrases, to Point out the Idiom, and Facilitate the Acquisition of the Language. To Which is Prefixed a Grammar of the Hindostan Language*. London, 1773.

Fraser, James. *A Catalogue of Manuscripts in the Persic, Arabic, and Sanskrit Languages*. London, 1742.

Gilchrist, John Borthwick. *The Antijargonist or a Short Introduction to the Hindoostanee Language [...] With an Extensive Vocabulary English and Hindoostanee, and Hindoostanee and English [...] Being Partly an Abridgment of the Oriental Linguist*. Calcutta, 1800.

---, *A Dictionary, English and Hindoostanee: In Which the Words are Marked with their Distinguishing Initials ; as Hinduwee, Arabic and Persian*. Calcutta, 1787-90.

---, *A Grammar of the Hindoostanee Language: Or, Part Third of Volume First of a System of Hindoostanee Philology*. Calcutta, 1796.

---, *The Oriental Linguist: An Easy and Familiar Introduction to the Popular Language of Hindoostan [...] Comprising the Rudiments of that Tongue, with an Extensive Vocabulary [...] Accompanied with some Plain and Useful Dialogues, Tales, Poems [...] to Which is Added [...] the English and Hindoostanee Part of the Articles of War.* Calcutta, 1798.

Gladwin, Francis. *A Compendious Vocabulary English and Persian: Including all the Oriental Simples in the Materia Medica, Employed in the Modern Practice: With Tables Subjoined of the Successions of the Khaliffs, and of the Kings of Persia and Hindostan, Compiled for the Use of the Honorable East India Company.* Malda [Bengal], 1780.

---, *A Dictionary Persian, Hindoostanee, and English. Including Synonyma.* Calcutta, 1809.

Guise, Samuel. *A Catalogue of Oriental Manuscripts, Collected in Indoostan, by Mr. Samuel Guise, Surgeon to the General Hospital at Surat. From the Year 1777 till 1792.* London, 1793.

Halhed, Nathaniel. *A Grammar of the Bengal Language.* Hoogly [Bengal], 1778.

Johnson, Francis. *A Dictionary, Persian, Arabic, and English ; to Which is Prefixed, a Dissertation on the Languages, Literature, and Manners of Eastern Nations.* Oxford, 1777.

Jones, William, Sir. *A Grammar of the Persian Language.* 2nd ed. London, 1775.

Kirkpatrick, William. *A Vocabulary, Persian, Arabic, and English ; Containing such Words as have been Adopted from the Two Former of those Languages, and Incorporated into the Hindui [...] Being the Seventh Part of the New Hindui Grammar and Dictionary.* London, 1785.

Meninski, Franciscus. *Institutiones linguae Turciae, cum rudimentis parallelis linguarum Arabicae et Persicae.* Vindobonae, 1756.

---, *Linguarum orientalium Turcicae, Arabicae, Persicae institutiones seu grammatica Turcica.* Viennae Austriae, 1680

---, *Thesaurus Linguarum Orientalium Turcicae, Arabicae, Persicae.* Viennae Austriae, 1680.

Moises, Edward. *The Persian Interpreter in Three Parts: A Grammar of the Persian Language, Persian Extracts in Prose and Verse, A Vocabulary: Persian and English.* Newcastle, 1792.

Ockley, Simon. *An Account of the Authority of the Arabick Manuscripts in the Bodleian Library.* London, 1712.

---, *Simonis Ockleii introductio ad linguas orientales.* Cantabrigiae, 1706.

Orme, Robert. *A Catalogue of the Elegant and Valuable Library of Robert Orme [...] Which will be Sold by Auction, by Leigh and Sotheby [...] on Monday, April 25, 1796.* London, 1796.

Ouseley, William. « A Catalogue of Oriental Manuscripts, Chiefly Relating to the History, Antiquities, and Geography, the Laws and Literature of Hindoostan. » *The Oriental Collections.* 3 vols. vol. 1. London: 1797-1800.

---, *Persian Miscellanies. An Essay to Facilitate the Reading of Persian Manuscripts.* London, 1795.

A Persian-English Grammar. Calcutta, 1790.

Ravis, Christian. *A Generall Grammar for the Ready Attaining of the Ebrew, Samaritan, Calde, Syriac, Arabic and the Ethiopic Languages ; With a Pertinent Discourse of the Orientall Tongues. Also a Sesquidecury, or a number of Fifteene Adoptive Epistles sent together out of divers parts of the World concerning care of the Orientall Tongues to be promoted.* London, 1650.

Richardson, John. *A Dictionary, Persian, Arabic, and English ; To Which is Prefixed, a Dissertation on the Languages, Literature, and Manners of Eastern Nations.* 2 vols. Oxford, 1780.

---, *A Dissertation on the Languages, Literature and Manners of Eastern Nations: Originally Prefixed to a Dictionary Persian, Arabic, and English.* Oxford, 1777.

---, *A Grammar of the Arabic Language... Principally Adapted for the Service of the Honourable East India Company.* Oxford, 1776.

Sale, George. *A Choice Collection of Manuscripts in the Turkish, Arabic and Persian Languages.* London, 1740.

Uri, Joanne. *Bibliothecae bodleiane codicum manuscriptorum orientalium.* Oxford, 1787.

Wilkins, Charles. *A Catalogue of the Sanscrit Manuscripts Presented to the Royal Society by Sir William and Lady Jones.* London, 1798.

---, *A Grammar of the Sanscrit Language.* London, 1808.

Études concernant l'histoire ou la société des pays orientaux

Bolts, William. *Civil, Political and Commercial State of Bengal.* London, 1773.

---, *Considerations on India Affairs ; Particularly Respecting the Present State of Bengal and its Dependencies.* London, 1772.

Campbell, John. *Memoirs of the Revolution in Bengal, 1757. Complete History of the War in India, 1749-1761. Reflections on the Government of Indostan.* London, 1760-61.

Chambers, William, trans. *A Persian Translation of the Regulations for the Administration of Justice in the Courts of Suddur and Mofussil Dewannee Adauluts.* Calcutta, 1782.

---, *A Short Account of the Marratta State ; Written in Persian by a Munshy [...] to Which is Added the Voyages and Travels of C. Fredericke, into the East Indies and Beyond the Indies.* London, 1787.

Colebrooke, Henry, trans. *A Digest of Hindu Law on Contracts and Successions, with a Commentary by Jagannatha Tarkapanchanana.* 4 vols. Calcutta, 1798.

---, *Remarks on the Present State of the Husbandry and Commerce of Bengal.* Calcutta, 1795.

---, *Two Treatises on the Hindu Law of Inheritance.* Calcutta, 1810.

Davy, Major, trans. *Institutes Political and Military, Written Originally in the Mogul Language by the Great Timour, Improperly Called Tamerlane ; First Translated into Persian by Abu Taulib Alhusseini ; and thence into English, by Major Davy [...] with a Preface, Indexes, Notes by J. White.* Oxford, 1783.

De Chassepol, François. *The History of the Grand Visiers.* Trans. John Evelyn. London, 1677.

Dow, Alexander, trans. *The History of Hindostan: From the Earliest Account of Time, to the Death of Akbar ; Translated From the Persian of Mahummud Casim Ferishta of Delhi [...] With an Appendix, Containing the History of the Mogul Empire, From its Decline in the Reign of Mahummud Shaw, to the Present Times.* 2 vols. London, 1768-1772.

Downing, Clement. *A History of the Indian Wars, 1715-1723.* London, 1737.

Ellis, John, *The Importance of the British Dominion in India, Compared with that of America.* London, 1770.

Galland, Antoine, trad. *Les Paroles remarquables, les bons mots et les maximes des Orientaux.* Paris, 1694. Paris: Maisonneuve Larose, 1999.

---, ed. « Preface. » *Bibliothèque orientale.* Paris, 1697.

Gladwin, Francis, trans. *The Ayin Akbari, or the Institutes of the Emperor Akbar. Translated from Abu Al-Fazl Ibn Mubarak, called 'Alami.* London, 1777.

Gladwin, Francis. *A Compendious System of Bengal Revenue Accounts.* Calcutta, 1790.

---, *A Dictionary of the Religious Ceremonies of the Eastern Nations: With Historical and Critical Observations ; Some Account of their Learned Men ; And Situations of the Most Remarkable Places in Asia [...] To Which is Added a Medical Vocabulary.* Calcutta, 1787.

---, *Dissertation Concerning the Revenues of Government, and of Landed Tenures According to the Mohammedan Law. Written in Persian by Ameer Hyder Belgramy.* Calcutta, 1796.

---, trans. *An Epitome of Mohammedan Law. Translated from the Original Persian of the Mir'at al-Masa'il.* Calcutta, 1786.

---, *The History of Hindostan, During the Reigns of Jehángir, Sháhjehán, and Aurungzebe.* Calcutta, 1788.

---, trans. *The Memoirs of Khojeh Abdulkurreem: Including the History of Hindostan, from 1739 to 1749 ; With an Account of the European Settlements in Bengal and on the Coast of Coromandel.* Calcutta, 1788.

---, *A Narrative of the Transactions in Bengal: During the Soobahdaries of Azeem-us-Shan, Jaffar Khan, Shujan Khan, Sirafraz Khan and Alyvardy Khan. Translated from the Original Persian of Salim Allah Munshi.* Calcutta, 1788.

Gouch, Richard. *A Comparative View of the Ancient Monuments of India, Particularly Those in the Island of Salset Near Bombay, as Described by Different Writers, Illustrated with Prints.* London, 1785.

Greaves, John. *Descriptio Chorasmiae et Mawarolnohrae, hoc est regionum extra fluvium oxum descriptio [...] una Nassir Eddini, altera Ulug Beigi (i.e., regionum extra Oxum), Arabici cum versione J. Gravii.* London, 1698.

Guer, Jean-Antoine. *Moeurs et usages des Turcs, leurs religion, leur gouvernement civil, militaire et politique, avec un abrégé de l'histoire ottomane.* 2 tomes. Paris, 1746.

Habesci, Elias. *The Present State of the Ottoman Empire [...] Including a Particular Description of the Court and Seraglio of the Grand Signor.* London, 1784.

Halhed, Nathaniel, trans. *A Code of Gentoo Laws ; Or, Ordinations of the Pundits, from a Persian Translation, Made from the Original, Written in the Shanscrit Language.* London, 1776.

---, *The Letters of Detector: On the Reports of the Select Committee of the House of Commons, Appointed to Consider how the British Possessions in the East-Indies may be Held and Governed with the Greatest Security and Advantage to this Country, and How the Happiness of the Natives may be best Promoted.* London, 1782.

Hamilton, Charles, trans. *The Hedàya, or Guide : A Commentary on the Mussulman Laws.* London, 1791.

---, *An Historical Relation of the Origin, Progress, and Final Dissolution of the Government of the Rohilla Afgans : In the Northern Provinces of Hindostan. Compiled from a Persian Manuscript and Other Original Papers.* London, 1787.

Hasting, Warren *Memoirs Relative to the State of India. A New Edition, with Additions.* London, 1787.

---, *A Proposal for Establishing a Professorship of the Persian Language in the University of Oxford.* n.p., 1768.

---, *The Present State of the East Indies : By Warren Hastings [...] With Notes by the Editor.* London, 1786.

---, *A State of the British Authority in Bengal under the Government of Mr. Hastings. Exemplified in his Conduct in the Case of Mahomed Reza Khan: With a Debate upon a Letter from Mobareck Ul Dowlah, Nabob of Bengal: From Authentic Documents.* London, 1780.

---, *State of India: In Two Letters from Warren Hastings, Esq., to the Court of Directors ; And One from the Nabob Asuful Dowla, Subadar of Owde. To Which are Added a Series of Explanatory Facts and Remarks.* London, 1782.

Herbelot, Barthélemy d'. *Bibliothèque orientale, ou dictionnaire universel concernant généralement tout ce qui regarde la connoissance des peuples de l'Orient.* Paris, 1697.

Hill, Aaron. *A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire in all its Branches: with the Government, and Policy, Religion, Customs and Ways of Living of the Turks in General ; faithfully related from a Serious Observation taken in many Years' Travels through those Countries.* London, 1709.

Holwell, John Zephaniah. *A Genuine Narrative of the Deplorable Deaths of the English Gentlemen and Others, who were Suffocated in the Black Hole in Fort William, at Calcutta: In the Night Succeeding the 20th Day of June, 1756. In a Letter to a Friend.* London, 1758.

---, *Interesting Historical Events, Relative to the Provinces of Bengal, and the Empire of Indostan: With a Perswasive to the Honourable the Courts of Directors of the East India Company: As Also the Mythology and Cosmogony, Fasts and Festivals of the Gentoo's, Followers of the Shastah: And a Dissertation on Metempsychosis, Commonly, Though Erroneously Called the Pythagorean Doctrine.* 3vols. London, 1765-71.

Hunt, Thomas. *De antiquitate, elegantia, utilitate, linguae, arabicae.* 1739.

---, *De usu dialectorum orientalium, ac praecipue Arabicae, in Hebraico Codice interpretando.* Oxonii, 1748.

---, *The Primævity and Preeminence of the Sacred Habrew, above all other Languages [...].* Oxford, 1754.

---, *Proposals for Printing by Subscription, Abdollatiphi Historiae Aegypti compendium ; quod [...] ab E. Poccoke ex lingua Arabica in Latinam versum.* Oxford, 1746.

Hunter, William. *An Account of the War in India, Between the English and French, on the Coast of Coromandel, from the Year 1750 to the Year 1760. Together with a Relation of*

the Late Remarkable Events on the Malabar Coast, and the Expeditions to Golconda and Surat ; with the Operations of the Fleet. Illustrated with Maps, Plans. London, 1761.

---, trans. *A Short Historical Narrative of the Rise [...] of the Mahrattah State. Written Originally in Persian ; And Translated into English by an Officer in the East India Company's Service.* London, 1782.

Hyde, Thomas, trans. *De historia Shahiludii tria scripta Hebraica, viz. Rabbi Abraham Aben-Eyrae [...] poema rythmicum.* Oxonii, 1689.

---, trans. *Sive tabulac long. ac lat. Stellarum fixarum ex observatione Ulugh Beighi, Tamerlanis magni nepotis.* Oxonii, 1665

Jones, Williams. *The Works of Sir William Jones.* 6 vols. London, 1799.

Kirkpatrick, William. *Abstract of the Articles of War, in English, Persian, and the Hindostan Dialect.* Calcutta and London, 1782.

---, trans. *Select Letters of Tippo Sultan to Various Public Functionaries [...] Arranged and Translated by W. Kirkpatrick. With Notes, Observations, and an Appendix, Containing Several Original Documents Never Before Published, Written by Tipu Sultan, Fath 'Ali, Nawab of Mysore.* London, 1811.

Knolles, Richard. *The Generall Historie of the Turkes, from the First Beginning of that Nation to the Rising of the Ottoman Familie, with All the Notable Expeditions of the Christian Princes Against them, Together With the Lives and Conquests of the Ottoman Kings and Emperours ; Faithfullie Collected out of the Best Histories, Both Auntient and Moderne, and Digested into one Continual Historie Until this Present Year 1603.* London, 1603.

---, and Paul Rycaut. *The Turkish History, Comprehending the Origin of that Nation, and the Growth of the Othoman Empire, With the Lives and Conquests of their Several Kings and Emperors. Written by Mr. Knolles, and Continu'd by the Honourable Sir Paul Rycaut, to the Peace at Carlowitz, in the Year 1699. And Abridg'd by Mr. Savage. Revis'd and Approv'd by the Late Sir Paul Rycaut, and Adorn'd with Nine and Twenty Copper Plates of the Effigies of the Several Princes, &c..* 2 vols. London, 1701.

Maurice, Thomas. *Indian Antiquities: Or, Dissertations Relative to the Ancient Geographical Divisions, the [...] Primeval Theology, the Grand Code of Civil Laws, the Original Form of Government, and the Literature of Hindostan, Compared... with the Religion, Laws, Government and Literature of Persia, Egypt, and Greece.* London, 1793-1800.

---, *The History of Hindostan, its Arts and Sciences during the most Ancient Periods.* 2 vols. London, 1795-1803.

Ockley, Simon. *The Conquest of Syria, Persia, Egypt, by the Saracens. Giving an Account of their Most Remarkable Battles, Sieges, &c. [...] Illustrating the Religion, Rites, Customs and Manner of Living of that Warlike People.* London, 1708.

---, *The History of the Saracens: Containing the Lives of Abubeker [...] Giving an Account of their Most Remarkable Battles, Sieges [...] Illustrating the Religion, Rites, Customs and Manner of Living of that Warlike People. Collected From the Most Authentick Arabick Authors, Especially Manuscripts not Hitherto Publish'd in any European Language.* 2 vols. London, 1708-1718.

---, trans. *Sentences of Ali, Son-in-Law of Mahomet [...] Translated From an Authentick Arabic Manuscript [...] by Simon Ockley.* London, 1717.

Orme, Robert. *Establishment of the English Trade at Surat.* London, 1785.

---, *Historical Fragments of the Mogul Empire, of the Marattas, and of the English Concerns in Indostan: From the Year 1659.* London, 1782.

---, *A History of the Military Transactions of the British Nation in Indostan From the Year 1745.* London, 1763-1778.

Osborne, Francis. *Political Reflections on the Government of the Turks.* London, 1656.

Owen, Richard. *An Account of the War in India, Between the English and French on the Coast of Coromandel, From the Year 1750 to the Year 1760 ; Together with a Relation of the Later Remarkable Events on the Malabar Coast, and the Expeditions to Golconda and Surat, with the Operations of the Fleet ; Illustrated with Maps, Plans, &c..* London, 1761.

Pechel, Samuel. *An Historical Account of the Settlement and Possession of Bombay by the East India Company, and the Rise and Progress of the War with the Mahratta Nation.* London, 1781.

Pétis de la Croix, François, trad. *The History of Timur-Bec, Known by the Name of Tamerlain the Great, Being an Historical Journal [...] Written in Persian by Cherefeddin Ali[...]Translated into French by... Pétis de la Croix [...] With Historical Notes and Maps. Now Faithfully Render'd into English. In Two Volumes.* London, 1723.

Pococke, Edward, trans. *An Account of the Oriental Philosophy Shewing the Wisdom of Some Renowned Men of the East: And Particularly the Profound Wisdom of Hai Ebn Yokhdan [...] Writ Originally in Arabick by Abi Jaaphar, Ebn Tophail ; And out of Arabick Translated into Latine by Edward Pococke in 1671 [...] and Now Faithfully out of Latine, Translated into English.* London, 1674.

---, trans. *Historia compendiosa dynastiarum.* Oxoniae, 1663.

---, trans. *Specimen historiae arabum [...].* Oxoniae, 1650.

Porter, Sir James. *Observations on the Religion, Laws, Government and Manners of the Turks.* 2 vols. London, 1768.

Rennell, Major John. *The Marches of the British Armies in the Peninsula of India, during the Campaigns of 1790-1791 ; Illustrated and Explained by Reference to a Map, Compiled from Authentic Documents, Transmitted by Earl Cornwallis From India.* London, 1792.

Richardson, John. *Dissertations on the Languages, Literature, and Manners of Eastern Nations*. Oxford, 1777.

Robertson, William. *An Historical Disquisition Concerning the Knowledge Which the Ancients Had of India: And the Progress of Trade with that Country Prior to the Discovery of the Passage to it by the Cape of Good Hope. With an Appendix, Containing Observations on the Civil Policy, the Laws [...] and Religious Institutions of the Indians*. London, 1741.

Rycaut, Paul. *The History of the Present State of the Ottoman Empire, Containing the Maxims of the Turkish Politie, the Most Material Points of the Mahometan Religion, their Sects and Heresies, their Convents and Religious Votaries, their Military Discipline, With an Exact Computation of their Forces by Land and Sea*. 1668. London, 1682.

Sale, George. *The Lives and Memorable Actions of Many Illustrious Persons of the Eastern Nations, such as Khalifas, Soltans, Wazirs, or Prime-Ministers, Generals, Philosophers, Poets, &c. Who have Distinguish'd Themselves*. London, 1739.

Scott, Jonathan. *An Historical and Political View of the Decan, South of the Kistnah: Including a Sketch of the Extent and Revenue of the Mysorean Dominions, as Possessed by Tippoo Sultaun, to the Period of his Latest Acquisitions of Territory, and Commencement of the Present War in 1790*. London, 1791.

---, trans. *A Translation of the Memoirs of Eradut Khan Vazih: A Nobleman of Hindostan, Containing Interesting Anecdotes of the Emperor Aulumgeer Aurungzebe, and of his Successors, Shaw Aulum and Jehaundar Shaw*. London, 1786.

---, trans. *Ferishta's History of Dekkan, from the First Mahummedan Conquests: With a Continuation from other Native Writers, of the Event in that Part of India, to the Reduction of its Last Monarchs by the Emperor Aulumgeer Aurungzebe ; Also, the Reigns of his Successors in the Empire of Hindostan to the Present Day: and the History of Bengal, from the Accession of Aliverdee Khan to the Year 1780*. 2 vols. Shrewsbury and London, 1794.

Scrafton, Luke. *Reflections on the Government of Indostan, with a Short Sketch of the History of Bengal, from the Year 1739 to 1756 ; And an Account of the English Affairs in 1758*. London, 1763.

Sullivan, Sir Richard Joseph. *An Analysis of the Political History of India*. London, 1779.

Symes, Michael. *A Brief Account of the Religion and Civil Institutions of the Burmans, from Colonel Symes's Embassy to Ava, and other Sources ; and a Description of the Kingdom of Assam, Taken from the Alemgeernameth of Mohammed Cazim, and Translated by H. Vansittart [...] To Which is Added an Account of the Petroleum Wells in the Burmah Dominions by [...] H. Cox*. Calcutta, 1798.

Thompson, Charles. *A General Account of the Turkish Empire*. London, 1745.

Vansittart, Henry, trans. *A Description of Assam, Taken from the Alemgeernameth of Mohammed Cazim*. n.p. 1798.

---, trans. *The History of the First Ten Years of the Reign of Alemgeer. Written in the Persian language by Mohammed Sakee*. Calcutta, 1785.

---, *A Narrative of the Transactions in Bengal During the Government of Vansittart, 1760-1764*. London, 1766.

Verelst, Harry. *View of the Rise, Progress and Present State of the English Government in Bengal ; Including a Reply to the Misrepresentations of Mr. Bolts, and other Writers*. London, 1772.

Wilkins, Charles, trans. *A Translation of a Royal Grant of Land by One of the Ancient Raaajaas of Hindostan [...] Bearing the Date 56 Years Before the Christian Aera ; And Discovered [...] at Mongueer*. Calcutta, 1781.

Littérature orientale traduite

Bidpai. *Aesop Naturaliz'd: In a Collection of Fables and Stories from Aesop, Locman, Pilpay, and Others*. London, 1697.

---, *The Fables of Pilpay [...] Containing many Rules for the Conduct of Humane Life. Translated from the French Translation of G. Gaulmin and Dawud Sa'id by Joseph Harris*. London, 1699.

---, *The Instructive and Entertaining Fables of Pilpay [...] Corrected, Improved, and Enlarged ; and Adorned with near Seventy Cuts*. London, 1747.

---, *The Morall Philosophie of Donie. A Work First Compiled in the Indian Tongue... now Lastly Englished out of Italian by Sir Thomas North*. London, 1570.

Burton, Richard. *The Arabian Nights*. 1885. New York: The Modern Library, 2001.

Carlyle, Joseph Dacre, trans. *Specimens of Arabian Poetry: From the Earliest Time to the Extinction of the Khaliphah, with Some Account of the Authors*. Cambridge, 1796.

Champion, Joseph. *Essays Characteristic of the Persian Poetry*. Calcutta, 1790.

---, trans. *The Poems of Ferdosi*. Calcutta, 1785.

Dow, Alexander. *Tales Translated From the Persian of Inatulla of Delhi*. 2 vols. London, 1768.

Galland, Antoine, trad. *Arabian Nights Entertainments: Consisting of One Thousand and One Stories told by the Sultanness of the Indies... Containing A better Account of the Customs, Manners and Religion of the Eastern Nations, viz. Tartars, Persians and Indians, than is to be Met with in any Author hitherto Published. Translated into French*

from the Arabian MSS. By M. Galland, of the Royal Academy: And now done into English. London, 1705.

Gerrans, B., trans. *Tales of a Parrot ; Done into English from a Persian Manuscript, Intituled TOOTI NAMEH. By a Teacher of the Persic, Arabic, Hebrew, Syriac, Chaldaic, Greek, Latin Italian, French and English Language.* London, 1792.

Gladwin, Francis. *Dissertations on the Rhetoric, Prosody, and Rhyme of the Persians.* Calcutta, 1798.

---, trans. *Pandnámah. A Compendium of Ethics Translated from the Persian of Sheikh Sady of Shiraz.* Calcutta, 1788.

---, trans. *Persian Classicks. Vol. I. The Gúlistân of Sâdy, with an English Translation. Vol. II. The Gúlistân of Sâdi, with Notes Persian and English.* Calcutta, 1806.

---, *The Persian Moonshee. Consisting of I. Persian Grammar [...] II. The Pandnámah of S'adi [...] III. Specimens of Shikast-ámiz Writing [...] IV. Specimens of Naskh Character [...] VI. Hikayat-I latif dar 'ibarat-i- salis Pleasant Stories in an Easy Style VI. [...] An Account of the Philosophers from the Khulásat al Akhbár of Amir Kháwand Sháh VII. [...] or Rules Observed During the Reigns of Shahjehan. VIII. Phrases and Dialogues in Persian and English Compiled Under the Direction of W. Chambers IX. Three Chapters of St. Matthew's Gospel Translated into Persian by W. Chambers.* Calcutta, 1795.

Golius, Jacob, trans. *The Deception of Outward Appearance: An Arabic Poem, Written by Abu-'Iola of Moarra, Translated into Latin by Jacob Golius with Notes, New Rendered into English with Additional Notes by Leonard Chappelow.* Cambridge, 1765.

Harington, John Herbert, ed. *The Persian and Arabick Works of Sâdee. Collected and Arranged with a Preface by 'Ali ibn Ahmad [...] Bistun. Edited by J. H. Harington, Assisted by Muhammad Rashid, with an English Introduction by the Former.* Calcutta, 1791-95.

Hole, Richard. *Remarks on the Arabian Nights Entertainments ; In Which the Origin of Sindbad's voyages and Other Oriental Fictions, is Particularly Considered.* London, 1797.

Jones, Sir William, trans. *The Moallakát ; Or, Seven Arabian Poems Which were Suspended on the Temple at Mecca ; With a Translation, a Preliminary Discourse, and Notes Critical, Philological and Explanatory.* London, 1782.

---, trans. *Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages : To Which are Added, Two Essays, I. On the Poetry of the Eastern Nations. II. On the Arts, Commonly Called Imitative.* Oxford, 1772.

---, trans. *Sacontalá ; Or the Fatal Ring: An Indian Drama. Translated from the Original Sanscrit and Prácrit by William Jones.* London, 1790.

Nott, John, trans. *Select Odes from the Persian Poet Hafiz.* London, 1787.

Ockley, Simon, trans. *The Improvement of Human Reason, Exhibited in the Life of Hai Ebn Yokdhan, Written in Arabick Above 500 Years Ago, by Abu Jaafar Ebn Tophail. In Which is Demonstrated by what Methods one may, by the Mere Light of Nature, Attain the Knowledge of Things Natural and Supernatural ; More Particularly the Knowledge of God, and the Affairs of Another Life.* London, 1708.

Pétis de la Croix, François. *The Persian and Turkish Tales Compleat. Translated Formerly from Those Languages Into French by M. Pétis de la Croix [...] and Now Into English from that Translation by Dr King, and Several Other Hands.* 2 vols. London, 1714.

---, *The Thousand and One Days, Persian Tales. Translated from the French by Mr. Ambrose Philips.* 3 vols. London, 1714.

---, *A New Translation of the Persian Tales [...] by Edward Button.* London, 1754.

---, *Turkish Tales. Consisting of Several Extraordinary Adventures : With the History of the Sultanness of Persia and Viziers. Written Originally in the Turkish Language by Chec Zade, for the Use of Amurath II, and Now Done into English from the French Version of Pétis de la Croix.* London, 1708.

Pococke, Edward, trans. *The History of Hai Eb'n Yockdan, an Indian Prince, or, the Self-taught Philosopher. Written Originally in the Arabick Tongue by Abi Jaafar Eb'n Tophail ; Set Forth not Long Ago in the Original Arabick, with the Latin Version by Edward Pococke ; And Now Translated into English.* London, 1686.

---, trans. *Lamiato 'l Ajam, Carmen Tograi, poetae Arabis doctissimi.* Oxonii, 1661.

---, trans. *The Traveller. An Arabic Poem, Intituled Tograi, written by Abu-Ismael ; Translated into Latin and Published with Notes in 1661, by Edward Pococke, D.D. Now Rendered into English in the same Iambic Measure as the Original ; with Some Additional Notes to Illustrate the Poem, by Leonard Chappelow, B.D.* Cambridge, 1758.

Richardson, John, trans. *A Specimen of Persian Poetry, or Odes of Hafez: With an English Translation and Paraphrase. Chiefly from the Specimen... With Historical and Grammatical Illustrations and a Complete Analysis, for the Assistance of Those who Wish to Study the Persian Language.* London, 1774.

Scott, Jonathan, trans. *The Arabian Nights Entertainments, Carefully Revised and Occasionally Corrected from the Arabic. To Which is Added, a Selection of New Tales, Now First Translated from the Arabic Originals.* London, 1811.

---, trans. *Bahar-Danush ; or Garden of Knowledge. An Oriental Romance. Translated from the Persic of Einaiut Oolah.* 3 vols. Shrewsbury, 1799.

---, ed. *Tales, Anecdotes and Letters. Translated from the Arabic and Persian.* 8 vols. Shrewsbury and London, 1800.

Wilkins, Charles, trans. *The Bhagvat-Geeta ; Or, Dialogues of Kreeshna and Arjoon, in Eighteen Lectures ; With Notes.* London, 1785.

---, trans. *The Heetopades of Veeshnoo-Sarma in a Series of Connected Fables, Interspersed with [...] Maxims. Translated from an Ancient Manuscript in the Sanskreet Language. With [...] Notes.* Bath, 1787.

---, trans. *The Story of Dooshwanta and Sakoontalā: Translated from the Mahābārata, a Poem in the Sanskreet Language.* London, 1795.

Ouvrages religieux et commentaires théologiques

Anquetil Du Perron, Abraham-Hyacinthe. *Zend-Avesta. Ouvrage de Zoroastre [...] Traduit en françois sur l'original zend, par M. Anquetil Du Perron.* 3 vols. Paris, 1771.

Craufurd, Quintin. *Sketches Chiefly Relating to the History, Religion, Learning and Manners of the Hindoos. With a Concise Account of the Present State of the Native Powers of Hindostan.* London, 1790.

Forster, George. *Sketches of the Mythology and Customs of the Hindoos.* London, 1785.

Hyde, Thomas. *Historia religionis veterum persarum, eorumque magorum ubi [...] Zoroastris vita.* Oxonii, 1700.

---, *A Treatise of Bobovius Concerning the Lithurgy of the Turks.* n.p., 1712.

---, *Veterum persarum et parthorum et medorum religionis historia.* Oxonii, 1760.

---, et al. *Biblia sacra polyglotta: complectentia textus originales, Hebraicum, cum Pentateucho Samaritano, Chaldaicum, Graecum.* Londini, 1655-1657.

Jones, Sir William. *Lettre à Monsieur A*** du P***. Dans laquelle est compris l'examen de sa traduction des livres attribués à Zoroastre.* Londres, 1771.

Lowth, Robert. *Lectures on the Sacred Poetry of the Hebrews.* 2 vols. London, 1787.

Pococke, Edward. *A Commentary on the Prophecy of Malachi.* Oxford, 1677.

Sale, George. *A Defence of Mahomet. Written in Arabick by Abdulla Mahumed Omar. A Paradox.* London, 1720.

---, *The Koran, Commonly Called the Alcoran of Mohammed, Translated Into English Immediately From the Original Arabic, With Explanatory Notes Taken From the Most Approved Commentators. To Which is Prefixed a Preliminary Discourse.* London, 1734.

Recueils savants et revues

[Asiatic Society of Bengal]. *Asiatic Researches. Or, Transactions of the Society, Instituted in Bengal, for Inquiring into the History and Antiquities, the Arts, Sciences, and Literature of India [...] Printed Verbatim From the Calcutta Edition.* 20 vols. London, 1799-1839.

---, et al. *Dissertations and Miscellaneous Pieces Relating to the History and Antiquities, the Arts, Sciences, and Literature of India by Sir W. Jones, W. Chambers, W. Hastings, Gen. Carnac, H. Vansittart, C. Wilkins, J. Rawlins, J. Shore, J. Williams, Arch. Keir, Col. Pearse, Lieut. Col. Polier, and Others.* 2 vols. London, 1792.

Gladwin, Francis, ed. *Asiatic Miscellany. Consisting of Original Productions, Fugitive Pieces, Translations, Imitations and Extracts from Various Publications.* 2 vols. Calcutta, 1786.

Ouseley, William, ed., *The Oriental Collections. Consisting of Original Essays and Dissertations, Translations, and Miscellaneaous Papers ; Illustrating the History and Antiquities, the Arts, Sciences and Literature of Asia.* 3 vols. London, 1797-1800.

Pseudo-orientalisme⁵

Auteurs anonymes

The Adventures of Houran Banow, a Turkish Merchant, as related by Himself Before the Great Mogul. Newcastle, 1775.

Amana. A Dramatic Poem. London, 1764.

Amurath, the Great Emperor of the Turks. n.p., 1730.

The Baloon ; Or Aerostatic Spy. London, 1786.

The Disinterested Nabob, a Novel, Interspersed with Genuine Descriptions of India, its Manners and Customs. n.p., 1787.

⁵ Figurent dans cette bibliographie les contes pseudo-orientaux anglais et quelques uns en français. La majorité de la littérature pseudo-orientale européenne est exclue du corpus car elle dépasse les limites imparties à cette thèse. Ceux écrits par Marana, Brémond, Mailly, Segrais, Gueullette, Monstesquieu, Mme. Madeleine Angélique Gomez, D'Orville, Crébillon, Jean-Baptiste de Boyer, Bougeant, Huguet de Graffigny, Voltaire, Le Camus, Marmontel sont par exemple exclus bien qu'ils participent de manière indéniable à la diffusion de la mode orientale en Europe. La plupart sont d'ailleurs traduits en anglais, comme *The Eight Volumes of Letters Writ by a Turkish Spy* de Marana entre 1687 et 1694 par William Bradshaw, ou encore les *Persian Letters* qui paraissent dans la traduction de Charles Ozell en 1722, et les différents recueils de pseudo-contes orientaux – *Chinese Tales*, *Tartarian Tales*, *Peruvian Tales*, *Mogul Tales* par Thomas-Simon Gueullette – régulièrement réédités en Angleterre.

Pour la même raison, les œuvres opératiques et les ballets d'inspiration pseudo-orientaux n'apparaissent pas dans cette bibliographie.

The Governess ; Or, Evening Amusements at a Boarding School. London, 1800.

The History of Abdallah and Zoraide, or Filial and Paternal Love [...] To Which is Added The Maiden Tower, Or a Description of an Eastern Cave ; Together with Contentment, A Fable. London, 1750.

The History of Jessy Evelin. Followed by « Armine, the Hermit, an Oriental Tale. By the Authoress of Jessy » and « Hassan, an Oriental Tale. By the same Authoress ». Dublin, 1786.

Letters from a Moor at London to his friends at Tunis. n.p., 1736.

Oriental Tales. The Ruby Heart, or Constantio and Selima. And The Enchanted Mirror. London, 1802.

A Persian Epistle from Solin, Chief Eunuch at the Grand Seraglio at Ispahan, to the Rev. Dr. Martin Madan: On the Publication of his Late Koran, Called Thelyphthora ; Or, A Treatise on Female Ruin. 1781.

The Pupil of Adversity. An Oriental Tale. In Two Volumes. London, 1788.

The School for Majesty: An Oriental Tale. Dublin, 1780.

The Secret History of the Prince of the Nazarenes and the Two Turks: The Fatal Amour Between a Beautiful Lady and a Young Gentleman. n.p., 1719.

A Select Collection of Oriental Tales. Calculated to form the Minds of Youth to the Love of Virtue and True Wisdom. Edinburgh, 1776.

« The True History of Zoa, the Beautiful Indian, Daughter of Henrietta de Belgrave ; and of Rodomond, an East Indian Merchant, whom Zoa released from Confinement and Intended Death. » *The Lady's Drawing Room. Being a Faithful Picture of the Great World. In Which the Various Humours of Both Sexes are Display'd. Drawn from the Life: And Interspersed with Entertaining and Affecting Novels.* London, 1744. 13-48.

Auteurs connus

Fiction

Addison, Joseph. « The Persian's Emperor Riddle. » *Freeholder* (Feb. 17, 1716).⁶

---, « Persian Story of Just Sultan. » *Guardian* 99 (July 4, 1713).

---, « Story of Schacabac and the Barmecide. » *Guardian* 162 (Sept. 16, 1712).

⁶ Pour les contes publiés dans des magazines, les entrées sont organisées par ordre alphabétique suivant le titre du magazine, puis, pour un même magazine, par ordre chronologique.

- , « Story of Helim and Abdalla. » *Guardian* 167 (Sept. 22, 1713).
- , « Observations by Four Indian Kings. » *Spectator* 50 (April 27, 1711).
- , « Mahomet's Journey to the Seven Heavens. » and « The Adventures of the Sultan of Egypt. » *Spectator* 94 (June 11, 1711).
- , « The Vision of Mirza. » *Spectator* 159 (Sept. 1, 1711).
- , « Fables were the First Pieces of Wit. » *Spectator* 183 (Sept. 29, 1711).
- , « Story of Sick King Cured by Exercise With Drugged Mallet. » *Spectator* 195 (Oct. 13, 1711).
- , « Story of the Dervish Who Mistakes a Palace for an Inn. » *Spectator* 289 (Jan. 31, 1712).
- , « Persian Fable of Drop of Water Which Became a Pearl. » *Spectator* 293 (Feb. 5, 1712).
- , « Story of Pug the Monkey. » *Spectator* 343 (April 3, 1712).
- , « Story of Courageous Muli Moluc, Emperor of Morocco. » *Spectator* 349 (April 10, 1712).
- , « On Fairy Tales. » *Spectator* 419 (July 1, 1712).
- , « Persian Marriage Auction. » and « Merchant who Purchased old Woman in Sack. » *Spectator* 511 (Oct. 16, 1712).
- , « Story of Sultan Mahmoud and his Vizier. » *Spectator* 512 (Oct. 17, 1712).
- , « Story of Alnaschar. » *Spectator* 535 (Nov. 13, 1712).
- , « Letter to the King of Bantam. » *Spectator* 557 (June 21, 1714).
- , « Story of Fadlallah and Zemroude. » *Spectator* 578 (Aug. 9, 1714).
- , « Story of Hilpa, Hapath, and Shalum. » *Spectator* 584-585 (Aug. 23-25, 1714).
- , « Story of Mahomet, Gabriel, and the Black Drop of Sin. » *Spectator* 587 (Aug. 30, 1714).
- , « Vision at Grand Cairo. » *Spectator* 604 (Oct. 8, 1714).
- , « Story of the Dervise Who Forgot to wash his Hands. » *Spectator* 631 (Dec. 10, 1714).

Bage, Robert. *The Fair Syrian*. London and Shrewsbury, 1787.

- Beckford, William. *History of the Caliph Vathek*. London, 1786.
- , *The Story of Al Raoui. A Tale from the Arabic*. 2nd ed. London, 1799.
- Behn, Aphra. *Oroonoko or The Royal Slave. A True History*. 1688. *Oroonoko, The Rover and Other Works*. London: Penguin Books, 1992.⁷
- Beloe, William. *Miscellanies : Consisting of Poems, Classical Extracts, and Oriental Apologues*. 3 vols. London, 1795.
- Bennett, Agnes Maria. *Anna. or Memoirs of the Welch Heiress. Interspersed with Anecdotes of a Nabob*. 4 vols. London, 1785.
- Cambridge, Richard Owen. *The Fakeer, a Tale*. London, 1756.
- Champion, Joseph. *Poems Imitated from the Persian*. London, 1787.
- Cooper, J. *The Oriental Moralist or the Beauties of the Arabian Nights Entertainments. Translated from the Original [from Galland] and Accompanied with Suitable Reflections Adapted to Each Story*. London, 1790.
- Crisp, Mrs. *The Female Captive. A Narrative of Facts which Happened in Barbary in 1756 Written by Herself*. London, 1769.
- Defoe, Daniel. *A Continuation of Letters Written by a Turkish Spy at Paris*. London, 1718.
- D'Israeli, Isaac. *Mejnoun and Leila: A Persian Romance*. London, 1797.
- , « The Nightingale Courting the Rose. » *Miscellanies, or, Literary Recreations*. London, 1796.
- Dow, Alexander. *Sethona. A Tragedy, as it is Performed at the Theatre-Royal in Drury Lane*. London, 1774.
- , *Zingis. A Tragedy*. London, 1769.
- Duff, William. *The History of Rhedi, The Hermit of Mount Aramat, An Oriental Tale*. London, 1773.
- Heron, Robert, trans. *Arabian Tales, or a Continuation of the Arabian Nights Entertainments [...] Newly Translated From the Original Arabic Into French by Dom Chavis and M. Cazotte [...] and Translated From the French Into English from Robert Heron*. Edinburgh, 1792.
- Gibbes, Phebe. *Hartly House, Calcutta*. 1789 ; Oxford: Oxford UP, 2007.
- Goldsmith, Oliver. *Asem, an Eastern Tale ; Or a Vindiction of the Wisdom of Providence in the Moral Government of the World*. London, 1765.

⁷ La quatrième édition de l'ouvrage apparaît en 1700. En 1770, la neuvième édition est disponible et le roman est publié en feuilleton dans le *Lady's Magazine*.

---, *The Citizen of the World*. London, 1762.

Hamilton, Elizabeth. *Translation of the Letters of a Hindoo Rajah: Written Previously to, and During the Period of his Residence in England. To Which is Prefixed a Preliminary Dissertation on the History, Religion, and Manners, of the Hindoos*. 2vols. London, 1796.

Hatchett, William, trans. *Adventures of Abdalla, Son of Hanif, Sent by the Sultan of the Indies to Make a Discovery of the Island of Borico [...] Also an Account of the Travels of Rouschen, a Persian Lady, to the Topsy-Turvy Island, Undiscover'd to this Day. The Whole Intermix'd with Several Curious and Instructive Histories. Translated into French From an Arabick Manuscript Found at Batavia by Mr de Sandisson*. London, 1729.

Hawkesworth, John. « The Transmigrations of Soul. » *Adventurer* 5 (Nov. 21, 1752).

---, « The Ring of Amurath. » *Adventurer* 20-21-22 (Jan. 13-16-20, 1753).

---, « Omar the Hermit and Hassan. » *Adventurer* 32 (Feb.24, 1753).

---, « The Story of Amana and Nouraddin. » *Adventurer* 72 (July 14, 1753).

---, « The Story of Bozaldab. » *Adventurer* 76 (July 28, 1753).

---, « Yamodin and Tamira. » *Adventurer* 91 (Sept. 18, 1753).

---, « Almet the Dervise. » *Adventurer* 114 (Dec. 8, 1753).

---, « Carazan. » *Adventurer* 132 (Feb. 9, 1754).

---, *Almorán and Hamet: An Oriental Tale*. London, 1761.

Haywood, Mrs. Eliza. *Adventures of Eovaai, Princess of Ijaveo. A Pre-adamical History. Interspersed With a Great Number of Remarkable Occurrences, [...] Written Originally in the Language of Nature, and Now Retranslated into English, by the Son of a Mandarin*. London, 1736.

Hoppner, Esq. R.A. *Oriental Tales, Translated Into English Verse*. London, 1805.

Johnson, Samuel. *The History of Rasselas, Prince of Abissinia*. 2 vols. Dublin and London, 1759.

---, « Gelladin. » *Idler* 75 (Sept. 22, 1759).

---, « Ortogrul of Basra. » *Idler* 99 (March 8, 1760).

---, « Omar, Son of Assan. » *Idler* 101 (March 22, 1760).

---, « Hamet and Raschid. » *Rambler* 38 (July 28, 1750).

---, « Obidah, the son of Abensima, and the Hermit. » *Rambler* 65 (Oct., 1750).

- , « Nouradin the Merchant and his son Almamoulin. » *Rambler* 120 (May 11, 1751).
- , « Morad the Son of Hanuth and his Son Abonzaid. » *Rambler* 190 (Jan. 11, 1752).
- Knight, Ellis Cornelia. *Dinarbas, a Tale: Being a Continuation of Rasselas, Prince of Abissinia*. London, 1790.
- Langhorne, John. « The Story of Abbas. » *The Literary Miscellany ; or, Elegant Selections of the Most Admired Fugitive Pieces, and Extracts from Works of the Greatest Merit: with Originals, in Prose and Verse*. London, 1793.
- , *Solyman and Almena. An Oriental Tale*. Dublin and London, 1762.
- Lyttelton, George. *Letters From a Persian in England to his Friend at Ispahan*. London, 1735.
- Moser, Joseph. *The Hermit of Caucasus, An Oriental Romance*. 2 vols. London, 1796.
- , *Turkish Tales*. 2 vols. London, 1794.
- Painter, William. *Palace of Pleasure. Beautified, Adorned and Well-Furnished with Pleasaunt Histories*. 2 vols. London, 1566.
- Pilkington, Mary P. *The Asiatic Princess, A Tale*. 2 vols. London and E. Newbery, 1800.
- Pope, Alexander. « Fable of the Traveller and the Adder. » *Guardian* 61 (May 21, 1718).
- Reeve, Clara. « The History of Charoba. » *The Progress of Romance, Through Times, Countries and Manners, With Remarks on the Good and Bad Effects of it, on them Respectively, in a Course of Evening Conversations*. Dublin, 1785.
- Rice, Mrs. *The Nabob ; A Moral Tale*. London, 1807.
- Ridley, James. *Tales of the Genii ; Or, the Delightful Lessons of Horam, the Son of Asmar. Faithfully Translated From the Persian Manuscript ; And Compared with the French and Spanish Editions by Sir C. Morell, Formerly Ambassador From the British Settlements in India to the Great Mogul*. London, 1764.
- Roberts, William Haywards. *Arimant and Tamira. In the Manner of Dryden's Fables*. London, 1707.
- Scott, Helenus. *The Adventures of a Rupee Wherein are Interspersed Anecdotes Asiatic and European*. London, 1782.
- Scott, John. « Oriental Eclogues » *The Poetical Works of John Scott*. London, 1782.
- Sheridan, Mrs. Frances. *The History of Nourjahad*. London and Dublin, 1767.

Smollett, Tobias G. *The Orientalist: A Volume of Tales After the Eastern Taste*. Dublin, 1764.

Southerne, Thomas. *Oroonoko*. 1696. London, 1777.

Steele, Sir Richard. « Story of the Santon Barsisa. » *Guardian* 148 (Aug. 31, 1713).

---, « Letter From the Emperor of China to the Pope. » *Spectator* 545 (Nov 25, 1712).

Sterne, Laurence. *The Bramine's Journal*. Written in 1767. Unpublished Ms. in the Additional Ms. 34,527.

Thompson, Fred. *The Intrigues of a Nabob ; Or, Bengal for the Growth of Lust, Injustice and Dishonesty. Dedicated to the Honourable Court of Directors of the East India Company*. n.p., 1780.

Walpole, Horace. *Hieroglyphic Tales*. Strawberry Hill, 1785.

Weber, Henry, ed. *Tales of the East. Comprising the Most Popular Romances of Oriental Origin and the Best Imitations by European Authors, with New Translations and Additional Tales Never Published Before*. 3 vols. Edinburgh, 1812.

Wright, T. *Solyman and Fatima ; Or, the Sceptic Convinced. An Eastern Tale*. 2 vols. London, 1791.

Yeo, James. *Omar and Zemira. An Eastern Tale*. London, 1782.

Drame⁸

Behn, Aphra. *Abdelazer ; Or, the Moor's Revenge*. London, 1677.

Bickerstaff, Isaac. *The Sultan ; Or, A Peep into the Seraglio*. Based on Favart's *Les Sultanes*. Dublin, 1778.

Boyle, Roger. *Altemira. A Tragedy. As it is Now Acted at the New-Theatre in Lincolns-Inn-Fields. By His Majesty's servants*. London, 1701.

---, *The Tragedy of Mustapha, Son of Soliman the Magnificent*. 1668. London, 1734.

Brome, Richard. *The English Moor ; Or, the Mock-Marriage*. 1658-9.

⁸ Cette bibliographie ne rend pas compte de l'importance des drames pseudo-orientaux sur la scène londonienne de l'époque et dans la culture littéraire du XVIII^e siècle. Pour chaque tragédie, je ne mentionne que la date de première parution et, dans les cas des publications au XVII^e siècle, j'ajoute la date de la première ré-édition au XVIII^e siècle. Néanmoins, cette liste ne mentionne pas la fréquence à laquelle les pièces sont mises en scène, ni le nombre de ré-édition d'un même drame tout au long du siècle. Pour obtenir des informations exhaustives à ce sujet, je recommande la consultation des volumes 2, 3, 4 et 5 de *The London Stage* (1824-1827), des volumes 1, 2 et 3 de *History of English Drama* par Allardyce Nicoll, et de *A Checklist of New Plays and Entertainment on the London Stage, 1700-1737*, par William J. Burling.

Brown, John. *Barbarossa: A Tragedy. BABA 'ARUJ, Commonly Called Barbarossa I., Dey of Algiers. As it is Perform'd at the Theatre-Royal in Drury-Lane.* London, 1754.

Burney, Fanny. *The East Indian.* London, 1782.

Cibber, Colley. *Caesar in Egypt.* London, 1725.

---, *Xerxes.* 1699. London, 1736.

Collier, George. *Selima and Azor ; A Persian Tale, as Performed at the Theatre Royal in Drury Lane.* Based on Mamontel's *Zémire et Azor.* London, 1776.

Congreve, William. *The Mourning Bride: A Tragedy.* London, 1697.

Crowne, John. *Darius King of Persia. A Tragedy.* London, 1688.

Davenant, Sir William. *The Siege of Rhodes. Made a Representation by the Art of Prospective in Scenes.* London, 1656.

Day, John, William Rowlet, and George Wilkins. *The Travailes of the Three English Brothers [...] as it is Now Play'd by her Maiesties.* London, 1607.

Dryden, John. *Almanzor and Almahide ; Or, The Conquest of Granada.* 1672. London, 1704.

---, *Aureng-Zebe.* 1675. London, 1705.

Thomas Duffet. *The Empress of Morocco. A Farce.* London, 1674.

---, *The Heir of Morocco. With the Death of Gayland.* London, 1682.

Foote, Samuel. *The Nabob ; A Comedy, in Three Acts, as it is Performed at the Theatre-Royal in the Haymarket.* London, 1777.

Gay, John. *The Captives. A Tragedy, as it is Acted at the Theatre-Royal in Drury-lane, by His Majesty's servants.* London, 1724.

Goffe, Thomas. *The Courageous Turk ; Or, Amurath the First: A Tragedie Written by Thomas Goffe Master of Arts, and Student of Christ-Church in Oxford, and Acted by the Students of the Same House.* London, 1632.

---, *The Raging Turke: or Bajazet the Second, a Tragedy.* London, 1631.

---, *Three Excellent Tragedies: viz. The Raging Turk, or Bajazet the Second ; The Courageous Turk, or Amurath the First ; and the Tragedie of Orestes.* London, 1656.

Goring, Charles. *Irene ; or the Fair Greek.* London, 1708.

Harvard, William. *Scanderberg.* Based on M^{elle} de la Roche Guilhem's *Le Grand Scanderberg.* 1688. London 1733.

- Haywood, Eliza. *The Fair Captive. A Tragedy*. London, 1721.
- Hill, Aaron. *Alzira. A Tragedy*. London, 1736.
- , *The Tragedy of Zara. As it is Acted at the Theatre Royal in Drury-Lane, by his Majesty's Servants. An Adaptation of Voltaire's Zaïre, With a Dedication and Preface, by Aaron Hill*. London, 1736.
- Hodson, William. *Zoraida. A Tragedy ; To Which is Added a Postscript Containing Observations on Tragedy*. London, 1779.
- Hughes, John. *The Siege of Damascus. A Tragedy*. London, 1720.
- Inchbald, Elizabeth. *The Mogul Tale ; Or, The Descent of the Balloon. A Farce, as it is Acted at the Theatre-Royal*. Dublin, 1788.
- Jodrell, Richard Paul. *The Persian Heroine. A Tragedy*. London, 1786.
- Johnson, Charles. *The Sultanness*. London, 1717.
- Johnson, Samuel. *Mahomet and Irene. A Tragedy*. London, 1749.
- Lewis, M.G. *The East Indian. A Comedy in Five Acts*. London, 1800.
- Mallet, David. *Mustapha*. London, 1739.
- Manley, Mary de la Riviere. *Almyna ; or the Arabian Vow. A Tragedy*. London, 1706.
- Marsh, Charles. *Amasis, King of Egypt. A Tragedy*. London, 1738.
- Miller, James. *Mahomet and Palmyra. A Tragedy*. London, 1749.
- , *Mahomet the Impostor: A Tragedy*. London, 1744.
- Mottley, John. *The Imperial Captives. A Tragedy*. London, 1720.
- Murphy, Arthur. *Zenobia. Queen of Palmyra. A Tragedy, as it is Performed at the Theatre Royal in Drury-Lane. By the Author of The Orphan of China*. London, 1768.
- Pix, Mary. *Ibrahim, Thirteenth Emperor of the Turks*. 1696. London 1702.
- Pratt, Samuel. *The Fair Circassian. A Tragedy. As Performed at the Theatre Royal, Drury Lane. Founded upon J. Hawkesworth's « Almorán and Hamet »*. London, 1781.
- Rowe, Nicholas. *Tamerlane. A Tragedy*. London, 1702.
- Settle, Elkanah. *Cambyzes, King of Persia. A Tragedy*. London, 1671.
- , *The Empress of Morocco. A Tragedy*. London, 1673.

Shakespeare, William. *Othello*. 1622. London, 1705.

Southerne, Thomas. *Oroonoko*. 1696. London, 1700.

Starke, Mariana. *The Widow of Malabar. A Tragedy, in Three Acts [...] Imitated From Le Mierre's Veuve de Malabar*. London, 1791.

Sturmy, John. *Sesostris ; Or, Royalty in Disguise. A Tragedy*. London, 1728.

Taverner, William. *The Faithful Bride of Granada. A Play*. London, 1704.

Theobald, Lewis. *The Persian Princess ; Or, The Royal Villain. A Tragedy*. London, 1715.

Thomson, James. *Tancred and Sigismunda. A Tragedy*. London, 1745.

Tomkins, Thomas. *Albumazar. A Comedy Presented Before the Kings Maiestie at Cambridge, the Ninth of March. 1614. By the Gentlemen of Trinitie Colledge. 1615. London, 1747*.

Trapp, Joseph. *Abra-Mule. Or Love and Empire. A Tragedy*. London, 1704.

Young, Edward. *Busiris. King of Egypt*. London, 1719.

---, *The Revenge*. Based on Shakespeare's *Othello* and Aphra Behn's *Abdelazer*. London, 1721.

Poésie

Atkins, Edward. « Selima and Sadi. An Oriental Eclogue. » *Original Miscellaneous Poems*. London, 1796.

Collins, William. *Persian Eclogues, Written Originally for the Entertainment of the Ladies of Tauris and Now Translated*. London, 1742.⁹

Irwin, Eyles. *Bedukah ; Or the Self-Devoted. An Indian Pastoral*. London, 1776.

---, *Eastern Eclogues. Written During a Tour Through Arabia, Egypt, and Other Parts of Asia, in the Year 1777*. London, 1780.

---, *Occasional Epistles. Written During a Journey from London to Busrah, in the Gulf of Persia*. London, 1783.

⁹ Ces églogues sont reprises en 1757 sous le titre de *Oriental Eclogues*.

Brown, John. *An Account of Barbarossa. The Usurper of Algiers. Being the Story on Which the New Tragedy, Now in Rehearsal at the Theatre Royal in Drury-Lane, Is Founded.* London, 1755.

Hamilton, Elizabeth. « Preliminary Dissertation » *Letters of a Hindoo Rajah.* 1796. Peterborough, ON: Broadview Literary Text, 1999.

The History of the Siege of Damascus, by the Saracens, in the Year 633. As It is Related by Abu Abdo'llah Muhammed Ebn Omar Alwákidi, the Arabian Historian. Very Useful for the Readers and Spectators of the Tragedy of the Siege of Damascus, Written by Mr. John Hughes. London, 1720.

Hughes, John. *An Explanation of the Several Arabick Terms Us'd in the Siege of Damascus, Written by Mr. Hughes. With a Short Account of the Historical Siege, and the Life of Mahomet, etc.* London, 1720.

Mallet, David. *The History of the Life and Death of Sultan Solyman the Magnificent, Emperor of the Turks, and of his Son Mustapha: Inscib'd to the Spectators of Mustapha a Tragedy: Acted at the Theatre-Royal in Drury-Lane. With a Geographical Description of the Progress of the Emperor Solyman's Armies in Hungary, Germany, and Several Other Parts of Europe, Asia, and Africa.* London, 1739.

Costumes et estampes

Anburey, Thomas. *Hindustan Scenery, Consisting of 12 Select Views in India, Drawn During the Campaign of the Marquis of Cornwallis, Showing the Difficulty of a March through the Gundecotta Pass. Engraved by Francis Jukes.* London, 1799.

Barton, General E. *A Collection of 92 Water-Colour and Pencil Drawings, of India Views, Mostly round Delhi, Benares and Lucknow.* London, 1793-1814.

Bell, John. *Bell's British Theatre Consisting of the most Esteemed English Plays.* 2 vols. London, 1776.

Chatelain, eng. *Antiquities and Views in Greece and Egypt, with the Manners and the Customs of the Inhabitants, from Drawings Made on the Spot.* London, 1791.

Dalton, Richard, eng. *The Explanation of a Series of Prints Relative to the Manners and Customs of the Inhabitants, from Drawings Made on the Spot, A.D. 1749.* London, 1781.

Dalvimart, Octavian. *The Costume of Turkey.* London, 1804.

Daniell, Thomas and William Daniell. *Oriental Scenery. Twenty Four Views in Hindoostan, from the Drawings of Thomas Daniell, Engraved by Himself and William Daniell.* London, 1795-1797.

---, *Oriental Scenery: One Hundred and Fifty Views of the Architecture, Antiquities and Landscape Scenery of Hindoostan.* London, 1816.

Gold, Captain Charles. *Oriental Drawings. Sketched Between the Years 1791 and 1798.* London, 1806.

Gough, Richard. *Comparative Views of the Ancient Monuments of India, Chiefly those in the Island of Salset, Described by Different Writers.* London, 1785.

Hodges, William. *Choice Views in India, After Designs Executed on the Spot, and Engraved Aqua-tint, with a French and English Description, and Forty Engravings.* London, 1794.

Home, Robert. *Select Views of Mysore, the Country of Tippoo Sultan ; From Drawings Taken on the Spot by Mr. Home ; With historical Descriptions.* London, 1794.

---, *Description of Seringapatam, the Capital of Tippoo Sultan, Intended to Accompany the Six Following Views Drawn by Mr. Home, and Engraved by M. Stadler.* London, 1796.

Jefferys, Thomas. *A Collection of the Dresses of Different Nations, Ancient and Modern. Particularly Old English Dresses. After the Designs of Holbein, Vandyke, Hollar, and Others. Account of the Authorities, from Which the Figures Are Taken ; And Some Short Historical Remarks on the Subject. To Which Are Added the Habits of the Principal Characters on the English Stage in Vol. II.* 4 vols. London, 1757-1772.

Le Hay, Jacques, eng. *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant, tirées sur les tableaux peints d'après nature en 1707 et 1708 par les ordres de M. de Ferriol, Ambassadeur du Roi à la Porte. Et gravées en 1712 et 1713 par les soins de Mr Le Hay.* Paris, 1714.

Pennant, Thomas. *Indian Zoology.* London, 1769.

---, *A View of Western and Eastern Hindoostan: History, Natural History, Antiquities, People...* London, 1798.

Rennell, Major James. *Memoirs of a Map of Hindoostan or the Mogul Empire, with Introduction on the Geography and Present Division of the Country, and Account of the Ganges and Burrampooter Rivers.* London, 1788.

---, *A Bengal Atlas ; Containing Maps of the Theatre of War and Commerce on that Side of Hindostan.* London, 1791.

Solvyns, Balthazar. *A Collection of 250 Coloured Etchings Descriptive of the Manners, Customs, Character, Dress and Religious Ceremonies of the Hindoos.* Calcutta, 1799.

---, *The Costume of Hindostan Elucidated by Sixty Coloured Engravings ; With Descriptions in English and French*. London, 1804.

Towne, William. *Illustrations of Some Institutions of the Maratta People*. London, 1799.

Vien, Joseph. *La Caravane du sultan à la Mecque*. Paris, 1748.

Wood, Robert. *The Ruins of Palmyra, Otherwise Tadmor, in the Desert. 57 Large Engraved Plates of Architecture and Inner Decorations, and Large Panoramic View...* London, 1753.

---, *The Ruins of Balbec*. London, 1757.

Littérature de voyage

Afrique et Maghreb

Dalrymple, William. *Travels Through Spain and Portugal, 1774 ; With a Short Account of the Spanish Expedition Against Algiers in 1775*. London, 1777.

Greaves, John. *Pyramidographia. Or a Description of the Pyramids of Ægypt*. 1646. London, 1732.

Johnson, Samuel, trans. *A Voyage To Abyssinia by Father Jerome Lobo, A Portuguese Jesuit*. London, 1735.

Poiret, Jean-Louis Marie. « Voyage en Barbarie, Paris: 1789. » *Modern Voyages*. Ed. and trans John Adam. 2 vols. London, 1790.

Turquie, Proche et Moyen Orient

Antes, John. *Observations on the Manner and Customs of the Egyptians*. London, 1800.

Beawes, William. « Narrative of a Journey From Aleppo To Basra, 1745. » *The Desert Route To India*. Ed. Douglas Carruthers. London: n.p., 1929.

Bendish, Thomas. *Newes From Turkie ; Or, A True Relation of the Passages of the Right Honourable Sir Tho. Bendish, Baronet, Lord Ambassadour with the Grand Signieur at Constantinople, his Entertainment and Reception There*. London, 1648.

---, *A Brief Narrative and Vindication of Sir T. Bendish Knight and Baronet, Ambassador with the Grand Seigneur ; In Defence of Himself, in the Matter Concerning Sir Henry*

Hyde, For the Said Embassy, Who Arrived at Constantinople the 9th of May, and Departed for England about the End of August 1650. London, 1660.

Bent, Theodore J., ed. *Early Voyages and Travels in the Levant. Containing « The Diary of Master Thomas Dallam, 1599-1600. », « Extracts From the diaries of Dr. John Covel, 1670-1679. », with some account of the Levant Company of Turkey Merchants.* London: Hakluyt Society. 1893.

Blount, Henry. *A Voyage Into the Levant: A Breife Relation of a Journey, Lately Performed by Master.* London, 1636.

Burbury, John. *Relation of a Journey of the Right Honourable My Lord Henry Howard, From London To Vienna, and thence To Constantinople.* London, 1671.

Calvert, Frederick. *A Tour in the East in Years 1763 and 1764, with Remarks on the City of Constantinople and the Turks, by the Lord Baltimore. Plates and Coloured Folding Plan of Constantinople.* London, 1767.

Carmichael, John. *A Journey From Aleppo over the Desert To Basserah, Oct. 21, 1751.* London, 1766.

Chandler, Richard. *Travels in Asia Minor. Or an Account of a Tour Made at the Expense of the Society of Dilettanti.* Oxford, 1775.

Chishull, Edmund. *Travels in Turkey and Return back To England.* London, 1747.

Clayton, Robert, trans. *Journal From a Voyage From Grand Cairo To Mount Sinai and back ; Translated From a Manuscript written by the Prefetto of Egypt with Remarks on the Origin of Hieroglyphics.* 2 plates. 8vo. London, 1751-58.

Craven, Elizabeth. *A Journey through the Crimea To Constantinople in Series of Letters written in the Year 1786.* London, 1789.

Dallaway, James. *Constantinople, Ancient and Modern, with Excursions To the Shores and Islands of the Archipelago and To the Troad.* London, 1797.

Drummond, Alexander. *Travels through Different Cities of Germany, Italy, Greece and Several Parts of Asia as far as the Banks of the Euphrates.* London, 1754.

Eliot, Alexander. *Directions for Passing over the Little Desart, From Busserah, by Way of Bagdad, Orsa and Aleppo.* London, 1757.

Eton, William. *A Survey of the Turkish Empire, its Government, the State of the Provinces, the Causes of the Decline of Turkey, the British Commerce with Turkey.* London, 1798.

Evers, Samuel. *A Journal Kept on a Journey From Bassora To Bagdad, through the Little Desert, To Aleppo, Cyprus, Rhodes, Zante, Corfu and Otrante, in the Year 1779 by a Gentleman.* London, 1784.

Finch, Heneage. *A Narrative of the Successes of his Embassy To Turkey, 1661-1665*. London, 1669.

Fuller, Thomas. *A Pisgah-Sight of Palestine and the Confines thereof, with the History of the Old and New Testament acted thereon*. London, 1650.

Glover, Thomas. *The Journey of E. Barton Esq., her Maiesties Ambassador with the Grand Signior*. n.p., 1625.

Goodall, Baptist. *The Tryall of Trauell, Or, 1. The Wonders in Trauell, 2. The Worthes of Trauell, 3. The Way To Trauell: In three Bookes Epitemized*. London, 1630.

Greene, J. *A Journey From Aleppo To Damascus in 1725 ; With a Description of those two Capital Cities, and the Neighbouring Parts of Syria*. London, 1736.

Halifax, Rev. William. « A Relation of a Voyage From Aleppo To Palmyra in Syria ; Sent by the Rev. Wm. Halifax To Dr. Edw. Bernard and by him Communicated To Dr. Thomas Smith. » *Philosophical Transactions of the Royal Society* XIX (Edinburgh, 1695-97). 83-110 129-160. Rpd. sep. London, 1705.

Hill, Aaron. *A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire in All its Branches: With the Government, and Policy, Religion, Customs and Ways of Living of the Turks in General ; Faithfully Related From a Serious Observation taken in many Years' Travels through those Countries*. London, 1709.

Hudson, John. *Descriptio Peninsulae Arabiae*. Oxford, 1698.

Irwin, Eyles. *Occasional Epistles. Written During a Journey From London To Busrah, in the Gulf of Persia, in the Years 1780 and 1781*. London, 1783.

---, *A Series of Adventures in the Course of a Voyage up the Red Sea, on the Coasts of Arabia, and of a Route through the Desarts of Thebais ; Hitherto Unknown To the European Traveler, in the year 1777, in Letters To a Lady*. London, 1780.

Lithgow, William. *Lithgow's Nineteen Years Travels through the Most Eminent Places in the Habitable World*. 1614. 10th ed. London, 1692.

Mackintosh, William. *Travels in Europe, Asia and Africa*. London, 1781.

Mandeville, Sir John. *The Voyages and Travels*. 1499. 10th ed. London, 1722.

Maundrell, Henry. *A Journey From Aleppo To Jerusalem, at Easter 1697*. Oxford, 1703.

Marsh, Henry. *A New Survey of the Turkish Empire and Government... With their Laws, Religion and Customs...* 1633. 2nd ed. London, 1663-1664.

Montagu, Lady Mary Wortley. *Letters Written during her Travels in Europe, Asia and Africa*. London, 1763.

Moryson, Fynes. *An Itinerary, Containing his Ten Yeeres Travell*. London, 1617.

Mundy, Peter. *The Travels of Peter Mundy in Europe and Asia 1608-1667*. Cambridge: Hakluyt Society, 1907.

Nixon, Anthony. *The Three English Brothers. Sir Thomas Sherley, his Travels, [...] Sir Anthony Sherley, his Embassy To the Christian Princes. Master Robert Sherley, his Wars against the Turkes, with his Marriage To the Emperour of Persian his Neece*. London, 1607.

Perry, Charles. *A View of the Levant ; Particularly of Constantinople, Syria, Egypt and Greece, in which their Antiquities, Government, Politics, Maxims, Manners and Customs (with many other Circumstances and Contingencies), are Attempted To be Described and Treated on. Numerous Plates and Maps*. London, 1743.

Pitts, Joseph. *For a Description of Mecca, Medina and Mahomet's Tomb*. London, 1704.

---, *A True and Faithful Account of the Religion and Manners of the Mohametans*. London, 1704.

Pococke, Richard. *Description of the East, and some other Countries: Egypt, Palestine, Mesopotamia, Cyprus, Candia, Greece, Asia Minor, ... 178 large plates of views, plans, details, plants, etc.* 2 vols. London, 1743-45.

Roberts, Gaylard. « Account of a Journey From Basra To Aleppo. 1748. » *The Desert Route To India*. Ed. Carruthers, Douglas. London: n.p., 1929.

Robson, Charles. *Newes From Aleppo. A Letter... Containing Many Remarkable Occurrences Observed by Him in his Journey Hither*. 4 vols. London, 1628.

Rooke, Henry. *Travels To the Coast of Arabia Felix*. London, 1783.

Russel, Alexander. *The Natural History of Aleppo, and Parts Adjacent, with the Climates, Inhabitants, and Diseases, Particularly the Plague, with Methods used by Europeans for their Preservation. Folding and other Copperplates of Eastern Customs, Natural History, etc.* London, 1756.

Sandys, George. *A Relation of a Iourney begun An: Dom: 1610. Four Bookes. Containing a Description of the Turkish Empire, of Aegypt, of the Holy Land, of the Remote Parts of Italy, and Ilands Adioyning*. London, 1615.

Seller, Abraham. *The Antiquities of Palmyra ; Containing the History of the City and its Emperors, From its Foundation To the Present Times ; with an Appendix, of Critical Observations on the Manners, Religion, and Government of the Country, and a Commentary on the Inscriptions Lately Found There*. London, 1696.

Shaw, Thomas. *Travels ; Or Observations Relating To Several Parts of Barbary and the Levant*. Oxford, 1738.

Spon, Jacob and George Wheler. *A Journey Into Greece... In Six Books. Containing: I. A Voyage From Venice To Constantinople ; II. An Account of Constantinople and the*

Adjacent Places ; III. A Voyage through Lesser Asia... Numerous Maps and Engravings. London, 1678.

Swanton, Michael, ed. and trans. « Wonders of the East. » *Anglo-Saxon Prose.* Orion House: London, 1996.

Thompson, Charles. *Travels, Containing his Observations on France, Italy, Turkey...* London, 1744.

Tyron, Richard. *Travels From Aleppo To the City of Jerusalem, and Through the Most Remarkable Parts of the Holy Land, in 1776.* Glasgow, 1785.

Vincent, William, trans. *The Voyage of Nearchus From the Indus To the Euphrates, Collected From the Original Journal Preserved by Arrian, and Illustrated by the Authorities Ancient and Modern.* London, 1797.

Volney, Constantin de. *Letters Addressed To Sir William Fordyce, Containing a Voyage From England To Smyrna ; From Thence To Constantinople, and From that Place over Land To England...* London, 1788.

W. L. *Newes From Turkie ; Or, a True Relation of the Passages of... Sir Thomas Bendish, Lord.* London, 1648.

Walkin, Eyles. *Travels To Constantinople and the Crimea.* 2 vols. London, 1780.

Webbe, Edward. *The Rare and Most Wonderfull Things which Edw. Webbe and Englishman Borne, hath Seen and Passed in his Troublesome Trauailes: In the Cities of Ierusalem, Damasko, Bethlehem and Galely and in the Landes of Iewerie, Egypt, Gracia, Russia and Prester Iohn, wherein is Set Forth his Extreame Slavery Sustained Many Yeeres Together in the Gallies and Warres of the Great Turke, Against the Land of Persia, Tartaria, Spaine, and Portugale.* London, 1590.

Withers, Robert. *A Description of the Grand Sigor's Seraglio, or Turkish Emperour's Court.* London, 1650.

Wittman, William. *Travels in Turkey, Asia-Minor, Syria, and across the Desert To Egypt, during the Years 1799, 1800 and 1801 ; In Company with the Turkish Army and the British Military Mission...* London, 1803.

Empire Perse

Herbert, Thomas. *A Relation of some Yeares Trauaile: Begunne Anno 1626. Into Afrique and the Greater Asia, Especially the Territories of the Persian Monarchie: And Some Parts of the Orientall Indies, and the Iles Adiacent. Of their Religion, Language, Habit, Discent, Ceremonies, and Other Matters Concerning them. Together with the Proceedings and Death of the Three Late Ambassadors: Sir D.C., Sir A.S. and the Persian Nogdi-Beg: As Also the Two Great Monarchs, the King of Persia and the Great Mogol.* London, 1634.

Middleton, Thomas. *Sir Robert Sherley, Sent ambassadovr in the Name of the King of Persia To Sigismond the Third King of Poland and Swecia*. London, 1609.

Sherley, Antony. *Sir Antony Sherley his Relation of his Trauels Into Persia. The Dangers, and Distresses, which Befell him in his Passage, both by Sea and Land, and his Strange and Unexpected Deliverances: His Magnificent Entertainment in Persia, his Honourable Employment there-hence, as Embassadour To the Princes of Christendome, the Cause of his Disappointment therein, with his Aduice To his Brother, Sir Robert Sherley, also, a True Relation of the great Magnificence, Valour Prudence, Justice, Temperance... of Abas, now King of Persia, with his Great Conquests*. London, 1613.

Inde

Boscawen, Edward. *Journal, or Narrative of the Boscawen's Voyage To Bombay in the East-Indies*. London, 1750.

Bruton, William. *Newes From the East-Indies: Or a Voyage To Bengalla: One of the Greatest Kingdomes under the High and Mighty Prince Pedesha Shassallem, Usually Called the Great Mogull. With the State and Magnificence of the Court of Malcandy, Kept by the Nabob Viceroy, or Vice-King Under the Aforesaid Monarch: Also their Detestable Religion, Mad and Foppish Rites, and Ceremonies, and Wicked Sacrifices and Impious Customes Used in Those Parts*. London, 1638.

Buchanan, Francis. *A Journey From Madras Through the Countries of Mysore, Canara, and Malabar*. London, 1807.

Campbell, Donald. *Journey Overland To India*. London, 1795.

Capper, James. *Observations on the Passage To India, in the Year 1779, through Egypt ; Also by Vienna through Constantinople To Aleppo, and From Thence by Bagdad, and Directly Across the Grand Desert*. London, 1783.

Cartwright, John. *The Preachers Travels. Wherein is set down a True Journall To the Confines of the East Indies, through the Great Countreyes of Syria, Mesopotamia, Armenia... With the Authors Returne by the Way of Persia... and Arabia... Also a True Relation of Sir Anthony Sherley's Entertainment in the Court of the King of Persia... Rehearsal of some gross absurdities in the Turkish Alcoran*. 4vols. London, 1611.

Cornwall, Henry. *Observations upon Several Voyages To India, out and Home*. London, 1720.

Coryate, Thomas. *Thomas Coriate, Traueller for the English VVits: Greeting From the Court of the Great Mogul, Resident at the Towne of Asmere, in Easterne India*. London, 1616.

Crauford, Quinton. *Sketches Chiefly Relating To the History, Religion, Learning, and Manners of the Hindoos ; With the Present State of the Native Powers of Hindostan*. London, 1790.

Dalrymple, Alexander. *Journal of a Voyage To the East Indies in the Grenville, 1775*. London, 1779.

Daniel, William. *A Journal or Account of William Daniel. His Late Expedition or Undertaking To go From London To Surrat...* London, 1702.

Daniel, Samuel. « A Voyage To the Levant, Giving an Account of each Place, their Inhabitants, Language, Coins, Weights and Measures, their Provisions and Prices. » *The Monthly Miscellany, or Memoirs for the Curious*. London, May 1707.

Darell, John. *East India Trade First Discovered by the English*. London, 1651.

---, *Strange News From the Indies ; Or, East-India Passages further Discovered... Some Peradventure May Apprehend From this Briefe, Uncouth, and Unpolished Discourse... the Regulation of the Hitherto much Abused East-India Trade, so Vast, Spacious, Necessary... To Enrich and Advance Kingdomes and Commonwealths, Being the Trade of Trades, the Magazeen of Merchandizers, the Honour of Nations, the Glory of this World*. London, 1652.

Farewell, Christopher. *An East-India Colation: Set Forth in Sundry Observations, Briefe and Delightfull ; Collected by the Author in a Voyage he Made unto the East-Indies, of Almost Foure Yeares Continuance*. London, 1633.

Fay, Eliza. *Original Letters From India, 1779-1815*. London, 1817.

Finch, William. *A Relation of Mr. Finch, Merchant, Concerning His Trade and Travels in the Mogul's Country*. n.p., 1605.

Forrest, Captain Thomas. *Journal of the Esther Brig... From Bengal To Quedah*. London, 1783.

---, *Voyage From Calcutta To the Merguy Archipelago, on the Coast of the Bay of Bengal...* London, 1792.

Forster, George. *Sketches of the Mythology and Customs of the Hindoos*. London, 1785.

---, *A Journey From Bengal To England through the Northern Parts of India, Kashmire, Afghanistan and Persia, and Into Russia by the Caspian Sea*. London, 1798.

Franklin, Captain William. *Observations Made on a Tour From Bengal To Persia, in the Years 1786-1787*. Calcutta, 1788. London, 1790.

---, *The History of the Shah Aulum, the Present Emperor of Hindostaun, Containing the Translations of the Court of Dehli, and the Neighbouring States, During a Period of Thirty-Six Years*. London, 1798.

Fryer, John. *A New Account of East-Asia and Persia, in eight Letters, Being Nine Years' Travels, Begun 1672, and Finished 1681. Containing Observations Made of the Moral, Natural and Artificial Estate of those Countries, Namely of their Government, Religion, Laws, Customs, of the Soil, the Climates, Seasons, Health, Diseases, of the Animals,*

Vegetables and Minerals, Jewels, Housing, Cloathing... Manufactures, Trades... of the Coins...in Those Parts. London, 1698.

Glanius, W. *Relation of an Unfortunate Voyage To the Kingdom of Bengal.* London, 1682.

---, *A New Voyage To the East Indies ; Containing an Account of Several of those Rich Countries, and More Particularly of the Kingdom of Bantam. Giving an Exact Relation of the Extent of that Monarch's Dominions, the Religion, Manners, Customs of the Inhabitants....* London, 1682.

Grose, John Henry. *Voyage To the East-Indies.* London, 1757.

Hall, R. *The History of the Barbarous Cruelties and Massacres, Committed by the Dutch in the East Indies.* London, 1712.

Hamilton, Alexander. *A New Account of the East-Indies ; Being Observations and Remarks of Capt. Alexander Hamilton who Spent his Time There From 1688 To 1723.* Edinburgh, 1727.

Hastings, Warren. *Memoirs Relative To the State of Bengal.* London, 1787.

Hodges, William. *Travels in India, During the Years 1780, 1781, 1782, 1783.* London, 1793.

Holwell, John Zephaniah. *A Genuine Narrative of the Deplorable Deaths of the English Gentlemen and Others who were Suffocated in the Black Hole,* London, 1758.

---, *Indian Tracts ; Including the Narrative of the Black Hole at Calcutta.* London, 1764.

---, *Interesting Historical Events Relating To the Provinces of Bengal, and the Empire of Indostan, with ... the Mythology and Cosmogony, Fasts and Festivals of the Gentoos, Followers of the Shastah.* 9 plates. London, 1766-1771.

Howell, James. *Instructions for forreine travel.* London: T.B., 1642.

Howell, Thomas. *Journal of a Passage From India by a Route Partly Unfrequented through Armenia and Natolia or Asia Minor.* London, 1780. 2nd ed. 1790. Trans. Into French in 1797.

Ives, Edward. *A Voyage From England To India, in the Year 1754 ; Interspersed with Some Interesting Passages Relative To the Manners, Customs, ... of Several Nations in Indostan ; Also a Journey From Persia To England....* London, 1773.

Jackson, John. *A Journey From India To England in the Year 1797, by a Route Commonly Called Overland, through Countries not Much Frequented and M/any of them Hitherto Unknown To Europeans, Particularly Those Between the Euphrates and the Tigris, Curdistan, Diarbekir, Armenia, and Anatolia in Asia ; and Romelia, Bulgaria, Transylvania in Europe,* London, 1799.

James, Silas. *Narrative of a Voyage To Arabia, India, ... in the Years 1781-1784*. London, 1797.

Jenner, Matthew. *The Route To India through France, Germany, Hungary, Turkey, Natolia, Syria, and the Desert of Arabia*. London, 1791.

Lockyer, Charles. *An Account of the Trade in India, Containing Rules for Good Government in Trade... with Descriptions of Fort St George, Acheen, Malacca... their Inhabitants, Customs, Religions, Animals, Fruits....* London, 1711.

Lord, Henry. *A Discoverie of the Sect of the Banians, Containing their History, Law, Customes and Ceremonies, as the Particulars were Comprized in the Booke of their Law, called Shaster ; also, The Religion of the Persees as it was Compiled From a Book of theirs Called their Zundavastaw*. London, 1630.

Mahomed, Sake Deen. *The Travels of Dean Mahomet, a Native of Patna in Bengal, through the Several Parts of India, While in the Service of the Honourable East India Company*. 1794. Ed. Michael H. Fisher. *The First Indian Author in English: Dean Mahomed (1759-1851) in India, Ireland and England*. Berkeley: University of California Press, 1997.

Middleton, Henry. *The Last East-Indian Voyage: Containing Much Varietie of the State of the Severall Kingdomes Where they Have Traded...* London, 1606.

Methwold, William. *Relations of Golconda in the Early Seventeenth Century*. London: Hackluyt Society, 1931.

Middleton, Henry. *The Last East-Indian Voyage*. London, 1606.

---, *The Sixth Voyage Sent forth in 1610 by the East India Company*. London, 1625.

Ovington, John. *A Voyage To Suratt in the Year, 1689. Giving a Large Account of that City, and its Inhabitants, and the English Factory There*. London, 1696.

Plaisted, Bartholomew. *Journal From Calcutta, by Sea, To Busserah, From Thence Across the Great Desart To England in 1750*. London, 1757.

Roe, Sir Thomas. *An Account of Sir Thomas Roe's Embassy To the Great Mogul... Collected From his own Journal*. 1615-1619. London, 1704.

Symes, Michael. *Account of an Embassy To the Kingdom of Ava From the Governor-General of India, in 1795*. London, 1800.

Symson, William. *A New Voyage To the East-Indies [...] To Which Is Added a Particular Account of the French Factories*. London, 1715.

Taylor, Major John. *Travels To India in 1789 by Way of Scanderoon, Aleppo, and the Great Desert of Bussora*. London, 1799.

Kirkpatrick, William. *An Account of the Kingdom of Nepaul, Being the Substance of Observations Made during a Mission in that Country in 1793*. London, 1811.

Terry, Edward. *A Voyage To East-India. Wherein some Things Are Taken Notice of in Our Passage Thither, but Many More in Our Abode There, Within that Rich and Most Spacious Empire of the Great Mogul*. London, 1655.

Leckie, Daniel Robinson. *Journal of a Route To Nagpore, by the Way of Cuttac, Borosumbher, and the Southern Bunjare Ghaut, in the Year 1790 ; With an Account of Nagpur, and a Journal From the Place To Benares, by the Suhaji Pass*. London, 1800.

Vaughan, Walter. *The Adventures of Five Englishmen From Pulo Condoro, a Factory of the New Company in the East-Indies... Written by Mr. Vaughan, One of the Adventurers*. London, 1714.

Polo, Marco. *The Most Noble and Famous Travels of Marcus Paulus*. Trans. John Frampton. London, 1579. 2nd ed. 1625. 3rd ed. 1744-1748.

Anthologies

Biddulph, William. *The Travels of Certaine Englishmen Into Africa, Asia, Troy, Bythinia, Thracia and the Black Sea, and Into Syria, Cilicia, Pisidia, Mesopotamia, Damascus, Canaan, Galile, Samaria, Judea, Palestina... To the Red Sea, and To Sundry Other Places. Begunne in 1600 and by Some of them Finished this Yeere 1608*. Ed. by Theoph. Lavender, B.L. London, 1609.

Hakluyt, Richard. *The Principall Navigations*. London, 1589.

---, *The Principal Navigations, Voyages, Traffiques & Discoveries of the English Nation*. 2nd ed. 1598-1600. 12 vols. Glasgow: James MacLehose and Sons, 1903-1905.

Purchas, Samuel. *Hackluytus Posthumus, or Purchas his Pilgrimes: Contayning a History of the World in Sea Voyages and Lande Travells by Englishmen and Others*. 1625. Glasgow: James MacLehose and Sons, 1905.

---, « Captaine Hawkins His Relations of the Occurents Which Happened in the Time of His Residence in India, in the Countie of the Great Mogoll, and of His Departure From Thence. » vol I. book iii. p.1.

---, « Observations of Ralph Fitch. » vol I. book iv. pp. 29-77

---, « A Journall of the Journey of Richard Steel, and John Crowther, From Azmere in India, the Place of the Great Mogols Residence, To Spahan the Royall Seat of the King of Persia, in the Affaires of the East Indian Societie. Anno 1615-1616. » vol I. book iv. pp. 266-280.

---, « Observations Collected out of the Journall of Sir Thomas Roe, Knight, Lord Embassadour From His Majestie of Great Britaine, To the Great Mogol: Of Matters

Occuring Worthy of Memorie in the Way, and in the Mogols court. His Customes, Cities, Countries, Subjects, and other Indian Affaires. » vol I. book iv. p. 310

---, « A Relation of a Journey Begun, Anno Dom. 1610, Written by Master George Sandys, and Here Contracted. » vol. I book viii. p. 88.

---, « A Briefe Compendium of the Historie of Sir Anthonie Sherleys Travels Into Persia: And Employed Thence Ambassadour To the Christian Princes ; Penned by Himself, and Recommended To His Brother Sir Robert Sherley, Since That Sent on Like Ambassage by the King of Persia. » vol. I. book viii. p. 375.

---, « Two Voyages of Master John Newberie, One, Into the Holy Land, the Other To Balsara, Ormus, Persia, and the Backe thorow Turkie. » vol I. book viii. p. 449.

---, « Observations of Master John Cartwright in His Voyage From Aleppo To Hispaan, and Bake Againe. published by himselfe, and here contracted. » vol I. book viii. p.482.

---, « A Relation of a Voyage To the Easterne India. Observed by Edward Terry, Master of Arts and Student of Christ-Church in Oxford. » vol I. book ix. p. 1.

---, « The Grand Signior Seraglio: Written by Master Robert Withers. » vol I. book ix. p. 322.

---, « Sundry the Personall Voyages Performed by J. Sanderson... Begunne in October 1584, Ended in October 1602. » vol I. book ix. p.412.

Autres sources primaires

Addison, Joseph. « The Pleasures of the Imagination, *Spectator* 411-421 (June 21-July 3, 1712). » *The Spectator*, ed. Donald F. Bond, 5 vols. vol. 3. Oxford : Clarendon Press, 1965.

Aikin, John and Anna Laetitia Aikin. « On the Pleasure Derived from Objects of Terror. » *Miscellaneous Pieces in Prose*. London, 1773.

Aikin, John. *General Biography ; Or, Lives, Critical and Historical, of the Most Eminent Persons of all Ages, Countries, Conditions, and Professions*. 10 vols. London, 1799-1815.

Alexander, William. *The History of Women*. 2 vols. Dublin, 1779.

Ambulator ; Or, a Pocket Companion in a Tour Round London. 4th ed. London, 1792.

Arbuthnot, John. *The Ball. Stated in a Dialogue Betwixt a Prude and a Coquet, Last Masquerade Night, the 12th of May*. London, 1724.

Arwaker, Edmund. *Truth in Fiction ; Or, Morality in Masquerade. A Collection of Two Hundred Twenty Five Select Fables of Aesop, and Other Authors*. London, 1708.

Ash, John. *Grammatical Institutes: Or, an Easy Introduction to Dr. Lowth's English Grammar*. Dublin, 1777.

---, *The New and Complete Dictionary of the English Language [...] to Which is Prefixed a Comprehensive Grammar*. London, 1775.

Bacon, Francis. *The Twvo Bookes of Francis Bacon. Of the Proficiencie and Aduancement of Learning, Diuine and Humane*. London, 1605.

Bailey, Nathan. *An Universal Etymological English Dictionary: Comprehending the Derivations of the Generality of Words in the English Tongue [...] The Whole Work Compil'd and Methodically Digested, as Well For the Entertainment of the Curious, as the Information of the Ignorant ; and for the Benefit of Young Students, Artificers, Tradesman, and Foreigners, who are Desirous Thoroughly to Understand what they Speak, Read, or Write*. London, 1721

Baillie, John. *An Essay on the Sublime*. London, 1747.

Barclay, James. *A Complete and Universal English Dictionary*. London, 1799.

Barker, Isaac. *An English Grammar, Shewing the Nature and Grounds of the English Language in its Present State*. York, 1733.

Barrow, William, Rev. *The Expediency of Translating our Scriptures into Several of Oriental Languages and the Means of Rendering those Translations Useful, in an Attempt to Convert the Nations of India to the Christian Faith ; A Sermon, Preached, by Special Appointment, Before the University of Oxford, November 8, 1807, by Rev. William Barrow*. Oxford, 1808.

Bayly, Anselm. *An Introduction Literary and Philosophical to Languages : Especially to the English, Latin, Greek & Hebrew: Exhibiting at One View their Grammar, Rationale, Analogy and Idiom, in Three Parts*. London, 1758.

---, *A Plain and Complete Grammar*. London, 1772.

Beattie, James. *On Fable and Romance*. 2 vols. Dublin, 1783.

Bentick, William. *The Correspondence of Lord William Cavendish Bentinck*. Ed. C. H. Philips. 2 vols. Oxford: Oxford UP, 1977.

Blair, Hugh. *Lectures on Rhetorick and Belles Lettres*. Edinburgh, 1771.

Blount, Thomas. *Glossographia ; Or, a Dictionary Interpreting all such Hard Words, Whether Hebrew, Greek, Latin [...] as are now Used in our Refined English Tongue*. London, 1656.

Boswell, James. *The Life of Johnson*. 1791. London: Oxford UP, 1953.

- Boyle, Robert. *The Correspondence of Robert Boyle*. Eds. A. Clericuzio, M. Hunter and L.M. Principe. 6 vols. London: Pickering & Chatto, 2001.
- Buchanan, James. *The British Grammar ; Or, an Essay in Four Parts towards Speaking and Writing the English Language Grammatically, and Inditing Elegantly*. London, 1762.
- Bullokar, William. *Bullokars Booke at Large, for the Amendment of Ortographie for English Speech*. London, 1580.
- Burke, Edmund. *A Philosophical Enquiry into the Origin of Our Ideas of the Sublime and the Beautiful*. London, 1757.
- Burn, John. *A Practical Grammar of the English Language*. Glasgow, 1766.
- Burney, Frances. *The Early Diary of Frances Burney, 1768-1778*. Ed. A. R. Ellis. 2 vols. London, 1889.
- Butler, Charles. *The English Grammar ; Or, the Institution of Letters, Syllables and Words in the English Tongue*. Oxford, 1633.
- Campbell, George. *The Philosophy of Rhetoric*. 2 vols. London, 1776.
- Campbell, William, ed. *Specimens of the British Poets*. n.p., 1819.
- Carew, Richard. « The Excellencie of the English Tongue. » *Remaines of a Greater Worke, Concerning Britaine, the Inhabitants Thereof, their Languages [...] Wise Speeches, Poësies and Epitaphes*. Ed. William Camden. London, 1605.
- Carry, J. *A Discourse Concerning the East India Trade*. London, 1699.
- Carter, John. *A Short and Easy Introduction to English Grammar*. 5th ed. Ipswich, 1797.
- The Case of the Printers of Callicoes and Linens ; 1 p.*
- Cockeram, Henry. *The English Dictionarie ; Or, an Interpreter of Hard English Words*. London, 1623.
- Cockin, William. *The Art of Delivering Written Language*. London, 1775.
- Coles, Elisha. *An English Dictionary. Explaining the Difficult Terms that are Used in Divinity, Husbandry, Physics*. London, 1676.
- Collins, William. « Observations on the Oriental Eclogues. » *The Poetical Works of Mr. William Collins*. London, 1762.
- Courtenay, John. *A Poetical Review of the Moral and Literary Character of the Late Samuel Johnson*. Dublin, 1786.
- Cowper, William. « Preface. » *The Iliad and Odyssey of Homer*. London, 1791.

- A Criticism on Mahomet and Irene in a Letter To the Author*. London, 1749.
- Defoe---, *The Fortunes and Misfortunes of the Famous Moll Flanders*. London, 1722.
- Defoe, Daniel---, *Reflections on the Prohibition Act: Wherein the Necessity, Usefulness, and Value of that Law, are Evinced and Demonstrated*. London, 1708.
- Defoe, Daniel. « An Essay on the Regulation of the Press, 1704. » *Political and Economic Writings of Daniel Defoe*. Ed. W. R. Owens. 8 vols. London: Pickering & Chatto, 2000.
- Defoe, Daniel. « Of Academies » *An Essay upon Several Projects*. London, 1702.
- Defoe, Daniel. *The Fortunate Mistress; Or, A History of the Life and Vast Variety of Fortunes of Mademoiselle de Beleau, Afterwards Call'd the Countess de Wintelsheim, in Germany. Being the Person Known by the Name of the Lady Roxana, in the Time of King Charles II*. London, 1724.
- Devis, Ellin. *The Accedence ; Or First Rudiments of English Grammar. Designed for the Use of Young Ladies*. 3rd ed. London, 1777.
- Dodsley, Robert. « An Essay on Fable. » *Select Fables of Esop*. Birmingham, 1764.
- Drake, Nathan. *Literary Hours ; Or Sketches Critical and Narrative*. Sudbury, 1798.
- Dryden, John, trans. « Preface. » *Ovid's Epistles Translated by Several Hands*. London, 1680.
- Duncan, Daniel. *A New English Grammar Wherein the Grounds and Nature of the Eight Parts of Speech, and their Construction is Explained*. London, 1731.
- Dyche, Thomas *A New General English Dictionary ; Peculiarly Calculated for the Use and Improvement of Such as are Unacquainted with the Learned Languages. To Which is Prefixed, a Compendious English Grammar*. London, 1735.
- Dyche, Thomas. *A Guide to the English Tongue, in Two Parts*. London, 1707.
- Edwards, John. *Letters to the British Nation*. Birmingham, 1791.
- Elstob, Elizabeth. *The Rudiments of Grammar for the English-Saxon Tongue, First Given in English, with an Apology for the Study of Northern Antiquities*. London, 1715.
- An Essay on Tragedy. With a Critical Examen of Mahomet and Irene*. London, 1749.
- Evans, Thomas, ed. *Old Ballads [...] Now First Collected and Reprinted*. 2nd ed. 4 vols. London, 1784.
- Garrick, David. *An Essay on Acting*. London, 1744.
- , *Letters*. Eds. George M. Kahrl and David M. Little. 3 vols. Oxford: Oxford UP, 1963.

Gentleman, Robert, ed. *The Young English Scholar's Complete Pocket Companion. In Six Parts. Selected from the Best Writers ... I. A Compendious English Grammar ... II. The History of the Kings of England ... III. Geography ... IV. Chronology ... V. The most Useful Tables in Arithmetic ... VI. An Alphabetical List of Foreign Coins.* Kidderminster, 1788.

Gibbon, Edward. *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire.* 1776-1788. Ed. David Womersley. 6 vols. London : Routledge, 1997.

Gibbon, Edward. *The Letters of Edward Gibbon.* Ed. J.E. Norton, 3 vols. London : Cassell and Company Ltd., 1956.

---, *Miscellaneous Work*, 2 vols. London, 1796.

Gibbons, Thomas. *Rhetoric ; Or, A View of its Principal Tropes and Figures.* London, 1767.

Glossographia Anglicana Nova ; Or, A Dictionary, Interpreting such Hard Words of Whatever Language, as are at Present Used in the English Tongue, with their Etymologies, Definition, &c... From the Best Modern Authors, as, Sir Isaac Newton, Dr. Harris, Dr. Gregory, Mr. Lock, Mr. Evelyn, Mr. Dryden, Mr. Blunt... London, 1707.

Goguet, Yves-Antoine. *The Origin of Laws, Arts and Sciences and their Progress Among the Most Ancient Nations.* 3 vols. Edinburgh, 1761.

A Grammar of the English Tongue, With Notes Giving the Grounds and Reason of Grammar in General. To Which is Added a New Proposodia ; Or, the Art of English Numbers. All Adapted to the Use of Gentlemen and Ladies. London, 1711.

Greenwood, James. *An Essay Towards the Practical English Grammar Describing the Genius and Nature of the English Tongue.* London, 1711.

---, *The Royal English Grammar, Containing what is Necessary to the Knowledge of the English Tongue.* London, 1737.

Gunning, Susannah. *Memoirs of Mary. A Novel.* 5 vols. London, 1793.

Harris, James. *Hermes ; Or, A Philosophical Enquiry Concerning Universal Grammar.* London, 1751.

---, *Philological Inquiries : in Three Parts.* London, 1781.

Hart, John. *An Orthographie ; Containing the Due Order and Reason ; Howe to Write or Paint the Image of Mannes Voice, most like the Life or Nature.* London, 1569.

Hastings, Warren. *A Proposal for Establishing a Professorship of the Persian Language in the University of Oxford.* n.p. , 1768.

---, *The Trial of Warren Hastings, Esq. Complete From February 1788 to June 1794 ; With a Preface Containing the Origin of the Impeachment...* 2 vols. London, 1794.

Hayley, William. *Essay on Epic Poetry*. London, 1782.

Heron, Robert, ed. « A Critical Essay on the Seasons. » *The Seasons*. By James Thomson. 1730 ; Perth, 1794.

Holmes, John. *The Art of Rhetoric Made Easy*. London, 1739.

Huet, Pierre Daniel. *Traité de l'origine des romans*. 1670. Genève: Slatkine Reprints, 1970.

Hume, David. « Of Eloquence. » *The Essays Moral, Political and Literary*. 2 vols. Edinburgh, 1741.

---, *The Letters of David Hume*. Ed. J.Y.T. Greig. 2 vols. Oxford: Clarendon Press, 1932.

Hurd, Richard. « Notes on the Art of Poetry. » *Q. Horatii Flacci. Ars Poetica*. London, 1749.

Ireland, J. *Beauties in Prose and Verse: or, the New, Pleasing and Entertaining Collection, Selected from the Most Eminent English Authors. To Which is Added a Practical English Grammar*. Newcastle, 1784.

Jodrell, Richard Paul. *A Widow and no Widow*. London, 1780.

Johnson, J. *The New Royal and Universal English Dictionary [...] To Which is Prefixed a Grammar of the English Language*. London, 1763.

Johnson, Richard. *Grammatical Commentaries ; Being an Apparatus to a New National Grammar by Way of Animadversion Upon the Falsities, Obscurities, Redundancies and Defects of Lilly's System [...] Necessary for Schools [...] and Such as Would Attain to the True Knowledge of the Latin Tongue*. London, 1706.

Johnson, Samuel. *A Dictionary of the English Language [...] To Which are Prefixed a History of the Language and an English Grammar*. London, 1755.

---, *The Letters of Samuel Johnson*. Ed. Bruce Redford. 5 vols. Oxford: Clarendon Press, 1992.

---, « A History of Translation. » *The Idler* 69 (August 11, 1759).

---, « The Sufficiency of the English Language. » *The Idler* 91 (Saturday, January 12, 1760).

---, *The Works of the Poets of Great Britain and Ireland*. 8 vols. Dublin, 1793 1802.

Jones, Sir William. *The Letters of Sir William Jones*. Ed. Garland Cannon. 2 vols. Oxford: Clarendon Press, 1970.

- Kames, Henry, Lord. *Elements of Criticism*. 3 vols. Edinburgh, 1762.
- Kenrick, William. *A Dictionary of the English Language [...] To which is Prefixed a Rhetorical Grammar*. London, 1773.
- Kersey, John. *A New English Dictionary ; Showing the Etymological Derivations of the English Tongue*. n.p., 1702.
- Kirkby, John. *A New English Grammar ; Or, Guide to the English Tongue, with Notes: Wherein a Particular Method is Laid Down to Render the English Pronunciation Both More Fixed Among Our Selves, and Less Difficult to Foreigners*. London, 1746.
- Lairesse, Gérard de. « Book III: Of Things Antique and Modern. » *The Art of Painting ; In All its Branches*. London: 1738.
- Langhorne, John. « Observations of the Oriental Eclogues. » *The Poetical Works of Mr. William Collins. With Memoirs of the Author ; And Observations on his Genius and Writings*. By J. Langhorne. New ed. London, 1781.
- Laud, William. *The Autobiography of Dr William Laud. Collected From his Remains by F.W. Faber*. Oxford, 1839.
- Lhuyd, Edward. *Archaeologia Britannica: Giving Some Account Additional to What has been Hitherto Publish'd, of the Languages, Histories and Customs of the Original Inhabitants of Great Britain*. Oxford, 1707.
- Literary Memoirs of Living Authors of Great Britain*. 2 vols. London, 1798.
- Lloyd, Robert. *Shakespeare ; An Epistle to Mr Garrick ; With an Ode to Genius*. London, 1760.
- Locke, John. « Book III, Chapter II, Of the Signification of Words. » *An Essay Concerning Human Understanding*. 1689 ; Harmondsworth: Penguin Classics, 2004.
- Longinius. *The Works of Dionysius Longinus. On the Sublime ; Or, a Treatise Concerning the Sovereign Perfection of Writing*. London, 1712.
- Loughton, William. *A Practical Grammar of the English Tongue [...] To which is Annex'd, an Introduction to the Art of Writing, Illustrated with Several Specimens of all the Usual Hands*. London, 1749.
- Lowth, Robert. *A Short Introduction to English Grammar*. London and Dublin, 1763.
- Lowth, Robert. *A Short Introduction to the English Grammar [...] To Which is Now First Added an Essay on Rhetorical Tropes and Figures*. London, 1795.
- Machiavel, Nicolas. *Discours sur la première décade de Tite-Live* . 1532. Paris: Berger-Levrault, 1980.

Maittaire, Michael. *The English Grammar ; Or, an Essay on the Art of Grammar, Applied to and Exemplified in the English Tongue*. London, 1712.

Mandeville, Bernard. *Fable of the Bees*. 1723. Indianapolis: Hackett Publishing, 1997.

Martin, Benjamin. *An Introduction to the English Language and Learning. In Three Parts. Part I. A Spelling Book of Arts and Sciences [...] Part II. The Rudiments of English Grammar [...] Part III. Lessons on All the Above-Mentioned Sciences*. London, 1754.

---, *A New and Comprehensive System of Philology ; Or, a Treatise of the Literary Arts and Sciences: According to Their Present State*. London, 1759.

The Masquerade. A Poem. London, 1768.

Monboddo, James Burnett, Lord. *Of the Origin and Progress of Language*. London, 1773-1792.

Montesquieu, Charles-Louis de Secondat. *De l'esprit des lois*. Genève, 1748.

Nares, Edward. *A Sermon on the Duty and Expediency of Translating the Scriptures into the Current Languages of the East ; for the Use and Benefit of the Natives: Preached by Special Appointment Before the University of Oxford, November 29, 1807, by the Rev. Edward Nares*. Oxford, 1809.

A New Dictionary and Grammar of the English Language. Containing, the Various Senses in Which Every Word is Used, With an Initial Letter to Denote the Part of Speech to Which it Belongs, and the Accents Properly Placed to Facilitate the True Pronunciation. London, 1763.

« The New Foundling Hospital for Wit, 1784. » *The English Anthology*. Ed. Joseph Ritson. London, 1793-1794.

A New General and Biographical Dictionary. 8 vols. London, 1795.

Newbery, John. *A Spelling Dictionary of the English*. Dublin, 1752.

Newton, John. *The English Academy: Or, a Brief Introduction to the Seven Liberal Arts*. London, 1677.

Ockley, Simon. *Proposals for Printing by Subscription the Second Volume of the History of the Saracens*. London, 1716.

Oliphant, R. *Compendium of English Grammar*. Newcastle, 1781.

Ozell, John, trans. « Dedication. » *Boileau's Lutrin ; A Mock-Heroic Poem*. London, 1708.

Parker, Richard. *An Essay on the Usefulness of Oriental Learning*. London, 1739.

The Persian Strip'd of his Disguise. Dublin, 1735.

- Phillips, Edward. *The New World of English Words ; Or, A General Dictionary*. London, 1658.
- Pickering, Roger. *Reflections upon Theatrical Expression in Tragedy*. London, 1755.
- Pope, Alexander. *Letters of the Late Alexander Pope, Esq. To a Lady*. London, 1769.
- , « Preface. » *The Iliad of Homer*. 1715. Ed. John Everett Butt. *The Twickenham Edition of the Poems of Alexander Pope*. 11 vols. Vol. 7. London: Routledge, 1967.
- Price, Uvedale. *An Essay on the Picturesque, as Compared With the Sublime and the Beautiful*. London, 1794.
- Prior, Matthew. « Down-Hall ; A Ballad. » *The Literary Works of Matthew Prior*. Eds. Monroe K. Spears and H. Bunker Wright. 2 vols. Oxford: Clarendon Press, 1959.
- Puttenham, George. *The Arte of English Poesie Contrived in Three Books. The First of Poets and Poesie, the Second of Proportion, the Third of Ornament*. London, 1589.
- Rawley, William. « To the Reader [of the *New Atlantis*], 1627. » *Three Early Modern Utopias*. Oxford: Oxford World's Classics, 1999.
- Reeve, Clara. *The Progress of Romance ; And The History of Charoba, Queen of Aegypt*. 2 vols. Edinburgh, 1785.
- Rider, Williams. *A New Universal English Dictionary*. London, 1759.
- Ritson, John. *The English Anthology*. 3 vols. London, 1793-1794.
- Robinson, Robert. *The Art of Pronunciation*. 1617. Rpt. Menston: Scholar Press, 1969.
- Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Paris, 1755.
- , « Essai sur l'origine des langues. » *Œuvres posthumes*. Genève, 1781.
- Sharpe, Gregory. *Two Dissertations: I. Upon the Origin, Construction, Division, and Relation of Languages. II. Upon the Original Powers of Letters ; Wherein is Proved ... that the Hebrew Ought to be Read Without Points. To Which is Added, the Second Edition, Enlarged, of a Hebrew Grammar and Lexicon, Without Points*. London, 1751.
- Sheridan, Richard. « Mr. Sheridan's Speech Continued. Friday, June the 6th 1788. » *The Celebrated Speech of Richard Brinsley Sheridan, Esq. ; In Westminster Hall*. London, 1788.
- Sheridan, Thomas. *A Course of Lectures on Elocution*. London, 1762.
- , *A General Dictionary of the English Language, To Which is Prefixed, a Rhetorical Grammar*. London, 1780.

A Short Introduction to English Grammar with Critical Notes. 2nd ed. Corrected. London, 1763.

Smith, Adam. « Considerations Concerning the First Formation of Languages. » *Philological Miscellany*. London, 1761.

Southey, Robert, ed. *Specimens of the Later English Poets*. 3 vols. London, 1807.

Spence, Joseph. « Pope's Remark To Joseph Spence. » *Anecdotes, Observations, and Characters of Books and Men, Collected From the Conversation of Mr. Pope, and other Eminent Persons*. Ed. James M. Osborn. 2 vols. Oxford: Clarendon Press, 1966

Steele, Richard. *A Grammar of the English Tongue, With Notes, Giving the Grounds and Reason of Grammar in General, to Which is Added a New Prosodia, or the Art of English Numbers*. London, 1711.

Stirling, John. *A System of Rhetoric [...] Containing All Tropes and Figures Necessary to Illustrate the Classics*. London, 1733.

Swift, Jonathan. *A Proposal for Correcting, Improving, and Ascertaining the English Tongue*. London, 1712.

Swift, Jonathan. *Travels into Several Remote Nations of the World. In Four Parts. By Lemuel Gulliver*. 2 vols. London, 1726.

Teignmouth, Lord. *Memoirs of the Life, Writings and Correspondence of Sir William Jones*. London, 1799-1804.

Tooke, John Horne. *Diversions of Purley*. 2 vols. London, 1786-1805.

Towers, Joseph. *British Biography ; Or, an Accurate and Impartial Account of the Lives and Writings of Eminent Persons in Great Britain and Ireland*. 10 vols. Sherborne, 1766-1772.

Turner, Daniel. *An Abstract of English Grammar and Rhetoric*. London, 1739.

Tytler, Alexander Fraser. *Essays on the Principles of Translation*. London, 1791.

Walpole, Horace. *The Letters of Horace Walpole*. Ed. P. Cunningham. 9 vols. London, 1891.

Walters, John. *Poems with Notes*. Oxford, 1780.

Ward, William. *An Essay on Grammar as it may be Applied to the English Language in Two Treatises, the One Speculative being an Attempt to Investigate Proper Principles, the Other Practical Containing Definitions and Rules Deduced from the Principles and Illustrated by a Variety of Examples from the Most Approved Writers*. London, 1765.

Warton, Joseph. « Advertisement. » *Odes on Various Subjects*. London, 1746.

---, *Essay on the Writings and Genius of Pope*. 2 vols. London, 1782.

Warton, Thomas. *Observations on the Faerie Queene of Spenser*. London, 1754.

White, Joseph. *De utilitate linguae arabicae in studiis theologicis, oratio*. Oxford, 1776.

Wilson, Thomas. *The Arte of Rhetorique, for the Use of all Suche as are Studious of Eloquence*. London, 1553.

Worsley, J. *Exemplaria Latino-Anglica ; Or the True Method of Translating and Imitating the Latin Classics in an Accurate and Elegant Manner, Exemplified and Illustrated by Double Translations Being [...] With Rules For Rendering Latin Into English*. London, 1745.

Wynne, Richard. *An Universal Grammar. For the Use of Those Who are Unacquainted with the Learned Languages, and are Desirous of Speaking and Writing English, or Any Other Modern Language, With Accuracy and Precision*. London, 1775.

Autres sources primaires – Revues

Addison, Joseph. *The Freeholder*. Ed. James Leheny. Oxford : Clarendon Press, 1979.

---, and Richard Steele, *The Spectator*. Ed. Donald F. Bond. 5 vols. Oxford : Clarendon Press, 1965.

Analytical Review.

N° 7 (Aug. 1790), n°24 (Oct. 1796).

The Annual Register ; Or a View of the History, Politics and Literature for the Year 1791, n° 33 (1799).

The Bee. Or Literary Weekly Intelligencer. Edinburgh, 1793.

The British Critic 8 (Sept. 1796).

The Free Mason's Magazine 9 (London, 1798).

The Gentleman's Magazine, n° 60 (Nov. 1790).

Johnson, Samuel. *The Idler*. 2 vols. London, 1761.

---, *The Rambler*. 6 vols. London, 1752.

Lady's Magazine 4 (6 Jan., 1753)

The Library ; Or Moral and Critical Magazine for the Year MLCCLXII. Vol. 2. London, 1762.

London Magazine ; Or Gentlemen's Monthly Intelligencer.
N°22 (Sept. 1762), n° 52 (Jul. 1783).

Magazine à la mode (London, 1777).

The Monthly Review.

N° 17 (Sept. 1757), n° 24 (Jan.-June 1761), n° 26 (Jan.-June 1762), n° 69 (Oct. 1783), n° 71 (Nov. 1784), n° 74 (Jan.-June 1786), n° 76 (Jan.-June 1787), n° 77 (Jul.-Dec. 1787), n° 85 (Feb. 1791), n° 21, 2nd series (Oct. 1796), n° 29, 2nd series (1799).

A New Review, n° 1 (June 1782).

The Oxford Magazine (Oct. 1768). 3 vols. London, 1768.

The Philological Miscellany. London, 1761.

The Scourge 14 (28 Dec. 1752).

Town and Country (1 May 1772).

The Young Gentleman's and Lady's Magazine ; Or Universal Repository of Knowledge, Instruction and Amusement [...] to Serve as an Useful Auxiliary to Public and Private Tuition. 2 vols. London, 1799-1800.

The Western County Magazine 4 (1790).

Autres sources primaires – Catalogues

An Alphabetical Catalogue of Books and Pamphlets [...] Belonging to the Circulating Library in Crane Court. London, 1748.

A Catalogue Descriptive of the Various Curiosities seen at Don Saltero's Coffee House and Tavern, in Chelsea. London, 1793.

A Catalogue of Fisher's Circulating Library. Newcastle, 1791.

A Catalogue of the Present Collections of Books, in the Manchester Circulating Library. Manchester, 1794.

Christie, James. *A Catalogue of the Valuable Library of Books, of the Late Learned Samuel Johnson, Esq ; LL.D. Deceased ; Which will be Sold by Auction [...] On Wednesday, February 16, 1785, and Three Following Days.* London, 1785.

Food for Book-Worms [...] A Catalogue of Books, For 1791 [...] Which are Now on Sale by John Hayes. London, 1791.

A New Catalogue of Bell's Circulating Library. London, 1778.

A New Catalogue of Earle's [...] Circulating Library. London, 1799.

A New Catalogue of Lownds's Circulating Library. N. p., 1758.

Ogilvy, David. *Catalogue of the London and Westminster Circulating Library, Consisting of a Very Large Collection of Books in All Branches of Learning [...] n°315 Holborn, Near Chancery Lane.* London, 1797.

SOURCES SECONDAIRES

Orient et pseudo-orient

Monographies

Ackerman, Gerald M. *Les Orientalistes de l'école britannique*. Paris : A.C.R. Edition, 1991.

Alexandre, M. « Entre ciel et terre : Les Premiers débats sur le site du Paradis. » *Peuples et pays mythiques*. Actes du V^e Colloque du Centre de Recherches Mythologiques de l'Université de Paris X, Chantilly, 18-20 sept. 1986. Eds. F. Jouan and B. Deforge. Paris : Les Belles Lettres, 1988.

Alili, Rochdy. *Qu'est-ce que l'islam?* Paris : La Découverte, 2000.

Aravamudan, Srinivas. *Tropicopolitans. Colonialism and Agency, 1688-1804*. Durham, NC : Duke UP, 1999.

Arberry, Arthur John. *Asiatic Jones : The Life and Influence of Sir William Jones, Pioneer of Indian Studies*. London : Longmans, 1946.

---, *The Cambridge School of Arabic*. Cambridge : Cambridge UP, 1948.

Archer, John Michael. *Old Worlds : Egypt, Southwest Asia, India and Russia in Early Modern English Writing*. Stanford, CA : Stanford UP, 2001.

Archer, Mildred. *Company Paintings : Indian Paintings of the British Period*. London : Victoria and Albert Museum, 1992.

---, *Early Views of India : The Picturesque Journeys of Thomas and William Daniell, 1786-1794 : The Complete Aquatints*. London : Thames and Hudson, 1980.

---, *India and British Portraiture, 1770-1825*. London : Sotheby Parke Bernet, 1979.

---, *Indian Architecture and the British, 1780-1830*. Feltham : Country Life Books, 1968.

---, *The India Office Collection of Paintings and Sculpture*. London : The British Library, 1986.

Archer, Mildred and William D. Archer. « François Balthazar Solvyns : Early Painter of Calcutta Life. » *Science, Philosophy and Culture : Essays Presented in Honour of Huymayun Kabir's Sixty Second Birthday*. Ed. Franck Moraes. Bombay : Asia Publishing House, 1968.

Archer, Mildred and Ronald Lightbown. *India Observed : India as Viewed by British Artists, 1760-1860*. London : Victoria and Albert Museum, 1982.

Auboyer, Jeannine and André Aymard. *L'Orient et la Grèce antique*. Paris : PUF, 1985.

Auchterlonie, Paul. « The Development of Arabic Studies in Britain from the Middle Ages to the Present Day. » *Arabic Ressources. Acquisitions and Management in British Libraries*. Ed. David Burnett. London : Mansell Publishing Limited, 1986.

---, *Collections in British Libraries on Middle Eastern and Islamic Studies*. Durham : Centre for Middle and Islamic Studies, University of Durham, 1982.

Ballaster, Ros. *Fables of the East : Selected Tales, 1662-1785*. Oxford : Oxford UP, 2005.

---, *Fabulous Orient. Fictions of the East, 1662-1785*. Oxford : OUP, 2005.

---, « Narrative Transmigration : The Oriental Tale and the Novel. » *Companion to Eighteenth-Century English Novel Culture*. Eds. Backscheider, Paula and Catherine Ingrassia. Oxford : Blackwell Publishing, 2005.

---, « Performing *Roxane* : The Oriental Woman as the Sign of Luxury in Eighteenth-Century Fictions. » *Luxury in the Eighteenth Century. Debates, Desires and Delectable Goods*. Eds. Berg, Maxine and Elizabeth Eger. Basingstoke, UK : Palgrave, 2003.

Baltrusaitis, Jurgis. *Le Moyen-Age fantastique*. Paris : Flammarion, 1981.

Bansat-Boudon, Lyne. *Pourquoi le théâtre? La Réponse indienne*. Paris : Mille et une nuits, 2004.

Barbour, Richmond. *Before Orientalism. London's Theatre of the East, 1576-1626*. Cambridge : Cambridge UP, 2003.

Barfoot, C.C., ed. *Beyond Pug's Tour : National and Ethnic Stereotyping in Theory and Literary Practice*. Amsterdam : Rodopi, 1997.

Barfoot, C.C. and Theo D'haen, eds. *Oriental Prospects. Western Literature and the Lure of the East*. Amsterdam : Rodopi, 1998.

Barrell, John. *The Infection of Thomas De Quincey : A Psychopathology of Imperialism*. New Haven, CT : Yale UP, 1991.

Barthold, V.V. *La Découverte de l'Asie : Histoire de l'Orientalisme en Europe et en Russie*. Paris : n.p., 1947.

Baudet, Henri. *Paradise on Earth. Some Thoughts on European Images of Non-European Man*. New Haven, CT : Yale UP, 1965.

Bayly, Christopher Alan. *Atlas of the British Empire*. London : Hamlyn, 1989.

---, *The Birth of the Modern World, 1780-1914. Global Connections and Comparisons*. Malden, MA : Backwell, 2004.

---, *Empire and Information. Intelligence Gathering and Social Communication in India, 1780-1870*. Cambridge : Cambridge UP, 1996.

---, *Indian Society and the Making of the British Empire*. Cambridge : Cambridge UP, 1988.

---, ed. *The Raj : India and the British, 1600-1947*. London : National Portrait Gallery Publications, 1990.

Bearce, George Donham. *British Attitudes Towards India, 1784-1858*. Oxford : Oxford UP, 1961.

Berthod, Bernard, Martine Chavent-Fusaro and Elisabeth Hardouin-Fugier, *Les Étoffes. Dictionnaire Historique*. Paris : Les Éditions de l'Amateur, 1994.

Blanks, David R. and Michael Frassetto, eds. *Western Views of Islam in Medieval and Early Modern Europe. Perception of Other*. London : Macmillan, 1999.

Boer, Inge E. *Disorienting Vision : Rereading Stereotypes in French Orientalist Texts and Images*. Amsterdam : Rodopi, 2004.

Boppe, Auguste. *Les Peintres du Bosphore au XVIII^e siècle*. 1911. Paris : A.C.R. Edition, 1989.

Bottéro, Jean et al. *L'Orient ancien : Histoire et civilisations*. Paris : Bordas, 1991.

Butterworth, Charles Edouard. *The Introduction of Arabic Philosophy into Europe*. Leiden, New York : E.J. Brill, 1993.

Campbell, Mary B. *Wonder and Science : Imagining Worlds in Early Modern Europe*. Ithaca, NY : Cornell UP, 1999.

Cannon, Garland. « Sir William Jones and Literary Orientalism. » Barfoot and D'haen. 27-41.

Caracciolo, Peter. *The "Arabian Nights" in English Literature : Studies in the Reception of "The Thousand and One Nights" into British Culture*. London : Macmillan, 1988.

Carboni, Stefano, ed. *Venise et l'Orient, 828-1797*. Catalogue de l'exposition. Paris, Institut du monde arabe, 2006-2007. Paris : Gallimard, 2006.

Chakrabarty, Phanindranath. *Anglo-Mughal Commercial Relations, 1583-1717*. Calcutta : O.P.S. Publishers, 1983.

Charnay, Jean-Paul. *Les Contre-Orients ou comment penser l'autre selon soi*. Paris : Sinbad, 1980.

Chaudhuri, K.N. *The English East India Company. The Study of an Early Joint-Stock Company 1600-1640*. London : Routledge, 1965.

---, *The Trading World of Asia and the English East India Company. 1660-1760*. Cambridge : Cambridge UP, 1978.

Chew, Samuel. *The Crescent and the Rose. Islam and England During the Renaissance*. 1937. New York : Octagon Books, 1965.

Choudhury, Mita. *Interculturalism and Resistance in the London Theater, 1660-1800. Identity, Performance, Empire*. London : Associated University Presses, 2000.

Çirakman, Asli. *From the "Terror of the World" to the "Sick Man of Europe". European Images of Ottoman Empire and Society from the Sixteenth Century to the Nineteenth*. New York : Peter Lang Publishing, 2002.

Clarke, John James. *Oriental Enlightenment : The Encounter between Asian and Western Thought*. London : Routledge, 1997.

Codell, Julie F. and Dianne Sachko Macleod, eds. *Orientalism Transposed : The Impact of the Colonies on British Culture*. Aldershot : Ashgate, 1998.

Colley, Linda. *Captives : Britain, Empire and the World, 1600-1850*. London : Jonathan Cape, 2002.

Conant, Martha Pike. *The Oriental Tale in England in the Eighteenth-Century*. New York : The Columbia UP, 1908.

Conner, Patrick, ed. *The Inspiration of Egypt : Its Influence on British Artists, Travellers and Designers, 1700-1900*. An Exhibition held at Brighton Museum, 7 May-17 July 1983. Brighton : Brighton Borough Council, 1983.

---, *Oriental Architecture in the West*. London : Thames and Hudson, 1979.

Le Conte oriental. Féeries 2 (2004/2005). Grenoble : Université Stendhal-Grenoble 3, 2005.

Courcelles, Dominique de. *Littérature et Exotisme, XVI^e-XVIII^e siècles*. Paris : Ecole Nationale des Chartes, 1997.

Curtis, Vesta Sarkhosh. *Mythes perses*. Trans. Paul Chemla. Seuil : Paris, 1994.

Dalmia, Vasudha. *Oriental India : European Knowledge Formation in the Eighteenth and Nineteenth Centuries*. New Delhi : Three Essays Collective, 2003.

---, « Reconsidering the Orientalist View. » *Perceiving India : Insight and Inquiry*. Ed. Geeti Sen. Delhi : Sage Publications and India International Centre, 1993.

Daniel, Norman. *Islam and the West. The Making of an Image*. Edingurgh : Edinburgh UP, 1958.

---, *Islam, Europe and Empire*. Edinburgh : Edinburgh UP, 1966.

Davies, Philip. *Splendours of the Raj : British Architecture in India, 1600-1947*. London : Murray, 1985.

Denny, Walter B. « Les textiles et tapis d'Orient à Venise. » *Catalogue de l'exposition Venise et l'Orient, 828-1797*. Paris : Gallimard, 2006.

Desmet-Grégoire, Hélène. *Le Divan magique. L'Orient turc en France au XVIII^e siècle*. Paris : L'Harmattan, 1994.

Djait, Hichem. *L'Europe et l'Islam*. Paris : Seuil, 1978.

D'Souza, Florence. « A la recherche des textes indiens. » *Dix-huitième Siècle. L'Orient*. Paris : PUF, 1996.

---, « Rivalry Between the French and the British as Observable in the Beginnings of Oriental Research During the Century of the Enlightenment. » *La Grande Bretagne et l'Europe des Lumières*. Ed. Serge Soupel. Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1996.

Dufrenoy, Marie-Louise. *L'Orient romanesque en France, 1704-1789*. 3 tomes. Montréal : Editions Beauchemin, 1946.

Dugat, Gustave. *Histoire des Orientalistes de l'Europe du XII^e au XIX^e siècle*. London : Ganesha, 2003.

Establet, Colette and Jean-Paul Pascual, *Des tissus et des hommes. Damas vers 1700*. Damas : Institut Français du Proche Orient, 2005..

Festa, Lynn. *Sentimental Figures of Empire in Eighteenth-Century Britain and France*. Baltimore, MD : Johns Hopkins UP, 2006.

Filliozat, Pierre-Sylvain. *Dictionnaire des littératures de l'Inde*. 1994. Paris : Quadrige/PUF, 2001.

Franklin, Michael J., ed. « Radically Feminizing India : Phebe Gibbes's *Hartly House, Calcutta* (1789) and Sydney Owenson's *The Missionary : An Indian Tale* (1811). » *Romantic Representations of British India*. Ed. Michael J. Franklin. London : Routledge, 2005.

---, *Representing India : Indian Culture and Imperial Control in Eighteenth-Century British Orientalist Discourse*. London : Routledge, 2000.

Fosca, François. *La Vie, les voyages et les œuvres de Jean-Étienne Liotard, citoyen de Genève, dit "Le Peintre turc"*. Lausanne, Paris, 1956.

Forster, William. *British Artists in India, 1760-1820*. Oxford : Oxford UP, 1931.

- Fulford, Tim and Peter J. Kitson, eds. *Romanticism and Colonialism. Writing and Empire, 1780-1830*. Cambridge : Cambridge UP, 1998.
- Göcek, Fatma Müge. *East Encounters West. France and the Ottoman Empire in the Eighteenth Century*. Oxford : Oxford UP, 1987.
- Goffman, Daniel. *Britons in the Ottoman Empire, 1642-1660*. Seattle : University of Washington Press, 1998.
- Greenblatt, Stephen J. *Marvelous Possessions : The Wonder of the New World*. Oxford : Clarendon, 1991.
- Grewal, Inderpal. *Home and Harem: Nation, Gender, Empire and the Cultures of Travel*. Durham, NC : Duke UP, 1996.
- Grosrichard, Alain. *Structure du sérail. La fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*. Paris : Seuil, 1979.
- Grossir, Claudine. *L'Islam des romantiques*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1984.
- Guérin, Jacques, Paul Alfassa et André Dubrujeaud. *Catalogue de l'exposition de la Turquie au XVIII^e siècle*. Musée des arts décoratifs. Mai-octobre 1911. Paris : Palais du Louvre, Pavillon de Marsan, 1911.
- Gunny, Ahmad. *Images of Islam in Eighteenth-Century Writing*. London : Grey Seal, 1996.
- , *Perceptions of Islam in European Writings*. Leicester : Islamic Foundation, 2004.
- Hackforth-Jones, Jocelyn and Mary Roberts, eds. *Edges of Empire. Orientalism and Visual Culture*. Oxford : Blackwell, 2005.
- Haddad, Emily. *Orientalist Poetics. The Islamic Middle East in Nineteenth English and French Poetry*. Aldershot : Ashgate, 2002.
- Hall Catherine, and Sonya O. Rose, eds. *At Home with Empire. Metropolitan Culture and the Imperial World*. Cambridge : Cambridge UP, 2006.
- Hamilton, Alastair *The Republic of Letters and the Levant*. Leiden, Boston : Brill, 2005.
- Hamilton, Alastair and Francis Richard. *André du Ryer and Oriental Studies in Seventeenth-Century France*. Oxford : Oxford UP, 2004.
- Hardgrave, Robert, ed. *A Portrait of the Hindus : Balthazar Solvyns & the European Image of India, 1760-1824*. Oxford : Oxford UP, 2004.
- Head, Matthew. *Orientalism, Masquerade and Mozart's Turkish Music*. London : Royal Musical Association, 2000.

- Heffernan, Carol F. *The Orient in Chaucer and Medieval Romance*. Cambridge : D.S. Brewer, 2003.
- Hourani, Albert. *A History of the Arab Peoples*. Cambridge, MA : Harvard UP, 1991.
- , *Islam in European Thought*. Cambridge : Cambridge UP, 1991.
- Hout, Syrine Chafic. *Viewing Europe from the Outside : Cultural Encounters and Critiques in the Eighteenth-Century Pseudo-Oriental Travelogue and the Nineteenth-Century "Voyage en Orient"*. New York : Peter Lang, 1997.
- Huff, T.E. *The Rise of Early-Modern Science, Islam, China, and the West*. Cambridge : Cambridge UP, 2003.
- Inden, Ronald. *Imagining India*. Oxford : Blackwell, 1990.
- Irwin, John, ed. *Journal of Indian Textile History*. 7 vols. 1955-1967.
- Irwin, John and Katharine B. Brett. *Origins of Chintz*. London : Her Majesty's Stationary Office, 1970.
- Irwin, Robert. *The Arabian Nights : A Companion*. London : I.B. Tauris, 2004.
- , *For Lust of Knowing: The Orientalists and their Enemies*. London: Allen Lane, 2006.
- Jack, Malcolm. « Introduction. » *Vathek and Other Stories. A William Beckford Reader*. London : William Pickering, 1993.
- Joseph, Betty. *Reading the East-India Company, 1720-1840. Colonial Currencies of Gender*. Chicago : University of Chicago Press, 2004.
- Johnson, Gordon, and associate eds. C.A. Bayly and John F. Richards. *The New Cambridge History of India*. Cambridge : Cambridge UP, 1987.
- Juilliard, Colette. *Imaginaire et Orient. L'écriture du désir*. Paris : L'Harmattan, 1996.
- Kabbani, Rana. *Europe's Myths of Orient : Devise and Rule*. London : Macmillan, 1986.
- , *Imperial Fictions. Europe's Myths of Orient*. Rev. and expanded ed. London : Pandora, 1994.
- Keay, John. *The Honourable Company : A History of the English East India Company*. London : HarpersCollins, 1991.
- Kejirawal, O.P. *The Asiatic Society of Bengal and the Discovery of India's Past, 1784-1838*. Delhi : Oxford UP, 1988.
- Krishnamoorthy, K. « Sanskrit. » *Epic in Indian Literature*. Ed. H. M. Nayak. Manasagangotri, Mysore : Institute of Kannada Studies, University of Mysore, 1985.

Kidwai, Abdur Raheem. *The Crescent and the Cross : Image of the Orient in English Literature up to 1832*. Aligarh : Aligarh Muslim University, 1997.

Kolb, Gwin J. « Introduction. » *Rasselas and Other Tales*. New Haven, CT : Yale UP, 1990.

Kopf, David. *British Orientalism and the Bengal Renaissance : The Dynamics of Indian Modernization, 1773-1835*. Calcutta : Firma K. L. Mukhopachyay, 1969.

Lach, Donald F. *Asia in the Making of Europe*. 2 vols. Chicago : University of Chicago Press, 1965.

---, *India in the Eyes of Europe : The Sixteenth Century*. Chicago : University of Chicago Press, 1965.

Langford, Paul, ed. *Short Oxford History of the British Isles. The Eighteenth Century, 1685-1815*. Oxford : Oxford UP, 2002.

Larzul, Sylvette. *Les Traductions françaises des Mille et Une Nuits. Etude des versions Galland, Trébutien et Mardrus*. Paris : L'Harmattan, 1996.

Laurens, Henry. *Aux sources de l'orientalisme. La Bibliothèque Orientale de Barthélemy D'Herbelot*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1978.

Leask, Nigel. *British Romantic Writers and the East. Anxieties of Empire*. Cambridge : Cambridge UP, 1992.

Lecomte, Nathalie. « L'Orientalisme dans les ballets aux 17^e et 18^e siècle. » Thèse de 3^e cycle Paris 1, 1981.

Lestringant, Frank. « Altérités critiques : Du bon usage du Turc à la Renaissance. » *D'un orient l'autre. Les Métamorphoses successives des perceptions et connaissances*. Paris : Editions du CNRS, 1991.

Lewis, Bernard. *The Arabs in History*. London : Hutchinson's Library Press, 1950.

---, *British Contributions for Arabic Studies*. London : Published for the British Council by Longmans Green & Co, 1941.

---, *From Babel to Dragomans. Interpreting the Middle East*. London : Weidenfeld and Nicolson, 2004.

---, *History Remembered, Recovered, Invented*. Princeton : Princeton UP, 1975.

---, *Islam and the West*. Oxford : Oxford UP, 1993.

Lewis, Reina. *Gendering Orientalism. Race, Femininity and Representation*. London : Routledge, 1996.

---, *Rethinking Orientalism. Women, Travel and the Ottoman Harem*. New York : Routledge, 1995.

Lowe, Lisa. *Critical Terrains. French and British Orientalisms*. Ithaca, NY : Cornell UP, 1991.

Mack, Robert L. *Oriental Tales*. Oxford : Oxford UP, 1992.

MacKenzie, John. *Orientalism : History, Theory and the Arts*. Manchester : Manchester UP, 1995.

Mahmoud, Fatma Moussa. *Orientalism in Picaresque : A Chapter in the History of the Oriental Tale in England*. Cairo : Costa Tsoumas Press, 1962.

---, *Sir William Jones and the Romantics*. Cairo : Anglo-Egyptian Bookshop, 1962.

---, ed. *William Beckford of Fonthill, 1760-1844 : Bicentenary Essays*. Cairo : n.p., 1960.

Majeed, Javed. *Ungoverned Imaginings. James Mill's "The History of British India" and Orientalism*. Oxford : Clarendon Press, 1992.

Mana, Lati. *Contentious Traditions. The Debate on Sati in Colonial India*. Berkeley : University of California Press, 1998.

Mantran, Robert, ed. *Histoire de l'empire ottoman*. Paris : Fayard, 1989.

Marshall, Peter, ed. *British Discovery of Hinduism in the Eighteenth Century*. Cambridge : Cambridge UP, 1970.

---, « Chapter 19. Oriental Studies » *The History of the University of Oxford. Vol. 5. The Eighteenth Century*. Ed. T.H. Aston. 8 vols. Oxford : Clarendon Press, 1986.

---, ed. *The New Cambridge History of India. Part II, vol. 2. Bengal. The British Bridgehead*. Cambridge : Cambridge UP, 1987.

---, ed. *The Oxford History of the British Empire. The Eighteenth Century*. Oxford : Oxford UP, 1998.

Martino, Pierre. *L'Orient dans la littérature française au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle*. Genève : Slatkine Reprints, 1970.

Matar, N. *Islam in Britain, 1558-1685*. Cambridge: Cambridge UP, 1998.

---, *Turks, Moors and Englishmen in the Age of Discovery*. New York: Columbia UP, 1999.

McGann, Jerome. « Chapter 12. Enlightened Minds : Sir William Jones and Erasmus Darwin. » *The Poetics of Sensibility. A Revolution in Literary Style*. Oxford : Clarendon Press, 1996.

- Melman, Billie. *Women's Orient : English Women and the Middle East, 1718-1918. Sexuality, Religion and Work*. Basingstoke, UK : Macmillan, 1992.
- Metcalf, George J. « The Indo-European Hypothesis in the Sixteenth and Seventeenth Centuries. » *Studies in the History of Linguistics. Traditions and Paradigms*. Ed. Dell H. Hymes. Bloomington, IN : Indiana UP. 233-276.
- Mitter, Partha. *Much Maligned Monsters : A History of European Reactions to Indian Art*. Oxford : Clarendon Press, 1977.
- Moore-Gilbert, B.J. *Kipling and "Orientalism"*. London : Croom Helm, 1986.
- , *Writing India, 1757-1990. The Literature of British India*. Manchester : Manchester UP, 1996.
- Mukherjee, S.N. *Sir William Jones. A Study in Eighteenth-Century British Attitudes to India*. Cambridge : Cambridge UP, 1968.
- Murr, Sylvia. *L'Inde philosophique entre Bossuet et Voltaire*. Paris : E.F.E.O., 1987.
- Musawi, Muhsin Jasim. *Anglo-Orient. Easterners in Textual Camps*. Tunis : Centre de Publication Universitaire, 2000.
- , « Présence et impact de Galland en anglais. » *Les Mille et une nuits en partage*. Ed. Aboubakr Chraïbi. Paris : Sindbad Actes Sud, 2004.
- Naddaff, Sandra. *Arabesque. Narrative Structure and the Aesthetics of Repetition in The Thousand and One Nights*. Evanston, IL : Northwestern UP, 1991.
- Nochlin, Linda. « Imaginary Orient. » *The Politics of Vision: Essays on Nineteenth Century Art and Society*. New York : Harper & Row, 1989.
- Nussbaum, Felicity, ed. *The Global Eighteenth Century*. Baltimore : The John Hopkins UP, 2003.
- , *Torrid Zones. Maternity, Sexuality, and Empire in Eighteenth-Century English Narratives*. Baltimore, MD : The Johns Hopkins UP, 1995.
- Olender, Maurice. *Les Langues du Paradis : Aryens et Sémites, un couple providentiel*. Paris : Seuil, 1989.
- Orr, Bridget. *Empire on the English Stage, 1660-1714*. Cambridge : Cambridge UP, 2001.
- Oueijan, Naji B. *The Progress of an Image : The East in English Literature*. New York : P. Lang, 1996.
- Parker, Kenneth, ed. *Early Modern Tales of Orient. A Critical Anthology*. London : Routledge, 1999.

- Pearson, J.D., ed.. *A Guide to Manuscripts and Documents in the British Isles Relating to the Middle East and North Africa*. Oxford : Oxford UP, 1980.
- Peirce, Leslie P. *The Imperial Harem. Women and Sovereignty in the Ottoman Empire*. Oxford: Oxford UP, 1993.
- Pinault, David. *Story-Telling Techniques in The Arabian Nights Entertainment*. Leiden : E.J. Brill, 1992.
- Porter, Andrew Neil, ed. *Atlas of British Overseas Expansion*. London : Routledge, 1991.
- Porter, Yves. *Les Iraniens. Histoire d'un peuple*. Paris : Civilisations. Armand Collin, 2006.
- Raby, Julian. « La Sérénissime et la Sublime Porte : les arts dans l'art diplomatique, 1453-1600. » *Venise et l'Orient 828-1797*. Catalogue de l'exposition. Paris, Institut du monde arabe, 2006-2007. Paris : Gallimard, 2006.
- Rajan, Balachandra. *Under Western Eyes : India From Milton to Macaulay*. Durham, NC : Duke UP, 1999.
- Raman, Shankar. *Framing "India" : The Colonial Imaginary in Early Modern Culture*. Stanford, CA : Stanford UP, 2002.
- Ray, Amit. *Rule of Sympathy. Sentiment, Race and Power, 1750-1850*. New York : Palgrave, 2002.
- Rocher, Rosane. *Alexander Hamilton (1762-1824). A Chapter in the Early History of Sanskrit Philology*. New Haven, Connecticut : American Oriental Society, 1968.
- Rodinson, Maxime. *Les Arabes*. Paris : PUF, 1979.
- , *La Fascination de l'islam, suivi de : Le Seigneur bourguignon et l'esclave sarrasin*. 1980. Paris : La Découverte, 2003.
- Roger, Louis, Peter Marshall and Alaine Lew, eds. *The Oxford History of the British Empire*. Oxford : Oxford UP, 1998.
- Rousseau, G. S. and Roy Porter, eds. *Exoticism in the Enlightenment*. Manchester : Manchester UP, 1990.
- Sabin, Margery. *Dissenters and Mavericks : Writings About India in English, 1765-2000*. Oxford : Oxford UP, 2002.
- Sallis, Eva. *Sheherazade Through the Looking Glass : The Metamorphosis of the Thousand and One Nights*. Richmond : Curzon, 1999.
- Schwab, Raymond. *La Renaissance orientale*. Paris : Payot, 1950.

- Schwoebel, Robert. *The Shadow of the Crescent. The Renaissance Image of the Turk, 1453-1517*. Nieuwkoop : B. de Graaf, 1967.
- Searight, Sarah, and Briony Llewellyn, et al. *Romantic Lebanon : The European View, 1700-1900*. London : British Lebanese Association, 1986.
- Sebag, Paul, ed. « Introduction. » *Les Mille et un jours. Contes Persans*. Paris : Phébus, 2003.
- Sharafuddin, Mohammed. *Islam and Romantic Orientalism. Literary Encounters with the Orient*. London : Tuaris, 1994.
- Shaw, Graham. *Printing in Calcutta to 1800. A Description and Checklist of Printing in Late 18th-Century*. London : The Bibliographical Society, 1981.
- Shaw, Stanford. *History of the Ottoman Empire and Modern Turkey*. 2 vols. Cambridge : Cambridge UP, 1976-1977.
- Singh, Jyotsna. *Colonial Narratives/Cultural Dialogues. Discoveries of India in the Language of Colonialism*. London : Routledge, 1996.
- Smith, Donald Eugene. *India as a Secular State*. Princeton : Princeton UP, 1963
- Smitskamp, Rijk. *Philologia orientalis : A Description of Books Illustrating the Study and Printing of Oriental Languages in 16th- and 17th-Century Europe*. Leiden, 1992.
- Société française d'étude du XVIII^e siècle. *L'Orient*. Paris : PUF, 1996.
- Sorensen, Janet. *The Grammar of Empire in Eighteenth-Century British Writing*. Cambridge : Cambridge UP, 2000.
- Southern, Richard. *Western Views of Islam in the Middle Ages*. Cambridge, MA : Harvard UP, 1962.
- Springborg, Patricia. *Western Republicanism and the Oriental Prince*. Cambridge : Polity Press, 1992.
- Suleri, Sara. *The Rhetoric of English India*. Chicago : University of Chicago Press, 1992.
- Sweetman, John. *The Oriental Obsession : Islamic Inspiration in British and American Art and Architecture, 1500-1920*. Cambridge : Cambridge UP, 1988.
- Tazon, Juan E. « The Evolution of a Stereotype : The Indian in English Renaissance Promotional Literature. » *Beyond Pug's Tour : National and Ethnic Stereotyping in Theory and Literary Practice*. Ed. C.C. Barfoot. Amsterdam, Neth. : Rodopi, 1997.
- Teltscher, Kate. *India Inscribed. European and British Writing on India, 1600-1800*. New Delhi : Oxford UP, 1995.
- Todorov, Tzvetan. « Les hommes récits. » *Poétique de la prose*. Paris : Seuil, 1971.

Toomer, G.J. *Easterne Wisedome and Learning. The Study of Arabic in Seventeenth-Century England*. Oxford : Clarendon Press, 1996.

Tourraix, Alexandre. *L'Orient, mirage grec. L'Orient du mythe et de l'épopée*. Paris : Presses Universitaires Franche-Comtoises, 2000.

Van Den Boogert, Maurits H. « Patrick Russell and the Republic of Letters in Aleppo. » *The Republic of Letters and the Levant* . Ed. Alastair Hamilton. Leiden, Boston : Brill, 2005.

Vatin, Nicolas and Gilles Veinstein. *Le Sérail ébranlé : Essai sur les morts, dépositions, avènements des sulans ottomans XIV^e-XIX^e siècle*. Paris : Fayard, 2003.

Veinstein, Gilles. « Complot au sérail (ou l'empire ottoman face à ses démons intérieurs). » Conférence du 21 mars 2007 à la Bibliothèque Nationale de France, Paris.

Warner, Marina. *Fantastic Metamorphoses, Other Worlds : Ways of Telling the Self*. Oxford : Oxford UP, 2002.

Weiss, Timothy. *Translating Orient : Between Ideology and Utopia*. Toronto : University of Toronto Press, 2004.

Wheatcroft, Andrew. *Infidels : The Conflict Between Christendom and Islam, 638-2002*. London, Viking, 2003.

---, *The Ottomans*. London : Viking, 1993.

Wheeler, Roxann. *The Complexion of Race : Categories of Difference in Eighteenth-Century British Culture*. Philadelphia, PA : University of Pennsylvania Press, 2000.

Wittkower, Rudolph. *Allegory and the Migration of Symbols*. London : Thames and Hudson, 1977.

Wright, Denis. *The English amongst the Persians during the Qajar Period, 1787-1921*. London : Heinemann, 1977.

Wolff, Larry. *Inventing Eastern Europe : The Map of Civilization in the Mind of the Enlightenment*. Stanford, CA : Stanford UP, 1994.

Zupanov, Ines V. *Disputed Mission. Jesuit Experiments and Brahmanical Knowledge in Seventeenth-century India*. Oxford : Oxford UP, 1999.

---, *Missionary Tropics. Jesuit Frontier in India, 16th-17th Century*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 2005.

Articles

Ali, Muhsin Jassim. « The Arabian Nights in Eighteenth-Century English Criticism. » *Muslim World* 67 (1977) : 12-32.

Aravamudan, Srinivas. « In the Wake of the Novel : The Oriental Tale as National Allegory. » *Novel : A Forum on Fiction* 33 (Fall 1999) : 5-31.

---, « Lady Mary Wortley Montagu in the Hammam : Masquerade, Womanliness and Levantinization. » *ELH* 62-1 (Spring 1995) : 69-104.

Assayg, Jackie. « L'Inde dans le théâtre des Lumières. Une tragédie théologico-politique inédite de Jean-François de la Harpe, *Les Brâmes* (1783). » *Purushartha* 20 (1997) : 301-325.

Bahier-Porte, Christelle. « Les Notes dans les premiers contes orientaux. » *Féeries* 2 (2004-2005) : 91-108.

Beattie, Hamilton. « Britain and the Oriental Carpet. » *Leeds Art Calender* 55 (1964) : 4-15.

Berland, Kevin. « The Paradise Garden and the Imaginary East : Alterity and Reflexivity in the British Orientalist Romances. » *Eighteenth-Century Novel* 2 (2002) : 137-59.

Boch, Julie. « De la traduction à l'invention. » *Féeries* 2 (2004-2005) : 47-59.

Bouchon, Geneviève. « L'Inde dans l'Europe de la Renaissance. » *L'Inde et l'imaginaire. Collection Purushartha* 11 (1988) : 69-90.

Cannon, Garland. « The Literary Place of Sir William Jones. » *Journal of the Asiatic Society of Bengal* II-1 (1960) : 47-61.

---, « Sir William Jones and Dr. Johnson's Literary Club. » *Modern Philology* 63-1 (Aug. 1965) : 21-37.

---, « Sir William Jones Revisited : On his Translation of the Sakuntala. » *Journal of the American Oriental Society* 96-4 (Oct.-Dec. 1976) : 528-535.

---, « William Jones and the Sakuntala. » *Journal of the American Oriental Society* 73-4 (Oct.-Dec. 1953) : 198-202.

Cheema, G. S. « Discovering India. » *New Quest* 125 (Sept.-Oct. 1997) : 313-16.

Choudhury, Mita. « Gazing at his Seraglio : Late Eighteenth-Century Playwrights as Orientalists. » *Theatre Journal* 47-4 (Dec. 1995) : 481-502.

Chraïbi, Aboubakr. « Notes et Commentaires sur l'édition des *Mille et une nuits* de M. Mahdi, Leyde, 1984. » *Studia Islamica* 72 (1990) : 172-187.

- De Sola Pinto, V. « Sir William Jones and English Literature. » *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London* 11-4 (1946) : 686-694.
- D'Souza, Florence. « A la recherche des textes indiens. » *Dix-Huitième Siècle. L'Orient* 28 (1996) : 111-124.
- Fähnfrich, Hartmut. « Viewing “the Orient” and Translating its Literature in the Shadows of *The Arabian Nights*. » *Yearbook of Comparative and General Literature* 48 (2000) : 95-107.
- Farrell, Michèle L., ed. « Early Orientalisms. » *L'Esprit Créateur* 32-3 (Fall 1992).
- Ferrier, R.W. « Charles I and the Antiquities of Persia : The Mission of Nicholas Wilford. » *Iran* VIII (1970) : 51-56.
- Gardner, Kevin J. « The Aesthetics of Intimacy : Lady Mary Wortley Montagu and her Readers. » *A Journal for Scholars and Critics of Language and Literature* 34-2 (Spring 1998) : 113-133.
- González Palencia, A. « Islam and the Occident. » *Hispania* 18-3 (Oct. 1935) : 245-276.
- Graham, Kenneth W. « Beckford's Adaptation of the Oriental Tale in *Vathek*. » *Enlightenment Essays* 5-1 (1974) : 24-33.
- Grenby, M.O. « Orientalism and Propaganda : The Oriental Tale and Popular Politics in Late-Eighteenth-Century Britain. » *Eighteenth-Century Novel* 2 (2002) : 215-237.
- Guiet, René. « An English Imitator of Favart : Isaac Bickerstaffe. » *Modern Language Notes* 38-1 (Jan. 1923) : 54-56.
- Heffernan, Teresa. « Feminism Against the East/West Divide : Lady Mary's Turkish Embassy Letters. » *Eighteenth-Century Studies* 33-2 (Winter 2000) : 201-215.
- Hoenselaars, A. J. « The Elizabethans and the Turk at Constantinople. » *Cahiers Élisabéthains : Late Medieval and Renaissance Studies* 47 (April 1995) : 29-42.
- Holt, P.M. « The Study of Arabic Historians in Seventeenth Century England : The Background and the Work of Edward Pococke. » *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London*, 19-3 (1957) : 444-455.
- Inden, Ronald. « Orientalist Constructions of India. » *Modern Asian Studies* 20 (1986) : 401-446.
- Ingrams, R. A. « Rubens and Persia. » *The Burlington Magazine* 116-853 (April 1974) : 190-197.
- Izard, Thomas C. « The Principal Source for Marlowe's *Tamburlaine*. » *Modern Language Notes* 58-6 (June 1943) : 411-417.

Jenkins, Harold D. « Some Aspects of the Background of *Rasselas*. » *Humanistic Studies of the University of Kansas* VI (1940) : 8-14

Juneja, Renu. « The Native and the Nabob. Representations of the Indian Experience in the Eighteenth-Century Literature. » *The Journal of Commonwealth Literature* 27-1 (1992) : 183-198.

Kietzman, Mary Jo. « Montagu's Turkish Embassy Letters and Cultural Dislocation. » *Studies in English Literature, 1500-1900* 38-3 (Summer 1998) : 537-551.

Knipp, C. « The Arabian Nights in England : Galland's Translation and Its Successors. » *Journal of Arabic Literature* 5 (1974) : 44-54.

Kolb, Gwin J. « The "Paradise" in Abyssinia and the "Happy Valley" in *Rasselas*. » *Modern Philology* LVI (Aug. 1958) : 10-16.

---, « The Structure of *Rasselas*. » *Publications of the Modern Language Association of America* 66-5 (Sept. 1951) : 698-717.

Konuk, Kader. « Ethnomasquerade in Ottoman-European Encounters : Re-enacting Lady Mary Wortley Montagu. » *A Quarterly for Literature and the Arts* 46-3 (Summer 2004) : 393-414.

Koundoura, Maria. « Between Orientalism and Philhellenism : Lady Mary Wortley Montagu's "Real" Greeks. » *The Eighteenth Century. Theory and Interpretation* 45 (Fall 2004) : 249-264.

Lew, Joseph. « Lady Mary's Portable Seraglio. » *Eighteenth-Century Studies* 24-4 (Summer 1991) : 432-450.

Leyburn, Ellen Douglas. « "No Romantic Absurdities or Incredible Fictions" : The Relation of Johnson's *Rasselas* to Lobo's *Voyage to Abyssinia*. » *PMLA* 70 (Dec. 1955) : 1059-67.

Lockhart, Donald M. « "The Fourth Son of the Mighty Emperor" : The Ethiopian Background of Johnson's *Rasselas*. » *PMLA* 78-5 (Dec. 1963) : 516-528.

Macdonald, Duncan Black. « A Bibliographical and Literary Study of the First Appearance of *The Arabian Nights* in Europe. » *Library Quarterly* II (1932) : 387-420.

Mahmoud, Fatma Moussa. « A Manuscript Translation of the Arabian Nights in the Beckford Papers. » *Journal of Arabic Literature* 7 (1976) : 7-23.

Matar, Nabil. « English Accounts of Captivity in North Africa and the Middle East, 1577-1625. » *Renaissance Quarterly* 54-2 (Summer 2001) : 553-572.

Meyer, Eve R. « Turquerie and Eighteenth Century Music. » *Eighteenth Century Studies* 7 (1973-4) : 474-88.

Moore, John Robert. « Hughes's Source for *The Siege of Damascus*. » *Huntington Library Quarterly* XXI (Aug. 1958) : 362-366.

---, « *Rasselas* and the Early Travellers to Abyssinia. » *MLQ* XV (March 1954) : 36-41.

Murr, Sylvia. « Les conditions de l'émergence du discours sur l'Inde au siècle des Lumières. » *Inde et Littératures. Collection Purushartha* 7 (1983) : 233-284.

Nef, Anneliese. « Palerme arabo-normande : de la ville absente à la ville mythique. » *La Pensée de midi* 8 (été 2002) : 110-114.
<http://www.lapenseedemidi.org/revues/revue8/articles/19_arabo.pdf>.

Ng, Su Fang. « Delariviere Manley's *Almyna* and Dating the First Edition of the English *Arabian Nights' Entertainment*. » *English Language Notes* 40-3 (March 2003) : 19-26.

O'Quinn, Daniel. « Inchbald's Indies : Domestic and Dramatic Re-Orientations. » *European Romantic Review* 9-2 (Spring 1998) : 217-230.

Perrin, Jean-François. « L'Invention d'un genre littéraire au XVIII^e siècle : le conte oriental. » *Féeries* 2 (2004-2005) : 9-27.

Pioffet, Marie-Christine. « L'Imagerie du sérail dans les histoires galantes du XVII^e siècle. » *Tangence. Figures de l'Orient* 65 (hiver 2001) : 8-22.

Porter, Yves. *Les Iraniens. Histoire d'un peuple*. Paris : Civilisations. Armand Collin, 2006.

Rendall, Jane. « Scottish Orientalism. From Robertson to James Mill. » *The Historical Journal* 25-1 (1982) : 43-69.

Révauger, Cécile. « Le Conte oriental à l'épreuve des Lumières en Angleterre. » *Féeries* 2 (2004-2005) : 193-208.

Ribeiro, Aileen. « Turquerie : Turkish Dress in English Fashion in the Eighteenth Century. » *Connoisseur* 201-807 (May 1979).

Roper, Geoffrey. « Arabic Printing and the Publishing in England Before 1820. » *British Society for Middle Eastern Studies Bulletin* 12 (1985) : 12-32.

---, « Persian Printing and Publishing in England in the Seventeenth Century. » *Iran and Iranian Studies* (1998) : 316-328.

---, « Turkish Printing and Publishing in England in the 17th century. » Paper presented at the 2nd international Symposium, 2-4 November 2005, Bibliothèque Nationale de France, Paris <<http://perso.orange.fr/colloque.imprimes.mo/pdf/GRR0.pdf>>.

Ruiz, Luc. « L'Orient comme territoire intérieur. William Beckford et le conte oriental. » *Féeries* 2 (2004-2005) : 175-191.

Saglia, Diego. « William Beckford's "Sparks of Orientalism" and the Material-Discursive. » *Textual Practice* 16-1 (Spring 2002) : 75-92.

Shaw, Sheila. « Early English Editions of The Arabian Nights. » *Muslim World* 49 (1959) : 232-238.

Snader, Joe. « The Oriental Captivity Narrative and Early English Fiction. » *Eighteenth Century Fiction* 9-3 (April 1997) : 267-298.

Sorensen, Janet. *The Grammar of Empire in Eighteenth-Century British Writing*. Cambridge : Cambridge UP, 2000.

Stunkel, Kenneth R. « English Orientalism and India, 1784-1830. » *Ohio University Review* 11 (1969) : 47-72.

Vaudoyer, Jean-Louis. « L'Orientalisme en Europe au XVIII^e siècle. » *Gazette des Beaux Arts* 6-4 (1911) : 89-102.

Wann, Louis. « The Oriental in Elizabethan Drama. » *Modern Philology* 12-7 (Jan. 1915) : 423-447.

Weinberger-Thomas, Catherine. « Introduction. Les Yeux fertiles de la mémoire. Exotisme indien et représentations occidentales. » *L'Inde et l'Imaginaire. Collection Purushartha* 11 (1988) : 9-31.

---, « Les Mystères du Véda. Spéculations sur le texte sacré des anciens brames au siècle des Lumières. » *Inde et Littérature. Collection Purushartha* 7 (1983) : 177-232.

Weitzman, Arthur J. « More Light on *Rasselas*. The Background of the Egyptian Episodes. » *Philological Quarterly* 48 (Jan. 1969) : 42-58.

---, « Oriental Languages and Literature in Seventeenth-Century England. » *Babel. Revue Internationale de la Traduction* XI-4 (1965) : 163-167.

---, « The Oriental Tale in the Eighteenth-Century : A Reconsideration. » *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century* LIII (1967) : 1839-1855.

Wilson, W. Daniel. « Turks on the Eighteenth Century Operatic Stage and European Political, Military, and Cultural History. » *Eighteenth Century Life* 2 (1985) : 79-92.

Yohannan, John D. « The Persian Poetry Fad in England, 1770-1825. » *Comparative Literature* 4-2 (Spring 1952) 137-160.

Orientalisme, post-colonialisme, ethnographie

Abdel-Malek, Anouar. « Orientalism in Crisis. » *Diogenes* 44 (Winter 1963) : 103-140.

- Ahmad, Aijaz. *In Theory, Classes, Nations, Literatures*. London : Verso, 1992.
- Al-'Azm, Sadik. « Orientalism in Reverse. » *Khamsin* 8 (1981) : 5-26.
- Anderson, Benedict. *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London : Verso, 1991.
- Ashcroft, Bill, Gareth Griffiths and Helen Tiffins, eds. *The Post-Colonial Studies Reader*. London : Routledge, 1995.
- Barker, Francis, et al, eds. *Colonial Discourse/ Postcolonial Theory*. Manchester : Manchester UP., 1994.
- , *Europe and Its Others*. 2 vols. Colchester : University of Essex Press, 1985.
- , *Literature Politics and Theory*. London : Methuen, 1986.
- , *The Politics of Theory*. Colchester : University of Essex Press, 1983.
- Barthes, Roland. « Le Discours de l'Histoire. » *Roland Barthes Œuvres Complètes*, Tome II. Paris : Seuil, 1994.
- , *Mythologies*. Paris : Seuil, 1957.
- Baudrillard, Jean. *La Société de consommation*. Paris : Folio Essais, 1970.
- Béra, Matthieu and Yvon Lamy. *Sociologie de la culture*. Paris : A. Colin, 2003.
- Bhabha, Homi K. « Articulating the Archaic : Cultural Difference and Colonial Nonsense. » *The Location of Culture*. London : Routledge, 1994.
- , « Difference, Discrimination, and the Discourse of Colonialism. » *Colonial Discourse/ Postcolonial Theory*. Eds. Ashcroft, Bill, Gareth Griffiths, Helen Tiffins. Manchester : Manchester UP., 1994.
- , « DissemiNation : Time, Narrative and the Margins of the Modern Nation. » 1994.
- , « Of Mimicry and Man : The Ambivalence of Colonial Discourse. » 1994.
- , « The Other Question : Stereotype, Discrimination and the Discourse of Colonialism. » 1994.
- , ed. *Nation and Narration*. London : Routledge, 1990.
- Boehmer, E. *Colonial and Post-Colonial Literature*. Oxford : Oxford UP, 1995.
- Bourdieu, Pierre. *La Distinction. Critique du jugement social*. Paris : Les Editions de Minuit, 1979.
- Certeau, Michel de. *L'Écriture de l'histoire*. Paris : Gallimard, 1975.

- , *L'Invention du quotidien. 1. arts de faire*. 1980. Paris : Gallimard, 1990.
- Chatterjee, P. *The Nations and Its Fragments : Colonial and Postcolonial Histories*. Princeton, NJ : Princeton UP, 1993.
- Chrisman, Laura and Patrick Williams, eds. *Colonial Discourse and Postcolonial Theory : A Reader*. New York : Columbia UP, 1994.
- Clifford, James. *The Predicament of Culture : Twentieth-Century Ethnography, Literature and Art*. Cambridge : Harvard UP, 1988.
- , and George E. Marcus, eds. *Writing Culture : The Poetics and Politics of Ethnography*. Berkeley : University of California Press, 1984.
- Coulangeon, Philippe. *Sociologie des pratiques culturelles*. Paris : La Découverte, 2005.
- Dirks, N, ed. « Introduction, Colonialism and Culture. » *Colonialism and Culture*. Ann Arbor, MI : University of Michigan Press, 1992.
- Dollot, Louis. *Culture individuelle et culture de masse*. Paris : PUF, 1974.
- Durand, Gilbert. *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : Bordas, 1969.
- Fanon, Frantz. *Les Damnés de la terre*. Paris : F. Maspéro, 1961.
- , *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil, 1952.
- Gabrieli, Francesco. « Apology for Orientalism. » *Diogenes* 50 (Summer 1965) : 128-136.
- Gallop, Jane. « The Mother Tongue. » *Literature, Politics and Theory*. Eds. Francis Barker, et al. *Literature, Politics and Theory*. London : Methuen, 1986.
- Gates, Henry Louis Jr., ed. *Race, Writing and Difference*. Chicago, IL : Chicago UP, 1985.
- Geertz, Clifford. *Works and Lives : The Anthropologist as Author*. Stanford, CA : Stanford UP, 1988.
- Guha, Ranajit and Gayatri C. Spivak, eds. *Selected Subaltern Studies*. Oxford : Oxford UP, 1988.
- Harley, B. « Maps, Knowledge and Power. » *The Iconography of Landscape*. Eds. Denis Cosgrove and Stephen Daniels. Cambridge : Cambridge UP, 1988.
- Hell, Victor. *L'idée de culture*. Paris : Presses Universitaires de France, 1981.
- Hodgen, Margaret T. *Early Anthropology in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1964.

- , *Anthropology, History and Cultural Change*. Tucson : University of Arizona Press, 1974.
- Hodgson, Marshall. *Rethinking World History: Essays on Europe, Islam and World History*. Cambridge: Cambridge UP, 1993.
- Kristeva, Julia. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard, 1988.
- Kopf, David. « Hermeneutics Versus History. » *Journal of Asian Studies* 39-3 (1980) : 495-506.
- Lawson, Alan and Chris Tiffin, eds. *De-scribing Empire, Post-Colonialism and Textuality*. London : Routledge, 1994.
- Lecouteux, Claude. *Les Monstres dans la pensée médiévale européenne*. Paris : Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 1999.
- Lestringant, Frank. *Le Cannibale*. Paris : Perrin, 1994.
- Lévi-Strauss. *Tristes Tropiques*. Paris : Plon, 1955.
- Lewis, Bernard. « Chapter 6. The Question of Orientalism. » *Islam and the West*. Oxford: Oxford UP, 1993.
- Loomba, Ania. *Colonialism/ Postcolonialism*. London : Routledge, 1998.
- Macfie, Alexander Lyon. *Orientalism*. Edinburgh: Edinburgh UP, 2000.
- Mongia, Padmini, ed. *Contemporary Postcolonial Theory : A Reader*. London : Arnold, 1996.
- Moore-Gilbert, B.J., ed. *Postcolonial Criticism*. Harlow : Longman, 1997.
- , *Postcolonial Theory : Contexts, Practices, Politics*. London : Verso, 1997.
- Porter, Daniel. « *Orientalism* and Its Problems. » *The Politics of Theory*. Eds. Francis Barker, et al. Proceedings on the Essex Conference on the Sociology of Literature. Colchester : University of Essex Press, 1983. 179-193.
- Richardson, Michael, « Enough Said. » *Anthropology Today* 6-4 (August 1990) : 16-19.
- Said, Edward W. *Culture and Imperialism*. New York : Knopf, 1993.
- , *Humanism and Democratic Criticism*. New York : 2004.
- , *Orientalism*. 1978. Harmondsworth : Penguin Classics, 2003.
- , « Orientalism Reconsidered. » *Literature, Politics and Theory*. Eds. Francis Barker, et al. London : Methuen, 1986.

---, *The World, the Text And the Critic*. Cambridge, MA : Harvard UP, 1983.

Spivak, Gayatri Chakravorty. « Can the Subaltern speak? » *Marxism and the interpretation of culture*. Ed. Cary Nelson. Basingstoke, UK : Macmillan Education, 1988. 271-313.

---, *A Critique of Postcolonial Reason. Toward a History of the Vanishing Present*. 1999. Cambridge, MA : Harvard UP, 2003.

Spurr, David. *The Rhetoric of Empire : Colonial Discourse in Journalism, Travel Writing and Imperial Administration*. Durham, NC : Duke UP, 1993.

Tibawi, A.L. « English-Speaking Orientalists. A Critique of their Approach to Islam and Arab Nationalism. Part 1. » *Islamic Quarterly* 8-1&2 (Jan.-June 1964) : 25-45.

---, « English-Speaking Orientalists. A Critique of their Approach to Islam and Arab Nationalism. Part 2. » *Islamic Quarterly* 8-3&4 (July-Dec. 1964) : 73-87.

Todorov, Tzvetan. *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*. Paris : Seuil, 1989.

Van Gennep, Arnold. *The Rites of Passage*. Trans. Monika B. Vizedom and Gabrielle L. Caffee. 1908. London : Routledge, 1960.

Veblen, Thorstein. *The Theory of Leisure Class*. London : Macmillan, 1899.

White, Hayden. *The Content of the Form : Narrative Discourse and Historical Representation*. Baltimore, MD : The Johns Hopkins UP, 1987.

---, *Tropics of Discourse : Essays in Cultural Criticism*. Baltimore, MD : Johns Hopkins UP, 1987.

Young, Robert. *Colonial Desire : Hybridity in Theory, Culture and Race*. London, Routledge, 1995.

---, *White Mythologies. Writing History and the West*. London : Routledge, 1990.

Littérature de voyage

Adams, Percy G. *Travel Literature and the Evolution of the Novel*. Lexington, KY : UP of Kentucky, 1983.

---, *Travel Literature Through the Ages*. New York : Garland, 1988.

---, *Travelers and Travel Liars, 1660-1800*. Berkeley : University of California Press, 1962.

- Banerjee, Pompa. *Widows, Witches, and Early Modern European Travelers in India*. New York : Palgrave, 2003.
- Batten, Charles L. Jr. *Pleasurable Instruction : Form and Convention in Eighteenth-Century Travel Literature*. Berkeley : University of California Press, 1978.
- Bernard, Yvelise. *Orient du XVI^e siècle à travers les récits des voyageurs français. Regards portés sur la société ottomane*. Paris : L'Harmattan, 1988.
- Blanton, Casey. *Travel Writing : The Self and the World*. New York : Routledge, 2002.
- Bohls, Elizabeth A. *Women Travel Writers and the Language of Aesthetics, 1716-1818*. Cambridge : Cambridge UP, 1995.
- Brennen, Michael G. *English Civil War Travellers and the Origins of the Western European Grand Tour*. London : The Hackluyt Society, 2002.
- Brotton, J. *Trading Territories : Mapping in the Early Modern World*. Ithaca, NY : Cornell UP, 1998.
- Butor, Michel. « Le voyage et l'écriture. » *Répertoires IV*. Paris : Editions de Minuit, 1974.
- Campbell, Mary B. *The Witness and the Other World : Exotic European Travel Writing, 400-1600*. Ithaca, NY : Cornell UP, 1988.
- Certeau, Michel de. « Pratiques d'espace. » *L'Invention du Quotidien. I. Arts de Faire*. 1980. Paris : Gallimard, 1990.
- Cox, Edward Godfrey. *A Reference Guide to the Literature of Travel*. Seattle : University of Washington, 1935-1949.
- Damiani, Anita. *Enlightened Observers. British Travellers to the Near East, 1715-1850*. Beirut, Lebanon : American University of Beirut, 1979.
- Davies, D.W. *Elizabethans Errant : The Strange Fortunes of Sir Thomas Sherley and His Three Sons*. Ithaca, NY : Cornell UP, 1967.
- Dodd Philip, ed. *The Art of Travel : Essays on Travel Writing*. London : Frank Cass, 1982.
- Doiron, Normand. *L'Art de Voyager : Le Déplacement à l'Epoque Classique*. Paris : Klincksieck, 1995.
- Elsner, Jas, and Joan-Pau Rubiès, eds. *Voyages and Visions : Towards a Cultural History of Travel*. London : Reaktion Books, 1999.
- Fortunati, Vita, et al. *Travel Writing and the Female Imaginary*. Bologna : Pàtron Editore, 2001.

Gove, Philip Babcock. *The Imaginary Voyage in Prose Fiction : A History of its Criticism and a Guide for its Study*. New York : Columbia UP, 1941.

Grewal, Inderpal. *Home and Harem : Nation, Gender, Empire and the Cultures of Travel*. Durham, NC : Duke UP, 1996.

Hadfield, Andrew. *Literature, Travel and Colonial Writing in the English Renaissance 1545-1625*. Oxford : Clarendon Press, 1998.

Hartog, François. *Anciens, Modernes, Sauvages*. Paris : Galaade Editions, 2005.

---, *Le Miroir d'Hérodote : Essai sur la Représentation de l'Autre*. Paris : Gallimard, 2001.

Helms, Mary W. *Ulysses's Sail : An Ethnographic Odyssey of Power, Knowledge and Geographical*. Princeton, NJ : Princeton UP, 1988.

Hout, Syrine Chafic. *Viewing Europe from the Outside : Cultural Encounters and Critiques in the Eighteenth-Century Pseudo-Travelogue and Nineteenth Century 'Voyage en Orient'*. New York : Peter Lang, 1997.

Howgego, Raymond John. *Encyclopedia of Exploration to 1800*. Potts Point, Australia : Hordern House, 2003.

Hulme, Peter, and Tim Youngs, eds. *The Cambridge Companion to Travel Writing*. Cambridge : Cambridge UP, 2002.

Jacob, Christian, and Frank Lestringant, eds. *Arts et légendes d'espaces : Figures du voyage et rhétorique du monde*. Paris : Ecole Normale Supérieure, 1981.

Jacobs, Michael. *The Painted Voyage. Art, Travel and Exploration 1564-1875*. London : British Museum Press, 1995.

Kincaid, Dennis. *British Social Life in India, 1608-1937*. 1938. London : Routledge, 1973.

Krysinski, Wladimir. «Vers une typologie des récits de voyage : structures, histoire, invariants. » *Les Récits de voyage. Typologie, historicité*. Eds. Graça Abreu and Maria Alzira Seixo. Lisbonne : Ed. Cosmos, 1988.

Labarrière, Pierre-Jean. *Le Discours de l'altérité. Une logique de l'expérience*. Paris : PUF, 1983.

Lawrence, Karen R. *Penelope Voyages : Women and Travel in the British Literary Tradition*. Ithaca, NY : Cornell UP, 1994.

Leask, Nigel. *Curiosity and the Aesthetics of Travel Writing, 1770-1840*. Oxford : Oxford UP, 2002.

Le Huenen, Roland. « Qu'est-ce qu'un récit de voyage? » *Les Modèles du récit de voyage. Littérales 7*. Paris : Presses Universitaires de Paris X, 1990.

Lestringant, Frank. *Arts et légendes d'espaces : figures du voyage et rhétorique du monde*. Paris : Presses de l'École Normale Supérieure, 1981.

---, *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*. Paris : A. Michel, 1991.

Linon-Chipon, Sophie. *Gallia Orientalis*. Paris : Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2003.

---, Véronique Magri-Mourgues, and Moussa Sarga, eds. *Miroirs de textes : Récits de voyage et intertextualité*. Nice : Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice, 1998.

Mabro, July, ed. *Veiled Half-Truths. Western Travellers's Perceptions of Middle Eastern Women*. London : Tauris, 1991.

Magri, Véronique. *Le Discours sur l'autre, à travers quatre récits de voyage en Orient*. Paris : Honoré Champion, 1995.

Marienstras, Richard. *Le Proche et le lointain. Sur Shakespeare, le drame élisabéthain et l'idéologie*. Paris : Les Editions de Minuit, 1999.

Martels, Z. von. *Travel Fact and Travel Fiction : Studies in Fiction, Literary Tradition, Scholarly Discovery and Observation in Travel Writing*. Leiden : E. J. Brill, 1994.

Melman, Billie. *Women's Orient : English Women and the Middle East, 1718-1918. Sexuality, Religion and Work*. Basingstoke, UK : Macmillan, 1992.

Mills, Sara. *Discourses of Difference. An Analysis of Women's Travel Writing and Colonialism*. London : Routledge, 1991.

Montalbetti, Christine. *Le Voyage, le monde et la bibliothèque*. Paris : PUF, 1997.

Moureau, François. « Le Récit de voyage : Du texte au livre. » *Les Récits de voyage. Typologie, historicité*. Eds. Graça Abreu and Maria Alzira Seixo. Lisbonne : Ed. Cosmos, 1998.

---, « L'Imaginaire vrai. » *Métamorphoses du récit de voyage*. Ed. François Moureau. Genève : Champion-Slatkine, 1986.

---, ed. *Métamorphoses du récit de voyage*. Actes du Colloque de la Sorbonne et du Sénat, 2 Mars 1985. Genève : Champion/Slatkine, 1986.

Nittel, Jana. *Wondrous Magic : Images of the Orient in Eighteenth and Nineteenth Centuries' British Women Travel Writing*. Cambridge, MA : Galda, 2001.

Pasquali, Adrien. *Le Tour des horizons. Critique et récits de voyage*. Paris : Klincksieck, 1994.

- Pennington, L.E., ed. *The Purchas Handbook*. 2 vols. London : The Hakluyt Society, 1997.
- Penrose, Boies. *Travel and Discovery in the Renaissance, 1420-1620*. Cambridge, MA : Harvard UP, 1952.
- Porter, Dennis. *Haunted Journeys. Desire and Transgression in European Travel Writing*. Princeton, NJ : Princeton UP, 1991.
- Prasad, Ram Chandra. *Early English Travellers in India*. Delhi : Motilal Banarsi Dass, 1965.
- Pratt, Mary Louise. *Imperial Eye : Travel Writing and Transculturation*. London : Routledge, 1992.
- Pullapilly, Cyriac K. and Edwin J. Van Kley, eds. *Asia and the West : Encounters and Exchanges from the Age of Explorations : Essays in Honor of Donald F. Lach*. Notre Dame, IN : Cross Cultural Publications, 1986.
- Robinson, Jane. *Wayward Women. A Guide to Women Travellers*. 1990. Oxford : Oxford UP, 2001.
- Roche, Daniel. *Humeurs vagabondes : De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*. Paris : Fayard, 2003.
- Rubiès, Joan-Pau. *Travel and Ethnology in the Renaissance : South Asia through European Eyes, 1250-1625*. Cambridge : Cambridge UP, 2000.
- , « Travel Writing and Ethnography. » *The Cambridge Companion to Travel Writing*. Cambridge : Cambridge UP, 2006. 242-260.
- Schwartz, S. B. *Implicit Understandings : Observing, Reporting, and Reflecting on the Encounters*. Cambridge : Cambridge UP, 1994.
- Siegel, Kristi, ed. *Gender, Genre, and Identity in Women's Travel Writing*. New York : P. Lang, 2004.
- , *Women, Travel & Empire, 1660-1914*. Marlborough : Adam Matthew, 2002.
- Société des Anglicistes de l'Enseignement Supérieur. *Le Voyage dans la littérature anglo-saxonne : Acte du Congrès de Nice*. Paris : M. Didier, 1971.
- Speake, Jennifer, ed. *Literature of Travel and Exploration. An Encyclopedia*. 3 vols. New York, London : Fitzroy Dearborn, 2003.
- Stafford, Barbara Maria. *Voyage into Substance : Art, Science, Nature and the Illustrated Travel Account 1760-1890*. Cambridge, MA : MIT Press, 1984.
- Stagl, Justin. *A History of Curiosity : The Theory of Travel 1550-800*. Reading, UK : Harwood Academic Publishers, 1995.

Stoye, John. *English Travellers Abroad 1604-1667*. New Haven : Yale UP, 1989.

Subrahmanyam, Sanjay. *Voyage into Substance The Career and Legend of Vasco da Gama*. Cambridge : Cambridge UP, 1997.

---, *Sinners and Saints : The Successors of Vasco da Gama*. Oxford : Oxford UP, 1998.

Teltscher, Kate. *India Inscribed : European and British Writing on India 1600-1800*. Oxford : Oxford UP, 1995.

Thundy, Zacharias P. "India and Pre-Colonial Travelers from the West." *South Asian Review* 19 (Dec. 1995) : 59-89.

Tinguely. *L'écriture du Levant à la Renaissance : Enquête sur les Voyageurs Français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*. Genève : Droz, 2000.

Viviès, Jean. *Le Récit de voyage en Angleterre au XVIII^e siècle. De l'inventaire à l'invention*. Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1999.

---, ed. *Lignes de fuite. Littérature de voyage du monde anglophone*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 2003.

---, ed. *Lignes d'horizon. Récits de voyage de la littérature anglaise*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 2002.

Weil, Michèle. « La Relation de voyage. Documents anthropologiques ou textes littéraires? » Ed. Britta Rupp-Eisenreich. *Histoire de l'anthropologie : XVI-XIX^e siècles*. Paris : Klincksieck, 1984.

Yérasimos, Stéphane. *Les Voyageurs dans l'empire ottoman XIV-XVI^e siècles : Bibliographie, itinéraires et inventaires des lieux habités*. Ankara : Société Turque d'Histoire, 1991.

Contexte littéraire et culturel anglais au XVIII^e siècle

Monographies

Aarsleff, Hans. *The Study of Language in England, 1780-1860*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 1983.

Aravamudan, Srinivas. « Fiction/Translation/Transaction : The Secret History of the Eighteenth-Century Novel. » *Companion to Eighteenth-Century English Novel Culture*. Eds Paula Backscheider and Catherine Ingrassia. Oxford : Blackwell Publishing, 2005.

Armstrong, Nancy. *Desire and Domestic Fiction. A Political History of the Novel*. Oxford : Oxford UP, 1987.

- Avery, Emmett L. *The London Stage : A Critical Introduction*. Part 2, 3, 4 and 5. Carbondale : Southern Illinois UP, 1968.
- Ballaster, Rosalind M. *Seductive Forms : Women's Amatory Fiction from 1684 to 1740*. Oxford : Clarendon Press, 1992.
- Barker-Benfield, G.J. *The Culture of Sensibility. Sex and Society in Eighteenth-Century Britain*. Chicago : The University of Chicago Press, 1992.
- Benedict, Barbara M. *Framing Feeling. Sentiment and Style in English Prose Fiction, 1745-1800*. New York : AMS Press, 1994.
- Berg, Maxine. *Luxury and Pleasure in Eighteenth-Century Britain*. Oxford : Oxford UP, 2005.
- , « New Commodities, Luxuries and their Consumers in Eighteenth-Century England. » *Consumers and Luxury. Consumer Culture in Europe 1650-1850*. Eds. Maxine Berg and Helen Clifford. Manchester : Manchester UP, 1999.
- , and Elizabeth Eger, eds. *Luxury in the Eighteenth Century. Debates, Desires and Delectable Goods*. Basingstoke, UK : Palgrave Macmillan, 2003.
- Brewer, John. *The Pleasures of the Imagination. English Culture in the Eighteenth Century*. London : HarperCollins, 1997.
- , Neil McKendrick and J.H. Plumb, eds. *The Birth of a Consumer Society. Commercialization in Eighteenth-Century England*. London : Hutchinson, 1983.
- Brissenden, Robert. *Virtue in Distress. Studies in the Novel of Sentiment from Richardson to Sade*. London : Macmillan Press, 1974.
- Brown, Laura. *Fables of Modernity. Literature and Culture in the English Eighteenth Century*. Ithaca, NY : Cornell UP, 2001.
- , *The New Eighteenth Century : Theory, Politics, English Literature*. New York : Methuen, 1987.
- Burling, William J. *A Checklist of New Plays and Entertainment on the London Stage, 1700-1737*. London : Associated University Presses, 1993.
- Bushaway, Bob. « Popular Culture. » *A Companion to Eighteenth-Century Britain*. Ed. H.T. Dickinson. Oxford : Blackwell, 2002.
- Cannon, Garland. *A History of the English Language*. New York : Harcourt Brace Jovanovich, Inc, 1972.
- Castle, Terry. *Masquerade and Civilization : The Carnavalesque in Eighteenth-Century English Culture and Fiction*. Stanford, CA : Stanford UP, 1986.

- Clery, E. J. *The Feminization Debate in Eighteenth-Century England : Literature, Commerce and Luxury*. Basingstoke, UK : Palgrave Macmillan, 2004.
- Cohen, Murray. *Sensible Words. Linguistic Practice in England, 1640-1785*. Baltimore, MD : The Johns Hopkins UP, 1977.
- Colley, Linda. *Britons : Forging the Nation, 1707-1837*. London : Yale Nota Bene, 2005.
- Craddock, Patricia B. *Edward Gibbon, A Reference Guide*. Boston, MA : G.K. Hall & Co. 1987.
- Davis, Lennard. *Factual Fictions : The Origins of the English Novel*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1996.
- Day, Aidan. *Romanticism*. London : Routledge, 1998.
- Dickinson, H.T. *A Companion to Eighteenth-Century Britain*. Oxford : Blackwell, 2002.
- Ellis, Markman. *The Coffee House : A Cultural History*. London : Weidenfield and Nicolson, 2004.
- Fairer, David. « Creating a National Poetry : The Tradition of Spenser and Milton. » *The Cambridge Companion to Eighteenth-Century Poetry*. Ed. John Sitter. Cambridge : Cambridge UP, 2001.
- , « Persistence, Adaptations, Transformations in Pastoral and Georgic Poetry. » *The Cambridge History of Literature*. Ed. John Richetti. Cambridge : Cambridge UP, 2005.
- Feingold, Richard. *Moralized Song. The Character of Augustan Lyricism*. New Brunswick, NJ : Rutgers UP, 1989.
- Frank, Frederick S. *The First Gothics. A Critical Guide to the English Gothic Novel*. New York : Garland Publishing Inc., 1987.
- Franklin, Colin. *Book Collecting as One of the Fine Arts and Other Essays*. Aldershot, UK : Scolar Press, 1996.
- Gillepsie, Stuart. « Translation and Canon Formation. » *The Oxford History of Literary Translation in English, 1660-1790*. Vol. 3. Oxford : Oxford UP, 2005.
- Goldgar, Bertrand A. *Walpole and the Wits. The Relation of Politics to Literature, 1722-1742*. Lincoln, NE : University of Nebraska Press, 1976.
- Goring, Paul. *The Rhetoric of Sensibility in Eighteenth-Century Culture*. Cambridge : Cambridge UP, 2005.
- Hadfield, Andrew. *Literature, Politics and National Identity*. Cambridge : Cambridge UP, 1994.
- Harris, Tim, ed. *Popular Culture in England, c. 1500-1850*. London : Macmillan, 1995.

Hart, Horace. *Notes on a Century of Typography at the University Press Oxford 1693-1794*. Oxford : Clarendon Press, 1970.

Harvey, A.D. *English Poetry in a Changing Society, 1780-1825*. London : Allison and Busby, 1980.

Heaney, Peter, ed. *An Anthology of Eighteenth-Century Satire. Grub Street*. Lewinston, NY : The Edwin Mellen Press, 1995.

Herrmann, Frank. *The English as Collectors*. New Castle, DE : Oak Knoll Press, 1999.

Humm, Peter, Paul Stigant and Peter Widdowson, eds. *Popular Fictions : Essays in Literature and History*. London : Methuen, 1986.

Hunter, Paul J. *Before Novels : Cultural Contexts of Eighteenth-Century English Fiction*. New York & London : W.W. Norton & Company, 1990.

Hyland, Paul and Neil Sammels, eds. *Writing and Censorship in Britain*. London : Routledge, 1992.

Kelly, Louis. « The Eighteenth Century to Tytler. » *The Oxford History of Literary Translation. Vol. 3 1660-1790*. Eds. Stuart Gillespie and David Hopkins. Oxford : Oxford UP, 2005.

Keymer, Thomas. « Sentimental Fiction : Ethics, Social Critique and Philanthropy. » *The Cambridge History of English Literature, 1660-1780*. Ed. John Richetti. Cambridge, Cambridge UP, 2005.

Keynes, Geoffrey. *The Library of Edward Gibbon. A Catalogue of his Books*. London : The Bibliographical Society, 1950.

Klein, Lawrence E. *Shaftesbury and the Culture of Politeness : Moral Discourse and Cultural Politics in Early Eighteenth Century England*. Cambridge : Cambridge UP, 1994.

Lannering, Jan. *Studies in the Prose of Joseph Addison*. Cambridge, MA : Harvard UP, 1951.

Leavis, Q.D. *Fiction and the Reading Public*. 1932. London : Pimlico, 2000.

Lennard, J. Davis. *Factual Fictions. The Origins of the English Novel*. New York : Columbia UP, 1983.

Levine, Joseph M. *The Autonomy of History. Truth and Method from Erasmus to Gibbon*. Chicago : The University of Chicago Press, 1999.

Lewis, Jayne Elizabeth. *The English Fable. Aesop and Literary Culture, 1651-1740*. Cambridge : Cambridge UP, 1996.

The London Stage. A Calendar of Plays, Entertainments and Afterpieces... Part 1. 1660-1700. Ed. W. Van Gennep. Part 2. 1700-1729. Ed. E. L. Avery. Part 3. 1729-1747. Ed. A. H. Scouten. Part 4. 1747-1776. Ed. G. W. Stone. Part 5. 1776-1800. Ed. Charles Beecher Hogan. Carbondale, IL : Southern Illinois UP, 1960-1968.

Love, Harold. *Scribal Publication in Seventeenth-Century England*. Oxford : Clarendon Press, 1993.

Loveridge, Mark. *A History of Augustan Fable*. Cambridge : Cambridge UP, 1998.

Mack, Maynard. *The Garden and the City ; Retirement and Politics in the Late Poetry of Pope 1731-1743*. Toronto : University of Toronto Press, 1969.

Malcolmson, Robert. *Popular Recreations in English Society, 1700-1850*. Cambridge : Cambridge UP, 1973.

Maximillian, E. Novak. *History of Literature. Eighteenth-Century English Literature*. London : Macmillan Press, 1983.

Mayer, Robert. *History and the Early English Novel : Matters of Fact From Bacon to Defoe*. Cambridge : Cambridge UP, 1997.

McDowell, Paula. *The Women of Grub Street. Press, Politics and Gender in the London Literary Marketplace*. Oxford : Clarendon Press, 1998.

McGann, Jerome. *The Poetics of Sensibility. A Revolution in Literary Style*. Oxford : Clarendon Press, 1996.

McIntosh, Carey. *The Choice of Life. Samuel Johnson and the World of Fiction*. New Haven : Yale UP, 1973.

---, *The Evolution of the English Prose, 1700-1800. Style, Politeness, and Print Culture*. Cambridge : Cambridge UP, 1998.

McKeon, Michael. *The Origins of the English Novel : 1600-1740*. Baltimore, MD : The Johns Hopkins UP, 1987.

Mitchell, Linda C. *Grammar Wars. Language as Cultural Battlefield in the 17th and 18th Century England*. Aldershot, UK : Ashgate, 2001.

Morse, David. *The Age of Virtue. British Culture from the Restoration to Romanticism*. London : Macmillan Press, 2000.

Mullan, John. *Sentiment and Sociability. The Language of Feeling in the Eighteenth Century*. Oxford : Clarendon Press, 1988.

---, « Sentimental Novels. » *The Cambridge Companion to the Eighteenth-Century Novel*. Ed. John Richetti. Cambridge : Cambridge UP, 1996.

---, and Christopher Reid, eds. *Eighteenth-Century Popular Culture : A Selection*. Oxford : Oxford UP, 2000.

Myers, Robin and Michael Harris, eds. *Antiquaries, Book Collectors and the Circle of Learning*. Newcastle, DE : Oak Knoll Press, 1996.

Nicoll, Allardyce. *A History of English Drama, 1660-1900*. Vols. 2 and 3. Cambridge : Cambridge UP, 1952-1959.

Noel, Thomas. *Theory of the Fable in the Eighteenth Century*. New York : Columbia UP, 1975.

Novak, Maximillian E. *English Literature in the Age of Disguise*. Berkeley : University of California Press, 1977.

Nussbaum, Felicity. *The Limits of the Human. Fiction of Anomaly, Race, and Gender in the Long Eighteenth Century*. Cambridge : Cambridge UP, 2003.

--- and Laura Brown, eds. *The New Eighteenth Century : Theory, Politics, English Literature*. London : Methuen, 1987.

Parker, Blanford. *The Triumph of Augustan Poetics. English Literary Culture from Butler to Johnson*. Cambridge : Cambridge UP, 1998.

Paulson, Ronald. *Popular and Polite Art in the Age of Hogarth and Fielding*. London : University of Notre Dame Press, 1979.

Porter, Roy. *Edward Gibbon : Making History*. London : Weidenfeld and Nicolson, 1988.

---, « Mixed Feelings : The Enlightenment and Sexuality in Eighteenth-Century Britain. » *Sexuality in Eighteenth-Century Britain*. Ed. Paul-Gabriel Boucé. Manchester : Manchester UP, 1982.

Potkay, Adam. *The Fate of Eloquence in the Age of Hume*. Ithaca, NY : Cornell UP, 1994.

Raven, James. *British Fiction 1750-1770 : A Chronological Check-List of Prose Fiction in Britain and Ireland*. Newark : University of Delaware Press, 1987.

---, *The English Novel, 1770-1829 : A Bibliographical Survey of Prose Fiction Published in the British Isles*. Oxford : Oxford UP, 2000.

---, Helen Small and Naomi Tadmor. *The Practice and Representation of Reading in England*. Cambridge : Cambridge UP, 1996.

Reay, Barry. *Popular Cultures in England, 1550-1750*. London : Longman, 1998.

Ribeiro, Aileen. *The Dress Worn at Masquerades in England, 1730-1790, and Its Relation to Fancy Dress in Portraiture*. New York : Garland Publishing, 1984.

- Richetti, John J., ed. *The Cambridge Companion to the Eighteenth-Century Novel*. Cambridge : Cambridge UP, 1996.
- , ed. *The Cambridge History of English Literature, 1660-1780*. Cambridge : Cambridge UP, 2005.
- , *The English Novel in History, 1700-1780*. London : Routledge, 1999.
- , *Popular Fiction Before Richardson. Narrative Patterns, 1700-1739*. Oxford : Clarendon Press, 1969.
- Rogers, Pat. *Literature and Popular Culture in Eighteenth-Century England*. Brighton, UK : The Harvester Press Limited, 1985.
- Rosenfeld, Sybil. *A Short History of Scene Design in Great Britain*. Oxford : Blackwell, 1973.
- Salmon, Vivian. *The Study of Language in 17th Century England*. Amsterdam : John Benjamins BV, 1979.
- Salusinszky, Imre, ed. *Northrop Frye's Writings on the Eighteenth and Nineteenth Centuries*. Volume 17. Toronto : University of Toronto Press, 2005.
- Sambrook, James. *The Eighteenth-Century. The Intellectual and Cultural Context of English*. Harlow, UK : Longman, 1993.
- Swann, Marjorie. *Curiosities and Texts. The Culture of Collecting in Early Modern England*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 2001.
- Sweet, Rosemary. *Antiquaries. The Discovery of the Past in Eighteenth-Century Britain*. London : Hambledon and London, 2004.
- Sweetman, John. *The Enlightenment and the Age of Revolution*. London : Longman, 1998.
- Taylor, George. « 'The Just Delineation of Passions' : Theories of Acting in the Age of Garrick. » *Essays on the Eighteenth-Century English Stage*. Eds. Richard Kenneth and Peter Thomson. London : Methuen & Co., 1972.
- Todd, Janet. *Sensibility : An Introduction*. London : Methuen, 1986.
- Toliver, Harold E. *Pastoral Forms and Attitudes*. Berkeley : University of California Press, 1971.
- Tompkins, J.M.S. *The Popular Novel in England, 1770-1800*. London : Methuen & Co. Ltd., 1969.
- Van Sant, Ann Jessie. *Eighteenth-Century Sensibility and the Novel. The Sense in Social Context*. Cambridge : Cambridge UP, 1993.

Wahrman, Dror. *The Making of the Modern Self. Identity and Culture in Eighteenth-Century England*. New Haven : Yale UP, 2004.

Warner, William. *Licensing Entertainment : The Elevation of Novel Reading in Britain, 1684-1750*. Berkeley : University of California Press, 1998.

Watt, Ian. *The Rise of the Novel*. Harmondsworth : Penguin Books, 1957.

West, Shearer. *The Image of the Actor. Verbal and Visual Representation in the Age of Garrick and Kemble*. New York : St Martin's Press, 1991.

Woodman, Thomas. « Augustanism and Pre-Romanticism. » *A Companion to Eighteenth-Century Poetry*. Ed. Christine Gerrard. Oxford : Blackwell, 2006.

Articles

Beasley, Jerry C. « Portraits of a Monster : Robert Walpole and Early English Prose Fiction. » *Eighteenth Century Studies* 14-4 (Summer 1981) : 406-443.

Frye, Northrop. « Towards Defining an Age of Sensibility. » *A Journal of Literary History* 23 (June 1956) : 144-152.

---, « Varieties of Eighteenth-Century Sensibility. » *Eighteenth-Century Studies* 24-2 (Winter 1990-91) : 157-172.

Grundy, Isobel. « Books and the Woman : an Eighteenth-Century Owner and her Libraries. » *English Studies in Canada* 20 (March 1994) : 1-22.

Kolb, Gwin J. « The Structure of *Rasselas*. » *Publications of the Modern Language Association of America* 66-5 (Sept. 1951) : 698-717.

Kvande, Marta « The Outsider Narrator in Eliza Haywood's Political Novels. » *SEL* 43-3 (Summer 2003) : 625-643.

Stevenson, Samuel W. « Romantic Tendencies in Pope. » *ELH* 1-2 (Sept. 1934) 126-155.

Wells, Mitchell. « Spectacular Scenic Effects of the Eighteenth-Century Pantomime. » *Philological Quarterly* XVII.4 (Jan. 1938) : 67-82.

Généralité. Littérature

Monographies

Auerbach, Erich. *Mimésis. La Représentation de la réalité dans la littérature occidentale*. 1946. Paris : Gallimard, 1968.

- Bakhtine, Mikhaïl. *The Dialogic Imagination*. Austin, TX : University of Texas Press, 1994.
- , *Esthétique et Théorie du Roman*. Paris : Gallimard, 1978.
- , *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*. Paris : Gallimard, 1970.
- Barfoot, C.C. and Dominic Baker-Smith, eds. *Between Dream and Nature : Essays on Utopia and Dystopia*. Amsterdam : Rodopi, 1987.
- Barker, Francis, et al, eds. *Literature, Politics and Theory*. London : Methuen, 1986.
- , ed. *The Politics of Theory*. Colchester : University of Essex, 1983.
- « Baroque/s et maniérisme/s littéraires : tonner contre? » Actes du Colloque de l'université de Paris III-Sorbonne Nouvelle, 2-4 Juin 2005. *Epistémè* 9 (Printemps 2006).
- Benjamin, Walter. « Le Conteur. » *Œuvres III*. 1936. Paris : Gallimard, 2000.
- Booth, Wayne C. *The Rhetoric of Fiction*. Chicago : University of Chicago Press, 1961.
- Curtius, Ernst Robert. *La Littérature européenne et le Moyen Age latin*. Trans. Jean Bréjoux. Paris : PUF, 1956.
- Day, Aidan. *Romanticism*. London : Routledge, 1998.
- Feingold, Richard. *Moralized Song. The Character of Augustan Lyricism*. New Brunswick, NJ : Rutgers UP, 1989.
- Frank, Frederick S. *The First Gothics. A Critical Guide to the English Gothic Novel*. New York : Garland Publishing Inc., 1987.
- Gebauer, Gunter and Christoph Wulf. *Mimesis. Culture, Art, Society*. Berkeley, CA : University of California Press, 1995.
- Genette, Gérard. *Figures III*. Paris : Seuil, 1973.
- , « Frontières du récit. » *L'Analyse structurale du récit*. Paris : Seuil, 1981.
- , *Palimpsestes*. Paris : Seuil, 1982.
- Harvey, A.D. *English Poetry in a Changing Society, 1780-1825*. London : Allison and Busby, 1980.
- Hunter, Paul J. *Before Novels. The Cultural Contexts of Eighteenth-Century of English Fiction*. New York : W.W. Norton & Company, 1990.
- Jaus, Robert Hans. *Aesthetic Experience and Literary Hermeneutics*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 1982.

- , *Toward an Aesthetic of Reception*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 1982.
- Lannering, Jan. *Studies in the Prose of Joseph Addison*. Cambridge, MA : Harvard UP, 1951.
- Lennard, J. Davis. *Factual Fictions. The Origins of the English Novel*. New York : Columbia UP, 1983.
- Lewis, Jayne Elizabeth. *The English Fable. Aesop and Literary Culture, 1651-1740*. Cambridge : Cambridge UP, 1996.
- Loveridge, Mark. *A History of Augustan Fable*. Cambridge : Cambridge UP, 1998.
- Marin, Louis. *Politique de la représentation*. Paris : Ed. Kimé, 2005.
- , *Des pouvoirs de l'image*. Paris : Seuil, 1993.
- , *De la représentation*. Paris : Gallimard, 1994.
- , *Utopiques : jeux d'espaces*. Paris : Editions de Minuit, 1973.
- Maximillian, E. Novak. *History of Literature. Eighteenth-Century English Literature*. London : Macmillan Press, 1983.
- McIntosh, Carey. *The Evolution of the English Prose, 1700-1800. Style, Politeness, and Print Culture*. Cambridge : Cambridge UP, 1998.
- McKeon, Michael. *The Origins of the English Novel, 1600-1740*. Baltimore, MD : The Johns Hopkins UP, 1987.
- Nicoll, Allardyce. *A History of English Drama*. vols. 2-3. Cambridge : Cambridge UP, 1952.
- Noel, Thomas. *Theory of the Fable in the Eighteenth Century*. New York : Columbia UP, 1975.
- Novak, Maximillian E. *English Literature in the Age of Disguise*. Berkeley : University of California Press, 1977.
- Orgel, Stephen and Roy Strong, eds. *Inigo Jones. The Theatre of the Stuart Court*. 2 vols. London : Sotheby Parke Bernet, 1973.
- Potkay, Adam. *The Fate of Eloquence in the Age of Hume*. Ithaca, NY : Cornell UP, 1994.
- Prieto, Luis J. « Le Mythe de l'original. » *Esthétique et poétique*. Ed. Gérard, Genette. Paris : Seuil, 1992.
- Richetti, John, ed. *The Cambridge Companion to the Eighteenth-Century Novel*. Cambridge : Cambridge UP, 1996.

---, *The Cambridge History of English Literature, 1660-1780*. Cambridge : Cambridge UP, 2005.

---, *Popular Fiction Before Richardson. Narrative Patterns, 1700-1739*. Oxford : Clarendon Press, 1969.

Schlobin, Roger C., ed. *The Aesthetics of Fantasy Literature and Art*. Notre Dame, ID : University of Notre Dame Press, 1982.

Todorov, Tzvetan. *Introduction à la littérature fantastique*. Paris : Seuil, 1970.

Toliver, Harold E. *Pastoral Forms and Attitudes*. Berkeley : University of California Press, 1971.

Tompkins, J.M.S. *The Popular Novel in England, 1770-1800*. London : Methuen & Co. Ltd., 1969.

Turner, Cheryl. *Living by the Pen. Women Writers in the Eighteenth Century*. London : Routledge, 1992.

Watt, Ian. *The Rise of the Novel*. Harmondsworth : Penguin Books, 1957.

Woodman, Thomas. « Augustanism and Pre-Romanticism. » *A Companion to Eighteenth-Century Poetry*. Ed. Christine Gerrard. Oxford : Blackwell, 2006.

Articles

Coste, Didier. « Rewriting, Literariness, Literary History. » *La Revue LISA/ LISA e-journal* II-5 (2004). Article consulté les 11 et 13 juin 2008 <<http://www.unicaen.fr/mrsh/anglais/lisa>>.

Jenkyns, Richard. « Virgil and Arcadia. » *Journal of Roman Studies* 79 (1989) : 26-39.

Molino, Jean. « Logique de la description. » *Poétique* 91 (Sept. 1992) : 363-382.

Généralité. Culture, histoire et philosophie

Aarsleff, Hans. *From Locke to Saussure An Essay on the Study of Language and Intellectual History*. London : Athlone, 1982.

Bartine, David. *Early English Reading Theory : Origins of Current Debates*. Columbia, SC : University of South Carolina Press, 1989.

Benedict, Barbara M. *Curiosity. A Cultural History of Early Modern Inquiry*. Chicago : University of Chicago Press, 2001.

---, *Making the Modern Reader : Cultural Mediation in Early Modern Literary Anthologies*. Princeton : Princeton UP, 1996.

Berg, Maxine, and Helen Clifford, eds. *Consumers and Luxury : Consumer Culture in Europe 1650-1850*. Manchester : Manchester UP, 1999.

Cassirer, Ernst. *La Philosophie des Lumières*. Paris : Fayard, 2005.

Cook, Harold J. *Matters of Exchange. Commerce, Medicine and Science in the Dutch Golden Age*. New Haven : Yale UP, 2007.

Corbin, Alain. *Le Miasme et la jonquille*. 1982. Paris : Flammarion, 1986.

Daston, Lorraine. « Objectivity and the Escape from Perspective. » *Social Studies of Science* 22-4 (Nov 1992) : 597-618.

Devèze, Michel. *L'Europe et le monde à la fin du XVIII^e siècle*. Paris : Albin Michel, 1970.

De Vries, Jan. « Luxury in the Dutch Golden Age in Theory and Practice. » *Luxury in the Eighteenth Century. Debates, Desires and Delectable Goods*. Eds. Maxine Berg and Elizabeth Eger. Basingstoke, UK : Palgrave Macmillan, 2003.

Dickinson, H.T., ed. *A Companion to Eighteenth-Century Britain*. Oxford : Blackwell Publishing, 2002.

Girard, René. *Le Bouc Emissaire*. Paris : Grasset, 1982.

Grafton, Anthony. *Defenders of the Text. The Tradition of Scholarship in an Age of Science*. Cambridge, MA : Harvard UP, 1991.

---, *The Footnote : A Curious History*. Cambridge, MA : Harvard UP, 1997.

Hazard, Paul. *La Crise de la conscience européenne : 1680-1715*. Paris : Fayard, 1994.

---, *La Pensée européenne au XVIII^e siècle : De Montesquieu à Lessing*. Paris : Hachette, 1995.

Hobsbawm, Eric and Terence Ranger, eds. *The Invention of Tradition*. Cambridge : Cambridge UP, 1983.

Hyland, Paul, ed. *The Enlightenment : A Sourcebook and Reader*. London : Routledge, 2003.

Latour, Bruno. *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte, 1991.

- Lecler, Joseph. *Le Concile de Vienne. Histoire des conciles Œcuméniques, 1311-1312. Tome VIII.* 1964. Paris : Fayard, 2005.
- Lecourt, Dominique, ed. *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences.* 1999. Paris : PUF, 2006.
- Lecouteux, Claude. *Les Monstres dans la pensée médiévale européenne.* Paris : Presses de l'Université de Paris Sorbonne, 1999.
- Lefranc, Abel. *Histoire du Collège de France, depuis ses origines jusqu'à la fin du premier empire.* Genève : Slatkine reprints, 1970.
- Mitchell, W. J. Thomas. *Iconology : Image, Text, Iconology.* Chicago : Chicago UP, 1986.
- « Notes on the Collections Formed by Thomas Howard, Earl of Arundel and Surrey. » *Burlington Magazine* 20-106 (Jan. 1912) 233-236.
- Pachet, Pierre. *Du bon usage des fragments grecs.* Paris : Le Nouveau Commerce, 1976.
- Piponnier, Françoise and Perrine Mane, eds. *Se vêtir au Moyen Age.* Paris : A. Biro, 1995.
- Pomian, Krzysztof. *Collectors and Curiosities : Paris and Venice, 1500-1800.* 1987. Cambridge : Polity Press, 1990.
- Ribeiro, Aileen. *Dress in the Eighteenth Century Europe, 1715-1789.* London : B.T. Batsford, 1984.
- Roche, Daniel. *La Culture des apparences. Une histoire du vêtement, XVII^e-XVIII^e siècle.* Paris : Fayard, 1989.
- Rule, John. « Manufacturing and Commerce. » H. T. Dickinson. 127-140.
- Solkin, David H. *Painting for Money. The Visual Arts and the Public Sphere in Eighteenth-Century England.* New Haven : Yale UP, 1993.
- Todorov, Tzvetan. *Les Morales de l'Histoire.* Paris : Grasset, 1991.
- Tuillie, André, ed. *Histoire du Collège de France. I, La Création, 1530-1560.* Paris : Fayard, 2006.
- Veyne, Paul. *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes. Essai sur l'imagination constituante.* Paris : Seuil, 1983.

Théorie de la traduction

- Ballard, Michel. *De Cicéron à Benjamin : traducteurs, traductions, réflexions.* Lille : Presses Universitaires de Lille, 1992.

Bassnett-McGuire, Susan. *Constructing Cultures. Essays on Literary Translation*. Clevedon : Multilingual Matters, 1998.

---, *Translation Studies*. London : Methuen, 1980.

---, and Peter Bush. *The Translator as Writer*. London : Continuum, 2006.

---, and Harish Trivedi. *Post-Colonial Translation. Theory and Practice*. London : Routledge, 1999.

Benjamin, Walter. « La Tâche du traducteur. » *Œuvres I*. 1923. Paris : Gallimard, 2000.

Cachin, Marie-Françoise. « Passeurs de culture européenne : les traducteurs anglais à l'époque victorienne. » *Passeurs culturels dans le monde des médias et de l'édition en Europe, XIX^e et XX^e siècles*. Eds. Cooper-Richet, Diana, Jean-Yves Mollier and Ahmed Silem. Villeurbanne : Presses de l'Enssib, 2005.

De Man, Paul. « Conclusions : Walter Benjamin's 'The Task of the Translator'. » *The Resistance to Theory*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 1986. 73-105.

Derrida, Jacques. « Des Tours de Babel. » *Difference in Translation*. Ed. Joseph F. Graham. Ithaca, NY : Cornell UP, 1985. 209-249.

---, *Positions*. Paris : Ed. de Minuit, 1972.

---, *Qu'est-ce qu'une traduction « relevante »?* Paris : L'Herne, 2005.

Gentzler, Edwin. *Contemporary Translation Theories*. London : Routledge, 1993.

Niranjana, Tejaswini. *Siting Translation*. Berkeley : University of California Press, 1992.

Ricoeur, Paul. *Sur la traduction*. Paris : Bayard, 2004.

Steiner, George. *After Babel. Aspects of Language and Translation*. Oxford : Oxford UP, 1975.

Venuti, Lawrence, ed. *Rethinking Translation. Discourse, Subjectivity, Ideology*. London : Routledge, 1992.

---, *The Translator's Invisibility. A History of Translation*. London : Routledge, 1995.

Biographie

Bonner, Anthony. *Doctor Illuminatus. A Ramon Lull Reader*. 1985. Princeton, NJ : Princeton UP, 1993.

Cannon, Garland. *The Life and Mind of Oriental Jones*. Cambridge : Cambridge UP, 1990.

---, *Oriental Jones. A Biography of Sir William Jones, 1746-1794*. Bombay : Asia Publishing House, 1964.

Carlton, Charles. *Archbishop Laud*. London : Routledge, 1987.

Chuvin, Pierre and Anne Marie Moulin, eds. *L'Islam au péril des femmes : une Anglaise en Turquie au XVIIIe siècle*. Paris : François Maspero, 1981.

Curley, Thomas M. *Samuel Johnson and the Age of Travel*. Athens, GA : The University of Georgia Press, 1976.

Garnett, Richard. « Knight, Ellis Cornelia (1757-1837). » Harrison and Matthew. 7 Sept. 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/15718>>.

Gibbon, Edward. *The Memoirs of the Life of Edward Gibbon*. Ed. Georges A. Bonnard. London : Nelson, 1966.

Gibson, Margaret. *Adelard of Bath. An English Scientist and Arabist of the Early Twelfth Century*. Ed. Charles Burnett. London : The Warburg Institute, 1987.

Grundy, Isobel. *Lady Mary Wortley Montagu. Comet of the Enlightenment*. Oxford : Oxford UP, 1999.

Halsband, Robert, ed. *The Complete Letters of Lady Mary Wortley Montagu. Vol I. 1708-1720*. Oxford : Clarendon Press, 1965.

---, *The Life of Lady Mary Wortley Montagu*. Oxford : Clarendon Press, 1956.

Hamilton, Alastair. « Bedwell, William (1563-1632). » Harrison and Matthew. 27 June 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/1942>>.

Harris, C. R. S. *Duns Scotus. The Place of Duns Scotus in Medieval Thought*. London : Thoemmes Press, 1994.

Harrison Brian and H.C.G. Matthew, eds. *Oxford Dictionary of National Biography*. Oxford : Oxford UP, 2004.

Holt, P.M. « Ockley, Simon (1679-1720). » Harrison and Matthew. 8 Aug. 2008. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/20494>>.

Jack, Malcolm. « Introduction. » *Vathek and Other Stories. A William Beckford Reader*. London : William Pickering, 1993.

Kuntz, Marion L. *Guillaume Postel, Prophet of the Restitution of all Things. His Life and Thought*. The Hague : Martinus Nijhoff Publishers, 1981.

Llinarès, Armand. *Raymond Lulle. Philosophe de l'action*. Grenoble : Allier, 1962.

- Margoliouth, D.S. « Uri, Joannes (1726-1796). » Harrison and Matthew. 8 Aug. 2008. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/28015>>.
- , « White, Joseph (1746-1814). » Harrison and Matthew. 27 June 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/29259>>.
- Marshall, P.J. « Hyde, Thomas (1636-1703). » Harrison and Matthew. 27 June 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/14336>>.
- McCabe, Richard A. « Hall, Joseph (1574-1656). » Harrison and Matthew. 10 July 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/11976>>.
- McWhir, Anne. « Scott, John (1730-1783). » Harrison and Matthew. 27 June 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/24891>>.
- Ogden, James. « Isaac D'Israeli (1766-1848). » Harrison and Matthew. 3 Dec. 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/7690>>.
- Palou, Sebastian Garcias. *Ramon Lull y el Islam*. Palma de Mallorca : Graficas Planisi, 1982.
- Prior, D. L. « Irwin, Eyles (1751-1817). » Harrison and Matthew. 3 Dec. 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/14477>>.
- Singh, Janardan Prasad. *Sir William Jones : His Mind and Art*. New Delhi : S. Chand & Company Ltd., 1982.
- Thorne, Roland. « Courtenay, John (1738-1816). » Harrison and Matthew. 27 June 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/6453>>.
- Toomer, G.J. « Castell, Edmund (1606-1686). » Harrison and Matthew. 27 June 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/4865>>.
- , « Poccoke, Edward (1604-1691). » Harrison and Matthew. 17 July 2008. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/22430>>.
- , « Poccoke, Edward (1648-1726). » Harrison and Matthew. 27 June 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/22431>>.
- Trautmann, Thomas R. « Wilkins, Sir Charles (1759-1836). » Harrison and Matthew. 15 Dec. 2007. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/29416>>.
- Trevelyan, George, Sir. *The Life and Letters of Lord Macaulay*. 2 vols. Oxford : Oxford UP, 1932.
- Trevor-Roper, Hugh. *Archbishop Laud, 1573-1645*. London : Macmillan, 1940.
- Vrolijk, Arnoud. « Sale, George (1696-1736). » Harrison and Matthew. 31 Aug. 2008. <<http://www.oxforddnb.com/view/article/24529>>.

Wakefield, Colin. « Hunt, Thomas (1696-1774). ». Harrison and Matthew. 27 June 2007.
<<http://www.oxforddnb.com/view/article/14207>>.

Zwemer, Samuel Marinus. *Raymund Lull, First Missionary to the Moslems*. 1902.
Liskeard, Cornwall, UK : Diggory Press, 2006.

INDEX

A

Aarsleff, Hans.....	600
Abélard de Bath.....	60, 159
Adams, Thomas.....	68
Addison, Joseph....	47, 87, 95, 96, 97, 98, 174, 225, 226, 243, 246, 338, 348, 349, 352, 400, 541, 545, 561, 575, 581, 604, 642, 654, 655, 656, 661, 662, 669, 670, 682, 683, 684, 685, 690, 691, 692, 839
Adrianople.....	215, 433
Ainslie, Sir Robert.....	465
Akenside, Mark.....	658
Alexander, William.....	361, 363, 368, 466
Alili, Rochdy.....	274
Anacréon.....	
Anacreon.....	176, 246, 247, 275, 591, 595, 602, 604, 605, 606
Anacréon.....	176, 602, 604, 605
Anderson, Robert.....	581, 641
Anquetil Du Perron, Abraham-Hyacinthe.....	38, 161, 185, 187, 406, 712, 838
Arasse, Daniel.....	636
Aravamudan, Srinivas.....	232, 688, 689
Arbuthnot, John.....	459
Arwaker, Edmund.....	340
Ashwell, George.....	75, 182
Asiatic Society.....	74, 137, 144, 162, 193, 222, 375, 406
Atterbury, Dr.....	238
Auchterlonie, Paul.....	60, 67
Aurengzeb.....	431

B

Bacon, Francis.....	60, 350, 358, 403
Bacqué-Grammont, Jean-Louis.....	303
Bajazet.....	
Bajazet.....	303, 496, 499, 832
Bayezid.....	62
Ballard, Michel.....	262, 552, 553
Ballaster, Ros.....	31, 32, 40, 41, 157, 252, 255, 451, 689, 710, 712
Banerjee, Pompa.....	365
Barbour, Richmond.....	64
Baudrillard, Jean.....	113, 207

Bayle, Richard.....	77, 320
Beasley, Jerry C.....	520
Beattie, James.....	276, 277, 330, 587
Beckford, William.....	40, 575, 607, 667, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 842, 843
Bedwell, William.....	66, 67, 70, 76, 159
Behn, Aphra.....	113
Bell, John.....	191, 490, 495, 497, 498, 499, 832, 835
Benjamin, Walter.....	84, 162, 180, 625, 626, 631, 638
Bennett, Agnes Maria.....	235, 842
Bentley, Richard.....	582
Berg, Maxine.....	419, 420
Bessborough, Lord.....	463
Bhabha, Homi.....	28, 689
Bickerstaff, Isaac.....	116, 117, 118, 120, 302, 842
Bignon, Jean-Paul.....	356, 358, 406
Blair, Hugh.....	244, 668, 670, 671
Bodleian.....	69, 72, 73, 161, 163, 164, 172, 826, 827, 828, 829, 830, 831
Boemus, Johann.....	442
Boileau, Nicholas.....	257, 555
Boissard, Robert.....	494, 495
Bonaparte, Napoléon.....	26, 312, 360
Bonnefoy, Yves.....	124
Boswell, James.....	134, 285, 287, 331, 622
Boucher, François.....	464, 491, 569
Boucher, François.....	464, 491, 569
Bouchet, le père.....	405, 406, 407
Bougainville.....	579, 584, 652
Boulainvilliers, Henri de.....	78
Boyle, Robert.....	50, 51, 52, 53, 68, 691
Brewer, John.....	190
Bristol, Lady.....	433
Brown, John.....	319, 832, 840
Bryant, Jacob.....	538
Burke, Edmund.....	529, 664
Burney, Frances.....	461
Burton, Sir Richard.....	37
Byron, George Gordon, Lord.....	32, 680
Bysse, Edward.....	581, 668

C

Calcutta.....	31, 32, 33, 38, 74, 75, 137, 144, 159, 162, 164, 166, 169, 192, 193, 194, 198, 199, 220, 221, 222, 252, 329, 378, 380, 384, 390, 404, 418, 465, 597, 648, 676, 677, 678, 698, 699, 703, 705, 712, 835, 837, 841, 842, 843
Cambridge.....	66, 67, 68, 69, 71, 72, 83, 96, 102, 160, 162, 166, 187, 584, 613, 627
Campbell, George.....	557, 659, 843
Cannon, Garland.....	174, 259, 390, 547, 589, 600
Carboni, Stefano.....	82, 83
Carlyle, Joseph.....	181, 196, 198, 261, 268, 549, 561, 564, 568, 584, 607, 611, 613, 614, 615, 616, 617, 627, 635, 642
Cartwright, William.....	487

Carver, Jonathan.....	444
Castell, Edmund.....	67, 68, 69, 160
Castle, Terry.....	290, 474
Caxton, William.....	60, 61
Certeau, Michel de.....	207
Chah Abbas.....	427, 428, 429
Chalmer, Alexander.....	581
Chambers, Robert.....	137, 191, 218
Chandler, Richard.....	443, 444, 445, 446, 841
Chaucer, Geoffrey.....	60, 580, 581, 627
Chaudhuri, K. N.....	420, 422, 423
Chraïbi, Aboubakr.....	188, 189
Cirakman, Asli.....	311, 314
Clarke, Samuel.....	51, 73
Cockin, William.....	493
Cœurdoux, père.....	406, 600
Cohen, Murray.....	544
Coignard, Jérôme.....	97
Colas, René.....	463
Colebrooke, Henry.....	31, 362, 363
Collins, William.....	116, 324, 559, 593, 595, 658, 840
Compagnie du Levant.....	51, 62, 67, 69, 160
Conant, Martha Pike.....	31, 32, 39, 48, 57, 58, 61, 62, 65, 75, 79, 80, 236, 237, 238, 239, 242, 344, 712
Constantinople.....	
Constantinople.....	32, 36, 63, 91, 117, 228, 416, 433, 463, 464, 465, 490, 491, 507, 511, 514, 841, 842, 843
Istanbul.....	51, 312, 428, 438, 443, 709
Cook, Harold.....	572
Cooper, Rev.....	128, 567, 568, 842
Coste, Didier.....	620
Courtenay, John.....	173
Cowper, Judith.....	238, 581
Coypel, Antoine.....	430
Craddock, Patricia.....	388
Croxall, Samuel.....	582
Curtius, Ernst Robert.....	125

D

D'Avenant, Sir William.....	76
D'Israeli, Isaac.....	203, 204, 205, 371, 372, 373, 651, 843
D'Souza, Florence.....	406
Dalvimart, Octavian.....	466
Daniell, Thomas and William.....	464, 465
Daston, Lorraine.....	38, 184
Davis, Lennard J.....	522
Davy, Major.....	166, 167
Day, John.....	87, 96, 182, 266, 349, 355, 428, 524, 655
De Quincey, Thomas.....	32, 680
de Vries, Jan.....	419

Defoe, Daniel	33, 45, 129, 183, 416, 451, 454, 455, 456, 458, 521, 545, 551, 573, 660, 661, 689, 839, 840
Denny, Walter B.	426
Derrida, Jacques	625, 626
Diderot, Denis	579, 652
Douce, Francis	372, 466, 651
Dow, Alexander	18, 115, 173, 191, 192, 211, 321, 560, 566, 567, 568, 571, 574, 624, 626, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 835, 841
Drake, Nathan	276, 556
Dryden, John	113, 174, 238, 262, 264, 272, 518, 552, 553, 554, 555, 575, 580, 581
Du Ryer, André	76
Duns Scotus	159
Duret, Claude	534

E

East India Company	
Compagnie des Indes Orientales	25, 50, 62, 167, 193, 357, 421, 423, 425, 431, 542, 565, 583
East India Company	25, 158, 159, 360, 375, 380, 420, 421, 422, 433, 560, 836, 843
Eco, Umberto	536
Erpenius	
Erpenius	56, 65, 72
van Erpe, Thomas	65
Ésope	
Ésope	65, 340
Æsop	248, 335
Eton, William	312, 313, 843

F

Fairer, David	580
Favart, Mme	116, 491
Feather, John	102, 103, 521
Feingold, Richard	655
Ferdowsī	
Ferdowsī	594, 603, 604, 650
Ferdusi	246, 602, 604
Firdausi	595, 604
Firdousi	594, 603
Fergusson, John	584
Ferriol, Charles-Augustin de	107, 112, 466, 467, 477, 479, 481, 507
Festa, Lynn	697, 703
Folkes, Martin	112, 466
Foote, Samuel	234, 842
Fox, Charles James	479, 529
Franklin, Michael J.	450, 699, 842
Fraser, James	46, 597

G

Gagnier, Jean	78, 394, 395, 397, 398, 400
---------------	-----------------------------

Galland, Antoine...	29, 30, 32, 36, 37, 47, 50, 56, 61, 76, 79, 80, 82, 83, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 97, 106, 112, 113, 114, 174, 175, 188, 189, 248, 261, 276, 277, 341, 356, 366, 390, 467, 473, 556, 567, 641, 835, 839
Garrick, David.....	491, 492, 493, 494, 555, 832
Gay, John.....	518, 520, 840
Gerard, Alexander.....	555
Gerrans, B.....	46, 201, 565, 643, 647, 843
Gibbes, Phebe.....	33, 703, 842
Gibbon, Edward..	77, 313, 314, 373, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 402, 408, 668, 835
Gildon, Charles.....	83
Gillepsie, Stuart.....	621, 625, 627
Gladwin, Francis.....	31, 192, 199, 589, 595, 678, 842, 843
Göçek, Fatma Müge.....	431
Goguet, Yves-Antoine.....	446
Goldgar, Bertrand A.....	518
Goldsmith, Oliver.....	95, 657, 659, 841
Golius, Jacob.....	65, 160, 841
Grafton, Anthony.....	409, 457, 601
Gravius.....	72, 73
Greaves, John.....	66, 73, 160, 294, 295, 297, 390
Greenwood, James.....	537, 547
Grenby, M. O.....	528
Greville, Fulke.....	303
Griffith, Eliza.....	100, 101, 102
Grotius.....	68
Grub Street.....	83, 519
Grundy, Isobel.....	501, 507, 510
Guer, Jean-Antoine.....	130, 464, 840
Guichard, Estienne.....	534

H

Habesci, Elias.....	316, 842
Hāfez.....	
Hafez.....	147, 148, 176, 198, 246, 264, 275, 595, 602, 603, 604, 606, 638, 639, 825, 841
Hāfez....	147, 174, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 199, 272, 274, 372, 562, 564, 569, 589, 591, 604, 605, 606, 607, 611, 620, 621, 622, 623, 637, 638, 640, 641, 648, 649, 675, 681, 821
Hafiz....	148, 174, 175, 179, 218, 247, 273, 382, 583, 591, 620, 667, 821, 822, 823, 825, 842
Halhed, Nathaniel.....	196, 270, 271, 361, 368, 378, 384, 833, 841
Hamilton, Alexander.....	840
Hamilton, Charles.....	21, 131, 138, 146, 169, 198, 374, 375, 378, 382, 677, 836, 843
Hamilton, Elizabeth..	131, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 169, 373, 374, 375, 376, 378, 379, 381, 383, 384, 385, 402, 677, 833, 843
Harris, C. R. S.....	159, 839
Harris, James.....	550, 551
Harvey, A. D.....	658
Hastings, Warren. .	31, 74, 135, 136, 139, 158, 168, 169, 196, 198, 223, 224, 277, 375, 378, 380, 529, 530, 583, 584, 603, 677, 842

Hawkesworth, John.....	97, 135, 351, 841
Hawkins, Sir John.....	135, 172
Haywood, Eliza.....	214, 522, 524, 526, 527, 688, 840
Hazard, Paul.....	100
Heaney, Peter.....	519
Henri VIII.....	427
Herbelot, Barthélémy d'.....	29, 34, 56, 92, 327, 328, 390, 391, 395, 839
Heron, Robert.....	176, 686, 687, 843
Hill, Aaron.....	131, 294, 295, 296, 297, 314, 315, 527, 832, 839, 840
Hindley, J. H.....	148
Hodgen, Margaret.....	442
Hodges, William.....	378, 843
Hogarth, William.....	460, 621
Hole, Richard.....	31, 34, 47, 605, 659, 660, 843
Holt, P. M.....	66, 69, 72, 73
Homère.....	
Homer.....	255, 257, 263, 581, 588, 594, 595, 603, 604, 677, 684
HOMER.....	266
Homère.....	125, 237, 255, 257, 263, 265, 581, 588, 594, 602, 603, 604, 659, 684
Hoppner, John.....	100, 201, 512, 513, 643, 644, 645, 646, 647
Horace.....	126, 246, 358, 555, 564, 604, 656
Hourani, Albert.....	59
Howard, Thomas, Lord of Arundel.....	427, 487
Huet, Pierre Daniel.....	254, 405, 407, 539, 586, 587
Hughes, John.....	115, 116, 118, 119, 320, 840
Hume, David.....	95, 653, 654
Hunt, Thomas.....	73, 163, 164, 186, 187, 826, 827
Hunter, William.....	187, 188, 464, 465, 832, 842
Huntington, Robert.....	68, 69, 72, 73
Hurd, Richard.....	555, 587
Hyde, Thomas.....	51, 52, 67, 69, 70, 72, 162, 163, 271, 272, 826, 827

I

Ibrahim müteferrika.....	432
Ibrahim pacha.....	257, 258, 432
Inatulla.....	
Inatulla.....	18, 173, 560, 566, 624, 626, 627, 630, 836, 841
Ināyat-Allā.....	628, 630, 632, 634, 635
Inchbald, Elizabeth.....	301, 842
Irwin, Robert. 32, 40, 130, 325, 326, 331, 360, 361, 362, 363, 364, 368, 370, 450, 841, 842	
Istanbul.....	312, 438, 709

J

Jāmī.....	246, 372, 589, 590, 603, 604, 607, 618, 619
Jean de Capoue.....	58, 60, 253
Jefferys, Thomas.....	112, 455, 456, 466, 469, 476, 477, 478, 479, 480, 482, 483, 485, 486, 491, 494, 572
Jodrell, Richard Paul.....	434
Johnson, Samuel.....	21, 41, 97, 98, 100, 101, 102, 115, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 171, 172, 239, 240, 241, 242, 249, 251, 252, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289,

290, 291, 292, 293, 294, 296, 297, 298, 299, 317, 318, 331, 333, 351, 353, 390, 413, 545, 546, 554, 555, 579, 581, 632, 640, 642, 655, 690, 705, 840, 841
 Jones, Sir William. 31, 32, 41, 70, 71, 74, 75, 136, 137, 144, 145, 146, 147, 155, 156, 157, 162, 164, 165, 166, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 183, 184, 189, 191, 192, 193, 194, 198, 209, 211, 212, 218, 220, 221, 222, 223, 245, 252, 258, 259, 261, 264, 265, 274, 275, 323, 324, 326, 327, 328, 372, 373, 378, 385, 390, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 487, 488, 494, 495, 533, 536, 537, 538, 543, 552, 558, 559, 569, 570, 583, 588, 589, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 599, 600, 601, 602, 605, 606, 607, 610, 611, 620, 621, 622, 628, 637, 638, 639, 640, 641, 662, 663, 666, 672, 673, 674, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 710, 712, 821, 823, 837, 841, 842, 843

K

Kālidāsa.....	
Calidas.....	147, 673
Kālidāsa.....	145, 156, 259, 605, 607, 672, 673
Kauffman, Angelica.....	511
Keith, George.....	75, 182
Kejariwal, Om Prakash.....	193, 406
Kelly, Louis.....	555, 556
Kempe, Andreas.....	539
Kettle, Tilly.....	511
Keynes, Geoffrey.....	392, 835
Kirkpatrick, William.....	31, 844
Kneller, Godfrey.....	508
Knight, Ellis Cornelia.....	281, 488, 842
Knolle, Alexander.....	294, 297
Knolles, Richard.....	305, 306, 839

L

La Fontaine, Jean de.....	30, 65, 351
Langhorne, John.....	214, 238, 239, 342, 343, 344, 657, 841
Larzul, Sylvette.....	609
Latour, Bruno.....	106
Laud, Archbishop.....	51, 67, 69, 72, 73, 160, 185, 187, 489, 826, 827
Laurens, Henry.....	26, 92
Law, Thomas.....	147, 315, 836
Le Hay, Jacques.....	107, 111, 112, 113, 463, 466, 467, 472, 477, 479, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 490, 500, 571, 572, 676
Leask, Nigel.....	32, 705
Lesage, Alain-René.....	90
Leyde.....	56, 66, 155, 160, 184, 187
Lightfoot, John.....	67, 69
Linné, Carl von.....	538, 601
Liotard, Jean-Étienne.....	450, 463
Lloyd, Robert.....	555
Lobo, Jéronimo.....	131, 132, 133, 135, 283, 287, 288, 289, 298, 840
Locke, John.....	87, 98, 105, 348, 349, 352, 544, 691
Lockhart, Donald M.	289
Longinus.....	663, 664
Loveridge, Mark.....	334, 335

Lowe, Lisa.....	28
Lowth, Robert.....	535, 536, 664, 665, 668, 675, 842
Lucke, John.....	68
Ludolf, Hiob.....	131, 288, 289, 290
Lulle, Raymond.....	54
Lyttelton, George.....	515, 516, 517, 518, 840
Lyttleton, George.....	137, 138, 143, 522

M

Macartney, Lord.....	360
Macdonald, Duncan Black.....	83, 189
Mack, Robert.....	39, 40, 712
Macpherson, John.....	198, 676
Mahmud Raif efendi.....	432
Mahomet...33, 36, 62, 67, 76, 77, 78, 79, 120, 239, 240, 252, 307, 317, 321, 333, 352, 391, 393, 394, 395, 397, 398, 399, 496, 499, 692, 832, 836, 837, 839, 840, 843	
Malebranche, Nicolas.....	352
Mallet, David.....	255, 303, 587, 840
Mandeville, Bernard.....	351
Mantran, Robert.....	303, 304
Marana, Giovanni Paolo.....	33, 76, 516
Markman, Ellis.....	96
Marlowe, Christopher.....	62, 63
Marsh, Narcissus.....	73, 187, 826, 827
Marshall, P. J.....	162
Maurice, Thomas.....	31, 378, 386, 843
Mayer, Luigi.....	465
Mayo, Robert D.....	84
McIntosh, Carey.....	243, 244, 245, 547, 656
McKenzie, John.....	28
Mehmed efendi, Yirmisekiz Çelebi.....	431, 432
Melman, Billie.....	28
Meninski, Franz.....	66
Mesihî.....	176, 275, 602
Middleton, Thomas.....	428
Miller, James.....	78, 832, 840
Milton, John.....	102, 230, 293, 541, 580, 581, 603, 604, 606
Moises, Edward.....	245, 246, 540, 541, 563, 597, 603, 604, 609
Molino, Jean.....	126
Monboddo, James Burnet Lord.....	668
Montagu, George.....	457
Montagu, Lady Mary Wortley.....28, 36, 117, 189, 215, 216, 228, 229, 230, 231, 232, 257, 258, 372, 433, 434, 436, 438, 439, 441, 443, 447, 450, 470, 501, 507, 508, 509, 510, 550, 553, 554, 569, 572, 628, 681, 682, 709, 841	
Montesquieu, Louis de Secondat, Baron de la Brède de...28, 137, 311, 312, 374, 515, 549, 550	
More, Thomas.....	350
Morell, Charles.....	642
Murdoch, John.....	120, 121
Mustapha.....	91, 117, 302, 303, 316, 464

N

Niranjana, Tejaswini.....	637
Nixon, Anthony.....	428
Norris, William.....	431
North, Sir Thomas.....	61, 65, 253, 698, 834
Nott, John. .148, 264, 265, 372, 557, 637, 638, 639, 640, 641, 648, 675, 676, 680, 681, 842	

O

Ockley, Simon....70, 71, 72, 75, 77, 182, 183, 191, 192, 314, 315, 316, 391, 394, 531, 532, 839	
Ogilvy, David.....	190, 192
Olender, Maurice.....	533, 535, 539
Ordoubadian, Reza.....	176, 825
Orme, Edward.....	465, 842
Orrery, Roger Boyle.....	303
Osborne, Francis.....	310, 311
Ouseley, William....31, 74, 75, 146, 148, 155, 156, 192, 193, 201, 203, 205, 209, 211, 247, 271, 272, 372, 542, 543, 584, 590, 591, 593, 595, 604, 605, 610, 613, 617, 618, 619, 620, 651, 667, 843	
Ovide.....	126, 258, 348, 349, 372, 552, 656
Oxford. .51, 55, 66, 67, 69, 70, 72, 73, 74, 96, 102, 155, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 166, 172, 185, 186, 187, 226, 271, 272, 413, 457, 466, 487, 535, 583, 627, 705, 821, 823, 826, 836, 837	
Ozell, John.....	555

P

Pachet, Pierre.....	628
Parker, Blandford.....	332
Parker, Richard.....	551
Parr, Samuel.....	172
Payne, Thomas.....	88, 343
Pétis de la Croix, François.....	86, 87, 88, 89, 90, 92, 97, 106, 115, 356, 839
Pétrarque.....	
Petrarch.....	651
Pétrarque.....	602, 651
Pickering, Roger.....	489
Pigot, Lord.....	360
Pilpay.....	
Bidpai.....	58, 61, 839
Pilpay.....	30, 65, 98, 238, 247, 248, 253, 341, 597, 598, 840
Vidyapati.....	65
Pitt, William the Younger.....	39, 440, 530
Pococke, Edward 51, 53, 66, 67, 68, 69, 70, 73, 75, 160, 161, 162, 163, 182, 185, 186, 187, 390, 395, 531, 826, 827, 841	
Pococke, Richard.....	131, 294, 450, 837, 840
Poiret, Jean-Louis Marie.....	447, 451
Pope, Alexander. 95, 174, 216, 237, 238, 257, 263, 264, 265, 266, 267, 324, 353, 354, 372, 508, 518, 519, 520, 550, 553, 554, 569, 580, 611, 655, 657, 658, 681	
Porter, Lucy.....	27, 287, 314, 315, 316, 400, 524, 691, 841
Postel, Guillaume.....	55, 56, 534

Price, Uvedale.....	664
Prior, Matthew.....	243, 561, 581
<i>R</i>	
Raby, Julian.....	428
Radhacant.....	607
Rasselas 41, 97, 131, 132, 133, 134, 135, 249, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 289, 290, 293, 294, 295, 296, 298, 299, 300, 331, 336, 351, 353, 710, 840, 842	
Raven, James.....	104
Rawley, Wiiliam.....	350
Ray, John.....	622
Reeve, Clara.....	254, 255, 587, 588, 842
Reland, Adriaan.....	77, 398
Respaigne, Nicholas de.....	504
Révauger, Cécile.....	299, 353
Reynolds, Joshua.....	134, 281, 511, 512, 513
Reza beg, Muhammad.....	430, 431
Ribeiro, Aileen Elizabeth.....	456, 474, 475, 476, 477, 500, 511, 512, 513, 514
Rich, Lady.....	229, 314, 434, 487
Richardson, John 28, 147, 198, 204, 371, 373, 378, 501, 548, 549, 562, 590, 591, 602, 603, 612, 689, 841	
Richardson, Jonathan.....	509
Richardson, Samuel.....	518
Ricoeur, Paul.....	259
Ridley, James.....	642, 841
Ritson, Joseph.....	218, 622
Robert de Ketton.....	60
Robertson, William.....	390, 840
Roche, Daniel.....	184, 185, 200, 201, 413
Rodinson, Maxime.....	26, 53, 56, 77, 78, 79, 80
Rogers, Malcolm.....	502
Rosenfeld, Sybil.....	489
Ross, Alexander.....	76
Rousseau, Jean-Jacques.....	227, 267, 350
Roxana.....	45, 416, 451, 452, 453, 454, 455, 458, 573, 840
Rubens, Pierre Paul.....	503
Rubiés, Joan Paul.....	442
Rule, John.....	423, 424
Russell, Alexander.....	294, 297
Russell, Patrick.....	187, 188, 327, 487, 840
Rycaut, Paul.....	305, 306, 307, 308, 309, 311, 839
<i>S</i>	
Sādi.....	179, 372, 542, 589, 590, 607, 618, 619, 620
Said efendi, Yirmisekiz Çelbizade.....	432
Said, Edward. 11, 19, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 35, 113, 206, 208, 209, 210, 211, 251, 611	
Sale, George.....	36, 70, 77, 78, 191, 192, 378, 395, 396, 397, 398, 836, 840
Sassetti, Fillipo.....	600
Scaliger, Joseph.....	56, 57, 160
Schwab, Raymond.....	38, 712
Scott, John.....	178, 179, 326, 327, 328, 329, 842

Scott, Jonathan.....	25, 31, 181, 189, 248, 249, 261, 272, 273, 570, 624, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 641, 836, 843
Scott, Michael.....	60
Scriblerus Club.....	519
Sebag, Paul.....	86, 88, 89
Selden, John.....	72, 73, 186, 187, 827
Sermain, Jean-Paul.....	93, 94
Shaw, Sheila.....	83
Shaw, Thomas.....	327, 837, 840
Sheffield, Lord.....	392
Shelley, Percy Bysshe.....	32, 680
Sheridan, Thomas.....	493, 529, 841
Shipley, Jonathan.....	172
Shirley.....	
Sherley, Robert.....	428, 429
Shirley, Robert.....	428, 502
Shirley, Antony.....	428
Shultens, Henry Albert.....	155
Simon, Richard.....	77
Sindbad.....	84, 94, 255, 588, 659
Singh, Janardan Prasad.....	600
Sloane, Hans.....	622
Smith, Adam.....	227, 228, 244, 548, 549
Société Asiatique.....	31, 38, 252, 537, 597, 599
Soliman.....	
Soliman.....	63, 302, 303, 432, 491
Solyman.....	62, 214, 238, 245, 303, 342, 343, 344, 345, 346, 840, 841
Suleyman.....	63
Solkin, D. H.....	510
Solvyns, Balthazar.....	464, 465
Sorensen, Janet.....	546
Southey, Robert.....	620, 621, 622, 657, 658, 680
Spence, Joseph.....	238, 580
Spencer, Earl of.....	166, 193
Spenser, Edmund.....	174, 547, 580, 627, 660, 666, 667
Spilsbury, Francis B.....	466
Steele, Richard.....	97
Stevenson, Samuel W.....	237
Strahan, William.....	134, 286, 287, 331
Suarez, Michael F.....	95
Sullivan, Stephen.....	542, 543
Swift, Jonathan.....	95, 214, 225, 226, 227, 228, 358, 518, 520, 522, 523, 524
<i>T</i>	
Tamerlan.....	
Tamburlaine.....	62, 63
Timour.....	166, 837
Timur.....	62, 86, 837, 839
Taylor, George.....	492, 493, 843
Théocrite.....	124, 125

Thévenot, Melchisédech.....	92
Thurst.....	73, 826, 827
<i>U</i>	
Uri, Joannes.....	73, 185, 186, 826
Urreta.....	289, 290, 291
<i>V</i>	
Van Dyck, Antoon.....	429
Van Mour, Jean-Baptiste.....	107, 466, 467, 470, 485, 507
Vattier, Pierre.....	87, 356
Veblen, Thorstein.....	417, 514
Vecellio, Cesare.....	494, 495
Veinstein, Gilles.....	305, 431, 432
Venuti, Lawrence.....	219, 625, 626, 629
Vien, Joseph.....	112, 464, 477, 478, 479, 481, 482, 483, 484, 485, 486
Virgile.....	
Virgil.....	245, 581, 677, 684
Virgile.....	124, 125, 581, 656, 684
Visdelou, Claude de.....	56
Volney, Constantin-François Chasseboeuf, comte de.....	80, 842
Voltaire, François Marie Arouet.....	78
<i>W</i>	
Wahrman, Dror.....	459, 461, 474
Wallis, John.....	53, 163
Walpole, Horace.....	457, 694, 842
Walpole, Maria.....	511, 512
Walpole, Robert.....	39, 214, 358, 518, 519, 520, 523, 524, 525, 527, 528, 529, 573
Walters, John.....	583
Walton, Brian.....	69, 160
Warton, Joseph.....	172, 255, 587, 627, 655, 656, 657, 658
Watt, Ian.....	96
Weber, Henry.....	631
Weitzman, Arthur.....	66, 68, 70, 131, 134, 294, 297, 298
West, Shearer.....	39, 141, 208, 256, 492, 658
Wheelocke, Abraham.....	68
White, Joseph.....	163, 166, 167, 245, 398
Wilkins, Charles.....	31, 145, 168, 277, 378, 404, 405, 570, 596, 597, 603, 629, 643, 645, 646, 647, 835, 838, 842, 843
Wolsey, cardinal.....	427
Woodhouselee, Alexander Fraser Tytler, Lord.....	557
Woodhouselee, James Fraser Tytler, Lord.....	557
Woodman, Thomas.....	655, 658
<i>Y</i>	
Yérasimos, Stéphane.....	432
Yokdhan, Ibn.....	
Ebn Yokdhan.....	75, 182, 191, 192, 531, 839
Ibn Yokdhan.....	75, 183
Young, Edward.....	319, 320, 555, 658, 832, 839

Yusuf Agâh efendi.....	432
<i>Z</i>	
Zupanov, Ines.....	405

ANNEXES

ANNEXE 1 : La transcription du *ghazal* de Hāfez par William Jones.

Source : Sir William Jones, trans. « A Persian Song of Hafiz » *Poems Consisting Chiefly* (Oxford, 1772)71-75.

Egher an Turki Shirazi
Bedest ared dili mara,
Be khali hinduish bakhshem
Samarcand u Bokharara.

Bedeh, faki, mei baki,
Ke der jennet nekhahi yaft
Kunari abi Rocnabad,
Ve gulgeshti Mosellara.

Fugan kein Iuliani shokh
I shiringari shehrashob
Chunan berdendi fabr az dil
Ke Turcan khani yagmara.

Ze eshki na temami ma
Jamali yari mustagnist ;
Be ab u eng u khal u khatt
Che hajet ruyi zibara.

Hadis az mutreb u mei gu,
Va razi dehri kemter ju,
Ke kes nekshud u nekshaied
Be hikmet ein moammara.

Men az an husni ruzafzun
Ke Yusuf dashti danestem
Ke eshk az perdei ismet
Berun ared Zuleikhara.

Nasihet goshi kun jana,
Ke az jan dostiter darend
Juvanani saadetmend
I pendi peeri danara

Bedem gufti, va khursendam,
Asac alla, neku gufti,
Jawabi telkhi mizeibed
Lebi lali shker khara.

Gazel gufti vedurr sufti,
Bea vakosh bukhan Hafiz,
Ke ber nazmi to afshaned
Felek ikdi suriara.

ANNEXE 2 : Traduction du poème « A Persian Song of Hafiz » par William Jones.

Source : Sir William Jones, trans. « A Persian Song of Hafiz » *Poems Consisting Chiefly* (Oxford, 1772)71-75.

Sweet maid, if thou would'st charm my sight,
And bid these arms thy neck infold ;
That rosy cheek, that lily hand,
Would give thy poet more delight
Than all Bocara's vaunted gold,
Than all the gems of Samarcand

Boy, let yon liquid ruby flow,
And bid thy pensive heart be glad,
Whate'er the frowning zealots say :
Tell them, their Eden cannot show
A stream so clear as Rocnabad,
A bower so sweet as Mosellay.

O! when these fair perfidious maids,
Whose eyes our secret haunts infest,
Their dear destructive charms display ;
Each glance my tender breast invades,
And robs my wounded soul of rest,
As Tartars seize their destin'd prey.

In vain with love our bosoms glow :
Can all our tears, can all our sighs,
New lustre to those charms impart?
Can cheeks, where living roses blow,
Where nature spreads her richest dyes,
Require the borrow'd gloss of art?

Speak not of fate : — ah! change the theme,
And talk of odours, talk of wine,
Talk of the flowers that round us bloom :
'Tis all a cloud, 'tis all a dream ;
To love and joy thy thoughts confine,
Nor hope to pierce the sacred gloom.

Beauty has such resistless power,
That even the chaste Egyptian dame
Sigh'd for the blooming Hebrew boy
For her how fatal was the hour,
When to the banks of Nilus came
A youth so lovely and so coy!

But ah! sweet maid, my counsel hear
(Youth should attend when those advise
Whom long experience renders sage) :
While musick charms the ravish'd ear ;
While sparkling cups delight our eyes,
Be gay ; and scorn the frowns of age.

What cruel answer have I heard!
And yet, by heaven, I love thee still :
Can aught be cruel from thy lip?
Yet say, how fell that bitter word
From lips which streams of sweetness fill,
Which nought but drops of honey sip?

Go boldly forth, my simple lay,
Whose accents flow with artless ease,
Like orient pearls at random strung :
Thy notes are sweet, the damsels say ;
But O! far sweeter, if they please
The nymph for whom these notes are sung.

ANNEXE 3 : La traduction de « A Persian Song of Hafiz » par Reza Ordoubadian.
Source : Reza Ordoubadian, trans., *Poems of Hafez* (Bethesda, MD : Ibex Publishers, 2006).

Would that Shirazi Turk behold our heart ; then,
I'll gift, to her Indian Mole, both Samarkand and Bokhara.

Pour the remaining wine, Saghi! — in paradise you shall not find
the river banks so firm — nor the pleasure of a prayer rug.

These impudent beauties of the city of confusion steal
patience from my heart, like a Khan in a joyous plunder.

The face of the beloved is pleased with our unconsummated love :
what need the beautiful face has of earth, water, or art?

From the ever-increasing beauty of Joseph, this I understood :
love rends the curtain of virtue from Zoleykha's face.

If you curse — if you abuse me, I will pray for you :
bitter response suits the ruby lips of the sweetest heart.

My love : more precious than life the lucky youth
holds the advice of the virtuous sage.

Come, sing of wine and minstrels — seek less the secrets of life ;
none has solved — nor can — this enigma with the logical mind.

Hafez, you sang ghazal, made pearls of words ; come and sing :
the Universe graces your verse with a marriage to the Pleiades.

ANNEXE 4 : Les manuscrits orientaux de la Bodleian, Oxford.

Source : Joannes Uri, *Bibliothecæ Bodleianæ codd. Manuscriptorum orientalium* (Oxford, 1787).

Tableau 1 La collection de manuscrits orientaux de la Bodleian, classés par langue et type d'écrit.

	Arabe	Persane	Turque
Coran	83		
Théologie	101	1	8
Justice	100		
Ethique et Politique	65	21	
Philologie (fables, apologues, narrations, dictons, orations, tractes, dissertations...)	81		24 (fables et lettres)
Philosophie	87		9 (...et mathématique)
Médecine	123	3	
Histoire	223	30	16
Mathématique et géographie	176	22	
Lexicographie et grammaire	145	23	18
Poésie	103	65	
Testament		7	
Total	1287	172	75

Tableau 2 Les codex de langue turque à la Bodleian, classés par fonds et type d'écrit.

	Laud	Pococke	Marsh	Rawlinson	Thurst	Grave	Hyde	Hunt	TOTAL
Histoire		2	6	5				3	16
Fables et Lettres	7		5	2	2		2		18
Philosophie et mathématique	1	2	3	1	1	1	2		11
Lexiques et Poésie	10		4	1			2		17
Théologie et juridiction			1	2	3				6

TOTAL	18	4	19	11	6	1	6	3	68
-------	----	---	----	----	---	---	---	---	----

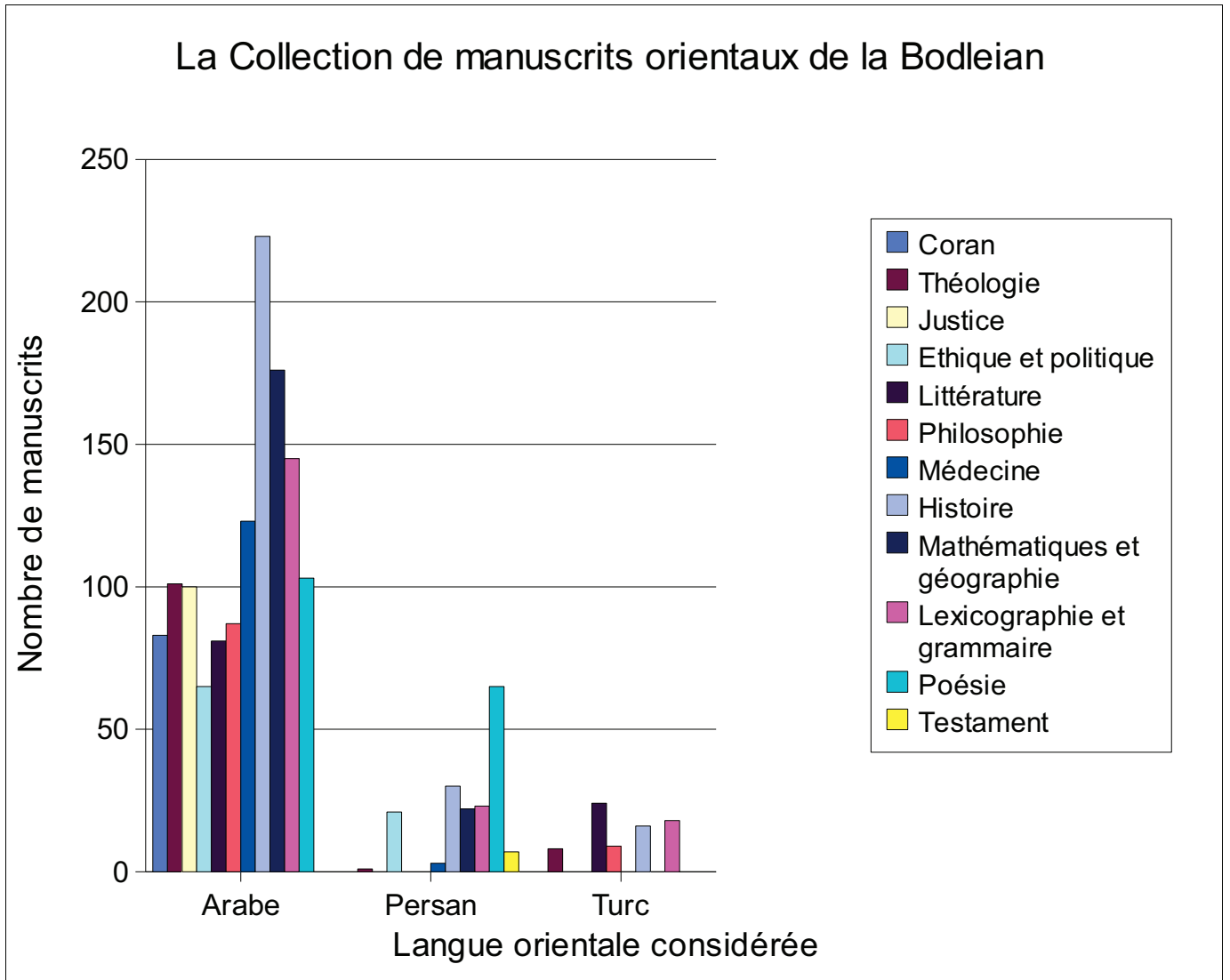
Tableau 3 Les codex de langue persane à la Bodleian, classés par fonds et type d'écrit.

	Selden	Laud	Pococke	Marsh	Grave	Hyde	Hunt	TOTAL
Politique	5	3	1	11	1			21
Histoire	2	1	1	13	1	6	5	29
Médecine				2		1		3
Mathématique		32	1	9	5	2		22
Lexique Grammaire	3	4	2	6		4		19
Poésie	9	33		9	4	2		57
TOTAL	22	43	5	50	11	15	5	151

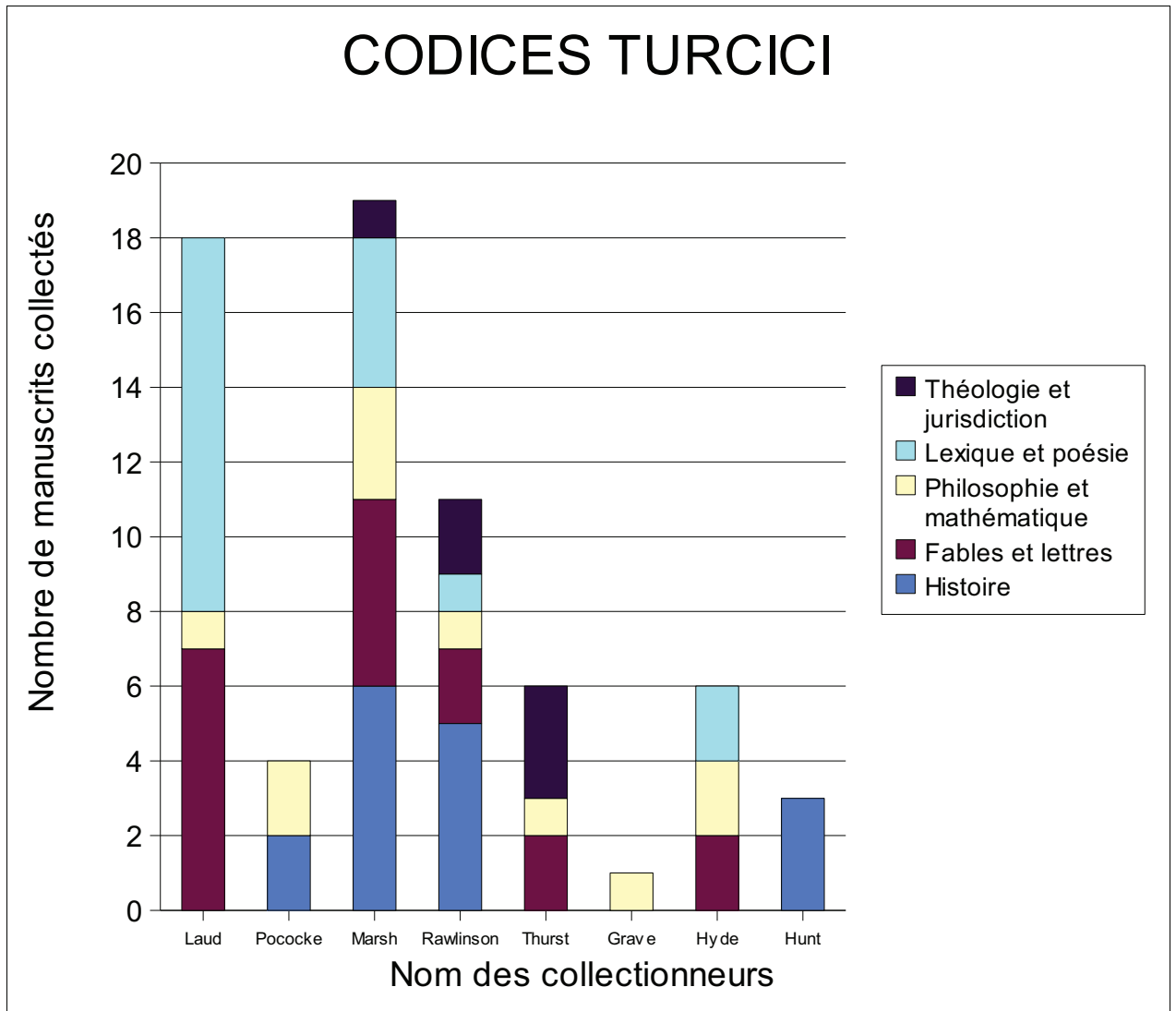
Tableau 4 Les codex de langue arabe à la Bodleian, classés par fonds et type d'écrit.

	Selden	Laud	Pococke	Marsh	Rawlinson	Thurst	Grave	Hunt	TOTAL
Coran	7	18	5	37	6	4	3	8	88
Rites	9	23	19	33		7		8	99
Justice	6	10	4	57		1		14	92
Éthique Politique	3	12	20	17				13	65
Philologie	4	8	23	26				19	80
Philosophie	5	6	24	22		1	1	28	87
Médecine	2	8	21	45		2	2	40	120
Histoire	18	31	36	94		2	1	35	217
Mathématique Géographie	20	8	16	73		3	6	43	169
Grammaire Lexique	13	22	37	31		2	2	31	138
Poésie	4	12	36	36		1		15	104
TOTAL	91	158	241	471	6	23	15	254	

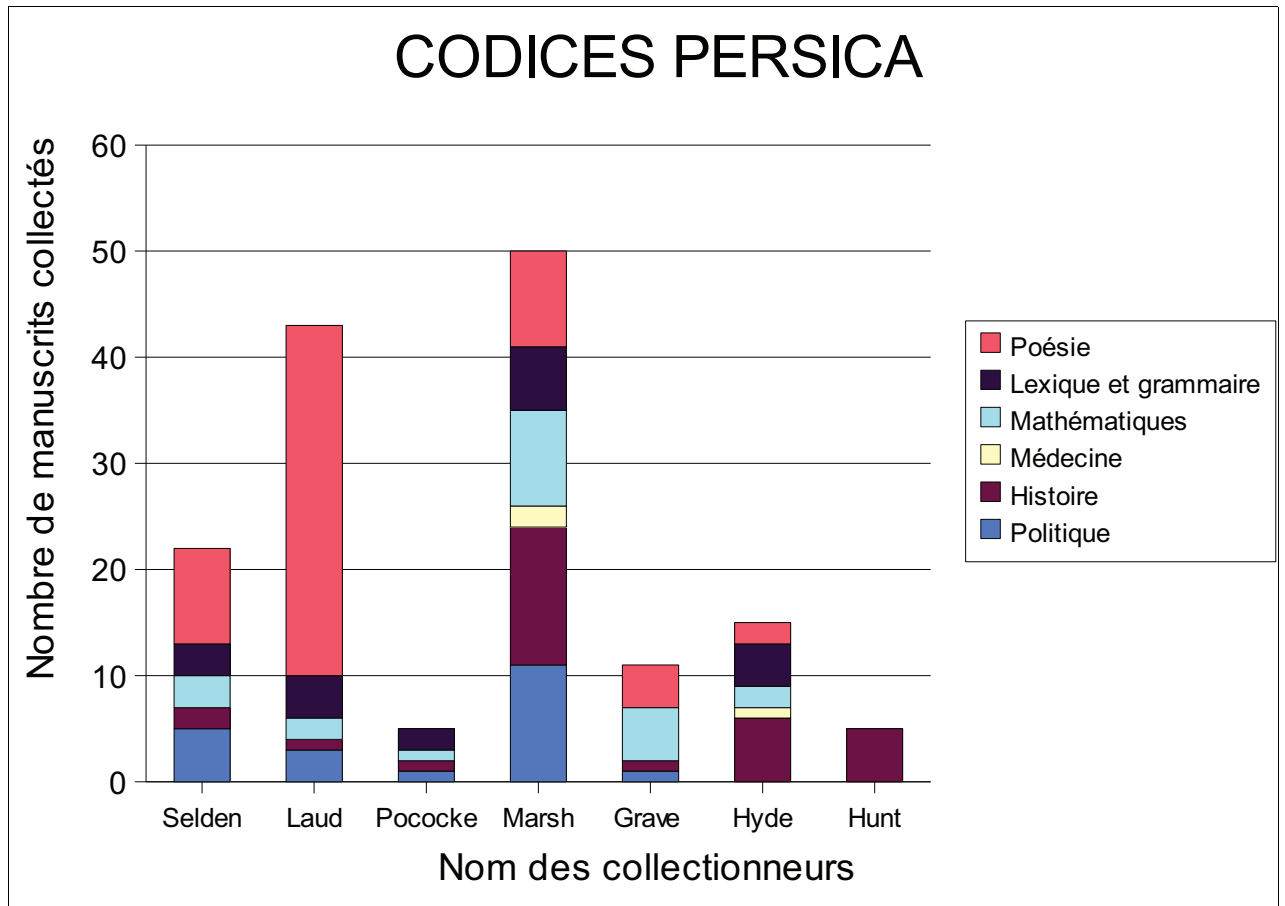
Graphique 1 La collection de manuscrits orientaux de la Bodleian, classés par langue et type d'écrit.



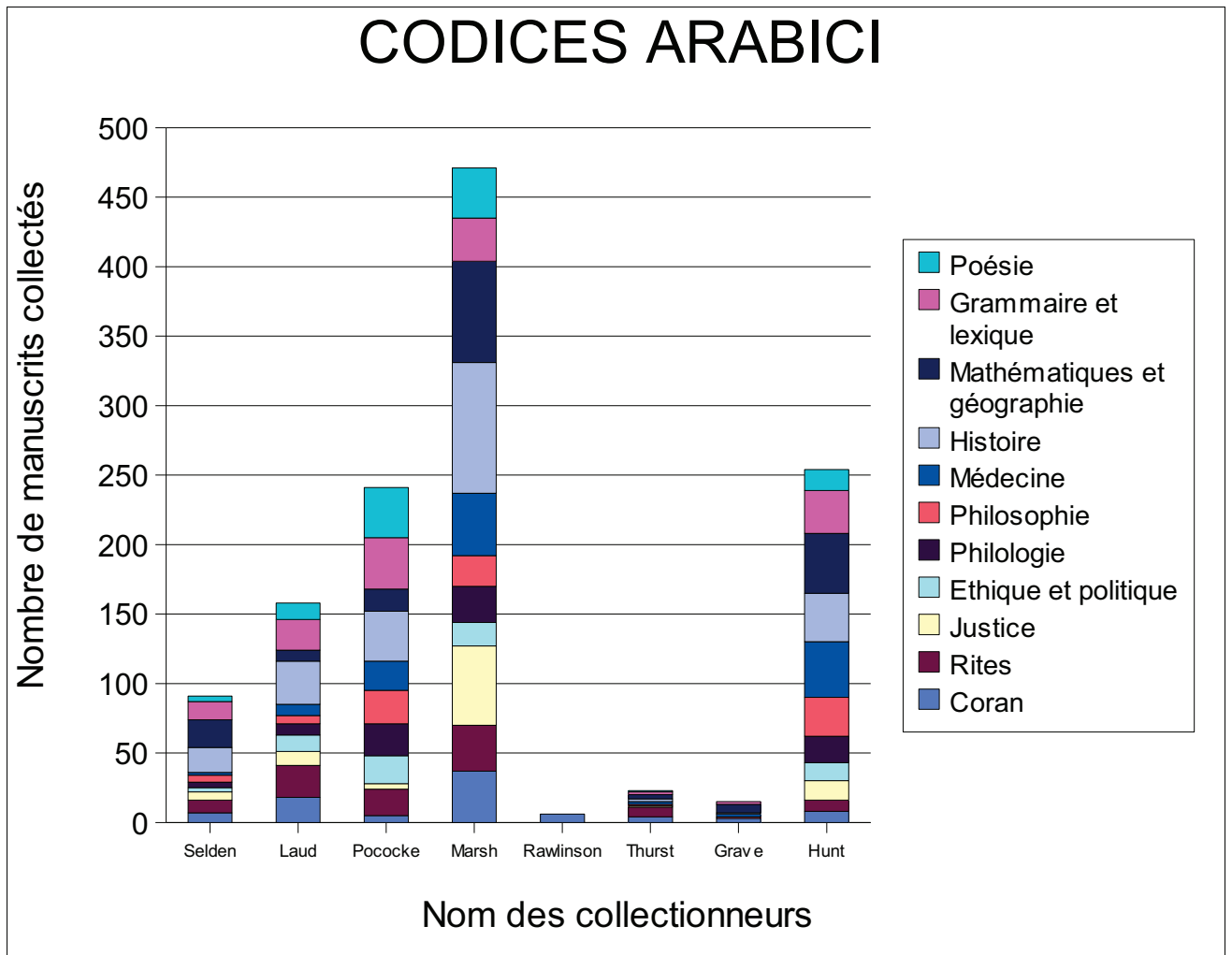
Graphique 2 Les codex de langue turque à la Bodleian,
classés par fonds et type d'écrit.



Graphique 3 Les codex de langue persane à la Bodleian, classés par fonds et type d'écrit.



Graphique 4 Les codex de langue arabe à la Bodleian, classés par fonds et type d'écrit.



ANNEXE 5 : Gravures de costumes pseudo-orientaux destinés au théâtre.

Source : John Bell, *Bell's British Theatre*, 2 vols. (London, 1776).

Vol. 1				
Auteur	Titre	Date de première publication	Acteurs	Costumes
Aaron Hill	Zara	1736	Mr. Garrick et Mrs. Yates	Lusignan « Last of the blood of the Christian princes of Jerusalem » et Zara « Slave to the Sultan »
Nicholas Rowe	Tamerlane	1702	Mr. et Mrs. Bary	Bajazet « Emperor of the Turks » et Selima « Daughter of Bajazet »
James Thomson	Tancred and Sigismunda	1745	Mr. Garrick et Miss Younge	Tancred « Count of Lecce » et Sigismunda « Daughter of Siffredi, Lord High Chancellor of Sicily »
James Miller	Mahomet the Impostor	1744	Mr. Bensley	Mahomet

Vol. 2				
Auteur	Titre	Date de publication	Acteurs	Costumes
Glover	Boadicea	1791	Mrs. Hunter	Boadicea
Aaron Hill	Alzira	1736	Mr. Lewis	Zamor, « Indian sovereign, from Lima ».
John Brown	Barbarossa	1755	Miss Hopkins	Irene [in Algiers]
Thomas Southerne	Oroonoko	1696	Mrs Hartley	Imoinda [in South America]
Edward Young	Busiris	1719	Mr. Bensley	Busiris, « King of Egypt »

ANNEXE 6 : Notes de bas de page ajoutées par Elizabeth Hamilton à son

roman épistolaire pseudo-oriental.

Source : Elizabeth Hamilton, *Letters of a Hindoo Rajah* (London, 1796).

Texte	Note Infrapaginale
Religion	
Ganesa	The God of wisdom, a customary introduction to the writings of the Hindoos. From several expressions made use of by the Rajah in the course of his correspondence, he appears to have been an adherent to the sect called in the northern parts of India Veeshnûbukt, or Adorers of Veeshnû, the preserving power.
Arjoun	Arjoun, or the dawn ; who is expressively represented in Hindoo sculpture by the upper part only of a man, the rest of his person being supposed not yet emerged from the darkness.
Poojah Seraswatee	Worship to Seraswatee, the goddess of Letters.
The Sottee Jogue	The age of purity. The Hindoos reckon the duration of the world by four Jogues, or distinct ages. The Sottee Jogue, or age of purity [...] The Tirtah Jogue, or age in which one third of mankind were reprobate [...] The Dwaper Jogue [...] in which one half of human race became depraved [...] And the Collee Jogue, in which all mankind are corrupted is the present age. See Halhed's Gentoo Laws.
Shasters	The six great Shasters, on which all knowledge, divine and human is supposed to be comprehended. See Asiatic Researches, vol. I, article 18.
Goitterie	A Gentoo incantation.
The Bobor Logue	Habitable world.
The Raginis	The Raginis, or female passions, are the nymphs, which according to the beautiful allegory of the Hindoos, preside over musical sounds. A translation of some of the many dissertations upon this subject, which are to be found in the Shanskrit language is much to be wished for.
The Auney	A fabulous bird, frequently mentioned by the poets of India, as the ambassador of love.
Eemen	The prince of Hell.
Société	
A Sanée assee	A religious recluse. We are now in possession of so many accurate engravings and minute descriptions of the extraordinary sculpture which decorates the temple of the Hindoos, that there are few readers to whom detail of them would not be superfluous.
A Yogee	An order of religious recluses, remarkable for the rigorous performance of the penitential duties,

	esteemed by the Hindoos so essentially toward the advancement of their happiness in a future state. The voluntary penances undertaken by these pious Yogeas, are frequently so severe as to excite an equal degree of astonishment and horror.
Dauk	Messenger.
Calli	Calli here signifies time.
Country hackery	Small covered carts, drawn by bullocks, which are in general use all over India.
The Moor punky	A country vessel of a peculiar construction, used for the conveyance of cotton and other bulky articles.
The Chubdar	The servant whose business it is to proclaim the title of any great personage.
Loi	
The Ayammi Shadee	The Ayammi Shadee is the present made to a young woman by her relations during the period of her betrothment, and which is ever after, considered her own property.
Purekah	Trial by ordeal, still practiced in Hindostan.
The Cosha	Dictionary.
Nature	
The North-wester	A term used in India for a particular species of hurricane.
Nullah	Small streams.
The up-bearers of the sky	An appellation for the clouds, which frequently occurs in Asiatic poetry.
Architecture	
ghauts	Flights of steps leading up from the river.
choultries	Choultries are houses built in India, for the accommodation of travellers.

ANNEXE 7 : La bibliothèque orientale d'Edward Gibbon.

Source : Geoffrey Keynes, *The Library of Edward Gibbon. A Catalogue of his Books* (London : The Bibliographical Society, 1950).

AUTEUR	TITRE
ABU AL FIDA.	---, Annales moslemici latinos ex qarabis fecit, 1754 et 1789-91. ---, De vita et rebus gestis mohammedis ---, Descriptio aegypti ---, Opus geographicum
ABU BAKR.	---, Philosophus autodidactus, in linguam latinam versa ab. E Pocockio, 1700.
AKBAR.	---, Emperor of Hindustan. The Institutes of the Emperor Akbar. Translated from the Persian, 4°, London, 1777.
AL-AMIDI.	---, Historia saracenia. Leyden, 1625.
ARABIAN NIGHTS.	---, Les milles et une nuits, contes arabes. traduits par Mr. Galland, 6 vol. 12°, Paris, 1745. ---, 8 vol. 12°. Paris. 1773.
ASIATIC SOCIETY OF BENGAL.	---, Asiatic Researches. 4°. Calcutta. 1788.
AL-BAIDAWI.	---, Historia sinensis.
BAILLY.	---, Histoire de l'astronomie indienne et orientale. Paris. 1787. ---, Lettre sur l'Atlantide de Platon et sur l'ancienne histoire de l'Asie. London and Paris. 1779 ---, Lettre sur l'origine des sciences et sur celle des peuples d'Asie. London and Paris, 1777.
BELL.	---, Bell's British Theatre. 21 vols. 8°. London. 1780-81.
BHAGAVATGITA.	---, The Bhagvat-Geeta, translated by C. Wilkins. 4°. London. 1785.
BIDPAI.	---, Specimen sapientiae indorum veterum. 8°. Berlin. 1697.
AL-FARGHANI.	---, Elementa astronomica. 4°. Amsterdam. 1669.
FIRISHTAH.	---, The History of Hindostan. Trans. by Alexander Dow. 3 vols. 4°. London. 1770-72.
FRASER, JAMES.	---, The History of Nadir Shah. 8°. London. 1742.

GAGNIER, J.	---, La Vie de Mahomet. 2 vols. 12°. Amsterdam. 1748.
HALHED, N. B.	---, A Code of Gentoo Laws. London. 1781.
HAMILTON, CHARLES.	---, A Historical Relation of the Origin, Progress, and Final Dissolution of the Governemnt of the Rohilla Afghans. 8°. London. 1787.
HARIRI.	---, Eloquentiae arabicae principis tres priores concessus. 3 vol. 4°. Francfort. 1731-1740.
HASTINGS, WARREN.	---, Memoirs Relative to the State of India. 8°. London. 1787.
HERBELOT de Molainville, B. d'.	---, Bibliothèque orientale. Paris. 1697.
HOLWELL, J.Z.	---, Interesting Historical Events Relative to the Provinces of Bengal and the Empire of Hindostan. 2 vols. 8°. London. 1766, 77.
IBN SHADDAD.	---, Vita et res gestae Sultani Saladini, nec non excerpta ex Historia universali Abulfedor. Leyden. 1755.
'INAYAT-ALLAH.	---, Tales translated for the Persian of Inatulla of Delhi. 2 vols. 16°. London. 1768.
IRADAT Khan	---, A Translation of the Memoirs of Eradut Khan, by Jonathan Scott. 4°. London. 1786.
JENGHIZ Khan.	---, Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mongous, traduite par le R.P. Gaubel. 4°. Paris. 1739.
JOHNSON, SAMUEL.	---, The Prince of Abyssinia. 2 vols in one. 8°. London. 1759.
JONES, SIR WILLIAM.	---, An Essay on the Law of Bailments. 8°. London. 1781. ---, Poems Consising Chiefly of Translations from the Asiatic Languages. 8°. Oxford. 1772 ---, Poeseos Asiaticae Commentariorum libri sex. 8°. London. 1774.
KORAN.	---, Alcorani textus universus in latinum translatus. 2 vols. fol. Padua. 1698. ---, The Koran. Trans. by G. Sale. 4°. London. 1734. ---, Le Coran, trad. par M. Savary. 2 vols. 8°. Paris. 1783.
LUDOLF, HIOB.	---, Historia Æthiopica. fol. Frankfort. 1681.
MACPHERSON, JAMES.	---, The History and Management of the East India Company. vol. 1. 8°. London. 1779.
MAIMONIDES.	---, Porta Mosis. Oxford. 1654-55.
MARANA	---, The Eight Volumes of Letters Writ by a Turkish Spy. 8 vols. 12°. London. 1748.
MAR'I IBN YUSUF.	---, Marai, des Sohns Joseph, von Jerusalem, Geschchter des Regenten in ägypten, übrsetzt von J.J. Reiske.

MAUNDRELL, HENRY.	---, A Journey from Aleppo to Jerusalem. 8°. Oxford. 1721.
MIR KHAWAND	---, The History of Persia. Rendered into English by Captain Stevens. 8°. London. 1715.
MU'ALLAKAT.	---, The Moallakat, with a translation by William Jones. 4°. London. 1783.
MUHAMMAD II.	---, Lettere del gran Mahumeto, ridotte da L. Dolce. 8°. Venice. 1563.
AL-MURTADA.	---, L'Egypte. de la trad. de P. Vattel. 12°. Paris. 1666.
AL-NASIR.	---, Life of Nader Shah. 8°. London. 1770.
OCKLEY, SIMON.	---, The Conquest of Syria, Persia and Ægypt by the Saracens. 8°. London. 1708-1718.
PETIS DE LA CROIX, the elder.	---, Histoire du grand Genghizcan. 8°. London. 1722 ---, Paris. 1778.
PETIS DE LA CROIX, the younger.	---, Les mille et un jours. 5 vols. 12. Paris. 1778.
PITTS, JOSEPH.	---, A True and Faithful Account of the Religion and the Manners of the Mohammetans. 8°. Exeter. 1704.
PLAISTED, BARTHOLOMEW.	---, A Journal of Calcutta in Bengal, by Sea to Busserah? 12°. London. 1757.
POCOCKE, RICHARD.	---, A Description of the East. 2 vols. fol. London. 1743-45.
PORTER, SIR JAMES.	---, Observations of the Religion, Laws, Government and Manners of the Turks. 8°. London. 1771.
PRIDEAUX, HUMPHREY.	---, The True Nature of Imposture Fully Displayed in the Life of Mahomet. 8°. London. 1718.
RENNELL, JAMES.	---, Memoir of a Map of Hindoostan. 4°. London. 1783.
RICHARDSON, JOHN.	---, A Dissertation on the Languages, Literature, and Manners of Eastern Nations. 8°. Oxford. 1778. ---, A Grammar of the Arabick Language. 4°. London. 1776.
RYCAUT, SIR PAUL.	---, The History of the Present State of the Ottoman Empire. 8°. London. 1675.
SHARAF AL-DIN.	---, The History of Timur-Bec. 2 vol. 8°. London. 1723. ---, Histoire de Timour Bec. 4 vols. 12°. Paris. 1722.
SHAW, THOMAS.	---, Travels, or Observations Relating to Several Parts of Barbary and the Levant. 4°. London. 1757.
SHIHAB AL-DIN.	---, Ahmedis arabsiadae vitae et reruym gestarum Timuri historia. 2 vol. 4°. Frankfort. 1767, 72.
SMITH, THOMAS.	---, Remarks upon the Manners, Religion and Governement of the Turks. 8°. London. 1678.
TIMUR.	---, Institutes Political and Military, Trans. into English. 4°. Oxford. 1783. ---, Instituts... traduits par Langlès. 8°. Paris. 1787.

VISHNUSARMA.	---, The Heetopades of Veeshnoo Sarma, trans. by C. Wilkins. 8°. Bath. 1787.
ZEND-AVESTA.	---, Zend-Avesta, traduit par M. Anquetil Du Perron. 3 vols. 4°. Paris. 1771.

ANNEXE 8 : Tableau chronologique comparé des récits de voyage, des publications orientalistes et pseudo-orientalistes anglaises.

Période	Publications orientalistes	Récits de voyage	Publications pseudo-orientalistes ¹⁰
1700-1705	1697. <i>Bibliothèque orientale</i> . d'Herbelot. 1701. <i>The Turkish History</i> . Knolles, continued by Rycaut, and abridged by Savage. 1699. <i>Fables of Bidpai</i> . Trans. Joseph Harris. c. 1705. <i>The Arabian Nights</i> . From Galland.	1702. <i>A Journal or Account of William Daniel... from London to Surrat</i> . Daniel. 1704. <i>For a Description of Mecca, Medina and Mahomet's Tomb</i> . Pitts. 1704. <i>A True and Faithful Account of the Religion and Manners of the Mohametans</i> . Pitts.	1702. <i>Tamerlane. A Tragedy</i> . Rowe. 1704. <i>Abra-Mule. Or Love and Empire. A Tragedy</i> . Trapp. 1704. <i>The Faithful Bride of Granada: A Play</i> . Taverner.
1706-1710	1708. <i>Turkish Tales</i> . Péris de la Croix. 1708. <i>The Improvement of Human Reason, Exhibited in the Life of Hai Ebn Yokdhan</i> . Ockley. 1708. <i>The Conquest of Syria, Persia, Egypt, by the Saracens</i> . Ockley.	1709. <i>A Full and Just Account of the Present State of the Ottoman Empire</i> . Hill.	1706. <i>Almyna ; or the Arabian Vow. A Tragedy</i> . Manley. 1708. <i>Irene ; or the Fair Greek</i> . Goring.
1711-1715	1714. <i>Persian Tales</i> . Péris de la Croix.	1711. <i>An Account of the Trade in India... with Descriptions of Fort St George, Acheen, Malacca...</i> Lockyer. 1714. <i>The Adventures of Five Englishmen from Pulo Condoro, a Factory of the New Company in the East-Indies</i> . Vaughan. 1715. <i>A New Voyage to the East-Indies...</i> Symson.	1711. « The Vision of Mirza » <i>Spectator</i> 159. Addison. 1712. « Persian Fable of Drop of Water which Became a Pearl » <i>Spectator</i> 293. Addison. 1715. <i>The Persian Princess. Or, The Royal Villain. A Tragedy</i> . Theobald.
1716-1720	1717. <i>Sentences of Ali</i> . Ockley. 1720. <i>The History of the Siege of Damascus</i> . 1723. <i>The History of Timur-Bec</i> . Péris de la Croix.	1720. <i>Observations upon several Voyages to India, out and Home</i> . Cornwall.	1718. <i>A Continuation of Letters Written by a Turkish Spy at Paris</i> . Defoe. 1719. <i>Busiris. King of Egypt</i> . Young. 1720. <i>The Siege of Damascus: a Tragedy</i> .

¹⁰ Pour les drames pseudo-orientaux, je ne mentionne dans cette chronologie que les ouvrages anglais dont la première édition date du XVIII^e siècle. Ainsi, on ne trouvera aucune référence aux pièces pseudo-orientales reprises du XVII^e siècle, pourtant si présentes sur la scène londonienne de l'époque, notamment au début du siècle. Pour une liste complète des ouvrages, se reporter aux notices bibliographiques.

			Hughes.
1721-1725	1720. <i>A Defence of Mahomet</i> . Sale. 1720. <i>An Explanation of the Several Arabick Terms Us'd in the Siege of Damascus</i> . Hughes.		1721. <i>The Fair Captive. A Tragedy</i> . Haywood. 1724. <i>The Captives: A Tragedy</i> . Gay. 1724. <i>Roxana</i> . Defoe.
1726-1730		1727. <i>A New Account of the East-Indies</i> . Hamilton, A.	1728. <i>Sesostris, or, Royalty in Disguise. A Tragedy</i> . Sturmy. 1729. <i>Adventures of Abdalla, Son of Hanif</i> . Hatchett.
1731-1735	1734. <i>The Koran</i> . Sale.	1735. <i>A Voyage to Abyssinia</i> . Lobo.	1735. <i>Letters from a Persian in England to his Friend at Ispahan</i> . Lyttelton.
1736-1740	1739. <i>The Lives and Memorable Actions of Many Illustrious Persons of the Eastern Nations</i> . Sale. 1739. <i>The History of the Life and Death of Sultan Solyman the Magnificent</i> . Mallet.	1736. <i>A Journey from Aleppo to Damascus</i> . Greene. 1738. <i>Travels; Or Observations Relating to Several Parts of Barbary and the Levant</i> . Shaw.	1736. <i>Adventures of Eovaai, Princess of Ijaveo</i> . Haywood. 1736. <i>Alzira. A Tragedy</i> . Hill. 1736. <i>The Tragedy of Zara</i> . Hill.
1741-1745	1741. <i>An Historical Disquisition [...] With an Appendix, Containing Observations on the Civil Policy, the Laws [...] and Religious Institutions of the Indians</i> . Robertson. 1745. <i>A General Account of the Turkish Empire</i> . Thompson.	1743. <i>A View of the Levant</i> . Perry. 1743-1745. <i>Description of the East</i> . Poccocke, R. 1744. <i>Travels</i> . Thompson.	1742. <i>Persian Eclogues</i> . Collins. 1744. <i>Mahomet the Impostor: A Tragedy</i> . Miller. 1745. <i>Tancred and Sigismunda. A Tragedy</i> . Thomson.
1746-1750	1746. <i>Moeurs et usages des Turcs</i> . Guer. 1747. <i>The Instructive and Entertaining Fables of Pilpay... Corrected, Improved, and Enlarged</i> .	1747. <i>Travels in Turkey and Return back to England</i> . Chishull. 1750. <i>Journal, or Narrative of the Boscawen's Voyage to Bombay in the East-Indies</i> . Boscawen.	1749. <i>Mahomet and Palmyra. A Tragedy</i> . Miller. 1749. <i>Mahomet and Irene. A Tragedy</i> . Johnson, S.
1751-1755	1754. <i>A New Translation of the Persian Tales</i> . Button 1755. <i>An Account of Barbarossa</i> . Brown	1751. <i>Antiquities and Views in Greece and Egypt, with the Manners and Customs of the Inhabitants, from Drawings made on the Spot</i> . Dalton. 1751-1758. <i>Journal from a Voyage from Grand Cairo to Mount Sinai and Back</i> . Clayton, trans. 1754. <i>Travels through ... Several Parts of Asia as far as the Banks of the Euphrates</i> . Drummond.	
1756-1760	1758. <i>The Traveller. An Arabic Poem, Intituled Tograi</i> .	1756. <i>The Natural History of Aleppo</i> . Russell.	1759. <i>The History of Rasselas, Prince of Abissinia</i> .

	Pococke.	1757. <i>Journal from Calcutta, by Sea, to Busserah, from Thence Across the Great Desart to England in 1750.</i> Plaisted. 1757. <i>Voyage to the East-Indies.</i> Grose.	Johnson, S.
1761-1765	1763. <i>Reflections on the Government of Indostan.</i> Scrafton. 1765. <i>The Deception of Outward Appearance: An Arabic Poem [...] Now Rendered into English with Additional Notes by Leonard Chappelow.</i> Golius. 1765-1771. <i>Interesting Historical Events, Relative to the Provinces of Bengal, and the Empire of Indostan.</i> Holwell.	1763. <i>Letters written during her Travels in Europe, Asia and Africa.</i> Montagu.	1761. <i>Almorán and Hamet: An Oriental Tale.</i> Hawkesworth. 1762. <i>The Citizen of the World.</i> Goldsmith. 1762. <i>Solyman and Almena. An Oriental Tale.</i> Langhorne. 1764. <i>Amana. A Dramatic Poem.</i> Anon. 1764. <i>The Orientalist: A Volume of Tales After the Eastern Taste.</i> Smollett. 1764. <i>Tales of the Genii.</i> Ridley. 1765. <i>Asem, an Eastern Tale.</i> Goldsmith.
1766-1770	1768. <i>Tales Translated From the Persian of Inatulla of Delhi.</i> Dow. 1768. <i>Observations on the Religion, Laws, Government and Manners of the Turks.</i> Porter. 1768-1772. <i>The History of Hindostan.</i> Dow.	1766. <i>A Journey from Aleppo over the Desert to Basserah.</i> Carmichael. 1766-1771. <i>Interesting Historical Events Relating to the Provinces of Bengal, and the Empire of Indostan.</i> Holwell. 1767. <i>A Tour in the East in Years 1763 and 1764, with Remarks on the City of Constantinople and the Turks.</i> Calvert.	1767. <i>The History of Nourjahad.</i> Sheridan. 1769. <i>Zingis. A Tragedy.</i> Dow.
1771-1775	1771. <i>Zend-Avesta.</i> Du Perron. 1772. <i>Poems Consisting Chiefly of Translations from the Asiatick Languages.</i> Jones. 1774. <i>A Specimen of Persian Poetry, or Odes of Hafez.</i> Richardson.	1773. <i>A Voyage from England to India.</i> Ives. 1775. <i>Travels in Asia Minor, or an Account of a Tour made at the Expense of the Society of Dilettanti.</i> Chandler.	
1776-1780	1776. <i>A Code of Gentoo Laws.</i> Halhed. 1777. <i>Dissertations on the Languages, Literature, and Manners of Eastern Nations.</i> Richardson. 1779. <i>An Analysis of the Political History of India.</i> Sullivan.	1780. <i>Journal of a Passage from India.</i> Howell. 1780. <i>A Series of Adventures in the Course of a Voyage up the Red Sea.</i> Irwin. 1780. <i>Travels to Constantinople and the Crimea.</i> Walkin.	1776. <i>A Select Collection of Oriental Tales. Calculated to form the Minds of Youth to the Love of Virtue and True Wisdom.</i> Anon. 1776. <i>Bedukah, Or the Self-Devoted. An Indian Pastoral.</i> Irwin. 1776. <i>Selima and Azor: a Persian Tale, As Performed...</i> Collier. 1777. <i>The Nabob: a Comedy,</i>

			<p>in <i>Three Acts</i>. Foote.</p> <p>1780. <i>Eastern Eclogues. Written During a Tour Through Arabia, Egypt, and Other Parts of Asia, in the Year 1777</i>. Irwin.</p> <p>1780. <i>The School for Majesty: An Oriental Tale</i>. Anon.</p> <p>1780. <i>The Sultan, or, A Peep into the Seraglio</i>. Bickerstaff.</p>
1781-1785	<p>1782. <i>Historical Fragments of the Mogul Empire, of the Marattas, and of the English Concerns in Indostan: From the Year 1659</i>. Orme.</p> <p>1782. <i>The Moallakát</i>. Jones</p> <p>1782. <i>A Short Historical Narrative of the Rise [...] of the Mahrattah State</i>. Hunter.</p> <p>1784. <i>The Present State of the Ottoman Empire</i>. Habesci.</p> <p>1785. <i>The Bhagvat-Geeta</i>. Wilkins.</p> <p>1785. <i>The Poems of Ferdosi</i>. Champion.</p> <p>1785. <i>Sketches of the Mythology and Customs of the Hindoos</i>. Forster.</p>	<p>1781. <i>Travels in Europe, Asia and Africa</i>. Mackintosh.</p> <p>1783. <i>Observations on the Passage to India</i>. Capper.</p> <p>1783. <i>Occasional Epistles. Written During a Journey from London to Busrah, in the Gulf of Persia, in the Years 1780 and 1781</i>. Irwin.</p> <p>1783. <i>Travels to the Coast of Arabia Felix</i>. Rooke.</p> <p>1784. <i>A Journal Kept on a Journey from Bassora to Bagdad</i>. Evers.</p> <p>1785. <i>Comparative View of the Ancient Monuments of India</i>. Gough.</p> <p>1785. <i>Sketches of the Mythology and Customs of the Hindoos</i>. Forster.</p> <p>1785. <i>Travels from Aleppo to the City of Jerusalem</i>. Tyron.</p>	<p>1781. <i>The Fair Circassian. A Tragedy</i>. Pratt.</p> <p>1782. « Oriental Eclogues ». Scott.</p> <p>1785. <i>Anna. or Memoirs of the Welch Heiress. Interspersed with Anecdotes of a Nabob</i>. Bennett.</p> <p>1785. <i>Hieroglyphic Tales</i>. Walpole, H.</p> <p>1785. « The History of Charoba ». Reeve.</p>
1786-1790	<p>1786. <i>Asiatic Miscellany</i>. Gladwin, ed.</p> <p>1787. <i>A Dictionary of the Religious Ceremonies of the Eastern Nations</i>. Gladwin.</p> <p>1787. <i>The Heetopades of Veeshnoo-Sarma</i>. Wilkins.</p> <p>1787. <i>Lectures on the Sacred Poetry of the Hebrews</i>. Lowth.</p> <p>1787. <i>Select Odes from the Persian Poet Hafiz</i>. Nott.</p> <p>1788. <i>The History of Hindostan, During the Reigns of Jehángir, Sháhjehán, and Aurungzebe</i>. Gladwin.</p> <p>1788. <i>Pandnámah</i>. Gladwin.</p> <p>1790. <i>Essays Characteristic of the Persian Poetry</i>. Champion.</p> <p>1790. <i>Sacontalá</i>. Jones.</p>	<p>1787. <i>Memoirs relative to the State of Bengal</i>. Hastings.</p> <p>1788. <i>Letters Addressed to Sir William Fordyce, Containing a Voyage from England to Smyrna ; from thence to Constantinople, and from that Place over Land to England</i>. Volney.</p> <p>1789. <i>A Journey through the Crimea to Constantinople in Series of Letters written in the Year 1786</i>. Craven.</p> <p>1790. <i>Observations made on a Tour from Bengal to Persia, in the Years 1786-1787</i>. Franklin.</p> <p>1790. <i>Sketches Chiefly Relating to the History, Religion, Learning, and Manners of the Hindoos ; With the Present State of the Native Powers of Hindostan</i>. Crauford.</p>	<p>1786. <i>History of the Caliph Vathek</i>. Beckford.</p> <p>1787. <i>The Disinterested Nabob, a Novel</i>. Anon.</p> <p>1787. <i>Poems Imitated from the Persian</i>. Champion.</p> <p>1788. <i>The Mogul Tale ; Or, The Descent of the Balloon. A Farce</i>. Inchbald.</p> <p>1788. <i>The Pupil of Adversity. An Oriental Tale</i>. Anon.</p> <p>1789. <i>Hartly House, Calcutta</i>. Gibbes.</p> <p>1790. <i>Dinarbas, a Tale: Being a Continuation of Rasselas, Prince of Abissinia</i>. Knight.</p> <p>1790. <i>The Oriental Moralist or the Beauties of the Arabian Nights Entertainments</i>. Cooper.</p>

1791-1795	<p>1791. <i>The Hedaya</i>. Hamilton, C.</p> <p>1791. <i>An Historical and Political View of the Decan</i>. Scott.</p> <p>1791-1792. <i>The Persian and Arabick Works of Sâdee</i>. Harrington.</p> <p>1792. <i>Dissertations and Miscellaneous Pieces relating to the History and Antiquities, the Arts, Sciences, and Literature of India</i>.</p> <p>1792. <i>Tales of a Parrot</i>. Gerrans.</p> <p>1794. <i>Ferishta's History of Dekkan</i>. Scott.</p> <p>1795. <i>Persian Miscellanies</i>. Ouseley.</p> <p>1795. <i>The Persian Moonshee</i>. Gladwin.</p> <p>1795-1803. <i>The History of Hindostan, its Arts and Sciences during the most Ancient Periods</i>. Maurice.</p> <p>1795. <i>The Story of Dooshwanta and Sakoontalâ</i>. Wilkins.</p>	<p>1791. <i>The Route to India through France, Germany, Hungary, Turkey, Natolia, Syria, and the Desert of Arabia</i>. Jenner.</p> <p>1792. <i>Voyage from Calcutta to the Merguy Archipelago, on the Coast of the Bay of Bengal...</i> Forrest.</p> <p>1793. <i>Travels in India, during the years 1780, 1781, 1782, 1783</i>. Hodges.</p> <p>1794. <i>The Travels of Dean Mahomet, a Native of Patna in Bengal, through the Several Parts of India, While in the Service of the Honourable East India Company</i>. Mahomed, Sake Deen.</p> <p>1795. <i>Journey Overland to India</i>. Campbell.</p>	<p>1791. <i>The Widow of Malabar. A Tragedy</i>. Starke.</p> <p>1792. <i>Arabian Tales, or a Continuation of the Arabian Nights Entertainments... Newly Translated... from the French...</i> Heron.</p>
1796-1800	<p>1796. « Preliminary Dissertation » <i>Translation of the Letters of a Hindoo Rajah</i>. Hamilton, E.</p> <p>1797. <i>Remarks on the Arabian Nights Entertainments</i>. Hole.</p> <p>1797-1800. <i>The Oriental Collections</i>. Ouseley.</p> <p>1798. <i>Dissertations on the Rhetoric, Prosody, and Rhyme of the Persians</i>. Gladwin.</p> <p>1799. <i>The Works of Sir William Jones</i>. Jones.</p> <p>1799. <i>Asiatic Researches</i>.</p> <p>1799. <i>Bahar-Danush ; or Garden of Knowledge. An Oriental Romance</i>. Scott.</p> <p>1800. <i>Tales, Anecdotes and Letters. Translated from the Arabic and Persian</i>. Scott.</p>	<p>1797. <i>Constantinople, Ancient and Modern</i>. Dallaway.</p> <p>1797. <i>Narrative of a Voyage to Arabia, India</i>. James.</p> <p>1798. <i>A Journey from Bengal to England through the Northern Parts of India, Kashmire, Afghanistan and Persia, and into Russia by the Caspian Sea</i>. Forster.</p> <p>1798. <i>A Survey of the Turkish Empire</i>. Eton.</p> <p>1799. <i>Travels to India in 1789 by Way of Scanderoon, Aleppo, and the Great Desert of Bussora</i>. Taylor.</p> <p>1800. <i>Account of an Embassy to the Kingdom of Ava from the Governor-General of India, in 1795</i>. Symes.</p>	<p>1796. <i>The Hermit of Caucasus, An Oriental Romance</i>. Moser.</p> <p>1796. « The Nightingale Courting the Rose ». D'Israeli.</p> <p>1796. <i>Translation of the Letters of a Hindoo Rajah</i>. Hamilton.</p> <p>1797. <i>Mejnoun and Leila: A Persian Romance</i>. D'Israeli.</p> <p>1799. <i>The Story of Al Raoui. A Tale from the Arabic</i>. Beckford.</p>
...	<p>1811. <i>The Arabian Nights Carefully Revised</i>. Scott.</p>	<p>1803. <i>Travels in Turkey, Asia-Minor, Syria, and across the Desert to Egypt</i>. Wittman.</p> <p>1811. <i>An Account of the Kingdom of Nepal, Being the Substance of</i></p>	<p>1801. <i>Oriental Tales. The Ruby Heart, or Constantio and Selima</i>. Anon.</p>

	<i>Observations Made during a Mission in that Country in 1793. Kirkpatrick.</i>	
--	---	--

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Fig. 1 : Page de titre du drame pseudo-oriental Zingis, Alexander Dow.....	15
Fig. 2 : Première page de l'« Avertissement » de Zingis, Alexander Dow.	16
Fig. 3 : Seconde page de l'« Avertissement » de Zingis, Alexander Dow.....	17
Fig. 4 : « Vendeur de Caffé par les rues », Recueils de cent estampes, gravées par Le Hay, 1714.....	108
Fig. 5 : « Saka ou porteur d'eau par les rues », d'après Le Hay.	108
Fig. 6 : « Janissaire Aga », d'après Le Hay.....	109
Fig. 7 : « Amant turc », d'après Le Hay.	110
Fig. 8 : John Langhorne. Illustration tirée du Chapitre XX de Solyman and Almena.....	345
Fig. 9 : « Louis XIV reçoit dans la galerie des Glaces Muhummad Reza beg en 1715 », date inconnue, Antoine Coypel, huile sur toile, 153X70, Château de Versailles.....	430
Fig. 10 : « Portrait of Richard Pococke », 1740, Jean-Etienne Liotard, huile sur toile, 202,5X134, Musée d'art et d'histoire, Genève.....	450
Fig. 11 : « The Famous Roxana », frontispice de l'édition de 1742.....	452
Fig. 12 : « Billet pour une mascarade », 1727, William Hogarth, Eau-forte et gravure au burin, 20,5X26,5, Andrew Edmunds, Londres.....	460
Fig. 13 : « Le Moufti », d'après Le Hay.....	472
Fig. 14 : « Effendi en prière », d'après Le Hay.....	472
Fig. 15 : « The Masquerade Dance », 1771, graveur inconnu; reproduit dans Aileen Ribeiro, 1984.....	475
Fig. 16 : « Ticket de mascarade », d'après le dessin de S. Wale, gravé par C. Grignion, date inconnue ; reproduit dans Aileen Ribeiro, 1984.....	476
Fig. 17 : « Aga des janissaires », d'après Le Hay ; in Jefferys, vol. 1, 1757.....	482
Fig. 18 : « Aga des janissaires », d'après Vien ; in Jefferys, vol. 1, 1757.....	482
Fig. 19 : « Le Grand Seigneur, en habit de cérémonie », d'après Le Hay.....	483
Fig. 20 : « Le Grand Seigneur, au sérail », d'après Le Hay.....	483
Fig. 21 : « Le Grand Seigneur », d'après Le Hay ; in Jefferys ; vol. 1, 1757.....	483
Fig. 22 : « Le Grand Seigneur », d'après Vien ; in Jefferys, vol. 1, 1757.....	483
Fig. 23 : « Le Grand Vizir, en habit de cérémonie », d'après Le Hay.....	485
Fig. 24 : « Le Grand Vizir », d'après Vien ; in Jefferys, vol. 1, 1757.....	485

Fig. 25 : « Imam, ministre d'une mosquée », d'après Le Hay.....	486
Fig. 26 : « L'Imam », d'après Vien ; in Jefferys, vol. 1, 1757.....	486
Fig. 27 : « A Noble Persian Youth », d'après le dessin d'Inigo Jones ; reproduit dans Orgel and Strong, 1973, II : 598.....	488
Fig. 28 : « Turk », d'après le dessin d'Inigo Jones ; reproduit dans Orgel and Strong, 1973, II : 819.....	488
Fig. 29 : « Oriental Knight », d'après le dessin d'Inigo Jones ; reproduit dans Orgel and Strong, 1973, I : 170.....	488
Fig. 30 : « Favourite of the Turk », d'après un dessin de Vecellio ; reproduit dans Orgel and Strong, 1973, I : 145.....	495
Fig. 31 : Lusignan et Zara, dans Zara ; reproduit dans Bell's British Theatre, 1776, vol. 1.	497
Fig. 32 : Zamor, dans Alzira ; reproduit dans Bell's British Theatre, 1776, vol. 2.....	497
Fig. 33 : Imoinda, dans Oroonoko ; reproduit dans Bell's British Theatre, 1776, vol. 2..	498
Fig. 34 : Busiris, dans Busiris ; reproduit dans Bell's British Theatre, 1776, vol. 1.....	498
Fig. 35 : Mahomet, dans Mahomet ; reproduit dans Bell's British Theatre, 1776, vol. 1.	499
Fig. 36 : Bajazet et Sélima, dans Tamerlane ; reproduit dans Bell's British Theatre, 1776, vol. 1.....	499
Fig. 37 : « Sir Robert Shirley, Envoy of Shah 'Abbas of Persia to the Courts of Europe », avant 1628, Artiste inconnu, École britannique, 17e siècle, Huile sur toile, 195X105, Trustees of the Berkeley Will Trust.....	502
Fig. 38 : « Woman with a Flower and Seated Prince », Costume Book , c. 1610, Peter Paul Rubens, British Museum.....	503
Fig. 39 : « Seated Man and Dancing Girl », Costume Book , c. 1610, Peter Paul Rubens, British Museum.....	503
Fig. 40 : Page du Costume Book, c. 1610, Peter Paul Rubens, British Museum.....	504
Fig. 41 : « Nicholas de Respaigne », c. 1616-1618, Peter Paul Rubens, Huile sur toile, 206X120, Gemälde Gallerie Alte Meister, Kassel, Germany.....	505
Fig. 42 : « Tomyris With the Head of Cyrus », c. 1622-1623, Peter Paul Rubens, Huile sur toile, 205,1X361, The Museum of Fine Arts, Boston, MA, USA.....	506
Fig. 43 : « Lady Mary Wortley Montagu and her son », 1718, Artiste inconnu, Collection privée du Comte de Wharncliffe ; reproduit dans Halsband, 1956.....	507
Fig. 44 : « Lady Mary Wortley Montagu », [1720], Godfrey Kneller, Collection privée de la Marquise de Bute ; reproduit dans Halsband, 1956.....	508
Fig. 45 : « Lady Mary Wortley Montagu in Turkish Dress With Page », c. 1725, Jonathan Richardson, Huile sur toile, 239X144.8, Collection privée du Comte d'Harrowby.....	509
Fig. 46 : « Mrs. Graham », date inconnue, Tilly Kettle (1735-1786) ; reproduit dans Ribeiro, 1984.....	511
Fig. 47 : « Lady Charlotte Johnstone », date inconnue, Joshua Reynolds (1723-1792) ; reproduit dans Ribeiro, 1984.....	512
.....	512

Fig. 48 : « Maria Walpole, Countess of Waldegrave », date inconnue, Joshua Reynolds (1723-1792) ; reproduit dans Ribeiro, 1984.....	512
Fig. 49 : « Lady Stanhope », date inconnue, Joshua Reynolds (1723-1792) ; reproduit dans Ribeiro, 1984.....	513
Fig. 50 : « Mrs. Burrell », date inconnue, John Hoppner (1758-1810) ; reproduit dans Ribeiro, 1984.....	513

TABLE DES ANNEXES

ANNEXE 1 : La transcription du ghazal de Hāfez par William Jones.....	821
ANNEXE 2 : Traduction du poème « A Persian Song of Hafiz » par William Jones. Source : Sir William Jones, trans. « A Persian Song of Hafiz » Poems Consisting Chiefly (Oxford, 1772)71-75.	823
ANNEXE 3 : La traduction de « A Persian Song of Hafiz » par Reza Ordoubadian. Source : Reza Ordoubadian, trans., Poems of Hafez (Bethesda, MD : Ibex Publishers, 2006)....	825
ANNEXE 4 : Les manuscrits orientaux de la Bodleian, Oxford.....	826
ANNEXE 5 : Gravures de costumes pseudo-orientaux destinés au théâtre.....	832
ANNEXE 6 : Notes de bas de page ajoutées par Elizabeth Hamilton à son roman épistolaire pseudo-oriental.	833
ANNEXE 8 : Tableau chronologique comparé des récits de voyage, des publications orientalistes et pseudo-orientalistes anglaises.....	839

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	13
SAVOIR ET IMAGINAIRE	
AUX ORIGINES DE LA MODE ORIENTALE.....	43
I. 1 LES ORIGINES DE LA MODE ORIENTALE.....	46
L'ORIENT LITTERAIRE AVANT GALLAND.....	50
L'ORIENT LITTERAIRE AVEC GALLAND.....	82
MODES ET DIFFUSION.....	95
LA MISE EN PLACE D'UN DOUBLE REGARD.....	106
I. 2. LE TRAVAIL PRÉPARATOIRE À L'ÉCRITURE PSEUDO-ORIENTALE.....	115
DÉPLACEMENTS.....	153
II. 1 LE ROLE DU SAVANT DANS LE DÉPLACEMENT DES TEXTES D'ORIENT VERS L'ANGLETERRE.....	158
ÉVOLUTION DES PRATIQUES « APODÉMIQUES ».....	158
LE VOYAGE DES TEXTES.....	182
II. 2 DÉPLACEMENTS, SÉLECTIONS, INTÉGRATIONS.....	196
LA PRATIQUE DE LA SÉLECTION.....	196
INTÉGRATION.....	218
II. 3 LA TRADUCTION COMME	257
DÉPLACEMENT DE SÈMES.....	257
LE TRADUCTEUR COMME PARODISTE.....	261
LA TRADUCTION COMME ADAPTATION.....	270
EMPRUNTS ET PASTICHES.....	279
III. 1 LECTURES EN FILIGRANE.....	285
LE CAS RASSELAS.....	285
LE CAS DU DESPOTISME ORIENTAL.....	300

LE CAS DE LA PASTORALE ORIENTALE.....	323
III. 2 LA CULTURE LITTÉRAIRE PSEUDO-ORIENTALE.....	330
CULTURE ÉTHIQUE.....	335
CULTURE PHILOSOPHIQUE.....	348
CULTURE ORIENTALISTE.....	355
III. 3 NOTES INFRAPAGINALES.....	371
L'ARTICULATION DU PSEUDO-ORIENTALISME À L'ÉRUDITION ORIENTALISTE.....	371
TRADUIRE LES LETTRES D'UN RAJAH.....	374
ÉCRIRE L'HISTOIRE DES ARABES.....	387
LES FRUITS ENCHANTÉS DE WILLIAM JONES.....	402
 LE COSTUME ORIENTAL, FIGURE DE L'AMBIVALENCE.....	 411
IV. 1 LES COSTUMES ORIENTAUX	416
SUR LE MARCHÉ ANGLAIS.....	416
« ANCIEN » ET « NOUVEAU » LUXE.....	419
LE COMMERCE PRIVÉ DES ÉTOFFES ORIENTALES.....	426
LES REPRÉSENTATIONS LITTÉRAIRES	436
DU COSTUME ORIENTAL.....	436
IV.2 COSTUMES AMBIVALENTS.....	463
RECUEILS DE COSTUMES ET PRATIQUE DU DOUBLE REGARD.....	463
LE COSTUME DE MASCARADE.....	474
LE COSTUME DE SCÈNE.....	487
PORTRAITS À L'ORIENTALE.....	501
IV. 3 AVANCER MASQUÉ.....	515
IV. 4 DES LANGUES COMME COSTUME.....	531
LA LANGUE DES ORIGINES.....	533
LA LANGUE ET L'ESPRIT DES PEUPLES.....	544
TRADUIRE UN TEXTE ORIENTAL.....	552
 LE SUPPLÉMENT ORIENTAL.....	 577
V.1 L'INTÉGRATION JUSTIFIÉE PAR DES ORIGINES COMMUNES.....	586
L'ORIGINE DES GENRES ET LA GÉNÉALOGIE DES RÉCITS.....	586
DES LANGUES SŒURS.....	599

V.2 LA CONSTITUTION D'UN CORPUS ORIENTAL DE LANGUE ANGLAISE.....	607
AUTORISER LA LITTÉRATURE ORIENTALE.....	609
ŒUVRES TRADUITES, ŒUVRES SUPPLÉMENTAIRES.....	624
IMITATIONS, INTÉGRATIONS.....	642
V.3 LE SUPPLÉMENT ORIENTAL.....	651
MANQUES EXPRESSIFS.....	653
MANQUES FIGURATIFS.....	668
SURENCHÈRES ET TRANSGRESSIONS.....	688
CONCLUSION.....	707
BIBLIOGRAPHIE.....	715
SOURCES PRIMAIRES.....	715
Orientalisme.....	715
Ressources bibliographiques et dictionnaires.....	715
Études concernant l'histoire ou la société des pays orientaux.....	717
Littérature orientale traduite.....	724
Ouvrages religieux et commentaires théologiques.....	727
Recueils savants et revues.....	728
Pseudo-orientalisme.....	728
Auteurs anonymes.....	728
Auteurs connus.....	729
Fiction.....	729
Drame.....	734
Poésie.....	737
Généralité.....	738
Costumes et estampes.....	738
Littérature de voyage.....	740
Afrique et Maghreb.....	740
Turquie, Proche et Moyen Orient.....	740
Empire Perse.....	744
Inde.....	745
Anthologies.....	749
Autres sources primaires.....	750
Autres sources primaires – Revues.....	760
Autres sources primaires – Catalogues.....	761
SOURCES SECONDAIRES.....	763
Orient et pseudo-orient.....	763
Monographies.....	763
Articles.....	776
Orientalisme, post-colonialisme, ethnographie.....	780
Littérature de voyage.....	784
Contexte littéraire et culturel anglais au XVIIIe siècle.....	789
Monographies.....	789
Articles.....	796
Généralité. Littérature.....	796

Monographies.....	796
Articles.....	799
Généralité. Culture, histoire et philosophie.....	799
Théorie de la traduction.....	801
Biographie.....	802
 INDEX.....	 807
 ANNEXES.....	 821
 TABLE DES ILLUSTRATIONS.....	 845
 TABLE DES ANNEXES.....	 849

RESUMÉ

Cette thèse invite à une analyse des rapports entre les représentations savantes et communes de l'Orient dans la littérature anglaise du XVIII^e siècle. Elle découvre un ensemble d'interactions qui constituent ces deux cultures et démontre que le rapprochement entre la mode orientale et l'orientalisme savant n'est pas antithétique. Au contraire, ces deux types de discours sur l'Orient, bien que distincts, entretiennent une relation de mimétisme qui les conduit à assumer des positions ambivalentes. Aussi, les représentations de l'Orient au XVIII^e siècle ne sont pas un simple effet de mode pseudo-orientale. Elles prennent part à un projet savant qui ne s'est pas brutalement arrêté au moment de la traduction des *Arabian Nights Entertainments* en 1705 pour ne reprendre qu'en 1784 avec la création de la Société Asiatique de Calcutta. Cette thèse expose l'originalité d'une rencontre entre le monde de l'érudition orientaliste et le grand public, de même qu'elle dévoile l'influence réciproque des littératures anglaise et orientale.

TITLE

ORIENTAL KNOWLEDGE AND IMAGINATION IN EIGHTEENTH-CENTURY
ENGLISH LITERATURE

SUMMARY

This thesis analyses the relationships between the academic and the general representations of the Orient in eighteenth-century English literature. It uncovers a network of interactions which defines both cultures, and it demonstrates that the oriental vogue and knowledge of the Orient are not antithetical phenomena. Indeed, the two distinct types of discourses on the Orient function mimetically and develop ambivalent positions. Representations of the Orient in eighteenth-century English literature cannot be reduced to a pseudo-oriental craze. They are part of an enduring process of knowledge formation, which did not stop in 1705 with the translation from the French of Galland's *Arabian Nights Entertainments* and then suddenly reappeared in 1784 with the founding of the Asiatic Society in Calcutta. This thesis exposes a moment in time when, contrary to what had happened before, scholarship met with and actively sought a broad readership. It also unveils the reciprocal influence of English and Oriental literatures.

MOTS-CLÉS

Orientalisme, pseudo-orientalisme, culture commune, culture savante, circulation, transfert, adaptation, percolation, traduction, costume, supplément, interaction, copie.

DISCIPLINE ET ÉCOLE DOCTORALE

Littérature anglaise.

Paris IV-Sorbonne . École doctorale IV. 28 rue Serpente. 75006 Paris.

Équipe de recherche : Voix Anglophones : Littérature et Esthétique (VALE)

Centre de recherche : Études anglophones: texte et critique du texte (TCT)